

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*L'Art moderne*, Bruxelles, 1894, n°1 à 52.

---

**Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'œuvre ici reproduite *appartient au domaine public.***

**S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))**

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

# L'ART MODERNE

1894



COMITÉ DE RÉDACTION :

Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

## SOMMAIRE

L'ART EN 1893. — CONTES A SOI-MÊME, par Henri de Régnier. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — « GWENDOLINE » A L'OPÉRA DE PARIS. — LE QUATUOR YSAYE A PARIS. — « L'ŒUVRE » A LIÈGE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

## L'ART EN 1893

Cette année Quatre-Vingt-Treize, au millésime épique, mémorial d'un séculaire terrible, que vient de sceller le Temps impassible archiviste, on désire, on veut, en l'inquiétude dont nous grèvent les événements vastes et surchargés, la condenser d'une inscription résumant son fourmillement, sa cahotante ébullition faite de riens infinis, aboutissant pourtant à une coulée unique, historiquement grandiose. Grandiose et grave, comme ses devancières irrémisiblement figées en *l'accompli*, plus mystérieux peut-être, assurément plus mortuairement tragique, que *le devenir*. Oui, on a le haletant désir de voir, de savoir (nous artistes, spécialement pour l'Art), quelle goutte de puissant cordial, de philtre, ou de corrosif poison a laissée, dans la cornue des Destinées, cette alchimie complexe et formidable qui distille les ténèbres de l'Avenir avec les incessantes misères après du Présent.

Inventaire morose! Problème fiévreux et triste! Pour nos âmes modernes tourmentées, si nerveusement sensibles, et souffrant d'une impatience de justice désirée et fuyante, quelle intensité, depuis quelques ans, dans l'endolorissement des longues attentes! Quel passionné besoin d'aller plus vite, d'aller plus loin, et comme nos éperons talonnent et déchirent aux flancs l'apocalyptique cheval qui emporte le Siècle vers les nouveaux rivages, proches et indécis derrière les brouillards épais et ternes de nos incertitudes, de nos inquiétudes, attirant et obsédant par leur inconnu et par leur effroi! Car le repos a, pour nous, perdu sa saveur! Sur nos membres court le frémissement des rénovations pressenties, dont l'anticipation déjà remue en nous. Ce qui est va disparaître! Ce qui sera, quoique invisible encore, s'annonce et vient du pas lourd des fatalités. Et notre troupeau, instinctivement troublé, s'agite, tremble et espère.

L'Art, en cette année qu'ont résorbée les abîmes, fut ballotté par ces souffles énigmatiques. Certes en ses couches inférieures, les individualités vulgaires, pareilles aux poissons plats et stagnants qui tachent les bas-fonds marins, végètent irisées des rayons frauduleux qu'à travers les eaux saumâtres émet le journalisme de complaisance. Sur les bancs sablonneux et stériles, persiste immuable la vie morne des espèces immobiles. Ils sont là les médiocres, avec l'ignominie de leurs bas

désirs et de leurs étroites espérances. Mais au-dessus fluent les grands courants et palpite l'agitation des vagues. Quelle flottille y cingle vers les Colchides! Que d'aventuriers téméraires et rayonnants! Quelle avidité dans ces cœurs, amoureux des fées gardiennes de la caverne étincelante où habite l'Originalité, du profond réservoir magique où reposent les trésors divins du Neuf!

Oh! s'y tremper! Oh! s'y rénovier! Se dépouiller des vieux vêtements, s'assouplir les membres en des gestes subtils ignorés, perdre les habitudes réglées des attitudes intellectuelles, réaliser la joie de rajeunir, de ressusciter, de respirer une atmosphère que ne vicie pas les miasmes étouffants exhalés par les formes qui ont trop duré, dessèchement, moisissure ou putréfaction. Tel le rêve des artistes Nouveau-siècle, et telle la réalité commençante, péremptoire en sa séductrice réalité.

L'année désormais couchée en son sépulcre dans la nécropole des chronologies, marqua une des étapes de cette marche à l'Etoile. Le groupe des élus (émules des rois mages), revêtus de l'impassibilité de leur Foi, en sa lenteur et sa majesté progresse à travers la foule, maintenant gouailleuse, qui plus tard les suivra et les acclamera, docile à l'asservissement fatal de toutes les foules aux précurseurs et aux réformateurs. L'heure viendra, elle viendra après la pluie prolongée des heures, où cette cohue criera qu'elle fut toujours avec eux alors qu'elle ne fera que les rejoindre dans les routes qu'ils auront découvertes et ouvertes. Avec elle la tourbe des critiques qui n'eurent jamais qu'insultes et sarcasmes pour les novateurs et les briseurs de routines, aboiera alors le triomphe.

Ils vont, eux, avec cette grandeur, pétrie d'amertume et de jouissance, d'être les « contemporains de l'époque qui n'est pas encore ». Et, pour cela, ils restent « hautains aux malveillances du Sort ». Pour eux, l'essentiel est de borner le bonheur aux choses « qui en sont plutôt le signe que la matière ». Le besoin incompressible d'être soi, l'horreur pour les disciplines vieillottes, la guerre impitoyable à la conformité, la recherche fiévreuse de la tradition artistique évolutive, indéfiniment progressive, perdue pendant la longue et stérile tyrannie académique, le refus tenace d'accepter les mots d'ordre, de se soumettre à l'autorité, l'Anarchie dans son acception noble, salutaire et kropotkinienne, en un mot, dans le brillant empire des esprits et des âmes, où il n'y a de santé et de joie que si l'on est libre et préservé de tout maître, telle est l'hygiène psychique du bataillon sacré, qui est à la multitude des artistions ce qu'est l'adversaire du capitaine à qui l'on demandait à quel nombre il tiendrait tête: Si c'est de la canaille, mettez-m'en la rue pleine, si c'est un homme, il ne m'en faut qu'un!

Oui, là sont les vrais Conquistadors, la poignée de héros qui mène, à travers les océans de l'idée et les continents inexplorés, la glorieuse aventure de l'Art ! Partout il en est quelques-uns, à noble et altière silhouette, dépassant la cohue. Quelques-uns ! et c'est assez ! Faut-il plus qu'un seul guide pour marquer l'alignement à chaque régiment les matins de bataille ? Dans la Peinture, la Littérature, la Poésie, la Musique, chez nous comme ailleurs, chez nous plus qu'ailleurs, il est facile de les nommer. Ils sont reconnaissables surtout à ce signe de persécution et de gloire : le Journalisme banal les attaque, les a attaqués, ou les attaquera, — de même qu'on peut dire des médiocres et des conformataires, indestructibles et renaissants comme les vermines : le Journalisme les vante, les a vantés, ou les vantera. N'a-t-il pas la spécialité, en sa fausse philanthropie ou en sa haine envieuse contre les dominateurs, d'entretenir les infirmes, et de fournir des béquilles aux estropiés ?

L'histoire artistique de 1893, comme celles de toutes les années mortes et pourtant fécondes, se résume en cette invariable loi : Lutttes et misères pour les forts, profits, baumes et caresses pour les impuissants. Mais aussi : Invincible avancée par les fiers et par les libres.

Voici que pour la quatorzième fois, *l'Art moderne* recommence son dur mais savoureux labeur annuel d'être (presque seul en Belgique) le défenseur et l'annonciateur de ces intrépides. Pour eux, pour leur Art vivant et audacieux, il a livré des combats sans nombre. Il a cette gloire et ce réconfort que pas un homme, pas une œuvre, pas une idée qu'il a signalés, soutenus ou attaqués, n'a démenti ses pronostics. Rare fortune (faite peut-être de hasard autant que de prévision), qui s'auréole de cette heureuse et salutaire influence : qu'elle maintient à ceux qui l'ont fondé sans l'espérer si durable, la confiance, l'énergie, l'ardeur, rameaux d'or qui brisent les enchantements, domptent les monstres, illuminent les jugements et donnent la victoire, fût-on seuls contre tous !

### CONTES A SOI-MÊME

PAR HENRY DE RÉGNIER. — Librairie de l'Art indépendant, Paris.

L'art de Henry de Régnier s'affirme héraldique et triste. On le dirait venu des loins, lourd de siècles, chevauchant par les routes non point militaires, mais littéraires, qui font le tour de l'imagination moderne.

Cet art est armé. Comme on saurait jadis chevalier, l'auteur a été promu poète. Il a fait une veillée quelque part au fond d'une chapelle seigneuriale et semble avoir pris sur une tablette de tombeau son casque et sa lance de conquête. Ce casque et cette lance apparurent déjà aux horizons esthétiques de son livre : *Poèmes anciens et romanesques*, mais leur éclat de beauté mélancolique et funèbre ne fut totalement visible qu'en certaines pages de *Tel qu'en songe*. En cette dernière œuvre, le double caractère

de douleur et d'héroïsme, comme l'avvers et le revers d'une médaille, prend un relief net. On ne songe plus à un homme qui écrit mais à quelqu'un qui passe et repasse, chevauteur triste, tantôt dans le mystère, tantôt dans la clarté, et dont les monologues et les récits seraient les poèmes qu'on lit. Et c'est ainsi que l'art parvient à faire vivre et agir le personnage différent de sa propre réalité que tout poète porte en soi. Ce phénomène fut réalisé pour Vigny, pour Villiers, pour Barbey, ces héros, et se réalise encore pour Verlaine, ce trouvère.

On ne parvient plus à les voir tels qu'ils furent, tels qu'ils sont et leur apparence se mue en une forme que le rêve dessine et impose. Leurs livres assignent à leur être un grandissement tel qu'il couvre ou plutôt enveloppe toute leur vie.

Il va de soi qu'il n'est au pouvoir que de quelques rares talents d'opérer cette triomphante métamorphose.

La plupart des livres ne font penser qu'à une plume, de l'encre, du papier et un monsieur dans un fauteuil. L'art, en ce cas, est un métier exercé par quelqu'un dont l'habileté consiste à écrire des phrases propres et à trouver des ornements littéraires. Jamais une image autre que celle de la personne elle-même avec sa banalité moderne, n'apparaît. Et l'œuvre n'est qu'une signature. De ces œuvres sont coutumiers presque tous les chroniqueurs qui se déguisent en romanciers, tous les critiques qui s'improvisent auteurs, tous les bureaucrates de la littérature qui pèsent les diptongues et font des vers — comme jadis on faisait les devoirs de classe — uniquement pour qu'ils soient sans aucune faute, tous les minuscules architectes de lieux-communs qui, n'étant personne, n'édifient jamais que des façades d'art.

Les *Contes à soi-même* qui déterminent avec les poésies précitées ces remarques au sujet de Henry de Régnier se distinguent par la continue mise en lumière d'une personnalité altière et fine. On sent une même pensée se mouvoir en eux et insister sur chacune de ses conceptions comme y insistent les découvreurs et les voyants.

Quand Henry de Régnier décrit un site, trace un caractère, définit une légende, il creuse et recreuse ses phrases ; il n'effleure point mais insiste en termes toujours plus profonds, plus explicites et plus heureux sur l'aspect spécial qu'il met en lumière. C'est à ce procédé qu'il doit les miraculeuses trouvailles de tels mots qui sont bien plus que le mot juste, qui sont le mot au delà. Toute son œuvre s'indéfinit dans le rêve, ne s'arrête point au concret, se meut en un monde plus lointain et plus largement vrai que celui tout en détails et en petits faits que nous traversons. L'analogie, qui pour certains est une loi, le soutient et le guide. Ainsi, dans *Eustase et Humbeline*, dont nous tranchons ces quelques phrases :

« Chaque jour Eustase y allait (chez Humbeline) comme la veille, et le charme de la conversation qui se tenait entre la jeune femme et le philosophe était dû à l'échange loyal qu'ils faisaient entre eux de la réciproque utilité où ils s'étaient l'un à l'autre. Humbeline dispensait Eustase de se mêler à la vie. Les aspects s'en trouvaient, pour lui, résumés en l'instructive Dame avec ce qu'ils ont de contradictoire et de divers. Cette délicate personne était à elle seule d'un tumulte exquis. Toute l'incohérence des passions existait en ses goûts réduite à une dimension minuscule et à un mouvement infime mais équivalent. En surplus elle offrait à Eustase le souvenir de tous les paysages où s'efforce et s'éténue ce que nos sentiments y retrouvent de leur image. Ses robes déjà, pour leur part, figuraient les nuances des saisons et l'ensemble de sa

chevelure était à la fois tout l'automne et toutes les forêts. L'écho des mers intérieures murmurait certes en les conques naïves de ses oreilles. Ses mains fleurissaient les horizons dont ses gestes traçaient les lignes flexibles. »

Superbe et grave et presque religieux s'impose encore le conte du *Chevalier qui dort dans la neige*. En voici un extrait :

« J'ai aussi au mur ce portrait. Il est, sous un air d'emblème et de songe, la figure d'un Destin. C'est en lui que j'ai vu le plus profondément en moi même. C'est lui qui m'a averti de moi et c'est à l'énigme de sa tristesse que j'ai appris la leçon de ma solitude. Sa voix en a animé le silence; ses mains en ont fermé les portes avec des clefs invisibles. Elles sont sous la sauvegarde de son geste armé et de ses yeux péremptores. Regardez-le comme je l'ai regardé et puisse-t-il vous parler comme il me parla. Il est taciturne mais il n'est pas muet, car les portraits parlent et, s'ils ne s'expriment pas par leurs lèvres peintes, on ne les entend pas moins. Ils sont, sur un miroir que façonne le cadre autour du verre où ils se reflètent, la durée de quelqu'un de presque surnaturel qui est derrière nous quand nous regardons son apparence, qui est peut-être en nous-mêmes, pâle et à fleur de songe!

J'ai longtemps scruté cette face morne et nue, cette face douloureuse aux yeux tristes. Les lèvres un peu gonflées se tuméfient d'une bouderie grave. Méditative face de désir et de mortification d'accord avec ces mains qui cramponnent leur lassitude à la poignée cruciale de la haute épée. Les faibles mains mélancoliques ne la lèveraient plus. Leur geste d'accablement a renoncé à tordre l'éclair engourdi de métal qui coule doucement le long de l'arête de la lame triangulaire.

Rien ne justifie plus l'habit de guerre qui roidit de sa cuirasse le torse maladif. La lumière au poli miroitant de l'armure semble se fondre en longues larmes blanches, et, sous cette vêtue belliqueuse et emphatique, sous toute cette fausse apparence de force encore, du fond de l'être, de la vie et du destin, on sent monter à cette face nue la suffocante moiteur d'un sanglot tant ces mains à cette épée superflue sont bien une attitude qui se résigne sans s'acharner à en manier davantage l'inutile fardeau plus lourd que la force et plus haut que la stature même de l'homme qui s'y mesure et y succombe. »

Ce qui met à part les contes de Henry de Régnier et les classe bien loin au delà des légendes en prose ou en vers dont les Parnassiens, se copiant imperturbablement les uns les autres, ont inondé la littérature de ces trente dernières années, c'est l'émotion nullement banale, mais discrète et pénétrante qu'ils distillent. Ils nous baignent dans une atmosphère attendrie et c'est là, certes, le plus continu miracle qu'ils réalisent. Ils sont autre chose que des récits où les personnages eux-mêmes font partie du décor et ne se différencient guère de lui sous prétexte d'ordonnance. On sent que c'est pour leur âme que le décor a été imaginé et non pour que leur âme soit un objet de plus dans le décor. Les *Contes à soi-même* ont à la fois l'allure statique et vivante et classent Henry de Régnier parmi les prosateurs les meilleurs et les plus novateurs de ce temps. Il a écrit dans son livre des phrases inoubliables, presque aussi belles que celles de Mallarmé dans *Pages*.

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

*Le Possédé*, conte judiciaire, par LÉON HENNEBICQ; Bruxelles, V<sup>e</sup> Larcier. — *La Revanche de l'Idéal*, par FIRMIN VANDEN BOSCH; Gand, A. Siffer. — *Bernard Van Orley*, par ALPHONSE WAUTERS; ouvrage accompagné de 42 gravures dans le texte; Paris, librairie de l'Art, boulevard des Capucines, 8 (collection des Artistes célèbres). — *Sept études pour servir à l'histoire de Hans Memling*, contenant 70 illustrations dont 45 reproductions photographiques d'après les œuvres du Maître, par A.-J. WAUTERS; Bruxelles, Dietrich et C<sup>ie</sup>.

## « Gwendoline » à l'Opéra de Paris.

Cette première représentation de *Gwendoline*, à laquelle nous assistâmes la semaine passée, nous reporte, non sans mélancolie, à cette soirée d'avril 1886 où l'excellent camarade et le sincère artiste Emmanuel Chabrier, exubérant de santé, vint, après la mort pathétique d'Harald, si joyeusement saluer le public sur la scène de la Monnaie, aux acclamations des spectateurs enthousiastes. Et le souper qui réunit, après la représentation, chez le restaurateur Goldschmidt, les auteurs, les amis de Paris accourus pour assister au triomphe, Vincent d'Indy, Henri Litolf, la presse parisienne, les notabilités artistiques bruxelloises, s'évoque avec d'autant plus d'intensité qu'il noua une amitié qui nous est particulièrement chère.

Il a fallu près de huit ans pour que la partition de *Gwendoline*, l'un des plus purs et des plus scintillants joyaux de la couronne musicale française, fit le court voyage de Bruxelles à Paris. Elle prit, il est vrai, le chemin des écoliers et s'en alla faire l'école buissonnière à Carlsruhe et à Munich, où elle fut acclamée, avant qu'on daignât s'apercevoir en France que la collaboration d'un harmonieux poète français et d'un musicien français de haute valeur avait produit un chef-d'œuvre.

Il y a huit ans que nous, les Belges « provinciaux » et « contrefacteurs », nous avons découvert cela. Et certes, *Gwendoline* eût fourni à Bruxelles une glorieuse carrière si la chute inopinée de la direction Verdhurt n'avait brusquement interrompu les représentations.

Le charme ingénu de la légende que M. Catulle Mendès a traduite en vers émouvants, la rare séduction d'une partition d'opéra merveilleusement écrite font de *Gwendoline* un spectacle si attachant qu'on a peine à concevoir ce qui a fait différer la consécration officielle que vient de lui donner Paris. Elle est, dit-on, d'une forme trop neuve, elle casse trop audacieusement les moules classiques pour qu'on ait osé l'offrir à ces messieurs de l'orchestre et à ces dames de l'amphithéâtre et des loges avant que les héros des drames wagnériens aient parfait une éducation artistique qui avait besoin d'être complétée. On n'avoue pas plus naïvement que l'Opéra retarde, au point de vue musical, de quelque vingt-cinq ans. Et de fait, il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler que *Lohengrin* fut représenté à Bruxelles dès 1870, que *Tannhäuser*, *la Walkyrie*, *les Maîtres Chanteurs* étaient joués et repris à maintes reprises à Bruxelles avant qu'on osât poser la question de savoir s'ils seraient montés à l'Opéra, que *Sigurd* et *Salammbô* dormiraient peut-être encore sous les ormes parisiens si la vigilance d'une direction bruxelloise ne les avait réveillés

Sans avoir avec exagération l'amour-propre national, on peut affirmer que, dans le domaine lyrique tout au moins, notre petit pays marche à la tête des nations qui ont le culte de l'art.

La réalisation de *Gwendoline* à l'Opéra corrobore cette constatation. Il y a à Bruxelles, dans l'interprétation des artistes, de l'orchestre, des chœurs, plus de conviction, de foi artistique, de sentiment musical vrai. Les artistes paraissent, à Paris, plus désireux de plaire que de faire valoir la pensée du compositeur. Ils sacrifient la vraisemblance au besoin de se faire applaudir, méthode détestable qu'encourage le public en bissant, hors de propos, telle phrase bien chantée. La direction de M. Mangin est correcte, sans plus. On ne sent chez lui aucune finesse de compréhension, aucune souplesse de rythme. Les chœurs, rangés à droite et à gauche de la scène, perpétuent les plus antiques traditions de l'opéra italien. Leurs mouvements sont dessinés avec gaucherie et ne donnent aucune illusion. Il faut un effort violent d'imagination pour restituer, dans ces allées et venues réglées sans goût et sans vérité, dans ces groupements de femmes souriantes et d'hommes stupidement grimés et attifés, les scènes touchantes ou terribles rêvées par le poète, exprimées par le musicien. Par quelle aberration, à une époque où tout se transforme, où tout marche, la scène qui devrait être la première de l'Europe reste-t-elle rivée aux plus vieilles coutumes ?

Ces réserves faites, vantons la façon vraiment remarquable dont les trois solistes ont chanté leur rôle. M<sup>lle</sup> Berthet, qui incarne le personnage de Gwendoline, a une voix charmante qui atteint avec aisance aux registres les plus élevés. Grâce à une articulation nette et à une excellente méthode, elle se fait entendre à merveille dans ce « tombeau des chanteurs » qui est le vaisseau démesuré de l'Opéra. Son succès de jolie femme et de cantatrice a été décisif et unanime. Encore une « petite Belge » qui fera son chemin. Décidément, Bruxelles n'est pas si « province » qu'on le dit à Paris.

M. Renaud a donné au farouche Harald, dompté par les charmes de la blonde Gwendoline, un beau caractère, à la fois héroïque et tendre. C'est une création qui marquera dans la carrière de cet artiste très distingué. Sa voix superbe, sa diction claire, sa façon de phraser lui ont valu de chaleureux applaudissements. Mais déjà l'influence d'un milieu périlleux se fait sentir dans son jeu, qui a des manières. On sent un glissement vers les complaisances amoindrissantes. Ce n'est plus exclusivement Harald qui est en scène, c'est le baryton Renaud, le chanteur à la prestance imposante et à la voix séductrice. Il s'avance à la rampe, s'adresse au public au lieu de ne se soucier que de ses partenaires. Ah ! mon cher Renaud, gardez-vous d'oublier que les plus grands succès vont à ceux qui les recherchent le moins. Et souvenez-vous du pur artiste que vous étiez lorsque vous imaginâtes, à Bruxelles, le Beckmesser cruel et terrible qui vous mit d'emblée si haut dans nos admirations.

Le vieil Armel a trouvé en M. Vagnet un interprète à la voix claire et timbrée, mais au jeu empoté. Rôle épineux, d'ailleurs, et dont le ténor s'est tiré avec adresse.

Le sujet ? La musique ? On connaît l'un et l'autre, et ce serait enfoncer des portes ouvertes que d'y revenir. Bornons-nous à renvoyer les lecteurs curieux aux deux articles que nous publiâmes en avril 1886 (1) sur le poème de Catulle Mendès et sur la partition de Chabrier, et souhaitons qu'ils y trouvent quelque intérêt.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1886, pp. 115 et 124.

## LE QUATUOR YSAÏE A PARIS

M. Eugène Ysaÿe et son Quatuor se sont fait entendre, à deux reprises, à Paris, la semaine dernière : ils ont joué au Cercle de *l'Union artistique* — alias *l'Epatant* — le quatuor de Franck et le Onzième quatuor de Beethoven ; à la *Société nationale*, le lendemain, le quatuor à cordes de Vincent d'Indy et, en première audition, un quatuor de C.-A. Debussy, — retenez bien ce nom, s'il vous plaît.

L'impeccable interprétation que donne le Quatuor Ysaÿe aux œuvres qu'il exécute a soulevé des explosions d'enthousiasme et des rappels sans fin. Le succès s'est haussé au triomphe quand, appelé avec insistance par toute la salle, Ysaÿe a consenti à jouer la *Sarabande*, la *Gigue* et la *Chaconne* de Bach, extraits de la Sonate en *ré mineur*, qui avaient été biffés d'un programme déjà très chargé.

Jamais peut-être l'artiste ne fut mieux inspiré. Il trouva, pour exprimer l'austère musique du vieux maître, des accents si émouvants, une sonorité si belle, un style si soutenu et si pur que les auditeurs, parmi lesquels se trouvait naturellement l'élite des musiciens français, lui firent une ovation spontanée et vraiment grandiose. Voici Ysaÿe, déjà célèbre à Paris comme il l'est à Bruxelles et à Londres, définitivement placé au premier rang des grands virtuoses. Et son Quatuor a pris du même coup la tête des associations similaires. On ne peut imaginer ensemble plus parfait, délicatesse de nuances plus grande, sentiment plus fin du rythme et de la couleur. A côté d'Ysaÿe, MM. Crickboom, Van Hout et Joseph Jacob se sont réellement imposés en artistes de race. C'était pour nous une joie de le constater, non sans quelque fierté nationale.

Le quatuor de M. Debussy devant être exécuté prochainement aux concerts de la *Libre Esthétique*, nous craignons de déflorer cette composition charmante en en donnant une analyse. Qu'il suffise de dire que M. Debussy, l'un des derniers venus parmi les musiciens très distingués qui composent le groupe de la Jeune France, possède, avec une écriture singulièrement raffinée, une sensibilité d'impression exquise. Son quatuor, écrit dans une forme libre malgré sa coupe classique en quatre parties (*Allegro*, *Scherzo*, *Andante*, *Finale*), est plein d'idées neuves, de trouvailles harmoniques et de détails charmants.

Le *Scherzo*, en particulier, est d'une grâce et d'une ingénuité délicieuses, malgré les subtilités sous lesquelles se dissimulent les idées. C'est d'un art extrêmement séduisant, à la fois simple et compliqué. Il donne à l'auteur, dans la pléiade, une place spéciale qui ne manquera pas d'être, bientôt, très enviée.

La belle sonate pour piano et violon de César Franck, exécutée de manière parfaite par MM. Eugène Ysaÿe et Vincent d'Indy, ouvrait cette admirable séance, qui a laissé d'inoubliables impressions dans le cœur de tous ceux qui y ont assisté.

## « L'ŒUVRE » à Liège.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

A quelques jours d'intervalle deux représentations, au plus haut point artistiques, ont été données à Liège par M. Lugné-Poe et la troupe du théâtre de « l'Œuvre » : *Rosmersholm* à la Société d'Emulation, *Pelléas et Mélisande* au Théâtre du Gymnase.

Il a été secoué, et vivement, de son habituelle et quelque peu goguenarde torpeur, le public liégeois. Il était les deux fois accouru nombreux. Il s'était recruté non seulement parmi les lettrés et les enthousiastes de l'Art jeune, qui ne sont pas foule ici, mais encore et surtout parmi ces mondains, conservateurs par profession et en toutes matières, dédaigneux d'ordinaire des formules nouvelles, hostiles sans les connaître à toute œuvre, à toute entreprise artistique non estampillée de la marque du « bon goût » dont ils sont, n'est-ce pas ? les uniques détenteurs.

*Rosmersholm*, *Pelléas et Mélisande* étaient inconnus à la plupart. Mais les noms d'Ibsen, de Maeterlinck ont été bien haut clamés par la renommée, faite par quelques-uns, la minorité choisie. C'était une attraction ; et l'on vint curieux, méfiants, certains même avec aux lèvres l'affreux sourire sarcastique de la médiocrité satisfaite et vaniteuse.

À la Société d'Emulation *Rosmersholm* a été écouté dans un respectueux silence, coupé d'applaudissements après chaque acte. Le chef-d'œuvre d'Ibsen, représenté sur une scène minuscule, sans décor presque, s'est imposé.

En est-il beaucoup qui n'aient été quelque peu troublés ? Certes la volontaire absence de précision d'Ibsen, le « vague », atmosphère particulière à son œuvre, l'indéfini et le touffu du drame ont déconcerté la plupart. Ils n'ont pas compris que de cette flottante incertitude, déconcertante pour eux et cependant si humaine et pour quelques-uns tant angoissante, résultait l'irrésistible émotion.

Nulle part Ibsen n'a rendu avec plus de vigueur, avec plus d'empoignante vérité le choc douloureux d'idées et de morales contraires, l'amère souffrance des âmes mystiques éprises d'idéal, l'énigme cruelle de l'humaine destinée. Que d'idées remuées ! Quelle tourmente ! Et comme la vie avec ses inéluctables heurts d'affligeante réalité et de rêve vous apparaît pleinement. Quelle endolorante impression de doute reste dominante et persécutrice !

L'interprétation était bonne. M. Ligné-Poe dans le pasteur Rosmer, M<sup>lle</sup> Bady dans Rebecca West sont arrivés à de parfaites incarnations.

\*\*\*

Samedi, au Gymnase, la représentation de *Pelléas et Mélisande* a été agitée par quelques manifestations ; de rares coups de sifflet, des rires plus fréquents et plus vifs ont été réprimés par de chaleureux applaudissements bien nourris. En vérité, comme le disait derrière moi un grave conseiller à la Cour d'appel, « c'est un succès et un grand succès, car des gens de « haute culture », même animés de bienveillantes intentions d'hilarité, n'ont trouvé que deux ou trois fois matière à déployer leur facile gaité, et encore fut-elle bientôt réprimée ».

Sans doute il était de ces joyeux compagnons à la verve facile, le noble rentier que j'entendis, au sortir du théâtre, résumer en ces termes sa docte appréciation : « Si c'était l'œuvre d'un Belge, on lui jetterait des pommes cuites ! »

Dire que le drame de Maeterlinck ait été compris et hautement apprécié du grand nombre serait inexact. Il faut une initiation préalable pour pénétrer le sens de telle scène symbolique, des plus grandes de l'œuvre, pour parvenir par le verbe concis à la profondeur de la pensée. Et peut-être l'exquise poésie, si doucement enveloppante, le chant délicieux de la phrase rythmée — qui donnent au drame son apparence fluide et voilée de vieille légende — sont-ils trop délicats pour toucher un public, vite fatigué des attitudes.

Mais les scènes dramatiques de l'œuvre : celle où Golaud ordonne à Mélisande d'aller rechercher sa bague perdue au bord de la mer, celle où il fait épier par le petit Yniold ce qui se passe en la tour où sont Pelléas et Mélisande, l'effroyable scène de jalousie dans laquelle Golaud saisit Mélisande par les cheveux, l'admirable duo d'amour de Pelléas et Mélisande au bord de la fontaine, même les austères paroles du vieux Arkel ont produit grande et générale impression.

Cela ne marque-t-il point que le succès fut réel, alors surtout que le cadre prêté à l'œuvre détruisait pour la foule l'illusion du poétique décor que si prestigieusement le poète a créé dans l'imagination du lecteur ?

La mise en scène de M. Ligné-Poe était rudimentaire ; deux décors ont alterné, quoique constamment le rideau fût levé et abaissé, ce qui nuit aussi à l'émotion.

L'interprétation manifestait d'une haute compréhension de l'œuvre. L'allure générale, quoique un peu alourdie, était bien observée. M. Ligné-Poe (Golaud), M<sup>lle</sup> Bady (Mélisande) ont finement nuancé leur rôle, ils ont trouvé le ton, le geste, l'accent du rêve. M<sup>lle</sup> Georgette Loyer joue de façon absolument remarquable le petit Yniold. Je n'aime point M<sup>lle</sup> Arsel dans Pelléas. L'adolescent qu'elle nous représente est un adolescent quelconque mais non pas Pelléas.

### Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition universelle des Beaux-Arts. 5 mai-12 novembre. Peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, dessin, pastel, aquarelle, miniature. Renseignements : M. Th. Smekens, président, commissaire spécial du gouvernement belge.

BARCELONE. — II<sup>e</sup> exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations). Février-Mars. Délais d'envoi : notices, 15 janvier ; œuvres, 1<sup>er</sup>, 2 et 3 février. Dépôt à Paris chez M. Monniot (Olivier, successeur), les 15, 16 et 17 janvier. À Londres, aux mêmes dates, chez MM. Bradley and Co, 81, Charlotte street, Fitzroy Square, W. Renseignements : M. Octave Maus, directeur, rue du Berger, 27, Bruxelles.

LOUVAIN. — Exposition de la *Table Ronde* (par invitations). 7-28 janvier 1894. Renseignements : M. Léon Boels, avocat, marché aux Grains, 10, Louvain.

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai : 15 mars (dépôt à Paris, Palais de l'Industrie, porte XI). Gratuité de transport de Paris à Lyon et vice-versa pour les œuvres admises. Quatre œuvres par artiste. Renseignements : M. F. Favre, président.

LYON. — VII<sup>e</sup> exposition annuelle de la *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 9 février 1894. Délais : expédition du 5 au 10 janvier au Pavillon des Beaux-Arts, place Bellecour, Lyon. Gratuité de transport pour les artistes invités. Retenue sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *Secrétariat de la société, rue de l'Hôpital, 6, Lyon.*

MONTE-CARLO. — II<sup>e</sup> exposition des Beaux-Arts. Janvier-avril 1894. Deux œuvres par artiste. Maximum : 1<sup>m</sup>40 pour les tableaux, 100 kilog. pour les sculptures. Renseignements : M. G. Bornier, directeur général de la *Société des Bains de mer, à Monte-Carlo.*

NANTES. — V<sup>e</sup> exposition de la *Société des Amis des Arts* (par invitations). 1<sup>er</sup>-28 février 1894. Délais d'envoi : Paris (chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon) 3-10 janvier ; Nantes, 8 janvier. Renseignements : M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général, avenue de Grillaud, Nantes.

PARIS. — Union des femmes peintres et sculpteurs. 19 février-18 mars. Délai d'envoi : 7 février. Adresser les œuvres à M. Toussaint, emballer, au Palais des Champs-Élysées.

PARIS. — Salon de 1894 (Champs-Élysées), 1<sup>er</sup> mai-30 juin. Délai d'envoi : *Peinture*, 14-20 mars; *dessins, aquarelles, pastels, miniatures, émaux, cartons de vitraux et vitraux*, 14-16 mars; *sculpture*, 1<sup>er</sup>-5 avril; *bustes, médaillons, statuettes, médailles, pierres fines et objets d'art*, 1<sup>er</sup>-3 avril. Toutefois les sculpteurs auront la faculté, jusqu'au 25 avril inclusivement, de remplacer par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive le modèle en plâtre déposé dans les délais prescrits plus haut. *Architecture* : 2-5 avril; *gravure et lithographie*, 2-5 avril.

VIENNE (Autriche). — III<sup>e</sup> exposition internationale de l'Association des artistes (*Genossenschaft der bildenden Künstler*). 1<sup>er</sup> mars-31 mai 1894. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Délai d'envoi : notices, 15 janvier; œuvres, 15 février.

## PETITE CHRONIQUE

Le beau dessin ornemental que nous publions en tête du présent numéro a été composé pour *l'Art moderne* par M. Georges Lemen. Il fut exposé au dernier Salon des XX.

Le Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE qui s'ouvrira à Bruxelles, dans les salles du Musée, au début de février, rencontre d'universelles sympathies. Il s'agit, on le sait, d'un Salon fermé, restreint à un choix d'invités appartenant aux fractions diverses de l'art neuf et dont le nombre est forcément limité par les exigences des locaux disponibles. Aussi les invitations sont-elles vivement convoitées.

Parmi les artistes appelés à y prendre part, on cite, en Belgique : M. H. Xavier Mellery, qui exposera toutes ses œuvres les plus récentes, A.-J. Heymans, Constantin Meunier, Charles Van der Stappen, Emile Claus, Fernand Khnopff, Emile Motte, Théo Van Rysselberghe, Victor Gilson, Eugène Laermans, Paul Du Bois, Auguste Levéque, Charles Doudelet, Fernand Dubois, Jean Gaspar, Arthur Craco, etc.; parmi les étrangers : MM. Puvis de Chavannes, Albert Besnard, Eugène Carrière, Henri Lerolle, Albert Bartholomé, J.-F. Raffaëlli, A. Renoir, Armand Guillaumin, Alfred Sisley, Camille, Lucien et Georges Pissarro, Paul Signac, Alexandre Charpentier, Maurice Denis, H. de Toulouse-Lautrec, Henri Cros, A. Lunois, H. Paul, M<sup>mes</sup> Berthe Morisot et Camille Claudel, MM. Arnold Böcklin, Fritz Thaulow, Max Stremel, Jan Toorop, Georges Sauter, Heywood Sumner, Selwyn Image, etc.

Le Salon comprendra une section d'arts appliqués qui présentera un intérêt exceptionnel grâce à la collaboration de MM. Eugène Grasset (illustrations et affiches), Fernand Thesmar (émaux translucides), Aristide Maillol (tapisseries), Delaquerche et Dalpayrat (grés flammés), A. Charpentier et J. Baffier (étains), Serrurier et Niederkorn (meubles d'art), Ch. Meunier (reliures), etc.

C'est, on le voit, le développement et l'extension des salonnets inaugurés par les XX et la fusion, en un Salon eclectique, aux tendances variées, de toutes les forces de l'Art jeune.

Pour rappel : aujourd'hui dimanche, à une heure et demie, au Théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire, sous la direction de M. Hermann Lévi, chef d'orchestre de Bayreuth.

*L'Union littéraire belge* se réunira en assemblée générale aujourd'hui dimanche, à 2 heures, dans la salle attenante au cabinet de M. le Bourgmestre, à l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

Ordre du jour : 1<sup>o</sup> Création d'un Théâtre d'art : Rapport de MM. Fréd. Descamps et G. Rahlenbeck; 2<sup>o</sup> comptes de 1893; 3<sup>o</sup> élection du Comité pour 1894; 4<sup>o</sup> communications diverses.

L'Exposition de Louvain, organisée par la Société de la Table-Ronde, s'ouvrira aujourd'hui dimanche, à midi et demi. Elle sera précédée d'un lunch offert par la Ville de Louvain, dans la salle historique de l'Hôtel de Ville, au Ministre de l'intérieur et aux artistes exposants.

Des auditions musicales seront données les dimanches à midi et demi, des conférences les jeudis à 2 heures et demie.

La clôture est fixée au 28 janvier.

La seconde exposition annuelle de « Pour l'Art » s'ouvrira

samedi prochain, à 2 heures, dans les locaux du Musée moderne, place du Musée, à Bruxelles.

Exposeront : MM. Aman, Jean; Pierre Braecke, A. Ciamberlani, Prosper Colmant, Omer Coppens, Edme Couty, Alexandre Cuvelier, Léon Dardenne, Henry de Groux, Jean Delville, Georges d'Espagnat, O. Dierickx, Emile Fabry, G. Fichet, Emile Gallé, Antonio Gandara, Hamesse, Alex. Hannotiau, Léon Jacque, W. Jelley, Ant. Lacroix, Clémence Lacroix, Am. Lynen, Camille Martin, Henri Ottevaere, Victor Prouvé, de Rozenkrantz, Pierre Roche, Hector Thys, Vallgren, Alfred Verhaeren, Viandier et René Wiener.

Une salle sera spécialement affectée à l'art appliqué, où seront exposés des meubles, verreries, céramiques, vitraux, papiers peints, tapisseries, aquarelles estampées, reliures et des terres lustrées.

Un article a été consacré par *le Figaro* à M. de Spoelbergh de Lovenjoul, le bibliophile et bibliographe dont à plusieurs reprises *l'Art moderne* a indiqué la valeur littéraire et critique (1).

Quand nous signalions M. de Spoelbergh à l'attention du public belge, aucun journal quotidien ne nous a soutenu; pas une plume n'a remué. Encore une fois il a fallu que les journaux parisiens vissent chez nous montrer du doigt nos grands hommes, pour que *l'Etoile belge* et d'autres gazettes se doutassent qu'il y a en Belgique une série d'hommes éminents qui ne sont ni des politiciens ni des journalistes. Toujours la même bêtise nationale.

*Revue-Journal* a paru. Le premier numéro en est intéressant et il indique la variété de sujets que cet hebdomadaire traitera. Articles courts, nets et renseignant sur le mouvement général des idées. Pas de politique diminuante. Plutôt une tendance sociale. Et de l'art musical et plastique et littéraire. Une revue en quatre pages — revue express.

Nous cueillons dans le premier numéro cette réflexion juste à propos de la vente Leys :

La vente Leys, dont n'a bénéficié aucun musée belge, nous a révélé une inconcevable anomalie dans les procédés de l'administration des Beaux-Arts. Celle-ci avait chargé son délégué d'offrir jusqu'à quinze mille francs pour la *Parabole des Aveugles* de Breughel. L'acquisition de ce tableau par le Musée du Louvre laisse improductive cette somme, destinée à l'achat d'objets d'art en 1893, et qui va retourner au trésor sans que le délégué — auquel cette latitude n'était point laissée — ait pu la consacrer à l'obtention d'œuvres remarquables qui, tels la *Fête de la Mariée* de Breughel, la *Kermesse* et la *Scène du Patinage* du même, des portraits de Leys ou des tableaux de H. de Braekeleer, ont été adjugés après d'assez faibles enchères.

En présence de la loi que vient de voter le Parlement français sur les « associations d'anarchistes », le titre de *Revue anarchiste* devenait inutilement dangereux pour les rédacteurs de ce bimensuel, qui désormais se dénomme *Revue libertaire*. Le premier numéro de cette nouvelle série a paru le 15 décembre. Adresse : 32, rue Gabrielle, Paris. Secrétaires : Ch. Chatel et Henri Gauche. Prix en Belgique : 6 francs par an, 20 centimes le numéro. Rédacteurs : Tristan Bernard, Jean Carrère, A.-Ferdinand Herold, Roland de Marès, Victor Barrucand, Emile Hilde, Stuart Merrill, Lucien Muhlfeld, Paul Reclus, Adolphe Retté, Laurent Tailhade.

Les pays de langue française sont peu hospitaliers à Alexandre Cohen qui pourtant a traduit dans cette langue, en un style doué des qualités mêmes des originaux, *Ames solitaires* de Gerhart Hauptmann (librairie Savine) et une partie des œuvres de Multatuli. Déjà expulsé de Belgique, il vient d'être expulsé de France. Après une détention de douze jours au dépôt de la préfecture de police, il a été embarqué pour l'Angleterre dans la nuit du 21 au 22 décembre, — suspect d'anarchisme.

M. Alexandre Cohen, né en 1863 à Leeuwarden, habitait depuis cinq ans Paris. Il collabore au *Recht voor Allen*, de Domela Nieuwenhuis, à la *Société nouvelle*, aux *Entretiens politiques et littéraires*, au *Mercure de France*, à la *Revue bleue*, au *Figaro*, au *Matin*, etc.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1886, p. 153, et 1887, p. 401.

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

**L'ART MODERNE** s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

**L'ART MODERNE** relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

**L'ART MODERNE** forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*  
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS  
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE  
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.  
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES  
rue Thérésienne, 6

VENTE  
ÉCHANGE  
LOCATION **GUNTHER**  
Paris 1867, 1878, 1<sup>er</sup> prix. — Sidney, seuls 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix  
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR

## BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

ÉTUDE D'ART DÉCORATIF. — A PROPOS D'« AMES SOLITAIRES ». — PAYSAGES URBAINS. — AUX CONCERTS POPULAIRES. — L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE LOUVAIN. — LES REVUES. *La Nouvelle Revue internationale*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — LES RANCUNES DE M. FRÉDÉRIX. — PETITE CHRONIQUE.

### Étude d'Art décoratif.

A considérer les produits divers destinés à donner satisfaction aux besoins matériels et intellectuels de l'homme : maisons, mobilier, étoffes, tapisseries, objets de décoration intérieure et extérieure, on est effrayé de l'inconcevable banalité qui couvre, telle une lèpre, tout ce qu'aura produit le XIX<sup>e</sup> siècle, sauf, bien entendu, les isolées tentatives d'artistes précurseurs de temps meilleurs, espérons-le.

L'art décoratif a toujours été le miroir où fidèlement se reflétait l'état de civilisation et de culture intellectuelle de l'époque où il fleurissait; et soit que cette époque se fût éprise de la forme comme aux beaux temps de la Grèce, soit qu'elle fût mystique et religieuse comme au XIII<sup>e</sup> siècle, soit qu'elle fût grandiose et fastueuse comme pendant la Renaissance, soit qu'elle fût mièvre et prétentieuse comme sous Louis XVI, on en découvre la trace dans les formes décoratives et architecturales et dans tous les objets d'art industriel.

Notre société plutôt soucieuse de jouissances matérielles, bizarre amalgame de financiers sans goût et de parvenus sans traditions d'art, impuissante à créer un style original, s'est engouée de mauvaises imitations de styles défunts.

L'art grec, remis à la mode par l'Empire, qui n'en pénétra que l'habillement, tomba avec lui; le romantisme vécut d'illusions aussitôt envolées.

Aussi les hardies tentatives de ceux qui veulent à tout prix sortir d'ornières par trop profondes et rénover l'art décoratif en le ramenant à ces principes si simples et si vrais qui furent ceux des Grecs, des Gothiques, des Japonais, n'ont elles reçu qu'un accueil sinon bienveillant, au moins peu encourageant.

Tout l'art décoratif doit se baser, me semble-t-il, sur *le seul mais vivifiant principe d'eurythmie entre la matière, la forme, la décoration, la couleur et la destination de l'objet.*

Je m'explique : il est hors doute que l'artiste créateur devra d'abord choisir la matière, qu'il sera donc tenu de connaître les propriétés de mise en œuvre et les ressources qu'il pourra tirer de cette matière. Ce choix aura pour immédiate conséquence d'influencer la forme et la décoration de l'objet. Le bronze ne se travaille pas comme le bois ou comme la pierre, cela est élémentaire. La forme n'est pas quelconque et livrée entièrement au caprice de l'artiste : celui-ci doit indiquer clairement la

destination de l'objet, en ne cherchant pas à cacher ce qui est nécessaire, mais au contraire tâchant, par une décoration appropriée, de tirer parti même de la difficulté. Ainsi l'anse d'un vase est faite pour la préhension, et celle-ci doit être aisée.

Selon la destination de l'objet et la matière employée, la forme et la décoration varieront. Je citerai comme exemple les objets cérames japonais où les artistes ont voulu éviter les brusques saillies, qui se briseraient aux premiers heurts, tandis qu'ils n'ont pas craint de hérissier le bronze de mille aspérités fantaisistes.

La sculpture peut revêtir de somptuosité et de couleur un monument aux lignes froides et rigides, mais c'est renverser les rôles par un manque de logique flagrant que d'élever un édifice considérable dans le seul but d'abriter une frise ou un bas relief.

Quant au décor, il repose tout entier sur l'étude sincère et approfondie de la belle et inépuisable nature que l'artiste doit fouiller et surprendre en ses plus mystérieux replis, jusqu'à ce que, maître enfin de ses secrets, il puisse la dominer et la plier à ses exigences et ses fantaisies.

On devrait défendre dans nos officielles écoles d'art de modeler et d'épurer des feuilles d'acanthé d'après l'antique; des carottes et des choux pourraient tout aussi bien, sinon mieux, fournir des éléments d'art. Les Gothiques en s'inspirant du céleri n'ont-ils pas créé d'admirables modèles? Et si les Grecs ont su chef-d'œuvrer avec la feuille d'acanthé, est-ce une raison pour que nous soyons obligés de les rééditer?

Je n'en veux pas spécialement à la feuille d'acanthé, mais il me semble qu'on a fait assez de colonnes et de chapiteaux doriques, corinthiens, assez de rosaces et de mascarons, assez de frontons et d'entablements d'après les Grecs (et encore?) pour qu'il ne soit plus question que d'admirer les originaux et d'y chercher les vrais principes de l'art.

La couleur elle-même ne doit-elle pas se soumettre aux exigences de la situation? Si l'on peut lutter avec la réalité dans un tableau qu'on pourra placer sous un jour convenable, il n'en est pas de même pour tous objets qui devront subir une lumière variable. L'artiste, cédant ici à un principe faux, l'illusion, commet une erreur capitale en simulant des clairs et des ombres portées. Dans son atelier le jour pénètre constamment du même côté et cet éclairage conventionnel se trouvera fréquemment en contradiction avec celui de l'appartement où l'œuvre sera exposée.

Donc, dans ce cas, il faut procéder par teintes plates, comme l'ont fait les Gothiques, et encore les Japonais, et rechercher l'harmonie des couleurs et la beauté du dessin.

Tel est donc le fondamental principe que l'histoire démontre avoir été fécondateur des grandes époques de

l'art et qui semble aujourd'hui complètement enlisé dans les fondrières de la routine.

Dans la tourmente d'idées qui nous emporte, alors que tant d'âmes artistes aspirent désespérément à un art nouveau, n'est-il vraiment pas bizarre ce spectacle auquel nous assistons dans l'enseignement de nos officielles écoles d'art où l'on ressasse toutes les vieillottes et avachies formules?

On n'apprend avoir la nature qu'après avoir étudié (oh! combien et comment) l'antique: telle l'étude de sa langue maternelle après celle des langues mortes!

Le résultat? Mais il n'est que trop clair: quand l'élève, au terme de ses études, se trouvera devoir créer un motif décoratif quelconque, une formule grecque ou romaine se présentera à son esprit, et il l'emploiera bien que déformée, avilie par son incompréhension.

La nature, cette source où il pourrait puiser sans crainte de l'épuiser, il ne la connaît pas; les rythmes de la forme, il n'en a cure; les conditions matérielles d'exécution, il n'en sait rien; les lois de la couleur sont pour lui lettres mortes, mais on lui enseignera qu'à Beni-Hassan on peut voir, sur une peinture murale, la représentation d'un métier à tisser semblable à ceux en usage à la manufacture des Gobelins, que le lieu de naissance de Hans Memling et l'orthographe de son nom donnent lieu à des controverses nombreuses, choses fort intéressantes sans doute, mais tout à fait propres, il faut l'avouer, à former un artiste!

Le seul but que l'on recherche, c'est de former des artistes pour le grand art!

Oh! cette sottise distinction entre un grand art et un petit art. Combien sont plus belles certaines de nos modernes affiches, que bien des tableaux encombrant nos musées.

Il faut s'élever contre cet abaissement où l'on relègue volontairement l'art décoratif, pousser les jeunes artistes à créer des modèles d'orfèvrerie, de ciselure, d'ébénisterie, de serrurerie, de tapisserie, etc., comme le firent les maîtres des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Il est inutile de faire ici une longue nomenclature des travaux de Daniel Hopfer: modèles de meubles, fontaines, candélabres, dessins de damasquinure; de Virginius Solis: nombreuses pièces d'orfèvrerie, plats, couteaux, fourchettes; de Pierre Floetner: planches pour les menuisiers, orfèvres, damasquineurs; de Christophe Jamnitzer: dessins de jouets d'enfants, et de tant d'œuvres d'Albert Altdorfer, Albert Durer, Théodore de Bry, Hafner, Morisson, Frederico de Vinciolo, Vredeman, de Vries, etc. Et l'on ferait œuvre sage et belle en empêchant un tas de gens de talent, certes, de grossir les bataillons des miséreux et des crève-de-faim à barbouiller des millions de mètres carrés de toile, mieux utilisables en chemises qu'en tableaux.

GISBERT COMBAZ

## A propos d'« Ames solitaires <sup>(1)</sup> »

Nos âmes invinciblement solitaires...

Tout homme devrait être solitaire. En fait, les hommes se développent trop peu pour grandir jusqu'au point où ils sont eux-mêmes, et où ils ne ressemblent plus aux autres; ils forment des classes, des catégories, des espèces, si bien qu'il est rare qu'on rencontre un homme nouveau qu'on ne puisse pas classer. Il est tout naturel que ceux dont l'instinct vital est trop faible pour se réverbérer en une personnalité une et distincte, aient besoin d'un parallélisme quelconque; ils se sentent collectifs, troupeau, ils se cramponnent les uns aux autres, leur loi est la conformité et ils tremblent — forcément — quand un d'eux se détache de la masse; la tendance de la masse était leur garantie, ils n'avaient pas en eux de tendance assez clairement, assez fortement indiquée pour qu'elle leur serve de guide. Et dans les époques un peu troublées, de bonnes gens que j'envoie à tous les diables vont mendiant en quelque sorte une « communion d'idées » qui les consolerait; ils croient qu'une coïncidence d'impressions philosophiques ou sociales crée entre humains les rapports les plus profonds.

Mais c'est dans leur faiblesse qu'ils ont lu cette loi de parallélisme. La loi de tout ce qui a une vie propre est la *réciprocité*. Ça se lit dans la nature à tous les degrés de l'infini.

De ces parallélismes factices il est toujours possible de s'éveiller et de découvrir le néant.

Moralement, suivant les lois de cette nature qui se répète toujours, nous vivons comme ces premiers êtres qui ont un centre commun et qui se soudent les uns aux autres jusqu'à ce qu'un plus fort brise ce cercle communiste, jusqu'à ce qu'une force plus grande donne une vie propre aux entités particulières et crée une nouvelle race.

Depuis de longs siècles l'homme essaie de briser les faux cercles de solidarité, de coutumes, de croyances, de lois qui l'enchaînent, et il rêve, pour s'en affranchir, la création de cercles nouveaux, car son esprit garde des empreintes d'esclavage. Il ne peut pas encore regarder le soleil en face, il n'a encore aucune clarté, aucune fierté, aucune perception virile et nette, aucune force d'affirmation. S'il en avait, il ne se tuerait pas comme le pauvre savant de Hauptmann. Quand on est devant la vérité, devant *une* vérité seulement, on ne sait pas qu'on est seul — c'est froid, la vérité — ça nourrit, ça se digère dans la solitude, et il n'y a que des raisons d'utilité qui peuvent nous pousser à la faire voir à d'autres.

Jusqu'à ce que nous soyons assez forts pour vivre selon notre propre et rigoureuse loi, notre solidarité devra contenir un peu de parallélisme, et tous ceux que le parallélisme blessera de ses décevantes promesses, mourront hébétés, trompés ou désespérés.

La race à laquelle dans nos angoisses nous donnerons naissance sera une race de solitaires, d'êtres jaloux de leur personnalité. Ils sauront, ces enfants, qu'il faut d'abord être très seul, très unique, très rare, pour pouvoir jouir de la seule société qui rend heureux et fort, celle où on donne et reçoit.

Déjà ça et là les hasards des multiples contacts ont fait surgir des rencontres qui paraissaient monstrueuses à la généralité, mais qui sont peut-être une de ces bienheureuses fêlures par lesquelles

la puissance de toute une race s'avance vers une formidable transformation et se recrée à nouveau.

Quelques-uns de nous ont rencontré des humains avec lesquels donner et recevoir moralement et intellectuellement était aussi facile que respirer et aspirer. Ces êtres vous font sentir que vous êtes seul, que vous êtes entier; ils explorent et mettent au jour toutes vos richesses, parce qu'ils en ont besoin, et qu'il n'y a que ceux qui en ont véritablement et personnellement besoin qui aient la force et l'adresse de les dénicher au fond de votre inconscience. Personne — pas même vous-même — ne peut faire ce travail; et ceux qui peuvent ainsi pénétrer jusqu'au fond de nous, n'ont cette puissance que parce qu'ils trouvent aussi en nous un splendide terrain vide pour faire croître et agir leur propre force.

Le nombre forcément croissant de ces étonnantes rencontres mettra dans notre sang l'appétit de la réciprocité et tous nos parallélismes tomberont d'eux-mêmes devant la clarté de cette perception. Nos parallélismes nous tuent.

Je n'ai pas peur que les gens que j'aime ne m'aient pas. Je sais qu'ils ont beau faire — s'enterrer serait le seul moyen de se soustraire à cette tyrannie — parce que les rapports *réels* entre les hommes n'ont pas un grain d'arbitraire ou de caprice, ils sont éternels et nécessaires comme les rapports qui existent entre les chiffres — et quelque admiration, quelque méfiance ou quelque volonté que j'aie, ces rapports seront strictement basés sur les degrés d'interpénétration des natures.

C'est sa faiblesse et sa misère d'âme que le héros de Hauptmann a prouvées en se tuant — et toute la vie qui est en moi proteste contre cette solution de la mort.

Si une seule minute ce malheureux avait senti sa véritable *solitude*, avait réalisé sa personnalité, sa faculté spéciale de donner et son immense et spécial besoin de recevoir, cette perception lui aurait donné une foi qui eût transporté des montagnes; il aurait, comme les animaux blessés, accru l'intensité de sa volonté pour qu'elle rayonne plus loin, il fût devenu un agent orgueilleusement conscient des efforts de sa race, il aurait imprégné le monde entier de lui, si bien qu'il eût fallu mourir pour ne pas être attiré par le gouffre de cette spéciale solitude, gouffre dans lequel *devait* se jeter tout ce qui pouvait le combler.

Souffrir rend conscient, et être conscient rend fort et croyant. Il n'y a que ceux qui ne souffrent pas assez qui se tuent.

On réagit contre un mal quand on a senti qu'il était ou qu'il allait être plus fort que soi. C'est l'instinct de conservation qui ranime la lutte. On se tue, parce qu'on sent que le mal ne vous tuerait pas, tout en vous martyrisant.

Ce n'est pas la solitude qui est invincible, — ce qui est invincible, positif, éternellement vivant, ce sont ces diverses influences, ces enchevêtrements forcés d'esprits qui ne sont pas libres de se soustraire les uns aux autres, ces profonds emboîtements de natures qu'un rien suffit pour cristalliser, cette merveilleuse *joie organisée* que la mort atteint sans pouvoir en arrêter le rayonnement.

Voilà la Fatalité; c'est une Fatalité de Vie, non une Fatalité de Mort.

Et lentement, sans rien anéantir, sans rien détruire, cette Fatalité s'impose en souriant — montrant à chacun le bonheur qu'il contient en lui et l'empêchant de tuer d'autres bonheurs.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1893, p. 401.

## PAYSAGES URBAINS

Prenons donc conscience, de plus en plus, de la beauté de nos villes, et sachons en défendre le pittoresque contre toute barbare atteinte. Sachons — en cela — imiter les Parisiens, qui veillent jalousement sur l'esthétique de leurs rues et promenades. Se souvient-on du *tollé* que souleva, en 1886, le projet d'érection de la tour Eiffel? Depuis il a été plusieurs fois question de démonter le monstre de fer, dont l'inélégante silhouette dépare l'architecture de la capitale. Voici qu'on veut déplacer la gare des Moulineaux et envahir la vieille esplanade des Invalides. Il y a pour cela des raisons d'utilité publique nombreuses et péremptoirs. Mais écoutez les récriminations de la presse et des réunions publiques. Les Parisiens n'entendent pas qu'on touche à l'aspect extérieur de Paris, qu'on en fasse un Londres ou un New-York commercial sous prétexte d'utilitarisme. La cause semble gagnée : l'opinion publique a dicté sa volonté au Gouvernement, qui reviendra sur des contrats déjà signés.

Récemment la Ville de Paris faisait savoir aux magasins de *Old England* qu'elle ne tolérerait plus désormais dans ses rues les informes voitures écarlates qui servaient à ses réclames. Et le motif invoqué pour cette prohibition? Tout simplement que c'était laid sans nécessité. Admirable raison. Elle dérouta de prime abord nos administratives habitudes de penser, mais, après réflexion, elle s'impose avec la force de l'évidence.

C'était une manie bien bourgeoise, autrefois, de faire du salon à housses, où l'on ne recevait que quatre fois par an, la plus belle chambre de sa maison. On avait aussi deux salles à manger : l'une, des grands jours, luxueusement décorée, bien aérée, bien éclairée, l'autre petite, à plafond bas, manquant d'air et d'espace, celle « de tous les jours ». La chambre à coucher, où se passe, en définitive, le tiers de l'existence, le cabinet de travail où s'en consomme presque la moitié, étaient dédaignés et peu confortables, privés de toute décoration.

Nous en sommes revenus. Nous voulons du beau là où nous sommes toujours, et foin de la « parade »!

Quelle fraction de notre temps va donc à la promenade et aux courses à travers la ville? La moyenne de deux heures par jour est-elle exagérée pour chacun de nous? La rue dès lors n'est-elle pas un peu nôtre et faut-il s'étonner que nous cherchions à l'embellir incessamment? Il faudrait une sorte d'impôt spécial prélevé pour les embellissements et que l'on paierait comme aujourd'hui la note annuelle du tapissier et du peintre. Il faudrait aussi dans les grandes villes une section spéciale du Conseil communal chargé de cet intérêt général et d'ordre majeur, et que des dons et legs puissent être faits à la ville avec cette affectation spéciale. L'initiative privée devrait s'en mêler; que des ligues se créent partout pour conseiller les administrations et protester contre leurs « gaffes ». Peut-être alors ne verrons-nous plus vandaliser nos boulevards par des perches électriques abominables, comme celles que les Tramways bruxellois y ont fait dresser? N'auraient-elles pour fonction que de protester, toujours et encore, contre l'invétérée manie du « provisoire », qu'elles auraient déjà droit à toute notre reconnaissance. A quoi bon rappeler tous les travaux combinés et laissés en souffrance partout? Certains quartiers de Bruxelles sont éventrés depuis des mois, depuis des années même. Partout des murs à moitié démolis, des clôtures délabrées, réverbères en bois, trottoirs en cailloutis : à l'ancien Palais de Justice,

au Grand-Sablon, rue des Minimes, rue Watteau, rue des Quatre-Bras, rue aux Laines.

Que la ville donne l'exemple : depuis trois ans elle a établi rue de la Régence, près du palais du comte de Flandre, un véritable cloaque : c'est à croire que jamais un échevin n'est passé par là. Et puis que la ville, en attendant qu'elle soit armée par une bonne loi, intervienne auprès des particuliers qui n'ont pas le sentiment de ce qu'ils doivent aux passants : témoin M. le comte de Mérode, prince de Rubempré, ministre des affaires étrangères, le propriétaire de la façade restaurée (!) que l'on connaît et qui a jugé bon de louer à une agence d'annonces son mur de la place Poelaert.

S'il y a quelque part des terrains vagues, qu'on les ensemece de gazon et qu'on demande aux propriétaires de faire d'avance les plantations d'arbres du jardin. C'est laid, sans nécessité, donc cela doit disparaître : c'est une suffisante raison. S'il y a des murs décrépis, bariolés d'anciens papiers de tapisseries, de grâce qu'on y mette un peu de chaux : le budget de la ville n'en sera pas déséquilibré et nos pauvres yeux en seront reconnaissants. Oh ! le bel exemple d'incurie et de désordre donné par en haut. Distribuer des prix de propreté dans les impasses et oublier soi-même d'approprier le paysage urbain!

## AUX CONCERTS POPULAIRES

Notons pour mémoire, et bien qu'elle ne fût révélatrice d'aucune œuvre inédite, la belle matinée offerte dimanche dernier par les Concerts populaires à leur public fidèle d'habitues et d'abonnés.

M. Hermann Lévi, le chef d'orchestre réputé, a donné une très souple et très vivante interprétation de quelques maîtresses pages du Maître : *Siegfried-Idylle*, *Prélude de Parsifal*, *Mystère du Vendredi saint*. On sait que M. Lévi dirige habituellement à Bayreuth les représentations de *Parsifal*, la direction de *Tristan et Iseult* étant plus spécialement attribuée à M. Mottl et celle des *Maîtres* à M. Hans Richter. Chacun de ces virtuoses de l'orchestre a pénétré dans leurs plus intimes replis les partitions qu'ils ont eu la mission de révéler. Aussi était-ce une bonne fortune que d'entendre les fragments symphoniques de *Parsifal* restitués dans leur forme traditionnelle, avec des finesses, des nuances, des sinuosités de rythme qui leur donnaient une physionomie spéciale, connue des seuls pèlerins du Temple.

M. Lévi a dirigé avec un sens artistique personnel l'exquise *Idylle* dans laquelle Wagner a mis d'ineffables tendresses et de vibrants espoirs. Pour finir, il a conduit la huitième symphonie de Beethoven, dont il a détaillé avec de minutieux soucis les délicatesses. Car c'est presque toujours par la perfection du détail que l'éminent artiste arrive à l'expression artistique. Les quatre morceaux, bien connus, de la pimpante symphonie ont reçu, sous sa direction, une exécution si coquette, si légère, qu'on en a oublié, du coup, les années qui se sont accumulées sur elle et que font parfois trop sentir telles interprétations pompeuses et languissantes.

Et voici parfaite la trinité bayreuthoise : Richter, Mottl et Lévi, dont le souvenir restera immuablement rivé à la plus vaste manifestation de l'art scénique qui se soit jamais produite.

## L'Exposition des Beaux-Arts de Louvain.

L'Exposition des Beaux-Arts de Louvain est vraiment excellente. La commission y a présidé avec goût et éclectisme, et la « décentralisation » a été opérée de façon intelligente. S'il est vrai qu'on rencontre dans les salles de la Table Ronde un Herbo, fait de tabac malade et de confiture vernie, d'inconsistantes toiles signées Euphrosine Beernaert, un vieux Carabain, un chromo de Juliaan De Vriendt, — en revanche, de lumineux paysages de Théo Van Rysselberghe apportent à l'exposition leur tribut de clarté, les *Pâques* d'Émile Claus y montrent de belles tendances d'art neuf. Presque tous les jeunes sont d'ailleurs représentés : Cassiers, Ciamberlani, Dardenne, Ensor, Doudelet, Coppens, les Dierickx, Khnopff, Verheyden, Frédéric, Levêque, Marcette, Laermans, Gilsoul, les Meunier, les Nys, Montald, Abry, les Wytzman, de Burlet, Verhaeren, Van Aise, etc... Tous n'apportent pas des œuvres nouvelles et la plupart de ces toiles ont été vues à des salons ou à des expositions particulières. Mais néanmoins l'ensemble satisfait. Et, par-ci par-là, une surprise séduit. Ainsi la romantique *Chapelle de Leernes* de Degouve de Nuncques, les aquarelles « maeterlinekiennes » de M<sup>lle</sup> Louise Danse, les *Nuées menaçantes* de Victor Gilsoul : un tableau d'une robustesse vibrante et d'une couleur énergique et tourmentée. Voilà un très beau Verwée, ancien : *Vaches en prairie*, solidement bâti, des Baron, des Binjé, des Stacquet, des Coosemans, un Courtens, un Smits, un Stobbaerts — en somme, une sorte de réduction d'un grand salon qui serait bien composé. Un nouveau nom à signaler : Alfred Delaunois, avec son *Christ noir*, un portrait et des intérieurs d'église. Ce jeune artiste louvaniste intéresse par un faire d'une naïveté absolument sincère et très curieusement enfantine. S'il fallait lui chercher un maître, ce serait le nom de Degouve de Nuncques qui viendrait à l'esprit. Même gravité, même austérité d'art, même métier patient et spontané. Cependant, originalité absolue, des deux côtés; chez Delaunois, peinture plus écrite et tonalité générale plus noire, — moins de pénétrance.

En sculpture? Les noms de Paul Du Bois, Charlier, Braecke, De Vreese, De Vigne, Lambeaux, Gaspar, avec sa toujours poétique et si touchante *Adolescence*, une merveille de sentiment, Vanderstappen, avec son bronze argenté : *Le Sphinx*, enfin Constantin Meunier, dont deux bronzes : *le Débardeur* et *le Marteleur* et un cadre plein de vie noire : *A l'accrochage*.

J'ai laissé un nom : Xavier Mellery. Il est encore roi dans cette exposition. Son *Eglantier* s'érige sur fond d'or en symbole puissant de la vie saine et de la beauté humaine : un adolescent cambrant son torse nu au milieu de fleurs. C'est encore l'élégance de la force, la grâce de la robustesse que le jeune maître nous chante, en chanter grave et savant. La *Sagesse* se vêt de la splendeur d'une médaille grecque. *Pour un jubilé de cinquante années de mariage* est une œuvre forte, symbolisant magistralement la famille. On y trouve aussi une sorte de grandeur antique.

Telle — en un coup d'œil — cette exposition, variée et vivante, et apportant un bouquet d'art, fleurant le neuf, à la vieille cité louvaniste. Il est salutaire que l'art s'infilte ainsi de plus en plus dans les provinces : il suscite des réveils, il porte avec lui sa grandeur et il contribue puissamment au relèvement des intelligences. Il faudrait que ces sortes d'expositions se multiplient dans la Belgique et que partout se répercutent des échos du mouvement vivace qui, à cette heure, entraîne, chez nous, l'Art jeune.

## LES REVUES

### La Nouvelle Revue internationale.

La renaissance est indéniable. Le mouvement littéraire gagne tout le pays. Partout, en province et dans la capitale, des revues d'avant-garde ont surgi, de jeunes individualités se sont révélées, le sang et la vie sont revenus aux quatre membres engourdis de ce grand corps malade où l'art s'étiolait.

Maintenant que nos Pharisiens se sont tus et que, sous l'effort général des jeunes, la victoire des idées s'annonce, certains ont pensé à centraliser la vie littéraire, en dirigeant son activité vers un horizon plus large. Entre tous ces combattants brusquement surgis, tous armés, d'un sol auparavant lourd, bourgeois et paisible, nouveaux soldats de Cadmus, une alliance s'imposait qui donnât une unité agressive à leurs énergies, au lieu de les laisser s'entr'égorgier en des rivalités de sectes.

Si nos lettres belges sont d'expression française, en France on nous ignore, et depuis longtemps nos jeunes écrivains aspiraient à débiter avec ensemble sur la scène plus vaste de leur patrie intellectuelle du sud.

Une importante revue de Paris, *La Nouvelle Revue internationale*, vient de mettre ses colonnes à la disposition de nos littérateurs.

Sous une rubrique spéciale, bimensuellement, nos artistes feront paraître des œuvres choisies parmi les envois par les membres du Comité belge de rédaction dont les noms suivent : MM. Eugène Demolder, Iwan Gilkin, Léon Hennebicq, Edmond Picard, J. de Tallenay, Emile Verhaeren et Vurgey, correspondant officiel de la Revue.

Nous trouvons l'idée excellente et nous remercions vivement le comité français de *la Nouvelle Revue internationale* de la gracieuse invitation qu'il a adressée aux écrivains belges et du débouché qu'il leur a créé. Il est du devoir de tous ceux-ci de ne point tromper les légitimes espérances qu'on a fondées sur leur énergie et leur talent, et nous adressons un appel à tous les littérateurs de notre pays et au public afin que l'active collaboration des uns et l'empressement des autres donne à cette tentative nationale et nouvelle le succès qu'elle mérite.

Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire du Comité belge, M. Léon Hennebicq, rue de Lausanne, 1, Bruxelles.

### ACCUSÉS DE RÉCEPTION

*Les Derniers jours du Taciturne*, drame en vers, en trois journées et huit tableaux, par ROGER DE GOELI, avec un portrait symbolique de l'auteur par M. Victor Mignot; Bruxelles, J. Lebègue et C<sup>ie</sup>. — Musée de Bruxelles. Tableaux anciens des écoles flamande et hollandaise (1<sup>re</sup> série), clichés phototypiques réunis par M. J. DE BRAUWERE; Bruxelles, G.-J. Huysmans; dépositaires, Dietrich et C<sup>ie</sup>.

### Les Rancunes de M. Frédéric.

Dans *l'Anthologie des Prosateurs belges*, parue il y a quelque six ans, Georges Rodenbach, résumant la carrière littéraire de M. Frédéric, avait écrit : « On peut dire que s'il n'a pas une manière de style, son style au moins a des manières. »

D'autre part, *la Jeune Belgique* publia, vers la même époque, une *Guirlande à Gustave Frédéric*, éminemment sarcastique et

corrosive, où on lisait entre autres : « Si la France a Frédéric Lemaitre, nous avons Frédéric le millimètre. »

*Inde iræ! Manet alta mente repostum!* M. Frédéric rage comme aux premiers jours. Voici sa plus récente évacuation de bile. Quand sa poche à fiel crève, c'est inondant.

Et ce gentil critique se plaît à proclamer présentement : « Qu'il soutient la jeune littérature belge. » On n'est pas plus farceur !

L'impartial et charitable M. Frédéric prête aux hommes de lettres belges de la nouvelle et brillante génération qu'il regarde comme un chapon les jeunes coqs, le sentiment très vil de ne pas supporter les succès de leurs frères d'armes. Prière à ce vieil hermite de nous expliquer alors leur admiration pour Maeterlinck, pour Eekhoud, pour vingt autres.

Ce n'est pas tout ça ! Comme les vieilles filles qui n'ont pas trouvé d'épouseur, M. Frédéric ne peut pardonner à la pléiade de nos écrivains d'art neuf de le laisser seul à ses radotages et dans son coin qu'il se plaît à qualifier le coin du Bel-Air et où il se tient en bonne posture, comme un héron sur une patte.

Nous donnons sa prose à titre de document à conserver.

#### Au Cercle artistique.

Conférence de M. Georges Rodenbach, un de nos poètes belges distingués, qui a des succès, même officiels, à Paris. Cela ne lui est guère pardonné par ses anciens amis de la société en commandite pour la notoriété littéraire. M. Georges Rodenbach se fait un petit nom parisien, et ses associés d'autrefois le voient avec grands dépits les laisser dans leurs gloires de cénacle. Aussi, l'auteur de *la Jeunesse blanche*, qui fut si souvent le porte-paroles de notre jeunesse littéraire, est-il féroce ment traité, et comme poète fade et comme homme fuyant, par ceux qui le louaient et l'honoraient quand ils avaient avec lui partie liée.

Cependant, M. Rodenbach n'a changé, ni de manière d'écrire, ni d'admiration, ni de dédains. Il a toujours les mêmes qualités et les mêmes défauts, avec plus d'habileté et de souplesse, en ouvrier de plus en plus expert; ses préciosités sont les mêmes, et il tient à tout dire, même les choses les plus insignifiantes, avec des images ambitieuses. Il n'a pas cessé d'admirer surtout les poètes d'exception, et de dédaigner ordinairement les poètes populaires. Donc, il a, avec plus de sûreté, tous les mérites que ses bons frères et amis lui reconnaissent, quand il était leur orateur au repas eucharistique, à la « Cène », comme ils disaient, de la manifestation Lemonnier, à la « palme en fer », et au discours en fer blanc, comme nous le disions, du tombeau Van Hasselt.

Il n'a pas changé, le délicat et insinuant poète Georges Rodenbach, et nous lui adressons les mêmes éloges et les mêmes critiques qu'autrefois. Mais c'est assez curieux de le voir si âprement égratigné et invectivé par ses anciens compagnons, depuis que des succès personnels lui sont venus. Cette ingénuité de colère contre les succès s'étale maintenant sans aucune précaution. On ne se donne plus la peine de dissimuler ces jolis sentiments, sous aucune raison ou intransigeance d'art. Vous avez des notoriétés que nous n'avons pas; donc vous êtes un idiot et un misérable. C'est le droit au massacre, à la dynamite littéraire, pour ceux qui piétinent obscurément contre les arrivés à la clarté favorable.

C'est un signe du temps, vous le savez bien, ces amertumes d'associés haineux, et ceux qui les subissent peuvent se croire assez bien lotis par le sort. Donc, sans défendre inutilement M. Georges Rodenbach contre les vigreurs de ses bons amis, disons un mot de sa conférence de mardi au Cercle artistique. Sujet : *Le Tombeau de Baudelaire*. Mais sur les discussions qui se sont élevées à Paris, à propos d'un monument à élever au poète des *Fleurs du Mal*, le conférencier a glissé habilement. Il fit lui-même campagne vaillamment pour cette publique glorification de Baudelaire, et s'attaqua au critique Brune-

tière, qui s'était énergiquement prononcé contre cet hommage solennel à un grand poète si maladif. Nous avons souvenance que M. Rodenbach n'eut pas l'avantage, dans son hautain dialogue avec M. Brunetière, et celui-ci lui répondit avec sa dialectique vigoureuse, tout en tournant très agréablement ses sarcasmes. Mais cette question du tombeau n'a été que touchée dans la conférence du Cercle, comme motif à quelques fières images, présentées avec grand appareil.

La poésie de Baudelaire, l'originalité de Baudelaire, tel a été le vrai sujet de cette causerie ingénieuse, très ornée, solennellement subtile, et qui a été intéressante et même piquante, avec toutes ses préciosités de pensée et d'expression. Baudelaire est, dans notre siècle, le poète du plus rare génie, pour M. Rodenbach et ses amis, sauf qu'il est encore trop accepté, pour le goût difficile de quelques-uns, et que Mallarmé, qui est obscur, doit être plus grand. Quant à Hugo, c'est un magnifique rimeur de lieux communs, et, comme il l'a reconnu lui-même, un « écho sonore » des sentiments de la foule. Baudelaire, qui a été volontairement et savamment artificiel, qui a eu l'orgueil spirituel le plus raffiné, qui cherchait dans le catholicisme des sensations de péché plus aiguës et plus libertines, dédaignerait de rendre avec éclat les pensées de tout le monde. Et cette imagination maladive, à la sensibilité si réfléchie, à l'expression si précise, devait paraître la plus rare et la plus haute aux inquiètes écoles de décadence. Malheureusement, on a beaucoup imité cet admirable et original artificiel. Baudelaire a écrit : « Créer un poncif, c'est le génie. Je dois créer un poncif. » En effet, il en a créé un, dont beaucoup d'écoliers plus ou moins adroits usent avec désinvolture.

Nous n'analysons pas la conférence de M. Rodenbach. Il a eu sur son poète des vues fines, une curieuse étude de sa sensibilité cérébrale et des sensations nouvelles que cette poésie a expressément notées. Il a parlé avec esprit, un esprit toujours appuyé, figolé, des mystifications froides de Baudelaire et de ses dédains pour les femmes. Nous vous avons cité, quand parut le volume de M. Crépet : *Œuvres posthumes de Baudelaire*, quelques-unes de ces boutades sur les femmes : « La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. — J'ai toujours été étonné qu'on laissât entrer les femmes dans les églises. Quelles conversations peuvent elles avoir avec Dieu ? »

M. Rodenbach a eu une péroraison eucharistique sur la chair et le sang de Baudelaire, qu'il présentait en communion à ses auditeurs, et cette péroraison qui faisait de la modeste tribune du Cercle artistique une Sainte-Table, n'a pas paru de très bon goût. Mais presque tous les poètes modernes et d'exception se traitent entre eux de Christs. N'y a-t-il pas, dans *la Jeunesse blanche*, un poète qui, en montant trop obscurément la Montagne de la Cour à Bruxelles, croit gravir son Calvaire? Et puis M. Rodenbach, avec son talent distingué et précieux, ne craint jamais la solennité de l'expression. Il est délicat, avec une hautaine et complaisante insistance. G. F.

#### PETITE CHRONIQUE

LE QUATUOR YSAYE donnera au Salon de *la Libre Esthétique*, du 15 février au 15 mars, quatre concerts de haute attraction dont les programmes, que nous ferons connaître prochainement, comprendront quelques-unes des plus belles œuvres classiques et un choix de compositions modernes exécutées en première audition ou prises parmi celles qui ont valu à Paris un si grand succès à M. Ysaye et à ses partenaires.

Des abonnements spéciaux à 20 francs pour la série des concerts seront créés à cet effet. Ils seront reçus par la maison Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour.

M. Jules de Burlet, ministre de l'Intérieur et des Beaux-Arts, a acquis, à l'Exposition de Louvain, un tableau de M. Eugène Laermans, le jeune peintre des paysans et des ouvriers qui eut un si

franc succès l'an dernier à l'exposition du *Voorwaarts* et dont des œuvres nouvelles apparaîtront le mois prochain à la *Libre Esthétique*. Nous félicitons vivement M. de Burlet de cette preuve de goût et d'indépendance, car certes l'art de M. Laermans n'est pas fait pour plaire au monde officiel qui est trop souvent le monde des snobs. Le Ministre peut être assuré qu'il aura avec lui l'élite des artistes et des esthètes chaque fois qu'il donnera ainsi une leçon à la routine.

M. Gustave Huberti, directeur de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode, a dirigé, jeudi dernier, à l'occasion de la distribution des prix aux élèves de l'Ecole, un fort joli concert qui a permis d'apprécier le résultat de ses efforts persévérants. Divers chœurs, notamment des fragments importants de *Lucifer* de Peter Benoit, ont été exécutés avec précision et avec goût. Si les voix d'hommes laissent un peu à désirer, en revanche l'Ecole fournit un ensemble vocal féminin très satisfaisant. On a particulièrement applaudi l'exécution de trois madrigaux anciens, traduits par M. de Casembroot, dont l'un a été bissé par le nombreux auditoire qui remplissait la vaste salle du marché couvert de Saint-Josse.

Divers soli empruntés aux partitions de Gluck, de Weber, de Reyer, d'Ambroise Thomas et de Delibes complétaient le programme.

Une indisposition persistante de M. Joseph Dupont a obligé l'administration des Concerts populaires à suspendre les répétitions de *Rédemption*, l'oratorio de César Franck qui devait être exécuté dimanche prochain avec le concours d'artistes parisiens et du Choral mixte dirigé par M. Léon Soubre.

Souhaitons que l'excellent chef d'orchestre soit promptement rétabli et puisse reprendre le bâton à bref délai.

L'exposition de dentelles anciennes, organisée par la Société d'archéologie de Bruxelles dans l'hôtel de Ravenstein s'ouvrira demain lundi, à 2 heures.

Un nombre considérable de collectionneurs ont fait des envois à cette exposition, si bien à sa place dans le vieil hôtel des ducs de Clèves.

M. Siegfried Wagner viendra, le 11 mars, diriger à Bruxelles un concert symphonique.

Ce concert, organisé par la maison Breitkopf et Härtel, aura lieu dans la salle de l'Alhambra.

M. Franz Servais a accepté la mission de préparer les études d'orchestre, afin d'épargner à M. Siegfried Wagner le long travail des répétitions. Il reconstitue à cet effet l'orchestre symphonique de ses « concerts d'hiver », qui ont laissé à Bruxelles de si vifs souvenirs artistiques.

Bien que le programme du concert ne soit pas encore définitivement arrêté, il est probable que M. Siegfried Wagner fera un choix parmi les pages symphoniques dont il a dirigé l'exécution à Bayreuth, à Leipzig et à Berlin. On signale notamment : l'ouverture de *Freyschütz* de Weber; un morceau d'orchestre de M. Humperdinck, ami de Richard Wagner et professeur de composition de son fils; le poème symphonique de Liszt, *Le Tasse*; et, de Wagner, la « Rheinfahrt » de la *Götterdämmerung*, le prélude de *Tristan et Isolde*, *Siegfried-Idylle* et l'ouverture du *Vaisseau-fantôme*.

M. Siegfried Wagner a fait récemment ses débuts à Leipzig, au deuxième concert du *Lisztverein*. Ils paraissent, dit le *Guide musical*, avoir été un triomphe. Chose curieuse,

M. Siegfried Wagner dirige de la main gauche; de la main droite il tourne les pages de la partition quand il ne donne pas des indications. Très élégant, il est, en général, sobre de gestes; mais, comme naguère son illustre père, il se ramasse sur lui-même au moment de préparer un crescendo, il se relève peu à peu et se redresse tout entier, comme sous l'effet d'un ressort, au moment où arrive le fortissimo. Il a dirigé, à Leipzig, les *Préludes* et le *Tasse* de Liszt et l'ouverture du *Vaisseau-fantôme*, avec une entente des nuances, une souplesse de mouvements et une clarté remarquables. Dans l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, particulièrement, il a transporté toute la salle d'enthousiasme. Jamais on n'avait entendu cette page symphonique si colorée rendue avec une telle flamme et une si grande variété d'accents. Bref, les débuts du jeune chef d'orchestre ont absolument étonné le monde musical de Leipzig.

M. Siegfried Wagner a vingt-six ans. Il a fait ses études musicales à Francfort, sous la direction de M. Humperdinck, et, en somme, depuis sa jeunesse, au Théâtre de Bayreuth, où il a vu passer sous ses yeux les chefs les plus renommés de l'Allemagne.

La deuxième séance de la section d'art et d'enseignement populaire de la Maison du Peuple, fixée à mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, se composera d'une conférence de M. WILMOTTE, professeur à l'Université de Liège, sur la *Chanson de Renaud*, et d'une partie musicale avec le concours de M<sup>lle</sup> Em. Bousman, cantatrice, qui interprétera les variantes caractéristiques de la célèbre chanson de Renaud, le *Meinlied* d'Huberti, et *Aime-moi* de Bemberg.

La Société protectrice des Enfants Martyrs organise pour le lundi 29 janvier, au profit de son asile, un grand concert de charité qui aura lieu dans la salle des fêtes de la Grande-Harmonie et qui sera consacré uniquement à la musique de Massenet. Le maître français a gracieusement offert d'accompagner lui-même tous les artistes qui se feront entendre à cette intéressante soirée, pour laquelle on peut se procurer des cartes chez les éditeurs de musique ainsi qu'à l'Asile des Enfants Martyrs, 64, rue du Fossé-aux-Loups.

Le deuxième concert classique, dans lequel se feront entendre Sarasate et M<sup>lle</sup> Bertha Marx, est fixé au jeudi 1<sup>er</sup> février à 8 heures du soir, dans le local de la Société royale de la Grande Harmonie.

Adresser les demandes de places à MM. Schott, frères, éditeurs, Montagne de la Cour, 82.

La Société des *Aquafortistes belges* organise son cinquième concours annuel (800 francs de primes). Le délai d'envoi est fixé au 1<sup>er</sup> juin.

S'adresser pour tous renseignements à M. L. Titz, directeur des publications, place Fontainas, 9, à Bruxelles. On peut également consulter le programme dans nos bureaux.

La Société de musique de Tournai a fixé son concert annuel au dimanche 28 janvier, à 7 heures du soir, au local de la Halle aux Draps, Grand'Place.

Cette soirée sera consacrée à *Marie-Madeleine* de Massenet. Les solistes seront : M<sup>lles</sup> Sidner (Marie-Madeleine), Rachel Neyt (Marthe), MM. Warmbrodt (Jésus) et Demest (Judas). L'orchestre aura comme chefs de pupitre : MM. Guidé, Anthony, Poncelet, Seha, Merckx, Van Hout, professeurs au Conservatoire de Bruxelles, Crickboom et H. Merckx.

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, d'**architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

**ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS**

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES  
rue Thérésienne, 6

VENTE  
ÉCHANGE  
LOCATION **GUNTHER**

Paris 1867, 1878, 1<sup>er</sup> prix. — Sidney, seuls 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix  
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR

## BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

**PIANOS BECHSTEIN**

Seul dépôt pour la Belgique

DES

**HARMONIUMS ESTEY**

DEMANDER LE CATALOGUE

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

**N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise**

Bruxelles. — Téléphone 1384

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

VICTOR ARNOULD. — « POUR L'ART. » — LEURS GIGOLETTES. — PREMIÈRE PRÉDICATION D'ART. — LES LIVRES. *Eudore Pirmez*, par Albert Nyssens; *Roland de Lassus*, par Jules Declève, illustrations de Louis Greuze. — L'HÔTEL DE RAVENSTEIN. — PETITE CHRONIQUE.

## VICTOR ARNOULD

« La puissance de son cerveau était véritablement exceptionnelle, il était un esprit encyclopédique et complet. Très instruit, il traitait avec une égale autorité les questions d'art, de philosophie, d'histoire, de littérature. Il connaissait à fond la politique et la science sociale. Il a traité par la parole et par la plume les questions les plus diverses et l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer la souplesse de ce puissant esprit qui semblait se jouer des questions les plus ardues. Le style original et très personnel de l'écrivain était d'une prodigieuse richesse, et les journaux politiques et artistiques renferment en foule des pages de Victor Arnould qui étaient admirées comme on admire des chefs-d'œuvre. »

Ainsi parle *la Réforme*.

« Victor Arnould était une force, une force des plus puissantes, qui n'a point trouvé l'espace nécessaire au développement de son activité, et qui s'est éteinte, paralysée et engorgée. De tous les hommes marquants de la pléiade de *la Liberté*, il fut assurément l'écrivain le mieux doué, le penseur le plus original et le plus

profond. Orateur, il ne le fut guère : embrouillés et diffus, ses discours n'étaient que de longs exordes; mais à peine avait-il la plume à la main, que les phrases jaillissaient claires, mordantes, pittoresques, opulentes, et que la pensée se révélait droite et fière sous le vêtement d'une rhétorique savante et somptueuse. L'étude sur Gambetta, qu'il publia dans *la Revue moderne*, témoigne des hautes et précieuses qualités de l'écrivain. Journaliste politique, Victor Arnould eut à lutter contre des circonstances tellement défavorables, qu'elles eussent brisé net une énergie moins fortement trempée. On le vit, en ces derniers temps surtout, combattre en désespéré, dans un journal défaillant, disparaissant et reparaisant par intervalles, avec une ardeur et une maîtrise qui arrachèrent des cris d'admiration à ses adversaires les plus irréconciliables. »

Ainsi parle *l'Étoile belge*.

En voilà deux. Nous aurions pu en citer d'autres. Ainsi, cette fois, pour une fois se taisent les rancunes et jaillit, incompressible, une clameur triomphale, devant un Belge qui gémit, en sa personnalité superbe et tragique, ces deux dons qui font les gloires inoubliables : le Génie et l'Infortune. D'où sortent, si ce n'est du réservoir des justices qui s'imposent, ces déclarations éclatantes, si tardives quand on songe qu'elles ne sont venues qu'après la mort, si rapides en leur jaillissement quand on songe que cette mort ne date que de quelques heures?

Elles sont d'autant plus émouvantes en leur unanime

concert qu'elles vont à un homme qui, dans les dernières années de son existence tourmentée, n'était plus qu'un solitaire, ayant atteint cette grandeur douloureuse que Renan reconnut à saint Paul quand, achevant le récit de sa turbulente et pathétique mission en ce monde, il le frappa de cette marque finale : « Il en était arrivé à ce moment fatal de la vie des grands hommes : l'impossibilité de vivre! »

L'impossibilité de vivre!... Non pas la matérielle, quoique pour tant d'esprits d'élite, en notre organisation sociale féroce, mais, heureusement, défaillante et mourante, elle exerce si cruellement son martyre, livrant, humiliées et craintives, les plus belles âmes aux insolences d'un boulanger ou d'un boucher ou d'un épicier impayé, obtenant, au service de leurs créances misérables, le secours aveugle du pouvoir judiciaire, le secours du pouvoir exécutif, se dressant brutaux, écrasants et impitoyables. Non, c'est de l'impossibilité morale qu'il s'agit, quand un cerveau prescient allant trop loin dans ses anticipations de précurseur, s'éloignant de plus en plus, par les dons périlleux qu'apportent l'âge et l'expérience, des idées courantes et communes qui sont l'ordinaire base d'opérations des médiocres, arrive à n'être plus qu'une force séparée et en l'air, agissant pour son propre compte, incompris et conspué, en attendant que le corps d'armée, en sa marche lente et prudente, par la route même qu'ouvrit le téméraire, rejoigne les lieux où gisent ses ossements et profite, dans la joie égoïste du succès, du campement qu'il a préparé.

Victor Arnould fut peut-être le plus grand de nos écrivains depuis l'indépendance. Nous osons l'écrire sans craindre de faire tort à quiconque et avec la complicité tacite de la conscience de chacun. C'est qu'il joignait à un art merveilleux, désormais fréquent dans notre littérature ardente et rénovée, une puissance de pensée extraordinaire et une extraordinaire aptitude à la doubler par la puissance de l'image et du verbe. Il unissait (telle une chimère étrange) la clarté sereine de Diderot à la brutalité riche en imprévu de Danton. Et vraiment il est à croire que si, dès l'origine, son gosier n'eût pas été frappé de la tare qui s'épanouit monstrueusement tout à coup dans le mal qui l'étouffa, il eût été comme Danton fougueux orateur, coloriste et emporté. Mais qui dira ce qu'enlève de force au cerveau de l'homme parlant et de dextérité à sa parole, la continue dépression d'un instrument vocal qu'il ne peut mettre en mouvement sans souffrir!

Depuis longtemps il était entraîné, par le vol d'aigle de sa pensée royale, en dehors de la politique banale et loin du fumet des plats du jour auxquels elle se complait, sûre de sa clientèle de grands hommes de pacotille. Il avait déserté la basse-cour et ne perchait plus au poulailler. Il planait haut et loin dans l'éther et dans l'azur profond. Il semblait que ce fût désormais pour

lui seul, pour la joie de se sentir si loin et si haut, seul dans le profond azur, qu'il dessinât les girations aériennes et harmonieuses de son intellectualité supérieure. Dans ses articles, la mesquinerie du quotidien paysage social apparaissait unifiée et égalisée par le calme qui pacifie la terre contemplée d'une cime. Ils en avaient le charme magnifique et consolateur. La foule n'en discernait pas le secret. Elle admirait sans comprendre. Elle croyait l'homme politique devenu un simple rêveur et ne lui accordait plus que la valeur d'un esthète ou d'un virtuose répandant des mélodies, inutiles mais forçant l'oreille à devenir attentive.

En réalité, jamais Victor Arnould ne fut plus pénétrant et plus déplier de mystères. Jamais son intelligence d'acier et d'or ne fora d'un tournoiement plus rapide et plus sûr les parois des événements contemporains. Ses subtiles et amples études sur la politique européenne, ses portraits saisissants des hommes en étalage, tantôt superbement laudatifs, tantôt impitoyables, (oh! ses réponses pathétiques aux attaques hypocrites contre Parnell, le roi non couronné de l'Irlande, sombrant dans un mystérieux amour!), ses plaidoyers entraînants pour la grande œuvre de la colonisation africaine, ses analyses sarcastiques et étincelantes de la politique progressiste, forment un faisceau d'œuvres qui furent rarement égalées, et qui, dans un grand pays, en Angleterre, en France, avec l'appoint d'entrain et de flamme qu'y eussent ajouté la vogue et la gloire, aurait mis ce grand artiste au plus haut rang parmi les polémistes du siècle.

En Belgique, venu trop tôt, il a été une des unités de cette phalange d'officiers, alors sans soldats, qui tentèrent seuls la conquête littéraire et dont les corps abattus dans les fossés formèrent pont pour ceux, plus favorisés du sort, qui vinrent après eux. Il n'eut pas le profit, et l'honneur lui fut disputé.

Il meurt prématurément, au moment où, grâce à la haute compréhension de ses incomparables mérites, M. de Burllet venait de lui confier l'écriture d'une *HISTOIRE DE LA BELGIQUE DEPUIS 1830*, car notre pays attend encore qu'on fasse, autrement que dans des œuvres de petite pensée ou de complaisance, le tableau vivant de ces cinquante années de béatitude doctrinaire, cachant sous leurs draperies bourgeoises cinquante années de misères et d'iniquités. Il s'était mis au travail, avec la joie mélancolique du naufragé à qui la mer a tout pris, mais qui sent au moins sous ses pieds meurtris le rivage et sauve son pauvre corps nu et meurtri de la houle des vagues. Des feuillettes étaient déjà couverts de cette belle écriture déliée, fantaisiste et claire, aux lettres décidées et élégantes, qui caractérisait si bien cette pensée artiste, habile et forte. Hélas! La mort est venue, dissipant ce rêve de repos et versant ironiquement son sablier dans l'écritoire. Victor Arnould ne pensera plus! Victor Arnould n'écrira plus!

Dans cet *Art moderne* dont il fut collaborateur, où, depuis bientôt quinze ans, ont retenti toutes les joies et tous les deuils de la famille littéraire, où parurent, éclatantes, quelques-unes des plus belles fleurs de son grand et noble esprit (qui ne se souvient de ce chef-d'œuvre : *Juvénal!*), nous rendons, le cœur serré, hommage à la mémoire du vaillant qui ne descendra plus au combat, revêtu de son beau style glorieux comme d'une armure. Mais ces lamentations sur les morts ne suffisent pas. Arnould a achevé un livre magistral : *Essai d'une Histoire sociale de l'Eglise*. Il serait digne du Gouvernement et du large et indépendant esprit de M. de Burlet de le publier aux frais de l'Etat, malgré la divergence des vues religieuses. Ce serait un monument élevé à un de nos hommes illustres, plus durable que la pierre, plus fréquenté par les âmes, et en accord avec la justice jeune et armée qui désormais, avec une altière et impérieuse certitude, rend les honneurs funèbres à nos écrivains.

## « POUR L'ART »

Premier article.

Excellente impression d'ensemble. Qu'on se reporte à quelque cinq ou six ans, quand, à part les XX, aucune exposition ne proférait l'audace nette. *L'Essor*, le *Voorwaarts*, le *Als ik Kan*, bien que les bonnes volontés n'en fussent point absentes et que de vrais artistes — tels Laermans et Gilsoul — y exposassent, n'étaient, somme toute, que des succursales des Salons triennaux. Les attardés, les indécis, les banals y dominaient. L'officielle bonne tenue y régnait.

A *Pour l'Art*, cette fois, un tout autre esprit fleurit. Les peintres n'ont crainte de se laisser aller à s'écouter et à se prouver tels qu'ils sont, en la plénitude de leur nature, faite de qualités personnelles et de défauts correspondants. Les meilleurs sont évidemment ceux que la critique routinière et pionnesque néglige le plus, ceux dont elle n'excuse l'art qu'à l'aide de réticences et de circonlocutions. Il est entendu que les incontestables mérites originaux qui éclatent dans telles pages sont qualifiés « d'amusants », quelquefois « d'intéressants » et que l'ample louange à plume pleine et lourde d'encre s'en va inévitablement vers les tableaux d'esthétique conforme et courante. Au fond, la critique journalistique trouve l'exposition mauvaise — mais elle biaise. Elle exècre les changements et les progrès réalisés, elle a la bouche encore pleine jusqu'à en avoir les joues bouffies de tous les anathèmes et de toutes les vieilles phrases sur l'anarchie, la fumisterie et la décadence, mais elle s'est éreintée à les lancer et à les prodiguer si souvent, qu'elle même commence à croire que « cela ne porte plus ». Les expositions prochaines la tueront certes, toutefois, croyons-nous, non sans quelques spasmes d'agonie auxquels nous nous attendons avec la joie ou la pitié de circonstance.

Avant de commenter les œuvres principales des peintres de *Pour l'Art*, nous nous attarderons en cet article au nom du très grand artiste Gallé.

Un de ses meubles, celui qui se trouve à la droite du vitrail de M. Thys, nous occupera surtout. La conception qui lui a donné sa beauté nous paraît nettement originale et se distingue de tant d'autres, intéressantes certes, mais trop fidèlement tributaires du passé. Aujourd'hui que l'art industriel semble ressusciter et par un retour aux traditions nationales nous délivrer des inévitables grecs et des immanquables romains, il importe de signaler l'artiste français comme ayant déjà dépassé le stade de l'imitation des meubles renaissance et des dernières époques royales des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, pour aboutir à la création personnelle et moderne.

Depuis toujours l'ébénisterie a employé les fleurs, les herbes, les branches, la flore et la faune afin d'inventer des ornements inédits. Les courbes les plus gracieuses, les flexibilités les plus fines et délicates de lignes ont été trouvées dans ou près de la nature. Seulement, aussi bien parmi les gothiques que parmi les renaissances ou les modernes, on n'avait eu en vue que la simple ornementation et nullement l'idée sombre ou gaie que la plante ou les feuilles ou les chimères dont on se servait pouvaient inspirer. On ne voyait pas le symbole dans l'ornement, on ne voyait que la ligne et quelquefois la couleur. Ainsi se mêlaient, en un même meuble, frondaisons de chêne, guirlandes de roses, têtes de sphynx, pieds de boucs, cols de cygnes, palmettes, acanthes, que sais-je? Chaque détail apparaissait en relation plastique peut-être, mais non intellectuelle avec son voisin et l'ensemble parlait aux yeux, mais n'entraînait point dans l'esprit.

Certes, après les horreurs de l'ébénisterie du gouvernement de Juillet et du second Empire, un meuble renaissance parfaitement imité charmait les goûts esthétiques de tous et pendant des années on l'acheta, faute de mieux. Nous avons glorifié les vieux styles, les François I<sup>er</sup>, les Henri II, puis les salles à manger flamandes et les cheminées monumentales. Nous avons accueilli encore les élégances du Louis XV. Enfin nous avons fait place aux meubles pratiques, anglais et américains, dont les formes, prises un peu partout, dans l'Inde, en Syrie, en Chine, même en des îles australiennes, auraient pu s'appeler coloniales. Tout ce retour au passé, toutes ces adaptations pittoresques, toute cette série de vols faits au goût des peuples exotiques peuvent être considérés comme des préliminaires nécessaires à l'éclosion de nouveaux styles actuels. Mais il faut aller plus loin. Le meuble anglais ou américain n'a point sa grâce à soi; il semble plutôt fait pour un bateau que pour un salon ou un appartement et déjà il se banalise.

Les meubles qu'expose M. Gallé nous paraissent les plus réussis que nous ayons jusqu'ici rencontrés. Leur ornementation tout entière est subordonnée à une idée. Leurs détails se nouent en un ensemble strict. Ils sont délicieux et prêtent aux impressions et aux voyages d'esprit.

Une objection, pourtant. L'important pour un meuble est évidemment qu'il soit commode et qu'il serve. Or, à quoi cela rime-t-il qu'un meuble incite au rêve?

Ceux qui jugent ainsi ne savent certes point le rôle muet, le rôle ami d'un meuble dans le tête-à-tête journalier. Plus un meuble est expressif, plus il évoque, plus il fait naître soit des pensées, soit des souvenirs, plus il se transforme en une sorte de personnage, plus

il semble doué de vie. C'est ce qui explique combien l'homme tient à ses moindres planches et combien des artistes — par exemple un Mellery — réussissent à donner une âme à une série d'objets silencieux.

Que les meubles de M. Gallé soient incommodes, nous le nions. Celui dont nous parlons vaut n'importe quelle étagère surmontant une armoire. Toutefois, son original mérite est au delà. Il réside dans le poème qu'il incarne, poème automnal, mélancolique, hostile; poème dont le fond est exprimé par ces quelques mots de Maeterlinck : *Je vous apporte des fleurs mauvaises de la terre*, mêlés aux marqueteries capricieuses.

Et tout concourt à cette pensée. Les fleurs épineuses, les branches aiguës, les feuilles dentées des panneaux, la teinte verdâtre, ocreuse et rougeâtre des incrustations, les motifs employés ci et là dans les coins, les sculptures, papillons de nuit et colimaçons qui soutiennent les tablettes et chauves-souris qui, les ailes étendues, emplissent les vides des bordures et des galeries courant autour de l'étagère. On dirait que le meuble entier a été fait suivant une formule d'incantation où sont cités les flores mauvaises et les animaux impurs, et qu'il reflète en lui le souvenir d'un soir d'arrière-saison au fond d'une lande, pleine de houx et d'orties, à cette heure de crépuscule où les bêtes nocturnes souillent l'air de leur vol lent.

Le seul reproche que l'on puisse émettre à l'endroit de ce quasi chef-d'œuvre, c'est sa forme encore japonaise, qu'atténue néanmoins l'originalité des colonnettes, des pieds et du fronton.

M. Gallé, dont les verres sont des merveilles synthétisant les multiples beautés des pierres les plus nocturnes ou les plus radiantes, se définit, grâce à ses aptitudes diverses, le décorateur le plus original de notre temps.

## LEURS GIGOULETTES

Faut-il, dans un journal d'art, rendre compte de cette machine en quatre actes, farce inepte en laquelle se déshonore l'académicien Halévy, aidé d'un collaborateur à qui nous faisons la grâce de ne pas nous souvenir de son nom? Oui, pour inspirer au public le dégoût d'un tel bas théâtre, où les auteurs semblent avoir tout ordonné et bâti pour préparer, au troisième acte, la descente par une fenêtre de l'actrice en vogue, mièvre, svelte, souple, élégante, M<sup>lle</sup> Berthe Cerny (oui! oui! oui! crie-t-elle constamment d'une voix de canari; non! non! non! crie-t-elle non moins assidûment d'une voix de linotte); M<sup>lle</sup> Berthe Cerny, célèbre par ses jupes de dessous, abondantes et fanfreluchantes, jaune bouton d'or ou vert céleri, empaquetant des jambes exceptionnellement maigres en leurs bas noirs, auxquelles s'emmanchent des pieds royalement considérables.

Toute la vieille défroque vaudevillique s'étale là-dedans sans vergogne. La moitié de la pièce est formée de couplets que l'acteur débite directement aux spectateurs des fauteuils, en pleine figure, effrontément, indéceusement. Abondent les détails où l'on prépare d'un acte à l'autre, par des niaiseries cousues de câbles, les effets nécessaires au déroulement des péripéties. Toutes les sauces rances, les recettes usées, les tripatouillages moisissés, les malices putréfiées.

Et cela arrive au Théâtre du Parc, hanté encore des splendeurs

tragiques de *Rosmersholm*, des *Ames solitaires*, de *l'Ennemi du peuple*! Vraiment ça fait l'effet d'une équipe de balayeurs faisant irruption dans une sacristie.

Le public a eu le bon sens, malgré le jeu animé et gai des interprètes, de faire grise mine à cette incongruité. Il n'a même pas eu la satisfaction de la trouver d'accord avec son titre : de Gigolettes point, si ce n'est à titre épisodique. Et d'une platitude, ces *Gigolettes*! Sauvons-nous de ce lupanar!

## Première prédication d'art <sup>(1)</sup>

Notre jeunesse à tous a été influencée par une époque encore trop rapprochée de nous, où l'insouciance la plus irréfléchie était le plus glorieux mérite de l'artiste. C'était l'époque des rêveries et des revendications bonasses des artistes de la « Bohème ».

La société actuelle nous a fait rentrer dans les rangs et comme à tous les autres êtres la lutte s'impose pour la vie. La légende de l'être « hors la loi », « exceptionnel » et le reste est bien finie; et les derniers qui y ont cru étaient les artistes eux-mêmes. Au réveil de cette illusion, l'artiste a trouvé une société bien différemment organisée que celle de son rêve et des besoins bien autrement excessifs et impérieux. Au début, on parvint à parer aux premières exigences par un surcroît effréné de productions. Aujourd'hui, c'est la pléthore! (C'est un chiffre fabuleux de tableaux et de statues qui annuellement se produisent!) Et l'intérêt que suscitait la chose rare, décroît au fur et à mesure que le produit se fait commun.

Aujourd'hui l'indifférence pour les choses de l'art serait plus difficile à remuer que les formidables banquettes qui défendent les deux pôles. Le cours du temps — de notre temps — de commercialisme à outrance, de besoins immodérés et de lutte désespérée et peu scrupuleuse, comme aucun siècle n'en vit, pour la vie, charrie tous les jours de nouveaux matériaux pour des barrières tranchantes et anguleuses qui s'élèveront entre nous et le monde extérieur. A vouloir, avec les moyens dont nous disposons, les faire crouler, nous perdrons le meilleur de notre sang; à parlementer ou à concessionner, celui qui l'aventure perd sa dignité et seuls ceux qui présentent l'art comme une bouffonnerie, facilement intelligible, ont encore accès dans la place.

Est-ce à dire que l'art a perdu son droit d'existence dans la société actuelle? Mais non, seulement lui demande-t-on de subir la transformation qu'elle subit elle-même. Et sans entrer dans plus d'argumentations sociologiques, il est patent qu'une évolution s'accomplit vers du meilleur, d'un siècle qui finit dans un égoïsme sans pitié vers un autre qui s'annonce généreux et altruiste. Or donc que l'art s'assouplisse s'il veut ne pas être exclu.

Aujourd'hui l'art s'incarne ici en des œuvres à *exemplaire unique*, de telle sorte qu'un seul, un riche, les puisse posséder. Il faut que demain la pensée artistique s'épande aussi largement que la lumière qui se donne à tous, et que l'œuvre d'art se transforme de façon à ce qu'elle puisse se trouver entre les mains de tous. Mais par la plus funeste imprévoyance les Beaux-Arts se sont cantonnés en l'aristocratie du tableau, de la statue, du monument et leur dédain pour toutes les autres matières que le marbre ou le panneau accentue tous les jours leur ruine. L'art meurt d'un sang trop vieux, immélangé; comme la terre, où par une aberration

(1) Suite. Voir *l'Art moderne*, 31 décembre 1893, p. 420.

tion mortelle, on s'obstine à ne faire germer que les sempiternels mêmes fruits !

Quelques rares artistes apportent dans la lutte une énergie vraiment inouïe ; mais leur action est annihilée par leurs propres besoins, impitoyablement fidèles et tenaces, et par le découragement aussi, l'énerverment moral des autres qui consentent à tout !

Je déclare que c'est la vanité, la soif de réclame personnelle, la soif ardente d'afficher son nom, qui est la plus grande cause de la décadence de l'art.

Tous les moyens que l'artiste consacre à édifier sa gloire personnelle, il les distrait à l'art. Et Dieu sait ce que les plus inventifs ont tenté pour attirer l'attention sur eux !

Je pose en fait que si les œuvres d'art eussent été anonymes, l'art n'en serait pas arrivé à l'état de déconsidération où il est tombé aujourd'hui. Au Japon — et l'étude de l'art japonais nous a révélé une formule du rôle et de la condition de l'artiste dans la société, qu'il faudra bien accepter comme la seule vraie, parce qu'elle est la seule vraiment respectueuse de l'art et capable de le régénérer — s'inquiète-t-on de l'auteur d'une œuvre d'art ?

A une récente réunion de la « Japan Society » un jeune Japonais, insistant sur ce fait qu'en son pays les œuvres attiraient plutôt l'attention que leur créateur, déclarait : « Chez vous, quand vous avez besoin d'objets d'art, les « Royal académiciens » les dessinent. Aussitôt leurs dessins sont reproduits dans vos revues et généralement, à cette occasion, il en est beaucoup parlé dans les journaux. Au Japon — encore aujourd'hui — quand il nous est donné de voir un nouvel objet d'art, nous l'examinons, l'admirons s'il est beau, mais nous ne demandons jamais qui l'a produit ! »

Et aucun artiste, au Japon, ne songeait à se plaindre de cette incuriosité. Bien au contraire de ce qui a lieu aujourd'hui, où le moindre doute sur l'auteur de la moindre des œuvres nous est soigneusement épargné, les artistes trouvaient plaisir et satisfaction à dissimuler leur nom véritable sous des appellations élégiaques, très tendres, peu précises.

Nos produits industriels actuels participent de cet anonymat et les artisans de cette dignité et de cette abnégation. Alors que tous les tableaux et toutes les statues sont soigneusement signés, la plupart des auteurs des objets d'art et des projets pour les manufactures restent inconnus ; or, vous avez remarqué que la valeur des œuvres picturales et sculpturales diminue ; tandis que les produits industriels d'art ont, au contraire, manifestement progressé.

Vous attendez que je m'explique sur la doctrine que je prêche. L'explication sera nette. *Il faut le retour à l'unité de l'art.* Il y a décadence parce qu'il y a rupture de l'unité. Et l'unité était la digue solide qui maintenait l'art et le conduisait comme un fleuve à son accomplissement normal et véritable de splendeur et de dignité. Mais depuis que la digue s'est rompue, toute la vase s'est étendue que les eaux belles et pures cachaient et maintenaient sous elles et voici qu'elle a envahi tout ce qui nous entoure.

C'est depuis lors que la laideur s'est installée parmi nous en conquérante victorieuse et inexpugnable.

Il peut y avoir divergence d'opinion sur les causes de la rupture mais non sur le fait. WILLIAM MORRIS — et voilà un bien grand nom prononcé, que l'admiration et l'humilité me feront toujours prononcer devant vous avec la plus grande vénération — affirme que « c'est seulement dans ces derniers temps et à cause des conditions de plus en plus difficiles de la vie, que les arts sont tombés dans cet éloignement l'un de l'autre ». Les conditions

difficiles de la vie ont pu accentuer l'éloignement, mais c'est la vanité des hommes, leur orgueil qui l'ont provoqué bien avant que la vie nous soit devenue si hostile. Et dès cet instant, nous enregistrons une effroyable décadence, une désastreuse inintelligence de l'esprit même de l'art et de son rôle.

Nous sommes loin de ces glorieuses époques où toutes les branches de l'art concouraient à une unité imposante et fastueuse. L'abondance de sang et de forces dont toutes vivaient l'art, en une pensée religieuse et soumise, lui avait façonné des flancs assez vastes pour qu'il pût y concevoir des œuvres aussi gigantesques que celles de l'Antiquité. Les diverses branches qui alors se considéraient toutes comme « mineures » étaient des fées qui se réunissaient autour du monument, l'enfant-géant, et aucune d'elles ne manquait de le doter de ses dons féeriques. L'une complétait l'œuvre de l'autre et le commandement de l'art qui ordonne l'harmonie n'était pas négligé. Quand la Sculpture avait fixé au front de l'enfant idéal un cortège d'événements historiques ou divins, comme autant de pensers d'éternité qu'elle gravait dans son front, accourait la Peinture qui enlevait par une éclatante vestiture polychromée ce que sa sœur y apportait d'un peu morose et de grave et étendant son miraculeux ministère sur l'œuvre tout entière qu'elle était conviée à doter, elle transformait « en une immense fleur épanouie » ces temples que la Renaissance maladroite et ignorante ressuscite gris et nus.

A l'intérieur les mosaïques, les broderies et les tapisseries dissimulaient, en la spiritualisant, la membrure du grand squelette qu'avait édifié l'Architecture. Et les sœurs s'entendaient pour laisser profitablement transparent la silhouette harmonieuse et l'ordonnance rythmique.

Aujourd'hui, les fées se sont brouillées et elles, qui ne pouvaient rien l'une sans l'autre, ont entrepris ce lamentable voyage solitaire à travers les années et les styles.

Cet exode les a épuisées. Les plus faibles d'entre elles sont mortes et échelonnet la route.

Peut-on dire quoi les ressuscitera, présumer de la durée de la nuit qui enveloppera les arts ?

(A suivre.)

HENRY VAN DE VELDE

## LES LIVRES

Eudore Pirmez, par ALBERT NYSSENS. — Bruxelles, Lebegue et C<sup>ie</sup>.

« Quatre années ne sont pas encore écoulées depuis la mort d'Eudore Pirmez », dit M. Nyssens, « et déjà — tant les idées et les événements ont marché en Belgique — ce nom semble appartenir à l'histoire. »

C'est bien de l'histoire, en effet, ce type contemporain dont Eudore Pirmez était peut-être un des représentants les plus heureux et les plus complets ; et la façon dont M. Nyssens laisse se dessiner les traits les plus saillants de cette biographie prouve qu'il sent toute la portée de cette œuvre de restauration.

Dans la série de rêves que l'homme fait pour arriver au bonheur, ce siècle s'était longtemps arrêté à celui qui porte le nom de Liberté — parce qu'on venait de synthétiser par le mot « entraves » tous les maux dont le passé avait souffert.

Et ceux qui étaient nés en même temps que ce rêve avaient été comme rivés à lui, et ils n'avaient rien pu voir qu'à travers lui.

Quand M. Pirmez parle de « la crise que subissent en ce moment les idées de liberté », on sent qu'il ne s'est pas demandé

un instant si la liberté n'était pas *une* des conditions, seulement, de l'harmonie générale. Il était près de croire qu'elle était le remède unique et absolu à tous les maux de la discorde.

Et c'est pour cela, pour ne pas avoir soupçonné que, dans l'ordre économique même, un autre rêve pût s'ajouter au sien, qu'il a été surtout et avant tout un homme de son temps, et qu'il incarne si bien le souvenir attendri et respectueux que nous avons d'une génération qui n'a presque plus de représentants et qui n'aura pas de successeurs.

Ce qui faisait la base de cette confiance en la liberté, c'était la croyance inconsciente que la nature — la nature des choses, la nature de l'homme lui-même — était organisée de façon à faire le bonheur de la race humaine, de l'individu et de la collectivité, pourvu qu'on ne lui dressât aucune barrière. Comme si toutes les lois et les fatalités de l'univers étaient faites pour aboutir au bonheur de cette prétentieuse humanité qui appelle « bien » ce qui, dans le vaste ensemble des choses, s'adapte à son désir de vivre, et « mal » ce qui la détruit !

Tandis que chaque heure nouvelle nous crie, plus impérieusement, que si nous voulons l'atteindre, ce bonheur, il faut y travailler à coups de poings, à coups de cerveau, à coups d'amour, — pour détourner de leur cours, à notre profit, des forces qui s'en allaient, aveugles, vers des buts inconnus, nous écrasant en passant.

On pourrait presque dire que la conception plastique des lois de l'harmonie humaine a changé depuis cette génération.

Elle croyait que les roseaux humains seraient forts, et heureux si chacun d'eux avait assez d'espace libre autour de lui pour se mouvoir et si on parvenait à enrichir le sol commun où tous pouvaient plonger leurs racines.

Elle avait cru que seule au milieu des autres races qui se soutiennent ou se détruisent selon leur degré de réciprocité ou d'antagonisme, la race humaine se soutiendrait par un parallélisme — encore mal défini, du reste ; elle avait cru qu'en leur donnant libre jeu, les intérêts des hommes s'aligneraient côte à côte, sans se heurter.

Tandis que nous, qui pâtissons lourdement de l'arbitraire et inextricable feutrage que forment les diverses faiblesses de tous ces roseaux, nous pensons non plus seulement à les laisser libres, seuls et sujets aux pires compromissions, mais à les fortifier en les entretenant de la façon la plus souple que nous pouvons réaliser.

Nos pères n'étaient pas assez conscients du profond instinct de la race qui git au fond de l'humanité, du besoin de cohésion qu'éprouve ce grand tout, — qui veut trop aveuglement vivre de réciprocités, pour que ce désir ne fasse pas, par la force même des choses, surgir des antagonismes, quand les réciprocités ne s'organisent pas du premier coup.

Ce qui sépare notre génération de la précédente c'est que l'harmonie générale ne nous paraît pas être la juxtaposition de tous les intérêts ajoutés bout à bout, de toutes les individualités isolées s'arc-boutant les unes contre les autres pour faire face par cette compression douloureuse à d'autres compétitions menaçantes :

Pour nous, l'harmonie repose sur une fusion, à la fois plus intime et plus facilement modifiable, des êtres qui composent l'unité de notre race.

Le mot de solidarité a pour nous un sens plus complet et plus profond qu'il ne l'avait pour nos devanciers. Notre désir n'est plus : « Liberté des directions parallèles ou harmoniques », il se

nomme : « Effort de mutualités. » Dans les espèces qui paraissent bien éloignées de la nôtre, règne encore aujourd'hui cette fière et joyeuse anarchie qui est le « laisser faire » et l'individualisme de notre ancien idéal. Mais combien de fois leur instinct leur a-t-il déjà suggéré de sévères disciplines d'union, nécessaires à leur conservation ou seulement à leur beauté ?

De notre premier rêve de parallélisme harmonique nous nous éveillons en frissonnant. L'amour fraternel ne nous suffit plus. C'est l'amour des amants qu'il nous faut pour symboliser et réaliser la forte et nécessaire union de notre race dans toutes les luttes qu'elle doit livrer.

Nous ne pouvons plus parler d'un cœur serein et d'une voix calme de la *liberté*, seulement de l'échange. Au milieu de tant d'organismes hostiles, — et quand nous voyons dans l'homme lui-même une force d'inertie, un sommeil qui pendant des heures, des mois, des siècles, interrompt ses veilles les plus héroïques, — c'est la passion, la volonté désespérée qui nous pousse en avant et nous fait créer l'immédiate *nécessité* de l'échange. Au fond de nous gronde l'instinct de la race, menacée et affamée de vie, — de la race terrorisée par le danger d'une désagrégation, de la race qui révèle enfin, et presque à tous ses fils à la fois, son secret de rigoureuse réciprocité que nous sentions sans pouvoir l'articuler.

**Roland de Lassus, sa vie et ses œuvres**, par JULES DECLÈRE, illustrations de LOUIS GREUZE. Publication spéciale de la « Société des arts, sciences et lettres du Hainaut », Mons, 1894, Léopold Lorez, imprimeur. Un volume grand in-8° de 250 pages. Prix : 6 francs.

Rien ne m'a plus intéressé, dans ce beau volume, que la correspondance de Roland de Lassus. Né à Mons, il avait étudié la musique en Italie et était devenu maître de chapelle du duc de Bavière. Il avait appris tant bien que mal le latin, l'italien, l'allemand et à moitié oublié le français. Aussi écrivait-il une langue hybride, mélangeant au hasard italien, français, allemand, latin, brochant le tout de lazzi d'un esprit douteux. Voici un fragment d'une lettre adressée à son maître le duc régnant de Bavière : « ... Con ogni humilta basamo le manj di Vra Ex<sup>ta</sup>, insieme con le petit Guillaume, qui est part de mon âme, sans oublier madame la princesse Renée, compagne épouse singulière en toute vertu ; qui ne le croit baise mon cu. Adieu, Mons<sup>r</sup> non nes bossu... » Le reste est dans le même ton et le même goût.

L'ouvrage de M. Declère, fort important pour l'histoire de l'art belge, est orné de superbes gravures au burin, de lettrines, de culs-de-lampe. Il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques artistiques.

## L'HOTEL DE RAVENSTEIN

Heureuse idée qu'a eue la famille de Neufforge de remettre en lumière les façades pittoresques et les salles grandes et petites de l'antique demeure des seigneurs de Clèves et de Ravenstein ; ce que d'éminents architectes français ont fait pour le logis des Herbert à Poitiers, l'hôtel de Pincé à Angers, l'hôtel d'Alluye à Blois, l'hôtel Bourghéroulde à Rouen, et tant d'autres, M. Paul Saintenoy (le savant professeur d'histoire de l'architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles) a été appelé à le réaliser ici avec un tact et un goût parfaits.

La cour, avec son grand escalier dévalant, ses arcatures décoratives et sa façade du fond aux lucarnes à gradins, jette une note joyeuse et offre, par ses briques rosées de Boom et sa fine pierre

de Gobertange, un contraste souriant au milieu de ces hautes murailles qu'ont noircies plusieurs siècles. Cette restitution, conçue dans l'esprit, le sens du pittoresque de l'architecture flamande du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, est absolument réussie et évoque le souvenir de cet autre monument si religieusement restauré par les Blomme, et que peu d'artistes connaissent : le palais de Marguerite d'Autriche à Malines.

L'intérieur du logis, au plan rendu si amusant par ses différences de niveau, est d'un grand charme et nous fait revivre l'existence des seigneurs d'autrefois. A côté de chambres et de salons intimes, se trouvent le grand salon avec la fameuse bretèche dominant la rue d'Isabelle (un miracle d'équilibre constructif), puis au-dessous l'immense salle de réunion d'une simplicité et d'un aspect saisissants, et où jadis, dans le *bow-window* encorbellé, se célébrait l'office dominical. L'autel a fait place maintenant à une tribune avec lutrin, d'une jolie conception d'ensemble, mais dont le détail aurait gagné à être assagi et affiné. La haute cheminée, ornée du blason, accosté de figures et enrubanné de la devise « *A Jamais* » des Ravenstein, a de la ligne, et il faut louer M. Henri Baes qui a développé sur les murs une décoration sobre, de tonalité discrète et raffinée, ne rappelant en rien les bariolages désastreux de la perfide école Saint-Luc. Dans la salle joignante, une très moderne et luxueuse buvette, l'artiste Crespin a décoré la hotte d'un écusson rougeoyant de crâne allure.

Il reste à souhaiter qu'au dehors l'architecte puisse restituer aux fenêtres leurs meneaux, aux pignons leurs rampants, aux lucarnes leurs fleurons, aux toits leurs épis; puis que l'on enveloppe ces murailles vénérables d'un manteau de verdure où le lierre, l'*Ampelopsis Vetchi* et les roses feront, comme aux collèges d'Oxford, aux cathédrales du Kent, aux manoirs d'Ecosse, le plus admirable vêtement que nous connaissons.

Vienne ensuite la rue courbe de Maquet, et, au cœur même de Bruxelles, les étrangers pourront admirer un très intéressant vestige de notre art national, miraculeusement sauvé du pic des démolisseurs.

### PETITE CHRONIQUE

Indépendamment de quatre auditions musicales du Quatuor Ysaye, il y aura au Salon de *la Libre Esthétique*, du 15 février au 15 mars, quatre matinées littéraires consacrées au mouvement artistique contemporain.

Les conférenciers seront MM. Henri de Rognier, H. Carton de Wiart, Henri Van de Velde et Edmond Picard.

Sauf modification imprévue, les jeudis seront consacrés aux concerts, les mardis aux conférences.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 22 janvier, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Orographie et climatologie de l'Amérique du Sud*. — A 3 heures. Application des Arts. M. LAMBOTTE : *Renaissance française*. Céramique (Palissy), faïences d'Oiron, etc.; les émaux de Limoges; l'orfèvrerie.

24 janvier, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *Le règne de Louis-Philippe*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M<sup>me</sup> CHAPLIN : *Lowell*.

25 janvier, à 2 heures. Histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN : *Albert Dürer*. — A 3 heures. Littérature française. M<sup>lle</sup> J. TORDEUS : *Alex. Dumas*.

Un cercle d'art vient d'être fondé à Ostende. Président : Antoine Dujardin, architecte; vice-président : James Ensor, artiste peintre. Une exposition sera organisée à Ostende dans le courant de l'été. Le nom de James Ensor est garant des tendances neuves et vivaces

de cette exposition qui, ouverte en pleine saison dans notre grande ville balnéaire, ne pourra qu'être utile aux jeunes appelés à envoyer de leurs œuvres.

Le G. L. de *la Gazette* imprime ceci : « Fichet, en progrès et dont j'ai noté quelques essais suffisants de nature, expose une Kermesse qui produit l'impression d'une charge de Pille en craquelés japonais et chinois. »

Pauvre M. Fichet, lui qui, dans ses œuvres, ne songe qu'à Millet, se voir ainsi mis en petits « morceaux » japonais et chinois.

Nous avons contrôlé. Le G. L. de *la Gazette* a pris tout simplement Degroux pour Fichet. On n'est pas plus aveugle. Avant de juger, il faudrait au moins qu'on ne confonde pas les peintres et surtout deux peintres qui se ressemblent si peu.

Il paraîtrait également qu'à *Pour l'Art* le critique artistique (!) de *l'Etoile* s'est livré à ses méprises habituelles.

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments en Belgique vient d'adresser à ses membres la circulaire ci-après :

Nous aurons l'honneur de vous faire présenter par la poste, sous peu de jours, le reçu de votre cotisation pour l'année 1893, et nous vous prions d'y réserver bon accueil.

Nous vous serions aussi très reconnaissants de bien vouloir user autour de vous de toute votre influence pour augmenter le nombre de nos adhérents.

Jusqu'ici ce nombre est resté bien minime et cependant notre action ne peut utilement s'exercer si nous ne disposons pas de quelques ressources.

Les dommages qu'il s'agit d'empêcher sont si regrettables et la nécessité de s'y opposer si urgente que nous osons espérer rencontrer parmi les amateurs éclairés des beautés de notre pays un écho qui nous permettra de réaliser nos patriotiques et artistiques desirs.

#### LE COMITÉ :

<i>Vice-Présidents,</i>	<i>Le Président,</i>	<i>Secrétaires,</i>
EUPHR. BEERNAERT,	JULES CARLIER,	F. DELGOUFFRE,
EMILE JANLET.		PAUL SAINTENOY.

*Membres :* G. COOSEMANS, — A. DANSE, — AMÉDÉE LYENEN, — LÉON DOMMARTIN, — GOD. VAN DEN KERCHOVE.

A maintes reprises, dit *la Justice*, la presse a, sans aucun succès d'ailleurs, protesté contre l'organisation grotesque de la BIBLIOTHÈQUE ROYALE, spécialement au point de vue du temps pendant lequel elle est ouverte. En effet, le public y est admis de 10 heures du matin à 3 heures de relevée, c'est-à-dire précisément pendant les heures où personne ne peut s'y rendre.

C'est spécialement au point de vue des étudiants que nous croyons devoir à nouveau insister. Ces jeunes gens ont des cours le matin et l'après-midi et ne peuvent guère disposer de leur temps qu'à partir de 4 heures du soir.

Nous ne sommes pas, nous paraît-il, trop exigeants en demandant qu'une bibliothèque publique soit faite réellement pour le public et non pour la facilité des conservateurs et autres employés qui y sont attachés. Les lecteurs devraient avoir accès à tous les services de 8 heures du matin à 11 heures du soir. Si l'on trouve, et nous sommes de cette opinion, que l'on ne peut exiger des employés un travail de 15 heures par jour, qu'on double le personnel. Ce sera de l'argent bien employé.

Le cours de littérature contemporaine que M. le professeur Emile Sigogne devait ouvrir le 18 janvier est remis après Pâques.

C'est jeudi prochain, à 8 heures du soir, qu'aura lieu à la Grande Harmonie le deuxième concert Schott, avec le concours de M. Pablo de Sarasate, violoniste, et M<sup>me</sup> Bertha Marx, pianiste.

A l'occasion du 70<sup>me</sup> anniversaire de la naissance de Jozef Israëls, le Cercle artistique de La Haye lui offrira, le 27 courant, un album commémoratif contenant les signatures de la plupart des maîtres hollandais et étrangers.

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** " }

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

**ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS**

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de **10, 15 et 17 p. c.**,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, **23, rue de la Régence, Bruxelles**.

PIANOS

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

## GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1<sup>er</sup> prix. — Sidney, seuls 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

## BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

### PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

### HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

« POUR L'ART. » *Second article.* — PREMIÈRE PRÉDICATION D'ART (Suite). — SIEGFRIED WAGNER. — ESTHÉTIQUE DES VILLES, par Ch. Buls. — UNE CONFÉRENCE A PARIS. — LE DIABLE AU CORPS. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

### « POUR L'ART » (1)

(*Second article.*)

C'est là-bas, au fond de la dernière salle, que l'exposition de M. Fabry s'impose à l'attention, avec étrangeté. On est violemment attiré par cet art audacieux, trop haut pour que le ridicule dont on le veut couvrir l'atteigne. Nous nous séparons nettement de M. Fabry lorsque, sous prétexte d'harmonies de lignes ou sous prétexte de synthèse, il n'hésite point à déformer des visages, à forcer des gestes, à violenter la norme des attitudes. Au point de vue décoratif pur, ces pratiques ne peuvent être admises que si les déformations sont assez nettes pour faire oublier toute réalité et faire du corps et des traits humains un ensemble de courbes et de droites au delà ou en deçà de toute apparence de vie. Tels, dans les ornements et les décorations soit

(1) Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.

gothiques, soit renaissance, ces schemas de visages et de torsos qui se mêlent si totalement soit aux feuillages, soit aux rinceaux, soit aux arabesques, que tout caractère d'humanité est enlevé, irrémisiblement. Malheureusement, quelques œuvres de M. Fabry arrêtent précisément leurs lignes déformatrices à la frontière du possible et du chimérique, de la vie et de l'abstraction, et, au surplus, ne s'imposent point encore dans cette atmosphère extraordinaire où le génie dominateur et souverain d'Odilon Redon rend l'impossible et le monstrueux si humainement tristes et angoisseux qu'on lui pardonne tout.

Les œuvres de M. Fabry que nous louons hautement sont uniquement celles où il traduit quelque scène de drame ou de symbole, quelque vision étonnante et apeurée. *La Vierge anxieuse*, avec son étrange geste de crainte et de doute touchant le front, avec ses yeux comme agrandis par les pensées de péché qui s'y glissent, avec son attitude soudaine et effrayée, alors qu'une de ses sœurs, la plus douce, la plus humble, la plus débile, se blottit contre elle, la retenant, la sauvegardant, lui opposant toute sa faiblesse aimante d'amie et de servante, est une œuvre d'un profond pathétique silencieux. Encore *les Automnales* : une femme bouffie, lourde, bestiale, les seins bombés et gros, les yeux droits et stupides, l'attitude veule et résistante, se laisse guider par quelque grave personnage énigma-

tique, mais volontaire, qui l'entraîne avec un geste vague vers l'avenir. Cette toile est de couleur violente et montée — rouges et bleus presque vénitiens — en accord avec la saison flamboyante et sanglante qu'elle traduit. Vraiment, c'est là une inédite et tragique suggestion d'automne, bien loin de l'inévitable figuration de cette plantureuse matrone, inévitablement mourante sur des lits de feuillage, parmi les baisers de mille petits amours joufflus papillonnant autour des chairs. M. Fabry a le sens des allégories nouvelles et des symboles pénétrants. Ainsi, dans *Printemps*, quoi de plus explicite que le geste gauche un peu et comme subreptice du jeune homme vers l'immobilité blanche et figée de la Vierge. Et combien, néanmoins, toutes les pensées qui naissent devant cette œuvre étaient difficiles à réveiller et à faire jaillir à fleur de réflexion, sans choir dans le sous-entendu trivial. *La Vierge aux fleurs rouges* impose une soudaineté de crime et de folie et grâce à ses regards fixes, grâce à son front impassible, grâce à son cou énorme comme un tronc, semble surgir en Frédégonde barbare dont les cheveux seraient encore rouges d'éclaboussures sanglantes.

L'art de M. Fabry est un art d'effroi grave, d'existence haute et vague ; un art ouvrant à la vie ses yeux tristes, rigides et effrayés. C'est le plus profond que nous rencontrions à *Pour l'Art*. MM. Ciamberlani et Delville dressent de grands cadres quadrilatères, le premier y inscrivant une *Élégie* paisible et gracieuse et de coloration fine et triste ; le second y limitant un déploiement de meurtre et de sang. M. Delville est un incontestable artiste avec beaucoup de métier et d'habileté au bout de ses doigts ; il est dessinateur prolige et correct. Ce qui lui manque c'est d'être personnel et imperméable aux mille influences passantes. Il ne s'est point encore retranché en lui-même, livrant ce qui est dans l'intimité de toute nature vraiment douée, s'exprimant non pas en largeur mais en profondeur, non pas en étendant, mais en perforant.

M. Ottevaere, en un paysage où le ciel même est verdâtre, où des bleus nocturnes, par-ci par-là, se marient à des frondaisons larges et massives, campe un gamin nu, très nettement faunesque, avec ses jambes trop haut montantes et son visage espiègle. Il ne fallait pas même les petites cornes pour spécifier le personnage.

M. Jacque, hanté encore par Delacroix et Moreau, se révèle : un peintre fougueux, réjoui par la couleur chantante et haute et fouettant un mouvement galopant de centaures et de centaureses dans le champ de ses toiles. Belles qualités de jeunesse, d'entrain et de vision rouge.

M. Coppens, séduit par la clarté soit diurne soit lunaire, aligne une série de toiles bien étudiées, dont quelques-unes éclatent joyeusement de belle et vivante lumière. Le chemin où les immenses ombres d'un groupe

champêtre s'allongent, le lac où un cygne se mire dans des jaspures de reflets, même la mer effervescente, tigrée de nappes d'eau et chevelue de vagues affirment la conscience et la hardiesse persistantes de cet artiste.

Il y a quelque affinité entre telles toiles de M. Hannotiau et celles de M. Alfred Verhaeren, ce vrai peintre, qui expose de solides et éclatantes études dans la première salle. Mais, plus encore que M. Verhaeren, M. Hannotiau songe à De Braekeleer et surtout à Leys. Maintenant que la voie est choisie et définitivement, toute l'ardeur de l'artiste doit tendre à devenir un maître flamand personnel. Et gare à l'archéologie des frères Devriendt ! Voici Amédée Lynen, l'abondant et l'amusant illustrateur, et Léon Dardenne, dont tel paysage illumine le mur de ses clartés jeunes et fraîches, et Colmant, dessinateur visant au caractère et traitant les chairs comme s'il écorchait ses personnages, et Jelley, dont une étude d'ombre énorme grimant aux murs dénote l'originale observation.

Parmi les invités : Gandara, mélange de Whistler et de Carrière, peintre de goût et d'habileté ; Roche, novateur délicat et expert, se prouvant subtil et exquis artiste grâce à une suite de dessins estampés et délicieusement colorés ; Wiener, relieur nancéen, et ses admirables bouquins qui déplacent les limites d'un art que Trautz-Bauzonnet semblait avoir immobilisé en ce siècle.

Telle est l'énumération, toujours un peu fastidieuse, des exposants de cette annuelle exposition. On pourrait résumer l'impression générale en affirmant que l'universelle tendance y est la recherche de l'inédit, la volonté nette de s'affranchir des poncifs, même chez ceux qui n'y parviennent pas. De plus, le sujet littéraire abonde. Légendes d'Orphée, légendes de saint Antoine, légendes d'Hercule, légendes du paradis, légendes chrétiennes. Le morceau de peinture tel qu'on le comprenait jadis a quasi disparu et la tendance vers la composition et l'arrangement s'accroît. L'art s'intellectualise ; il n'est plus seulement agréable à l'œil, il n'éveille plus seulement une saveur et une joie, il pénètre plus loin dans l'être entier.

Toutefois, bien que ce soit là une tendance superbe, ne faudrait-il point que des peintres dont la nature est bien plus apte à jouir de la surface des choses qu'à forer dans leur intimité, se missent à vouloir « littéaturer » leur peinture. Ils se casseraient contre l'impossible. La peinture est avant tout un art plastique, fait de couleurs et de lignes auxquelles les plus grands ont donné l'émotion et l'intelligence. Restent toute une série de peintres — et surtout les Flamands — dont la visée a été moins haute et qui pourtant comptent magnifiquement dans l'histoire de l'art. Que ceux qui sont leurs descendants ne les renient point.

Car toujours il faut proclamer la liberté et encore la

liberté; admettre toutes les tendances excepté les agonisantes ou les réactionnaires; favoriser les audacieuses et les persécutées, ayant soin toutefois de rechercher en une œuvre non pas tant la manifestation d'une école ou d'une théorie, mais le quelqu'un, l'homme d'émotion et d'art, l'artiste original qui s'y donne tout entier, avec ses qualités et ses défauts dont l'emmêlement fait l'unité de son être esthétique.

### Première prédication d'art (1)

« Même maintenant, dans toute la crasse de Londres, prononce W. Morris, il est difficile de s'imaginer ce que cela sera. L'Architecture, la Sculpture et la Peinture avec la foule des arts mineurs qui émanent d'elles, de même que la Musique et la Poésie seront mortes et oubliées, n'existeront plus et n'amuseront plus le moins du monde les gens; car, une fois de plus, nous ne devons pas nous tromper; *la mort d'un art*, c'est la mort de tous; la seule différence dans leur destinée sera que le plus heureux sera dévoré le dernier, le plus heureux ou le plus malheureux! »

Mon Dieu, l'avenir est noir, mais l'espoir nous reste, et nous ne sommes pas près de l'abandonner. C'est à remonter le cours du fleuve jusqu'à l'endroit où ses eaux se sont éparpillées que je vous convie. Il suffit que nous arrivions là, armés de volonté et d'humilité.

C'est à l'humble travail du terrassier que nous allons nous vouer. C'est le lent et continu apport de la motte de terre qui réédifiera la digue qui s'est rompue; et quand le mur retiendra les eaux qui s'égarèrent, mourantes à la fin et corrompues en des marais de peste, le fleuve recréera son lit, profond, magnifique, et les grands vaisseaux, immobilisés sur les quilles qui avaient touché, reprendront le large sous l'immense déploiement de leur voilure légendaire et des rayons fulgurants d'une aurore nouvelle. Le spectacle sera si beau qu'il dédommagera amplement ceux qui lui auront consacré leur vanité personnelle.

Il faudrait vous pénétrer de cette idée que vous vous êtes voués à l'art et non aux honneurs, et que la pensée d'avoir consciencieusement servi l'art sera votre seule véritable récompense dans la vie.

Aujourd'hui l'éducation de l'artiste et l'organisation des sociétés d'artistes semblent avoir pour but uniquement d'arriver aux honneurs et d'en jouir voluptueusement. Quand l'idée se sera réinstallée parmi vous d'une intégrale consécration à l'art, l'austérité et le recueillement qui illuminent encore malgré toute la nuit que le temps a accumulée entre nous et eux, le moindre des sublimes artistes et artisans de l'antiquité, du moyen-âge, les arts mineurs morts se redresseront en la toute splendeur de la vie. Et il suffira qu'ils réapparaissent pour que l'idée de déconsidération qui s'est attachée à eux comme une plaie qui les ronge, soit vaincue. Car il est un fait que le dédain existe pour ces professions et peut-être n'en êtes-vous pas dépourvus vous-mêmes!

Ce serait le fait plutôt d'une éducation docilement reçue, l'action inaperçue mais sûre en sa continuité suggestive d'idées si généralement admises qu'elles échappent à la curiosité de l'examen

qui se sent attiré plus spécialement vers celles contestées et mises en lumière ainsi! Car rien ne justifie le mépris. C'est le caractère d'utilité qui suscite le mépris dont ont souffert si longtemps les artisans; c'est au nom de l'utilité que perdure encore la querelle qu'alimente la suffisance de ceux qui défendent encore la division de l'art en « Beaux-Arts » et en « Arts industriels ou mineurs », et qui tend à refuser aux « objets d'art » et aux artisans le rang et la considération qu'ils méritent.

Nous pouvons négliger — en plus que c'est besogne faite et bien faite — de railler la courte vue de ceux qui ne reconnaissent dans un produit que son utilité et négligent les qualités essentielles qui le rattachent à l'art.

Peut-on imaginer quelque produit de la main de l'homme sans que vienne instantanément à l'esprit une idée de forme, de proportions et de couleurs? Et qu'est-ce que l'étude des formes, des proportions et des couleurs, dites, si ce n'est l'étude des Beaux-Arts?

Lors, vous voyez que ces études ne sont pas bien différentes de celles que doit avoir fait tout bon artisan et voilà qu'un meuble ou qu'un grès dont les proportions vous séduisent, ne sont pas bien éloignés d'un monument; un bijou ou une pièce d'orfèvrerie, d'une sculpture qui ne s'enorgueillit que de mêmes moyens; une verrière ou une broderie se différencie, en quoi? d'une peinture; en quoi les tapis, les papiers peints et les linoléums?

Dites-moi maintenant où commencent les Beaux-Arts, où ils finissent? et si vraiment vous auriez raison de dédaigner plus longtemps les industries d'art.

Pour les esprits libres l'artificieuse et néfaste distinction en « Beaux-Arts » et en « Arts secondaires ou industriels » a fait son temps. Mais je ne sais pourquoi, en ce moment même, une pensée de découragement me vient qu'il sera plus difficile de convaincre les artistes que le public. Chez eux, il y a habitude prise d'adulations et de gloriole vaine qui se satisfait à entendre proclamer leurs noms plus ou moins souvent, résultat de leur plus vif désir, et pour formuler lequel ils ont forgé cette expression: « *Faire son nom* » qui en dit plus que je n'en pourrais dire sur le peu de participation qu'a l'art dans leurs soucis. Chez la foule, au contraire, il y a hâte d'étancher la soif que la vue du tableau et de la statue, dont la possession n'est permise qu'aux privilégiés, n'a fait qu'exciter. La possession d'un tableau, d'une statue peut bien apaiser momentanément la soif d'un seul; mais qu'advient-il de tous les autres qui ont soif?

Ceux-là vouent de la haine à l'art, qui s'est fait impitoyable pour eux et dédaigneux. Et voilà qu'en outre de la misère qui nous est prophétisée, nous allons être poursuivis par la haine.

Ceci est à méditer par ceux qui seront inflexibles et qui persisteront à ne consacrer leur travail qu'aux riches, à ne formuler leur pensée que sous une forme telle qu'un seul la puisse posséder.

Allez, la société a d'autres besoins d'art que le tableau, que la statue, et c'est à vous de les satisfaire; à les satisfaire pour elle, comme vous le faites déjà pour vous-mêmes; à lutter pour eux contre la laideur, qui la décourage et contre laquelle elle est impuissante à lutter sans vous et sous laquelle, enfin, elle pourrait bien sombrer.

HENRY VAN DE VELDE.

(1) Suite. — Voir *L'Art Moderne*, 31 décembre 1893, p. 420; 21 janvier 1894, p. 20.

## Siegfried Wagner.

Willy raconte, dans *l'Echo de Paris*, les impressions qu'il a recueillies de la bouche de M. Houston-Stewart Chamberlain, le wagnérologue bien connu, sur les débuts de M. Siegfried Wagner à Berlin. Il n'est pas sans intérêt de les reproduire à la veille de l'audition que doit diriger à Bruxelles le jeune chef d'orchestre.

« Le concert a été donné par l'aristocratique *Verein* « Berlin-Potsdam » (qu'il faut soigneusement distinguer du *Verein* roturier « Berlin »), avec l'orchestre de la Philharmonie, dont les violons avaient été renforcés, 18 premiers et 18 seconds. Accueil très froid au début, comme il fallait s'y attendre de la part d'auditeurs berlinois, toujours narquois, sceptiques et défiant, mais peu à peu dégelés et tout flambants d'enthousiasme à la fin de la séance. L'ouverture des *Fées*, Siegfried Wagner la dirige divinement, et mieux que Richter lui-même, car celui-ci veut y voir la griffe du lion et fait éclater ces pages, vieilles de soixante ans, en y introduisant, bon gré mal gré, des tendances et des prétentions dramatiques qu'elles ne contiennent nullement. Le fils de Wagner, au contraire, fait exécuter telle qu'elle est écrite cette composition de la vingtième année, où se déroulent simplement de belles mélodies douces et pures, si bien qu'il en résulte une délicieuse et rassurante impression d'homogénéité. En revanche, il détaille l'ouverture du *Fliegender Holländer* avec une infinie variété de nuances, et interprète l'admirable *Siegfried-Idyll* avec une émotion personnelle si intense, une pénétration si profonde, que je n'ai pu retenir mes larmes en l'écoutant, pas plus que lui d'ailleurs.

(Je songeai que ces nobles pleurs ne devaient pas rendre comode au jeune capellmeister la lecture de sa partition, mais je gardai ma réflexion pour moi.)

Pour finir, l'ouverture du *Tannhäuser*, la seule que l'on n'ait pas jouée à son ordre chronologique. Des rappels, des « hurrah ! » un véritable triomphe, mérité par le beau mépris de Siegfried pour les petites habiletés et les petits effets, mérité par la... comment dire?... par la *Selbstbeherrschung* avec laquelle il laisse chaque mélodie s'affirmer librement, effectuer son développement normal, jusqu'à l'explosion du majestueux choral de la fin. Je vous le dis, nous pouvons beaucoup espérer pour l'avenir du Théâtre de Bayreuth. »

## Esthétique des Villes

par CH. BULS, bourgmestre de Bruxelles. — Grand in-8° de 41 pages, avec une gravure. Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1893.

« Notre but a été de rassembler tout ce qu'on peut évoquer quand on étudie la transformation d'une vieille ville forcée d'obéir aux exigences impérieuses de sa prospérité. »

Ainsi parle, en sa courte préface de cette intéressante brochure, un homme, administrateur d'une grande capitale, qui a le rare mérite de mêler constamment des préoccupations esthétiques aux devoirs pratiques de sa gestion. *L'Art moderne* a maintes fois rendu hommage à cette heureuse tendance. Il le fait encore aujourd'hui de tout cœur en rendant compte de cette petite œuvre, simple et suggestive, qui lui paraît de nature à avoir l'effet le plus salutaire et à convertir les incrédules ou les indifférents. Tous les amateurs du PAYSAGE URBAIN, généralement si peu vu et si peu compris par ceux qui vivent pourtant dans son charmant pitto-

resque et circulent parmi ses splendeurs, en seront reconnaissants à M. BULS dont nous allons résumer le travail en nous servant de ses propres phrases.

### I. — NÉCESSITÉ DE CETTE ÉTUDE

Les vieilles villes et les vieilles rues ont un charme spécial pour les esprits délicats qui ne sont pas fermés aux impressions d'art. On ne peut dire qu'elles soient belles, et cependant elles sont attirantes, elles plaisent par ce beau désordre qui, ici, n'est pas un effet de l'art, mais du hasard, si toutefois nous avons bien le droit de lui attribuer un résultat qui est dû à la croissance naturelle des habitations le long d'un sentier sinueux, élevé peu à peu au rang de rue.

Ces villes vénérables poussaient, grandissaient peu à peu, à mesure des besoins et conformément à ces besoins. Elles tiraient leur beauté et de cette conformité et du caractère local qui se reflétait dans leur construction.

Il n'en est plus de même aujourd'hui; la rapidité et la facilité des déplacements attirent vers les capitales et les grands centres industriels une population considérable. De là des exigences de circulation que ne connaissaient pas les vieilles cités et la nécessité d'y ménager de larges et droites voies, de là encore l'obligation de créer, de toutes pièces, des quartiers énormes ou d'éventrer de vieux îlots de maisons pour livrer passage au flot croissant des piétons, des voitures et des trams.

Les administrateurs, les architectes et les ingénieurs chargés d'accomplir ces travaux ont à se demander s'ils ne doivent pas observer certaines précautions esthétiques tout en satisfaisant aux exigences du progrès.

Nous sommes Belges, et nos villes wallonnes, pittoresquement étagées sur leurs assises de calcaire, nos villes flamandes avec leurs canaux ou leurs rues tortueuses convergeant vers la Grand-Place où se dresse fièrement le beffroi communal, nous plaisent trop pour qu'un plan en damier puisse nous satisfaire.

Quand on jette les yeux sur le plan d'une de nos grandes villes, on peut immédiatement distinguer la partie ancienne de la partie moderne. La première est formée d'un réseau de rues qui se ramifient, s'enchevêtrent comme les artères et les veines d'un organisme vivant; la seconde, avec ses voies parallèles ou perpendiculaires, a le caractère d'une cristallisation artificielle, sèche, mathématique.

Si encore cette œuvre avait été conçue rationnellement, soit en vue de favoriser la circulation, soit pour obtenir un effet pittoresque ou grandiose, mais il n'en est rien; la seule préoccupation qui ait guidé les auteurs de ces plans a été de combiner le lotissement le plus favorable à la vente des terrains.

La plaine de *Ten Bosch* est restée fort longtemps livrée à la circulation; elle formait un vaste rectangle; les sentiers foulés par les piétons indiquaient les courants naturels de la circulation. Ces courants suivaient les diagonales du rectangle. Au lieu de s'inspirer de ces indications, qu'a-t-on fait? On a tracé des rues parallèles obligeant ainsi les passants à parcourir les deux côtés d'un triangle, alors qu'ils auraient préféré en suivre l'hypoténuse.

### II. — POINT DE VUE TECHNIQUE

Quels sont les principes qui doivent guider les ingénieurs chargés, soit d'améliorer la voirie d'une ville ancienne, soit de créer un nouveau quartier?

Tirer un parti convenable des rues existantes, reliant celles qui

ont à peu près la direction cherchée par des tronçons, ne reculant pas devant une courbe pour adoucir une pente, cherchant en même temps à ménager des points de vue et à respecter les vieux édifices.

On conserve ainsi à la ville son caractère local et national, on ne détruit les souvenirs du passé que dans la stricte mesure des exigences de la vie moderne, on obient des effets pittoresques, on ménage les finances communales, et l'on jette moins de perturbation dans les habitudes et les intérêts de la population.

Le quartier Léopold est un exemple frappant des erreurs que l'on peut commettre quand on trace le plan d'un quartier nouveau.

Que l'on vienne de Saint-Josse-ten-Noode ou d'Ixelles, on ne peut gagner la gare du Luxembourg qu'en cheminant en chicane; n'était-il pas tout indiqué que trois voies en éventail auraient dû rayonner de la gare pour permettre aux arrivants de se disperser rapidement dans leurs directions respectives?

En obéissant à une nécessité pratique, en rendant l'accès de la gare plus rapide, on eût été amené en même temps à un plan du quartier Léopold qui lui aurait donné des aspects imprévus au lieu de la mortelle banalité actuelle.

Qu'on n'aille pas croire que nous voulons, par une recherche exagérée du pittoresque, bannir absolument les ensembles symétriques destinés à donner un caractère grandiose, monumental, à certaines parties de ville.

Quoique les avenues droites aient le défaut de ne pas laisser apercevoir l'architecture des édifices qui les bordent, il est des cas où il y a nécessité de les employer et où même l'effet esthétique est bon.

Une chose dont les architectes ne se méfient pas assez, c'est leur tendance à regarder leur plan à vol d'oiseau; penchés sur leur papier, ils recherchent alors des symétries qui ne se remarquent plus du tout lorsqu'on se promène dans le quartier réalisé.

C'est de la vue horizontale que les architectes devraient surtout se préoccuper et non de la vue cavalière, sensible seulement pour les aéronautes.

Lorsqu'une ville s'est, comme Bruxelles, développée sur le penchant d'une colline abrupte, les problèmes de la viabilité se compliquent.

Autrefois, les quartiers élevés de Bruxelles n'étaient occupés que par les palais des princes et quelques hôtels seigneuriaux entourés de vastes jardins; la ville s'étendait sur les deux rives de la Senne, et les maisons des bourgeois, grim pant jusque la cathédrale, s'arrêtaient au pied des remparts qui, le long de la rue d'Isabelle actuelle, clôturaient de ce côté les jardins des ducs de Brabant. Les rues qui, aujourd'hui, descendent du plateau vers le bas étaient primitivement des sentiers serpentant au fond de ravins, et on ne les montait guère qu'à pied ou à dos de mule. Ces venelles anciennes, en se garnissant peu à peu d'habitations, ont conservé la raideur de leur pente.

Les voies de communication faciles ne peuvent être établies que du nord-est au sud-est (Observatoire à porte d'Anderlecht) et du sud-est au nord-ouest (porte Louise à porte d'Anvers), parce qu'elles prennent le versant de la colline de biais, ce qui permet de leur donner des pentes plus faibles.

(A suivre.)

## UNE CONFÉRENCE A PARIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac a fait mercredi au Théâtre d'Application une conférence qui a produit sur le public auquel elle s'adressait une grande impression.

Sur une jolie table Louis XV, M. de Montesquiou avait fait ranger soigneusement une carafe et un verre de cristal gravé, et disposé un encrier empire aux armes des Montesquiou.

Il a parlé éloquemment de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore. On regrettrait seulement que celui des secrétaires qui avait été chargé de recopier le manuscrit eût mis trop peu de soin à ce travail: la lecture de certaines phrases semblait difficile à l'orateur, forcé de s'y reprendre à deux fois. Cependant, par quelques vers choisis et récités de mémoire, le conférencier a su parfois relever l'attention.

La plupart des auditeurs, qui ne connaissaient en M. de Montesquiou que l'infatigable causeur adossé au marbre de la cheminée dans les hauts salons du faubourg Saint-Germain, ont été étonnés de l'ampleur de sa voix qui emplissait presque entièrement le vaisseau du Théâtre d'Application. Un fort accent gascon donnait aux phrases une sorte d'énergie et en scandant les vers de manière nouvelle, le conférencier semblait leur donner un rythme nouveau, très personnel.

Son style, d'ailleurs, où sont colligés avec art les mots sonores et les épithètes rares ne pouvait que s'imposer au public si exclusivement artiste qui s'y délectait.

M. de Montesquiou est un orateur. Il a le profil régulier, la taille élancée et les cheveux disposés de façon aristocratique; même un léger coup de crayon donnait à son regard plus de finesse, plus de feu, et à la conférence un cachet très littéraire.

Il a découvert et révélé aux amateurs d'art un poète inconnu. « Il y a, a-t-il dit en commençant, une grande injustice littéraire à réparer. »

Il a dit cependant en quelle haute estime tenaient M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, Michelet, Vigny, Sainte-Beuve, Gautier, Baudelaire, etc... Il aurait pu ajouter, si ce n'eût été trop audacieux dans une assistance aussi aristocratique, Paul Verlaine, qui publia dans les *Poètes maudits* et sur le même sujet une étude si remarquable de tous ceux qui s'intéressent à la poésie en France.

M. de Montesquiou a parlé de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore avec son talent coutumier et son habituelle originalité. Qui ne se rappelle le *Coffre aux hortensias* et la *Pendule de pensées* qu'il exposa au Champ-de-Mars? Il en a parlé aussi avec la distinction d'un grand seigneur qui habite à Versailles un pavillon si merveilleusement décoré.

Dans la jolie salle de M. Bodinier il suffisait, pour être sous le charme, de cloré à demi les yeux et de se laisser bercer par le souvenir des adorables mignardises de Boucher ou de Watteau.

A la sortie et dans l'encombrement des voitures armoriées, j'ai cru remarquer quelques hommes de lettres qui se faufilaient entre les roues, très impressionnés.

A. SEGARD.

## LE DIABLE AU CORPS

Journal hebdomadaire bruxellois. — En vente dans les aubettes.

Il nous plaît de signaler ce journal — journal en ce qui concerne le texte, tout de gaudriole et de zwanze bruxelloise, mais intéressant pour ses gravures. Il ressuscite la lithographie, et nous

ne pensons pas que depuis l'*Ullenspiegel*, journal illustré belge ait eu autant d'originalité. Mainte page d'illustration est signée Léon Dardenne. Il en est de très réussies. Mais c'est l'illustrateur Amédée Lynen qui est l'âme véritable du *Diable au Corps*. Il manie la lithographie avec un bonheur savoureux. Réaliste narquois, il croque avec une bonhomie spirituelle des coins de cabarets ou de cafés-concerts bruxellois, ou bien sa verve brabançonne le porte à exécuter de rondes et hilares « charges » sur les légendes du pays. Il est Bruxellois en plein. Il fera vivre en ses dessins des *ketjes*, des *krotjes*, des *Miekies*, des *Jefkes*. Il typera des baesines, des vendeuses de crabes, des serveuses d'estaminet, et cela avec un pittoresque « gai luron » qui lui est bien spécial. Il amuse à la bonne franquette. Mais au fond de tout cela — voir surtout les merveilleux *Trois Rois* du numéro de Noël — il réveille d'une façon artiste, pleine de couleur et de charme, ce procédé délaissé de la lithographie. Il sera suivi par d'autres, certainement, et il importe de signaler dès aujourd'hui ses bonnes et courageuses tentatives.

### CORRESPONDANCE

Bruxelles, le 21 janvier 1894.

A Messieurs les rédacteurs de *l'Art moderne*.

MESSIEURS,

Je lis dans le numéro de votre journal paru aujourd'hui la reproduction d'un article de *la Justice*, demandant que les lecteurs aient accès à la Bibliothèque royale depuis 8 heures du matin à 11 heures du soir.

Je suis vaincu que si *l'Art moderne* demandait cette même réforme pour la Bibliothèque des estampes, tous les artistes lui en seraient reconnaissants.

Il est fort difficile aux peintres et sculpteurs de travailler à la lumière et ce n'est que pendant les quelques heures (en hiver) qu'il fait jour, qu'ils sont admis à visiter cette belle collection.

Voilà comment il se fait que l'on n'y voit jamais personne; si au contraire le public y était admis le soir, beaucoup d'artistes pourraient en tirer profit et admirer ces belles planches qui pourrissent maintenant dans les cartons.

Recevez, Messieurs, mes meilleures salutations.

Un lecteur assidu de L'ART MODERNE.

### PETITE CHRONIQUE

Le Salon de *la Libre Esthétique*, qui s'ouvrira en février au Musée moderne, aura une toute autre importance que les expositions restreintes qui se succèdent dans les galeries de l'Etat. Ce n'est pas, on le sait, l'exposition d'un cercle, mais un véritable Salon d'art et d'art appliqué, analogue aux Salons qui s'ouvrent, à Londres, par invitations, à la New Gallery et à la Grafton Gallery. Il réunira un choix d'œuvres de plus de quatre-vingts artistes belges, français, anglais, hollandais, et aura un caractère largement éclectique qui permettra au public de faire, sur les diverses tendances de la peinture actuelle, des comparaisons instructives et intéressantes.

Le nombre des demandes d'admission ayant, de beaucoup, dépassé les prévisions, la direction s'est vue obligé de clore définitivement la liste des invitations, se réservant de faire éventuel-

lement droit, l'an prochain, aux sollicitations qui lui sont adressées.

A la liste que nous avons publiée dernièrement, il faut ajouter, parmi les adhésions d'artistes de marque, celles de MM. Edward Burne-Jones, G.-F. Watts A. R. A., Georges Frampton A. R. A., William Morris, E.-A. Walton, D.-Y. Cameron, A. Beardsley, C.-R. Ashbee, Ch. Storm de Gravesande, comte R. de Montequiou-Fezensac, L.-H. Devillez, Henri Rivière, W. Degouve de Nuncques, Odilon Redon, H.-G. Ibels, Paul Ranson, F.-R. Carabin, etc., etc.

Une douloureuse nouvelle a vivement impressionné, cette semaine, le monde musical. M. Guillaume Lekeu, le jeune compositeur dont les premières œuvres avaient donné l'espoir d'un musicien de premier ordre, est mort à Angers où il était allé se reposer dans sa famille. M. Lekeu n'était âgé que de 24 ans. Né à Verviers, il se fixa, ses études finies, à Paris pour développer son éducation musicale sous la direction de César Franck. Mais trois mois après son arrivée, il eut la douleur de perdre son maître vénéré. Il pria alors M. Vincent d'Indy de lui donner ses conseils, et ce dernier s'intéressa vivement au jeune artiste auquel il reconnut des dons exceptionnels et une nature d'élite.

M. Lekeu prit part au Concours de Rome et remporta d'emblée le second prix. Sa cantate *Andromède* révélait plus que des promesses. Elle fut exécutée à Verviers sous la direction de M. Louis Kefer, en avril 1892 (1). Deux autres œuvres du jeune compositeur furent exécutées l'an dernier au Salon des XX : une Sonate pour piano et violon que M. Ysaye interpréta magistralement avec M<sup>me</sup> Théroine, et qui classa définitivement le compositeur, puis trois mélodies exquises dites par M<sup>lle</sup> A. Delhaye (2). M. Ysaye fit jouer au Waux-Hall, cet été, sous sa direction, une Fantaisie pour orchestre sur des thèmes angevins qui valut à M. Lekeu un vif succès. Il travaillait, quand la mort l'a surpris, à un Quatuor pour archets et à des scènes pittoresques pour petit orchestre. Il s'inspirait, pour cette œuvre, de la nature ardennaise qu'il affectionnait et dont il voulait exprimer le charme rustique.

La mort de Guillaume Lekeu est un véritable désastre pour la jeune école belge, dont il paraissait devoir être l'un des plus brillants représentants. C'est avec une douleur poignante que nous enregistrons cette catastrophe et que nous évoquons le souvenir des qualités exceptionnelles qui firent aimer l'artiste par tous ceux qui le connurent.

La Belgique a perdu, presque en même temps, M. l'architecte Beyaert, arrivé, lui, à la maturité du talent et des années. M. Beyaert laisse un œuvre considérable qui le place au premier rang des architectes de l'époque. Nous ne rééditerons pas la longue nomenclature des monuments auxquels il a attaché son nom et que tous les journaux ont publiée. Bornons-nous à signaler deux de ses conceptions les plus récentes, qui marquent toutes deux, dans un genre différent, la personnalité de M. Beyaert. Nous voulons parler du square du Petit-Sablon, une merveille de goût et d'originalité, et les bâtiments du Ministère des Chemins de fer, dont nous avons déjà signalé le caractère, si exactement approprié à leur destination (3). M. Beyaert a rénové l'architecture de la Belgique et, le premier, a mis fin au règne de l'uniformité maussade qui sévissait avant lui. C'était, dans toute

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, p. 109.

(2) Voir *l'Art moderne*, 1893, p. 85.

(3) Voir *l'Art moderne*, 1893, p. 235.

l'acception du terme, un artiste, et son influence demeure considérable sur notre école nationale.

C'est demain qu'aura lieu dans la salle de la Grande Harmonie le concert Massenet donné par la « Société protectrice des Enfants martyrs » au profit de son asile. On y entendra M<sup>lles</sup> Esther Sidner, Férez, Rachel Neyt, Bender; MM. Ed. Jacobs et Heuschling. La musique du régiment des grenadiers, sous la direction de M. C. Bender, interprétera différents morceaux dramatiques de Massenet.

Une exposition d'affiches artistiques, théâtrales, commerciales, etc., s'ouvrira mercredi prochain, à 2 heures, au Palais provisoire des fêtes, rue Lebeau. Elle est organisée au profit de la Caisse de prévoyance et de secours en faveur des victimes des accidents du travail et de l'Union française.

Au dernier concert de *Bruxelles-Attractions*, dit la *Chronique* et répète le *Journal de Bruxelles*, M<sup>me</sup> Emma Cossira et M. Moyaerts, qui avaient pris la veille une part si éclatante à la partie musicale du banquet Hallaux, ont été l'objet d'ovations enthousiastes.

Nous avons entendu l'écho du succès remporté par M<sup>me</sup> Cossira à l'Opéra de Nice; ce succès vient de se confirmer à Bruxelles. Dans les couplets d'Azucena, du *Trouvère*, l'arioso du *Prophète* et la habanera de *Carmen*, M<sup>me</sup> Cossira a fait valoir toutes les ressources de sa voix ample et chaude; dans l'arioso du *Prophète* surtout, où sa voix était tout particulièrement bien posée et qu'elle a chanté avec un beau sentiment artistique, elle a montré de véritables qualités dramatiques, qui assureraient incontestablement la réussite de M<sup>me</sup> Cossira sur une grande scène lyrique.

L'Exposition de dentelles de l'hôtel de Ravenstein vient de s'enrichir d'une magnifique série de voiles de Notre-Dame de Hal. Ce sont là d'admirables exemples des anciennes dentelles de Bruxelles, qui donnent un attrait de plus à cette exposition déjà si intéressante.

Le programme du concert que viendra diriger à Bruxelles, le 14 mars prochain, dans la salle de l'Alhambra, M. Siegfried Wagner, est définitivement arrêté.

PREMIÈRE PARTIE: 1. Ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, R. WAGNER. — 2. a) *Gesang der XIV Engel aus dem Märchenspiel « Hünsl und Gretel »*, E. HUMPERDINCK; b) *Träume*, R. WAGNER. — 3. *Tasso (Lamento e trionfo)*, F. LISZT. — DEUXIÈME PARTIE: 1. Ouverture et bacchanale de *Tannhäuser*, R. WAGNER. — 2. *Siegfried-Idyll*, R. WAGNER. — 3. *Tristan et Isolde (prélude et scène finale)*, R. WAGNER.

On s'inscrit chez Breitkopf et Härtel, 45, Montagne de la Cour, où se trouve déposé un plan de la salle. Les demandes de places affluent d'autant plus qu'il n'y aura pas de répétition générale.

La recette du concert sera versée au fonds que R. Wagner a créé pour permettre aux jeunes artistes pauvres d'assister aux représentations modèles de Bayreuth.

C'est, comme nous l'avons annoncé, le 24 et le 25 juin qu'aura lieu le grand concours international de chant d'ensemble organisé à Mons à l'occasion du troisième centenaire de Roland de Lassus. Le premier prix en division d'honneur est fixé à 3,000 francs, le second à 1,500 francs.

M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, vient d'écrire le chœur qui sera imposé pour cette division.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 29 janvier, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI: *Le Venezuela*. — A 3 heures. Applications des Arts. M. LAMBOTTE: *Renaissance française. Le meuble; l'Art au XVII<sup>e</sup> siècle* (Flandre, Hollande).

31 janvier, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI: *Le gouvernement parlementaire en Angleterre de 1830 à 1848*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M<sup>me</sup> CHAPLIN: *Lowell*.

1<sup>er</sup> février, à 2 heures. Histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN: *Albert Dürer* (suite). — A 3 heures. Littérature française. M<sup>me</sup> TORDEUS: *Alex. Dumas* (suite).

Notre littérature, encore une fois, a les honneurs de la publicité dans les journaux de l'étranger, quand à peine chez nous, çà et là, un quotidien daigne s'apercevoir que nous existons.

Le *Figaro* publie en ce moment *l'Arche*, le nouveau roman de Camille Lemonnier. D'autre part, *la Riforma*, le grand journal de Rome, commence la publication en langue italienne de la *Fin des Bourgeois*. Le traducteur est Vittorio Pica, lui-même écrivain de talent, le plus renseigné critique de l'Italie sur l'évolution littéraire contemporaine et auquel nous avons consacré l'an passé une étude (1). Pica a fait précéder la publication du roman de *la Riforma* d'une très belle et très complète étude sur l'œuvre de Camille Lemonnier.

Les peintres néo-impressionnistes Angrand, Cross, Luce, Petitjean, Lucien, Georges et Félix Pissarro, Antoine de La Rochefoucauld, Signac et Van Rysselberghe viennent de se grouper pour organiser 20, rue Laffitte, à Paris, une exposition permanente de leurs œuvres, chaque mois renouvelables.

A ces expositions collectives succéderont des expositions particulières de chacun des peintres de cette association.

La première exposition, ouverte depuis le nouvel an, a attiré beaucoup de monde et obtenu un vif succès. La deuxième exposition va s'ouvrir incessamment.

Par suite d'une indisposition persistante de M. Lugné-Poe, le quatrième spectacle de l'Œuvre se trouve retardé. Malgré cela, la pièce de Björnson, *Au-dessus des Forces humaines*, est en répétition, d'après les indications de l'auteur. *L'Araignée de Cristal*, de Rachilde, complétera le programme de la soirée, en remplacement de l'œuvre de Maeterlinck, remise à une prochaine représentation.

*L'Escarmouche*, le nouvel illustré dont nous avons annoncé dernièrement l'apparition, nous délivre des *Illustration*, *Monde Illustré*, *Graphic*, *London News*, toutes revues vieilles, poussives, banales, plombantes.

Dessinateurs? Ibels, Toulouse-Lautrec, Vallotton, Hermann Paul, etc. Au moins voici de la libre et intéressante improvisation en art, de l'ébauche et de l'esquisse vivantes. L'inédit et l'impression quelquefois étrange et soudaine dominant.

Et puis, ce n'est pas du Forain! Le numéro coûte 20 centimes. On s'abonne 15, rue Baudin, Paris.

(1) V. *l'Art moderne*, 1893, p. 145.

**BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES**

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

**L'ART MODERNE** s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

**L'ART MODERNE** relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

**L'ART MODERNE** forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES  
rue Thérésienne. 6

VENTE  
ÉCHANGE  
LOCATION

## GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1<sup>er</sup> prix. — Sidney, seuls 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix  
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

## BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

## PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

## HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

L'ATTAQUE DU MOULIN. — LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE. — LE PROCHAIN BUDGET DES BEAUX-ARTS. — LA LIGUE ARTISTIQUE. — ESTHÉTIQUE DES VILLES, par Ch. Buis (suite). — CONCERTS. — « LES AVEUGLES » EN AMÉRIQUE. — PETITE CHRONIQUE.

### L'ATTAQUE DU MOULIN

Il y a quelque disproportion entre le titre, gros de promesses, de DRAME LYRIQUE que M. Alfred Bruneau a donné à sa partition et l'œuvre qu'il vient de faire représenter. Wagner a donné à ce terme une signification précise; et l'impression que dégage l'ouvrage tiré par M. Gallet de la célèbre nouvelle des *Soirées de Médan* n'est point celle qu'il fait espérer.

*L'Attaque du Moulin* est plutôt un opéra comique, malgré l'absence de tout dialogue « parlé ». La forme un peu vieillotte du texte, la succession des épisodes à travers lesquels se déroule l'action, les ficelles connues des contrastes amenant de gros effets scéniques sont du théâtre d'avant-hier et l'on s'étonne de voir la jeunesse et l'ardeur renovatrice de M. Bruneau s'efforcer de mener et d'exciter l'attelage de pareille diligence.

Le seul énoncé des « morceaux détachés » que

détaille la table publiée en tête de la partition précise ce point. Que dites-vous de ceci :

ACTE I<sup>er</sup>. — MERLIER : *Eh bien ! y sommes-nous ?*

JEUNES FILLES : *Dans le bois, ne va plus.*

LES MÊMES (après l'apparition du Tambour) : *Tiens ! Qu'a-t-il donc à nous annoncer ?*

ACTE II. — LE CAPITAINE FRANÇAIS : *Cessez le feu !*

MERLIER : *Ah ! mon pauvre moulin !*

LE CAPITAINE ENNEMI : *Mort à qui résistera !*

LE MÊME (à Dominique) : *Alors vous êtes étranger ?*

DOMINIQUE (seul) : *Le jour tombe.*

DOMINIQUE, FRANÇOISE : *Toi !*

ACTE III. — LA SENTINELLE ENNEMIE : *Mon cœur expire.*

JEUNES FILLES : *Courage ! le travail avance.*

MARCELLINE : *Là, debout sous le saule.*

JEUNES FILLES : *Revenons vite.*

SOLDATS ENNEMIS : *Je viens d'entendre un cri.*

ACTE IV. — MARCELLINE : *Ils dorment, là-bas.*

LA MÊME : *Allons, viens vite.*

FRANÇOISE : *Toi, Dieu juste !*

DOMINIQUE : *Enfant, ta main glacée.*

LE CAPITAINE ENNEMI : *Vous entendez !*

MERLIER : *Écoute, Marcelline.*

FRANÇOISE : *Oh ! père, que je suis contente !*

LES SOLDATS ENNEMIS : *Vite ! en retraite ! les Français ! les Français !*

Il n'est pas surprenant que le public, qui raffole d'histoires sentimentales dans le roman comme au

théâtre, ait été ému jusqu'aux larmes au récit des amours de Françoise et de Dominique contrariées par la terrible fusillade des envahisseurs. Le touchant dévouement du meunier qui s'offre aux balles du peloton d'exécution et sauve ainsi son futur gendre, condamné à mort pour avoir fait le coup de feu bien que n'étant pas soldat et aggravé son cas en assassinant une sentinelle, l'a transporté. Et la note chauvine qui pimente l'action n'était point pour lui déplaire. A cet égard, le livret est fort habilement construit. Il va droit aux fibres excitables des spectateurs. Il met en jeu tous les ressorts propres à provoquer la pitié ou l'enthousiasme. Il est mouvementé, varié, rapide, et gradue ingénieusement les effets émotifs depuis la jolie scène des accordailles, qui décore le début d'un épisode pittoresque, jusqu'aux incidents tragiques du dénouement. C'est ce qu'on est convenu d'appeler « du théâtre », et certes serait-il injuste de lui dénier une action directe et immédiate sur la foule.

Mais il est permis de regretter ce retour aux formes traditionnelles à une époque où l'art s'élève, au théâtre comme dans le livre et dans les œuvres plastiques, vers une intellectualité plus haute.

Le librettiste n'a mis en scène, dans *l'Attaque du moulin*, que le côté anecdotique, négligeant ce qui marque la nouvelle de Zola d'un caractère de réelle grandeur. L'indigence de toute psychologie est flagrante. Les personnages ne sont guère que l'étoffage des tableaux déroulés en panoramas sous les yeux. Et c'est ce qui nous faisait dire en commençant : *L'Attaque du moulin* est un opéra comique et ne peut prétendre à la qualification de drame lyrique que lui donne son auteur.

M. Gallet a-t-il lui-même senti la superficialité de son adaptation ? L'adjonction d'un personnage nouveau, chargé d'exprimer quelques sentiments généraux et philosophiques, pourrait le faire supposer. Marcelline a reçu mandat, comme le Chœur antique, d'énoncer des aphorismes peignant l'état d'âme de la foule. Elle lance des imprécations à la guerre, à « l'horrible guerre, héroïque leçon et fléau de la terre ». Dans le milieu où elle est placée, on ne peut s'empêcher de trouver que ce personnage vaguement symbolique détonne quelque peu.

En musicien sincère et convaincu, M. Alfred Bruneau devait nécessairement donner à sa partition le caractère du texte auquel il a assoupli son inspiration. Il a, fort ingénieusement et avec un talent auquel il faut rendre hommage, mis en œuvre toutes les ressources des voix et de l'orchestre pour souligner d'un accompagnement judicieux les péripéties de l'action et traduire avec vérité, dans une langue harmonieuse, l'affabulation du librettiste. Le premier acte, notamment, le plus rempli d'inventions mélodiques, est d'une

fraîcheur charmante. Mais l'ensemble laisse des regrets à ceux qui souhaitent la musique dramatique prendre le large et aborder des rivages inconnus. La musique est, dans *l'Attaque du moulin*, une transposition immédiate, presque matériellement imitative. Elle n'a point le caractère synthétique que lui donnent les maîtres du drame lyrique. Elle demeure rivée au texte, par une sorte d'excès de conscience de son auteur. Et le texte ne sortant point des coupes usitées et des patrons banals, la musique ne franchit pas les limites étroites fixées par la tradition. Il y avait, dans *le Rêve*, l'espérance d'un élargissement du cadre dramatique que ne réalise point le nouvel ouvrage du compositeur sur lequel se concentrent de si hautes espérances.

Le *lied* de la sentinelle, la rêverie de Dominique, que ne désavouerait point l'élégant auteur de *Manon*, les adieux de Merlier à son moulin ne sont que d'agréables romances, joliment écrites, dans une langue châtiée. Tout cela nous ramène en arrière, loin, bien loin des préoccupations artistiques qui emportent notre génération musicale vers un art intense et pénétrant, débarrassé des formules et des souvenirs.

Nous ne parlerons pas du chœur orphéonique qui clôt le troisième acte. Il est étrange qu'un artiste comme M. Bruneau puisse verser dans une erreur de goût aussi manifeste.

Les parties purement symphoniques de l'œuvre ne contiennent qu'un exposé de thèmes peu développés et d'un intérêt musical insuffisant. Le prélude du deuxième acte, par exemple, destiné à décrire la guerre, pouvait donner matière à un tableau poignant. M. Bruneau en a fait une page d'une certaine allure belliqueuse dont l'effet réside plus dans des imitations de fifres, de tambours et de clairons que dans la pensée musicale. Tout cela est d'un art rudimentaire, malgré l'habileté d'écriture et la connaissance parfaite du métier. Il y a plus d'âme et d'inspiration vraie dans la scène du quatrième acte où le meunier dissimule stoïquement son sacrifice. Le dessin en est délicat et le développement séduisant.

M. Bruneau n'aura que des félicitations à adresser à ses principaux interprètes. M. Seguin, en première ligne, a droit aux plus chaleureux éloges pour sa création du héros de la pièce, cet honnête et bon meunier Merlier dont il a exprimé en grand artiste l'héroïsme placide. Si la voix de M<sup>me</sup> de Nuovina s'accroît vers les sonorités criardes, en revanche l'artiste met dans son jeu beaucoup de vie, de passion et d'enthousiasme. M. Leprestre a une voix délicieuse et M<sup>lle</sup> Armand, dont l'organe n'est pas complètement rétabli, joue avec autorité le rôle de Marcelline. L'ensemble est très satisfaisant, et la direction a donné tous ses soins à la mise en scène. De même, l'orchestre se montre excellent sous la direction énergique de M. Flon. Il y a là

un ensemble d'efforts qui a décidé du succès de l'ouvrage. Il est toutefois regrettable que MM. Stoumon et Calabrézi aient cru devoir placer l'action à une époque reculée au lieu de lui donner le cadre dans lequel se déroule la nouvelle de Zola, les raisons qui en ont fait décider ainsi à Paris n'existant pas à Bruxelles.

## LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

A MONSIEUR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Un bon mouvement, Monsieur le Ministre, et réorganisez-nous les services de la Bibliothèque. Ils ne sont pas dignes d'une capitale d'un pays de six millions d'habitants, où l'esprit de recherche scientifique et littéraire s'éveille de toutes parts. Assez de commissions et de sous-commissions, de titres, de panaches et... de jetons de présence. Quelques privilégiés ont cru trop longtemps que les services publics étaient créés dans leur intérêt. Trop longtemps aussi la conspiration du silence s'est faite autour de ces organismes qui fonctionnent d'une manière occulte et dont le pauvre public n'a jamais pu apprécier ni les règles de direction ni le programme poursuivi. Tout est arrangé de telle sorte que les plaintes sont étouffées avant d'avoir pu arriver jusqu'à ceux responsables devant l'opinion de la bonne marche des services généraux. Laissez-nous être francs, Monsieur le Ministre, et vous donner ce que nous croyons être quelques bons conseils.

Nous savons bien que vous ne pouvez tout voir ni tout surveiller par vous-même. Il faudrait des journées de soixante heures et peut-être des renseignements que votre administration ne vous donnerait pas toujours volontiers. Mais quel progrès si vous pouviez donner au public le moyen de vous faire connaître lui-même ses griefs !

On vous écrit parfois, on pétitionne aux Chambres, mais quels longs et laborieux détours ! Dans nos musées, dans nos bibliothèques, un registre de réclamations et d'observations devrait être déposé. Vous sauriez ainsi ce que pense le public de l'administration de ces locaux, ce qu'il désire, ce dont il se plaint et vous apprécieriez les faits en connaissance de cause au lieu de devoir vous fier au seul rapport d'une commission que rien n'oblige à avouer ses propres fautes.

On écrira peut-être sur ces registres, Monsieur le Ministre, que l'on ne conçoit pas fort bien le mécanisme de la commission des échanges. Instituée pour enrichir nos collections publiques et nous dispenser des intermédiaires coûteux des libraires, nous étions en droit d'espérer que les salariés chargés de ce service sauraient s'en acquitter avec zèle et intelligence. Ah ! si vous pouviez un jour entrer à l'improviste dans le cabinet des périodiques et voir en quel piteux état sont ces belles collections ! Quel intérêt présente encore une revue qui a trois ou quatre années d'âge ? Les documents officiels arrivent avec des retards incroyables. On oublie de demander les publications nouvelles, on n'a nul souci de les avoir complètes : personne ne s'en préoccupe.

Dans les bibliothèques anglaises et dans les *Leseximmer* allemandes, il suffit que vingt personnes demandent une revue pour que la bibliothèque soit obligée de s'y abonner, peu importe le contenu ou les tendances de la revue.

A la Bibliothèque royale on ne sait vraiment d'après quels principes se font les achats ni quels spécialistes y président. Les con-

servateurs prennent note de toute demande qui leur est faite, ils promettent très obligeamment que bonne suite y sera donnée, mais que peut leur bonne volonté ? Tous les bulletins sont remis aux mains d'un seul, qui décide. L'homme peut être d'une grande érudition ; ne mettons pas en doute non plus son désir de bien faire, mais il lui manque l'omniscience et l'impartialité : laisser à un ou à deux conservateurs la charge de présider aux achats de livres, c'est ouvrir la porte à l'arbitraire. Si le conservateur est historien, les livres de science seront sacrifiés, s'il est musicien, il se préoccupera peu de philosophie.

La centralisation règne en maîtresse à la Bibliothèque royale et qui la fréquente pendant quelque temps s'aperçoit vite de l'annihilation complète de toutes les initiatives subalternes. Les revues et journaux, par exemple, au lieu d'arriver directement au cabinet des périodiques pour y être catalogués sans retard, découpés et mis à la disposition des lecteurs, commencent par trainer sur les tables du bureau d'entrée. A quoi bon ? Ne subissent-elles pas un assez grand retard au bureau des échanges ou chez le libraire qui a le monopole de toute fourniture ? Car la Bibliothèque n'a aucun abonnement direct : elle est sensée ignorer les adresses des éditeurs ; elle a besoin d'un intermédiaire afin, croirait-on, d'occasionner à ses commandes de nouveaux retards.

C'est aussi à un éditeur qu'est confiée la publication de la fameuse *Bibliographie de la Belgique*, une œuvre informe, incomplète, où les recherches ne sont presque pas possibles. A la vérité, il importerait de décider qu'un exemplaire de tout ce qui se publie en Belgique doit être acheté par la Bibliothèque et qu'un ou plusieurs spécialistes y seront chargés de la rédaction de la *Bibliographie*. Un petit bout de loi sur le dépôt légal, tel qu'il existe en France, aurait les plus heureux résultats.

Mais non seulement nous n'avons pas de bonne bibliographie, nous n'avons même pas de catalogue, bien qu'il soit porté au budget annuel pour un chiffre respectable (1).

Déjà en 1882, l'honorable M. Van der Kindere se plaignait à la Chambre du peu de souci de nos bibliothécaires à cet égard. Sommes-nous plus avancés aujourd'hui et quel moyen nous est offert de connaître les ouvrages que possède notre principale bibliothèque ? En 1888 (2), M. Anspach-Puissant révélait à son tour la question du catalogue. Il rappelait que depuis la mort de M. Alvin le catalogue idéologique, qu'il avait entrepris avec M. Nizet, était resté en souffrance. Et pourtant trois cent mille fiches se rapportant aux six cent mille volumes de la Bibliothèque royale avaient été bibliographées !

Restaient à tenir les livres au courant et à dépouiller les articles de revue. L'administration actuelle semble avoir abandonné entièrement cette œuvre magistrale dont l'idée première fut conçue en Belgique et imitée bientôt en Angleterre, en France et en Allemagne. Pourquoi cet abandon au moment où le public est appelé à en retirer tous les fruits, et alors surtout qu'on ne remplace pas ce que l'on détruit ? (Car il paraît qu'on aurait quelque peine à retrouver aujourd'hui les trois cent mille fiches laborieusement réunies sous la direction de M. Alvin).

M. Anspach a interpellé votre prédécesseur, Monsieur le Ministre. Il ne l'avait pas prévenu de sa question avant la séance de la Chambre et n'a pu être honoré d'une réponse.

A notre tour, nous nous permettons de faire nôtre la question de M. Anspach.

(1) *Annales parlementaires*, Chambre, 21 mars 1882.

(2) *Id.*, *id.*, 24 février 1888, p. 653.

Quant aux locaux de la Bibliothèque, ah ! si vous veniez voir notre pitoyable salle de lecture, Monsieur le Ministre ! Pas de lumière. Les seules vues directes, vers la place du Musée, sont masquées par de grandes armoires interceptant le jour. Dans le fond de la salle, beaucoup trop petite pour le public qui la fréquente, la lumière ne pénètre qu'indirectement, après avoir traversé un couloir dont la disparition s'impose. Cette salle, aux allures prétentieuses et tristes, fait le bonheur des oculistes : les myopies et les presbytismes y croissent sans entraves, et nul ne s'en soucie vraiment.

Mais cette bibliothèque, dont l'entretien coûte annuellement au trésor près de cent mille francs, est-elle bien destinée au public ? Elle s'ouvre à 10 heures le matin, et à 3 heures de l'après-midi ses portes se referment pour ne plus s'ouvrir, car à la séance du soir il n'est possible d'avoir en lecture que des livres demandés d'avance. Au surplus, la salle du rez-de-chaussée ne peut contenir plus de quarante-huit lecteurs.

Quelques amateurs, quelques oisifs peuvent seuls bénéficier des trésors accumulés dans notre collection nationale. Les étudiants, les ouvriers, les artistes, tous ceux, infiniment nombreux, que leur profession retient toute la matinée et une partie de l'après-midi doivent se contenter de savoir qu'il existe une bibliothèque créée pour eux, mais qu'ils ne pourront jamais fréquenter.

La bibliothèque ne devrait-elle pas rester ouverte de 9 heures du matin à 11 heures du soir, l'électricité y être installée et, s'il le faut, le nombre des employés et conservateurs augmenté ?

Voilà bien des plaintes, Monsieur le Ministre. Croyez cependant qu'elles sont générales et fondées. Les ministres qui se sont succédés au pouvoir se sont trop désintéressés de l'organisation de nos bibliothèques. Le public, sans représentation, sans organe, sans groupement, n'a jamais pu exposer ses griefs et la bienheureuse routine a continué son chemin.

Nous osons espérer que vous ne la laisserez pas seule maîtresse d'un de nos services publics les plus importants dans l'ordre intellectuel, assurément aussi digne de votre sollicitude que nos Musées et nos Académies.

### Le prochain Budget des Beaux-Arts.

L'Art sera bien défendu cette année à la Chambre des représentants, lors de la discussion du budget de l'Intérieur. M. Karel BULS, bourgmestre et député de Bruxelles, M. DELBEKE, avocat et député d'Anvers, se partageront la besogne.

Nous espérons que les questions essentielles seront nettement et fièrement posées, sans ces concessions et ces politesses où se dépriment les plus grands intérêts. Les soi-disant « convenances parlementaires » n'ont été inventées par les médiocres que pour émasculer les plus utiles revendications.

Reste à voir si M. de Burllet fera honneur aux espérances qu'ont mises en lui les vrais artistes et les vrais esthètes ou s'il se contentera de l'eau bénite de cour dont sont toujours pleins les goupillons officiels. La bonne volonté ne lui manque pas, ni la crânerie, chez lui don de famille. Malheureusement son entourage est mondain et trembleur. Sera-t-il homme à s'en dégager et à se maintenir dans les allures indépendantes qu'il a adoptées ? L'art neuf et les idées nouvelles comptent sur lui, prêts à le soutenir énergiquement s'il sait prendre courageusement leur défense, comme il paraît décidé à le faire.

### LA LIGUE ARTISTIQUE

Revue hebdomadaire. — Libre Tribune. — Un an : 5 francs, rue des Coteaux, 202, Bruxelles, 8 pages in 4°.

Sommaire du 28 janvier, n° 6 : *Petite Réverie pour les élus*, Jean Delville; *les Concours*, Pierre L'Ermite; *les Achats d'œuvres d'art*, Willem Delsaux; *Soir d'Automne*, Willem Delsaux; *Causerie sur l'Art*, Omer Dierickx.

Ce nouvel organe artistique défend avec intelligence et énergie le groupe qui s'est insurgé contre les vieilles routines des Salons officiels et a demandé (et l'a obtenu) de M. de Burllet, ministre des Beaux-Arts, le droit de faire lui-même ses affaires dans les expositions.

Son numéro du 28 janvier, dont nous donnons ci-dessus le sommaire, contient entre autres un excellent article du paysagiste WILLEM DELSAUX, intitulé : *Les Achats d'œuvres d'art*, par l'Etat. Il résume et met en parfait relief quelques-unes des meilleures vérités qui ont été dites à ce sujet. Nous en extrayons les passages suivants auxquels nous nous rallions sans réserve, d'autant plus volontiers que ces idées furent toujours celles de *L'Art moderne*; mais on ne saurait mieux les formuler que l'a fait M. Delsaux à qui nous adressons nos félicitations sincères. Notre espoir est qu'il continue cette salutaire campagne.

« Est-il vrai que les achats aillent aux artistes de mérite et est-il certain que les commandes soient données aux gens de talent et de tempérament ?

Nous ne le croyons pas, et *il faut protester*, il est grand temps, contre la distribution de la manne gouvernementale aux souples, aux intrigants et aux faiseurs.

Sauf quelques exceptions excessivement rares de méritantes, à qui l'on a octroyé des commandes, tous les achats, faveurs et subsides ont été donnés, dans des conditions burlesques et ridicules, à des personnages sans talent et qui n'avaient pour eux que leurs relations ou leur adresse.

Nous ne pouvons citer aucun nom, mais ils sont sur nos lèvres, ô chers artistes, et qui d'entre vous, après une visite au Musée moderne, ne sort sous l'impression de colère et de tristesse, en voyant l'élite de l'art belge représentée mesquinement ou même pas du tout.

Boulangier, dont la dernière exposition posthume a montré des merveilles, est là avec trois toiles de mérite inférieur. *L'Orage*, *l'Etang du Moulin Gris* et d'autres chefs-d'œuvre nous restent présents à la mémoire, et il est pénible de constater qu'un étranger ne pourra jamais, par le Musée de Bruxelles, connaître l'admirable maître brabançon.

Ne conviendrait-il pas que l'œuvre des jeunes artistes, actuellement soumis au régime humiliant des subsides, fut acquise par l'Etat pour les musées de province, les mairies, les édifices, — et pourquoi pas les écoles ?

Nous manquerions moins de Boulangier, de De Braekeleer, de Dubois, d'Artan, pour ne parler que des morts, si l'on avait agi ainsi du temps de leurs débuts. Ce serait comme le stage, une sorte de musée au titre secondaire et où plus tard on n'aurait plus qu'à puiser pour parfaire, au Musée des modernes si déplorablement vide et incomplet, l'histoire des variations de la pensée chez l'artiste arrivé à la définitive maîtrise.

Pourquoi les artistes, par leurs votes, ne pourraient-ils pas désigner les œuvres de mérite ? »

L'idée indiquée par M. Delsaux en dernier lieu est vraiment

digne d'être prise en considération toute particulière. Plus d'un amateur, en Belgique et en France, s'est fait une collection précieuse, à des conditions d'une extrême modération, en achetant les premières œuvres des jeunes artistes regardés comme de grandes espérances par la critique d'avant-garde.

Dire à l'Etat de faire ainsi est un conseil parfait qui, s'il est pratiqué, atteindra ce double but : Encourager l'Art et former une considérable réserve pour nos musées. Nous signalons ce point à MM. Delbeke et Buls pour la prochaine discussion du budget des Beaux-Arts.

## Esthétique des Villes (1)

### III. — POINT DE VUE ESTHÉTIQUE

Les administrateurs d'une grande ville qui a une histoire et qui conserve des restes du passé ne doivent pas se préoccuper uniquement des intérêts de la viabilité.

Une ville prospère doit fatalement se transformer, s'adapter à des besoins nouveaux.

Mais cette évolution ne doit pas se faire brutalement, elle doit s'opérer avec un respect filial pour tout ce qui peut, sans inconvénient, être conservé de souvenirs anciens.

Les architectes produiront les plans de rues et de monuments les plus satisfaisants pour l'œil, les plus originaux et les plus durables, en tirant parti des accidents topographiques, des exigences pratiques et des nécessités imposées par l'usage auquel les monuments sont destinés.

Le beau mérite de commencer par tout niveler, de planter sur le sol aplani un décor monumental tiré de toutes espèces de souvenirs classiques ! Puis de loger tant bien que mal, derrière une façade théâtrale, les services auxquels le bâtiment est destiné !

Combien plus intéressante et plus vivante sera l'œuvre de l'architecte qui, prenant corps à corps les difficultés de sa tâche, aura complété le panorama urbain par un ensemble monumental s'adaptant à la topographie du site, satisfaisant aux exigences de la circulation, tirant parti des accidents de terrain, des différences de niveau, des nécessités de la distribution intérieure, pour produire une construction ayant la saveur du terroir et non la banale beauté qui se rencontre dans toutes les capitales d'Europe et d'Amérique.

Bruxelles partage avec Lisbonne, Edimbourg et Constantinople l'avantage d'être construit sur un terrain inégal et d'offrir ainsi des points de vue variés sur ses quartiers inférieurs et sur ses monuments.

Il ne faut pas hésiter à détourner une rue de la droite inflexible ou à percer un pâté de maisons, si l'on peut obtenir par là une vue sur un clocher ou sur un monument intéressant.

Les églises gothiques, construites à une époque où les rues resserrées entre les remparts d'une ville fermée formaient un labyrinthe de voies tortueuses et étroites, perdent leur caractère d'élanement vertical quand on les isole trop ou qu'on les montre de trop loin.

Les édifices en style classique demandent au contraire un point de vue plus étendu, parce qu'ils s'étalent horizontalement et que leurs dimensions symétriques s'apprécient mieux à distance.

Il faut encore tenir compte de ce fait que nous ne pouvons apprécier

(1) Suite. — Voir notre dernier numéro.

cier les dimensions d'un édifice qu'à la condition de trouver un point de comparaison dans son voisinage.

C'est pour ce motif que nous nous sommes toujours énergiquement opposé à ce que l'on fit le vide autour de notre Palais de Justice. Sa principale qualité est sa grandeur ; pour que celle-ci nous frappe, il est indispensable de conserver dans son voisinage de modestes habitations pour lui servir de repoussoir et d'échelle. Isolez le colosse et vous le rapetissez.

### IV. — POINT DE VUE ARCHÉOLOGIQUE

Les vieux monuments, les vieilles maisons présentant un caractère artistique ou rappelant un souvenir historique, demandent à être préservés de la pioche des niveleurs, et il ne faut pas hésiter à dévier une rue pour les épargner.

Nous ne pouvons jeter les yeux sur un vieux plan du Bruxelles du XVI<sup>e</sup> siècle sans déplorer amèrement la disparition de nos portes (sauf la porte de Hal). Il suffit de voir combien celle-ci contribue à la beauté de nos boulevards, pour s'imaginer l'effet qu'eussent produit les autres, si, isolées des murailles qu'il était impossible de conserver, entourées de squares, convenablement restaurées, elles ornaient encore nos promenades.

Trop souvent, les municipalités se laissent entraîner à laisser démolir des restes d'anciennes constructions, parce qu'elles s'imaginent que leur conservation ne présente pas un intérêt assez puissant pour justifier la dépense qu'entraînerait leur restauration.

On oublie que si, prise isolément, chacune de ces constructions offre peut-être un mince intérêt, leur ensemble contribue à l'aspect pittoresque de la capitale.

Les pierres parlent à l'esprit ; elles racontent les souffrances, les luttes, les triomphes des ancêtres ; donnent un corps et une scène aux faits des chroniques ; elles excitent la curiosité de la jeunesse et la rendent avide de connaître les événements dont elles ont été les témoins muets ; elles évoquent pour ceux qui connaissent l'histoire le tableau des faits qui se sont déroulés devant elles ; elles rattachent le présent au passé et font retentir dans la ville un accent vénérable et original qui tranche sur l'uniformité et la banalité de la vie moderne.

Conservons donc précieusement ces témoins du passé.

### V. — PLACES PUBLIQUES

Autrefois, les places publiques étaient uniquement des marchés : la Grand-Place en a conservé le souvenir dans son nom flamand ; la place de Louvain était le marché au bétail ; le Sablon, le marché aux chevaux ; les marchés au Bois, aux Pores, au Fromage, aux Grains, aux Herbes, aux Peaux, aux Poulets rappellent encore aujourd'hui leur destination primitive.

Quand une place n'a pas de destination utilitaire, elle est morne et déserte ; elle est une création artificielle manquant de vie et ne justifiant pas son existence.

### VI. — PLANTATIONS

L'administration communale de Bruxelles s'est efforcée d'en user le plus possible, et partout où elle a trouvé moyen de planter un arbre, elle l'a fait. Nous voudrions que, dans tous les projets d'embellissement de la capitale, on s'efforçât de ménager des espaces pour des plantations.

Quand on examine un plan de Bruxelles du XVI<sup>e</sup> et même du XVII<sup>e</sup> siècle, on constate que de Schaerbeek à l'abbaye de la Cam-

bre s'étendait un chapelet de viviers, d'étangs, de petits lacs, alimentés par le Maalbeek.

Si, au lieu de créer à grands frais de déblais et de remblais une avenue assez monotone, de la porte Louise au Bois, on avait profité des dispositions naturelles du terrain pour encadrer ces étangs de promenades un peu plus développées que le cadre trop maigre de végétation conservé autour des étangs d'Ixelles, on aurait conduit le piéton jusqu'au Bois par une des plus admirables promenades qui se puissent imaginer, et l'on aurait amené la construction de villas mi-urbaines entourées de jardins comme on en voit autour de Francfort et de La Haye.

Les espaces plantés offrent aussi le moyen de ménager de beaux points de vue. Le parc public de Laeken permet au spectateur d'embrasser l'énorme fouillis d'habitations ponctué de pignons, de tours et de dômes que présente l'agglomération bruxelloise.

#### VII. — LES FAUBOURGS.

Autour de Bruxelles, où se révèle une préoccupation esthétique, s'étend et se développe une ceinture de faubourgs où malheureusement aucun effort ne vient atténuer la banale sécheresse, l'insignifiance absolue de longues rues uniformes, de quartiers lotis uniquement au point de vue de la vente des terrains ; à part la coquette maison communale d'Anderlecht et celle plus majestueuse de Schaerbeek, dues au même architecte de goût, aucun monument, aucune plantation ne viennent corriger le manque d'intérêt que présente cet amas informe de maisons déjà plus nombreuses que celles de la cité mère.

Ce qu'il faut déplorer amèrement, c'est l'abatage de tous les arbres qui bordaient les grandes chaussées autour desquelles ces faubourgs se sont tout d'abord développés ; quelles belles avenues elles eussent formées menant, par une transition naturelle, aux champs verdoyants.

Si les administrations de ces sites campagnards avaient non seulement eu du goût, mais avaient bien compris leurs intérêts, elles se fussent efforcées de conserver à leurs communes leur caractère agreste en ménageant les bouquets de vieux arbres, les allées ombreuses, les points de vue ; en imposant la servitude d'un jardinet devant les maisons ; ce qui aurait amené les habitants à les orner de plantes grimpantes et aurait conservé un aspect riant au village devenu bourg.

(A suivre.)

#### CONCERTS

M. Sarasate et M<sup>me</sup> Bertha Marx se sont fait entendre jeudi, au deuxième concert classique de la Maison Schott. On connaît le jeu prestigieux du célèbre violoniste, qui triomphe avec une aisance rare des plus épineuses difficultés. M<sup>me</sup> Marx, qu'on n'avait guère eu l'occasion d'applaudir à Bruxelles jusqu'ici, est une pianiste de premier ordre, au jeu énergique et caressant à la fois, au toucher merveilleusement délicat. Les deux artistes ont été très applaudis, rappelés et bissés. Leur virtuosité exceptionnelle a ébloui et charmé. Il est fâcheux que le programme fût aussi complètement dénué d'œuvres de valeur sérieuse. La *Suite* de Goldmark, la *Fée d'amour* de Raff, les *Danses slaves* de Dvorak peuvent être très propices à mettre en vive lumière la virtuosité d'un artiste. Mais il faut reconnaître qu'ils sont tous trois de bien pauvre inspiration musicale. La *Sérénade andalouse* de Sarasate et la *Mazurka* de Zarzicki, ajoutées au programme à la demande

du public, en ont, il est vrai, paru d'autant plus attrayantes et ont, tout au moins, apporté un parfum de « folklore » à l'herbier de la Maison Schott.

\*\*\*

M<sup>lle</sup> Michaux a organisé la semaine dernière une jolie séance musicale, dans laquelle elle s'est fait entendre comme cantatrice et comme actrice. Elle a remporté un succès mérité. On a vivement applaudi la chanteuse, qui a dit en excellente musicienne l'air de *Samson et Dalila* et le duo de *L'Amour médecin* avec son ancien professeur, M. Henri Heuschling. La comédienne n'a pas été inférieure à la cantatrice dans *la Servante maîtresse*, l'exquise partition de Pergolèse, dans laquelle M<sup>lle</sup> Michaux avait pour partenaires MM. Soyez et Montil.

M. Heuschling, l'excellent baryton, et M<sup>lle</sup> Ruegger, une toute mignonne violoncelliste, élève de M. Ed. Jacobs, ont prêté leur concours à cette séance, au cours de laquelle on a entendu une *Élégie* de M. P. Goossens. L'auditoire, très nombreux, a fait fête aux artistes.

#### « Les Aveugles » en Amérique.

On a joué il y a quinze jours, à New-York, au Berkeley Lyceum, *les Aveugles* de Maurice Maeterlinck. Le programme contenait le curieux exposé que voici :

« Dans *les Aveugles*, Maeterlinck prend le motif de *l'Intruse*, qui est la Mort, fait physique, comme symbole d'une Mort plus profonde, qui n'est pas moins un fait, mais qui est une Intruse plus importante encore, la Mort d'une vieille époque, au seuil d'une ère nouvelle, en face d'une humanité aveuglée sur la signification de ce fait. Les hommes et les femmes sont séparés les uns des autres. Le bon prêtre, celui qui fut le guide dans l'ancien ordre des choses, repose au milieu d'eux, impuissant, mort. Ils l'appellent en vain. Ils se demandent quelle est la valeur de l'intuition morale de la femme. La « règle des anciens hommes » pèse encore sur eux ; ils balbutient des choses incohérentes, dans la terreur de leur impuissance. La signification de cette étrange et lugubre scène, c'est qu'il n'y a pas d'espoir pour les hommes tant qu'ils chercheront une autre aide que celle qu'ils peuvent trouver en eux-mêmes. »

Cette conclusion pratique, nous écrit notre correspondant, c'est l'opération mathématique que tout homme d'affaires improvise avec les chiffres qu'on met devant lui, c'est la déduction, l'application immédiate à la vie que fait l'Américain d'un poème qui chante l'angoisse des hommes perdus, tâtonnants, anxieux, abandonnés par les vieilles fois qui s'éteignent et par la science qui reste haut dans son phare, — d'un poème dont la dernière image est celle d'un petit enfant qui seul a les yeux ouverts et qui n'a que des cris pour annoncer une aurore nouvelle ; nul ne peut nommer encore celle-ci bien que les plus intuitifs la présentent.

C'est égal, si on comprenait Maeterlinck de cette façon, ici, ce ne serait déjà pas si mal.

Cela se joue au « Berkeley Lyceum, American Academy of the Dramatic Arts », où on donne non seulement des cours « de lecture à haute voix dans les salons et de représentations dramatiques privées », mais aussi des leçons « d'adresse et de charme dans l'art journalier de la conversation et de l'action expressive » ; des cours d'élocution, de pantomime (renfermant le geste, la tenue, la culture physique, ou éducation physique si vous préférez) ; des

cours de tout ce qui concerne l'opéra, des cours d'escrime et de danse, mais seulement de la danse la plus « élevée » (*higher art*).

Pour bien marquer la tendance de Maeterlinck on encadre *les Aveugles* de deux vaudevilles, « pris à l'école réaliste moderne », lisez : deux amplifications de faits divers quelconques.

Voyez-vous cette race au cerveau très développé, jouissant de tout art par l'esprit, la comparaison, le raisonnement, et encore incapable d'une sensibilité ou d'une passivité suffisante pour être impressionnée d'une façon sentimentale par l'art? Dans quel musée d'Europe tolérerait-on d'affreuses copies pour faire repousser aux chefs-d'œuvre; dans quels concerts jouerait-on du César Franck et des valse?

Tout cela n'offusque pas les Américains, sauf ceux qui connaissent le décorum artistique. L'éducation de leur sensibilité n'est pas encore faite. Ils comparent et jugent, souvent très lucidement, mais ils ne souffrent pas, ils ne jouissent pas par l'art, comme nous.

## PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira dans les galeries du Musée moderne, le samedi 17 courant, à 2 heures. La liste, irrévocablement close, des objets admis comprend 500 objets d'art exposés par 85 artistes. Trois salles seront spécialement affectées aux arts appliqués. Ce sera, on le voit, une exposition d'une importance et d'un intérêt exceptionnels.

Le prix d'entrée est fixé à 5 francs le jour de l'ouverture, à 1 franc les autres jours. Le dimanche, 50 centimes.

Voici les programmes des quatre superbes concerts que donnera, au Salon de la *Libre Esthétique*, le QUATUOR YSAYE :

I. — JEUDI 22 FÉVRIER, à 2 h. 1/2 précises.

1. *Quintette à deux basses en ut majeur* (op. 163) (F. Schubert). — 2. *Fantaisie et Portraits de musiciens* pour piano (inédits). Première audition (P. de Bréville). — 3. *Concert* pour violon et piano, avec accompagnement de quatuor à cordes (redemandé) (E. Chausson).

II. — JEUDI, 1<sup>er</sup> MARS. (Séance consacrée aux œuvres de M. Claude-A. Debussy. Soli, orchestre et chœurs.)

1. Quatuor (inédit) en *sol mineur* pour instruments à cordes. Première audition. — 2. Poèmes d'après Baudelaire. Première audition. — 3. *La Damoiselle élue*, d'après D.-G. Rossetti (soli, chœurs pour voix de femmes et orchestre). Première audition. — 4. *L'Après-midi d'un faune*, d'après S. Mallarmé (orchestre). Première audition.

III. — JEUDI, 8 MARS.

1. Quatuor (inédit) pour instruments à cordes (Guy Ropartz). Première audition. — 2. Sarabande et Chaconne extraites de la Sonate en *ré mineur* pour violon J.-S. Bach). — 3. Quatuor en *ré majeur* pour instruments à cordes (redemandé) (Vincent d'Indy).

IV. — JEUDI, 15 MARS.

1. Onzième quatuor (op. 95) en *fa mineur* (Beethoven). — 2. Quatorzième quatuor (op. 131) en *ut dièse mineur* (Beethoven). En vue de varier autant que possible l'intérêt des programmes, le QUATUOR YSAYE s'est assuré le concours de M<sup>lles</sup> Angéline Delhay et Callemien, cantatrices, de MM. Demest, ténor, professeur au Conservatoire de Bruxelles, Pierret, pianiste à Paris, Henri Merckx, violoncelliste solo au Théâtre de la Monnaie, des chefs de pupitre des concerts du Conservatoire et du *Choral mixte* dirigé par MM. Léon Soubre et Carpay.

Des abonnements à 20 francs peuvent, dès ce jour, être souscrits chez MM. Breitkopf et Härtel, éditeurs, Montagne de la Cour, 45, à Bruxelles, et donnent droit à une place réservée pour toute la série des concerts.

C'est M<sup>lle</sup> Kempees, une cantatrice dont on dit grand bien, qui a été chargée de l'interprétation des deux œuvres vocales qui figurent au programme du Concert Siegfried Wagner (*Traume*, étude pour *Tristan et Isolde* et *la Mort d'Isolde*).

Ajoutons à ce propos que M. Siegfried Wagner compte diriger lui-même toutes les répétitions préparatoires.

Plusieurs étudiants et anciens étudiants ayant manifesté l'intention d'offrir un souvenir à leur recteur démissionnaire, M. Hector Denis, M. Motte, l'excellent peintre dont *l'Art moderne* a souvent signalé le talent profond et très personnel, a déclaré spontanément, que par respectueuse sympathie pour le savant, il prenait l'engagement de faire son portrait.

M. Motte termine celui de M. Van Elewyck que l'on verra à la *Libre Esthétique*.

L'intensité de caractère et d'expression qu'il a concentrée sur cette tête est faite pour plaire à ceux qui ont parlé en termes élogieux de son dernier Salon.

Nous apprenons à regret la mort d'un jeune compositeur belge, M. Xavier Carlier, emporté par le typhus à Saint-Petersbourg où il s'était fixé depuis deux ans. Il laisse un grand nombre de mélodies, un *Ave Maria* pour chant, piano et violoncelle, un *Trio*, une *Marche funèbre héroïque*, une *Marche nuptiale*, un *Chant du soir* pour orchestre, et diverses compositions encore inédites : *La Neige*, *Chapelle ardente*, *Humanitas victrix* (légende symphonique), etc. M. Carlier est mort à 32 ans, au moment où il était arrivé à conquérir en Russie une situation brillante.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 5 février, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Vénézuëla, Colombie, Equateur, Pérou*. — A 3 heures. Applications des Arts. M. LAMBOTTE : *Extension de la Renaissance des arts en Europe*.

7 février, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *Les Révolutions de 1848*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M<sup>me</sup> CHAPLIN : *English realism*.

8 février, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : Histoire de l'Art : *Albert Dürer*. — A 3 heures. Littérature française. M<sup>lle</sup> TORDEUS : *Augustin Thierry*.

Exposition d'affiches (œuvre de bienfaisance). Palais provisoire des Fêtes. — Dimanche, 4 février, à 2 heures. Concert par la musique de la garde civique à cheval. — Jeudi, 8 février, à 2 heures. Concert par la musique du régiment des carabiniers.

L'Exposition est ouverte tous les jours, de 9 heures du matin à 4 1/2 heures du soir.

M. Théophile Ysaye, frère de l'éminent violoniste, vient d'obtenir à Lausanne, dans l'exécution du Concerto en *ut mineur* de Beethoven et des *Variations symphoniques* de César Franck, un succès retentissant.

On sait que M. Ysaye s'est fixé depuis quelques années à Genève où il professe. Élève du Conservatoire de Liège, puis de Théodore Kullak, il a achevé ses études musicales sous la direction de César Franck dont il est l'un des meilleurs interprètes. Les journaux suisses vantent à l'envi son mécanisme prestigieux et le sentiment artistique dont il anime les œuvres qu'il exécute.

D'autre part, M. Eugène Ysaye est allé, la semaine dernière, moissonner les applaudissements à Glasgow et à Edimbourg où il a joué aux concerts symphoniques de la *Choral Union*.

Le nom d'Ysaye porte décidément au loin la réputation artistique de la Belgique.

Le tombeau de César Franck au cimetière Montparnasse, à Paris, est aujourd'hui terminé.

C'est un monument d'une imposante simplicité dont l'exécution avait été confiée à un jeune architecte déjà célèbre, M. Redon, par les élèves et les amis de l'auteur des *Béatitudes*.

Au milieu d'une ornementation de style roman, se détache un superbe médaillon en bronze de César Franck par le maître Rodin. On se souvient que ce médaillon fut exposé l'an dernier au Salon des XX.

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*  
**ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS**  
**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES**  
**ET A TERME FIXE**  
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.  
**RENTES VIAGÈRES** aux taux de **10, 15 et 17 p. c.**,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
*du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

PIANOS

VENTE  
ÉCHANGE  
LOCATION

Paris 1867, 1878, 1<sup>er</sup> prix. — Sidney, seuls 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix  
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BRUXELLES  
rue Thérésienne, 6

## GUNTHER

SALLE DE L'ALHAMBRA  
Dimanche 11 mars 1894, à deux heures  
**GRAND CONCERT SYMPHONIQUE**  
sous la direction de

## Siegfried WAGNER

DE BAYREUTH

avec le concours de M<sup>lle</sup> KEEMPEES, cantatrice à la Cour de Hollande  
et l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles.

1. **Der Fliegende Holländer** (Ouverture) . R. WAGNER.
2. A) **Die XIV Engel**. Traumpantomime aus dem Märchenspiel *Hänsel und Gretel* . E. HUMPERDINCK.  
B) *Träume*, étude pour *Tristan et Isolde* (M<sup>lle</sup> KEEMPEES) . . . . . R. WAGNER.
3. **Tasso**, Lamento e trionfo . . . . . F. LISZT.
4. **Tannhäuser**. (Ouverture und Bacchanale). R. WAGNER.
5. **Siegfried-Idyll** . . . . . R. WAGNER.
6. **Tristan und Isolde** Vorspiel und Verklärung (M<sup>lle</sup> KEEMPEES) . . . . . R. WAGNER.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES  
**N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise**  
Bruxelles. — Téléphone 1384

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

POLÉMIQUE SÉMITICO-BIBLIQUE — EXPOSITION D'AFFICHES. — ÉTUDES JAPONAISES. — AU CONSERVATOIRE. — LE CHANT DE LA CLOCHE, de Vincent d'Indy, à LIÈGE. — THÉÂTRE-LIBRE DE PARIS. *L'Assomption d'Hannele Mattern.* — PETITE CHRONIQUE.

### POLÉMIQUE SÉMITICO-BIBLIQUE

Un Essai biblique de M. Edmond Picard, par A.-J. DELATRE, de la Société de Jésus. In-8°, 45 p. Bruxelles, Société belge de librairie, 1894. (Extrait de la *Revue générale.*)

La réponse délinéée par M. A.-J. Delattre, S. J. (membre de la Société de Jésus), à l'étude de M. Edmond Picard, *Contribution à la Revision des Origines du Christianisme*, vibre de la fougue apostolique mais manque de charité chrétienne. Elle fustige plus volontiers qu'elle ne corrige. Et quand elle corrige, elle ne le fait assurément pas en riant mais en s'encolérant. C'est pourtant une bonne et efficace manière que celle résumée en l'adage : *Castigare ridendo mores — et libros.*

M. E. Ledrain, l'auteur de la nouvelle traduction de la Bible qui donne lieu à tout ce tapage (car le *Patriote* aux cymbales retentissantes a cru devoir se mêler

de cette affaire sous la rubrique « M. PICARD HÉBRAÏSANT ») a riposté au révérend père par cette note énergique parue dans *l'Éclair* (de Paris) du 7 février :

« Un jésuite belge, fort connu par la violence de ses « polémiques, me fait la gracieuseté de m'envoyer une « diatribe contre moi et contre M. Edmond Picard, « l'illustre orateur qu'il appelle ironiquement mon dis- « ciple. J'accuse à mon insulteur réception de son *fac- « tum*. Qu'il n'attende pas que je lui réponde, ni même « que je le nomme jamais. Le clergé français, surtout « le clergé de Paris si courtois, nous a habitués à d'au- « tres procédés et à une autre politesse. »

Nous nous excusons, au nom de notre collaborateur, pour la qualification ambitieuse dont M. Ledrain le gratifie. Mais comme l'œuvre que M. Delattre a prise à partie avec un entrain si peu évangélique, n'est que la mise en livre d'articles parus dans *l'Art moderne*, bien accueillis en leur temps, augmentés de quelques études nouvelles, nos lecteurs liront sans doute avec intérêt les éléments de cette polémique où l'emportement du croyant fait contraste avec le calme du mécréant. Ce calme est, du reste, facile à celui-ci, sa seule préoccupation, dans les recherches bibliques auxquelles il a consacré ses loisirs, ayant été de soumettre aux curieux et aux lettrés quelques-unes de ces hypothèses si naturelles depuis que l'Histoire, s'engageant en de nouvelles méthodes, essaie de *réviser* les

vieux concepts, et qui, fréquemment déjà, quoique venues de profanes, ont eu la fortune de se faire accueillir définitivement par les savants libres de tout parti pris religieux.

M. Edmond Picard avait abordé les six sujets suivants, dignes certes de fixer l'attention des esprits indépendants et chercheurs : I. Les Traductions de la Bible; II. Les Benè-Israël suivant l'Ancien Testament; III. Les Psaumes; IV. Le Molochisme juif et les Prophètes; V. Le Livre de Job; VI. La Race de Jésus.

M. Delattre ne s'attaque guère qu'aux nos I et IV. M. Picard y avait consacré une quinzaine de pages. Son bouillant et abondant contradictoire y répond par quarante. L'honneur est grand! Il mêle au surplus constamment l'éloge au sarcasme, non sans exagération dans les deux sens. Il traite son adversaire comme s'il était un Renan au petit pied. Encore une fois l'honneur est grand!

Voici son début; il échantillonne assez exactement sa manière : « UN ESSAI BIBLIQUE DE M. EDMOND PICARD. Malgré son titre, le présent article n'a aucune prétention à l'intérêt scientifique : c'est une simple moralité. Je veux établir cette vérité qu'un homme de valeur, et dans le cas présent un jurisconsulte de grande réputation, un avocat éminent, un écrivain distingué, risque fort, en s'aventurant sur un terrain qui n'est pas le sien, de n'y trouver place qu'au-dessous des plus infimes. »

Comme on le voit, l'auteur ne vous soulève vers l'Empirée que pour mieux vous laisser retomber dans le Scheol de son dédain. M. Picard ne vaut pas la peine qu'on s'occupe de lui pour la science, mais pour la morale seulement; le père jésuite s'en charge, en quarante pages! Sa longue diatribe nous a paru confuse en son ensemble, et légèrement dans les gesticulations du kangourou boxeur. On nomme cela : tirer la canne devant l'Arche.

Deux préoccupations principales émergent de l'œuvre de M. Delattre. D'abord de signaler que sa victime ne connaît ni l'hébreu ni l'arabe : elle n'a jamais fait difficulté d'en convenir. Il est, au surplus, fort difficile de savoir qui connaît l'hébreu et l'arabe. Les points de comparaison manquent. Que de fois tout se borne, vérification faite des théologiens les mieux assis en réputation d'érudits, à une connaissance qui ne dépasse pas la science linguistique des gouvernantes de demoiselles qui disent savoir l'allemand et des interprètes d'hôtel qui affirment parler portugais. Les reproches de M. Delattre à ce sujet nous paraissent, du reste, d'une minutie épouilleuse. Citant le nom du père d'Isaïe, Amoc, M. Picard n'a pas mis de cédille sous le *c*. (Il est vrai qu'à deux pas de là il écrit Amos, marquant bien que le *c* a la valeur de l'*s*.) De même quand il écrit Micraim, le nom de l'Égypte. Ces deux cédilles

manquées ne démontrent-elles pas avec la splendeur de l'évidence que cet avocat (ah! ce que ce reproche d'être avocat revient souvent dans les vitupérations du révérend!) n'a aucune qualité pour s'occuper de l'Ancien Testament. D'autant plus qu'il ne sait pas non plus qu'Eloah est le singulier du pluriel Elohim! Qu'est-ce que vous voulez faire d'un monsieur qui n'est pas plus ferré sur les déclinaisons!

Chose plaisante, à la page 335 de la livraison de *la Revue Générale* où M. Delattre catédrise ainsi, un autre orthodoxe, aux initiales T. L., emploie Elohim pour le singulier absolument comme le pauvre avocat qui s'est risqué à toucher la Bible. On y lit : « Une étude sérieuse de ces ouvrages lui aurait appris ce qu'il faut penser des audaces de M. Ledrain lorsqu'il fait d'Elohim un Dieu particulier d'Israël, une espèce de Moloch, tandis que la Bible commence par ces mots : « Au commencement Dieu (Elohim) créa le ciel et la terre. » Il aurait vu encore que celui qui se dit « le Dieu (Elohim) d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » est le même qui se dit « le Dieu vivant, le Tout-Puissant, le Créateur, etc. »

De grâce, entendez-vous, messeigneurs les hébraisants du sanctuaire!

Voilà pour l'hébreu! Quant à l'arabe, voici une pué- rilité non moins amusante. On connaît la formule fataliste habituelle aux fils de Sem : Allah l'a voulu! M. Picard l'écrit *Insha Allah!* Il faut trois mots et non deux, clame le nerveux jésuite : *In sha Allah!* Il faut trois mots! Quelle superbe occasion de grosse querelle! Détail piquant, l'orthographe de M. Picard lui fut indiquée par Sidi Kassem, ingénieur du sultan du Maroc, longtemps attaché à l'établissement Cockerill, qu'il rencontra à Fez en 1888; elle est de la main de Kassem sur son carnet de voyage. Il faudra envoyer là-bas M. Delattre pour apprendre aux Fasites la grammaire arabe. C'est très salubre et très apaisant un voyage en ces pays hors commerce.

Mais cela n'est que l'amusette de la porte. Où M. Delattre gonfle surtout son érudition et son imagination, c'est en prêtant à M. Picard cet anachronisme monstrueux d'avoir placé la première captivité babylonienne avant le VII<sup>e</sup> siècle, alors qu'on est généralement d'accord qu'elle commença à la fin du VII<sup>e</sup>, vers 607—606, deux cents ans plus tard.

Il est extrêmement curieux de voir comment l'argumentateur pieux manœuvre pour aboutir à cette imputation ridicule relative à un fait enseigné (lui-même le reconnaît) dès l'école primaire. Vraiment, il se montre en ceci tout à fait jésuite... dans le bon sens du mot.

M. Picard, résumant le beau livre de G<sup>te</sup> Tridon : *LE MOLOCHISME JUIF*, qui apparaît à M. Delattre satanique et sacrilège, (comme s'il en pouvait être autrement : un théologien et un libre penseur qui discutent

sont des duellistes qui se tournent le dos), avait écrit (les italiques sont de M. Delattre) :

« Il (Tridon) expose que *jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle*, Baal-Moloch, jusque-là le Jéhovah régulier, savoure tranquillement ses rations périodiques de petits enfants et rassasié ses regards du spectacle excitant des orgies sémitiques. On n'a jamais, jusque-là, entendu parler de Moïse et de ses lois qu'Esdras, plus tard, constitua tout d'une pièce; Jahvé-Cebaoth n'a jamais antérieurement donné à son peuple des ordres humains et pacifiques. Or, *c'est à cette époque que les Prophètes*, que M. Ledrain a traduits dans ses cinquième et sixième volumes, *s'élèvent pour la première fois contre les cruautés séculaires et affirment la réprobation, inconnue jusqu'alors, de Jéhovah pour l'orgie et le massacre*. Cette initiative hardie inaugure leur ère héroïque et lyrique. Elle concorde avec l'apparition, sur la scène judaïque, des Assyriens »

M. Picard, non plus que Tridon (le savant et courtois jésuite affecte de les géminer en cette firme Tridon-Picard) ne parle, en ce passage, de la captivité de Babylone. Ils se bornent, en parlant du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à dire que cette époque « concorde avec l'apparition, sur la scène judaïque, des Assyriens ». Or, tout le trompe-l'œil et la malice de M. Delattre consistent à assimiler cette dernière phrase à cette autre, « la première captivité », et à s'écrier alors d'une voix tonnante : Anachronisme monstrueux ! Preuve écrasante d'ignorance ! La captivité est de 607 et on la met au VIII<sup>e</sup> siècle ! Voici ses propres termes :

« Ainsi, à partir de l'apparition, au VIII<sup>e</sup> siècle, des prophètes initiés aux doctrines aryennes à *Babylone durant la captivité*, M. Picard, qui s'amalgame avec Tridon et en adopte les vues, sans savoir où cela le mène avec ses propres inventions, place dans l'histoire des Juifs une période de quatre cents ans, remplie par les luttes religieuses, aboutissant à la ruine du temple, à l'asservissement sous une domination étrangère et, ajoutent les histoires saintes, conformément à la persuasion générale des savants de tous les siècles, à *la captivité de Babylone*. O le prime-sautier ! »

Du calme, ô révérend père. Et, s'il est possible, un peu de conscience. C'est à la page 79 que Tridon a écrit le passage cité plus haut. Qu'a-t-il entendu, et avec lui M. Picard qui le cite, Tridon-Picard, par ces deux expressions : « Jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, » — « l'apparition des Assyriens sur la scène judaïque » ? Qu'est-ce qui vous permet de dire que cela équivaut « à la première captivité » ? N'auriez-vous pas ouvert le livre de Tridon où l'emprunt est fait, ô impétueux et superficiel polémiste ! Voici, en effet, ce qu'on y trouve à la page 51, très près de là comme vous voyez. Tridon donne la chronologie hébraïque. Daignez remarquer les mentions et les dates en caractères gras.

## TROISIÈME ÉPOQUE

*Lutte des prophètes réformateurs contre le culte molochiste de Jéhovah.*

Jéroboam II, 817-766.	<b>Première apparition des Assyriens sur la scène juive vers 760.</b>	Amos,	Ozias, 803-752. Joathan, 755-737. Achaz, 737-723. Ezéchias, 723-694.
Zacharie, 766-765.		Osée,	
Sellum, 765.		Michée,	
Manahem, 765-754.		Abdias,	
Phacéa, 754-753.		Joël, Isaïe,	
Phacée, 753-726.		prophétisent.	
Osée, 726-713.			
Destruction du royaume d'Israël par les Assyriens, 718.			
Royaume de Juda seul.			

*Culte molochiste.*

Manassès, 694-640.

Amon, 640-639.

Josias, 639-609.

Réforme de Josias, avec l'aide du prophète Jérémie.

629.

Destruction des idoles. Première apparition et soi-disant découverte d'une loi nouvelle de Jéhovah pour les besoins de la cause.

Retour immédiat au culte molochiste, sous le successeur de Josias, Sellum ou Joachas.

609-608.

Joachim, 608-598.

Prise de Jérusalem par Nabuchodonosor.

606.

**Commencement de la captivité.**

Eh ! eh ! ça te la coupe, mon bon, dirait Vilano

Le couple siamois Tridon-Picard place le commencement de la captivité à l'époque classique 606, et non au VIII<sup>e</sup> siècle !!! M. Delattre, avec la sereine injustice d'une bonne conscience, leur attribue une bévue imaginaire. Il paraît que pour savoir l'arabe et l'hébreu, on n'en est pas moins fort étourdi en français et que l'esprit saint, qui inspire les fidèles, vagabondait pour l'instant :

Esprit saint descends, descends jusqu'en bas !

Non, dit l'Esprit saint, je ne descends pas.

En outre, Tridon-Picard montrent que par « la première apparition des Assyriens » qu'ils datent 760, ils n'ont jamais entendu la captivité, — puisqu'ils la placent 154 années plus tard, — mais uniquement les rapports entre l'Assyrie et Israël, guerres, expéditions, incursions, commerce, voyages.

Nous croyons que voilà le docteur *a quia*. Il est sur-

pris en flagrant délit de science romanesque d'accommoder les textes. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que si se *tromper* est excusable en ces obscures et difficileuses matières, où tout, les dates en particulier, est fluctuant et controversable, *tronquer* les doctrines ne l'est jamais, spécialement quand il est si facile de vérifier dans le livre même qu'on manipule suivant ses préjugés et ses partis pris fanatiques. Cela donne une très particulière saveur à ces deux lettres dont M. Delattre agrmente son nom : S. J., et nous permet de ne pas lui mettre le nez, pour le moment, dans quelques autres témérités d'une loyauté hasardeuse accomplies par sa plume capricante.

### EXPOSITION D'AFFICHES

Que cette exposition d'affiches apporte du neuf, non ! L'ensemble est très curieux, très amusant, mais surtout dénoteur de mauvais goûts atroces et de puffismes outranciers. O la gigantesque réclame, qui occupe actuellement, comme une des souveraines de ce temps, le grand palais de bois des Beaux-Arts inauguré, rue de Ruysbroeck, en sa provisoire laideur ! Il y a des monceaux d'affiches, tirant leurs feux d'artifice dans ces halls qui sentent le cirque. Toutes les divettes et sous-divettes, tous les singes de Paulus, tous les grimaciers de la chansonnette sont là, collés aux murs, dans un fracas de couleurs hurlantes. C'est une bataille des rouges, des jaunes, des verts et des bleus pour attirer les yeux. Toutes les inventions des liquoristes et des parfumeurs, les romans nouveaux, les athlètes des cirques, les féeries des théâtres, tout cela est figuré en personnages pareils à des gens de carnaval et dont les gestes appellent le public. Les affiches, c'est comme des tréteaux appliqués aux murailles. Cela fanfane, cela trompette, et la mêlée hariolée des teintes paraît lancer au monde qui passe comme des coups sonores de grosse caisse. C'est à qui organisera le plus tapageur tam-tam ou lancera le « ps'tt » le plus affriolant. Voilà le vrai cigare de la Havane, minauda une blonde demoiselle, un sourire dans l'œil, des tresses au dos, pareille à la Gretchen de la Réclame.

C'est le cirage qui fait des miroirs de mes bottes, hurle un singe rouge, en brandissant une bouteille cachetée comme un vieux flacon de vin de Bourgogne. Vous les avez vues vingt fois, cent fois, mille fois, les affiches et affichettes de ce genre, chez votre marchand de cigarettes ou votre bottier. Car elle s'insinue partout, l'affiche. Elle monte à l'assaut des murs et s'introduit dans les magasins, sous toutes les formes. Elle est devenue une chose importante, elle fait partie du décor de notre vie, c'est une compagne constante, une amuseuse de tous nos instants.

C'est pour cela qu'il est à désirer que beaucoup de Chéret, beaucoup de Lautrec, beaucoup de Grasset — les maîtres reconnus de l'affiche — surgissent. C'est eux qui la créent. Les Allemands, les Anglais, les Américains sont énormes et lourds dans leurs réclames. Ils luttent à coups de mètres carrés de papier peint. Seuls les Chéret apportent les fruits d'or de la joie et les sourires de la grâce. Ils ne forcent pas l'attention : ils l'attirent et la charment. Leur force réside surtout dans l'Art. Ils préparent des ragoûts épicés et délicats, des « dinettes d'art » comme disait J.-K. Huysmans. Aussi est-il à désirer que leur influence soit très grande.

Nous ne parlerons pas davantage de l'exposition d'affiches. Nous avons déjà maintes fois dit nos pensées et exprimé nos vœux à ce sujet. L'exposition actuelle, bien que très considérable et excellemment composée, n'apporte guère d'élément neuf au sujet duquel on puisse discourir. Le plus apporteur de neuf, c'est Lautrec, que nous retrouverons à la *Libre Esthétique*.

### ÉTUDES JAPONAISES

Une singulière petite carte-image de la Chine sur une espèce de papier buvard sec et bordée d'un mince ruban de soie bleu pâle ; de l'art à peu près, où le Beau n'arrive jamais qu'à une colline ou même à un tertre ; néanmoins, c'est assez intéressant. Des fleurs couleur grenade et fruits confits rouge orange, mais cette couleur bêtement comprise, où le peintre n'a vu que le délicieux. Ces fleurs sur un tordement de branches couleur de branche sans mousse, et sur les branches, deux manières de faisans gris et noirs, aux longues queues d'un outremer commun.

\*\*\*

L'art japonais est une traduction visionnaire de la vie et de la nature, une finesse inspirée : mélange singulier d'aspect chimérique et de note bourgeoise de tous les jours. C'est le Japon, la vie du Japon dans un idéal de décor de théâtre, de vie de tréteaux. Les personnages et les paysages paraissent toujours dans une sorte de furie tranquille : furie de couleur, de plis et de lignes bizarres, tourmentées et cassantes ; je dis plis et lignes, parce que cet art réputé seulement ou surtout coloriste, est aussi un art de lignes, de ligne à lui, bien entendu, faible trait recouvert et perdu dans une lumière de couleurs.

\*\*\*

Des élancements, sur les paravents, de longues gerbes de bord des eaux, entremêlées, avec, dans le paysage, des oiseaux, des nuages ou des papillons ; parfois rien ; et c'est un coin de nature, où l'air court avec une fraîcheur inouïe. Ces longues bandes brodées sont de véritables scènes intimes de la nature, mais suspendues dans un rêve.

\*\*\*

Les Japonais ont l'art de placer le jaune.

\*\*\*

Quelle vie dans les broderies, cette chose de fil ! Les papillons, les oiseaux, les fleurs, et surtout l'admirable et exquise façon de poser les papillons, parfaite imitation de la nature, en lignes obliques, courbés, comme placés sur le côté ! Et la manière de rendre la direction méchante de l'insecte !

\*\*\*

Il y a une ligne d'art qui commence en Russie et finit dans les deux empires de l'extrême Orient. L'Indoustan, la Perse, l'Asie Mineure, la Turquie, l'Arabie et tout le monde mahométan en forment une autre. La Cochinchine, Annam, Siam et la Birmanie tiennent des deux, et si, dans les arts chinois et japonais, on voit des manières, un goût, un peu de style même, un peu de voisinage indous, ces côtés indous sont les basses, les instruments relégués au dernier rang dans un art où la couleur est le vers, la mélodie et presque toute l'idée. Parfois au milieu des couleurs, je ne dirai pas fausses, mais quasi chimériques et planant dans cette hauteur de l'art où le Beau devient surnaturel, viennent des peintures véritables, de beaux effets poétiques ; par exemple, un lac ou un golfe bleuté sombre par la large mélancolie du soir.

\*\*\*

L'immobilité de la figure chez les Japonais est comme encore de cette influence indoue, d'immobilité de divinités bouddhistes. Toujours, dans la physionomie, une façon terrible et démoniaque, mais avec un peu de ce côté faux-fuyant du rêve. Une magnifique distinction des classes de la société; les pauvres surtout, les portefaix sentent même mauvais tant ils sont bien rendus. Il est vrai que les Japonais ont tous une odeur naturelle; mais, dans la représentation de l'art, le costume, l'air, le ton enlèvent la nature.

Un développement énorme, pompeux, sonore des plis des étoffes. Tout est toujours fait avec un idéal, rien n'est réellement la nature, sauf le *plat* de la couleur; tantôt l'idéal est avec une furieuse exagération, tantôt en lignes calmes comme celles de l'art grec, des puretés d'horizon, de lacs, de monts solitaires en minces filets dorés, et d'un horrible réalisme et d'une étonnante réalité à la fois. C'est de l'art sauvage aussi fin que l'art le plus arrivé des civilisations européennes, et toujours d'une finesse inspirée. Il s'impose réellement à nos cerveaux un peu las de produire de nous-mêmes et est la vraie nourriture nouvelle de nos esprits comme, du reste, tous les arts de l'Orient.

\*\*\*

L'art japonais a une sorte de fierté castillane. Les gens portent leur tête comme des cimiers de blasons et ont l'air eux-mêmes de blasons vivants, dans leurs larges costumes colorés et raidés.

J. R.

## AU CONSERVATOIRE

Notons, pour mémoire, et bien qu'il n'ait révélé aucune œuvre nouvelle, le concert du Conservatoire consacré à Beethoven. L'exécution de la symphonie héroïque et de la septième symphonie a été fort belle, émouvante parfois. M<sup>lle</sup> Marin a été chargée d'interpréter, en manière d'intermède, le récit et l'air de *Fidélis*, que précédait le « Chœur des Prisonniers » chanté par la section des hommes du chœur des Concerts. M<sup>lle</sup> Marin s'est tirée d'affaire en artiste intelligente et bien douée. Ce n'est pas précisément un morceau de débutante que la jeune cantatrice avait à exécuter. Elle l'a chanté correctement, d'une voix qui promet une artiste d'avenir.

### « LE CHANT DE LA CLOCHE » de Vincent d'Indy à Liège.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

M. Sylvain Dupuis, à qui Liège devra d'avoir connu la jeune école de musique française, vient de monter *le Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy.

C'était une lourde entreprise. Chœur de dames, chœur d'hommes, orchestre, il fallait mettre tout cela au point. Et si notre ville possède l'orchestre des Nouveaux Concerts et les chœurs de *la Légia*, qui sont rompus aux plus sérieuses difficultés, elle n'a pas de société chorale de dames habituées à d'artistiques exécutions d'œuvres difficiles. M. Dupuis a dû réunir des voix féminines en nombre suffisant pour se plier au long travail de préparation que leur inexpérience nécessitait.

Ces dames se sont trouvées nombreuses et dévouées; leur zèle, stimulé par la fervente admiration du chef pour l'œuvre de Vincent d'Indy, a triomphé de toutes difficultés et c'est avec une ardeur entraînant qu'elles ont tenu leur importante partie.

L'exécution du *Chant de la Cloche* est des meilleures que nous ayons entendues à Liège.

Seules ont laissé à désirer les dames solistes; nous faisons exception pour M<sup>me</sup> Fick-Wéry et M<sup>lle</sup> L. Radoux qui chantaient les Esprits du rêve.

M. Désiré Demest chantait Wilhem. Son incomparable diction, sa voix chaude, mordante y font merveille. Il a dit ce rôle écrasant avec une justesse d'accent et une variété d'expression admirables.

*La Légia* a chanté les chœurs d'hommes avec son habituelle perfection; habile à se pénétrer du rythme, elle a souci des plus délicates nuances et ne perd dans la recherche de l'exactitude rien de son généreux enthousiasme.

Quant à l'orchestre, il a donné avec un ensemble superbe, mettant toute chose en exacte valeur: la distinction et la variété des rythmes, l'élégance de la phrase, les joyeuses et triomphales sonorités. Il semblait, comme Sylvain Dupuis — qui a dirigé avec une réelle maîtrise — pénétré de l'œuvre de Vincent d'Indy.

Je n'ai plus à dire ici les beautés de cette œuvre. Il faudrait, pour les détailler, reprendre tableau par tableau le poème lyrique que le jeune maître français, l'animant de son attachante personnalité, a développé sur *la Cloche* de Schiller. Et *L'Art moderne* l'a maintes fois déjà analysé (1).

Vincent d'Indy a trouvé des accents d'une sincérité et d'une intensité enveloppantes pour marquer les situations d'âme si diverses de son héros. Il a fait de Wilhem une figure touchante, qui parfois grandit jusqu'à synthétiser l'artiste. Ce n'est pas tant la puissance du coloris, l'animation descriptive et la richesse d'instrumentation que l'allure synthétique de l'œuvre qui séduisent.

*Saugefleurie*, la *Symphonie sur un thème montagnard*, la *Trilogie de Wallenstein* surtout nous avaient appris ces premières et coutumières qualités du jeune maître; il s'est élevé plus haut dans *le Chant de la Cloche*.

Il réunit au sentiment dramatique des tableaux de la « Vision » et de « l'Incendie » la douce et pénétrante poésie de la scène de « l'Amour », la lumineuse allégresse de la « Fête » et le chant triomphal qui succède à la sublime invocation à la Vérité.

Certes, dans l'œuvre se laisse percevoir l'influence grande de Wagner et comme un vague souvenir des *Maîtres Chanteurs*, que commande d'ailleurs une certaine similitude de sujets. Mais on n'enlèvera pas à Vincent d'Indy sa claire personnalité.

L'impression produite a été très vive et nous souhaitons ardemment que, sinon cette année, du moins l'hiver prochain, M. Dupuis nous en donne une seconde audition.

## THÉÂTRE-LIBRE DE PARIS

**L'Assomption d'Hannele Mattern**, par GERARD HAUPTMANN

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Pour le troisième spectacle de la saison, M. Antoine et la troupe du Théâtre-Libre ont joué *L'Assomption d'Hannele Mattern*. L'auteur, M. Gerard Hauptmann, est déjà très connu à Paris par les *Ames solitaires*, qui furent si sottement interdites il y a quelques semaines, et par les *Tisserands*, cette pièce à thèse qui obtint si grand succès à ce même Théâtre-Libre.

(1) Voir *L'Art moderne*, 1892, pp. 106 et 132; 1893, p. 129.

De tous leurs auteurs dramatiques, c'est lui que les Allemands placent au premier rang, c'est sur lui qu'ils fondent les plus vastes espérances ; peut-être ont-ils raison.

M. Gerard Hauptmann est avant tout un penseur et un poète. Il est un des rares auteurs dramatiques contemporains qu'inquiète, que hante le problème social : le problème de la misère. Il est un de ceux qui se penchent sur le peuple, écoutent monter sa plainte confuse et savent de ces gémissements inarticulés construire une œuvre forte qui force à la terreur et à la pitié même les plus indifférents.

Ceux qui ont assisté à la représentation des *Tisserands* ont déclaré qu'ils avaient été empoignés par la grande farouche de ce spectacle. Je crois pouvoir affirmer qu'à la représentation d'hier personne n'est resté froid.

Le spectacle ne comportait ni une tragédie ni un drame ; le programme disait : pièce de rêve. Ce n'est pas en rêve malheureusement que des pères dénaturés sequestrent et torturent leur enfant au point de les estropier et de les faire mourir lentement ; trop souvent les voûtes du Palais de justice retentissent du récit de ces horreurs.

Il semble que M. Hauptmann soit descendu dans les bas fonds sociaux et se soit trouvé face à face avec une de ces petites martyres. Son héroïne est une orpheline de quatorze ans que le second mari de sa mère torture par férocité pure, la jetant dans la rue le soir, la forçant à mendier le jour, la battant toujours.

Et la pauvre petite, pâle et frêle, toute meurtrie de coups, est, comme il arrive souvent, une âme délicate et fine que la solitude farouche qu'on lui impose force à se replier sur elle-même. En ces âmes esseulées et désorientées, les enseignements si poétiques de l'Eglise et les douces légendes allemandes ont une influence exceptionnelle. Il semble que ces âmes s'en imprègnent et s'en délectent indéfiniment pendant les interminables journées de tristesse et pendant les sommeils hallucinés des nuits sans gîte.

Pourtant, trop malheureuse, la petite Hannele Mattern a résolu d'en finir avec la vie et d'aller se jeter dans l'étang voisin. C'est le maître d'école du village qui la sauve de cette mort et, au lever du rideau, la rapporte transie et blême, dents claquantes et vêtements collés au corps, dans le Refuge des Pauvres.

C'est l'antre de la misère sordide où se mêlent les ivrognes, les voleurs et les miséreux, tous d'une laideur et d'une grossièreté repoussante.

La pauvre petite Hannele, bien qu'enveloppée de chaudes couvertures, grelotte et gémit doucement. En son rêve ou, pour mieux dire, en son délire lui apparaissent des visions successives : les unes terribles et les autres consolantes. C'est son père d'abord, brute avinée, qui vocifère des insultes et des menaces ; il lui ordonne de se lever et d'allumer le feu. A cet ordre la pauvre petite se lève et va grelottante jusqu'au foyer éteint. En y arrivant elle tombe évanouie.

A peine est-elle reportée sur son lit que sa mère lui apparaît. Elle a avec la chère défunte des entretiens d'une puérile suavité. A chaque instant piquent le dialogue des détails d'une exquise ingénuité, des rappels de contes anciens, des confusions de Légende et de Religion, des plaintes confuses qui étreignent le spectateur.

Enfin, Hannele entrevoit le ciel, des anges descendus vers elle portant des palmes d'or.

Pour donner au public l'illusion de ces anges et de ces spectres, M. Antoine a fait des prodiges.

Tandis que la salle et la scène sont plongées dans une obscurité absolue, demeurent seules éclairées par le feu vert d'une lampe électrique portée à la ceinture, la tête et le haut du buste des acteurs. Ce procédé si simple produit un grand effet. Par une machinerie très habile, les anges descendent du ciel avec souplesse et légèreté. Comme mise en scène, il semble qu'il soit impossible de faire mieux.

La deuxième partie est à proprement parler l'assomption d'Hannele Mattern. La pauvre est poursuivie d'hallucinations, elle voit distinctement et le spectateur voit avec elle l'Ange de la mort ; puis sa mère réapparaît, enfin l'enfant assiste à ses propres obsèques, vêtue de la blanche tunique de lin qu'est venue lui apporter une silhouette pirouettante de tailleur hoffmannesque. La maison se remplit du flot des voisins bavards et indifférents, même de ses petites compagnes de classe ; enfin le maître d'école, le seul qui ait été bon pour elle, et qu'elle aimait confusément par un inconscient besoin d'aimer, lui pose sur les pieds le bouquet blanc des fiancées de la mort.

Surgit le père ivre encore et qui rugit des menaces, voulant rudoyer celle qui n'obéit plus à ses appels. La foule devient hostile et lui crie : Assassin ! Il recule et peu à peu le maître d'école se transfigure : c'est Jésus lui-même qui, puisqu'il ne peut toucher ce cœur de roc, maudit le père dénaturé et le chasse.

Du cerceuil de verre entouré de roses où les anges l'ont déposée, Hannele s'est levée à la voix du Seigneur, elle tend la main aux anges, tandis que monte la rumeur d'une musique séraphique, et son âme se détache de la terre.

Pour bien montrer au spectateur que ceci n'était qu'une hallucination, le dernier tableau nous remplace brusquement dans le refuge des pauvres quelques heures après qu'Hannele vient d'y être apportée, et le médecin laisse tomber ces paroles : Elle est morte.

Cette œuvre appelle la discussion, elle divise les critiques, elle passionne les artistes. Les uns lui ont reproché le mélange et presque la confusion des personnes réelles et des apparitions fantastiques, confusion qui dérouta le spectateur et le choqua ; les autres de n'être pas une pièce au sens propre du mot et de manquer d'intrigue ; quelques-uns ont essayé de rire des anges aux ailes de carton et des apparitions aux lumières électriques ; d'autres ont même prononcé le mot de fumisterie. Pour moi, j'avoue y avoir pris un plaisir intense et moins encore pour l'originalité, pour l'étrangeté même du sujet que pour la poésie pénétrante dont l'œuvre est empreinte et pour la spéciale pitié qu'elle impose au spectateur pour ceux qui souffrent si loin d'eux, là-bas, tout au bas de l'échelle sociale.

Le succès a été très grand, l'interprétation du reste est excellente. M<sup>lle</sup> Hellen incarne à merveille l'idéale petite fille qu'avait rêvée M. Hauptmann. Elle a mis dans son jeu toute la grâce, toute l'ingénuité et toute la poésie que son rôle comportait. M. Arquillère s'est montré de nouveau artiste intelligent et consciencieux. Les autres ont été à la hauteur de leur tâche.

A. SEGARD

### PETITE CHRONIQUE

L'inauguration du Salon de la *Libre Esthétique* est fixée à samedi prochain, à 2 heures. Le prix d'entrée sera de cinq francs pour cette première journée.

Les membres sont priés de se munir de leur carte, qui sera exigée à l'entrée. Il en est de même pour les artistes, hommes de

lettres et membres de la presse qui, en nombre très limité, recevront une invitation personnelle.

Les séances littéraires et musicales de la *Libre Esthétique* commenceront dès la première semaine et voici l'ordre qui en a été arrêté :

Mardi 20 février, conférence de M. Henri de Régnier *Le Bosquet de Psyché*.

Jeudi 22 février, 1<sup>er</sup> concert du Quatuor Ysaye.

Mardi 27 février, conférence de M. H. Carton de Wiart (*Léon Bloy*).

Jeudi 1<sup>er</sup> mars, 2<sup>e</sup> concert (avec orchestre et chœurs).

Mardi 6 id. conférence de M. Henri Vandeveldé.

Jeudi 8 id. 3<sup>e</sup> concert du Quatuor Ysaye.

Mardi 13 id. conférence de M. Edmond Picard.

Jeudi 15 id. 4<sup>e</sup> concert du Quatuor Ysaye.

Rappelons que l'administration des Concerts, indépendante de celle de l'Exposition, est confiée à MM. Breitkopf et Härtel, chargés du service des abonnements.

Des cartes permanentes, à 10 francs, seront mises, le jour de l'ouverture, à la disposition du public. Ces cartes donnent le droit d'assister à l'inauguration du Salon et aux conférences.

Nous rendrons compte, en notre prochain numéro, de la décoration de l'escalier de l'hôtel de ville de Bruxelles par M. de Lalaing.

Au Rubens-Club, 2, place des Barricades, exposition de M<sup>lle</sup> Georgette Meunier et de M. Jean Mayné.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 12 février, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Le Pérou, la Bolivie*. — A 3 heures. Applications des Arts. M. LAMBOTTE : *Le Style de Louis XIV*.

14 février, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *Les Révolutions de 1848*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M<sup>me</sup> CHAPLIN : *English realism*.

8 février, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : Histoire de l'Art : *Albert Dürer*. — A 3 heures. Littérature française. M<sup>lle</sup> TORDEUS : *Guizot*.

La deuxième séance de musique classique pour instruments à vent et piano, donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, aura lieu aujourd'hui, à 4 h. 1/2 très précise, avec le concours de M<sup>lle</sup> Kempees, cantatrice, de M. Léon Van Hout, professeur d'alto au Conservatoire, et de MM. Achille Lerminiaux, Enderlé, Henry Merck, Nahon et Fonteyne.

Outre l'air de *Samson et Dalila*, chanté par M<sup>lle</sup> Kempees, une ballade de Schubert et le *Lied* de Vincent d'Indy, exécutés par M. L. Van Hout, on y entendra, en première exécution, le *Triptyque symphonique* de J. Blockx.

Voici le programme du prochain concert populaire fixé à dimanche prochain :

Ouverture : *Le Roi Etienne* de Beethoven; concerto pour violon et orchestre de Brahms, exécuté par M. César Thompson (première exécution à Bruxelles); *Dans les steppes de l'Asie centrale* (Borodine); morceaux pour violon; *Murmures de la forêt* et marche funèbre de *Siegfried* (Wagner); la Chevauchée des Walkyries, (Wagner)

La répétition générale aura lieu samedi, à 2 1/2 heures, à la Grande Harmonie.

*Rédemption* de César Franck passera au commencement d'avril, avec le concours de M<sup>lle</sup> Bréval, de l'Opéra de Paris.

La célèbre chapelle russe, composée d'un ensemble choral de trente-cinq exécutants voix d'hommes et d'enfants, sous la direction de M<sup>me</sup> Nadina Slaviansky, donnera prochainement en Belgique une série de concerts. La première audition à Bruxelles est fixée à mardi prochain, à 8 heures du soir, à la Grande Harmonie.

S'adresser pour les billets chez MM. Schott, frères, éditeurs, Montagne de la Cour, 82.

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments de la Belgique s'est réunie en assemblée générale annuelle dimanche dernier, à 2 heures. La séance était présidée par M. Jules

Carlier, ancien député. Après l'exposé de la situation financière, excellente, d'ailleurs, lecture a été faite du rapport du comité faisant connaître les mesures prises pour protéger certains sites menacés, tels que la vue sur la Meuse à Namur et à Liège, les magnifiques rochers de Sougnée sur l'Ambève, le Bois de la Cambre, etc. Des lettres ont été envoyées au ministre et au bourgmestre de Bruxelles. La Société l'a emporté déjà pour certaines revendications et a le meilleur espoir d'obtenir, pour les autres, complète satisfaction.

MM. Mellery et J. De Vriendt, artistes peintres, et Wauters, critique d'art, sont nommés membres de la commission des musées en remplacement de MM. Portaels, A. De Vriendt et E. Wauters, démissionnaires.

Le Quatuor Ysaye fera entendre demain, lundi, diverses œuvres de la jeune école française à « la Légia ».

A l'Exposition des Beaux-Arts de Louvain sont sortis, au tirage de la tombola, les numéros suivants : 379, 400, 411, 416, 437, 676, 871, 989, 1207, 1248, 1292 et 1870.

Voici la liste des œuvres acquises :

*L'Églantier*, de Mellery. — *Nuées menaçantes et Vieux Qui* (crêpuscule), de Gilsoul. — *Chemin boisé à Tervueren, Lisière de forêt à Kinroy et Maison du garde*, de Coosemans. — *Un Jour de chômage et le Château de cartes*, d'Impens. — *Fleurs des champs*, de Bellis. — *Le Soir* (neige) et *le Remorqueur*, de Den Duyts. — *Hiver*, de Verheyden. — *Près d'un Moulin et Un Coin de mon verger à Droogenbosch*, de Marie Collart. — *La Rue de l'Eglise à Thuin*, de M<sup>lle</sup> Danse. — *Fin de jour*, d'Eug. Laermans. — *Le Christ noir, Prières du soir à l'église du Béguinage et la Nef de Sainte-Rosalie*, de De launois. — *Retour du marché*, de Franz Van Leemputten. — *Intérieur de pêcheurs à Coxyde et Vieux jours*, de Boudry. — *Hauteurs de Déhance, Moutons sous bois et le Meunier, son fils et l'âne*, de Hagemans. — *Soubrette*, buste en bronze, de De Tombay. — *Bonjour*, plâtre polychromé, de M<sup>me</sup> Maeterlinck-Lefebvre. — *Coin de port*, de Binjé. — *Un Cloître à Louvain*, de Karl Meunier. — *Le Crépuscule et la Bruyère*, de Simons. — *Port de pêcheurs et Canal de Willebroeck* (hiver), de Staequet. — *Bébé*, de M<sup>me</sup> Van Tilt. — *Soleil couchant*, de Elle. — *Le Potager*, de Francis Nys. — *Chrysanthèmes*, de Georgette Meunier. — *Le Dégel*, de Goemans. — *Vergers*, d'Uytterschaut. — *Vieille Tour à Workum* (Hollande), de Cassiers. — *Bateaux au port*, de Franz Vandamme. — *Abbaye de Perk*, de Titz. — *Buste en marbre*, de Lagae. — *Deux Amis et Chrysanthèmes*, de Coene. — *Charriot brabanton*, de Montigny. — *La Dyle à Louvain*, de Van Elstraete.

Etude de M<sup>e</sup> MORREN, rue du Commerce, 35, Bruxelles.

Le notaire MORREN vendra publiquement, mercredi 14 février 1894 et jours suivants, à 2 heures précises, en la Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances, à Bruxelles :

**TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES**  
**FAIENCES, PORCELAINES, BRONZES**  
ARGENTERIES, MEUBLES ARTISTIQUES

**Dessins, Livres et Gravures**

dépendant de la succession de

**M. LORIS-KEVER, antiquaire**

Exposition : Mardi 13 février, de 10 à 5 heures.

Le Catalogue se distribue en l'étude.

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

VENTE  
ÉCHANGE  
LOCATION

**GUNTHER**

Paris 1867, 1878, 1<sup>er</sup> prix. — Sidney, seuls 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix  
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

SALLE DE L'ALHAMBRA

Dimanche 11 mars 1894, à deux heures

GRAND CONCERT SYMPHONIQUE

sous la direction de

Siegfried WAGNER

DE BAYREUTH

avec le concours de M<sup>lle</sup> KEEMPEES, cantatrice à la Cour de Hollande  
et l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles.

1. **Der Fliegende Holländer** (Ouverture) . R. WAGNER.
2. A) **Die XIV Engel**. Traumpantomime aus  
dem Mærchenspiel *Hänsel und Gretel* . E. HUMPERDINGK.  
B) *Träume*, étude pour *Tristan et Isolde*  
(M<sup>lle</sup> KEMPEES) . . . . . R. WAGNER.
3. **Tasso**, Lamento e trionfo . . . . . F. LISZT.
4. **Tannhäuser**. (Ouverture und Bacchanale). R. WAGNER.
5. **Siegfried-Idyll** . . . . . R. WAGNER.
6. **Tristan und Isolde** Vorspiel und Verklä-  
rung (M<sup>lle</sup> KEMPEES) . . . . . R. WAGNER.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

EUGÈNE GRASSET. — LE PÈRE DELATRE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — ÉTUDES BIBLIQUES. — LES PEINTURES DE L'ESCALIER DE L'HÔTEL DE VILLE DE BRUXELLES. — LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Bordereau de clichés à l'usage de MM. les journalistes.* — UNE LETTRE DE LÉON BLOY. — L'ŒUVRE. *L'Araignée de cristal. Au-dessus des Forces humaines.* — A " LA LÉGIA ". — ESTHÉTIQUE DES VILLES, par Charles Buls (suite). — PETITE CHRONIQUE.

## EUGÈNE GRASSET

Etrange spectacle auquel nous assistons en ces dernières années d'un siècle avant tout avide de matériel bien-être qui, par un brusque mouvement instinctif, tel un réveil de sa conscience, cherche à retrouver la voie perdue de l'idéal.

L'art décoratif qui embellit la vie et nous la fait trouver plus douce en mettant un peu de cet idéal à tout ce qui nous entoure, qu'est-il devenu? Le stupide confort de capitalistes jouisseurs ou le bon marché de parvenus avarés, qu'ont-ils produit, hélas!

Combien difficile aujourd'hui, si toutefois possible, de découvrir un objet quelconque éveillant une sensation esthétique, sauf peut-être en ce merveilleux Orient où le populaire possède encore l'indéroutable instinct d'art décoratif que l'Europe envahissante et corruptrice tuera tôt ou tard implacablement, comme déjà au Japon.

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ces humbles, mais forts, qui insoucieux d'une gloriole chimérique, bravant l'indifférence contemporaine, s'en vont créant sans cesse de nouveaux chefs-d'œuvre pour un avenir plus appréciateur.

Combien belle serait à faire cette étude des maîtres français et anglais : céramistes, verriers, tapissiers, forgerons, imagiers, etc., qui, en ces dernières années, ont vaillamment battu en brèche les routinières et compassées formules.

Parmi eux, il en est un qui trop modeste (la modestie en art ne sert à rien, je crois, sinon à laisser prendre la place à de médiocres moins probes) a déjà créé une œuvre considérable et belle : c'est Eugène Grasset, dont un envoi important figure à la triomphale exposition d'art neuf qu'a ouverte hier *la Libre Esthétique*.

Meubles, coffrets, cheminées, vitraux, tapisseries, illustrations admirables, affiches, que n'a-t-il fait? Grasset a répandu son incessante activité dans tous les genres, profondément convaincu que l'art ne réside pas seulement dans le tableau de chevalet, suivant un vulgaire préjugé que beaucoup ont intérêt à ne point renverser.

J'emprunte les renseignements biographiques sur ce maître au très bel article qu'a publié M. Octave Uzanne dans son intéressante revue *L'Art et l'Idée* (livraison n° 10). De nombreuses planches accompagnent

cette étude approfondie dont le cadre qui nous emprisonne nous force à ne donner que la quintessence.

Grasset est né à Lausanne, peu après 1850. Dès sa prime jeunesse, l'art le sollicita, mais ses parents, ainsi qu'il convient, jugèrent la position trop chanceuse et firent accepter à la soumission de leur fils un compromis qui pour eux devait donner satisfaction à ses artistiques aspirations : Eugène Grasset fut architecte.

Mais les entablements, frontons, architraves, mascarons et volutes n'inspiraient que médiocrement l'artiste épris d'idéale et de vagabonde liberté ; aussi profita-t-il de circonstances heureuses pour s'échapper vers l'Inconnu.

Avec un compagnon d'art il partit pour l'Égypte, où la vie fut pour tous deux semée d'aventures plus ou moins pénibles sinon plaisantes, puis un beau matin il se retrouva en Europe et revint près des siens exercer l'art qu'on lui avait imposé.

Après la guerre de 1870, il s'empressa de liquider son atelier, vint s'installer à Paris, et pour subvenir à son existence entra dans une maison de décoration où l'on exécutait des dessins ornementaux d'étoffes.

Voulant acquérir les primordiales qualités du dessin, il rechercha une académie du soir. Dès lors sa vie fut des plus laborieuses : tenu le jour à son atelier de décoration, le soir à son académie, Grasset trouvait encore le temps de lire et d'étudier tous les maîtres anciens et modernes et de se tenir au courant des idées neuves émises dans les principales revues de France et de l'étranger.

La première œuvre véritablement consécration de son talent fut certes l'illustration en couleurs qu'il entreprit, vers 1881, pour l'*Histoire des quatre fils Aymon*, ce légendaire et héroïque roman de la Bibliothèque bleue, illustration qu'il exécuta en deux ans, trop hâtivement encore à son gré. Ce livre est sans aucun doute l'un des plus beaux de ce siècle et l'on reste confondu devant la prodigieuse fécondité, la merveilleuse et originale variété que Grasset y a déployées à profusion. Depuis ce livre qui le révéla au public éclairé toujours restreint, Grasset se consacra presque entièrement à l'illustration en couleurs dont il est aujourd'hui l'un des maîtres.

Les nombreuses compositions qu'il exécuta pour différentes revues, notamment pour *Paris illustré* et *le Figaro illustré* (telle l'illustration du conte de Richépin « Le Saint-Pleur »), ses merveilleuses couvertures de livres et catalogues (numéro Noël de *l'Illustration* 1893, « la Grande Dame »), ses nombreuses lithographies, particulièrement les superbes planches de son *Iconographie*, publiée chez Calavas, pourraient faire l'objet d'un volumineux catalogue descriptif.

Ses affiches requièrent par une allure volontairement discrète et sans tapage ; moins « affiches » peut-être que

celles des maîtres Chéret et de Toulouse-Lautrec, elles ont plus d'art, semble-t-il, et l'on ne saurait trop admirer *la Librairie romantique, Jeanne d'Arc, les Fêtes de Paris, la Place Clichy, la Walkyrie*.

Dans ses vitraux, dont plusieurs ont été dressés sous sa direction, avec des verres irisés d'importation américaine, on est frappé de sa profonde entente du sujet et du moyen de représentation, de son respectueux souci du passé tout autant que de sa constante préoccupation de modernisme.

Toutes ces raisons n'ont point empêché certain jury français, dans un récent concours pour une verrière de la cathédrale d'Orléans, de préférer au vitrail de Grasset, admirablement approprié aux architectures, une œuvre quelconque mais ayant des protections.

Tous les artistes français ont protesté : protestons aussi, pour la forme sans doute. Certes, comme le dit M. Octave Uzanne, « un décorateur tel que Grasset eût créé en plein Paris, pour un homme au regard instruit et difficile, une demeure digne des plus beaux palais italiens de la Renaissance, d'une invention exclusivement moderne, sans retour vers le passé et que l'on eût pu léguer en toute confiance aux âges futurs, comme un unique spécimen intéressant de l'art décoratif contemporain... Mais avec l'incompétence native des millionnaires de cette époque, avec la boulimie du laid, du vulgaire, du ce qui se fait qui caractérise l'appétit des ploutocrates actuels, une pareille débauche de talent ne sera pas permise et nos petits-neveux chercheront en vain, parmi nos statues, nos édifices et nos maisons privées, le vestige de ce fameux bon goût dont tout Français se targue par une tradition d'ores et déjà perdue. »

GISBERT COMBAZ

### Le père Delattre, de la Compagnie de Jésus.

Après plusieurs jours de réflexion et de combinaison, M. Delattre (S. J.) a poussé dans *le Patriote* « aux cymbales retentissantes » une réponse à l'article paru dans notre dernier numéro sous le titre *Polémique sémitico-biblique*.

Les lecteurs de *l'Art moderne* ont pu apprécier l'audace rare du révérend. M. Picard avait écrit au *Patriote* :

« Vous avez publié récemment sous le titre « M. Picard hébraïsant » un premier Bruxelles où vous rendez compte d'un travail écrit par un bouillant jésuite, M. Delattre, au sujet de mes études : « Contribution à la Revision des origines du christianisme. »

« Dans *l'Art moderne* de ce matin a paru une réponse où (comment dirais-je ?) l'étourderie de mon contradicteur dans les citations qu'il s'est permises et les conséquences qu'il en tire est mise en bon relief.

« J'ai l'honneur de vous transmettre ce numéro. Peut-on espérer que vous en rendrez compte comme vous l'avez fait pour l'attaque ? Mais vous voudrez bien en toute hypothèse publier (aussi à votre

première page, n'est-ce pas, [suivant l'usage conseillé par la loyauté et imposé par la jurisprudence] la présente lettre, qui informera vos lecteurs que si « le savant jésuite » a parlé, il a reçu la riposte que méritait sa polémique un peu trop conforme au renom que la malice populaire attache aux traditions de son ordre. »

Savez-vous ce qu'a imaginé le malin compère?

D'abord d'avouer; il le fallait bien en présence de la page de Tridon que nous avons reproduite. « Cette page, dit-il, démontre clairement, en effet, que M. Tridon n'a point commis d'anachronisme. »

De la part du *Patriote*, c'est épating! Reconnaître ses torts, quelle humiliation! Que voulez-vous, la riposte était insurmontable et écrasante.

Mais alors? C'était fini avec la ridicule bévue de placer la captivité de Babylone avant le VIII<sup>e</sup> siècle? Pas du tout : on l'attribue à M. Picard SEUL.

« M. Picard impute au P. Delattre une erreur que celui-ci n'a nullement commise. Le savant religieux a nettement séparé en cette circonstance M. Tridon de M. Picard. C'est à celui-ci seul, nullement à M. Tridon, qu'il reproche l'anachronisme vraiment monstrueux relatif à la captivité de Babylone. »

Les mots « en cette circonstance » sont d'une saveur exquise, alors que, avec opiniâtreté, dans sa brochure, M. Delattre gémine les deux écrivains, sous la firme TRIDON-PICARD.

Or M. Picard, dans son étude sur le Molochisme juif, aux pages sur lesquelles M. Delattre a travaillé, n'a rien dit de lui-même; il s'est borné à citer Tridon. Le fameux passage que le révérend père invoque et que le *Patriote* reproduit, pour prétendument confondre M. Picard, est le suivant :

« Il (M. Tridon) développe notamment cette thèse imprévue que les prophètes, les Nabis, initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone, se sont donné pour mission de détruire le molochisme; c'est-à-dire les sacrifices humains, coutume traditionnelle et nationale d'Israël comme de tous les peuples de même race.

« Il expose que jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, Baal-Moloch savoure tranquillement ses rations périodiques de petits enfants, etc... Or, c'est à cette époque que les prophètes, que M. Ledrain a traduits dans ses cinquième et sixième volumes, s'élèvent pour la première fois contre les cruautés séculaires et affirment la réprobation, inconnue jusqu'alors, de Jéhovah pour l'orgie et le massacre. Cette initiative hardie inaugure leur ère héroïque et lyrique. Elle concorde avec l'apparition sur la scène juédique des Assyriens. »

Comme on le voit, non seulement M. Picard ne prend rien « sous son bonnet », il résume Tridon, MAIS, DE PLUS, TOUT LE DERNIER ALINÉA QU'ON CITE LE VIII<sup>e</sup> SIÈCLE EST EXTRAIT TEXTUELLEMENT DE TRIDON, P. 79! Le bon jésuite ne l'a pas ouvert et il endosse bravement le passage à M. Picard.

Enfin qu'on remarque que tout ce « jeu d'écritures » roule sur des membres de phrase torturés et rapprochés avec un arbitraire et une subtilité qui eussent fait hésiter même Escobar. En effet, nulle part M. Picard ne parle de la date de la captivité; c'était aussi inutile que de citer 1789 quand on dit : Révolution française.

Pour un exemple de chicane jésuitique, en voilà un qui restera notoire!

## ÉTUDES BIBLIQUES

Un abonné nous demande l'indication complète des articles sur les questions bibliques, de notre collaborateur M. EDMOND PICARD, parus dans *L'Art moderne*. La voici :

LE CANTIQUE DES CANTIQUES. 14 mars 1886, n° 11.

LA BIBLE (traduction nouvelle), par M. Ledrain. 6 février 1887, n° 6; 19 février 1888, n° 8.

LA BIBLE ET LE CORAN. 8 avril 1888, n° 15; 22 avril 1888, n° 17; 29 avril 1888, n° 18.

LA LITTÉRATURE ANTISÉMITIQUE. 11 novembre 1888, n° 46.

SAINT PAUL ET LE SÉMITISME. 6 janvier 1889, n° 1; 13 janvier 1889, n° 2; 20 janvier 1889, n° 3; 27 janvier 1889, n° 4.

L'ART ARABE. 24 mars 1889, n° 12.

QUE FUT JÉSUS? 26 mai 1889, n° 21.

LES PROPHÈTES DANS LA BIBLE. 23 juin 1889, n° 25.

L'ANCIEN TESTAMENT ET LES ORIGINES DU CHRISTIANISME. 24 juillet 1889, n° 29; 28 juillet 1889, n° 30; 4 août 1889, n° 31; 8 septembre 1889, n° 36.

LES HYMNES VÉDIQUES. 1<sup>er</sup> décembre 1889, n° 48.

L'ART ARABE EN ESPAGNE. 15 juin 1890, n° 24.

RENAISSANCE; influence du Juif sur la civilisation européenne. 14 août 1892, n° 33.

L'ART ET LES SÉMITES. 16 octobre 1892, n° 41; 13 novembre 1892, n° 46; 20 novembre 1892, n° 47.

LA RACE DU CHRIST. 7 novembre 1892, n° 45.

LEDRAIN, TRADUCTEUR DE LA BIBLE. 11 septembre 1893, n° 36.

## Les Peintures de l'escalier de l'hôtel de ville de Bruxelles

M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, avait chargé M. Jacques de Lalaing de l'ornementation de l'escalier d'honneur de l'hôtel de ville de Bruxelles. Cette décoration vient d'être terminée.

M. de Lalaing a couvert d'allégories des toiles qui ont été ensuite dressées aux murailles et appliquées aux plafonds. Certes, en principe, nous préférons la fresque en matière de décoration de monuments. Elle tient davantage avec l'architecture, elle fait plus partie de l'immeuble. L'artiste serre de plus près le bâtiment qu'il orne et, le comprenant mieux, il fait, au point de vue de l'ensemble, une œuvre plus harmonieuse, plus complète, plus « une ». Il faut qu'un mur reste un mur. On peut y placer un tableau, mais quand on l'ornementé en tant que mur, il est peu rationnel d'y coller des portraits ou des scènes d'histoire qui ont l'air d'avoir été détachés d'un cadre pour être appliqués sur un coin de muraille ou dans un caisson de plafond. Pourquoi faire planer au-dessus d'un escalier les portraits de Jean de Locquenghien, d'Everard 't Serclaes, de Frédéric de Marselaer, comme le fait M. de Lalaing? Pourquoi étaler deux fenêtres le véritable tableau *Urbi et Orbi* ou au-dessus d'un palier d'escalier cet autre : *Pax civitatis*? Ce n'est pas de la peinture décorative tout cela. C'est ou le tableau de chevalet ou la grande scène historique.

La seule partie réellement décorative est celle qui orne le plafond en berceau, au-dessus du grand vestibule. Un immense beffroi roman s'érige, fantastique, dans un ciel macabre et étrange, et porte sur ses pierres de nombreux personnages vêtus de costumes moyen-âge et attentifs aux scènes qui se déroulent dans le firmament. Des figures démoniaques sortent des gouffres

orageux de ce ciel et, n'étaient des anges protecteurs guerroyant autour d'elle, la tour, symbole de la cité, et ses habitants seraient bientôt en proie aux fléaux désignés dans cette prière : *A peste, fame et bello, libera nos, Maria pacis*. Une terreur, des mouvements d'angoisse courent parmi les gens réfugiés dans les coins de cette tour fantastique, au milieu d'une sorte de chute d'anges rebelles.

Cette partie de la décoration est audacieuse, mais encore faut-il lui faire le reproche d'être quelque peu illogique, de ne pas s'accorder assez avec le caractère de la voûte, de fatiguer celui qui la contemple, de ne pas *couvrir* suffisamment le vestibule. Erige-t-on des tours dressées comme plafonds?

La *Pax civitatis*, dans l'abside courbe, au-dessus de l'escalier, représente un marché. Des trafiquants exposent des étoffes, et des femmes à l'allure moyenâgeuse circulent à travers ces marchandises, tandis qu'en un coin, au bord d'un quai, des portefaix transportent des ballots en un bateau amarré, avec, dans le fond, comme une apparition très accentuée d'un quartier de ville hanséatique.

Près de cette scène s'en trouve une autre : *Pro aris et focis*. Des communiens en costume de bataille, les épées sanglantes, foulent à leurs pieds, d'un air de triomphe, des seigneurs bardés de fer et couronnés d'or auxquels ils viennent de faire mordre la poussière.

Avec l'apothéose fantasque du beffroi roman, ces deux scènes sont les plus belles. On y remarque une grande science du modelé, un noble sentiment de sculpteur. C'est de l'art académique très élevé. La tour surtout s'orne de raccourcis prestigieux et d'imposantes attitudes.

Mais, comme en toutes ses œuvres, M. de Lalaing s'avère plutôt sculpteur que peintre. La forme et la ligne le séduisent plus que la couleur. La source d'or et de pourpre, les puits de lumière ouverts aux Rubens, aux Véronèse, aux Leys sont fermés pour lui. Son coloris est sans joie et sans faste; il est sans appareil, ce qui est sans doute regrettable en un escalier d'honneur destiné aux cérémonies et aux fêtes. Rien ne réveille ses tonalités brunes et grises. On oublie, devant de telles œuvres, sérieuses, sévères, sans éclat, qu'elles sont l'œuvre d'un peintre, et on songe plutôt à admirer la science, la plastique, la conscience profonde et l'austérité d'âme du sculpteur qui les a rêvées.

## LA LIBRE ESTHÉTIQUE

### BORDEREAU DE CLICHÉS

à l'usage de MM. les Journalistes

Libre est-ce? Non. Étique, oui.

THÉO HANNON.

Esthétique, non. Esthétanique, oui.

LE MÊME.

Monogramme pour la nouvelle Société : S. T. tic.

LE MÊME.

\*\*\*  
Comment! C'est pour nous montrer ces horreurs qu'on a masqué les superbes fusains de M. Broerman, visités par plus de quarante mille personnes! C'est un crime de lèse-art! Nous nous réservons de revenir sur ce scandale. Nous avons tenu à donner dès aujourd'hui date à notre légitime indignation.

(La Fédération artistique.)

\*\*\*  
Nous avons déjà vu bien des expositions médiocres, mais nous n'avions jamais pensé que l'aberration des fanatiques du neuf atteindrait ce degré d'insanité, pour ne pas dire d'ignominie. Et M. Vinçotte, si mesuré d'ordinaire et si plein de savoir-vivre, qui s'est égaré dans ce capharnaüm! MAX SULZBERGER.

\*\*\*  
Certes, ma bienveillance est connue et appréciée par les artistes de cœur dont l'exquise et superbe sympathie m'accompagne dans ma délicate et consolante mission de critique sincère. Mais cette fois les bras, malgré leur habituelle déférence pour tant d'hommes de génie que j'ai su louer sans réserve, m'en tombent, avec des larmes. CHAMPAL.

\*\*\*  
Le Bel-Air aime ces réunions à la fois mondaines et artistiques où les gens en bonne posture et les femmes de qualité se donnent rendez-vous. L'étrange et plaisant caractère de ce salonnet, où les soi-disant jeunes ont une fois de plus montré le frivole superficiel de leur art, a fort réjoui cette assemblée d'élite, brillante et distinguée comme une fancy-fair du grand monde. Je disais, en sortant, à la baronne de Nazareth : Ramenez-moi, chère Madame, à vos aquarelles, j'ai besoin de me rafraîchir. Elle a eu un de ces sourires qui sont l'apanage des femmes *select*.

GUSTAVE FRÉDÉRIX.

\*\*\*  
De la bonne volonté parfois, des efforts consciencieux, peut-être des espérances pour l'avenir, à côté de laborieuses excentricités et d'extravagances qui seraient déplaisantes si elles n'étaient attristantes; un oubli des préceptes salutaires du grand art consacré par les siècles; un dessin auquel manque l'harmonie de la perspective sainement entendue; un coloris dédaigneux des belles traditions de la grande école italienne; bref, du talent mal employé et du génie peut-être, si ce n'était l'attestation d'une médiocrité incurable mais non sans promesses, — tel le bilan de cette nouvelle tentative d'un art qui serait académique s'il n'était trop brutalement révolutionnaire.

XX (de l'Indépendance belge).

\*\*\*  
De la peinture, ça! Allons donc! de l'ordure! Dire que c'est dans la patrie des frères De Vriendt et de Herbo, l'incomparable portraitiste, que ces fumisteries osent sortir des latrines où on les a faites et d'où elles n'auraient jamais dû s'exhaler! Vraiment, on croit en sentir l'odeur. Garçon, du sucre! brûlez du sucre!

(Le Patriote.)

\*\*\*  
Voilà de nouveau ces prétendus jeunes qui voudraient en remonter à l'art libéral qui depuis plus d'un demi-siècle fait la gloire du pays! Nous avons entendu M. Frère-Orban, cette grande et noble figure, arrêté devant une de ces œuvres anarchiques, dire de sa belle voix claire de vieillard et de chef de parti : Jusqu'où nous mènera la politique « progressiste »! Cette parole profonde résume exactement ce que nous avons toujours pensé de ces écoles perturbatrices, nos lecteurs nous en rendront témoignage. (La Liberté.)

\*\*\*  
Je compte interpellier le Gouvernement sur le point de savoir pourquoi il s'est cru autorisé à mettre les salles de notre Musée à la disposition de ces artistes de contrebande et de ces œuvres de pacotille. A. ANSPACH, député.

\*\*\*

Si la presse est à la hauteur de sa haute mission sociale et sait faire son devoir, elle n'aura que des paroles de blâme pour cette prostitution du plus noble des arts et des plus belles prérogatives de l'intelligence humaine, ce don divin de Dieu.

M. JOSEPH PRUDHOMME.

\*\*\*

Devant les Puvis de Chavannes : Pas mal, pas mal ! Si ce jeune homme continue, il ira loin.

TRIBULAT BONHOMET.

\*\*\*

C'est le moment de nous mettre à la peinture. Ça ne paraît pas bien difficile.

BOUVARD ET PÉCUCHE.

### UNE LETTRE DE LÉON BLOY

M. Léon Bloy adresse à un de nos collaborateurs, à propos de la reproduction d'une de ses œuvres, une lettre dont nous extrayons les fragments suivants :

« Une agence de publicité me communique le document ci-joint : *Le Passé de la vieille Fille*, par Léon Bloy, inséré dans *le Patriote* de Bruxelles, à la date du 3 décembre.

Ce conte *véridique* a été publié le 20 octobre dernier par le *Gil Blas*, signé en effet de mon nom et réellement écrit par moi, sous la rubrique déjà fort connue : *Histoires désobligeantes*, — MAIS avec ce titre : LE PASSÉ DU MONSIEUR qui, seul, contient ma pensée.

C'est une règle que la reproduction de tous mes contes est interdite et c'est uniquement par la négligence de l'imprimeur que le conte susdit ne porte pas cette mention, qu'on peut lire à la fin de chacun des autres, immédiatement au-dessous de ma signature.

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que le choix de ce morceau qui, *seul*, n'est pas expressément et *typographiquement* protégé contre les voleurs, démontre jusqu'à l'évidence un parti pris de me dépouiller toutes les fois qu'on croira le pouvoir faire sans inconvénient ?

Votre *Patriote* me fait penser à ces caboulots où la plus continue vigilance est indispensable si on tient à garder son chapeau ou son parapluie.

Tout le monde sait que je suis le plus méprisable des hommes. Il n'est plus permis d'ignorer que l'ingratitude, la cupidité, l'ivrognerie, la paillardise, la calomnie, le chantage, l'assassinat et le maquerillage le plus fangeux sont mes pratiques. Tout cela fut écrit par des citoyens de haut mérite qui se tinrent soigneusement hors de portée des abatis de Marchenoir et qui furent toujours indéniables pour moi.

Oserai-je vous dire que ces témoignages respectables me consolèrent efficacement de plusieurs tintouins et développèrent en moi le sens esthétique ?

Ma réputation d'écrivain, cependant, fut respectée, j'ignore par quel prodige. Nul de mes justiciers austères ne voulut ou n'osa prétendre que l'art d'écrire m'était refusé. Il est donc assez naturel que je tienne à ce seul bien et que je ne permette pas aux helminthes littéraires de se propager dans mes intestins.

Si je n'élevais aucune protestation, demain, sans doute, un autre journal brabançon ou luxembourgeois donnerait à son public le *Navré*, *Whist d'Excommuniés*, du même auteur, avec les coupures ou remaniements jugés agréables ou nécessaires. Et je n'en verrais jamais la fin.

La voilà donc, ma protestation. Je parlerai plus fort, si on l'exige. S'il le faut absolument, je ferai violence à ma nature pacifique et me départirai, non sans chagrin, de ma coutumière douceur. Provisoirement j'artore tout ce que puis avoir d'urbanité, de courtoisie et de révérence.

Voulez-vous, Monsieur, vous charger obligeamment d'offrir de ma part cette lettre à quelque périodique de Bruxelles, assez indépendant pour la publier ?

Agréé, Monsieur, je vous en conjure, l'assurance fraternelle de mon amitié.

LÉON BLOY. »

### « L'ŒUVRE »

*L'Araignée de cristal*, de M<sup>me</sup> RACHILDE. — *Au-dessus des Forces humaines*, de BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La quatrième représentation de l'Œuvre, retardée par une indisposition de M. Lugné-Poe, a eu lieu ce 13 courant avec un éclat très grand. L'entreprise s'affirme définitive avec de telles soirées, et l'interdiction ridicule des *Ames solitaires* a été largement compensée.

*L'Araignée de cristal* est un des petits drames et contes réunis dans le volume appelé *Le Démon de l'Absurde*, le dernier publié par Rachilde. On sait le talent exquis et incisif de cette sensitive et raffinée styliste, qui a eu l'intuition nerveuse de quelques mystères absolus, et a été plus loin que nous tous d'à présent dans la spontanéité vierge d'une littérature d'instinct. Une page de Rachilde est toujours une chose *originale* au sens ancien, je veux dire qu'elle ne pouvait naître que d'elle. Elle laissera dans *la Sanglante Ironie*, dans le début de *L'Animale*, dans *Minette*, d'admirables et achevés morceaux, des mélanges inconnus de volupté et de terreur tremblotante : c'est tout à fait un écrivain de race, et je ne puis le dire davantage de personne. *L'Araignée de cristal* est une scène courte et violente d'hallucination des miroirs, écrite dans une langue serrée, chantante et râlante. Elle a produit un effet intense : et c'est peut-être une des formes du théâtre futur, à côté de grandes effusions lyriques, que ces notations rapides, alourdies par nulle *histoire*, d'un paroxysme sentimental jeté sur la scène quelques minutes, en éclair... Lugné-Poe et M<sup>lle</sup> Bady furent excellents et acclamés avec enthousiasme.

Si le premier acte de *Au-dessus des Forces humaines* n'était embarrassé d'une scène trop longue et trop peu adroite entre femmes, l'œuvre de Björnsson serait un des plus parfaits témoignages de l'art suprême, une chose de diamant définitive. Consentez à passer sur les dix premières minutes d'exposition, où Björnsson n'a pas l'habileté prodigieuse de concentration d'Ibsen, et vous crierez de beauté jusqu'à la fin. L'âme qui a vivifié cette œuvre-là est une âme extraordinaire. Enfin nous avons vu la foi, la vraie foi, chanter son triomphe terrible sur la scène, et faire blémir quinze cents personnes !

Le sujet de la pièce ? Il serait si fastidieux de l'expliquer... Deux mots en diront le sens intérieur. Des hommes pieux veulent tuer à jamais le doute en suppliant Dieu de faire un miracle en leur présence : et le miracle va venir sous la tension de leur volonté affolée, quand soudain *un rien*, l'éternel clin d'œil de Satan, leur casse le prodige entre les doigts, et ils s'affaissent comme des loques lamentables.

Tout le second acte est d'une beauté, je dirais vraiment *au-dessus des forces humaines* : il y a là une figure, le pasteur Bratt, « priant le tonnerre à mots bas » et agonisant devant Dieu dans une supplication comme sainte Thérèse en a connues. Il y a une scène muette où une vieille femme vient, presque morte, contempler une malade miraculeusement guérie : il y a enfin l'angoisse enthousiaste et morne tout ensemble de la foule roidie vers Dieu, et tout cela avec un jeu si aisé des nuances dans le sublime, qu'on ne sait plus où on se trouve. Toute la pièce est d'une austérité, d'une nudité grave de sentiments épurés, d'un style haut et simple qui touche, désarme, atterre et bouleverse jusqu'à la primitive enfance l'alluvion artificielle de nos littératures élégantes. Je ne sais vraiment que dire en ces lignes que je vous écris après la chute du rideau, je ne sais même pas ce que j'y mets. Vous verrez la pièce à Bruxelles, et cela vaut mieux que toutes les appréciations littéraires.

Je songe avec anxiété que personne parmi nous ne témoignerait d'une telle âme et d'une telle beauté intérieure dans une œuvre. Est-ce donc une race neuve qui vient lentement conquérir le monde moderne, ces hommes de là-haut qui, dédaignant l'art subtil et fané, la perversité et la grâce où nous sommes maîtres, savent trouver en eux, par la seule énergie de la méditation, un source aussi lumineuse de charité et d'émotion ? Je croisais dans les couloirs M. Sareey, qui ricanait odieusement et me demanda mon sentiment. Et je lui répondis qu'il n'y avait pas dans *Polyeucte* cette hauteur et cette beauté. A quoi l'odieux vieillard haussa les épaules. Je sais tout ce qu'on peut attribuer à cet homme de ridicule et d'ignorance, avec une facilité d'ailleurs abusive : mais je fus frappé de l'énorme distance qui sépare de nos esprits l'état d'esprit incarné par le critique du *Temps* ; je ne pensai pas à en plaisanter, il m'attrista et me fit peur. Qu'est-ce que c'est donc que cette heure d'aujourd'hui, où une œuvre d'une splendeur géniale et simple, classique comme Racine pour mille écrivains de trente ans, fait rire de dédain ceux de soixante ? N'y aura-t-il donc jamais de conciliation et de pardon devant la Beauté, surtout quand elle ne naît pas de l'extrême raffinement d'art, mais, comme ici, d'une croyance d'enfant pure et passionnée ? Ou bien sommes-nous les précurseurs d'un soleil réel ?

L'interprétation de cette œuvre a été fort bonne, l'arrangement des groupes d'une couleur curieuse. Ligné-Poe, MM. Ravet, Depas, Grange, M<sup>mes</sup> Marcelle Bailly et Yellow ont été excellents. Mais hors de pair il faut citer M. Rameau, qui a joué le pasteur Bratt avec une perfection incroyable ; nous avons vu vivre la foi dans cet homme. Il a eu des sanglots de prière passionnée et défaillante tout à fait admirables ; la voix, le geste, le tressaillement de tout l'être, il a su tout mener à l'absolue incarnation. M. Rameau est un grand acteur qui joue en homme, et on ne verra jamais jouer mieux ce rôle écrasant.

CAMILLE MAUCLAIR

## A « LA LÉGIA »

Lundi la *Légia* a possédé le Quatuor Ysaye pendant quelques heures. Elle retrouvait dans cet ensemble, aujourd'hui fameux, des compatriotes qu'elle avait connus élèves de notre Conservatoire. Ils lui revenaient de l'hospitalière capitale, jeunes encore, ardents toujours et maîtres déjà d'une retentissante renommée.

Ce fut une fête d'une cordialité, d'un enthousiasme réconfortants. Vers eux montait de la salle une vibrante sympathie. Et

bientôt c'était de l'admiration la plus spontanée, la plus vive, qui s'est faite plus énergiquement expressive à chaque phase de l'exécution.

Mais aussi quelles admirables interprétations d'œuvres grandes, Quelle cohésion, quelle homogénéité dans cet ensemble, où marquent pourtant de personnels talents ! Comme l'œuvre est fouillée, pleinement comprise, scrupuleusement exécutée ! De quelle flamme, de quelle intensité de vie le grand artiste qu'est Eugène Ysaye a pénétré ses excellents collaborateurs ! Il semble qu'il y ait identification entre l'œuvre et l'interprète.

Ainsi mis en pleine valeur nous ont été revêlés — à nous ignorants — le Quatuor en *ré majeur* de Vincent d'Indy et le *Concert* d'Ernest Chausson. Et nous avons eu des plus pures joies artistiques que nous ayons goûtées.

D'abord le Quatuor de Vincent d'Indy, d'une originalité si puissante, étonne par l'absolu dédain des formes usitées. Mais bientôt l'élégance du style, l'impétuosité d'une souveraine inspiration, qui rompt le cadre habituel et trop étroit du quatuor, triomphent des hésitations. L'impeccable science unie à une audace hautaine, la distinction des idées, la richesse de la trame et la capricieuse variété des rythmes vous ensorcellent, — et beaucoup restent sous le charme.

De conception moins audacieuse, moins libre d'allure, le *Concert*, écrit par Ernest Chausson pour violon solo, piano et quatuor, est une œuvre puissante qui d'emblée place Ernest Chausson au premier rang des compositeurs modernes. C'est une œuvre serrée qui révèle une vigueur et une élévation de pensée extraordinaires.

Un souffle génial, qui vous saisit dès le début « Décidé » et vous emporte ému, haletant, jusqu'au final « Très animé », circule dans ce *Concert*. Une même idée paraît le dominer, et si elle ne lui donne point une originalité bien tranchée, elle lui apporte une singulière force de persuasion. On est remué, transporté par l'étreignante ténacité de cette pensée, et lorsque sonnent les derniers accords il semble qu'on ne se soit pas un instant resaisi.

C'est l'œuvre d'un musicien savant, mais aussi et surtout d'un poète ému, hautement inspiré.

Ernest Chausson était présent. De frénétiques applaudissements l'ont salué. Longuement, très longuement il a été ovationné en de triomphales acclamations.

Pour l'exécution de ce *Concert*, M. Alfred Marchot, au premier violon, et M. Auguste Pierret, un jeune pianiste parisien qui a été très remarqué, accompagnaient le Quatuor Ysaye.

M<sup>lle</sup> Léonie Wilson, une cantatrice amateur d'Amsterdam, a chanté d'une voix profonde de contralto, mais terne, trois mélodies qui réclament de l'interprète une netteté et un charme de diction qu'elle ne possède pas.

## Esthétique des Villes (1)

### VIII. — CONSTRUCTIONS PRIVÉES.

Un heureux trait de notre caractère national contribue puissamment à ne pas donner à Bruxelles l'aspect d'un *petit Paris*, compliment que nos aimables voisins nous adressent quelquefois, pensant qu'il nous sera agréable, et que nous nous félicitons, au contraire, de ne pas mériter.

(1) Suite. — Voir *l'Art moderne* des 28 janvier et 4 février.

Quand chacun occupe sa maison, il imprime naturellement son caractère, ses goûts à sa demeure.

Il suffit de parcourir certains quartiers dont la construction a commencé, il y a une trentaine d'années, pour constater les progrès considérables de notre architecture et du goût public.

Peu à peu, l'esprit national, un moment comprimé, a repris sa force et s'est affirmé dans des constructions dont les éléments ont été empruntés à la Renaissance flamande.

Les modes exotiques dont on s'est engoué de temps en temps, n'ont pas trouvé d'écho.

Pour les constructions particulières, nous sommes donc sans crainte; malgré l'enseignement académique, le goût personnel de la nation finira toujours par reparaitre et par dominer.

#### IX. — CONSTRUCTIONS PUBLIQUES

Il n'en est pas de même quand il s'agit d'édifices publics dont la commande appartient à l'État ou à la commune. Le goût officiel est généralement en retard sur le goût public, ou bien le goût officiel s' imagine que lui seul possède les saines traditions et que son devoir est de les maintenir.

Nous ne voyons que deux sources d'inspiration pour les artistes qui cherchent à être de leur temps et de leur pays. C'est l'interprétation ornementale des formes qui dérivent des matériaux employés dans la construction et l'adaptation de motifs puisés dans notre architecture nationale à la destination de l'édifice.

On ne crée pas un style nouveau de propos délibéré, sur commande; les styles d'architecture ont poussé lentement, se conformant insensiblement aux exigences des matériaux, de l'usage et du climat.

Malheureusement, à certaines époques, les architectes ont méconnu le transformisme de la floraison architecturale, en transportant brutalement des édifices exotiques sous des climats qui ne leur convenaient pas, en les adaptant cruellement, en même temps, à des usages auxquels ils n'étaient point destinés.

Dans un climat humide, froid et sous un ciel souvent sombre, ils ont élevé des constructions conçues pour un climat sec, chaud et pour un ciel éblouissant.

Nous réclamons avec instance que l'architecture soit le reflet vivant de la civilisation au milieu de laquelle elle se développe.

Chez nous, jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les constructions conservent, vis-à-vis des ordres classiques, une liberté d'allure qui prouve que nos architectes les dominaient, qu'ils les employaient, non en esclaves mais en maîtres. Anvers, Bruges, Malines ont conservé des maisons qui attestent une force créatrice et une fantaisie prime-sautière qui se révèlent dans tout leur épanouissement à notre célèbre Grand'Place; là palpète une vie nationale absente des monuments classiques figés dans la tyrannie de leurs modules impeccables. (A suivre.)

#### PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'est ouvert hier aux membres de la société et à un public choisi d'artistes et de gens de lettres. De l'avis de tous, c'est l'exposition la plus belle et la plus complète qui ait été organisée à Bruxelles. L'art neuf y est représenté dans toutes ses manifestations, sans parti pris d'école, et triomphe dans les arts appliqués comme dans la peinture et la sculpture.

Bornons-nous, aujourd'hui, à ce bulletin de victoire, et citons quelques-uns des nombreux artistes et critiques étrangers qu'avait attirés cette inauguration sensationnelle :

M. et M<sup>me</sup> Eugène Carrière, M. et M<sup>me</sup> Henri Lerolle, M. Ernest Chausson, M. Gustave Geffroy, M. Alexandre Charpentier, M. et M<sup>me</sup> F. Thaulow, M. et M<sup>me</sup> Signac, MM. Max Stremel, H. de Toulouse-Lautrec, F. Carabin, Charles Saunier, Francis Jourdain, Henri de Régnier, Ferdinand Hérold, Pierre Louijs, Félix Vallotton, Charles Meunier, Paul Gauguin, Julien Leclercq, J. Albert, Georges Sauter, J. Toorop, etc.

La répétition générale du Conservatoire, fixée à jeudi prochain, a obligé M. Ysaye à remettre au lendemain, VENDREDI, le premier des quatre concerts qu'il donnera avec son Quatuor au Salon de la *Libre Esthétique*.

Ce concert, consacré à l'audition du *Quintette à deux basses* de Schubert, — une œuvre exquise presque inconnue, — et au *Concert pour violon et piano*, avec accompagnement de quatuor à cordes (redemandé) de M. Ernest Chausson, qui eut, il y a deux ans, un si grand succès aux concerts des XX, aura lieu avec le concours de M. Auguste Pierret, pianiste à Paris.

Indépendamment du *Concert* de M. Chausson, M. Pierret interprétera, en première audition, une *Fantaisie pour piano*, en trois parties, de M. Pierre de Bréville, et, du même auteur, des *Portraits de musiciens* pour piano (César Franck, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, etc.) qui furent très goûtés pour leur charme pittoresque, mêlé de quelque ironie, à la Société nationale de musique.

Le *Concert* de M. Chausson vient de paraître, en une superbe édition, à la librairie de l'Art indépendant, à Paris.

M. Henri de Régnier fera aux membres de la *Libre Esthétique*, mardi prochain, à 2 1/2 heures précises, dans la grande salle de l'exposition, une conférence intitulée « Le Rosquet de Psyché ». L'entrée est de 2 francs pour les personnes étrangères à la *Libre Esthétique*.

La commission du Musée communal d'Ixelles vient de décider l'achat de quatre œuvres intéressantes qui ont figuré au dernier Salon : *La Levée des nasses* de Claus, *Avril* de Frank, *Fleurs* de Seghers et *Vaches* de Vandooren.

Comme tendances, le choix est parfait et peut nous faire espérer l'achat d'autres toiles modernistes à l'exposition de la *Libre Esthétique*.

M. Edmond Picard fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence sur Léon Cladel à la section d'art de la Maison du Peuple local de la Nouvelle Cour de Bruxelles, place Fontainas).

La commission des bourses du Brabant vient de confirmer le choix du jury, en décernant la pension de la fondation Godecharle à M. Emile Lambot, architecte. Ce jeune artiste avait remporté de nombreux succès dans les cours supérieurs de l'Académie de Bruxelles, et notamment le grand prix triennal d'architecture de 1890; il est, de l'avis de ses confrères, appelé à un brillant avenir.

Le grand succès de l'exposition de dentelles anciennes, organisée dans les salles de l'Hôtel de Ravenstein, a engagé la Société d'Archéologie de Bruxelles à ne la fermer que le jeudi 22 février.

La recette des deux derniers jours d'ouverture sera remise à l'Œuvre de l'Hospitalité de nuit et à l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers.

Plusieurs concerts fort intéressants ont été donnés la semaine dernière à Bruxelles. Citons spécialement celui de M. Crickboom à l'hôtel Ravenstein où fut exécutée la superbe sonate pour piano et violon du regretté Guillaume Lekeu, et l'audition des œuvres de MM. O. Jokisch et L. De Lantsheere à la Bourse. Nous en reparlerons.

Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. Pierre Oyens, peintre, l'un des deux frères dont le coloris rutilant et l'observation fine et souvent humoristique apportaient, depuis un bon nombre d'années, une note personnelle et savoureuse dans les Salons bruxellois.

M. Oyens meurt à 52 ans, dans toute la force de l'âge et du talent. Nous présentons à son frère David l'expression de nos profonds regrets et de nos plus sincères condoléances.

Pour paraître prochainement chez l'éditeur Lacomblez : *Pages de Charité*, par Sander Pierron.

**BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR BRUXELLES**  
ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année  
SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI  
Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes  
BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, d'**architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES  
rue Thérésienne, 6

VENTE  
ÉCHANGE  
LOCATION

## GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1<sup>er</sup> prix. — Sidney, seuls 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix  
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

SALLE DE L'ALHAMBRA  
Dimanche 11 mars 1894, à deux heures  
GRAND CONCERT SYMPHONIQUE

sous la direction de

## Siegfried WAGNER

DE BAYREUTH

avec le concours de M<sup>lle</sup> KEEMPEES, cantatrice à la Cour de Hollande  
et l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles.

1. **Der Fliegende Holländer** (Ouverture) . R. WAGNER.
2. A) **Die XIV Engel**. Traumpantomime aus  
dem Märchenspiel *Hänsel und Gretel* . E. HUMPERDINCK.  
B) *Træume*, étude pour *Tristan et Isolde*  
(M<sup>lle</sup> KEEMPEES) . . . . . R. WAGNER.
3. **Tasso**, Lamento e trionfo . . . . . F. LISZT.
4. **Tannhäuser**. (Ouverture und Bacchanale). R. WAGNER.
5. **Siegfried-Idyll** . . . . . R. WAGNER.
6. **Tristan und Isolde** Vorspiel und Verkle-  
rung (M<sup>lle</sup> KEEMPEES) . . . . . R. WAGNER.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — A LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Conférence de M. Henri Régner. Premier concert du Quatuor Ysaye.* — ENCORE LE PÈRE DELATTRE S. J. — LE FUTUR PALAIS DES BEAUX-ARTS. — APPEL AUX ARTISTES. — SAINTE-FREYA. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — LE VAISSEAU-FANTÔME. — PETITE CHRONIQUE.

### LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Les bêtes sont matées!

Qui songe aux insultes universelles de jadis, aux jugements panachés de mauvaise foi, aux épilepsies d'indignation bourgeoise, à la chienlit des calembours, à toute la franflucherie des mots soi-disant vengeurs du bon goût et du bon sens, se demande, certes, quels ciseaux de chapelle Sixtine ont tout à coup supprimé ces précieux réservoirs de démonstrations spasmodiques.

On s'attendait à l'annuel déchaînement de colères, au tohu-bohu des persifflages réglementaires, aux articulets bilieux, et il se trouve que tous les Mécènes semblent être en disponibilité. La raillerie s'est époumonée et l'injure ne bat plus que d'une... plume. Le bon accueil fait aux artistes de *la Libre Esthétique* est si démonstratif, si général, si persistant, qu'à plusieurs il semble inquiétant.

Heureusement que, feuilletant le catalogue, on y découvre immédiatement tous les noms violemment intransigeants et rouges que l'on vit jadis aux XX. Les

Redon, les Toulouse-Lautrec, les Ensor, les Signac, les Gauguin, les Van Rysselberghe, les Denis, les Toorop. Il faut même y ajouter, cette année, les Lunois, les Laermans, les Craco. L'audace ne s'est donc point atténuée ni la témérité assagie; au contraire. Ce qui au XX s'affirmait partiellement, s'est rangé à *la Libre Esthétique* sur un plus large espace, en ligne de bataille. Les diverses tendances modernes ont ici autant qu'ailleurs multiplié leurs représentants, car de même que jadis on invitait Fantin-Latour, Cazin, Whistler, on range aujourd'hui à la cimaise Watts, Carrière, Lerolle, Puvis de Chavannes.

Rien n'a donc changé, si ce n'est que parmi les plus caractéristiques et les plus révolutionnaires des jeunes, quelques-uns — tels Redon et Toulouse-Lautrec — sont devenus des maîtres et qu'on a soigné particulièrement, cette année, la section d'art décoratif et ornemental.

Et néanmoins la victoire est là patente, irrécusable, presque triomphale. Les comptes rendus constatent que jamais à Bruxelles, depuis qu'on y organise des salons modernes, une telle sélection d'œuvres dominatrices ne s'est imposée. Ils enguirlandent tels envois de paroles que l'on croirait cueillies dans *l'Art moderne* même, tellement elles sont vives et chaudes. Et les plus vieux bidets de la critique prennent un joyeux mors aux dents et esquissent des mouvements de croupes presque dangereux à leur âge.

Quant à nous, cette victoire ne nous étonne point. Il nous a toujours paru impossible qu'une lutte continue et ferme, au profit d'une idée neuve et selon les mystérieux appels que l'on entend aux horizons du siècle, n'aboutisse point. Les vieilles choses qui semblent étayées par tous les piliers de la force, par l'approbation de la majorité immense quoique toujours rétrograde et par l'assentiment de l'officialisme et de l'académisme, toujours boiteux et trainards, n'existent que d'apparence. Ce sont choses en façade : la solidité est ailleurs. Elle est dans la transitoire faiblesse d'une minorité d'artistes qui s'exposent à tous les coups, gaiement, parce qu'ils ont la joie de souffrir pour une idée. Elle est dans l'ébauche d'un mouvement qu'on sent venir et qui s'arme pièce à pièce, casque après cuirasse, lance après glaive, mystérieusement, là-bas, dans l'ombre, et qui tout à coup apparaît rayonnant pour aussitôt être vainqueur. Elle est dans l'éveil de toute force individuelle et convaincue, dans l'ascension lente et méconnue des mille rêves qui sont en train de se définir ; elle est dans l'utopie d'aujourd'hui bien plus que dans la réalisation immédiate, facile et banale. Toute chose faite et accomplie aussitôt se défait et obéit aux lois de sa chute. Le transitoire est la règle infinie.

Voilà pourquoi, dans la question d'art qui nous occupe, rien ne serait plus regrettable que de voir la direction de *la Libre Esthétique* se carrer dans sa victoire et se satisfaire de la formule trouvée. Si les expositions suivantes n'étaient que la répétition de celle-ci, elles deviendraient bientôt aussi poncives que les exhibitions triennales. L'idée de combat s'impose fondamentale en de pareilles entreprises, l'idée de combat poussée même jusqu'à la provocation. On a bon dos et les brocards de la presse et du public font plaisir. Tous les médiocres ont de quoi brouter à la cimaise des Champs-Élysées et des Royal Academy et des Kunstaustellungen munichoises. Qu'à Bruxelles au moins les expulsés et les chassés, qui furent jadis Manet, Whistler, Monet, Pissarro, Courbet et qui sont aujourd'hui la plupart des jeunes de témérité et de foi trouvent un Salon large ouvert où ils soient accueillis et défendus. On ne devrait organiser à *la Libre Esthétique* que des salons que j'appellerais futurs, puisque sans cesse ils seraient de plusieurs années en avance sur tous les autres. Et qu'on y convie, pour qu'ils s'y battent à coups d'œuvres, non seulement les Belges, mais n'importe quels étrangers, et que l'entreprise devienne aussi internationale que possible. Aujourd'hui une exposition uniquement nationale, voilà ce qui vraiment constituerait « une petite chapelle ».

Nous étudierons plus tard, en différents articles, les principaux invités du Salon, nous attachant moins à une nomenclature d'œuvres qu'à des examens de personnalités.

## A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Conférence de M. Henri de Régnier.

« Ici, une fois, j'errais, avec Psyché mon âme ! » Cet extrait d'*Ulalume*, l'admirable et hallucinant poème d'Edgard Poe, nous revenait en mémoire en écoutant le conférencier Henri de Régnier. Mais ce n'était point vers un tombeau ni vers une terreur soudainement apparue au fond « d'une allée titanique de chênes », c'était vers la chambre de solitude que la Psyché du poète français guidait l'auditoire et, là, gravement et presque religieusement, dévoilait qui elle était.

Ce ne fut qu'après de longs détours et des haltes en de mélancoliques décors : Reims, Bruges, Aix, Arles, Versailles, que le conférencier aboutit à nous avouer que le vrai lieu de poésie, de rêverie et de lecture était non pas le théâtre évanoui de telles splendeurs mortes, de tels paysages illustres, de telles villes immobiles en leurs murailles comme un souvenir en son tombeau, mais bien notre propre âme, notre seul-à-seul, notre tête-à-tête avec Psyché, c'est-à-dire avec nous-même.

Les mots et les idées dont il usa pour parer ce cloître personnel, dont chacun peut fleurir l'architecture en soi, étaient choisis entre mille et les détails rares, les réflexions hautes, les ornements clairs et merveilleux abondaient. Il s'affirma une fois de plus, le pur et héraldique poète qu'il est, le signataire élu de tant de textes luxueux et tristes qui suscitèrent l'admiration autour des *Poèmes anciens et romanesques* et autour de *Tel qu'en songe*. Nous y reconnûmes aussi l'écrivain récemment acclamé des *Contes à soi-même*, écrits tous en la chambre idéale, la chambre aux sévères entretiens, aux rêves allumés, aux symboles translucides, où l'on prend conscience simple et altière de soi-même, où l'art éclot des noces exaltées de l'imagination et de la sensibilité.

Et le conférencier concluait : Aujourd'hui qu'une civilisation comme celle qui dominait en Grèce n'existe plus, qu'aussi la religieuse et universelle pensée qui s'imposait au moyen-âge est, comme un édifice, lézardée, il ne reste à tout écrivain que le retrait en lui-même pour s'y affirmer sa propre individualité esthétique.

### Premier Concert du Quatuor Ysaye.

Le Quatuor Ysaye, auquel M. Henri Merck, violoncelliste, prêtait le concours de son talent sérieux et sûr, a offert vendredi aux membres de *la Libre Esthétique* et au public un concert de choix, restreint, par suite d'un empêchement du pianiste Pierret, aux seules ressources des instruments à cordes, mais qui n'en a pas moins été d'un intérêt soutenu et d'une valeur artistique de premier ordre.

On connaît de longue date, en ce cénacle d'art qui, chaque année, en février, établit ses pénates au Musée royal, les prestigieuses exécutions que donnent des œuvres modernes MM. Eugène Ysaye, Crickboom, Van Hout et J. Jacob. Il n'existe pas actuellement, pensons-nous, de quatuor réalisant avec plus d'homogénéité, de puissance, de sentiment et de finesse un ensemble harmonieux. La pensée des maîtres y est scrupuleusement respectée et l'interprétation, dégagée des difficultés matérielles dont se sont depuis longtemps affranchis les quatre virtuoses unis dans une parfaite communauté d'art, atteint fréquemment le point culminant des hautes sensations artistiques.

Pour se conformer à l'élargissement du cadre qui a transformé en un Salon éclectique et général le Salonnet des XX, voué restrictivement à des tendances déterminées, M. Ysaye et ses partenaires ont agrandi le programme de leurs auditions. Ils y ont fait entrer des œuvres classiques peu connues, et c'est ainsi que le superbe Quatuor de Vincent d'Indy, l'une des œuvres qui échappent le plus complètement aux formules traditionnelles tout en gardant la grande architecture des compositions similaires des maîtres d'autrefois, s'est trouvé encastré entre le Quintette à deux basses, l'une des plus belles inspirations de Schubert, et le onzième Quatuor de Beethoven, — le premier de la dernière série, celui qui ouvre la voie aux prodigieuses pages qu'osent seuls affronter les virtuoses rompus aux difficultés.

L'épreuve était, pour les musiciens, d'un intérêt capital. Et l'impression produite a été, hâtons-nous de le dire, on ne peut plus favorable. On a admiré, une fois de plus, l'élévation des idées et la rare distinction qui font du Quatuor de Vincent d'Indy, en même temps qu'une composition savante d'un travail polyphonique serré, un chef-d'œuvre de force, de grâce et de pensée profonde.

Le Quintette à deux basses a été, pour la plupart des auditeurs, une surprise. Le chant des deux basses, dans la première partie, les beautés graves de l'Adagio, les souplesses de rythme « à la tzigane » du final ont, en particulier, enthousiasmé les artistes. Et le très pur Quatuor op. 95 de Beethoven, joué, comme les deux précédents, avec une perfection idéale par M. Ysaye et ses collaborateurs, a couronné cet extraordinaire programme, dont la longueur inusitée n'a pas affaibli l'intérêt.

### Encore le Père Delattre, S. J.

Ce n'est que pour le numéro d'aujourd'hui que nous avons reçu une réponse du Père Delattre. Elle a été longuement méditée et pour cause. Le lecteur va pouvoir apprécier ce tortillonnage puéril.

C'est vraiment une querelle, nous ne dirons pas d'Allemand, mais de jésuite.

Rappelons les faits :

M. Edmond Picard résume un livre presque inconnu de Tridon sur le *Molochisme juif*, autour duquel catholiques, juifs et protestants ont fait un systématique silence.

Ce livre développe cette idée que les Juifs, le soi-disant peuple de Dieu, n'a pas échappé aux fatalités de la race sémitique entière, et a notamment, durant des siècles, pratiqué, comme Carthage, le sacrifice des enfants nouveau nés. Qu'il n'a perdu ces mœurs horribles qu'au contact de la civilisation aryenne dont les infiltrations lui sont venues de l'Assyrie, et que la captivité de Babylone a été l'événement dominant de ce contact bienfaisant. Que les prophètes, dont les prédications font, dans la Bible, un si singulier contraste avec les prescriptions cruelles et barbares de l'Ancien Testament, ont été les agents principaux de cette réforme.

M. Picard dit tout cela en sept pages. Surgit un jésuite peu courtois et retors qui phrase là-dessus pendant quarante pages.

Tridon pose avec netteté les dates de ces faits historiques (p. 51 et suiv.) :

Première apparition des Assyriens sur la scène juive : vers 760  
Amos, Osée, Michée, Abdias, Joël, Isaïe prophétisent : 803 à 694  
Longue période de culte molochiste : 694 à 606

Prise de Jérusalem et commencement de la Captivité : 606  
Ezéchiel à Babylone : 598  
Destruction des idoles molochistes par les Babyloniens  
aidés de Jérémie : 587  
Daniel, Zacharie, Aggis, Malachie, Esdras prophétisent. Réforme générale des livres saints : 537 à 432

Comme on le voit, c'est une période qui va de 800 environ jusque 430 avant J. C. et dont l'événement principal est la Captivité, qui va de 606 à 520, comprenant divers retours des juifs dans leur patrie.

Ces trois quarts de siècle de captivité, le contact intime des juifs avec les Assyriens qu'elle amène, sont naturellement la cause décisive de la transformation des mœurs molochistes, esquissée précédemment. C'est pendant cette période que les prophètes, les Nabis, sont initiés aux doctrines aryennes par la captivité de Babylone : c'est alors que se forment les idées d'Ezéchiel, de Jérémie, de Daniel, de Zacharie, d'Esdras. Comment eût-il pu en être autrement? Tridon l'expose, M. Picard le dit après lui, sans exclure les infiltrations antérieures qui ont commencé le mouvement.

Or, c'est ici que l'escobarderie apparaît : le père Delattre affecte de croire que le fait d'avoir signalé la captivité comme l'événement principal d'initiation aux idées aryennes, équivaut à reporter cette captivité à l'origine même du mouvement pris dans son ensemble, c'est-à-dire au VIII<sup>e</sup> siècle, bien que M. Picard n'ait nulle part indiqué une date et qu'il se bornait à résumer Tridon qui la place en 606.

C'est absolument comme si, plaçant les origines de la Révolution française au temps de certains écrits philosophiques du XVII<sup>e</sup> siècle, et ajoutant que les grands penseurs du commencement du XIX<sup>e</sup>, ont été initiés aux idées nouvelles par la Révolution, on en concluait que celui qui parle ainsi place la Révolution en l'an 1600!!!

Mais c'est assez s'attarder à ces puérités immenses et d'un agacement prodigieux. Voici ce chef-d'œuvre de subtilité. Nous demandons pardon aux dieux et à nos lecteurs de leur infliger ce malencontreux cataplasme. Et pourtant le pédagogue tatillon qui en est l'auteur eût pu, au lieu de s'amuser à ces sonnettes, rendre service à la science en discutant les hautes questions que M. Picard a touchées, par exemple celle de la *Race de Jésus*, ou celle de l'*Origine grecque du Livre de Job*. Il a préféré chercher des poux sur la tête d'un chauve.

#### MESSIEURS LES DIRECTEURS DE L'Art moderne,

Votre journal ayant publié dans le numéro du 11 février dernier, sous le titre *Polémique sémitico-biblique*, de prétendus jugements sur mon article *Un essai biblique de M. Edmond Picard*, je compte que vous voudrez bien publier, de la même manière, dans votre plus prochain numéro, « suivant l'usage conseillé par la loyauté et imposé par la jurisprudence, » cette lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer, et qui contient ma réponse.

L'auteur de la diatribe, auquel, pour éviter les périphrases, je donnerai le nom de *Notus*, a mêlé au débat beaucoup de considérations étrangères. Je lui en laisse volontiers le bénéfice, et j'aborde, sans autre préambule, l'objet propre de la discussion.

Par une distraction inexplicable, *Notus* m'accuse d'avoir fausement attribué et à M. Picard, dans sa *Contribution à la revision des origines du christianisme*, et à feu Tridon le monstrueux anachronisme faisant la captivité de Babylone au IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère, alors que j'ai attribué avec insistance cette bêtevue réjouissante à M. Picard seul, et que j'en ai innocenté Tridon dans les termes les plus formels. Je dis, en effet, dans mon article, page 5, du tirage à part :

« La récente brochure qui a provoqué ces pages, se donne pour une *Contribution à la révision des origines du christianisme*. Le titre est assez modeste, s'il caractérise l'œuvre d'un homme versé dans la matière; il l'est un peu moins, s'il s'agit de l'élucubration d'un profane. En effet, qui dit contribution, dit apport personnel et progrès, si mince que cela soit. Or, la condition ne se vérifie point pour M. Picard. *On cherche en vain chez le contributeur improvisé une idée qui lui appartienne en propre, si ce n'est celle de faire la captivité de Babylone antérieure au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère*, un anachronisme de trois cents ans environ. Voilà le trait le plus saillant de la publication. »

A la page 6 :

« M. Picard s'attache constamment à des maîtres avec une entière servilité; il en adopte les vues les plus contradictoires et les combine avec la *chronologie judéo-babylonienne qui lui est propre*, de manière à donner naissance à un tout des plus bigarrés. »

A la page 18 :

« Toutes les autorités, auxquelles on joindra, si l'on veut, *Gustave Tridon*, placent la captivité de Babylone de 607 ou 606, année où des juifs furent déportés pour la première fois par les Chaldéens, jusqu'à l'année 538, qui est celle de la prise de Babylone par Cyrus. M. Picard est d'un autre avis. Il regarde la captivité de Babylone comme antérieure au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. C'est là, je l'ai déjà dit, le gros apport de la contribution; c'est une vraie révolution dans l'histoire ancienne de l'Orient. »

A la même page :

« Voici (concernant le rôle des prophètes) la combinaison Tridon-Picard, telle qu'elle est formulée dans la brochure (dans la *Contribution*). Je distingue par le caractère italique, dans le texte cité, les endroits où se trahit le *nouveau système chronologique qui donne à la contribution son cachet personnel*. »

Aux pages 21 et 22 :

« Nous ne sommes pas au bout des inextricables confusions où s'embourbe le contributeur. Il puise la suite de son exposé chez *Tridon*, qui procède suivant l'idée commune et vraie que la captivité de Babylone est très postérieure au IX<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. »

Pourrait-on dire en termes plus clairs que M. Picard a commis l'anachronisme et qu'il n'y en a point de trace chez Tridon?

Le plaidoyer de Notus est bien singulier. Il cite une grande page pour laver Tridon d'un anachronisme que personne ne lui impute. Comme si cela sauvait M. Picard, le seul accusé! Je croyais Notus meilleur avocat. En cela je me suis trompé, j'en fais l'aveu.

La page de Tridon prouve seulement que j'ai considéré à bon droit le fameux anachronisme comme une contribution exclusive de M. Picard.

On dirait que les défenseurs de M. Picard se sont donné le mot pour parler à côté de la question. M. Ledrain, dans une note du plus haut comique, citée par Notus, exalte M. Picard orateur; il n'a pas un mot de consolation pour M. Picard contributeur, et il paraît médiocrement flatté de passer pour son maître (1).

Ni Tridon, ni M. Picard orateur ne sont en cause pour le moment. Mais j'ai dit et je maintiens que M. Picard contributeur a réellement sur la conscience l'anachronisme dont il s'agit, et qu'il place la captivité des juifs à Babylone au IX<sup>e</sup>, voire même au X<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Ici, car l'explication me semble nécessaire pour Notus, je fais observer qu'il y a trois sortes d'anachronismes. On fait anachronisme quand on dit, avec indication formelle de date: Telle chose advint au III<sup>e</sup> siècle, alors qu'elle est arrivée au VI<sup>e</sup>. Il y a encore

(1) Rappelons cette note qui règle le compte de l'excellent révérend père. On se demande comment M. Ledrain y a manifesté sa compassion pour M. Picard: « Un jésuite belge, fort connu par la violence de ses polémiques, me fait la grâce de m'envoyer une diatribe contre moi et contre M. Edmond Picard, l'illustre orateur qu'il appelle ironiquement mon disciple. J'accuse à mon insulteur réception de son *factum*. Qu'il n'attende pas que je lui réponde, ni même que je le nomme jamais. Le clergé français, surtout le clergé de Paris si courtois, nous a habitués à d'autres procédés et à une autre politesse. »

anachronisme quand on dit, par exemple, que Napoléon Bonaparte commanda les armées françaises sous Louis XIV. Enfin, certains anachronismes réunissent ces deux formes. Tel est celui que nous avons eu le regret de constater chez M. Picard, dans le passage qui se lit pages 24 et 25 de son immortelle *Contribution*, et que nous citons encore une fois, sans en retrancher une lettre :

« Il (Tridon) développe notamment cette thèse imprévue que les prophètes, les Nabis, initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone, se sont donné pour mission de détruire le molochisme, c'est-à-dire les sacrifices humains, coutume traditionnelle et nationale d'Israël comme de tous les peuples de même race.

« Les développements et les justifications donnés par Tridon sont vraiment saisissants et constituent l'indispensable préliminaire de la lecture des prophètes, spécialement d'Ezéchiel.

« Il expose que jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, Baal-Moloch, jusque-là le Jéhovah régulier, savoure tranquillement ses rations périodiques de petits enfants et rassasie ses regards du spectacle excitant des orgies sémitiques. On n'a jamais, jusque-là, entendu parler de Moïse et de ses lois qu'Esdras, plus tard, constitua tout d'une pièce. Jahvé-Cebaoth n'a jamais antérieurement donné à son peuple des ordres humains et pacifiques. Or, c'est à cette époque que les prophètes, que M. Ledrain a traduits dans ses cinquième et sixième volumes, s'élèvent pour la première fois contre les cruautés séculaires et affirment la réprobation, inconnue jusqu'alors, de Jéhovah pour l'orgie et le massacre. Cette initiative hardie inaugure leur ère héroïque et lyrique.

« Elle concorde avec l'apparition sur la scène judaïque des Assyriens. »

Donc, d'après M. Picard, qui a mêlé du sien à Tridon, les prophètes, initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone, s'élèvent, au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, contre les cruautés séculaires du culte de Moloch.

Cela fixe, au plus tard, la captivité de Babylone au VIII<sup>e</sup> siècle. Le nier, c'est se brouiller avec la raison.

Pour comble d'infortune, M. Picard ajoute que l'initiative hardie des prophètes concorde avec l'apparition des Assyriens sur la scène judaïque, et Notus n'a pas manqué d'insister sur ce point. Si la dualité Picard-Notus veut bien ouvrir l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient* par G. Maspero, membre de l'Institut de France et pas du tout cléricale, elle verra (je cite la quatrième édition, pp. 375, 376) les Assyriens apparaître sur la scène judaïque dès le règne d'Achab, roi d'Israël (1).

M. Maspero exprime le sentiment des assyriologues, à l'exception d'un seul, qui a émis des doutes et qui n'a point trouvé d'écho. Mais tous les assyriologues sont convaincus que Jéhu, roi d'Israël, postérieur de quelques années à Achab, a été en relation avec les Assyriens.

Or, d'après la chronologie de Tridon, qu'adoptent MM. Picard et Notus, Jéhu règne de 876 à 848, c'est-à-dire dès le premier quart du neuvième siècle. Les prophètes de M. Picard surgissent alors, sinon plus tôt, et la captivité de Babylone, qui dans son système, précède leur avènement, appartient, suivant le même système, au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècle. Tel est l'anachronisme de M. Picard d'après l'estimation la plus modérée.

Notus a bien senti la faiblesse de sa cause. Il a eu grand soin, en citant M. Picard sous les yeux de celui-ci, de supprimer ces mots: *Les prophètes initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone*.

Cela montre de quel côté est la « loyauté hasardeuse », comme dit si bien Notus, et « donne une très particulière saveur » à ces lignes tombées de sa plume :

« Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que si se tromper est excusable en ces difficiles matières, où tout, les dates en particulier, est fluctuant et controversable, tronquer les doctrines ne l'est jamais, spécialement quand il est si facile de vérifier dans le livre même qu'on manipule suivant ses préjugés et ses partis pris fanatiques. »

(1) Soit, mais Tridon qui n'a rien à céder aux autres, la place vers 760. Qui rompra tous ces désaccords de dates sur ces temps reculés? (N. DE LA R.)

« Tout, les dates en particulier, est fluctuant », cela implore la compassion.

Notus, qui me reproche un ton toujours encoléré et en même temps la serene injustice d'une bonne conscience, devra concilier ces deux assertions dans un prochain article.

M. Picard reste donc chargé de ses produits. D'ailleurs, je le remercie d'avoir déclaré par l'organe de Notus qu'il regarde comme historique cette autre captivité de Babylone, qu'il n'a pas eu à inventer, et que tout le monde fixe au VII<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle. L'aveu confirme ce que j'avais déjà suffisamment établi, savoir que M. Picard parlait, à son insu, d'une seconde captivité de Babylone dans sa *Contribution*.

Pour se libérer de sa captivité du X<sup>e</sup> siècle, que le contributeur nous dise comment des prophètes initiés aux doctrines aryennes à Babylone de 606 à 538, ont pu prêcher ces doctrines trois siècles plus tôt. S'il fournit une bonne explication, on le tiendra quitte du reste.

Notus revient sur les questions d'arabe et d'hébreu avec une insigne gaucherie. Il va le sentir par un détail, un seul, dont je me contente pour ne pas gêner le plaisir en le prolongeant. Vouloir excuser M. Picard d'avoir écrit, sans cédille, *Amoc*, le nom du père d'Isaïe, Notus dit « qu'à deux pas de là, il (M. Picard) écrit *Amos*, marquant bien que le *c* a la valeur de l'*s* ».

Par malheur, à deux pas de là, il est question non pas du père d'Isaïe, mais du prophète Amos, dont le nom, en hébreu, est essentiellement différent. Des trois consonnes respectives (je sais bien que M. Picard ne voit pas la première) dont se compose chacun de ces noms, ils en ont une seule commune, savoir la seconde, *m*. *Amoc*, le nom du père d'Isaïe, se termine par un *tsadé*, tandis qu'*Amos*, le nom du prophète, finit par un *samec*. Décidément la question des cédilles est funeste à M. Picard.

Veillez agréer, Messieurs les Directeurs, l'expression de ma considération distinguée.

A.-J. DELATTRE, S. J.

Louvain, le 20 février 1894.

## Le futur Palais des Beaux-Arts.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les vives critiques soulevées par la baraque en bois du dernier Salon triennal, que les auteurs avaient présentée comme la maquette d'un palais qu'ils se proposaient de traduire définitivement en pierre et en fer; les défauts de composition du plan, signalés ici-même, étaient trop graves pour que la combinaison proposée pût être agréée par le public et les artistes.

La « Société centrale d'architecture », certes compétente en pareille occurrence, s'est émue à son tour de la situation humiliante faite aux architectes belges; elle a longuement discuté cette grave question dans une de ses dernières séances, et ses membres ont, à l'unanimité, voté un ordre du jour par lequel ils ont « déclaré « inadmissible que l'on confie à un artiste peintre la direction de « la construction d'un monument public, alors que le pays possède un grand nombre d'architectes dont les œuvres sont là pour « attester le talent et l'expérience, qu'au surplus la baraque-maquette renferme trop de défauts et de lacunes pour être prise en « considération, etc... », et, comme conclusion, ont ratifié le vœu de l'*Art moderne*, en demandant au gouvernement la mise au concours public du plan du Palais des Beaux-Arts.

A la suite de cette séance, le président de la « Société centrale d'architecture » a été reçu en audience par les ministres de l'intérieur et des travaux publics et leur a fait part des desiderata de la corporation des architectes. Il résulte des explications de M. le ministre De Bruyn que le gouvernement n'a pas l'intention de construire lui-même un nouveau palais; il concédera, soit à la ville, soit à une société, le terrain de la rue Lebeau, mais là se

bornera sa part d'intervention dans l'affaire, et il se désintéresse du choix de l'architecte ou de la mise au concours des plans.

La Société des Beaux-Arts, interrogée à son tour, a, par une lettre de son président, le duc d'Ursel, fait savoir à la Société centrale d'architecture qu'elle n'est pas disposée à prendre l'initiative de la construction d'un édifice et que le gouvernement seul a qualité pour le faire.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Y a-t-il des décisions prises, que l'on tient à garder secrètes jusqu'au jour où surgira un projet étudié dans l'ombre et que l'on imposera d'office? Ou s'il n'y a rien de semblable, peut-on comprendre qu'en présence de la désapprobation royale publiquement exprimée, on ne songe pas dans les hautes sphères administratives à prendre un parti définitif, et à nous débarrasser une bonne fois de ces baraques en bois que nous reverrons sans doute encore en 1896 et en 1899 et probablement au début du XX<sup>e</sup> siècle?

Il y aurait lieu, vraiment, de créer un mouvement parmi les peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, littérateurs et musiciens, et de hâter la solution d'une question qui les intéresse tous. Qui sait, si en montrant la même énergie et la même cohésion, les artistes ne verront pas leurs démarches aboutir aussi heureusement que celles tentées pour le jury anversois. Qu'ils essaient, mais sans retard.

Une autre combinaison, qui aurait plus de chance de réussite, consisterait à rendre aux artistes le palais de la rue de la Régence accaparé par le Musée ancien, et à exécuter l'idée développée par M. Ch. Buls dans son *Esthétique des villes*; celle de la restitution de l'ancien Palais de Nassau, dont il nous reste la chapelle Saint-Georges et la cour intérieure du musée, et qui, complété, couronnerait admirablement la colline avec les pittoresques de ses tours, tourelles, échauguettes et pignons.

Combiné avec le dégagement des musées préconisé par M. Balat, ce projet de transformation serait un embellissement absolument réussi de la Montagne de la Cour en même temps qu'il résoudreait la question du Palais des Arts.

## APPEL AUX ARTISTES

Nous recevons la circulaire suivante :

### Une Coopérative artistique.

Une coopérative pour les artistes va se fonder à Bruxelles. Longtemps déjà cette nécessité se faisait sentir parce qu'elle correspond à un besoin immédiat dont tous les artistes pauvres souffrent. L'exploitation commerciale des marchands de produits artistiques est, en effet, trop flagrante pour ne pas chercher à y obvier d'une manière légitime, par la fondation d'une coopérative bâtie sur des bases essentiellement économiques et pratiques. La coopération est une forme vraiment humaine du collectivisme expérimental dont les artistes peuvent se servir dans l'intérêt général. On sait que la coopération a pour but primordial la suppression des trafics intermédiaires en facilitant l'achat en commun des *matières premières*. Pour les artistes, se solidariser ainsi, c'est éviter bien des difficultés, c'est, surtout, éviter les effets douloureux du drame moral qui se joue dans l'esprit de la plupart d'entre eux, c'est encore vivifier les forces de l'art lui-même.

Mais que l'on sache aussi : notre intention ne doit être celle de limiter l'influence coopérative au seul matériel, à l'outillage artistiques. Si la coopérative permet tout d'abord le pouvoir de pro-

curer à ses membres, dans les conditions les plus favorables de prix et de qualités, les *matières premières* elles que toiles, couleurs, pinceaux, vernis, palettes, etc., elle doit permettre d'étudier et de poursuivre toutes les réformes utiles à l'art et aux artistes, d'organiser une caisse de pension pour les membres de la coopérative et subsidiée par celle-ci et le gouvernement, si possible.

Afin d'étudier ces différents points d'organisation et de décider la fondation collective de la *Coopérative artistique*, nous avons l'honneur de convoquer tous les artistes sans distinction d'écoles ou de tendances à la grande réunion qui aura lieu le mardi 27 février, à 8 heures du soir, rue du Marquis, 3 (rue de Loxum), dans les salons du café *A la Fontaine*.

JULES DU JARDIN, artiste peintre; JEAN DELVILLE, artiste peintre; MOTTE, chef de bureau à la Caisse générale d'épargne et de retraite.

## SAINTE-FREYA

M. Boucheron excelle à tisser un livret d'opérette sur une trame en fils d'araignée et à l'enjoliver d'arabesques capricieuses. On se souvient du prodigieux succès de *Miss Helyett*, dont le seul ressort dramatique était la muette interrogation de la mignonne héroïne au sujet d'un joli « point de vue » sur lequel il n'était permis de s'expliquer que par périphrases.

*Sainte-Freya* repose sur une donnée presque aussi mince. Et n'était la bonne humeur et la verve ironique de l'auteur, l'histoire du père Van Beck, dont les richesses s'évanouiront en fumée si sa fille n'entre pas en religion le jour où elle accomplira son dix-huitième printemps, — ainsi l'exige le testament de ses bienfaitrices, les sœurs Pétronille et Genofeva — ne serait pas pour nous captiver longtemps.

Ce mirliton naïf est enguirlandé de rubans versicolores d'un attrait chatoyant. Van Beck voit sa fille lui échapper pour se jeter dans les bras du bourgmestre de la bonne ville de Harlem, qui confisque ainsi malicieusement au profit de ses administrés les richesses patrimoniales, — c'est toujours le testament qui le veut ainsi. Mais une autre fille de Van Beck, une fille du temps de sa jeunesse orangeuse, complètement oubliée, survient, et celle-ci a précisément une vocation religieuse bien déterminée. Malheureusement, un capitaine de vaisseau souffle doucement sur le mysticisme de la néophyte, et tout est compromis de nouveau. L'affaire s'arrange, naturellement, pour la plus grande joie de tous, et la toile tombe sur des chœurs joyeux, aux acclamations du public ravi.

Car *Sainte-Freya* est un succès, auquel contribuent, pour une bonne part, la musique alerte, rythmée et souvent spirituelle de M. Audran, et l'irréprochable interprétation que lui donne, dans un cadre élégant, la troupe de M. Maugé.

*Sainte-Freya*, c'est M<sup>lle</sup> De Roskilde, une grande fille un peu gauche mais à la voix charmante, d'un timbre harmonieux et pur. MM. Héroult, Darmand, Lespinasse, M<sup>mes</sup> Dorange, Libra et Stemma, dans de jolis atours hollandais, lui donnent, au son des carillons, très gaiment la réplique.

## NOUVEAUX CONCERTS LIEGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le réveil du public liégeois à la musique est manifeste. Les concerts se multiplient et le public s'y presse de plus en plus nombreux. Ce réveil est dû à notre méritant Conservatoire, à son directeur, à certains de ses professeurs et élèves, constamment sur la brèche. Au premier rang de ces infatigables luteurs figure Sylvain Dupuis, avec sa belle énergie et son fier enthousiasme. Après le rude labeur qui a conduit au triomphe *la Cloche* de Vincent d'Indy, le voici dirigeant le second des Nouveaux Concerts. Et sous son impulsive direction, l'orchestre nous a encore donné d'excellentes exécutions : allure vive, animée dans la 8<sup>me</sup> symphonie, en *fa majeur*, de Beethoven, tout exubérante de vie, de fraîche et joyeuse jeunesse; d'une précision un peu saccadée dans l'ouverture d'*Euryanthe*, cette page de Weber d'un si fin coloris. Il a mis en un beau relief par d'habiles nuances le poème symphonique *Viviane* d'Ernest Chausson, dont c'était à Liège la première audition.

Et c'est dans sa fluide atmosphère de rêve, toute imprégnée de subtile poésie, avec ses vaporeuses colorations que nous est apparue cette œuvre d'une suave délicatesse.

Des applaudissements nourris et chaleureux ont acclamé le jeune compositeur qui assistait au concert.

César Thomson a exécuté le concerto en *la mineur* de Goldmark et le concerto en *ré mineur* de Wieniawski, faut-il dire avec quelle autorité et quelle prestigieuse virtuosité? On ne se fatigue point d'entendre César Thomson; les applaudissements le rappellent indéfiniment. C'est qu'il marque au premier rang par la sûre compréhension, l'éloquence contenue de l'expression et l'incomparable ampleur du son.

## LE VAISSEAU-FANTÔME

A L'OPÉRA FLAMAND D'ANVERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Voilà donc preuve bien faite; le public manifesterait de l'intérêt à l'œuvre de l'Opéra flamand chaque fois qu'il s'inquièterait uniquement de l'intéresser plutôt que de servir n'importe quels intérêts particuliers. Ceci est au delà de toute contestation, de tout échange de paroles plutôt aigres que douces; et nous avons attendu, pour ne pas triompher trop facilement, de constater le très grand et légitime succès des représentations du *Vaisseau-Fantôme*, qu'elles en soient à la quatrième d'une série qu'on peut prévoir longue et fructueuse.

Une plus juste compréhension semble se faire; durant deux semaines, le *Freischütz* et le *Vaisseau-Fantôme* alternèrent et firent tous les frais. Et l'expression est en tous points exacte. Or, ce n'est vraiment pas trop tôt; c'était une pitié de voir gaspiller tant de conscience, tant d'efforts et beaucoup de talent.

On peut ne pas présumer d'un goût bien raffiné près d'un public ordinaire des théâtres; mais comment a-t-on mis tant de temps à reconnaître que le public qu'il fallait attirer à l'Opéra flamand était précisément celui-là qu'indisposaient les vomitives et inépuisables marchandises du Théâtre royal? C'est la soif seule de dignité artistique et de jouissance forte et saine qu'il faudra exploiter, puisque exploitation inévitable il y a! Et il vaut mieux s'attacher à servir ces sentiments-là qu'une relativement peu importante question de langue et d'amour-propre national. L'enjeu est plus haut; il importe de placer ce but bien en lumière de façon à ce que tous nous puissions l'apercevoir et travailler à l'atteindre.

La grande tenue de la pièce de début, le *Freischütz*, l'authentique essai d'honnêteté d'interprétation justifiaient bien la curiosité des uns et l'enthousiasme des autres. Restait à ne décourager ni l'une ni l'autre. Et pourtant ce fut vite fait; il suffit de monter coup sur coup d'aussi gigantesques vulgarités que les *Leiden ontzet* et *Liederick*. Le vide s'en suivit et il n'eût pas manqué de

produire les foudroyants résultats qu'une analogue expérience de physique provoque, si la rafale de l'opéra de Wagner n'eût brusquement rempli d'air la salle qui menaçait de devenir sépulcrale. Le fait est que nous avons vu bâiller les musiciens de l'orchestre pendant l'exécution des intolérables et provocantes nullités précitées, au point que nous pouvions désespérer de les voir se réveiller à temps pour répondre à l'appel du bâton de leur chef qui se levait pour conduire cette admirable ouverture du *Vaisseau-Fantôme*. Grâce à Dieu, le réveil fut encore possible et vogue le vaisseau-de-malheur vers une heureuse destinée théâtrale.

Aucune critique de l'œuvre ne s'impose en ce périodique; elle marque une étape et l'on est d'accord pour reconnaître que l'ouverture survivra! Sied-il plus de commenter, sinon que pour le bien qu'il y a à dire, l'interprétation?

M. Henri Fontaine (Daland) s'affirme grand artiste, sa voix s'est splendidement faite et assouplie; l'acteur est beau et digne, nettement lavé de toute pratique conservatoriale et cabolinè. M<sup>lle</sup> Levering (Senta) a tout lieu de se réjouir d'avoir pareil partenaire; sa belle voix fraîche et sa bonne volonté se trouveront bien d'un tel enseignement.

Tous éloges vont, sincèrement, aux chœurs et à l'orchestre, pourtant trop continûment d'arrache-pied et en vigueur.

### PETITE CHRONIQUE

L'abondance des matières nous empêche de publier le compte rendu de divers concerts. Bornons-nous à signaler le grand succès qui a accueilli dimanche dernier M. César Thomson aux *Concerts populaires*, l'excellente interprétation donnée par M<sup>lle</sup> Louise Derscheid, MM. Colyns et Ed. Jacobs à diverses compositions de F. Kufferath, Schumann et Brahms, l'intéressante audition donnée au Conservatoire par les professeurs d'instruments à vent avec le concours de M<sup>lle</sup> Kempees et de M. Van Hout et la 2<sup>e</sup> séance de musique de chambre donnée à l'hôtel Ravenstein par le jeune quatuor Cricboom, qui sera bientôt l'une des meilleures associations musicales du pays. Citons aussi une bonne exécution, à la Grande Harmonie, d'œuvres nouvelles de M. Louis Van Dam, qui ont fait une excellente impression et dont nous aurons l'occasion de reparler.

Nous publierons dans notre prochain numéro une étude de Maurice Maeterlinck sur le beau livre que vient de publier M. Camille Maclair : *Eleusis*, causeries sur la cité intérieure.

Nous remettons, de même, faute d'espace, une intéressante communication que nous avons reçue d'un des bibliophiles les plus érudits de la Belgique sur la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Bien que le Salon de la *Libre Esthétique* ne soit ouvert que depuis huit jours, bon nombre d'œuvres ont été acquises. Citons entre autres l'*Avenue des Sapins* et les *Bouleaux* d'A.-J. Heymans, les *Inconsolées* d'Eugène Laermans, l'*Annonciation du nouveau mysticisme* et *Une main qui conduit vers une autre route* de Jan Toorop, le *Canal* de W. Degouve de Nuncques.

Les étains de MM. Alexandre Charpentier et Paul Du Bois ont un succès très mérité. Le premier a vendu le *Pot à vin nouveau*, la *Cafetière*, la *Jeune fille à la fleur*, le *Modèle du jeton des sociétaires de la Société des Beaux-Arts*, etc. Le second a reçu la commande de cinq exemplaires de son *Chandelier en étain* et de trois exemplaires de son *Chandelier en cuivre*.

M. Fernand Dubois, dont les médailles, médaillons et objets d'art sont très appréciés, a vendu son étain : *Couvercle d'une boîte de baptême*.

M. le baron de Haulleville, conservateur du Musée des arts décoratifs, a fait un choix d'œuvres de MM. Charpentier, P. Du Bois, F. Dubois, Aug. Delaherche, Dalpayrat et C.-R. Ashbee qu'il soumettra à l'approbation du Ministre.

A la demande de M. Portaels, directeur de l'Académie des Beaux-Arts et de l'École des arts décoratifs, le directeur des expositions de la *Libre Esthétique* a invité les élèves de ces deux

établissements à visiter le Salon. Cette visite aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 10 heures, sous la conduite de M. Baes, sous-directeur de l'École, et de M. Desvachez, secrétaire de l'Académie.

Les ouvriers affiliés à la Section d'art et d'enseignement populaire de la Maison du Peuple ont été invités à visiter le Salon de la *Libre Esthétique* dimanche prochain, et ceux de la Maison des Ouvriers le dimanche suivant, 11 mars.

Mardi prochain, 27 courant, à 2 1/2 heures, M. Henri Carton de Wiart fera au Salon de la *Libre Esthétique* une conférence sur Léon Bloy. Le prix d'entrée est de 2 francs pour les personnes étrangères à la *Libre Esthétique*.

La deuxième audition du Quatuor Ysaye au Salon de la *Libre Esthétique* aura lieu jeudi prochain, 1<sup>er</sup> mars, à 2 h. 1/2, dans la grande salle de l'exposition. Elle sera consacrée exclusivement à M. Claude-A. Debussy, un jeune compositeur français dont aucune œuvre n'a été jusqu'ici interprétée à Bruxelles.

L'audition comprendra un quatuor inédit pour instruments à cordes; un poème pour soli, orchestre et chœurs : *La Damoiselle édue*, d'après Dante-Gabriel Rossetti; deux pièces de Baudelaire : *Recueillement* et *le Jet d'eau*, chantées par M. D. Demest, professeur au Conservatoire, et accompagnées par l'auteur; enfin, *l'Après-midi d'un Faune*, de Stéphane Mallarmé, pour orchestre.

Les soli de la *Damoiselle édue* ont été confiés à M<sup>lles</sup> Angèle Delhaye et Laure Callemien. Les chœurs seront chantés par le *Choral mixte* fondé par MM. Soubre et Carpay. L'orchestre sera composé des chefs de pupitre des Concerts du Conservatoire et des Concerts populaires.

Des billets à 5 et à 3 francs seront mis à la disposition du public le jour du concert, au contrôle de la *Libre Esthétique*.

Le troisième concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui dimanche, à deux heures.

Le programme, consacré spécialement aux œuvres de Gounod, comprendra les numéros suivants :

1<sup>o</sup> Deuxième symphonie en *mi bémol* (1868); 2<sup>o</sup> la musique d'*Ulysse*, tragédie de Ponsard, jouée en 1852; 3<sup>o</sup> *Sanctus benedictus*, *Domine salvum fac regem*, tirés de la messe de Sainte-Cécile (1855).

La conférence sur Léon Cladel que devait donner mardi dernier M. Edmond Picard à la Section d'art de la Maison du Peuple, aura lieu mardi prochain, à 8 heures du soir, à la Nouvelle Cour de Bruxelles, place Fontainas.

La troisième séance de musique de chambre pour piano et instruments à cordes donnée par M<sup>lle</sup> L. Derscheid aura lieu jeudi prochain, 1<sup>er</sup> mars, à 8 heures du soir, à la Grande-Harmonie.

Un concert organisé par MM. G. Kefer et L. Soubre, au bénéfice de l'Œuvre des Petits Pieds Nus, sera donné à la Galerie moderne, rue Royale, 480, le 9 mars prochain, à 8 1/2 heures du soir.

Leurs élèves, secourus par des artistes généreusement désintéressés : MM. Laoureux, Lapon, Merck, etc., s'y feront entendre.

Des cartes d'entrée au prix de 10 francs se délivrent chez : M<sup>lles</sup> Barbanson, 12, rue Montoyer; MM. Halot, 32, boulevard du Régent; G. Kefer, 39, rue de l'Activité, L. Soubre, 63, rue de Bordeaux; M<sup>lles</sup> Van Nuffel d'Heynsbroeck, 13, rue Montoyer, et Wittouck, 20, avenue de la Toison d'Or.

ANVERS. — Salle du Grand-Hôtel. Les mercredis 28 février, 7, 14, 21 mars, à 4 heures, conférences par M. Emile Sigogne, chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liège. Sujets : *L'art de lire*. — *Lecteurs et comédiens*. — *Stendhal*. — *Ibsen*.

### BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : **PLUS DE 111 MILLIONS**  
ASSURANCES SUR LA VIE ÉNTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.*

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES  
rue Thérésienne, 6

VENTE  
ÉCHANGE  
LOCATION **GUNTHER**

Paris 1867, 1878, 1<sup>er</sup> prix. — Sidney, seuls 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix  
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

## BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

**Harmoniums ESTEY**

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LE SALON DE " LA LIBRE ESTHÉTIQUE ". *Quelques peintres.* — A " LA LIBRE ESTHÉTIQUE ". *Conférence de M. Carton de Wiart; Œuvres musicales de M. Claude-A. Debussy.* — LES COOPERATIVES ARTISTIQUES A L'ÉTRANGER. — BERNARD VAN ORLEY, par Alphonse Wauters. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — AU CONSERVATOIRE. — L'ŒUVRE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

### LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

#### QUELQUES PEINTRES

Il importe, — en ce moment de victoire du Jeune Art, alors que les critiques célèbrent dans toutes les gazettes la venue du plus beau Salon qui ait vu le jour en Belgique et que seul grinche un poète rare jadis, mais trop heureux aujourd'hui de prendre une raillerie comme prétexte pour se cacher silencieusement, en escargot atrabilaire, dans la vile « ratatouille de basse presse » dont J.-K. Huysmans lui a attribué l'incontestée royauté, — il importe de signaler les étrangers exposant pour la première fois dans ces expositions d'avant-garde et d'art pur qui avaient naguère pour titre : *Les XX*, et aujourd'hui : *La Libre Esthétique*. Quelques mots sur chacun d'eux attireront sur leurs toiles l'attention déjà fortement éveillée de tous ceux qui, ici, aiment l'Art.

Magistralement s'impose Georges-Frédéric Watts avec son portrait de la marquise de Granby. C'est de la couleur pétrie de joyaux pilés, de rosée et d'azur écrasés sur une palette magnifique et subtile. Le cadre a l'air d'un écrin ouvert. Joconde d'outre-Manche, la marquise attire par l'énigme de sa chair affinée, élégamment souffrante, et de son regard aristocratiquement dardé vers cet horizon d'un bleu de rêve, digne d'être contemplé par la fée royale qui lance à travers les collines un regard chargé d'une noble tristesse.

Vis-à-vis, des Puvis de Chavannes : un *Enfant prodigue* bibliquement grand, d'une couleur grave, d'une harmonie austère et évangéliquement émouvante, en des tons éteints de tapisserie douce, une *Mort d'Orphée*, dont le mouvement lyrique et la dramatique figure s'accordent avec la païenne *Etude de femme*, où Puvis de Chavannes dresse sur un horizon de mer bleue un torse blanc de nymphe antique.

Evocateur aussi de tapisserie, comme l'*Enfant prodigue*, ce suave *Paysage* de Murray, mais plus sombre, avec des tonalités de cuir, des rouges étranglés dans les verts et les noirs de cette toile crépusculaire.

Près des Puvis et des Watts, en une salle où l'on semble avoir groupé des artistes de rêve, des Lerolle, un Carrière, un Cameron. Ce portrait de famille de Carrière émerge de la pénombre ambrée où l'artiste noie les personnages de ses tableaux. Art de peintre

subtil et attendri, qui paraît évoquer, comme en une vision, des figures toujours si familiales et d'un charme profond et délicat. Il enfume, dirais-je, ses toiles de rêverie. Le ton brusque le heurte; il met des sourdines à sa palette et trempe son pinceau dans l'idylle qu'on devine chantante en son cœur.

Lerolle s'engage aussi en ces régions au coloris de songerie. Mais si ses toiles ont du charme, elles ne possèdent pas la solidité franche, la santé, l'honnêteté qui fait de Carrière un peintre d'élite. Plus on regarde un Carrière, plus il apparaît d'un art profond et complet. Les Lerolle ne résistent pas à un tel examen. Ils sonnent creux en telle place, les chairs des portraits se font diaphanes et les couleurs s'évaporent.

Magnifique, enfin, en sa tonalité « whistlérienne », le portrait d'homme de Cameron. C'est de la peinture solide et distinguée, donnant, en une gamme sobre et délicate, une savante harmonie, un bel accord de vie picturale. Il y a de l'âme en ce cadre. La figure parle, le regard clair se fixe, chargé de pensée, communicatif, et une sympathie monte vers cette physionomie tant ennoblie par l'art.

Brutaux, en comparaison de cette élévation et de cette élégance, apparaissent les portraits de Sauter, un Allemand. Certes, son pinceau a de l'énergie et il s'entend parfois à faire sonner un ton riche, mais quelques tableaux signés par lui froissent par une matérialité trop épaisse. Le remarquable portrait de Hans Richter, très vivant et d'une venue saine, sauve pourtant l'envoi de ce peintre. La figure de Richter est rendue puissamment, en un modelé opulent et une pâte sanguine.

Un autre Allemand : Max Stremel. Un délicat, celui-ci. Son *Intérieur* et ses *Tricoteuses* révèlent un luministe. Dans les intimités de maisons hollandaises, dans les chambres où le jour tombe à travers des stores et des rideaux, Stremel fait chanter les reflets qui s'éparpillent sur les meubles, le parquet, les porcelaines, avides de manger les objets de leurs dents argentées. Il possède un sens profond de la vie des choses, il prend aux atmosphères des chambres vieilles le secret de leur paix et il nous en donne toute la poésie, d'une façon émue et charmante. Il fait parler des silences et l'on entend comme des chuchotements de lumière en ses toiles.

A chaque manifestation annuelle grandit ainsi le nombre des artistes qui viennent, à côté des nôtres, faire le coup de feu pour l'Art. Nous avons eu Rodin, Whistler, Raffaëlli, Von Uhde — de grands noms — nous avons Watts, Puvis de Chavannes, de nouvelles gloires qui viennent jeter l'éclat de leur soleil sur la bataille ici décidément engagée. On a lutté pour l'art libre; les académies ont été assiégées. Et voilà le triomphe, un triomphe durement acquis. Il importe de le maintenir, tel qu'il est aujourd'hui. Pour ce, la lutte doit perdurer

aussi ardente, aussi *intransigeante*. Il ne faut pas que ce qui a été conquis devienne la proie de ceux qui non seulement n'ont pas été des alliés, mais se sont même démontrés nettement ennemis. Il faut se garder, maintenant, des flatteries et se défier des conversions tardives et intéressées. L'allure jeune, libre, audacieuse, — l'allure des XX et de *la Libre Esthétique* se doit continuer. Qu'on arbore toujours des drapeaux de combat et ainsi sera créé à Bruxelles — malgré les officiels, malgré une presse depuis dix ans hargneuse et méfiante — un Salon d'art libre européen, absolument unique.

## A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

### Conférence de M. Carton de Wiart.

En sa conférence sur Léon Bloy, M. Carton de Wiart a expliqué en termes nets et calmes la vie du violent, forcené et admirable pamphlétaire. Pourtant le diseur correct et un peu apprêté qu'est M. Carton de Wiart ne s'est point contenté d'évoquer le geste, tantôt de bourreau, tantôt de tortionnaire, que M. Léon Bloy mouvenement autour de la littérature; il a insisté aussi sur les idées philosophiques et religieuses et, à propos de Christophe Colomb, sur les livres historiques de son ami.

Un point intéressant nettement mis en lumière fut la raison d'être d'un vociférateur en nos temps et sa supérieure utilité. Léon Bloy, si heureusement excessif, si opiniâtement démolisseur, si écœurant en toutes ses paroles, semble ne point être à sa place en notre société « polie » comme une pierre à force d'usure. On conçoit des prophètes et des voyants et des vaticinateurs, jadis, aux âges judaïques; aujourd'hui, quelle est leur raison d'être? Ne sont-ils point hors du temps actuel?

Ils y plongent, au contraire, tout entiers et c'est là leur grandeur. Jamais, en effet, leur besogne ne fut plus abondante. Ils arrivent nécessairement aux heures de pourriture et de faisandage, aux minutes de moisissures et de décomposition; ils sont la conséquence du mal qui s'étale, ventre au soleil, et dût-on les murer comme Jokanan au fond d'une cave, ils rugiraient encore, la bouche criante du côté du soubirail barré.

C'est suivant telles réflexions qu'il faut, nous semble-t-il, comprendre Léon Bloy. Il est proclamateur de la justice qui se dresse sous le signe de la croix. C'est particulièrement au livre *Le Désespéré* que M. Carton de Wiart s'est arrêté. Il l'a analysé, ne le classant en aucun genre et lui assignant une vie à part. Le résumé fut : Léon Bloy, avant d'être historien, philosophe, pamphlétaire, est : quelqu'un.

### Œuvres musicales de M. Claude-A. Debussy.

Un nom nouveau, des œuvres inconnues, une exécution parfaite, — tels furent les attraits de la deuxième séance de musique donnée par M. Eugène Ysaye et ses partenaires au Salon de *la Libre Esthétique*.

M. Debussy appartient, avec MM. Dukas, Savard, Bonheur, Magnard, à la dernière génération de la Jeune-France musicale. Il se rattache à la famille franckiste, mais sa parenté avec le maître est plus éloignée d'un degré que celle de MM. Vincent d'Indy, Ernest Chausson, Gabriel Fauré et Pierre de Bréville. De fait, il n'a guère été que pendant six mois le disciple de l'auteur

dés *Béatitudes*. Son maître de composition fut — souriez, vous qui entendîtes jeudi passé les œuvres du jeune musicien émancipé, — son maître fut le bon Guiraud. M. Debussy a, sous sa direction, consciencieusement appris son métier. Il a même remporté un second prix de Rome et écrit des œuvres conformes qui plurent à ses professeurs. Il reçut aussi des leçons de piano de Marmontel et devint (longtemps après avoir quitté le Conservatoire, il est vrai) un pianiste tout à fait remarquable : on a pu en juger à la façon exquise dont il accompagna ses *Proses lyriques*. Que tout ceci ne vous donne pas l'impression d'un compositeur grisonnant et déjà au second tournant de la vie : Claude Debussy, né à Saint-Germain-en-Laye en 1863, est à peine entré dans sa trente-deuxième année, et sa chevelure crespelée est d'un noir de jais que le temps n'a pas encore pu altérer.

Et déjà il aligne fièrement — nous ne parlons que de ses œuvres récentes, écrites depuis qu'il s'est affranchi des formules — cinq poèmes de Baudelaire mis en musique (*le Balcon, Harmonie du Soir, le Jet d'eau, Recueillement et la Mort des Amants*), un *Prélude*, des *Intertudes* et une *Paraphrase finale* pour « l'Après-midi d'un Faune » de Stéphane Mallarmé (orchestre), des *Poèmes* de Verlaine, un *Quatuor à cordes*, un cahier de *Proses lyriques*, un *Poème lyrique* pour soli, orchestre et chœurs, d'après « la Damselle élue » de D.-G. Rossetti (1).

Ajoutons que M. Debussy travaille à un nouveau *Quatuor à cordes* dont le troisième morceau est achevé et qu'il met en musique, — ceci est son œuvre la plus considérable, celle aussi dans laquelle il s'affirme avec le plus d'intensité, — le *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck. Et cette présentation faite, revenons au concert.

Le programme se composait du *Quatuor*, de deux *Proses lyriques* et de la *Damselle*.

Très classiquement construit en quatre parties qui pourraient sans inconvénient être titrées, tout comme chez les anciens : *Allegro, Scherzo, Andante, Finale*, le quatuor suit une marche logique, nettement réglée, malgré la capricante fantaisie des modulations qui semblent l'entraîner à l'aventure. C'est ce qui, dans ce torrent de jeunesse, d'audaces harmoniques, de résolutions imprévues, a particulièrement frappé les musiciens.

La première partie, notamment, la plus remarquable de cette œuvre impressionnante, se déroule avec un art pondéré, sobre, de grand style. La complication n'est qu'apparente. Sous les entrelacs et les arabesques apparaît, lorsqu'on étudie l'œuvre de près, la structure de l'édifice : et cette architecture est d'un maître sûr de son écriture. Le mouvement « Assez vif et bien rythmé », tout en *pizzicati*, a une grâce pimpante et un merveilleux entrain. L'*Andantino* « doucement expressif » se développe en mélodies rêveuses d'une séduction adorable. Et le final apporte une péroraison éloquentes à cette composition pleine de trouvailles heureuses, d'inspiration juvénile et de détails exquis.

Le *Quatuor* a obtenu à Bruxelles le grand succès qui l'avait accueilli à Paris le 29 décembre dernier, à la Société nationale, où MM. Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob en donnèrent une

(1) Les *Cinq poèmes*, tirés en 1890 à 150 exemplaires de luxe, sont épuisés. *La Damselle élue*, réduite par l'auteur pour piano et chant, a paru en 1893 à la librairie de l'Art indépendant, chaussée d'Antin, 11 (tirage restreint à 160 exemplaires, avec une lithographie en couleurs de Maurice Denis). Le *Quatuor* vient d'être gravé par l'éditeur Durand. Et les *Proses* sont entre les mains de M. Hartmann. (M. Debussy en corrigea les épreuves pendant les loisirs que lui laissaient à Bruxelles les répétitions du concert.)

interprétation que de nouvelles études ont affinée au point de la rendre prestigieuse. (1)

*La Damselle élue* a été exécutée par un orchestre complet composé de solistes des concerts du Conservatoire et par une trentaine de voix féminines appartenant au *Choral Mixte* de MM. Soubre et Carpay. Ce concours de bonnes volontés, vraiment remarquable et peut-être sans exemple ailleurs qu'à Bruxelles où règne, parmi les musiciens, un amour désintéressé et hautement louable de l'art, a permis à M. Ysaye, qui dirigeait, de donner une excellente audition de la jolie partition que M. Debussy a écrite sur le poème de Dante-Gabriel Rossetti. L'œuvre s'élève dans les régions mystiques et plane en des harmonies subtiles, en des chants d'une suavité idéale merveilleusement appropriés au texte. L'instrumentation délicate de la partie symphonique complète, par ses timbres harmonieux et neufs, le charme de ce petit poème exquis, qui suffirait à assurer à l'auteur l'une des premières places parmi les compositeurs lyriques de notre génération.

M<sup>lle</sup> T. Roger, accourue de Paris à la nouvelle que la principale interprète, prise d'un enrouement à la veille du concert, se trouvait dans l'impossibilité de chanter, a dit en artiste accomplie, avec une émotion communicative servie par une voix irréprochablement juste et pure, le rôle de la Damselle, et M<sup>lle</sup> Laure Callemien, dont les qualités vocales et l'intelligence artistique ont été très remarquées, lui a donné avec beaucoup de talent la réplique. Exécution nuancée et homogène de l'orchestre réuni par M. Guidé et des chœurs préparés par M. Soubre.

Entre ces deux œuvres capitales, un intermède de chant a fait connaître deux des *Proses lyriques* dont M. Debussy est à la fois le poète et le musicien. M<sup>lle</sup> Roger, accompagnée au piano par l'auteur, a chanté d'une manière exquise ces deux mélodies au charme enveloppant, qui n'ont rien de la forme traditionnelle et se déroulent en dessins imprécis, en modulations d'une subtilité précieuse. La seconde, *De Soir*, nous a particulièrement plu par la grâce enlaçante de la mélodie et le raffinement du vêtement harmonique qui la drape. On se sent en présence d'une personnalité nette de qui il est permis d'espérer beaucoup.

### Les Coopératives artistiques à l'étranger.

Les artistes belges se proposent de créer une coopérative. L'idée est neuve en Belgique. Elle a enthousiasmé un grand nombre; d'autres se sont contentés d'applaudir tout en laissant entrevoir les difficultés du début. Quelques-uns ont souri ironiquement.

Quel que soit l'avenir réservé à la coopération artistique en Belgique, il n'est pas sans intérêt de renseigner nos lecteurs sur ce qui existe ailleurs que chez nous.

Les pays germaniques ont les premiers compris la nécessité du groupement corporatif des artistes. Depuis plusieurs années fonctionne à Berlin (Berlin W., Linkstrasse, 31) la société coopérative des écrivains allemands, *Schriftstellergenossenschaft*. Cette société se propose moins d'être un centre littéraire qu'un véritable syndicat constitué pour sauvegarder les intérêts économiques professionnels de ses membres. Elle a créé tout un ensemble d'institutions qui rendent les plus grands services :

1° C'est tout d'abord le *bureau de banque*, qui perçoit et centralise les sommes dues comme honoraires ou comme tan-

(1) Voir *l'Art moderne* du 7 janvier dernier.

tièmes, escompte les créances d'écrivains dont le montant et l'échéance sont déterminés ou ressortent clairement de l'usage commercial des éditeurs débiteurs.

2° Le bureau d'édition et de librairie peut faire imprimer et mettre en vente les ouvrages des sociétaires, mais aux risques et périls de ceux-ci et moyennant paiement préalable des frais d'impression, à moins que ces frais ne soient couverts par des commandes ou autrement. Le bureau fournit aussi aux sociétaires des publications littéraires au prix net des éditeurs avec une surtaxe de 10 p. c.

3° L'agence dramatique est chargée de vendre des œuvres scéniques à des entreprises théâtrales et d'en surveiller la représentation.

4° Le bureau littéraire est chargé d'offrir aux journaux et aux revues des manuscrits d'œuvres littéraires des sociétaires. La société perçoit un tantième pour sa commission d'intermédiaire.

5° Le syndicat a mission de donner aux sociétaires les renseignements professionnels demandés, de les assister en cas de contestation entre auteur et éditeur et de plaider leur cause.

6° Un club a été fondé pour faciliter les rapports des journalistes et des écrivains entre eux. Ce club, dont les locaux se trouvent Königin-Augusta Strasse, n° 19, est ouvert de 10 heures du matin à 2 heures de la nuit. Il est très fréquenté. On peut y lire huit cents journaux et revues. C'est un centre de réunion pour les écrivains étrangers de passage à Berlin.

7° Un comité permanent s'occupe activement de tout ce qui regarde le droit d'auteur, le droit d'édition et le droit de la presse.

8° La Société a son organe, *Das Recht der Feder*, publication très documentée, permettant aux aspirations des écrivains allemands de se faire jour et renseignant sur la marche des différentes sociétés de littérateurs.

La *Schriftstellergenossenschaft* compte quatre cent soixante membres. La part sociale est de 50 marks; les actionnaires ne sont responsables que jusqu'au montant de cette somme.

\*\*\*

Une Société analogue fonctionne à Vienne. C'est la *Schriftsteller-Haus* (1), association qui a pour but de faire éditer et vendre les ouvrages de ses sociétaires en fondant un établissement d'édition. Elle organise des conférences scientifiques et cherche à créer une vaste bibliothèque pour favoriser les études de ses membres. Elle se propose aussi d'organiser dans les théâtres existants des représentations d'essai d'œuvres dramatiques nouvelles de ses sociétaires. Elle assistera ses membres en cas de besoin, de maladie ou d'incapacité de travail et donnera asile en ses locaux aux écrivains âgés et sans famille.

## BERNARD VAN ORLEY

par ALPHONSE WAUTERS. Librairie de l'Art, Paris, 8, boulevard des Capucines.

Voici une monographie claire et autant que possible documentée. Bernard Van Orley, ou plutôt d'Orley — suivant la signature apposée par l'artiste lui-même au coin de ses tableaux — est un de ces peintres mixtes, mi-gothiques, mi-renaissants, que l'aimant des idées nouvelles attira vers l'Italie, de même que Mabuse, Lombard et Floris. Rompre l'hieratisme au profit du mou-

(1) Vienne, VII, Mechitaristengasse, 2.

vement, régénérer dans un bain de vie le vieil esprit flamand était le but de tous ces peintres que les grands maîtres toscans n'eurent aucune peine à étonner d'abord, à influencer ensuite. L'art qui sortit d'un tel mouvement peut paraître aux yeux de plusieurs bâtarde, négateur de ses origines, faux et nuisible. Il serait plus juste de le considérer uniquement comme nécessaire à préparer les successives transformations d'où sortiront Rubens et les Flamands d'Anvers.

La tâche des Van Orley et des Mabuse a été ingrate. Ils ont été les sacrifiés nécessaires, les précurseurs que la foule renie parce que la victoire totale ne les auréole point. Pour la critique, leur rôle grandira au fur et à mesure que les idées d'évolution lente s'imposeront à sa justice.

Bernard Van Orley nous est montré dans le travail de M. Alphonse Wauters comme peintre, comme dessinateur de tapisseries et comme ordonnateur de vitraux. *Les belles chasses de l'empereur Maximilien* et les *Verrières de Sainte-Gudule* appuient les deux derniers aperçus. Les tableaux des musées de Bruxelles, d'Anvers et de Saint-Petersbourg confirment le premier.

Dans son ardent désir de voir son peintre réhabilité, M. Alphonse Wauters plaide partialement en sa faveur. Voici comment il décrit le panneau central des *Épreuves de Job* :

« La voûte s'entr'ouvre et laisse apercevoir les esprits du mal qui déchainent le vent sur cette construction, dont ils font tomber les débris sur les fils et les filles de Job. Ceux-ci, surpris à table par la catastrophe, succombent écrasés ou essaient de fuir, livrés à la consternation. L'artiste a fait preuve, dans ce panneau, d'une habileté de dessin extraordinaire. Les poses de ses personnages sont hardiment traitées; on admire surtout, à l'avant-plan, une femme qui tombe en essayant de protéger sa tête; une autre, renversée à terre, fait à peu près le même mouvement. La scène est pleine de vie sans être confuse et se complète, au fond, par un paysage traité avec finesse et élégance et où se passent d'autres épisodes de la légende. »

Cette description néglige tout ce qui heurte dans la composition de Bernard Van Orley : gestes déclamatoires, gestes faux, attitudes figées, terreurs feintes, tumulte ordonné et nullement vivant. Les pierres semblent collées aux visages, les colonnes semblent non point chutes mais suspendues. L'effet est incontestablement raté. C'est une débâcle qui a « posé » devant les yeux de l'artiste.

L'excuse de Van Orley est dans son audace. En effet, de son temps, peindre n'importe quels mouvements complexes ou rares — et le tableau des *Épreuves de Job* en est plein — était nettement et périlleusement innover. Son sujet l'a vaincu.

Mais en telles autres pages, surtout en ses portraits, Bernard Van Orley est bien le très méritoire et vrai maître que M. Alphonse Wauters célèbre.

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

*Eleusis*, causeries sur la Cité intérieure, par CAMILLE MAUCLAIR; Perrin et Co. — *Maredsous*, par FIRMIN VAN DEN BOSCH; Gand, A. Siffer. — *Sept Essais d'Emerson*, traduits par I. WILL, avec une préface de MAURICE MAETERLINCK (Confiance en soi-même; Compensation; Lois de l'esprit; Le Poète; Caractère; L'Âme suprême; Fatalité); Bruxelles, P. Lacomblez. — *Notes sur Berlin*, par JEAN AJALBERT; Paris, Tresse et Stock. — *Les Reposoirs de la procession*, par SAINT-POL-ROUX (tome I); Paris,

éd. du *Mercur de France*. — *Tristan et Iseult*, 5<sup>e</sup> volume du « Théâtre de Richard Wagner, de *Tannhäuser* à *Parsifal* », par MAURICE KUFFERATH; Paris, Fischbacher; Bruxelles, Schott frères.

## AU CONSERVATOIRE

### Troisième concert.

N'était-ce pas un peu, ce concert, comme la liquidation après décès d'un atelier d'artiste? On connaît l'opération qui consiste à maroufler les vieilles études du peintre défunt, à encadrer des esquisses de jeunesse, à vernir le tout et à présenter, tant bien que mal, aux acheteurs un ensemble boiteux.

La liquidation du père Tralala a été ce que sont toutes les cérémonies de ce genre : un naufrage d'illusions, une déception que le public n'a point pris la peine de dissimuler.

Il paraît que la mémoire de Gounod exigeait un suprême hommage. On aurait pu le lui rendre en revêtant de deuil les ballerines de *Faust*. L'idée de remettre à la lumière les chœurs d'*Ulysse*, tombés depuis bientôt un demi-siècle dans l'oubli avec l'extraordinaire tragédie qui les ont inspirés, était aussi malheureuse que la reprise d'une symphonie écrite il y a trente ans sous les influences les plus diverses et dans laquelle traînent, parmi des réminiscences classiques et romantiques, les éléments mis en œuvre par l'auteur pour la confection de *Faust*, de *Mirreille* et de *Roméo*, — les trois partitions qui résument l'esprit inventif de Gounod.

Les fragments de musique théâtrale, déclamatoire et pompeuse qu'a assemblés le compositeur sous le fallacieux prétexte de Messe solennelle ont quelque peu réveillé les auditeurs de la torpeur dans laquelle les avait invinciblement plongés la partition d'*Ulysse*. Oh! le joli *Sanctus* guilleret, le *Benedictus* aimable, le *Domine saluum fac* tapageur et vulgaire!...

N'insistons pas sur cette audition, qui n'a guère servi qu'à faire valoir le superbe contralto de M<sup>lle</sup> Flament et l'art parfait de M. Demest.

César Franck est mort depuis trois ans, mais c'est Gounod qu'on a enterré.

## « L'ŒUVRE »

**Nuit d'avril à Céos**, un acte en prose de M. GABRIEL TRARIEUX.

**L'Image**, trois actes en prose de M. MAURICE BEAUBOURG.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le dernier spectacle de « l'Œuvre » a présenté cet intérêt nouveau de se composer uniquement de pièces françaises, et l'essai n'en fut point décevant; encore qu'entre Ibsen ou Björnson tout poète se puisse sentir mal à l'aise, la tentative parut heureuse et conforme à l'art véritable. Je ne puis à mon regret dire ceci pour M. Trarieux, à qui la mauvaise inspiration de M. Lugné-Poe offrit vraiment un échec peu enviable : il n'eût point fallu porter à la scène ce dialogue néo-platonicien correctement écrit, mais d'une longueur, d'une redite et d'une sécheresse intolérables, d'une maladresse scénique empêchant d'y découvrir de jolies choses et des impressions parfois délicates...

La pièce de M. Maurice Beaubourg importait seule. Le lecteur, à qui j'eus l'honneur de parler en cette même revue des *Nouvelles Passionnées*, sait quel esprit aigu, fantaisiste et étrange est cet

écrivain de race. Son essai premier au théâtre a du coup posé nettement dans l'art contemporain une œuvre-type sur qui s'engageront les querelles de l'idéalisme et de l'analyse. On ira évidemment bien plus loin, mais la note est donnée ici avec une audace singulière.

Le thème de ce drame? Un homme de lettres d'aujourd'hui objective l'idée qu'il s'est faite *esthétiquement* de sa femme jusqu'à ne plus l'aimer que par-dessus elle, en quelque sorte, jusqu'à n'être fidèle qu'à *l'image* qu'il s'en forma. Une circonstance futile avertit la femme de cet état d'âme : elle s'irrite, revendique au nom de la vie réelle et charnelle la place première dans le cerveau de son exalté mari, et lui crie sa haine de l'art et de l'illusion qui l'ont annulée devant un fantôme. Et dans une crise d'égarement, désespérant de pouvoir contempler l'Idée pure sans être troublé par l'épouse réelle, Marcel Deménière tue sa femme.

La pièce était pleine de défauts. Un second acte alourdi de conversations littéraires hors du sujet ou presque, une conclusion ambiguë semblant démentir la thèse, puisqu'elle menait l'artiste à la folie et au meurtre au lieu de la quiétude cérébrale, une langue hâtive, claire et tendre souvent, mais souvent aussi embarrassée d'adverbes, de répétitions, de préciosités, de dissonances, d'expressions usées qu'il eût été facile, avec quelque travail, de corriger et d'aguerrir. La pièce n'était certes pas un chef-d'œuvre. Mais chacun sentit qu'il ne s'agissait point tant de perfection littéraire et plastique que de passion poignante, et surtout de la grande question de l'époque, de la grande lutte pour l'intellectualité contre l'habileté : et M. Maurice Beaubourg en donnait pour son début un exemple si chantant, si vibrant, si actuel pour nos esprits et nos cœurs, que les acclamations répétées marquèrent la foi de tous dans cette aurore entrevue d'une rénovation théâtrale. Ce fut une joie que ce premier acte — le meilleur, et qui résume tout le drame — si clair, posant si nettement, avec la lucidité fiévreuse du conteur des *Yeux*, cette thèse altière et nouvelle après vingt ans de réalisme myope. Acte remarquable d'ailleurs et comme écriture et comme composition : il prouve indéniablement que M. Maurice Beaubourg sera un des premiers dramaturges de demain.

Le reste de la pièce, je l'avoue sans hésiter à un tel compagnon d'armes, me sembla moins bon, un peu borné aux mêmes effets, un peu trop annonciateur de la fin. Et M. Beaubourg ne vit peut-être pas combien il eût fallu affirmer hautement, féroce, le droit de l'artiste de rejeter tout hormis son rêve, de vivre dans son idéal, dans le prestige de ses *images* de l'univers, et d'atteindre non pas à la folie et au crime, ce qui semble donner raison au réalisme, mais à la pure sérénité goethienne, par exemple, à l'état d'âme d'un Plotin ou d'un Novalis. Le Marcel Deménière de la pièce n'avait pas la force cérébrale suffisante pour imaginer avec calme, puisqu'il dut tuer la femme matérielle pour saisir l'autre au delà de son cadavre, et en devint fou : et ainsi le droit à l'illusion que réclame M. Maurice Beaubourg semble, comme aux pasteurs de Björnson, au-dessus des forces humaines. Ce n'est point ainsi cependant : Ruysbroeck vécut en sage, et d'autres...

Mais comment ne point contester une telle conception? C'est pour la querelle intellectuelle et non pour une satisfaction de succès passager que M. Beaubourg écrivit son drame. Les quinze cents personnes qui l'acclamèrent n'étaient point toutes consentantes à sa pensée : mais ce que saluait notre ovation, qui a été grande et complète de cœur et d'émotion, c'était l'effort cérébral, le courage d'avoir osé sur la scène française jeter une fois l'idéal

vivant, tangible, le drame des âmes. Vous verrez sans doute cette œuvre métaphysique à Bruxelles. Et vous y sentirez comme nous ici l'étrange émotion d'un intuitif touchant sans préparation à une idée générale, et y touchant avec une lucidité d'instinct, une acuité ingénue et terrible, une hantise des fantômes et des ténèbres que des penseurs n'eussent point atteintes peut-être. M. Beaubourg a effleuré l'infini avec ses nerfs purement et simplement : et ç'a été aussi surprenant qu'Emerson avec sa pensée. Quelque chose a passé sur les fronts, le théâtre est agrandi, une seconde, jusqu'à l'illimité.

Et ce phénomène pieux d'un cœur révélateur m'a évoqué — oui, je le dis sans hésiter pour une œuvre que je suis loin d'admirer entièrement — la figure auguste et taciturne d'Edgar Poe.

CAMILLE MAUCLAIR

P.-S. — Dois-je dire que Lugné-Poe et M<sup>lle</sup> Bady furent admirables ? Vous savez qu'il n'en pourrait être autrement.

### Memento des Expositions

AMIENS. — Société des Amis des Arts de la Somme. 3 juin-16 juillet. Dépôt à Paris, du 10 avril au 1<sup>er</sup> mai, chez André, rue Ganneron, 16. Envoi direct à Amiens avant le 10 mai. Transport gratuit pour les invités. Emballage aux frais des artistes. Renseignements : *Secrétaire général, rue Saint-Dominique, 11, Amiens.*

ANVERS. — Exposition universelle des Beaux-Arts. 5 mai-12 novembre. Peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, dessin, pastel, aquarelle, miniature. Renseignements : *M. Th. Smekens, président, commissaire spécial du gouvernement belge.*

BARCELONE. — II<sup>e</sup> exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : *D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.*

CAEN. — Société des Beaux-Arts. 20 mai-20 juin. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup> mai. Renseignements : *M. Robert Liégard, avocat à la Cour d'appel, secrétaire de la Société, place Fontette, à Caen.*

DIJON. — VIII<sup>e</sup> exposition des Amis des Arts de la Côte-d'Or. 1<sup>er</sup> juin-15 juillet. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup>-15 mai. Secrétariat : *au Palais des États, à Dijon.*

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai : 15 mars dépôt à Paris, Palais de l'Industrie, porte XI). Gratuité de transport de Paris à Lyon et vice-versa pour les œuvres admises. Quatre œuvres par artiste. Renseignements : *M. F. Favre, président.*

MUNICH. — Société des Artistes. 1<sup>er</sup> juin-31 octobre. Délais d'envoi : notices, 1<sup>er</sup> avril ; œuvres, 1<sup>er</sup>-20 avril. Renseignements : *M. K. A. Baur, secrétaire, au Palais de Cristal, Munich.*

NIMES. — Société des Amis des Arts. 1<sup>er</sup> mai-1<sup>er</sup> juin. Délais d'envoi : notices, 1<sup>er</sup> avril ; œuvres, 1<sup>er</sup>-15 avril. Renseignements : *Secrétaire de la société, à Nîmes.*

PARIS. — Salon de 1894 (Champs-Élysées), 1<sup>er</sup> mai-30 juin. Délai d'envoi : *Peinture, 14-20 mars ; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, émaux, cartons de vitraux et vitraux, 14-16 mars ; sculpture, 1<sup>er</sup>-5 avril ; bustes, médaillons, statuettes, médailles, pierres fines et objets d'art, 1<sup>er</sup>-3 avril.* Toutefois les sculpteurs auront la faculté, jusqu'au 25 avril inclusivement, de remplacer par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive le modèle en plâtre déposé dans les délais prescrits plus haut. *Architecture : 2-5 avril ; gravure et lithographie, 2-5 avril.*

PARIS. — III<sup>e</sup> Salon de la Rose † Croix, rue de la Paix, 5. 7 avril-7 mai. Délais d'envoi : 1<sup>er</sup>-3 avril. S'adresser pour les invitations au Sar Peladan, 2, rue de Commaille, Paris.

PARIS. — Salon de 1894 (Champ-de-Mars), 25 avril-30 juin. Délais d'envoi : *peinture, gravure, 18-22 mars ; sculpture, 25-27 mars ; objets d'art, 27-30 mars (11-12 avril pour les sociétés) ; architecture, 5-10 avril (10-12 avril pour les sociétés).* Renseignements : *M. Puvis de Chavannes, président.*

TOULOUSE. — Union artistique. 15 mars. Délai d'envoi : expiré. Renseignements : *M. Olivier Merson, 117, boulevard Saint-Michel, Paris.*

### PETITE CHRONIQUE

La troisième conférence de la *Libre Esthétique* aura lieu mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, au Salon. M. Henri Van de Velde parlera d'*Art futur*.

Le prix d'entrée est de 2 francs.

Les Concerts du QUATUOR YSAÏE attirent au Salon de la *Libre Esthétique* une affluence exceptionnelle. La troisième audition aura lieu samedi prochain, 10 mars, à 2 heures précises. Le programme portera, entre autres, un Quatuor à cordes, inédit, de M. Guy Ropartz (première exécution), la *Sarabande*, la *Gigue* et la *Chaconne* extraites de la Sonate en ré mineur de J.-S. Bach pour violon seul interprétées par M. Eugène Ysaÿe.

Le prix d'entrée est de 5 et de 3 francs.

Deuxième liste d'objets acquis au Salon de la *Libre Esthétique* :

George Frampton. — *The Vision* (bas relief).

Fernand Dubois. — *Broche* (argent). — *Chimère* (bronze argenté) ; deux exemplaires.

Emile Claus. — *Midi*.

L. Welden Hawkins. — *Les Auréoles*.

Alexandre Lunois. — *Hollandaise de Volendam*. — *Les dernières prières*.

Eugène Laermans. — *Une foule*.

Paul Du Bois. — *Cendrier* (étain).

MM. Schott frères, éditeurs à Bruxelles, organisent à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition d'Anvers, un concours pour la composition d'une *Marche solennelle* pour orchestre.

Un prix de 500 francs sera offert par le gouvernement à l'ouvrage primé. Le jury chargé de l'examen des manuscrits sera désigné par M. le ministre des Beaux-Arts. L'édition de la marche se fera par les soins de la maison Schott, qui se charge de l'exécution publique à Anvers, le jour de l'ouverture de l'Exposition.

Les manuscrits doivent être remis au plus tard le 5 avril 1894, et adressés franco à MM. Schott frères, éditeurs, 82, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

Pour amuser les artistes :

« Elle est curieusement costumée, comme un personnage de Toulouse-Lautrec ou de Gauguin, et l'ensemble, faisant tableau, évoque assez bien, par la couleur, non par le sentiment, une toile de Laermans. » (!!!)

C'est l'*Indépendance* qui débite avec sérénité cette phrase extraordinaire, à propos d'une actrice de la Scala. Nous pensons que si elle était « costumée » comme un personnage de Gauguin, la police aurait fait fermer sans hésiter l'établissement.

*La Liberté*, renseignant ses lecteurs sur M. José-Maria de Heredia, le bombarde auteur des *Poèmes barbares* !

L'exposition ouverte au *Cercle artistique* met en parallèle la vieille et la récente tendance picturale. M. Franck, le paysagiste clair ; M. Impens, le genriste bitumeux.

M. Franck réalise une vision de nature joyeuse et pimpante. Mais sous prétexte de légèreté, quelle inconsistance ! Toutefois

est-il intéressant de noter combien les théories luministes inquiètent les peintres les plus en dehors du révolutionnaire mouvement jeune.

M<sup>lle</sup> Louise Héger, MM. H. Bellis, L. Philippet et Ed. Van Dermeulen exposeront du 5 au 14 mars quelques-unes de leurs œuvres au dit cercle.

Une souscription est ouverte pour la concentration d'un capital destiné au fonctionnement de la *Coopérative artistique* fondée par MM. Motte, Delville et Dujardin, et dont nous avons exposé le mécanisme dans notre dernier numéro.

Le minimum de la souscription est de 25 francs. La liste en circulation porte déjà 52 signatures. Adresser les adhésions au siège de la *Coopérative artistique*, rue aux Choux, 12, Bruxelles.

Les chanteurs de *Saint-Gervais*, sous la direction de M. Charles Bordes, prêteront, comme l'an passé, leur concours aux offices de la semaine sainte de l'église Saint-Gervais et y exécuteront *a capella* les œuvres du répertoire de l'ancienne chapelle Sixtine. Citons, parmi les œuvres annoncées, la messe *O Regem caeli* (à 4 voix), l'offertoire à 5 voix *Dextera Domini*, le *Stabat Mater* à 2 chœurs et 8 voix et la *Messe du pape Marcel*, à 6 voix, de Palestrina; la *Passion selon saint Jean*, divers motets et repons de Vittoria; un motet à 4 voix de Clemens non Papa; le *Magnificat* à 2 chœurs de Morales; le *Regina caeli* à 4 voix d'Aichinger, des motets de Roland de Lassus, Mateo Asola, H. Schutz, etc.

La plupart de ces œuvres seront exécutées en première audition par les chanteurs de *Saint-Gervais*. Les personnes qui voudraient se faire garder des chaises dans l'enceinte réservée aux fondateurs et bienfaiteurs de l'œuvre sont priées de se faire inscrire à la maîtrise de Saint-Gervais, 2, rue François Miron.

MM. Hans Richter et Richard Strauss participeront, avec MM. Hermann Lévi et Félix Mottl, à la direction musicale des représentations modèles qui seront données cette année à Bayreuth, du 19 juillet au 19 août, et seront consacrées à *Parsifal*, à *Tannhäuser* et à *Lohengrin*, monté pour la première fois au Théâtre Wagner.

M<sup>lle</sup> Douste de Fortis, pianiste, donnera demain soir, lundi, à 8 1/2 heures, à l'hôtel Ravenstein, une soirée musicale, instrumentale et vocale avec le concours de Jeanne Douste, de MM. Marcel Herwegh, violoniste, et L. du Chastain. Le programme porte, outre un choix d'œuvres musicales classiques et modernes, la récitation de poèmes de Victor Hugo, de Leconte de Lisle et de Verlaine. Prix des places : 10 et 5 francs.

Nous rappelons aux intéressés que la date d'inscription au concours de chant d'ensemble que la ville de Mons organisera les 24 et 25 juin prochains expirera le 15 mars.

Rappelons à nos lecteurs le grand concert symphonique dirigé par Siegfried Wagner qui aura lieu le dimanche 11 mars, dans la salle de l'Alhambra. Siegfried Wagner vient de remporter un vrai triomphe à Francfort, un des repaires, cependant, du « doctrinarisme » musical. L'orchestre qu'il aura sous sa direction à Bruxelles sera, sauf quelques pupitres, celui du Conservatoire royal.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 5 mars, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Le bassin de l'Amazonie* — A 3 heures. Applications de Art. M. LAMBOTTE : *Le XVIII<sup>me</sup> siècle : Louis XV et Louis XVI*.

Mercredi 7 mars, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *La guerre Franco-Allemande de 1870 et ses conséquences*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M<sup>me</sup> CHAPLIN : *Influence of Tennyson*.

Jeudi, 8 mars, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : Histoire de l'Art : *Raphaël*. — A 3 heures. Littérature française. M<sup>lle</sup> TORDEUS : *Michelet naturaliste*.

Le prochain concert populaire est fixé au 1<sup>er</sup> avril. On y exécutera *Rédemption*, de César Franck, pour soli, orchestre et chœurs.

Le célèbre peintre anglais George-Frederick Watts, qui tout récemment refusait le titre de baronet, au moment où Burne-Jones l'acceptait, vient de faire don au gouvernement fédéral de son tableau *Amour et Vie*, qui fut exposé à Chicago. Un acte du Congrès étant nécessaire pour l'acceptation de ce cadeau, il a fallu que, sur la demande du secrétaire d'Etat, M. Gresham, le comité des affaires étrangères fit son rapport à ce sujet — un rapport favorable, comme on pense — et que le Congrès procédât à un vote.

Le chef-d'œuvre de M. Watts sera placé dans la salle des réceptions de la Maison-Blanche.

Le Comité César Franck s'est réuni à Liège le 22 février. Après avoir approuvé les rapports présentés par le secrétaire, le comité a reçu communication d'une lettre de M. Mockel annonçant la constitution par M. Vincent d'Indy d'un comité parisien destiné à patroner en France la souscription.

Ce comité est ainsi composé : président, M. Vincent d'Indy; membres, MM. Camille Benoit, Charles Bordes, Pierre de Bréville, Albert Cahen, Arthur Coquard, Ernest Chausson, Henri Duparc, Guy Ropartz et M<sup>me</sup> Augusta Holmès.

Sur la proposition de M. le président, l'assemblée vote des remerciements à MM. Vincent d'Indy et Albert Mockel.

Des félicitations et des remerciements sont encore votés à M. l'échevin Kleyer, vice-président du comité : c'est sur sa proposition que le conseil communal vient de décider de donner le nom de César Franck à une rue de la ville; et à M. J.-Th. Radoux, qui depuis longtemps avait pris l'initiative de l'idée que M. Kleyer vient de faire triompher.

Un comité s'est constitué à La Haye pour organiser une exposition des œuvres de l'illustre dessinateur Odilon Redon. Il est sous la présidence de M. Th. de Bock; M<sup>lle</sup> Sara de Swart s'en occupe activement. L'exposition embrassera, on l'espère, l'ensemble des œuvres de l'illustre maître, et ce sera assurément un spectacle extraordinaire que de voir réunies tant de conceptions profondes et d'une aussi puissante originalité.

Nous félicitons vivement les organisateurs.

**MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.**

**Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.**

**BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR BRUXELLES**

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

## GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1<sup>er</sup> prix. — Sidney, seuls 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles



## SOMMAIRE

LE SALON DE « LA LIBRE ESTHÉTIQUE ». *Quelques dessinateurs.* — AIMONS LES BELGES. — A « LA LIBRE ESTHÉTIQUE ». — ELEUSIS, causeries sur la cité intérieure, par Camille Mauclair. — LA SOCIÉTÉ ANONYME « L'ART ». — « HULDA » A MONTE-CARLO — LE R. P. DELATTE FOR EVER! — L'ART A LIÈGE. *Exposition de M. H. Leroy. Concert du Conservatoire.* — PETITE CHRONIQUE.

## LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE <sup>(1)</sup>

### QUELQUES DESSINATEURS

Après la présentation, faite en notre dernier numéro, des peintres que *la Libre Esthétique* vient de révéler à Bruxelles, introduisons les artistes du crayon et de la plume, les rénovateurs de la pierre lithographique, les inciseurs de buis, les égratigneurs de cuivre à la pointe sèche, dont l'imposant cortège est une des surprises et une des joies du Salon. Nous ne nous occuperons, cette fois, comme nous l'avons fait pour les peintres, que des nouveaux venus : Lunois, Ibels, Bonnard, Hermann Paul, Rivière, Georges Pissarro, Vallotton, Lepère, Donnay, Sumner, Whall, Image, qui apportent, en ce Salon de choix, une sensation de jeunesse et d'art neuf.

Quelques-uns exposent en groupe, enrégimentés sous la bannière de la *Fitzroy picture Society*, dont il sera question ci-après, ou alignés en rangs serrés dans les

(1) Voir *L'Art moderne* des 18 février (*Eugène Grasset*), 25 février (*La Libre Esthétique*) et 4 mars (*Quelques peintres*).

cadres de *l'Estampe originale*, superbe publication d'art fondée par M. André Marty, et de *l'Escarmouche*, dont l'éphémère existence éclaira d'un rayon de soleil le défilé des trop souvent moroses revues illustrées; d'autres bataillent isolément, ou deux par deux, comme en cet amusant album où Lautrec et Ibels ont typé et définitivement fixé les minuscules héros du café-concert, les Yvette, les Kam-Hill, les Bruant, les Loïe-Fuller.

On dénommait jadis « Arts mineurs » les arts du dessin et de la gravure. L'expression fait sourire aujourd'hui, et il n'est guère de critique pour oser parler encore de hiérarchie dans le domaine des manifestations plastiques de la pensée. La démocratisation de l'art, le besoin intense de vulgarisation et de propagande qui possède les artistes feraient plutôt accorder la préférence aux expressions qui se peuvent tirer à grand nombre, être distribuées à bon marché et porter la bonne parole rénovatrice et encourageante dans les écoles, dans les intérieurs modestes, dans les ateliers, dans les fermes. Le tableau, l'exemplaire unique, le chef-d'œuvre bordé d'or apparaît presque comme une anomalie. Et c'est avec raison que le Salon de *la Libre Esthétique* fait mêmes honneurs aux estampes, aux affiches, aux illustrations du Livre et de l'Album, qu'aux toiles peintes, jugées seules dignes, jadis, de toute considération.

Parmi ces illustrateurs, M. Alexandre Lunois s'affirme maître. Ses lithographies originales : *Hollandaise de Volendam, la belle Tulipe, Tisseuses de burnous, Dernières prières, l'Hippodrome, Evocation*, ont des noirs veloutés et profonds, des noirs « à la Redon » qui paraissent être le résultat de lavis tant ils ont d'égalité et de force. Par le seul prestige des valeurs, l'artiste obtient d'étonnants effets de coloration. Il fait vivre, en des scènes merveilleusement éclairées, des figures d'un dessin précis, sans que rien détonne dans l'habile et savante dégradation des clairs et des ombres.

MM. Anquetin et de Toulouse-Lautrec, que leurs envois aux expositions des XX ont fait connaître comme peintres, se rangent, à *la Libre Esthétique*, parmi les virtuoses du crayon lithographique. La grande planche *Don Quichotte* du premier, l'admirable série d'estampes dessinées par le second pour *l'Escarmouche* et pour *le Café-Concert* (nous citerons notamment : *Marcelle Lender et Baron, Sarah Bernhardt, Loïe Fuller*) ont une sûreté de trait, une décision, une entente des mouvements qui les classent parmi les plus belles œuvres d'art du Salon.

À côté de ces remarquables artistes, citons MM. Ibels, Bonnard, Vallotton et Hermann Paul qui, dans des genres divers et avec des procédés particuliers, excellent à croquer sur le vif une silhouette fugitive.

M. Vallotton a restauré l'art exquis de la gravure sur bois, qui tente en Belgique quelques-uns de nos peintres, et entre autres MM. Van Rysselberghe et Lemmen. Mais tandis que les nôtres ne se servent guère du procédé que pour réaliser incidemment des compositions décoratives destinées à illustrer un livre, une page de magazine ou une couverture de catalogue, M. Vallotton spécialise ses inspirations dans une xylographie simplifiée, volontairement réactionnaire et barbare, comme le disait M. Octave Uzanne, en gravant sur des blocs de poirier tendre des scènes diverses de la vie contemporaine avec la candeur d'un xylographe du XVI<sup>e</sup> siècle. Il a déjà gravé un nombre considérable de planches, parmi lesquelles des portraits d'une observation essentielle et de superbes sites alpestres. L'épreuve de *la Manifestation*, empruntée à l'écrin de *l'Estampe originale*, donne une idée de son art personnel et outrancier.

M. Hermann Paul s'apparente, par la vision ironique des choses et des individus, à M. Vallotton. Ils sont tous deux de la lignée des humoristes. En pince-sans-rire, M. Paul arrête au passage et fixe en quelques hachures de pastel, en quelques traits de crayon gras, une vanité, un ridicule. Son *Concours d'harmonies* marque nettement sa tendance, plus amplement réalisée dans une suite de lithographies d'un art pénétrant qu'il vient d'achever et qu'on peut voir, depuis hier, au Salon. Cette suite, intitulée « La Vie de Monsieur Quelconque en dix tableaux », côtoie, sans la franchir, la limite qui sépare l'observation railleuse de la caricature. La composition, spirituelle et frondeuse, est servie par une technique souple et ferme à la fois, dans laquelle s'affirme une personnalité. Il est aisé de prévoir pour M. Hermann Paul une notoriété imminente.

La lithographie en couleurs, cet art charmant que la trop rapide vulgarisation des procédés industriels de l'éliographie avait soustrait aux préoccupations des artistes en même temps que la gravure au burin et la gravure sur bois, renaît sous les doigts habiles de MM. A. Lepère, H.-G. Ibels, Maurice Denis, H. Rivière, H. Paul, A. Lunois, et ce sera la gloire de *l'Estampe originale* d'avoir provoqué cette résurrection. Les quelques spécimens qu'expose *la Libre Esthétique* montrent la séduction d'un procédé qui peut être d'un puissant secours pour l'illustration du Livre. Les envois d'Henri Rivière, si harmonieux et si délicats en leurs colorations atténuées, comptent parmi les pages maitresses du Salon.

N'oublions pas les bois en noir et en couleurs, les uns originaux, les autres gravés et tirés d'après des dessins de Camille Pissarro par son fils Lucien, et les curieuses eaux-fortes et pointes-sèches du cadet Georges, le nouveau venu, dont les tendances au symbolisme se marquent dans les curieuses et suggestives interpréta-

tions qu'il donne de *la Princesse Maleine* et des *Avrègles*, de *Salammbô* et de *la Légende de saint Julien l'hospitalier*.

De fines illustrations à la plume, à l'eau-forte et à la pointe sèche, la plupart reproduites en la revue liégeoise *Wallonia* et signées Auguste Donnay, décèlent un talent naissant riche de promesses. Et clôturons cette énumération des dessinateurs et graveurs invités par *la Libre Esthétique* en citant un artiste d'une prestigieuse habileté dont le nom sera, pensons-nous, mentionné ici pour la première fois sur le continent : M. Aubréy Beardsley. On peut voir de lui au Salon, exposés sous vitrine, les quatorze dessins à la plume qui lui ont été commandés par les élitaires Elkin Matthews et John Lane pour illustrer *la Salomé* d'Oscar Wilde, actuellement sous presse. Ces interprétations, d'une rare finesse d'exécution, décèlent, sous l'influence visible des maîtres du Nippon et en particulier d'Hiroshigé, une imagination fantasque et capricieuse, un goût raffiné dans l'ornementation, une prestesse de main prodigieuse.

### La « Fitzroy School Picture Society ».

Les « Fitzroy pictures » sont une série de grandes lithographies coloriées, publiées sous le contrôle direct de leurs auteurs : Heywood Sumner, Christopher-W. Whall, Selwyn Image, Louis Davis, et destinées à orner les murs, souvent dénudés, des écoles, clubs, chambres de missions et de toutes les salles de réunions en général.

Les artistes qui les produisent pensent que de simples images peuvent apporter dans l'éducation de l'œil un élément vraiment utile; cette éducation devra commencer de bonne heure — si l'on veut que la génération qui arrive sévisse contre la laideur qui a régné sur ce siècle-ci — et elle devra se faire sans aucun pédantisme, comme une chose quotidienne et indépendamment des expositions et des musées. Les murs de l'école doivent offrir un idéal à l'œil de l'enfant. Il y a peu de chance pour qu'un art populaire s'érige en rapport avec les idées du temps, si le regard est abandonné dès l'enfance à contempler des images triviales, des affiches laides; dans peu d'années, la plupart des écoliers d'aujourd'hui joueront leur rôle dans la société démocratique qui s'annonce, et seront appelés à juger si les œuvres d'art sont des trésors dignes d'être appréciés du peuple.

Par conséquent, nous croyons pouvoir affirmer que dans nos écoles communales tout d'abord peuvent se concilier l'art et la vie de tous les jours, et que l'habitude de cet art simple et vital sur les murs des classes fera naître le désir d'une décoration plus rationnelle pour tous les bâtiments publics.

Notre ultime but confine à une question grave, compliquée, depuis longtemps examinée par les hommes de science et les gens pratiques : la reproduction de la vie ordinaire dans l'art.

Quant à notre méthode, c'est la méthode linéaire, la plus logique pour les enfants, et la façon la plus suggestive d'exprimer les idées graphiquement.

Les enfants sont naturellement portés à envisager les choses sous un jour idéal, jusqu'au moment où, ayant découvert la science — force opposée — dans le réalisme de la photographie, ils apprennent à se méfier de l'imagination.

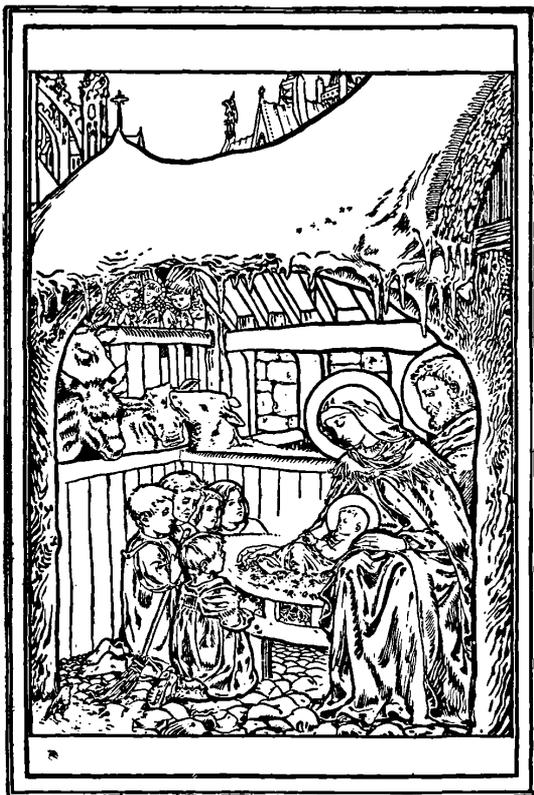
Or, si l'on est enclin généralement à faire de la science le criterium de l'art, nous croyons au contraire qu'il faudrait encourager les enfants dans leur tendance vers l'idéalité, en leur donnant de simples dessins linéaires, qui les amèneraient, plus tard, à s'approcher avec respect d'un art d'ordre plus élevé, au lieu de le considérer comme une aberration parce qu'il diffère de la photographie.

Bref, pour ce qui concerne nos productions présentes, elles sont simples intentionnellement, et ce sont des *lithographies coloriées*, non des reproductions de tableaux. Nous avons visé à une suggestive vitalité plus qu'au réalisme, et nous mettons tout l'effet dans l'emploi des tons plats et des contours accusés.

HEYWOOD SUMNER (1)



(1) En raison du grand succès qu'obtiennent, à *la Libre Esthétique*, les lithographies en couleurs de la *Fitzroy Picture Society*, il nous a paru intéressant de demander à M. Heywood Sumner, l'éminent artiste qui dirige cette association vulgarisatrice, une notice sur le but et les tendances de la Société. Il a bien voulu nous envoyer l'article dont nous publions aujourd'hui la traduction. Nos clichés reproduisent quelques-unes des planches exposées : *Saint Georges*, *L'Hiver* (H. Sumner), *la Nativité* (Ch. Whall), *L'Annonciation* (S. Image). — La Société, fondée en 1891, a publié en 1892 *The Mighty Men of the Old Testament*, de H. Sumner (cinq planches); en 1893, *The four Seasons*, du même artiste (quatre planches); *The Pattern Life*, de Christopher-W. Whall (trois planches); en 1893-94, *Jesus hominum Salvator*, de Selwyn Image (trois planches); en 1894, *Saint Georges et le Dragon*, de H. Sumner (une planche). Paraîtra en mai : *Love Rules his Kingdom without a Sword*, de L. Davis (une planche). Les dépositaires exclusifs de ces chromolithographies sont, à Bruxelles, M.M. Dietrich et C<sup>e</sup>, Montagne de la Cour, 52.



### « Aimons les Belges. »

Parmi les innombrables témoignages de sympathie recueillis dans la presse étrangère par *la Libre Esthétique*, et qui rejaillissent sur l'ensemble de nos artistes et de nos hommes de lettres, citons, pour sa grande cordialité, avec les études élogieuses de M. Gustave Geffroy dans *le Journal* et de M. Camille Lemonnier dans *le Gil Blas*, l'article de M. Jean Ajalbert paru dans le *Gil Blas* du 6 mars, sous le titre : « Aimons les Belges. »

« La curiosité sympathique des Belges aux arts étrangers, dit entre autres M. Ajalbert, en se portant sur les essais les plus divers, avec ces Salons éclectiques, de tendances les plus diverses, avec ces revues inquiètes et chercheuses ouvertes à toutes les aspirations, avec des théâtres qui se prêtèrent à toutes les épreuves, des plus récents auteurs français ou d'Ibsen, la curiosité des Belges transformait Bruxelles en un laboratoire, pour ainsi dire, des idées nouvelles : leur capitale est devenue comme le

centre de l'internationalisme intellectuel. Ces expériences ne pouvaient se faire de bonne foi qu'en pays neutre, sans art national et, conséquemment, sans parti pris. Bruxelles était donc bien désigné pour ce rôle. Aimons les Belges : voici que, grâce à eux, l'humanité peut s'enrichir d'acquêts multiples, etc. »

Un journal bruxellois a cru voir dans ces mots : *sans art NATIONAL*, dont l'idée reparait à plusieurs reprises dans l'article, une méchanceté décochée par l'homme de lettres parisien aux artistes de notre pays. Il part de là pour trouver tout l'article ironique et malveillant; il le déclare « un chef-d'œuvre de perfidie ».

Tout beau, cher chevalier. Déposez, de grâce, l'armet et la ron-dache, et laissez tourner en paix les moulins. La lettre que nous recevons de M. Ajalbert dissipe toute équivoque :

« Je me suis sans doute mal expliqué, nous écrit notre confrère. Je n'ai pas voulu dire que la Belgique *ne produisait pas*, mais que sa production étant « française », il n'y avait point à nous différencier, — ou que si la Belgique produisait, c'était en cosmopolite, en somme.

Mais tout cela est peu important. L'essentiel, c'est que vous ayez vu dans mes quelques paroles MA SYMPATHIE POUR VOUS ET CES EFFORTS DE TOUS LA-BAS.

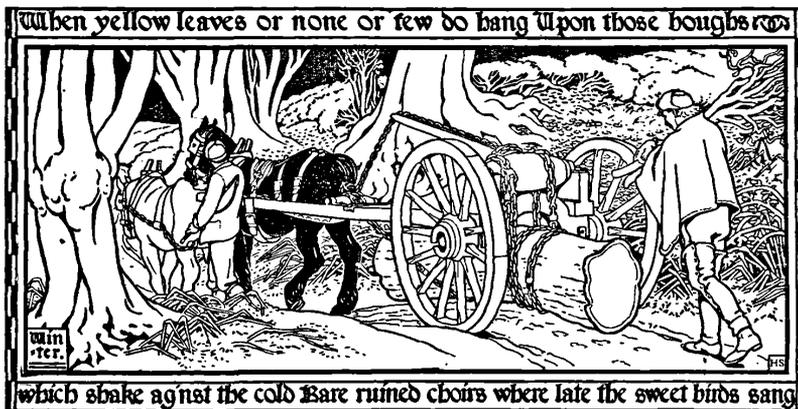
Votre J. AJALBERT »

### A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

M. Henri Van de Velde, le peintre connu qui vie t d'être chargé d'un cours à l'Académie d'Anvers, a, dans une conférence d'une extrême concentration, prêché la révolte contre le tableau, la statue, qu'il déclare « nés d'un commerce pervers des artistes avec la mort », et qui sont « des expressions épuisées et scrofuleuses ». Pour lui, depuis l'accomplissement de l'art gothique, les artistes ont fait fausse route. Seule, l'idée essentielle de l'Ornementation ramènera ceux-ci dans la voie qui doit mener l'art à son but. Et les temps sont proches, d'après l'orateur, où les artistes abjureront leur erreur et se mettront résolument à l'œuvre, afin de faire profiter l'humanité de leurs inspirations au lieu d'en réserver l'expression à ceux-là seuls qui les peuvent richement rémunérer.

Cet ingénieux paradoxe, dans lequel abondent les aperçus judicieux et les observations typiques, a été développé en un style imagé, très personnel, avec une conviction attachante. Son défaut, c'est d'embrasser un sujet trop étendu, que le court espace réservé traditionnellement aux conférenciers ne permettait point d'approfondir.

Il a néanmoins intéressé vivement les artistes présents et inspiré aux assistants le désir de lire et d'étudier de près cette curieuse page de critique. On la trouvera *in extenso* dans un prochain numéro de *la Société nouvelle*, l'espace dont nous disposons nous obligeant, à regret, à n'en donner ici que la substance.



## ELEUSIS

*Causeries sur la cité intérieure*, par CAMILLE MAUGLAIR.  
Un vol in-12, Perrin et C<sup>ie</sup>, Paris.

Voici un livre que j'admire. Il ne parle que de choses qui se trouvent presque toutes au delà de la conscience ordinaire. Que doit importer aujourd'hui, aux meilleurs d'entre nous, la conscience ordinaire qu'on pourrait appeler la conscience passionnelle ou la conscience des relations au premier degré? J'accorde qu'elle soit toujours intéressante par quelque côté, mais il arrive un moment où nous en connaissons la plupart des détours; et je sais plus d'un esprit que la merveilleuse peinture de la jalousie d'Othello n'étonne plus. Elle demeure admirable mais elle ne nous demande plus aucun effort. Nous écoutons le dialogue du More et de Desdémone comme une chose parfaite, mais sans pouvoir nous empêcher de songer à des choses plus profondes. Leurs propos passent devant nous comme des masques traditionnels, mais nous rêvons aux réalités plus étranges et plus terribles que les masques recouvrent. C'est peut-être cela qui nous fait dire malgré nous devant tous les chefs-d'œuvre: Est-ce là vraiment ce que l'esprit humain peut produire de plus beau? Et si un être d'une autre planète venait nous interroger en nous disant: «Voici ce que nous avons fait, montrez-moi donc à votre tour ce que vous avez fait, afin que je sache ce qu'il y a de meilleur dans l'homme et jusqu'où son âme peut atteindre»; n'aurions-nous pas quelque honte à lui montrer ces chefs-d'œuvre et à nous faire représenter par eux, puisque nous ne pourrions pas lui faire voir en même temps ce qu'il y a de meilleur en eux, c'est-à-dire les rêves silencieux qu'ils ont fait naître dans nos âmes? Que le guerrier d'Afrique soit trompé ou non par la noble Vénitienne; il a une autre vie. Il doit se passer dans son âme, au moment même de ses soupçons les plus misérables et de ses colères les plus brutales, des événements plus sublimes que ses rugissements ne peuvent pas troubler, et à travers les agitations superficielles de la jalousie, se poursuit une existence inaltérable que le génie de l'homme n'a pas pu nous montrer jusqu'ici...

Il semble que notre conscience tende à s'élever d'un degré. De siècle en siècle quelques rares essais vers ces profondeurs ou ces altitudes se répondaient comme par hasard, mais aujourd'hui, les voix se succèdent et reprennent, presque sans interruption, le chant mystérieux du Dieu qui est en l'homme. C'est ce chant que nous entendons vaguement au-dessus de tous les chefs-d'œuvre, sans qu'aucun d'eux en prononce distinctement les paroles. Si quelqu'un s'appliquait à retrouver ces paroles, n'entendrions-nous pas autre chose à notre tour? Lorsque je lis les *Liaisons dangereuses* de Laclos, la *Phèdre* ou la *Bérénice* de Racine, je puis m'attacher d'abord aux mouvements merveilleux des passions qui y sont décrites, mais s'il n'y avait pas autre chose, je ne m'y arrêtera pas longtemps, car l'expression de ces passions est aux profondeurs de la vie ce que sont aux immensités invisibles d'un lac les quelques rides que le vent du matin y fait naître. Mais tout à l'heure, en lisant les admirables pages d'*Eleusis* sur la luxure, j'ai reconnu une partie du chant mystérieux qui sortait de ces œuvres, et que j'avais écouté longuement sans le savoir et sans avoir la force ou le temps de le comprendre, et à mon tour, par-delà ces paroles retrouvées, j'entendais déjà d'autres hymnes, car les cercles de l'âme s'élargissent sans fin...

L'âme, dit Emerson, que j'aime à citer ici, car nous sommes

dans des domaines fraternels, «l'âme est supérieure à ce qu'on peut savoir d'elle et plus sage qu'aucune de ses œuvres. Le grand poète nous fait sentir notre propre valeur, et alors nous estimons moins ce qu'il a réalisé. La meilleure chose qu'il nous apprenne c'est le dédain de tout ce qu'il a fait. Shakespeare nous emporte en un si sublime courant d'intelligente activité qu'il nous suggère l'idée d'une richesse à côté de laquelle la sienne semble pauvre, et alors nous sentons que l'œuvre sublime qu'il a créée, et qu'à d'autres moments nous élevons à la hauteur d'une poésie existant par elle-même, n'appartient pas plus profondément à la nature réelle des choses que ne le fait l'ombre fugitive du passant sur un rocher ».

*Eleusis* m'a donné l'idée d'un trésor où serait étalée une grande partie de ces richesses suggérées dont parle Emerson. De tels livres sont rares. Il y faut une sorte de parti pris extrêmement puissant. Il est nécessaire que l'âme dont ils émanent ait la force de s'établir d'emblée au centre d'un monde qu'effleure seule, et par hasard, l'extrémité de certaines phrases dans les meilleures œuvres qui ne sont pas nées sous l'étoile spéciale qui brille ici. C'est l'étoile qui éclaire les demeures spirituelles d'Emerson, les neiges intérieures de Novalis, les cimes mentales de Hello et de quelques autres que j'ai appelés ailleurs les *moralistes mystiques*. Je crois que c'est le nom qu'il leur faut donner. Ils partent hardiment au point où les plus grands penseurs sont arrivés, et ont l'audace de jouer le rôle dangereux réservé à nos âmes silencieuses. Ils se disent avec raison que la plupart des grands écrivains sont supérieurs à tout ce qu'ils écrivent, et ils s'appliquent à rechercher cette supériorité inexprimée. Ils se sont installés à l'horizon de la morale ordinaire et sur ces frontières inhabitables à la plupart des esprits, ils guettent avec patience les rares moments où s'entr'ouvrent les portes derrière lesquelles travaillent sans relâche, sans hâte et sans bruit, les lois de la vie véritable. Songeant à la mort, par exemple, l'auteur d'*Eleusis* croit avoir entrevu une de ces lois, et nous apporte sa découverte, avec la simplicité de l'enfant de Sais qui apportait la pierre qui par faisait le cercle, en ces lignes que je veux transcrire, car elles renferment quelques-unes des vérités les plus mystérieuses et les plus frappantes que je sache :

« Sans doute, le mort possède un magnétisme, une aimantation « de beauté, et à l'instant suprême il les met en œuvre et s'approche visionne pour le silence.

« Nous sommes comme les domestiques de la mort. Quand elle « entre dans une maison, elle se substitue aux parents, nous « supplante, nous ravale à être des suiveurs et des laquais. L'im- « pression d'une servitude et d'une déchéance absolue m'a sou- « vent frappé en voyant des parents endeuillés suivre un cortège « funéraire. Ils sont polis bassement et n'osent toucher à rien sans « le geste d'avoir peur de casser. Moi-même, j'ai senti maintes « fois dans ma vie, à ces moments, l'entrée à pas sourds d'une « obséquiosité abominable, une diminution de beauté intérieure, « une décadence de conscience. Et comme je n'ai, à mon regret, « ni croyance en le Dieu de l'Eglise ni peur de la mort, je suis « venu à me persuader que seul le défunt avait pu bénéficier de « mon abaissement, et qu'il devait, dans le cercueil fermé, paci- « fier son visage et l'embellir de toutes les fiertés qu'il m'avait « soustraites.

« Il est impossible que nous ne fassions rien de toute la logique « terrible de la mort. Car il est constant qu'elle fait de nous des « joerisses : il ne s'échange nulle part autant de sottises que dans

« un conciliabule de gens pleurant un parent mort — et il faut « bien cependant que les paroles aient un double sens, qu'elles « expriment grossièrement et avec un comique glaçant quelque « émotion supérieure. Quelqu'un meurt. C'est un fait, c'est extra- « ordinaire et banal. Il n'y a absolument rien à faire, absolument « rien du tout. Alors on s'en va chacun chez soi. C'est bête à « pleurer : cela donne aussi envie de rire. C'est comme la chute « d'un vase de lait. Le lait est par terre, c'est fini, il n'y a plus « rien à voir : que dire à cela ? Et tout continue d'aller, des gens « déjeunent, et le ciel est absolument pareil.

« Et cependant il y a quelque chose d'anormal, une immense « impropriété. Le mort n'était pas né pour mourir. Quelque objet « n'est pas en place plus que le vase de lait renversé, un geste n'a « pas été fait et devait l'être, que sais-je ? Les visages en larmes « ont l'air de rire, on ne distingue pas le rire de l'expression dou- « loureuse, il y a laideur, malentendu. Tout se passe trop simple- « ment pour être simple. Notre âme serait seulement aidée par « une circonstance, qu'elle monterait à des hauteurs inconnues ; « car il y a sûrement une force en jeu, une dissemblance incroya- « ble entre le bouleversement de notre esprit et la placidité ridi- « cule de l'événement. Mais tout est identique, rien n'arrive... « L'art possible git dans la distance entre les contrastes, aboutit « à l' $x$  de leur équation. Rendre cela.

« Au signe certain qu'il y a un art possible et un  $x$  détermina- « ble, c'est le fétichisme inhérent à la psychologie de l'endeuillé. « Partout où il y a fixation, report d'un sentiment sur un objet, « il y a promesse d'esthésie... »

Avez-vous remarqué cette aisance dans le mystère, et comme il en parle avec facilité en employant la langue pure et simple de l'enfant qui, du haut de sa fenêtre, nous dirait ce qu'il voit sur la place publique ou dans le jardin ? Il y a là un signe qui ne trompe jamais. Les vérités les plus étranges — et ce sont en général les plus vraies — viennent se mettre à portée de sa main et il ne fait aucun effort pour y atteindre et pour nous les montrer. Il a même l'habitude de s'étonner que l'on s'étonne, tant il se sent chez lui sur les sommets les plus purs de la morale mystique. Et le plus remarquable c'est que ce mysticisme est plein d'une vie quotidienne et merveilleuse. J'ai cité ces pages sur la mort, mais j'en pourrais trouver cinquante autres, dans la *Psychologie du mystère*, le *Symbole*, les *Notes sur les arts futurs* et le *Frontispice d'un drame idéal*, qui valent celles que j'ai transcrites ici, et que j'ai prises au hasard,

MAURICE MAETERLINCK

### La Société anonyme « L'Art ».

Le 7 mars dernier a été constituée, par-devant M<sup>e</sup> Pierret, notaire à Bruxelles, la Société anonyme *L'Art*. Aux termes des statuts, cette société a pour objet « l'application des arts à l'industrie en général et leur appropriation aux usages de la vie ; l'exploitation de dessins, modèles, manuscrits, œuvres ou projets artistiques quelconques, soit par la société elle-même, soit par traités conclus avec des tiers. La société emploie tous les moyens de développer les arts industriels. Elle peut établir des dépôts permanents et publics, organiser des expositions ou y prendre part ; favoriser tout enseignement technique des arts appliqués et leur vulgarisation par voie de cours, conférences, écrits et notamment par la publication de journaux ou revues artistiques ».

Voilà bien des années que les questions d'art industriel et déco-

ratif sont agitées chez nous. De timides essais ont été tentés par quelques-uns, des isolés dont les ingénieuses tentatives ont vu le jour à propos d'expositions récentes. Mais le grand public, composé des fabricants et des acheteurs, s'est très peu soucié jusqu'ici d'unir une pensée d'art aux mille objets dont l'ensemble forme le décor de la vie courante. Sans doute l'amour du bibelot, des jolies tentures, des meubles originaux existe en certaines classes de la société ; mais il a eu si grand'peine à se satisfaire, qu'il est devenu axiome désormais que les antiquaires seuls possèdent encore des objets de goût. Aussi nos appartements modernes se garnissent-ils de fausses antiquités fabriquées en France ou en Hollande, et c'est tout au plus si quelque objet de provenance exotique, du Japon ou de la Chine, des souvenirs de voyage trouvent grâce aux yeux de nos maîtres de maison.

L'art décoratif ne prendra son essor chez nous qu'au jour où nos artistes pourront travailler pour nos industriels, et lorsque ceux-ci trouveront dans nos écoles professionnelles les artisans d'élite capables d'interpréter des modèles nouveaux. Mais hélas, artistes, industriels et artisans ont vécu trop séparés. Ils ne se connaissent pas et ignorent toute la collaboration qu'ils pourraient attendre les uns des autres. Les artistes vivent exilés dans leur art. On ne doit pas attendre d'eux qu'ils aillent de porte en porte offrir leur travail. La grande indépendance dont ils doivent jouir, la dignité que doit leur inspirer leur ennoblissante profession leur défendent de se transformer en commis-voyageurs de leurs dessins et modèles. Quant aux fabricants, la concurrence les talonne et celle-ci est trop exclusivement dirigée vers l'extrême bon marché des produits. Des dessins quelconques sont exécutés par des dessinateurs quelconques et trop souvent le désir de réduire les frais généraux conduit à la copie pure et simple de modèles connus de tout le monde et que l'on sait demandés du public. Ce bon public ! Il a le dos large et on en abuse pour le charger de toutes les fautes de goût, de tous les manquements à l'initiative. Et pourtant ce public — les acheteurs — n'est-il pas toujours en quête de neuf et ne cède-t-il pas toujours à la tentation des beaux objets ? Nous sommes dans un cercle. Le public achète du laid, parce qu'on ne lui offre pas du beau, et les industriels ne lui offrent pas du beau, parce qu'ils pensent que le public n'aime que le laid.

La nouvelle société se propose de devenir l'intermédiaire entre les acheteurs, les fabricants et les artistes. Elle a emprunté la forme anonyme parce qu'elle veut être l'œuvre d'une idée et non de personnalités ; la forme commerciale parce que sans capitaux elle ne serait jamais considérée comme une force par les industriels auxquels elle s'adressera. Son premier fonds social de cinquante mille francs lui permettra d'ouvrir immédiatement une exposition-magasin permanente, de mettre au concours parmi les artistes des modèles d'objets d'usage journalier, de passer des contrats de fabrication avec nos verriers, nos céramistes, nos fabricants de meubles et de papiers, nos papetiers, nos fondeurs et nos bronziers. Cette forme commerciale assurera aussi la reconstitution continue du capital destiné à l'encouragement des arts. En réalité, la société anonyme *L'Art* se présente sous l'allure d'une grande maison d'édition enlevant aux artistes tous les risques de la production individuelle et se chargeant de présenter collectivement aux amateurs les produits de l'art décoratif moderne.

Ce groupement des forces individuelles éparses et s'ignorant jusqu'à ce jour est réalisé. Les noms des fondateurs sont ceux

d'artistes comme Vander Stappen, Du Bois, Mellery, Khnopff, Van Rysselberghe, Lenain, Finch, Lemmen, O. Coppens, etc. Des industriels et des esthètes se sont joints à eux : Charles Buls, bourgmestre de Bruxelles et président de l'Association pour le progrès des arts décoratifs; Michel Van Mons, président de la Compagnie des bronzes; E. Seutin, administrateur des Glaceries de Courcelles; Valère Mabilie, E. Empain, J. Evrard, industriels; Hellemans, architecte; Edmond et Georges Picard, comte Adrien d'Oultremont, Octave Maus, Pierre Olin, Emile Verhaeren, Eugène Demolder, F. Thiry, C. de Burlet, F. Fuchs, Paul et Maurice Otlet, J. De Lafontaine, Grégoire, etc.

### « HULDA » A MONTE-CARLO

Le Théâtre de Monte-Carlo vient de donner, sous la direction de M. Léon Jehin, la première représentation de *Hulda*, drame lyrique de César Franck. L'œuvre a obtenu un très grand succès, constaté par toute la critique parisienne. Voici, entre autres, la conclusion de l'étude développée que lui consacre, dans le *Gil Blas*, M. Alfred Bruneau :

« La partition de *Hulda*, commencée le 25 novembre 1879 et terminée le 18 septembre 1882, a attendu près de douze ans l'heure de gloire. Aujourd'hui que César Franck est mort, son génie s'impose, et les couronnes qu'on oublia de jeter sur l'humble tombe qui fut la sienne s'amoncellent déjà autour de l'œuvre immense qui, éternellement, lui survivra. De cette salle ruisellante de dorure et de luxe où le drame de Franck trouva la première hospitalité et le premier succès, où, par l'entrebâillement des portes, entre deux accords austères, nous arrive, mêlé aux appels polis des croupiers, aux paroles étouffées des joueurs, le bruit symbolique de l'argent, mon esprit se plaît à évoquer l'image de l'homme de tendresse naïve, de pauvreté bonne et simple que j'ai connu, et, au milieu des pensées singulières qui me viennent de ce contraste, je salue de toute mon admiration, de tout mon souvenir ému la fière et noble figure de celui qui, par la suprême puissance de la foi et du travail, vient de faire résonner, sous les voûtes du théâtre-temple de Monte-Carlo, l'hymne triomphale de la musique et de l'art. »

L'interprétation a été remarquable. M<sup>mes</sup> Deschamps-Jehin et d'Alba et M. Saléza ont, en particulier, été acclamés.

### Le R. P. Delattre for ever <sup>(1)</sup>!

Si cette histoire vous embête,  
Nous allons la recommencer.

Le redoutable raseur à qui nous avons eu l'imprudence de mettre le nez dans ses jésuitismes, a eu de nouveau le temps de combiner un de ses effroyables emplâtres dont il épouvante nos lecteurs. Les égards que nous devons à ceux-ci nous commandent le silence de peur d'une nouvelle évacuation et nous les prions humblement de ne pas se désabonner encore. Garez-vous! Garez-vous! Voici le jet :

MESSIEURS LES DIRECTEURS DE L'Art moderne,

En vertu de la loi, je vous prie de vouloir bien insérer dans votre plus prochain numéro cette lettre, qui répond aux observations et notes publiées dans votre journal le 25 février 1894, sous le titre : *Encore le P. Delattre S. J.*

(1) Voir l'Art moderne, des 11, 18 et 25 février.

L'auteur des observations, que j'appelle toujours *Notus*, a reculé sur un point. Il ne me reproche plus d'avoir attribué à Tridon l'anachronisme consistant à mettre la captivité de Babylone à cheval sur le x<sup>e</sup> et le ix<sup>e</sup> siècle. Mais il persiste à justifier M. Picard de ce méfait chronologique.

Notus, dans son plaidoyer, recourt à un procédé fort ingénieux. Aux idées *inculquées* par M. Picard, il en substitue d'autres, et il chante victoire. Je vais mettre le stratagème en évidence de la façon la plus agréable pour les lecteurs de l'Art moderne, c'est-à-dire, en laissant presque tout le temps la parole à M. Picard. J'en use ainsi, bien que cette manie de citer les textes sans les tronquer soit d'un « prodigieux agacement » pour Notus.

M. Picard (*Contribution*, pp. 25, 26) s'exprime en ces termes :

Il (Tridon) développe notamment cette thèse imprévue que *les Prophètes, les Nabis, initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone, se sont donné pour mission de détruire le Molochisme, c'est-à-dire les sacrifices humains, coutume traditionnelle et nationale d'Israël comme de tous les peuples de même race.*

Les développements et les justifications données par Tridon sont vraiment saisissants et constituent l'indispensable préliminaire de la lecture des Prophètes, spécialement d'Ezéchiel.

Il expose que *jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, Baal-Moloch, jusque-là le Jehovah régulier, savoure tranquillement ses rations périodiques de petits enfants et rassasie ses regards du spectacle excitant des orgies sémitiques. On n'a jamais, jusque-là, entendu parler de Moïse et de ses lois qu'Esdras, plus tard, constitua tout d'une pièce. Jahvé-Cebaoth n'a jamais antérieurement donné à son peuple des ordres humains et pacifiques. Or, c'est à cette époque que les Prophètes, que M. Ledrain a traduits dans ses cinquième et sixième volumes, s'élèvent pour la première fois contre les cruautés séculaires et affirment la réprobation, inconnue jusqu'alors, de Jehovah pour l'orgie et le massacre. Cette initiative hardie inaugure leur ère héroïque et lyrique.*

Elle concorde avec l'apparition sur la scène judaïque des Assyriens. Au contact d'une civilisation plus raffinée, l'horreur du culte meurtrier avait envahi ces cœurs d'élite connus sous le nom de Prophètes. Ils n'écouterent que leur courage pour se lever résolument contre le dogme de mort. Ni le sort funeste de leurs prédécesseurs, ni la crainte du supplice, ni supplice pire encore, le mépris et la réprobation de leurs compatriotes, ne pourront faire reculer ces mâles courages. Amos teint le premier de son sang la route où s'engageront les Isaïe et les Jérémie. La Bible nous conserve encore sa fière réponse à son bourreau juridique, le prêtre de Béthel, Amazias, qui lui interdisait de prophétiser : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, mais je mène paître les bœufs et je me nourris de sycomores. Jahvé m'a pris lorsque je menais mes biens, et m'a dit : Va, et parle comme un prophète au peuple d'Israël. »

*La tactique de ces grands hommes, dit Tridon, est parfaite d'adresse et de diplomatie.* En face des prophètes de Moloch ordonnant le meurtre au nom de Jahvé, ils font intervenir à leur tour Jahvé pour répudier ces brûleries, en ordonner le terme et menacer les indociles. Leur inépuisable verve, inspirée des sentiments les plus généreux de l'âme humaine, attaque sans relâche tout ce qui de près ou de loin rappelait le culte officiel du Baal-Moloch. L'arche, ce repaire d'ossements calcinés des victimes humaines et de l'idole infernale, les cornes des autels-fourneaux qu'on arrosait du sang des premiers-nés d'Israël, le cochon, cet animal sacré du Moloch, les sabbaths, jour de Saturne, les Passahs (origines de la Pâque) ou nouvelles lunes, ces soirées maudites où coulait le sang innocent, tout cet attirail, rajeuni par le Pentateuque, est trépanné et foulé aux pieds, comme le sanglant et détestable appareil du Moloch.

*Osée* : « Je ferai cesser vos orgies, vos fêtes, vos nouvelles lunes et vos sabbaths. »

*Amos* : « Je visiterai Israël; je visiterai ses abominations. Je

visiterai les autels de Béthel. Je couperai leurs cornes et les jetterai à terre. »

Jérémie, de son vrai nom Irmeyahou-bèn-Hilgiyahou : « Le péché de Judas est inscrit avec une plume de fer et une pointe de diamant. Il est gravé sur la table de leur cœur et sur les cornes de leurs autels. » Et ailleurs : « Reveuez, mes fils apostats, je suis votre maître. Je vous donnerai des pasteurs qui me plaisent. Ils vous conduiront avec intelligence et on ne parlera plus de l'arche, personne n'y pensera plus, personne ne la regrettera plus. Personne n'en confectionnera une semblable. Au contraire, la ville de Jérusalem sera le grand trône de Jéhovah. »

Ysaïe, de son vrai nom Jeschayahou-bèn-Amoc : « Ne m'offrez plus de sacrifices; votre encens est une abomination. Je ne veux plus de vos nouvelles lunes, de votre sabbath et de vos autres fêtes. Toutes vos assemblées sont souillées par le crime. »

On voit [sans aucun doute possible; on voit par les paroles d'*Osée*, d'*Amos* et d'*Ysaïe*, non moins que de Jérémie] tout l'ardu de cette situation des prophètes, enfants perdus de la civilisation au milieu de l'enfer sémitique. Sans autre preuve que leur cœur, sans autre tradition que le sentiment de justice, *sans autre occasion que leur contact avec l'Aryanisme durant la captivité*, ils viennent attaquer un rite séculaire et incontesté, évoquer un Jahvé en esprit et en vérité devant la face du dévoreur de petits enfants et prêter à ce fauve le langage de l'humanité.

Donc, d'après M. Picard, *les prophètes initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone, s'élèvent au VIII<sup>e</sup> siècle contre le culte de Moloch. Ces prophètes ont une tactique admirable.* M. Picard le prouve par les paroles d'*Osée*, d'*Amos*, d'*Ysaïe*, de Jérémie, qui appartiennent, les trois premiers au VIII<sup>e</sup> siècle, le dernier au VII<sup>e</sup> siècle. Les prophètes, et entre autres *Osée*, *Amos*, *Ysaïe*, attaquent le culte de Moloch *sans autre occasion que leur contact avec l'Aryanisme durant la captivité.*

Evidemment cela fait la captivité de Babylone antérieure au ministère d'*Osée*, d'*Amos* et d'*Ysaïe* qui prêchent au VIII<sup>e</sup> siècle.

Notus, il est vrai, prétend que M. Picard a voulu parler là d'*Ezéchiël*, de Jérémie, de Daniel, de Zacharie, d'*Esdras*, et non d'*Osée*, d'*Amos* et d'*Ysaïe*. Mais si Notus a des yeux pour ne point voir, ce que M. Picard a écrit n'en reste pas moins écrit. Les prophètes du VIII<sup>e</sup> siècle, *Osée*, *Amos*, *Ysaïe*, restent classés par M. Picard avec les prophètes formés à Babylone de 606 à 538. Notus a beau se trémousser, le système de M. Picard c'est l'absurdité ou l'anachronisme.

Notus m'oppose constamment Tridon. Mais il s'agit de la combinaison Tridon-Picard, ou, en d'autres termes, de la théorie de Tridon et des insanités nouvelles que M. Picard y a mêlées. — Concernant l'époque de l'apparition des Assyriens sur la scène judaïque, l'erreur de l'infime Tridon, malgré le suffrage d'un autre, encore plus infime, ne saurait prévaloir sur toute la science contemporaine.

Pas plus que M. Picard, Notus ne sait ce qu'il dit. Il y a encore absurdité ou anachronisme dans le replâtrage qu'il substitue à l'œuvre prime-sautière de M. Picard. Il laisse en effet Jérémie au nombre des prophètes *initiés aux doctrines aryennes par la captivité de Babylone*. Notus ignore-t-il que Jérémie a prêché dix-neuf ans sous le roi Josias, avant la première invasion des Babyloniens en Judée?

J'espère que, cette fois-ci, *l'Art moderne* accordera à ma réponse les mêmes avantages qu'aux observations qui l'ont provoquée.

Dans cet espoir, et en attendant une nouvelle occasion de vous

écrire, je vous prie, Messieurs les Directeurs, de vouloir bien agréer l'expression de ma considération distinguée.

A.-J. DELATTRE, S. J.

Louvain, le 3 mars 1894.

## L'ART A LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

### Exposition de M. Hippolyte Leroy.

M. Hippolyte Leroy, le jeune peintre de Gand, expose à la Société d'Emulation une vingtaine de toiles qui ne manquent ni de valeur ni d'intérêt.

M. H. Leroy n'est point un briseur de vitres. Et cependant il paraît presque un audacieux dans ce petit salon où s'empoussièrent d'habitude ponecifs décatés et ternes imitations de traditionnels. C'est qu'il a de la vie, de la lumière, quelque hardiesse de coloration.

*Les Dunes au Coq*, *Avril en Flandre* attirent et marquent par une heureuse fluidité de lumière; *Dégel*, *Vieux fossé à Gand* évoque bien la mélancolie des canaux par les soleils couchants; *Rêve heureux*, d'un tour un peu romantique, se fond en de fines nuances jaunes et mauves qui caressent l'œil et l'esprit. D'autres études et tableaux ont des qualités d'observation et de vie qui révèlent un talent que l'on voudrait affranchi d'une réserve un peu timorée.

Quelques marbres et bronzes, parmi lesquels je note *Tyrannie d'enfant*, d'une vivante familiarité, et *Piété*; *Souvenir d'Anderlues*, bien venu mais trop manifestement influencé par Constantin Meunier.

### Concert du Conservatoire.

Au second concert annuel du Conservatoire, nouveau triomphe pour Jean Gérardy. C'est un débordement d'enthousiasme qu'excite trop apparemment son jeune âge.

Considération vaine! Car ce gamin de quinze ans compte aujourd'hui parmi les meilleurs violoncellistes. Il a pour lui une étonnante virtuosité que gêne à peine l'impuissance de sa main d'enfant, l'élégance du style, le son ample et chantant, l'expression juste et pénétrante.

Nous pourrions beaucoup critiquer l'orchestre du Conservatoire, si rebelle à la discipline et d'une si molle insouciance. Après avoir donné à la dernière répétition une convenable exécution du premier tableau de *l'Or du Rhin* et une bonne interprétation de l'ouverture de *Tannhäuser*, il s'est, au concert, — cédant à quelle fantaisie! — complu dans une incohérence bruyante vraiment regrettable.

Nous voudrions aussi rappeler au ton que comporte l'œuvre de Wagner les élèves, non tous sans mérite, qui avaient cette lourde tâche de chanter les Filles du Rhin et Albéric. Mais M. Radoux est un musicien de trop de valeur pour que nous devions appuyer ou supposer qu'il n'ait point fait déjà ces observations et d'autres à ses élèves et à l'orchestre.

M<sup>me</sup> de Verc a chanté avec talent, mais sans expression ni grandeur, un air de Hændel et l'air d'*Elie* de Mendelssohn.

## PETITE CHRONIQUE

En raison du grand succès qu'il obtient, le Salon de la *Libre Esthétique*, qui devait être clôturé le 15 mars, sera prolongé jusqu'au 1<sup>er</sup> avril.

M. Edmond Picard fera mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, une conférence au Salon de la *Libre Esthétique*. Titre : *Dialégo-mènes artistiques*.

Prix d'entrée : 2 francs.

C'est VENDREDI prochain, 16 mars, à 2 heures précises, qu'aura lieu, au Salon de la *Libre Esthétique*, le troisième concert du Quatuor Ysaye. Une indisposition d'un des membres du Quatuor n'a pas permis, en effet, aux excellents interprètes de donner leur séance hier.

Le programme est arrêté comme suit : 1. Quatuor à cordes de César Franck. 2. *Sarabande, Gigue et Chaconne* extraites de la Sonate en ré mineur de J.-S. Bach, pour violon seul (M. Eugène Ysaye). 3. XIV<sup>e</sup> Quatuor de Beethoven.

M. Paul Du Bois vient de vendre à l'Etat, pour le Musée de Bruxelles, la figure de grandeur naturelle : *Jeune femme assise*, qu'il exposa l'an dernier au Salon des XX.

L'œuvre sera exécutée en marbre.

Les acquisitions se multiplient au Salon de la *Libre Esthétique*. Outre les œuvres mentionnées dans les deux listes que nous avons publiées, trois exemplaires du vase argenté *Chimère* de M. Fernand Dubois, et la *Pervenche*, du même artiste, ont été vendus cette semaine. Les tapis de foyer de la *Royale* obtiennent également beaucoup de succès. Quatre exemplaires des *Poissons* de M. Georges Lemmen, et l'*Iris* de M. R. Wytzman, viennent d'être acquis.

M. Odilon Redon a vendu le *Livre de lumière*, l'une de ses plus belles inspirations. Enfin, des pourparlers sont engagés au sujet de bon nombre d'autres œuvres.

Pour rappel, aujourd'hui 11 mars, à 2 heures précises, dans la salle de l'Alhambra, grand concert dirigé par Siegfried Wagner, avec le concours de M<sup>lle</sup> Kempees, cantatrice à la cour de Hollande.

Les répétitions d'ensemble de *Tristan et Yseult* ont commencé mardi au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Philippe Flon, qui, aidé des conseils de M. Lassen, s'acquitte très consciencieusement et avec une compétence incontestable de sa mission délicate.

Le Théâtre des Auteurs belges, dont les journaux ont annoncé récemment la fondation, a choisi pour son premier spectacle la date du vendredi 16 mars.

La représentation de la *Gène*, pièce en trois actes de M. Gustave Vanzype, et de *Impure*, comédie en trois actes de M. Fritz Lutens, aura lieu sur la scène du Théâtre royal de l'Alcazar que la direction a mise, pour cette soirée, à la disposition du Théâtre des Auteurs belges.

La location pour cette intéressante représentation est ouverte dès ce jour au théâtre.

Vendredi prochain, à 8 h. 1/2 précises, à la salle Ravenstein, rue Ravenstein, concert par le pianiste Arthur Van Dooren.

Sur le programme figure du Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Raff, Chopin, Liszt, Zarembki, etc.

Le chevalier Stuart Cumberland, le célèbre liseur de pensées, et miss Phyllis Bentley qui viennent de donner quelques séances à la Grande Harmonie avec un succès sans précédent, reviendront tout exprès de La Haye pour donner aujourd'hui dimanche, à 8 h. 15 du soir, une séance populaire à l'Alhambra.

M. Cumberland renouvellera ce soir-là l'expérience qu'il fit avec M. Siegfried Wagner, il y a quelques années, à Bayreuth. Il se tiendra à la disposition des compositeurs de musique, prêt à lire dans leur pensée et à reconstituer immédiatement, lui qui n'est

pas musicien et a horreur de la musique, toutes les mélodies qu'il leur plaira de composer.

C'est la première fois que cette expérience, absolument concluante, sera faite à Bruxelles.

Grand défilé aristocratique, la semaine dernière, rue de la Consolation. Equipages armoirés, valets de pied en grande livrée, déploiement inusité de toilettes de style. *Garden party? Fête o'clock? Fancy fair?* Non pas. Visite, tout simplement, sur invitations, de l'atelier du sculpteur Vinçotte, exposant, entre autres, l'un des deux groupes en bronze commandés par le Roi pour le château d'Ardenne.

L'œuvre, de grandes dimensions, figure une néréide menant à la longe un cheval marin qui se cabre au milieu des flots. Elle doit faire le pendant à un triton, déjà installé, et complètera la décoration d'une pièce d'eau que domine une terrasse du château.

La composition est d'un bel ensemble ornemental. Le cheval a l'allure fougueuse qui sied, les mouvements sont justes et amples. Le sujet imposé évoque nécessairement les souvenirs classiques. Mais il y aurait mauvaise grâce à chicaner là-dessus l'auteur, qui s'est tiré habilement d'affaire, en artiste consciencieux et expérimenté.

COOPÉRATIVE ARTISTIQUE. — Voici la composition du comité nommé par les adhérents, artistes peintres, sculpteurs, musiciens et littérateurs, mardi dernier : Président, Alph. Motte, chef de bureau à la caisse d'épargne et de retraite; trésorier, Jean Delville, artiste peintre; secrétaire, Jules du Jardin, artiste peintre; commissaires, Théo Hannon, artiste peintre, José Hennebicq, avocat, et Isidore De Rudder, statuaire.

Les adhésions peuvent être adressées au secrétaire : chaussée de Vleurgat, 64, Bruxelles.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 12 mars, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENT : *Le Brésil*. (Clôture du cours le 19 mars.) — A 3 heures. Applications de l'Art. M. LAMBOTTE : *Le XVIII<sup>me</sup> siècle : Louis XV et Louis XVI*. (Clôture du cours le 19 mars.)

Mercredi 14 mars, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENT : *La France depuis 1870*. (Clôture du cours le 21 mars.) — A 3 heures. Littérature anglaise. *Tennyson* (Clôture du cours le 21 mars.)

Judi, 15 mars, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : *Histoire de l'Art : Raphaël*. (Clôture du cours le 22 mars.) — A 3 heures. Littérature française. M<sup>lle</sup> TORDEUS : Clôture du cours. Lecture.

*La Plume* vient d'ouvrir à Paris, dans les locaux du *Salon des Cent*, rue Bonaparte, 31, une exposition complète des œuvres d'Eugène Grasset, le merveilleux artiste auquel nous avons récemment consacré une étude (1) et dont les illustrations, les aquarelles originales et les affiches forment un des grands attraits du Salon de la *Libre Esthétique*. L'exposition d'Eugène Grasset à Paris sera ouverte jusqu'au 31 mars.

Un autre exposant de la *Libre Esthétique* et des XX, M. Camille Pissarro, expose en ce moment chez M. Durand-Ruel, rue Laffitte, 16, un choix de tableaux et d'aquarelles. Clôture : 21 mars.

(1) Voir *l'Art Moderne* du 18 février dernier.

**MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.**

**Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.**

**BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR BRUXELLES**

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes  
BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, d'**architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT } Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*  
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS  
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE  
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.  
**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS BRUXELLES  
VENTE rue Thérésienne, 6  
ÉCHANGE **GUNTHER**  
LOCATION  
Paris 1867, 1878, 1<sup>er</sup> prix. — Sidney, seuls 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix  
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE  
45, Montagne de la Cour, Bruxelles  
GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE  
Conditions très avantageuses.  
Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER  
SEUL DÉPOT DES  
**Harmoniums ESTEY**

**ENCADREMENTS D'ART**  
ESTAMPES, VITRAUX & GLACES  
N. LEMBREE, 17, avenue Louise  
Bruxelles. — Téléphone 1384

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.



SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE : *La Vision*, par G. FRAMPTON

## SOMMAIRE

LE SALON DE « LA LIBRE ESTHÉTIQUE ». *L'Art appliqué*. — TRISTAN ET ISEULT, par Maurice Kufferath. — A « LA LIBRE ESTHÉTIQUE ». *Troisième concert du Quatuor Ysaye. La Vie de Monsieur Quelconque*, par HERMAN PAUL. — « L'ŒUVRE » AU PARC. *L'Araignée de cristal. L'Image*. — PETIT BILLET DU MATIN. A M. Maurice Beaubourg. — THÉÂTRE DES AUTEURS BELGES. — CONCERT SIEGFRIED WAGNER. — CERCLE ARTISTIQUE DE BRUXELLES. *Exposition de M<sup>lle</sup> E. Héger, de MM. Bellis, Philippet et Van der Meulen*. — GUSTAVE CALLEBOTTE. — PETITE CHRONIQUE.

## LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (1)

## L'ART APPLIQUÉ

L'art appliqué ! Dites le pauvre terme boiteux, louche et insuffisant, car l'art doit jaillir de la composition même de la matière, il doit être déterminé par elle, étant peut-être réalisé déjà dans sa texture moléculaire. D'après que l'objet est fer, bois ou marbre, l'art obéit à des modifications diverses et profondes, il est régi par l'intime et le tréfonds des choses et le considère comme un revêtement surajouté, comme une carapace qu'on adapte, comme un dehors ou une applique apparaît immédiatement banal et superficiel. Un ornement est d'autant plus réussi qu'il ne convient qu'à la seule matière d'où il s'élève. Par contre, celui qu'indifféremment on reproduit en bronze, en pierre, en stuc, en plâtre risque de n'être adéquat à rien.

Si l'on jugeait, d'après ces règles rigoureuses, tels envois à *la Libre Esthétique*, certes bien des mécomptes s'inscriraient au cours de ces lignes; si encore on insistait sur le manque d'originalité de tels spécimens qui ne font que reproduire textuellement les modèles anciens, ces mécomptes se doubleraient.

Mais il serait injuste, en ces heures de début où l'art décoratif essaie de regagner le temps gaspillé, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, en menues horreurs industrielles, d'insister trop sur les faiblesses, les inexpériences et les imitations. Il ne faut guère trop hâtivement atténuer l'emballage qu'il suscite, l'attention universelle qu'il fixe et la vogue dont il va jouir. La seule protestation qu'il est bon de formuler dès à présent est, croyons-nous, celle s'attaquant à ce récent snobisme, qui trouve immédiatement un objet beau parce qu'il est anglais. Certains ébénistes londoniens qui n'avaient, jusqu'en ces derniers temps, travaillé qu'à de luisantes, propres et lisses cloisons pour boîtes à chiens ou à chevaux et qui ne réussissaient pas mal des rateliers polis, gentils et confortables sont, paraît-il, en passe de meubler des appartements aristocratiques. Il y a là tout un jeu de

(1) Voir *L'Art moderne* des 18 février (*Eugène Grasset*), 25 février (*La Libre Esthétique*), 4 mars (*Quelques peintres*) et 11 mars (*Quelques dessinateurs*).

petits bâtons et de petites tringles et de petits rideaux dont le succès est malheureusement inévitable. Ceci soit dit sans nier le bel ensemble d'efforts que les Anglais ont noué et sur lequel cet article même insiste.

A *la Libre Esthétique*, l'art ornemental se trouve concentré particulièrement dans la deuxième et la cinquième salle.

Voici l'atténuée et charmante tapisserie de Maillol. Des personnages d'un quelquefois gauche dessin y vivent une idylle simple et grave en un paysage fané. Des laines à tons neutres, — à peine un ruban rouge exalté apparaît-il en une chevelure, — des laines communes mais choisies pour des mariages de teintes exquises font revivre un rêve d'été écoulé. Une vision directe des choses, nullement; mais le charme d'un rappel, d'un souvenir brouillé, d'une scène fanée à moitié dans la mémoire et qui s'en revient doucement à fleur des yeux. Tapisserie qui est pour le regard ce que serait pour l'odorat un parfum ayant perdu sa vivacité trop brutale et n'ayant conservé que ce qu'il faut pour rappeler les roses les plus rares.

Charpentier voisine avec Maillol. Son *Armoire à layettes*, d'ordonnance si simple, se décore de la belle luisance amortie à la fois et vivace de plaques d'étain où une scène familiale instaure l'intimité. Un sucrier exquis, un bougeoir imprévu, et surtout une vasque triomphalement ornée, en croissant, d'un motif représentant des poissons et des gosses nageants. Dites les chairs lisses et les mouvements fuyants des enfants et l'écaillage rébarbative des carpes ou des dorades. Chaque figuration est étudiée en pleine vie; le mouvement naturel et nullement déformé est suivi dans ses lignes les plus usuelles et rien dans l'art de M. Charpentier ne puise dans l'artificiel ni dans la synthèse outrée. Il se sépare ainsi nettement de ce nouveau groupe d'artistes parisiens qui sacrifient à l'idée toute vraisemblance et toute réalité.

Ranson, à grandes lignes circonvolantes, innove une décoration non certes exempte de japonisme mais très intense et résumante. Sa *Femme à la toilette* et ses *Servantes* réussissent à imposer un décor simple et grand et tout en traits magistraux. Carabin se complait en un art à la fois fantastique et joli. *La Limace* et *la Chauve-Souris*, mais surtout ses grès colorés dans la pâte attirent l'attention, grâce à des ployements et des ramassements de muscles inusités et réussis.

Delaherche aligne un choix superbe de grès flammés : vases, coupes, plats, cache-pots, aux colorations somptueuses obtenues par d'inattendues fusions de métaux. Et voici que surgit une concurrence à ce maître-potier : les céramistes de Bourg-la-Reine, Dalpayrat et Lesbros, qui innovent dans la forme et dans le ton des gourdes, bouteilles, flacons et amphores de toute espèce dont ils déploient le séduisant cortège.

L'Angleterre est aujourd'hui le principal foyer d'expansion de l'art ornemental. Alors encore qu'en France, en Belgique, en Allemagne, le mobilier et la décoration, livrés aux industriels que seul possédait le souci des bénéfiques, tombaient aux pires décadences, les artisans anglais déjà rallumaient le flambeau qui éclaira jadis la vie domestique. L'amour du *home* explique ce phénomène. Et ce furent William Morris, Walter Crane, Lewis Day, C.-F.-A. Voysey, J.-D. Sedding, Heywood Sumner qui imaginèrent pour l'ameublement, pour le papier peint, pour les tentures, pour les ustensiles de ménage, des combinaisons de lignes et de couleurs qui transformèrent les habitations, tandis que des dessinateurs de goût : Herbert Horne, Selwyn Image, Charles Ricketts, C. Shannon, Laurence Housman, I. Illingworth-Kay ornaient de lettrines, de frontispices, d'illustrations exquis des volumes merveilleusement imprimés que le très artiste relieur Cobden-Sanderson revêtait de cuir, avec une entente parfaite des nuances et un tact sûr dans l'emploi des fers à dorer. Des artistes célèbres : Burne-Jones, Sir Frédéric Leighton, Alma-Tadema, ne dédaignèrent point de diriger leurs facultés créatrices vers les applications industrielles. On les vit dessiner des cartons de verrières, imaginer des formes de meubles, modeler des projets de céramique, d'orfèvrerie, de bijoux.

Depuis quatre ans, l'exposition des *Arts and Crafts* concentre le résultat de ces efforts. Des écoles d'arts décoratifs assurent, pour l'avenir, la pérennité de cette admirable éclosion. Citons, en particulier, *The Guild and School of Handicraft*, où un groupe d'apprentis travaillent, d'après les dessins de leur directeur M. C.-R. Ashbee, le cuivre, le fer forgé, l'argent, le cuir, le bois. Cette école, située dans le quartier le plus peuplé de Londres, en plein Whitechapel, est aménagée ingénieusement pour toutes les industries d'art. Inconnue du public et des marchands, elle est déjà renommée dans le monde des artistes et suffit à peine à la production qu'on réclame d'elle.

Le Salon de la *Libre Esthétique* donne un aperçu de ce mouvement si intense de la vie artistique anglaise. Des spécimens de livres, de reliures, d'orfèvreries, de dinanderies, de bijoux, de décorations sculpturales diverses marquent nettement les tendances de l'Angleterre vers le côté à la fois pratique et ornemental de l'art.

On remarque surtout, outre les volumes magnifiquement imprimés à la « Kelmscott press » par William Morris auquel nous consacrerons un article spécial et les belles éditions de MM. Elkin Matthews et John Lane, les bas-reliefs coloriés de M. Georges Frampton (1) et les orfèvreries de M. C.-R. Ashbee, dont les coupes en

(1) Nous reproduisons en tête du présent numéro son bas-relief *La Vision*.

bronze doré martelé et repoussé, les plats et cache-pots en cuivre ciselé, les joailleries en argent rehaussées d'émail et de cabochons séduisent par la pureté du dessin et par l'habileté de l'exécution.

Constatons toutefois que les artistes anglais sont, avant tout, des adaptateurs ingénieux. La part d'invention est mince en ces formes que hantent des réminiscences gothiques et autres. Et, presque toujours, la tradition pèse sur les conceptions de ces artisans de talent. L'art anglais n'est pas une création, il n'est qu'un retour aux principes de la décoration de jadis, habilement rajeunie et appropriée à la vie actuelle.

Le jour où l'Angleterre se sera complètement affranchie du servage de l'art d'autrefois, son règne artistique, à son tour, s'imposera. Par ses écoles, par ses associations de propagande artistique, par ses journaux et ses revues, par ses somptueux établissements de production, elle est merveilleusement outillée pour réaliser le haut but d'art que chaque peuple glorieux de lui-même rêve d'atteindre au profit de tous.

Il y a plus d'imagination, plus d'originalité, au sens ancien du mot, dans les envois des artistes français. Nous n'en voulons pour exemple, indépendamment des œuvres déjà citées, que la *Corbeille à fruits* de M. Jean Baffier, qui unit si ingénieusement l'art du sculpteur aux réalisations industrielles. Malgré sa forme un peu lourde, la *Cruche à vin*, du même artiste, révèle un parfait ouvrier d'art. L'un et l'autre de ces objets, admirés à juste titre au présent Salon, sont en étain, « ce métal qui a un aspect de très vieil argent humble, éraillé et intime, comme dit si joliment Henri de Régnier; un argent un peu mat, comme si l'approche d'un souffle le ternissait ou si son éclat se tempérerait de la moiteur d'avoir été longtemps tenu par une main tiède. » On ne pourrait mieux définir l'étain, si apprécié aujourd'hui après avoir été dédaigneusement abandonné aux rustres auxquels les rachètent aujourd'hui, avec raison, les femmes de goût en quête d'un service de table élégant et pratique.

Il est vrai que l'étain ouvré, tel que l'emploient quelques artistes novateurs, — en France Charpentier, Desbois et Baffier, en Belgique Paul Du Bois, — n'existait point jadis. Tout au plus agrémentait-on un pot, une cafetière, de quelques dessins rudimentaires, incisés à coups de maillet. Et les plats, et les assiettes s'enjolivaient d'un rinceau Louis XV ou d'un filet exécuté au tour, sans plus.

On coule désormais l'étain comme le bronze, et un patient travail de ciselure enlève les bavochures, donne le fini nécessaire. L'exécution du *Flambeau* de M. Paul Du Bois est, à cet égard, un exemple de ce qu'on peut obtenir par ce double procédé. Ajoutons que l'œuvre — un des succès de la section d'art appliqué — réalise avec bonheur l'union de la décoration florale et des

exigences d'un objet usuel. Le *Chandelier en cuivre*, du même artiste, est également d'une forme heureusement imaginée, et ici la matière est, peut-être, mieux encore que dans l'œuvre précédente, bien choisie.

Avec moins de sûreté, et d'un métier encore un peu hésitant, M. Fernand Dubois modèle de menus objets qu'il exécute en argent, en étain ou en bronze argenté : boucle, broche, bague, vases, couvercle de boîte de baptême sont joliment conçus et plaisent par la sobriété et l'harmonie du décor. On pourrait souhaiter — et c'est une observation que nous faisons aussi au sujet des bijoux de M. Ashbee — une perfection plus grande dans le travail des bijoux. Les métaux précieux : l'or, l'argent, et le caractère des objets de parure réclament une exécution plus fine.

Il nous reste à signaler l'artistique initiative prise par la manufacture de tapis *La Royale*. Au lieu de se borner à rééditer des dessins quelconques, elle commande à des artistes, tels que Georges Lemmen et Rodolphe Wytsman, des compositions ornementales qu'elle exécute ponctuellement, pour la plus grande joie de nos yeux affamés de colorations harmonieuses et de lignes souples. Il y a là, pour nos dessinateurs, un élément nouveau digne d'attention.

Précisons, pour terminer, la signification de l'ensemble décoratif exposé par M. l'architecte Serrurier, qui, depuis l'ouverture, attire et retient les visiteurs. L'artiste a voulu réagir contre l'ameublement de style dans lequel se cantonnent invariablement tous les artisans du meuble (les crédences, vitrines et paravents de M. H. Wallaert, malgré leur incontestable mérite d'exécution, n'échappent pas aux traditions). Il a prouvé qu'on peut faire autre chose, imaginer des formes particulières, créer des modèles spéciaux, simples et d'un usage pratique. A cet égard, sa tentative mérite tous applaudissements. Nous voici, pour la première fois, hors du Louis XV et du Louis XVI, et de François I<sup>er</sup>, et de l'Empire, et de la Renaissance flamande. Ce petit cabinet de travail, avec son scriban, sa bibliothèque, ses larges fauteuils, sa cheminée de briques et de bois, ses chaises de paille et le *bow-window* ouvert sur la perspective admirable des toitures chevauchant autour de la flèche de l'Hôtel de ville, réalise un idéal d'appartement modeste, sobre et intime. Il est inspiré des intérieurs anglais, sans en être la copie servile. C'est loin d'être parfait dans les détails, et l'on imagine aisément telles corrections à apporter au dessin un peu massif des meubles. Mais l'ensemble a une gaieté souriante, un air de nouveauté qui fait plaisir, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer le goût qui a présidé au choix du papier, à l'harmonie des nuances, à la composition de la frise qui complète et réjouit la décoration.

## TRISTAN ET ISEULT

par MAURICE KUFFERATH.

« Cette conception de l'amour est caractéristique des races du Nord en général et de la race celtique en particulier. » « Au moment où elle fut introduite dans la poésie européenne, elle a apporté certainement une sensation nouvelle, l'analyse d'un état d'âme jusqu'alors inaperçu, elle a exprimé ce qu'on appellerait aujourd'hui un frisson nouveau. »

Dans notre vieux monde, où la souffrance et son mystérieux contre-coup, la pitié, ont lentement éveillé les notions — si confuses encore — du bien et du mal, un nom avait été donné — enfin — à une des innombrables douleurs dont l'humanité meurt sans le savoir.

Ce « frisson nouveau », c'était la révélation, par un fait accidentel, d'une loi que l'évolution de la vie nous imposait chaque siècle davantage.

La loi de l'adaptation universelle et toujours plus complète des choses aux circonstances, au milieu qui les entoure; cette loi, comme une sorte de pesanteur, presse sur tous les éléments de vie et s'empare de toutes les spécialités, de toutes les harmonies que le hasard fait naître, pour créer de nouvelles formes, de nouvelles races, de nouveaux credos et de nouveaux devoirs.

Dans l'histoire de l'homme, cette loi s'appelle le développement de la personnalité.

Aussi sûrement qu'il montre les ressemblances et les solidarités, le contact toujours croissant des hommes entre eux leur montre leurs dissemblances ou leurs personnalités.

Tristan et Iseult sont probablement l'exemple le plus saillant des exigences de cette personnalité.

De la polygamie et de la communauté de biens, — qui suffisaient et qui suffisent encore à des êtres doués de personnalités et de besoins rudimentaires, — un premier développement a fait surgir la jalousie légitime des propriétaires, des monogames et toute notre conception du droit qui respecte à *peu* près tous les hasards de l'appropriation.

Un développement plus intense encore nous impose, presque malgré nous, une solution qui n'est que l'intuition enfin consciente de la loi qui a fait de nous des hommes; elle donne pour base au droit les besoins du plus grand nombre possible de personnalités, — de *spécialités*; — et pour devoir, tant social qu'individuel, elle nous prêche le respect, l'étude et l'impérieux souci d'harmonisation de toutes ces personnalités.

Deux êtres, en qui la vie s'était faite plus intense, ont vaincu l'inertie et la résignation que de meurtrières négations avaient incrustées dans leur race.

Malgré eux, les tendances de leur personnalité se sont affirmées avec force.

Les nains qui les entouraient ont cru que la mort vaincrait cette étrange audace. — Mais son aiguillon s'est retourné contre elle, car la mort de Tristan et d'Iseult a prouvé l'impérieux et vital besoin qu'ils avaient l'un de l'autre; bravant la routine éperdue, elle a scellé du sceau de la nécessité et de l'infini un désir dont les nains n'avaient pas encore reconnu le caractère absolu.

Ces choses sont écrites ou, du moins, implicitement contenues dans le récit et dans les scrupuleuses recherches de M. Kufferath sur toutes les légendes de Tristan et sur l'évolution de la musique.

L'histoire de cette évolution, qui a accompagné de façon

curieuse l'évolution de la personnalité consciente, avait sa place marquée dans l'étude du drame de Wagner qui peint le mieux les fières revendications de l'individu contre les droits de la masse.

Comme on est joyeux de trouver là l'opinion de tant de philosophes qui ont paru croire à cette belle généralisation : la musique ne faisant qu'une avec la passion humaine ! Toutes deux étant comme les émanations d'un même mouvement, aux rythmes et aux modulations infiniment multiples, — et la musique étant « le sanscrit de la nature exprimée par des sons ».

Tout ce chapitre — où Carlisle, Hoffmann, Weber, Leibnitz, Goethe, Schopenhauer, Schiller viennent presque « expliquer » Wagner — ouvre des horizons absolument neufs et touche avec une grande clarté à des problèmes transcendants.

La partie musicale de l'œuvre est étudiée avec cette finesse et cette sûreté que nous reconnaissons tous à M. Kufferath, ce critique musical-né.

Je ne crois pas qu'il existe à l'heure qu'il est un esprit qui soit plus que lui capable de faire comprendre à tous la valeur artistique et philosophique du génie de Wagner.

## A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

### Troisième concert du Quatuor Ysaye.

M. Eugène Ysaye et ses excellents partenaires ont donné vendredi, au Salon de la *Libre Esthétique*, une émouvante séance de musique de chambre qui comptera parmi les plus belles et les plus complètes auxquelles nous ayons assisté.

Au programme : Franck, Bach, Beethoven, trois époques, trois concentrations musicales de premier ordre. Dire l'ampleur de style, la pureté, l'émotion communicative avec laquelle ces trois maîtres ont été interprétés est presque impossible. La pensée planait, haute et fière, immatérialisée, durant cet admirable Quatuor dans lequel le père Franck a résumé toute une vie d'aspirations élevées et de souffrance résignée. Dans l'exécution de la *Sarabande*, de la *Gigue* et de la *Chaconne en ré mineur* de Bach, Eugène Ysaye a atteint la grandeur absolue et s'est affirmé, définitivement, le Maître du violon, l'impeccable interprète des œuvres classiques, au même titre qu'il s'était, en maintes circonstances, révélé le traducteur incomparable de la pensée des compositeurs modernes. Et le Quatorzième quatuor, l'une des œuvres les plus vastes du répertoire de la musique de chambre, — et de celles qu'on n'aborde que timidement, presque en tremblant, — a clôturé cette audition extraordinaire en donnant aux auditeurs recueillis et enthousiastes la sensation enivrante du génie éclairant, sans une ombre, l'édifice que respectueusement et pieusement lui avaient élevé les efforts patients des quatre interprètes.

Depuis la fugue lente et solennelle du début jusqu'à la marche héroïque de la fin, l'admirable composition s'est déroulée dans sa radieuse beauté, et les moindres intentions du maître ont été observées et exprimées avec une justesse et une délicatesse merveilleuses. Il n'y a eu, après cette prestigieuse exécution, qu'une voix pour en réclamer, le plus tôt possible, une nouvelle audition.

\*\*\*

**La Vie de Monsieur Quelconque**, en dix tableaux lithographiés, par HERMANN PAUL. Lith. Belfond et C<sup>ie</sup>, Paris.

Terrible résumé, en remarquable forme artistique, de l'existence plate, lâche, avide, parasitaire et bête d'un de ces jeunes gens tels que les forme l'enseignement doctrinaire avec son égoïsme et sa soif de biens matériels.

1. Il naît.
2. Il subit les épreuves scolaires.
3. Il aime pour la première fois.
4. Il paye sa dette à la patrie.
5. Il remplit ses devoirs de citoyen.
6. Il aime pour la seconde fois.
7. Il est décoré ; ses amis lui offrent un banquet.
8. Appelé aux fonctions publiques, il figure dans les cérémonies officielles.
9. Il est malade.
10. Il est mort.

Ah ! chez nous, combien de ces Quelconques sont versés, an par an, en contingent, sortis des universités bourgeoises à idéal utilitaire !

IL NAÎT dans une chambre bourgeoise à baldaquin de princesse, manipulé à la sortie par un accoucheur en vogue, aidé de quelque horrible garde-couche à pourboires, pour une mère qui ne le nourrira pas.

IL SUBIT LES ÉPREUVES SCOLAIRES : avec la plus grande distinction ! devant des jurys complaisants aux masuirs objets de leurs espérances, qui reprendront quelque jour le dépôt sacré des axiomes doctrinaires.

IL AIME POUR LA PREMIÈRE FOIS : dans une maison publique, naturellement.

IL PAYE SA DETTE A L'ÉTAT : c'est le régiment. En Belgique, il ne la paye même pas. Vive le remplacement !

IL REMPLIT SES DEVOIRS DE CITOYEN : candidat d'une association libérale, conseiller communal ou provincial, député !

IL AIME POUR LA SECONDE FOIS : c'est le riche mariage, fait à l'intervention d'un administrateur de la Banque nationale ou d'un jésuite.

IL EST DÉCORÉ : et pourtant n'a rien fait.

IL FIGURE DANS LES CÉRÉMONIES OFFICIELLES : bals de cour et garden-parties, représentations de gala, inaugurations.

IL EST MALADE : sur le tard, quand il est très ventru.

IL EST MORT : la Loge l'enterre ou l'association conservatrice, et on n'y pense plus.

Hermann Paul a figuré cette vie ignoble et coutumière, sans idéal, sans amour, sans sacrifice, en des lithographies effrayantes de sarcasme vrai, d'indignation ironique et contenue, de fureur flagellante et impitoyable. C'est une œuvre magnifique, contemporaine à faire frémir, à faire rire aussi du rire terrible des vengeances satisfaites. Les types sont pénétrés au delà de toute expression, vivants, connus, impitoyables, destructeurs, dévastateurs, inoubliables. Rarement aussi profondes ornières ont été creusées dans la boue des existences parasitaires condamnées aux prochaines justices. Tous les Bouvard et Pécuchet de notre ambiance ont là leurs représentants à fronts bas, à nez crochus, à barbes correctes, à âmes patibulaires. C'est une des plus mirifiques volées de lanières que la profonde et philosophique caricature des heures présentes ait fait tomber sur l'imbécillité inutile et méchante.

## « L'ŒUVRE » AU PARC

L'Araignée de cristal. — L'Image.

Le souvenir est trop récent des articles consacrés à *l'Image* et à *L'Araignée de cristal* (1) par notre collaborateur Camille Mauclair, pour que nous ayons à faire l'analyse de ces deux œuvres, par lesquelles se manifeste l'évolution du théâtre moderne. L'impression du public — du public artiste, le seul dont nous ayons souci — a ratifié le jugement porté en ces colonnes. L'hallucination des miroirs, décrite avec sobriété, d'un style incisif par M<sup>me</sup> Rachilde, a produit l'effet intense qu'elle avait provoqué à Paris. Et si le deuxième acte de *l'Image* a paru alourdi de conversations inutiles, de critique littéraire superfétatoire, le premier acte et le dernier ont donné la sensation nette d'un art neuf, pénétrant, profond, aussi radicalement distinct du romantisme de jadis qu'en opposition avec le naturalisme de naguère.

M. Beaubourg aura eu, une fois de plus, à se louer de l'interprétation très artiste de M. Lugné-Poe et de M<sup>lle</sup> Bady. L'un et l'autre apportent à l'interprétation difficile de leurs rôles une conviction, une foi, une flamme admirables. On souhaiterait, toutefois, voir M. Lugné-Poe modifier davantage, selon les personnages qu'il incarne, son physique et son jeu. Il apparaît trop semblable à lui-même, qu'il traverse l'appartement de Marcel Deménières, le home de *Rosmersholm* ou la salle de réunion de *Un Ennemi du peuple*. Il y a là un danger contre lequel il fera bien de se mettre en garde et qui pourrait, à la lo gue, compromettre le grand et légitime succès qui l'accueille à Bruxelles à chacun de ses voyages.

## PETIT BILLET DU MATIN

A M. MAURICE BEAUBOURG

Vous êtes, en effet, un idéaliste, mon cher Beaubourg, et il semblait inutile de le déclarer avec une telle flamme. Qui donc vous contredirait? On vous voit aller par la vie, les yeux levés au ciel, les yeux fixés vers votre âme, que vous apercevez sans doute là-haut parmi les anges candides et immatériels : une foule d'images, un peu délicates, un peu frêles, un peu inachevées — telle *l'Image*, que représenta, il y a quelques jours, applaudie par toute une ardente jeunesse, le théâtre de l'Œuvre — se pressent dans votre cerveau, sensible et profond comme un cœur de vierge. Oui, nous le savons que vous êtes épris d'idée pure — platonicien inapte, peut-être, à comprendre les fictions du monde extérieur, symboliste éperdu de rêve, pour qui la réalité n'est que de la fumée et qui piétine parfois cette fumée comme d'autres un plat! Hélas! mon cher Beaubourg, il y a pourtant des proies sur cette terre, qui est bien loin du ciel. Mais pourquoi irai-je, sans espoir de vous ravir une seule illusion, vous reprocher la grâce aimable avec laquelle vous lâchez ces proies pour suivre des ombres? — M. L'H. (*Gil Blas*.)

## Théâtre des Auteurs belges

Vendredi soir, à l'Alcazar, deux pièces inédites d'auteurs belges. *La Gêne*, par M. Gustave Van Zype, et *Impure*, par M. Fritz Lutens.

*La Gêne* est plutôt une esquisse, — une esquisse au noir, — qui n'a point toutes les qualités de *l'Enfant*, du même auteur, que nous entendimes naguère en matinée au Théâtre Molière. La situation : Un honnête homme, acculé par la gêne, l'horrible gêne, choit dans la faillite. Sa fille, lasse de la vie misérable à laquelle la condamnent ses leçons à 1 fr. 50 le cachet, déserte la maison paternelle pour la grande vie. Mais, soucieuse encore du bonheur de son père qui l'a maudite, c'est elle qui a obtenu l'emploi lucratif où l'ancien négociant, devenu commis, a retrouvé maintenant la paix et l'aisance.

(1) Voir *l'Art Moderne* des 18 février et 4 mars 1894.

Le père ne se doute point qu'il doit tout cela à l'enfant dénaturée. Et quand il la rencontre, c'est pour lui infliger de plus cruelles injures dont la pauvre fille accepte, sans révolte, toute l'injustice. C'est, on le voit, une nouvelle variation sur l'Honneur et l'Argent. Quant au dialogue, il révèle de l'expérience, encore qu'il se traîne un peu en poncifs, notamment au dernier acte. L'interprétation est plutôt insuffisante.

Quant à *Impure*, c'est une comédie fashionable, où l'auteur — soucieux de prouver le sens des élégances qui lui a été dévolu — a été assez mal servi par des interprètes, beaucoup moins élégants. C'est l'histoire d'un écœurant gommeux qui séduit une jeune fille en lui promettant de l'épouser. Il y a « de jolis mots », comme on dit, et le groupe des cocodettes du second acte est très amusant.

Les deux pièces ont été très cordialement applaudies.

## Concert Siegfried Wagner.

Wagner fourrait ses chefs d'orchestre dans « l'abîme mystique » et enlevait aux regards la silhouette gesticulante, destructive de l'illusion. Par un « juste retour », le fils du grand homme venge les manieurs de bâton malmenés par son père. Et le voici sur l'estrade, accaparant l'attention, et conduisant de la main, de la tête, des genoux, des hanches, des épaules, des basques de son habit noir un orchestre qu'un clin d'œil suffit à mettre en mouvement. Excès de jeunesse de la part du maestrino, excès de réclame dans les avis communiqués par l'impresario. L'un et l'autre ont fait de ce concert une cérémonie bizarre, mariage de snobisme et d'art, la pire des alliances. On a applaudi le père, et même le grand-père, par-dessus la tête du jeune homme. On les eût peut-être applaudis plus sincèrement si l'on n'eût pas craint de compromettre, par des ovations prématurées, les succès futurs d'un jeune artiste à l'inexpérience sympathique.

M. Siegfried Wagner paraît avoir une nature de musicien. Quand il aura conquis ses galons par un service régulier, il prendra rang parmi les Richter, les Dupont, les Mottl, les Herman Lévi. En telles œuvres : *Tristan*, *Tannhäuser*, *le Vaisseau-fantôme*, il a révélé sa compréhension délicate et fait présager un musicien de talent. Des détails joliment mis en lumière, une fougue juvénile dans les mouvements rapides, une exagération des mouvements lents, tels sont les points qui restent dans la mémoire, après cette séance sensationnelle, — avec le souvenir de la voix inégale et médiocrement juste de M<sup>lle</sup> Kempees.

## CERCLE ARTISTIQUE DE BRUXELLES

Exposition de M<sup>lle</sup> Louise Héger, de MM. Bellis, Philippet et Vander Meulen.

Ces petites expositions au Cercle artistique sont souvent bien insignifiantes : c'est un local qui s'ouvre plus par bienveillance et équité que par choix.

Cette fois, c'est mieux. M<sup>lle</sup> Louise Héger, longtemps peintresse un peu morne et imitatrice inconsciente par trop de souvenirs d'artistes fréquentés, semble prendre possession d'elle-même. Sa palette s'éclaire et devient franche. Son sentiment du paysage s'intimise. On dirait qu'elle part pour l'originalité, qu'elle est en train de briser les liens et de se laisser impulser par ses sensations seules. Conquérir sa personnalité, voilà le grand problème! la conquérir, malgré les conseils, malgré les fréquentations, malgré l'éducation, malgré les relations amoindrissantes, bavardes, inquiétantes. Plus d'une toile, vue là, donne cet espoir que la forte nature de M<sup>lle</sup> Héger, comprimée jusqu'ici, est enfin libre et qu'elle s'abandonne au flot heureux des instincts individuels, cette seule puissance vraiment directrice et salutaire.

M. Philippet a, entre autres, une très vive et verveuse esquisse de cabaret à chanteurs. Ses deux portraits sont par contre terriblement vulgaires.

M. Bellis fulgure. Palette somptueuse. Ruissellement de cou-

leurs en joailleries. OEuvres la plupart d'un grand éclat de tons et d'une belle santé. Plaisir à les voir dans leur opulence et leur brillante fraîcheur.

Le chenil de M. Vander Meulen ne nous a guère charmé. Que de portraits de chiens quelconques. Puis de l'esprit : un tribunal de molosses intitulé : *Mauvaise affaire!* D'autres niaiseries. Du goût! s. v. p.; du goût, du goût! Que diable, quand on fréquente les bêtes, on devrait avoir plus de naturel!

### Gustave Caillebotte

Un peintre français dont le nom n'a jamais retenti dans les comptes rendus des salons officiels, mais qui est bien connu de tous ceux qui suivirent les campagnes menées par les impressionnistes, M. Gustave Caillebotte, vient de mourir à Gennevilliers. Il prit part à tous les Salonnets d'avant-garde qui préparèrent l'avènement de l'impressionnisme et se fit remarquer, à côté de Cézanne, de Guillaumin, de Claude Monet, de Renoir, de Degas, de Camille Pissarro, de Sisley, de M<sup>mes</sup> Berthe Morisot et Mary Cassatt, par de réelles qualités de peintre; quelques toiles de lui furent exposées en 1888 au Salon des XX, et l'artiste fit, à cette occasion, le voyage de Bruxelles.

« On se souvient de ses débuts, dit M. Gustave Geffroy dans le *Journal*, de ces *Raboteurs de parquets* qui excitèrent les railleries par leur perspective osée, mais où il fallut bien reconnaître les qualités d'un observateur dans le modelé des torsos et la vérité des mouvements.

Depuis, Caillebotte s'était appliqué à l'étude des mêmes perspectives dans des intérieurs de chambres, et il avait obtenu de curieux et parfois bizarres effets de raccourcis et de proportions. Seulement, où l'on croyait à une tactique et à un désir d'étonner, il y avait ingénuité et désir de vrai. Pour moi, le sens dans lequel le peintre a le mieux marqué son effort, c'est dans la série de paysages des rues de Paris, parfois vus d'un balcon : des avenues larges, des voies droites, de hautes maisons alignées, des maisons qui forment caps aux carrefours et qui ont vraiment, dans l'atmosphère de la ville, la beauté massive de hautes falaises.

Là, il y eut non seulement recherche, mais trouvaille et originalité, et le commencement de quelque chose qui pourra bien être continué. »

L'heure du triomphe arrivée, M. Caillebotte s'était retiré de la lutte. La notoriété bruyante que lui avaient valu ses envois aux Salons impressionnistes lui pesait; les objections de la critique l'ébranlaient et peu à peu lui faisaient perdre sa vaillance et l'inaltérable confiance en soi-même qui avait caractérisé ses débuts. Il finit par renoncer à la peinture pour se livrer exclusivement au jardinage et au canotage. Il est mort, bien avant l'heure, à quarante-six ans, au moment même où ses amis allaient organiser une exposition d'ensemble de ses œuvres.

### PETITE CHRONIQUE

Le Conservatoire redira aujourd'hui, à 2 heures, le programme de son premier concert : Sixième *Concerto grosso* de Hændel, *Magnificat* de Bach et *Psaume XVIII* de Marcello.

PAPUS fera mardi prochain, 20 mars, à 2 h. 1/2 précises, une conférence au Salon de la *Libre Esthétique*. Sujet : *La Femme*. Entrée : 2 francs.

Le prochain concert du QUATUOR YSAYE au Salon de la *Libre Esthétique* aura lieu le mardi 27 courant (mardi de Pâques), à 2 heures précises, avec le concours de M. Auguste Pierret, pianiste à Paris.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Quatrième liste d'acquisitions : HERMANN PAUL. Suite de lithographies — H. SUMNER. *Les quatre saisons*. — Id. *Saint-Georges*. — S. IMAGE. *L'Annonciation*. — DELAHERCHE. Vase (grès flammé). — MATTEWS ET LANE. Livres illustrés. — P. DU BOIS. Chandelier (étain). — Cen-

drier (id.) — A. CHARPENTIER. *Jeune femme au collier* (bas-relief). — ALEXANDRE LUNOIS. *Hollandaise de Volendam*. — F.-R. CARABIN. *Femme au bilboquet* (grès coloré). — M<sup>lle</sup> CAMILLE CLAUDEL. *Le Psaume* (bronze).

Les artistes et hommes de lettres étrangers continuent à affluer au Salon de la *Libre Esthétique*. Citons parmi les visiteurs de la semaine dernière M<sup>me</sup> Berthe Morisot, MM. Roger Marx, inspecteur des Beaux-Arts à Paris, Teodor de Wyzewa, Jean Stevens, Maurice Beaubourg, Lugné-Poe, Jean Jaurès, J. Peladan, etc.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 19 mars, à 2 heures. Clôture du cours de géographie. M. PERGAMENI : *Le Brésil*. — A 3 heures. Clôture du cours des applications de l'Art. M. LAMBOTTE : *La Céramique européenne, l'Empire*.

Mercredi 21 mars, à 2 heures. Clôture du cours d'histoire. M. PERGAMENI : *La France depuis 1870, et l'Angleterre*. — A 3 heures. Clôture du cours de littérature anglaise. M<sup>me</sup> CHAPLIN : *Tennyson*.

Judi, 22 mars, à 2 heures. Clôture du cours d'histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN : *Raphaël*.

M. Lugné-Poe et ses camarades de « l'OEuvre », après avoir joué le 12 mars à Liège, le 13 à Bruxelles, le 14 à Anvers et le 15 à Amsterdam, sont retournés en toute hâte à Paris où ils donneront le 28 la première représentation de *Solness le constructeur* d'Ibsen. Ce drame sera joué par M. Lugné-Poe à Bruxelles le surlendemain.

Le spectacle suivant, qui sera donné à Paris vers le 25 avril, sur une scène centrale, se composera de *la Belle au bois*, féerie de MM. d'Humières et Bataille, musique de M. Georges Hue. M. Lugné-Poe prépare pour cette représentation des merveilles de mise en scène. Les décors ont été commandés à M. Rochegrosse, les dessins des costumes à Sir Burne-Jones. *La Belle au bois* sera jouée par « l'OEuvre » à Londres dans le courant de mai.

La « Société française de bienfaisance » a donné mardi, à la Monnaie, sa représentation annuelle au profit des œuvres qu'elle patronne. On jouait *Aïda*. Indépendamment de son but charitable, la soirée avait un attrait particulier, celui du début de M<sup>me</sup> Cossira dans le rôle d'Amnérís. La débutante a obtenu un très grand succès. Sa voix claire et vibrante, conduite avec sûreté, lui a valu de véritables ovations, notamment après le duo du deuxième acte avec M<sup>lle</sup> Tanésy. Les deux artistes ont été fleuris et rappelées plusieurs fois. Nul doute que M<sup>me</sup> Cossira ne soit définitivement engagée par les directeurs de notre première scène lyrique. M. Seguin avait été remplacé, lui aussi, par M. Rey dans le rôle d'Amonasro. M. Rey, que l'on n'entend pas assez souvent à la Monnaie, s'est tiré de son épreuve avec un réel bonheur.

(Le Soir.)

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

# L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

**L'ART MODERNE** s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

**L'ART MODERNE** relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

**L'ART MODERNE** forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.  
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

TRISTAN ET ISEULT. — GRAVURE. *Couverture du catalogue de la Libre Esthétique.* — LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — *Les Livres.* — A LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *La Conférence de Papis.* — AIMONS LES BELGES. — CONFÉRENCE DE M. MAUBEL AU CERCLE ARTISTIQUE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

## Tristan et Iseult

En montant *Tristan et Iseult*, la direction du Théâtre de la Monnaie a fait un effort d'art dont il lui faut savoir gré. Les difficultés qui ont, même en Allemagne, retardé l'exécution d'une partition réputée au début irréalisable, étaient de nature à faire hésiter des esprits plus audacieux que MM. Stoumon et Calabresi. Mais les grandes œuvres exercent autour d'elles leur irrésistible ascendant. Elles enflamment, elles transforment, elles élèvent jusqu'à elles leurs interprètes. Et voici que tout le personnel du théâtre : chanteurs, chef d'orchestre et musiciens, s'est pris d'un si bel enthousiasme pour le chef-d'œuvre dont il portait la redoutable responsabilité que l'impression artistique a dépassé les espérances. L'élan a été superbe, et il serait injuste

d'exiger davantage. Si le *Tristan et Iseult* de la Monnaie n'a pas les séductions enveloppantes et le charme subtil des exécutions modèles de Bayreuth, du moins faut-il en louer l'interprétation consciencieuse, colorée, émouvante par instants, qui la classe, dans les souvenirs de tout critique impartial, fort au-dessus des exécutions qu'en donnent les scènes allemandes, même les plus célèbres. Nous ne parlerons pas de celle qu'offrit, l'an passé, aux musiciens ébahis, le Théâtre de Monte-Carlo dans le décor du *Voyage en Chine*, fantaisie que le rastaquouérisme des habitués de la Côte d'azur ne suffit pas à justifier.

Il importait que le théâtre qui a, le premier en pays latin, mis sur pied *les Maîtres Chanteurs*, *la Valkyrie* et *Siegfried*, ne se laissât point distancer. Ce devoir, que lui dictait, d'ailleurs, la compréhension artistique, vraiment remarquable en matière musicale, du public belge, la direction l'a compris. Et le triomphe qui a accueilli l'œuvre a récompensé son initiative.

Vraiment, il est loin le temps où de malicieux architectes, embusqués dans le mystère des baignoires, ajoutaient à l'instrumentation des *Maîtres Chanteurs* une partie spécialement composée par eux pour clef forée. Préparé par les concerts symphoniques qui lui ont fait apprécier divers fragments de la partition, notamment le *Prélude* et la *Mort d'Iseult*, le public a écouté dans un recueillement profond et acclamé avec

transport le merveilleux poème dont si justement un écrivain français dont le pseudonyme cache un des plus fervents wagnériens de l'avant-veille disait hier :

« Est-il possible, véritablement, qu'une telle œuvre soit d'un homme? Shakespeare, Corneille, Hugo nous enchantent par la magnificence de leur génie; mais, enfin, nous concevons qu'une créature humaine ait écrit *Roméo et Juliette*, *le Cid*, *Ruy-Blas*; tandis que, si l'on écoute *Tristan et Iseult*, l'admiration se complique de stupéfaction; il nous paraît impossible qu'une aussi prodigieuse intensité de passion, une aussi vaste sublimité de rêve aient tenu dans le cœur et dans l'esprit d'un être qui naquit et mourut. »

Oui, le public a été émerveillé, ce qui n'est pas pour surprendre ceux qui, connaissant l'œuvre et sa prodigieuse force émotive, en escomptaient le succès. A peine quelques étourneaux s'en allaient-ils, de loge en loge, colporter de facétieux propos édités vers 1860, à propos de *Tannhäuser*, par de spirituels commis de rayon : « Vous savez, il paraît qu'à 10 h. 1/4 il y aura un duo. » A peine quelques horizontales se sont-elles levées bruyamment, après la mort de Tristan, et se sont-elles échappées comme un troupeau de gazelles. (A ce propos, les convenances élémentaires exigeraient que les portes restassent strictement closes et ne s'ouvrirent qu'aux entr'actes.) L'auditoire tout entier a été subjugué, stupéfait et ravi. Il a accueilli par un double rappel chacun des actes de cette prodigieuse épopée amoureuse, et la soirée s'est terminée par une ovation chaleureuse au jeune chef d'orchestre qui a si vaillamment mené ses troupes à la victoire.

*Tristan et Iseult* devait réussir. C'est, de toutes les œuvres du maître, la plus universelle. L'amour débordant, irrésistible et terrible qui en noue l'action est de toutes les époques et de tous les pays. Réduit à ses lignes essentielles, le poème se résume en une synthèse d'humanité qui nous bouleverse d'autant plus que nul artifice n'en complique l'admirable unité. Qu'on joue *Tristan et Iseult* en Allemagne, en France, en Belgique, en Angleterre, qu'on le traduise en italien, ou en espagnol, ou en russe, la détresse des amants que la fatalité précipite dans les bras l'un de l'autre et qui ne seront unis que dans la mort remuera les spectateurs jusqu'au fond des entrailles.

« Quoique Richard Wagner, pour délivrer la pensée et la passion des vaines contingences de l'histoire, de l'oiseux pittoresque de la couleur locale, emprunte presque toujours ses sujets à la légende, où l'humanité se révèle en sa simplicité, dit avec raison l'écrivain cité, il n'a pu empêcher les patries et les temps de pénétrer, d'empreindre la plupart de ses œuvres; sans parler des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* où, exceptionnellement, il n'y a rien qui ne soit uniquement allemand (c'est celui des chefs-d'œuvre wagnériens dont la repré-

sentation, en France, doit être le plus longtemps retardée), *Lohengrin*, si générale qu'en soit l'allégorie, précise un *moment* des siècles chevaleresques; et, dans *l'Anneau du Nibelung*, si universel qu'en soit le symbole, sourd toute l'originelle Allemagne. Dans *Tristan et Iseult*, il n'y a que Tristan et Iseult! ou, pour mieux dire, il n'y a pas même Tristan et Iseult, il n'y a que deux amants, d'hier ou d'aujourd'hui, n'importe, — non pas de tel jour, mais de toujours! Où sont-ils? ils ne savent pas, ils s'aiment. Que leur arrive-t-il? ils ne savent pas, ils s'aiment.

Pour eux, il n'existe pas, en réalité, de circonstance ni d'extériorité; ils sont, parmi l'océan des nombres humains, qu'ils ne voient pas, qu'il n'entendent pas, la double unité solitaire, le seul soi-deux; ils sont les isolés d'une île délicieuse et funèbre. Ne prenez pas garde au breuvage d'amour que Brangaine substitue au breuvage de mort! Il y a longtemps, il y a toujours qu'ils sont imbus du mystérieux philtre; il est, ce philtre, le propre sang de leurs veines. Ne croyez pas qu'ils s'inquiètent de l'auguste roi Marke ni du traître Melot; la Loyauté et la Trahison ne sont là que pour être vaincues par l'Amour, qui les ignore. Et tout le drame, c'est l'Amour! le tendre, le violent, le frénétique, le haletant Amour, qui ne sait que lui, ne comprend que lui, ne veut que lui, et s'acharne après soi-même, et ne peut, même de toutes les délices, de toutes les angoisses, s'assouvir parfaitement, et déteste les bruits et déteste le jour, parce que les bruits l'empêchent d'entendre ses silences pâmés, parce que le jour éblouissant détourne de la seule contemplation qu'il convoite : sa double âme nyctalope. »

C'est là le secret du prestige de ce drame inouï, de ce cri de passion exacerbée qui traversera les siècles. Toute la philosophie qu'il contient — et l'on s'est livré à cet égard à des gloses intéressantes, mais combien superflues! — s'évanouit au souffle de l'ardent amour qui est la trame, l'unique raison d'être du poème, et qui survivra à toutes les écoles, à toutes les philosophies, à toutes les évolutions de l'âme humaine parce qu'il est l'essence même de la vie et qu'il est la vie même.

C'est aussi, cette universalité des sentiments qui sont les ressorts de l'œuvre, la raison de l'interprétation remarquable qui lui a été donnée, — interprétation supérieure, dans son ensemble, à celle des partitions de Wagner précédemment exécutées à Bruxelles. Le germanisme des *Maîtres Chanteurs*, de *Lohengrin*, de *la Valkyrie*, malgré l'extension de leurs symboles, étrangle souvent, avouons-le, les artistes qu'une éducation exclusivement française a façonnés pour d'autres héros. Dans *Tristan et Iseult*, où seule l'universelle passion palpite, qu'importe l'origine des amants? Et qu'importe leur langage? Il y a la tradition, la tradition bayreuthoise qui veut que Tristan soit blond et qu'il ait

l'air Allemand. Oui, nous savons. Mais cette même tradition veut que Tristan chante de la gorge. C'était le cas pour Gudehus, et quant à Vogl, il lui restait si peu de voix quand il créa le rôle à Bayreuth, en 1886, qu'on ne pourrait raisonnablement affirmer qu'il échappa à la règle.

S'il est permis de trouver à M. Cossira l'allure trop théâtrale, spécialement au premier acte où il cherche des effets d'opéra et dessine des gestes convenus, il faut lui reconnaître une admirable vaillance, une voix d'une séduction exquise, une diction excellente. Il a fallu un prodigieux effort, une inusitée concentration d'énergies et une rare souplesse pour que le Raoul et l'Éléazar d'hier devint le Tristan d'aujourd'hui. Le troisième acte, surtout, a été pour l'artiste l'occasion d'un triomphe justifié par d'exceptionnelles qualités de chanteur. Quand on se rappelle que Wagner dut consentir à ne pas imposer à Schnorr von Carolsfeld les fatigues d'une seconde représentation, la première épreuve ayant épuisé l'artiste, l'élan avec lequel M. Cossira a accompli sa tâche apparaît hautement louable. Ne soyons donc pas plus wagnériens que... le pape ! et sachons jouir de la rare fortune d'entendre réaliser, dans des conditions parfaitement honorables, l'œuvre la plus difficile du répertoire wagnérien.

M<sup>lle</sup> Tanésy n'était pas, on le sait, en possession de ses moyens vocaux. Il serait injuste de la juger sur cette seule soirée où elle luttait, avec un courage héroïque, contre une indisposition persistante. Il est permis de présager, malgré les circonstances défavorables dans lesquelles elle s'est présentée au public, une Iseult remarquable en cette artiste intelligente et consciencieuse. La sûreté de son chant et le caractère qu'elle donne à la fière princesse d'Irlande ressortiront, certes, aux prochaines représentations.

Brangaine, c'est M<sup>lle</sup> Wolf, dont la voix pleine, au timbre harmonieux et puissant, s'épanouit merveilleusement au deuxième acte, en cette scène adorable où la fidèle suivante veille, du haut de la tour, sur les amants enlacés dans la nuit.

M Seguin est, de tous les artistes de la Monnaie, celui qui est le plus familiarisé avec les drames de Wagner. La création qu'il vient de faire de Kurwenal n'est pas moins belle que celles de Wotan et de Hans Sachs, qui le mirent au premier rang. Il fut, au premier acte, l'écuyer joyeux et bourru ; le troisième acte le montra plein de sollicitude paternelle, de douleur contenue, de dévouement affectueux. Et sa joie d'apercevoir la voile blanche se manifesta, exubérante, avec une réalité qui fit passer un frisson dans la salle. Vraiment, Plank et Scheidemann ne réalisèrent point un Kurwenal plus parfait.

L'articulation nette et la voix sonore de M. Lequien donnèrent au roi Marke un beau caractère, et l'or-

chestre, sous la direction ferme et souple de M. Flon, contribua principalement au succès de l'ouvrage.

Ce qui laisse à désirer, ce qui empêche les consciencieux efforts des artistes et de l'orchestre de provoquer, dans sa plénitude, l'impression artistique souhaitée, c'est le cadre défectueux donné à un ouvrage qui devrait être enveloppé de songe. La décoration, les costumes, les jeux de lumière ont une matérialité crue destructive de toute illusion. On paraît ignorer à Bruxelles les premières notions de la mise en scène ; on se contente d'effets rudimentaires qui eussent paru à peine suffisants en 1830. Oh ! la robe de bal que porte Iseult pour traverser la mer d'Irlande ! Oh ! la quincaillerie du costume de Tristan ! Et la perspective du navire ! Et ce souverain habillé en roi de carreau pour aller chasser dans la forêt ! On l'a même spirituellement vêtu de jaune, pour mieux accentuer sa disgrâce. Et l'éclairage lunaire ! Et le rapiécage des décors falots et veules dont seul celui du château de Karéol, malgré l'incohérence des ombres portées, donne quelque illusion ! Et le coucher de soleil ! Tout cela est indigne d'une œuvre dans laquelle les moindres détails ont une valeur symbolique, indigne du génie de Wagner qui ne concevait une représentation théâtrale que comme un ensemble auquel l'art du metteur en scène concourait avec la musique et la mimique, et au même titre que ceux-ci, pour faire jaillir l'émotion artistique.

Le mot de la fin nous est fourni par un article que le hasard, souvent malicieux, vient de nous glisser sous la main (oh ! l'imprévu des vieilles bibliothèques où s'entassent les souvenirs apportés en alluvion par l'actualité quotidienne !). Il s'agit de l'appréciation émise le 23 mars 1884, — il y a dix ans, jour pour jour, — par M. Oscar Commettant dans *le Ménestrel* au sujet de la première audition du premier acte de *Tristan et Iseult* aux Concerts Lamoureux. C'est trop amusant pour que nous résistions au plaisir de le reproduire, au lendemain du triomphe. Voici le verdict du « critique autorisé », du « vétéran de la presse parisienne », ainsi que le présente *le Ménestrel* :

« J'ai écouté avec recueillement, avec résignation, avec courage, cet acte de *Tristan et Iseult*, et sur mon âme et conscience, jurant de dire la vérité, rien que la vérité et toute la vérité, je déclare MONSTRUEUSE cette musique sans idées, et bâtie sur un faux système, autant que je trouve répugnantes les amours pharmaceutiques de Tristan et Iseult. C'est une injure au bon sens et à tous les sentiments délicats qu'un pareil art, qui ne pouvait trouver de partisans qu'à notre époque de surexcitation nerveuse, d'assommoirs en tous genres, d'alcoolisme, de névrose et de grande hystérie. »

Les Commettant bruxellois ont désarmé. Il ne s'en est pas trouvé un pour écrire — nous empruntons ces quelques traits à l'article cité — que Wagner est « la

caricature de Gluck, » que « la déclamation wagnérienne est une mélodie interminable à peine animée de loin en loin par quelques mesures rythmiques, c'est-à-dire par le dessin, l'ordre et le mouvement dans le son, » « que Wagner a recours à une drogue pour donner lieu à une scène bestiale qui rappelle les fureurs hystériques des filles indoues, mangeuses de hatschich, » que « l'appareil des sonorités wagnériennes, où toute naïveté, toute spontanéité, toute tendresse, toute sincérité, tout amour pudique, je dirai volontiers toute honnêteté sont bannis, n'a pour but le plus souvent, quand il ne cherche pas à éveiller les sensations matérielles des lieux où s'agitent les personnages, que de mettre dans son plus grand relief des scènes d'amour parfois incestueuses, toujours exclusivement charnel. »

Quant à l'analyse du sujet, elle est remplacée par une ligne de points. Et pudiquement, *le Ménestrel* publie cette note :

« Nous pensons devoir supprimer cette analyse un peu haute en couleur, un peu crue dans ses expressions. *Le Ménestrel* ne doit pas oublier qu'il compte beaucoup de jeunes lectrices parmi ses abonnés. »

Nous avons, nous aussi, omis de décrire le poème et même de commenter la musique. Les motifs, faut-il le dire ? n'ont rien de commun avec les raisons qui ont déterminé *le Ménestrel* à voiler l'article de son extraordinaire rédacteur.

## Le Salon de la Libre Esthétique (1).

### LES LIVRES

Un bibliophile sommeille dans le cœur de tout esthète. Le livre est l'objet usuel par excellence, le compagnon des heures de travail et des heures de repos, l'excitateur des plus nobles sensations. Dès lors, il faut qu'un rayon de beauté l'illumine et que l'art s'applique à le parer de ses séductions. Et voilà pourquoi *la Libre Esthétique* expose quelques-unes des productions les plus caractéristiques et les plus originales de la librairie moderne.

Jetons un coup d'œil sur cette vitrine. Et, au premier regard, s'accuse l'absolue dissemblance des livres de MM. Marius Michel et Charles Meunier de ceux de MM. William Morris et Elkin Matthews et John Lane. Les premiers restent dans les voies anciennes et réalisent, avec une perfection technique absolue, des œuvres que nous ne saurions complètement admirer. Certes, ces reliures sont faites de main de maître. Les maroquins sont superbes, leur grain est écrasé et poli à miracle, les filets sont tracés sans une bavochure, sans une hésitation, les mosaïques sont enchâssées avec une régularité désespérante, les dentelles, les dorures au petit fer sont achevées avec un fini extrême. Mais l'impression qui se dégage de ces prodiges d'habileté est celle-ci : des livres ainsi habillés ne sont point faits pour être lus, mais pour être contemplés. Ce sont des livres de bibliomanes, destinés à rester ensevelis dans leurs gaines, pour n'en être retirés que très rarement, d'une main prudente et presque avec hésitation. On en regarde les plats, le dos, les dentelles, les revers, et on les referme. On n'oserait guère les ouvrir plus, de peur de les souiller ou de les ternir. Et voilà précisément ce qui les condamne. L'art décoratif doit souligner, exalter le côté pratique des objets, tirer de leur destination spéciale dont il les revêt et non pas scinder arbitrairement l'unité de l'ornement et des choses ornées, pour faire prédominer celui-là et écraser celles-ci sous des magnificences étrangères.

Les éditions de William Morris présentent un aspect tout différent. On sait combien merveilleuse est la diversité des aptitudes de cet artiste. Peintre, poète, romancier, traducteur des sagas islandaises, dessinateur et fabricant de papiers et de tapisseries, il s'est depuis peu révélé imprimeur. Son premier livre, *The story of the glittering plain*, vit le jour en avril 1891. L'on fut étonné de l'aspect nouveau qu'il avait su lui donner. C'étaient des caractères particuliers, fondus sous la direction de l'auteur, des lettrines, ornées d'enroulements et de méandres dessinés par lui, et dont les motifs, empruntés au règne végétal, rappelaient curieusement certaines sculptures qui décorent les vieilles églises en bois de la Scandinavie ; c'était une naïveté voulue dans la disposition des titres et dans la mise en page : au



COUVERTURE DU CATALOGUE

DE LA PREMIÈRE EXPOSITION DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Gravure sur bois d'après un dessin de M. Van Rysselberghe.

(1) Voir *l'Art moderne* des 18 février (*Eugène Grasset*), 25 février (*La Libre Esthétique*), 4 mars (*Quelques peintres*), 11 mars (*Quelques dessinateurs*) et 18 mars (*L'Art appliqué*).

total, un retour délibéré vers les formes gothiques, sans rien de servil ou de vulgairement imitateur. L'esprit de l'art gothique, tel que John Ruskin l'a si admirablement défini dans un chapitre des *Stones of Venice*, réédité précisément par W. Morris (1892), semblait être passé dans l'âme du nouvel éditeur et donnait naissance à des œuvres que n'eût point désavouées Caxton. Depuis lors les ouvrages sortis des presses de « Kelmscott » sont assez nombreux et tous portent d'une manière irrécusable la trace de leur origine. Avec le *Recuyell of the histories of Troye*, W. Morris inaugura un type spécial de caractères, se rapprochant de près des types primitifs. Enfin, l'édition, non encore parue, de Chaucer, ornée de soixante dessins de Burne-Jones, conçue dans un troisième type, complètera la série des modèles. Ce dernier livre, dont le frontispice était exposé à la dernière exhibition de la société des *Arts and Crafts*, sera probablement l'un des ouvrages les plus parfaits qui soient sortis des presses en ce siècle.

Au premier aspect, les livres de William Morris, avec leur reliure en parchemin, leurs attaches de soie, leur papier fort, leur impression archaïque, déroutent un peu. Mais bientôt l'œil se délecte et se repose en ces pages si sobrement et si clairement ornementées et l'esprit se réjouit de voir réalisée de manière adéquate l'unité du Beau et de l'Utile. Cette prédilection pour les formes gothiques est, chez Morris, le fruit d'une conviction délibérée et mûrie, qu'il a développée dans un livre, lui-même un petit chef-d'œuvre d'élégance et de bon marché, intitulé *Gothic architecture*. Pour lui, l'art gothique est le seul art véritablement organique, c'est-à-dire susceptible d'une adaptation indéfinie à des besoins sans cesse renaissants et divers; c'est le seul art qui trouve une solution à tous les problèmes et qui possède assez de vitalité pour embrasser tous les temps. Il faut lire cet opuscule pour se rendre compte de la largeur avec laquelle l'auteur conçoit l'art gothique et de la distance qui le sépare de cette convention roide, figée et morte qui semble le mot d'ordre de l'école Saint-Lue.

Le seul reproche qui peut être fait aux productions de William Morris est une certaine monotonie. Une fois les trois types connus, on connaît d'avance tout le reste. La disposition matérielle de la typographie, la reliure et les illustrations ne se différencient pas d'après le contenu spirituel des ouvrages et l'on n'a pas ce plaisir de voir l'extérieur même d'un volume refléter, à sa manière, les idées qu'il renferme. Cette science délicate et raffinée, expression suprême de la correspondance entre l'ornement et la chose ornée, personne ne la possède comme MM. Elkin Matthews et John Lane. Leur maison d'édition — *at the Bodley Head* — que M. Norman Gale appelle l'Hippocrène de Londres, a servi de marraine à la plupart des jeunes poètes anglais. Feuilletiez ces livres présentés avec tant d'art; vous ne trouverez point de luxe extraordinaire dans le choix des matériaux, mais une simplicité si seyante et si appropriée qu'on a l'impression d'une chose définitive et parfaite. La vulgaire reliure en toile anglaise s'est transformée sous leurs mains, et grâce à des estampages heureusement choisis, la voici devenue artistique et originale. Le cartonnage même — parure modeste, s'il en fut — a pris un aspect nouveau. Voici les poèmes de Lord de Tabley, avec les belles illustrations de Charles Ricketts, les proses de J. Davidson, habillées de vieux rose, les vers de Francis Thompson, avec un frontispice de Laurence Housman, la *Salomé* d'Oscar Wilde, vêtue de soie verte et commentée par les dessins d'Aubrey Beardsley. Voici encore ce périodique qui porte le joli titre de *Hobby Horse*. Et enfin cette superbe publication : *The Dial*, où l'on trouve côte à côte des traductions du *Parsifal*

de Verlaine (*And o, the chime of children's voices in the dome!*), des *Chercheuses de poux* d'A. Rimbaud, et d'admirables gravures sur bois et des dessins à la plume de Reginald Savage, de Charles Ricketts, de Lucien Pissarro, de T. Sturge Moore.

On a dit — Dieu nous préserve de l'actuelle anglomanie! — que les Anglais ont inventé le livre moderne. Je n'en sais rien. Mais ils y ont certes beaucoup contribué.

L. D. L.

## A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

### Conférence de Papus.

Si Ève a été l'origine du mal, Eurydice a exalté Orphée, et le Dante n'aurait pas atteint, sans Béatrice, les sommets auxquels il s'est élevé. La femme crée l'artiste, et c'est ce qu'a compris l'antiquité. De nos jours, l'éducation qu'on lui donne l'éloigne de sa destinée. Le désir du gain, le rationalisme ont tué son influence. En Grèce, la courtisane enfantait des chefs-d'œuvre comme la mère de famille créait des êtres. On a fait de la courtisane une fille, instrument de catastrophes. Mais ce n'est pas elle qu'il faut accuser, car elle est inconsciente, c'est la société qui l'a produite. Une fille, c'est la Justice qui passe.

Car la femme est un principe de perversion, de fermentation intellectuelle et de salut, et c'est à nous qu'il incombe de diriger ses facultés vers le but qui rendra son influence salutaire.

On a voulu voir en elle un être supérieur ou inférieur à l'homme. Les druidesses massacraient les hommes dont l'intelligence s'opposait à leur domination. Les Basques ont conservé, sinon cette tradition, du moins l'idée d'une évidente supériorité du sexe féminin. D'autre part, un concile a gravement discuté le point de savoir si la femme possédait une âme. Erreur manifeste, des deux côtés : la femme est la complémentaire de l'homme. Elle doit se mêler à sa vie, l'aider de ses facultés d'idéalisation. Car sans la femme il n'y a pas d'art, il n'y a pas d'intellectualité, il n'y a pas de sentiment.

Cette thèse, qui fait songer à l'énigmatique figure de Kundry, a été développée, avec beaucoup d'humour, de brio et de talent, devant un auditoire sympathique, où l'élément féminin dominait, par le docteur Gérard Encausse — en religion ésothérique Papus — au Salon de la *Libre Esthétique*, mardi dernier.

### « Aimons les Belges <sup>(1)</sup>. »

Pour couper court à la polémique, un peu puérile, soulevée par l'article de M. Jean Ajalbert, nous avons prié l'auteur de cet article d'en expliquer le sens précis, et voici la lettre catégorique qu'il nous a adressée :

« MON CHER M...

Evidemment, je suis un peu étonné des sens divers et contradictoires que l'on donne à mon article : *Aimons les Belges*. Il n'y avait pas du tout d'ironie latente sous mes phrases. Je ne puis que me répéter. Quand j'ai dit : « la Belgique sans art national », songeant surtout à vos écrivains, je n'ai pas voulu émettre l'opinion que la Belgique ne produisait pas, mais qu'elle ne produisait pas « en belge », n'est-ce pas, mais en français, comme je viens de

(1) Voir *l'Art moderne* du 11 mars dernier.

m'en assurer encore par le dernier livre de Camille Lemonnier, *L'Arche*, que je suis en train de lire. Vos écrivains belges sont des auteurs français. Voilà ce que j'ai dit sans ironie aucune. C'est la constatation d'un fait, rien de plus. Et que vos auteurs apportent les tempéraments les plus différents du nôtre, nous ne pourrions les différencier de nos écrivains; nous en ferons des auteurs français. Cela, sans le moindre chauvinisme, vous savez bien, et pas pour le plaisir d'annexer...!

*Aimons les Belges* signifiait bien AMITIÉ ET SYMPATHIE, et ne contenait pas de velléités de trahison; à en croire *le Soir*, je ne vous embrasserais que pour vous étouffer! Je relis mon article; je n'y trouve que ce que j'y ai mis, que ce que vous avez vu, mon cher M... : de la sympathie, très franchement, sans arrière-pensée, du tout, de tout!

Croyez-moi

Tout vôtre  
JEAN AJALBERT.

Paris, 21 mars 1894. »

### Conférence de M. Maubel au Cercle artistique.

Une suite de simples et belles idées sur le génie, sur la vie et sur la tristesse, soulignées par des extraits confirmatifs d'œuvres rares, étonna, lundi dernier, l'esprit incompréhensif du public rassemblé autour du conférencier, Henry Maubel. Vraiment, à moins que ce ne soit M. Cattier parlant « du bi du bout du banc », on se demande quel causeur ne risque point, en se présentant au Cercle artistique, de ne trouver devant soi que des chaises vides ou des yeux de bois en des têtes gelées.

M. Maubel a d'abord indiqué sur quel fonds philosophique s'édifie la littérature actuelle : le monde extérieur ayant perdu le droit de dire qu'il est la réalité et l'intérieur seul s'imposant à l'art. Notre âme est vérité, tout le reste est apparence. D'où cette littérature de rêve, habillant les objets d'après ses visions personnelles, débordant sur, autour et à travers les choses, les créant chaque fois qu'elle les évoque, les ornant de spiritualité et parfois de miracle et au fur et à mesure qu'elle se prouve, cultivant logiquement les fleurs de l'individualité la plus nette.

Le génie n'est point cet être tellement au dessus de l'humanité qu'il semble en dehors d'elle. Il n'est que celui qui lit en lui le plus magnifiquement et qui proclame la beauté intérieure que chacun de nous retient en soi balbutiante ou ignorée. Le génie paraît plutôt l'homme qui a de lui-même une plus ample et facile conscience et de sa splendeur intime et personnelle le geste le plus littéral. Il n'est point, à cause de ce don, supérieur aux autres qui l'ont comme lui en puissance. M. Maubel aurait pu citer : « Lorsque parle Socrate, Lysias et Menexène n'éprouvent aucune honte de leur silence. Eux aussi ils sont grands. Et Socrate s'en réfère à eux et les aime tandis qu'il parle, parce que tout homme renferme et est la vérité même qu'articule un homme éloquent. »

Dans les livres de M. Maubel, bien des phrases furent écrites sur la tristesse. Il en a parlé en sa conférence. Sa tristesse n'a évidemment rien à voir avec la nette et crue douleur physique, ni avec la banalité des pleurs quotidiens; elle est philosophique et comme esthétique et pour tel qui la cultive elle est une source de progrès profond. Et c'est par elle surtout que M. Maubel s'apparente à d'autres écrivains, ceux de sa race qui, idéalistes rares et subtils, déversèrent comme lui leur âme sur le monde et pénétrèrent d'eux-mêmes l'ambiance.

Parmi eux, spécialement MM. Beaubourg, Mauclair et Gide. Ce dernier, que l'on dirait grand d'une « tristesse religieuse », se prouve écrivain de haut rang. Ses livres sont des miroirs pour les plus purs des esprits modernes. Ils recèlent des échos répondeurs aux voix des plus belles et presque des plus saintes consciences modernes. Les *Cahiers d'André Walter* et surtout le récent *Voyage d'Urien* déroulent une épopée, non pas une épopée de gestes et de paroles, mais une épopée intime où ce que l'on rêve et ce que l'on pense arrive à fleur d'héroïsme. M. Maubel a paraphrasé ce dernier livre, il en a orné quelques épisodes de commentaires succincts. Il ne les a point trop diminués d'explications afin d'éviter que ceux qui ne devaient pas comprendre y mêlassent leur banalité; il a marqué enfin de discrète et pénétrante admiration une œuvre qui n'a besoin que de celle-là.

Le titre « idéo-réalisme », M. Maubel l'a assigné à sa causerie pour mettre les idées qu'il y expose au-dessus de toute coterie et toute école actuelles.

### Memento des Expositions

AMIENS. — Société des Amis des Arts de la Somme. 3 juin-16 juillet. Dépôt à Paris, du 10 avril au 1<sup>er</sup> mai, chez André, rue Ganneron, 16. Envoi direct à Amiens avant le 10 mai. Transport gratuit pour les invités. Emballage aux frais des artistes. Renseignements : *Secrétaire général, rue Saint-Dominique, 11, Amiens.*

ANVERS. — Exposition universelle des Beaux-Arts. 5 mai-12 novembre. Peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, dessin, pastel, aquarelle, miniature. Renseignements : *M. Th. Smekens, président, commissaire spécial du gouvernement belge.*

BARCELONE. — II<sup>e</sup> exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : *D. Carlos Piroxini y Marti, secrétaire.*

CAEN. — Société des Beaux-Arts. 20 mai-20 juin. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup> mai. Renseignements : *M. Robert Liégard, avocat à la Cour d'appel, secrétaire de la Société, place Fontette, à Caen.*

DIJON. — VIII<sup>e</sup> exposition des Amis des Arts de la Côte-d'Or. 1<sup>er</sup> juin-15 juillet. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup>-15 mai. Secrétariat : *au Palais des Etats, à Dijon.*

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai expiré. Renseignements : *M. F. Favre, président.*

MUNICH. — Société des Artistes, 1<sup>er</sup> juin-31 octobre. Délais d'envoi : notices, 1<sup>er</sup> avril; œuvres, 1<sup>er</sup>-20 avril. Renseignements : *M. K. A. Baur, secrétaire, au Palais de Cristal, Munich.*

MUNICH. — Exposition de la Sécession. Délais d'envoi : notices, 1<sup>er</sup> avril; œuvres, 30 avril. Renseignements : *M. A. Paulus, conseiller royal, palais de la Sécession, Prinzregentenstrasse, Munich.*

NIMES. — Société des Amis des Arts. 1<sup>er</sup> mai-1<sup>er</sup> juin. Délais d'envoi : notices, 1<sup>er</sup> avril; œuvres, 1<sup>er</sup>-15 avril. Renseignements : *Secrétaire de la société, à Nîmes.*

PARIS. — Salon de 1894 (Champs-Élysées), 1<sup>er</sup> mai-30 juin. Délai d'envoi : *Peinture, 14-20 mars; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, émaux, cartons de vitraux et vitraux, 14-16 mars; sculpture, 1<sup>er</sup>-5 avril; bustes, médaillons, statuettes, médailles, pierres fines et objets d'art, 1<sup>er</sup>-3 avril.* Toutefois les sculpteurs auront la faculté, jusqu'au 25 avril inclusivement, de remplacer par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive le modèle en plâtre déposé dans les délais prescrits plus haut. *Architecture : 2-5 avril; gravure et lithographie, 2-5 avril.*

PARIS. — Salon de 1894 (Champ-de-Mars), 25 avril-30 juin. Délais d'envoi : *peinture, gravure, 18-22 mars; sculpture, 25-27 mars; objets d'art, 27-30 mars (11-12 avril pour les sociétaires); architecture, 5-10 avril (10-12 avril pour les sociétaires).* Renseignements : *M. Puvion de Chavannes, président.*

PARIS. — III<sup>e</sup> Salon de la Rose † Croix, rue de la Paix, 5.

7 avril-7 mai. Délais d'envoi : 1<sup>er</sup>-3 avril. S'adresser pour les invitations au Sar Peladan, 2, rue de Commaille, Paris.

ROTTERDAM. — Académie des Beaux-Arts (exposition triennale). 13 mai-24 juin. Envois du 23 au 28 avril. Renseignements : H. Veder, secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts, à Rotterdam.

TURIN. — Société des Beaux-Arts. 5 mai-5 juin. Envois : 21-25 avril. Renseignements : G. Rey, secrétaire, Via della Zecca, 25, Turin.

### PETITE CHRONIQUE

Depuis hier est exposée au Salon de la *Libre Esthétique* une série des plus intéressantes gravures sur bois de M. Félix Vallotton, auxquelles faisait allusion notre article *Quelques dessinateurs*, paru dans le numéro du 11 mars.

Rappelons, à ce propos, que le Salon de la *Libre Esthétique* sera irrévocablement clos dimanche prochain, à 5 heures, un grand nombre d'œuvres devant être expédiées aux Salons de Paris et de Londres.

Le quatrième et dernier concert du Quatuor Ysaye au Salon de la *Libre Esthétique* est irrévocablement fixé au mardi de Pâques, 27 mars, à 2 heures précises. Le programme se composera du Huitième quatuor (op. 59) de Beethoven, du *Concert* d'Ernest Chausson, pour violon, piano et quatuor à cordes, et de deux œuvres nouvelles, inédites, de M. Pierre de Bréville : *Fantaisie pour piano* et *Portraits de musiciens* (C. Franck, V. d'Indy, G. Fauré, etc.).

M. Auguste Pierret, pianiste à Paris, prêter son concours à cette séance exceptionnelle.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Quatrième liste d'acquisitions :

MAX STREMEL. *Les Tricotouses* (intérieur hollandais). — HERMANN PAUL. Suite de lithographies. — HENRI RIVIÈRE. *Le Pardon de Sainte-Anne-la-Palud*. — PAUL DU BOIS. Chandelier (étain). — FÉLIX VALLOTTON. Gravures sur bois.

Le Conservatoire a donné dimanche dernier une nouvelle audition du premier concert de la saison : 6<sup>e</sup> *Concerto grosso* de Haendel, conduit par M. Gevaert au clavecin, *Magnificat* de Bach et *Psaume XVIII* de Marcello. L'auditoire a écouté avec recueillement ces œuvres sévères, exécutées avec un scrupuleux respect.

L'admirable contralto de M<sup>lle</sup> Flament, le timbre clair et la diction précise de M. Demest ont, comme à la première exécution, été très appréciés dans le *Magnificat*, et les solistes, MM. Guidé, Anthoni, Fontaine, Goeyens, Mailly, se sont surpassés. Toutefois, n'est-il pas irrévérencieux de réclamer du directeur du Conservatoire autre chose qu'une reprise d'œuvres déjà entendues. En faisant le compte de ce qu'ont produit les concerts de cette année, on est en droit de trouver que le total est mince et qu'il y aurait mieux à faire pour utiliser le merveilleux ensemble et la somme de talents et de bonnes volontés dont dispose le Conservatoire.

La mort cruelle vient de frapper au cœur, pour la seconde fois, notre grand artiste Constantin Meunier. Il y a quelques jours, il perdait son fils Georges, emporté en pleine jeunesse par la fièvre en rade de Rio-de-Janeiro, à bord du navire sur lequel il naviguait en qualité d'aspirant de marine. Hier, son fils aîné, Karl, mourait d'une maladie de langueur, à 30 ans. Il n'y a pas de mots pour de pareilles catastrophes. Karl Meunier était un artiste de talent auquel l'avenir présageait les plus belles destinées, et qui tenait de son père les précieuses facultés de l'imagination et du cœur. Diverses œuvres de lui furent admirées aux expositions auxquelles il prit part aux côtés de son père, si fier et si heureux de voir son art reflété dans les conceptions du jeune peintre. Il s'était mis à la gravure et exposa, l'an dernier, au Salon des XX, puis au Champ-de-Mars, une série d'eaux-fortes, d'un dessin précis et d'une technique déjà sûre, exécutées d'après des dessins de Constantin Meunier. Un fort beau portrait du maître illustre filialement ce recueil, pour lequel Camille Lemonnier a écrit une préface magistrale.

Paul Martinetti, l'admirable mime, débutera le 2 avril à l'Alcazar. Le premier spectacle se composera de la *Nuit terrible*, l'un de ses plus grands succès. Il prépare les représentations du *Mort*, le mimodrame de Camille Lemonnier, musique de Léon Dubois, dont la première sera donnée du 12 au 15.

Vers la fin de son séjour, M. Martinetti jouera une grande pantomime anglaise en trois actes.

A l'Alhambra, ce théâtre intermittent où les maillots et les robes souples des Anglaises tourbillonnantes alternent avec les austérités bayreuthoises, des chevaux, des ânes, des mulets ont pris possession de la scène. Ils font preuve de tant d'intelligence, ils sont si parfaitement dressés, ils composent un spectacle si attrayant et si neuf que nous ne résistons pas au désir de leur consacrer, en ce journal d'art, une petite mention. « Littérature de crottin », dirait l'excellent M. Jourdan, qui méprise le cirque et redoute la concurrence des artistes à quatre pattes les jours de « première » au Parc. N'empêche que le professeur Crocker — car les chevaux, les ânes et les mulets ont leur « professeur » tout comme les élèves d'un Conservatoire — a droit à des félicitations pour la patience et l'ingéniosité qu'il a mises dans le dressage de son personnel. On ne pourrait pousser plus loin l'art de se faire obéir, par la douceur, et d'un simple signe.

Les dimanches, jeudis et le lundi de Pâques, les élèves de M. Crocker se produisent en matinée, à 2 h. 1/2. Les représentations du soir ont lieu à 8 h. 1/2.

Notre compatriote M. Jean-Louis Cardon, qui s'était fait à Paris une situation comme critique d'art, vient de mourir à 33 ans. Sa mort sera vivement regrettée de tous ceux qui ont connu cet aimable garçon à l'esprit cultivé, au cœur généreux. Il était fils de l'expert en tableaux bien connu et s'était, depuis quelques années, définitivement établi à Paris, où il était rédacteur de *l'Événement*.

Une jolie coquille de *l'Indépendance* :

« La critique dramatique de la *Revue des Deux-Mondes*, dont M. Camille Bellaigue tenait le *spectre* depuis deux ou trois ans.... » *Le Soir*, qui relève cette paille, n'a pas vu cette poutre dans ses colonnes :

« Le dressage est absolument remarquable : de ses poneys il a fait des chiens savants se livrant à tous les exercices imaginables. »

M. Gustave Geffroy, rendant compte de l'Exposition des Néo-Impressionnistes, parle en ces termes des débuts des deux plus jeunes fils du peintre Camille Pissarro : « Cette exposition s'est parée d'un charme imprévu. Des fils de Camille Pissarro, Lucien Pissarro n'est plus seul à exposer : il est là, avec de délicats paysages de l'automne anglais, et voici que deux de ses frères sont venus le joindre, et que l'un, Georges Pissarro, s'affirme immédiatement comme un artiste de fine race. Il expose des gravures sur bois et des eaux-fortes : des illustrations pour *l'Abbé Jules*, de Mirbeau; des coqs, des poules, des chiens, des chevaux, une princesse Maleine, un saint Julien l'Hospitalier, la Belle au chien blanc, et c'est une imagination charmante qui s'épanouit, un goût déjà raffiné et mesuré qui apparaît. Cela, sans manifestations voyantes, sans bizarrerie cherchée : c'est là ce qui frappe le plus chez un jeune homme de vingt ans, cette discrétion savante, cette tranquillité de l'aveu, ce goût continué pour les lectures de l'enfance, quittées d'hier, et qui viennent d'elles-mêmes en images. Georges Pissarro, actuellement, avec ce mélange d'ingénuité et de savoir, serait un délicieux illustrateur de contes de fées (1).

Et son frère, Félix Pissarro, non plus un jeune homme, mais un adolescent, un enfant, le suit, raconte ses fantaisies sur le cuivre et sur le bois, de manière à montrer que, là aussi, un artiste va éclore. »

La Société de musique de Tournai exécutera le 1<sup>er</sup> avril la *Vie d'une rose*, de Schumann; *l'Alleluia* du *Messie*, de Hændel; le *Sanctus* et le *Benedictus* de la Messe de Sainte-Cécile, de Ch. Gounod. Solistes : M<sup>lle</sup> Sidner et M. Degenne.

(1) Des œuvres de cet artiste sont, nous l'avons dit, exposées au Salon de la *Libre Esthétique*.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

*L'Argus de la Presse* est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

*L'Argus* lit 5,000 journaux par jour.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Les sculpteurs.* — CORRESPONDANCE D'ARTISTE (H. de Blassantz). — A LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Quatrième concert.* — AUBREY BEARDSLEY. — GRAVURE : *Siegfried, d'après un dessin de M. Aubrey Beardsley.* — LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE. — PETITE CHRONIQUE.

## LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE <sup>(1)</sup>

### LES SCULPTEURS

Pour la première fois, M<sup>lle</sup> Camille Claudel expose à Bruxelles. Et voici déjà son nom presque célèbre. On sait que M<sup>lle</sup> Claudel est élève de Rodin, et qu'elle s'affirma, l'an passé, au Champ de Mars, par sa *Valse* enlaçante et tourbillonnante, dont la hardiesse, la nouveauté, le caractère à la fois viril et tendre firent sensation.

La *Valse* est exposée en bronze à la *Libre Esthétique*. Exemplaire unique, fondu avec des soins minutieux par M. Siot-Decauville et revêtu d'une belle patine mordorée. Poitrine contre poitrine, enivrés de mouvement et de désirs, emportés dans le balancement rythmé qui les penche en avant, les danseurs glissent et fuient dans un flottement d'étoffes éployées. L'œuvre

(1) Voir *L'Art moderne* des 18 février (*Eugène Grasset*), 25 février (*La Libre Esthétique*), 4 mars (*Quelques peintres*), 11 mars (*Quelques dessinateurs*), 18 mars (*L'Art appliqué*) et 25 mars (*Les livres*).

est originale et forte; elle échappe au réalisme des mannequins habillés, tout en donnant une sensation de vie et de modernisme essentiel. Dites le secret de cet art flexible qui échappe aux classifications. Les livres mystérieux et raffinés qui impressionnèrent les lettrés, *Tête d'or* et *La Ville*, n'ont-ils pas ce même caractère énigmatique? Et depuis que l'anonymat de leur auteur a été dévoilé, le rapprochement entre l'art subtil, à la fois de rêve et de vie, de M. Claudel, et celui de sa sœur, M<sup>lle</sup> Camille Claudel, s'impose.

*Le Psaume*, ce buste de jeune femme expressif et charmant, *Contemplation*, *le Premier pas* complètent l'envoi de l'artiste. Si l'on découvre en ces œuvres encore tâtonnantes l'influence du maître, elles ont belle allure et vont bien au delà du morceau habilement modelé.

Comme les sculptures de M<sup>lle</sup> Claudel, celles de M. Georges Frampton reflètent une pensée et séduisent par l'intellectualité qu'elles recèlent. Mais il y a entre elles toute la distance qui sépare le tempérament français du caractère « en dedans » de la nation anglaise. Spécialement, les influences préraphaélites impriment aux conceptions du nouvel A. R. A. un mysticisme plus élégant que profond, non sans charme, d'ailleurs, et une certaine aristocratie froide, servie à souhait par un métier sûr, par une irréprochable correction dans le modelé.

*La Vision*, dont nous avons donné une reproduction (1), *Mysteriarch*, *Sainte-Christine*, *l'Etude pour un buste de vieille femme* — celle-ci plus vivante et d'un réalisme curieux — constituent, avec le *Fragment de frise décorative*, une contribution considérable et d'un réel intérêt à l'œuvre de propagande artistique réalisée si heureusement par *la Libre Esthétique*.

Nous retrouvons en Constantin Meunier le grand et loyal artiste qui s'est peu à peu, en ces dernières années, à coups de chefs-d'œuvre, élevé au premier rang des sculpteurs contemporains.

« *Le Cheval de mine*, de Meunier, est l'œuvre la plus parfaite du Salon », nous disait Alexandre Charpentier. Et il ajoutait : « Je n'excepte rien en disant cela, pas plus les tableaux que les sculptures. » On se rappelle l'article enthousiaste que consacra Octave Mirbeau à ce pauvre vieux cheval efflanqué, usé, mûr pour l'équarrissage, lorsqu'il fut exposé au Champ de Mars. « Les bêtes vieilles et malades ont un visage comme les vieilles gens, disait-il, visage fait de misère et de résignation, visage tragique où se lit, mieux que dans un livre, l'injustice qui pèse sur les vies condamnées des humbles. Telle est la magie du chef-d'œuvre que sans aucun sentimentalisme, sans nulle rhétorique, par l'éloquence seule de la forme, ce petit bronze évoque toute la mine, la mine effroyable qui enferme et broie tant d'existences humaines, à qui l'on a disputé le pain, comme l'avoine à ce cheval. Et la pensée va, avec de singulières mélancolies, avec de sourdes colères aussi, de la bête fouaillée à l'homme martyr et de l'homme martyr à la société coupable qui ne protège que les heureux. Qu'il en dit long, ce vieux cheval de mine ! »

Le *Buste de femme du peuple* et *la Douleur*, étude pour le groupe : *Le Grisou*, qui composaient, au dernier Salon du Champ de Mars, avec le *Cheval de mine*, l'exposition de Meunier, sont là, à *la Libre Esthétique*, dans leur effrayante et douloureuse splendeur. Et un dessin superbe, *L'Exode*, décrit la tristesse des départs sur les transatlantiques, vers les pays où vont ceux que le sol de la patrie se refuse à nourrir...

M. Albert Bartholomé n'est pas un nouveau venu à Bruxelles. Il exposa, en 1892, au Salon des XX, un tableau d'un sentiment pénétrant, *Le Furet*, et une adorable figure de petite fille en pleurs. Ses cinq bronzes : *Etudes de mouvement*, le classent, cette fois, hors pair. Par la justesse des attitudes, par la souplesse du modelé, par le raffinement des patines qu'il donne au métal, ces études — destinées, pensons-nous, au Tombeau qui est l'œuvre de sa vie — constituent des œuvres d'art exquises, des bibelots précieux que l'œil caresse avec joie et qui demeurent les expressions définitives d'un art délicat et séducteur.

(1) Voir *l'Art Moderne* du 18 mars dernier.

Quelques noms connus et appréciés complètent le groupe important des sculpteurs invités par *la Libre Esthétique* : Charles Vander Stappen, Paul Du Bois, Guillaume Charlier, Devillez, Vinçotte, Gaspar, Samuel, Fernand Dubois.

L'envoi de M. Paul Du Bois est particulièrement intéressant. Ses hauts reliefs en staff, ses portraits d'enfants, son bas-relief en bronze unissent à un sentiment décoratif et à un goût sûr une habileté technique qui se dégage de plus en plus de toute influence. Citons aussi, pour leur caractère et leur expression, le portrait de M<sup>me</sup> Eugène Carrière, par Devillez, les portraits de M. Jacques Wiener et de M. Henne, par Vander Stappen, les médailles de Fernand Dubois, dans lesquelles on retrouve, alliée à une personnalité qui déjà s'affirme, l'inspiration du très artiste médailleur français, M. Louis-Oscar Roty.

Prochainement sera érigé, à Ixelles, le monument De Coster confié au sculpteur Samuel. Le groupe principal, tout fraîchement sorti de l'atelier de M. Petermann, figure, en bronze, à *la Libre Esthétique*. Nous avons dit, lorsque la maquette en fut exposée chez l'artiste, la bonne impression qu'il fit naître. La naïve figure de Tyl Ulenspiegel et celle de sa douce compagne sont traitées avec une parfaite entente des mouvements et des attitudes. C'est de la décoration, presque de l'illustration, fort bien comprise, dans un sentiment d'art paisible et attendri, par un artiste de métier qui dit simplement, sans phrases, ce qu'il a à exprimer.

## CORRESPONDANCE D'ARTISTE

North-Dacota, Devils' Lake, 22 novembre 1893.

A CAMILLE LEMONNIER

TRÈS CHER MAÎTRE,

Depuis mon entrée dans l'hivernage, je ne vous ai donné signe de vie. Je ne veux pourtant pas que vous croyiez à ma désertion littéraire, encore moins que vous vous imaginiez toutes mes énergies gaspillées mal à propos à travers la terre colombienne. Si j'ai pénétré dans ce nouveau coin de vie, à six mille milles de mon home, c'est que l'esprit inquiet et chercheur ne se contente pas de ce qui lui a procuré les griseries et les enivrances ; il veut plus encore ce qui le tourmente et l'incite. Et voici le Dacota du Nord autour de moi avec ses *blizzards* et ses nuits blanches, toutes les désolations qui défilent depuis les Indiens Sioux qui charrient des cèdres, 30 milles de long sur le lac du Diable jusqu'aux enfants en guenilles de peaux de bêtes qui s'en viennent ramasser le lourd charbon perdu sur le trac par les mails du North-West.

Si la télépathie dit vrai, vous avez dû m'entendre quand, hier, au milieu des hurlements de la rafale, je m'écriais : Si Lemonnier était ici ! Car vous, qui avez saisi et noté les symphonies de la terre en amour, vous auriez goûté divinement celles de la terre soudainement prise de rage. C'est ici qu'ils s'éveillent les *blizzards* terrificateurs, tout à coup, après un plein soleil. Les neiges

passent opaques, dures et brûlantes. Les bêtes s'apeurent, les hommes s'enferment, brisant jusqu'aux bois des lits pour résister à la vague froide qui pénètre tout. On dirait que la maison frissonne et cela dure pendant des jours où l'on se voit forcé de rester chez soi pour ne point geler sur place. Regardez par le carreau de la fenêtre ! Il n'y a plus d'arbres, plus de champs, plus d'habitations, partout la neige qui par endroits se masse en montagnes et plus loin tourbillonne jusqu'au ciel et s'en va balayant la terre. Et maintenant, voici la nuitée encore plus lamentable ; le *blizzard* se repose, l'air s'épure, les rayons de lune bleuissent par places et les loups maigres lancinent des airs de mort du fond des prairies nues. C'est ici que l'hiver prostre les âmes. C'est au point que l'on se sent enfermé dans un cycle glacial dont les horizons paraissent impossibles à franchir. Il ne vient pas à l'idée que là-bas il y a des orangers qui fleurissent, et que si par ici les niveaux même se meurent, au loin les vignes jaunissent et les raisins tombent par grappes. Isolé ici pour gagner ma vie et forcé de résister au temps dur pour les heures proches où je pourrai raconter et revoir dans l'agrandissement du lointain cette nature forcenée et maîtresse, j'ai parfois des moments de tristesse. Je songe à Paris, à tout ce qui remue et vibre de cette intellectualité qui manque partout ailleurs et je songe que je n'ai pas été appelé si vainement une sorte de Juif Errant par un ami farceur, moi qui passai en Brabant un jour et traîne mon bâton partout sur cette terre américaine et si attirante. Mais aussi que de choses vues et, je crois, que de choses retenues ! Et combien plus chatouillant encore ce désir insatiable de faire rouler tout cela sous la plume quand les jours seront plus beaux. Mais je pense à ces montagnes que je voyais émerger par là-bas vers l'est, ce matin, et qui n'étaient que les houles de la neige et que sans doute aussi ce mirage était l'image de ma destinée. Et cependant, je hûche comme un esclave, les mains cassées par les gels, j'écris en tremblant et je crois toujours à ma pleine jeunesse. Serait-ce un rêve ou une maladie ? L'avenir est là et je le regarde comme si je ne devais pas rendre mon corps au néant ! Je vous raconterai un jour la légende du lac où j'habite. Mon manuscrit est chez Lacomblez, vous savez ? *les Visions de la mort*, à vous dédié. J'ai revu cela convenablement, pendant mes heures perdues. Après viendra : *En plaine*, bien fini à présent. J'ai travaillé longtemps à un certain passage : « La mort de Sarne », un vieux qui crève isolé dans la plaine californienne dont les fresques colorent son agonie. Après, *les Dacotas*. Voulez-vous me faire plaisir, cher maître ? Envoyez-moi votre dernier livre paru, je pourrai le dévorer ici dans l'enfer du monde.

Croyez à ma profonde sympathie.

HENRY DE BLASSANTZ.

## A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

### Quatrième concert.

Le Quatuor Ysaye a magistralement clôturé la série de ses séances de musique de chambre par une exécution prestigieuse du huitième quatuor de Beethoven et du *Concert* d'Ernest Chausson.

MM. Eugène Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob ont rarement été aussi bien disposés et inspirés que mardi dernier. On n'imagine pas, vraiment, interprétation plus fine, plus homogène, plus nuancée. *L'Adagio* de Beethoven et le final, cet étonnant morceau

de bravoure, d'un si joyeux entrain et d'une si chevaleresque allure, ont spécialement impressionné l'auditoire, qui a fait à Ysaye et à ses partenaires une ovation prolongée.

Le *Concert* d'Ernest Chausson a retrouvé le grand et légitime succès qui l'avait accueilli à sa première audition, il y a deux ans. Complètement mise au point par le Quatuor Ysaye, qui en a perfectionné l'étude, par M. Auguste Pierret, le remarquable pianiste parisien, et par M. Alfred Marchot, l'œuvre est apparue dans toute sa grâce élégante et dans l'éclat de sa beauté radieuse. La première partie, si solidement construite et si logiquement développée, et l'adorable *Sicilienne* qui forme le second morceau, ont été tout spécialement goûtés. Le final, enlevé dans un mouvement vertigineux, a été le bouquet de cet étincelant feu d'artifice.

Entre ces deux compositions d'ensemble, M. Pierret a fait entendre, en première audition, une série de curieux « Portraits de musiciens », pastiches délicats, mêlés d'une pointe d'ironie, du style de quelques maîtres modernes, et musicalement dessinés par M. Pierre de Bréville. Les portraits sont reliés entre eux par le motif du *Tarnhelm*, le casque aux métamorphoses. Et très spirituellement le peintre-musicien évoque un Gabriel Fauré sentimental, un Vincent d'Indy narquois et folkloriste, un Chausson nuageux, un César Franck candide et mystique.

Une *Fantaisie* inédite pour piano, en trois parties, du même auteur, complétait cet attrayant programme. Nous avons surtout retenu de cette œuvre, qui exigerait, pour être bien comprise, une nouvelle audition, le thème de l'*Introduction*, un chant large qui rappelle la mélodie des bateliers du Volga utilisée par M. Rimsky-Korsakoff dans sa symphonie *Antar*, et la *Fugue*, très grandement développée.

M. Pierret a exécuté les deux compositions de M. de Bréville avec une sûreté de mécanisme et une intelligence musicale supérieures.

## AUBREY BEARDSLEY

L'illustration du Livre paraît entrer dans une voie de rénovation artistique des plus intéressantes, délaissant les poncifs usés des livres d'étoffes et de distribution de prix.

Le mouvement s'affirme surtout en Angleterre ; si l'on trouve en France quelques excellents illustrateurs d'esthétique différente, tels Eugène Grasset, Carlos Schwabe, Henri Rivière, par contre en Angleterre les Walter Crane, Charles Ricketts, Savage, Housman, Illingworth-Kay, Cave France, Anning Bell, Aubrey Beardsley, William Morris, etc. sont nombreux et d'une même communion artistique (1).

La plupart des artistes d'outre-Manche ont repris le primitif et très beau procédé de la gravure sur bois. Presque exclusivement employées au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle, les gravures sur bois ornant les bibles et les livres d'histoire ont un charme attirant de naïveté, encore qu'une très grande allure décorative, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que l'on feuillette les gros in-folio ainsi illustrés.

Aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, la gravure sur cuivre détrôna la gravure sur bois, et l'illustration tomba à peu dans la mièvrerie des pastorales et des amours de Daphnis et Chloé. Avec ses nombreuses ressources et ses grands effets d'opposition, la gravure

(1) Voir notre article sur *Les livres à la Libre Esthétique*, paru dimanche passé



SIEGFRIED

D'après un dessin de M. AUBREY BEARDSLEY.

sur bois est sans contredit l'un des plus artistiques modes d'illustration, et si l'on voulait creuser le procédé de xylographie en couleurs des Japonais, très bien approprié dans les estampes d'Henri Rivière (*Pardon de Notre-Dame-la-Palud à la Libre Esthétique*), on pourrait arriver à de merveilleux résultats.

Parmi les artisans anglais du Livre orné, l'un des plus intéressants est Aubrey Beardsley qui expose à la *Libre Esthétique* des illustrations pour la *Salomé* d'Oscar Wilde.

Aubrey Beardsley a jusqu'ici relativement peu produit : ses illustrations pour *Salomé* (qui vient de sortir des presses de MM. Elkin Mattews et John Lane), *la Morte d'Arthur*, en cours de publication, quelques dessins publiés dans le numéro d'avril 1893 de la très intéressante revue anglaise *The Studio*.

Ses œuvres attestent une fantaisie raffinée, une profonde et sûre entente de la couleur. Avec beaucoup de tact, les blancs et les noirs sont ménagés dans le but d'attirer fortement le regard sur la partie intéressante de l'œuvre et sont disposés en courbes harmonieuses.

Dans ses bordures pour *la Morte d'Arthur*, il a su choisir les ornements dans les données du texte, évitant ainsi les contresens absurdes et la monotonie des encadrements se répétant de distance en distance.

Certains dessins d'Aubrey Beardsley accusent des ressemblances d'art japonais, mais si délicates et si atténuées, qu'elles sont bien plus superficielles qu'intimes.

Il a là un art de convention certes, mais plein d'originalité et d'imprévu, un vrai régal de capricieuses arabesques, de fleurs surnaturelles, de monstres grimaçants, de paysages d'enchantement, toute la féerie d'une imagination vagabonde et prime-sautière.

Eu égard à la simplicité des moyens employés, le résultat auquel arrive Beardsley est surprenant d'intensité et il ne faut pas être augure pour prédire qu'il sera l'un des maîtres de l'illustration en Angleterre.

GISBERT COMBAZ.

## LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

À MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DE *l'Art moderne*.

La lettre ouverte que vous avez publiée (1) et que votre correspondant adresse au Ministre des Beaux-Arts, ne contient qu'une critique mesurée de l'organisation et qu'un tableau bien pâle de la situation de notre bibliothèque nationale. J'ai l'unique intention d'appuyer et de souligner la thèse. D'autres, plus experts, continueront, j'espère, la campagne.

Le mal est plus étendu, plus profond qu'on ne se l'imaginera même après le carillon de grelots que vous avez mis en mouvement dans votre journal. Il est d'autant plus grave que, par sa nature même, la bibliothèque n'est pas posée en évidence, comme les autres « services publics », pour rencontrer un ministre attentif, prêt à saisir le balai, ou seulement à froncer le sourcil.

Autour des salons de peinture et de sculpture, autour des musées d'antiquités et de curiosités, que de monde, en effet, sans cesse en émoi, regardant, bavardant, donc critiquant et elabaudant, souvent sans connaissances et sans savoir, mais faisant du bruit et forçant l'attention ! Considérez au surplus qu'il est de bon

(1) Voir *l'Art moderne* du 4 février dernier.

genre et de belle tenue de connaître et même de pratiquer les arts ; que tout le monde bibelote, ou brocante, a des prétentions de connaisseur, discute en dilettante et tranche en esthète. Tout cela n'est ni profond ni sérieux, mais a le grand avantage de mettre sans cesse en mouvement les questions qui se rattachent à nos instituts d'art, assez pour que le hasard amène de temps à autre un ministre intelligent sur la voie d'une bonne réforme ou tout au moins d'une mesure quelconque, médiocre, banale parfois, mais qui dénote la vie.

Rien de pareil ne semble devoir arriver à la paisible, honnête et parfaitement oubliée bibliothèque nationale. Si encore on lisait en Belgique ! Si encore les curieux de lettres et les affamés de science formaient une légion respectable, mais hélas ! de ce côté, nous n'avons pas à attendre un chœur bien nourri et bien sonore de réclamations.

Que de braves et honnêtes gens se représentent encore la bibliothèque comme un vaste entrepôt de vieux papiers inutiles, conservés à la plus grande satisfaction de quelques vieux maniaques.

Il est passé le temps où les récits de voyages citaient les remarquables bibliothèques, les collections, les cabinets des érudits et des savants dans les Pays-Bas ! On ferait un bien joli article en réveillant ces renommées, qui ont résonné par l'Europe depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et qui n'étaient pas éteintes dans la première partie du XIX<sup>e</sup>, car la décadence est d'hier et elle a été rapide.

Il n'est même pas resté une citadelle pour garder la tradition, pour grouper et rallier les quelques fidèles, pour accumuler les trésors qui se dispersaient chaque jour !

La lettre que je viens ici apostiller et allonger d'un supplément signale excellemment les défauts organiques de la bibliothèque et leurs conséquences ; elle montre cette institution abaissée au niveau d'un rouage administratif coûteux, inutile, nuisible. Nuisible, oui, car considérée comme la nourricière intellectuelle des travailleurs, elle manque à son rôle si l'activité et l'intelligence ne président pas au choix des ouvrages. Les publications qui paraissent chaque jour sont innombrables : on ne peut pas songer à les acheter toutes ; mais les ouvrages dignes d'attention, qui ont une valeur ne sont ni communs ni nombreux ; le tout est de les connaître, de les choisir et ceux-là, de les avoir tous, dans tous les genres, sans préoccupation des opinions, et de les avoir vite.

Savoir se limiter, savoir écarter impitoyablement les non-valeurs, faire de la sélection n'est évidemment pas à la portée du premier venu. Il faut pour cela être mieux renseigné que tous les spécialistes réunis des arts et des sciences, il faut des qualités et plus que des qualités : une aptitude et une érudition toutes particulières. Il faut être *the right man*, en un mot.

Voulez-vous savoir, au contraire, ce qui se passe ? D'après quel criterium sont guidés les achats ? Lisez au *Moniteur* la liste des acquisitions ; allez à la salle de vente Bluff ou ailleurs, quand la bibliothèque achète, vous serez pleinement édifié ! C'est triste de voir le pitoyable gaspillage, de jauger les inutilités, les vieilleries qui vont faire le plus bel ornement de nos rayons nationaux ! Livres avec réputation sur le retour, livres justement démodés, éditions dépréciées, bouquins dont le rabais est justifié et qui dans quelques années se vendront à la balance, tout cela prend le chemin de la bibliothèque. Dame ! c'est acheté *moins cher qu'en librairie* ! L'opération est belle : tout est donc pour le mieux !

Mais ce n'est pas cet aspect de la question que je tenais surtout à signaler.

La bibliothèque a un autre rôle plus élevé et qui doit nous

tenir à cœur ; elle a le devoir de former, de travailler sans cesse à former la collection la plus complète possible des documents typographiques et manuscrits de tous les temps qui intéressent notre histoire politique, l'histoire des sciences et des arts dans les Pays-Bas, qui intéressent les lettres et les langues nationales.

Tandis que toutes les bibliothèques des grandes capitales ont compris cette mission, qu'on les voit, attentives, suivre les ventes, fureter habilement et mettre la main sur tout ce qui peut toucher leur pays, nous nous sommes endormis sur le vieux fonds de la bibliothèque de Bourgogne.

Les grandes bibliothèques ont à leur tête des savants et des spécialistes qui consacrent leur vie à compléter les dépôts confiés à leur garde, à les étudier, à les connaître et à faire connaître les résultats de leurs recherches. Car toute grande bibliothèque est une mine inépuisable.

En Belgique, l'insouciance et l'ignorance concourent à la dépréciation de l'institution.

Insouciance ! le mot est faible ! Personne de ceux qui sont là les maîtres, n'a l'amour-propre ni la passion de son métier. Ignorance ! le mot est dur ; je l'explique, car il dit plus que je ne voudrais.

Je ne mets pas en doute la science et le mérite de ceux à qui notre bibliothèque nationale donne la pâture ; mais ce ne sont ni des mérites ni de la science qu'il faut, c'est une science et un mérite particuliers, qu'ils n'ont pas, mais pas du tout. Bref, nous avons une bibliothèque sans bibliothécaires, et les jeunes gens qui s'épuisent là n'ont pas d'école pour se former, pas de méthode pour les guider et gardent l'éternelle routine et la persévérante ignorance à la manière dont je l'entends.

Personne ne soupçonne ce qui serait nécessaire. On est chez nous bibliothécaire comme on serait conscrit, par tirage au sort, et puisqu'il n'y a pas d'école ni d'instructeur, on reste conscrit toute sa vie. Ceux que l'instinct guide — il y en a — sont paralysés, découragés et finissent par travailler pour eux-mêmes.

En attendant, on dépense chaque année 100,000 francs, budget ordinaire de la bibliothèque pour les acquisitions, et on fait les fiches pour le catalogue. Ce dernier travail doit coûter déjà quelque chose comme un million et demi depuis le temps qu'on y est attelé et je défie bien qu'on commence à le livrer au public.

Un catalogue qui a coûté un million et demi avant qu'on ait publié une ligne doit représenter autre chose qu'une mécanique et banale description, rédigée comme pour une vente publique ! Ce temps et cet argent correspondent évidemment à des études, à des recherches, à des découvertes, à des aperçus ingénieux, à des révélations de toute nature qui stupéfieront le monde savant.

Oh ! que je suis donc curieux de voir cela !

L'histoire de l'acquisition des livres anciens comporterait de bien curieux chapitres. Je ne la commence point : il faudrait de longues recherches dans les catalogues et dans les souvenirs de beaucoup de personnes.

On aurait d'abord le chapitre des livres qu'on achète et l'odyssée de ces élus en attendant leur installation sur les rayons, car tout arrive.

Il y aurait ensuite le chapitre des livres qu'on n'achète pas.

Les habitués soupçonnent l'existence d'un barème qui règle le prix des acquisitions, d'après le format ou d'après le poids, on ne sait au juste, car au delà d'un certain prix la bibliothèque n'est jamais amateur. Le livre doit rester dans la mesure. C'est assez dire que lorsqu'il y a sur le marché un volume beau ou

rare, il est absolument inutile de le présenter au dépôt national. Ce n'est pas dans ses moyens. En revanche, les péches à quinze sous, qui encombrant ce marché-là comme tous les autres, ces péches « toutes pareilles en apparence à celles de trente sous, qui ne se laissent pas voir d'abord sous tous leurs côtés », comme dit Dumas, « mais qu'il faut retourner pour apercevoir la tare », celles-là prennent volontiers le chemin de l'hospice bibliographique belge, car elles rentrent généralement dans les conditions du barème.

Les livres en quarantaine sont aussi une intéressante variété ; il faut de longues réflexions... sur la capacité du budget avant d'accueillir un candidat, ce qui s'accorde peu avec l'impatience du marchand, quand toutefois celui-ci a mis la main sur quelque rareté ou quelque curiosité.

Le hasard des ventes publiques, la dispersion de grandes bibliothèques à Rome, à Londres, à Paris permettent, surtout depuis dix ans, d'acquérir des livres précieux dans tous les genres. Il en est que notre bibliothèque, en raison de leur intérêt historique notamment, ne devrait abandonner à aucun prix, dût-elle solliciter un crédit spécial, et soyez certain qu'on le lui refuserait d'autant moins que la dépense, s'il s'agit d'acheter avec discernement, ne conduirait pas à des folies. Que ne peut-on faire déjà avec 100,000 francs bien employés !

Je ne sache pas depuis des années qu'on ait vu la bibliothèque entrer dans cet ordre d'idées. Je connais au contraire quelques fâcheux exemples de sa maladresse et de ses fautes.

Qu'on me réponde en énumérant les marchés heureux qu'elle a faits, tout au moins aurai-je ainsi un embryon de catalogue.

Il y a quelques années, on eut l'occasion d'acquérir un livre des plus précieux pour l'histoire de notre pays et pour l'histoire de l'enluminure dans les Pays-Bas en même temps qu'un incomparable souvenir ! Le livre d'heures de Charles-Quint, sorti de la bibliothèque du duc de Hamilton, fut offert à notre dépôt national !

Notre dépôt national, naturellement, s'empressa de ne pas acheter ce joyau qui avait sa place marquée chez nous, qu'on avait le devoir de ne pas laisser échapper.

L'an dernier, dans une vente à Paris, figurait un petit volume très curieux — le journal d'un général espagnol pendant les guerres des Pays-Bas ; — on connaissait plusieurs parties de ce journal dont chacune embrasse une certaine période, mais cette partie-là était inconnue ! Un fragment en existait dans la bibliothèque de l'Escurial, et le Gouvernement espagnol l'avait jugé assez intéressant pour le faire publier. Le volume mis en vente à Paris était complet, probablement le seul existant, en tous cas, le seul connu ! — Le métier du bibliothécaire exigeant de lire les catalogues importants et de savoir se rendre compte de ce qu'ils contiennent, je suppose que le livre n'a pas passé inaperçu. Il n'a sans doute pas été jugé digne d'attention, car le volume a été vendu trois cents et quelques francs à un particulier ! Je laisse à deviner le titre du volume ; ce sera un petit jeu de société pour charmer les loisirs du personnel.

La semaine dernière, à Paris, dans une des plus remarquables ventes de l'époque, figuraient des manuscrits bien intéressants pour notre pays ; j'espère que la bibliothèque nationale n'aura pas manqué à son devoir, qu'elle se sera trouvée à la bataille des enchères et à la victoire !

D'abord un manuscrit flamand, un livre de prières du XVI<sup>e</sup> siècle, sur vélin, avec 34 grandes miniatures à pleine page et beaucoup de lettres ornées. Les miniatures sont entourées de bordures variées et remarquables par la vivacité des couleurs.

Dans le même catalogue nous trouvons ensuite la vision de *l'Âme de Thurno* et la *Vision de Tondal*, manuscrit in-folio, sur vélin, du xv<sup>e</sup> siècle, remarquable par ses miniatures autant que par sa provenance !

Le catalogue consacre trois pages à la description de ce manuscrit, dont la seconde partie, si intéressante pour notre pays, a été publiée par M. O. Delepierre en 1834.

Mais cet intérêt s'efface devant la provenance ?

Le manuscrit se termine ainsi : « lequel livre a esté escript... en la ville de Gand, par David, escrivain » — un enlumineur flamand ! et l'on sait combien les noms de cette époque sont peu connus ! — « il a été ordonné par le commandement de très haute et très excellente princesse, Madame Marguerite d'York, duchesse de Bourgogne. »

Les initiales C. M. de Charles le Téméraire et de sa femme Marguerite d'York se trouvent enlacées par une cordelière bleue et leur devise « Bien en adveigne » est répétée presque à chaque miniature.

Ce livre précieux a dû faire partie de la bibliothèque de Bourgogne ; il est pour notre bibliothèque royale du plus haut intérêt et nous espérons bien qu'elle ne l'aura pas laissé échapper. Le prix qu'il a atteint, 6,000 francs, nous fait croire qu'on aura bien su, au début de l'année, prélever cette mince dime sur le fonds de 100,000 francs dont dispose la bibliothèque.

Cette bonne aubaine permettrait de beaucoup pardonner et d'espérer que les dernières fautes ont été commises. A tout péché miséricorde !

H.

## PETITE CHRONIQUE

**SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE.** L'Etat vient d'acquérir, pour le Musée des Arts décoratifs, sur la proposition du Comité des Arts d'industrie moderne, une série d'objets exposés au Salon. En voici la nomenclature : ALEXANDRE CHARPENTIER. Armoire à layettes (sycomore et étain). — Pot à vin nouveau (étain). — AUG. DELAHERCHE. Vase aux houx (grès flammé). — Coupe (id.). — Plat (id.). — PAUL DU BOIS. Chandelier (cuivre). — C.-R. ASHBE. Salière (argent). — Cache-pot (cuivre). — Plat (cuivre). — DALPAYRAT et LESBROS. Amphore (grès flammé). — Bouteille (id.). — GEORGE FRAMPTON. Frise décorative.

Ces acquisitions, choisies après un examen minutieux, font honneur au Ministre des Beaux-Arts en même temps qu'elles consacrent le succès du Salon. Elles constituent un précieux noyau pour le musée récemment constitué par M. de Burllet et qui est appelé à rendre de sérieux services à l'enseignement de l'Art dans ses applications à l'industrie.

Le gouvernement avait acquis précédemment l'intéressante série des lithographies en couleurs publiées par la *Fitzroy school picture society*, une reliure de René Wiener d'après un carton de Toulouse-Lautrec et un vase en verre gravé au touret par Emile Gallé. Nous ne saurions assez applaudir à ces achats, qui prouvent l'initiative éclairée du gouvernement et son désir de marcher dans les voies nouvelles.

Indépendamment de celles-là, de nombreuses acquisitions ont été faites, en cette dernière semaine, par des particuliers, ainsi qu'en témoigne la cinquième liste que nous publions ci-dessous :

A. BARTHOLOMÉ. Etude de mouvement (bronze). — A. CHARPENTIER. Sucrier (étain). *Le dessin* (deux exemplaires). — *Jeune fille à la fleur* — P. DU BOIS. Chandelier (étain) — Chandelier en cuivre (deux exemplaires). — A. CRACO. Projet de maître-autel. — *Adoration et méditation* (sculpture). — Dessin pour une harpe sculptée. — Dessin pour une chaire de vérité. — Etudes et dessins. — HERMANN PAUL. Série de lithographies. — ALEXANDRE LUNOIS. *Les Dernières prières*. — L'ESCAUMOUCHE.

Série de lithographies. — FÉLIX VALLOTTON. Série de gravures sur bois. — DALPAYRAT et LESBROS. Cendrier (grès flammé).

M. Edmond Picard a terminé hier l'entretien qu'il avait commencé dernièrement sous le titre : *Dialégomènes artistiques*. Cette conférence clôture définitivement la série des matinées offertes par la *Libre Esthétique* à ses membres, la fermeture irrévocable du Salon devant avoir lieu, malgré le succès de l'exposition, aujourd'hui dimanche, à 5 heures.

Une collection d'intéressantes gravures sur bois exécutées par M. Félix Vallotton complète depuis quelques jours les attractions multiples du Salon.

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au Conservatoire, troisième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, avec le concours de M<sup>lle</sup> M. de Noë, cantatrice, de MM. Lermiaux, Godenne, De Greef et Guidé.

M. Lugné-Poe et la troupe de « l'Œuvre » donneront jeudi prochain, au Théâtre du Parc, une représentation de *Solness le Constructeur*, d'Ibsen.

C'est dimanche prochain, 8 avril, à 4 h. 1/2, qu'aura lieu, au Théâtre de la Monnaie, le troisième Concert populaire. Au programme : *Rédemption* de César Franck, exécutée pour la première fois à Bruxelles (l'archange : M<sup>lle</sup> Marie Lafargue, de l'Opéra ; le récitant : M. A. Lambert, sociétaire de la Comédie-Française) et fragments du troisième acte des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*.

Le Quatuor Crickboom-Angenot-Hans-Merck a terminé, jeudi dernier, à l'hôtel Ravenstein, la série de ses attrayantes séances, par un concert composé d'œuvres de Beethoven, Schumann et Brahms fort bien interprétées, avec conviction, avec respect, et avec la belle flamme de la jeunesse enthousiaste.

M<sup>lle</sup> Louisa Merck, chargée de la partie de piano, s'est acquittée de sa tâche en musicienne consciencieuse et en artiste excellemment douée.

M. Gustave Caillebotte, le peintre impressionniste dont nous avons annoncé la mort, a légué au Musée du Luxembourg sa galerie de tableaux. Cette collection, qui ne comprend pas moins de soixante-cinq œuvres, a une importance et un intérêt exceptionnels, ainsi qu'on en jugera par la nomenclature ci-après :

De Manet : *Le Balcon*, *Portrait de femme*, *le Jeu de croquet*, une esquisse de *Chevaux de course*.

De Claude Monet : *Le Déjeuner*, trois vues de Gares, une *Chambre avec un enfant*, trois vues de Vetheuil, *la Seine sous le givre*, une *Colline rose*, *l'Eglise sous la neige*, une vue d'Argenteuil, des *Pommiers*, *le Mont Riboulet*, à Rouen, des *Chrysanthèmes rouges* ; trois esquisses : des *Arbres en fleurs*, des *Arbres dépouillés* en avant d'un coteau, une vue des Tuileries, les *Côtes de la mer Sawage*.

De Renoir : *Le Moulin de la Galette*, un *Torse de femme nue*, *la Balançoire*, une *Tête de femme lisant*, *la Seine à Champrosay*, *Montmartre*, *le Pont de Chatou*, *la Place Saint-Georges*.

Treize paysages de Camille Pissarro.

De Degas, huit pastels : une *Femme sortant du bain* ; un *Café avec quatre femmes* ; *Figurants en costume XVI<sup>e</sup> siècle* ; un *Violoniste* et une *fillette de la danse* ; un *Buste de danseuse* ; une *Danseuse assise* ; une *Danseuse qui bondit sur la scène*.

De Sisley, huit paysages.

Cinq Cézanne : *Les Baigneurs* ; une *Marine* ; *Personnages au bord de l'eau* ; une *Maison à toit rouge* ; un *Vase de fleurs*.

Un crayon et une notation d'aquarelle de J.-F. Millet.

Enfin, une toile de Caillebotte, probablement *les Raboteurs de parquet*.

La collection Caillebotte est estimée 400,000 francs.

Le 15 avril prochain sera inaugurée, dans la salle Sedelmeyer, une exposition sous ce titre : *Marie-Antoinette et son temps*.

On y verra réunis tous les souvenirs de la reine, les portraits des personnages de sa cour et les spécimens de l'art de l'époque.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

## L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

*L'Argus de la Presse* est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

*L'Argus lit 5,000 journaux par jour.*

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

L'ARCHE. *Journal d'une Maman*, par Camille Lemonnier. — LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Encore quelques peintres*. — SOLNESS LE CONSTRUCTEUR. — EXPOSITION DE M. FRANTZ COURTENS AU CERCLE ARTISTIQUE. — P.-V. GALLAND, DÉCORATEUR. — RESPECT AUX ARBRES. *Lettre ouverte à M. le Bourgmestre de Gand*. — CONSERVATOIRE DE LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

## L'ARCHE

Journal d'une maman

par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Dentu, in-8°, 340 pages.

*L'Arche* m'avait profondément ému, si profondément qu'elle m'avait enlevé la faculté de penser. Bienheureuse stupeur des yeux qui s'ouvrent tout grands sur une profondeur non encore exprimée, une profondeur qui n'attire pas seulement cette partie raisonneuse de nous qu'est le cerveau, mais qui va remuer dans leur muette inconscience les sourdes choses qui dorment dans toute l'étendue de notre être.

Je n'ai de respect que pour ce qui me remue ainsi.

Il arrive que le cerveau, impatient de ses petites fonctions digestives, résolve une partie de l'énigme entrevue dans la soudaine révélation de ces nouveaux

cercles d'ombre, s'ajoutant pour les élargir aux cercles qui nous entourent.

Mais il arrive aussi que le cerveau se refuse, devant une tâche trop grande, à synthétiser en une fois toute une impression forte. Et ces impressions alors restent des choses inclassables, indiscutables, irréfutables, puissantes d'une mystérieuse vie qui leur est propre comme les choses de la nature.

Quand on ne les ressent que faiblement, tant qu'on les regarde de loin, on croit tenir une définition; la volupté de l'esprit une fois de plus s'apaise dans un spasme synthétisant.

Mais dès que nous sommes aux prises avec une de ces grandes choses qui nous force de répondre par des tendances, des actions, des acceptations, des démissions ou des résistances à ce qu'elle demande de nous, alors nous voyons que cette chose nous dépasse, qu'elle a des côtés infinis qui échappent aux mailles de notre filet cérébral; et, devenus humbles, nous renonçons à l'étreindre; pour la mieux posséder, nous nous livrons, sans condition.

De l'orgueil de notre volonté masculine, nous montons au féminin et passif abandon de notre personnalité, perdue, anéantie devant une force supérieure.

Si l'homme veut, le long des âges, traverser pour les connaître ces forces supérieures qui l'entourent, il faut qu'il les laisse d'abord agir sur lui, et ce n'est qu'après

les avoir subies dans toute leur intensité qu'il peut espérer les définir, ou du moins — soyons moins orgueilleux — connaître le terme de ses rapports avec elles.

Un être doué d'une vie personnelle et forte, d'une impressionnabilité intense et spéciale, est une des plus grandes forces naturelles, il s'impose comme elles.

Dans ma petitesse, je crois Camille Lemonnier grand parce que je ne peux le définir que comme une force qui avance, une affirmation plus puissante de ce que je suis que ne l'est ma propre vie.

Pourquoi cette impression de puissance se dégage-t-elle de ce « Journal d'une Maman », recueil des évolutions d'une petite arche familiale, tout imprégné d'intimité douce ?

C'est que ce livre contient une étincelle d'idéale maternité, et que ce parfum-là pénètre et grise comme une des plus fortes essences que la terre ait produites.

Et non plus seulement de cette maternité animale dont le soleil enveloppe l'éclosion de toute vie, mais de cette belle maternité, intuitive de toutes les douleurs, de toutes les profondeurs des pauvres hommes, consciente d'avoir engendré l'homme entier, et se penchant pour les calmer sur ses misères d'âme comme sur ses premiers cris de faim.

Peut-être existe-t-il déjà des femmes aussi idéalement mères que les a rêvées l'artiste; mais ces fleurs hâtives sont en avance sur l'humanité, car notre vieille race sort à peine des langes de l'animalité aveugle.

De ces premiers éveils d'une lumineuse bonté, le poète a fait surgir une forme, réalisation vivante d'un rêve que les autres hommes ont vaguement entrevu et passionnément poursuivi.

De ce rêve naîtront des mères, une race entière de mères, car le poète crée. Il crée en nous rendant conscients, en excitant l'humanité par l'image embellie de ce qui croît lentement et mystérieusement en elle; sculptant ainsi, dans l'inconnu des générations à venir, des âmes vivantes qui se mireront dans cette prophétique affirmation, dotant sa race de la Femme qu'il a évoquée.

*L'Arche* place la femme sur un des plus hauts piédestals qu'on lui ait jamais érigés; et cette statue féminine aux contours volontairement imprécis est un des précieux monuments d'art que l'amoureux respect de l'Homme échelonne pour elle, à de rares intervalles, sur la route des siècles.

Elle est là comme le pivot impulsif, comme le lien et le noyau régulateur de tout ce que le temps fait surgir de bonheurs, d'espairs, de faiblesses dans l'Arche familiale, et son action, rayonnant jusque dans l'infini, se synthétise en ce désir si caractéristique de la femme, qui se sent obscurément un centre, en ce désir profond que l'Impulsion qui nous projette dans l'univers positif semble crier depuis le commencement des temps

à travers nous : « Faire que l'humanité soit le prolongement de tout amour ! »

Afin qu'Elle soit plus séduisante encore, il l'a enveloppée de toute la tristesse de la vie roulant sur elle, pendant qu'elle agit simplement sans se savoir si grande. La lutte pour le pain quotidien; des enfants dont toutes les transformations et toutes les crises de croissance morale et physique se dénouent dans son propre cœur; un mari enfant lui-même; la douleur d'une autre âme qui vivait d'elle et qu'elle ne peut plus ensoleiller; la tristesse infinie des êtres qui veulent vivre l'harmonie qui est en eux et qui souffrent sourdement du déséquilibre de leur cerveau emprisonné dans les conceptions d'un siècle enfant, de ce cerveau qui ne parvient pas à prouver la sainteté des choses que toute leur âme, tous leurs plus profonds instincts proclament sacrées; puis toutes les fatalités de l'organisation sociale dont tant de victimes, attirées par ce foyer de bonté, viennent y puiser « un peu de chaleur maternelle »; tout cela pèse sur elle et grandit chaque jour sa religieuse volonté de vivre plus intensément sa vie. « Plus est en nous ! » s'écrie-t-elle dans le touchant et impersonnel orgueil de chacune de ses victoires.

Et la courageuse qui se voulait femme, qui sentait sa paisible et centrale mission d'harmonie, a laissé tomber les feuillets de son journal quand la tristesse l'a prise devant l'impuissance de rendre heureux tous ceux qui avaient besoin d'elle.

« La mort ainsi anéantit l'œuvre admirable d'un cœur qui en vieillissant parut entrer plus avant dans l'harmonie et s'arrêta enfin après avoir touché aux limites de l'effort assigné aux créatures de bonne volonté. »

Mais tous ceux qui l'auront connue, comme tous ceux que « l'Arche » aura réchauffés, sentiront se fondre en eux quelque ancienne ossification; ils sentiront des choses vivantes s'agiter de dessous les bandelettes de momie qu'a roulées autour d'eux un idéal trop étroit; et déjà peut-être en cette présente génération ressusciteront des pitiés et des maternités qu'on croyait mortes.

## LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (1)

### ENCORE QUELQUES PEINTRES

Les impressionnistes tant anciens que nouveaux qui figurent à *la Libre Esthétique* ont précédemment marqué de leur art les diverses expositions des XX. Quelques-uns même — tels Camille Pissarro et Renoir — nous ont enthousiasmé jadis par des envois plus décisivement heureux: Ces maîtres, arrivés pour l'instant jusqu'au public, n'ont plus, liés qu'ils sont aux

(1) Voir *L'Art moderne* des 18 février (*Eugène Grasset*), 25 février (*La Libre Esthétique*), 4 mars (*Quelques peintres*), 11 mars (*Quelques dessinateurs*), 18 mars (*L'Art appliqué*), 25 mars (*Les livres*) et 1<sup>er</sup> avril (*Les sculpteurs*).

marchands, la faculté de disposer comme ils l'entendent de leurs œuvres et leur participation aux Salons se réduit souvent à l'inscription au catalogue de leur nom. Ils disent les tendances audacieuses, la lutte ancienne contre vents et marées, l'inébranlable foi qu'ils eurent en eux et qu'ils imposèrent un jour. Et c'est eux — joignons-y Monet et Manet — que les néo-impressionnistes continuent, appliquant simplement un procédé nouveau à la captation de la lumière et à l'étude des tons et des valeurs.

Il y a entre les peintres d'il y a vingt ans et ceux d'aujourd'hui communauté de but et de visées incontestable. Seul l'emploi des moyens les sépare. La technique de la division du ton ne fut adoptée par Seurat que pour aller plus loin et plus sûrement et plus complètement à travers les chemins déjà ouverts du paysage moderne. Il n'émit que plus tard sa théorie des lignes; il ne se limita que plus tard à ses idées sur la statique et certes, s'il eût vécu, aurait-il, par des modifications et des études successives, dégagé toutes les inconnues qui se hérissaient encore en son système. C'était un esprit de recherches et de trouvailles inépuisable, un des plus sincères et des plus pénétrants de notre temps, un admirable et inévitable maître futur. Il était novateur avec la même aisance que d'autres sont imitateurs, il ne décevait de se transformer, toujours plus net, plus clair, plus pur. Et telle fut sa valeur qu'on a cru que sa mort était la mort de son groupe.

Mais une idée qui réussit à éclore ne sèche pas aussi longtemps qu'elle n'a point accompli au moins un stade d'évolution. Or, l'esthétique néo-impressionniste est déjà trop répandue pour qu'on la puisse étouffer. Elle vivra, mais vivra-t-elle en épuisant tout ce qu'elle contient de force et de sève? L'imposera-t-on, la prouvera-t-on, la défendra-t-on avec des œuvres souveraines?

A *la Libre Esthétique* les toiles néo-impressionnistes ne sont point décisives. On ne lutte point autour d'elles, elles ne passionnent point. Certes, l'exposition de M. Théo Van Rysselberghe profère des qualités de vie et de charme et indique une belle sincérité et un net scrupule d'art, mais cela n'est point assez. Il faut, dans les circonstances difficiles que traverse l'école, des pages d'une hardiesse plus âpre, d'une spécialité plus éclatante, d'une plus importante affirmation. Le néo-impressionnisme, comme toute école, ne peut vaincre que par une suite d'efforts qui se condensent en ce que vaguement on appelle des chefs-d'œuvre. C'est la toujours même loi qui domine toute l'histoire artistique. Il faut se conquérir dans la victoire de son idée. Et cette victoire ne peut point être ajournée indéfiniment, la rénovation incessante de l'art ne donnant que quelques années à chaque bataille pour qu'elle soit ou perdue ou gagnée. Les néo-impressionnistes se trouvent donc dans la nécessité d'être, si je puis dire, des héros. Il leur faut de rapides et nets triomphes prochains. Et la beauté de leur cause et leur intransigeance nous rendent confiants.

Gauguin, qui eut pour compagnon Van Gogh et pour maître — nié peut-être — Cézanne, continue ses admirables explorations en pays barbare et sauvage. Les tons les plus beaux et les plus pleins et les plus riches ornent ses toiles avec une recherche de robustesse et souvent de grossièreté dans le trait. Maurice Denis, que la naïveté et l'art rudimentaire attirent aussi, rêve

de scènes ascétiques ou amoureux et presque pieusement tristes. Une simplification outrée sous prétexte de synthèse nuit à ses œuvres, quelquefois.

Quant à Toorop, artiste d'instinct, à la fois naïf et complexe, il aligne à la rampe *les Trois Françaises*, une œuvre et de recherche et de patience et de perforante et subtile impression. Elle est pour l'art symboliste — les Redon exceptés — la plus importante toile qui se trouve à *la Libre Esthétique*. Les formes en sont délicates comme des floraisons et les traits gracieux comme des lianes. On rêve à tels bas-reliefs thébains où de telles grâces s'épanouissent. La douceur, l'angoisse et la douleur tragique modifient les couleurs et les lignes d'après d'exactes significations d'idées et l'ensemble s'impose minutieux et simple comme un art lointain où l'âme d'un artiste a épuisé ses rêves, fleuris en synthèses.

James Ensor reste un sonore coloriste. Ses *Fraises* ont des exquisités affriolantes de rouges gourmands, son *Chou* possède une nervosité de touche spéciale, son *Icone* est comme un vieux morceau de chasuble, dont l'or, les rouges et les bleus seraient rafraîchis. Tout est en clarté grasse dans cet art, en pureté charnue. Aussi très typiques de l'art d'Ensor se montrent ces *Poissons* et, parmi eux, une raie superbe étalant dans le cadre un pantelant lambeau de l'électrique fraîcheur des mers, une nacrée et transparente chair, ruisselante encore des écumes qu'elle paraît regretter.

Guillaume Vogels aussi se montre beau coloriste dans sa mouvementée *Marée d'équinoxe*.

M. William Degouve de Nuncques a une vision des choses à la fois naïve et bizarre. On dirait d'un primitif allemand, d'un Dürer enfantin. Dans le pays brabançon dont il nous donne les routes plantées d'arbres symétriques, les canaux et les collines, il ne voit ni la douceur grasse du ciel, ni la plantureuse blondeur des champs. Il se sert de cette région comme d'un prétexte à des variations de rêve qu'il exécute minutieusement, avec ténacité, faisant valoir, dans les *Environs de Laeken*, l'étrangeté des bois d'un parc déroulé sur le flanc d'un coteau comme un serpent assoupi, avec un avant-plan solide de labours et de semis où sont jetées des maisonnettes. D'autres fois il devient dramatique et le *Canal* et la *Maison aveugle* pourraient servir d'illustration très belle à quelque conte d'Edgard Poe. Degouve est d'ailleurs un des peintres les plus teintés de littérature et sa songerie littéraire insuffle à son art une subtilité étrange et attirante.

Georges Lemmen expose des portraits et des dessins d'un faire précis et savant et d'un beau caractère. Le portrait du professeur Delbœuf surtout est typique et d'une vie aigüe. Quelques dessins symboliques complètent cet envoi, tout à fait imprévu, des sortes de miniatures à la manière brune, parmi lesquelles un *In memoriam* arrête par sa profonde et pure beauté.

Eugène Laermans est un des « coqs » de *la Libre Esthétique*. Souvent nous avons vanté son art douloureux et puissant qui s'apparente à celui des Meunier, des Millet, des de Groux, de tous ceux qui se sont penchés vers les tristesses des plèbes et ont confessé le cœur tragique du prolétariat.

Que de navrance terrible, en un décor d'angoisse, dans ce *Soir de grève*, dont le drapeau rouge ensanglante un implacable ciel par-dessus les foules mornes,

troupeaux de barricade, en route vers Dieu sait quel massacre de leurs poitrines faméliques!

L'esquisse *Les Emigrants* — un morceau superbe, pareil à quelque Breughel de la misère moderne, paysannerie macabre — s'enfle d'un cynisme mélancolique jusqu'à devenir un poème dramatique de l'amour des rustres pour la glèbe. On perçoit de ces notes passionnées et profondes rappelant celles que Georges Eekhoud fit résonner un jour magistralement dans un morceau littéraire au même sujet que celui de cette page picturale.

La *Tourmente nocturne* de Victor Gilsoul est un décor rudement brossé, avec brio, par un maître de la pâte. L'allure s'en montre saisissante et arrête. La *Kermesse bruxelloise* du même artiste est plus concentrée, plus profonde. La pétillante descente des carrousels, dans des lumières jaunes et rouges, est d'un faire prestigieux; la gaité des lumières foraines prodigue des rayons; toute cette féerie, que vient rosir un feu de Bengale, se reflète sur les maisons du boulevard et paraît vouloir des effets fantastiques jusque dans le ciel nocturne.

Mellery a une exposition d'une tenue admirable, montrant, dans les belles formes graves d'un style classique rajeuni et vivant, des allégories nobles et pondérées, superbement simples et sobres, d'une dignité magistrale et lapidaire. Elles ont les allures des cartons des grands maîtres, mais poussés avec une netteté de lignes, un sens de l'équilibre, une minutie et un scrupule qui sont le signe des natures artistiques puissantes et opiniâtres, ne se contentant pas de l'à-peu-près de l'esquisse, mais qui même dans l'esquisse, dans la préparation d'œuvres destinées à des exécutions grandioses, veulent le soin, la volonté, la haute dignité affirmant le culte très pieux et très respectueux de la forme.

L'aspect de cette série étonnante est d'un calme et d'une cérémonie si majestueuse qu'il a donné lieu, chez certains artistes, à un singulier malentendu. « Mais c'est un académique! » s'est-on écrié. Oui, c'est un académique et l'art académique est un art qui a sa place dans les manifestations variées et nécessaires de l'art, ce fécond serviteur de tous nos besoins, de tous nos appétits, de toutes nos fantaisies intellectuelles. S'il manquait, une place resterait vide dans nos satisfactions avides. Ce qu'il faut bannir, ce n'est pas cela, mais la façon misérable dont, peut-être plus souvent qu'un autre, l'art académique accomplit sa fonction. Cette fois c'est un grand cœur et un vaillant esprit qui le sert et qui y réussit magnifiquement. Est-ce que le gouvernement va enfin lui confier la décoration de quelque monument public ou continuera-t-il à laisser se consommer cette belle vie en projets et en tentatives? « L'âge vient. La mort guette. Il est temps. »

## SOLNESS LE CONSTRUCTEUR

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

*Solness le Constructeur* a été donné mardi dernier à Paris, au Théâtre de l'Œuvre, avec un grand et légitime succès. Les efforts de M. Lugné-Poe et de sa troupe y furent d'autant plus couronnés de réussite, et les amoureux d'art et de poésie leur surent d'autant plus gré de l'entreprise, que les difficultés pour monter le drame

grandiose d'Ibsen, un des plus beaux avec *Rosmersholm* et *les Revenants*, étaient presque insurmontables.

La pièce avait été présentée le matin même au public parisien par un article magistral de Maurice Maeterlinck au *Figaro*.

Me refusant à l'analyser par la raison qu'il faut la lire et que des œuvres de cette envolée-là ne se commentent pas en une colonne écrite à la hâte au sortir d'une représentation, je préfère, sachant qu'elle a dû être jouée à Bruxelles ces jours-ci, m'étendre sur la conférence de M. Camille Mauclair qui la précéda, qui en développa en même temps le sens symbolique et la portée morale.

Mauclair, que les lecteurs de *L'Art moderne* ont appris à apprécier, a fait, et je le dis ici avec loyauté, sans ironie d'aucune sorte, la seule conférence qu'il y eût à faire sur l'œuvre maîtresse, sur l'œuvre-résumé du poète norvégien. Peu servi par une voix sans doute pâle, il a su néanmoins prendre le public dès le début de son discours par la netteté de sa parole et l'intérêt de ses aperçus.

*Solness le Constructeur*, pense Mauclair, est une fable. Toute fable comporte une apparence et une moralité. On trouvera derrière le drame expressément vulgaire et simple qu'écrivit Ibsen tout un drame symbolique sous-jacent, qu'il a essayé de définir après le comte Prozor et d'autres. Le drame de l'homme de génie, rêvant trop haut, tombant de son rêve et mourant.

« Les constructeurs de tours, affirme-t-il, sont vraiment les seuls qui puissent dire : j'ai vécu. Sans crainte du ridicule et de l'opinion, nous irons embrasser la tête morte de ces hommes qui se dévouèrent à leurs idées. »

Suivant Camille Mauclair le génie a une morale, un martyr, une grandeur qui n'ont rien à voir avec ceux des autres. L'homme de génie est au-dessus du droit et du devoir. C'est un bolide irresponsable et grandiose. Laissons-le conduire le monde, et ne le regardons pas comme Kaïa Fosli, comme M<sup>me</sup> Solness avec un sentiment de rancune, comme Ragnar Brovick avec des yeux d'envie.

Ce Ragnar, ce type du jaloux et de l'envieux, est venu voir tomber Solness. Le grand constructeur a le trac, insinue-t-il, et il escompte sa chute imminente. Ainsi tous ceux qui se lèvent au-dessus de la société sont guettés par d'autres jaloux, d'autres envieux, ces bas journalistes qui écrivaient à la mort de Villiers de l'Isle-Adam : « C'est un raté de moins ! » et empêchés aussi dans leurs élans sublimes par ces âmes passionnées, fidèles et rancunières, qui voudraient les conserver à leur amour.

Que les hommes de génie ne s'inquiètent ni des unes ni des autres, eux les véritables lumières des siècles, qu'ils marchent droit leur chemin de gloire, sans nul souci que l'éternelle vérité!

Toutes les personnes qui connaissent *Solness le Constructeur* attendaient avec intérêt la partie de la conférence de Mauclair traitant du rôle véritablement énigmatique de Hilde Wangel. Comment le jeune auteur d'*Eleusis* la comprendrait-il, que dirait-il de cette singulière création du génie norvégien?

« Hilde mène Solness par la main, a dit le conférencier, et vous entendrez crier l'enfant comme si tout l'enfer criait en elle. » Cette Hilde est le démon préféré de Solness, car, ainsi que dit Ibsen, il existe une sorcellerie inexplicable en nous, et nous sommes hantés d'une foule de démons qui nous mènent. Elle est l'imagination du constructeur, sa propre conscience. Que ce démon de Hilde, que cette conscience de l'homme de génie, qui le pousse en avant quoi qu'il fasse, vienne du Paradis ou de l'Enfer, il ne faut pas qu'il en ait peur, il faut qu'il se laisse guider par elle

vers le rêve qu'elle fait flamboyer sans cesse devant ses yeux.

Malheureusement il est d'autres démons, celui, par exemple, que connaissent si bien Maurice Maeterlinck et les tragiques grecs, celui qui incite Hilde Wangel à faire monter Solness sur l'échafaudage, qui montera lui-même avec Solness au haut de la tour, lui fera perdre l'équilibre, le précipitera à terre : le démon de la Fatalité!

Il en est d'autres encore! Ne nous en occupons pas. « Soyons sincères devant nous-mêmes seulement et prenons garde au sot démon. »

Très applaudi, comme je l'ai déjà dit, par un public ardent et jeune, décidé à soutenir de son enthousiasme tout ce qui touche la grande rénovation idéaliste que les bons lutteurs tentent ici, la rénovation qui rendra à l'art le grand et antique domaine que les journalistes et autres naturalistes lui coupèrent, la conférence de Camille Mauclair a très heureusement précédé l'œuvre géniale d'Enrik Ibsen.

La pièce, presque irréalisable à la représentation, et à laquelle il faudrait peut-être souhaiter (je parle sérieusement) des géants comme interprètes, a aussi bien marché que possible au premier acte, le deuxième, malgré le jeu très sobre et puissant de Lugné-Poe, restant obscur, et le troisième, avec son lumineux décor vicil or d'Edouard Vuillard, enlevant les dernières résistances et émotionnant profondément la salle.

Je viens de constater l'effort remarquable de Lugné dans ce rôle écrasant d'Alvardt Solness. M<sup>lle</sup> Wissocq, qui joue Hilde, ne m'a paru, malgré son talent et sa jeunesse, véritablement dans son rôle que vers les scènes de passion de la fin.

Berthe Bady, la nouvelle tragédienne, a composé d'admirable façon et esquissé délicieusement Kaïa Fosli, et M<sup>lle</sup> Marguerite Carlix m'a semblé la vraie M<sup>me</sup> Solness pâle et triste rêvée par le poète. Tous mes compliments à MM. Bullier, Jean Kemm et Jablin.

MAURICE BEAUBOURG

## Exposition de M. Franz Courtens

AU CERCLE ARTISTIQUE

M. Courtens emplit la grande salle du Cercle artistique des œuvres par lui produites ces dernières années. Son exposition témoigne d'un grand labeur. La devise du peintre : *Rust roest*, est bien justifiée. Toutes les saisons tiennent son talent en éveil. Tous les ciels lui prodiguent des inspirations. Il fait se rosir des aurores et s'enténébrer des firmaments de soir. Il peint des matins clairs ou fait crever des nuées en averses noires.

La palette de M. Courtens est connue. Elle est robuste et vaillante. Des tons francs y éclatent avec, parfois, de belles sonorités. Le reproche toujours fait à M. Courtens, c'est d'être trop matériel. On voudrait plus de subtilité en ces paysages solidement maçonnés et trop souvent trop truellés. Les choses ne sont pas vues avec assez de poésie. Le charme réside en la seule pâte, savoureuse ou énergique, et dès lors il s'échappe très vite. Ces toiles ne retiennent pas, ne parlent pas : c'est de la couleur muette. Combien plus profonds, par exemple, les tableaux de M. Heymans, dans lesquels il semble qu'on entende parfois chanter la lumière!

Un autre reproche. Il semble que la belle matérialité de

M. Courtens se fatigue un peu, sans doute à la suite d'une production excessive.

Toutes ces toiles récentes n'ont plus la radieuse santé des premières œuvres du peintre de Termonde. Les impressions ne sont plus approfondies, la facture n'a plus cette mâle amplitude qui a classé M. Courtens parmi les beaux manieurs de la brosse. La couleur elle-même n'est plus constamment ragoûtante et forte et elle s'affaiblit dans maint cadre.

A noter surtout un beau *Marché sur la plage*, plein de robustesse, un *Moulin à Overschie*, empli de saveur, les *Avaries*, riche en couleur, mais que nous eussions voulu plus mouvementé et plus vivant, un *Schiedam* corsé et une *Zélandaise* lumineuse.

## P.-V. GALLAND, décorateur.

En décembre 1892 mourait à Paris, âgé de 70 ans, un artiste d'un immense savoir, d'un talent raffiné, d'une réputation incontestée parmi les esthètes : Pierre-Victor Galland, à la fois peintre, architecte et sculpteur, professeur d'art décoratif à l'École des Beaux-Arts de Paris, directeur des travaux de la manufacture des Gobelins, etc.

Peu connu en Belgique, P.-V. Galland avait eu cependant des rapports suivis avec notre ministère de l'intérieur, lorsqu'il y a quinze ans, le directeur des Beaux-Arts d'alors, Jean Rousseau, lui demanda de diriger les études préparatoires des professeurs qu'il s'agissait de placer à la tête d'une vaste école des arts décoratifs, imitée de celle de South-Kensington. L'idée était fort belle, le projet grandiose, mais la réalisation ne suivit pas, l'avènement d'un nouveau ministère ayant mis à l'ordre du jour des questions, des discussions et des luttes de pure politique où l'art devait sombrer.

Ce qui rappelle Galland au souvenir de ceux qui le connaissent et l'impose à ceux qui l'ignoraient, c'est la merveilleuse exposition que ses admirateurs et ses amis ont organisée au Musée des arts décoratifs de Paris et qui fait courir en ce moment au Palais de l'Industrie tout ceux que lassent des formules ressassées et qui œuvrent pour le triomphe de l'art neuf, indépendant ; les projets, esquisses, maquettes, fragments, compositions, etc., formant un ensemble de 4 à 5,000 pièces, déconcertent le visiteur par la fertilité d'imagination, la variété du savoir et l'habileté de la facture. Ces feuilles de papier sur lesquelles sont consignées les projets de tapisseries, de voussures, des ornements de tout genre, des guirlandes de fleurs et de fruits, n'ont pas d'équivalent dans notre école contemporaine; il semble que Galland ait hérité des aptitudes de Lepautre, de Marot, de Berain, d'Audran ou de Ducerceau, par le brio qu'il déploie dans ses ingénieux agencements et ses enlacements imprévus. Ces épreuves ont dès maintenant une valeur considérable, parce qu'elles constituent non seulement des documents de l'art d'aujourd'hui, mais encore des matériaux précurseurs de l'art de demain : c'est de la quintessence de haute maîtrise.

Les travaux exécutés par Galland sont nombreux et disséminés dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique ; parmi les plus réputés, citons :

*La Prédication de saint Denis*, la superbe composition qui supporte, et c'est tout dire, le redoutable voisinage de la *Sainte Geneviève* de Puvis de Chavannes, au Panthéon.

Le plafond de la galerie des noces à l'Hôtel Continental, représentant *la Naissance, le Triomphe et le Sommeil de Vénus*.

La galerie des fêtes de l'hôtel de ville.

Les dix neuf tapisseries (fleurs et figures) du palais de l'Elysée, qui furent tant admirées à l'Exposition de 1889.

La tapisserie de Henri IV, de la galerie d'Apollon, au Louvre.

Les voussures du palais Vanderbilt, à New-York.

L'étonnante décoration de l'escalier d'honneur du palais du prince Narishkine, à Saint-Petersbourg, où se meuvent, le long des balustrades, à la manière de Véronèse, des seigneurs et de grandes dames en de somptueux atours.

Les motifs décoratifs du palais royal à Stuttgart, les plafonds de l'hôtel du baron de Rothschild, à Londres, de celui du marquis de Guadalcazar, à Madrid, et une foule d'autres travaux du même genre et tous aussi intéressants les uns que les autres.

Les Bruxellois ignorent sans doute aussi qu'au début de sa carrière, Galland fut appelé à Bruxelles pour y peindre les grandes figures en camaïeu du plafond du Théâtre de la Monnaie, composition de facture très libre et d'aspect perspectif fort réussi.

Tous ces travaux, par leur situation dans des propriétés privées, ne sont guère connus que du petit nombre; mais ce qui est accessible à la masse et qui a été fait pour son enseignement, ce sont ces milliers d'études où, plus encore que dans ses œuvres achevées, Galland a mis le meilleur de lui-même, comme si, sentant la vie trop brève pour le labeur énorme qu'il rêvait, il s'était pressé de jeter sur le papier les idées, les germes qui profiteront aux générations futures. Voilà les bijoux qu'il faudrait constamment mettre sous les yeux de nos artistes, de nos décorateurs, de tous ceux que passionne le relèvement de nos industries d'art, tels les promoteurs de la société anonyme *L'Art*.

Or, pas le moindre croquis, pas une photographie d'une œuvre quelconque de P.-V. Galland ne figure à notre Musée des Arts décoratifs du palais du Cinquantenaire; comment expliquer pareil oubli, alors que c'est surtout par Galland qu'il eût fallu commencer et qu'un choix varié de ses dessins s'imposait surtout pour former le noyau de semblable collection publique. Il me suffira, sans doute, de signaler cette inexplicable lacune aux zélés conservateurs du Musée et surtout à notre très éclairé Ministre des Beaux-Arts, pour que tous cherchent sans retard à faire entrer Galland dans cette intéressante galerie où figurent Puvis de Chavannes, Carrier-Belleuse, Baudry, Blanc, Flameng, etc.

Une occasion unique, la dernière, va se présenter à bref délai; malgré son succès, l'exposition du palais de l'Industrie fermera le 15 avril, et les 18 et 19 courant les hasards d'une vente publique disperseront les croquis, études et projets du maître décorateur. Nous insistons auprès de notre Ministre des arts, M. J. de Burlet, pour qu'il délègue à cette exposition et cette vente un des conservateurs du Musée avec mission de rapporter une brassée de cette précieuse floraison d'art qui sera, une fois installée, une fête pour les yeux en même temps qu'un enseignement varié et complet pour ceux que préoccupe le décor moderne. Il serait vraiment déplorable que, faute de quelques milliers de francs, on laissât, sans lutte, le *South-Kensington*, le Musée de New-York et les *Kunstgewerbemuseums* de Berlin, Munich, Vienne, etc. se partager ces sanguines, fusains et aquarelles qui valent autant et plus que bien des tableaux de notre Musée. L'heureux choix d'acquisitions du Gouvernement à la *Libre Esthétique* nous permet d'espérer la réalisation de ce souhait.

J. B.

## RESPECT AUX ARBRES (1)

LETTRE OUVERTE A M. LE BOURGMESTRE DE GAND

J'étais, il y a quelques jours, dans la grande et antique cité que vous administrez, Monsieur le Bourgmestre. J'ai passé sur la place d'Armes et me suis reposé au café des Arcades. J'avais vue sur le quadrilatère à double rangée de jeunes ormes (quinze ans à peine) qui forme cadre autour du terre-plein, promenade du dimanche au son de la musique, pour vos administrés.

Deux bûcherons, à jambières de cuir, à gros souliers armés d'éperons d'acier, la cognée passée dans la ceinture, grimpaient aux troncs, dirigés par un troisième, au même aspect sylvestre et sauvage, resté sur le sol pour leur crier des ordres. Et ils se sont mis à cogner, à hacher, à couper, jonchant la promenade de rameaux innocents et de belles branches saines, tombant éplorées en écrasant lamentablement leurs brindilles. Les belles têtes touffues s'écimaient, les élancements prometteurs de verdure étaient mutilés, les arbres attaqués prenaient un à un l'aspect triste et hideux d'êtres infirmes et décharnés. Leur jeunesse, leur vigueur s'abolissaient: ils apparaissaient comme une assemblée de bossus, de borgnes, de manchots.

Est-ce que ces stupides horreurs se font à votre connaissance? Et comment comprendre que dans une ville populeuse et se piquant d'art, personne ne proteste contre ces iconoclasties? Il y avait au café des Arcades des jeunes gens à petite moustache et à raie crânienne irréprochable, des bourgeois pansus et glabres, qui fumaient, sirotaient des grenadines ou des mazagrans. Le massacre se faisait là, près d'eux. On entendait les chutes. Pas un ne se souciait de l'exécution de ces pauvres arbres amis, ornement de leur cité et grâce des monotones hôtels, symétriques, blancs et mornes, qui font à la place d'Armes une si plate enceinte.

Pensez, Monsieur le Bourgmestre, que ces émondages idiots n'ont d'utilité que dans les coupes réglées où les arbres sont élevés pour devenir des planches et sont traités comme végétaux de rapport. Mais quand ils n'ont d'autre but que l'ornement, il n'y faut pas toucher. A Bruxelles, M. Bus, à jamais louable pour cela, a défendu qu'on enlevât aux ormes des boulevards autre chose que le bois mort. D'année en année, leur splendeur augmente comme s'ils étaient reconnaissants de cette respectueuse tranquillité qu'on leur laisse. Ils n'ont plus cet aspect tortueux et difforme que donne le bûcheronnage stupide.

Il y a deux années, *l'Art moderne* a adressé une requête analogue à votre collègue de Bruges. Là aussi, on taillait, on ébranchait les verdure des promenades tracées sur les anciens remparts. Il a été fait droit à notre humble prière: on laisse faire la Nature, on laisse la végétation se tirer seule de l'œuvre de grâce et d'ombre qui lui est départie. Ah! certes, elle est la meilleure jardinière et il ne faut pas la mettre sous le joug des lourdauds brutaux à jambières de cuir.

Les ormes de la place d'Armes sont d'une belle venue. Ils tendent vaillamment dans les airs les faisceaux déliés de leurs branches, en artistes inconscients, mais sûrs. Ne troublez pas leur mystérieux et harmonieux travail. Renvoyez désormais aux bois de rapport cette escouade de malfaiteurs qui les tourmentent. Le mal qu'ils ont fait cette année sera bientôt réparé.

Ecoutez comment Ronsard parlait de ces amis ombreux qui

(1) Voir *l'Art moderne* des 26 juillet 1891, 4 septembre 1892 et les numéros 20, 28, 30 et 48 de 1893.

mettent leur verdure pacifiante dans le gris de la vie. Il les traitait comme saint François d'Assise les oiseaux : *Aves fratres mei, sorores meæ arundines.*

#### CONTRE LES BUCHERONS DE LA FOREST DE GASTINE

Quiconque aura premier la main embesognée  
A te couper, Forest, d'une dure congnee,  
Qu'il puisse s'enfermer de son propre baston,  
Et sente en l'estomac la faim d'Erisichthon,  
Qui coupa de Cérés le chesne vénérable,  
Et qui, gourmand de tout, de tout insatiable,  
Les bœufs et les moutons de sa mère esgorgea,  
Puis pressé de la faim soy-mesme se mangea :  
Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,  
Et se dévore après par les dents de la guerre !

Escoute, Bûcheron, arrête un peu le bras :  
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;  
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force  
Des Nymphes qui vivoient dessous la dure escorce ?  
Sacrilège meurtrier ; si on pend un voleur  
Pour piller un butin de bien peu de valeur,  
Combien de feux, de fers, de morts, et de déesses  
Mérites-tu, meschant, pour tuer nos Déesses ?

Adieu vieille Forest, adieu testes sacrées,  
De tableaux et de fleurs en tout temps révérees,  
Maintenant le desdain des passans allerés,  
Qui bruslez en l'Été des rayons éthérés,  
Sans plus trouver le frais de tes douces verdurees,  
Accusent tes meurtriers, et leur disent injures !  
Adieu chesnes, couronne aux vaillans citoyens,  
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,  
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre ;  
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sçu recognoistre  
Les biens recens de vous, peuples vrayment grossiers,  
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers !

#### CONSERVATOIRE DE LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Ce n'est point la science musicale de César Franck, la perfection de style, la richesse de l'orchestration, la merveilleuse ordonnance de l'œuvre, sa pleine polyphonie qui transportent dans les *Béatitudes*; de qualité supérieure est notre admiration. Ce qui émeut, c'est la profondeur du sentiment religieux dont l'œuvre resplendit, c'est sa simple et haute éloquence.

On ne s'attache pas spécialement à telle partie; dans l'ampleur de sa sérénité, l'œuvre entière enveloppe et pénètre de la foi généreuse qui l'anime. Pas d'élégante religiosité, point de mysticisme maladif, mais une saine, une robuste conviction qui se répand, bienfaisante, en accents sublimes d'une inéluctable force de persuasion.

César Franck a trouvé l'expression du plus pur christianisme; ses *Béatitudes* resplendent de la claire beauté des divines paroles qui l'ont inspiré; l'âme y puise d'indulgentes bontés, d'infinies consolations, une apaisante aspiration à la charité.

Il semble que l'on revienne meilleur de pareilles auditions, et l'on souhaiterait pour le bien de tous que tous ceux qui décorent la salle et devraient y être pour entendre, veuillent bien écouter.

Et maintenant que M. Radoux et ses farouches admirateurs, qui — en croire une lettre de protestation contre notre dernière correspondance — ne souffrent la plus bienveillante et la plus justifiée des critiques, nous permettent de remercier et de féliciter le directeur de notre Conservatoire d'avoir mis sur pied les *Béatitudes*.

L'exécution fut bonne. L'orchestre et les masses chorales ont eu de la correction, de l'ensemble, parfois même de l'élan. Nous pourrions désirer une touche plus délicate, mais ce serait peut-être beaucoup demander.

M<sup>lles</sup> Julie de Cré, Lignière, Marguerite Radoux, Demarteau, MM. Demest, Henry Fontaine, Forgeur ont, chacun avec de particulières qualités, chanté les soli.

Il faut marquer d'un trait spécial la rare diction, le style large, l'accent de pénétrante et sereine conviction de M. Auguez, des Concerts Colonne, qui a interprété de façon tout à fait remarquable la « Voix du Christ ».

#### PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Sixième liste d'acquisitions (1) :

J. ENSOR. *Fraises*. — *Pot bleu*. — A. BOCH. *Marguerites*. — H. DE TOULOUSE-LAUTREC. *Jane Avril*. — *Caudieux*. — *Bruant*. — L. DANSE. *Princesses abandonnées*. — G. PISSARRO. *Le Port de Ramsgate; effet de neige*. — *Saint Julien, d'après Flaubert* (cauforte). — H. PAUL. Suite de lithographies (4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> exemplaires). — F. VALLOTTON. Suite de gravures sur bois. — H.-G. IBELS et H. DE TOULOUSE-LAUTREC. *Le Café-concert*. — DALPAYRAT et LESBROS. *Cendrier rouge*. — *Vase au lézard*. — E. MATTEWS et J. LANE. *Renaissance* (W. Crane). — Poésies de Lord de Tabley (Ch. Ricketts). — P. DU BOIS. Chandelier en étain (8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> exemplaires). — Chandelier en cuivre (4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> exemplaires). — Haut relief en staff (commande). — Portraits d'enfants (commande). — G. SERRURIER. Ameublements, papiers peints, décoration. — AUG. DELAHERCHE. Vase bleu (grès flammé). — EMILE CLAUD. *Diguettes fleurie*. — CH. VAN DER STAPPEN. Médaillon. — Médaillon (commande). — *In memoriam* (commande).

Le Quatuor Ysaye se fera entendre le 15 avril à la dernière séance de musique de chambre donnée au Conservatoire par l'Association des professeurs d'instruments à vent. Le programme, exceptionnellement intéressant, comprendra le Quatuor à cordes de César Franck, l'Octuor de Schubert pour archets et instruments à vent, les *Luetini* de B. Godard pour deux violons (M. Ysaye et M<sup>lle</sup> Irma Sethe).

Le prochain concert de l'Association des artistes musiciens est fixé au samedi 21 courant, à 8 heures du soir, au Théâtre de la Monnaie. Il aura lieu avec le concours de Sarasate et de M<sup>lle</sup> Bertha Marx.

La vente de la collection Théodore Duret, à Paris, a produit 158,885 francs. Il y avait 42 toiles.

Citons quelques prix :

MANET. *Chez le père Lathuile*, 8,000 fr.; *Le Repos*, 11,000; *Le Torero saluant*, 10,500; *Le port de Bordeaux*, 6,300; *La jeune fille au chapeau noir*, 5,100; *Portrait d'Albert Wolff*, 700.

DEGAS. *Danseuses à la barre et assises*, 7,500 fr.; *Chevaux de courses*, 7,100; *Danseuses*, 1,800; *La conversation*, 4,900; *Chevaux de courses*, 1,400; *Danseuse à sa toilette*, 800; *Femme au bain*, 720.

CLAUDE MONET. *Les Dindons*, 12,000 fr.; *La Chasse*, 8,000; *La Cabane (Sainte-Adresse)*, 4,650; *Canal en Hollande*, 5,500; *Femme couchée dans l'herbe*, 5,100; *La Seine à Vetheuil*, 7,900.

CAMILLE PISSARRO. *Le Printemps*, 1,500 fr.; *La Gelée blanche*, 1,500; *Rue de village*, 920; *Anes au pâturage*, 1,500.

M<sup>me</sup> BERTHE MORISOT. *Jeune femme au bal*, 4,500 fr.

RENOIR. *Buste de femme*, 4,900 fr.; *Jardin à Fontenay-aux-roses*, 3,000; *Jeune soldat*, 500.

SISLEY. *La Seine à Marly*, 1,550 fr.; *La Tamise à Hampton-Court*, 1,350; *Effet du soir*, 1,100.

PUVIS DE CHAVANNES. *Le Rêve*, 9,100 fr.

WHISTLER. *Nocturne*, 4,000 fr.

(1) Voir *l'Art moderne* des 25 février, 4, 11, 18, 25 mars et 1<sup>er</sup> avril 1894.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Étude de M<sup>e</sup> DE ROECK, notaire à Bruxelles, rue de Laeken, 20.

Le notaire DE ROECK vendra publiquement le mardi 17 avril et  
jours suivants, à 1 h. 1/2 de relevée, en la maison rue du Nord, n<sup>o</sup> 42,  
à Bruxelles, les magnifiques collections

## D'OBJETS D'ART, ANTIQUITÉS

TABLEAUX ET LIVRES RELIÉS

réunies par M. Schavye, relieur de S. M. le Roi et de S. A. R. le  
comte de Flandre.

Catalogues en l'étude.

Exposition le samedi 14 avril, de 10 h. à midi et de 2 à 5 heures.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LE VOYAGE D'URIEN, par André Gide. — RÉDEMPTION, par Cesar Franck. — L'ŒUVRE DE CÉSAR FRANCK. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Soirées perdues*, par Willy. *Rythmes et Rires*, par l'Ouvreuse du Cirque d'Été. *Par les Routes*, par Joseph Desgenêts. *Un Père de l'Eglise*, par Roger de Goeij. — ACCUSÉS DE RECEPTION. — À PROPOS DU « MORT. » — AU THÉÂTRE DES GALERIES — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

## LE VOYAGE D'URIEN

par ANDRÉ GIDE (1)

« Je crois nos âmes très mystérieuses, dit M. André Gide, peut-être qu'elles sont heureuses et que nous ne le savons pas (2)! »

C'est à la recherche de tout ce que nous ignorons de nos âmes et de ce bonheur qui dort sans doute au fond de nous, que vont les voyageurs de ce voyage d'une tristesse énigmatique et solennelle.

Chez M. André Gide, la tristesse est religieuse. On dirait, en usant d'une expression de Maeterlinck, que « son âme n'a pas encore souri, » tant le mystère l'occupe. Il apporte à la vie une ardeur sacrée.

(1) Un volume paru à la librairie de l'Art Indépendant, à Paris, illustré par MAURICE DENIS.

(2) *Les Poésies d'André Walter*.

On se souvient des *Cahiers d'André Walter* dont on a signalé ici l'apparition anonyme il y a quelques années (1). Dans ces cahiers de journal intime, le cahier blanc et le cahier noir, c'est une lutte violente pour dégager des brumes la passion.

Qu'est-ce donc qui nous pousse à rechercher les causes et nous tient dans un état d'oppression jusqu'à ce que, un peu de cette chaleur d'âme s'étant changée en lumière, nous soyons délivrés, pour ainsi dire, de l'excès de nous-même?...

N'est-ce pas un tel état de crise qui produit les plus belles exaltations? et chez un homme qui ne se cloître en aucune doctrine, songez à ce que sera l'expansion libre, l'aplanissement d'une telle ardeur aux régions fraîches et sous le climat pur de la pensée.

Ne disons pas que la crise est résolue dans *le Voyage d'Urien*, car un poète de la puissance de M. Gide ira au delà, mais déjà on assiste à une ascension lente et pacifiante du cœur, et le sensible et l'intellectuel se réharmonisent dans ce livre au point d'en faire une transfiguration de la vie.

Au fronton du volume le nom de M. André Gide s'accôte à celui de M. Maurice Denis, un jeune peintre dont on a vu des tableaux aux XX et à *la Libre Esthétique*. Comme les pèlerins de la fable, mêlant leurs

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, p. 171.

pensées et leurs courages, le peintre et l'écrivain ont communiqué en cette œuvre-ci. Les évocations graphiques de M. Denis approchent intimement le texte; elles en annoncent les pensées. Dès que nous ouvrons le livre elles retiennent nos regards. Elles sont comme les ombres projetées du livre au seuil des pages où leur geste fidèle nous conseille de nous arrêter et d'écouter.

Urien, « hanté d'un désir de voyage, repoussant dans le passé sa rêverie consumée », est descendu rejoindre ses compagnons. Ils se sont embarqués pour le pôle. Le vaisseau fabuleux qui les emporte, « laissant derrière lui le port, les jeux et le soleil tombé, s'est enfoncé dans la nuit vers l'aurore. » Et voici qui montre leur disposition d'esprit à l'entrée du voyage :

« Nuit sur mer; — nous avons causé nos destinées  
Nuit pure; *l'Orion* vogue entre des îles; — la lune  
éclaire des falaises; — des récifs bleus se sont montrés;  
le veilleur les a signalés; le veilleur a signalé des dauphins;  
ils jouaient au clair de lune; près des récifs ils ont plongé  
pour ne plus reparaitre; les roches bleues luisent faiblement  
sous les flots. Des méduses illuminées montent s'épanouir à  
l'air nocturne lentement de la mer profonde, fleurs des mers  
remuées par les flots. Les étoiles rêvent. Nous, penchés à  
l'avant du navire, près des cordages et sur les flots, tournant  
le dos aux équipages, aux compagnons, à tout ce qui se fait,  
nous regardons les flots, les constellations et les îles. —  
Nous regardons passer les îles, disent les hommes du bord  
qui nous méprisent un peu, lorsqu'en se regardant ils oublient  
qu'eux sont les passagers et que ces choses-là demeurent —  
pareilles derrière notre fuite.

« Aspects changeants des massifs de falaises, et les promontoires allongés qui chavirent — berges! métamorphoses des berges — nous savons maintenant que vous restez; c'est en passant que l'on vous voit passantes, et votre aspect change par notre fuite malgré votre fidélité. Le veilleur de nuit signale des navires. Nous, penchés sur les flots depuis le soir jusqu'au lever du jour, nous apprenons à discerner les choses qui passent entre les îles éternelles. »

Ainsi, pénétrés de la gravité de leur entreprise et taciturnes devant la mer, Urien et ses compagnons voguent vers leur avenir. Mais ils avancent à travers un océan de désirs et, à peine en ont-ils franchi les premières latitudes, que leurs visages se lèvent à l'ombre d'une profonde souffrance. Ils côtoient des rivages enchanteurs où le navire fait de fréquentes escales et, à chaque fois, les matelots reviennent à bord plus fiévreux et troublés. Le tableau de leurs nuits d'insomnie, nuits de torturantes délices où « ils se tordent de désir » fait songer à certains nocturnes des *Cahiers d'André Walter*, et c'est ici que ce voyage vers des communions suprêmes évoque les moralités légendaires de *Lohen-*

*grin* et du *Vaisseau-fantôme* symbolisant l'attachement de la pensée à la terre.

S'il est pitoyable de ne pas croire jusqu'au bout comme cette petite Elsa dont l'impatiente curiosité brise la foi, il est douloureux de donner à croire sans trouver le cœur fidèle où reposer le rêve errant. C'est ce qui fait la mélancolie de Lohengrin quand il va pour reprendre son voyage vers le Graal.

C'est un perpétuel départ.

La scène des adieux se fait moins déchirante à mesure qu'on dérive et que les voix s'éteignent, les voix de la rive et le geste précipité des mouchoirs pleins de larmes qui battent le ciel comme des ailes jusqu'à ce que le soir tombe et les endorme. Mais, alors, se sentant bien seule, la pensée s'avoue sa lassitude et regrette la douceur de ce qu'elle a laissé derrière elle et, pour peu que le ciel soit sombre ou qu'une langueur en descende, il lui semble qu'elle ne pourra pas aller jusqu'au bout du voyage :

Ces chères mains qui furent miennes  
O ces mains, ces mains vénérées,  
Leur ombre fraîche sur mes yeux,  
Leur silence sur mes pensées !

De ces vers, écrits naguère par André Walter, Urien et ses compagnons se souviennent et leur âme s'abrite en ce souvenir, y cherchant des forces pour résister aux tentations qui les assaillent pendant la traversée de « l'océan pathétique ».

La passion qu'ils croyaient épandue et perdue dans cette immensité, se ramasse pour des retours dangereux. C'est un remous de l'eau qui se déchire à quelque roc dans les fonds; la clameur isolée d'une vague sous le navire qui tangue, clameur folle des flots légers qu'un désir a trop rapprochés du bord et, craignant d'avoir le vertige, ils se cramponnent au garde-fou : la vague, crêtée d'écume bruissante, passe en course furieuse à leurs pieds et va se dérouler au loin.

Ils se sont tenus. Ils se sont raidis. Ils ont eu la sensation de leur force. Ils ont remporté sur eux-mêmes une grande victoire. Mais quel vide elle leur laisse ! Les tentations ont passé, le calme est venu; mais un calme si morne que c'est presque la mort. « Sur les soleils décolorés tombent les cendres du crépuscule et les petites pluies de l'ennui sur les grands souffles du désir. »

Ce n'est pas ce qu'ils espéraient de leur effort. Se seraient-ils trompés? auraient-ils mal gouverné? Ils ne voulaient certainement pas l'ascétisme. Ils ne s'étaient pas enfermés; ils ne s'étaient pas détournés. Ils allaient généreusement vers le but à travers toutes les apparences désirables et, sans vouloir s'y arrêter parce qu'ils *devaient* aller au delà, ils ont pourtant éprouvé le réconfort du climat. Les apparences luxurieuses leur nourrissaient l'imagination.

Maintenant, ils regrettent d'être allés au delà, puisque

leur âme brisée par une résistance excessive tombe dans l'inertie.

En négligeant la passion, ils se sont dépouillés de toute sensibilité. Ils ont quitté l'océan pathétique pour le fleuve d'ennui. La petite pluie froide du spleen les pénètre.

Heureusement, ce n'est que l'ennuagement d'une métamorphose.

Quand l'esprit se retire du monde extérieur, la vie, d'abord, paraît glacée et nous savons que le prime aspect d'un tableau, les premières pages d'un livre offrent de la froideur quand le tableau et le livre sont profonds.

Le fleuve où vogue Urien est profond.

Tandis qu'il en regarde fuir l'eau sous le bateau, l'eau, tout à coup, se plisse, s'entr'ouvre en rideau et, du fond de ce fleuve qui ne semblait recéler que le vide, l'image des voluptés remonte vers lui, renversée en mirage. La vie s'est transposée.

A cette minute vraiment commence le voyage. Ils ont trouvé les passes vers le monde absolu où résonne l'accord humain et la dernière partie du livre, à travers des paysages de pureté ardente, est comme le cantique des cantiques de la pensée. Ne voulant plus pour guide que leur exaltation, ils s'enfoncent vers ce pôle inexploré de la vie dont le magnétisme les affole et alors l'illusion, Ellis, le cher fantôme de vie, la voyageuse étrange qu'ils avaient abandonnée boudeuse et malingre sur les berges du fleuve, revient, belle de toute son âme, avec une tendresse chaste vers Urien et lui parle :

« Urien, Urien, triste frère, que ne m'as-tu toujours rêvée! — Souviens-toi de nos jeux de jadis. Pourquoi voulus-tu, dans l'ennui, recueillir ma fortuite image? Tu savais pourtant bien que ce n'était pas l'heure et que ce n'était pas dès là-bas que posséder était possible. Je t'attends au delà des temps où les neiges sont éternelles; ce sont des couronnes de neiges et plus de fleurs que nous aurons. Ton voyage va finir, mon frère. Ne regarde plus vers jadis. »

C'est sous l'empire de ces paroles d'annonciation qu'ils reprennent leur marche pénible jusqu'à ce qu'ils arrivent au mur de glace qui borne l'intelligence à l'infini. Ils y trouvent le corps d'un désespéré qui est mort là, emprisonné dans sa pensée et n'ayant rien compris. Peut-être qu'il est mort parce qu'il avait cessé de croire en lui. Ceux qui n'ont pas perdu la force naturelle qu'on appelle la foi ou l'amour verront encore d'autres contrées. Mais, pour l'instant, ils sont bien las et ils s'occupent seulement à cette pieuse besogne de transporter le cadavre inconnu sur la rive attendue, au delà du mur de glace, au bord d'un lac apathique où ne souffle aucun vent. On y trouve, à défaut *du ciel qu'on rêve*, le repos et l'oubli.

Je viens de faire la paraphrase du *Voyage d'Urien*; j'ai essayé d'en raconter les faits spirituels et leur mélodieuse gradation, d'en raconter la pensée. Mais, peut-être, m'entraînant à ma propre pensée, l'ai-je fait d'une façon infidèle. Mettons que j'ai partagé ici l'impression d'une lecture et que peut-on donner de plus à propos d'œuvres en présence desquelles ce qu'on appelle ordinairement *la critique* grimacerait misérablement. On parle d'une œuvre d'art pour dire qu'on a éprouvé une joie nouvelle en y entrant et comment pendant un instant de l'esprit on y a vécu. Je ne pourrais pas raisonner cette communion.

Je pense que personne n'a traduit en un livre d'une aussi harmonieuse composition, par un langage tellement simple et merveilleux pourtant comme un musical langage de songe, tous nos silences, nos gestes d'ombre et la musique des appels mystérieux du fond de nous-même. Les figures qu'on y voit sont des figures colorées de la substance de la vie, des physionomies d'âmes, des âmes apparentes et elles expriment plus intensément que telles incarnations positives, le pathétique du drame humain.

HENRY MAUBEL

## RÉDEMPTION

par CÉSAR FRANCK

### Première exécution aux Concerts populaires.

« Ce fut un pur artiste que César Franck. En des jours où tant d'autres n'existent que pour la réclame et par la réclame, font publicité, succès et argent de leurs œuvres les plus dépourvues de valeur, de leurs déplacements, de leur santé, de leurs bonnes fortunes; où des maîtres, des hommes du moins qui auraient pu mériter ce nom, luttent de cabotinages et de bassesses, Franck demeura probe, inattaquable, fièrement voué aux plus ingrats labeurs, passionné pour son art et pour son art seul. Il voulut ignorer les préférences de la foule, les engouements des dilettantes, plus injustes peut-être que la foule. Et les eût-il connus, il se serait peu soucié de les satisfaire. Il vécut, hors du monde, étranger à la curée des appétits, et les compositeurs en quête de bravos, ceux qui exploitent la Muse et la contraignent de se prostituer à tous, n'eurent pas assez de dédains, de railleries, de pitié méprisante pour ce pauvre de génie. »

Ainsi parle Willy, l'impitoyable railleur, l'ironiste indémontable, devenu subitement, à la seule évocation du nom de Franck, grave, respectueux et enthousiaste (1).

C'est qu'il est impossible de songer au maître de Liège sans qu'aussitôt montent aux lèvres des paroles d'admiration et de reconnaissance.

Pure et candide figure de musicien, Franck a traversé notre époque comme un Fra Angelico de la mélodie, enfermé dans la tour d'ivoire de ses rêves, enveloppé de silence et de paix mystique. Ses œuvres, à peine les entendit-on de son vivant. Une

(1) *Rythmes et Rires*, le volume paru hier, et dont nous publions ci-après le compte rendu.

douzaine de disciples, au plus, en pénétrèrent l'intimité, s'enflammèrent au charme de leur inspiration ingénue, firent au compositeur un cortège d'intelligences et d'aspirations qu'il éleva jusqu'à lui par le commerce le plus doux et le plus tendre.

Et voici qu'un peu de justice lui est rendue. Liège, sa ville natale, a fait entendre, il y a quinze jours, les *Béatitudes* qu'il n'eut jamais la joie d'écouter dans leur ensemble. Bruxelles, à son tour, a célébré sa gloire en exécutant ce merveilleux chant de pardon et de pitié, *Rédemption*, qui suffirait à lui assurer une place entre les plus grands parmi les grands. Dernièrement, l'intelligente initiative de M. Léon Jehin faisait connaître au public de Monte-Carlo son drame lyrique, *Hulda*, et la petite salle du Casino s'étonna de voir son public habituel de rastaquouères, d'oisifs et de filles augmenté d'un contingent inattendu d'artistes, d'hommes de lettres, de critiques avisés.

Après les prestigieuses auditions de ses œuvres de musique de chambre que donna, à Bruxelles et à Paris, le Quatuor Ysaye, les grandes compositions lyriques de César Franck pénètrent peu à peu dans la foule. L'impression qu'elles provoquent montre combien ceux qui furent ses premiers défenseurs avaient raison de vanter son génie. On avait pu déjà, en des auditions restreintes, réduites aux ressources du piano et de chœurs modestes, aux concerts des XX et de la Maison du Peuple, apprécier divers fragments de l'oratorio que les Concerts populaires ont, enfin, intégralement restitué. Cette fois l'œuvre est apparue radieuse, d'une beauté idéale en son inspiration élevée et large, d'une limpidité qui la place au niveau des chefs-d'œuvre d'autrefois.

César Franck, on l'a dit avec raison, pourrait être défini : un Jean-Sébastien Bach qui aurait entendu *Parsifal*. Ce qui frappe dans son écriture, c'est l'austérité classique de la forme alliée à la richesse et à la variété du vêtement harmonique. Il n'y a pas une hésitation dans le développement de ses claires inspirations. La phrase est ample, d'une rare pureté ; elle semble le reflet d'une conscience tranquille, d'un esprit calme, équilibré, et rien ne peut rendre l'impression de suprême quiétude qu'elle procure. On ne concevrait pas que de telles œuvres eussent été écrites de nos jours, n'étaient l'enharmonie fréquente et les modulations imprévues qui portent la griffe d'un musicien moderne.

*Rédemption* a reçu une interprétation excellente. M<sup>lle</sup> Marie Lafargue a chanté d'une fort belle voix, avec un style soutenu et une finesse d'expression remarquable chez une débutante, les deux airs de l'Archange, tous deux d'une suavité et d'une émotion rares. Le Choral mixte, qui, lui aussi, débutait aux Concerts populaires, a donné du relief et de l'accent aux chœurs. Les voix des femmes surtout sont distinguées et font espérer que la nouvelle association pourra, quand les voix d'hommes seront plus nombreuses, rendre de réels services à l'art. L'orchestre, sous la direction de M. Joseph Dupont, a exécuté avec un sentiment délicat des nuances et un ensemble parfait l'admirable symphonie qui sépare les deux parties de l'œuvre.

Celle-ci contient aussi, malheureusement, une partie déclamée qui nous a valu, de la part de M. Albert Lambert (de la Comédie-Française, s'il vous plaît !) une récitation froide, emphatique et creuse. La musique de *Rédemption* n'a vraiment rien à gagner à cette intrusion de la parole. Mais, quoi ? C'est écrit comme cela.

Des fragments du troisième acte des *Maîtres-Chanteurs*, joués avec un bel entrain, complétaient le programme, qui a valu aux artistes de vifs applaudissements et à M. Dupont une véritable ovation.

## L'ŒUVRE DE CÉSAR FRANCK

Il n'existe guère de monographies de César Franck. M. Alfred Ernst lui a consacré, dans la *Grande Encyclopédie* (tome XVII), une étude biographique assez étendue. Le seul ouvrage spécial qu'il cite sur l'auteur des *Béatitudes* est une brochure in-18 de M. Arthur Coquard, parue à Paris en 1891. On nous saura gré de donner ici une liste à peu près complète de ses compositions, dressée par M. Ernst avec la collaboration de M. Georges Franck, le fils du maître défunt. Cette liste est vraiment formidable, et l'on demeure confondu à la pensée qu'un tel labeur soit à peine connu.

Nous mettons hors pair, dans cette nomenclature : le *Quatuor à cordes* et le *Quintette* (joués par le Quatuor Ysaye aux concerts des XX et de la *Libre Esthétique*), les *Béatitudes* (jouées à Liège le 31 mars dernier), *Rédemption* (jouée le 8 avril au Concert populaire), la *Symphonie* (jouée aux Concerts d'hiver) et la *Messe solennelle*.

Mais à côté de cela, quel art profond, émouvant, digne des plus grands maîtres dans le *Prélude, choral et fugue*, dans le *Prélude, arioso et final*, dans les *Variations symphoniques*, dans la *Sonate pour piano et violon*, dans la plupart des compositions appartenant au répertoire de la musique sacrée !

Ceci dit, voici la liste :

**Œuvres pour piano :** *Eglogue* ; duo à quatre mains sur le *God save the queen* ; *Grand caprice* ; *Ballade* ; quatre mélodies de F. Schubert ; trois *Fantaisies* ; *Fantaisie sur deux airs polonais* ; *Prélude, choral et fugue* ; *Prélude, arioso et final*.

**Œuvres pour orgue :** Cinq pièces pour harmonium ; *Quasi Marcia* ; Quatre motets ; Petit offertoire ; Grande pièce pour orgue (inédite) ; Premier grand recueil composé de six pièces : *Fantaisie, Grande pièce symphonique, Prélude, fugue et variations, Pastorale, Prière, Final* ; *Prélude, fugue et variation* pour piano et orgue ; *Andantino* ; Deuxième grand recueil, formé de trois pièces : *Fantaisie, Cantabile, Pièce héroïque* (le *Cantabile* a été publié à part avec arrangement de M. Charles Bordes pour violon, violoncelle, orgue et piano) ; Soixante-trois pièces d'harmonium ; Trois grands chorals ; Dix-sept pièces d'harmonium (inédites) ; Six pièces d'harmonium (inédites) ; un grand nombre de pièces, fragments, esquisses, motifs, etc. (inédits) ; divers arrangements d'œuvres de Mozart, Mendelssohn, etc. ; un arrangement inédit d'une étude d'Alkan pour orgue et quatuor ; trois livres d'arrangements, de préludes et de prières d'Alkan pour le grand orgue.

**Mélodies :** *L'Ange et l'Enfant* ; *Souvenance* ; *Aimer* ; *S'il est un charmant gazon* (inédite) ; *Robin Gray* ; *L'Emir di Bengador* ; *Ninon* ; *Le Sylphe*, avec accompagnement de violoncelle ; *Rose et Papillon* ; *Lied* ; *Le Mariage des Roses* ; *Paris*, hymne avec orchestre ; *Nocturne* ; *Le Vase brisé* (inédit) ; *La Procession*, avec orchestre ; *Les Cloches du soir*.

**Duos et chœurs :** *La Vierge à la Crèche* ; *la Chanson du Vannier* ; *L'Ange gardien* ; *Aux petits Enfants* ; *les Danses de Lormont* ; *Soleil*.

**Musique de chambre :** Trois grands trios pour piano, violon et violoncelle ; Quatrième trio pour piano, violon et violoncelle ; *Andantino quieto* pour violon, avec accompagnement de piano ; Solo de piano avec quintette sur des motifs de *Ruth* ; Quintette pour piano et cordes ; Sonate pour piano et violon ; Quatuor à cordes.

**Musique sacrée (1) :** *O Salutaris* (inédit) ; *Tantum ergo* ; *Ave Maria* ; *Cantique au Sacré-Cœur* ; *Veni Creator* ; Messe solennelle à trois voix, avec orchestre et orgue ; quatre grands Offertoires pour solo,

(1) Un très grand nombre d'œuvres se trouvent encore dispersées ; lorsqu'elles seront réunies et publiées, la présente liste augmentera dans une proportion considérable.

chœur, orchestre et orgue; *Panis Angelicus*, incorporé ensuite à la messe; *Cantique* avec cor (inédit), etc.

**Œuvres pour orchestre, poèmes symphoniques, etc.** : Premier morceau symphonique de *Rédemption* (inédit); Deuxième morceau symphonique de *Rédemption*, également publié sous forme d'arrangement original à deux pianos; *Les Eolides*, poème symphonique sur la poésie de Leconte de Lisle, et deux arrangements originaux de cette œuvre, l'une pour piano à quatre mains, l'autre pour deux pianos à huit mains: *Les Djins*, poème symphonique d'après Victor Hugo, pour piano et orchestre (arrangement original à deux pianos); *Le Chasseur maudit*, poème symphonique d'après la ballade de Bürger, avec arrangement original pour piano à quatre mains; *Variations symphoniques pour piano et orchestre*, arrangées aussi à deux pianos; *Psyché*, poème symphonique en trois parties avec chœur invisible; Grande symphonie en ré mineur.

**Opéras** : *Le Garçon de Ferme* (inédit); *Hulda*, légende scandinave en quatre parties et prologue, poème de M. Grandmougin, d'après Björnson; *Ghizèle*, poème de M. G.-Augustin Thierry (inédit).

**Scènes, Grands chœurs, Oratorios** : *Ce qu'on entend sur la montagne*, *Les Plaintes des Israélites*, *Cantique de Moïse*, compositions inédites pour soli, chœurs et orchestre); *La Tour de Babel*, pour soli, chœurs et orchestre (inédit); *Ruth*, églogue biblique en trois parties; *Rédemption*, oratorio en deux parties séparées par une grande page symphonique; *Les Béatitudes*, grand oratorio en huit parties pour soli, chœurs et orchestre; *Rebecca*, scène biblique pour soli, chœurs et orchestre; *Psautre* pour orchestre et chœurs (inédit); *Hymne* à trois voix avec orchestre, sur des paroles de Racine (l'orchestre est inédit).

## CUEILLETTE DE LIVRES

**Soirées perdues**, par WILLY. Paris, Tresse et Stock. **Rythmes et Rires**, par L'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ. Paris, Bibliothèque de la Plume.

*Soirées perdues, Rythmes et Rires*; deux volumes qui n'empruntent rien au pessimisme ambiant. Ils feraient éclater de rire Schopenhauer lui-même. C'est, d'un bout à l'autre de ces souvenirs de représentations lyriques et de séances musicales, une pyrotechnie déconcertante de calembours, de méchancetés, d'à-peu-près, de gamineries sous lesquels se dissimulent des aperçus justes, une critique sûre, une érudition non superficielle. « Ce que j'aime dans Willy, nous disait un jour Catulle Mendès, c'est qu'il est un des rares critiques musicaux qui ne disent pas de bêtises. »

Car c'est Willy, faut-il le dire? l'ahurissant Willy des *Soirées de l'Ouvreuse* et des *Bains de sons* qui reparait, sous deux avatars, dans *Rythmes et Rires* et dans *Soirées perdues*. On se rappelle le bruit que fit, lorsqu'enveloppé d'un voile impénétrable il débuta dans feu *Art et Critique*, le spirituel chroniqueur de *l'Écho de Paris*. Lemice-Terrieux lui-même n'excita pas une curiosité plus grande, et l'on passa des semaines, des mois à accuser successivement, parmi les habitués de la *Nationale*, d'innocents camarades, victimes et non complices du mordant écrivain.

Aujourd'hui que le vent du succès a soufflé sur les rubans roses du bonnet de l'Ouvreuse et découvert le visage de M. Henry Gauthier-Villars, la veine persiste, et toute la jeune France musicale se jette, au lendemain des concerts et des premières sensationnelles, sur le compte rendu de Willy, « qui détient en ce moment, avec Alphonse Allais, le record de la gaieté française », comme disait drôlement la *Revue musicale et dramatique*.

Ces deux volumes, parus coup sur coup, contiennent les plus

malicieux aperçus sur la musique et le théâtre. L'un des chapitres les plus amusants est le récit d'un voyage à Bayreuth, — récit que le wagnérisme de l'auteur n'empêche pas de présenter, avec une verve intarissable d'épigrammes et de railleries à l'adresse de la Meeque... *plus ultra*, comme il le dit, des fervents du Parsifalisme.

**Par les routes...**, par JOSEPH DESOENÈTS. — Malines, L. et A. Godenne.

Une quinzaine de notes, bien courtes, mais imprégnées de la sensibilité d'un véritable artiste.

Il se penche sur les joies et les souffrances qu'il rencontre « par les routes » de la vie, sans en chercher d'imaginaires, pour les faire reluire en une expression qui les stabilisera et les imposera ainsi vêtues aux cerveaux froids.

Charmant, ce « Réveil d'âmes », l'épanouissement sain et fort qu'un rayon de soleil apporte dans l'air lourd et résigné d'un béguinage.

D'un artiste, d'un écrivain, ce « Matin de joie et de douleur », « les Croisés », « Soir », « Ceux de là-bas » — toute cette plaquette qui met en pratique le rêve de Barrès : « Dégager la douleur de son caractère de vilénie pour lui restituer la part de sublime qu'elle renferme. »

**Un Père de l'Église**, par ROGER DE GOEIJ. — Bruxelles, Lebègue et Cie.

Cirille, patriarche d'Alexandrie, aime Hypatie, dont les cours de philosophie arrêtent les progrès du christianisme. Mais Hypatie repousse l'amour de cet évêque orgueilleux, qui suscite alors une émeute de chrétiens sur les pas de la jeune femme. Elle se réfugie au temple, où elle est massacrée par son frère, que Cirille avait baptisé puis armé contre elle.

M. de Goeij met en scène, de l'alerte et vivante façon qui lui est coutumière, ce drame de vingt pages.

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

*Sur l'Escaut*, par HECTOR VAN DOORSLAER, avec une préface de M. EDMOND PICARD; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Gueule-Rouge*, roman naturaliste de mœurs ouvrières, par MARY RENARD; Bruxelles, Kistemaeckers. — *Le Bosquet de Psyché* (conférence faite au Cercle artistique, à la Libre Esthétique et à l'Emulation), par HENRY DE RÉGNIER; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Anarchie, Indolence et Synarchie; les lois physiologiques d'organisation sociale et l'ésotérisme*, par PAPUS; Paris, Chamuel. — *La Loi du progrès dans les religions*, par le comte GOBLET D'ALVIELLA; Bruxelles, P. Weissenbruch. — *L'Image*, pièce en trois actes, par MAURICE BEAUBOURG; Paris, P. Ollendorff.

## A propos du « Mort »

Nous avons annoncé que le mimodrame tiré par Camille Lemonnier de son saisissant roman *Le Mort* était en répétitions à l'Alcazar. L'œuvre, pour laquelle M. Léon Dubois a écrit une importante partition, passera vendredi prochain.

En voici la distribution complète :

Paul Martinetti, Bast; Alfred Martinetti, Balt; Hendrik, le Mort, John Heard; le garde champêtre, Emile Josset; le garçon meunier,

C.-W. Craeg ; le meunier, Crommelynck ; le notaire, Ambreville ; un vieux monsieur, Nitson. M<sup>me</sup> Clara Martinetti, Karina ; M<sup>me</sup> Joséphine Martinetti, la vieille demoiselle.

Les autres rôles et la figuration sont tenus par les pensionnaires de l'Alcazar.

C'est M. Dubosq qui a peint les décors. On goûtera surtout le décor du premier. A gauche, face au spectateur, la Ferme des frères, fruste, délabrée, sous son toit de chaume, et où se passe une partie de l'acte. A droite, la fosse d'où, aux projections électriques, surgira le Mort, cause des incessantes terreurs de Bast et de Balt. Dans le fond, le village, le clocher, les maisons chevauchant la butte.

Même décor au troisième, mais avec un truc qui permettra d'agrandir la ferme où se passent les scènes émouvantes de la fin.

A signaler aussi les costumes dont le dessin a été demandé à deux artistes, MM. Duyck et Crespin. Ceux-ci en ont assorti, avec un art très fin, les nuances, en ont combiné suggestivement les coupes et les couleurs.

Interviewé par Champal, M. Camille Lemonnier lui a exposé en ces termes comment l'idée lui vint de transformer *le Mort* en mimodrame :

« Je suis allé voir, il y a huit ou neuf ans, au Théâtre de la Bourse, Martinetti que je ne connaissais pas. Il jouait *Robert Macaire*. Je fus tellement emballé par son jeu que, lui rendant ensuite visite dans sa loge, je lui exprimai le désir d'être un jour joué par lui et j'eus à ce moment la pensée de tirer du *Mort* une pantomime d'un genre spécial, macabre, imprégnée de psychologie noire et procédant de l'art de la pantomime anglaise avec ses facéties.

J'attendis l'occasion de revoir Martinetti et plus tard je lui soumis ma pantomime qui lui plut énormément. Il vit la possibilité de la jouer. C'est, m'a-t-il dit, la première pantomime psychologique qu'il ait eue entre les mains. J'associé Martinetti à mon œuvre. Il y a introduit des choses à lui, des scènes très précieuses selon son tempérament. Il a imaginé notamment la scène de la folie de la fin.

En principe je ne l'aimais guère ; elle me paraissait en contradiction avec cette œuvre d'une psychologie farouche, obtuse. La folie est un commencement de rédemption ; elle décèle une sensibilité que les personnages de la pièce n'éprouvèrent jamais. Mais Martinetti devait tirer de cette scène des effets aussi extraordinaires que ceux de la fin de *Robert* et il m'a rallié à cette fiction, tant il l'impose par son merveilleux talent. »

## Au Théâtre des Galeries

*Madame Boniface* n'a eu qu'une existence éphémère. Jouée pour la première fois samedi dernier, elle avait, dès le mardi suivant, disparu de l'affiche. Et de fait, on conçoit difficilement qu'il existe encore de braves garçons prêts à ressasser tous les lieux communs de l'opérette, à réciter sempiternellement la même anecdote sentimentale ou grivoise (on réunit habituellement les deux genres) dans un identique décor Louis XV, à truffer de calembours et de mots soi-disant spirituels un dialogue invariablement niais, à rimer des vers de mirliton sur lesquels s'essouffle un compositeur dont l'inspiration est aussi éteinte que celle de son librettiste. S'il n'y a plus d'opérette gaie, si la veine aristo-

phanesque d'Offenbach est décidément épuisée, qu'on arrête les frais. Le *Guide musical* propose, et son projet est ingénieux, de remplacer l'opérette défunte par l'opéra comique qu'on distrairait du répertoire de la Monnaie.

« Le Théâtre des Galeries, qui exploite depuis quelques années sans succès d'argent le répertoire, actuellement en décadence, de l'opérette, ne réussirait-il pas mieux dans cette voie ? Il y serait d'ailleurs aidé, sans doute, par la Ville, qui ne saurait rester étrangère à pareille entreprise, puisqu'elle aurait à exercer un contrôle destiné à nous assurer des exécutions convenables, comme elle est censée le faire actuellement vis-à-vis du Théâtre de la Monnaie.

« Cette scène nouvelle pourrait être une excellente école pour les jeunes artistes formés par notre Conservatoire, aujourd'hui mal à l'aise dans le vaste vaisseau de la Monnaie, devant un public forcément exigeant. Nous pourrions citer, d'ailleurs, telle artiste de la troupe actuelle dont le talent, perdu dans le large cadre de notre première scène, ressortirait singulièrement dans une salle plus exigüe, comme celle des Galeries. »

L'idée mérite un examen sérieux.

## Memento des Expositions

AMIENS. — Société des Amis des Arts de la Somme. 3 juin-16 juillet. Dépôt à Paris, du 10 avril au 1<sup>er</sup> mai, chez André, rue Ganneron, 16. Envoi direct à Amiens avant le 10 mai. Transport gratuit pour les invités. Emballage aux frais des artistes. Renseignements : *Secrétaire général, rue Saint-Dominique, 11, Amiens.*

ANVERS. — Exposition universelle des Beaux-Arts. 3 mai-12 novembre. Peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, dessin, pastel, aquarelle, miniature. Renseignements : *M. Th. Smekens, président, commissaire spécial du gouvernement belge.*

BARCELONE. — II<sup>e</sup> exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.*

CAEN. — Société des Beaux-Arts. 20 mai-20 juin. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup> mai. Renseignements : *M. Robert Liégard, avocat à la Cour d'appel, secrétaire de la Société, place Fontette, à Caen.*

CAHORS. — Exposition des Beaux-Arts. 1<sup>er</sup> juin-15 juillet. Délai d'envoi : 20 mai. Renseignements : *M. Eugène Pautard, commissaire général, hôtel de ville de Cahors (Lot).*

COGNAC. — Société des Amis des Arts. 1<sup>er</sup>-30 juin. Délais d'envoi : notices, 25 avril ; œuvres, 20 mai. Renseignements : *M. Bau-doin, secrétaire, rue Elisée Mousnier, 4, Cognac.*

DIJON. — VIII<sup>e</sup> exposition des Amis des Arts de la Côte-d'Or. 1<sup>er</sup> juin-15 juillet. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup>-15 mai. Secrétariat : *au Palais des États, à Dijon.*

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai expiré. Renseignements : *M. F. Favre, président.*

MUNICH. — Société des Artistes. 1<sup>er</sup> juin-31 octobre. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup>-20 avril. Renseignements : *M. K. A. Baur, secrétaire, au Palais de Cristal, Munich.*

MUNICH. — Exposition de la Sécession. Délai d'envoi : 30 avril. Renseignements : *M. A. Paulus, conseiller royal, palais de la Sécession, Prinzregentenstrasse, Munich.*

NIMES. — Société des Amis des Arts. 1<sup>er</sup> mai-1<sup>er</sup> juin. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup>-15 avril. Renseignements : *Secrétaire de la société, à Nimes.*

PARIS. — Salon de 1894 (Champs-Élysées), 1<sup>er</sup> mai-30 juin. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *M. Bonnat, président.*

PARIS. — Salon de 1894 (Champ-de-Mars), 25 avril-30 juin. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *M. Puvion de Chavannes, président.*

ROTTERDAM. — Académie des Beaux-Arts (exposition triennale). 13 mai-24 juin. Envois du 23 au 28 avril. Renseignements : H. Veder, secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts, à Rotterdam.

TOURCOING. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition horticole internationale (consacrée à la Plante et à ses dérivés) 19 mai-10 juin. Délai d'envoi : 6 mai. Renseignements : M. V. Hasselbroucq, maire de Tourcoing.

TURIN. — Société des Beaux-Arts. 5 mai-5 juin. Envois : 21-25 avril. Renseignements : G. Rey, secrétaire, Via della Zecca, 25, Turin.

### PETITE CHRONIQUE

Nous joignons à notre numéro d'aujourd'hui la circulaire de la nouvelle Université qui s'installe à Bruxelles dans l'hôtel, rue des Minimes, où a vécu et où est mort Théodore Verhaegen, le fondateur de l'autre qui est en train de faire si bien faillite aux intentions du fondateur, en veillant soigneusement à se neutraliser le plus possible. Il semble qu'elle n'ait désormais plus qu'un idéal : avoir beaucoup d'élèves ! et pour cela émasculer tout l'enseignement, l'affadir et le planifier pour ne choquer les convictions de personne.

La nouvelle Université ouvrira au mois d'octobre. Elle aura, entre autres, une Faculté de Philosophie et Lettres. Celle-ci comprend, aux termes de la loi, des cours de Littérature. A ce titre, nous ne saurions nous en désintéresser. Malgré la bonne volonté de M. Herman Pergameni, le professeur de cette importante matière à l'Université de la rue des Sols, il faut bien reconnaître que l'enseignement de la Littérature, spécialement de celle du siècle où nous vivons, qu'il importe de connaître avant tout puisqu'elle est l'ambiance même où nous vivons, n'a ni la hardiesse ni l'ampleur qu'il faudrait pour avoir une influence sérieuse sur notre jeunesse artiste.

On peut espérer que ce défaut très grave disparaîtra dans les cours de l'Université nouvelle. A ce titre, toutes nos sympathies vont à elle et nous recommandons vivement à nos lecteurs la circulaire encartée ci-contre. Ils ne sauraient trouver une meilleure et plus noble occasion d'exprimer le besoin si salutaire, si humain et si moderne d'aider à une grande œuvre d'intérêt public.

M. de Burlet, notre ministre des Beaux-Arts, vient de donner une nouvelle preuve de son grand bon vouloir vis-à-vis de l'art neuf et de ceux de nos artistes qui sont vraiment l'honneur du pays. XAVIER MELLERY vient d'être chargé officiellement de la décoration de la salle principale du Tribunal de commerce au nouveau Palais de Justice à Bruxelles. Ce lui sera une occasion magnifique d'affirmer ses admirables aptitudes décoratives. Sa symbolique si noble et si pure trouvera là une application superbe. La salle a un beau jour clair, ses proportions et la disposition des panneaux de ses larges parois sont excellentes. Ah ! comme une seule commande faite à un grand talent rachète le gaspillage habituel des ressources du budget au profit de l'innombrable légion des médiocres !

M. Slingeneyer, le sympathique défenseur de tant d'idées artistiques justes, lorsqu'il était député de Bruxelles et qu'il s'occupait attentivement du budget des Beaux-Arts, a été gravement malade. Heureusement il a repris le dessus. Nous envoyons nos souhaits les plus sincères de prompt rétablissement à l'homme très intelligent et très dévoué qui a si bien donné l'exemple d'un artiste sachant admettre que, même quand on a occupé une grande place, il arrive une époque où le devoir et la justice commandent de faire place aux jeunes, sans regret et sans rancune.

Le Cercle artistique *Le Sillon*, qui débuta l'année dernière dans les Salons de la Galerie Moderne, a ouvert hier sa deuxième exposition, dans le Palais provisoire des Fêtes, rue Lebeau.

Parmi les œuvres qui ont obtenu le plus de succès au Salon de la Libre Esthétique, il faut citer les lithographies en couleurs publiées par la *Fitzroy picture society* dont nous avons donné quelques reproductions dans notre numéro du 14 mars. Indépen-

damment des exemplaires acquis à l'Exposition, la maison Dietrich, dépositaire de la société, a vendu, au cours du Salon, neuf séries des *Saisons* (H. Sumner), cinq épreuves de *Saint-Georges* (id.), cinq épreuves de *l'Annonciation* (S. Image), une collection de la *Vie exemplaire* (Ch. Whall), deux *Adoration* (id.), un *Goliath* (H. Sumner) et un *Abraham* (id.).

De Félix Vallotton, le xylographe dont quelques épreuves ont été exposées la dernière semaine, on a vendu : *le Mauvais pas* (3 exemplaires), *le Bon Marché* (2 ex.), *le Couplet patriotique* (3 ex.), *l'Anarchiste* (2 ex.), *Baigneuses* (4 ex.), *Sites alpestres* (3 ex.), *Les Modistes*, *la Charge*, *les Petites filles*, *la Foule*, *Paul Verlaine*, *Richard Wagner* et *Robert Schumann*.

Le Théâtre de la Monnaie donnera les 28 et 30 avril deux représentations (abonnement suspendu) de *Lohengrin* avec le concours de M. Ernest Van Dyck, de l'Opéra impérial de Vienne.

M. Camille Lemonnier donnera mardi prochain, à 8 1/2 heures du soir, une conférence à la Section d'art et d'enseignement populaires de la Maison du Peuple sur son dernier volume *L'Arche*.

M. Léon Dubois, chef d'orchestre à la Monnaie, exécutera au piano des fragments inédits de la partition qu'il vient d'achever pour *le Mort*, et qui est en répétitions au Théâtre de l'Alcazar.

Le prix d'entrée est de 40 francs.

Le quatrième et dernier concert pour instruments à vent et piano, donné au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Marek, Neumans et De Greef, est fixé au 22 avril, à 2 heures. Il aura lieu, comme nous l'avons annoncé, avec le concours du QUATUOR YSAÏE et de M<sup>lle</sup> Sèthe.

Le quatrième et dernier Concert populaire est fixé au dimanche 11 mai, à 8 heures du soir. Il sera consacré à l'audition de *la Damnation de Faust* de Berlioz, avec le concours de MM. Demest et Auguez. Le *Choral mixte*, qui interprétera les ensembles vocaux, sera considérablement renforcé pour la circonstance. La veille, à 8 heures du soir également, répétition générale au Théâtre de la Monnaie.

Le public liégeois a fêté dernièrement d'une façon particulière l'excellent artiste Keppens, dont la représentation d'adieu au Gymnase a été l'occasion d'une manifestation chaleureuse de sympathie.

La députation permanente du Brabant vient d'autoriser la Fédération libre des Sociétés de secours mutuels de Bruxelles et ses faubourgs à organiser une tombola populaire dont le bénéfice est destiné à subvenir aux frais du service médical gratuit des femmes et enfants des 12,000 membres affiliés à l'œuvre.

Nous engageons vivement les personnes qui s'intéressent à la mutualité à encourager cette œuvre, en faisant parvenir des lots au local de la dite fédération : A la Bourse, Grand'Place, 19.

Des billets y sont mis en vente au prix de 10 centimes.

La Ligue belge du droit des femmes vient d'organiser à l'Ecole industrielle une série de cours destinés à compléter l'éducation des femmes dans le sens des nécessités pratiques de la vie de famille. M. Léon Houyoux s'est chargé d'étudier, dans les leçons qui lui ont été réparties, le rôle de *l'Art dans la vie domestique*.

Les cours se donnent dans l'auditoire de physique le lundi et le vendredi, à 8 heures.

Les envois destinés au Concours organisé par la Maison Schott pour la composition d'une Marche solennelle symphonique (ouverture de l'Exposition universelle d'Anvers) sont très nombreux. Plus de quatre-vingts manuscrits ont été remis avant l'expiration du délai fixé (5 avril).

Le jury chargé de l'examen des ouvrages est composé comme suit : Président : MM. Peter-Benoît, directeur de l'Ecole de musique d'Anvers. Membres : C. Bender, inspecteur des musiques militaires du royaume ; C. Gurickx, professeur au Conservatoire de Bruxelles ; Balthasar-Florence, professeur à Namur ; Léop. Wallner, professeur à Bruxelles.

La décision sera connue vers la fin de ce mois.

La publication de la Marche couronnée se fera immédiatement après, par les soins de la Maison Schott.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

## GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Étude de M<sup>e</sup> DE ROECK, notaire à Bruxelles, rue de Laeken, 20.

Le notaire DE ROECK vendra publiquement le mardi 17 avril et  
jours suivants, à 1 h. 1/2 de relevée, en la maison rue du Nord, n<sup>o</sup> 42,  
à Bruxelles, les magnifiques collections

D'OBJETS D'ART, ANTIQUITÉS

TABLEAUX ET LIVRES RELIÉS

réunies par M. Schavye, relieur de S. M. le Roi et de S. A. R. le  
comte de Flandre.

Catalogues en l'étude.

Exposition le samedi 14 avril, de 10 h. à midi et de 2 à 5 heures.

## LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LE MORT. — LA NONNE ALFEREZ. — L'ENSEIGNEMENT DE L'ART ET LA NOUVELLE UNIVERSITÉ. — LE SILLON. — A L'ORCHESTRE. — L'ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE A L'UNIVERSITÉ LIBRE. — BALCONS FLEURIS. — CONCERT DE M<sup>me</sup> JAËLL. — AU THÉÂTRE DES GALERIES. — EXPOSITION EUGÈNE GRASSET A PARIS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

## LE MORT

Mimodrame par CAMILLE LEMONNIER et PAUL MARTINETTI.

LE MORT ! Il y a maintes années déjà — c'était aux débuts de notre jeune école — que parut ce roman de sombre psychologie. Il reste une des œuvres les plus substantielles de notre renouveau littéraire, avec une beauté farouche, une sombreur de réalisme macabre, une couleur âpre qui le rangent en même temps parmi les livres les plus originaux qu'ait signés Camille Lemonnier. C'est un drame aux poignants épisodes, déroulés en une rusticité sentant le terreau et le sang, c'est une analyse sans fard, brutale et forte comme un coup de hache bien plantée au cœur d'un chêne, de l'âme paysanne, dans sa bestialité, sa cupidité, son fanatisme — contés en verbes rouges et noirs.

Les figures de Balt et de Bast, les héros de ce drame, les frères assassins, tragiquement couplés dans le

meurtre et dans l'expiation, les rustres sur le visage de qui passent les ombres sinistres d'un hallucinant remords, étaient tentantes pour des mimes tels que les Martinetti. Il passe sur les actes des rustaude de Lemonnier des éclairs d'un pittoresque si dramatique, des scènes si passionnées et émouvantes éclatent dans le livre, les mots y dessinent de tels gestes d'effroi et des attitudes d'une si palpitante plastique que le terrain paraissait propice à des trouvailles de pantomime terrifiante. Certains côtés psychologiques paraissaient pourtant devoir échapper à l'interprétation « mimodramatique », laquelle ne peut fouiller, comme la littérature, tous les coins d'un cœur et mettre au jour tous les secrets d'un caractère. Chaque art a son domaine. Le roman a des subtilités d'analyse que le verbe seul peut rendre, et la mimique est impuissante à nuancer les passions humaines d'une façon aussi profonde et aussi détaillée que le font la parole ou la plume.

La pantomime tirée du *Mort* se ressent de son origine. Elle lutte contre la psychologie du roman qui lui a servi de matrice. Elle n'est pas épisodique et anecdotique comme l'était *Robert Macaire*, elle est plutôt descriptive d'état d'âmes. Aussi faillait-il, pour pouvoir donner de la vie et de l'intérêt à une pièce aussi psychique, des acteurs de la force des Martinetti.

Quel relief puissant ils ont su donner à leur jeu ! Les prodigieux et grands artistes ! D'emblée, au lever du

rideau, ils saisissent et ils font, à l'instar des plus beaux « tragiques », courir des frissons d'effroi. L'assassinat d'Hendrik ivre — avec le crucifix jeté dans un tiroir, afin qu'il ne soit pas témoin du crime — est une scène superbe de mouvement et de couleur : on dirait d'un Ostade tragique, d'une querelle de manants, non plus cocasse et hilarante, mais meurtrière et horrible, avec le souffle de la mort entrant dans la chaumière en même temps que les hurlements de la tempête et les sifflets vibrants de l'ouragan à travers les plaines.

Il est là, le *Mort*, et bien que les frères coupables l'aient enfoncé dans leur fosse à fumier, il reviendra, en maître, s'installer, à chaque instant de leur vie, au chevet de leur remords. Il ressuscitera, pour leur tendre, de sa main pâle de spectre, l'amer breuvage de l'expiation. Il réapparaîtra, les yeux phosphoreux, les cheveux salis, la bouche convulsée, le sourire d'un squelette aux dents, comme une apparition surgie des enfers, envoi de Satan préalable aux punitions définitives. Il reviendra terroriser ses assassins, tantôt sous les traits d'un mendiant, en une scène rappelant quelque macabrerie d'Holbein, tantôt caché sous le vêtement d'un clerc, d'autres fois dissimulé dans le coffre d'une horloge et montrant sa face ironique au lieu du cadran, — telle une vision de Poe, — d'autres fois encore en costume de gendarme. Mais toujours, implacable, incarnant en son apparition fantastique l'Irrémédiable entré dans la vie de Bast et de Balt, depuis que les doigts de celui-ci se sont noués autour du gosier râlant d'Hendrik. C'est lui qui met, dans cette tragédie, le souffle de la fatalité.

La lutte entre le mort et les meurtriers ? Ah ! combien frissonnante, avec quelles inquiétudes, avec quels trépassissements, dans quelle atmosphère de tombe qui s'ouvre ! Une fièvre noire allume les yeux de Bast et de Balt. Un vampire s'est collé à leur cœur. Ils ne sont plus jamais seuls, et leurs gestes écartent le redoutable compagnon qui leur rappelle l'heure terrible de ce crime. Des hallucinations les hantent partout, jusque chez le notaire, dans cette scène de mariage qui jette un peu de clarté, un rayon de joie entre les épisodes dramatiques de la pièce.

Le talent déployé par les Martinetti en ces péripéties est vraiment extraordinaire. Paul Martinetti surtout excelle en jeux de physionomies. Sa figure mobile de paysan rapace et madré, son rictus canaille, ses sourires amers, ses yeux vifs de renard, comme ils disent bien les luttes de l'âme, et quel grimoire où l'on lit des passions et des terreurs que ce visage aux puissantes et atroces grimaces ! Alfred Martinetti incarne la force, lui ; son jeu est plus calme, son masque a plus de repos. Si sa plastique n'a pas la nervosité gaminie, l'imprévu piquant, la verve preste de celle de son frère, elle n'en a pas moins une allure réellement saisissante et très belle.

Que de sentiments ainsi révélés en ces actes, depuis la scène de cupidité qui ouvre le drame jusqu'à la folie qui le clôt ! Quel moment d'une beauté sinistre, quand tinte l'angelus, au matin du crime, dans l'aube qui se lève, et quand les criminels, occupés à tasser de la terre et du fumier sur leur victime, se demandent s'il leur est permis sans sacrilège de se signer encore, tandis que d'un geste convulsif leurs bras machinalement esquissent le signe de la croix ! Mais où Paul Martinetti se révèle merveilleux, c'est dans la scène de la folie, une trouvaille à lui, ajoutée au roman. Le germe de cette scène, je le devine dans la finale de *Robert Macaire*, qu'elle rappelle, quand Bertrand, avant de mourir troué de balles, en une pirouette qui termine avec raison sa vie de fantoche, se roule éperdu et affolé sur le cadavre de Robert, qu'il berce en ses bras. Mais dans *le Mort*, la folie vient doucement : peu à peu, devant le crime commis, elle s'infiltré en la cervelle de Bast, on la pressent dans ses gestes hagards, la douleur se fond en démence et une gaieté macabre illumine bientôt les traits du criminel, tandis qu'il se roule dans l'or volé, qu'il en frotte goulûment les pièces contre sa figure ou qu'il les lance en pluie ruisselante par-dessus sa tête égarée. Ah ! qu'il est beau alors, le prodigieux artiste ! Quelle âme passionnée, quelle effrayante mimique ! Il se donne tout, nerfs et muscles, esprit et cœur et il arrive à exécuter une des plus belles scènes de pantomime qui se puissent voir.

M. Leon Dubois a écrit pour *le Mort* une partition remarquable, d'un coloris sombre en parfaite harmonie avec les terreurs du drame et qui s'éclaire, par instants, de chants idylliques d'un tour délicat.

Il s'est servi fort à propos du procédé des *leitmotiv* qui aident à la compréhension du scénario et qui soulignent de quelques traits caractéristiques la mimique expressive des interprètes.

On peut reprocher au compositeur de ne pas s'être borné à imiter la facture de Wagner et d'avoir été entraîné trop loin dans son admiration pour le maître. Des souvenirs le hantent. Dès le début, il trouve, comme dirait Willy, le moyen de faire coup double en rappelant à la fois l'ouverture du *Vaisseau-fantôme* et le prélude de *la Walkyrie*. Tel thème évoque avec trop d'évidence un motif médullaire de la Tétralogie. Tel autre fait songer aux *Maîtres Chanteurs*. On souhaiterait, en général, des contours plus nets, une sûreté de dessin plus accusée.

L'œuvre n'en est pas moins, répétons-le, un très louable effort, et, dans quelques pages, une transposition exacte des intentions de l'homme de lettres. Elle décele de la pénétration, du goût, une connaissance des ressources de l'orchestre qu'on devine à travers une exécution forcément imparfaite. Elle affirme, et c'est sa plus belle qualité, un véritable souci d'art.

## LA NONNE ALFEREZ

par J.-M. DE HÉRÉDIA. — Collection Lemerre illustrée,  
petit volume de 175 pages. Prix : 2 francs.

José-Maria de Hérédia, le poète splendide et sonore qui chanta en des vers cornéliens Rodrigue de Bivar, le Cid Campéador, nous donne aujourd'hui les *Mémoires de la Nonne Alferez*, si caractéristiques qu'ils lui ont paru dignes d'être fidèlement traduits en français.

Quand en 1626 ce livre parut en Espagne, il étonna les contemporains ; des historiens érudits et considérables font mention de cette femme, porte-enseigne, qui voulant revivre en un jour sa vie EXASPÉRÉE, ses luttes, ses fuites, ses parties de jeu, ses querelles, ses combats, toute cette existence d'aventures hardies, écrivit le récit épisodique de ses trente années d'estocades quotidiennes et heureuses.

Dona Catalina de Esauo fut novice, mais bientôt il lui fallut le grand air, les espaces immenses des chevauchées et des courses sans repos et quittant l'habit, se coupant les cheveux, elle s'embarque vêtue comme un homme pour Cuzco et Lima en quête de périls et d'Eldorados.

Écoutons l'histoire de cette vie chevaleresque qu'elle nous écrit en un récit naïf, presque brutal, où pas un moment le soldat témérairement courageux ne trahit la femme ; pas un sentiment, mais une brève et rapide narration où les exploits et les hauts faits se succèdent, où les adversaires sont tués, mis en pièces, pendus ou branchés sur l'heure.

Dans sa confession à la très illustre seigneurie qui lui sauva la vie et la fit rentrer en un couvent d'où elle s'échappa bientôt, la nonne Alferez donne en quelques lignes un résumé succinct de sa vie occupée : « Je suis une femme née en tel lieu, fille d'un tel, mise au couvent à tel âge ; j'y grandis, pris l'habit et fus novice ; sur le point de professer je m'évadai bientôt pour tel motif, gagnai tel endroit, me dévêtis, me rhabillai, me coupai les cheveux, allai çà et là, m'embarquai, abordai, trafiquai, tuai, blessai, malversai et courus jusques à présent. »

Ces mémoires sincères, presque une légende, roman de cape et d'épée, la nonne Alferez les a écrits comme un soldat qui narre ses exploits, sans description, sans ce sentiment dramatique et de faiblesse qui devrait livrer la femme aux moments de danger et de péril où l'on se sent succomber.

La belle témérité, le courage sans forfanterie, les chevauchées et les duels de cette nonne extraordinaire à qui le pape donna licence de porter le vêtement masculin, rappellent à nos souvenirs le livre si bellement écrit de Th. Gautier, *Mademoiselle de Maupin*.

## L'Enseignement de l'Art et la Nouvelle Université.

Par quelle bizarre limitation a-t-on qualifié Faculté de Philosophie et *Lettres* (lettres seulement) cette partie des établissements d'Enseignement Supérieur par laquelle débute la vie universitaire ? Et pourquoi, croyant nécessaire de parler art, a-t-on limité le cours à la Littérature, une de ses provinces ? L'Art est autrement vaste et ses règles historiques, philosophiques, encyclopédiques embrassent tous les domaines. On ne peut bien le comprendre, ne fût-on qu'écrivain, sans avoir cette vue d'ensemble qui en montre les causes, les origines, les directions, les principes, le

caractère social, l'influence. Cela est vrai et nécessaire pour tous les artistes, et certes les musiciens, les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les architectes, iraient fructueusement écouter des leçons où il serait enseigné avec l'ampleur des choses vues de haut et destinées à former la conscience artistique.

Jusqu'ici cela n'a pas été compris. Les programmes légaux des cours universitaires se cantonnent pédantesquement dans les *Philosophies et Lettres*, et l'on sait de quelle façon arriérée et mesquine les professeurs y enseignent ces matières. Aussi félicitons-nous les organisateurs de l'Université nouvelle de la décision qu'ils ont prise d'étendre cette faculté de façon à permettre de l'intituler : *Philosophie, Lettres et Art*. On y donnera un cours d'*Histoire de l'Art* et un cours de *Philosophie de l'Art* qui pourront être suivis par tous nos artistes et qui aura la plus heureuse influence. C'est le vrai moyen d'élargir les horizons et de se délivrer des horribles mesquineries qui infectent notre mouvement artistique dans ses couches académiques et officielles

Décidément, les idées directrices de la Nouvelle Université sont d'accord avec les nécessités qui ont amené sa fondation. Elles se multiplient et apparaissent avec une logique saisissante. C'est le signe évident de sa légitimité et la garantie de son succès. A remarquer à ce point de vue qu'elle s'organise aussi pour attirer à Bruxelles les étudiants et les étudiantes des pays étrangers où l'Enseignement n'est pas assez libre et qui jusqu'ici préféraient la Suisse. Voilà une spécialité qui lui assurera une clientèle spéciale, éminemment active et intéressante.

L'opinion a parfaitement saisi ces utilités diverses ; mercredi dernier les souscriptions atteignaient 31,885 francs ! Après trois semaines, dans un pays où l'on est si *regardant*, c'est un résultat superbe. Sans compter qu'il se lèvera certainement l'une ou l'autre personnalité qui, désireuse d'attacher son nom à un si louable et si généreux effort, se décidera à faire un de ces sacrifices en bloc moyennant lequel on conquiert la gloire. L'Université nouvelle aura son Solvay.

## LE SILLON

*Le Sillon ou le Sillage ?* Car les artistes qui composent la jeune association qui vient d'ouvrir son deuxième salonnet semblent être tous à la remorque de quelqu'un. M. Maurice Blicq imite le coloris, la facture et, dans *la Tranchée* et dans une impression nocturne, jusqu'aux sujets favoris de M. Victor Gilsoul. M. Alfred Crick reproduit, maladroitement d'ailleurs, les candélabres de M. Paul Du Bois. M. Paul Verdussen paraît hanté par les paysages impétueux de M. Kustohs qui, lui-même... M. Georger Bernier écrase les plates-bandes d'Alfred Verwée. M. Gustave Stevens évoque à la fois ses homonymes parisiens, Besnard, Jacques Blanche, et dans sa grande toile, *Jésus apaise les souffrances*, le maître décorateur du Panthéon.

On va de souvenirs en réminiscences en ces trois salles conquises dans la baraque de planches et de verre du défunt Salon (le vitrail-réclame d'une *Weingesellschaft* rappelle, dès l'entrée, qu'elle fut, depuis lors, vouée à d'autres destinées). La jeunesse, avec ses audaces et sa foi, est absente. On se croirait reculé de quinze ans, aux bégayements de *la Chrysalide*, aux débuts de *l'Essor*, avec plus de talent, de « patte », d'acquis et parfois de malice.

Car toutes ces toiles sont, en général, correctement brossées, solidement établies, habilement construites. A part quelques lots

d'études et d'esquisses qui sentent les râclures d'atelier, l'ensemble tiendrait fort honorablement sa place dans une exposition officielle. Honnêtement réalistes, peints consciencieusement selon la formule, les tableaux du *Sillon* sont, pour la plupart, au-dessus de la moyenne. Ils doivent plaire au public, ils sont d'un « écoulement » facile. Louons leurs auteurs de leur application et de leur talent, mais souhaitons-leur de s'orienter vers des horizons neufs.

Il convient de citer particulièrement M. Léon Bartholomé, dont les *Vieux Bretons*, les *Sabotiers*, déjà vus au Salon triennal, décèlent une observation juste et une grande sûreté de main; M. René Janssens, qui aborde à la fois le portrait, le paysage, l'intérieur, et dont la vision assourdie, le dessin correct, l'exacte distribution des valeurs réalisent un art sobre et discret, non sans charme; M. Alfred Madoux, paysagiste aux brosse prestes, au coloris vibrant; M. Henri Meunier, dont les dessins et les pointes sèches ont de la précision et de la finesse; MM. Cuvelier, Coulon, le sculpteur Weygers, etc.

M. Gustave Stevens, déjà nommé, et qui a débuté, il y a deux ans, par un portrait de son père très remarqué, aligne l'envoi le plus considérable. Superficiel dans le coloris et dans l'expression, le jeune artiste séduit par des harmonies délicates, par des jolies de sentiment. Ses aquarelles sont finement nuancées et lavées avec brio. Dans l'ensemble du Salon, c'est, malgré la redoutable hantise des souvenirs, l'impression la plus fraîche et la plus chatoyante.

## A L'ORCHESTRE

Le petit monde des instrumentistes qui composent l'orchestre de la Monnaie est en rumeur. Engagés pour la saison, pendant huit mois, du 1<sup>er</sup> septembre au 1<sup>er</sup> mai, les artistes ne reçoivent mensuellement qu'un traitement variant de 100 à 250 francs. (Ce dernier chiffre n'est atteint que par quelques solistes privilégiés.) Pour ce modique salaire, ces messieurs doivent être tous les jours à la disposition de la direction, prendre part dans la journée aux répétitions, le soir aux représentations du théâtre.

La plupart d'entre eux trouvaient jusqu'ici, en dehors des exigences du service, l'occasion d'augmenter quelque peu ce maigre salaire. Les Concerts populaires, notamment, fournissaient à chacun une rémunération supplémentaire annuelle d'environ 200 francs. D'autres exécutions musicales : cantates de prix de Rome, auditions exceptionnelles telles que le concert Siegfried Wagner, séances dans les Cercles, etc., leur procuraient l'aubaine d'un cachet spécial qui, ajouté aux leçons chèrement disputées, leur permettait de vivre.

Or, voici que dans les contrats que la direction de la Monnaie propose à ses musiciens pour la saison prochaine, une clause nouvelle interdit à ceux-ci, sous peine d'une amende de 50 à 100 francs et même de la résiliation, de prendre part, sans en avoir reçu l'autorisation expresse, à toute exécution musicale en dehors du théâtre. Seuls, les concerts du Conservatoire sont exceptés.

Cette mesure a jeté l'émoi parmi les artistes. Elle paraît injustifiable. De quel droit prétend-on priver les musiciens de la modeste rémunération que peut leur procurer un supplément de travail, accompli en dehors des heures qu'ils consacrent à remplir leur engagement? Leur propose-t-on au moins une compensation?

C'est, du même coup, porter directement atteinte aux intérêts

supérieurs de l'art. On sait, en effet, qu'il n'y a qu'un seul orchestre à Bruxelles. Interdire aux artistes qui le composent de prêter leur concours à toute entreprise musicale, c'est assassiner les Concerts populaires, c'est étouffer dans leur germe les concerts d'orchestre de la *Libre Esthétique*, si brillamment inaugurés cette année, c'est proscrire toute initiative nouvelle dans le domaine des exécutions symphoniques.

On ne manquera pas de prêter à MM. Stoumon et Calabrézi de secrets desseins que nous nous refusons à leur supposer. Il est inadmissible que pour servir des rivalités ou pour favoriser un intérêt personnel, ces messieurs sacrifient l'Art, et, en même temps que l'Art, l'existence même de leurs instrumentistes.

Ils reviendront, sans nul doute, sur une mesure dont ils n'ont pas prévu la portée désastreuse. Et dans tous les cas, le conseil communal leur fera comprendre que des intérêts de premier ordre commandent la suppression de la condition exorbitante qu'ils exigent des artistes.

S'ils persistaient dans leurs prétentions, il est probable que les meilleurs éléments de l'orchestre refuseraient de renouveler leur engagement. L'intérêt même du théâtre commande un retour immédiat aux usages établis.

## L'Enseignement de la Littérature à l'Université libre.

Nous recevons de M. Herman Pergameni la lettre suivante. M. Pergameni est personnellement peu en cause. Il reconnaît lui-même, très loyalement, que, dans l'état actuel des choses, son enseignement ne saurait avoir l'ampleur et le caractère que la situation exige. Est-ce dû à la loi, est-ce dû à l'esprit qui règne rue des Sols? L'opinion a répondu par la crise universitaire et la volée de reproches que l'établissement, fondé par Verhaegen et aujourd'hui détourné de son but, a reçue avec une abondance caractéristique. Quand un professeur est libre il fait ce qu'il veut: Altmeyer l'a bien prouvé jadis. Quand il est directement ou indirectement asservi à un conseil d'administration rétrograde qui le tient par la crainte d'une expulsion comme celle qui fut infligée à Guillaume De Greef, il est prudent et devient neutre, même sans le savoir. L'attitude de M. Pergameni (d'ordinaire si ferme, si indépendant, si énergique), lors du récent conflit, l'a bien montré. On espérait qu'il se serait séparé de ce corps professoral si humblement conforme qui a abandonné les étudiants et qui eût pu si aisément dénouer la crise en rendant à l'Université sa liberté détruite. Nous lui gardons néanmoins nos sympathies très vives : il est homme à se dégager un jour. Il est mal venu pourtant à qualifier petites querelles et récriminations un des mouvements les plus fiers et les plus dignes d'attention qui se soient produits en Belgique et qui contraste avec l'habituelle soumission au despotisme doctrinaire.

Bruxelles, le 20 avril 1894.

MON CHER PICARD,

Ce n'est pas sans surprise que je lis dans *l'Art Moderne* du 15 avril un entrefilet qui, sous prétexte d'enseignement de la littérature, me prend fort intempestivement à partie.

D'après cet entrefilet, « malgré ma bonne volonté, l'enseignement de la littérature, spécialement de celle du siècle où nous vivons, n'aurait ni la hardiesse ni l'ampleur qu'il faudrait pour avoir une influence sérieuse sur notre jeunesse artiste ».

Laissons de côté « ma bonne volonté » qui importe peu dans cette affaire; mais quant au reste, je demande à tous ceux qui ont

suiivi mes cours s'ils croient que j'ai mérité le reproche qu'on semble indirectement m'adresser.

N'est-ce pas moi qui, le premier parmi nos professeurs de littérature française, ai, il y a quatorze ans, donné une place importante à la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, et j'entends par là non pas seulement la période purement romantique, mais tout le mouvement littéraire jusqu'à l'heure actuelle ?

La littérature contemporaine ! Mais je m'en occupe longuement chaque année ; l'année dernière encore, sur quatre-vingt-dix leçons que comporte mon cours, j'en ai consacré quarante aux écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle !

Et ce ne sont pas seulement les auteurs de la première partie de notre siècle, les Victor Hugo, les Balzac, les Mérimée, dont je lis et commente des passages entiers avec mes élèves ; mais aussi Taine et Renan, Flaubert, Zola, Daudet et Loti, Baudelaire, Leconte de Lisle et José de Heredia, sans parler des grands écrivains étrangers tels que Edgar Poe, Thackeray, Ibsen ou Tolstoï, ni des écrivains belges, Octave Pirmez, De Coster, Georges Eekhoud, Camille Lemonnier, auquel tout récemment encore j'apportais à la Cour d'assises le témoignage de mon admiration, et vous-même, mon cher Picard, l'auteur de *l'Amiral* et de *la Forge Roussel*.

Cela veut-il dire que notre enseignement littéraire soit parfait ? Eh, mon Dieu, non ; mieux que tout autre j'en reconnais les lacunes et depuis des années je souhaite de voir créer à l'Université de Bruxelles, à côté de la chaire de littérature générale, des chaires spéciales où des professeurs nombreux traiteraient à loisir leurs sujets de prédilection.

Mais les difficultés sont grandes, et la loi qui régit notre enseignement supérieur ne permet pas toujours aux mieux intentionnés de réaliser leurs aspirations.

Nous y arriverons cependant, j'en ai la ferme espérance ; mais, de grâce, commençons par faire trêve à toutes ces petites querelles d'écoles qui ne sont souvent que des querelles de mots, rejetons bien loin les personnalités, les récriminations et les ostracismes, et cherchons ensemble, virilement et cordialement, les meilleurs moyens de régénérer et de développer notre haut enseignement.

Croyez, mon cher Picard, à mes sentiments tout dévoués.

H. PERGAMENI

## BALCONS FLEURIS

L'idée que nous avons développée dans notre numéro du 14 juillet 1893 sous le titre : *Projet de concours pour les balcons fleuris*, a reçu un accueil enthousiaste. Les journaux sont pleins de détails, de conseils, de correspondances, de chroniques sur ce concours, adopté par le Comité de *Bruxelles-Attractions* sur l'initiative de M. le bourgmestre Buis, que préoccupe avec tant de raison l'ornementation des villes.

Ce qui est plaisant, c'est que les grands journaux, qu'on est accoutumé de voir pousser des cris d'orfraies quand un pauvre petit canard de province leur chipe quatre lignes, s'attribuent effrontément l'idée et le titre du concours. « L'original projet de décoration printanière des fenêtres et des balcons dont il avait été question l'an dernier et que nous avons été l'un des premiers à préconiser, est décidément chose faite et va se réaliser », dit *l'Indépendance*. Il serait dur pour cette vieille douairière de confesser que *l'Art moderne* a proposé un projet original et qu'il a reçu un accueil sympathique. Tout au moins serait-il décent de ne pas s'en attribuer la paternité.

Ceci dit, et sans y attacher d'autre importance que le fait ne le comporte, voici le programme arrêté :

Trois catégories sont établies : 1<sup>o</sup> façades fleuries ; 2<sup>o</sup> balcons fleuris ; 3<sup>o</sup> fenêtres fleuries.

Les prix pour les deux premières catégories consisteront en œuvres d'art, d'une valeur déterminée. A la demande des gagnants, les prix pourront être perçus en espèces.

La troisième catégorie est réservée aux quartiers populaires et aux maisons ouvrières. Les primes consisteront en livrets de la Caisse d'épargne.

Des médailles seront en outre attribuées à chaque prix ; il en sera délivré également à tous les habitants qui, sans obtenir de prix, se seront cependant distingués.

Les organisateurs appellent l'attention des concurrents sur la nécessité d'observer les règlements de police en ce qui concerne notamment l'étalage de pots de fleurs aux fenêtres des habitations.

La distribution des prix fera tous les ans, au début de l'hiver, l'objet d'une fête spéciale.

Le jury formé d'hommes compétents en matière horticole, d'artistes et de gens de goût, tiendra compte, dans son appréciation, de la situation des balcons et de l'influence que peut avoir leur orientation sur la culture des fleurs.

Ce concours étant dû à l'initiative privée, les habitants, et particulièrement les horticulteurs et fleuristes, directement intéressés à sa réussite, sont invités à instituer des primes. Les horticulteurs et fleuristes qui auront contribué au succès du concours seront spécialement recommandés au public par *Bruxelles-Attractions* pour la décoration et l'entretien des balcons.

## Concert de M<sup>me</sup> Jaëll.

Il s'agit, assure-t-on, d'un championnat. La maison Erard, pour faire valoir la supériorité de ses pianos, a produit une pianiste russe. La maison Pleyel a riposté en présentant au public M<sup>me</sup> Marie Jaëll. A bientôt, paraît-il, les épreuves pour les maisons Blüthner et Gunther ! A qui le record ?

Lorsque autrefois M. et M<sup>me</sup> Jaëll se produisaient dans un concert on disait que c'était la grâce unie à la force. La force était du côté de la femme. M<sup>me</sup> Jaëll a conservé ses qualités de vigueur et elle y a ajouté, sinon peut-être tout à fait la grâce, du moins une agilité ailée qui en tient parfaitement lieu dans le genre d'œuvres qu'elle semble préférer. Son programme était composé uniquement — par gratitude, dit-on, pour celui qui fut son maître — d'œuvres choisies dans le répertoire de Liszt, dont elle a voulu faire apprécier les morceaux les moins connus, — et malheureusement les moins attrayants. Elle les a interprétés avec la fantaisie voulue et une légèreté étonnante quoique un peu précipitée. M<sup>me</sup> Jaëll a eu tort cependant de se montrer élève aussi reconnaissante, car son talent vaut mieux qu'une pareille musique et d'autres auteurs auraient pu lui fournir l'occasion d'intéresser ses auditeurs, ce à quoi je n'oserais affirmer que, malgré tout son mérite, elle soit parvenue.

La maison Pleyel n'y perdrait pas en nous offrant une deuxième audition de M<sup>me</sup> Jaëll avec un choix de morceaux plus artistement réunis.

## Au Théâtre des Galeries

Les représentations du *Petit Duc* aux Galeries ont mis en lumière le talent prime-sautier de M<sup>lle</sup> Virginia Bouit, arrivée des Folies-Dramatiques et qui a tout de suite conquis, par sa bonne grâce et par ses aimables qualités de comédienne et de chanteuse, le public bruxellois.

M<sup>lles</sup> Libra et Fournier, MM. Lespinasse et Hérault lui ont donné joyeusement la réplique. Si bien que le *Petit Duc* a été, pour

M. Maugé, une revanche de *Madame Boniface*. Et voici qu'il termine brillamment une campagne qui a eu des fortunes diverses mais qui demeurera, dans les souvenirs, celle d'un directeur artiste, inquiet de neuf et soucieux de présenter le mieux possible tous les ouvrages qu'il a mis en scène.

\*\*\*

Les représentations de *Madame Sans-Gêne* commenceront le 9 juin. Elles auront lieu tous les soirs, jusqu'au 19, avec le concours de M<sup>lle</sup> Réjane et de tous les interprètes du Vaudeville. Les costumes, décors, meubles et accessoires seront ceux qui ont valu un si retentissant succès à l'œuvre de M. Sardou.

### Exposition Eugène Grasset à Paris (1).

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Un tempérament robuste, une éducation parfaite ont fait de M. Grasset un décorateur impeccable.

Des choses les plus diverses, des arts les plus antagoniques il a étudié les origines et le but : et de tout cela est sorti un système d'art appliqué en toutes choses avec une égale sûreté.

Décoratif toujours, M. Grasset évoque moins la vie que l'apparence. Le détail peut être supérieur, mais l'ensemble seul importe : tout lui est subordonné. Il en résulte un art Un, parfait, mais fait d'impassibilité. Et cela est si vrai que lorsque cet artiste a voulu interpréter directement la nature, peindre un coin de ville, fixer un visage, il n'a pu s'élever à l'émotion : il faut donc chercher dans l'œuvre de M. Grasset non le souvenir d'une chose ou d'une figure, mais l'évocation d'une expression ou d'un site qui pourrait être et s'approprierait à merveille à l'action initiale.

A la très intéressante exposition organisée par *la Plume* pour montrer une partie, la plus grande partie, de l'œuvre disséminé de M. Grasset, celui-ci se montre architecte, sculpteur, vitrailiste, peintre, décorateur, afficheur et illustrateur : c'est en ce dernier emploi qu'il semble vraiment neuf : dans les *Quatre fils Aymon* il évoqua sans lourdeur ni prétention archéologique, quoique érudit, le cycle carolingien. Ces décors si beaux, ces types si caractéristiques, ces scènes parfaitement épiques devraient entraîner la déchéance irrémédiable, dans l'esprit des gens de goût, du grand homme de Tournevaux (Haute-Garonne) : Jean-Paul Laurens, on sait.

Et n'est-il pas intéressant de faire observer que l'artiste qui avait ainsi évoqué des époques de barbarie fut apte également à traduire dans la si belle affiche pour *l'Histoire du Romantisme*, l'élégance exquise d'une contemporaine d'Hernani, à découper sa fine silhouette sur la gloire de Notre-Dame baignée de surnaturelle lumière ; que l'artiste qui sut avec du blanc et du noir poigner dans le *Cavalier Miserey* est le même qui marie si harmonieusement les jaunes puissants aux ocres lourds et aux verts glauques.

M. Grasset peut exiger beaucoup de louanges pour ses cartons de vitraux. Avec une souplesse parfaite, un sentiment très juste des nécessités décoratives et un rare respect des choses, il conçoit pour les baies des anciennes cathédrales des scènes dont les lignes, les tons, les ligatures plombées continuent les arabesques des architectures et des sculptures ; ou bien, quittant les édifices

(1) Voir l'article que nous avons consacré à M. Eugène Grasset à propos de son envoi au Salon de *la Libre Esthétique*, n° du 18 février dernier.

en dentelle de pierre pour la banalité d'une église moderne, il retrouve, pour emplir une baie quelconque, les nuances perdues des cachemires.

Pour M. Gillot, M. Grasset a dessiné des meubles, exécuté des ferronneries, meubles pratiques, au décor neuf, mais un peu lourd et germanique. Ce défaut se retrouve dans les ferronneries très monumentales, très fleuries mais qui semblent exiger dans leur maniement un effort musculaire qui pourrait effrayer de délicates mains de femme. D'ingénieux ressorts remédient en fait mais en laissant l'impression d'un objet pesant.

Ces critiques ne peuvent atténuer en rien la valeur du colossal labeur de M. Grasset et des recherches qu'il a faites pour renouveler l'illustration du livre, la décoration intérieure, et compléter en les respectant les procédés ornementaux des grands artistes du moyen-âge.

Il a dégagé de l'archéologie et de la fantaisie une conception nouvelle des choses et en véritable artiste il n'a pas gardé pour lui le profit de ses découvertes. Bien au contraire, il s'est attaché à leur divulgation en formant une série d'élèves, de disciples plutôt, qui, intelligemment éduqués, sauront eux aussi suivre les transformations du goût moderne, en appliquer les tendances, en conservant toujours à leurs productions un caractère d'art pur.

M. Grasset, dans l'évolution artistique, sera UNE INFLUENCE.

CHARLES SAUNIER

Pour annoncer son exposition, M. Grasset a dessiné un délicat profil de jeune fille au teint mat dont la chevelure rousse se découpe sur fond d'azur.

### CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Un curieux petit procès de droit d'auteur vient d'être plaidé à Paris. On connaît ces séries de caricatures imitées des *Bilderbogen* de Munich dans lesquelles se déroulent, en quelques scènes ornées de légendes explicatives, d'extravagantes histoires.

M. Doës avait dessiné pour *l'Illustration*, en huit tableaux, un de ces petits drames, qui mettait aux prises un pêcheur à la ligne et un invalide à la tête de bois. Le directeur du journal, M. Marc, ne publia que six des minuscules compositions. Colère de l'artiste. « On a mutilé ma pensée. — C'est mon droit, réplique le directeur. — Nous plaiderons, » riposte le dessinateur.

Et l'on plaida. A la barre, le conseil du demandeur exhiba un *referendum* des meilleurs virtuoses de la mine de plomb : Forain, Willette, Steinlen, Henri Pille, Gerbault, etc. Tous se prononcèrent, faut-il le dire, en faveur du dessinateur. Et le tribunal consacra ce *referendum* en ces termes :

« Attendu que Doës ayant cédé à Marc, pour être publiés dans le journal *L'Illustration*, une série de huit dessins de sa composition intitulée : *Une Heureuse inspiration*, ce dernier les a fait paraître dans le n° 2,476 de son journal, en en supprimant deux, le premier et le cinquième de la série ;

Attendu qu'il s'agit, dans l'espèce, non de dessins isolés et indépendants les uns des autres, mais de huit dessins dont le sens et dont l'ensemble représentent les péripéties successives d'une même scène ;

Attendu que la suppression de deux de ces dessins lors de leur publication, constitue de la part de Marc une altération ou tout au moins une modification de l'ensemble de l'œuvre à laquelle, en principe, il ne pouvait procéder sans l'assentiment de

l'auteur ; qu'en agissant ainsi, il a causé à Doës un préjudice dont il lui doit réparation ;

Mais attendu qu'à raison des circonstances de la cause, du peu d'importance du dessin et de l'altération presque insensible causée à l'œuvre par la suppression du premier et du cinquième de ces dessins, le demandeur recevra une réparation suffisante de ce préjudice par l'allocation de ses dépens ;

Par ces motifs,

Condamne Marc aux dépens de l'instance à titre de dommages et intérêts. »

### PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, au Conservatoire, deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, avec le concours de M<sup>me</sup> Irma Sêthe, du Quatuor Ysaye et de MM. Marchot, Danneels et Sissein.

Le Cercle artistique de Schaerbeek (?) a établi ses pénates dans quelques-unes des salles du Musée. Il y a rassemblé une collection d'horreurs parmi lesquelles tels envois d'un Binjé fourvoyé ou d'un Staquet bénévole se sont insidieusement glissés. Le tout est laid à faire peur.

On se demande en vain le but, la raison d'être de pareilles exhibitions. Comme le dit drôlement M. Ernest Verlant dans le *Journal de Bruxelles*, « si les peintres de Schaerbeek exposent ensemble à Bruxelles, pourquoi ne verrait-on pas les peintres du quartier des Marolles, ou les peintres du « bas de la ville », ou les peintres de la 5<sup>e</sup> section de police, ouvrir un Salon à la Chasse Royale ou à Koekelberg ? Dans l'agglomération bruxelloise, Schaerbeek n'est qu'une division administrative qui n'existe pas au point de vue artistique, et c'est une singulière idée à des peintres d'exposer en groupe parce qu'ils sont desservis par la même ligne de trams et qu'ils paient leurs contributions dans le même bureau. »

Le cercle *Le Progrès de Saint-Gilles* donnera ce soir, à la Grande-Harmonie, un concert au bénéfice des colonies et de la soupe scolaires. MM. J. Noté, baryton à l'Opéra, Crickboom et Janssens, pianiste, s'y feront entendre. Contrairement aux traditions des concerts de bienfaisance, le programme présentera un véritable intérêt artistique. Il comprend, entre autres, des chœurs de César Franck, Vincent d'Indy, Ernest, violoniste, Chausson, etc., chantés par un choral de voix de femmes.

Mardi prochain, à 8 1/2 heures du soir, la Section d'art de la Maison du Peuple donnera sa sixième et dernière séance.

M. Maurice Kufferath, chargé de la conférence, a pris pour sujet : *Romance, chanson, lied*. M<sup>me</sup> Laure Callemien, M<sup>me</sup> Kufferath, M. Georges Wauquier et Julien Schoepen exécuteront des œuvres de R. Wagner, Schumann, Schubert, Reber, Gounod, Louisa Pujet, etc. Entrée : 5 francs.

M. Emile Sigogne a fait mercredi dernier, à la Conférence du Jeune Barreau, une conférence très applaudie sur *l'Art de parler*. Il a donné aux jeunes avocats qui se pressaient dans l'auditoire de la Cour d'excellents conseils pratiques, fruit d'une expérience déjà longue et d'études assidues qui ont fait de l'orateur un spécialiste distingué.

Le pianiste Litta s'est fait entendre mercredi passé à Bruges, où son jeu énergique et précis a été très apprécié. Il avait pour partenaire, dans l'exécution des *Novellett* de Gade et d'une Sonate pour piano et violon de Mendelssohn, M. Goetinck, le virtuose distingué qui dirige avec autorité les concerts du Casino de Blankenbergh, auxquels il a donné un véritable caractère artistique.

Le comité liégeois du monument César Franck vient de faire distribuer une notice biographique du maître, empruntée en majeure partie à l'étude publiée dans la *Grande Encyclopédie* par M. Alfred Ernst et dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Le comité fait en même temps appel au concours des artistes et des amateurs d'art pour assurer à César Franck un monument digne de lui. Une souscription populaire à *un franc* est ouverte chez tous les membres du comité. (Les membres bruxellois sont, nous l'avons dit, MM Joseph Dupont, Maurice Kufferath, Octave Maus et Eugène Ysaye.)

L'Académie des beaux-arts de Bruxelles ouvre du 30 avril au 19 mai, pour les élèves des écoles de l'agglomération bruxelloise, deux concours, l'un de dessin, l'autre de sculpture, d'après la figure antique.

Pour chacun de ces concours une prime de 200 francs est allouée au travail classé premier.

L'inscription se fera au secrétariat de l'Académie les 23 et 24 avril, de 7 à 9 heures du soir.

La section des finances et celle des beaux-arts du Collège communal se sont occupés cette semaine, dit *l'Indépendance*, du groupe *Les Lutteurs* du sculpteur Vander Stappen, dont le gouvernement a fait don à la Ville, à condition de le voir s'élever place Poelaert, du côté de la rue des Minimes et dans l'axe de l'avenue Louise.

La section des finances a voté la somme de 7,000 francs pour la construction du piédestal en granit d'Ecosse, sous réserve, dit la *Chronique des Travaux publics*, que la Ville choisira elle-même l'emplacement.

Celui-ci a fait l'objet d'une discussion à la section des beaux-arts, nombre de membres étant d'avis que le groupe, qui a trois mètres de hauteur, ne produirait aucun effet sur cette place immense. On a tout à tour proposé le square de la rue de la Loi, celui de l'ancien hospice Pachécoq, le square situé derrière l'église Sainte-Catherine, puis on s'est finalement rallié à l'avis de M. Buls, qui proposait de placer l'œuvre de M. Vander Stappen sur un piédestal en bois afin de juger de l'effet.

M. Vincent d'Indy, qui vient de rentrer à Paris après avoir passé l'hiver à Rome, organise pour dimanche prochain un concert consacré aux œuvres de M. Guillaume Lekeu, le jeune compositeur si prématurément enlevé.

M. Eugène Ysaye se rendra expressément à Paris pour jouer la Sonate pour piano et violon qui eut, on s'en souvient, un retentissant succès aux concerts des XX. La partie vocale sera interprétée par M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin.

Livres tirés de la bibliothèque d'un écrivain et bibliophile parisien (Octave Uzanne). — Vente, hôtel Drouot, 2 et 3 mars.

Principaux prix :

65. *F. Buhot*, par O. Uzanne. Extr. du *Livre*, avec dessins, eaux-fortes et autographes ; 520 fr. — 234. *Hist. des quatre fils Aymon*, aqua. de Grasset, rel. en peau de bœuf incisée par Ch. Meunier ; 525. — 317. Musset. *Confession d'un enfant du siècle*, aqua. de Rudnicki, dessins de Jazet, autographes et gravures ; 678. — 334. *Petits conteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle*, dessins de P. Avril, Gery Richard et Milius ; 800. — 414. O. Uzanne. *Le Livre*, 20 vol., 1880-89, av. dessins et autogr. ; 700. — 435. Idem. *S. A. la Femme*, rel. de Magnin, dessins de Bardey, Gonzalès, Kratké, Alb. Lynch, etc. ; 2,500. — 436. Idem. *Française du siècle*, exempl. unique, plus décoré que le précédent ; 2,505. — 450. Idem. *La Femme à Paris*, rel. de Ch. Meunier, autographes, dessins de Vidal et Rudnicki ; 2,000.

Produit : environ 35,500 francs.

M. Edmond Haraucourt est nommé conservateur du musée de sculpture comparée du Trocadéro. On ne saurait trop applaudir à ce choix : poète, peintre et sculpteur, M. Haraucourt rendra assurément, dans un musée d'art et d'archéologie, de plus précieux services qu'au ministère du commerce où il dirigeait depuis douze ans l'annuaire des syndicats professionnels.

On a vendu à Londres cinquante et un volumes qui formaient la bibliothèque de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène ; le tout en un seul lot.

Chaque volume porte l'estampille impériale, et la boîte dans laquelle ils sont renfermés est marquée de la lettre N, surmontée d'une couronne.

## L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
*L'Argus* lit 5,000 journaux par jour.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums **ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.  
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles

### SOMMAIRE

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS. — M. BULS ET LES BEAUX-ARTS A LA CHAMBRE. — L'ARRESTATION DE FÉLIX FÉNEON. — A PROPOS DE « SOLNESS LE CONSTRUCTEUR ». — AU CONSERVATOIRE. — A LA MAISON DU PEUPLE. — A VERVIERS. — LE CONGRÈS DES ARTS DÉCORATIFS — PETITE CHRONIQUE.

### LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

Rodin nous disait, au sortir du vernissage : « N'est-ce pas que notre grand Puvis n'a jamais été plus admirable? Il n'y a qu'un homme qui l'égale en noblesse et en pureté de style : c'est votre Meunier. »

Puvis de Chavannes et Meunier concentrent, en effet, l'art du Salon du Champ-de-Mars. Ils se sont élevés tous deux à une immatérialisation que seul atteint l'artiste de génie. Dégageant d'une humanité contemporaine le symbole des éternelles vérités, ils donnent l'un et l'autre l'impression de la beauté sereine, de la force unie à la douceur. Ils font oublier les moyens d'exécution. Les difficultés de métier? Leur maîtrise en a triomphé dès longtemps. Et tous deux, par une secrète et inconsciente entente, les voici appliquant presque exclusivement leurs facultés créatrices à la décoration monumentale, but originaire, peut-être l'unique destinée, de l'art.

La composition ornementale de Puvis de Chavannes est, on le sait, commandée par la Ville de Paris pour décorer l'escalier du Préfet, à l'hôtel de ville. Elle comprend un plafond : *Victor Hugo offrant sa lyre à la Ville de Paris*; quatre voussures : *Patriotisme, Charité, Ardeur artistique, Foyer intellectuel*, et six tympans : *Esprit, Fantaisie, Intrépidité, Culte du souvenir, Urbanité*. La suprême harmonie du coloris, traité dans une gamme de violets éteints, d'ors fanés, de turquoises mourantes, l'ordonnance magistrale des groupes, le sentiment délicat des figures font de cette œuvre l'une des plus attachantes du grand artiste.

Le triomphal haut relief de Constantin Meunier est, dans la pensée de son auteur, l'une des faces d'un subsassement sur lequel s'élèverait une colonne, une figure symbolique ou un groupe. Ce serait le Monument élevé à l'Industrie ou à notre époque de travail et de luttes. *L'Œuvre*, tel est le titre donné à cette page maîtresse, symbolise avec éloquence l'activité de l'usine. Elle retrace un sujet que divers dessins ont préparé et mûri : un groupe d'ouvriers retire d'un four un creuset brisé. Muscles tendus, ils unissent leurs efforts au milieu des flammes, pèsent sur un cabestan, s'arcbutent, attelés au chariot amené en hâte, dans la fièvre intense du travail. Et c'est une prodigieuse impression d'art que dégage cette composition, conçue et exécutée avec une grandeur et une simplicité de moyens admirables. La

puissante originalité de Meunier s'y affirme plus que dans aucune de ses œuvres précédentes. Elle est, peut-on dire, la synthèse et l'expression définitive de son art. Elle le classe définitivement au premier rang des artistes du siècle.

Ces deux maîtres salués d'un hommage spécial et reconnaissant, parcourons les salles de l'exposition et signalons quelques-unes des œuvres qui marquent un effort d'art particulier, une personnalité nette. Le nombre est grand de ceux qui se contentent de marcher dans les voies tracées par d'autres. Au Champ-de-Mars, comme aux Champs-Élysées, il y a malheureusement une « manière » adoptée, un procédé d'école qui noie l'originalité de beaucoup de peintres de talent. On est « Champ-de-Mars » comme on était jadis classique ou romantique, comme on est impressionniste ou symboliste. La note « Champ-de-Mars » est une note neutre, adoucie, d'une distinction convenue, d'une observation artificielle, fort éloignée des bitumes et des sauces de l'art salonnier de naguère, mais en somme tout aussi factice. Les recherches de lumière et de vérité qui caractérisent l'art contemporain ont eu leur influence heureuse. Mais la plupart des artistes qui l'ont subie appliquent sans discernement, et comme une leçon apprise, le résultat d'études que seuls les personnalités marquantes poussent logiquement jusqu'au bout. Nous ne parlerons donc pas des sous-Puvis de Chavannes, des sous-Carrière, des sous-Monet qui pullulent au Salon de cette année, et nous abandonnerons à leurs admirateurs habituels les petites compositions religiosofumistico-érotico-allégoriques de M. Jean Béraud, les chromographies de M<sup>me</sup> Madeleine Lemaire, les peintures à la glycérine de M. Dubufe, les trivialités abjectes de M. Carolus Duran, qui rivent encore devant la cimaise la béate extase de la foule. Tous les Salons ont, décidément, leur Bouguereau. A propos de Carolus, nous entendimes, ces jours-ci, ce mot amusant : « Je me suis réconcilié avec son paysage », dit tout à coup, en vidant son bock, l'un des maîtres respectés et aimés de notre génération. Le cercle se resserra. Nous écoutions la fin, avec curiosité. « Oui, je me suis réconcilié avec son paysage depuis que j'ai vu, tout à côté, son *Poète à la Mandoline* .. » Et le rire sonore des assistants l'empêcha d'achever sa phrase.

Whistler, le peintre hautain des aristocraties, échappe à toute influence et demeure inébranlablement fidèle à ses convictions de jadis. L'évolution contemporaine est sans prise sur son art affiné, fait d'élégance et de subtiles harmonies. Le *Portrait du comte Robert de Montesquiou-Fezensac* est l'une des œuvres les plus séduisantes du Salon, et un joli ensemble de marines savoureuses, de figures de femmes au coloris mystérieux, de lithographies exquises (parmi lesquelles un portrait de Mallarmé) complète l'envoi du maître peintre.

Rapprochons de Whistler deux artistes qui ont avec lui des affinités, sans subir directement son ascendant : MM. Gandara et Alexander, dont l'un expose un beau *Portrait de la princesse de Chimay*, l'autre une série de tableaux et de portraits traités dans une gamme sobre très distinguée. Citons la *Violoniste et les Amis* de M. George Sauter, et groupons, dans la même parenté intellectuelle, les peintres de l'école de Glasgow que Bruxelles a récemment appréciés : MM. James Guthrie et John Lavery, dont les envois, vus pour la plupart à votre dernier Salon triennal, sont très goûtés à Paris.

M. Jacques Blanche, qui avait jadis chaussé avec une désinvolture inquiétante les pantoufles du maître américain, s'est complètement dégagé de la hantise qui l'obsédait. Constatons avec joie la très grande supériorité de son exposition actuelle : une série de huit portraits qui marquent, tous, un progrès réel et de sérieuses qualités. M. Jacques Blanche est épris d'art anglais. Mais c'est aux maîtres d'autrefois qu'il songe, à Reynolds, à Gainsborough, dont il s'est assimilé la palette vive, la distinction, la grâce nonchalante. L'évolution est curieuse, inattendue, et fait pressentir une maîtrise prochaine. Citons en particulier les *Portraits de Lady Ellen* et de M<sup>me</sup> R .., ainsi que celui de M. Pierre Louijs, qui décèlent une observation pénétrante et un goût sûr.

M. Albert Besnard ameute la foule par l'exhibition de deux poneys de grandeur naturelle, d'un portrait de femme en toilette orange et de quelques toiles rapportées d'Algérie. Cet envoi, qui décèle la vision aigüe, l'amour des colorations éclatantes, le constant souci de lumière et de chatoyante décoration qui anime l'habile artiste, compte parmi les plus attirants du Salon. Ses *Chevaux* vivent d'une vie intense et leurs mouvements sont exprimés avec une vérité saisissante. On regrette, toutefois, la dimension exagérée de cette toile, dont la grandeur n'ajoute rien à l'impression d'art.

Quand nous aurons signalé l'austère et grave *Portrait du sculpteur Dampt*, par M. Aman-Jean, les paysages limpides de M. Thaulow, dont quelques-uns ont été admirés au Salon de *la Libre Esthétique*, la petite toile *La Toilette* de M. Armand Berton, les claires marines de M. Eugène Boudin, une curieuse étude de quai sous la lune de M. Charles Cottet, les *Grandes eaux de Versailles* de M. Hellen, qui expose en outre une série d'eaux-fortes charmantes, le *Portrait d'une vieille dame hongroise*, par un nouveau-venu, M. Rippl-Rouai, les vives impressions de M. Alfred Sisley, attaché, cette année, au culte de la vieille église de Moret qu'il peint avec amour sous toutes ses faces, nous aurons écremé, en ses manifestations picturales les plus caractéristiques, le Salon du Champ-de-Mars

Nous nous réservons de signaler, dans un prochain

article, les envois les plus intéressants des sections de sculpture, de dessin et d'objets d'art, et de réserver une place spéciale au contingent belge, qui tient une place honorable à l'exhibition parisienne.

### M. Buls et les Beaux-Arts à la Chambre.

La Chambre belge vient d'entendre un discours plein d'intérêt sur les lettres et les arts; il semble que M. Buls ait voulu nous venger de tout le compromis du silence juré envers nous et de ces institutions déplorables, vieillottes et usées qui régentaient les protections gouvernementales accordées jusqu'ici à l'art.

Après les campagnes menées dans nos revues littéraires, après l'affront infligé par Maeterlinck lors du Prix triennal de littérature dramatique, il ne restait plus, pour réduire à néant et faire disparaître toutes ces commissions de concours quinquennaux et autres, qu'un coup à donner; il paraissait en effet que ces choses d'un autre temps seraient déjà tombées d'elles-mêmes si elles n'avaient été gardées par les soins jaloux d'une foule de médiocrités intéressées à ce qu'elles existassent.

Ce coup définitif, M. Buls vient de le leur porter, et n'épargnant rien il s'est attaqué tour à tour à ces prix littéraires, au concours de Rome, aux commissions des Musées et surtout à l'apathie, heureusement diminuante, de notre nation pour tout ce qui est intellectuel.

Pour la première fois officiellement, il a été reconnu qu'une littérature riche et florissante existait dans notre pays, et de toute cette pléiade nombreuse combien sont déjà connus et hautement appréciés à l'étranger que nos concitoyens ignorent ou dédaignent; il est à regretter que dans la curieuse énumération d'écrivains l'honorable député de Bruxelles ait oublié de citer des poètes tels que Severin, Gilkin, Grégoire Le Roy, Van Lerberghe, des prosateurs vigoureux comme Desombiaux et Goffin, des critiques tels que Nautet, Verlant et Krains, mais il n'en est pas moins vrai que les paroles de M. Buls sont dignes de nos éloges et de nos remerciements.

Les écrivains ne nous manquent point, mais c'est au peuple belge, ne lisant point ou se contentant des productions édulcorées les plus mauvaises de nos voisins, à créer autour de nos artistes un courant de sympathie qui les soutienne et les reconforte; on ose à peine croire que de telles choses ont été dites, quand nous nous rappelons les moqueries, les haussements d'épaules par lesquels on accueillait, il y a peu de temps encore, notre affirmation d'une renaissance littéraire qui est l'honneur de notre pays.

Allons-nous entrer dans une ère nouvelle, et de ces antiques institutions administratives et paperassières, de toutes ces choses admises et crues jusqu'ici nécessaires, indispensables, ne va-t-il plus rien subsister? Car, non content de montrer comment la Belgique peut s'honorer de puissants et nombreux écrivains, M. Buls s'est plu à citer et à encourager cet apostolat généreux de nos artistes qui s'en vont initier aux beautés de l'art la masse et ainsi influencer sa culture intellectuelle en organisant des conférences et des soirées artistiques dans les Maisons du Peuple.

C'est cependant aux classes aisées, jusqu'ici dirigeantes de tout mouvement, que les reproches les plus durs doivent être adressés; aussi est-ce avec justice que cet amour du bibelot, si caractéristique d'une société qui hait le beau pour ne s'attacher qu'aux caprices

d'une mode ridicule et passagère, a été blâmé avec une franchise brutale.

On se souvenait du mot de Baudelaire: « Les Belges ne peuvent penser qu'en bande »; il semblait, jusqu'ici, qu'on ait voulu le justifier par ces institutions de commissions inutiles et constantes; être distingué par elles était chose négligeable et cela donnait seulement l'occasion au rapporteur de nous accabler d'une critique bureaucratique, pleine de rancunes et d'exaspération de ce qui ne sait rien être contre tout ce qui naît, commence ou grandit. L'honorable député de Bruxelles n'a pas laissé ce point de côté et d'une seule phrase il a caractérisé toutes ces commissions: L'homme travaille peu où mal quand il agit anonymement.

Tout cela a été dit et c'est un honneur pour M. Buls d'avoir osé remuer tout ce maréage de conformisme, de routines, de choses stagnantes ou inanimées. Peut-être entendrons-nous bientôt des coassements longs et plaintifs?

M. le ministre des beaux-arts, qui paraît devoir faire droit aux justes réclamations des artistes, peut trouver dans ce discours bien des indications; nos édifices publics, si pauvres en œuvres artistiques, doivent être pour nos peintres et nos sculpteurs une source de subventions dues à leur talent et à leur travail en même temps qu'un ornement pour nos villes et une instruction pour le peuple si compréhensif, si bien doué et si sensible aux choses de l'art.

Nous conseillons à tous ceux qui s'intéressent à l'art de lire en entier le discours de M. Buls; il y circule un grand courant de vérité et de santé intellectuelle, dont on est heureux de ressentir la fraîcheur et l'influence. Nous regrettons que son étendue ne nous permette point de le reproduire tout entier; nous pensons qu'on n'a jamais à la Chambre parlé de l'art avec une plus belle indépendance et une plus grande fermeté.

Voici un extrait intéressant du discours de M. Buls :

« Si la littérature d'imagination n'a pas un passé aussi brillant que la littérature scientifique et la littérature politique, c'est que la nation a eu tout d'abord à se former, à se reprendre, à avoir le sentiment de son unité après la révolution de 1830, et nous avons alors vu se lever Weustenraed, Wacken, Adolphe Mathieu, André Van Hasselt, Clesse, Charles De Coster, Potvin, Emile Leclercq, Van Bommel, De Reul, avec toutes les qualités sérieuses qui caractérisent notre peuple, et, depuis, nous avons vu, parmi nos littérateurs plus jeunes, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Louis Delattre, Jules Destrée, Georges Eekhoud, Georges Garnir, Albert Giraud, Paul Lacomblez, Maeterlinck, Maubel, Emile Verhaeren, Rodenbach, Maurice Kufferath, Sander Pierron, Van Doorslaer, Demolder montrer quelle vitalité existait dans notre littérature contemporaine.

Pour la littérature wallonne, on voit la même production active de poésies populaires, de cramignons, de pièces de théâtre.

Dans la littérature flamande, nous avons pu constater, depuis 1831, une étonnante floraison, depuis Willems et Blommaert jusqu'à Teirlynck et Styns, et nous avons vu Conscience, Sleenckx, Snieders, Tony Bergman, M<sup>mes</sup> Courtmans et Loveling, Ledeganck, Vanduyse, Dautzenberg, De Cort, Van Beers, De Geyter, Vuylsteke, Hiel produire des œuvres qui auraient certes fait le tour de l'Europe si elles n'avaient été écrites dans une langue qui se confine dans les limites d'un territoire trop restreint. Il y a là une littérature vraiment nationale, pleine de santé, de vigueur

et de sève. On l'ignore trop dans nos classes cultivées, trop uniquement séduites par la littérature française.

Notre activité littéraire se révèle encore par le nombre de revues qui se publient en Belgique. Quand donc on accuse notre pays de souffrir d'une torpeur d'esprit, c'est qu'on ne s'informe pas de nos productions intellectuelles. Il se publie, en effet, et il est bon de le rappeler, car le public ne s'en doute pas suffisamment, il se publie en Belgique 15 revues françaises et 10 revues flamandes qui traitent de pédagogie et d'enseignement, 16 revues françaises et 6 revues flamandes qui s'occupent d'agriculture et d'horticulture, 82 revues scientifiques, 54 revues relatives à l'industrie, au commerce et aux intérêts professionnels, 15 revues françaises et 12 flamandes religieuses, 7 revues relatives à l'art militaire, 22 revues de droit et de jurisprudence, 38 revues littéraires françaises et 19 flamandes.

Ce n'est donc pas la matière qui manque quand on parle de littérature, ce n'est pas la production qu'il faut forcer; ce sont plutôt les consommateurs, les lecteurs qu'il faut chercher. »

### L'arrestation de Félix Fénéon.

Le Parquet français vient d'arrêter Félix Fénéon, le subtil et hardi littérateur, avec le même entrain qu'on mettrait chez nous à coffrer Camille Lemonnier, Albert Giraud ou Charles Van Lerberghe. La haine de la littérature, a dit Baudelaire, l'instinctive colère contre les âmes d'élite, la joie de les croire criminelles, l'enthousiasme avec lequel on proclame qu'un artiste est un filou, ou, pire que cela, un anarchiste!

Félix Fénéon fut souvent notre collaborateur. De fort beaux, pénétrants et ingénieux articles de lui ont paru dans *l'Art moderne*. Il fut un des promoteurs de ce pur glorieux : Jules Laforgue. Ici-même, il a marché devant lui portant des palmes d'admiration et de gloire.

Il a correspondu avec des gens connus comme anarchistes, ou, depuis, reconnus tels. Cela est arrivé à vous, à moi, à ceux-ci, à ceux-là. Il en fréquentait, comme vous, comme moi, comme ceux-ci, comme ceux-là. Ces niaiseries qui, dès que la police y touche, se transforment en horreurs, suffisent désormais, dans cette pauvre France que mènent en laisse trois mille banquistes, parasites, chéquards, renégats, tripoteurs qui font peu à peu de la plus sympathique des nations un abominable pourrissoir, oui, elles suffisent pour bouleverser la vie d'un penseur et d'un poète, pour le jeter dans l'affreux dédale des procédures fertiles en pièges et en dénouements sinistres.

Au moment où dans la presse se produisent déjà les habituels lâchages et les racontars perfides, nous tenons à proclamer notre attachement et nos sympathies pour celui que nous vîmes si souvent dans les bons combats de l'art neuf et des régénérations. Il subit une de ces misères qui vont aux nobles esprits comme les vipères au talon du piéton infatigable. C'est dans l'ordre et cela n'enlève rien à l'honneur, au contraire. En de telles conjonctures comme dans tous les procès dirigés contre les hommes qui dépassent la foule, la honte, plus tard, n'est pas pour les persécutés, mais pour les malheureux qu'un destin cruel a stupidement conduits à porter la main sur eux.

### A propos de « Solness le Constructeur ».

A Judith Cladel.

Que d'explications, partout, de commentaires, de discussions paisibles ou écumeuses, subtiles ou plates, à propos de cette œuvre hérissée d'énigmes, vue, ou plutôt entrevue, ici à Bruxelles, en un soir, un seul soir, où elle passa tel que le vaisseau-fantôme, dans une nuit ténébreuse et belliqueuse, couvert de tous ses feux, mystérieux, et montrant l'incertitude de ses sabords éclairés en dedans par des foyers invisibles! Quel travail obstiné pour se sortir du vague et de l'inquiétude qu'une telle apparition laisse dans l'âme, vibration ou tremblement!

Etrange, inutile et puéril besoin de se rendre compte, de savoir, de clarifier l'eau trouble des agitations intellectuelles et de classer les innombrables entités informes qui y flottent ainsi que les fantaisies déréglées, grotesques ou terribles, dans l'aquarium d'un cauchemar. Connaître le pourquoi et le comment. S'acharner à refaire l'âpre et compliqué travail de l'écrivain et du penseur. Prétendre découvrir les sentiers obscurs et labyrinthiques qu'il a parcourus dans la solitude de ses silences, de ses rêves impulsifs, de ses instincts dominants, lorsqu'il était tout à la joie et à l'angoisse de se laisser entraîner par eux. Croire qu'il partit consciemment d'un commencement médité, avec un plan arrêté à l'avance, muni d'un itinéraire net et d'un programme précis, pour aboutir à un dénouement fixé. S'imaginer que c'est ainsi que procède le génie et que l'œuvre est pour lui combinaison de tactique et résidu de méditations savantes. Retrouver toutes les équations du long problème mené jusqu'à la résultante finale, toutes les quantités, tous les chiffres, tous les hiéroglyphes, et se sentir soulagé, se sentir bourgeoisement satisfait, quand on éprouve la décevante satisfaction d'avoir dégagé et remis en clarté les rouages et la mécanique entière. Oui, à cela nous nous appliquons, et cela nous le poursuivons avec la monomanie fatigante d'une mémoire qui ne retrouve pas quelque mot et qui concentre dérisoirement toute la force cérébrale à le chercher, à le rattraper, à ne penser qu'à lui, à se distraire de tout le reste pour reconquérir cet atome passagèrement égaré.

*Solness le Constructeur* avec ses tours d'église et ses flèches jaillissant vers les cieux inaccessibles; ses foyers pour les hommes; ses personnages multiples et maladroits, fabriqués avec le limon des folies et l'exaltation des sublimes mal atteintes; ses mâles tourmentés, s'épuisant en des convoitises vulgaires ou des rêves aériens; ses femmes circulant telles que des follets ou des météores; ses doutes innombrables; ses paysages psychiques bizarres, toujours à demi cachés, aux perspectives contradictoires ou insensées; ses épisodes où les invraisemblances bataillent contre les réalités, tantôt vaincues, tantôt victorieuses; ses singularités défilant en macabre cortège, incessamment rompu et reformé par d'imprévus spectres d'idées sortant des au-delà difformes et rentrant dans ces abîmes du silence sans avoir laissé le temps de les discerner, restant grimaçants, ductiles, intangibles; son parti pris grave et tracassant de ne jamais, après une pensée, faire sortir la pensée qu'en leur logique puérile

nos esprits attentifs attendent; ce bousculement ininterrompu des vagues intellectuelles poussées en nous les unes sur les autres par tous les souffles de la rose des vents; — *Solness le Constructeur*, palpitant d'ombres, apparaît tel que ces sites entrevus dans les ténèbres nocturnes, en un pays inconnu, à la descente d'un train qui vous a mené loin, très loin, et vous débarque à l'improviste, au sortir d'un sommeil en wagon, troublé par les rumeurs des roues battant leur rythme agité et les sifflets stridents se déflorant désespérés et tintamarant au passage des gares. *Solness le Constructeur*, c'est la grandeur et le détraquement du noir et de l'insaisissable!

Pourquoi attendre et souhaiter le désillusionnement que le lendemain, à l'aube, apportera la lumière, quand les montagnes regardées au minuit dans le fantastique de leur indécis, redeviendront des collines vulgaires; que ce château en ruines, formidable et béant, campé sur une falaise, ne sera plus que la dentelure d'une crête rocheuse; que cette forêt, qui semblait impénétrable en sa masse compacte de granit sombre, ne sera plus qu'une sapinière; que ces grondements de volcan souterrain qui mugissaient dans la campagne mortuaire ne seront plus que le tic tac d'un moulin à eau?

Ah! restons dans la beauté, dans la dignité de nos incertitudes! Accoutumons-nous à voir la vie avec ses inévitables et irréductibles énigmes. Non pas seulement pour rassasier la moderne tendance, renaissante, à repartir pour l'invisible qu'on croyait aboli, mais pour la sagesse même et la direction de nos actes pratiques où frissonne si peu de réel, où tant de transitoire et de fluctuant impose tant d'hésitation et de tolérance. La quotidienneté, la petite quotidienneté des choses est un point si fragile et si mince dans l'immense cercle ténébreux de l'incognoscible. Une science commence, hermétique encore, qui fait la part, en tous les événements, en tous nos actes, de cet élément mystagogique, tantôt sardonique, tantôt terrible, que nous discernons si peu et dont pourtant incessamment bat la pulsation fatale. Qu'est-ce qui arrive comme nous l'avions prévu? ou arrangé? en nos risibles combinaisons d'écoliers de la vie!

Il est si enfantin de ne nous régler, corps et âme, que par cette petite lueur qu'est notre point vital. Laissons-nous influencer par les forces qui sont là, derrière, en leur lourde ténèbre; que nous n'atteindrons peut-être jamais en leur réalité lointaine, mais qui pourtant agissent sur nous incessamment comme l'attraction des astres perdus dans l'infini! Les réductions au même dénominateur de nos connaissances courantes en lesquelles nous nous opiniâtrons par une soif de paix intérieure, sont destructives du véritable sentiment de notre existence. Il importe que nous restions toujours prudents, défiants, vacillants et sans présomptueuses croyances, devant l'innombrable inconnu. Nos certitudes ne vont pas au delà des paupières de l'aveugle. D'infranchissables parois nous bornent de tous côtés et nous tiennent prisonniers dans une si petite case au milieu du gigantesque et despotique univers.

Et quand alors un haut esprit réussit, par le miracle d'une œuvre, à nous restituer cette exacte vision de ce que vraiment nous sommes, multipliant les percées sur les ombres et nous en faisant discerner les précipices effrayants, quelle sottise de réagir immédiatement contre cette magie et d'essayer de retrouver la fausseté

du calme torpide de ceux qui ne comprennent pas le mystère et ne ressentent pas la grandeur de son écrasement.

A quoi sert de s'engager en des cogitations et des palabres indéfinies pour discerner si l'obsession des tours religieuses et des maisons humaines, de Dieu impassible ou de l'homme turbulent et frêle, qui travaille le cerveau de Solness, si ardent en ses rêveries boréales, symbolise l'oscillation thermométrique incessante de nos élancements vers le céleste et l'azur et de nos rechutes dans les banalités? Si Hilde, l'étrangère fatidique, sortie un soir du vague des souvenirs pour l'exaltation mortelle de l'âme hypertrophiée de Solness, symbolise cette âme en ses indestructibles retours, ou l'éternel féminin toujours déviateur et disturbateur de l'éternel masculin? Si Ragnar symbolise l'ignoble envie du médiocre contre l'homme d'élite, ou l'attaque incessante et brûlante de la jeunesse montante contre les vieilles gloires chancelantes et gênantes? Si l'épouse symbolise l'impuissance d'une âme fragile dans un corps malade, ou l'invincible aspiration de l'humanité, que tourmentent les enchevêtrements de l'existence, vers les douces puérités du repos, vers le regret des vieilles poupées et des robes d'aïeules brûlées dans l'incendie qui a renvoyé au néant l'antique maison ancestrale? Si la catastrophe qui tue Solness quand il tombe de la tour où il couronnait une croix, symbolise le châtement de l'orgueilleux, ou l'impossibilité de tenir plus d'un instant, sans mourir, l'idéal suprême? Oui, à quoi sert? qu'importe? pourquoi s'épuiser et se fatiguer, et se quereller sur cet indéfinissable et ces irréductibles. L'amoindrissement de l'œuvre du grand Norvégien ne serait-il pas l'inévitable conséquence des solutions désormais figées en leur rigide froideur? Et ne vaut-il pas mieux, mieux avec une évidence mugissante, la laisser flottante et frissonnante dans les tableaux fondants des multiples hypothèses qu'elle suscite obstinément?

L'esprit d'Ibsen part là où le commun des esprits s'arrêtent. Il commence son voyage à l'étape terminale des autres. Sombre oiseau, il prend alors son essor, tournoie, regarde et pousse des cris avertisseurs. Contentons-nous de l'impression d'effroi et de malaise salutaire qu'il fait pénétrer en nous. Accueillons l'angoisse de ses visions. Comprenons que le profit pour notre âme est précisément dans cette angoisse qui nous remet au point des vraies réalités de notre nature complexe et contradictoire où le douloureux tient plus de place que la joie; où tout espoir d'idéal humain est tôt détruit et flotte comme un lambeau de voile à la maturité d'une felouque désemparée; où toute noble action est promptement déshonorée par l'incurable fond de canaillerie qui fermente sous les prés verdoyants de nos cœurs incessamment trompés. Car le monde n'est, sûrement, qu'une harmonie de souffrances. Seule « notre âme est peut-être heureuse en soi », sans que nous le sachions, sous le tissu de nos misères et de nos erreurs? N'expliquons pas. Subissons, et cherchons notre jouissance moins dans la sérénité puérile d'une existence vulgairement paisible, que dans le spectacle curieux et prodigieux des mystères ambiants qui se répercutent et vibrent en nous, pareils à des musiques dont les exécutants seraient les fantômes qui peuplent le funèbre (ou rayonnant) invisible.

## AU CONSERVATOIRE

Le Quatuor Ysaye a prêté son concours, dimanche dernier, à la dernière séance de l'Association des professeurs d'instruments à vent. Cette précieuse collaboration a valu à l'auditoire une exécution parfaite du *Quatuor à cordes* de César Franck, dont nous avons parlé lors de sa récente audition à la *Libre Esthétique*, et d'un *Octuor* de Schubert, dont les reprises un peu trop fréquentes et la forme démodée ont paru lasser le public. Les artistes s'en sont aperçus et, sautant spontanément un *andante con variationi* inquiétant, ils ont abordé le final, qu'ils ont brillamment joué.

Entre ces deux pièces de résistance, on a entendu de fort médiocres duettini de Benjamin Godard interprétés par M. Ysaye et par M<sup>lle</sup> Irma Sèthe avec une séduction qui les a presque rendu acceptables. On a beaucoup apprécié le jeu élégant, aisé et sûr de la jeune violoniste dont le son moelleux se mariait à merveille à celui du maître.

## A la Maison du peuple.

Deux séances à la section d'art de la Maison du peuple.

La semaine dernière, Lemonnier — c'était son début comme conférencier — expliqua et confirma par des extraits probants l'idée émise en son dernier livre — livre admirable — *L'Arche*. Étude d'une âme de femme, vaillante, vive, intelligente et de son ménage d'enfants curieux et s'éveillant à la vie et quelques-uns au bonheur ! La reconstitution d'une maison, d'une famille renversée par des revers de fortune, reconstitution patiente, tenace, avec des impétuosité et des découragements. Puis des figures latérales : Dumont, les Monard, les Muret. Et tout cela alerte, vivant, bien présenté.

Aussi une audition au piano du premier acte du *Mort*, par Dubois, et une explication, scène après scène, par Émile Van der Velde.

Mardi dernier, Maurice Kufferath. L'histoire de la chanson : lied ou romance. Non pas de la poésie populaire commentée par Wilmette (il y a trois mois) mais de la chanson d'art, émise par quelques maîtres franco-belges ou allemands. Maurice Kufferath commença son exposé par des œuvres de Josquin Depres, indiqua celles de Nicolo, Schubert, Henrion, Weckerlin, Niedermeyer, Gounod, Schumann, Massenet, Wagner et les souligna d'exemples. L'esprit de chaque période fut indiqué et aussi la manière de chaque compositeur.

Une juste idée d'ensemble s'en dégagait. Cette conférence très applaudie pourrait, croyons-nous, servir de type et de patron à toutes celles qui se donneraient à l'avenir en ce milieu.

## A VERVIERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

### Concert de l'École de musique.

Très beau comme toujours, — plus beau même que toujours. Je voudrais cueillir la V<sup>me</sup> symphonie de Beethoven ainsi jouée et vous l'envoyer. L'interprétation bien personnelle et pourtant sévèrement classique qu'en donne L. Kefer est tout particulièrement intéressante. Le dessin apparaît cristallinement clair, toutes les

lignes se continuant et se détachant les unes sur les autres sans aucune confusion. L'expression ressort émouvante du groupement, artistiquement compris et rigoureusement maintenu, des masses sonores ; la pensée *une* sculpte avec précision chaque détail de l'ensemble, sans en gonfler aucun disproportionnellement, et impose magistralement l'héroïque croyance de Beethoven.

L'interprétation de Wagner est lucide et vibrante au point de convertir tout notre public (Dieu sait pourtant si la musique se fait rare ici), et c'est cette interprétation qui a forcé les profanes comme les musiciens à comprendre et à admirer avec enthousiasme l'air du Hollandais du *Vaisseau-Fantôme*, le duo d'Ortrude et d'Elsa, le prélude de *Tristan* et la *Mort d'Iseult*, où les solistes, élèves de l'École, se sont surpassés, grandis par les œuvres qu'ils rendaient.

Peter Benoit était venu diriger son ouverture de *Charlotte Corday* et entendre sa charmante *Kinder-Cantate*, si fraîche, si colorée dans sa vivante simplicité.

## Le Congrès des arts décoratifs.

Au moment où le goût des arts décoratifs semble reflourir en Belgique et où la section d'art appliqué du Salon de la *Libre Esthétique* fixe l'attention des artistes et du public, il nous paraît intéressant de donner le programme du Congrès des arts décoratifs qui s'ouvrira à Paris le 15 mai prochain au Palais de l'École des Beaux-arts.

Les questions proposées au Congrès sont les suivantes :

### Développement des arts décoratifs en France.

1° Du rôle et de l'influence de l'imitation en matière d'art et d'industrie.

2° Introduction dans les expositions des Beaux-arts des départements et dans les musées permanents de province d'une section des objets d'art industriel.

3° De l'influence de la femme sur le mouvement artistique de notre pays.

4° Les industries d'art et la loi militaire.

Quels sont les moyens pratiques à recommander pour que les dépenses prévues par la loi militaire au profit des ouvriers d'art servent véritablement au développement de nos industries artistiques ?

### Développement des moyens d'action.

5° De l'utilité d'un musée central des arts décoratifs, de son développement et de son affiliation aux musées de province. Musées ambulants.

6° Développement du musée des tissus par le dépôt, à la bibliothèque de l'Union centrale, des échantillons de l'industrie textile contemporaine.

7° Enregistrement des modèles dus à l'art du sculpteur et de l'ornemaniste, destinés à constituer les archives de la propriété artistique et industrielle.

8° Centralisation des photographies des œuvres d'art, architecture, sculpture, décoration et mobilier, par l'affiliation des amateurs et praticiens photographes à l'Union centrale.

### Enseignement du dessin et histoire de l'art.

9° Enseignement primaire du dessin.

10° Enseignement du dessin géométrique pour les jeunes filles.

11° Unification des méthodes d'enseignement de la perspective.

12° Introduction d'un cours d'histoire de l'art dans les lycées et collèges de garçons.

Outre les sujets précédents, l'Union centrale propose l'étude des questions suivantes .

1° Quel a été et quel doit être encore le rôle artistique de la France? Quel résultat économique a-t-elle le droit d'espérer de son influence sur le goût public?

Histoire des transformations des styles; leur durée; le rôle qu'a joué la France dans l'évolution de la forme et du décor.

Comment s'est exercée la direction du goût; des influences qui ont modifié ce courant; du caractère politique et social de l'art et de la mode.

Des moyens de cultiver le goût et de développer le sentiment du beau dans une démocratie.

2° Ce qu'on est convenu d'appeler le style, et qui est la forme décorative d'une époque, subit aujourd'hui une transformation plus rapide que jamais. Pourquoi?

Le goût au dix-neuvième siècle est devenu plus inconstant, plus changeant qu'aux autres époques.

Du danger de continuer cette récapitulation facile des choses du passé.

Les facultés créatrices de notre race ont été amoindries par cette nouvelle science; elle tient lieu d'invention et engendre, aux dépens des artistes véritables, une foule d'imitateurs et de copistes qui sont un danger pour le génie national de la France.

Quels sont les moyens de réagir contre cette tendance?

L'étude de ces deux questions pourra faire l'objet de mémoires qui seront soumis à l'appréciation d'un jury spécial de cinq membres choisis par l'Union centrale des arts décoratifs.

Les mémoires des concurrents devront être remis au siège de l'Union centrale avant la fin de l'année 1894.

Un prix de 1,000 francs sera remis au meilleur travail que désignera le jury. Un autre prix de 500 francs pourra être décerné ainsi que des mentions.

## PETITE CHRONIQUE

Voici le résultat du concours de composition musicale institué par la maison Schott frères, de Bruxelles, sous le patronage du gouvernement, à l'occasion de l'exposition universelle d'Anvers.

A l'unanimité des voix, le prix a été accordé à la partition portant le numéro d'ordre 77 et ayant pour devise *Alleluia*. L'auteur de la marche primée est M. Martin Lunssens, de Bruxelles (2<sup>e</sup> grand prix du concours de Rome en 1893).

Le jury, reconnaissant en outre la grande valeur de quelques partitions, propose la classification suivante : Une 1<sup>re</sup> mention aux numéros 4, ayant pour devise *Ambiorix*, et 61, ayant pour devise *Artis proprium est creare et gignere*. Une 2<sup>e</sup> mention au numéro 27, ayant pour devise *Au progrès de l'Art*; enfin, une 3<sup>e</sup> mention aux numéros 62, ayant pour devise *Deo e Patria*, et 56, ayant pour devise *Où peut-on être mieux*.

Toutes ces décisions ont été prises à l'unanimité des voix.

M<sup>me</sup> Théroine-Mège, qui s'est fait entendre l'an dernier avec grand succès au Cercle des XX, donnera une soirée musicale le vendredi 4 mai, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle de la Grande Harmonie, avec le concours de M<sup>lle</sup> Maria Michaux.

Une exposition de peinture va prochainement s'ouvrir à Bruxelles. Celle des tableaux du peintre français Jules Garnier, mort il y a cinq ans. On sait que Jules Garnier a laissé un œuvre des plus considérables, et tout le monde a encore présent à la mémoire le sort de son fameux tableau *Borgia s'amuse* qui, refusé au Salon de Paris de 1884, fut ensuite exposé dans une salle

de l'avenue de l'Opéra où tout Paris alla le voir. Plus tard, la célèbre toile fut transportée à Chicago, où elle fut brûlée par ordre des autorités. Il est vrai de dire que cet acte de vandalisme coûta cher à ceux qui l'avaient perpétré et qui durent payer de ce chef une somme énorme. L'œuvre n'en fut pas moins anéantie.

Mais il est resté une galerie bien complète comprenant plus de cent soixante tableaux et parmi lesquels les meilleures toiles du peintre français ont été réunies.

Cette exposition s'ouvrira à Bruxelles dans les premiers jours de mai.

A la grande fête lumineuse d'aujourd'hui, aux Galeries Saint-Hubert, les transparents sont illustrés par soixante artistes. Ils couvriront totalement les vitrines du Passage, lequel formera ainsi une galerie lumineuse de tableaux humoristiques dont la variété et l'intérêt d'exécution surpassent toute attente. Les jeunes artistes ont donné avec un entrain admirable. Cette fête, sans exemple, avec ses sujets d'une étourdissante originalité, sera une véritable révélation artistique pour le pays.

M. Durand-Ruel, en réponse aux inqualifiables attaques auxquelles se livrent quelques officielles ganaches contre les impressionnistes à propos du legs de Gustave Caillebotte, vient de réunir à la hâte et d'exposer à Paris, dans sa galerie, quarante tableaux d'Edouard Manet. L'exposition est superbe et la démonstration péremptoire. Outre quelques œuvres de premier ordre : *La Lessive*, *le Bon Bock*, *En bateau*, *le Déjeuner chez le père Luthuile*, *Torero saluant*, *Portrait de M<sup>me</sup> Berthe Morisot*, etc., un grand nombre de toiles moins connues : chatoyantes vues de Venise, paysages exquis, marines, portraits, études, montrant la souplesse et la diversité d'un talent de premier ordre que le recul des années semble, loin d'en affaiblir l'éclat, grandir davantage. C'est un éblouissement et une joie pour l'œil que ce coloris prestigieux, aux harmonies raffinées. Mais ce qui frappe particulièrement, c'est l'hérédité qui rattache étroitement Manet aux maîtres d'autrefois. En éclaircissant sa palette, en ouvrant au large la fenêtre de l'atelier inondé de clartés blondes, il est demeuré le descendant direct des peintres hollandais et espagnols. Ses toiles ont le style et la maîtrise. Elles apparaissent les expressions définitives d'un tempérament pictural épris des splendeurs de la nature et qui s'est haussé jusqu'à elles.

Le peintre Raffaëlli a convié la semaine dernière, dans son clair et vaste atelier de la rue de Courcelles, un auditoire d'hommes de lettres, de musiciens et d'artistes, à applaudir le compositeur norvégien Edward Grieg et à lui faire ses adieux.

Le programme de cette intéressante séance se composait de la *Sonate en ut* pour piano et violon, jouée avec brio par MM. Pugno et Marsick, d'une série de lieder chantés d'une façon expressive et charmante par M<sup>lle</sup> Sidner et M<sup>me</sup> Grieg, accompagnées par l'auteur; enfin, des *Danses norvégiennes*, à quatre mains, brillamment enlevées par le compositeur et par M. Pugno. On a fêté et acclamé le maître, et dans un échange de toasts portés à l'issue de la séance, en un lunch qui a fraternellement réuni tous les invités, on a bu à la prospérité de l'art norvégien et de l'art français, qui comptaient dans l'assistance leurs représentants les plus distingués.

Une étude vient de paraître sur Georges Rodenbach par A. Segard, avocat à la Cour d'appel de Paris. Étude consciencieuse et documentée. Toutefois, pour assigner sa place à M. Rodenbach, conviendrait-il de prendre plus largement connaissance du mouvement belge.

*Vie simple*. — Pour ceux qui aspirent à la vie simple et que séduisait la chambrette de SERRURIER, l'intéressant ébéniste de Liège, au Salon de la *Libre Esthétique*, ce détail sur l'abbé Le Rebours, curé de la Madeleine, qui vient de mourir : Il avait fondé avec l'abbé Pételot et d'autres prêtres, une Société dite « du bois blanc ». C'était une Association de laïques et de prêtres, qui s'engageaient à vivre le plus simplement possible, à renoncer au luxe, à toutes les molleses de la vie; et l'on prétendait que les membres de cette Association s'interdisaient tout autre mobilier que celui de bois blanc.

## L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
*L'Argus lit 5,000 journaux par jour.*

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums **ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## JOURNAL DES TRIBUNAUX

*paraissant le jeudi et le dimanche.*

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.  
Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS (Second article). — LE CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE DE BRUXELLES. *Assemblée générale du 29 avril.* — QUELQUES LIVRES *Fumerolles*, par M. de Souza; *Gueule Rouge*, par Mary Renard; *Nouvelles de Wallonie*, par Arthur Daxbelet; *La Légende de sainte Liberata*, par Fernand Hérol. — COMMISSIONS ET CONSERVATEURS. — AU SALON D'ANVERS. — CONCERT GUILLAUME LEKEU A PARIS. — ESTHÉTIQUE DES VILLES (Suite et fin). — PETITE CHRONIQUE.

## LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

Second article (1).

Une vingtaine de peintres belges exposent au Champ-de-Mars. Ce sont MM. Alfred Stevens, Baertsoen, Claus, Courtens, Marcette, Ottevaere, Frédéric, Degouve de Nuncques, Coppens, Buysse, Willaert, Verstraete, Delvin, Metdepenninghe, Verstraeten, G. Stevens, Linden, M. et M<sup>me</sup> Wytsman, M<sup>lles</sup> Art et d'Anethan. Quelques-uns, tels M. Alfred Stevens et M<sup>lle</sup> d'Anethan, sont depuis longtemps parisiens. D'autres, M. Baertsoen par exemple, sont à demi installés à Paris. N'empêche que la peinture belge garde une saveur de terroir spéciale, une couleur qui la fait reconnaître, au premier coup d'œil, dans la cohue d'œuvres de toutes

(1) Voir notre dernier numéro.

tendances alignées à la cimaise. Elle a une sorte de probité particulière, une sincérité d'impression, une certaine harmonie dont le charme attire, même dans les toiles médiocres et qui assure toujours à nos artistes un rang honorable.

Quelques-uns requièrent violemment l'attention. C'est le cas de M. Alfred Stevens, dont l'imposant envoi comprend des toiles anciennes, d'une prestigieuse maîtrise d'exécution — la *Rentrée de bal* est réellement de premier ordre — et des compositions récentes dont nous prisons moins l'ordonnance et le coloris. C'est le cas aussi de M. Léon Frédéric, qui dans un vaste triptyque intitulé *Tout est mort!* accumule d'innombrables cadavres ruisselants de sang, écrasés sous les pierres qui tombent en averse, tandis que des flammes commencent à dévorer toute cette chair inanimée. Dans l'universel massacre, la Justice et la Religion sont culbutées et le Père éternel, au milieu des nuées sanglantes, se voile la face. Cette curieuse toile est l'un des succès d'épouvante du Salon. Elle a dû coûter au peintre un effort considérable qu'on regrette de voir appliqué à une composition qui laisse, somme toute, le spectateur indifférent. L'idée de la mort ressortirait peut-être plus nettement d'une seule figure que de cet amas de corps enchevêtrés, de cette salade de viande humaine arrosée de filets rouges. L'œuvre est traitée dans la manière méticuleuse et sèche habituelle à

l'artiste. Elle a une réalité précise en désaccord avec le cauchemar symbolique qu'elle paraît appelée à représenter. Elle attire par l'horreur de la conception, mais elle ne retient pas. Et malheureusement, la vision évoque plutôt le souvenir de Wiertz que celui de Michel-Ange.

N'était une trop flagrante imitation du style, du coloris et des procédés de peinture de Puvis de Chavannes, le *Jardin* de M<sup>lle</sup> Alix d'Anethan séduirait par la noblesse des attitudes, par la grâce d'une composition poétique harmonieusement disposée.

La grande figure de M. Gustave Stevens, *Sœur d'infante*, est malheureusement aussi hantée par les réminiscences. Elle fait songer à Wauters ou à tel autre portraitiste ancré aux traditions. Consciencieusement peinte, elle ne marque aucune originalité, aucune recherche nouvelle.

C'est dans le paysage que le contingent belge s'affirme. L'exposition de M. Baertsoen, qui comprend huit tableaux et une demi-douzaine de pastels, décèle un œil de coloriste, habile à saisir les plus fugaces impressions de la nature, à fixer avec sûreté la fuite des heures. M. Marcette, assez malmené par la commission de placement, aligne trois toiles et une aquarelle traitées dans des tons argentés d'une grande finesse. M. Claus, dont on a apprécié récemment à Bruxelles les notations consciencieuses et le persévérant effort vers la lumière, aligne cinq impressions de nature d'un sentiment pénétrant. Il manie avec moins de bonheur le pastel. Ses deux portraits de femmes montrent une main moins exercée à l'étude de la figure qu'à la fidèle interprétation des sites rustiques.

Les paysages et marines de MM. Courtens et Verstraete sont brossés avec quelque lourdeur, en des pâtes épaisses. Elles semblent marquer un recul, ou tout au moins un arrêt. En revanche, quelques toiles, appréciées à Bruxelles, de MM. Coppens, Degouve de Nuncques, Ottevaere, font bon effet au Salon de Paris et soutiennent la réputation de notre contingent national.

Nous retrouvons quelques artistes belges dans la section de sculpture. Indépendamment de Constantin Meunier, dont nous avons vanté la triomphante maîtrise, les deux médaillons de M. Vander Stappen : *Alexandre Henne* et *Jacques Wiener*, les bustes et figures en marbre et en bronze de M. Charlier, un buste de M. Lagae, une figure originale de M. Rombaux : *Épouvantail*, un petit groupe de M. Le Roy, une composition de M. Braecke : *Paradis perdu*, marquent parmi les envois les plus intéressants du Salon.

Peu nombreuse, la section de sculpture est d'ailleurs fort bien composée. On y sent, manifestement, l'influence dominatrice de l'illustre statuaire Rodin, autour duquel se groupe toute une jeunesse ardente et enthousiaste. Citons spécialement, parmi ses disciples,

M<sup>lle</sup> Camille Claudel, dont on a justement admiré l'art énergique et souple à *la Libre Esthétique*, et M. Niederhausern-Rodo, dont le bas-relief en marbre *Ophélie* et le groupe en bronze *L'Homme* ont une belle allure.

Quelques œuvres s'imposent : *La Misère*, de M. Desbois, l'une des plus puissantes conceptions du présent Salon, la *Petite fille pleurant*, de M. Bartholomé, jadis vue aux XX, actuellement coulée en bronze et revêtue d'une patine admirable, et la série charmante des médaillons en bronze de M. Alexandre Charpentier. Parmi les œuvres les plus remarquées, une mention est due à la cheminée et aux esquises statuette de M. Vallgren ainsi qu'aux deux bas-reliefs en lesquels M<sup>me</sup> Marie Cazin nous montre, virilement traités avec un sentiment artistique intense, les évangélistes saint Jean et saint Marc.

D'autres œuvres mériteraient un examen détaillé. Mais nous ne pouvons, en cette revue rapide, que citer les noms de MM. Bourdelle, Cordier, Masseau, Roche, Barnard, Michel-Malherbe parmi ceux qui requièrent l'attention. M. Dalou est représenté par un modèle de fronton représentant, en une composition conforme aux traditions classiques, *le Progrès entraînant le Commerce et l'Industrie*. Et nous gardons pour la fin un petit groupe ravissant de M. Damp, exécuté en acier, ivoire et or : *La fée Mélusine et le chevalier Raymondin*, véritable merveille de sentiment, de finesse et de précision. M. Damp a consacré quatre années à l'exécution de ce joyau, dont il demande, assure-t-on, vingt-cinq mille francs. Qu'importe le temps et qu'importe le prix ? L'œuvre est de celles qui marquent une date, et peut-être précisera-t-on le présent Salon, dans l'avenir, en l'intitulant : le Salon du chevalier Raymondin, bien que ce chevalier d'acier et d'or soit, de toutes les œuvres exposées, la plus exigüe.

L'un des grands attraits du Champ-de-Mars est, on le sait, la section des objets d'art, et nous ne pouvons clôturer notre procès-verbal sommaire sans appeler l'attention sur quelques-uns des envois qui dénotent, dans ce domaine spécial, un effort d'art. On a pu juger, au salon de *la Libre Esthétique*, de l'intérêt que présentent les étains de MM. Charpentier et Baffier. L'un et l'autre de ces remarquables artistes sont représentés au Champ-de-Mars, le premier par une *Boîte aux lettres* d'une composition ingénieuse et charmante, par un *Masque* de M. Van Rysselberghe et par diverses pièces en étain, en bronze, en papier gaufré ; le second par un *Projet de cheminée* et par un *Service à vin* joliment conçu et finement réalisé. Voici les étains de M. Desbois, qui complète avec MM. Baffier et Charpentier la trinité d'artistes qui ont provoqué l'admirable renaissance à laquelle nous assistons. Voici une cheminée en carreaux céramiques d'une coloration superbe, par MM. Dalpayrat et Lesbros, déjà en progrès depuis

leur récent envoi à Bruxelles. Voici les plats, vases et coupes en grès aux luisances de métal de MM. Delaherche, Massier, Léveillé, Dammouse; les verres gravés de fleurs symboliques et d'inscriptions, les cristaux ciselés, les meubles d'art de M. Emile Gallé; les somptueuses reliures de M. René Wiener; le marteau de porte, les serrures, charnières et boutons en bronze de M. Vallgren; les verrières de M. Henri Carot; le plafond de M. Lerolle; le *Coffre à secrets*, les *Porte-bijoux* et *Porte-fleurs* de M. Carabin; les cuirs incisés de M. Antoine Lepère; les tapisseries de MM. Ranson et Rippl-Ronai; le *Broc à eau*, les épingliers, les figures en terre lustrée de M. Roche; le merveilleux carton de vitrail dessiné à la gloire de Jeanne d'Arc par M. Eugène Grasset. L'ensemble de la section est d'une variété et d'un intérêt rares et, mieux encore que les tableaux et sculptures exposés, détermine le caractère du Salon.

Une exposition spéciale est annexée aux sections diverses du Champ-de-Mars : celle des compositions, études, dessins, aquarelles auxquelles, depuis dix années, M. James Tissot a consacré son art pour retracer, à l'aide de documents précis, la vie du Christ. Rien ne peut donner une idée du labeur prodigieux auquel s'est livré l'artiste, et la vue des innombrables cadres qu'il aligne, dans deux salles du rez-de-chaussée spécialement disposées et décorées pour la circonstance, est réellement déconcertante. Vues de Palestine peintes avec une patience de miniaturiste, compositions de tous genres, d'un réalisme teinté de symbolisme, types de Judée pris sur le vif, études consciencieuses de costumes et d'accessoires, tout décèle un travail persévérant animé par une conviction robuste. L'œuvre est intéressante au point de vue ethnographique et documentaire. Elle ne s'élève guère, comme manifestation artistique, au-dessus de l'illustration, malgré la somme de talent généreusement dépensée par son auteur.

### Le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

*Assemblée générale du 29 avril.*

Il s'agissait d'une expérience et d'une gageure.

On nous disait : Combien exclusifs vous êtes ! Quelle manie de présenter toujours ce pauvre Cercle comme un ramassis d'arriérés ! En vérité, ils y sont en petit nombre, et il s'y trouve des éléments excellents auxquels on ne fait jamais appel.

Nous répondions : Illusion ! Ces vieilles têtes de pipe qui, d'après vous, seraient des isolés, sont, au contraire, des chefs de files et de files interminables. Chacune d'elles traîne derrière elle, en long corps serpentin, une légion d'êtres faits à son image. Le Cercle artistique est une des expressions les plus accomplies de la routine indécrottable. Voyez ses expositions, voyez ses conférences, voyez son cabinet de lecture : ce sont des symboles d'encroûtement, d'art médiocre et fripé, de dépression incurable. Il faudrait y faire passer un cyclone pour épurer l'atmosphère.

On répliquait : — Mais oui ; en apparence, le Cercle devient un cabaret distingué pour vieux messieurs ramollis ou se hâtant vers le ramollissement. Les expositions (l'actuelle par exemple) sont des congrès de ratés. Les conférences font défiler la nauséuse série des Parisiens colportant chez nous la lecture très vide d'études sans caractère. Les séances de musique sont des monopoles institués au profit de quelques protégés de ces messieurs du Comité. Mais c'est parce qu'on laisse faire. Il faudrait tenter un nettoyage.

Nous rétorquions : — C'est inutile. Pareille tentative ne servirait qu'à remuer le marécage et à faire remonter à la surface tous les trésors que recèle la bourgeoisie camuse et doctrinaire. Il y a là une épargne dont vous ne vous doutez pas.

— Mais non, mais non. La réserve est bonne et ne demande qu'à marcher.

— Vous en êtes sûrs ?

— Absolument sûrs. Il suffirait d'un signal. Qu'on en fasse l'expérience.

— Eh bien ! faisons l'expérience. Nous gageons qu'elle vous confondra.

Elle a été faite l'expérience ! Et elle a été décisive ! Dès que les masurs ont appris qu'on luttait, ce fut comme un jet de vapeur projeté dans une fourmilière. L'agitation, l'effervescence, le bourdonnement ont dépassé toutes les prévisions ! Ils sont arrivés en bataillons serrés. On a vu au complet la tribu d'Israël, les visages durs et broussillants de poils noirs, les yeux froids et saillants, les crânes à nudité de dôme. On a vu les capitalistes qui jamais n'achètent d'œuvres d'art. On a vu les joueurs de billard dont les carambolages ponctuent l'été, par les fenêtres ouvertes, les valse et les polkas de l'orchestre du Waux-Hall. On a vu les dilettanti qui sommeillent doucement pendant les séances de musique, et les vieillards bougons qui sortirent en trainant bruyamment leurs pieds goutteux aux conférences, jugées scandaleuses, que firent Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé et Verlaine. On a vu les protecteurs de la littérature qui ne lisent que les livres qu'on leur prête et qui les rendent quelquefois. On a vu la phalange scolaire des fils à papa, exhibant leurs pantalons en jambes d'éléphant retroussés sur des bottines jaunes. On a vu les peintres et sculpteurs qui ne vendent qu'aux exhibitions familiales et débonnaires du Cercle. On a vu la noblesse. On a vu la bonne presse. On a vu « des boursiers à lunettes d'or, des épiciers et des notaires ». On a vu les artistes mondains qui s'excusent de parader aux fancy-fairs en rappelant que Rubens était ambassadeur et caracolait dans les rues d'Anvers sur de brillants genets d'Espagne et qui disent qu'il est permis de faire comme lui. On a vu les valétudinaires. On a vu les léporides bavards qui régissent ce congrès extraordinaire. On a vu les dames amateurs inoubliantes des flagellations qui furent infligées à leur médiocrité arrogante. Le tout marchait, aux accords des craintes et des haines invisibles, contre les empêcheurs de digérer, de doctrinariser, de s'amoindrir en rond. On eût dit une invasion de cancrelats dans une cuisine après le couvre-feu, une ascension formidable des insectes divers qui grimpent, tricotent des pattes, détalent quand on remue les vieilles pierres dans les souterrains abandonnés.

Ah ! chers amis si prompts à croire que les anciennes querelles peuvent être apaisées, ne vous méprenez pas davantage. Elles sont en réalité éternelles comme leurs causes : il y aura toujours des peureux et des retardataires, toujours des essoufflés, toujours des parasites et leurs courtisans. Laissez ce Cercle mariner en paix.

Laissez-le continuer ses expositions tristes, ses conférences moroses, sa musique de petit coin. C'est ailleurs qu'est la vie, c'est ailleurs qu'il faut combattre ! Ne pensez plus à déposséder ces hannetons de leur boîte, fût-ce pour vous procurer le plaisant spectacle de leur terreur et du caricatural cortège qu'ils forment quand ils font appel à leur landwehr et à leur landsturm !

## QUELQUES LIVRES

**Fumerolles**, par M. DE SOUZA. Paris, librairie de l'Art indépendant.

M. de Souza est un théoricien patient et souvent exact. Son livre *Fumerolles* est précédé d'une note sur la valeur énonciative de l'*e* dans le rythme. Anciennement, dans la versification symétrique et traditionnelle, on donnait à l'*e* une valeur artificielle toujours la même, puisque pour arriver au nombre de syllabes (8, 10, 12), on le prononçait ou on devait logiquement le prononcer sans omission ni atténuation.

Aujourd'hui, dans la versification nouvelle, la valeur de l'*e* est variable suivant les cas, de même que celle des diphtongues susceptibles de devenir des dièses. Et cette variabilité, M. de Souza la rencontre à chaque page de son livre *Fumerolles*.

Nous ne voulons point nous attarder à cette vue théorique de l'auteur, nous défiant des théories et ne désirant point voir les poètes du vers libre se hâter de couler en règles leur innovations. Cela se fera plus tard ; pour l'instant, que chacun se développe, d'après l'harmonie spéciale dont il a conscience. Certes, beaucoup de mauvais livres naîtront à la suite d'une telle liberté laissée à chacun ; mais sous l'ancien régime des vers parnassiens, romantiques ou classiques, les bouquins orthodoxes qui éclosaient dans toutes les sous-préfectures et ailleurs, et qui tous se soumettaient aux prosodies les plus mesquines et les plus correctes, qu'étaient-ils, sinon un tas de bouquins mort-nés. Le vers libre, pas plus que le vers-carcan, n'empêchera la médiocrité de soulever sa marée. Celui-là n'est qu'un admirable moyen mis à la disposition des vrais poètes dont seul il faut avoir souci. Et pour cela même il importe peu qu'on le définisse, qu'on le scrute ou qu'on l'analyse, une belle œuvre le prouvant et l'expliquant beaucoup mieux que les axiomes les plus imposants. Elle, du moins, en donne la sensation profonde ; les théories n'en montrent que l'écorce et ne sont nécessaires qu'à ceux qui n'étant pas assez foncièrement poètes pour employer tout leur temps à produire, épiloguer, discuter, trancher, se fâcher, dogmatiser et finir par se faire prendre, à la longue, pour des pions. Ceci, évidemment, ne vise point M. de Souza, dont les vers attestent surabondamment la valeur littéraire.

*Fumerolles* sont jeux de rythmes variés et complexes, où les assonances appuient des arabesques comme :

Spires aux vols et virevoltes folles  
Fumerolles

mais où le vers intervient aussi pour dessiner nettement. Exemple :

Et les mains échappent des chaînes  
En un deuil de longues mitaines  
D'où scintillent émergés à peine  
Les ongles aux pâles coraux.

Le livre entier, dans la trame de ses poèmes, se déroule spécial et curieux. M. de Souza s'écoute avant même d'écouter les maîtres et c'est tant mieux. Il en arrive à des étrangetés parfois,

à des trouvailles souvent. Et la disposition typographique nouvelle qu'il adopte aide à souligner les sinuosités de ses phrases.

**Gueule Rouge**, par MARY RENARD. Bruxelles, Kistemaekers.

Un roman taillé dans la vie grossière et animale, d'après des formules connues et par conséquent épuisées. *Germinal* et *Happe-Chair* semblent avoir été les miroirs où l'auteur a pris son art de reflet.

Scènes populaires : tirages au sort, buveries, nocées, amours violentes et crues. La langue ? Mélée de patois, sonnante rude, goûtant salé, roulant en un remous de mots verveux et rouges. Mais certes de l'entrain et de temps en temps de la puissance.

**Nouvelles de Wallonie**, par ARTHUR DAXHELET.  
Lacomblez, Bruxelles.

Contes simples, tirés de la vie populaire. Les villages wallons servent de cadre. Et ce sont les mœurs locales racontées sans grande recherche, au petit bonheur de la phrase, où rarement un mot s'illumine. Le meilleur récit nous semble être le *Charmeur de rats*, qui s'ensanglante d'un meurtre. Le sorcier de campagne y est montré tel que les gens des terreaux le méprisent et le craignent.

M. Daxhelet prend rang parmi la pléiade des écrivains wallons, bientôt aussi nombreux que ceux de Flandre.

**La Légende de sainte Liberata**, par FERNAND HÉROLD.

Une vierge, consacrée à Dieu, résiste à quelque prince payen, qui oppose à sa foi chaste la tentation ardente de la chair. Un miracle frappe le prince de cécité. La vierge est accusée de maléfice et comme sorcière on la crucifie.

C'est cette légende pure que M. Hérold, en des vers calmes et réguliers, a glorifiée. Il l'a fait humblement, n'essayant aucun effet pompeux d'images, se limitant à une langue nette, claire et douce. La légende est fixée en dialogues soutenus par un chœur de jeunes filles, et l'atmosphère de ce petit drame évoque celle lointaine des couvents pieux et blancs.

## Commissions et Conservateurs.

Le discours prononcé aux Chambres par M. Buis, qui n'épargne pas les Commissions, nous remet en mémoire l'impression que nous recueillimes jadis au Cinquantenaire non pas seulement comme lui à la section des plâtres, mais surtout à la section d'art japonais. Elle n'est pas folâtre. Aux plâtres, il y a encore de la tenue : M. Balat, de temps à autre, intervient ; mais à la section japonaise, rien de pareil. Celle-ci est sous la main de M. Van Hammée.

M. Antoine Van Hammée a brabançonné jadis un tableau où un évêque trinquait avec un lancier. Cette note patriotique, chantée par un pinceau transformé en petite flûte, a provoqué peut-être cette dérision : Antoine Van Hammée, conservateur des arts décoratifs.

Il l'est. Ni les gaffes les plus extrêmes ni l'insuffisance la plus patente ne pourront le faire déchoir de ce titre. En Belgique, on condamne aux honneurs.

Nous ne doutons pas que M. Van Hammée n'ait honte de lui-même. Comme il doit s'en vouloir de n'être pas à sa place ! Mais voilà, ses collègues ne lui permettraient pas de se démettre : il

ne faut jamais se lâcher entre soi ni céder à la pudeur. Certes se moqueront-ils de lui, le tiendront-ils en pitié, lui feront-ils parfois les insultes du silence, mais le répudier, allons donc ! Ils sont dans le fromage et quoi de plus naturel que de l'accepter avec toutes ses moisissures : M. Van Hammée en est la plus belle.

Lors de l'exposition Bing au Cercle, le gouvernement acheta un lot d'estampes et quelques kakemonos, aujourd'hui étalés au Cinquantenaire. Ils tombèrent aux mains de M. Van Hammée. Je me demande ce que cet art délicat et exquis dut lui dire dans le tête-à-tête, quand une à une les planches furent examinées. On se représente difficilement M. Van Hammée en face d'un chef-d'œuvre.

Les planches un jour furent rangées, décorativement. Les classer par époques eût été plus normal, mais rien que pour ce travail élémentaire il fallait quelques connaissances qu'évidemment M. Van Hammée n'avait point. On fit donc des cartes à échantillons. Restait l'étiquetage.

Lors de l'achat, sur les cartons qui soutenaient les estampes, l'étiquetage avait été fait. Par malheur, la plupart de ces cartons avaient leurs bords coupés, juste à l'endroit où le nom du maître, signataire des estampes, figurait. Comment désormais arriver à cartoucher celles-ci ? M. Van Hammée a dû voir blême à cet instant.

Le parti le plus simple à prendre était de s'enquérir, d'aller consulter quelque japonisant, d'écrire à M. Bing, ou, ce qui eût mieux valu, de se mettre soi-même à l'œuvre et d'étudier l'art extrême-oriental.

M. Van Hammée n'en fit rien. Puisque la plupart des attributions étaient enlevées, il crut tout simple d'exposer des planches sans cartouches ou bien de coller un seul cartouche sur quatre ou cinq planches réunies. C'est ainsi qu'on put voir une étiquette, marquée Hokou-sai, couvrir des Hokkéi, des Outamaro, etc. L'étalage, compris de si pitoyable manière, ressemblait à une vitrine de fripier, où telle étiquette, piquée jadis sur un schako, serait tombée sur des mouchettes, un clysoir ou une bassinoire.

Quant aux quelques planches où l'on peut lire encore, sur le carton, le nom du maître, l'étiquette est laissée. Mais ici encore que d'erreurs ! M. Van Hammée n'avait qu'à copier et il n'a pas même su le faire.

Il écrivit Koumisada pour Kounisada; Katsugara pour Katsugava, Toyo-hiro pour Toyo-kouni. Ailleurs, voici un Kionaga qu'il étiquète Outamaro et un Outamaro qu'il cartouche Kionaga. Les Schiuncho se confondent avec les Schunko; toute l'école vulgaire est ainsi balafrée. Un Schunzan est marqué Schunzai. Les planches sont voisines, M. Van Hammée n'avait qu'à contrôler les signatures. Cela est aussi aisé que d'apparier deux lacets de bottines, mais cela est encore trop difficile pour M. Van Hammée.

Présentée, telle qu'elle l'est, la section japonaise, au Musée du Cinquantenaire, est la plus belle fleur sèche du parterre administratif et officiel. Non seulement elle offre la preuve d'une négligence bisannuelle — puisque le Musée est déjà ouvert depuis deux ans — mais d'une ignorance de Botocudos en face de l'art. Nous ne croyons pas qu'il y ait, dans la ville de province la plus rancie de l'Europe entière, un conservateur d'œuvres aussi inapte que celui dont il s'agit et qui ait en même temps un cynisme aussi tranquille dans l'affichage public de son insuffisance et de sa bêtise.

Vraiment, pour arriver à constater de tels faits et à rencontrer

sur son passage de tels ignares, avec un titre sur le chapeau et une pustule rouge à la boutonnière, il faut être en Belgique. En France, certes, il y a dans l'administration des ganaches et la maison mère des Invalides égrène des têtes de bois dans plus d'un Musée, mais on y chercherait en vain, je crois, un Van Hammée conservateur des beaux-arts et un Vandebussche décorateur de monuments publics.

## AU SALON D'ANVERS

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

En la salle des dépêches de l'*Indépendance belge* sont exposées en ce moment les reproductions photographiques de deux tableaux de jeunes : *La Porte de l'enfer*, de Levêque, et *les Nuées*, de Victor Gilsoul.

Cela, en vue de protester contre l'ostracisme dont ces deux peintres — parmi tant d'autres — furent l'objet de la part du jury nommé par la *Ligue artistique* pour l'examen des œuvres destinées à l'exposition d'Anvers.

Car Jean de la Hoesse, Dierckx et Lambeaux, qui avaient promis de soutenir les jeunes et pour lesquels ils étaient partis en campagne, sont tombés — le croiriez-vous ? — dans les errements, l'étroitesse d'idées, l'intolérance et le fétichisme du poncif dont faisaient preuve les jurys officiels d'autrefois !

Contre ceux-ci la *Ligue artistique* fut élevée en rempart : il s'agissait de sortir enfin de cette contrainte arrêtant l'essor de l'art à tendance. Il fallait qu'à côté des peintres de la vache ou des natures-mortes vint s'affirmer le talent des jeunes et des intellectuels.

Écœurés et déçus, les sacrifiés s'indignèrent sous les paroles ardentes de quelques chefs les poussant à la lutte et clabaudant, dans les réunions, la promesse d'être leur soutien comme leur porte-voix.

Or, voici que ces chefs viennent de faire, de façon honteuse et flagrante, faillite à leur promesse et à leur devoir.

Voici le bilan :

Alors que d'aucuns — Heymans, Smits et Stobbaerts, par exemple — eurent près ou même plus de dix œuvres acceptées, Gilsoul, Delsaux, Coppens, Lacroix, Fichet, Laermans, Levêque et combien d'autres... furent refusés ou ne virent accepter qu'une seule œuvre.

Sur quatre cents toiles envoyées, les jurés n'en acceptèrent que quatre-vingts; jugez quelle élimination de jeunes dut se faire, aux seules fins de laisser aux autres la grande place, et quelles colères sourdes a fomentées, parmi les dédaignés, la révoltante attitude des chefs déserteurs de leur cause !

Avec quel regain d'ardeur et quelles vives consolations on se remémore, pour oublier tout cela, le Salon où les esthètes créèrent l'impartiale et complète manifestation de l'art vrai et donnèrent, à large mesure, les panneaux aux talents vigoureux et nouveaux !

Et ce rapprochement inévitable entre l'écœurante exhibition qui se prépare et le Salon disparu mais si vivant encore en les souvenirs, fait naître cette réflexion : le vice invétéré qu'avaient les jurys officiels et que, vainement, l'on crut exclure par la tentative à laquelle s'appliqua la Ligue, n'est-il point inhérent à la composition du jury, en les deux cas formé d'artistes, et le résultat attristant auquel nous arrivâmes n'était-il point aussi inévitable que douloureux ?

Voyez la *Libre Esthétique*; il existait, par tout le pays, une sorte d'association, issue en quelque sorte d'elle-même, formée d'esthètes de toute profession et de tout rang. Chacun y avait sa tâche et sa mission spéciales, mais un accord intervenait sur la question primordiale : « Est-ce un talent ? »

Le jugement était équitable parce que mesuré, naturellement fondé et désintéressé et, une fois la question préalable résolue, les « talents » pouvaient entrer avec leurs œuvres, en telle quantité, en tel choix qu'eux-mêmes en avaient décidé ! Point de jalouses discussions et de mesquines observations et partant point de blessures ni de dénis de justice lancés aux amours-propres.

Quand donc les artistes comprendront-ils qu'ils ne seront jamais bien jugés par eux-mêmes ? L'émanation esthétique du meilleur intellectuel doit, seule, être leur souverain juge et leur guide puisque c'est à elle que leur talent s'adresse. C'est à elle que les artistes doivent aller pour l'appréciation d'eux-mêmes ainsi que l'homme, en dehors de sa conscience, s'adresse à l'entière opinion publique, pour savoir s'il est honnête et s'il est jugé tel.

Transformer la composition des jurys dans le sens indiqué, aller même jusqu'à leur suppression, telle est la vraie solution du problème et tel le noble but auquel doivent tendre les efforts des jeunes aujourd'hui délaissés.

Recevez, Monsieur le Directeur, avec la prière de donner l'hospitalité à ces lignes, si vous les jugez dignes de votre journal de combat, l'hommage de ma considération la plus distinguée.

C. X.

### Concert Guillaume Lekeu à Paris

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Les amis du regretté compositeur Guillaume Lekeu, enlevé dans sa vingt-quatrième année, ont organisé à Paris, en la salle d'Harcourt, un concert consacré à l'audition de quelques-unes de ses œuvres. M. Vincent d'Indy conduisait l'orchestre, qui comptait, au premier pupitre — excusez du peu ! — M. Eugène Ysaye, toujours dévoué aux généreuses initiatives. M. Auguste Pierret s'était chargé du piano ; un solo important de violoncelle avait été confié à M. Henri Gillet. Quant à la partie vocale, c'est M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin qui en avait gracieusement assumé la tâche. Avec de pareils interprètes, le succès était certain. Il a dépassé, et de beaucoup, l'espoir des organisateurs. Après l'exécution de la *Sonate pour piano et violon*, qu'on applaudit l'an dernier aux concerts des XX, l'enthousiasme des assistants fut tel que les artistes durent reparaitre quatre fois sur l'estrade.

Elle est vraiment fort belle, cette sonate, et, mieux que toute autre composition du jeune maître, elle résume son art passionné, intense, traversé par une mélancolie douloureuse qui décèle peut-être d'inconscients et funestes pressentiments.

M. Ysaye et M. Pierret en ont rendu magistralement l'émotion poignante. Dans l'exécution du deuxième morceau (*Très lent*), l'admirable violoniste a tenu l'auditoire haletant, et rien ne peut dire l'expression inquiète et mystérieuse qu'il a donnée à cette composition.

La Sonate demeure, pour nous, l'œuvre maîtresse de Guillaume Lekeu, celle dans laquelle il a mis toute son âme, celle qui brûle de l'ardente flamme qui devait le consumer.

Les pièces symphoniques que nous révéla l'audition : un *Adagio* avec soli de violon et de violoncelle, une *Etude* pour orchestre,

jointes à l'étonnante *Fantaisie sur des airs populaires angevins* que le pauvre Lekeu eut la joie d'entendre exécuter au Waux-Hall sous la direction de M. Eugène Ysaye, offrent un sérieux intérêt en ce qu'elles montrent la nature poétique et fine du musicien, son horreur de la banalité, son souci d'écriture artiste. Aucune d'elles n'a, toutefois, l'ampleur et la grande envolée qui font de la sonate une des œuvres les plus remarquables de notre musique de chambre contemporaine.

La *Fantaisie* a un mouvement endiablé, une couleur et un entrain amusants ; elle révèle une « patte » de symphoniste déjà sûr de lui. La ronde des couplets rustiques, sur laquelle plane un thème d'amour idyllique, est supérieurement traitée et dénote un réel tempérament.

On connaît à Bruxelles l'attachante et très personnelle mélodie *Sur une tombe*. On connaît aussi le fragment d'*Andromède* qui fut exécuté aux concerts des XX. L'une et l'autre de ces compositions, qui exigent des qualités peu communes, furent interprétées avec autorité, d'une voix parfaitement timbrée, par M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin. Et douloureusement, en entendant ces inspirations si personnelles et d'un art si raffiné, la pensée se reportait au musicien trop tôt fauché qui eût fait la gloire de notre école.

### Esthétique des Villes (1)

Nous achevons aujourd'hui le résumé de la brochure de M. Buls. Nos lecteurs ont pu apprécier sa valeur pratique et artistique. C'est un riche apport de bonnes et saines notions qui est doué d'une grande valeur de prosélytisme et qui fera des conversions, nous l'espérons. Quand tous les citoyens de Bruxelles penseront ainsi, nombre d'affreux vandalismes publics et privés ne se produiront plus.

Pour terminer voici le projet, éminemment heureux, de M. Buls en ce qui concerne la transformation de la Montagne de la Cour, obsédant problème qui a suscité tant de plans saugrenus. Il est si séduisant et si simple que nous osons lui prédire la victoire.

#### X. — LA TRANSFORMATION DE LA MONTAGNE DE LA COUR

C'est à la lumière de l'étude critique que nous venons de faire et en se plaçant à un point de vue qui domine les intérêts particuliers, la vanité d'auteurs de plans, que nous voudrions voir examiner ce qu'il convient de faire pour la Montagne de la Cour et pour l'agrandissement de nos musées, question qu'on a liée à la première.

Il est acquis aujourd'hui que ce n'est pas dans le bloc de maisons compris entre la Montagne de la Cour, la rue Villa-Hermosa, la rue Terarken, la rue des Sols et le Cantersteen que peut être trouvée la voie en pente douce qui doit mettre en communication le haut et le bas de la ville.

Dès lors, que reste-t-il à faire dans ce quartier ?

Deux choses seulement : Assainir la rue des Trois-Têtes et les ruelles avoisinantes, substituer à la partie étranglée de la Montagne de la Cour une rue plus large, suffisante pour la circulation des voitures.

Où doit commencer cette dérivation ?

Là seulement où elle est nécessaire ; à hauteur de l'étranglement.

Faut-il toucher à la partie supérieure de la Montagne de la Cour ?

Non, car sa largeur suffit à la circulation, et sa pente est l'inclinaison minimum qui peut être obtenue dans le quartier.

(1) Suite et fin. — Voir l'Art moderne des 28 janvier, 4 et 15 février.

La solution que nous défendons a l'avantage de laisser intacte la Montagne de la Cour depuis la place Royale jusqu'au Cantersteen.

Les artistes et tous ceux qui éprouvent un amour de fils pour leur vieux Bruxelles partagent notre sentiment. Les Bruxellois sont malheureusement souvent blasés sur les beautés locales de leur ville, et nos écrivains n'en ont pas assez fréquemment signalé les côtés pittoresques (1).

A ceux qui ne comprennent pas ces appréciations, nous conseillons de remonter le Marché-aux-Herbes, la rue de la Madeleine et la Montagne de la Cour, par une nuit claire, quand la circulation des piétons et des voitures ne peut plus distraire leur attention, et d'observer comment le hasard a merveilleusement disposé les habitations le long de la vieille chaussée serpentueuse.

Grâce à ces sinuosités, les maisons ne se cachent pas dans les perspectives effacées de la ligne droite, des pans de façades apparaissent successivement à mesure que la pente se gravit; dans la demi-obscurité, l'œil, moins occupé des détails, perçoit des masses qui forment des blocs superposés, et les déchiquetures des toits découpent le ciel en zigzags étranges.

La Montagne de la Cour forme la suite naturelle de la rue de la Madeleine, elle la complète, et ce serait faire tort à celle-ci que de la conduire directement à un quartier moderne.

Conservons le plus possible à notre vieille ville son cachet ancien et local; ne permettons pas au quartier officiel du plateau supérieur d'épancher sur elle sa raideur et sa froideur.

Une rue courbe satisfera bien mieux à d'autres conditions esthétiques.

Supposons que, par l'appât de primes, on obtienne des constructeurs qu'ils élèvent des maisons à pignons, à bretèches, on peut s'imaginer l'aspect pittoresque que présentera une pareille rue, vue du Cantersteen et de la rue Saint-Jean.

Quel serait le programme que nous donnerions à l'architecte chargé d'élaborer un plan d'agrandissement des bâtiments du musée?

Comme premier thème de tenir compte de la topographie de l'emplacement; loin de dissimuler les différences de niveau à grand renfort de remblais, nous recommanderions d'en tirer parti.

Le plateau sur lequel se dresse le musée occupe le sommet d'un éperon de la colline qui domine la rue de l'Empereur et est limité par deux ravins profonds: la Montagne de la Cour et la rue de Ruysbroeck.

Faisons-en l'acropole de notre art national.

Pourquoi enfermer les chefs-d'œuvre de l'art flamand dans un édifice gréco-romain? Donnons-lui plutôt un caractère flamand qui proclame au loin sa destination.

L'artiste satisfera d'autant plus facilement à ce programme à la fois poétique, rationnel et patriotique, que sur l'emplacement du musée se dressaient fièrement les tourelles pittoresques du palais de Nassau. Quel admirable thème à développer pour un architecte doué d'un peu d'imagination et qui sent vibrer en lui la fibre nationale que la silhouette mouvementée et pittoresque du vieux palais des princes d'Orange!

Nous avons à Bruxelles des exemples qui démontrent combien cette marche est féconde en heureux résultats: quand un de nos architectes les plus estimés, un esprit original et bien flamand,

(1) Nous en exceptons cependant M. Camille Lemonnier qui, dans *la Belgique* et dans *les Capitales de l'Europe*, a mis en relief les beautés propres à nos rues.

qui ne s'est jamais pétrifié en un style immuable, M. Beyaert, eut terminé le square du Petit-Sablon, il a rencontré l'admiration unanime.

Cet architecte s'était souvenu que devant l'ancien palais des ducs de Brabant s'étendaient les *baillies*, genre de clôture propre à la Flandre. S'inspirant de cet exemple, M. Beyaert a repris ce thème de clôture, l'a interprété et développé, l'adaptant admirablement à un enclos où l'on voulait symboliser les métiers et glorifier les héros du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce qui montre bien encore le parti qu'un artiste de mérite peut tirer d'un programme qui, au premier abord, semble lier sa liberté, ce sont les constructions que M. Beyaert achève en ce moment pour le ministère des chemins de fer, rue de Louvain et rue Ducale.

Cet hôtel devait se relier à ceux des autres ministères construits vers 1780, en style Louis XVI, par Guimard.

M. Beyaert, tout en respectant l'ordonnance générale de ces hôtels, a su donner une interprétation flamande à un style essentiellement français; à la monotone couleur blanche des hôtels de la rue de la Loi il a, en rendant les matériaux apparents, substitué un coloris qui satisfait notre œil flamand et qui convient à notre ciel trop souvent gris.

La froide uniformité des corniches horizontales a été atténuée par l'accentuation des lucarnes et des cheminées qui sont devenues des éléments décoratifs.

La *Chronique des travaux publics* demandait récemment une jonction entre le musée ancien et le musée moderne et suggérait pour l'obtenir la construction d'une galerie extérieure du côté de la rue de Ruysbroeck.

De cette galerie on jouirait d'un admirable panorama de Bruxelles, elle permettrait de dissimuler la façade lépreuse que présentent de ce côté les bâtiments du Musée.

Les tours, les tourelles, les échauguettes et les pignons de l'ancien palais de Nassau couronneraient admirablement la colline.

Il y a un parti merveilleux à tirer, en effet grandiose à obtenir de la hauteur sur laquelle se dresse le musée.

Tout le côté sud du palais pourrait être dégagé par une rue très utile, contournant sa base, depuis le square du palais des Beaux-Arts et menant par une pente très douce au Cantersteen.

## PETITE CHRONIQUE

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est vendredi prochain, à 8 heures du soir, qu'aura lieu à la Monnaie le dernier Concert populaire de la saison.

La répétition générale aura lieu le jeudi 10 mai, à 8 heures du soir, à la Monnaie.

Il ne reste plus de places que pour cette répétition.

Le clou de ce concert sera l'exécution de *la Damnation de Faust*, de Berlioz, qui n'a plus été entendue à Bruxelles depuis douze ans.

Le Choral Mixte, renforcé pour la circonstance et l'orchestre (deux cents exécutants) rivalisent d'ardeur au travail des répétitions.

Les solistes sont des artistes de premier choix: M. Demest (Faust); M. Auguez (Méphistophélès); M<sup>me</sup> Auguez-de Montaland (Marguerite); M. Vandergoten (M. Brander).

Tout fait présumer un immense succès.

Le dimanche 13 mai, au festival rhénan d'Aix-la-Chapelle, exécution de *Franciscus*, l'oratorio d'Edgard Tinel.

## L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
*L'Argus* lit 5,000 journaux par jour.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.  
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LE SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — ERNEST SLINGENEYER. — UNE FACULTÉ DE PHILOSOPHIE, LETTRES ET ART. — LES GRÈS FLAMMÉS. — M. ERNEST VAN DYCK. — AUX CONCERTS POPULAIRES. — UN REFERENDUM SUR ÉMILE ZOLA. — PAYSAGES URBAINS. *L'Électricité au parc.* — PETITE CHRONIQUE.

### LE SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES

« Le Salon de 1894 (section Peinture) présente, sinon à l'admiration, au moins au jugement des visiteurs *mille huit cent soixante-quatre tableaux*, — en comptant les *cinq cent quarante-cinq* toiles envoyées par des artistes hors concours qui ne relèvent pas du jugement du jury, — et sans compter plus de *huit cents* pastels, aquarelles, dessins, etc.

Les œuvres peintes présentées à l'admission s'étant élevées à *trois mille quatre cent vingt*, le jury d'admission — que quelques-uns taxent d'indulgence — a rejeté beaucoup plus des deux tiers des œuvres.

Il y a dix ans, le nombre des toiles à exposer aux Champs-Élysées (*qui réunissait alors tous les artistes français*), était limité à *huit cents* (chiffre de l'année 1883) : de sorte que, si nous ajoutons les *douze cents toiles* du Champ-de-Mars aux *mille huit cent soixante-*

*quatre* des Champs-Élysées, le chiffre des tableaux qui s'offrent à notre critique, en 1894, dépasse de *deux mille deux cent soixante-quatre* celui de l'année 1883.

— Pas de commentaires? »

C'est par cette menaçante statistique que débute l'étude que consacre consciencieusement *le Figaro* aux innombrables toiles, pastels, gravures, lithographies et dessins alignés en ordre de bataille, depuis douze jours, dans le Palais de fer et de verre des Champs-Élysées. Et nous ajoutons : la sculpture, la gravure en médailles et les objets d'art forment *onze cent trente-six numéros*, parmi lesquels il est des numéros doubles, et triples, de gros numéros à tiroirs et à surprises qui recèlent sournoisement douze ou quinze subdivisions, empruntées à l'alphabet pour éviter toute confusion. Avec les *trois cent quatre-vingt-huit* œuvres cataloguées dans les mêmes sections au Champ-de-Mars, cela fait bien, sans erreur, *quinze cent vingt-quatre* objets soumis à la critique et négligés par le statisticien du *Figaro*.

N'oublions pas que quelque neuf cents toiles se prélassent au Palais des Arts Libéraux, sous l'enseigne mi-rouge mi-bleue des *Indépendants* ; que Pastellistes, Aquarellistes, Rose-croix, Symbolistes et Néo-impressionnistes ont leur drapeau distinct et leur galerie particulière d'exposition et de vente, tandis que la rue Lepelletier, la rue Laffitte et les carrefours adjacents sont peuplés de vitrines derrière lesquelles les paysages,

les animaux et les figures humaines, en de lourds cadres d'or ou en de pimpantes bordures de neige, cliquent de l'œil aux passants.

Vraiment, c'est à dégoûter d'aimer la peinture. Et un effarement vous prend à la pensée, logique et toute naturelle, de la destination possible de ces hectares de toiles peintes, de cette terrifiante armée de plâtres et de marbres.

On assure que les châssis, soigneusement poncés, servent, l'an d'après, à de nouveaux chefs-d'œuvre. Les tableaux que nous avons sous les yeux ne seraient autres, pour la plupart, que ceux qui nous ont été présentés depuis quinze ou vingt années. Mais en ce cas, est-il vraiment nécessaire d'imposer à tous les braves garçons qui s'arrogent le droit de retirer chez M. Vignerot leur carte d'exposant, la corvée d'enduire tous les ans, aux approches de mai, de couches fraîches de couleur — comme on repeint sa façade — des toiles très honorablement décorées de prime-saut ?

Et de fait, sont-ce bien des couches nouvelles ? Ne se contente-t-on pas de brouiller les signatures et de remuer énergiquement, dans un sac à lotos, les numéros du placement ? A dire vrai, depuis tout juste dix-sept ans que nous assistons avec constance au vernissage (le joli euphémisme !) des Champs-Élysées (les marronniers en fleurs, à la sortie, et l'or vierge du soleil illuminant l'arc triomphal nous sont une suffisante compensation), il nous paraît que rien n'a bougé, que les mêmes cadres recèlent les mêmes imageries sentimentales et patriotiques et qu'on pourrait, les yeux fermés, guider sans hésitation les Anglais parmi les gloires non contestées de l'art français contemporain.

Voici, en effet, l'ineffable Bouguereau, le père des Epinalistes, et, hélas ! le plus durable, son copain Cabanel ayant eu la décence de ne pas insister outre mesure. Voici J.-P. Laurens, dont l'*Entrevue de Napoléon et du pape Pie VII* est une des joies du Salon. (Très demandé, Napoléon, depuis le drame de Sardou qui a remis en vogue les modes de l'Empire.) Voici Henner et sa tête de femme à la chair nacrée, dix-sept fois revu depuis 1877. Il a, depuis quelques Salons, un sosie en la personne de M<sup>me</sup> Juana Romani, qui exagère les défauts du maître, c'est dans l'ordre, et fait des têtes effarouchées de Salomé à ravir d'aise M. Léon Herbo. Voici Luminais, avec de quelconques pirates normands découpés dans une feuille de zinc. Voici Lefebvre et ses portraits de femmes peints au savon et à la glycérine. Voici Bonnat, triturateur de suie, de jus de chique et de coco. Voici les misérables truands, ribaudes, reîtres et pandours de Roybet, devant lesquels s'esbaudit la critique qui discrètement dévoile le nom (et pourquoi pas l'adresse ?) de chacun des modèles affriolants qu'a fait poser l'artiste. Voici Detaille et ses *Victimes du devoir*. Oh ! les beaux pom-

piers au casque de cuivre, à la tête d'airain, au corps d'acier, au gestes de carton-pierre. Et la ressemblance garantie du préfet de police ! Et des commissaires ! « Je le reconnais, c'est épatant ! » gloussent les commis de rayon qui sont tous, aujourd'hui, du « vernissage » (vingt mille entrées, s'il vous plaît. « Au Champ-de-Mars, si on ne voyait pas les tableaux, on voyait du moins ceux qui les regardaient, disait mélancoliquement un de nos confrères. Aux Champs-Élysées on ne voit plus rien du tout »). Voici les *Diamants noirs* de Benjamin-Constant, jolie vignette de romance peinte au sirop de poires. La *Vénus* de Benner, mangée de chlorose. L'immanquable *Fantasia marocaine* de Clairain. Les rusticités d'opéra comique de Jules Breton. L'*Orphée* de M. Demont, le *Jean Bart* de sa femme. (Ils ont des femmes, presque tous, qui peignent, et qui peignent aussi bien qu'eux !) Voici un stupéfiant *Foyer des artistes à la Comédie française*, par M. Bérout, sorte de Panthéon national du cabotinage contemporain. On se pâme, cela va sans dire, devant les grimaces de Coquelin.

Qu'est-ce que l'art peut bien avoir de commun avec cette imagerie multicolore, avec cette volée d'épisodes menus, tragiques ou ridicules, épinglés le long des murs ? Un divertissement, un plaisir donné à la badauderie parisienne comme un feu d'artifice, un cortège de mi-carême ou une fête des fleurs, soit. Mais une manifestation d'art ? Quelle palisanderie ! Et qui donc la prend encore au sérieux ?

Quelques peintres sincères, qui se méprennent sur la portée réelle et les tendances, de plus en plus accusées, du Salon officiel. Fantin-Latour, qui garde dans sa scène des *Troyens à Carthage*, avec ses procédés et sa couleur un peu terne, une grande noblesse de sentiment et une tenue distinguée. Pointelin, qui envoie malicieusement la même toile tous les ans, une immuable lisière de forêt noyée dans le crépuscule, mais qui la présente si ingénument qu'on lui pardonne son insistance. Henri Martin, dont les figures symboliques de *la Douleur* et de *l'Amour*, bien qu'elles se ressentent de l'influence académique de M. J.-P. Laurens, ont un sentiment personnel et des intentions d'art qui les classent à part dans le déballage des Champs-Élysées. Paul Gervais, qui a, lui aussi, sucé le lait académique dans les ateliers de MM. Gérôme et Ferrier, mais qui a l'esprit de marquer dans son *Jugement de Paris*, agréablement composé et peint dans des tons clairs et gais, une tendance nouvelle et quelque indépendance.

Puis encore quelques élèves de Gustave Moreau, qui apportent au milieu des illustrations qui pavoisent les murs la surprise d'un art recueilli et austère, d'une recherche de style, d'une esthétique élevée. Citons spécialement MM. René Piot (*Adoration des mages*) et Lucien d'Eaubonne (*Les saintes femmes au tombeau*).

Le grand tableau de Rochegrosse, *Le Chevalier aux fleurs*, illumine la grande salle d'entrée. De loin, l'œil est charmé par l'éclat du coloris et la disposition ingénieuse de la composition. Mais l'illusion cesse quand on approche de la toile et la facture sèche et dure, le sentiment factice, la pauvreté d'imagination du peintre apparaissent. Le modèle montmartrois sourit sous le masque des Filles-fleurs, et Parsifal n'est qu'un coq de barrière affublé d'une armure.

Une demi-douzaine de Belges, ni plus ni moins, continuent à faire faire à leurs toiles le pèlerinage du Palais de l'Industrie. Ce sont MM. Leempoels (*Hymne à la famille*), Émile Motte (*Anne-Marie et Portrait de l'artiste*), Den Duyts (*Le ciel bleu dans les bois*), de la Hoese (*Portraits*), Van der Meulen (*Une mauvaise affaire*), Arden (*Mauvais temps*), Van Overbeke (*Le Soir*) et M<sup>lle</sup> De Hem (*Les croque-morts*) : toiles connues à Bruxelles et déjà appréciées.

Les étrangers forment d'ailleurs l'élément attrayant du Salon, le seul qui apporte quelque nouveauté. M. Brangwyn, un Anglais né à Bruges, attire l'attention des artistes par le coloris harmonieux de sa grande toile : *L'or, l'encens et la myrrhe*, traitée un peu à la façon d'un tapis de Smyrne, dans des tons brouillés, tapotés à larges coups de brosse. M. Lorimer fait le ravissement des mamans par l'ingénieuse et joyeuse composition de sa *Fête de la grand'mère*. Un peintre écossais, M. James Kay, et le Suédois Grimelund tranchent, par la discrétion et la sincérité de leur coloris, sur les vulgarités ambiantes.

C'est dans la sculpture qu'il faut chercher la véritable note d'art du Salon. Non pas que les innombrables statues, groupes, bustes et figures d'animaux qui peuplent le jardin marquent quelque progrès sur les romances chauvines ou niaises de l'étagé supérieur. La sculpture, antérieure en date, est plus arriérée encore que la peinture. Elle marche, peut-on dire, à pas de statue, à sauts de caillou. Mais du moins, à côté d'œuvres honorables signées Frémiet (*Meissonier et Loup pris au piège*) et de son élève Charles Valton, à côté d'un bas-relief composé avec goût par Henri Vidal et des *Nubiens* de Barrias, très vivants, une œuvre exquise rayonne, inattendue, dépaysée en ce monde glacé du marbre et du métal. C'est l'*Histoire de l'Eau* d'Henri Cros, une fontaine murale en pâte de verre, exécutée pour le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

On a pu voir, aux Salons des XX et de la *Libre Esthétique*, quelques bas-reliefs de petites dimensions de l'ingénieux et charmant artiste qui vient de réaliser ce chef-d'œuvre d'élégance et de goût. La pâte de verre, que M. Henri Cros est encore seul à employer et qu'il n'est parvenu à réaliser qu'au prix de persévérants efforts, est une matière exquise. Elle donne à la chair

des palpitations de vie et rien n'égale la douceur et la grâce des figures nues qu'il a modelées dans le décor fluvial de sa fontaine. Avec le délicat bas-relief *Le Printemps*, c'est le sourire et la joie des Champs-Élysées, et c'est ce qui nous faisait dire : c'est dans la sculpture qu'il faut chercher la véritable note d'art du Salon.

### Ernest Slingeneyer.

M. Ernest Slingeneyer, peintre d'histoire et ancien député de Bruxelles, a succombé le 29 avril à la maladie dont il souffrait depuis quelque temps. Il laisse le souvenir d'un artiste sincère, d'un esprit ouvert aux idées nouvelles, d'un homme obligeant et bon toujours prêt à faire triompher les causes qu'il trouvait justes.

« C'était un dévoué, un ardent, un convaincu, ne se reconnaissant guère d'autre mandat que celui de défendre les intérêts de l'art et des artistes, mais élevant l'exercice de ce mandat à la hauteur d'une véritable passion, » a dit avec raison M. Jules de Borchgrave dans le discours qu'il a prononcé le jour des funérailles, appréciant surtout l'homme public. « A Slingeneyer revient la gloire d'avoir, le premier, fait pénétrer l'art dans les délibérations du Parlement et de lui y avoir restitué la place à laquelle lui donnent droit l'importance et la dignité de sa mission sociale. »

A ce titre, il a droit à la reconnaissance des artistes et de tous ceux qui envisagent l'art autrement que comme une distraction et un passe-temps frivoles.

Ernest Slingeneyer avait débuté, comme peintre, en 1842, au Salon de Bruxelles, où il exposa un tableau, *Le Vengeur*, qui fit sa réputation et qui est demeuré sa meilleure œuvre. Depuis lors, il prit rang parmi les artistes en vue. On peut citer de lui, parmi ses toiles principales, *le Martyr chrétien*, devenu rapidement populaire, et ses compositions décoratives pour le Palais des Académies.

Élevé par Wappers dans la tradition romantique, il ne s'affranchit pas de l'éducation qu'il avait reçue, bien que ses idées, ses préférences, ses aspirations esthétiques le portassent vers un art plus libre et plus moderne. Ainsi qu'on l'a dit justement, né plus tôt, Slingeneyer eût été peut-être un grand maître, né plus tard un novateur entraînant. Il n'en est pas moins une figure.

Il demeure intimement lié au mouvement artistique de 1830 dont il fut le dernier représentant, et la Belgique gardera sa mémoire.

Aux funérailles, auxquelles assistaient toutes les notabilités en vue de la politique et des arts, ainsi qu'un nombreux cortège d'amis, la carrière si noblement remplie par l'artiste a été retracée par MM. Stallaert, membre de l'Académie des Beaux-Arts, De Vriendt, au nom de l'Académie d'Anvers, A.-J. Wauters, au nom de la commission des musées, J. de Borchgrave, au nom de l'ancienne députation de Bruxelles à la Chambre, et De Mot, au nom du *Cercle artistique*.

Citons spécialement un extrait du discours de M. de Borchgrave, qui montre combien Ernest Slingeneyer était près de nous quant à ses préoccupations de l'avenir artistique :

« Si Slingeneyer fut un défenseur éloquent et opiniâtre des intérêts du grand art dans toutes ses manifestations, c'est l'art industriel qui sollicitait avant tout ses préoccupations. De là ce dévouement inaltérable à l'enseignement de l'art appliqué à l'industrie et tout particulièrement à l'école de Saint-Josse-ten-Noode,

dont il était un des plus énergiques soutiens ; de là cette lutte ardente pour la transformation des académies en écoles de dessin, en écoles d'art et métiers, différentes d'après les milieux et suivant les industries locales qu'elles ont à perfectionner ; de là cette lutte pour la création d'une section spéciale d'art industriel au ministère de l'intérieur, pour l'institution d'un musée moderne des produits industriels ayant un caractère artistique, pour le patronage des écoles d'arts et métiers par des comités exclusivement composés de chefs d'établissements appartenant aux diverses industries et pour tant d'autres réformes que son esprit pratique le poussait à réclamer avec énergie.

Ce qu'il voulait avant tout, c'était restituer à l'instruction artistique son rôle essentiellement pratique, qui consiste moins à créer des natures d'élite qu'à ouvrir au plus grand nombre les carrières, voire même les nombreux métiers qui confinent à l'art. « Avec la prétention de nos académies, s'écriait-il, de vouloir fabriquer des artistes au lieu d'hommes utiles et d'artisans intelligents, les peintres abondent et l'art s'affaïsse ! » L'artisan, en effet, ne le préoccupait pas moins que l'artiste, car il rêvait la restauration de cette communion entre artistes et artisans qui a fait produire à nos ancêtres ces chefs-d'œuvre d'art appliqué que nous admirons tant aujourd'hui, sans parvenir à les égaler. »

### Une Faculté de Philosophie, Lettres et Art.

Voici la circulaire qui prépare l'enseignement des *Lettres et de la Philosophie de l'art* de la *Nouvelle Université de Bruxelles*. Elle est très intéressante pour les artistes et pour les esthètes :

MONSIEUR,

Le Comité organisateur de l'*Ecole libre d'Enseignement supérieur* me charge, en prévision de votre collaboration éventuelle, de vous adresser le programme des cours de la Faculté de Philosophie, Lettres et Art, avec l'indication de la durée de ceux-ci et du nombre d'heures qu'on y consacre par semaine à l'Université de Bruxelles.

Je vous prie de vouloir bien me renvoyer le feuillet ci-contre, après avoir tracé une croix en regard des cours que vous seriez disposé à donner et deux croix en regard de ceux pour lesquels vous auriez des préférences spéciales.

Dans le but de donner plus de vie à notre enseignement et de tirer de plus grands avantages des aptitudes particulières, nous attirons votre attention sur ce que chacun des cours indiqués pourra être fractionné et même être donné concurremment par plusieurs professeurs.

Tout en se conformant au programme légal de la façon la plus complète, notre Faculté de Philosophie, Lettres et Art aura un caractère nettement scientifique. Elle ne réduira pas son enseignement à celui d'une doctrine spéciale, d'un système exclusif et dès lors nécessairement intolérant. Cette pratique est aussi néfaste pour le développement intellectuel que pour celui du caractère moral des étudiants auxquels on l'impose.

Nous attacherons, au contraire, une importance prépondérante à l'exposé historique, le plus impartial possible, des diverses doctrines philosophiques, littéraires et artistiques, et nous soumettrons leur enseignement aux *méthodes positives* tout en permettant à tous les systèmes de s'affirmer avec la plus grande liberté, sous la seule condition de leur tolérance réciproque.

De même que la Faculté de Droit, notre Faculté de Philosophie, Lettres et Art profitera des cours de Physiologie, de Psychiatrie, d'Anthropologie, de Médecine légale, etc., qui seront institués.

Cet enseignement philosophique, littéraire, artistique et historique aura, comme celui du Droit, son couronnement dans l'*Institut des Hautes Études*. Des cours y seront consacrés à la Philosophie des Sciences, indispensable préliminaire à l'étude de la Sociologie. L'histoire des sciences sociales, celle des arts et de la littérature compléteront le programme de l'Institut où tous les autres cours spéciaux et approfondis trouveront leur place naturelle.

Ainsi, notre enseignement professionnel sera d'autant meilleur que sa fonction morale et sociale ne sera jamais perdue de vue.

Nous attirons particulièrement l'attention des professeurs sur cette organisation à laquelle tous, sans distinction de nationalité, peuvent apporter leur concours.

Vous m'obligeriez en me donnant votre réponse avant le ... mai prochain.

Veillez agréer, Monsieur, mes civilités les plus distinguées.

Pour le Comité composé de : MM. Paul Janson, président ; Edmond Picard, membre ; Guillaume De Greef, id. ; Dr Lambiotte, id. ; Jacques des Cressonnières, id.

L'Administrateur-Secrétaire,  
CHARLES DEJONGH,  
2, place du Trône, Bruxelles.

### LES GRÈS FLAMMÉS

On a beaucoup admiré, au Salon de la *Libre Esthétique*, les grès flammés des céramistes de Bourg-la-Reine, M. Dalpayrat et Mme Lesbros. Ces artistes novateurs, qui se sont, dès leur début, fait une place au premier rang entre Chaplet et Delaherche et dont le succès au présent Salon du Champ-de-Mars est décisif, ainsi que nous l'avons constaté, se proposent d'exposer à Bruxelles, très prochainement, un ensemble d'œuvres qui permettra au public de les juger complètement.

Ils se sont entendus, à cet effet, avec M. Clarembaux, dont la galerie, spécialement aménagée à cet effet, s'ouvrira pour huit ou dix jours, à une date que nous ferons connaître incessamment, en vue d'une exposition particulière d'objets céramiques sortant des ateliers de Bourg-la-Reine. Ce sera, pour les collectionneurs et amateurs, un régal de haut goût.

A ce propos, il nous paraît intéressant de donner sur la fabrication encore peu connue des grès flammés quelques détails précis. Nous les puisons dans un article très complet publié récemment dans *le Siècle*, sous la signature de M. Emile Delage :

« Si profane que l'on puisse être en les choses de la céramique, on sait assez généralement que les grès employés dans la poterie d'art sont moins anciens en Europe que les faïences et les porcelaines.

Les Chinois ont été nos maîtres dans l'art de la céramique ; mais comme ils sont distancés aujourd'hui, à de multiples points de vue !

N'est-il pas étonnant que les grès cérames, qui diffèrent de la porcelaine en ce qu'ils ne sont pas translucides, bien qu'étant comme elle demi-vitrifiés, durs et d'une imperméabilité à toute

épreuve, aient été transformés en pièces de vitrine qui laissent derrière elles tout ce qui a été tenté jusqu'à ce jour en céramie?

La composition fondamentale des grès cérames est complexe et n'est qu'une transformation de l'argile plastique, du kaolin argileux, du feldspath, auxquels on mélange une terre découverte en Limousin; cuite à des degrés caloriques inconnus jusqu'à nos jours — près de 3,000 degrés — elle donne une résistance d'une apparence marmoréenne et présente des variétés de couleurs et de tons dont le kaléidoscope seul peut donner une idée.

Or, c'est à ce genre de fabrication que se livre M. Dalpayrat.

Nous nous garderons, et pour cause, d'indiquer les moyens de travail qu'il emploie; mais nous voudrions faire participer, s'il était possible, le lecteur aux sensations délicieuses des visions éprouvées dans son atelier de Bourg-la-Reine devant les pièces terminées et sortant de ses fours: vases de styles divers, d'une pureté et d'une élégance de lignes rare, — sélections parmi tout ce que l'étrusque et l'égyptien, associés au goût moderne, ont pu créer de plus parfait; carreaux et panneaux, dont les tons sont si éblouissants qu'on les assimilerait volontiers à des *cachemires* cristallisés!

Depuis les vases des Astèques, l'amphore grecque, l'urne romaine, le pot des fellahs égyptiens, les œuvres cérames des Chinois, tout a été étudié et perfectionné par notre praticien, et la sculpture est venue ajouter la vie artistique à de nombreuses pièces qu'il a produites.

La forme, ici, n'est rien, et M. Dalpayrat n'a sans doute inventé aucune ligne; dans ses grès flammés, ce qu'il faut chercher, c'est donc moins le style que la couleur. Mais, à cet égard, que de surprises pour l'amateur! que d'étonnantes constatations dans l'étude des couleurs obtenues, depuis les nuances les plus violentes jusqu'aux plus douces du règne minéral! Tous les tons des lapides y sont obtenus, et ceux plus nombreux encore que les entomologistes rassemblent dans leurs fragiles collections; tels ceux des ailes des lépidoptères dont les nuances sont les plus réfrangibles.

Sur certaines pièces, on trouve la couleur sobre du silex; sur d'autres, celle du porphyre. Sortant de l'ordre minéral, on trouve des tons sang de bœuf, des tons de corail et des tons de fleur de sang; des verts foncés, obscurs comme le lapis serpentinus, puis des silénites brillantes; des agathes sanguines, des cornalines plus belles que nature se nuancant du rouge clair au jaune, et toutes ces couleurs sont combinées pour ne pas se montrer isolément et vont jusqu'au pourpre, en passant par le grenat.

Des verts ont des éblouissements de bleu, tels que les nuances fugitives de certains regards de chat. Puis ce sont les apyres les plus rebelles; des blancs laiteux sur des sculptures auxquelles on pourrait donner le nom d'onyx; des sardoines d'un bleu clair opaque, des turquoises dont les variétés mènent à la pierre d'azur ou lapis-lazzuli.

Si nous passons aux fenestrés gris roux cendré, nous arrivons aux bleuâtres, jaunâtres, rougeâtres, et sur certaines pièces nous trouvons la chalcédoine, le jaspé, le lapis panthérinus qui se nuance jusqu'au noir; puis le lapis violaceur. Dans d'autres, les verts de la malachite au fond obscur dominant, mouchetés de nuances plus claires, mélangés de couches rouges se nuancant de l'héliotrope à la pierre sanguine dans la demi-diaphanéité.

Les rubis sont disséminés, enfouis sous les couches d'une vitrification telle que l'on pourrait appeler leur effet lumineux: une coulée de soleil.

Est-ce tout? Non! Car l'améthyste ajoute au reste sa note purpurine, le saphir son bleu, l'émeraude son vert, la topaze son jaune. La chrysolithe orangée s'y marie à la chrysoprase verte, le feu de l'escarboucle à l'hyacinthe rouge jaune. Des phytolites y donnent l'illusion de végétaux pétrifiés.

L'effet d'ensemble est des plus frappants.

Tel vase à six pans donne l'idée d'une bouche à feu crachant; tel vase étrusque a l'air d'un sublime punch, jaune clair allant au violet, semé de taches bleues. Telle petite pièce bleuâtre ne se trouve que sur les ailes des lycena; telle autre semble avoir amalgamé les élytres des coléoptères les plus brillants; d'autres ont des jaunes mats que l'on ne peut trouver que sur la colombine.

Il y a des bronzes qui sont tellement vert-de-grisés qu'on pourrait les croire extraits récemment des fouilles d'une cité romaine! »

## M. Ernest Van Dyck.

M. Ernest Van Dyck a remporté, dans son interprétation de *Lohengrin* et de *Werther*, un succès triomphal. Grâce à lui, la saison cahotante de la Monnaie a eu une clôture magnifique, digne de la renommée artistique que possédait naguère le théâtre. Il a montré ce que peut donner de noblesse, d'intensité, de chaleur, au rôle superbe du Chevalier au Cygne, un artiste pénétré de la haute mission qu'il accomplit en interprétant un chef-d'œuvre.

M. Van Dyck est un chanteur de style. Il comprend et exprime dans ses plus secrètes intentions la pensée de maître. Il donne au héros qu'il incarne la vie, la passion, l'allure chevaleresque et fière. Quelle leçon pour les ténors préoccupés d'effets de jambes et de sourires séducteurs!

Nous avons eu maintes fois l'occasion de l'apprécier à Bayreuth. Pour la première fois, chose étrange, il a paru sur la scène à Bruxelles, dans ce rôle de Lohengrin qu'il avait créé à Paris en 1887, à l'unique représentation qui fut donnée à l'Eden sous la direction de M. Lamoureux. Comment se fait-il que depuis sept ans il ne fut jamais appelé à l'honneur de restituer sur notre première scène le héros du Graal, qu'il interprète avec tant d'autorité?

Tous ceux qui ont assisté aux représentations des 28 et 30 avril ont été émerveillés de l'art avec lequel il a composé son rôle.

Voici, entre autres, l'éloge, non suspect, d'un wagnérien de l'avant-veille, M. Henri La Fontaine, publié dans *la Justice*:

« Le chevalier de Montsalvat a surgi devant nous tel que l'œuvre de Richard Wagner nous l'avait révélé. Ses moindres gestes, les moindres expressions de sa physionomie, les inflexions exquises ou impérieuses de sa voix, tout a contribué à maintenir et à fortifier la radieuse illusion.

Il faudrait analyser cette interprétation dans ses plus intimes et ses plus infimes nuances pour permettre à ceux qui n'ont pu ni voir ni entendre le grand artiste que notre pays a donné au monde, de se douter de la pure jouissance que nous avons éprouvée.

Il a plu à beaucoup de spectateurs de reprocher parfois aux wagnéristes de la première heure leur intransigeance et leurs critiques acerbes toujours renouvelées. La preuve est faite désormais que les wagnéristes de la première heure avaient raison de se plaindre de l'insuffisance et de l'inconscience des orchestres et des personnels de nos scènes lyriques.

Plus brutalement que jamais cette insuffisance et cette inconscience sont apparues au contact de celui qui fut vraiment Lohengrin, alors que les autres autour de lui demeuraient obstinément de simples et de vulgaires acteurs, à l'exception d'un seul, de celui qui incorpora, avec des accents adéquats et une juste mimique, le personnage de Frédéric de Telramund. »

A Paris, où M. Van Dyck a été appelé pour prêter son concours à la centième représentation de *Lohengrin*, l'enthousiasme des spectateurs a égalé, sinon dépassé, celui qui accueillit l'artiste à Bruxelles.

### AUX CONCERTS POPULAIRES

La clôture des Concerts populaires, vendredi soir, a valu à M. Joseph Dupont, de la part des artistes, des chœurs, de l'orchestre et du public tout entier, une longue et chaleureuse ovation qui prouve la profonde sympathie qui entoure l'éminent chef d'orchestre et venge les Concerts populaires de la sottise et mesquine querelle que la direction du Théâtre essaie de leur faire. Dès son entrée, M. Dupont a été acclamé. A l'issue de la première partie de la *Damnation de Faust*, qui composait le programme, après la « Marche de Racoczy », nerveusement conduite, avec un effet d'imprévu et saisissant retard à la Richter, les couronnes, les palmes, les rubans ont fait leur apparition, aux applaudissements de la foule. Plus de huit cents personnes, et à leur tête M. Jules de Burlet, ministre des Beaux-Arts, s'étaient fait inscrire sur la liste improvisée quelques jours avant le concert pour donner à M. Joseph Dupont un témoignage d'admiration et de reconnaissance.

On a écouté avec un vif intérêt l'œuvre colorée, pittoresque et vivante de Berlioz, qui n'avait plus été jouée à Bruxelles depuis fort longtemps. Exécution d'ailleurs remarquable, bien que l'orchestre se soit parfois laissé entraîner à une ardeur excessive, nuisible à l'effet des soli.

MM. Demest, Auguez, Van der Goten et M<sup>me</sup> Auguez-Montaland ont été sincèrement applaudis. On connaît l'art raffiné de chanteur et de diseur avec lequel M. Demest interprète les œuvres qu'on lui confie. M. Auguez, qui est le Méphisto habituel des Concerts Colonne, où la *Damnation* est en grande faveur, possède, avec un organe superbe, une articulation d'une netteté merveilleuse. On peut lui reprocher de n'avoir pas exactement l'esprit du rôle, d'être un démon trop débonnaire. M<sup>me</sup> Auguez-Montaland a dit avec un charme exquis l'air d'entrée de Marguerite, supérieurement accompagnée par M. Guidé, à qui les auditeurs ont fait une ovation personnelle très méritée. Dans les passages de force, la voix de la cantatrice, habilement conduite, manque d'éclat et n'arrive pas à dominer l'orchestre.

Le Choral mixte, renforcé, est en grand progrès depuis ses débuts aux Concerts populaires. Il a mis en valeur, avec un ensemble homogène et des sonorités claires, les pages à effet de la partition, et a contribué pour la plus grande part, avec l'orchestre, au succès unanime de l'œuvre.

### Un Referendum sur Émile Zola.

Voici la lettre-circulaire adressée à l'un des nôtres par M. Lucien PUECH, collaborateur du *Figaro* et de *l'Éclair*. Elle promet d'intéressantes appréciations :

Paris, le 2 mai 1894.

CHER MAÎTRE,

Un chroniqueur parisien, M. Gaston Jollivet, écrivait ceci dans *l'Éclair*, au lendemain du dernier échec d'Émile Zola à l'Académie :

« Un des adversaires les plus déclarés de la candidature de M. Émile Zola a dirigé autrefois le ministère des affaires étrangères et depuis ce temps a entretenu des relations épistolaires assidues avec beaucoup d'hommes distingués en Europe.

« Au cours d'une visite que lui fit, en vue du dernier scrutin, le candidat qui, du reste, devait triompher, il dit à ce dernier en lui montrant une volumineuse correspondance étalée sur son bureau :

« Je voterai pour vous, Monsieur, et je vous le déclare en toute franchise, non seulement pour le mérite de vos œuvres, mais aussi à cause de la tristesse que causerait l'élection de M. Zola aux étrangers qui aiment la France et l'Académie française. J'en ai pour garant ce monceau de lettres. »

Je viens donc vous demander, cher maître, pour le *Figaro* :

1° Ce que vous pensez de l'auteur de *l'Assommoir* ;

2° Si vraiment l'effet produit, en votre pays, par l'élection d'Émile Zola à l'Académie serait celui dont parle M. Gaston Jollivet en sa chronique.

Veillez agréer, cher maître, l'assurance de mes sentiments dévoués.

LUCIEN PUECH

### PAYSAGES URBAINS

#### L'électricité au Parc.

Oh! le merveilleux spectacle, le soir, vers dix heures, surtout dans l'isolement profond, presque sous-marin, des grandes allées majestueuses, avant la reprise des concerts du Waux-Hall, attirant maintenant les processionnelles rôderies bourgeoises! Quel charme incomparable sous ces ombrages où filtre en son calme lunaire la blanche lumière émanant des lourds fruits d'argent et d'or suspendus dans le fouillis des branches enverdurées! Quelle douceur! Quel départ vers les rêves mystiques, vers les jardins paradisiaques perdus dans les forêts enchantées, enclaves aux vals des montagnes inaccessibles! Et les vulgaires statues marmoréennes devenues si belles en leurs reliefs qu'accentuent les ombres tombant d'en haut ou versant en jets obliques, de si loin! comme accompagnement des faisceaux de lumière si divinement droits, screins et fiers!

Allez, allez, mes frères, allez errer à ces heures calmes et exquis, dans ces champs élyséens où se dressent des frondaisons si hautes vers les cieux étoilés aux mouvants nuages, si épaisses en leur mystère de feuilles et en leurs amas de ténèbres. Ni à Paris, ni à Londres, il n'y a d'aussi magnifique retraite, des troncs aussi massifs et élancés, de dôme sylvestre plus impérial.

Cessez de rêver à ce qui est loin et de dénigrer ou de ne pas voir ce qui est si près en une si grande beauté. Quittez vos appartements à air rare, vos cafés, palais du tabac, vos clubs maladifs, séjours

des propos puérils. Il y a là un Eden où vous pouvez errer, tranquilles et reposés, comme les grands poissons muets entre les végétations romantiques qui dorment en l'abîme des étangs. Nul milliardaire n'a un parc pareil au vôtre et vous en pouvez jouir librement sans les affreux et amoindrisants soucis du propriétaire. Allez-y, allez-y, ô pauvres, riches que vous êtes ! Jouissez de votre opulence qui rendrait jaloux un souverain d'Asie !

### PETITE CHRONIQUE

L'Exposition de la Société des Beaux-Arts, ouverte hier et que le catalogue intitule avec quelque présomption « le Salon de 1894 », a mis au jour, à côté d'un petit contingent d'œuvres de valeur dont nous parlerons, un lot d'horreurs qu'on eût bien fait de laisser dans les greniers italiens, espagnols, allemands, anglais, autrichiens et hongrois d'où on les a extraites. A l'aquarelle, ces peinturlurages étaient crispants. A l'huile, ils sont tout à fait repoussants. On se demande quel est le mauvais plaisant qui a endossé à la Société des Beaux-Arts pareilles insanités.

L'Exposition, calquée jusqu'en ses détails sur celle de la *Libre Esthétique*, — tendances d'art mises à part, — renferme 300 numéros, parmi lesquels un choix de grès flammés et d'étains. C'est, en réduction, un Salon des Champs-Élysées opposé au Salon du Champ-de-Mars que représentait la *Libre Esthétique*. Et cette opposition d'art vieux et d'art neuf pourra fournir matière à des comparaisons intéressantes — et instructives. Car plus d'une réputation assise sur des comptes rendus de complaisance et sur le snobisme des publics étrangers sombre irrémédiablement.

M<sup>me</sup> Théroine-Mège, qu'on n'eut plus l'occasion d'applaudir depuis le concert où elle interpréta, au salon des XX, avec M. Eugène Ysaye, la Sonate de Guillaume Lekeu, a fait la semaine dernière sa rentrée dans le monde musical.

Elle a joué en musicienne et en virtuose habile un programme nourri et varié, à la fois classique et moderne, bien choisi pour faire valoir ses moyens. La *Toccata* de Scarlatti et la *Mephisto-walse* de Liszt ont été particulièrement applaudis.

M<sup>lle</sup> Maria Michaux a dit avec talent, d'une jolie voix pure, des mélodies de Schumann, de Brahms et de Grieg.

*Cousin-Cousine* remporte au Théâtre des Galeries un grand succès. L'aventure que met en scène M. Ordonneau et qui jette dans une caserne de chasseurs un pensionnat de jeunes filles quelque peu « fin de siècle » est lestement contée, et la musique dont l'agrément M. Serpette contribue, pour une bonne part, à la rendre joyeuse. Il y a notamment un type bien amusant de notaire, président d'une société d'orphéons, qui a imaginé l'annonce en musique de ses ventes immobilières.

Montée avec les soins et le goût qui distinguent la direction de M. Maugé, la pièce est jouée et chantée par un excellent ensemble d'artistes, au premier rang desquels M<sup>lles</sup> Bouit, Aciana, Duberny, MM. Lespinasse, Leroux, Vautier, etc.

A la suite de l'article publié dans *l'Art moderne* du 29 avril dernier sur Félix Fénéon, une véritable prise d'armes a eu lieu à Paris pour la défense du fier et bel écrivain. Citons les articles d'Octave Mirbeau, de Séverine et de Bernard Lazare dans *le Figaro* et *le Journal*.

Voilà des leçons pour tous ceux qui, tenant une plume, lâchent un artiste dès qu'il plaît à la police de le qualifier anarchiste.

Au lendemain de sa mort, les amis de Guillaume Lekeu se sont entendus, avec l'assentiment de la famille, pour donner aux œuvres qu'il a laissées la publication et l'exécution qu'elles méritent.

Une importante maison d'édition parisienne a déjà réclamé la faveur de publier toutes les partitions. Chacune sera illustrée d'un dessin de Carlot Schwabe.

M. Antoine se propose de créer, dès le début de la saison prochaine, le « Théâtre Libre musical », c'est-à-dire qu'il fera alterner les représentations lyriques d'œuvres nouvelles avec les soirées de comédie et de drame. « J'ai trouvé des écrivains inconnus que le Théâtre Libre a révélés hommes de théâtre de valeur, nous disait-il ces jours-ci. Il serait bien étonnant que mon appel aux compositeurs restât vain. — Mais l'exécution ? — Je ferai pour les chanteurs ce que j'ai fait pour les artistes dramatiques. J'enrôlerai des jeunes gens soucieux d'art, des talents sans emploi et il n'en manque pas à Paris. De même, il ne me sera pas difficile de constituer un orchestre, de réunir des chœurs si les ouvrages qu'on me présentera en comportent. — Tout cela est-il certain ? — Mais absolument. C'est chose faite. Et tenez, j'attends demain matin M. Jules Bordier qui doit s'entendre avec moi au sujet de la fusion de l'affaire qu'il avait projetée et pour laquelle il avait réuni des influences, des noms et des capitaux, avec le Théâtre Libre musical. Vous voyez que cela prend corps. Je vous promets dès à présent trois soirées lyriques pour l'hiver prochain. Annoncez-le à vos amis de Bruxelles. »

M. Antoine est parti le lendemain de cet entretien, avec sa troupe, pour Bucharest et Constantinople, où il compte donner une série de représentations.

M. Richard Ledent, collaborateur à la *Revue Wallonne* de Liège, a donné ces jours derniers, devant quelques artistes, lecture d'une œuvre à paraître. Sous le titre : *Vers la Vie*, M. Ledent a réuni trois drames que la maison Aug. Bénard, 13, rue Lambert-le-Bègue, à Liège, va éditer luxueusement.

Prix de la souscription : 3 francs. En librairie le livre coûtera fr. 3-50.

Charles Jacque, peintre et graveur, vient de mourir à Paris, âgé de 81 ans. Il débuta comme dessinateur vers 1830 et ne cessa de produire jusqu'en ces derniers temps. Il se consacra surtout à la peinture des animaux et en particulier des moutons et des chevaux. Il fut le premier à remettre en l'honneur l'eau-forte et l'estampe originale et, à ce titre, mérite une mention spéciale.

Un détail curieux : Charles Jacque assista, comme caporal au 52<sup>e</sup> de ligne, au Siège d'Anvers. On connaît de lui un paysage dessiné à cette époque sous les murs d'Anvers et gravé à la pointe-sèche. Précurseur de Millet, il ouvrit la voie à l'auteur de *l'Angelus* en emmentant à Barbizon. De 1840 à 1848, il dessina pour *le Magasin pittoresque* une série d'illustrations qui inspirèrent manifestement Millet.

Un autre artiste, de notoriété moins grande, vient d'être enlevé à l'art. M. Emile Renouf, un habitué des Salons parisiens où il s'était fait, par ses marines, ses compositions et ses portraits, une place marquée, a succombé la semaine dernière au Havre, à peine âgé de 50 ans.

Sa toile la plus populaire est *le Dernier radoub*, acheté par l'Etat et reproduit par la gravure.

Quelques prix relevés à la vente des tableaux de la collection A. NUNES, à Paris :

Corot. *Souvenirs de la villa Borghèse*, 13,200 fr. — Du même. *La Vallée heureuse*, 7,600. — Jongkind. *Canal en Hollande*, 8,100. — Du même. *Canal à Zaandam*, 5,000. — Bonvin. *Le Déjeuner*, 1,120. — Daubigny. *Paysage*, 3,450. — Claude Monet. *Le Jardin*, 3,100. — Du même. *La Seine à Argenteuil*, 4,500. — Ribot. *Le Cuisinier*, 1,350. — Camille Pissarro. *L'Automne*, 2,750. — Du même. *L'Hiver*, 4,350.

On a vendu à l'hôtel Drouot, la semaine dernière, seize bustes de Carriès patinés par l'auteur. Voici les prix auxquels ils ont été adjugés : *Femme anversoise*, 800 fr. ; *Franz Hals*, 920 ; *Jules Breton en costume d'atelier*, 380 ; le *Vieux tragédien*, payé 400 fr. par M. Georges Feydeau ; *Tête de jeune homme*, 280 ; le *Vieux Mendiant*, 400 ; *Jeune poète renaissance*, 300 ; *l'Evêque moyen-âge chapé et mitré*, buste orné d'une remarquable patine, 900 ; *Femme en costume du XVI<sup>e</sup> siècle*, 540 ; *l'Enfant à la chemisette*, 310 ; *Enfant couché*, patiné vieux buis, 450 ; *Gambetta*, 280 ; le *Bouddhiste*, 255 ; le *Guerrier*, patine vert antique, 1,010.

## L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
*L'Argus* lit 5,000 journaux par jour.

## BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## JOURNAL DES TRIBUNAUX

*paraissant le jeudi et le dimanche.*

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.  
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvré-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.



Dessin de M. C.-F.-A. VOYSEY  
pour la couverture du *Studio* (voy. p. 156).

### SOMMAIRE

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS. — LES REVUES. *The Studio*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC. — DOCUMENTS A CONSERVER. — AIX-LA-CHAPELLE. *Soixante-et-onzième Festival Rhénan*. — A PROPOS DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

### LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

On dirait que le but des organisateurs de cette exposition a été d'aligner au catalogue le nom des artistes qui font beaucoup d'argent de leur pinceau. Il y a là Bonnat, Munkacsy, Benczur, Leighton, Lenbach, Alma-Tadema, Madrazo, Angeli, Wauters, Millais and Co. Tous peintres qui pourraient devenir banquiers. Toutes signatures sûres... au point de vue financier. Mais l'art? Ceci est tout autre chose. Ce n'est certes pas Millais et son *Ornithologist*, ni Bonnat et sa *M<sup>me</sup> Bischoffsheim*, ni Munkacsy et son *Portrait de M<sup>me</sup> B.*, ni Madrazo et son effigie de *M<sup>me</sup> la baronne de Gunsburg*, ni même Lenbach et *S. A. S la princesse d'Arenberg*, ni Wauters et sa séquelle de pastels à la Chaplain qui en souffleront mot. Cela est de la peinture temporaire qui se cote mais ne s'admire pas. Aucun vrai artiste n'en a cure et tout ce tralala peint laisse aussi froid que le mur nu dont ces œuvres occupent inutilement la place. Bagage pour musées de

province ou pour couloirs moisés de châteaux... d'ici à cinquante ans. Ohé! les réputations dégringolées des Dekeyser et des Gallait en Belgique; des Delaroche, Horace Vernet et bientôt des Meissonier en France. Ohé! toutes les provisions futures pour antiquaires aux coins des quais et pour boulimies de rats et de souris au fond de poussiéreux greniers antiques. Tout cela meurt déjà ou mourra certes lors des obsèques officielles du « cher maître » et s'il en reste quelque chose, cela sera jugé tellement encombrant qu'on proposera peut-être un jour d'enterrer ou de crêmer des tableaux.

Assurément, parmi cet armorial de la peinture que notre époque dresse pour satisfaire son mauvais goût de faste et d'apparat, quelques noms furent jadis, à juste titre, vénérés. Ainsi connaissons-nous de J.-Everitt Millais des toiles anciennes profondément belles et pénétrantes : *Le Huguenot*, *Ophélie*, *Isabella*, *les Parents du Christ*. Mais quelle succession de chutes, depuis! Hélas, toutes les marquises et grosses bourgeoises qu'il s'est résigné à peindre et les colifichets et les modes et les falbalas et les poses niaises qu'il a instaurés en ses cadres au lieu de la belle naïveté et de la pureté d'autrefois. Le fabricant de savon Pears, le sacrant son peintre, lui acheta dernièrement une œuvre pour qu'elle servit de réclame à sa boutique. Peut-être son *Ornithologist* deviendra-t-il l'enseigne d'un empaillleur de New Bond Street. Tout cela devient désespérément lamentable et grotesque.

Aujourd'hui il est impossible de ne point ranger Millais parmi tous ceux qui banalisent l'art en se servant de lui beaucoup plus qu'ils ne le servent. Il fait partie du troupeau des cossus : Coffre-fort plein, âme vide. Il est royal-académiste ; tout le high-life doit le trouver « distingué et charmant » — mais son talent s'en est allé comme son Ophélie au fil de l'eau, vers la totale mort.

Toute une tapée d'Italiens encombre de nullité et de tapage la rampe de la Société des beaux-arts. On se demande en quelle tête a poussé l'idée de convier à Bruxelles ces faiseurs et ces puffistes, qui n'ont que de la dextérité au bout des doigts. Les plus infimes — tels Rosina Mantovani-Gutti — sont dissimulés dans les coins; d'autres, les Rico et les Pasini, qui se sont vernis au chic de Paris, campent au centre du hall. Le seul José Villegas n'est pas — à preuve une de ses deux grandes esquisses — en deçà de la quelconquerie la plus nette. Quant à M. le professeur Corrodi, il ferait braire d'effroi un âne devant sa mer où une vague chevelue élève une néréide et la tient droite au bout de son toupet d'eau.

L'école écossaise, en la personne de M. Lavery, tombe de Whistler en Besnard, et M. Macaulay Stevenson alourdit Corot. Est-ce pour repousser l'assaut de tous ces étrangers qu'on a appelé à la rescousse — ô la flam-

bante pensée! — le formidable M. Dell'acqua et l'éprouvé M. Hennebicq?

Somme toute, se sont les Belges qui intéressent seuls parmi cet inutile déploiement de gros noms gonflés de réclame, de journalisme et de vent. Chez eux, du moins, il reste encore de la sincérité — à preuve Heymans et Smits — et du très haut talent, à preuve Meunier. Il reste de beaux peintres, Alfred Verhaeren et Gilsoul, et des artistes, De Vigne et Fernand Khnopff. L'œuvre de M. de Lalaing est grave et austère et celle de M. Frédéric sèche, âpre, têtue et personnelle.

On s'enthousiasme devant l'élégance mesquine et menue et devant l'appartement-cage de M. Hobé. C'est parfait, à condition qu'on admire les superbes et miraculeux grès, verres, cristaux et métaux de MM. Bigot, Dalpayrat, Leveillé et Brateau. Parmi ces divers objets, la merveille abonde. Citons ensuite M. Dubois, dont le talent s'affirme modeste, actif et compréhensif; aussi M<sup>me</sup> Lutens.

Le catalogue de la Société des beaux-arts porte à sa première page ces deux seuls mots : *Le Salon*. C'est raide, puisque cela sous-entend le « Il n'y a que nous ». D'autres, dont vous copiez l'organisation point par point et dont vous vous assimilez toutes les idées dans la présentation des œuvres et la décoration des salles, ne l'ont ni écrit ni pensé, Messieurs. Et ce n'est certes pas la présente exhibition où manquent toute flamme et toute vie, où il y a de la correction, mais aucune tendance vers l'avenir, où les œuvres mises en vedette ne sont que des décalques faciles de grands maîtres morts, où la stagnation la plus large et la plus lamentable est excusée parce qu'aux yeux des superficiels et des incompetents elle se confond avec le toujours conforme et pitoyable bon ton, qu'il faut « faire de vos embarras ». Si l'art contemporain n'avait pour s'affirmer que de telles parades luxueuses mais banales — ouf! — on pourrait faire une croix dessus.

## LES REVUES <sup>(1)</sup>

### The Studio

La très artiste revue anglaise, le *Studio*, requiert surtout par sa brillante campagne pour les arts appliqués, dont elle favorise le développement en organisant de nombreux concours pour des titres de pages, des calendriers, des *ex-libris*, des papiers peints, des étoffes, des meubles, des objets cérames, etc.

A ce point de vue, nulle autre revue d'art ne lui est comparable, ni en Angleterre ni surtout sur le continent, et l'on peut se convaincre, en la parcourant, combien l'art décoratif anglais est arrivé déjà à de hauts degrés de perfection.

Ce ne sont plus des efforts isolés, des tentatives individuelles,

V. *l'Art moderne*, 1893, pp. 134, 276, 293, 317, 325, 349, 363; 1894, p. 13.

alors que la masse marque le pas ou rétrograde, c'est une influence, un mouvement qui comptera dans l'histoire de l'art : témoins, par exemple, les produits de l'école municipale d'art de Birmingham, des fabriques de papiers peints de MM. Jeffrey et C<sup>ie</sup> et Essex, de la manufacture de verres de MM. James Powell and Son, de la *Guild and School of Handicraft*, dont la *Libre Esthétique* nous a montré quelques échantillons.

La gravure sur bois, la lithographie, les arts de la céramique et du métal, le mobilier, les étoffes, la verrerie sont étudiés dans le *Studio* avec un amour du neuf, une recherche de sincère originalité qui relèguent loin, bien loin, les modistes et les imitations de nos faiseurs les plus en vogue. Aucune tentative d'art n'y reste étrangère : nous y relevons une intéressante étude sur « la naissance de l'art en photographie » ainsi que de très beaux essais de « Nu en photographie ». Tantôt c'est le piano que les artistes du *Studio* essayeront de débarrasser de son abominable forme sacro-sanctifiée par nos habitudes de mauvais goût, tantôt c'est un ameublement complet qu'ils tenteront de créer, sans imitation de styles morts ; c'est encore un projet de maison de campagne avec ses exigences de confort et ses convenances, on pourrait dire presque intellectuelles, c'est un projet de reliure, de couverture de livre, de meuble quelconque, dénotant cette continuelle aspiration de charmer l'esprit dans l'ambiance ordinairement si terre-à-terre de la vie journalière.

Quelques articles biographiques sont à signaler sur Aubrey Beardsley qui exposa de si curieux dessins à la *Libre Esthétique*, sur Fernand Khnopff, sur les décorateurs Voysey et H. Granville Fell.

Bien écrite, bien éditée, d'un artistique aspect dans sa robe vert olive, ornée d'un dessin noir de Beardsley, le *Studio* est sans contredit la plus neuve et la plus originale revue d'art illustrée qu'on puisse signaler et l'on ne peut éprouver qu'un regret, c'est de ne point trouver sa rivale chez nous. Nous publions, en première page, le joli dessin de couverture composé pour la revue par l'un des maîtres de l'art décoratif anglais, M. C.-F.-A. Voysey.

Le *Studio* paraît le 15 de chaque mois ; treize numéros ont jusqu'ici vu le jour, sans que l'intérêt faiblisse. On peut s'abonner à la librairie d'art Dietrich et C<sup>ie</sup>, Montagne de la Cour, à Bruxelles. Abonnement : 12 francs par an.

### ACCUSÉS DE RÉCEPTION

*Nuits d'Épiphanies*, par ANDRÉ FONTAINAS ; édition du *Mercur de France*, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, Paris. — *Le Cœur gros*, par JEAN AJALBERT ; Paris, Alph. Lemerre. — *La Vie artistique*, par GUSTAVE GEFFROY (troisième série), avec préface de l'auteur et pointe sèche d'Auguste Renoir (*Histoire de l'impressionnisme et Salon de 1893*) ; Paris, E. Dentu. — *Floriane et Persigant*, drame par A.-FERDINAND HEROLD ; Paris, librairie de l'Art indépendant (édition du *Réveil*, de Gand). — *L'Esprit des races jaunes. Le Tao de Laotsen*, traduit du chinois par MATGIOI (ALBERT DE POUVOURVILLE) ; Paris, librairie de l'Art indépendant. — *La Magie et la Divination chez les Chaldo-Assyriens*, par A. LAURENT ; Paris, librairie de l'Art indépendant.

### Henri de Toulouse-Lautrec.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

- Est-elle grasse ?
- Oui.
- Est-elle ici ?
- Oui, oui, oui !!!
- C'est vous ! ! ! ! !

Légende de Toulouse-Lautrec.

Lorsque, il y a quelques mois, M. de Toulouse-Lautrec réunit pour la première fois, chez Boussod et Valadon, un certain nombre de toiles, ce fut, chez les intellectuels, la sensation d'une vision novatrice et d'art profond.

On connaissait déjà, de cet artiste, des notations caractéristiques, mais non encore une telle floraison d'œuvres. Très diverses et pourtant très unes, marquant un effort continu et triomphant vers des réalisations chaque jour plus synthétiques et essentielles de la vie, des joies et des vices d'une certaine catégorie d'individus.

C'étaient sur des toiles, sur des cartons bruts dont la couleur grise argentée était savamment utilisée, cernés par des traits concis et sûrs, des tons brutaux se muant parfois en d'harmonieuses teintes quand il fallait dire le charme d'une chevelure ou la grâce vernale d'une capote.

Spécialement le public des concerts et des bals était évoqué : messieurs corrects à démarche impertinente, mais dont les paupières rouges, le teint fané témoignaient des veilles agitées, — comme les rides et le rictus, de vices spéciaux ; filles maquillées, exsangues ou mafflues, à la fois attrayantes et canailles, ou bien, à fausse allure d'homme et cachant mal leurs formes sous des plastrons empesés et leur chignon, sous des chapeaux de feutre. Parfois aussi surgissait une silhouette de parasite, à complet terne, à cravate de mauvais goût, dont l'œil oblique surveillait « le persil ».

Tout cela grouillait sur un décor vif, dans un éclairage particulier, à travers les guirlandes blafardes, comme éreintées elles aussi par la poussière, le bruit et l'encanaillement d'un bal public.

Pour reposer un peu, en un cadre, une créature plus raffinée, presque distinguée, souriait aux visiteurs ; ainsi cette délicate Jane Avril embellie par des vêtements exquis.

Ces études, ces toiles se recommandaient par une tenue rare, une pâte ferme, un dessin correct et cette impression persistait même à côté d'un maître incontesté : Degas. Ce que celui-ci avait fait pour le monde des danseuses et des coulisses, Henri de Toulouse-Lautrec l'avait réalisé aussi profondément pour le public des bals et des concerts.

Une nouvelle exposition d'œuvres récentes, chez Durand-Ruel, affirme encore l'impression première : telle silhouette s'élève à la hauteur d'un type.

Peu de peintures, mais une toile importante, des lithographies et des dessins rehaussés : *Les Bals* où défilent les célébrités chorégraphiques et leur clientèle.

L'importante série des lithographies s'attaque à tous les cabotinages : à celui du grand monde comme à celui de la barrière, au Théâtre-Français comme aux beuglants.

Voici les gestes amphigouriques d'illustres comédiens, les attitudes de Sarah Bernhardt. Lugné-Poe et M<sup>me</sup> Bady dans leurs intéressantes interprétations d'Ibsen sont aussi évoqués, un peu cruellement.

Puis, une série d'études sur Yvette Guilbert : les poses niaises de cette personne, ses ingénuités polissonnes sont notées avec un art infini. Rien n'échappe à l'artiste : ni ses bras longs, son cou maigre, son nez trop fort qui appelle non le parfum des fleurs, mais les senteurs du tabac à priser qu'elle savourera lorsque, lasse de la gloire et grosse d'économies, elle se retirera, fourmi laborieuse, pour cultiver ses petites manies.

Parmi les peintures un portrait de M. G. de L... et une grande toile : en des arabesques rythmées des personnages se découpent dans le décor d'un café. Les vêtements moroses des hommes contrastent avec les colifichets de leurs compagnes : une chevelure surtout, dorée, énorme, tortillée, est excitante : les mains impatientes voudraient la fourrager, les yeux rêvent de débâcle.

Un triptyque sur la Loie Fuller où l'art du lithographe se complique des recherches du chromiste ; un Bruant vu de dos, botté et sanglé, tel ainsi qu'il se montre dans son ermitage de la Butte entre ses poules et ses lapins ; des affiches : *Jane Avril, la Babylone allemande*, montrent surabondamment combien sont multiples les soucis de M. Lautrec et souples ses facultés.

Cinquante des plus belles toiles de Manet appendues à côté n'écrasent pas ce novateur.

N'est-ce point là la plus belle constatation qu'on puisse faire ?

CHARLES SAUNIER

## DOCUMENTS A CONSERVER

Nous avons annoncé le legs superbe fait à l'Etat français par M. Gustave Caillebotte : une collection de tableaux d'Edouard Manet, Claude Monet, Renoir, Degas, Pissarro, Sisley, etc., évaluée 400,000 fr.

Les bonzes qui président aux acquisitions des musées ont, paraît-il, eu l'insolence de faire la petite bouche en présence d'une pareille munificence. Ils se sont sérieusement demandés si la peinture dite *impressionniste* pouvait être admise au Luxembourg. Et l'on a parlementé, discuté, polémique, chroniqué. Le *Journal des Artistes* a eu l'idée d'interviewer, à ce propos, quelques grands vizirs de l'art officiel, vénérables débris dont nous avons, en général, le tort de respecter la caducité. L'opinion émise par quelques-unes de ces vieilles badernes du bataillon académique est-elle véridique ? N'est-elle qu'une spirituelle fantaisie de reporter ? Il est difficile de décider, et nous inclinons à croire qu'il s'agit d'une plaisanterie analogue à celle dont nous-mêmes, dernièrement, nous nous rendîmes coupables en publiant sur l'ouverture du Salon de la *Libre Esthétique* une série d'appréciations fantaisistes attribuées aux critiques les plus autorisés.

Quoi qu'il en soit, les déclarations faites sont vraisemblables. A ce titre, elles méritent d'être conservées (1).

Voici, entre autres, l'avis de M. Cérôme, membre de l'Institut :

« Je ne connais pas ces messieurs, et de cette donation je ne connais que le titre... Il y a là dedans de la peinture de M. Manet, n'est-ce pas?... De M. Pissarro et d'autres?... POUR QUE L'ETAT AIT ACCEPTÉ DE PAREILLES ORDURES, IL FAUT UNE BIEN GRANDE FLÉTRISSURE MORALE.

Sur la foi d'un article d'Octave Mirbeau, je me suis risqué à

(1) Renseignements pris à Paris, au moment de mettre sous presse, il ne s'agit nullement d'une plaisanterie. On nous affirme que les révélations extraordinaires du *Journal des Artistes* sont RIGOREUSEMENT EXACTES.

l'exposition de Pissarro. Ma stupéfaction fut grande... Rien, rien. IL N'Y A PAS D'EXPRESSION CONVENABLE POUR FLÉTRIR UN PAREIL DÉTRAQUAGE...

Il faut de l'extravagance à tout prix. Il y en a qui peignent comme ça, d'autres comme ça, en petits points, en triangles... que sais-je ? Je vous le dis, tout ça... des anarchistes !... et des fous !... Ces gens-là peignent chez le docteur Blanche... ILS FONT DE LA PEINTURE SOUS EUX, vous dis-je.

Voyez-vous, il faudrait une plume solide pour soutenir une bonne campagne, pour leur dire à la face : « Vous êtes tous des fous, des fumistes, des spéculateurs, des dos-verts !... »

M. BENJAMIN CONSTANT déclare : « Ces gens-là ne sont même pas des fumistes. ÇA N'EXISTE PAS, C'EST L'ANARCHIE. »

M. GABRIEL FERRIER (?) : « Je ne connais pas ces gens-là, je ne veux pas les connaître. Quand j'aperçois quelque chose d'eux, je me sauve au plus vite. Si je passe rue Laffitte, à côté de la boutique bleue, je traverse vite sur l'autre trottoir... En résumé, je ne crois pas à ces artistes-là ; je ne crois pas à la sincérité des gens qui les préconisent. C'est une question de boutique, c'est un coup de Bourse, et mon avis est très carré : les uns et les autres, C'EST A COUPS DE PIED AU DERRIÈRE QU'ON DOIT LES TRAITER. »

M. LECOMTE DU NOUY (??) : « Mettre au Luxembourg les tableaux dont vous me parlez serait d'un exemple déplorable, car les jeunes gens pourraient en être détournés du travail sérieux... C'EST DE LA DÉMENGE.

Non, nous ne pouvons, nous qui avons tant travaillé et étudions encore tous les jours, approuver une tendance dont la caractéristique est l'absence d'étude. »

M. MACHARD (???) : « En accrochant cela au Luxembourg, on semble dire au public : « Voilà ce qui est bien », aux jeunes artistes : « Voilà ce qu'il faut faire ». Le conseil est facile à suivre ; un art qui n'a NI DESSIN, NI EXÉCUTION, est trop commode à imiter. UN JEUNE HOMME, MÊME AMATEUR, ARRIVE A CELA EN HUIT JOURS, et alors il vient nous dire, à nous qui nous donnons tant de mal (1) pour peindre d'après nature une tête de femme (car jamais ils ne feront une tête de femme) qui soit de la peinture et qui soit ressemblante, à nous qui n'arrivons qu'à force de patience, il vient nous dire : « Vous êtes des vieux, c'est nous qui savons peindre. »

Passons sur l'opinion de divers artistes parmi lesquels MM. Lefebvre et Maignan, et arrivons à M. Roybet. C'est M<sup>me</sup> Juana Romani qui répond pour lui : « Ces gens-là ! difficile à dire quelque chose de nouveau sur eux : c'est pas des peintres, c'est des rêveurs. Quand on rêve, on n'a qu'à faire de la poésie. Mais la peinture, faut que ça soit autre chose que des nuages. Ça y est ! (geste énergique du pouce). Ça y est ! C'est comme du Zola. Les nuages n'auront qu'un temps. Les peintres qui resteront sont les hommes robustes : Velasquez, Rembrandt, Henner et Roybet. »

L'interview de M<sup>me</sup> Vibert est plus amusante encore :

« Posez à mon mari vos questions par écrit et il vous répondra par écrit s'il le juge à propos. Je ne vous promets rien. Je crois même qu'il n'aime pas beaucoup les interviewers. Ah ! je vois ce que c'est : des impressionnistes ! Vibert ne peut pas aimer cette peinture-là. Ce qui l'intéresse lui, c'est la peinture solide, les couleurs fines et le bon vernis. Mais eux, ils n'y entendent rien à ces questions de premier ordre. Ceux qui font des tableaux en

(1) Pauvres gens !

petits points avec de mauvaises couleurs pas fixes, qu'est-ce qui restera de leurs œuvres dans cent ans? Une poignée de confetti. Les peintures de Vibert seules seront durables. Il prépare lui-même toutes ses matières, c'est un chercheur. Oui, Monsieur, il a même inventé des fards et des cosmétiques pour la ville et le théâtre. C'est tout ce qui se fait de mieux et c'est meilleur marché que chez Rimmel ou Dorin. »

Interpellé à son tour, M. de Munkacsy, le peintre du *Christ devant Pilate*, répond :

« Vous savez, moi je suis un étranger... connais pas cette peinture-là... je voudrais bien en voir, si c'est possible. Quand cela sera-t-il exposé? prévenez-moi!... J'arrive de voyage, sait pas ce qui s'est passé... Caillebotte, connais pas... ça m'est indifférent tout à fait. Ah oui! peinture moderne... Manet, je sais... *Olympia!*... *Olympia* au Luxembourg, c'est le plus grand soufflet que jamais on pourra donner à l'art. (*Sur ces mots nous nous retirons et le maître retombe dans la rêverie d'où l'avait tiré notre entrée dans l'atelier*). Peinture moderne! Cailleboty, Degatz, Sisley-witch, Monetoff... peinture moderne... connais pas... »

Enfin, M<sup>lle</sup> Abbéma et la spirituelle Gyp apportent, dans ce concert d'ignorance, de malveillance et de stupidité, une note différente :

« Oui, plaçons-les au Luxembourg, les peintres de la donation Caillebotte, dit la première. Le musée est encombré; eh bien! qu'on fasse de la place; si une salle ne suffit pas, qu'on en déblaye deux pour y mettre ceux-là. Le public a le droit d'en exiger pour tous les goûts. Ceux qui ont les idées tristes et qui aiment la peinture sombre iront dans telle salle; ceux qui veulent du soleil et de la peinture gaie dans telle autre salle et tout le monde sera content. Et les artistes aussi doivent demander qu'on rende à ces exilés leur droit de cité. Tous, nous qui peignons clair, nous procédons de ces gens-là. Donc rendons-leur hommage par reconnaissance : nous étouffions, nous avons besoin d'air et de lumière, et personne ne voulait ouvrir les fenêtres, ils ont cassé les vitres. On leur en veut, on leur reproche leurs exagérations, leurs procédés excentriques; est-ce une raison pour cacher leurs œuvres aux jeunes? Ceux qui ont du goût et qui doivent faire quelque chose d'art dans la vie sauront bien se garder de leurs exagérations; ils profiteront de leurs bons exemples et n'imiteront pas ce qui doit être écarté. Puis les imitateurs, quels qu'ils soient, ne valent pas la peine qu'on s'en inquiète : les sous-Manet et les sous-Pissarro sont aussi méprisables que les sous-Carolus. Mais encore une fois, rendons hommage à ceux qui ont tiré du feu les marrons que nous mangeons. »

Et Gyp ajoute :

« On va placer ces tableaux-là au Luxembourg? Mais je trouve cela très bien, moi je les adore. J'en suis un peu de cette école, je suis très Champ-de-Mars, moi. J'aime la peinture où l'on vit et où l'on respire du bon air ensoleillé et je n'aime pas les toiles peintes à la cave : oh! ces portraits de femmes élégantes qui passent en robes de gaze dans les soutes à charbon... »

... Vous auriez peut-être voulu que je vous dise pas mal de méchancetés sur les uns et les autres; non, je veux rester en bons termes avec tous les artistes. Il n'y a que deux hommes que j'abandonne à tous ceux qui en veulent : William Bouguereau et Georges Ohnet. Oh! il y en a beaucoup qui font aussi mauvais et même plus mauvais, seulement ils gagnent moins d'argent. »

Voici, pour clore ces inénarrables entretiens, l'opinion de M. Bouguereau : « Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?

Je ne les connais pas, les tableaux de cette collection. Je ne connais de tout cela que deux toiles de Monet, et de Degas quelques dessins, mais pas de peintures... Caillebotte avait une propriété à Montgeron... c'est tout ce que j'en sais, et c'est trop peu pour porter un jugement.

J'ai beaucoup à faire, je suis très pris... il y a déjà parmi mes occupations de toutes sortes un tas de choses qui ne m'amuse guère; quand j'en suis débarrassé c'est pour rentrer chez moi et non pas courir les expositions. Il y a des gens dont c'est le métier : moi je m'enferme dans l'atelier. En général, je n'aime pas ce que je ne connais pas; mais pourtant... dans ce cas particulier, je crois d'après le peu que j'ai vu de cette école que cela ne ferait pas du tout mon affaire...

La peinture c'est fait pour charmer les yeux, pour réjouir le cœur et émouvoir l'esprit... Je ne trouve pas cela chez eux et leur procédé n'est pas assez classique pour que je l'approuve.

Et puis je n'ai pas besoin d'aller voir ce qu'ils font. Ça m'est bien égal, chacun chez soi; je ne me dérange pas pour eux, ils ne se dérangeraient pas pour moi... Il y a pourtant des gens qui aiment ça, puisque ça se vend. Je ne comprends pas pourquoi, par exemple, mais je ne suis pas fâché de vous le dire en passant, c'est la faute des journalistes qui parlent à tort et à travers de choses auxquelles ils n'entendent rien du tout. Ils décident, ils tranchent de haut, le plus souvent obéissant à la camaraderie et à l'intérêt personnel...

Mais j'ai confiance dans le bon sens du public, qui rendra aux véritables peintres leurs places ET FERA JUSTICE DES FUMISTES. »

## AIX-LA-CHAPELLE

Soixante et onzième Festival Rhénan.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La lettre tue et l'esprit vivifie,

Quand le Dr Bischoff, littérateur et musicien de goût, fonda les festivals du Rhin au commencement de ce siècle, il voulait que ces concerts fussent consacrés surtout à la musique des plus grands maîtres, de ceux qui procuraient alors l'émotion artistique la plus profonde, la plus élevée, la plus religieuse même. De ce temps-là, c'était Hændel qui satisfaisait le mieux cette faim de grand art. On lui adjoignait Beethoven, mais, le premier jour du festival, le jour où l'on jouait la musique la plus grave, la plus sérieuse, Hændel venait en premier, Beethoven (qu'on trouvait trop passionné sans doute) était au second plan, et sur environ soixante-dix festivals, quarante s'ouvrent par des oratorios de Hændel, trois seulement par des œuvres de Beethoven.

L'impressionnabilité a beau se transformer, nous avons beau prouver de toutes les façons, en art, en politique, en science, en philosophie, que les choses qui nous entourent nous tiennent un autre langage que celui qu'elles nous tenaient il y a quatre-vingts ans, les comités de festivals ne s'en croient pas moins obligés de s'en tenir à la lettre des intentions des fondateurs, — peut-être parce qu'ils ont confusément conscience de ne pas pouvoir se hausser jusqu'à leur esprit.

Nous sommes à tout jamais vaccinés contre l'influence de Hændel, qui ne remue plus rien en nous. D'autres sont venus qui ont parlé à leurs contemporains la langue de leur temps.

Parmi ceux-là, ceux qui n'avaient pas touché au côté éternel des choses ont déjà disparu. Et on nous traîne encore dans les impressions du siècle dernier et dans l'art qui vit de l'antique grammaire, l'art des modernes qui s'essaient à être leurs propres grands-pères! Quel sentiment grave, profond ou religieux y avait-il dans l'oratorio moderne entendu dimanche, rajeunissant les vieilles formes sans les animer d'aucun souffle vivant? La foi qui inspire ces languissantes et théâtrales combinaisons est bien une foi morte, elle ne réveillera plus personne; les conceptions qu'un sacristain peut avoir de la sainteté, conceptions délayées en de trop nombreuses pages banales et ornées d'une musique honnête et non moins banale, voilà ce qu'on sert à ce public venu pour entendre du grand art!

L'Art moderne qui a fait justice des salons officiels, peut au même chef s'indigner contre les festivals. La même maladie y sévit, les mêmes symptômes se produisent. La mode et le bon ton se sont mis de la partie. On s'ennuie ferme et on applaudit à tout casser. Les appréciations les plus monumentales circulent dans l'air. Les solistes qui ne vivent plus que de leur réputation, deviennent l'objet principal; les œuvres, on n'en parle pas. Ce n'est pas un monde affamé d'art qui se presse dans ces salles de concert, c'est un monde où il est mal porté d'être ému de quoi que ce soit. Pour plaire à ce monde qui s'arrogé le haut du pavé (surtout à Aix, ville de parvenus et de bourgeois bourgeoisants), on choisit un directeur étranger, qui brille par les « effets » et qui dérange les plus beaux chefs-d'œuvre sous prétexte d'en faire ressortir toutes les beautés, n'offrant plus à l'admiration de son auditoire que ce qu'il a pris pour les « trucs » du génie. « Une symphonie de Beethoven, ah! c'est adroitement fait! Je m'en vais vous en montrer toutes les ficelles et les sous-ficelles. Voyez-vous ce petit moyen auquel vous n'aviez jamais fait attention, je suis sûr? et ce contraste, et ce *crescendo*? Vous n'aviez jamais mis le doigt sur tout cela? Attendez, me voici. Vous allez voir toutes les habiletés, toutes les combinaisons! » On ne voit plus que cela. Et entre ses mains Beethoven devient un paquet de « ficelles »; d'idée une, de suite, de gravité, pas de traces. Mais le public mondain qui trouve indécent, intempestif, incongru tout ce qui n'est que simple et fort, est très content de ces petites choses qui sont au niveau de son appétit, et les jolis petits détails sont pour lui le suprême du beau. Vous voyez que le parallèle avec nos salons de peinture officielle est complet.

La lourdeur germanique rebrochant sur cette compréhension d'ensemble, on jouit d'une interprétation absolument inférieure et on peste contre l'organisation de ces festivals qui pourraient être si beaux — ce ne sont pas les éléments qui manquent en ce pays de la musique — et qui seront bientôt des expositions d'archéologie n'intéressant que les vieux collectionneurs. Les jeunes, les vivants chercheront ailleurs. La seconde journée de concert rachète souvent la première. Mais il est trop tard, on est trop agacé, on ne revient plus.

Oh! les morts qui éternellement, selon le prophète Barrès, empoisonneront les vivants!

### A propos de la Société des Beaux-Arts

Donnons la parole — une fois n'est pas coutume — au critique de la *Gazette* qui publie sur l'exposition de la *Société des Beaux-Arts* ces réflexions :

« Le mécénat de la *Société des Beaux-Arts* exercera-t-il sur l'Ecole belge une influence quelconque? Il est permis d'en douter. Son champ d'action est pour cela trop limité. En fait, il s'agit plutôt d'enrégimentation que de sélection proprement dite. Supérieur ou médiocre, l'artiste affilié y a droit à la cimaise. Quant aux non-adhérents fixés dans la province, la porte de la chapelle, qu'on voudrait bien ériger en église, leur est rigoureusement fermée. *Indigni d'intrare*, fussent-ils l'orgueil et l'espoir du pays.

Le programme de la *Libre Esthétique* est évidemment préférable à celui de la société nouvelle, qui fait inutilement double emploi avec le *Cercle artistique*. N'acceptant point de membres artistes, revendiquant l'entière liberté de leurs invitations, les libres esthéticiens sont guidés par un évident désir de combat sur le terrain de l'art jeune et nouveau, tandis que l'organisation de la *Société des Beaux-Arts* ne représente rien, si ce n'est un groupement d'éléments disparates, à l'instar de l'ancien cercle de l'*Observatoire*.

Le but secret de cette levée de boucliers rouillés ou fourbis est transparent. Il s'agit d'obtenir l'organisation du Salon triennal de Bruxelles, à l'instar des privilèges conservés forcément aux associations similaires d'Anvers et de Gand, qui, en fait d'assainissement artistique, n'y vont pas de main morte. M. Rolin-Jacquemyns avait prêté, lui aussi, l'oreille à cette idée saugrenue, déchargeant le gouvernement d'un de ses devoirs les plus immédiats, celui d'ouvrir à l'Ecole belge des locaux d'exposition où les tendances les plus diverses pussent se manifester librement. Or, ce n'est pas assez que, viciés dans leur base, les Salons de Bruxelles soient devenus la proie de personnalités absorbantes et intolérantes, il s'agirait de centraliser encore la protection officielle, de la canaliser, de soumettre l'âme à d'injustifiables contrôles, de l'embrigader bel et bien, sous je ne sais quel prétexte de relèvement.

En vérité, trop de sollicitude! L'Ecole belge n'a pas besoin de tant de protecteurs. Sa force est justement dans la féconde anarchie qui substitue aux formules vieillies les poussées aventureuses vers des régions inexplorées. Laissez-lui faire le diable à quatre, sans vous préoccuper de la casse. Les morceaux en sont bons. Ils n'y a que les chevaux morts qui ne ruent pas. Au lieu de les fermer, élargissez les barrières. En fait d'art, plus de gilde, fût-ce celle de Saint-Luc. »

\*\*\*

A propos de la Société des Beaux-Arts, on nous fait remarquer que le monogramme adopté par elle et qui sert à décorer les salles d'exposition, — en souvenir de l'ornementation de la *Libre Esthétique*, — est copié servilement sur celui de la Société du Champ-de-Mars, à Paris. Le plaisant de l'histoire, c'est qu'on n'a pas même supprimé l'N qui, dans le monogramme français, s'explique par le titre : *Société Nationale des Beaux-Arts*.

On répondra sans doute que l'N bruxellois est justifié par le nom de : *NOUVELLE Société des Beaux-Arts* que prend l'affaire. Peut-être n'y avait-on pas songé. Nous tendons généreusement cette perche aux pasticheurs.

## Memento des Expositions

AMIENS. — Société des Amis des Arts de la Somme. 3 juin-16 juillet. Transport gratuit pour les invités. Emballage aux frais des artistes. Délais expirés. Renseignements : *Secrétaire général, rue Saint-Dominique, 11, Amiens.*

CAHORS. — Exposition des Beaux-Arts. 1<sup>er</sup> juin-15 juillet. Délai d'envoi : 20 mai. Renseignements : *M. Eugène Pautard, commissaire général, Hôtel de ville de Cahors (Lot).*

COGNAC. — Société des Amis des Arts. 1<sup>er</sup>-30 juin. Délais d'envoi expirés. Renseignements : *M. Baudoin, secrétaire, rue Elisée Mousnier, 4, Cognac.*

DIJON. — VIII<sup>e</sup> exposition des *Amis des Arts* de la Côte-d'Or. 1<sup>er</sup> juin-15 juillet. Délais d'envoi expirés. Secrétariat : *au Palais des Etats, à Dijon.*

MALINES. — XXXVIII<sup>e</sup> exposition de la *Société pour l'encouragement des Beaux-Arts*. 24 juin-16 juillet. Délais d'envoi : notices, 5 juin ; œuvres, 11-16 juin. Renseignements : *W. Geets, secrétaire, quai au Sel, 5, Malines.*

MUNICH. — Société des Artistes. 1<sup>er</sup> juin-31 octobre. Délai d'envoi expirés. Renseignements : *M. K. A. Baur, secrétaire, au Palais de Cristal, Munich.*

MUNICH. — Exposition de la Sécession. Délais d'envoi expirés. Renseignements : *M. A. Paulus, conseiller royal, palais de la Sécession, Prinzregentenstrasse, Munich.*

OSTENDE. — Exposition internationale du Cercle des Beaux-Arts (limitée aux membres du Cercle et aux artistes invités). 14 juillet-9 septembre. Délais d'envoi : notices, 27 mai ; œuvres, 5-15 juin. Renseignements : *M. Emile Spilliaert, secrétaire.*

PARIS. — I<sup>re</sup> exposition de la Société des Miniaturistes et Enlumineurs (Galerie Georges Petit). 12-27 juin. Délai d'envoi : 25-28 mai. Renseignements : *M. Alphonse Labitte, président.*

REIMS. — *Société des Amis des Arts*. 29 septembre-5 novembre. Gratuité de transport pour les invités. Deux ouvrages par exposant. Délais d'envoi : notices, 20 août ; œuvres, 5 septembre. Renseignements : *Secrétaire général de la Société.*

SPA. — Exposition annuelle. 8 juillet-30 septembre. Délais d'envoi : 5-25 juin. Notices : 20 juin. Prélèvement sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. Albin Body, président, rue Neuve, à Spa.*

## PETITE CHRONIQUE

C'est lundi soir qu'aura lieu, au Théâtre de la Monnaie, la grande fête d'escrime « L'Escrime à travers les âges » pour laquelle M. Georges Eekhoud a écrit un scénario mouvementé et dont la partie musicale, fort importante, a été composée par MM. Gilson, Du Bois, De Greef, Samuel, De Boeck, Lunssens, Frémolle et Daneau.

L'orchestre sera dirigé par Léon Du Bois.

Les rôles de femmes sont confiés à M<sup>mes</sup> Andrée Mégard, Anna Parys, Armande Leture, Coquet-Ginesty et Odile Hendrixx ; les rôles d'hommes à MM. Albert Bras, Coquet, Maurice Chomé, Bonarel, Mertens, De Veen, José Venkens, Arthur Hendrixx, etc.

De nombreux épisodes, comportant une mise en scène développée, se succèdent dans le livret de M. Eekhoud. Citons notamment *le Jugement de Dieu, le Combat de sire Jacques de Lalaing, l'Aventure d'Alexandre Farnèse, Sous Henri III, Chair à corbeaux, Chez la Camargo, la Chevalière d'Eon, etc.*

L'Etat français vient d'acquérir pour le Musée du Luxembourg l'une des toiles exposées au Champ-de-Mars par M. Baertsoen, *Le Vieux canal*. C'est un succès flatteur pour le jeune artiste, le gouvernement n'achetant guère d'œuvres étrangères.

A propos de la récente introduction, dans les Expositions de Beaux-Arts, des applications de l'art à l'industrie, citons un passage de l'étude consacrée dans *le XIX<sup>e</sup> Siècle* par M. Roger Marx au Salon du Champ-de-Mars :

« L'admission des arts appliqués au Salon, cette admission obtenue à force d'instances par la critique, apparaîtra aux yeux de l'avenir comme la sanction pratique, fertile en résultats, de revendications qui remontent à l'époque même du romantisme. Ecoutez Victor Hugo, par exemple : « Quelques purs amants de l'art écartent cette formule, *le beau utile*, craignant que l'utile ne déforme le beau. Ils tremblent de voir les bras de la Muse se terminer en mains de servante. Ah ! ils se trompent. L'utile, loin de circonscire le beau, le grandit : un service de plus, c'est une beauté de plus. » La *Société nationale* se déclare imbue de ces vérités, jalouse de les faire triompher. Cependant, il lui serait malaisé de sortir de ce dilemme : Ou bien vous répudiez les préjugés d'antan et la section des objets d'art a droit aux mêmes traitements, à la même autonomie, ou bien vous la placez en tutelle, vous soumettez ses envois à un jury qui n'émane pas d'elle et alors vos actes se trouvent en contradiction formelle avec votre soi-disant libéralisme.

Pendant que la Société se fait ainsi l'instrument docile de la basse envie des peintres à l'égard d'ouvrages qui attirent légitimement à eux le principal de l'intérêt, d'autres Salons ne manquent pas de servir le mouvement émancipateur. Lors de l'exposition de la *Libre Esthétique* à Bruxelles, l'union dans une même salle des objets d'art avec les tableaux constituait, au jugement unanime, un ensemble exquis et un significatif exemple. On eût dit la démonstration du principe de Guichard : « L'art est un ; seules ses manifestations sont multiples. »

C'est demain lundi, à 2 heures, que s'ouvrira, à la Galerie du Congrès, rue du Congrès, 5, l'intéressante exposition des céramistes de Bourg-la-Reine, M. Dalpayrat et M<sup>me</sup> Lesbros, que nous avons annoncée. Cette exposition, qui durera huit jours, de 9 à 6 heures, comprendra un choix important de grès flammés : amphores, vases, bouteilles, coupes, masques, objets usuels, offrant aux amateurs des spécimens variés comme forme et comme coloris des plus beaux produits de l'usine de Bourg-la-Reine.

Une audition des cours d'ensemble de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek sera donnée, sous la direction de M. Gustave Huberti et avec le concours du *Club symphonique* de Bruxelles, dimanche prochain, 27 mai, à 2 heures, dans la salle de la Grande Harmonie.

Le programme se composera d'œuvres de Hændel, Bach, Benoît, Huberti, Grieg, Franck, et de madrigaux anciens pour chœur mixte.

Quelques prix assez inattendus d'une vente faite le 10 avril à l'hôtel Drouot. Le triptyque de *Saint-Cuthbert*, qui valut à Duez sa réputation, a été adjugé 335 francs. Son tableau *Sur la plage*, 410. Il est vrai qu'un *Christ en croix* de Carolus Duran n'a atteint que 360 francs et une *Chanteuse de café-concert* de Jean Béraud, le peintre à la mode, 340.

En revanche, des œuvres d'Ingres, de Diaz, de Dupré, de Ziem se sont relativement bien vendues. Qu'on en juge :

INGRES. *La Vierge à l'hostie*, 6,500. — *Saint-Symphorien*, 3,050. — *La Mort de Léonard de Vinci* (ébauche), 1,250. — *L'Apothéose d'Homère* (dessin à la mine de plomb et à l'encre de Chine), 13,000. — *Philippe V et le maréchal de Berwick* (aquarelle), 2,250. — *Baby offrant le pain bénit à la chapelle de la Vierge dans l'église de Meung* (dessin à la mine de plomb rehaussé d'aquarelle), 3,000. — *La Vierge et l'Enfant Jésus adorés par saint Antoine de Padoue et saint Léopold* (aquarelle), 1,420. — *Tête de Femme* ; étude (crayon noir rehaussé de blanc), 380. — *Etude de Femme* (dernière étude faite par M. Ingres d'après nature), 300. — *Tête de Femme* ; étude (dessin à la mine de plomb rehaussé de gouache), 500. — Plusieurs dessins pour *Jésus au milieu des Docteurs* (dessin au crayon noir), 250. — *Portrait d'Homme*, 1,000.

DIAZ. *La Bûcheronne*, 7,500. — *Lisière de forêt*, 4,000.

DUPRÉ. *Le Moulin à vent*, 11,600. — *La Vague*, 1,300.

ZIEM. *Etang de Madigues*, 3,000. — *Venise*, 2,950. — *Stamboul*, 2,000.

Cette adjudication a produit dans son ensemble 128,868 fr.

## L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
*L'Argus* lit 5,000 journaux par jour.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums **ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

Pour paraître demain lundi  
chez M. Edmond DEMAN, éditeur  
A BRUXELLES

un nouveau livre de Maurice Maeterlinck.

ALLADINE et PALOMIDES

Intérieur, — La Mort de Tintagiles

Trois petits drames pour marionnettes.

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté.

Prix : fr. 3-50.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles



D'après un dessin au fusain de M. J. MARIS (voir p. 166).

## SOMMAIRE

UN GUET-APENS. — PHILIPPE ZILKEN. *Peintres hollandais modernes.*  
— PAGES DE CHARITÉ, par Sander Pierron — L'ESCRIME A TRAVERS  
LES AGES — EXPOSITION DE GRÈS FLAMMÉS. — LA CAMPAGNE THÉÂ-  
TRALE DE LA MONNAIE. — PETITE CHRONIQUE.

## UN GUET-APENS

Dites donc, vous, les amis que *la Libre Esthétique* a appelés à elle pour composer, avec des artistes de Paris, de Londres et d'ailleurs, la plus belle et la plus vivante manifestation d'art qu'on ait jamais faite en Belgique, vous ne vous doutiez pas, gageons-le, que vous aviez été les victimes d'un complot machiavélique dirigé contre notre ART NATIONAL ?

On vous avait invités pour vous AMOINDRIR, pour faire PALIR VOS ŒUVRES à côté de celles des étrangers. Oui, Messieurs, oui, Mesdames, c'est ainsi. *La Fédération artistique* a heureusement démasqué l'hypocrisie. Et vous voilà fixés, Mellery, Meunier, Claus, Heymans, Gilsoul, Laeremans, Doudelet, Motte, Craco, Anna Boch, Khnopff, Charlier, Paul Du Bois, Louise Danse, Devillez, Ensor, Gaspar, Van Rysselberghe, Lemmen, Serrurier, Vinçotte, Van der Stappen, Wallaert, Tourteau, Levêque, Vogels, Degouve de Nuncques, Donnay, Fernand Dubois, Samuel, vous tous qui avez si brillamment contribué au succès unanime de l'Exposition. L'invitation que vous a adressée le directeur de *la Libre Esthétique* était un leurre. Cet esthète ténébreux vous a attirés dans un guet-apens. On ne pourrait mieux le comparer qu'à ce capitaine Matteo il Birbone, chef des coupe-jarrets, que nous montra, ferraillant dans les rues de Plaisance, l'*Histoire vivante de l'Épée* représentée au Théâtre de la Monnaie. Si vous en doutez, lisez *la Fédération*.

« Les manifestations d'art donnent parfois de curieux résultats, révèle ce moniteur général des arts. Ainsi les organisateurs du Salon de *la Libre Esthétique* ouvert dernièrement à Bruxelles ne se sont guère piqués de nationalisme artistique, leur but était manifestement contraire ; de même que les XX, de funambulesque mémoire, ils n'ont jamais songé qu'à imprimer le plus de stigmates possible à l'École belge en général, et en invitant quelques nationaux à leur première exposition, ne l'ont-ils fait, sans doute, qu'avec l'arrière-pensée DE LES AMOINDRIR ET DE FAIRE PALIR LEURS ŒUVRES à côté de celles des étrangers qu'ils invitaient POMPEUSEMENT, EUX, faisant ainsi métier de libre-échangistes artistiques. Ils ont été déçus dans leurs espérances et le résultat a prouvé que les clous de leur Salon étaient fournis par des Belges, à la tête desquels marchait victorieusement Mellery, avec une série de tableaux dépassant de beaucoup, en valeur, tout ce qui venait du

dehors. Et cependant on avait soigneusement trié sur le volet le nom de tous les Alcibiades de la peinture et de la sculpture avant de leur envoyer la fameuse invitation, Sésame magique qui leur ouvrait au large les portes du célèbre Salon. *Quelques œuvres dignes de remarque se sont glissées SUBREPTICEMENT dans le nombre incalculable de non-valeurs, on leur a rendu justice.* »

Et justice aussi est faite de cet abominable complot. Farnèse a tué Mateo.

Mais le capitaine a des émules ! Une légion de coupe-jarrets a surgi des coins d'ombre, la dague au poing. Sous la conduite d'un duc (quelle déchéance de la noblesse !) ils se jettent sur l'Art national pour le poignarder. Cette fois encore, Farnèse veille et son épée raie d'un trait de lumière les ténèbres :

« La *Société des Beaux-Arts*, instituée, elle, pour la protection de l'art national, et dont *la Fédération artistique* a accueilli avec sympathie la création, semble avoir été hypnotisée par la vue de ce Salon de *la Libre Esthétique* et elle n'a eu de repos qu'après avoir organisé elle-même une exposition calquée sur la première ; mais avec une volonté ferme qui l'honore, elle voulait éviter de tomber dans le piège que les libres esthéticiens s'étaient tendu à eux-mêmes, et au lieu de s'adresser aux SOUS-ORDRES AMBITIEUX (1), elle a frappé aux portes des ateliers des maîtres les plus réputés de toutes les écoles. Cette fois l'art belge était enfoncé pour de bon, en dépit des tableaux des Courtens, des Stobbaerts, des Hennebicq, etc.

Singulière façon vraiment de protéger les nationaux et peu concordante avec le but de la société. Et patatras ; voilà que beaucoup de ces noms illustres dégringolent de leurs piédestaux comme de simples colosses aux pieds d'argile, venant démontrer péremptoirement à ceux qui ont quelque compétence en matière d'art, que toutes ces réputations étayées à grand renfort de réclames chauvines s'évanouissent comme fumée au vent quand on examine impartialement leurs tableaux et que ce sont encore une fois les petits Belges qui tiennent la corde.

Ces révélations inattendues sont vraiment accablantes et ni le noble duc, ni l'esthète aux noirs desseins ne s'en relèveront. Il est acquis que tous les efforts accomplis en Belgique pour montrer l'évolution de l'art contemporain n'ont d'autre but que de jeter le discrédit sur les artistes belges. En vain des revues comme *l'Art moderne* s'efforcent-elles, avec une complaisance qui paraît exagérée à certains, d'exalter nos compatriotes, de dénicher et de signaler leurs œuvres perdues dans la cohue bariolée des exhibitions parisiennes, de vanter les livres indigènes, d'attaquer les journaux qui affectent de n'en

(1) Touché, Puvis de Chavannes ! Touché, George-Frédéric Watts ! Touché, Bartholomé ! Touché, Eugène Carrière ! Touché, Henry Lerolle ! Sous-ordres ambitieux que vous êtes !

parler qu'avec dédain, quand ils en parlent. Peine inutile. Le protectionnisme doit revêtir une autre forme. Fermons nos expositions aux artistes étrangers. Empêchons les nôtres de s'initier au mouvement artistique superbe qui emporte les nations voisines. Gardons-nous d'attirer le public vers les fêtes internationales de l'art et de lui donner ainsi la plus pernicieuse des éducations. Concurrence que tout cela ! Et concurrence déloyale.

L'art est une marchandise qu'il faut garantir par un réseau de législations douanières, au même titre que le sucre et le café. Par sa naissance sur le sol belge, le plus médiocre des peintres, le plus raté des sculpteurs a droit à l'admiration publique, et c'est violer ce droit que permettre à des artistes nés en dehors des frontières d'exposer librement le résultat de leurs recherches.

Ainsi en décide le code spécialement édicté par un groupe de législateurs obtus, à l'âme mercantile.

Pauvres gens ! Quelle piètre conception de l'art que de lui assigner comme limites une division de territoire, de le parquer en un pâturage strictement clos. L'art national ! Ah ! le grand mot dont on coiffe les intérêts les plus mesquins ! Ce n'est pas l'art national que défendent ceux qui se permettent les incartades saugrenues et mensongères dont nous avons sous les yeux un exemple burlesque, ce sont d'obscures coteries que leur vulgarité relègue dans l'oubli.

Voyons plus haut et plus loin. Ce qu'il faut répandre, aimer et défendre, c'est l'ART, qui domine les divisions territoriales. La nationalité donne parfois aux œuvres créées par les artistes une saveur particulière de terroir. C'est un élément adventice, une nuance qu'il est intéressant de constater et qui facilite les classifications. Mais il n'y a pas d'art anglais, d'art français, d'art belge. Il y a des artistes qui, en Angleterre, en France, en Belgique pratiquent l'art selon les influences spéciales que leur nationalité peut avoir exercées sur eux, et qui varient du tout au tout selon les époques. Qu'y a-t-il de commun, pour ne citer qu'un exemple, entre l'art italien de nos jours et celui de la Renaissance ? Entre celui-ci et l'art des quatorzièmes ? L'art est universel, et il est un. Montrer les phases qu'il parcourt, aider à l'évolution qu'il subit par la diffusion des recherches constantes auxquelles se livrent, en tous pays, les artistes dignes de ce nom, c'est le servir et en faciliter la marche. La comparaison des tendances qui partagent les artistes affine les impressions et élève le niveau intellectuel. Elle est pour tous un enseignement précieux, un stimulant, un encouragement aux efforts. Toute autre conception est puérile et décèle la plus basse étroitesse d'esprit.

La mission vulgarisatrice accomplie, en ces dernières années, par les expositions internationales d'art neuf inaugurées en Belgique a donc été salutaire et mérite

tous encouragements. C'est ce qui a été constaté par tous ceux que n'aveuglent pas de misérables intérêts de boutique.

Et récemment un journal résumait fort justement en ces termes le rôle rempli par ces expositions :

« Lorsqu'on écrira l'histoire de l'art belge en ces dix dernières années, on ne manquera pas de faire une large part à l'influence qu'a eue sur l'évolution artistique le défunt Cercle des XX.

Les préventions auront disparu alors. Librement, les opinions se feront jour, avec justice ; et s'il est permis, dès à présent, de vaticiner à ce propos, nous devons dire qu'on constatera que, sans les novateurs, *l'art belge aurait longtemps encore, des années et des années durant, piétiné sur place.*

Sans le mouvement vingliste, en effet, qui aurait su donner à nos peintres et à nos sculpteurs la liberté absolue dont ils jouissent aujourd'hui, même celle de faire de la peinture exclusivement scientifique ? Qui encore aurait pu révéler les recherches diverses, faites en divers pays, par ces novateurs, quelquefois maîtres ès-art, parfois impuissants, mais néanmoins toujours intéressants ? Personne apparemment, pas même ceux qui étaient doués, qui sont doués des meilleures intentions.

C'est que, voyez-vous, dans notre petit pays, probablement plus qu'ailleurs, on est esclave de la routine, soumis aux préjugés du commun des mortels, en quête de ses désirs, afin de les satisfaire.

Oh ! qui écrira les torts du doctrinarisme bourgeois ? Qui dira les assassinats moraux qu'il a commis ?

Eh bien, vous m'en croirez, s'il vous plaît, c'est grâce au mouvement qui s'est produit depuis une vingtaine d'années, et que les XX ont soutenu dans la mesure de leurs moyens, que cet éternel ennemi de l'art et des artistes a rentré un peu ses griffes. C'est grâce à lui encore qu'il y a autre chose, en fait d'art, sous la calotte des cieus, que le poncif académique.

Ce mouvement a tué le poncif académique après s'être acharné sur lui pendant des années, et cette année-ci le vingtisme commence, après avoir changé de cuirasse, avec un arsenal d'armes bien fourbées, à lutter contre un autre ennemi, à moitié debout encore : le Salon triennal, d'institution néfaste.

Ah ! le beau tournoi en train, et quelles superbes passes d'armes nous allons admirer !

Nous n'ignorons pas que parmi les preux en lice, tôt ou tard, il y aura des défaillances. Mais qu'importe ! Les palinodies furent de tout temps : et derrière les combattants se trouvent, sous la tribune où trône la reine du tournoi : l'Art, d'autres écuyers prêts à être armés chevaliers à leur tour. »

Nous allions oublier de citer le journal qui a publié cet article : c'est *la Fédération artistique.*

## Philippe ZILCKEN

Peintres hollandais modernes,  
avec fac-similés d'après des œuvres de ces  
artistes — Amsterdam, J. M. Schalekamp.

M. Philippe Zilcken, qui manie avec un égal bonheur la plume et la pointe-sèche, vient d'achever une importante biographie de quelques-uns des plus célèbres peintres hollandais contemporains : Josef Israëls, les frères Maris (Jacob, Matthijs et Willem), Anton Mauve, Johannes Bosboom.

L'ouvrage, paru en livraisons et aujourd'hui complètement terminé, est édité avec luxe par M. J.-M. Schalekamp, à Amsterdam, et orné d'un grand nombre de planches reproduisant, en phototypie, avec une grande fidélité, des toiles, dessins, études, croquis des artistes dont M. Zilcken analyse, avec une compétence de critique avisé et de biographe impartial, l'œuvre et la vie. Nous reproduisons quelques-unes de ces illustrations, empruntées à l'œuvre de MM. Israëls, J. et W. Maris.

Le grand charme de ce livre, c'est que l'auteur y parle *en peintre*, c'est qu'il y déploie des connaissances non superficielles et qu'il renseigne avec sûreté le lecteur sur la technique des artistes dont il parle. Ses analyses sont précises, exactement documentées et d'une conscience poussée jusqu'à la minutie. En veut-on un exemple ? Les dessins d'Israëls lui suggèrent ces réflexions générales qui décèlent l'homme de métier en même temps que le critique :

« Il y aura toujours un abîme entre deux opinions opposées concernant le dessin. Pour certaines personnes, pour le grand nombre, dessiner c'est tracer proprement les contours des formes, avec un trait arrêté qui cerne les masses ou les détails. C'est ce dessin qu'enseignent les maîtres de dessin, les écoles, les académies. C'est aussi le dessin élémentaire primitif des peuples anciens, des primitifs de toutes les époques. Lorsque ce trait est senti, lorsqu'en le traçant l'artiste a suivi avec amour les moindres inflexions, appuyant son crayon délicatement pour indiquer une



D'après un croquis de M. J. ISRAËLS



D'après un croquis de M. J. ISRAËLS

courbe molle, vigoureusement pour accentuer une partie solide, lorsque ce dessin linéaire est d'un Italien primitif, ou d'un Holbein, d'un Clouët, il est admirable. Mais combien ce dessin ne devient-il pas vite une suite de conventions, des traits ou des lignes cernant des masses proportionnées suivant des formules géométriques ! Alors il peut être très utile pour la peinture décorative qui exige, avec du goût et du talent, une grande science ; pour des dessins industriels, dont la qualité première est l'heureuse distribution des lignes et des taches dans lesquelles la vie et les détails des sujets représentés sont au moins accessoires, tandis que le tout doit être plutôt de convention, afin de faire de l'effet à distance ; un effet décoratif qui n'est obtenu qu'au moyen de masses fort simples, dont les détails seraient invisibles par la distance même.

« Ce dessin-ci, aux contours immobiles pour ainsi dire, est le dessin que le public croit être le seul dessin : et du moment que des coups de crayon heurtés, brusques, nerveux d'un Rembrandt, d'un Michel-Ange, d'un Millet sont sous ses yeux, il se trouve désorienté ; habitué à une pureté, une propreté bourgeoise des lignes, il ne comprend pas ce dessin, tout à fait artistique, puisqu'il exprime, plus que la forme copiée servilement, la synthèse de la forme ; qu'il donne la vie, le mouvement, l'action, non pas d'une manière inerte comme une photographie instantanée, mais avec une apparence de vie. Il ne voit pas, ce public, dans le trait interrompu, exagéré, dans les coups de crayon qui cherchent une forme, se répètent parallèles au même endroit, qui sont noirs, épais ou imperceptibles, brusquement interrompus, un dessin bien autrement vivant, exprimant beaucoup plus ; exigeant un talent supérieur, toujours très rare, des facultés de vision et de compréhension que ne demande pas le dessin conventionnel, qui s'apprend par cœur à l'école. »

L'aqua-fortiste se révèle en une table, annexée au volume, qui met sous les yeux, méthodiquement classé, l'œuvre gravé des six artistes biographiés.

Ainsi se trouve complété le recueil documentaire le plus exact qui ait été publié sur les peintres néerlandais contemporains.

Restent les jeunes : Breitner, Toorop, Thorn Prikker, Thérèse Schwartze, Van der Maarel, etc., qui formeront sans doute l'objet d'un nouvel ouvrage. Sans compter M. Zilcken lui-même, qui tient dans le mouvement de l'art jeune en Hollande une place importante comme peintre et comme aqua-fortiste.



D'après un dessin de M. W. MARIS

## PAGES DE CHARITÉ

PAR SANDER PIERRON. Introduction de GEORGES EEKHOU.

Ces *Pages de charité* sont précédées d'une vibrante préface du maître écrivain Georges Eekhoud. Il y est parlé de l'amitié littéraire et du rôle de l'artiste. On y lit notamment : « L'artiste, vraiment digne de ce nom, n'est pas le virtuose impassible, le cabotin sans amour et sans souffrance, le rimeur mesurant ses alexandrins comme le calicot aune ses soieries, le chicaneau plaidant indifféremment les causes les moins défendables. L'artiste, surtout l'écrivain, tel que nous le concevons, est à la fois un penseur et un maître ouvrier, il participe du voyant et du prophète; son âme, son art représente le foyer où se concentrent les rayons de la pensée et du sentiment de sa génération. Parfois l'ardeur de cette âme et de cet art est tellement intense qu'elle ne trouve plus un aliment suffisant dans les idées et les spéculations immédiates et que dans son essor fulgurant, projetée comme un météore bien au delà des voies déjà tracées, elle devance de plusieurs siècles les aspirations et les nostalgies du commun des hommes, et traverse d'un sillon lumineux les ténèbres du futur inconnu. » Ces pages, médulaires et enthousiastes, sont d'un modernisme frémissant et ajoutent à l'œuvre d'Eekhoud une fleurette nouvelle, vivace et singulière.

Les contes de M. Sander Pierron intitulés *Pages de charité* sont une œuvre de débutant. On y trouve tous les défauts — sont-ce des défauts? — des débutants et l'on ne manquera pas de signaler le manque d'ordonnance de tel récit ou la naïveté de mainte observation. La tournure est parfois gauche et le conteur s'attarde trop souvent à des détails sans intérêt et que son art encore adolescent n'a pas la puissance de mettre en saisissant relief. Mais M. Pierron raconte avec abondance et facilité. C'est un imaginaire. Il donne de la vie à ses souvenirs et, dans le cadre des régions qu'il aime, il crée des épisodes qui dénotent en lui un tempérament d'art.

Parmi ces contes, nos préférences vont à *Tempels-Molen* et à *l'Auberge du Taureau d'argent*. Ils exhalent une bonne et saine odeur de campagne brabançonne. Leur rusticité tragique est vraiment forte et bien charnue. Comme le dit Eekhoud, s'adressant en sa préface à l'auteur du livre : « Quel cadre appétissant et coquet cette grasse nature, rebondie comme les joues carminées d'une pataude, fait à tous tes délicieux et attendris souvenirs d'enfance, émaillant d'une flore mutine le fond grave et souvent mélancolique de tes contes. »

*Prématurité* séduit par une grâce câline, une inquiétude douillette, une couleur blanche et bleue de jeune cœur. Enfin, signalons aussi la nouvelle : *Un huitième sacrement*. C'est la plus pensée et la plus virile du livre. Elle conte, en termes passionnés et enthousiastes, l'union de deux artistes et leur communion en

l'art et l'idée. On y trouve une observation parfois profonde et une ardeur généreuse. Cueillons cette page : « Ma sagesse — si cela peut s'appeler une sagesse — provient simplement de ma naissance plébéienne. Sans prétendre cependant que ceux du peuple sont irréprochables et parés de toutes les vertus comme le proclament d'écœurants sycophantes. Les âmes nobles et larges se rencontrent partout. Je m'écartais de mon milieu, me contentant de voir et d'entendre. Tout en admirant l'héroïsme, l'abnégation, la furie, la justice suprême de certains mouvements populaires, si grandioses qu'ils semblent obéir à une impulsion divine, j'éprouvais une répulsion pour la vulgarité, l'ignorance, la platitude, la trivialité et la crasse intellectuelle et morale qu'étaient les individus composant le chœur de ce *vox dei*, et cela malgré la pitié et même la sympathie que m'inspiraient les miséreux, les parias et les opprimés.

« Mon rêve était de trouver un milieu idéal, intelligent, imbu d'idées nobles et grandes, et je me confinai en moi-même, me consolant dans le travail de l'absence de tout être sincèrement cher. Lorsque, par suite de mes succès, quelques salons me furent ouverts, je crus trouver enfin le milieu rêvé, les êtres d'élite que je m'étais réjoui de rencontrer dans la vie; mais non, ici encore m'attendait une grande désillusion, si grande même qu'elle faillit me vouer au scepticisme et au désespoir. Je rencontrai des êtres polis, d'une gentillesse extrême, prévenants, d'une courtoisie excessive, mais, dans toutes ces poitrines, pas un cœur qui battit pour autrui ou pour une noble cause, pas une âme généreuse connaissant l'amour sans bornes. Non, la vilénie ici se cache sous un manteau d'or, elle met un masque d'hypocrisie et de lâcheté, tandis que dans le peuple les sentiments subversifs n'ont point de voile; ici la félonie est une diplomatie, dans le peuple elle est belle par des éclats sanguinaires et passionnés. »

### L'Éscrime à travers les âges

Très ingénieusement, en dix tableaux qui décèlent, en même temps que le goût des recherches archaïques, un tempérament dramatique réel, M. Georges Eekhoud a établi en quelques jours le livret du spectacle original qui a été représenté lundi passé au Théâtre de la Monnaie. Il a composé une série de scènes variées enchâssant une rencontre et nous a fait assister ainsi à une suite de combats historiques, légendaires ou imaginaires, destinés à initier le public aux phases principales de l'escrime, depuis le maniement des lourdes haches d'armes jusqu'au jeu délié des sveltes épées modernes.

On sait que « l'escrime historique » est en honneur en Angleterre, où un groupe d'amateurs, parmi lesquels MM. Hutton, Matthey, Cooke, Whittow, Gate, ont fait de curieuses restitutions des duels d'autrefois. C'est ce qui a donné aux escrimeurs bruxellois, qui comptent bon nombre d'illustrations de l'épée, l'idée d'organiser, avec la collaboration de ces escrimeurs et l'aide de la Presse, la fête vraiment originale et neuve à laquelle nous avons assisté et qui a réuni un concours unanime de bonnes volontés, d'efforts généreux et de curiosités.

Nous n'entreprendrons pas de décrire en détail les épisodes mis en scène par M. Eekhoud. Le sujet, trop spécial, nous entraînerait hors du cadre assigné à *L'Art moderne*. Mais nous signalerons particulièrement — et ceci est de notre domaine — la partie musicale de la représentation, à laquelle ont collaboré, sous la direction de M. Paul Gilson, MM. Daneau, Arthur De Greef, Léon Dubois, Edouard Samuel, De Boeck, Frémolle et Lunsens.

On a particulièrement applaudi la partition du *Duel chez Camargo*, dans laquelle M. Gilson a intercalé et développé adroitement des airs de ballet de Rameau, et celle de *Chair à Cor-*

*beaux*, du même auteur, qui s'ouvre par une sonnerie de trompettes de la cavalerie de Louis XIII et un air bachique de la même époque.

La musique colorée de M. De Greef pour le *Combat de sire Jacques de Lalaing contre l'Écossais Thomas Qué* a également été très appréciée.

Dans le tableau *Sous Henri III*, où l'on voit ferrailler avec ardeur les gentilshommes du parti royal contre ceux de Guise, M. Samuel a utilisé la *Romanesca* et une exquise marche de hautbois du temps.

Bref, beaucoup de variété et de goût, et un ensemble original qui fait honneur à tous ceux qui se sont dévoués à l'entreprise charitable menée à bien par les organisateurs.

*L'Éscrime à travers les âges* sera certainement représentée à l'étranger. Et si jamais on la reprend à Bruxelles, — ce qui ne sera pas une tâche aisée vu le nombre énorme d'artistes, d'escrimeurs, de choristes, de musiciens dont elle exige le concours, — nous ne serons, vraisemblablement, considérés que comme de vulgaires imitateurs, la Belgique étant, comme chacun sait, le pays de la contrefaçon.

### EXPOSITION DE GRÈS FLAMMÉS

L'exposition des grès flammés de Dalpayrat et Lesbros, ouverte dans la galerie de M. Clarembaux, rue du Congrès, 5, obtient un vif succès. On ne peut se figurer les merveilleux résultats que réalisent, par les seules ressources des oxydes de fer et de cuivre, les très artistes céramistes de Bourg-la-Reine. Les nuances les plus délicates, les blancs de nacre et de vieil ivoire, les verts de mer et d'absinthe s'allient à l'improviste aux flammes sombres des topazes, aux incandescences des rubis, aux profondeurs des lapis et des aventurines. Il y a, parmi ces grès vêtus de soleil, une variété extraordinaire. On dirait de beaux fruits mûris sous des tropiques de rêve. Les formes — les unes nettement définies, d'un galbe parfait, les autres évoquant des stades évolutifs d'organismes embryonnaires — ont toutes un caractère particulier qui fait reconnaître, au premier coup d'œil, les produits de Bourg-la-Reine.

Dans la renaissance du flammé, chaque artisan apporte une note originale. Et malgré l'analogie des procédés, aucun amateur ne confondra les grès de Dalpayrat avec ceux de Chaplet, les premiers en date, avec ceux de Delaherche, de Bigot, de Dammouse, chacun de ces maîtres potiers ayant ses colorations, ses émaux, ses dessins, son ornementation spéciale.

« Ah! je comprends que cet art du feu possède jusqu'à la fièvre et à la griserie ceux qui s'y sont livrés par vocation, disait Octave Uzanne dans le bel article qu'il consacra, dans *L'Art et l'Idée*, à Auguste Delaherche. J'envie ces maîtres céramistes pendant les jours où, après l'attente d'une longue cuisson, ils défournent une à une toutes les pièces soumises à l'action des hautes atmosphères... Quel émoi! Quelle curiosité! Quel envoûtement de pensée dans la résultante de l'œuvre! Les effets sont souvent imprévus: tel vase qui devait sortir moulé dans un justaucorps blanc apparaît curieusement moucheté de givre ou saupoudré d'une neige floconneuse qui s'est attachée de préférence aux reliefs, telle autre petite fiole vouée à la famille verte des émaux lisses est retirée diaboliquement déformée, curieuse, couverte de pustules crapaudinières et faite à plaisir pour l'amateur d'étranges, pour l'ami des mirifiques accidents du feu... »

Le salonnet des céramistes Dalpayrat et Lesbros sera clos mardi prochain. Il est visible gratuitement de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

## LA CAMPAGNE THÉÂTRALE DE LA MONNAIE

Voici le bilan artistique de la saison théâtrale clôturée le 4 mai à la Monnaie.

On a joué : *Les Huguenots*, 10 fois; *Faust*, 23; *Lakmé*, 16; *Aïda*, 10; *Mireille*, 8; *Le Prophète*, 9; *Lohengrin*, 10; *Le Barbier de Séville*, 5; *La Guzla de l'Émir*, 10; *Cavalleria Rusticana*, 10; *La Juive*, 8; *Carmen*, 9; *Werther*, 7; *Farfalla*, 19; *Jérusalem*, 8; *Le Rêve*, 3; *Orphée*, 18; *Sigurd*, 6; *Manon*, 6; *L'Attaque du Moulin*, 24; *Pierrot Macabre*, 7; *Tristan et Iseult*, 14; *Richard Cœur de Lion*, 3.

Le spectacle de clôture était composé de fragments des *Huguenots*, de *Lakmé*, de *Mireille*, de *Jérusalem* et d'*Orphée*.

Au cours de cette campagne théâtrale vingt-trois premières et reprises.

Il y a là beaucoup de concessions aux choses routinières. Toutefois cinquante-sept représentations pour *Sigurd*, *Carmen*, *Orphée*, *Lohengrin*, *Tristan et Iseult*, alors que le public est encore si enroué et que messieurs les abonnés et « leurs dames » tiennent encore pour *Cavalleria Rusticana*, *la Juive* et *la Guzla de l'Émir*.

Il nous paraît de tactique injuste et maladroite d'attaquer sans cesse ces tentatives pour ce qui cloche au lieu de les encourager sincèrement pour ce qui va. Ainsi, comment comprendre le dédain affecté par certains wagnériens des dernières levées contre les très convenables et très courageuses représentations de *Tristan et Iseult*, au nombre de quatorze, attestant une vaillance qu'on ne vit jamais, car en Allemagne, et spécialement à Bayreuth, quand les chanteurs ont joué trois ou quatre fois ces rôles écrasants, ils vont prendre les eaux à Kissingen. Assurément ce n'était pas la perfection de rêve qu'on voudrait quand il s'agit d'un tel chef-d'œuvre, peut-être la plus sublime entité musicale qui fut jamais. Mais pourquoi faire les dégoûtés, alors qu'assurément la jouissance fut profonde quand même. Vraiment nous avons de bien singuliers partis pris quand il s'agit de faire gober à quelques badauds que nous en savons plus qu'eux sur le wagnérisme et que nos sensations ont des raffinements que ne connaissent pas leurs natures inférieures. Tâchons d'être plus simples et de meilleure volonté. C'est ainsi que nous arriverons insensiblement au mieux et peut-être au parfait !

## PETITE CHRONIQUE

Mercredi prochain, 30 mai, aura lieu au Théâtre du Parc une seule représentation de *Babylone*, tragédie wagnérienne du Sâr Peladan, représentée récemment à l'Ambigu avec un grand succès. Voilà certes une curiosité dramatique et littéraire. Ce sera une occasion d'apprécier dans un art nouveau le talent de l'auteur du *Vice suprême* et de *Curieuse*.

C'est le 24 juin prochain que sera inauguré à Ixelles le monument élevé à Charles De Coster, dû à M. Charles Samuel.

A la demande de l'administration communale, M. Camille Lemonnier a constitué un comité chargé de l'organisation de la cérémonie.

Ce comité est ainsi composé : MM. Leemans, bourgmestre d'Ixelles, F. Baudoux, Peter Benoit, F. Brouez, Ch. Buls, Eugène Demolder, Hector Denis, Julien Dillens, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Greyson, H. Krains, P. Lacomblez, Camille Lemonnier, Am. Lynen, Maurice Maeterlinck, Henri Maubel, Octave Maus, Xavier Mellery, Constantin Meunier, Francis Nautet, R. Nyst, H. Pergameni, Edmond Picard, Ch. Potvin, F. Rops, E. Smits, Emile Verhaeren.

Le programme du concert que donnera aujourd'hui à 2 heures, à la Grande-Harmonie, l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek sous la direction de M. Huberti, avec le concours du *Club symphonique*, est des plus attrayants. Il comprend des œuvres de Hændel, Bach et Grieg pour instruments à archets et un choix de compositions chorales, avec et sans accompagnement, parmi lesquelles des madrigaux à 4 voix mixtes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Pour finir, des fragments du *Lucifer* de Peter Benoit.

La *Ligue des artistes* se réunira demain soir, à 8 1/2 heures, à la *Brasserie flamande*, rue Auguste Orts, à Bruxelles. L'ordre du jour porte l'élection du jury de l'exposition belge de Genève, dont l'organisation a été confiée à la *Ligue*, et les résolutions à prendre au sujet de cette exposition.

L'audition des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> actes de *Tristan et Iseult*, qui devait avoir lieu à Liège aujourd'hui, est remise au 10 juin, à cause d'une indisposition de M. Ernest Van Dyck.

Dimanche dernier a eu lieu au Théâtre de l'Alhambra, devant une salle archi comble, une intéressante séance musicale organisée par le parti ouvrier.

Le clou de cette fête était la première exécution à Bruxelles, par les membres du *Vooruit*, de Gand, d'un oratorio, *Pro Memoriam*, paroles de Johan, musique de M. Joseph Vandermeulen, second prix de Rome. Les chanteurs gantois (hommes, femmes et enfants) et l'harmonie *Vooruit*, formant un ensemble de 350 personnes, se sont vraiment surpassés. N'oublions pas que nous sommes en présence d'ouvriers et d'ouvrières qui prennent, sur les quelques heures de repos dont ils disposent, le temps nécessaire pour se consacrer à des études musicales.

L'œuvre elle-même promet beaucoup; elle contient, à côté de quelques longueurs, de très belles pages qui dénotent un véritable tempérament musical. Lorsque l'auteur se sera affranchi des réminiscences classiques qui l'obsèdent encore, la jeune école belge comptera un beau et vigoureux talent de plus.

L'Exposition des Beaux-Arts d'Ostende a réuni, grâce au nom de son organisateur, James Ensor, un nombre choisi d'exposants parmi les artistes les plus originaux. Elle s'ouvrira le mois prochain. Voici des noms d'exposants : MM. Alfred Stevens, Jules Chéret, Max Stremel, Paul Baum, Omer Coppens, Van Uhde, Emile Claus, Jef Lambeaux, Victor Gilsoul, Eugène Laermans, Eugène Smits, Storm de 's Gravesande, Amédée Lynen, Baertsoen, Roll, M. et M<sup>me</sup> Wytzman, M<sup>lle</sup> Anna Boch, etc.

Un paysage de Constable, *Le Cheval blanc*, vient d'être acheté en Angleterre pour 162,750 francs. Un paysage de Gainsborough, *Scène près de King's Bromley*, a été payé 94,500 francs.

Prix d'eaux-fortes de J.-F. Millet à la vente de sa veuve (24 et 25 avril) :

*Le départ pour le travail*, deuxième état, sur chine, 152 francs. La même, troisième état, sur parchemin, 150 francs.

*Paysan rentrant du fumier*, épreuve sur hollandaise, 240 francs.

# L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
*L'Argus* lit 5,000 journaux par jour.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Vient de paraître :

chez M. Edmond DEMAN, éditeur  
A BRUXELLES

un nouveau livre de Maurice Maeterlinck.

ALLADINE et PALOMIDES

Intérieur, — La Mort de Tintagiles

Trois petits drames pour marionnettes.

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté.

Prix : fr. 3-50.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

**BLANC ET AMEUBLEMENT**

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

BABYLONE. — LA SCULPTURE D'IVOIRE. — L'INTERMÈDE LYRIQUE DE HEINE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — DOCUMENTS A CONSERVER. — TROISIÈME CENTENAIRE DE LAURENT DE LASSUS. — PETITE CHRONIQUE.

### BABYLONE

Tragédie wagnérienne en quatre actes du SAR PÉLADAN.

C'était mercredi soir au Théâtre du Parc à Bruxelles. Quand, le dernier acte fini, la salle fort emballée applaudissait en un très beau tapage, il y eut un siffleur!

Un seul, mais *obstiné*, comme Mérodak qu'on venait d'entendre exalter l'obstination; plus même que Mérodak, car celui-ci cède au troisième acte, dans l'admirable scène de l'humiliation prosternée. Tandis que notre siffleur, inextinguible, inchavirable, insubmersible, persista sous la marée montante des bravos s'exaspérant à la lutte entre leur bruit mat de foule saboteuse et la stridence du sifflet perforant les tympanes de ses pointus cri-cris aigus.

Des propos couraient sur cet opiniâtre, qu'un exalté, admirateur, voisin de loge, cinglait d'invectives, tamponnait de la pouffance de cotonneux gros mots. — C'est

un membre du Cercle artistique et littéraire, disait l'un. — Non, c'est un membre de la Ligue libérale, disait un autre. — D'en bas, une grosse voix cria : C'est un membre du Conseil d'administration de l'Université de la rue des Sols! — Quant à lui, il allait, il allait, vrillant, la face se congestionnant à mesure, par l'énorme et précipitatif effort des poumons chassant l'air frénétiquement, à perte d'haleine. Un instant, un seul instant, il s'interrompit pour hurler : J'aime mieux le *Domino noir!* Et il recommença son agile travail rotatif et déchireur d'oreilles. On eût dit un train en détresse, un abonné du téléphone laissé en plan par la demoiselle du bureau central.

C'était symbolique! Et agaçant, et risible! Salubre pourtant, car des réflexions arrivaient à tire d'aile, appelées du vague par cette chanterelle désespérée. Il était venu, cet être étrange, muni de son bon instrument, résolu à le mettre en batterie; avec des compagnons peut-être, mais qui n'osèrent. Il ne connaissait pas la pièce, mais il connaissait la légende du Sar Péladan! Et son pourpoint de velours sombre, et ses souliers dont des rosettes agrémentent le décolletage, et sa chevelure en mancenillier, noire et filamentée d'argent, l'irritaient de toute la colère qui monte aux dents des conformes quand surgit la muette mais cruelle critique des non-conformes dédaigneux et impassibles. Il fallait cribler d'aiguilles crissantes ce déranger d'habitudes, ce bous-

culeur de certitudes. Lui montrer qu'on ne gobait pas ses rêves de rénovation sociale aérienne par les belles phrases claires et changeantes comme les nuages, par les riantes utopies pareilles aux villes de jaspe et d'or qui montent séduisantes et douces dans les aurores, ou croulent éblouissantes dans les crépuscules. Il importait à la rancunière mauvaise humeur des gens en bonne posture et des gens du bel-air que la Comédie-Française (qui a refusé la pièce, honneur à Claretie !) ne parût pas dans son tort, elle qui sait si bien, par la fréquentation posthume des tragédies-cadavres inhumées depuis deux siècles, comment se doit comporter une tragédie vivante ayant dans les veinules et les artérioles de son tissu verbal la rouge et corrosive liqueur de notre sang contemporain aux cent poisons, aux mille parfums, aux dix mille frissons.

Il y eut donc un délégué, qui se délégua lui-même, mais qui fut un porteur de procuration aussi officiellement nanti de pleins pouvoirs doctrinaires que si, en la solennelle cérémonie d'un congrès, une armée de masuirs authentiques l'avait investi d'un mandat pour manifester ses incurables volontés de n'admettre que le coutumier, le mesquin et la juste toise qui maintient l'immortelle platitude en toutes choses. Il ne vint pas avec un sceptre, il ne vint pas avec un glaive : il vint avec un sifflet de deux sous ! et cet outil ridicule suffit pour que, durant dix minutes, il coutura une belle œuvre de ses griffures comme s'il lui eût jeté en plein visage une tasse de vitriol.

Il s'était tenu coi pendant les quatre actes, et vraiment ceci témoigne de l'incorrigibilité de ces cervelles enfermées en des crânes étroits dont les sutures s'invariabilisèrent trop tôt. Il assista donc, sans que se transformassent son âme et son projet, la main sur son sifflet comme un anarchiste sur sa bombe, aux quatre actes en lesquels un noble esprit, dans une prose si merveilleusement rythmée, musicale et imagée que les auditeurs croyaient que c'étaient des vers et ne s'apercevaient pas que le lourd et puéril et monotone bibelot de la rime manque, expose royalement le lent et si profond phénomène historique de la migration d'un symbole. Il ne comprit rien à cette narration dramatique, résumant les longs déroulements, à travers le temps, du mythe tenace et célèbre entre tous : le TAU sémitique, (ou couchite pour remonter en un plus ténébreux lointain), la poutre pénétrant, au milieu, une autre poutre, emblème primitif de l'union sexuelle ; le LINGAM, devenu le signe religieux du principe mâle et du principe femelle unis en une idole grossière, surmontée plus tard du croissant de la lune, insensiblement transformé en tête cornée de taureau. Sur cette idole les cultes atroces de cette race stagnante, encline à l'effroi et à la férocité, irréductible en sa croyance au mal, sacrifiait les victimes humaines, de

préférence les nouveau-nés, holocaustes destinés à payer de leurs souffrances et de leurs vies le rachat de la vie et des souffrances de ceux qui les immolaient, pendant la terreur des épidémies, des famines, des invasions, des insurrections, aussi pendant les purifications annuelles de la Pessa'h, la Pâque des Hébreux. Le Tau à la barre noire, signifiant la sombre et lunaire Astarté ou Sin, reine cruelle des nuits et des enfers, et à la barre rouge signifiant l'ardent et solaire Samas ou Moloch, phallique dévorateur dont on n'apaisait la monstrueuse faim d'ogre qu'en le gorgeant de chair humaine jetée toute vive à ses brasiers ; car on le fit creux comme un four, et on le chauffait au rouge avant d'étendre sur lui la victime, les bras étendus. Le Tau resté l'instrument classique du supplice oriental antique : le crucifiement. Le Tau, instrument de mort affreuse et raffinée, dressé dans tous les carrefours de la civilisation sémitique ; le Tau, obscène objet de parure que les femmes portaient en collier ou sur la poitrine, comme aujourd'hui les chrétiennes la Croix. Car le miracle est qu'il devint la croix, par la vertu d'un inégalable martyr, et que son horreur se transmuta en bonté, en foi, en charité, en espérance, en compassion, en amour (les mystérieux appels des contrastes opérant cette magie), quand une autre race, l'aryenne, la nôtre, venant en contact avec ces traditions abominables, en ressentirent l'intolérable émoi et, par une réaction indignée de son âme fraternelle, culbuta et transfigura la psychologie de ce mythe de cannibales et de son redoutable symbole.

L'œuvre de Péladan, en ses harmonieux et crépusculaires méandres, où se retrouvent sans peine les esprits attentifs, raconte cette évolution saturée d'étonnement et de merveilleux. Elle explique, avec une incomparable magnificence de langage, la transsubstantiation d'une idée religieuse quand, au hasard des aventures historiques, deux races devenant contiguës, il se fait un passage de dogme de l'une à l'autre. En un panorama ennoblé de grandes lignes et à personnages rares, il concentre l'immense phénomène du Christianisme s'emparant des rites du Sémitisme pour les purifier et les diviniser en douceur et en mansuétude. C'est Mérodak Baladan qui le symbolise : il fut roi sémite, despote, Sar, César, Tzar, Kaiser, à Babylone, arrogant, batailleur, destructeur, massacreur, faisant fonctionner le Tau crucificateur comme fonctionne la guillotine. Le voici tout à coup mage aryen au désert, ébranlé, apaisé, métamorphosé, pauvre et humble, en robe blanche, affranchi de toute contingence, méditant, subjugué par le vague avenir, implorant, ne portant plus la tiare qu'en signe de royauté sur les cœurs.

C'est très beau une œuvre de cette envergure, surtout quand elle vogue au ciel de l'art dans les draperies superbes d'une langue ample, sonore et soyeuse comme

la musique wagnérienne. Mais comment espérer qu'un masuir-siffleur, rongé par le cancer de l'ignorance, la pénètre en ces galeries mystiques aux perspectives infinies? Il aime le vaudeville, lui, car il est souvent jovial et farceur. S'il est d'un distingué gourmé et grave, il aime le drame mondain dont Augier le bien peigné, ou Dumas fils le bien cravaté, instituèrent les règles et l'équilibre ennuiversellement correct. Il permet qu'on le touche à la peau, lui, mais pas au-delà; cela l'indispose, les vibrations profondes. Aussi, quand on le contemple au sortir d'un théâtre (pour lui le théâtre impossible) où il a vu ce qu'il croit des énergumènes ou des fumistes ovationner une tragédie comme *Babylone*, nerveux, rageur, ahuri, on croit vraiment qu'en sa pensée trouble, et finalement découragée, doit péniblement se congolmer une phrase comme celle-ci : « C'est à donner sa démission d'imbécile! »

#### « BABYLONE » JUGÉ PAR UN ÉQUILIBRISTE.

Voici un amusant exemple de la critique à contrepèterie de *l'Indépendance belge*; vous savez, cette critique où tout éloge est corrigé par une perfidie, cette critique prudente qui permet en tout temps à son auteur de dire :

Je suis oiseau, voyez mes ailes,  
Je suis souris, vivent les rats!

« En fin de compte, et malgré tout, cette *Babylone*, si elle n'est pas un monument impérissable, n'en est pas moins un effort d'art où l'incohérence même des pensées donne à réfléchir, où le travail du style est tour à tour puéril et géuial. »

Le soleil eût été charmant si l'on n'avait été en pleine nuit. L'atmosphère voilée par un épais brouillard était d'une transparence infinie. Alors se leva cette femme admirable dont la jeunesse aurait resplendi comme une apparition si l'âge n'avait pas appesanti sur elle sa main impitoyable et pourtant compatissante, etc., etc. Oh! le talent vil de parler pour ne rien dire et surtout pour ne pas se compromettre!

## LA SCULPTURE D'IVOIRE

Il y a quelques mois, M. Van Eetvelde, secrétaire d'Etat à l'Etat indépendant du Congo, signalait aux sculpteurs la quantité d'ivoire apportée en Belgique ces dernières années, et il les invitait à utiliser cette substance.

L'idée était ingénieuse et belle. Il s'agissait de restaurer un art jadis largement pratiqué.

Certes, l'ivoire trouvait toujours des débouchés et on en faisait mille usages. Mais l'ivoirerie n'était qu'une banale industrie de hochets, de cendriers, de ronds de serviette, de coupe-papier, une quincaillerie d'objets sans grâce et auxquels manquait ce caractère, ce charme suprême que donne l'art. La matière que les Phidias employaient à faire resplendir les seins des Junon et les torsos des Jupiter s'employait dans la confection de brosses à dents; ce qui servait à élever le trône de Pénélope, le lit d'Hippodamie, la table des jeux Olympiques, était livré à d'expéditifs artisans qui en fabriquaient des cadres pour miroirs à moustache ou des boîtes pour la poudre de riz. Où les gothiques ouvraient des

scènes des saints Evangiles, en un art mystique et dolent, les bibelotiers de nos jours confectionnaient à la grosse des madones toujours identiques, encombrant les oratoires de leur frigide et triste plastique.

Voilà ce qui était. Et certes cette industrie va perdurer. Mais à côté de cette immense pacotille, de cette camelote encombrante, édifier un art précieux et délicat, relever la statue blanche d'une sculpture délaissée, quel noble rêve!

L'ivoire se prête admirablement à la sculpture. Il rend à ravir les chairs, car n'est-il pas lui-même issu de la chair? De son origine il garde des roseurs subtiles, une douceur laiteuse, une transparence charnue que la lumière flatte et fait resplendir. Il conserve comme la volupté de la chair, la caresse chaude de la vie. C'est une matière d'une sensibilité extrême. Quand le sculpteur commence sur elle le dégrossissement, elle rosit et transpire: n'est-ce pas le viol de son sein? N'approchez pas le ciseau de ses flancs pendant que souffle un ouragan: elle est frileuse et se raidit aux attouchements. Elle ne se donne entière et complaisante que durant les temps calmes: c'est la règle qui guide le travail de ses artisans. Plus tard, habituée à la main subtile qui fera d'elle œuvre séduisante, elle devient blanche, d'un blanc irradiant: c'est comme une fête nuptiale de la pulpe qui forme son essence et de l'art qui l'a fécondée. En vieillissant, l'ivoire se couvre d'une patine chaude et jaune, d'un peu d'or liquide, ou bien il se brunît, avec des tons de cuir de Cordoue; il emprunte même parfois, pour se vêtir de couleur, aux palettes de l'ébène. C'est le milieu où il vit qui le colore. Le jour est propice aux blanchissements de ce sensitif, les ténèbres et la claustration lui communiquent de leur noirceur. Mais quoi qu'il arrive, il est toujours ce que les peintres qualifient, en leur langage, « beau de ton ».

Aussi, l'appel de M. Van Eetvelde a été entendu par quelques sculpteurs et vient-on d'inaugurer à l'exposition d'Anvers, dans le compartiment congolais, un étalage de statuette éburnéennes où l'on voit notamment des œuvres de MM. Julien Dillens, Samuel, Vinçotte, De Rudder et Wolfers.

De M. Dillens, un délicat *Allegro*. C'est une femme exquise de modelé, dressée en sa gracieuse nudité sur son socle, quelque sourire florentin aux lèvres, avec un geste qui paraît vouloir cueillir un de ses seins pour l'offrir, fruit superbe et vivant. Tout le long de ce corps court comme un duvet de lumière chaude, de flatterie câline, que le marbre, plus compact, ne donne pas. De même la *Toux* de M. Samuel, en ses plis qui entourent d'un joli jet le mouvement original de la déesse, laisse pénétrer le jour qui apporte des reflets ambrés, des transparences de vieil or d'un grand charme.

La *Toux* de M. Samuel tient, d'un geste hardi, heureusement compris dans le développement de la défense qui fut la matrice de cette petite Fortune, une corne d'abondance en argent semé d'or. La *Méduse* de M. Vinçotte — que je préfère au buste en bronze exposé à la *Libre Esthétique*, d'identique sujet — se coiffe du même métal que la *Toux*, tandis qu'une *Minerve*, victorieusement expressive, de M. Dillens, est casquée d'or et sonne, en cette mignonne exposition, comme une fanfare de gloire antique.

A ses qualités natives de douceur charnelle et de transparence l'ivoire joint celle de se marier harmonieusement aux métaux précieux. Les chairs resplendissantes appellent les rares bijoux et conservent leur éclat à côté de celui des joyaux. La serpentine chevelure de la *Méduse* fait le plus heureux effet sur ses épaules

et la figure de la *Minerve* soutient à merveille le triomphe de son casque divin.

Comme gage de cette alliance de l'ivoire et des bijoux, voici un *Coffret* de M. Wolfers, dont les panneaux sont de M. De Rudder. L'élégante armature du coffret est d'or et d'argent, piquée de grenats. Les panneaux allégorisent la Parure et sont d'un modelé savoureux et gras, d'une tendre poésie.

Quelques autres œuvres, des médaillons de M. Wolfers, un buste de M. de Tombay, une *Phébé* de M. De Rudder, complètent cette exposition.

C'est là un début dont la réussite est des plus prometteuses.

La tentative se présente d'ailleurs au moment d'une sérieuse renaissance de la sculpture belge. Celle-ci avait longtemps piétiné sur place, dans les jardins surannés des académies, et voilà que soudain, avec les Constantin Meunier, les Lambeaux, les Van der Stappen, les Dillens et que d'autres ! elle prend un large essor.

Nombre de sculpteurs s'essayeront donc encore à l'ivoirerie. J'imagine très bien la beauté d'une Vierge ainsi sculptée par Constantin Meunier, et qui brunirait en un coin d'église, gardant en elle un peu de la douleur de ces temps, comme ses sœurs, les gothiques, nous ont transmis, sous leurs plates poitrines, le cœur pieux de leurs époques. Meunier a créé, en ces dernières années, un Jésus d'une profonde dolence, coulé en bronze noir, et qui serait certes d'une séduction mystique très grande, avec la blancheur riche de l'ivoire, parmi la pompe fastueuse de certains autels de cathédrale flamande.

D'autre part Jef Lambeaux pourrait tailler des danses de satyres et des ivresses de nymphes. Sous sa patte, l'ivoire reprendrait l'égrillarde allure de certaines scènes faunesques de l'antiquité. Quels pétillants bibelots il ferait surgir, quels nerfs, quels rires, quelle santé il pourrait jeter à pleines mains dans les salons, s'il restait, en ces statuettes, le verveux et lascif poète du *Baiser* et de la *Folle Chanson* !

Et parmi les Jeunes ? Quel beau vêtement serait aux rêves de Georges Minne, à sa belle sculpture compatissante, l'ébur immaculé et délicat !

La sculpture d'ivoire a d'ailleurs, en son histoire, d'incessants renouvellements et elle a eu de très grandes périodes. C'est l'antiquité qui apparaît ici la plus magnifique. On a érigé, aux temps des Phidias, des colosses d'ivoire et d'or : le Jupiter d'Olympie, la Junon d'Argos, la Minerve du Parthénon, la Diane d'Ephèse, l'Esculape d'Epidaure, la Minerve de Pellène (1), tout un gigantesque Olympe chryso-éléphantin peuplant les temples de la Grèce. Il ne reste rien de ces chefs-d'œuvre dont les historiens vantent la souveraine et divine plastique. Un grand savant du commencement de ce siècle, Quatremère de Quincy, leur a consacré un gros livre (2), où, à l'aide d'éléments de la sculpture grecque et en fouillant avec sagacité les auteurs, il a reconstitué merveilleusement toutes ces statues, en des gravures colorées d'une étonnante beauté. Était-ce bien en ces attitudes d'une noblesse supra-terrestre que ces somptueuses idoles s'offraient à l'adoration ? L'affirmer serait hasardeux. Mais devant certains portraits de vieux maîtres, de Rembrandt ou de Dürer, tant la vie du modèle a été serrée de près et comprise, tant le peintre a écouté l'âme de celui dont il rendait les traits, on se dit, en son-

geant aux personnages lointains représentés : qu'ils sont ressemblants ! Un sentiment analogue saisit à la contemplation des gravures de Quatremère de Quincy. Devant l'héroïsme et l'harmonie des gestes, la grandeur des allures, la pensée sublime des figures, la richesse des ordonnances, on reste convaincu que tels devaient bien être ces dieux et ces déesses. On se sent sur les cimes du grand art grec, dans le souffle de ses apogées : c'est une Iliade d'ivoire et d'or, et la puissante voix rythmique du paganisme n'a jamais si magnifiquement entonné le cantique de ses majestueux et grandioses symboles.

Que d'autres peuples encore ont enrichi leur art d'objets d'ivoire ! Chacun d'eux y met de son esprit et le travaille à sa façon. L'église de Sainte-Sophie possédait 365 portes décorées de bas-reliefs byzantins en ivoire. L'époque romane se sert de la matière éburnéenne pour les calices, les reliquaires, les crosses des évêques. Les Japonais en ont fait de ces petits monstres grimaçants et souples, si « amusants » au toucher que je ne sais où, dans leur *Journal* je pense, les Goncourt racontent que l'un d'eux avait constamment un de ces diabolins ou de ces magots en poche, pour le seul plaisir de le caresser constamment.

Mais pour rester en notre pays, ce nous est plaisir de constater que ce n'est pas pour la première fois qu'il y aura eu des artistes ivoiriers sur les terres belges.

Jean Lebraellier, désigné dans l'inventaire de Charles V comme ayant sculpté « deux grands beaux tableaux d'ivoire des trois Maries », était un Flamand.

Voici encore, au XVII<sup>e</sup> siècle : Copé, Van Obstal, d'Anvers, Faid'herbe, de Malines, Bossint, Angermeyer et surtout les Duquesnoy, de Bruxelles.

Vers 1625, François Duquesnoy habitait à Rome avec Alexandre Algardi, le statuaire bolonais, auteur du bas-relief en ivoire qui se trouve à l'église de Saint-Pierre à Rome et qui représente *Saint Léon se rendant au devant d'Attila*. Duquesnoy faisait des figurines en bois, en marbre et en ivoire. Le connétable Philippe Colonna lui commanda un grand crucifix en cette matière, pour l'offrir au pape Urbain VIII, et ensuite une écritoire où l'on vit deux enfants, dont l'un était endormi et dont l'autre soufflait des bulles de savon.

De Jérôme Duquesnoy se trouvent à Malines, à l'église de Saint-Alexis au grand Béguinage, un superbe *Christ en croix*, exécuté en ivoire, et à Gand, dans l'oratoire épiscopal, un autre *Christ*. Jérôme Duquesnoy a exécuté, en même substance, des *Enfants à la Chèvre*, l'*Enfant et le Jeune Faune* (1).

Certes, nous pourrions nous promener longtemps encore dans l'histoire de cette sculpture, au long de ses blancs chemins, devant les statues gigantesques, gloires dressées à ses carrefours, en cueillant çà et là les transparentes fleurs qu'elle a fait s'épanouir, car elle a été féconde. Mais finissons cette causerie en souhaitant que l'art ivoirier renaisse en Belgique. L'abondance de l'ivoire met actuellement les Belges dans une situation analogue à celle des Dieppois au XIV<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci équipèrent, en 1364, deux vaisseaux qu'ils firent cingler vers la côte d'Afrique où ils les chargèrent de tant d'ivoire qu'il leur prit l'idée de le mettre en œuvre. Leur industrie (2) fut très florissante jusqu'au moment où les Anglais, en 1694, vinrent bombarder leur ville.

(1) Nous publierons en un prochain numéro une notice sur l'édification de ces statues.

(2) QUATREMÈRE DE QUINCY. *La Sculpture chryso-éléphantine*. Ce livre se trouve à la Bibliothèque royale.

(1) Ces ivoires furent à la collection du comte de Kuypers de Rymeman d'Anvers.

(2) Voir au Musée de Bruxelles un crâne d'ivoire de travail dieppois.

Qu'une époque ivoirine s'ouvre aussi pour la Belgique, riche en défenses d'éléphants. Lorsque ses artistes auront modelé l'ivoire, sans doute qu'aussi leur influence se fera sentir sur les ustensiles de pacotille qu'on fabrique en cette substance, et que le bon goût s'infiltrera dans ces masses banales d'objets. Le mouvement qui s'indique aujourd'hui vers « l'Art appliqué », le renouveau, encore à son aurore, dans le style des meubles, pourrait favoriser cette réforme.

EUGÈNE DEMOLDER

## L'INTERMÈDE LYRIQUE

de HEINE

Traduction poétique de J. DE TALLENAY, suivi de *Premières Rimes*. Paris, Ollendorff, 1894, in-8°, 288 pages.

Les voici, de nouveau, les soixante-cinq improvisations de ce poète dont le chant, âpre et doux, caressant et cruel, miel et fiel, fut surtout séducteur de femmes, de celles au moins qui adorent sentir la griffe sous le velours, et la morsure dans le baiser, celles qui aiment qu'un cerveau masculin les flagelle en les idolâtrant et mêle le blasphème à la prière.

*L'Intermezzo*, concert étrange, où l'esprit inquiet de ce métis tourmenté, israélite blond et bâtard, confusionne tous les cris de ses mélancolies amoureuses et désolées, de ses sarcasmes où le rire pleure, bloc-notes d'un trouvère moderne, maladif et triste, soupirant d'idéal et qui, ne pouvant le trouver dans une grande cause pour laquelle son âme sceptique n'avait point l'envergure, l'a placé dans le bibelotage puéril et terrible de l'amour.

C'est une plume d'amazone, cette fois, qui a tenté la réduction en vers français à rimes de ces lamentations où Heine « jeta son cœur dans le fond d'un grand trou » avec une gaieté qui n'était que raillerie lugubre :

Je veux enterrer ce recueil,  
De mes chansons et de mes rêves,  
Parmi les sables blancs des grèves  
Sous le couvercle d'un cercueil.

Il me faut un cercueil énorme,  
Voilé d'ombre comme un caveau;  
Et ressemblant au gros tonneau  
De Heidelberg, quant à la forme.

Une amazone! J. de Tallenay est cette patricienne, flave, slave, brave, vénézolaine aussi par un long séjour là-bas, très là-bas, dans les Amériques aux grands fleuves, qui, depuis tantôt deux ans, promène dans Bruxelles sa haute stature, sa haute voilure de frégate (le Beau Navire !), allant vaillamment partout où sonne la cloche des intelligences, avec un dédain viril des préjugés et une impassibilité de déesse; promenant aussi, dans les salons, une petite tête de Cybèle, en camée, statuairement fière, sur des épaules royalement massives et harmonieuses, ferme bloc de Carrare. Elle s'est essayée en des volumes anecdotiques : *SOUVENIRS DE VÉNEZUELA*, — *EN RÉPUBLIQUE*, — et un livre à effluves d'astralisme : *L'INVISIBLE*. Le volet du titre de *L'INTERMÈDE LYRIQUE* nous apprend qu'il y a sous presse *MADAME DIOGÈNE*, et en préparation *ANGOISSES D'AMES*. Bref, une travailleuse, une intellectuelle, puisqu'on ne peut plus dire bas-bleu et que cette fois, du reste, ce qu'il y a de dédain badin dans cette expression qui met pour les femmes l'esprit dans les jambes, s'appliquerait fort mal et très injustement.

La traduction présente est consciencieuse et élégante. Elle serre

l'original d'aussi près que peut le faire cette maudite versification prosodique, qui a donné jusqu'à l'épuisement tout ce qu'elle recérait de féerie et de charme, et en laquelle s'attardent (ralentissement qui va mourir) quelques fanatiques enfangés d'atavisme et quelques bonnes volontés à convertir. Le vers est simple et souple, sauf l'inévitable surcharge des mots fourrés là pour la rime; il est d'une allure aisée et charmeuse, en une lumière douce, sans tourment pour l'esprit et pour cette oreille intérieure qui entend le rythme et la cadence musicale sans avoir besoin du son.

Quand je contemple tes beaux yeux,  
Je cesse de sentir ma peine;  
En voyant ton front radieux,  
D'un bonheur vrai j'ai l'âme pleine.

Mais quand tu me dis doucement  
Et bien bas : « Mon ami, je t'aime ! »  
J'éprouve un grand frémissement  
Et malgré moi je deviens blême!

A travers ce grillage léger de cage d'oiseau, Heine apparaît ce qu'il fut en son œuvre sarcastique et tendre : non un oiseau de proie, certes; non un colibri non plus; une sorte d'alcyon, nostalgique, passionné, aux cris perçants et tristes, regrettant la mer et le perchoir tragique des rocs au contour des baies inhospitalières. A ce héros douloureux vont bien les consolations d'une Walkyrie, et la femme qui traduit un poète, certes lui porte une consolation à balsamique saveur.

Au volume l'auteur a ajouté un appoint personnel : Soixante morceaux en vers, sous le titre un peu hésitant et pensionnaire *PREMIÈRES RIMES*. C'est tracé d'après toutes les règles de la versification classique à laquelle plus haut nous faisons nos impolitesses; mais ce vernis et cet accommodement vieillots qui désormais picotent si peu nos esprits saturés de ces formes raclées jusqu'au vif fond de leurs réservoirs, laissent perfluer un sentiment poétique gracieux et fort. Il y a là un tempérament riche en bon sang coulant chaud qui tôt ou tard règlera ses battements sur autre chose que les mesures démodées. Affranchissez-vous, Madame, affranchissez-vous! Voici que vous avez donné le vol à toute la migration des sentiments d'une femme qui pense; vous avez attesté qu'il y a en vous cette chose essentielle : le besoin de formuler poétiquement vos sensations. Laissez-les perfluer sans emmailloter ces nouveau-nés, à la sortie, dans les linges et les bandelettes dont les *Traité*s de prosodie française et les *Dictionnaires de rimes* sont les magasins, surveillés par la police littéraire. On vous vit à *BABYLONE* du Sar Péladan : vous devez avoir compris cette musique de la langue faite de rythme, de cadence, d'assonances imprévues, d'allitérations martelantes, de formes variées, de tout cet admirable arsenal d'un esprit de goût haut et pur s'abandonnant à ses émotions. Essayez donc cela! Risquez-vous! N'avez-vous pas dit dans une de vos meilleures pièces, celle qui orne la page 276 :

L'émotion! Ah! Cherchez la toujours partout!  
Ouvrez-vous à l'âme des choses,  
du souffle qui s'exhale de tout...  
Laissez-vous pénétrer par ce fluide vivant!...  
Que l'au-delà deviné, l'amour et la douleur  
aillent profondément vous étreindre  
de leurs angoisses infinies.  
Votre âme répondra soudain à l'appel  
qui vibre éperdument dans toute la Nature.

Et pardonnez-nous d'avoir nettoyé ces belles phrases du capiton de quelques chevilles et des fanfreluches superflues de quelques rimes classiquement banales.

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

*Fleur d'abîme*, par JEAN AIGARD; Paris, E. Flammarion. — *Alladine et Palomides; Intérieur; et la Mort de Tintagiles*: trois petits drames pour marionnettes, par MAURICE MAETERLINCK; collection du *Réveil*; Bruxelles, Edmond Deman. — *Ma Semaine* (1892-93), fragments, par JACQUES ROMMELAERE; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Morgane*, drame en cinq actes et en prose, par AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM; Paris, Chamuel et Bruxelles, P. Lacomblez. — *La Porte héroïque du Ciel*, drame ésotérique, par JULES BOIS, avec dessins d'Antoine de La Rochefoucauld et un prélude musical d'Erik Satie; Paris, librairie de l'Art indépendant. — *Sur les Golfes; Naples et Salerne*. Journal d'une ignorante; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Propos de littérature*, par ALBERT MOCKEL; Paris, librairie de l'Art indépendant.

## DOCUMENTS A CONSERVER

MAX NORDAU, ce toqué germanique, qui s'est donné pour mission en ce monde de lever la patte et de satisfaire son incontinence contre les célébrités, a rencontré un roquet fraternel dans l'étrange et agonisant journal belge qui s'est affublé de ce beau mot *La Liberté* comme un chimpanzé se coifferait de la tiare. Le canin belge est allé gaiement flairer le canin allemand sous la queue et voici l'odeur qu'il en a rapportée dans sa niche :

## Un poète belge jugé par un Allemand.

Nous trouvons dans un ouvrage de Max Nordau, dont la traduction française vient d'être publiée (1), une appréciation de notre poète couronné Maurice Maeterlinck, cruelle mais amusante néanmoins.

Le volume a pour titre : *Dégénérescence*. L'auteur y a entrepris « d'examiner les tendances à la mode dans l'art et la littérature et de prouver qu'elles ont leur source dans la dégénérescence et que ceux qui les admirent s'enthousiasment pour les manifestations de la folie morale, de l'imbécillité et de la démence plus ou moins caractérisée ».

Pour ne parler que de la littérature, « le livre qui veut devenir à la mode, doit, avant tout, être obscur. Le compréhensible est banal et bon seulement pour la populace... On aime beaucoup les histoires de revenants, présentées sous un déguisement scientifique... On se grise des successions nébuleuses de mots des poésies symboliques... Maeterlinck est mis au même rang que Shakespeare ».

Nous y voilà !

Et notre « célébrité nationale » a les honneurs d'un long chapitre où elle est vigoureusement malmenée.

Maurice Maeterlinck, pour Max Nordau, est « un exemple du mysticisme devenu absolument enfantin et idiotement incohérent ».

C'est surtout dans ses poésies que son état d'esprit se révèle de la manière la plus caractéristique.

Lisez cette pièce, prise au hasard, dans *Serres chaudes* :

O serre au milieu des forêts !  
Et vos portes à jamais closes !  
Et tout ce qu'il y a sous votre coupole !  
Et sans mon âme en vos analogies !  
... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quand aurons-nous la pluie,  
Et la neige et le vent dans la serre ?

« Ces successions de mots idiots sont intéressantes au point de vue psychologique, dit notre critique impitoyable, car elles laissent reconnaître avec une clarté instructive ce qui se passe dans un

(1) Paris, Félix Alcan, 1894.

cerveau détraqué... Rien ne serait plus aisé que de composer, sur le modèle de ces « poésies », d'autres pièces qui dépasseraient celles de Maeterlinck. »

Mais Maeterlinck est « caricaturable », tout comme cet excellent M. Mélot.

« Son genre ne supporte aucune parodie, vu qu'il atteint déjà les bornes extrêmes de l'idiotie, et il ne serait pas non plus très digne de la part d'un esprit sain de se moquer d'un pauvre diable d'idiot. »

Nordau n'y va pas par quatre chemins pour émettre son diagnostic.

Il y insiste à propos d'une pièce de vers composée d'assonances accumulées sans égard à la signification des mots :

Les paons nonchalants, les paons blancs ont fui,  
Les paons blancs ont fui l'ennui du réveil.  
Je vois les paons blancs, les paons d'aujourd'hui  
... Atteindre indolents l'étang sans soleil.  
J'entends les paons blancs, les paons de l'ennui  
Attendre indolents les temps sans soleil.

On s'explique le choix de ces mots, dit l'auteur, ils renferment presque tous la voyelle nasale « en » ou « an » ou « aon ». « C'est un cas de cette forme d'écholalie qui n'est pas rare chez les aliénés. » Et plus loin : « Certaines pièces de Maeterlinck sont une imitation servile des éjaculations de Walt Whitman, cet Américain fou, pour lequel, conformément à la loi d'attraction mutuelle des aliénés entre eux, il devait nécessairement éprouver de la sympathie. »

Nordau s'occupe aussi des drames « incohérents » de Maeterlinck et analyse longuement *la Princesse Maleine*. Sa conclusion vaut d'être citée : « Que l'on s'imagine un enfant à l'âge où il est juste en état de suivre la conversation des grandes personnes, devant lequel on aurait joué ou lu *Hamlet*, *le Roi Lear*, *Macbeth*, *Roméo et Juliette*, *Richard II* et qui, retourné dans la chambre de ses petits frères et sœurs, leur raconterait à sa façon ce qu'il a entendu. On aura alors une idée juste de *la Princesse Maleine*. Maeterlinck s'est gavé l'estomac de Shakespeare et rend les morceaux non digérés... L'image n'est pas ragoûtante, mais elle peut seule donner une idée claire du processus intellectuel qui se produit lorsque des dégénérés font ce qu'ils appellent créer ».

Nous voilà, ajoute avec une satisfaction non dissimulée le plumeux belge, bien loin de l'article exubérant du *Figaro*, auquel Maeterlinck dut sa célébrité et où Mirbeau l'appelait « le poète le plus radieux, le plus sublime et le plus émouvant de ces trois derniers siècles ».

Entre vingt critiques qui ont exalté Maeterlinck et un malheureux paranoïde qui l'outrage en compagnie d'autres victimes illustres, il n'hésite pas : il va au paranoïde et l'admire !

Oh ! le joli milieu digne d'un raté envieux. Comme on le sent heureux de crachoter sur un noble esprit ! Quelle joie pour son âme subalterne de salir un nom aimé et d'essayer de le ramener aux banales ornières où rampent les impuissants. Vraiment ces êtres éliminent toute pitié et battent le rappel pour les exécutions féroces. Quelle duperie de se laisser aller envers eux aux mansuétudes et de déposer parfois la cravache littéraire dont il faudrait sans relâche les fouailler.

## Troisième Centenaire de Roland de Lassus.

La ville de Mons célébrera en grande pompe, le samedi 23 courant, le troisième centenaire de Roland de Lassus.

Le conservatoire de Mons exécutera pour la première fois, à 2 1/2 heures, au manège de cavalerie, une cantate de circonstance, *Roland de Lassus*, écrite par M. Jean Van den Eeden sur un poème de M. Hippolyte Laroche. L'orchestre et les chœurs,

formant un ensemble de 1000 exécutants, seront dirigés par l'auteur. Les solistes seront M<sup>lles</sup> Milcamps et De Cré, MM. Moussoux et Pieltain.

Le programme porte en outre les ouvertures de *Don Juan* et de *Coriolan*, la « Chevauchée des Walkyries », deux antiennes, trois chansons et un *Miserere* pour voix mixtes, orgue et quatuor, de Roland de Lassus.

Le lendemain, dimanche, aura lieu le grand concours de chant d'ensemble que nous avons annoncé. A 7 heures du soir, sur la Grand'Place, exécution populaire de la cantate de M. Van den Eeden.

Le lundi 23, seconde journée du concours, réservée aux divisions d'excellence et d'honneur.

Indépendamment de ces fêtes musicales, il y aura un cortège aux lumières, une réception à l'hôtel de ville par le bourgmestre de Mons et M<sup>me</sup> Saintelette, un bal populaire, une exposition horticole et agricole : toute la lyre

Les artistes montois ont mis une belle ardeur à composer les chœurs destinés aux épreuves qui vont mettre aux prises les meilleurs sociétés du pays et de l'étranger.

C'est M. Van den Eeden qui a été chargé d'écrire le double chœur imposé en division d'honneur. Il a choisi pour texte un poème de M. F. Bernard, inspiré du tableau populaire *Le Rêve avant le combat*. C'est une description vocale pour huit voix d'hommes fort bien écrite, dans un style large et soutenu, et qui ne peut manquer de produire un effet imposant quand elle sera interprétée par des masses chorales nombreuses et disciplinées. *Le Rêve* a paru chez MM. Schott frères, avec une traduction flamande de M. Antheunis et une traduction allemande de M. Reymont.

Les mêmes éditeurs ont publié, également dans les trois langues, le chœur de M. Auguste Vastersavendts, imposé en division d'excellence, *La Puissance de la Musique*, description vocale à quatre parties sur un poème de M. N. Gillet.

Citons encore un chœur à huit parties, *Renouveau*, poésie de M. J. De Clève, musique de M. Ferdinand Hinnens, imposé en division d'excellence (Bruxelles, J.-B. Katto), et *Chanson d'amour*, chœur pour quatre voix d'hommes, paroles de M. J. De Clève, musique de M. Désiré Prys (Mons, O. Preumont).

Ce sont, toutes trois, œuvres de facture, destinées à faire valoir les mérites des sociétés concurrentes et écrites par des hommes de métier, au courant des ressources et des exigences de la voix.

## PETITE CHRONIQUE

L'Exposition de la Société des Beaux-Arts continue à se faire « attraper » par les journaux et les revues d'art. Et l'on n'est pas tendre pour cette tentative d'exhibition réactionnaire qui attire peu de monde malgré les hommes-sandwichs qu'elle fait promener par les rues :

« A l'exemple des Lacédémoniens qui se servaient du Taygète, dit entre autres M. Léon Hennebicq dans *Revue-Journal*, l'Art européen a concentré à l'Exposition des Beaux-Arts ses enfants difformes. Si, par hasard, l'unique objectif a été, par un machiavélique calcul, de faire valoir des œuvres belges en général vieilles, au moyen de repoussoirs étrangers, il est pleinement atteint. Jamais un pareil contingent d'horreurs n'a soutenu la réputation de l'école régnante et les célébrités internationales dont les snobistes célébraient les noms glorieux s'affaissent dans une décadence lamentable. Il y en a de tous les goûts et de toutes les époques, de ces vieilles toiles également connues. On a sorti les œuvres poussiéreuses qui coûtèrent beaucoup d'argent. L'art y

rumine les modes mal digérées. On sent qu'au-dessus de tous ces cerveaux de peigneurs patients, aucune idée dominatrice, aucun sentiment magistral ne rayonne, mais qu'ils s'éclairent de bouts de chandelles volés à l'armoire aux traditions. Ça, un salon de Progrès? Jamais! »

M<sup>lle</sup> Poirson a donné hier, à la salle Erard, devant un auditoire restreint d'invités, une séance de musique dans laquelle elle a fait valoir le style avec lequel elle interprète les œuvres classiques et l'excellence de sa diction. Elle avait pour partenaires M<sup>me</sup> Mailly, qui joue de l'harmonium en musicienne accomplie et..... M. Gevaert lui-même, qui, à diverses reprises, a accompagné au piano la cantatrice et l'a vivement félicitée de sa remarquable interprétation.

La Ligue des artistes belges a procédé à l'élection du jury (1<sup>er</sup> tour) en vue de l'Exposition belge à Genève Voici, dans l'ordre des voix obtenues, les noms des artistes ayant recueilli le plus de suffrages :

*Peintres* : MM. O. Dierickx, de la Hoese, L. Frédéric, Stobbaerts, Delville, Ciamberlani, Heymans, Constantin Neunier, Verwée, Ottevaere, Courtens, Verhaeren, Mellery, Motte, Levêque, Eugène Smits, Alfred Stevens, Claus et Khnopff. — *Sculpteurs* : MM. Lambeaux, Dillens, Van der Stappen, Rousseau. Constantin Neunier et Lagae. — *Graveurs et aquarellistes* : MM. Stacquet, Binjé, Biot, Danse, Dardenne, Ensor, Greuse, Hagemans, Hamesse, Lynen et Uytterschaut.

L'élection définitive aura lieu demain lundi 4 juin, à huit heures et demie du soir, à la *Brasserie flamande*.

Le bénéfice de la Fête lumineuse du 29 avril, aux Galeries Saint-Hubert, a été de fr. 6,322.60.

Le Théâtre du Vaudeville ayant réclamé au Comité une somme de 940 francs, à titre d'indemnité pour différence sur la recette faite le jour de la fête, le boni a été réduit à la somme de fr. 5,382.60. Celle-ci a été partagée entre les différentes œuvres bénéficiaires par les soins du Cercle des Arts et de la Presse.

*Le Chat noir* est, depuis hier, installé à l'Alcazar. Le programme des représentations comprend notamment : *Le Rêve de Zola*, pièce en dix tableaux de Jules Jouy, dessins de Depaques, dite par l'auteur; *le Secret du manifestant*, drame express en sept tableaux et en vers de Jacques Ferny, dessins de Fau, dit par l'auteur; *l'Age d'or*, poème en un acte, d'Adolphe Willette; *l'Affaire d'honneur*, drame politique, de Jules Jouy et Fernand Fau; *le Voyage présidentiel* et *Truc for Life*, de F. Fau; *l'Arche de Noé*, comédie antédiluvienne à la manière de V. Sardou, par Georges Moynet; *la Marche à l'étoile*, et *l'Epopée*, de Caran d'Ache.

Ombres de Caran d'Ache; Henri Rivière; Fernand Fau; Henry Pille; Robida; Henry Somm; Steinlein; Forain; Louis Morin.

L'Académie française vient de décerner le prix Botta au *Journal d'une ignorante* dont nous avons parlé (1). Ce volume, dans lequel on trouve mêlées aux descriptions enthousiastes d'un voyage en Italie des pages de critique judicieuse et fine, est dû à la plume de notre collaborateur Jacques Hermann, — pseudonyme qui cache une femme de lettres d'un talent délicat et d'un goût sûr. Nous publierons prochainement une étude que vient d'écrire Jacques Hermann sur Palestrina.

L'éditeur Lacomblez vient de mettre en vente une jolie plaquette du même auteur intitulée : *Sur les Golfes; Naples et Salerne*, suite et complément du *Journal d'une ignorante* que vient de couronner l'Académie.

Mardi prochain, huitième spectacle du Théâtre de l'Oeuvre, à Paris. Le programme sera composé de *la Gardienne* d'Henri de Régnier; *Créanciers* de Strindberg, traduction de G. Loiseau, et *Frères* d'Herman Bang, le romancier danois. La soirée sera précédée d'une conférence par M. Lucien Mühlfeld.

(1) V. *l'Art moderne*, 1893, p. 141.

# L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
*L'Argus lit 5,000 journaux par jour.*

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Vient de paraître

chez M. P. LACOMBLEZ, éditeur

31, RUE DES PAROISSIENS, BRUXELLES

## MORGANE

Drame en cinq actes et en prose

par AUGUSTE VILLIERS de l'ISLE-ADAM

Un volume de 231 pages, grand in-8°, à 5 francs. (100 exemplaires  
sur papier des Manufactures du Japon, au prix de 15 francs l'un,  
numérotés à la presse.)

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

MAURICE MAETERLINCK. *Alladine et Palomides*. — FAIRE-PART. — VILLES MORTES. BRUGES, par Alex. Hannotiau. Préface d'Em. Verhaeren. — LETTRE D'UN ÉTRANGER. — NOCES D'OR. — L'ORNEMENTATION DES VILLES. — LE CONGRÈS DES ARTS DÉCORATIFS. — PETITE CHRONIQUE.

### MAURICE MAETERLINCK

#### *Alladine et Palomides* (1).

De quoi sommes-nous malades ? D'être vieux et retombés sur nous-mêmes. Nous sommes partis, jeunes, d'un bel élan. Puis nous avons rencontré sur notre chemin de lourdes pierres que personne n'avait pu remuer encore, et que pour cela les générations successives ont appelées des faits immuables.

Même, on les a crus si immuables qu'il est devenu de tradition de ne jamais s'attaquer à eux. L'humiliation et la souffrance des étourdis qui se sont cassés les ailes au contact de ces fatalités souveraines ont appris aux hommes à s'en éloigner ; et cet éloignement résigné s'appelle depuis de longs siècles, respect.

Nous nous trouvons dans la même disposition d'esprit que ceux qui ont bâti les églises gothiques. Suspectant

(1) Bruxelles, chez Edmond Deman.

de toutes parts des bornes douloureuses, nous cherchons la direction qui laissera un cours libre et sûr à l'expansion de notre force vitale.

Les gothiques avaient résolu le problème en dirigeant toutes les forces en hauteur vers un point toujours inconnu et toujours plus lointain. Nous n'avons pas encore entièrement démoli le mur humain de coutumes et de lois que cette pensée a bâti autour de nous, et pourtant tous ceux qui sont sortis de cette prison ont retrouvé d'autres murs ; la cathédrale fictive des anciens respects s'est changée en une cathédrale universelle de craintes enfantines et honteusement débilitantes ; car les obstacles de chair et de sang qui nous blessent sans nous inspirer désormais ni admiration, ni obéissance, ni résignation, ne nous ont pourtant pas encore livré leur secret.

Chaque fois que j'ouvre un nouvel ouvrage de Maeterlinck, je suis agité par l'espoir d'assister à l'assaut que leur livre un courageux qui ose les regarder en face. Je me sens grandir. L'art et la sensation d'harmonie qu'il donne sont les précurseurs, les symboles — puissamment évocatifs — de cette grande joie. Ces choses troubles qui nous opprèsaient, il va les nommer, il va les dépouiller de toute l'effrayante et factice multiplicité de leur aspect pour nous les montrer dévêtues de tous les voiles des circonstances, dans la nudité du symbole ; et nos petits bonheurs, nos petites souffrances

personnelles s'effaceront pour nous laisser un moment vivre d'une vie plus large, plus puissante que la nôtre, pour nous faire vivre de la vie de tous, de la grande unité qui se rit de nos minuscules degrés et différences et nous crie notre indissoluble, notre profonde et fraternelle identité.

Chacun des trois drames qu'il vient de réunir en un volume est un héroïque effort pour pénétrer ce que nous croyons être des fatalités. Dans *Alladine et Palomides*, par exemple, c'est la fatalité de l'amour :

PALOMIDES

Astolaine, en vous rencontrant par hasard il y a quelques mois, il m'a semblé que je trouvais enfin ce que j'avais cherché durant un grand nombre d'années. Je ne savais pas, jusqu'à vous, tout ce que pouvait être la bonté toujours attendrie et la simplicité parfaite d'une âme supérieure. J'en fus si profondément troublé qu'il me sembla que ce fût la première fois que je rencontrais un être humain. On eût dit que j'avais vécu jusqu'alors dans une chambre fermée, que vous aviez ouverte; et j'ai su tout à coup ce que devait être l'âme des autres hommes, et ce que la mienne aurait pu devenir...

Depuis, je vous ai connue davantage. Je vous ai vu agir, et puis, d'autres aussi m'ont appris tout ce que vous étiez...

Aujourd'hui je viens vous dire tout cela parce que j'ai senti que je ne serai jamais celui que j'avais espéré devenir... Un hasard est venu, — ou c'est peut-être moi qui suis venu; car on ne sait jamais si l'on a fait un mouvement soi-même ou si c'est le hasard qui nous a rencontré, — un hasard est venu qui m'a ouvert les yeux, au moment où nous allions nous rendre malheureux; et j'ai reconnu qu'il devait y avoir quelque chose de plus incompréhensible que la beauté de l'âme la plus belle ou du visage le plus beau; et plus puissante aussi, puisqu'il faut bien que je lui obéisse...

Je ne sais si vous m'avez compris. Si vous ne me comprenez, ayez pitié de moi...

Je me suis dit tout ce qu'on pouvait dire... Je sais ce que je perds, car je sais que son âme est une âme d'enfant, d'une pauvre enfant sans force, à côté de la vôtre, et cependant je ne puis pas y résister...

ASTOLAINE

Ne pleurez pas... Je sais aussi qu'on ne fait pas ce que l'on voudrait faire... Et je n'ignorais pas que vous alliez venir... Il faut bien qu'il y ait des lois plus puissantes que celles de nos âmes dont nous parlons toujours... (*L'embrassant brusquement.*) Mais je t'aime davantage, mon pauvre Palomides...

PALOMIDES

Je t'aime aussi... Plus que celle que j'aime... Tu pleures comme moi!

ASTOLAINE

Ce sont de petites larmes, ne t'en attriste pas. Je pleure ainsi parce que je suis femme, mais on dit que nos larmes ne sont pas douloureuses... Tu vois, je puis les essuyer déjà... Je savais bien ce que c'était... J'attendais le réveil... Il est venu et je puis respirer avec moins d'inquiétude, puisque je ne suis plus heureuse... Voilà... Il faudrait y voir clair à présent pour toi-même et pour elle. Car je crois que mon père a déjà des soupçons.

Il est impossible que tous ceux qui s'identifient grâce au symbole avec ce drame de la passion irrésistible, sacrée, décevante et mystérieuse, ne forment pas plus clairement l'énigme de leur propre destin, qu'ils ne cherchent pas le rythme de l'amour qui fait vivre, qu'ils ne rêvent pas à l'étrange réciprocité de la chair et de la pensée; il est impossible que pour eux aussi, la vague incertitude qui les laissait dans un demi-sommeil ne se change pas en une question nettement posée, en une soif de savoir, de résoudre, qui les lancera à leur tour à l'assaut des murailles désormais connues. Etablir fermement une borne, c'est la donner comme point d'appui et levier à ceux qui veulent sauter par-dessus. Si « toute pensée est une prison », si tout amour est aussi une prison, on peut en faire le tabernacle fermé d'un temple universel.

Pour avoir lu *la Mort de Tintagiles* qui ne sentira se transformer en volonté de lutte toute sa haine de l'oppression occulte, d'où qu'elle vienne?

La vision affirmative du poète est une force qui met en mouvement autour d'elle des cercles de vie qui vont s'élargissant, s'intensifiant, et notre œil ne peut voir où ils s'arrêtent.

FAIRE-PART

Les marionnettes de M. Maurice Maeterlinck sont prêtes à transporter chez vous, sur un signe, les trois petits drames : *Alladine et Palomides*, *Intérieur*, *la Mort de Tintagiles*, que l'écrivain vient de réunir en volume pour ses lecteurs fidèles.

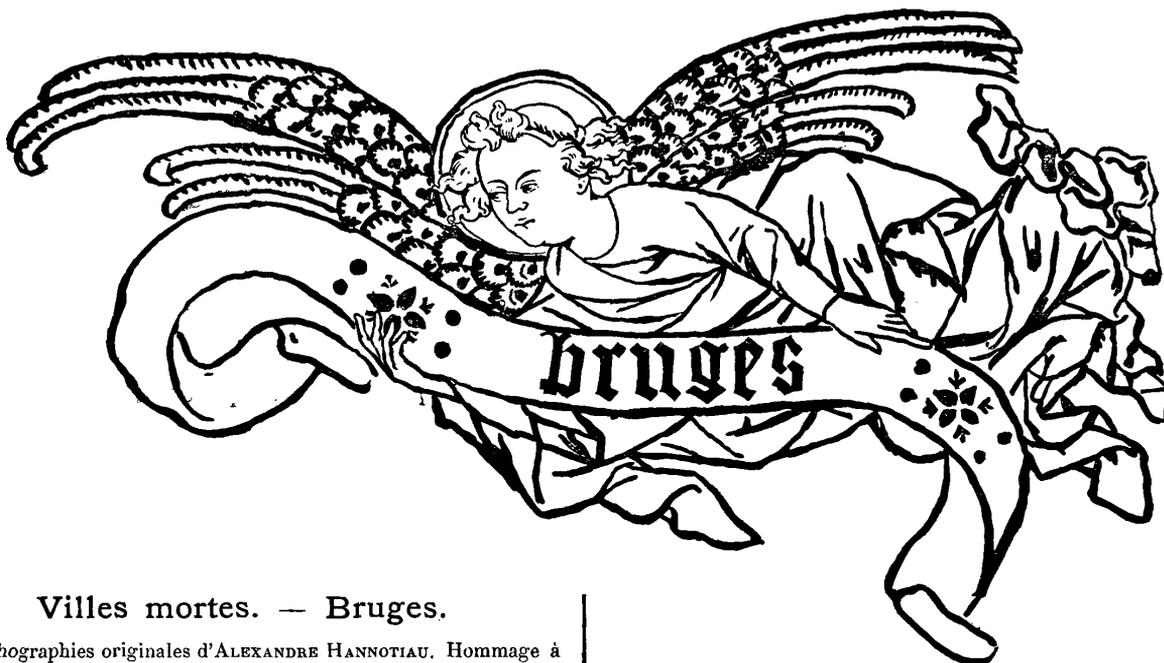
Je ne prétends pas que l'auteur de *la Princesse Maleine* nous présente, cette fois, sous un nouvel aspect, son beau talent. Mais il nous confirme — et c'est déjà beaucoup — dans la haute opinion que nous en avons.

M. Maeterlinck a, dans la littérature, un domaine bien à lui. Rien de ce qu'il y cultive et récolte n'est sans saveur et, aujourd'hui encore, parmi l'amas de livres récemment parus, telle est la fraîcheur du sien qu'on a le devoir, auquel je ne me dérobe pas, de lui donner la préséance.

M. Maeterlinck apparaît comme un Annonciateur de l'Invisible; il brise les scellés obstinément apposés sur des choses prodigieuses d'avertissements, pour quiconque en a sondé le mystère. « Prenez garde, dit un de ses personnages, on ne sait pas jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes... »

C'est, évidemment, de ce souci que s'inspire M. Maeterlinck pour animer ses comparses ordinaires, ses témoins intangibles, ses guides vierges : corridors sans fenêtres, galeries qui n'ont pas d'issue, châteaux « malades et qui semblent se dissoudre dans les ténèbres », portes closes dont les clefs sont perdues, escaliers aux marches innombrables et qui ne conduisent nulle part, tours où croupissent des flâques de lumière, lampes autour desquelles se figent des figures de néant, jets d'eau « merveilleux et infatigables », fleurs « nées d'elles-mêmes et qui vivent d'une vie cadencée »; tous les accessoires des féeries occultes que se jouent un cerveau solitaire et une âme orpheline.

D'autres que moi diront si ces drames primitifs égalent ou surpassent leurs aînés : *l'Intruse*, *Pelléas et Mélisande*... Je dois me contenter, en cet aperçu, d'admirer l'art qui ennoblit d'émotion neuve et sereine cet *Intérieur*, par exemple, où l'on voit simplement un vieillard venant annoncer à des parents la mort de leur fille. L. D. (*Journal.*)



### Villes mortes. — Bruges.

Onze lithographies originales d'ALEXANDRE HANNOTIAU. Hommage à Bruges d'EMILE VERHAEREN.

L'éditeur H. Lamertin mettra en vente, le 15 courant, un album de grand format *in folio*, qui sera, en même temps qu'une curiosité bibliophilique, puisque le tirage en est strictement limité à 70 exemplaires numérotés, une publication artistique curieuse : le peintre Hannotiau, épris des cités mortes et des rêves du passé, a retracé en lithographie quelques sites caractéristiques de cette ville de songe, Bruges, et le poète Emile Verhaeren s'est chargé de présenter l'ouvrage aux artistes. Librement choisies, les planches du peintre sont plutôt une évocation, une impression recueillie, au charme presque douloureux, qu'un recueil documentaire. L'artiste a exprimé, souvent avec justesse, l'intimité des cloîtres, la mélancolie des canaux ourlés de solitude, la paix mystique des béguinages tapissés de silence. Et la ferveur des âmes simples que cachent les mantes aux plis hiératiques apparaît, dans une poignante intensité, en cette planche qui montre les prostrations devant le Saint-Sépulchre en la mystérieuse église de Jérusalem...

Voici la préface dont, magistralement, M. Verhaeren écussonne le recueil :

« Pour qui vit de rêve et non de notation directe, les deux « tenants » des armes de Bruges sont Jean Van Eyck et Jean Memling. Ils maintiennent son blason plus noblement que ne le feraient les lions les plus lampassés et les hercules les plus néméens. Ils sont d'immortalité plus nette et plus vivante que les allégories les plus héraldiques et leurs deux génies, l'un de faste, l'autre de mélancolie, reflètent la successive histoire de leur cité, merveilleusement.

Non pas toutefois comme on le croit, en se continuant, mais par contraste. Ils sont antithétiques.

Cerveau d'essence flamande pure, Van Eyck réalise la beauté de la vie et sa splendeur. Il l'étudie avec le scrupule qui va jusqu'à la minutie; il la veut telle qu'elle est; fixement, tenacement, il la regarde dans les yeux et c'est du dardement de son désir et de sa volonté vers elle que naissent toutes ses œuvres. Les manteaux d'or et de brocart, les tapis multicolores, les chasubles et les

joyaux, les orfèvreries lourdes d'un poids de pierre et de souvenir, les trônes, les estrades, les terrasses et les autels meublent son art, mais ils n'apparaissent toutefois que pour célébrer et encadrer et glorifier la force et la santé. Celles-ci sont empreintes dans les attitudes, dans les gestes et sur les visages des personnages : donateurs et donatrices, vierges et leur enfant, évêques et chevaliers, saints et bienheureux, prêtres et bourgeois. Voici le chanoine Van der Paele de l'*Adoration de la Vierge*, authentique miracle d'une technique infiniment précise, dominée par la vision large et profonde d'un type humain; voici l'*Homme à l'œillet* dont les chairs sont de vérité telle que le temps lui-même semble en avoir géographié les rides et bridé les chairs; voici *Arnoulfini et sa femme* qui incarnent une classe sociale tout entière et réalisent, outre leur vie individuelle, celle d'un groupe ou d'une classe à travers les temps. Quand Jean Van Eyck s'affirme devant l'attention, il envahit l'admiration. Il apparaît, à l'aube de la peinture flamande, comme celui qui la créant avec ses caractères divers, en reste l'indiscutable maître. Il naît, comme Rubens, en une période de somptuosité et de luxe, de bien-être et de vigueur. D'instinct il les traduit, non pas avec des préoccupations de moraliste ou de philosophe, non pas avec des recherches subtiles ou complexes, mais dans leur extériorité triomphale. Les belles couleurs le charment, les teintes profondes et riches, aussi les lignes décoratives, le solennel maintien, la prestance et la grandesse, si bien qu'il crée une ordonnance allant jusques au style. A voir l'aspect symétrique et grave de ses scènes on dirait d'un beau raisonnement proféré par un maître théologien, quelque docteur de vieille université septentrionale, où les axiomes règnent avec solennité et avec ampleur. Bruges est un théâtre d'opulence mouvementée. Les ducs de Bourgogne y installent la fête perpétuelle et si le peintre — si leur peintre — le désire, ils l'envoient en ambassade à travers les Espagnes jusqu'à Grenade, qui alors est l'Orient. De même agira-t-on deux siècles plus tard avec le véritable et indéniable continuateur de Jean de Bruges, je veux dire Jean-Paul d'Anvers.

Le Bruges pavoisé et somptueux, le Bruges hardi et altier, le Bruges ducal et canonical se reflète donc comme en autant de miroirs en chacun des tableaux de Jean Van Eyck, qui disent et racontent la prospérité débordante de la ville, dont à travers les fleuves la sève coulait comme un sang rouge dans les veines de l'Europe totale, chauffant là-bas en Italie, en France, en Allemagne, en Espagne, en Portugal l'instinct des artistes, le rêve des peuples et les désirs des rois. Van Eyck est le chef de l'esthétique triomphante. Au contraire, celui de l'esthétique souffrante, celui des couvents et des dortoirs, celui des hôpitaux et des églises, celui des femmes dolentes et graves, celui des béguinages et des maisons closes, celui des guimpes et des mantelets, celui des rues le soir et des cygnes au clair de lune, celui des chapelles de pitié au coin des carrefours et des étangs exsangues près des remparts, c'est Memling.

La ville dont il sera l'âme douce et tranquille, il n'y est pas né. Il lui apporte de loin la tristesse simple et religieuse, la clarté des larmes, la pureté et la naïveté qui se mirent en certains yeux. Il vient des contrées où le songe est flottant autour des choses, où les légendes ont plus de vérité que les faits, où les pensées exaltent plus que les plastiques. Il n'a pu vivre uniquement de son temps où trop de bruit remuait, où trop de vacarme d'armes et d'alarmes mordait l'air des places et des champs de bataille, et son heure ne devait s'imposer définitive qu'aux jours où les cloches, qu'il écoutait tinter pendant les trêves des dimanches, seraient devenues les uniques éveilleuses d'échos dans Bruges. Van Eyck incarnait la force déployée en bannières et en fêtes, Memling incarne l'agonie, la faiblesse, la pâleur et la désuétude. Ses femmes sont celles qu'on rencontre encore aujourd'hui enfermées au béguinage, celles là-bas que l'on voit, en mantelets noirs, s'arrêter au pont du Minnewater, celles qui moisissent en des maisons vieillottes, derrière les écrans fanés de la fenêtre, d'où elles suivent des yeux les rares passants sur le trottoir d'en face. Le caractère ascétique du peintre, tournant parfois vers la bigoterie, a deviné le sort prochain de Bruges, dès les premières heures de la décadence. Il a assisté à la sédition de 1488; il a vu le commerce quitter la Reye pour se réfugier dans l'Escaut, et les palais des négociants étrangers et les résidences princières se fermer et commencer leur ruine. Son art a été prodigieusement devinatoire. Rien de ce qui éblouissait Van Eyck ne l'a, depuis cette époque, séduit. C'est pour le Bruges endeuilli, pour la ville surannée, pour le déclin exquis et pénétrant de ses places et de ses monuments qu'il semble avoir créé, dès lors, l'atmosphère tendre et pieuse, les lumières défuntes et calmes, les coloris légers et pâles qui tranquilisent ses panneaux. C'est pour le sommeil des héros, pour l'apaisement des orgueils, pour le deuil des triomphes éteints qu'il a œuvré, traduisant le silence des demeures, l'uniformité des habitudes et des pratiques et des dévotions, en rendant perceptible, en tels de ses panneaux, jusqu'à l'odeur des cierges et des encens.

Pourtant, depuis Memling l'affaissement de Bruges s'est encore précipité. L'odeur de vieilles pierres et de vieux bois, l'odeur d'eaux lasses infiniment d'être depuis des siècles immobiles, l'odeur humide des caves et des cryptes est devenue dominatrice à son tour, remplaçant par la pourriture la poussière, et le délaissement par la moisissure. Aujourd'hui, au long des canaux et des rues, la maison vide croule, le coin usé se désagrège, le logis dont les planches se disjoignaient s'anéantit. On replâtre, on restaure, on embaume. Mais ce n'est plus que pour conserver de la

mort. Et telle est la haute toujours despotique de Bruges, que de toutes parts, comme jadis au temps des splendeurs, comme jadis au temps des agonies, les artistes accourent vers elle, la regardant et l'aimant maintenant à l'heure de la mort jusque dans le cercueil. Dites les belles prières d'art, les beaux cantiques funèbres qu'ils lui dédient! Dites les bourdons tanguants et les cassantes volées d'airain qui s'entremêlent dans la tour! Le carillonneur légendaire mourrait, que les poètes et les peintres hériteraient de tout son devoir et de tout son orgueil à célébrer la ville unique — éternellement.

Et celui-ci, Alexandre Hannotiau, qui ne regarde à travers la vitre de son illusion que la sans cesse étonnante et deuilante cité, et dont quelques œuvres servent de prétexte à ces lignes, réclamerait la plus large part d'inaltérable fidélité à la profonde et douce morte. »

### Lettre d'un étranger.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art Moderne*,

Vous me permettrez d'exprimer, à la libre tribune qu'est votre journal, l'estime où je tiens une ville qui peut produire, à quelques jours de distance, deux manifestations d'art et de science comme celles que j'y ai vues cette semaine.

Si différentes dans leurs causes et dans leur objet, identiques dans leurs résultats, malgré les apparences qui les divisent.

Dans un petit théâtre où la comédie de salon alterne ordinairement avec le vaudeville de fancy-fair, une épopée-légende, en prose musicale, sonore et cadencée, déroule des symboles mystiques et une philosophie consolante.

L'auteur est une sorte de personnage compliqué à souhait pour les racontars des *five o'clock*, et les hommes, au club, en maniant les dés, se chuchotent à son propos des calomnies indignées! Nul ne se soucie de chercher la vérité dans ces bavardages de reporter.

Le sâr Peladan excite à la fois la curiosité et la moquerie. Ces deux moteurs ne suffisent pourtant pas à remplir la salle; mais la curiosité est justifiée dès la belle scène qui termine le premier acte et la moquerie est vaincue par celle qui clôt le troisième. Il n'en est point de plus belle dans le théâtre moderne. Néanmoins, les philistins que le prophète vient de tant châtier sur la scène ne se tiennent pas pour battus; ils sifflent, ils battent le tambour avec leurs cannes, ils simulent un ronflement d'ennui.

Alors cette salle à moitié pleine, et qu'avaient encore vidée les longueurs du dernier *leitmotiv*, semble soudain s'emplier pour fustiger ces turpitudes. Et les applaudissements font un beau tapage, louant ce déroulement de belles et nobles pensées s'imposant à l'auditoire accoutumé des fadaises dites « scéniques ». Et c'est de ce beau tapage, c'est de cet aveu sincère, c'est de cet emballement, que le public redoutait, mais qu'il a subi, — qu'un habitant des très grandes villes, peu fait à la hardiesse de ces allures, félicite hautement cette petite partie du public bruxellois.

— Et je veux louer davantage encore une autre partie de ce public, infiniment plus nombreux encore, rendant un éclatant hommage, deux jours après, à un homme doublement illustre, celui-là, illustre par la simplicité et la modestie de sa vie autant que par la variété et la solidité de sa science. Elisée Reclus a reçu à Bruxelles une hospitalité fraternelle, d'autant plus méritée qu'elle lui avait d'abord été refusée par une autre fraction de ce

même public bruxellois. Je ne sache pas que rien puisse être ni plus vraiment émouvant, ni plus vraiment consolant, que le spectacle auquel j'ai eu le bonheur d'assister, vendredi dernier, dans la salle de la Loge des Amis philanthropiques.

Immense et longue salle, remplie de la jeunesse active, intelligente, de bonne volonté; remplie des travailleurs intellectuels, des cerveaux de la cité, rouages de la machine qui donne le pain dangereux et sauveur de l'esprit. L'homme honnête, courageux et indépendant, qui est plus que le premier géographe français, qui est une des plus nobles expressions du mouvement actuel, remerciait, grave et sincère, le jeune public qui l'avait écouté.

Et les jeunes applaudissaient; et l'on sentait — chose rare — un véritable courant de joie s'établir entre l'éducateur et les initiés. Mais pour donner à la manifestation sympathique de la jeunesse une portée plus définitive, un orateur — illustre aussi en son pays — apporte à Elisée Reclus l'éloquente prière de continuer à Bruxelles un enseignement aussi élevé. Il formule, fougueux et convaincu, à la fois la reconnaissance du public attentif et l'honneur reçu par Bruxelles. Il le fait avec une telle chaleur, je dirais — et c'est un éloge — un tel emportement, pondéré par une émotion d'attendrissement sincère; il interprète si justement les espérances de la jeunesse bruxelloise d'entendre à nouveau ces nobles leçons; il ouvre si largement à mon illustre compatriote l'hospitalité belge que lui réserve, l'an prochain, la nouvelle université; il jaillit de lui, enfin, un tel effluve de convictions profondes et de souhaits fraternels pour que ses jeunes concitoyens répondent à ce pur enseignement, — que je vis ce soir-là poindre à l'horizon prochain cette aurore : cette aurore que révèle l'enseignement du savant Elisée Reclus, comme les rêveries du poète Joséphin Peladan; aurore de paix et de liberté qu'apportera seul ici-bas l'avènement de la Bonté.

C'est pour cela, Monsieur le Directeur, que je salue publiquement ici, dans votre journal militant, les deux manifestations artistiques et sociales que Bruxelles vient de donner.

## NOCES D'OR

Un touchant anniversaire a été célébré la semaine dernière : le digne et respectable « père Kufferath », l'un des plus anciens professeurs du Conservatoire de Bruxelles, a fêté ses noces d'or, et à cette occasion enfants, petits-enfants, élèves et amis ont rivalisé de manifestations affectueuses.

M. Kufferath a le rare privilège d'être aimé par tous ceux qui le connaissent. Son caractère modeste, la distinction de son esprit, la sûreté de son amitié l'ont environné d'une auréole de sympathie. Et les artistes qui ont suivi son enseignement savent que si l'ami est précieux, le professeur mérite toute admiration.

Pianiste d'excellente école (il fut, croyons-nous, le disciple de Moschelès), organiste, violoniste et altiste, M. Kufferath est, en outre, un compositeur trop peu connu, dont les œuvres, d'une inspiration élevée et d'une facture impeccable, soutiennent la comparaison avec telles pages de Mendelssohn, de Schumann et de Brahms. Citons, entre autres, dans l'œuvre considérable du maître, un Trio pour piano, violon et violoncelle que tout récemment M<sup>lle</sup> Derscheid a fait entendre à la Grande Harmonie avec MM. Colyns et Jacobs, un Quatuor pour piano et archets, un Concerto pour piano et orchestre, toutes œuvres dont l'illustre pianiste Brassin faisait ses délices; un recueil de Valses à quatre

maines, des *Lieder* ciselés comme des bijoux; puis, une série de compositions religieuses comprenant des pièces pour orgue dans lesquelles se révèle le contrepointiste infallible.

Quelques-unes des œuvres sacrées de M. Kufferath furent exécutées vendredi dernier, sous la direction de M. Léon Soubre, à la messe jubilaire chantée en l'église de Saint-Josse-ten-Noode. Un choix de ses compositions vocales et instrumentales forma le programme d'un petit concert de famille auquel prirent part les membres de la seconde génération, tous excellents musiciens : personne n'ignore que Maurice, notre érudit confrère du *Guide musical*, joue de la basse, que Ferdinand, l'ingénieur, est un virtuose de l'archet; mais sait-on que les claviers d'ivoire n'ont pour le Docteur aucun secret ?

L'un des gendres de M. Kufferath, M. Edouard Speyer, s'est, en cette circonstance, révélé poète et auteur dramatique en composant une pièce de circonstance, spirituelle et touchante, dans laquelle le vénérable jubilaire, qui a gardé toute sa vivacité juvénile, entendit relater, on devine avec quelle émotion, les principaux épisodes de sa carrière artistique, et qui groupa ingénieusement sous le manteau d'arlequin toute la famille, jusqu'aux plus petits.

Ce fut le clou de ces fêtes intimes douces à tous ceux qui y ont été mêlés. On associa, faut-il le dire, aux témoignages de respect prodigués au professeur, sa digne compagne, M<sup>me</sup> Kufferath, née Christine Dumont, à laquelle, respectueusement, nous présentons ici nos félicitations et nos vœux.

## L'ORNEMENTATION DES VILLES

### LE PAYSAGE URBAIN

Peu à peu l'attention s'éveille sur la beauté des paysages urbains, sur le charme pour l'homme affairé qui va et vient dans ce milieu curieux et varié, d'admirer les perspectives, les bâtisses, les verdure, les pans de ciel regardés du fond des défilés et des crevasses que forment les rues; de distraire ses soucis et d'amuser ses yeux, ses oreilles, à la mosaïque des couleurs, au jeu mouvant de la lumière, au mouvement des passants et des véhicules, au son des cloches et des carillons, à cette multiplicité si nuancée de sensations. Vraiment, le monde extérieur où nous vivons devient (oh! que la chose était difficile!) visible pour nous. Nous ne sommes plus des brutes qui, plongées dans ce bain d'impressions, n'en ressentent aucune et glissent indifférentes à travers mille détails séduisants ou consolateurs, comme les poissons dans les paysages sous-marins. Nous perdons ce préjugé bête et inexplicable qu'il n'y a de paysages qu'aux champs. Notre grande et presque permanente demeure, la Ville, nous apparaît enfin dans sa beauté, se transformant suivant l'heure, suivant le jour et la nuit, suivant le temps qu'il fait, admirable en ses quotidiennes transformations qui en font un spectacle merveilleux et mouvant à l'égal des ciels nuageux et purs. Oui, ami lecteur, observe ce merveilleux palais que tu peux librement parcourir, ce palais fait de cinquante mille maisons, de monuments, d'églises, de tours, de jardins, de promenades, de boulevards, de rues innombrables, avec son éclairage royal, sa voirie superbe, ses moyens de transport, sa belle tenue, son ordre dans l'indicible désordre de son activité, ses cortèges d'hommes, de femmes s'entremêlant dans une figuration immense aux contours multicolores, ses étalages auprès desquels les bazars d'Orient ne sont que des mesures. Observe! Il y a de quoi saturer ta fantaisie, de

quoi gorger tes regards, de quoi repaître tes distractions. Entre cette ville et les villes que tu vas chercher au loin par les voyages, il n'y a qu'une différence : celles-ci tu les remarques en la fraîcheur de ta curiosité, celle-là tu ne la vois qu'avec les yeux morts de l'habitude. Il suffit d'un effort, d'une légère volonté pour te rendre l'aptitude à la savourer, à en jouir, à ressentir la caresse de son ambiance. Et vraiment, il faut chercher beaucoup pour en trouver une qui soit aussi féconde en ses aspects que ce Bruxelles où nous vivons, la ville vieille et jeune, plane et montueuse, mélancolique ou gaie, à rues courtes ou profondes, dans lesquelles la magie des souvenirs historiques ajoute son magnétisme à la joliesse du présent.

On commence à le comprendre ! Et de-ci, de-là des efforts s'accusent qui montrent qu'on cherche à accentuer cette beauté qui grandit insensiblement aux proportions d'un universel besoin de sérénité et de joie. Le peinturage des façades en tons variés au lieu de l'affreux et plat blanc d'Espagne; les architectures pittoresques; la haine de la ligne droite, de l'alignement de la symétrie, du nivellement, ces horreurs géométriques qui jadis suivaient les démolitions comme les loups et les corbeaux suivent les armées : pour compléter les destructions; les balcons fleuris; l'emploi des façades dans les façades; vingt autres détails dénoncent ce mouvement charmant, révélateur d'un état d'âme plus harmonique, plus empreint du désir solidaire de faire quelque chose pour le plaisir des autres.

Et voici une pratique qui renouvelait en nous, récemment, ces réflexions, par un nouvel exemple : les harnais des charrettes de brasseurs, des tombereaux, des camions, de toutes ces machines si laides quand on les abandonne à la négligence brutale des subalternes, on commence à en voir de superbes, surchargés de cuivres luisants, ornés de cuirs colorés, magnifiques d'apparat dans le travail, et de splendeur dans l'accomplissement des journalières besognes. On s'arrête à les voir passer comme des chars triomphaux, attelés de bêtes solides, marchant dans l'éclat de leur parure. Et (la remarque en vaut la peine pour les gens pratiques) voici que cette ornementation est devenue une réclame et que les mieux ornés de ces véhicules, aux vagues réminiscences d'Ommegangs pompeux, sont les plus populaires des enseignes.

Avez-vous remarqué aussi l'effet, le soir, des voitures du tram électrique, passant lumineuses sous leur charge de femmes en toilette étrangement inondées de clarté chaude. On pense involontairement à de joyeux et brillants cortèges, circulant par des nuits de fête et de carnaval, à des mascarades romantiques, à des glissements de galères dans des ports méditerranéens ou dans des forêts de rêve.

Mais d'autre part, avez-vous vu ce crime bête, inexplicable : le badigeonnage en jaune lait-battu de l'antique et vénérée muraille qui enserre de ses méandres à contreforts massifs ce qui reste de l'abbaye de la Cambre, qui fut le refuge de la veuve d'Egmont après la décapitation de son mari et le transport de son grand corps tronçonné de capitaine dans la crypte de Sottegem où on le voit encore, la tête coupée placée sur la poitrine, dans un énorme cercueil à couvercle vitré ? Avez-vous vu cette profanation fade, qui désharmonise le ravissant tableau que faisait l'amas de constructions rouges et d'arbres verts dans la vasque des étangs d'Ixelles ? Un administrateur cruel et animalisé l'ordonna. De la belle et serpentante ceinture, aux tons incomparables de briques centenaires, jaspés par des intempéries sans nombre, lourde,

majestueuse, se mariant avec les tons voisins dans un équilibre souverain, il ne reste rien : en quelques heures des vandales, des Polynésiens, des Algonquins, des barbares, des sauvages, des idiots ont tout aboli sous les brosses du blanchisseur. Et maintenant il y a dans cette corbeille, qui magniquement ornait cette banlieue recueillie, un immense ver solitaire étendu à sécher au soleil, écœurant à en faire verser des larmes. Oh ! la maudite manie qui a symbolisé la propreté dans ces sacrilèges de plafonneurs !

### Le Congrès des Arts décoratifs.

Le Congrès des Arts décoratifs, dont nous avons publié l'intéressant programme, a eu à Paris une session fructueuse. Il a consacré douze séances à l'étude des questions portées à l'ordre du jour et les a résolues dans un sens nettement progressif.

Le Congrès a exprimé le vœu que la manie d'imitation qui pousse notre époque à réduire son art décoratif au pastiche servile des siècles passés fût combattue, découragée autant que possible; que l'Etat s'efforçât de stimuler, par des commandes d'œuvres destinées à la décoration de nos édifices publics, la recherche d'idées, de procédés décoratifs nouveaux; qu'à cet effet un budget spécial fut créé et que la gestion en fût confiée à des hommes de compétence spéciale et éprouvée.

L'administration des Beaux-arts n'a aucun service spécialement affecté à l'art décoratif : le Congrès a demandé que ce service fût créé.

Et il a demandé aussi qu'il fût procédé à l'épuration de certaines parties des musées de France, où le simple « objet de curiosité », dont l'exhibition n'est qu'amusante, tend à occuper souvent la place du véritable objet d'art, qui renseigne et élève le goût.

Enfin le Congrès, devancé d'ailleurs en cela par l'initiative de M. Georges Berger, président de l'Union centrale des Arts décoratifs, a exprimé le vœu que cette société, qui, depuis trente ans, a tant fait pour le développement des industries d'art, admette désormais dans son Conseil des membres choisis parmi les représentants des chambres syndicales, les artistes industriels, etc., dont l'influence, pratiquement exercée, préservera l'Union du danger qu'on a souvent redouté pour elle : le danger de devenir peu à peu (au lieu du grand foyer d'éducation artistique qu'elle entend rester) un simple cénacle d'amateurs.

Le Congrès s'est séparé sur d'aimables allocutions où la parole de MM. Roujon, directeur des Beaux-arts, et G. Berger a été chaudement applaudie.

Les travaux du Congrès vont être prochainement réunis en un volume, dont la rédaction a été confiée au rapporteur général du Congrès, M. Victor Champier.

### PETITE CHRONIQUE

Le Comité de l'inauguration du monument De Coster s'est réuni samedi dernier sous la présidence de M. Leemans, bourgmestre d'Ixelles. Étaient présents : MM. Hector Denis, Charles Potvin, Edmond Picard, Camille Lemonnier, Constantin Meunier, Eugène Smits, Xavier Mellery, Octave Maus, Francis Nautet, Julien Dillens, Léon Du Bois, Henry Maubel, Eugène Demolder, Raymond Nyst, Paul Lacomblez et Fernand Baudoux.

A la demande de M. Potvin, on décida d'adjoindre au Comité MM. Deschanel, Léon Dommartin, Léon Jouret et Charles Samuel.

Divers projets furent proposés ; on s'arrêta au plan d'une céré-

monie simple et touchante : un cortège d'enfants des écoles vêtus de blanc défilera devant le monument en jetant des fleurs et en chantant une ballade de Charles De Coster que mit en musique Léon Jouret. La musique de la Hanse du Vicil-Anvers fera partie du cortège.

Un seul discours sera prononcé : M. Camille Lemonnier a été chargé de le prononcer. Par les soins de l'éditeur Lacomblez, ce discours sera imprimé et distribué gratuitement, à l'issue de la cérémonie.

Le soir, un raout réunira au Musée communal d'Ixel les représentants de toutes les sociétés littéraires du pays et bon nombre d'invités. La salle sera spécialement décorée pour la circonstance et contiendra une exposition de souvenirs se rattachant à l'écrivain : portraits, éditions diverses de ses livres, illustrations inspirées par ceux-ci, etc.

Des orateurs se succéderont à la tribune et liront des extraits des œuvres principales de Charles De Coster pour honorer sa mémoire.

La date de cette fête avait été fixée au 24 courant. Il est probable qu'elle devra être reculée au 15 juillet, l'édification du monument étant loin d'être terminée.

Remis à plusieurs reprises à cause de l'incertitude du temps, le concert du Waux-Hall annoncé avec le concours de M<sup>me</sup> Milcamp a eu lieu mardi dernier et a attiré un nombreux auditoire.

La cantatrice a dit d'une voix bien assise, joliment timbrée, et avec un art parfait de diction divers soli parmi lesquels l'air de *Suzanne* de Paladilhe, un morceau de facture bâti selon les procédés de l'opéra comique de jadis. Elle a obtenu un vif succès.

C'est aujourd'hui dimanche, à 8 heures du soir, qu'aura lieu à Liège, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, l'audition des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> actes de *Tristan et Iseult*, avec le concours de M<sup>lle</sup> Gabrielle Lejeune, M<sup>me</sup> Fick-Wéry, MM. Ernest Van Dyck, Gilibert, Goffoel et de la *Légia*.

Savait-on que le corps de Henri De Braekeleer, l'admirable peintre anversois, mort il y a quelques années, était resté, jusqu'à ce jour, au cimetière de Kiel, à Anvers, pour ainsi dire abandonné, dans la partie commune, sans même une pierre qui désignât à la vénération des passants la tombe du glorieux artiste?

On avait pu espérer que, à défaut de la famille, trop peu fortunée, la ville d'Anvers aurait songé à faire à son illustre enfant une sépulture digne de lui. Mais la ville d'Anvers s'est abstenue...

Les restes de Henri De Braekeleer auraient donc été de plus en plus abandonnés, si des amis, des admirateurs du grand peintre ne s'étaient heureusement trouvés pour réparer cet abandon. Un Bruxellois, dont le dévouement à l'art n'est égalé que par la modestie, — oserions-nous nommer, sans indiscrétion, M. Henri Van Cutsem? — a pris l'initiative d'élever lui-même à l'illustre mort, sur sa tombe, dans la plus belle partie du cimetière de Kiel, un monument à la fois simple et artistique, dont il a confié l'exécution à l'un de nos meilleurs sculpteurs, M. Guillaume Charlier.

L'inauguration — tout intime — de ce monument aura lieu aujourd'hui, à onze heures.

Voici la nomenclature complète des chœurs imposés au prochain concours de Mons (24 et 25 juin) :

DIVISION D'HONNEUR : *Le Rêve*, poésie de F. Bernard, musique de Jean Van den Eeden. — *Harmonies*, poésie de J. Sauvenière, musique de Th. Radoux.

EXCELLENCE (section belge) : *Renouveau*, poésie de Declève, musique de F. Hinnens — IDEM (section étrangère) : *Puissance de la musique*, poésie de Gillet, musique de Vastersavendts.

1<sup>re</sup> DIVISION : *Chanson d'Amour*, poésie de Declève, musique de P. Prys.

2<sup>me</sup> DIVISION : *Gloire au travailleur*, poésie d'Alf. Marlier, musique d'A. Willame.

On nous écrit de Londres : L'élégante et aristocratique *Grafton*

*Gallery* expose actuellement, sous le titre affriolant de *Jolies femmes* (Fair Women), une collection unique de plusieurs centaines de portraits par les maîtres du genre. Dire que toutes les femmes en sont jolies serait certainement donner un fort accroissement à la vérité; mais on peut dire, sans exagération, que la majorité d'entre elles peuvent supporter cette étiquette flatteuse.

Cette collection intéressante, tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique, comprend des portraits signés de ces noms illustres : Holbein, Botticelli, Bordone, Titien, Zuccherro, Franz Hals, Rembrandt, François Clouet, Cornelis Janssen, Paul Véronèse, Rubens, Van Dyck, Zurbaran, Lely, Hogarth, Greuze, Largillière, Vanloo, Boucher, Reynolds, Hoppner, Gainsborough, Romney, Lawrence, M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, David, Rossetti, Leslie, Frederick Leighton, W. Etty, Poynter, Alma Tadema, Calderon, Burne-Jones, Watts, Millais, Sargent, Herkomer, A. Moore, J. Lefebvre, Bouguereau, etc., etc.

On voit que toutes les écoles y sont représentées et c'est là ce qui fait l'intérêt immense de cette si riche et malheureusement temporaire collection de tableaux et miniatures. Il y a aussi d'admirables échantillons de dentelles de tout genre, de rares bibelots, des bijoux d'une valeur énorme, enfin de quoi tenir l'attention éveillée et émerveillée pendant des heures entières d'intense jouissance artistique. J. M.

M. Charles Henry, dans une note présentée à l'Académie par M. Becquerel, expose un artifice expérimental qui lui a permis de démontrer que la pupille se dilate, sous l'influence du cerveau, à l'idée de distances plus ou moins grandes. Cette dilatation pupillaire, d'origine purement psychique, sert à préciser une donnée jusqu'ici inaccessible, l'énergie de la vision mentale des individus. Pour donner un exemple de l'importance de cette nouvelle quantité en optique physiologique, M. Ch. Henry en déduit par le calcul, pour différents yeux, des valeurs de l'aberration de sphéricité, dont la moyenne est rigoureusement identique à la valeur théorique calculée en partant des constantes fondamentales de l'optalmologie. C'est la première fois qu'un facteur purement psychologique sert à calculer une grandeur d'ordre physique.

Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Van Dyck créera à l'Opéra de Paris le rôle de Tristan. Mais *Tristan* ne passera qu'au mois d'avril 1895, l'engagement de M. Van Dyck, à l'Opéra de Vienne, ne le rendant libre qu'à cette époque. D'ici là, au dire des personnes bien informées, la direction de l'Opéra monterait l'*Othello* de Verdi pour lequel le maître italien a consenti à écrire un ballet et qui serait représenté en octobre prochain avec M. Saléza dans le rôle du ténor.

On dit aussi qu'entre *Othello* et *Tristan* prendrait place la *Montagne noire*, paroles et musique de M<sup>me</sup> Augusta Holmès. (*Guide musical.*)

La ville de Hambourg se prépare à ériger un monument à la mémoire de Hans von Bülow.

Un comité s'est constitué pour recueillir les souscriptions qui peuvent être adressées à la Norddeutsche Bank, à Hambourg.

Un autre comité patronne la souscription dans toute l'Allemagne. Nous y lisons les noms d'artistes musiciens tels que Joachim, Weingartner, Eugène d'Albert, Th. Kirchner, Félix Mottl, Richard Strauss et Johannes Brahms; des peintres Adolphe Menzel et Franz von Leinbach; des écrivains Rodenberg, Spielhagen, Klaus Groth, Paul Heyse et de l'illustre savant Helmholtz.

On a vendu dernièrement, à l'Hôtel Drouot, deux tableaux de J.-F. Millet : *L'Été*, qui a été adjugé à 16,500 francs, et *L'Hiver*, qui a atteint 14,000 francs.

Prix de tableaux modernes récemment vendus à l'Hôtel Drouot : *Dessous de bois*, par Théod. Rousseau, 48,500 francs; *Bac*, par Daubigny, 30,600; *Arabes à la fontaine*, par Fromentin, 10,500; *Simoun*, du même, 7,700; *Grand canal à Venise*, par Ziem, 16,500; *Cérémonie religieuse*, par le même, 9,700.

# L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.  
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Paraîtra le 15 juin

chez M. H. LAMERTIN, éditeur

20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS, BRUXELLES

## VILLES MORTES — BRUGES

Onze lithographies originales par Alexandre Hannotiau

HOMMAGE à BRUGES par EMILE VERHAEREN

Tirage limité à 70 exemplaires

Prix de souscription : Edition sur japon, 100 francs. édition sur  
chine, 50 francs, édition ordinaire, 25 francs.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

MADAME SANS-GÈNE. — EMILE GREYSON. *Juffer Daadje et Juffer Doortje*. — LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE NAMUR. — MANIFESTATION EN L'HONNEUR DE GUILLAUME DE GREEF. — LES EXPOSITIONS DE MUNICH. — « TRISTAN ET ISEULT » A LIÈGE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. PETITE CHRONIQUE.

### MADAME SANS-GÈNE

Tout Bruxelles y court! Après le Bruxelles gourmé des premières, c'est le Bruxelles bon enfant des deuxième, troisième, quatrième... : à Paris on a pu compter ainsi jusqu'à la deux-centième. Ces cohues sont attirées par les facteurs les plus divers : Réjane, Napoléon, la maréchale duchesse de Dantzick, les sœurs de l'Empereur, la fortune d'une blanchisseuse, les uniformes épatants du premier Empire (costumes du temps du *Réfectoire*, comme dit un ministre au réjouissant langage), les décolletages à l'antique, Roustan le mamelouk, Fouché le ci-devant prêtre policier. On ne s'y retrouve pas bien (puisqu'il est du Sardou), mais on s'y amuse quand même, quoi qu'on ne s'y émotionne pas. C'est une figuration, une sorte de revue, à la fois militaire et mondaine, un brillant cortège qui défile plutôt qu'une pièce qui se joue. Et on pense vaguement à *la Fille de Madame Angot* d'il y a vingt ans,

aux soldats d'Augereau qui « sont des hommes, des hommes, des hommes », aux conspirateurs (perruque blonde et collet noir), à Clairette, à M<sup>lle</sup> Lange. C'est le côté carnaval qui surnage, le petit côté multicolore de ces terribles temps, le seul que puisse comprendre ce papillonnant Sardou, lui qui y eût rempli vraisemblablement, en sa jeunesse, le rôle de sous-lieutenant de husards ou de page de l'impératrice, en sa maturité celui de chambellan ou de maître à danser. Car pas au delà de l'amusette et du fleuri et de l'intrigue de couloir ou d'alcôve ne va sa conception et des événements et du théâtre; quoique, parfois, comme par hasard et par entrée forcée, surgisse une scène qui semble une déteinte des grands coups ou des grands cris à la Shakespeare : tel le drame nocturne quand Neipperg (il était borgne, ce beau ténébreux) se risque à revenir auprès de Marie-Louise, pour qui il a un amour mal défini, mais qui ressemble à la convoitise d'un palefrenier pour la madame de son maître. D'après la tradition, le susdit borgne ne partagea la couche de sa très noble maîtresse qu'en 1814, quand elle fuyait de Paris, et dès la première étape! César était à Fontainebleau, ayant dans les fatalités de son invraisemblable vie, d'être outrageusement co.. mbattu par ses femmes. Ah! dans le contrat, les coups de hache de Joséphine! C'était un aigle! Et qu'est-ce qu'une pauvre petite femme peut bien faire avec un aigle?

Sardou paraît, en sa manière, proche parent de ces juifs divers qui s'appliquèrent, aux jours bambocheurs du second Empire, à donner dans l'opérette leurs vues bastringueuses sur l'antiquité d'Homère, leurs vues aussi sur divers autres idéaux que respecte notre humanité européenne, facile à l'emballement et aux beaux rêves. Il a regardé le premier Empire et le prodigieux personnage qui, semblable à un mythe solaire, en menait la formidable théorie, par le petit bout de la lorgnette, et il a réduit le tout à sa taille de muscadin et à ses instincts de joueur de fifre. Il n'a rien compris au grandiose surhumain de ce « titan haut de cent coudées » dont Léon Bloy résumait l'énigmatique destinée et l'utilité supérieure en disant : « Jamais homme n'a fait rouler sur le monde un pareil torrent d'héroïsme ! » Ce géant à ce point colossal que le Destin s'est repris à deux fois pour l'abattre, et que trouvant la chute de 1814 insuffisamment dramatique, il l'a corrigée par l'écroulement de Waterloo achevant en sa fournaise cette effarante campagne de quatre jours où cent mille hommes jonchèrent les champs de bataille. Ce Napoléon qui, en 1811, à l'époque choisi par M. Sardou, dramaturge-vaudevilliste, était à une si haute apogée de la puissance et de la gloire (c'était après Wagram, après le mariage qui fit de Bonaparte le neveu par alliance du décapité Louis XVI, après l'arrestation et la soumission du Pape), que tous ceux qui moururent à cette époque partirent avec cette vision dans leurs yeux agonisants que l'Empire durerait toujours ! C'était l'année de la Comète, car les constellations et les astres semblaient conspirer pour intensifier l'éblouissance du règne, et il y eut des courtisans qui proposèrent de débaptiser le superbe Orion, splendeur du ciel, pour le nommer Napoléon !

Sardou a mutilé le despote olympien aux dimensions d'un militaire jaloux, colérique et brutal, empêtré dans un adultère de garnison ; et de toute l'épopée impériale qui laisse en l'esprit l'impression d'un ouragan, aveuglant d'éclairs et retentissant de coups de foudre, il n'a retenu qu'une duchesse de Dantzick de fantaisie (sans analogie avec la lourde et incurable vivandière qu'a clichée l'histoire), souple, fine, intelligente, alerte, spirituelle, réjanesque, au point qu'on se demande comment il est possible qu'une aussi délurée personne n'ait pas réussi, durant les vingt ans qui séparent 1792 de 1811, à s'assimiler le bagage de manières factices et de fadaïses qui constituent le cérémonial des cours, alors que tout le monde autour d'elle s'en est si parfaitement tiré puisque tout ce monde était fait de parvenus, fils de meuniers, fils d'aubergistes, vicaires défroqués, caporaux, huissiers et autres gens de la plèbe.

Mais ne demandons pas à Sardou la vérité historique ou même la vraisemblance la plus vulgaire. Sa spécia-

lité n'est pas là, et son talent non plus. Il est venu au monde théâtral pour démontrer par quels artifices de magie blanche littéraire on peut faire de rien une chose intéressante et coudre ensemble, de manière à leur donner un équilibre miraculeux d'habileté et une harmonie séductrice, les lambeaux et les oripeaux les plus hétéroclites. C'est ajusté, fauflé, collé avec un peu de salive, avec des timbres-poste, avec des fils fragiles, avec des épingles, et pourtant cela tient, au moins l'espace d'une soirée, pendant qu'on écoute sans avoir le loisir de réfléchir et de se reconnaître. On part, on roule, on est emporté, en descentes, en montées, sur une ligne ondulante, comme aux montagnes russes, et on arrive au bout essoufflé, le cœur un peu battant, charmé et pourtant non satisfait, car c'est vraiment trop tarabiscoté et trop fricoté.

Est-ce de l'art tout ça ? Peuh ! Tout au plus de l'art de décorateur, d'amuseur, de faiseur de tours. Ces pièces sont plutôt des charades ou des féeries que de la vie. Elles plaisent et mécontentent. Une mauvaise humeur s'agite en nous de voir un si preste et si débrouillard metteur en scène et de le trouver si superficiel. Il effleure sans jamais pénétrer, il fait des trouvailles charmantes mais rien que des colifichets ; il sautille, en sifflotant, sur les épisodes en n'y laissant pas même une empreinte. C'est un art d'habilleuse, un art de femme, de fleuriste, de modiste piquant des nœuds, des plumes, chiffonnant des fanfreluches et faisant avec des brimborions un chapeau d'une élégance charmante. Rien qui pince, rien qui mord, rien qui tenaille, rien qui aille trouver en nos tréfonds les cordes qui vibrent. Plaisir des yeux et non plaisir des âmes. Et surtout, défaut immense, plaisir sans angoisse !

Soit ! laissons-nous amuser. Il faut des heures pour cela et par conséquent il faut des auteurs, des prestidigitateurs. Secondaires assurément, mais utiles. Ce sont des détenteurs d'arcs. Ils mettent à nos cœurs, parfois trop passionnés, la pédale en sourdine et nous serions injustes en chicanant ces calmeurs d'endolorissement. Gardons nos grandes prédilections pour ceux qui ont le don de remuer en nous les eaux profondes, celles d'où montent les exaltations et les enthousiasmes, celles qui nous donnent l'impression divine de sortir de nous-mêmes pour les vols vers les sommets et les hautes et pures atmosphères. Mais à certains jours de lassitude d'idéal, remercions le gai compagnon qui nous tend sa coupe de petit champagne rosâtre, pétillant et frais, où des chansons semblent dissoutes, qui nous pique dans le nez ou nous chatouille derrière l'oreille.

## EMILE GREYSON

**Juffer Daadje et Juffer Doortje**, mœurs hollandaises; suivi de **Faas Schonck**. Paris, Flammarion, collection des *Auteurs célèbres*, in-8°, 256 pages.

En même temps que le Directeur général à l'Instruction publique, Emile Greyson, prenait sa retraite, son œuvre charmante, *Juffer Daadje et Juffer Doortje*, paraissait à Paris dans la collection des *Auteurs célèbres*. C'était Emile Greyson, fonctionnaire, salué au départ par Emile Greyson, écrivain. La personnalité se dédoublait et, en une cérémonie touchante, silencieuse en sa solennité, les deux entités allaient au devant l'une de l'autre, se tendant les mains, la plus jeune, l'éternelle, l'œuvre artistique, portant des palmes au vieillard, très simple et très noble, quittant le travail avec l'espoir de trouver quelque repos dans les ans encore debout de sa belle vie finissante.

Dans la collection des *Auteurs célèbres* ! répéteront avec étonnement quelques belges, Emile Greyson !

Mais oui, Messieurs, mais oui. Ah ! que nous nous connaissons peu nous-mêmes ! Et quand nous nous connaissons, quel besoin de nous amoindrir plutôt que de nous louer ! Quelle propension au dénigrement, voir à l'outrage. Achetez ce livre, Monsieur, et lisez. Vous saurez promptement pourquoi, à l'étranger, *Juffer Daadje et Juffer Doortje* est classé. Vous serez promptement séduit, empoigné, entraîné par ce récit adorable d'humoristique naïveté, écrit en une langue qui semble un vêtement de mousseline, déroulant quelques épisodes de la vie quotidienne avec une bonhomie incomparable, dégageant de la réalité ce qu'elle contient d'inévitable et doux sentimentalisme, sans recherche, sans effort, de la plume la plus légère et la plus alerte à l'amusement.

A ne pas connaître la nationalité de l'écrivain, on croirait que c'est la parfaite traduction d'une œuvre étrangère. En vérité c'est une expression intense de notre nationalité belge si complexe, si fortement imprégnée de visions septentrionales dans la pensée et les sentiments, alors que l'instrument d'expression, le français, glisse vers le méridion. Nous sommes très aptes en Belgique à saisir et à décrire des mœurs hollandaises, parce que nous en sommes très près, mais surtout parce que nous avons la reculée nécessaire. Nous sommes, à ce point de vue, en quelque sorte des Hollandais sortis d'eux-mêmes et se regardant à courte et bonne distance.

Emile Greyson y a merveilleusement réussi. Ce qu'il y a de candeur naturelle, de prétentions naïvement orgueilleuses, de bonté native, de ton protecteur dans l'âme néerlandaise, pétrie d'isolement géographique, de souvenirs historiques mémorables, de grosses fortunes commerciales accumulées, d'habitudes frioleuses, de propreté géométrique, l'abondance dans l'emploi des *a*, est rendu avec une justesse, une adresse de touche étonnantes, et toujours sans avoir l'air d'y toucher. L'auteur est un pince-sans-rire bienveillant, un accoucheur de petits travers délicatement saisis du bout des doigts et mis en lumière, comme un entomologiste ferait de jolis insectes et de sémillants papillons. Son livre est heureux, joyeux, savoureux, tel qu'un bon régal abondant en nourritures fines relevées par les épices des îles.

Nous l'avons lu, il y a combien d'années ! Ah ! ne citons pas le chiffre de peur de nous effrayer nous-même au calcul de la rapidité avec laquelle fuit le temps dévorateur ! Mais au moins ici il a été impuissant à détruire ! Il fut, comme pour toute belle chose, plutôt confirmateur de beauté et dispensateur de force. L'œuvre

nous a plu davantage. Elle est descendue plus profondément dans nos sensations. Elle a fait vibrer de plus lointaines cordes. Aussi, à notre tour, d'un cœur reconnaissant, apportons-nous cet hommage à l'un de nos écrivains nationaux qui fut toujours trop amoureux de la solitude et du silence pour que le pays sache sa haute et très fière valeur.

## Le Musée archéologique de Namur

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Vous consacrez volontiers des articles aux choses d'art national et vous mettez en relief les mérites particuliers des sites de la Campine ou les documents recueillis dans les vieilles cités de la Flandre. Voici un autre coin de recherches, un coin non plus profondément dans le passé que n'importe quel autre. Il s'agit cette fois d'un musée et de trésors nationaux les plus anciens qui soient.

Une visite que vient de faire à Namur la Société d'anthropologie de Bruxelles m'a permis de constater une fois de plus le haut intérêt que présentent ces collections ; appréciées par les archéologues, elles restent trop peu connues des artistes : elles n'ont, je pense, jamais été étudiées au strict point de vue de l'art pas plus qu'au point de vue de cette philosophie de l'histoire à laquelle on arrive forcément et d'emblée lorsque l'on voit, juxtaposés en quelques mètres courants d'uniformes vitrines, les reliques de vingt siècles. Au Musée de Namur l'impression est peut-être renforcée, chez le visiteur non prévenu, par la misère du local, dallé de pierres, humide, placé en contre-bas du pont de Sambre, mal éclairé. Dans ce cadre médiocre, des hommes de bonne volonté et de science profonde ont patiemment accumulé le produit de toutes les trouvailles faites par eux depuis trente ans ; l'ordonnance des collections, basée sur l'ordre chronologique, est parfaite ; de larges pancartes renseignent avec clarté ; le parcours de l'unique salle d'archéologie suffit pour donner au visiteur la meilleure leçon d'histoire qui se puisse imaginer.

La pointe de l'Entre-Sambre-et-Meuse, que termine la citadelle de Namur, était certes un pays privilégié par l'attrance des souvenirs : le voisinage des cavernes de la Meuse, Chauvaux, Samson, Goyet, Marche-les-Dames, les vestiges de l'âge du renne, attestés par d'innombrables silex encore épars aujourd'hui dans les champs, permettent de reconstituer ici mieux que n'importe où l'époque préhistorique ; les grands monuments de pierre, le dolmen de Jambes, le menhir du plateau de Velaine, les armes de bronze et de fer datant de la période antéromaine viennent dire à quel point nous avons tort de dater invariablement l'histoire de la Belgique de la conquête de César. Mais tout ce qui se rapporte à ces lointaines périodes est loin d'offrir à Namur la même abondance ou le même intérêt que les documents relatifs à la domination romaine ou à la période de l'invasion des Francs. Le musée de Namur est comme une représentation continue de ce drame qui a duré cinq siècles.

Les débris des villas, patiemment reconstitués, font d'abord revivre ce coin de pays tel qu'il était au II<sup>e</sup> siècle, purement romain, très peuplé, sillonné de routes commerciales, jouissant d'une paix si profonde que les habitations les plus riches ne montrent pas trace de clôtures défensives.

Le luxe romain se retrouve partout : dans le confort des appartements, dans les bains, les cuisines et surtout dans les orne-

ments; nombreuses aussi sont les applications de l'art à l'industrie : objets de fonte élégamment moulés, épingles finement ciselées, fresques et mosaïques, tout est romain, et la recherche, le raffinement se traduisent même dans les ustensiles les plus usuels, verres de table ou poteries rustiques. Les monnaies à effigie donnent date certaine à ces objets.

Brusquement, avec l'invasion franque, vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle, cette ère de civilisation se ferme : les riches villas sont mises au pillage, leurs propriétaires se réfugient vers les centres habités; ils cherchent un abri derrière les fortifications de pierre pendant que les envahisseurs, ignorant l'art de bâtir en matériaux durs, campent dans les environs des villas ravagées sans songer même à s'y installer. Tous les détails de cette lutte séculaire sont racontés par les objets recueillis à Eprave, à Spontin, à Furfooz, à Samson. Les armes de fer, les objets d'équipement, tout ce qui sert à la lutte se retrouve dans les habitations et dans les sépultures, mais les jolies statuettes de bronze, les riches émaux ont disparu avec les Romains dépossédés. La comparaison entre les restes recueillis à Eprave et ceux d'Anthée est une page irréfutable d'histoire.

Ainsi le sol a été conquis; les Francs au V<sup>e</sup> siècle ont pris possession du pays de Namur, mais le pays est appauvri et dans les centaines de tombes des cimetières de cette date on ne trouve plus les métaux précieux : la lutte s'affirme encore toujours par la prédominance des couteaux, des haches et des lances; les traditions artistiques se sont perdues; lentement alors un art nouveau prend naissance et des motifs de sculpture décorative originaux se retrouvent par-ci par-là, dans les ornements des fentes et dans de menus objets rappelant des amulettes.

C'est après cette longue période seulement que les premiers indices matériels de l'influence chrétienne se retrouvent : c'est un verre portant l'empreinte de la croix de Constantin, ou encore une série de verroteries enfilées terminées par une croix, qui fait penser à un chapelet; ce sont des monogrammes ou d'autres signes chrétiens : nous voici en pleine époque mérovingienne.

Ainsi, sans le secours d'un livre, sans autre guide que cette leçon de choses fournie par les documents systématiquement classés dans l'ordre chronologique, le Musée de Namur fait défiler devant nous les éléments d'une synthèse historique complète. C'est tout le passé des peuples qui ont habité la province dans les temps anciens que ce musée nous raconte sous la forme la plus suggestive.

Je ne vous étonnerai pas en ajoutant que le Musée de Namur, comme toute œuvre originale et forte, a eu ses détracteurs; il lutte encore aujourd'hui contre l'indifférence des pouvoirs publics.

Car — le détail vaut la peine d'être noté — il est dû à l'initiative de quelques hommes d'élite; leur œuvre est superbe; il est bon de le dire à tous.

Bruxelles, 11 juin 1894.

P. H.

## Manifestation en l'honneur de Guillaume De Greef

### LES LIVRES EN BELGIQUE

Voici un mode nouveau d'honorer un homme.

On connaît le vieux procédé : l'offre de son portrait ou de son buste par un artiste médiocre, la plupart du temps une de ces horreurs encombrantes qui déshonorent une maison et ridicu-

lisent une personnalité. A quelques exceptions près, c'est une lamentable aventure.

Cette fois, une inspiration vraiment heureuse : Offrir à celui qu'il s'agit de remercier L'ÉDITION D'UN DE SES LIVRES! c'est à-dire ajouter à la haute pensée de bienfait social qui le lui a fait écrire, cet autre service rendu à la généralité : le répandre.

Que de fois l'écrivain, le penseur doit reculer devant les frais de la publication, car nul n'ignore combien notre public est parcimonieux quand il s'agit de dépenser le prix d'un livre. Il aime qu'on le lui donne, il aime à l'emprunter, il aime à le lire : mais le payer, déboursier la bagatelle nécessaire qu'on gaspille si aisément en bocks, en cigares, en alcazars, il hésite. Oui, il hésite, quoique ce ne soit pas même le prix d'un fauteuil au théâtre, le prix d'une course un peu longue en voiture. Les œuvres de nos écrivains acquièrent chez nous la notoriété ou la gloire sans qu'on vende plus que quelques douzaines d'exemplaires; ces quelques douzaines circulent à l'infini entre des mains qui n'ouvrent pas leur porte-monnaie. Et finalement l'auteur, devenu célèbre, reste seul chargé de la presque totalité de la dépense qu'il a fallu faire pour l'impression.

Ce singulier et déplorable travers se corrigera. Déjà on parle d'une association (sans président, sans comité, sans tout l'habituel trimberlin dont l'inutilité et le caractère gêneur apparaissent de plus en plus) dont les membres s'engageraient à souscrire à toute nouvelle œuvre littéraire belge qui serait choisie par un unique délégué. On assure que M. Buls, toujours très bon initiateur dans le domaine des arts, s'en ferait le promoteur, et il y aurait lieu de l'en louer sans réserve.

En attendant, il faut aussi applaudir au mode adopté pour la manifestation De Greef. La chose et l'homme en valent la peine.

Comme le dit une circulaire, tous ceux, qui depuis quelques années ont suivi de près les évolutions de la Pensée en Belgique, savent qu'il est peu d'esprits qui fassent autant d'honneur à notre pays que ce grand et modeste savant. Aussi est-ce pénétrés de ce qu'ils lui doivent que les anciens élèves de ce professeur, aimé entre tous, ont résolu d'honorer en lui, non seulement l'homme qui a su conquérir les sympathies, tant par la simplicité de son caractère que par la fermeté de ses convictions, mais aussi le professeur dont l'enseignement hautement scientifique et si fécond a laissé, chez ceux qui l'ont reçu, une ineffaçable empreinte. Ses anciens élèves ont décidé de faire appel à ceux qui aiment et admirent Guillaume De Greef ou qui partagent ses opinions scientifiques quelles que soient d'ailleurs leurs sympathies politiques, pour lui offrir l'édition d'une de ses œuvres. Les adhésions doivent être envoyées à M. Louis De Brouckere, avenue Louise, 171, à Bruxelles, qui, avec M. l'ingénieur E. Koettlitz, est à la tête de ce mouvement, nouvelle leçon aux malheureux aveugles et réactionnaires personnages qui ont jugé à propos d'exclure Guillaume De Greef de l'Université libre.

## LES EXPOSITIONS DE MUNICH

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Vous les avez vus et revus déjà — aux Champs-Élysées, à Bruxelles, à Gand, à Liège — les toujours mêmes cadres dorés autour des toujours identiques bonshommes échappés du « grand théâtre historique » d'une foire quelconque. Ils sont venus en nombre, comme il convient, à la grande *Exposition d'œuvres d'art de toutes les nations*. Oh, l'emphase de ce titre!

Des locaux spacieux, bien éclairés, bien disposés. A beaucoup de points de vue le *Glaspalast* me semble réaliser l'idéal de la salle d'exposition, et en y pénétrant je n'ai pas failli au devoir de mentales jérémiades en songeant à nos piètres locaux de Flandre et de Wallonie.

Tristesse brève ! En Belgique nous n'avons pas de locaux, mais nous avons des artistes. Et cherchez-en ici ?

Avoir vu le Salon de *la Libre Esthétique* — et devoir contempler le présent déballage d'antédiluviennes horreurs ! Il me semble tout à coup revivre en des temps que je croyais si loin, — en cette première moitié du siècle où fleurissait l'innommable école de Düsseldorf. Et encore, Deger, Müller et ceux de leur bande seraient bien modernes ici : on peint à la Kaulbach, à la Mackart, à la Piloty même !

Comme un fou, j'ai parcouru les interminables salles où s'étalent plusieurs milliers de tourtes. Quelques Anglais, (la plupart des envois anglais et français ne sont pas arrivés) tranchent un peu sur la monotonie ennuyeuse de la plus ennuyeuse peinture d'histoire. Stott a de remarquables essais, un peu flous, peut-être, mais avec de belles intentions décoratives. De-ci de-là quelques joyeux effets de couleurs ; on s'approche : de lourdes et mala droites tentatives d'impressionnisme, rien. Rien, rien ! Pas un espoir, pas une promesse !

De la peinture de Vondervottémitiss !

Assez joli aspect, de loin, le groupe blanc et bariolé des sculptures. N'approchez pas ! Ici plus qu'ailleurs M. H. Vande Velde se conviendrait de la fin proche et nécessaire du tableau et de la statue.

Triste, découragé, j'allais fuir ce hall aux croûtes, quand — oh la joyeuse surprise ! — me voilà dans les deux salles spécialement affectées à l'envoi de Franz Lenbach. On peut ici se faire une idée d'ensemble du prodigieux talent de ce maître ; je lui consacrerai prochainement une étude spéciale. Aujourd'hui, j'ai hâte de fuir le mauvais lieu où il expose !

\*\*\*

Tout autre l'aspect de la petite exposition de ceux qui, il y a deux ans, se sont séparés des écœurants bonzes du *Glaspalast* pour se constituer en petite société très indépendante, très anxieuse de nouveau et pleine de bonne volonté. Cela pour expliquer le pourquoi du titre de *Sécession* qu'a pris la nouvelle Société.

Dès l'entrée, de joyeuses symphonies de couleurs vous charment. On se croirait si loin des hideurs du *Glaspalast* !

Les plus modernes d'ici s'essaient à l'impressionnisme. Et, disons-le tout de suite, leurs efforts sont assez malheureux. La finesse de touche, l'exquise vision des plus fines nuances, le goût, le délicieux goût d'un Pissarro, d'un Donnay, d'un Van Rysselberghe, ne cherchez rien de tout cela ici.

L'Allemand, du reste (et ceci peut s'appliquer même aux maîtres de Cologne), a peu le don de la couleur. Le seul Ulrich Apt ne suffit pas à infirmer cette assertion.

Les réellement forts d'entre les modernes semblent bien se rendre compte de cette infériorité : ils s'abstiennent d'un art qui n'est pas dans leurs moyens. Et cette intelligente abstention explique la générale médiocrité des présents essais d'impressionnisme.

Uhde, Keller, Stuck, Samberger ne rehaussent que de quelques tons très apâlis leur puissant dessin. Le noir-brun et le blanc-jaune composent à peu près toute la palette de Samberger et de Stuck, avec pourtant, chez ce dernier, de parfois étranges reflets

verts-glaucques, électriques. Un peu plus variée la palette d'Uhde et surtout de Keller, mais pas assez pour qu'en leurs œuvres la couleur sorte de son rôle secondaire.

Franz Stuck expose une immense toile : *La Guerre*, qui révolutionne tout Munich. On découvre en Stuck un grand artiste, ce qu'on aurait pu faire depuis longtemps, car *la Guerre* est, malgré l'enthousiasme des critiques d'ici, la plus mauvaise œuvre qu'il ait faite depuis longtemps.

Un homme nu, au corps molasse et flasque, traverse, sur un cheval morne, un champ de cadavres tordus. L'homme et le cheval ne sont qu'une mauvaise copie de *l'Aventurier* de Max Klinger. L'idée aussi est la même dans *l'Aventurier*. Stuck a remplacé par une jonchée de cadavres les quelques ossements qu'avec plus de goût Klinger a éparpillés sous les sabots du cheval qui porte son héros. Une œuvre de Stuck ne saurait être complètement nulle. Aussi nous trouvons ici quelques parties fort bien venues ; quelques-uns des corps foulés par le héros sinistre de *la Guerre* sont de superbes morceaux de peinture.

Quelques têtes de femmes, très vivantes, très fouillées, d'une singulière coloration grise et glauque, complètent l'envoi de Stuck, qui est certes l'artiste le plus talentueux, mais aussi le plus tristement inégal parmi les jeunes de l'Allemagne actuelle.

Samberger expose un portrait d'homme d'une étrange vie songeuse et intérieure. Sa *Voyante*, hallucinante, terrible et comme supra-terrestre, est un chef-d'œuvre d'une étonnante force de pénétration et je ne connais pas de peintre qui ait une plus aiguë vision de psychologie que Samberger.

Les envois d'Uhde et de Keller ne nous apprennent rien de neuf sur ces deux maîtres. Avec quelques variantes Uhde refait le même beau tableau moderne, avec, on ne sait trop pourquoi, un titre biblique.

De Keller un *Crucifiement et Clair de lune* (une femme crucifiée dans un effet de lune). La première des deux œuvres a d'intenses effets de désolation et de souffrance. *Clair de lune* est d'un goût trop... trop quoi donc ? pour qu'il puisse nous plaire. Le corps de femme est exagéré de relief et touche au trompe-l'œil. Mais pourquoi faire un grief à un maître de haute valeur d'une œuvre inférieure, puisque nous voyons, au *Glaspalast*, Arnold Böcklin lui-même, vaincu par l'atmosphère ambiante sans doute, nous exhiber une chose absolument mauvaise (*Combat de Cimbres*).

A la *Sécession* Böcklin prend brillamment sa revanche. Son envoi est absolument merveilleux et nous nous y arrêterions longtemps si nous n'espérions lui consacrer bientôt une étude complète et détaillée.

En citer d'autres ? La plupart des étrangers ne sont pas arrivés encore : deux salles entières sont réservées à la France.

Nous voudrions parler de l'envoi de M. Fernand Khnopff. Il a une série de six dessins étonnants et qu'on admire beaucoup ici. Mais vous en avez vu déjà une partie à *la Libre Esthétique*, et puis, ce serait prétentieux de vouloir, du fond de la Bavière, ce paradis du houblon, renseigner les Bruxellois sur un de leurs plus admirables artistes. Il ne sera pas inutile pourtant de dire que dans notre Musée des modernes se trouve, en bonne place, une œuvre du jeune maître, qui oncques sans doute ne connut semblable honneur en Belgique.

PAUL GÉRARDY.

### « Tristan et Iseult » à Liège.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Il est des impressions d'art si vives, si pénétrantes qu'elles enraient toute faculté d'analyse. Elles absorbent l'être entier. C'est une prise de possession telle que la personnalité de celui qui la subit s'éteint; il semble qu'elle se fonde dans l'impression ressentie. Et quand s'efface la cause qui l'a produite, elle vous laisse inapte encore à toute autre sensation, comme anéanti; à grand-peine on se ressaisit.

Cette sensation, je l'ai éprouvée dimanche à l'audition de *Tristan et Iseult*. Il m'en est restée la conviction que ce drame — enveloppante symphonie enflammée de toutes les instinctives ardeurs de l'homme et marquée de la vertigineuse envolée de l'âme d'un penseur — était l'expression la plus puissante et à la fois la plus humaine et la plus élevée de la passion.

Présenter *Tristan et Iseult* en dehors de son cadre, sans la magie du décor et de l'action scénique, à un public en grande partie non initié, était une entreprise hardie. Il fallait, pour y réussir, donner de l'œuvre une claire et vivante interprétation. M. Sylvain Dupuis n'y a pas manqué et l'accueil fut enthousiaste. Son opiniâtreté, sa robuste conviction ont triomphé des grosses difficultés d'une pareille exécution. Il a dirigé avec une réelle maîtrise, faisant preuve d'une connaissance et d'une compréhension profondes de l'œuvre. L'artiste délicat et ému qui est en lui s'est pleinement révélé; c'est lui autant que le musicien travailleur et savant que nous applaudissons. Ce nous est une joie d'enregistrer son succès et de constater les progrès réalisés par son orchestre.

Cet orchestre a gagné de la souplesse, il a de la retenue et parvient à nuancer sans rudesse; les rythmes sont mieux dessinés, et chaque musicien abdiquant sa personnalité, une plus grande homogénéité en résulte. Des ovations répétées et vibrantes qui ont dimanche salué le chef qui l'a formé et conduit à la victoire, il peut revendiquer sa part.

M. Ernest Van Dyck chantait Tristan, et de quel accent et avec quelle autorité! Quelle minutieuse étude du rôle! Pas une phrase qui n'ait été l'objet d'un examen particulier, à chacune son intonation spéciale, sa valeur précise, rien n'est dans l'ombre et cependant de cette multiplicité de détails et d'expressions se dégage en un vif relief une figure bien nette et parfaitement harmonieuse. On pressent les gestes, les attitudes, les jeux de physionomie qu'il prêterait à Tristan s'il le jouait, bien qu'il chante avec une rigoureuse sobriété. La fièvre tristes, l'amertume, l'exaltation, l'extase sont marqués de traits sûrs; sa tendresse a d'infinies douceurs.

Il faut, pour ne point pâler à côté de Van Dyck, déployer un considérable talent. M. Gilibert, du Théâtre de la Monnaie, a eu ce rare mérite; de sa voix ample et chaude, de sa ferme diction, il a chanté avec une mâle vigueur le rôle de Kourwenal et avec une émotion communicative la douloureuse tirade du roi Marke à la fin du second acte. M<sup>lle</sup> Gabrielle Lejeune a droit aussi à des éloges; sa tâche était périlleuse, elle a tenu vaillamment au second acte sa partie aux côtés de M. Van Dyck. Sans qu'elle puisse prétendre à représenter Iseult qui n'est point dans ses moyens, elle indique intelligemment le personnage et chante non sans goût. Joyeusement les chœurs de *la Légia*, avec de belles sonorités, ont lancé les

cris d'allégresse des matelots. Et sur de rete tissantes acclamations MM. Sylvain Dupuis et Vandenschilde ont clos la série annuelle de leurs concerts.

### CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Voici la date des concours du Conservatoire, dont l'ouverture a eu lieu hier :

Lundi 18 juin, à 9 h. Saxophone, trompette. — A 3 h. Cor, trombone.

Mercredi 20, à 9 h. Basson, clarinette. — A 3 h. Haut-bois, flûte.

Vendredi 22, à 9 h. Contrebasse, alto. — A 3 h. Violoncelle.

Lundi 25, à 9 h. Musique de chambre avec piano.

Mercredi 27, à 3 h. Orgue.

Vendredi 29, à 2 h. Piano (demoiselles). Prix Laure Van Cutsem.

Samedi 30, à 2 h. Piano (hommes).

Lundi 2 juillet, à 8 1/2 h. et à 2 h. Violon.

Mardi 3, à 9 h. et à 2 h. Violon.

Mercredi 4, à 3 h. Harpe.

Vendredi 6, à 10 h. Chant théâtral (hommes). — A 2 h. Chant (demoiselles). Duos de chambre.

Vendredi 13, à 2 h. Tragédie et comédie.

Le concert traditionnel, qui a servi d'ouverture, a mis en ligne la classe d'ensemble vocal (professeurs MM. Bauwens et Soubre), la classe préparatoire de chant choral (professeur M. Jouret), les classes d'ensemble instrumental (professeurs MM. Colyns, Agniez et Van Dam).

On a particulièrement apprécié les *Noëls anciens*, harmonisés à quatre voix mixtes par M. Gevaert, et *l'Étoile du soir*, chœur à trois voix de femmes avec solo par M. Franz Servais, œuvre qui fut chantée il y a deux ans aux concerts XX. Très bon ensemble orchestral dans la symphonie en *ut* de Mozart et les *Danses villageoises* de Grétry.

### PETITE CHRONIQUE

La Société anonyme *L'Art*, qui ouvrira au premier jour ses galeries d'exposition rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, 6, à Bruxelles, met en souscription trois superbes gravures à l'eau-forte exécutées par Louis Le Nain d'après Rubens :

1<sup>o</sup> Le portrait d'Hélène Fourment (ou *la Femme à la fourrure*). — Musée du Belvédère, à Vienne;

2<sup>o</sup> *L'Enlèvement des filles de Leucippe par les Dioscures*. — Pinacothèque de Munich;

3<sup>o</sup> *L'Idylle* (Rubens en berger, sa femme en bergère). — Pinacothèque de Munich.

Il ne sera tiré de chacune de ces œuvres que quarante épreuves numérotées, outre les états et quelques épreuves de remarque dont le nombre est mentionné dans une circulaire spéciale.

Quelle que soit la quantité de demandes, le chiffre de quarante ne sera pas dépassé et les amateurs seront inscrits dans l'ordre de réception de leurs bulletins ou demandes. Quand le nombre susmentionné sera atteint, les planches seront détruites ou coupées en autant de parties qu'il y aura de souscripteurs.

Le prix de souscription est, pour chacune des planches, de 200 francs. Adresser les demandes à la Société anonyme *L'Art*, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, 6, Bruxelles.

La sculpture chryso-éléphantine, à laquelle nous avons consacré

une étude (1), obtient à Anvers un vif succès. Dès le jour de l'ouverture de la section congolaise, trois des œuvres exposées ont été acquises : *La Fortune* de Ch. Samuel, la *Minerve* de J. Dillens et la *Vierge de Nazareth* de De Tombay. D'autre part, le comité de l'Exposition a acheté, pour la tombola, la *Méduse* de Vinçotte, la *Toilette* de Van Beurden et le vase en ivoire et argent de M. Wolfers.

On a inauguré dimanche dernier, au cimetière du Kiel, à Anvers, le monument élevé par M. Henri Van Cutsem à la mémoire d'Henri De Braekeleer. Cérémonie tout intime, à laquelle n'assistèrent qu'une quinzaine de personnes. Le monument composé par M. Guillaume Charlier est d'une extrême simplicité ; c'est un monolithe en grès bleu, de forme rectangulaire, que du lierre encadre de verdure métallique ; sur la surface plane du grès l'artiste a disposé une gerbe de fleurs, une palette, une palme, des coquelicots et des chardons. Sur un des rubans qui nouent la gerbe se lit l'inscription : « A Henri De Braekeleer, son admirateur et ami Henri Van Cutsem. »

M. Lugné-Poe et ses camarades du Théâtre de l'Œuvre donneront vendredi prochain, au Théâtre du Parc, avec le concours de M. Ramcau et de M<sup>me</sup> Lucienne Dorsy, du Théâtre de l'Odéon, une seule représentation de la *Gardiennne*, poème en un acte d'Henri de Régnier, et de *Créanciers*, tragi-comédie de Strindberg (traduction de Georges Loiseau).

Cette représentation sera précédée d'une causerie sur le Théâtre de l'Œuvre, son passé et ses tendances, par M. Edmond Picard.

Les artistes qui fréquentent le cercle d'escrime *Arte et Marte* apprendront avec plaisir que leur excellent professeur, M. Raymond Delhaise, vient d'être nommé maître d'armes de S. A. R. Mgr le prince Albert. C'est là une distinction méritée, M. Delhaise ayant conquis, comme tireur et comme démonstrateur, l'une des premières places dans notre école d'escrime nationale.

La *Société coopérative artistique* se propose d'organiser une Exposition-Tombola pour laquelle elle fait appel au concours de tous ses membres. Chacun d'eux pourra exposer quatre œuvres d'art. Celles-ci, de même que les dons, qui seront encadrés par les soins et aux frais de la *Société coopérative artistique*, seront exposées en bloc et à la rampe, en partie du moins. Le Comité de placement n'aura à refuser aucun envoi. Les artistes exposeront sous leur responsabilité personnelle. Ils pourront indiquer les toiles qu'ils désirent voir figurer à la cimaise et auront le droit d'en avoir au moins trois. L'ordre des placements sera déterminé par un tirage au sort.

Des démarches sont faites pour obtenir l'autorisation nécessaire et la disposition des locaux du Musée.

Le Gouvernement vient d'acquérir, pour le Musée d'Anvers, quatre des aquarelles figurant au Salon de la Société royale belge des Aquarellistes, savoir : un paysage de Binjé, une vue de Hollande de Cassiers, la *Liseuse* de Staquet et un paysage d'Uytterschaut.

Voici la composition définitive du jury, section des Beaux-Arts, à l'Exposition belge de Genève :

*Peinture* : MM. Albert Ciamberlani, Jean de la Hoese, Jean Delville. *Sculpture* : M. Jules Lagae. *Gravure, aquarelle, etc.* : M. Amédée Lynen.

La *Société des Aquafortistes belges* vient de procéder au jugement de son cinquième concours annuel.

Quatorze planches ont été admises pour l'album :

Henri Meunier : *Paysage*. — Ch. Bernier : *Portrait de Rodin*. — Omer Coppens : *Gros temps*. — Clément Benoit : *Tête de lion*. — Demol : *Grès allemand XVII<sup>e</sup> siècle*. — Georges Monteny : *Antichambre*, d'après Camille Van Camp. — G. Rassenfosse : *Eva*. — René Van Bastelaer : *Bords de la Meuse*. — M<sup>me</sup> Destrée-Danse : *Tête de vierge folle*. — Paul Craps : *Tête*, d'après Agnolo Gaddi. — Eugène Lucq : *Baudet*, d'après de Haas. — M. Cantineau : *Temple protestant*. — Alf. Duriaux : *Marie-*

(1) Voir notre numéro du 3 juin.

*Louise*, d'après Prud'hon. — Fl. Buyck : *Marine*, d'après Van-develde le jeune.

Une prime de 100 francs a été attribuée à MM. Meunier, Bernier, Coppens et Cl. Benoit. Une prime de 50 francs à MM. Demol et Monteny.

Une prime de 100 francs a été attribuée à MM. Craco pour des lettrines, des culs-de-lampe et un entête de chapitre.

Un nouveau concours de lettrines, culs-de-lampe, etc. est ouvert en ce moment aux conditions du précédent concours ; dernier délai d'envoi des œuvres : le 15 octobre prochain.

Les exemplaires de la gravure à l'eau-forte de M. Bernier, d'après le tableau de M. Struys, *La Visite au malade*, et destinés à servir de prime aux détenteurs d'une série complète de 10 billets de la tombola de l'Exposition triennale des Beaux-Arts de Bruxelles (1893), sont à la disposition des ayants droit au secrétariat du Musée moderne, rue du Musée, 1.

Chaque exemplaire pourra être retiré contre remise d'une série complète de 10 billets.

Les fêtes musicales de l'exposition d'Anvers, d'après *l'Indépendance* :

A la fin du mois de juin, festival réservé à la musique allemande, sous la direction du célèbre maître de chapelle Mottl, avec le concours de M. Ernest Van Dyck.

Au mois de juillet, festival français avec la collaboration de MM. Emmanuel Chabrier, Vincent d'Indy, Alfred Bruneau, Charpentier, etc.

M. Noté et M<sup>me</sup> Hervé, de l'Opéra de Paris, ainsi que M<sup>me</sup> Sybill Sanderson, la créatrice de *Phryné* à l'Opéra-Comique, se feront entendre pendant le mois d'août.

A la fin d'août, festival russe. Enfin, un festival en trois journées sera consacré aux œuvres des auteurs belges : Peter Benoit, Hubert, Blockx, Van den Eeden, etc.

Nous apprenons à regret la mort de M. Charles Tschagggeny, artiste peintre, membre effectif du corps académique de l'Académie d'Anvers, décédé à Saint-Josse-ten-Noode, le 12 juin, à l'âge de 79 ans.

M. Tschagggeny s'était adonné à la peinture des animaux et spécialement des chevaux. Un tableau de lui, *La Diligence des Ardennes*, figure au Musée de Bruxelles.

Le défunt était le père du peintre Frédéric Tschagggeny, auquel nous présentons nos sincères condoléances.

Un grand concours de peinture sera ouvert, cette année, entre les élèves et les anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, âgés de moins de trente ans, et qui ont obtenu une distinction (prix ou accessit) dans les concours des classes supérieures.

Le prix consiste en une somme de 1,000 francs. Le concours commencera le 5 juillet prochain. Les inscriptions se feront au secrétariat de l'Académie, rue du Midi, le jeudi 28 juin, de 8 à 10 heures du matin.

Un groupe d'amateurs, déplorant que le célèbre peintre anglais W. Turner ne soit pas représenté au Louvre, ont formé le projet, au moment où un superbe tableau du maître allait passer en Amérique, de s'en rendre possesseur, de l'exposer et d'ouvrir une souscription dans le but de le voir entrer au Musée national.

Ce tableau est acquis pour la somme de deux cent mille francs. Il sera exposé dans la galerie de M. Sedelmeyer.

Pour donner un attrait plus considérable à l'exposition, on réunira autour de ce tableau une trentaine d'œuvres de l'école anglaise, peu connue en France.

Le prix des entrées sera versé à la souscription ; chaque reçu sera donné sur une reproduction du tableau de Turner portant ces mots : *Reçu de M... la somme de .. comme souscription pour l'achat du tableau de Turner destiné au Louvre.*

Si la souscription n'est pas couverte, les sommes versées seront intégralement rendues et le prix des entrées donné à une œuvre de bienfaisance désignée par les amateurs.

L'Administration des Beaux-Arts vient de s'inscrire pour 25,000 francs.

# L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
*L'Argus lit 5,000 journaux par jour.*

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums **ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
*du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

**LA REVUE BLANCHE** paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LE THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. — LES BEAUX-ARTS A LA CHAMBRE. — QUELQUES LIVRES. *Charles de Coster*. Sa biographie. *Lettres à Elisa*, par Ch. Potvin. *Ibis*, par Paul Leclercq. *Document sur l'impuissance d'aimer*, par Jean de Tinan. *Floriane et Persigant*, par F. Hérol. *Les Préludes tristes*, par Yebel. *Petite collection « à la Sphinx »*. — LA SCULPTURE D'IVOIRE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — EDOUARD MANET. — PETITE CHRONIQUE.

### LE THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

Il fut de nouveau à Bruxelles cette semaine, conduit par Ligné-Poe, son vaillant capitaine. Fidèle à son titre il joua « la Belle Œuvre ». Telle, en effet, LA GARDIENNE, l'admirable poème, aux phrases musicales, de Henri de Régnier, déroulant ses mélodies harmonieuses et sonores, pareilles à de lointaines sonneries de cloches épandant leurs vibrations dans une pure et calme atmosphère, leurs vibrations mélancoliques et oratoires et déprécatives. « Quand les cloches sonnent est-ce qu'elles prient? » interroge la théologie. — Telle aussi cette tragi-comédie au vitriol, CRÉANCIERS, du troisième Scandinave mis en scène par les chercheurs et les découvreurs de neuf angoissant : Strindberg, — mordant de son engrenage impitoyable et déchiquetant la psychologie féminine, avec, sur la portée supérieure

de ce cahier de musique, l'air léger, sautillant, tout en chanterelle, des causeries, des caquetages, des vanités, des sottises de la femme quelle qu'elle soit, et sur la portée inférieure, l'air tragique, lourd et sombre des lois profondes, cruelles, irrésistibles, qui la poussent, la mènent, l'entraînent, bouchon livré à la vague, sans qu'elle en ait conscience, et lui font accomplir les terribles horreurs qui martyrisent l'homme, son compagnon, surtout quand c'est le compagnon de toutes les heures, le mari.

Notre public devient de plus en plus attentif à ces tentatives si consciencieuses et qui élargissent ses horizons. La salle de vendredi n'avait plus rien de l'attitude gouailleuse qui déshonora les premières représentations du Théâtre Libre d'Antoine (souvenez-vous des saletés commises par le beau monde et la critique en titre lors de *la Puissance des ténèbres*). Il y a notamment à ce qu'on nomme « les petites places » une belle et vaillante phalange de jeunes gens, enthousiastes, dont le conférencier qui ouvrit la séance a pu dire : « Je vois vos yeux clairs plein d'éclairs; c'est en vous que l'art nouveau place ses espérances; c'est parmi vous, on peut le prophétiser, que sont les hommes qui, dans l'avenir, loin des décors de carton et de toile, loin des rêves, joueront sur la scène redoutable de la vie, les vrais drames par lesquels sont conquises la Vérité et la Justice. » Quel reconfortant spectacle que celui de cette jeunesse, débou-

dante de courage, de bonne volonté et de foi ! Avec elle et devant elle on peut tout risquer. Pour elle on est prêt à tout vouloir, à tout exécuter. Ah ! qu'elle soit toujours, et chaque fois plus nombreuse, à ces solennités où s'exposent ceux qui croient que parmi toutes les forces sociales l'Art est la plus noble et la plus puissante. Leur présence suffit à contenir les malheureux qui croient que leur mission est d'entraver tout ce qui marche, tout ce qui vit, tout ce qui veut respirer. Pareille à Phœbus-Apollon dardant ses traits sur le serpent Python, elle tue le monstre, malgré ses rugissements et ses feux et ses fumées et ses ricanements.

L'Œuvre nous reviendra l'an prochain avec des spectacles nouveaux. Ce sera *le Roi Lear*, de Shakespeare l'impérissable, ce sera *le Prométhée enchaîné* d'Eschyle, et *l'Electre* ; ce sera *Laurenzaccio* d'Alfred de Musset. Eclectisme vaste embrassant le cours entier des temps ; s'emparant de « la Belle Œuvre » partout où elle resplendit. Quel devoir s'impose à nous de soutenir ces efforts si désintéressés. Car Lugué-Poe et ses amis, Camille Mauclair et Edouard Vuillard, commencèrent sans un sou vaillant et le métier qu'ils font n'enrichit personne. Ils sont de l'immense bataillon de ceux pour qui les trois quarts de la vie sont travail gratuit, travail d'emballage, travail de misère, mais aussi travail d'honneur. C'est la sainte cohorte ! car que deviendrait le monde si tous les actes qui ne rapportent rien, l'infinie multitude des actes qui ne rapportent rien, cessaient tout à coup : l'Humanité croulerait ! Et penser qu'il y a pourtant de misérables égoïstes pour qui toute activité sans salaire, et surtout sans salaire disproportionné et ravageur, paraît duperie et qui ne bougent que lorsque devant leur navigation de forbans et d'écumeurs brille le feu empesté du gain.

Pas de profits, donc ! Mieux que cela : les outrages à foison ! Car la presse est à la solde de la routine et de l'argent. Heureusement que, par une magie de justice et d'ironie, tout ce qu'elle attaque triomphe, tout ce qu'elle vilipende grandit. C'est un pronostic de succès et de bonheur que de l'avoir contre soi. Et c'est logique, puisque servante de l'égoïsme enrichi elle n'exprime que ce qui meurt. Aussi quand on entend « la haute critique » et les gas-de-lettres évacuer leurs habituelles turpitudes, ces vers tintent en la mémoire :

... Soyez les bienvenus, outrages !

C'est pour vous obtenir, injures, fureurs, rages,  
Que nous, les défenseurs du beau, nous souffrirons,  
La gloire la plus haute étant faite d'affronts !

Laissez dire, a récemment clamé Maurice Barrès. Il s'établit entre ces messieurs et le public un tel désaccord que leur enterrement même en est compromis !

## LES BEAUX-ARTS A LA CHAMBRE

Les revendications pour l'Art vont trouver à la Chambre d'éloquents défenseurs ; on dirait que c'est une véritable campagne entreprise, car après le remarquable discours de M. Buls lors de la discussion du budget des beaux-arts, voici aujourd'hui des paroles de M. Delbeke qui méritent toutes nos louanges.

S'inspirant d'une devise qui paraît devoir obtenir une réalisation prochaine — le Beau et l'Utile — le député anversois vient de réclamer pour nos sculpteurs le privilège de faire les nouveaux types monétaires. Idée bien curieuse et belle entre toutes. Qui de nous n'a pas admiré, presque avec convoitise même, des collections de médailles, où l'âpre et dur métal rendu docile sous la volonté de l'artiste s'enrichissait de sculptures divines ? N'avons-nous pas tous tressailli devant la pureté d'un profil de telle effigie antique, si charmeresse à notre œil qui s'en délectait amoureuxment ?

Le discours de M. Delbeke nous remet en mémoire une importante conférence du poète anglais William Morris publiée l'an dernier dans la *Société nouvelle*. Dans cette brillante causerie l'artiste annonçait une renaissance des arts mineurs qui serait éducatrice de nos goûts et donnerait aux moindres objets pratiques un caractère de beauté. Acceptons-en l'augure.

Nous ne pouvons mieux faire que de mettre sous les yeux de nos artistes une partie du discours de M. Delbeke et de joindre nos désirs aux siens pour voir réaliser sa proposition si artistique et si curieuse.

Voici un extrait du discours de M. Delbeke :

M. DELBEKE. — Je voudrais dire quelques mots dans un autre ordre d'idées, bien qu'il s'agisse encore de monnaie. Je veux parler de la frappe.

Il ne faut pas abandonner le choix du coin monétaire à l'indifférence, aux désirs d'économie d'un entrepreneur.

M. DE SMET DE NAEVER, ministre des finances. — Il n'est pas question de cela.

M. DELBEKE. — Il n'est pas question de cela ! me dit l'honorable ministre des finances.

Je suis bien aise de l'entendre dire devant la Chambre. Et j'en suis d'autant plus heureux que, à mon avis, il n'y a pas moyen de conserver plus longtemps le type monétaire que nous avons en Belgique.

S'il y a une chose laide, plate, mal conçue, en style pompier, c'est notre monnaie ! Il faut bien le dire, en Europe et dans les autres parties du monde les types monétaires ne sont pas bien beaux ; mais, en fait de vulgarité, c'est certainement la monnaie de notre chère patrie qui remporte la palme.

Eh bien, nous vivons dans un pays qui est grand dans l'histoire surtout par son passé artistique, où, de nos jours encore, existe un mouvement d'art très vivace, plus intense assurément que partout ailleurs. Un tel pays se doit à lui-même de donner une valeur d'art à toutes ses estampilles officielles. J'avais l'intention de développer ces considérations lors de la discussion du budget des Beaux-arts. Je regrette d'en avoir été empêché. Je voulais appeler l'attention du ministre des Beaux-arts sur la nécessité de profiter de toutes les occasions pour enseigner le beau et raffiner le goût populaire. Nos bâtiments officiels, nos diplômes, nos timbres-poste — combien ils sont affreux ! — notre papier timbré, nos monnaies devraient être faits, tous, par nos plus

grands artistes. Tout cela devrait être des œuvres d'art. Je saisis avec bonheur l'occasion d'appliquer ces idées à la frappe des monnaies.

Si je suis bien informé, l'honorable ministre des finances est tout disposé à entrer dans cette voie. Je l'en félicite. Je crois savoir qu'il s'est déjà adressé à son collègue des Beaux-arts pour lui demander son aide en vue de la création de nouveaux types monétaires pour le nickel. Mais il me permettra de lui signaler quelques erreurs pratiques dans lesquelles il me semble être tombé.

On demandait que les types fussent préparés en trois semaines; or, il est certain que trois semaines ne peuvent suffire. Il s'agit là, en effet, d'un travail des plus difficiles; la confection des nouveaux types doit répondre à des nécessités artistiques, obligées de se marier avec des nécessités pratiques. C'est là un mariage de raison, qui mérite réflexion de la part de l'artiste.

Le relief ne peut pas être trop saillant. La pièce doit résister au frottement. Les monnaies doivent pouvoir s'empiler facilement. On ne peut pas en faire des médailles. Et cependant il faut leur donner du style, en faire, en dépit de ces difficultés, de jolis bas-reliefs.

M. DE SMET DE NAEYER, ministre des finances. — Remarquez qu'il s'agissait d'un simple dessin.

M. DELBEKE. — Le mot « dessin », que vous venez d'employer, m'amène précisément à parler d'une autre erreur courante.

Vous ne devez pas vous adresser à un dessinateur. Le dessinateur n'est pas préparé à ce travail. Il pourrait faire un timbre-poste, il ne pourra pas faire de monnaie.

Rien n'est plus difficile que de faire un beau type monétaire, simple, clair, caractéristique. Vous devez vous adresser à un sculpteur de premier ordre, qui, dans cet art spécial, régit par une technique particulière, a déjà fait ses preuves. Le plus beau dessin ne peut donner aucune idée de ce que sera le type monétaire après son exécution. Ajoutez que l'artiste doit travailler d'après la matière qu'il s'agit de mettre en œuvre. Le modelé, le « faire » ne seront pas les mêmes, quoiqu'en pense le public, pour l'or, pour l'argent, pour le bronze, pour le nickel.

Lorsque le département des finances voudra renouveler son type monétaire, et j'espère que ce sera bientôt, il ne faudra pas faire appel à tout le monde. Le gouvernement devrait organiser un concours limité entre les sculpteurs qui ont fait leurs preuves en pareille matière.

## QUELQUES LIVRES

**Ch. De Coster.** Sa biographie. *Lettres à Elisa*, publiées par CH. POTVIN. (Bruxelles, P. Weissenbruch).

Courte biographie, commentant les *Lettres à Elisa* et contant ce poème de jeunesse que la lecture des *Lettres* me fait interpréter autrement que ne le fait l'ami de De Coster.

Quand des lettres d'amour contiennent, outre leur banalité, — sacrée pour deux êtres seulement, — des confessions intellectuelles, comme les lettres de Flaubert; ou quand l'amour est devenu le prisme brillant ou douloureux à travers lequel un puissant esprit juge la vie, comme pour Michel-Ange, — alors ces lettres peuvent ajouter quelque chose à la statue d'un mort. L'intimité absolue, fût-elle illusoire, donne à la pensée cette confiance en elle-même qui rend simple et profond. Mais dans cet amour de

jeunesse révélé par les *Lettres à Elisa* il n'y avait guère place que pour l'intimité de cœur, accompagnée d'une amitié assez extérieure. S'il y eut action réciproque, chimie de deux natures s'influençant, se modifiant l'une par l'autre, ces lettres ne nous l'apprennent pas; elles furent écrites à un âge où les sentiments crient trop haut pour qu'on entende parler l'homme entier. Et les cris disent alors, à peu près, la même chose pour tout le monde.

M. Potvin voit dans ces lettres des peintures de caractères et des causeries d'écrivain. L'amitié qu'il avait pour De Coster l'exuse. Les moindres puérités qui nous font souvenir d'un ami s'imprègnent malgré nous d'un peu de sa vie et devant elles nous le reconstituons tout entier. Mais cette vision ne surgit pas dans l'imagination du lecteur indifférent.

J'ai beau chercher, je ne vois dans les *Lettres à Elisa* que l'amour — très sincère mais terriblement banal — d'un très jeune artiste pour la première femme qui lui fit impression. Il lui donne toutes les qualités qu'il rêve pour elle. Elle ne lit pas ses ouvrages, n'y voit rien de ce qu'il y a mis, et répond à l'envoi d'une de ses œuvres par une lettre où elle parle d'autre chose, de plaisanteries entendues, ce dont il se plaint naïvement à elle.

Ce que ces cent dix pages contiennent de notes vraiment personnelles pourrait tenir dans deux cents lignes.

Ces rares confidences où l'amoureux se tait pour laisser parler l'artiste, Elisa n'y comprend goutte. Il se plaint de ce qu'elle lui répond sans même paraître avoir lu ses lettres.

Je ne vois pas que cette bonne fille constitue une muse ou bien une véritable amie, sauf dans l'imagination d'un très jeune amoureux. Disons qu'elle fut une excellente personne qui aima De Coster — ce qui lui fait honneur, même si elle ne le comprit pas — et n'en parlons plus.

Et que le ciel nous préserve d'être ressuscités traitreusement un jour par des lettres écrites quand nous n'étions pas encore suffisamment en possession de nous-même pour que notre façon d'aimer reflète notre être, notre personnalité spéciale.

**Ibis**, par PAUL LECLERCQ. (Frontispice d'Auguste Donnay.)  
Edition de *la Revue blanche*.

Vers et prose dédiés à quelque femme ou plutôt à quelque rêve qui aurait été matérialisé en chair délicate, en cerveau frêle et gracieux et naïf, en gestes précieux et clairs. Des tableaux ou plutôt des prétextes à phrases joliettes, ci et là, apparaissent et voici un titre de chapitre: « Comment je la vis consacrant à un nuage une vapoureuse chandelle en une prairie où voltigeaient des papillons », et un autre: « Comment j'aperçus Ibis à travers une dentelle de magnolias que le vent berçait ». Cela fait songer à des crépons d'Outamaro. Citons quelques vers:

En le jardin flétri de tes cheveux d'automne,  
Voilant d'un deuil épars les larmes du collier,  
L'ibis évanoui de l'étang monotone  
Plane superbement dans ton panache altier.

Son vol doux me conduit vers les rivages d'anges  
Où s'exhalant parmi les touffes de roseaux,  
Des vierges sans regard joignent leurs mains étranges  
Et pleurent les étés fanés au fond des eaux.

Dans tes yeux d'étang las laisse-moi me mirer,  
Ah! laisse-moi pleurer aussi les anémones  
Et courbé sur ton front, laisse-moi respirer.  
Tous les étés flétris en tes cheveux d'automne.

C'est à la seconde strophe que M. Donnay a emprunté son texte d'illustration.

**Document sur l'impuissance d'aimer**, par JEAN DE TINAN.  
(Frontispice de Rops.) Paris, librairie de l'Art indépendant.

Ce qui attire vers ce livre, c'est sa sincérité même, sa probité entière et cette confession sans aucune autre arrière-pensée de soi que d'être véridique. Et chacun se reconnaît par-ci par-là, comme en une chambre où il passe et repasse devant un miroir d'étagère. Les dires de M. de Tinan sont quelquefois spécieux, ses analyses bizarres. Il appartient à cette très aigüe génération contemporaine qui est vis-à-vis d'elle-même cruellement lucide. M. de Tinan écrit : « En amour le vrai but est d'avoir le plus d'émotion possible;—certes, analyser ces émotions augmente leur intensité; mais nous nous paralysons le cœur à force de lucidité. Sitôt que je commence à aimer, je n'ai de cesse avant d'avoir si bien retourné les sentiments de l'aimée et les miens que tout amour soit devenu impossible. »

On pourrait objecter : Mais pourquoi discuter, scruter ? M. de Tinan répond : « Philosopher sur soi, soulage comme de vomir. »

Il en résulte à l'évidence *l'impuissance d'aimer* et le livre est écrit en style fin, net, clair, artiste.

Mais que d'objections naissent et combien on s'approche des jours frais et purs où l'on sentira tout autrement, avec une naïveté retrouvée et une simplicité toute unie, les phénomènes du cœur les plus complexes.

**Floriane et Persigant**, par F. HEROLD.

Le drame a paru dans *le Réveil* et fut orné d'un titre et de culs-de-lampe par Théo van Rysselberghe. L'Art indépendant l'édita.

La magicienne Floriane attire vers elle les héros et les chevaliers et les renvoie les uns après les autres insatisfaits et malheureux et désormais inutiles pour le bien. Persigant arrive, la dompte en suscitant en celle qui n'aima jamais, l'amour. Aussitôt le palais de la femme hostile s'écroule et celle-ci se repent et s'enrôle parmi les nonnes et les servantes de Dieu.

Tout cela très simple; comme une image à peine ornée. M. Herold, en une langue claire, facile et pure, évoque la succession des scènes auxquelles donne lieu sa fable, sans que jamais une rhétorique fausse ne les atteigne. Seulement on voudrait ci et là plus de pénétration et un jeu plus large de sentiments mis en cause. Persigant et Floriane apparaissent trop superficiellement ce qu'ils sont; leur vérité intime d'âme n'est point assez extériorisée.

**Les Préludes tristes**, par YEBEL. Imprimerie de l'Art indépendant.

Poèmes tantôt traditionnels, tantôt libres. Parfois d'émotion douce et frêle, — à preuve « Indécise, cette âme est aujourd'hui comme un soupir de brise »; parfois de douleur lourde, — à preuve « O douleur, ton linceul m'a drapé pour toujours ». L'épilogue paraît appartenir à une nouvelle province d'art où le poète pourrait s'aventurer heureusement.

**Petite collection « à la Sphinx ».**

Après les Poésies de Méléagre, M. Pierre Louys, qui dirige la coquette publication entreprise par l'éditeur-artiste Edouard Bailly, vient de faire paraître une traduction des *Scènes de la vie des courtisanes*.

La collection de luxe qui débute par ces deux chefs-d'œuvre sera, annonce l'éditeur, profondément différente des collections analogues, en ce sens qu'au lieu de réimprimer pour la centième

fois les ouvrages connus du public, tels que *Manon Lescaut*, *Candide* ou *Paul et Virginie*, elle s'efforcera de lui faire lire et aimer des œuvres non moins dignes d'être admirées par lui, et qui ne sont connues que des lettrés, faute d'une édition commode qui leur donne l'entrée des bibliothèques de choix.

Les œuvres des auteurs antiques et des écrivains étrangers seront toutes traduites à nouveau. Il est en effet certain que l'oubli où sont tombés aujourd'hui les auteurs grecs et latins est dû pour la plus grande part aux versions infidèles et fades de la tradition normalienne. Lamennais le premier, dans son admirable *Dante*, a montré toute la beauté des traductions littérales. Depuis, M. Leconte de Lisle nous a rendu Homère et les grands tragiques grecs. M. Pierre Louys s'efforce de suivre leur méthode, et, au besoin, de l'exagérer.

## LA SCULPTURE D'IVOIRE <sup>(1)</sup>

Voici, extraits du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de MM. Daremberg et Saglio, de curieux renseignements sur l'édification des statues chryso-éléphantines de la Grèce. Au moment où nos sculpteurs s'occupent d'ivoirerie, la publication de ce document paraît des plus intéressantes :

« Aucune de ces statues n'a pu résister au temps et parvenir jusqu'à nous. Dans quelles circonstances, à quelles époques ont-elles péri? Nous ne savons. Un grand nombre doivent avoir été détruites sous Constantin, lorsqu'il fit briser les idoles et s'en fit livrer la matière. Certaines œuvres célèbres qui étaient la gloire de l'empire furent cependant épargnées et transportées à Constantinople, où l'on pouvait, dit-on, les voir encore au XI<sup>e</sup> siècle. On pourrait croire, d'après Libanius, que le Jupiter d'Olympie était encore dans son temple au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Mais, à partir de cette époque, le silence se fait sur lui ainsi que sur les autres chefs-d'œuvre du même genre. Du reste, ces statues ne devaient pas être moins difficiles à conserver qu'à établir. On s'est souvent demandé, sans pouvoir résoudre le problème autrement que par conjectures, comment les anciens étaient parvenus à construire non seulement des colosses, mais même des images de grandeur naturelle avec les morceaux d'ivoire de petite étendue que fournissent les défenses. On a avancé sans preuves que les dents d'éléphants étaient plus grosses dans l'antiquité qu'aujourd'hui; mais nous savons que celles qui atteignaient des dimensions un peu considérables étaient consacrées dans les temples et conservées comme objets de curiosité. On sait avec certitude que les statues chryso-éléphantines étaient creuses; l'intérieur était de bois et pouvait être visité; curieux au point de vue technique, il n'offrait rien d'agréable à l'œil. L'extérieur, d'or et d'ivoire, était monté sur un noyau ou bâti de pièces de charpente solidement reliées les unes aux autres par toute une armature intérieure de traverses, de crampons, de chevilles, d'écrous, destinés non seulement à fixer la statue sur son piédestal, mais aussi à empêcher le bois de se déjeter. Le torse d'un colosse comme le Jupiter Olympien était donc une sorte de tour creuse. C'est sur ce noyau que l'on ajustait les différentes parties du revêtement d'ivoire. Celles-ci devaient être exécutées d'après un modèle, probablement moulé en plâtre et divisé en un certain nombre de portions que l'on répartissait entre les ouvriers chargés de faire l'ébauche et de tailler les divers compartiments dont

(1) Voir notre numéro du 3 juin.

l'assemblage devait constituer la statue. Les défenses, pour cet usage, étaient débitées en dalles de différentes formes, travaillées séparément, puis assemblées sur un fond de bois qui servait de doublure à l'ivoire et facilitait l'ajustage sur noyau dont nous avons parlé.

« On doit regarder comme indubitable, selon Quatremère de Quincy, que les anciens purent tailler dans les défenses des morceaux plats d'une assez large étendue. Il paraît probable qu'ils obtinrent ce résultat en amollissant l'ivoire et en le rendant malléable par un procédé aujourd'hui perdu dont l'invention était attribuée à Démocrite. Malheureusement les renseignements qui nous sont parvenus à ce sujet manquent de précision ou ne sont que des fables. Pausanias parle vaguement de l'action du feu; Plutarque, de celle d'une décoction d'orge; Dioscoride, de la racine de mandragore, avec laquelle il fallait faire bouillir l'ivoire pendant six heures. Différents procédés ont été essayés dans les temps modernes sans donner de bons résultats. Quoi qu'il en soit, il ressort assez nettement du passage de Pausanias que l'on taillait dans les défenses des cylindres creux qui pouvaient être déroulés. Ces espèces de gros tubes étaient soit naturels, soit obtenus artificiellement. En effet, la partie pointue de la dent d'éléphant, celle qui fournit la meilleure matière, est massive dans le tiers à peu près de la longueur totale; la partie médiane est creuse et la cavité devient de plus en plus large, à mesure qu'elle se rapproche de la mâchoire; le dernier tiers n'est plus qu'un cylindre évidé, dont la matière est de qualité inférieure. Quatremère de Quincy a supposé que, pour les besoins de la statuaire, les anciens se servaient de la partie médiane et creusaient la portion massive, de manière à obtenir des tronçons cylindriques « dont la superficie était à celle des dalles coupées dans la masse comme la circonférence au diamètre, c'est-à-dire triple en étendue ». Ces tronçons sciés en une place dans le sens de la longueur, il ne s'agissait plus que de les amollir et de les dérouler pour en faire des surfaces planes. Les matériaux de la statuaire en ivoire, dit notre auteur, furent donc des dalles débitées à même les défenses de l'éléphant, dans une étendue qui put aller depuis six pouces (0<sup>m</sup>,16) jusqu'à vingt-quatre (0<sup>m</sup>,63) et plus. Elles pouvaient avoir deux pouces (0<sup>m</sup>,054) d'épaisseur.

« Lorsque les plaques qui devaient servir à la décoration des édifices ou des meubles et les dalles destinées à la statuaire étaient apprêtées, elles passaient aux mains des sculpteurs. Les renseignements nous font défaut sur les instruments spéciaux dont se servaient les artistes pour travailler l'ivoire et sur leurs procédés. A peine connaît-on quelques-unes des opérations qui suivaient. Les surfaces une fois taillées, sculptées ou gravées, il fallait les polir, ce qui se pratiquait avec la peau de squatine ou ange de mer. Il devait y avoir d'autres procédés que nous ne connaissons pas. Pour fixer sur les murailles et les meubles les plaques sculptées en relief ou gravées, pour ajuster les dalles tant sur le fond de bois qui les doublait que sur le noyau même de la statue, on employait, entre autres moyens, une colle de poisson particulière, qui se fabriquait dans la région de la mer Caspienne; très tenace et translucide, cette colle, une fois sèche, devenait presque insoluble. Le revêtement terminé, suivait une opération désignée chez Lucien par le terme *ρυθμιζεν*, qui paraît avoir été une retouche générale de l'œuvre. Après cela, il restait à achever la statue en disposant à leur tour et en fixant sur le noyau de bois les parties en or ciselé, telles que la chevelure, les draperies et les autres ornements. Celles-ci pouvaient être montées de manière

à s'enlever facilement, comme on le voit d'après le récit de Plutarque, où Périclès invite ceux qui accusent Phidias d'avoir détourné une partie de l'or qui lui avait été confié pour les ornements de la déesse, à faire démonter ceux-ci pour en vérifier le poids.

« On comprend aisément que ces statues, composées de pièces de rapport, étaient exposées à souffrir des influences atmosphériques, sans parler des autres causes de dégradation qui devaient en rendre l'entretien très difficile, comme les insectes et les rats qui élaient domicile à l'intérieur. L'humidité, la sécheresse agissaient sur les bois dont le gonflement ou le retrait pouvait disjoindre les compartiments d'ivoire.

« Aussi n'est-il pas étonnant que le Jupiter Olympien, vers le commencement du III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, ait eu besoin d'une restauration. Celle-ci fut confiée à un artiste nommé Damophon, qui s'en tira à son honneur. Afin d'obvier à ces inconvénients, les bois étaient enduits de poix, et, suivant les lieux, on irriguait les statues avec de l'huile ou de l'eau, ou bien on avait recours à de simples courants d'air frais et humides pour maintenir le noyau toujours dans le même état. La Minerve du Parthénon, placée dans un endroit sec et brûlant, était humectée d'eau. Au contraire, la région de l'Altis, où se trouvait le temple d'Olympie, étant très humide, on employait l'huile à la conservation du Jupiter et même en assez grande quantité pour qu'elle se répandit sur le pavé devant la statue et qu'on eût établi un rebord circulaire en marbre blanc pour l'arrêter. De petits conduits, ménagés dans le noyau et habilement dissimulés, permettaient de distribuer l'huile ou l'eau bien également dans la masse. Pliné nous révèle cette particularité pour la Diane d'Ephèse, que l'on irriguait avec du nard par de nombreux canaux, afin d'empêcher la désunion des joints. La Minerve de Pellène était dressée au-dessus d'un souterrain d'où s'élevait un courant d'air qui, passant par l'intérieur de la statue, y entretenait la fraîcheur. L'Esculape d'Epidaure avait été établi au-dessus d'un puits. Mais c'était l'huile que l'on employait le plus ordinairement. Pliné attribue même à celle qui était vieille la propriété de préserver l'ivoire de la carie. Une statue de Saturne, à Rome, en était remplie. L'entretien des statues divines était, en Grèce, une fonction publique, placée sous la sauvegarde de la religion: celui du Jupiter d'Olympie avait été donné par les Eléens, comme privilège, aux descendants de Phidias, qui remplissaient encore cet office au I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ, avec le titre de *φαιδρωναί*. »

## CONCOURS DU CONSERVATOIRE

*Saxophone* (professeur M. BEECKMAN). — Deux concurrents : 1<sup>er</sup> prix, M. De Schuyter; 2<sup>e</sup> prix, Lehert.

*Cor* (professeur M. MERCK). — Sept concurrents : 1<sup>er</sup> prix, M. Servais; rappel avec distinction du 2<sup>e</sup> prix, M. Escuré; 2<sup>e</sup> prix, MM. Sodoyen et Grégoire; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Delhaye et Heynen.

*Trompette* (professeur M. GOEYENS). — Six concurrents : 1<sup>er</sup> prix, M. Baeyens; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M. Delcourt; 2<sup>e</sup> prix, M. Vanden Eyden; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Debie, Mechelinck et Hulet.

*Trombone* (professeur M. SEHA). — Cinq concurrents : 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M. Detière; 1<sup>er</sup> prix, M. Mottry; 2<sup>e</sup> prix, M. Junion et De Keyser; 1<sup>er</sup> accessit, M. Dewolf.

*Basson* (professeur M. NEUMANS). — Trois concurrents : 1<sup>er</sup> prix, M. Riffard; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Erculisse et Trinconi.

*Clarinette* (professeur M. PONCELET). — Seize concurrents : 1<sup>er</sup> prix avec distinction, MM. Lardinois, Lemaire, Duby ; 1<sup>er</sup> prix, M. Sohy ; 2<sup>e</sup> prix, MM. Van Praet, Michotte, Keynen, Meuret, Dufrasne, Masuve ; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Frédéric, Bageart, Schenis, Daue, Dujardin, Névrumont.

*Hautbois* (professeur M. GUIDÉ). — Cinq concurrents : 1<sup>er</sup> prix, MM. Bury, Nachtergaele ; 2<sup>e</sup> prix, M. Vranckx ; 1<sup>er</sup> accessit, M. Hernette.

*Flûte* (professeur M. ANTHONI). — Sept concurrents : 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M. Sise ; 1<sup>er</sup> prix, M. Scheers ; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, MM. Vinck, Loots, Boschmans, Berg ; 2<sup>e</sup> prix, M. Van Onacker.

Les classes de MM. Seha, Poncelet, Guidé et Anthoni se sont particulièrement distinguées.

On a beaucoup applaudi l'audition de la classe d'ensemble d'instruments à vent qui a fait entendre, sous la direction de M. Seha, une *Fantaisie* de Paul Gilson, un *Scherzo* de Van Dam, et le « Thème du Walhall ».

Grand succès aussi pour l'exécution de la *XIV<sup>e</sup> Rhapsodie hongroise* de Liszt, transcrit par M. Poncelet pour la famille complète des clarinettes et jouée, sous la direction de l'éminent professeur, par trente élèves, avec une précision, un ensemble, une entente des nuances et des rythmes vraiment extraordinaires.

On sait que M. Poncelet a fait construire des clarinettes basses en *fa grave* qu'il a « présentées » l'an passé. Cette année, il a produit un instrument de dimensions inquiétantes qu'il a baptisé *clarinette pédale* (en *si bémol grave*) et qui a des sonorités superbes. Il soutient fort bien l'ensemble de la « famille » qui, désormais, peut constituer à elle seule tout un orchestre.

## EDOUARD MANET

D'un article de Camille Mauclair dans le *Journal des Artistes* :

« L'exposition Edouard Manet ouvrait en même temps que le Salon du Champ-de-Mars ; ainsi, nous avons pu voir de la peinture. Mais presque toute la peinture était chez Durand-Ruel. On sait enfin qu'il y a beaucoup de faiseurs, et un maître, un vrai maître, un grand homme. Je ne le dirai jamais assez, précisément parce que je suis hanté par l'idée de l'intellectualité en peinture : j'aime Manet parce que ce suprême artiste, à force de maîtrise et de prestige, a mis l'intellect dans son œuvre, mais pas l'intellect des littérateurs — le sien. Et cela est tout. *L'Absinthe*, *le Port de Dunkerque* (le petit tableau avec des voiles noires et un clair de lune), voilà des œuvres intellectuelles : la question n'est pas de représenter Tristan et Iseult ou Jésus, la question est de faire jaillir une pensée d'un spectacle, et tous les spectacles humains la contiennent. Et *l'Olympia* ! Et tous les tableaux d'Espagne ; cette *Lola*, comme c'est la laideur obscène et provocante, le mauvais goût, l'éclat extérieur, le manque de charme et de mystère de cette Espagne haïssable et de tout le Midi ! Et le *Maximilien* pâle, fantôme d'empereur, si mort déjà que les balles sont superflues, qu'il reste debout, blafard, dans la fumée des fusils, sous les yeux de la foule féroce hissée à la crête du mur d'exécution ! Voilà l'âme saisie en peinture, atteinte par le caractère, le style, les valeurs, qui correspondent aux nuances de l'émotion... »

Les peintres de morceaux ne voient en Manet que le grand virtuose du morceau, et les peintres d'idée, qui font trop souvent de

mauvaises choses par dissociation du sujet des moyens, ne voient pas dans ce maître cette intellectualité : les uns ne la lui demandent pas, les autres la lui nient ; et pourtant elle devait y être, et elle y est. »

## PETITE CHRONIQUE

M. Gabriel Fabre vient de faire paraître sous le titre *Sonatinas sentimentales* un joli recueil de mélodies sur des poèmes de Maurice Maeterlinck et de Camille Mauclair, parmi lesquels l'exquise chanson de Mélisande : « Les trois sœurs aveugles, espérons encore... »

Le recueil, tiré à 200 exemplaires seulement, est orné d'une superbe couverture en couleur et papier gaufré d'Alexandre Charpentier. Il est en vente, au prix de 10 francs l'exemplaire, à la *Société anonyme l'Art*, Montagne-aux-Herbes-potagères, 6, à Bruxelles.

Nous apprenons avec plaisir qu'une entente vient de mettre fin au différend qui s'était élevé entre la direction du Théâtre de la Monnaie et les musiciens de l'orchestre. Le concours de MM. Guidé, Van Hout, Anthoni et Poncelet reste heureusement acquis au théâtre.

Il est question d'élever sur la place de Brouckere un monument à la mémoire du bourgmestre Anspach. Un projet a été présenté au conseil communal par MM. Paul De Vigne et Janlet.

Il consiste, dit *la Réforme*, en une colonne-fontaine érigée sur un refuge circulaire auquel on a accès par quelques degrés. Le buste d'Anspach, exécuté en bronze, se détache sur la colonne taillée en granit d'Ecosse. Deux figures assises, représentant la Commune et le Courage civique, flanquent décorativement la colonne à sa base.

Dans le piédestal émergeant de petites vasques est sculptée en bas-relief une figure en marbre blanc, allégorie de la Senne. Deux masques éjectant de l'eau complètent la décoration du socle.

Au faite de la colonne se silhouette la figure ailée de Saint-Michel terrassant le dragon.

La hauteur du monument atteindrait 30 mètres. Le refuge circulaire, qui pourrait servir de kiosque à une centaine de musiciens, est agrémenté d'une double balustrade en hémicycle s'étendant sur les côtés et derrière et formant en quelque sorte les dossiers de deux immenses bancs de pierre auxquels aurait accès le public.

Cet ensemble décoratif serait érigé au fond de la place, à quarante-sept mètres de distance de l'Hôtel Continental, de manière à ne rien cacher des perspectives des grands boulevards du centre.

Un petit rideau de verdure, dressé derrière le monument, et des phares électriques jalonnant les deux côtés de la place complètent ce projet décoratif, bien venu, très artistique, suffisamment discret — attendu qu'on ne peut risquer que d'enlaidir cette place superbe — mais dont l'exécution ne produirait pas l'effet qu'on en attend... »

Un artiste de grand talent, M. Joseph Chéret, statuaire, frère du dessinateur Jules Chéret, vient de mourir à Paris, âgé de 56 ans.

La veille, l'assemblée générale de la Société nationale des Beaux-Arts l'avait élu secrétaire.

M. Joseph Chéret occupait une place des plus brillantes parmi les décorateurs contemporains. Il avait été plusieurs fois lauréat de la manufacture de Sèvres. On sait avec quelle grâce il ornait ses vases, ses objets d'art de groupes de femmes, d'enfants, entremêlés à des ornements d'un goût exquis et d'une fantaisie toujours spirituelle. Il y a de lui des compositions d'une conception vraiment poétique, tels ses vases pour l'Opéra et celui qu'il composa pour la Bibliothèque nationale.

Le très intéressant magasin d'*affiches artistiques et estampes* de M. E. RUANT est transféré rue des Grands-Carmes, 12 (coin de la rue du Midi). Nous engageons vivement les amateurs à le visiter. Les affiches et leur art sont devenus admirables. Pour quelques francs on peut s'en procurer de superbes qui forment une char-

mante ornementation de couleurs. Voir aussi le nouvel appareil pouvant contenir 250 affiches. Il est le plus léger et le moins coûteux construit jusqu'à ce jour. Son déploiement est de 1<sup>m</sup>30. Le magasin est ouvert de 9 heures du matin à 6 heures du soir. Ne pas voir en ceci une réclame mais une sérieuse recommandation à nos amis, qui ont pu apprécier aux Salons des XX et à celui de la *Libre Esthétique* les très belles décorations d'appartement qu'on peut faire avec les affiches modernes sorties enfin de l'horrible vulgarité et qui contribuent tant à la joie et à la splendeur des rues.

**De l'Avenir social :**

Aurélien Scholl raconte que, se promenant avec Guibollard, il croise, sur le boulevard, notre fameux compatriote Van Dyck, qui est venu tout récemment chanter à la Monnaie les rôles de Lohengrin et de Werther.

— Tiens, dit-il à Guibollard, voilà Van Dyck qui passe.

— Est-ce qu'il expose au Salon... cette année, demande l'insupportable gaffiste.

Ce mot nous en rappelle un autre, plus authentique sans doute, surpris à l'Exposition de la *Libre Esthétique*.

Deux bourgeois, mari et femme, sont en arrêt devant *l'Enfant prodigue* de Puvis de Chavannes. Le nom du peintre les a frappés.

— Est-ce que c'est celui qui a été candidat pour les indépendants, demande madame.

— Non, dit monsieur. Celui-là, c'était Puvis de Tenbossche.

— C'est son frère alors, peut-être...

Le Théâtre de Bayreuth s'est, on le sait, réservé les représentations exclusives de *Parsifal* et M<sup>me</sup> Wagner prétend en garder indéfiniment le monopole. Déjà l'année dernière on avait annoncé que M. Angelo Neumann, directeur du Théâtre de Prague, passant outre à la volonté des héritiers de Wagner, se proposait de monter *Parsifal* sur son théâtre à l'expiration de l'année 1893, le droit de propriété de l'œuvre n'étant plus protégé en Autriche dix ans après la mort de l'auteur (Wagner est mort en 1883), et les directeurs de théâtres autrichiens n'ayant plus dès lors d'autorisation à demander. Le Reichsrath autrichien vient de voter une loi portant à trente années après la mort de l'auteur la durée du droit de propriété sur son œuvre. Le privilège de Bayreuth en ce qui concerne *Parsifal* est donc sauf.

Du tableau des représentations données sur les théâtres alle-

mands et publié par le *Bayreuther Taschenbuch*, paru chez Thelen, à Berlin, il résulte que dans soixante-quinze villes les œuvres de Wagner ont obtenu en 1893 mille quarante-sept représentations. Le relevé de l'année 1892, pour le même nombre de villes, ne donnait que huit cent vingt représentations. Il y a donc eu deux cent vingt-sept représentations de plus en 1893.

Une révolution dans les mœurs anglaises : le conseil municipal de Londres a décidé l'ouverture des musées le dimanche.

Une exposition de souvenirs de Liszt s'est ouverte à Weimar au Liszt-Museum, dans les premiers jours de juin.

On a réuni là tous les pianos du célèbre virtuose, ses manuscrits originaux, les divers diplômes qui lui ont été conférés par les universités, les académies ou les souverains, enfin les autographes et correspondances d'une foule de personnages célèbres avec lesquels il était en relations.

En ces termes débute l'article consacré dans le *Journal* par Octave Mirbeau à l'exposition particulière de J.-F. Raffaëlli :

« Les grandes expositions de peinture, comme celles du Champ de Mars et des Champs-Élysées, deviennent, d'année en année, plus inadmissibles et choquantes. Elles ont un aspect barbare qui nous en éloigne impérieusement. Tels, j'imagine ces marchés africains, aux déballages d'étoffes hurlantes, et qui font hurler de plaisir les nègres. Chacun comprend qu'elles doivent disparaître. Elles ont fait leur temps — elles n'ont fait que cela — de même que tant de modes jadis révérees, dont nous nous apercevons aujourd'hui qu'elles ne riment plus à rien, ni à un besoin, ni à une curiosité, ni à une passion. Il faut bien le dire, les joies sont épuisées des déjeuners — ohé! ohé! — de Ledoyen et de la Tour Eiffel. Le saumon sauce verte n'aura plus pour nous de gaieté ni de mystère. Hélas! son esthétique agonise. »

Et plus loin :

« Tous les jours, les peintres qui ont le respect de leur art désertent ces capharnaüms céphalalgiques où tout se confond dans la plus disparate médiocrité : où, pour découvrir une belle œuvre, l'esthète effaré doit, au prix de quelles fatigues, de quels ahurissements, remuer, déplacer tant de lourdes et innombrables choses qui s'interposent entre elle et lui. A travers quels Carolus Duran faut-il jouer des coudes, quels caillouteux Billote faut-il franchir, le long de quels Béraud escarpés et sans bords faut-il errer, pour pénétrer enfin jusqu'à un Whistler ou un Puvis de Chavannes! »



Dessin attribué à SANDRO BOTTICELLI (1)  
(Extrait de la *Biblia Mallermi. Venetiis, 1498*)

(1) Les curieuses illustrations du xv<sup>e</sup> siècle que nous publions ci-dessus sont empruntées aux publications annoncées dans le dernier catalogue de M. Ludwig Rosenthal, éditeur à Munich (*Incunabula, Xylographica et Chalcographica*), avec 102 illustrations, un beau volume de fr. 12-50, en vente chez MM. Dietrich et C<sup>e</sup>, Montagne de la Cour, 52, à Bruxelles.



CATHARINA TRIVULZIO  
(Bergomensis. *De claris mulieribus. Ferrara, 1497*)

## L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

*L'Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.  
*L'Argus* lit 5,000 journaux par jour.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles

### SOMMAIRE

CAMELOTE ET ANTIQUAILLES. — LE TROISIÈME CENTENAIRE DE ROLAND DE LASSUS. — QUELQUES LIVRES. *La Mouche des Croches*, PAR WILLY. *La Porte héroïque du ciel*, PAR JULES BOIS. — FAIRE PART. — L'ESTHÉTIQUE DES VILLES. *La rue Joseph Stevens*. — GIGOLETTE. — TURNER AU LOUVRE. — " L'ŒUVRE ". — LE CYCLORAMA D'ANVERS. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

### CAMELOTE ET ANTIQUAILLES

L'a-t-on assez clamé que jamais le goût n'avait été aussi veule qu'aujourd'hui ! La bourgeoisie actuelle se vautre au milieu de meubles uniquement cossus, dans la plus plate banalité qu'ait jamais vue le monde. Elle a abaissé jusqu'à la camelote la plus écœurante l'art de ses architectes, de ses ébénistes, de ses marbriers, de ses bronziers, de ses tapissiers. Mais quel caractère, quelle noblesse, quel idéal, quelle délicatesse voulez-vous donc qu'imprime autour d'elle une classe dont le cerveau est tombé dans le ventre et qui possède une bourse en guise de cœur ? Elle sème l'avilissement autour d'elle. Tout paraît converger à flatter l'esprit des boursiers. Tout est accommodé « à la financière » comme certains poulets. Que les façades et le mobilier

dénoncent, par leurs ors et leur redondance, une fortune considérable, cela suffit à l'esthétisme des « dirigeants. »

Aussi jamais pareil torrent de vilains objets n'a-t-il inondé les villes, jamais le laid n'a-t-il été plus triomphant, jamais la Beauté n'a-t-elle été violée avec un entrain plus cynique dans tous les salons, sur tous les sofas, le long de tous les trottoirs, dans tous les monuments publics. Cela a été comme un pillage du Beau, une mise à sac d'une ville conquise par des Philistins brutaux. Grâce à cette furie bourgeoise tout est disgracieux, tout est inharmonique. On force les couleurs à des accouplements qui les font hurler de colère et de souffrance. On mêle les styles en indigestes salades. On heurte la pure et robuste logique de l'Art, qui repose dans la nature. Tout se conforme à l'on ne sait quelle grande règle esthétique, jaillie de cervelles d'entrepreneurs et de boursicotiers, et l'on parsème les pays de constructions que de salutaires colères d'artistes devraient faire canonner à boulets rouges, et l'on voit s'abattre dans les chambres contemporaines des meubles qui appellent les plus brûlants bûchers des plus inexorables inquisitions. Tous les appartements d'aujourd'hui sont également vils, lourds, « toc », avec un air de famille qui les apparente à quelque vaste camelote, à quelque universelle saloperie du goût. Il n'y a plus d'âme dans les foyers. L'originalité des habitations

s'en va à vau-l'eau, dans le torrent des entreprises.

C'est cette dégringolade du Beau et cette décadence du goût qui ont amené la faveur dont les objets anciens jouissent actuellement. La faïencerie étant en ce siècle criarde et d'un odieux clinquant, n'est-il pas naturel que les gens de goût (il en est encore, Dieu merci !) soient allés aux doux et moelleux feux d'artifice tirés aux panses élégantes des vieux pots de Delft, de Rouen, de Chine, du Japon ? L'horreur du mahoni moderne a poussé vers les bahuts de la Renaissance, dont la richesse décorative, d'une opulente aristocratie, était encore embellie par le temps, ce maître coloriste. L'effroyable cuivrerie des bazars d'aujourd'hui, si prétentieuse, d'une crispante insignifiance, a fait valoir la rareté des anciennes dinanderies. On a puisé partout, dans tous les siècles, dans tous les genres d'objets. Les cafetières Louis XIV, dans la royale opulence de leur brillant décor, ont reparu, choyées, sur les nappes blanches des desserts, et les tabatières des marquis défunts se sont glissées en maintes poches. Les tapisseries flamandes, les gobelins français, avec leurs tons mélancoliques usés par les années, se sont vu suspendre à des murailles de choix, lorsque celles-ci n'étaient pas recouvertes de quelque cuir de Cordoue, rappelant la gloire des reîtres et les soleils d'antan. Avec les estampes du Japon et leurs capricieux personnages descendus des montagnes rouges et vertes de l'Extrême-Orient, sont arrivés aussi, des coins vétustes de l'Allemagne, de spirituelles et mièvres figurines de Saxe, dentellées comme pour assister aux fêtes passées des petites cours. Les bijoux démodés sont revenus à fleur de gorge de jolies femmes ; les dagues, les hallebardes, les casques et les cuirasses ont fourni les panoplies. Tous les pays ont prodigué d'anciens trésors ressuscités. De coins de greniers, de chambres abandonnées, de tiroirs depuis longtemps fermés ont surgi de multiples bibelots.

Tout d'abord, suivant l'expression usitée, « on n'en connaissait pas la valeur ». Mais les prix ont monté ; la spéculation s'est jetée vorace sur ce produit imprévu ; des marchands ont fait des « coups ». Puis la belle médaille qu'on avait retrouvée s'est retournée et on a vu son revers : l'imitation. Celle-ci a été formidable. Des critiques d'art ont écrit des livres entiers à son sujet. Elle est bien de ce siècle, aussi, cette imitation, de ce siècle de frelatement et de sophistication où l'on voit les marchands afficher avec d'extraordinaires ostentations que c'est chez eux qu'on trouve les produits *véritables*, que ces produits soient des eaux de Cologne, des cigares de la Havane ou des vins de Porto ! On a vu de faux Delft, de faux Rouen, de faux Japon comme on a vu de faux Rubens et de faux Raphaël. L'escroquerie a sévi en grand. Le champ découvert des antiquailles s'est transformé en grand champ de carottes, peuplé de flibustiers

et d'honnêtes escarpes. Les objets anciens authentiques se faisant de plus en plus rares, car les mines s'épuisaient, les faussaires ont rivalisé d'entrain et d'activité. Et la camelote de nos jours s'est doublée de l'imitation des objets anciens.

L'horreur de cette ambiance a fini par amener une réaction salutaire dans le monde des artistes. Un mouvement s'accroît, combatif et décidé. Une croisade s'organise. Une renaissance s'annonce : on la sent, dans le monde des intelligences. L'Art va reprendre les droits que de honteux spéculateurs et des camelotiers lui ont confisqués.

La croisade a eu son Pierre l'Ermite dans William Morris, qui, l'un des premiers, a prêché la bonne parole. Et l'Angleterre s'est occupée de transformer son mobilier, peut-être encore trop inspirée en certains points, de gothisme et de renaissance, mais entrant, d'autre part, dans une voie saine et logique de simplicité élégante que les Serrurier et les Hobé ont suivie, chez nous, dans certains ameublements. De grands artistes — tels Burne Jones, Leighton et Walter Crane — ont dessiné pour des verrières, des orfèvreries, des céramiques. Des pléiades d'ouvriers sûrs s'organisent : tel *The Guild and School of Handicraft*, dirigée par M. C. R. Ashbee, et travaillant d'une façon artiste le fer forgé, le cuivre, l'argent, le cuir et le bois.

Cela a été une joie pour les âmes artistes, un soulagement pour ceux qu'opressaient un milieu veule et opaque, où nulle lueur de renouveau ne brillait encore, que l'apparition, en France, de l'art d'Alexandre Charpentier, de Maillol, de Delaherche, de Carabin, de Dalpayrat et Lesbros, de Ranson, de Baffier, de Chéret, de Lautrec et de cet ébéniste de génie : Gallé.

Si la France ne recèle pas encore un mouvement aussi prononcé et aussi complet d'art appliqué que l'Angleterre, elle montre en ses tentatives un modernisme accentué que les Anglais, à raison sans doute du caractère *traditionnel* de leur nation, ne possèdent pas. Le mouvement français est bien de notre époque. C'est la Parisienne d'aujourd'hui que Chéret inonde de ses joyeuses lumières dans la gloire pimpante de ses affiches. C'est la femme moderne que Charpentier métallise en ses brillants étains et que Carabin sculpte dans ses bois. Delaherche et Dalpayrat, en leurs grès, nous charment par des couleurs nouvelles, des richesses de laves et de cuissons encore invues, en même temps que par des formes inédites, qui ne rappellent en rien les objets analogues d'antan.

En Belgique, une renaissance pareille prend corps. *La Libre Esthétique* et *Pour l'Art* l'ont révélée. La société anonyme *L'Art* va la fortifier. Des artistes vivaces dessinent pour céramiques, tapis, verrières, travaillent le cuivre et l'étain. Leurs noms ? Meunier, Van der Stappen, Lemmen, Paul Du Bois, Wytzman,

Coppens, Thys, Fabry, Finch, Fernand Dubois, M<sup>me</sup> Lutens et que d'autres!

Aussi, grand espoir nait-il de voir ce mouvement se propager. Quel beau rêve de sentir l'art s'insinuer dans la vie quotidienne, flatter tous les moments de l'existence. Quel charme, ce relèvement du goût! Mais quelle lutte et quels sièges contre les triomphantes forteresses de la camelote, contre le mauvais goût cuirassé de morgue de la bourgeoisie. C'est une campagne aussi vaillante que celle qui s'est organisée contre les spéculations des Bourses de commerce, et peut-être, pour qui descend au fond de l'esprit de ces temps, parallèle à celle-ci.

### LE TROISIÈME CENTENAIRE DE ROLAND DE LASSUS

La ville de Mons a brillamment fêté son grand homme. Festival, cantate, concours de chant, illumination, bal à l'hôtel de ville, fête populaire, cortège aux lumières, tout a été largement compris, généreusement mis en œuvre, avec un bel enthousiasme auquel s'est associée toute la population. On devrait conseiller aux hommes illustres de naître toujours dans les villes de province, dirait sentencieusement Alphonse Allais. Il y sont mieux fêtés, plus choyés que dans les capitales, où ils sont trop nombreux pour qu'on s'occupe d'eux sérieusement. Vous souvient-il de l'entrain avec lequel la bonne ville de Valence-sur-le-Rhône célébra, l'an passé, la gloire d'Emile Augier? On inaugura à coups de palmes et de couronnes, avec discours, orchestre et chœurs, une statue qui sommeille encore dans l'imagination de M<sup>me</sup> la duchesse d'Uzès. S'il fût né à Paris, l'auteur de *l'Aventurière* eût-il osé aspirer à pareil honneur?

Mieux partagé, Roland de Lassus a sa statue. Elle orne un coin de place de la pimpante cité du Doudou. Il est vrai que ce musicien de génie est mort depuis trois siècles, ce qui lui donne sur Emile Augier, dans les préséances statufactrices, une avance appréciable.

Mais si les Montois connaissent à merveille le front dénudé, la barbe à la Henri IV, l'expression un peu malicieuse du visage de Roland de Lattre, physionomie plus militaire qu'artistique, avaient-ils eu, jusqu'ici, l'idée de s'initier à son œuvre? Ceci est douteux. Et nous avons entendu plus d'un « pays » du grand homme confesser ingénument, à l'audition que dirigea, avec beaucoup d'autorité, ma foi, et de goût, le maestro Van den Eeden, directeur du Conservatoire et grand maître de toutes les cérémonies musicales de la ville, qu'ils n'étaient pas fichés de faire la connaissance des compositions de « Roland ».

Roland tout court, cela supprime les discussions sur le point de savoir si Orlando di Lassus peut être traduit ou non par Roland de Lattre.

Les compositions de « Roland » exécutées samedi auraient pu être plus nombreuses et choisies dans les divers domaines exploités avec un égal bonheur par le musicien. M. Van den Eeden s'est borné à faire entendre un *Regina cœli* pour voix mixtes et orgue, une *Salve Regina*, un *Miserere* d'un caractère superbe qui a fait grande impression et terminé magistralement la première partie du concert; puis des chansons à quatre voix : *Je t'aime bien*, *Belle qui tiens ma vie* (1) (celle-ci chantée dans un mouvement trop lent) et

(1) L'authenticité de cette pièce est contestée.

*Fuyons tous d'amour le jeu*, la délicate composition bien connue des habitués de notre Conservatoire de musique.

Ces chansons ont valu à leurs interprètes, MM. Moussoux et Pieltain, M<sup>mes</sup> Milcamps et Flament, des rappels chaleureux. L'une d'elles a été *trissée*, ce qui marque l'altitude à laquelle s'était subitement élevé le thermomètre de l'enthousiasme montois.

Tout ceci encadré de morceaux symphoniques de Mozart, Beethoven, Wagner, joués avec ensemble par l'orchestre de Mons renforcé d'une trentaine d'archets bruxellois, et terminé par la pièce de résistance de la journée, par la cantate écrite spécialement pour le jubilé par M. Van den Eeden.

Cette cantate, exécutée par un ensemble formidable de sept cents choristes et deux cents musiciens, parmi lesquels huit trompettes thébaines, est une composition grandiloquente destinée au plein air, une sorte de fresque musicale aux couleurs éclatantes, dont les proportions ont paru trop vastes dans le manège militaire où nous l'avons entendue.

Elle est divisée en deux parties, qui ont malheureusement une intensité égale. L'impression eût été plus forte si l'auteur, au lieu de donner dès le début (la meilleure partie de l'œuvre) son maximum d'effet, eût ménagé une progression. *Roland de Lassus* n'en est pas moins une œuvre solidement construite, d'une grande saveur harmonique, qui décèle une « patte » de symphoniste extrêmement habile et une connaissance approfondie des ressources de la voix. A citer, en particulier, le joli effet de carillon obtenu par les harpes, les pizzicati des archets et le triangle. Un thème populaire, sobre et caractéristique, chanté par des voix d'enfants, est repris ensuite par l'ensemble grandiose des chœurs et sert de péroraison à cette composition qui sort de la banalité des œuvres analogues, affirmant une plume experte et soucieuse d'art.

On a confondu dans d'unanimes acclamations la musique d'aujourd'hui et celle d'avant-hier, le maître contemporain et le vieux contrepointiste, Van den Eeden et Roland de Lassus.

### L'Œuvre de Roland de Lassus.

On lira avec intérêt l'appréciation que porte sur les œuvres du maître que viennent de fêter Mons et Munich, notre confrère Maurice Kufferath :

« Continuateur direct des grands contrepointistes franco-néerlandais, dit-il, Roland de Lassus a eu par son éducation, par l'universalité de son esprit, par ses rares facultés d'assimilation, le privilège unique de condenser en quelque sorte dans son œuvre tout ce que ses prédécesseurs et ses contemporains avaient apporté de personnel et de nouveau dans la pratique de l'art.

Bien qu'il reste, au fond, fidèle à la tradition de ses prédécesseurs, qu'il ne rejette pas, comme Palestrina, les ornements et les complications du contrepoint, il se meut avec une habileté consommée dans les formes infiniment variées des rythmes de la danse et de la chanson populaires, dédaignés par son rival; et dans le travail extrêmement compliqué des parties vocales se répétant en manière de canon, se suivant en imitation ou se contrariant par des dessins opposés, il a su tisser une trame harmonique incomparablement plus riche que celle de tous ses contemporains.

Nul d'entre eux n'a possédé plus complètement toutes les ressources de son art et n'a commandé avec une plus claire et plus

sûre maîtrise aux éléments dont il disposait. Et c'est ce qui lui a permis de donner des œuvres marquantes dans tous les genres. Avec une invraisemblable facilité, selon l'humeur du jour ou les nécessités de son service à la cour du duc Albert de Bavière, il passait avec la plus incroyable aisance de la gravité de l'hymne religieux au style gracieux et léger de la chanson mondaine et même grivoise. Ce fut à la fois un grand poète lyrique et un grand poète épique, et il eût sans doute été un prodigieux poète dramatique si son époque avait déjà connu ce genre de musique. Grand dans le style religieux, il est celui de tous les maîtres du XVI<sup>e</sup> siècle chez lequel le caractère national est le moins sensible. Il n'est ni Italien, ni Français, ni Flamand à proprement parler; il est universel. Si l'on veut bien apprécier à quelle hauteur il s'est élevé, il suffira de lire ses *Psaumes de la Pénitence*, dont les belles harmonies expressives, le style singulièrement grave et d'une élévation saisissante, égalent les plus belles compositions de Palestrina. »

Voici, pour finir, l'énumération de ses œuvres, en cours de publication chez MM. Breitkopf et Härtel qui préparent une édition complète de toutes ses compositions : Une cinquantaine d'hymnes religieux, 429 chansons sacrées, 13 Lamentations, 19 Litanies, 180 *Magnificat*, 1 *Miserere*, 51 Messes, 2 *Requiem*, 780 Mottets, 2 Passions, 8 *Salve Regina*, sans compter une quarantaine de compositions profanes, chansons latines, dialogues, canzonettes, 371 chansons françaises, 233 madrigaux, en tout 2,337 pièces de musique, dont 1,572 religieuses et 765 profanes.

## QUELQUES LIVRES

**La Mouche des croches**, par WILLY. Paris, Fischbacher.

Tout nouveau volume de Willy est une bonne fortune. Il faudrait, pour ne pas en trouver la lecture attrayante, être lourdement bête, comme dirait l'auteur.

*La Mouche des croches*, qui se pose sur les concerts de la saison 1893-1894, bourdonne allègrement dans les salles parisiennes. Elle étend son vol jusqu'en Bavière, où elle va interviewer M. Houston Stewart-Chamberlain sur les mérites directoriaux de Siegfried Wagner, et même sous les voûtes de notre vénérable collégiale de Sainte-Gudule. (Pourquoi donc, à propos de sa *Messe de Noël*, traite-t-elle de « petit Fransquillon » notre Brabançon Le Borne? Mais son champ d'investigations principales demeure, naturellement, le Cirque d'été et le Châtelet. Avec sa verve habituelle et la bonne humeur qui font des *Lettres de l'ouvreuse*, de *Bains de sons*, de *Rythmes et Rires* d'infaillibles remèdes contre le spleen, la névrose, la mélancolie et le pessimisme, Willy dit son fait à chacun. Personne n'est épargné, ni le « patron » ni les camarades, mais les critiques décochées par « l'ouvreuse » sont si spirituelles que nul ne songe à s'en froisser.

Un exemple de ces chroniques ahurissantes? Voici, au hasard : « ... Bourrelé d'Indycibles regrets, Vincent le Cévenol s'est rabattu sur l'école russe et il a dirigé dans la salle du Grand-Théâtre valencien, avec un de ces succès auquel toute la Drôme adhère, la *Cavatine* à cinq galons du colonel Cui et plusieurs œuvres septentrionales dont on a goûté la slavéhémement Bojetsa-racranerie... »

Et il y en a comme cela trois cents pages.

**La Porte héroïque du ciel**, par JULES BOIS.  
Paris, librairie de l'Art indépendant.

Le poète mystique Jules Bois, dans son deuxième drame ésotérique, *la Porte héroïque du ciel* (dessins d'Antoine de La Rochefoucauld, prélude d'Erik Satie), annonce à l'encontre d'Ibsen et de Nietzsche le dévouement de l'intellectuel et du poète vers les foules. Jésus y transmet au futur rédempteur la mission que lui n'a pu achever; loin des lâchetés solitaires ou des orgueils dominateurs, l'Homme Régénéré, messie dédaigneux d'un individualisme égoïste, ne veut entrer au ciel que par la porte des précipices, et il choisit le chemin de la Terre et de l'Enfer afin d'entraîner à sa suite les faibles et les désespérés dont il fera des élus.

M. Jules Bois a continué dans cette œuvre moderne le symbolisme traditionnel et vivant des anciens drames sacrés.

## FAIRE-PART

*La Maison de la Vieille* est ouverte au public à partir d'aujourd'hui. S'adresser, pour les clefs, à M. Catulle Mendès, architecte et gérant.

Cette *Maison de la Vieille* est vraiment, de tous les romans qu'a publiés M. Mendès, le plus étonnant et le meilleur. Mais il faut en accepter la coulée telle quelle, avec ses scories de littérature en fusion, comme on accepte à présent un prodigieux livre : *Les Misérables*.

Je choisis cet exemple à dessein, car par le style, la méthode et le plan général même, *la Maison de la Vieille* offre quelque analogie avec le chef-d'œuvre d'Hugo. Ce n'est point cousinage à dédaigner.

Dans cet argument liminaire de M. Mendès : « Là, il y eut un Daphnis et une Chloé qui étaient des voleurs, et qui étaient des anges .. Le divin y détestait l'ignoble et l'y côtoyait... » est-ce qu'il ne vous semble pas entendre comme un écho de cette préface où Hugo parle « d'une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine » ?

Je n'ignore pas que M. Mendès se défend d'appartenir à l'école dite réaliste. Il a bien raison. N'être d'aucune école, voilà l'ambition. Il faut bien avouer pourtant que ce roman emprunte surtout son intérêt et sa valeur d'une documentation abondante précise et variée. Les deux cents personnages que M. Mendès entremêle et ranime, il les a vus, coudoyés, écoutés, fréquentés... Cet extraordinaire Musée d'anormaux « sublimes ou vils, chastes ou obscènes, intelligents ou stupides, exquis ou grossiers », c'est le résumé, le fruit, le bénéfice de trente années d'observations, de culture, car tous ont existé, nous en reconnaissons le plus grand nombre, mal déguisés sous des noms feints, et j'entends Rollinat me détailler les locataires et les mœurs de cette *Maison de la Vieille* avec le reste d'ivresse d'un lendemain de désordres inoubliables.

Les imaginations les plus riches pâlisent devant ces tableaux de la vie vécue et racontée. C'est pourquoi, peut-être, le grand et littéraire effort de M. Mendès recevra du public la récompense que ses précédents romans n'avaient pas pleinement obtenue. — L. D.

(Journal.)

## L'ESTHÉTIQUE DES VILLES

## La rue Joseph Stevens.

La rue Joseph Stevens est cette voie récemment percée entre la place du Grand-Sablon et l'église de la Chapelle. Celle-ci apparaît dans la perspective, d'une façon si pittoresque et si imprévue, que la nouvelle rue a, d'emblée, attiré l'attention des artistes. On a proposé de mettre au concours la décoration qu'elle nécessite, de transformer en objets d'art les réverbères, les enseignes, etc., idée excellente qui ne devrait pas être limitée à la rue Joseph Stevens. Voici que M. Buls, toujours au premier rang de ceux qui ont le souci des embellissements de la capitale, vient de proposer au Collège d'accorder des primes aux plus belles constructions élevées dans la rue projetée. C'est, on s'en souvient, le procédé qui donna une si belle ardeur aux constructeurs du boulevard Anspach en 1872, et qui nous valut ce petit chef-d'œuvre d'architecture de la Renaissance flamande, la Maison du Chat. Ce fut aussi, s'il faut en croire la tradition, grâce à pareille munificence municipale que furent érigés les admirables monuments qui font de la Grand'Place un ensemble unique.

« Nous sommes fiers de l'admirable Grand'Place que nous ont léguée nos ancêtres, dit M. Buls dans son rapport. Efforçons-nous de mériter comme eux la reconnaissance de nos descendants.

Pourquoi, tout en améliorant les conditions hygiéniques et matérielles de notre ville, ne développerions-nous pas ses qualités esthétiques ?

Tâchons de continuer à mériter le renom artistique que l'art flamand avait su conquérir dans le passé.

Une légende veut que les Grecs entouraient les futures mères des chefs-d'œuvre de la statuaire afin que leurs enfants participassent de leur beauté. Faisons en sorte que les yeux de nos citoyens ne tombent dans nos rues que sur des objets de bon goût et nous tiendrons en haleine le sens naturellement artistique de notre population.

L'art engendre l'art. En multipliant ses œuvres on multiplie les artistes et l'on fait fermenter en eux les germes de talent qui sans cet excitant resteraient inertes. »

L'honorable bourgmestre de Bruxelles propose, en conséquence, de porter au budget extraordinaire un crédit de 30,000 francs à répartir comme suit entre les propriétaires qui construiront rue Joseph Stevens.

Les primes seront réparties comme suit :

1 <sup>er</sup> prix. . . . .	15,000 francs.
2 <sup>e</sup> » . . . . .	5,000 »
3 <sup>e</sup> » . . . . .	3,000 »
4 <sup>e</sup> » . . . . .	2,500 »
5 <sup>e</sup> » . . . . .	2,000 »
6 <sup>e</sup> » . . . . .	1,500 »
7 <sup>e</sup> » . . . . .	1,000 »

Total . 30,000 francs.

Lorsque la rue sera achevée, le Collège proposera au Conseil la nomination du jury, ainsi qu'il a été fait le 20 décembre 1875.

Un mot encore. Avant de bâtir, qu'on veuille bien remarquer que la direction de la rue Joseph Stevens pourrait être meilleure. Elle aboutit à la façade latérale de l'Eglise de la Chapelle. En l'inclinant vers la gauche on aurait, dans son axe, l'Eglise

d'Anderlecht qui formerait un point de vue pittoresque. Peut-être est-il encore temps d'apporter au tracé cette légère et utile correction.

## GIGOLETTE

Si vous aimez (tous les goûts sont dans la nature) les émotions du bon mélo de 1822, allez voir *Gigolette*. Rapt de mineure, proxénétisme, substitution d'enfant, viol, coups de couteau, M. Pierre Decourcelle, en romancier populaire qui connaît son public et sait par où il faut le prendre, a réuni dans une intrigue enchevêtrée toutes les situations les plus propres à émouvoir le parterre et les troisièmes galeries. Les mouchoirs sortent d'eux-mêmes de toutes les poches au récit des malheurs de Zélie, la prostituée par dévouement fraternel, et fait emporter, tous les soirs, un nombre respectable de femmes évanouies au moment où l'infâme Charles va triompher des résistances désespérées de Marion.

Est-ce bien Charles ? Est-ce bien Marion ? Cela est de peu d'importance et nous n'entreprendrons pas d'analyser la pièce et de suivre l'action à travers les décors réalistes de Cour d'assises, de bals de barrière, de boulevards extérieurs, et même de montagnes d'Illyrie (pourquoi d'Illyrie ?) dans lesquels elle se développe.

La veine des dessous de Paris est loin d'être épuisée. La foule adore le mystère des bas-fonds et l'étude un peu crue qu'en a faite, lui quantième ? M. Pierre Decourcelle a, malgré son invraisemblance, malgré les câbles dont il relie ses épisodes, malgré la forme surannée d'un drame qui évoque les beaux soirs du boulevard du Crime, constitué l'un des spectacles les plus courts de Paris.

Bornons-nous à constater ce succès, et trêve de réflexions.

L'interprétation de *Gigolette*, qui compte un artiste de rare mérite, M. Chelles, et cette capricante M<sup>lle</sup> Cerny, qui réalise un type complexe de perversité et de sacrifice, a contribué au succès qui a accueilli le mélodrame au Théâtre des Galeries.

## Turner au Louvre.

Nous avons dit qu'un groupe d'amateurs, admirateurs passionnés du grand peintre anglais, se proposait d'offrir au Louvre une toile de Turner estimée 200,000 francs (1).

L'œuvre vient d'être exposée chez Sedelmeyer, à Paris.

Elle a été peinte en 1838 pour M. Munro, ami de Turner, et son exécuteur testamentaire, dit M. Gustave Geffroy, et c'est après la mort de M. Munro que le tableau a été vendu à Londres, chez Christie, en avril 1878.

Le défaut auquel on peut aller tout droit est un défaut de composition picturale, tout un premier plan de groupes, de barques, d'objets précieux amoncelés sur le rivage, et qui viennent un peu en avant de l'ensemble, qui sont, de plus, silhouettés et modelés de manière un peu monotone, de la même pâte rousse, et assez petitement exécutés. Ces désaccords peuvent être parfois relevés dans les œuvres de Turner. Il était resté, malgré toute l'ardeur de son originalité, attaché à des conventions, à des arrangements, et il lui arriva de compléter un aspect de nature, la grande et belle poésie des choses, par des ajoutés historiques et littéraires insuffisamment reliés à l'atmosphère générale.

(1) V. *l'Art moderne* du 17 juin.

Mais, après cette restriction, il reste assez de motifs pour chanter l'hosanna. Le lever du soleil sur les palais italiens est d'une émouvante magnificence. L'eau bleuâtre et légère reflète la dorure du ciel. Les architectures pâlisent et s'évaporent dans la lumière. L'harmonie des choses dans l'espace éclairé témoigne de la vision et de l'esprit de l'artiste. Avant lui, on n'avait pas connu ce pur éclat, cette transparente incandescence, et il est de toute nécessité que cette lumière vienne éclairer la paroi d'une salle de notre Louvre, résumé des recherches humaines, sereine réunion des expressions diverses de la beauté.

On sait en quelle pénurie de l'école anglaise se trouve le Louvre, dit encore M. Geffroy. Quelques toiles de Russell, Beechey, Opie, Morland, Lawrence, Constable, Bonington, et c'est tout. Rue La Rochefoucauld, en même temps que *l'Ancienne Italie* de Turner, les Parisiens qui n'ont pas fait le voyage d'Angleterre connaîtront Reynolds, Gainsborough, Ræburn, Hopner, Crome, Constable, d'autres encore. On verra de Turner, enfin, *le Banquet de Guildhalls*, *l'Hôpital de Greenwich*, deux vues de *Venise*, *la Baleine*, et surtout un *Paysage*, inoubliable, d'escaliers, de ponts, de bassins, d'une ville en avancée sur un cap, une ville de marbre presque absorbée par la lumière, et, enfin, le merveilleux *Printemps*, l'eau suave d'une rivière qui court dans la clarté blonde.

Ces pages rassemblées donneront aux visiteurs venus là le respect admiratif de ce grand homme. Qu'ils lisent le récit de sa vie dans l'histoire de la peinture anglaise d'Ernest Chesneau. Ils sauront une belle existence d'artiste, une existence de soixante-quinze ans donnée, depuis l'âge de quinze ans, à la réalité et à la chimère de l'art, une tenace et enivrée recherche de la poésie de l'univers, un magnifique parti pris. Ils sauront les dernières années passées à l'écart, le peintre enfermé comme un alchimiste, ou courant les bords de la Tamise dans l'exaltation de l'observation, le calme dédain devant l'accusation de folie. Et enfin, la mort solitaire du vieillard, caché sous un faux nom, dans un misérable logis, près du pont de Battersea, d'où il voyait chaque jour, sur l'eau et dans le ciel, naître et mourir la lumière de l'astre.

### « L'ŒUVRE »

Le Théâtre de l'Œuvre vient d'adresser, sous forme d'une plaquette joliment éditée, ses remerciements aux artistes amis qui ont accueilli, facilité et protégé ses débuts. « Nous ne voulions et ne voulons encore faire de *l'Œuvre* qu'une tentative d'idées libres, d'efforts indépendants. Notre première année a été consacrée au théâtre, — qui tiendra toujours chez nous la première place, — mais si nos moyens nous le permettent, nos manifestations s'étendront bientôt dans le domaine le plus large de la pensée.

Au théâtre, quoique l'on dise, l'IDÉE reste supérieure et intacte; l'œuvre d'art qui existe depuis des milliers d'années s'est toujours renouvelée... Tant mieux si elle n'est ni tangible ni visible pour le *grand public*... Élevons-nous les uns les autres, et travaillons. »

Récapitulant les spectacles donnés en cette première année, l'œuvre énumère, non sans un légitime orgueil :

De MAURICE MAETERLINCK, *Pelléas et Mélisande*;

D'IBSEN, *Rosmersholm*, *Un ennemi du peuple*, *Solness le constructeur*;

De GERHART HAUPTMANN, *Ames solitaires*;

De BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON, *Au-dessus des forces humaines* ;  
De MAURICE BEAUBOURG, *l'Image* ;  
De GABRIEL TRARIEUX, *Une Nuit d'avril à Céos* ;  
D'HENRI BATAILLE et ROBERT D'HUMIÈRE, musique de GEORGES HUE, *la Belle au Bois dormant* ;  
D'HENRI DE RÉGNIER, *la Gardienne* ;  
De STRINDBERG, *Créanciers* ;  
D'HERMAN BANG, *Frères*.

Pour la saison prochaine, M. Lugné-Poe annonce huit représentations parmi lesquelles deux reconstitutions, *Prométhée enchaîné* et *le Roi Lear*.

### Le Cyclorama d'Anvers.

M. Hennéberg, de Genève, vient d'ouvrir à l'Exposition d'Anvers un panorama des Alpes bernoises, exécuté par trois artistes suisses de talent, MM. Burnand, Baud-Bovy et Furet.

Pour la première fois se déroule aux regards un horizon alpestre merveilleusement exprimé, d'une réalité saisissante. Le spectateur est placé au sommet du Maennlichen, au cœur de l'Oberland. Il plonge dans les vallées de Grindelwald et de Lauterbrunnen. Devant lui se dresse, en pleine lumière, la chaîne éblouissante des Alpes bernoises.

L'illusion est complète et c'est avec une réelle émotion que le regard embrasse le développement des pics couverts de neige, des glaciers, des gorges sauvages, des villages alpestres, des pâturages silencieux. Les artistes, malgré les difficultés et la hardiesse de l'entreprise, ont « payé comptant », soutenus par l'amour du pays en même temps que par le désir de réaliser une œuvre d'art.

Un peu de mise en scène, d'ailleurs inutile : sonneries de cloches, bruits de cascade, chants de montagnards, s'ajoute aux impressions que produit la toile de fond. Mais le tout est discret. Et certes le « Cyclorama » constitue-t-il une des attractions les plus artistiques de la *World's fair* anversoise.

### CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

*Contrebasse* (professeur M. EEKHOUTE). — Un seul concurrent, M. Peeters, à qui a été décerné le 1<sup>er</sup> prix avec distinction.

*Alto* (professeur M. VAN HOUT). — Quatre concurrents : 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M. Ecrepont; 1<sup>er</sup> prix, M. Vanden Bossche; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M. Lempers; 2<sup>e</sup> prix, M. Maset.

*Violoncelle* (professeur M. ED. JACOBS). — Huit concurrents : 1<sup>er</sup> prix avec la plus grande distinction, M<sup>lle</sup> Kufferath; 1<sup>er</sup> prix, MM. Treichler et De Bruyn; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, MM. Gaillard, Fohström et Blaes; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Doehaerd et Bonnin.

*Musique de chambre avec piano* (professeur M<sup>me</sup> ZAREMBSKA). — Quatre concurrents : 1<sup>er</sup> prix, M<sup>lle</sup> Huygens; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M<sup>lle</sup> Raboux; accessit, M<sup>lle</sup> Doperé.

*Orgue* (professeur M. MAILLY). — Quatre concurrents; 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M<sup>lle</sup> Delmotte et M. Chalk; 1<sup>er</sup> prix, M. Dusoleil; 2<sup>e</sup> prix, M. Van Dyck.

*Harmonie* (professeur M. J. DUPONT). — Concours à huis-clos. Quatorze concurrents : 1<sup>er</sup> prix avec distinction, MM. Moolaert, Janssens et Van Dyck; 1<sup>er</sup> prix, M. Maeck et M<sup>lle</sup> Flamand; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M<sup>lles</sup> Galiot et Ité; 2<sup>e</sup> prix, M. Soudant; 1<sup>er</sup> accessit, M<sup>lle</sup> Heureux et M. Smeesters; 2<sup>e</sup> accessit, M<sup>lles</sup> Duchatelet et Ruegger.

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

## PETITE CHRONIQUE

## Déplacements d'artistes :

Le peintre Camille Pissarro vient de passer quelques jours à Bruxelles avant de se rendre à Bruges, où il compte s'installer pour deux mois, séduit par l'attrait pittoresque de la ville. Souhaitons pour le prochain Salon de la *Libre Esthétique* une ample moisson de toiles brugeoises. Il sera extrêmement intéressant de voir l'interprétation que donnera de la cité des canaux sommeillants et du Béguinage le peintre d'Eragny.

M. Camille Pissarro est accompagné de sa femme et de son fils Félix, troisième du nom, peintre et graveur, qui a l'intention de faire en Belgique un séjour prolongé.

Le statuaire Alexandre Charpentier, qui a noué dans notre pays des amitiés nombreuses, est retourné hier à Paris, après un séjour de dix jours à Bruxelles. Il vient d'achever le portrait en bas-relief de M. Alexandre Braun, Bâtonnier de l'ordre des avocats à la Cour d'appel, et deux portraits d'enfants.

D'autre part, nous apprenons le départ de M. Eugène Ysaye pour les Etats-Unis, où il est engagé à des conditions magnifiques pour une tournée de concerts qui durera quatre mois.

Son brillant élève Mathieu Crickboom, le second violon du Quatuor, actuellement à Royan, s'installera en octobre à Paris. Il ne s'agit malheureusement pas d'un séjour momentané. M. Crickboom devient Parisien, tout comme M. Henri Gillet, le violoncelliste. Il est engagé en qualité de premier violon solo aux concerts d'Harcourt, la nouvelle entreprise artistique qui, fondue avec la *Société nationale de musique*, sert efficacement les intérêts de l'art neuf.

M. Edouard Jacobs est parti aussitôt après le concours de sa classe au Conservatoire pour la Russie, où il va pendant deux mois et demi charmer les oreilles slaves. L'excellent professeur est très populaire sur les bords de la Néva, où il a coutume de se rendre tous les deux ou trois ans.

Annonçons, pour clore cette série, que notre compatriote M<sup>lle</sup> Gherlsen vient de débiter avec un très grand succès à l'Opéra de Londres dans le rôle de Sieglinde de la *Valkyrie*.

En même temps que Mous, Munich a célébré en grande pompe le 300<sup>e</sup> anniversaire de Roland de Lassus.

Les fêtes ont commencé le 14 juin par une sérénade donnée sur la place de la Promenade, devant le monument du vieux maître. Six sociétés de chant de Munich ont pris part à cette sérénade, qui comprenait deux chœurs, un *Magnificat* et le septième psaume de Lassus; elle s'est terminée par un hymne de M. Rheinberger. Un grand concert a eu lieu le lendemain dans la salle de l'Odéon, sous la direction de Hermann Levi.

Dans la première partie de ce concert, on a entendu les œuvres suivantes de Roland de Lassus : *Dei donum*, motet à six voix; *Gustate et videte*, motet à cinq voix; *Timor et tremor*, motet à six voix; *Je l'aime bien*, chanson à quatre voix; *Un Chasseur (Es jagt ein Jæger)*, air allemand à cinq voix; *O la oche bon echo*, vilanelle à huit voix; enfin, *Quo properas facunde nepos*, hymne à Albert V et à son épouse, à dix voix. La seconde partie se composait de la neuvième symphonie de Beethoven.

C'est le samedi 14 juillet que s'ouvrira, à Ostende, le Salon des Beaux-Arts. Parmi les adhésions nouvelles on cite celle de la Société anonyme *L'Art*, qui exposera un ensemble important d'objets d'art appliqué : étains, céramique, grès flammés, tapis, meubles, etc.

Une revue nouvelle vient de paraître : *Stella*, mensuelle, vouée à l'Art et aux Lettres sous une livrée couleur d'espérance. Au sommaire figurent — prose et vers — des pages signées A. Toisoul, H. de Classant, Edg. Baes, Paul Ferté, A. Levéque, A. Daxhelet, etc. « Notre but, en publiant cette revue, dit l'avant-propos, est de défendre l'Art pur et libre contre les attaques incessantes de l'exclusivisme. »

Rédaction : Rue Vauthier, 38, Bruxelles. Abonnement : 5 francs l'an.

M<sup>me</sup> Alboni est morte subitement samedi dernier dans sa villa de Ville-d'Avray, à l'âge de 69 ans.

Marietta Alboni était née en 1826, à Citta-di-Castello; elle était fille d'un douanier de l'administration papale. A 16 ans, elle débuta à Bologne. Après de grands succès à Milan, elle parut sur les principaux théâtres d'Italie, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie et d'Angleterre. Elle débuta en 1850, à Paris, dans le *Prophète*. Depuis cette époque, elle chanta surtout à Paris et à Londres. Elle visita aussi l'Amérique, où ses tournées furent de véritables triomphes.

MM. Stoumon et Calabresi viennent d'engager pour la saison prochaine de la Monnaie une jeune Polonaise douée, dit-on, d'une voix remarquable et qui débutera à Bruxelles sous le nom de M<sup>lle</sup> Belina.

La troupe du Vaudeville reviendra le 10 juillet donner au Théâtre des Galeries quelques représentations de *Madame Sans-Gêne*.

Le festival allemand qui devait avoir lieu jeudi à l'Exposition universelle d'Anvers, sous la direction du capellmeister Félix Motll, a été remis à une date ultérieure par suite du départ de M. Van Dyck, rappelé immédiatement à Bayreuth.

L'Exposition internationale du Livre et des industries du papier s'ouvrira à Paris le 23 juillet prochain. Le baron Beyens, ministre de Belgique à Paris, vient d'accepter la présidence d'honneur du comité belge.

Notre pays occupera une place brillante à cette exposition : la section belge dispose d'un emplacement de plus de 600 mètres carrés. On y remarquera une importante installation de la collectivité des fabricants de papier, ainsi que les expositions de nos principaux éditeurs, imprimeurs, lithographes, etc. Le compartiment belge comprendra également une section des Beaux-arts appliqués à l'illustration du livre; la commission ayant eu l'excellente idée d'offrir gratuitement l'emplacement aux artistes, plusieurs de nos meilleurs illustrateurs enverront à Paris des dessins originaux, aquarelles, etc., destinés ou ayant servi à l'ornementation de publications belges.

La liste des exposants sera définitivement close cette semaine.

La commission fait appel aux industriels ou collectionneurs qui disposeraient de beaux spécimens d'affiches illustrées de fabrication belge ou de dessins originaux pour affiches; ils seront placés sans frais dans le compartiment.

Ces jours derniers a été inauguré à Paris, sur le terre-plein du pont Sully, à la pointe de l'île Saint-Louis, le monument élevé par souscription à la mémoire de Barye.

Le monument, dû à la collaboration du statuaire Barrias et de l'architecte Bernier, se compose d'un piédestal en granit, haut de cinq mètres, sur lequel se dresse la reproduction au double du *Thésée vainqueur du Centaure*, qui se trouve au Musée du Puy. De chaque côté du piédestal sont placés deux groupes allégoriques en marbre blanc : *L'Ordre et la Force terrassant l'Anarchie*. En avant du monument est une reproduction en bronze du *Lion au serpent*, de la terrasse des Tuileries. Enfin, dans la pierre du socle est fixé un médaillon en relief du maître, sculpté par M. Marqueste. Au-dessous de ce médaillon on lit : A BARYE, 1795 — 1875.

L'ouverture de l'Exposition belge des produits exportables en Suisse s'ouvrira à Genève le 16 août prochain.

Le retard apporté est dû aux réparations qui ont été effectuées au Palais électoral, local de l'exposition. Quoique l'Exposition des Beaux-arts soit organisée par la Ligue des Artistes belges, toutes les écoles y seront représentées.

Le comité prie instamment les retardataires de se hâter et d'envoyer leur adhésion rue Saint-Christophe 6, la liste devant être définitivement close le 15 juillet.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**

de GABRIEL FABRE  
4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

**BREITKOPF & HÄRTEL**

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

**LE GRESHAM**

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

**ENCADREMENTS D'ART**

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

**PIANOS**

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

**LA SOCIÉTÉ NOUVELLE**

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

**J. SCHAVYE, RELIEUR**

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

**LA REVUE BLANCHE**

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

**LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>**

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

**BLANC ET AMEUBLEMENT**

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

**RIDEAUX ET STORES**

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

**AMEUBLEMENTS D'ART**

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LES DÉCORÉS D'AVANT-HIER. — JEAN CARRIÈS. — QUELQUES LIVRES. *La Vie artistique*, par Gustave Geffroy. *Sur l'Escaut*, par H. Van Doorslaer. *La Nonne*, par Paul Germain. *Le Verbe Aurora*, par José Hennebicq. — LA CAISSE DES MUSÉES. — AKÉDYSSÉRIL. — POUR LES OREILLES. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — ŒUVRES DE J.-F. RAFFAËLLI. — PETITE CHRONIQUE.

### LES DÉCORÉS D'AVANT-HIER

M. de Burlet, toujours charmant et d'attaque, a fait tomber sur le monde artistique une pluie d'étoiles. Puis, étoile lui-même, il a filé pour Carlsbad, avec la joie d'avoir rendu tant de monde heureux à si peu de frais. « Pourquoi me refuser cela? (disait à une jolie femme un monsieur passionné et entreprenant); pour vous c'est si peu de chose et moi j'en éprouverais tant de plaisir. »

En bon semeur, le Ministre n'a pas jeté tout son grain du même côté; il l'a éparpillé avec une dextérité et une gentillesse tout à fait séduisantes. La gauche, la droite, le centre; la montagne, la plaine, le marécage; les rouges, les bleus, les blancs, les gris, les sans-couleur; les bons, les mauvais, les médiocres; les jeunes, les

vieux, les entre-deux-âges; les avancés, les stagnants, les retardataires; et finalement les Flamands et les Wallons, — ont été gratifiés! On croit assister aux nerveux mouvements d'un joueur mettant à la roulette, pour être sûr de ne pas perdre, sur les trente-six numéros du tapis. C'est d'une justice distributive qui révèle l'âme la plus équitable et une remarquable connaissance des hommes. Il est impossible de mieux pratiquer ce proverbe campagnard très sage: Ne mettez pas tous vos œufs dans le même panier. Si M. de Burlet vivait en Turquie et avait un harem il est certain qu'on ne s'y querellerait jamais et que la délicate opération du jet du mouchoir s'effectuerait avec une virtuosité souriante qui contenterait tout le monde.

On sait la façon détachée dont *l'Art moderne* envisage cette singulière coutume qui fait qu'un honnête garçon happe le bout de ruban rouge avec la même avidité que le fait la grenouille, puisque le petit chiffon écarlate sert aussi à la pêcher. A mainte reprise nous avons traité gaiement cette question où tant d'hommes de mérite s'égalent à l'enfant. Un analyste comme Rosny détaillerait les mobiles divers et compliqués qui déterminent l'explosion de joie d'un nouveau chevalier, la satisfaction brûlante d'un nouvel officier, l'orgueil éclatant d'un nouveau commandeur. Nous nous contenterons de nous pousser du coude et de sourire au passage de ces puérités, d'autant plus que nous voyons,

dans le cortège, un des nôtres choisi par le Ministre pour manifester que son élection de bon gouvernant entend ne pas dédaigner l'art neuf, ce en quoi il est fort louable et fort différent de ses prédécesseurs abominablement routiniers et réacs.

C'était pourtant un savoureux régal que voir cet art neuf invariablement conspué et toujours bien portant, et nous ne pouvons nous défendre de quelque regret et de quelque inquiétude en nous disant qu'il est désormais traité comme le premier venu. Ah! le niveau, l'horrible niveau! Tous à hauteur d'appui, tous décorés! Quelle humiliation d'égalité banale! C'était si bon le dédain des imbéciles et les outrages! Cher Directeur de la *Libre Esthétique*, prenez garde! Gare à l'alignement, gare à l'enfarinement. La force est d'être farouche. Un artiste décoré est souvent un mouton marqué pour l'étable ou l'abattoir. On vous croyait vacciné contre cette variole.

Dans ces combinaisons ennuiversellement décorantes (où vraiment on allume ces messieurs comme le « lanternman » en sa tournée du soir allume les becs de gaz) il en est un qu'on laisse perpétuellement en dehors de la mufletitude, comme Zola à l'Académie : c'est Félicien Rops. Ce Belge de peu est en France chevalier de la Légion d'honneur. Pour ses compatriotes, c'est un pornographe. L'infâme Féli! Quoique très allant et très chic, M. de Burlet n'a pas osé pousser sa pointe jusque-là. Ceût été pourtant d'une belle proportion : au haut bout, magnifiquement, notre grand De Vriendt commandeur, et au bas bout, humblement, le petit Rops chevalier! Le Ministre a reculé devant cette harmonie en pyramide renversée, se sentant surveillé par le subtil et colérique Woeste, très redoutable, car il défend ses idées, et lui-même, à la mode du putois lâchant sur l'ennemi le jus fieloux de son derrière.

C'est vraisemblablement le même souci qui empêche le très sympathique Ministre de se lancer dans la décoration de nos écrivains de langue française autrement qu'en élisant M. Van Ryn, critique à la *Fédération artistique* et organisateur, à ce que dit le *Petit Bleu*, du banquet célèbre offert à M<sup>lle</sup> Beernaert. Pourquoi pas officier alors... officier de bouche? Mais comment passer sur le corps à Camille Lemonnier? Et peut-on faire à Woeste veillant (*Ouistiti vigilant!*) l'outrage de décorer cet autre pornographe? Ah! si le sort n'avait pas fait naître Rops! Ah! si le sort n'avait pas fait naître Lemonnier! Mais malheureusement la Belgique, ennemie aux dieux, s'encombre de ces deux gloires et voilà qu'on ne peut plus librement décorer en rond. Si encore ces deux gênants personnages faisaient comme Karel Buls et Edmond Picard qui, depuis longtemps, ont décliné les croix qu'on leur offrit et déclaré, ces grincheux et ces « embrasmakers », qu'ils n'en accepteraient jamais. Mais non. Quoique dédaigneux

de la chose, ils s'obstinent à rester candidats, se faisant un méchant plaisir d'embêter les grands ministres qui pensent à décorer et d'obstruer les petits littérateurs qui souhaiteraient l'être.

Et qui sait pourtant! M. de Burlet est léger, comme a dit le mercuriel Woeste. Il est optimiste comme a dit M. Beernaert. Il est vaillant, comme dit *l'Art moderne*. S'il allait, dans un beau coup de volonté et de mépris du qu'en dira-t-on, hardiment promouvoir les deux admirables artistes qui marchent à la tête de notre école! Voilà qui serait crâne! Quelle gloire pour lui, sinon pour eux!

## JEAN CARRIÈS

Le sculpteur Carriès vient de mourir à Paris, à l'âge de trente-huit ans. On se souvient de l'importante exposition qu'il fit en 1886 au Salon des XX. Il était alors complètement inconnu à Paris, bien qu'il eût déjà, à cette époque, réuni un bagage considérable : médaillons d'enfants d'une grâce exquise, bustes fantaisistes de Frans Hals et de « M<sup>me</sup> Frans Hals », portrait de Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre, portrait de Jules Breton, effigie de sa mère, modelée de mémoire, après sa mort, avec une piété fervente, chevaliers casqués et cuirassés, figures rêveuses d'une expression poignante. On vanta, outre l'exécution, d'une merveilleuse habileté, la patine artistique dont le statuaire revêtait ses plâtres, ses bronzes, ses cires. L'ensemble inattendu de ces sculptures, aux tons de vieux buis, d'ivoires anciens, de cloches polies et usées par les ans, fit sensation à Bruxelles.

Ce n'est qu'en 1892 qu'il se révéla au public parisien. Seuls le connaissaient, jusqu'alors, de rares artistes, enthousiastes de son art sûr et souple, et parmi lesquels Félicien Rops, Louise Breslau et ce pauvre Armand Gouzien. D'un tempérament sombre, d'humeur farouche, Carriès ne se mêlait pas au mouvement et dédaignait les expositions. Il fallait être de ses intimes pour avoir accès dans le petit atelier de la rue Boissonnade d'Enfer où il œuvrait avec une constance de bénédictin. Il avait exposé une seule fois au Salon *les Désolés*, qui ne furent remarqués que des raffinés. On vit ensuite un ensemble de ses œuvres, dans l'intimité, chez M<sup>me</sup> Ménard-Dorian, et ce fut tout.

L'année qui précéda ses débuts au Champ-de-Mars, il disparut brusquement et l'on apprit qu'il s'était terré, pour être plus isolé encore, dans le Cher, en quelque manoir perdu. Et ce fut, au mois de mai, une prodigieuse surprise quand on vit, rangés en de vastes vitrines, outre la série de ses figures aux collerettes en bataille et de ses visages chargés d'ombre et de pensée, une admirable collection de grès de toutes formes : vases, pots, amphores, mascarons grimaçants, d'une pâte savoureuse habillée d'émaux auxquels l'or se mêlait discrètement et qui révélait une phase nouvelle de l'art de Carriès. Ce fut, on peut l'affirmer, le succès du Salon de 1892 et l'épanouissement de cette belle floraison des grès flammés qui excite à juste titre l'attention et l'émulation des artistes.

Le Président de la République, en faisant l'ouverture traditionnelle du Salon, fut si émerveillé des sculptures et des poteries de

Carriès qu'il lui conféra aussitôt — sur le champ de bataille — la croix de la Légion d'honneur.

Une partie de ces grès était destinée à une porte monumentale qu'avait commandée, pour le superbe atelier qu'elle a fait construire rue Cortambert, la princesse de Polignac.

La porte, l'œuvre principale de l'artiste, le travail auquel il voua ses dernières années, demeure inachevée. Et c'est avec une profonde tristesse que nous évoquons le souvenir du grand artiste frappé en pleine activité, en pleine jeunesse, à l'aurore de la célébrité.

## QUELQUES LIVRES

**La Vie artistique**, par GUSTAVE GEFFROY. Troisième série.  
Préface de l'auteur. Pointe-sèche d'AUGUSTE RENOIR.

M. Gustave Geffroy vient de faire paraître le troisième volume de *la Vie artistique*, le recueil le plus documenté et le bréviaire d'art le plus complet qui ait vu le jour. Nous avons, lors de l'apparition en librairie des séries précédentes (1), signalé tout particulièrement le haut intérêt qui s'attache à ces consciencieuses études d'un esprit critique libre d'entraves et passionné de Beau.

« Ce qui plaît surtout en M. Gustave Geffroy, a dit avec raison Octave Mirbeau, c'est qu'il n'est pas seulement un critique averti et compréhensif, un critique au sens professoral du mot, mais un véritable constructeur de formes, un créateur d'idées, au même degré que ceux dont il nous fait comprendre le génie. Les tableaux ne sont, en réalité, pour lui, que prétexte à exprimer de l'idée, et à inscrire son rêve propre dans le rêve des autres; c'est un thème par lequel il exerce sa sensibilité, développe sa philosophie et montre la conception personnelle qu'il a de la vie. De la toile, ou du marbre, devant ce qu'il s'arrête, son esprit a bien vite fait d'aller vers l'humanité et la nature... »

Il faut lire le livre de M. Gustave Geffroy, non seulement parce qu'il est plein de science, de documents, de jugements nets et précis, mais surtout parce qu'il est évocateur de la beauté. Il faut le lire, comme on regarde une très belle toile, et laisser courir son esprit entre les lignes charmeresses, de même que, entre les arabesques des toiles aimées, le rêve circule des réalités de l'art aux songes profonds de la nature, aux énigmes de la vie. »

Le troisième volume de *la Vie artistique* est consacré à l'histoire de l'Impressionnisme dont M. Gustave Geffroy classe et groupe méthodiquement les manifestations les plus importantes. Des pages éloquentes, et qui resteront, sont consacrées à Claude Monet, Camille Pissarro, Edouard Manet, Edgar Degas, Auguste Renoir, Paul Cézanne, Armand Guillaumin, Alfred Sisley, M<sup>mes</sup> Berthe Morisot et Mary Cassatt, etc. Et pour nous qui avons assisté à l'éclosion de cette école, désormais célèbre, et qui l'avons depuis son origine vantée et défendue, le livre de M. Geffroy a un intérêt et un charme particuliers que partageront tous les esprits sincères et curieux d'art neuf.

**Sur l'Escaut**, par HECTOR VAN DOORSLAER. Préface d'EDMOND PICARD.

Yachtsman, chasseur, écrivain souple et précis, M. Van Doorslaer se présente, en ce livre de dilection, sous un triple avatar. Il parle en connaisseur non superficiel des choses de la navigation

(1) Voir *l'Art moderne*, 1893, p. 370.

et du tir, et le charme de ses récits se double d'une partie technique qui leur donne une saveur spéciale. Son *Excursion de chasse* est un petit traité complet des jouissances du *punt*. *Dans les eaux zélandaises* est bien la plus enthousiaste et la plus pittoresque apologie du plaisir de filer, toutes voiles larguées, sur un bon yacht de ballade, dans l'insouciance des semaines de vacances, dans la splendeur des paysages de l'Escaut.

L'Escaut! M. Van Doorslaer en parle avec l'amour et le respect que mérite ce fleuve incomparable. Et très artistement, en touriste épris de la beauté des sites et pétré de leur intimité, il en fait valoir les charmes, en un style clair, rapide, dénué de pédantisme et avec une bonne humeur qui rend vraiment attrayante la lecture de ce volume de choix.

De la préface d'Edmond Picard nous ne dirons rien, notre règle étant de ne point faire dans *l'Art moderne* d'appréciation au profit de nos collaborateurs. Que le lecteur lise : elle est en vers libres.

**La Nonne**, par PAUL GERMAIN. Mons, Arthur Princelle.

Dans un hôpital, un malheureux se meurt d'hystérie. La science ne peut rien, rien que constater. Et le vieux docteur s'éloigne, mortellement triste de ne pouvoir consoler.

La nonne, épouvantée des désirs charnels proférés par le malheureux, prie. Mais l'instinct de la souffrance, plus fort que toute son épouvante du péché, lui inspire une consolation suprême; elle embrasse l'agonisant, qui meurt avec « des rayonnements pleins les yeux ».

La pitié, l'antique pitié humaine qui nous a tout appris, crève la coquille factice que des lois conventionnelles et soupçonneuses nous ont mises autour du cœur.

Ce seul fait, conté simplement et courtement dramatisé, tient dans vingt pages qui annoncent le poète-penseur.

**Le Verbe Auroreal**, par JOSÉ HENNEBICQ.  
Malines, L. et A. Godenne.

Poésies. Toujours le rêve de la *pensée pure*, la volonté d'escalader les nuages et le mépris des charniers, ces charniers où s'appuie pourtant l'échelle de l'escalade et qui en supportent forcément les premiers échelons; passion momentanée d'intellectualité; réaction instinctive et aveugle d'un être sain contre la matière qui a voulu l'absorber; réaction outrancière, partagée par toute une époque, qui a ignoré le rythme alternant et tranquille de la chair et de l'esprit, et qui apprend lentement que les extrêmes sont les deux faces opposées de l'énigme que le Sphinx subtil habille d'un nouveau mystère chaque fois qu'une génération en a deviné l'unité.

## LA CAISSE DES MUSEES

On sait combien est précaire chez nous la dotation de nos musées. Chaque année, nos Chambres votent un crédit pour les achats du Musée ancien. Cette somme est très peu élevée et ne permet que rarement aux membres de la Commission de lutter contre l'étranger pour acquérir des œuvres de prix. Il arrive parfois qu'une année s'écoule sans qu'une occasion d'achat ne se soit présentée; il serait très simple de permettre alors à la Commission d'épargner les fonds non dépensés et de les joindre à ceux du budget suivant, en vue d'une acquisition extraordinaire. Nos lois

sur la comptabilité publique s'y opposent, paraît-il, parce que les musées n'ont pas de caisse autonome, de patrimoine indépendant qui puisse être géré par ses règles propres. Nous partageons cette situation avec la France. Aussi est-il intéressant de suivre toutes les tentatives qui se poursuivent, en ce dernier pays, en vue de créer une caisse autonome des musées de l'Etat.

C'est M. Joseph Reinach qui vient de déposer une proposition de loi dont voici la teneur :

« La Caisse des musées constitue un établissement public et peut recevoir des dons et legs. Elle est gérée par la Caisse des dépôts et consignations et administrée par un comité de seize membres dont quatre sénateurs, quatre députés, le directeur des Beaux-Arts, le directeur des bâtiments civils, le directeur des musées nationaux, etc.

Les ressources de la caisse se composent : 1° des fonds à provenir des donations et legs faits à la Caisse des musées; 2° des dons et souscriptions individuelles ou collectives versés à la Caisse à titre d'offrande; 3° de toutes autres ressources qui pourraient être ultérieurement affectées à la Caisse des musées; des intérêts des fonds placés.

Les acquisitions sont faites par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, après avis d'une commission dite « des acquisitions ».

Les sommes résultant des donations et legs dont l'emploi n'aura pas été spécifié par les donateurs seront placées en rentes sur l'Etat immatriculées au nom de la Caisse et inaliénables. Les dons et les souscriptions individuelles ou collectives versés à titre d'offrande et toutes les autres ressources quelconques de la caisse pourront être placés en rentes sur l'Etat ou en valeurs du Trésor; leur aliénation ne pourra être autorisée qu'en vertu d'un décret rendu sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, après avis du comité d'administration. »

Les musées nationaux français n'ont par an que 162,000 francs pour les achats. Le Luxembourg, Versailles et le musée de marine du Louvre font peu d'acquisitions sur ce crédit et peuvent être regardés comme quantités négligeables; Saint-Germain prend par an une douzaine de mille francs; au Louvre, pendant les années 1889, 1890 et 1891, les antiquités égyptiennes, grecques, romaines, orientales, les sculptures et objets d'art du moyen-âge et modernes, ont reçu pour 363,500 francs d'ouvrages, tandis que le département de la peinture n'a pu en acquérir que pour 64,000 francs. Et durant cette même période de trois ans, la Galerie nationale de Londres, qui ne conserve que la peinture, a consacré 384,000 francs aux tableaux, au moyen de ses crédits ordinaires seulement.

La nouvelle Caisse des musées serait dotée d'une subvention annuelle votée par le Parlement, équivalent probablement au crédit normal. En outre, le capital de 6,864,000 francs provenant de la vente des diamants de la Couronne et mis aux Dépôts et consignations lui serait attribué et lui procurerait une rente annuelle de 240,000 francs environ. Enfin, il est question d'établir des entrées payantes certains jours de la semaine, à l'imitation de plusieurs grands pays.

M. Gerspach rappelle, dans une lettre parue récemment dans le *Temps*, ce qui se pratique avec succès en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et en Italie :

« L'Angleterre subventionne très largement ses musées et le Parlement ne marchandé pas les crédits extraordinaires pour les acquisitions exceptionnelles; elle ne recherche pas une ressource

dans le ticket de 6 pence, et cependant la Galerie nationale, le British Museum et le South-Kensington ont de deux à trois jours payants par semaine, *students day*; la Galerie nationale encaisse ainsi 20,000 à 25,000 francs par an. Le South-Kensington, dont l'importance est considérable en art décoratif, donne des abonnements annuels pour 25 francs; il accorde, comme les autres musées, des cartes aux élèves des écoles et des académies, aux artistes et à d'autres personnes qualifiées. En 1892, le nombre des visiteurs a été de 919,573, malgré la fermeture des dimanches et fêtes et trois jours payants par semaine.

En Allemagne et en Autriche les musées gratuits sont l'exception; presque partout il y a des jours libres et des jours payants; la taxe varie de 30 centimes à fr. 1.25. Le musée germanique de Nuremberg, qui est très important pour les arts de la décoration, a une organisation particulièrement intéressante. Il reçoit par an de différents gouvernements allemands une subvention de 50,000 francs et de souscripteurs volontaires 75,000 francs,

En Italie la taxe d'entrée des musées va de fr. 0.25 à 1 franc, par exception elle est de 2 francs à Pompéi et à Herculaneum. Au palais ducal de Venise elle est de fr. 1.60.

Le nombre d'établissements taxés dans tout le royaume est de trente-huit; il peut encore être augmenté.

Florence produit le plus, de 80,000 à 95,000 francs. Pompéi donne 40,000 francs, le palais des Doges à Venise 35,000; l'ensemble fournit 250,000 à 300,000 francs.

Comme correctif à l'impôt, les entrées sont gratuites les dimanches et l'administration accorde des cartes de faveur aux artistes, copistes, érudits, élèves des écoles et à d'autres personnes qui lui font une demande justement motivée. Le nombre des entrées gratuites, les jours payants, s'élevé ainsi à près de 100,000 par an.

La taxe a été acceptée par tout le monde sans la moindre réclamation; elle a débarrassé les musées des gens malpropres qui allaient uniquement s'y chauffer l'hiver et prendre le frais en été, à ce point que cette population n'y vient même plus les dimanches.

Les titulaires de cartes signent sur un registre; cette formalité ne donne lieu à aucune difficulté.

Les étrangers payent avec plaisir; la taxe leur fait visiter des endroits qu'ils auraient peut-être négligés; ils y vont maintenant parce qu'ils pensent avec raison que la taxe est une sorte de brevet accordé par l'intelligente administration italienne aux choses qui méritent d'être vues. Elle les débarrasse de l'ennui de demander des permissions et de donner ou de refuser des pourboires.

La recette est prise en considération lors de la répartition des crédits; elle est consacrée aux achats, aux fouilles et au matériel; grâce à elle, les acquisitions continuent, les travaux s'effectuent et les musées sont tenus avec un soin et un confortable dignes d'exemple et des plus grands éloges. »

## AKÉDYSSÉRIL

Traduit en hollandais par K.-J.-L. ALBERDINGK-THYM. Illustré de huit eaux-fortes par MARIUS BAUER. Amsterdam, Scheltema et Holkema, 1894.

En son élégant portefeuille vert et or, aux fers dessinés par l'artiste, la publication de luxe que nous avons sous les yeux a un défaut : elle manque d'ensemble. Mais si telle partie laisse à désirer comme exécution, l'ouvrage n'en est pas moins remar-

quable : rarement une œuvre étrangère a été interprétée en Hollande avec autant de tact, de savoir, de compréhension, d'art.

*Akédysseril*, ce scintillant joyau de Villiers de l'Isle-Adam, est traduit à merveille par Alberdingk-Thym (L. van Deyssel), qui, frappé par la mélodieuse musique, par l'exquise conception de Villiers, a su en donner une interprétation personnelle. Il a écrit en hollandais son *Akédysseril*, tout en respectant le texte original. Il a su paraphraser la prose de Villiers, couler dans son moule les sentiments et les émotions de l'écrivain, tout en suivant de près la forme de celui-ci.

L'origine de cette publication réside dans les eaux-fortes qui l'accompagnent. Il y a un an, Bauer, passionné pour *Akédysseril*, charmé par les riches visions de Villiers, entreprit une suite d'eaux-fortes, composées et exécutées dans la fièvre soutenue de la gestation, marquées fortement d'un caractère homogène et personnel. Les planches terminées, Bauer apprit qu'Alberdingk-Thym avait, de son côté, commencé une traduction du poème en prose; une fois en relations, ils s'occupèrent de trouver un éditeur. Grâce à l'initiative de M. Groesbeek, le chef de la maison Holkema, qui se montra disposé à aplanir les difficultés matérielles, cette publication luxueuse vit le jour, tirée à très peu d'exemplaires.

Le peintre Marius Bauer, encore inconnu du grand public, et dont les œuvres sont si hautement appréciées par les artistes et les connaisseurs, a déjà à son actif, quoique jeune, une centaine d'eaux-fortes et des séries de lithographies d'après « la Légende de saint Julien l'hospitalier » et pour « Karel ende Elegaste ».

D'après, parce que ces lithographies sont, comme ses eaux-fortes pour *Akédysseril*, bien plus que des « illustrations », des interprétations de pur artiste, s'assimilant l'essence de l'original. Lorsque le titre de sa première suite fut mise sous presse, J.-K. Huysmans, consulté, écrivit : « Il faut mettre d'après, étant donné que les lithographies de M. Bauer sont en quelque sorte une *paraphrase* au crayon du texte de Flaubert. Ce mot donnerait le sens exact. Le *d'après* que je vous signale signifie que c'est une interprétation, un *ouvrage original à côté d'un autre* ». Nous eûmes ce passage parce qu'il définit parfaitement le caractère des estampes du peintre, aussi bien que celui de la traduction de l'écrivain.

Depuis quelques années Bauer a donc fait, principalement en Orient où il a séjourné trois fois, des eaux-fortes que j'ai toujours profondément admirées et auxquelles je trouve, en leurs légers griffonnés, en leurs rayures embrouillées et voulues, toutes les qualités qui font remarquer ses plus récentes compositions. Celles-ci sont plus serrées, présentent une difficulté technique.

Les planches d'*Akédysseril* ont toutes ses qualités prime-sautières d'artiste sensitif à l'imagination riche, aimant à se plonger avec volupté dans les contes de l'Orient.

Pour ces exceptionnelles interprétations, l'artiste a choisi les phrases les moins illustratives en apparence. Ainsi *l'eau radieuse dormait sous les quais sacrés* lui fait évoquer les quais magnifiques d'une ville hindoue aux architectures impressionnantes et monumentales, se reflétant dans un Gange où flottent des barques nombreuses. *La multitude emplissait d'une allégresse grave les rues*, un fouillis d'Orientaux riches et loqueteux rendu par un peintre qui connaît l'Orient à fond. *On distribuerait au peuple le butin d'Eléphant* : superbe en sa richesse décorative. Sous le velum impérial qui tache d'ombre le portique du temple puissant siègent les vizirs, au haut de l'escalier aux tapis multicolores,

tandis que le butin est étalé sur le sol, ou apporté par des caravanes de chameaux.

Et chaque planche a son mérite et son caractère : *Et le terrain résonnait sourdement sous ces approches ; la Souveraine du Habad entra dans Bénarès*. Une des plus belles, si pas la plus belle, est sans conteste : *Elle marchait sur ces ombres flottantes, les effleurant de sa robe d'or*, dans l'imposant et sombre temple de Shiva. Ici toute l'angoisse de la description de Villiers est exprimée; et les « ombres flottantes » sont interprétées magistralement comme, du reste, la plupart de ces œuvres qu'il n'est donné qu'à peu d'artistes de traduire. Bauer a gravé une suite d'estampes qui sont vraiment originales, tout en étant issues d'*Akédysseril*.

PHILIPPE ZILCKEN

## POUR LES OREILLES

Sous le titre *Musique de rue*, le *Petit Bleu* publie un article dans lequel se retrouvent plusieurs idées qu'à plusieurs reprises nous avons défendues (1). Nous nous associons aux désirs qu'il exprime si justement en ces termes :

« Nous avons ici, dans le Nord, un instrument délicieux, le carillon. On ne pourrait célébrer trop le charme de ses notes argentines égrenées haut, par-dessus les toits immobiles, sur la circulation confuse des rues et des places. On dirait des rondes d'enfants qui se nouent. Les heures se tronçonnent en petits morceaux qui passent vite; le temps se dépense en chansons. Mais on n'édifie plus de carillon neuf; Bruxelles même n'en possède pas.

Et ceux qui subsistent à Liège et dans les Flandres sont livrés aux « Tarara boum de ay » des cafés-concerts, aux « Père la Victoire » des beuglants. Pourquoi n'avons-nous pas une littérature musicale du carillon? Le comité de l'art appliqué à la rue ne ferait-il pas œuvre utile et originale en convoquant nos musiciens à composer de menus airs mélancoliques ou guillerets, pour alimenter la verve de nos carillons municipaux? La musique des rues mérite qu'on s'en préoccupe pour l'embellir.

Nos marchands ambulants, et c'est une originalité locale, aiment à agrémenter l'annonce de leur trafic d'une modulation personnelle, parfois d'une franche couleur musicale. Pourquoi ne les encourager point, en organisant des concours parmi eux, ne leur décernant des récompenses? Et pourquoi la police, sous le contrôle du Conservatoire, ne défendrait-elle pas aux crieurs qui manquent de goût ou de voix, de pousser la série des bélements, des gloussements qui font mal à entendre? Chaque journal aurait son thème qu'il apprendrait à ses vendeurs; le *Petit Bleu* aurait son *leitmotiv* qu'on reconnaîtrait de loin, avant même que la signification des syllabes pût être perçue.

Les trams électriques qui sont munis d'une cloche fêlée que le conducteur piétine, posséderaient pour annoncer leur venue et leur passage deux ou trois timbres harmonieusement choisis sur lesquels on pourrait esquisser un bout d'air, un appel, un « garde à vous », un « chant de départ », un rien, que la foule se réjouirait d'entendre. Les locomotives des tramways à vapeur seraient démunies de ces trompes aux sons affreux qui assourdissent les malheureux passants. Serait-il impossible de produire autant de

(1) Voir notamment *l'Art moderne* de 1893, p. 389 (*le Vacarme des trams*), p. 171 (*Pour les yeux et pour les oreilles*), etc.

bruit sans incommoder personne? Les règlements draconiens qui défendent l'accès de nos rues aux instrumentistes ambulants et mendians, se relâcheraient si le musicien de rue, loin d'écorder à vif nos oreilles, pouvait promettre d'y introduire un peu de joie. »

### CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Rectifions d'abord une erreur. Dans le résultat du concours de violoncelle que nous avons publié dimanche dernier, deux noms ont été omis: ceux de M<sup>lle</sup> Ruegger et de M. Loewensohn, qui concourraient tous deux pour la première fois et qui ont remporté d'emblée le *second prix avec distinction*. Il importait d'autant plus de faire cette rectification que ces deux jeunes artistes — âgés respectivement de douze et de quatorze ans — ont décelé des aptitudes exceptionnelles et promettent de devenir des virtuoses remarquables.

L'omission de ces deux noms a eu pour conséquence typographique l'attribution de la *distinction* aux trois concurrents cités en second ordre, MM. Gaillard, Fahstroem et Blaes, qui n'ont obtenu qu'un deuxième prix simple. Ceci dit, passons aux concours suivants :

**Piano.** Jeunes filles. (Professeurs MM. GURICKX et WOUTERS). — Cinq concurrentes : 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M<sup>lle</sup> Abraham, élève de M. Wouters; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M<sup>lle</sup> Pousset, élève de M. Wouters; 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lle</sup> Doperé, élève de M. Gurickx; rappel avec distinction du 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lle</sup> Leclercq, élève de M. Wouters; 1<sup>er</sup> accessit, M<sup>lle</sup> Doelman, élève de M. Wouters.

**Prix Laure Van Cutsem.** Deux concurrentes : Prix, M<sup>lle</sup> Voué, élève de M. Wouters.

**Hommes.** (Professeur M. DE GREEF.) — Quatre concurrents : 1<sup>er</sup> prix avec la plus grande distinction, M. Cluytens; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, MM. Barat et Bosquet; 2<sup>e</sup> prix, M. Putzeys.

M. Cluytens n'a que 17 ans. Le public lui a fait une ovation méritée.

**Violon** (professeurs MM. YSAYE, COLYNS et CORNÉLIS). — Vingt-neuf concurrents : 1<sup>er</sup> prix avec la plus grande distinction, M. ten Have, élève de M. Ysaye; 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M<sup>lle</sup> Smith, élève de M. Cornélis, M. Walter et M<sup>lle</sup> Ruegger, élèves de M. Colyns; 1<sup>er</sup> prix, MM. Maurage, élève de M. Ysaye, Danhieux, Pennequin, élèves de M. Colyns, Hans, élève de M. Cornélis, Moerenhaut, Dubois, M<sup>lle</sup> Dongric, élèves de M. Ysaye, MM. Somers, élève de M. Colyns, Mars, élève de M. Cornélis, Vangoechera, élève de M. Ysaye, Prabron, élève de M. Cornélis, De Herdt, M<sup>lle</sup> Macquard, élèves de M. Colyns; 2<sup>e</sup> prix, MM. Muller, élève de M. Cornélis, Goffin-Prumi, élève de M. Colyns, M<sup>lle</sup> Heureux, MM. Rohn, élèves de M. Cornélis; Braeki, Josy, élèves de M. Colyns; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Mainil, élève de M. Colyns, M<sup>lles</sup> Paternostre, élève de M. Cornélis, Pisart, élève de M. Ysaye, Lebleu, Bollé, M. Burton, élèves de M. Cornélis.

Concours des plus remarquables. M. ten Have, qui a obtenu la plus haute distinction que le jury puisse décerner, a joué en maître et a excité un réel enthousiasme parmi les auditeurs.

Une innovation intéressante: M. Bernardel, luthier à Paris, fait don au lauréat d'un violon que le professeur de celui-ci choisira parmi les instruments exposés à Anvers par le donateur.

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

**Harpe** (professeur M. MEERLOO). — Quatre concurrentes : 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M<sup>lle</sup> Barré; 1<sup>er</sup> prix, M<sup>lle</sup> Kufferath; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M<sup>lle</sup> Hidalgo; 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lle</sup> De Wind.

Excellent concours qui fait honneur à l'enseignement de M. Meerloo.

**Chant monodique** (à huis clos). Hommes (professeur M. DEMEST). — Quatre concurrents : 1<sup>re</sup> mention, MM. Soyez, Dufranne et De Clynsen; 2<sup>e</sup> mention, M. De Busseher.

**Jeunes filles.** (Professeurs M<sup>lle</sup> WARNOTS et M<sup>me</sup> CORNÉLIS). — Vingt-trois concurrentes : 1<sup>re</sup> mention avec distinction, M<sup>lle</sup> Kempees; 1<sup>re</sup> mention, M<sup>lles</sup> Nau, Packbiers, Spaac, Oesombre, Piette, Cloetens, Aseleer, Buol, Schilthuysen; 2<sup>e</sup> mention, M<sup>lles</sup> Maton, Barat, Renson, Van den Steene, Russinger, Destrebecq, De Guevara, Lerminiaux, Gouy, Agnicz.

### Œuvres de J.-F. Raffaëlli.

Vente faite le 21 juin, à l'hôtel Drouot, à Paris, par M<sup>e</sup> P. Chevallier et M. G. Petit. — Produit : 35,430 francs.

**TABLEAUX.** — 1. *Le Marchand d'habits*, 1,000 francs; 2. *La Femme Colosse*, 200 francs; 3. *Paysans normands au marché*, 800 francs; 4. *Les Chevaux sur la route*, 5,000 francs; 5. *La Neige*, 3,000 francs; 6. *La Route aux grands arbres*, 840 fr.; 7. *L'Ane sur la butte*, 850 francs; 8. *Les Vieux Chevaux blancs*, 900 francs; 9. *La Route de la révolte*, 600 francs; 10. *La Seine*, 1,450; 11. *La Rue*, 410 francs; 12. *Vers Argenteuil*, 410 francs; 13. *Le Dégel aux portes de Paris*, 4,000 fr.; 14. *La Place de la République*, 800 francs; 15. *Sur le boulevard*, 5,000 francs; 16. *Parisienne passant*, 300 francs; 17. *Citoyens!* 980 francs; 18. *Le Baigneur de chiens*, 720 fr.; 19. *Le Fruittier napolitain et son âne*, 900 francs; 20. *Dimanche matin*, 3,000 francs; 21. *La Verte Colline*, 350 francs; 22. *Le Château Montorgueil*, à Gorcy village (Jersey), 205 francs; 23. *La Chapelle de la vierge*, 220 francs; 24. *Fleurs et fruits*, 445 francs; 25. *Nature morte*, fleurs et fruits, 580 francs.

Les dessins ont obtenu des prix variant de 100 à 150 francs.

**SCULPTURE.** — 41. *Monsieur et Madame Denis*, bronze à cire perdue, exemplaire unique, 600 francs; 42. *Profil de cantonnier*, bronze à cire perdue, édité à 15 exemplaires, 220 francs.

### PETITE CHRONIQUE

Voici la liste des nouveaux décorés de l'ordre de Léopold :

M. ALBERT DE VRIENDT, directeur de l'Académie d'Anvers, est promu au grade de commandeur.

Sont promus au grade d'officier : MM. TH. BARON, artiste peintre, à Namur; le comte J. DE LALAING, artiste peintre et sculpteur, à Bruxelles; J. DILLENS, artiste sculpteur, à Bruxelles; A. HENNEBICQ, artiste peintre, à Bruxelles; A.-J. HEYMANS, artiste peintre, à Bruxelles; F.-H. KUFFERATH, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; A. MAILLY, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; X. MELLERY, artiste peintre, à Bruxelles; I. VERHEYDEN, artiste peintre, à Bruxelles.

Sont nommés chevaliers : MM. P.-P. ALBERDINGK-THIJM, membre de l'Académie royale flamande, professeur à l'Université de Louvain; H. BELLIS, artiste peintre, à Bruxelles; J. BROECKAERT, membre de l'Académie royale flamande, à Termonde; E. BROERMAN, artiste peintre, à Bruxelles; H. CASSIERS, artiste peintre, à Bruxelles; G. CHARLIER, artiste sculpteur, à Bruxelles; H. CLAEYS, membre de l'Académie royale flamande, à Gand; P. CLAEYS, critique d'art musical, à Gand; TH. COOPMAN, membre de l'Académie

démie royale flamande, à Bruxelles; K. DE GHELDERE, membre correspondant de l'Académie royale flamande, à Couckelaere; A. DE GREEF, professeur au Conservatoire de Bruxelles; P. DUBOIS, artiste sculpteur, à Bruxelles; E. EECKHAUTE, professeur de chant, à Gand; L. FRÉDÉRIC, artiste peintre, à Bruxelles; G. GUIDÉ, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; F.-H. JEHIN-PREME, artiste musicien, à Québec; L. LENAIN, artiste graveur, à Bruxelles; L. MATHOT, membre de l'Académie royale flamande, à Anvers; O. MAUS, directeur de la *Libre Esthétique*, à Bruxelles; J. ROSIER, artiste peintre, directeur de l'Académie de Malines; CH. SAMUEL, artiste sculpteur, à Bruxelles; F. TER LINDEN, artiste peintre, à Bruxelles; F. VAN DYCK, architecte, à Anvers; G. VANAISE, artiste peintre, à Gand; VAN RYN, critique d'art, à Anvers; A. VERHAEREN, artiste peintre, à Bruxelles; J. VIENNE, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; J. WINDERS, architecte, à Anvers.

Pour faire suite à nos « déplacements d'artistes » (1) :

M. Henri Gillet est en ce moment à Royat, où il est engagé pour la saison, en qualité de violoncelle solo. Il entrera en cette même qualité, au mois d'octobre, à l'orchestre d'Harcourt.

M. Gillet retrouvera sur l'estrade de la rue Rochechouart son concitoyen et ami Crickboom, dont nous avons annoncé l'engagement comme premier violon solo, et aussi les deux autres membres du jeune Quatuor qui a donné l'an dernier à l'hôtel Ravenstein d'intéressantes séances de musique de chambre. M. Angenot est, en effet, engagé comme second violon solo et M. Paul Miry comme alto solo aux mêmes concerts.

Cela a tout l'air d'une petite invasion de la France par la Belgique musicale.

Les concerts du Waux-Hall ont pu, grâce à quelques soirées superbes, faire entendre des solistes, chanteurs et instrumentistes, — la grande attraction. On a sympathiquement accueilli et applaudi M<sup>lles</sup> Milcamps, Chainaye et Van Hoof, M<sup>lles</sup> Drabbe-Beauvais, Bonvoisin, Searon-Ceuppens; MM. De Backer et Deville, les violoncellistes Merck et Liégeois. Aujourd'hui l'on entendra le violoniste Van den Heuvel. La liste, on le voit, s'allonge et porte des noms attrayants.

Pour mettre les concerts à l'abri de toute éventualité, il a été, à plusieurs reprises, question de construire une salle. Les plans ont même été soumis à l'Administration communale et nous en avons donné la description (2). Serait-il indiscret de demander pourquoi ce projet, si important pour les musiciens et si intéressant pour les nombreux amateurs de musique dont les auditions du Waux-Hall constituent, en été, l'unique distraction, sommeille dans les cartons?

La société anonyme *l'Art* ouvre, entre artistes belges ou habitant la Belgique, un concours pour un projet de mobilier de chambre à coucher à exécuter dans une matière nouvelle (procédé Craninex).

Un premier prix de 1,000 francs et un second de prix de 400 francs seront attribués aux lauréats du concours.

Les projets devront être envoyés à la Société, 6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, avant le 1<sup>er</sup> août prochain.

Le règlement du concours sera communiqué à tout artiste qui en fera la demande. Des échantillons de la matière en laquelle seront fabriqués les meubles sont déposés au siège de la Société.

L'Administration de la Société est à la disposition des artistes pour leur fournir tout renseignement complémentaire.

Des exemplaires du règlement du concours sont déposés également dans les bureaux de *l'Art moderne*.

Les travaux de décoration sculpturale du Jardin botanique ordonnés par le Ministre des Beaux-Arts sont en voie d'exécution

(1) Voir notre dernier numéro.

(2) V. *l'Art moderne* 1893, p. 212.

Ils promettent de constituer une entreprise artistique de grande allure, vraiment originale, et qui fera époque.

MM. Meunier et Van der Stappen, chargés du plan d'ensemble, ont soumis à M. de Burlet des propositions relatives au choix des artistes désignés pour effectuer les travaux. Nous en publions la liste lorsqu'ils seront officiellement avisés de la décision du gouvernement. Ils se mettront aussitôt à l'œuvre. Un tiers du projet d'ensemble sera ainsi en cours d'exécution.

Les tableaux nouvellement acquis par le gouvernement pour les collections de l'Etat sont exposés depuis lundi dernier et pour une durée de quinze jours dans une des salles du Musée Ancien (Palais des Beaux-Arts). C'est là une excellente mesure que nous avons, à plusieurs reprises, préconisée.

Ces tableaux sont : *Portrait de femme*, par Juste Sustermans; *Nature morte*, par Jean-Paul Gillemans; *Paysage*, par Gustave Courbet; *Enterrement*, par Charles De Groux; *Lisière de bois*, par Hippolyte Boulenger.

M. Jacques de Lalaing vient d'achever le portrait au pastel de M<sup>lle</sup> Hélène de Burlet, fille aînée du ministre de l'intérieur et des Beaux-arts. L'œuvre est une des plus belles qu'ait signées l'artiste. La pose naturelle et simple, le caractère ferme et doux de la physionomie, la sobriété du costume et des accessoires font de ce portrait une page de maîtrise qui évoque les calmes et beaux portraits d'autrefois. Nos compliments à M. de Lalaing, à qui nous n'avons pas, en général, prodigué nos éloges.

Le gouvernement vient de mettre à la disposition du comité exécutif de l'exposition de Genève les locaux du Palais des Beaux-arts (entrée par la place du Musée) pour permettre au jury de juger et d'admettre les œuvres d'art destinées à l'exposition.

Aussitôt que le jury aura terminé ses travaux, le public sera admis à visiter l'exposition.

On nous signale une nouvelle abomination. Il paraît que la superbe forêt qui s'étend entre Chimay et Rance va être abattue sur une surface de 400 hectares. Est-ce que ces vandalismes ne vont pas bientôt cesser? Et est-ce que la législature n'interviendra pas pour protéger nos retraites rustiques? Que fait la Commission pour la protection des sites de Belgique?

M. Antoine et la troupe du Théâtre-Libre donneront, dans les derniers jours de septembre, quatre représentations au Théâtre du Parc. Ils feront ensuite une tournée en Hollande et en Allemagne.

L'Ecole nationale des beaux-arts de Rio-de-Janeiro annonce l'ouverture d'un Salon annuel.

Le Conseil supérieur des Beaux-arts invite les artistes belges à prendre part à cette exposition, qui aura lieu en septembre et qui sera close le 15 octobre.

Seront admis à l'exposition, outre tous les genres de peinture, de sculpture, de gravure et d'architecture, les émaux, porcelaines, faïences, cartons pour vitraux, à l'exception de ceux représentant des motifs exclusifs d'ornementation, et en général tous les spécimens de l'art industriel.

Il y aura trois catégories de récompenses :

1<sup>o</sup> Des mentions; 2<sup>o</sup> des médailles de trois classes, et 3<sup>o</sup> une médaille d'honneur.

Les prix seront fournis par l'Ecole nationale des Beaux-arts; leur valeur sera la suivante :

Pour la médaille d'honneur, 1 conto de reis; pour la médaille de 1<sup>re</sup> classe, 300 milreis; pour la médaille de 2<sup>e</sup> classe, 200 milreis; pour la médaille de 3<sup>e</sup> classe, 100 milreis.

Le Musée de Leipzig vient d'acquérir le tableau *A l'Eglise* de notre compatriote M. Jef Leempoels, exposé pour la première fois à l'exposition de la *Sécession* à Munich.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbès-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.  
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10.15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles.



Compositions de M. AUBREY BEARDSLEY pour illustrer *Le Morte Darthur*. (Voir p. 223.)

## SOMMAIRE

INAUGURATION DU MONUMENT DE COSTER. — REVENDICATIONS FÉMINISTES. *A propos du « Grand Catéchisme de la femme »*, par LOUIS FRANCK. — PEINTS PAR EUX-MÊMES. — LA DÉCORATION DE CAMILLE LEMONNIER. — QUELQUES LIVRES. *Le Morte Darthur. L'Arte dell' Estremo Oriente*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — BRUXELLES MODERNE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

## Inauguration du Monument De Coster.

Dimanche prochain 22 juillet sera inauguré à Ixelles le monument qui tardivement consacra la gloire de l'auteur de LA LÉGENDE D'UYLENSPIEGEL. On en a vu le groupe en bronze par Samuel à la *Libre Esthétique*. C'est au bord du grand étang qu'on l'a érigé. Les eaux calmes conviennent aux souvenirs qu'a pacifiés la Mort, que l'Oubli avait effacés et que la Justice réveille. Les enfants des écoles viendront en cortège déposer des fleurs sur cette tombe royale où seront déposés les restes d'un méconnu et d'un persécuté. Ils chanteront sur de vieux airs les ballades du poète brabançon dont on ranime enfin la gloire si longtemps étouffée.

A la seule opulence de son âme, il devra ce faste posthume contrastant avec la misère de sa vie. Cœur plein, coffre-fort vide. Vaste esprit, petite bourse. Contradictions sans fin! Extravagance des actions humaines! Cet argent qui, dans notre barbarie, rend les vivants si puissants et les fait tant envier et aduler, ne pèse pas un grain dès que le temps les a fauchés et que leur mauvaise paille est balayée aux fumiers. S'ils veulent quelque chose sur leurs tombes, ils doivent le payer eux-mêmes, et cette tombe, ridiculisée par la platitude de leur nom, ne dure que si quelque artiste l'a glorifiée par son art, substituant alors son propre souvenir à celui du pleutre enseveli. Mais par contre quels honneurs pour les grands disparus qui furent, pendant leur existence, les grands incompris et les grands dédaignés! Comme les survivants, tout à coup éclairés, s'exaltent pour la justice et se montrent brusquement sévères pour leurs prédécesseurs ingrats, sans voir qu'eux aussi, à l'heure même, commettent d'identiques iniquités pour d'autres méconnus que d'autres générations réhabiliteront. Pourquoi ces erreurs constantes au seul moment où il serait opportun de ne pas les subir? Le monde n'est-il vraiment qu'un équilibre de souffrances et de déraison? Son harmonie comporte-t-elle ces dérèglements inépuisables? Ou plutôt est-ce nous, en notre intellect infime et notre corps fragile, qui ressentons faussement en douleurs n'ayant d'existence que pour nous, en contradictions n'ayant d'existence que pour nous, ce prodigieux et

remuant ensemble de détails dont chacun, peut-être, a sa dignité en soi, sa beauté propre et nécessaire à l'évolution de l'univers incurablement mystérieux en ses fins et en ses moyens?

C'est Camille Lemonnier, maréchal de lettres comme le nomma Georges Rodenbach au banquet resté mémorable, à qui est confiée la mission de dire, en un unique discours, ce que fut l'œuvre de CHARLES DE COSTER et de tirer de sa vie matériellement si étroite et si comprimée, intellectuellement si haute, si vaste, si sereinement libre, les pensées et les images faites pour enseigner les survivants, pour leur donner la puissance triste de la réflexion, pour les consoler dans leurs personnels labeurs et les invigorer. Camille Lemonnier a, pour cette mission fraternelle et pieuse, l'autorité de sa belle maturité et de sa vaillante expérience. Il sait remonter aux origines de notre littérature contemporaine, pour en avoir été l'un des initiateurs, dans les joies et dans les douleurs. Il peut apparaître désormais avec le calme fort du vétéran, avec le pacificateur dédain des petites querelles, des rivalités stériles, des prétentions puériles. Sans discussion et d'instinct, c'est vers lui qu'ont été, dès le début, tous les suffrages comme au plus digne et au plus qualifié, comme à celui dont la parole isolée suffirait pour dire tout ce qui, débarrassé des vanités et des prétentions, constitue l'essentiel.

Il a été question, après coup, d'ajouter à l'oraison admirative et reconnaissante où il racontera DE COSTER, quelques homélies secondaires dans lesquelles des groupes spéciaux de littérateurs feraient exprimer par l'un des leurs des considérations particulières. L'utilité de cette intervention n'a pas été admise. Ceux qui la préconisaient portaient, chacun à son point de vue, de cette croyance, bien vieillotte et légèrement présomptueuse, que s'il existe aujourd'hui une activité littéraire en Belgique, que si CHARLES DE COSTER jouit d'une gloire posthume, c'est à eux surtout qu'on le doit.

Il importe vraiment que ces illusions soient ramenées à des proportions acceptables. N'est-il pas amusant, et parfois pitoyable, de voir des esprits distingués s'imaginer encore que les événements littéraires sont dus à l'heureuse chance d'avoir vu naître tels ou tels écrivains, alors que les écrivains ne sont que le résultat du passé et du milieu. Franchement, avec de telles erreurs, si nous étions des miroirs, nous croirions que c'est nous qui créons les images qui s'y reflètent; si nous étions des phonographes, nous serions convaincus que les paroles qu'ils répètent émanent de nous; si l'un de nous avait été la chanterelle du violon de Paganini, il aurait juré *mordicus* que les prestiges que réalisait sur elle le prodigieux virtuose n'étaient dus qu'à son heureuse nature de chanterelle.

La Belgique a des forces intimes assez riches pour ne pas avoir besoin d'une équipe quelconque. Ces attitudes

de créateurs et de sauveteurs ne sont plus que plai-santes. Dix groupes, vingt groupes, cent artistes, mille artistes ont travaillé à la vigne commune et sans universel effort, rien n'eût été obtenu. Pas de monopole dans tout cela. Pas de dépositaire de la seule véritable eau de Cologne, pas de seul vrai Jean-Marie Farina.

C'est d'autant moins accueillable, que ces groupes eux-mêmes changent, que les plus actifs deviennent parfois les plus stagnants, qu'il leur prend des fatigues et des relâchements, et que tel qui fut à l'avant-garde passe insensiblement à la queue de l'armée et se perd dans les bagages et les trainards, avec les vivandiers et les éclopés.

## REVENDEICATIONS FÉMINISTES

### A propos du « Grand Catéchisme de la femme »

par LOUIS FRANCK. Bibliothèque Gilon, Verviers.

Si j'étais avocat des femmes et si j'avais accordé ma lyre sur le mode agressif, je ne me contenterais pas de récriminer et de me mettre en frais d'ironie ou de colère. Je dénombrerais tranquillement, avec des preuves que chacun pourrait vérifier autour de soi, toutes les choses que les hommes font mal. Ça prendrait déjà une grosse partie du catéchisme. Je les obligerais sans peine à convenir que, endurcis qu'ils sont par l'habitude de traiter tout par la force, de résoudre par une logique immédiate les questions que la vie leur pose, ils en deviennent calleux, calleux dans leurs raisonnements, qui vont de Pétersbourg à Moscou en ligne droite comme le chemin de fer du tsar, calleux dans leur sensibilité, qui excelle à ignorer les nuances et les différences de natures, qui jouent pourtant un si grand rôle dans la chimie sociale, calleux dans leur volonté, calleux dans tout l'aspect extérieur de leur raide enveloppe. Car ils ne sont pas libres de prendre ou de rejeter ces modes faites en imitation de zinc; le zinc qu'ils ont dans l'âme se traduit là-dedans malgré eux.

Les femmes, toujours amoureuses de la force, suivant un de leurs plus beaux instincts, en sont venues (parce que les instincts les plus vrais commencent par être aveugles dans leurs applications) à en admirer l'excess. Elles ne savent même l'admirer encore que quand cette force est soulignée d'un peu de zinc, et dans leur folle admiration, quelques-unes d'entre elles se mettent à envier particulièrement ce zinc. Elles en veulent pour elles. Du moins c'est l'effet qu'elles produisent, quand elles font revendiquer leurs droits par des hommes, qui ne connaissent pas la force de la femme et croient qu'elle ressemble à la leur, avec quelques degrés en moins.

Plus je cherche ce qui différencie ces deux êtres, — et à moins de les appeler selon une hypothèse récente, des représentants de la force centrifuge et de la force centripète, — plus je trouve qu'ils représentent assez bien l'un la force, l'autre la souplesse. Et il me paraît que ces revendications du *Catéchisme*, justes peut-être, mais faites sur un ton indigné et virulent, ou trop combattivement démonstratives, manquent de souplesse. Le ton de l'œuvre entière est celui d'un homme, habitué à s'élançer en avant et à frapper à droite et à gauche sans craindre les coups. (O bienheureuse callosité!) Tandis que la souplesse ne s'élançait pas, elle va doucement,

sans heurter, observe, fait un détour, et au lieu de démolir, file entre les mailles au bon endroit.

C'est très généreux de la part des hommes de batailler pour aider les femmes. Mais il se pourrait qu'ils leurs fissent parfois ainsi quelque tort sans le vouloir. D'abord, en effarouchant la gent prudente et volontiers féminine qui redoute les innovations; ensuite, en donnant aux femmes, qui entre autres faiblesses ont celle de l'imitation, l'exemple dangereux des revendications par la force et par la logique; deux terrains où je crains qu'elles ne fassent de piteuses culbutes, et comme elles sont et doivent être les meilleurs soldats de leur cause, cette attitude peu décorative pourrait leur nuire pendant de longues périodes encore.

Ce catéchisme, qui ne contient que des choses excellentes, bien raisonnées (masculinement parlant) et bien étudiées, sonne pourtant comme une cloche de discorde et ça lui donne un petit air faux.

Certes, la femme a besoin qu'on l'aide à grandir, et il se peut que l'esprit des lois ait jusqu'à un certain point déteint sur l'esprit des gens, hommes et femmes, qui ont fait semblant de respecter les dites lois. Mais le mal est plus profond.

La femme restera ce qu'elle est maintenant : un pauvre être flottant, indécis, ignorant, désintéressé de son rôle d'être humain, satellite d'une vanité organisée, d'une religion sans réalité, satellite d'un ou de plusieurs hommes dont elle ne comprend pas l'intime volonté, — cramponnage de l'être désemparé qui ne sait où se prendre, — satellite d'une animalité qui l'absorbe ou d'une intellectualité qui l'atrophie, elle sera une mineure sans dignité, sinon sans morgue, tant qu'elle ne pourra juger la vie par elle-même et y lire dans les rapports des choses et des êtres le rôle qui lui revient dans la grande tragi-comédie des réciprocités.

Ce rôle, que sa nature détermine, elle peut l'étudier en regardant le passé et toutes les rudesses, les maladroites de l'homme qu'elle n'a point partagées, mais qu'elle n'a pas su détourner ni réparer. Elle peut l'étudier dans les sciences, où la lourdeur du cerveau masculin a semé des obscurités que l'intention féminine aurait pu dissiper. Elle peut l'étudier dans l'Art où les hommes ont érigé en dualité la Pensée et la Forme, qui ne font qu'une dans la moindre cervelle féminine. Elle peut l'étudier dans tous les monuments, les institutions, les enseignements, les lois, dans tous les blocs verbeux ou compacts où l'homme a fait reluire son manque d'élasticité.

Elle peut l'étudier encore... mais pour Dieu! qu'elle l'étudie. Elle veut jouer un rôle, — que ce soit le sien, il y a assez longtemps qu'elle le joue mal. Que sa fierté naturelle la préserve des prétentions qu'elle n'a pas justifiées et lui donne, enfin, la conscience et l'orgueil de sa valeur particulière, spécifique. Qu'elle renonce à la malsaine ambition d'être un être humain complet, en pensant qu'il n'est rien qu'elle ne puisse, qu'elle ne doive compléter. Elle aussi peut monter d'un degré sur le chemin qui mène du fini à l'infini, en passant par la gloire, la grandeur, par tout ce qu'elle voudra, mais surtout par le bonheur.

Il n'est aucun sujet, aucun emploi, aucun secret d'art ou de science qui puisse lui rester fermé si elle l'ouvre avec sa propre petite clef. Aucune force ne prévaudra devant la sienne si elle respecte la dignité de sa nature féminine. Peut-être son instinct spécial, devenu conscient, révélera-t-il un jour une de ces vérités que le monde attend... Peut-être la force, enfin lucide, de sa faculté affective deviendra-t-elle la plus fière des affirmations qui fera évanouir les vaines terreurs et les grandiloquents épouvantails du passé...

Mais si les femmes veulent grandir, qu'elles *partent d'elles-mêmes* et qu'elles examinent les problèmes de la vie à leur façon tranquille, prudente, douce, et peut-être un peu sournoise, et qu'elles fassent l'économie des vertus masculines en laissant l'autre moitié de l'humanité les exercer pour elles. Point n'est nécessaire que l'infirmière devienne médecin ou épouse le médecin, pour que celui-ci lui apporte l'humble secours de sa pénible science, ou le brancardier, pour qu'il transporte le lourd fardeau des corps. Mais il est très nécessaire que dans toutes les besognes humaines la femme apporte l'appoint de sa souplesse. Il est même grand temps qu'elle le fasse si on veut que beaucoup d'entêtements, de théories et d'organisations masculines ne cassent pas comme du vieux fer au contact d'intérêts différents.

Mais c'est à la femme — à celle qui est assez avancée en civilisation pour secouer l'excès de masculinité dont la sature la vie contemporaine — à étudier le problème de sa participation au labeur général. Peu de problèmes sont plus vastes, plus importants; et il semble que ce travail de démonstrations tant pratiques que philosophiques devrait précéder les réclamations et les indignations; il les rendrait peut-être inutiles.

Pourquoi se faire détester — craindre, peut-être — et se jeter dans la lutte, quand on peut obtenir beaucoup plus en apportant aux autres ce qui leur manque, en se faisant connaître et aimer?

### Peints par eux-mêmes.

*La Curiosité universelle* poursuit son étude des portraits d'artistes peints par eux-mêmes et intercalés dans la composition de leurs tableaux. Plusieurs des observations recueillies à cet effet concernent les collections belges. Au Musée d'Anvers, par exemple, Jean Steen s'est représenté dans *Samson prisonnier des Philistins*. Voici ce qu'en dit W. Bürger (Thoré): « Tandis que l'Hercule biblique, terrassé et enchaîné, subit les insultes de la foule, Dalila, en belle robe de satin bleu, reçoit le prix de sa trahison et même les caresses d'un chef philistin, qui ne se gêne pas pour la toucher peu décevant. Jean Steen ne manque pas à cette fête, bien entendu, car il aimait à figurer dans toutes ses compositions. Il se tient debout, de profil, portant un drapeau rouge et regardant avec mépris un nain grotesque qui, de sa lance, menace Samson par derrière. »

Le même critique révèle cette particularité: « Dans les *Noces de Cana* de la galerie du prince d'Arenberg, à Bruxelles, composition pantagruélique de peut-être cent figures, Jean Steen n'a pas manqué de se mettre de la compagnie. Il est là bien à l'aise et tout réjoui au coin d'une table. Il n'a pas non plus manqué d'amener sa femme qui allaite un petit Steen, trop petit encore, malheureusement, pour boire un coup. »

David Teniers, *le jeune*, s'est fréquemment représenté dans ses tableaux.

Au Musée de Bruxelles il figure entre autres dans *les Cinq sens*. Teniers s'est représenté dans le cavalier qui joue de la guitare. La dame en robe bleue est sa femme. Le même sujet a été traité plusieurs fois par le maître.

Voici ce que disait William Bürger de *la Kermesse flamande* du même artiste: « La famille Bosschaert, d'Anvers, possède un Teniers qui surpasse tous ceux qu'on rencontre en Belgique et même en Angleterre, une *Kermesse* (elle l'a vendu en 1867 au Musée de Bruxelles pour 125,000 francs) (ici la description)... A gauche

arrive maître Teniers lui-même, élégamment costumé, donnant la main à sa femme, en belle robe de soie jaune et suivie de deux jeunes filles; un petit page en bleu porte la queue de la robe; un peu en arrière, dans l'ombre, est arrêté le carrosse à deux chevaux, maintenu par un cocher en manteau rouge. On aperçoit au fond le château dit les Trois-Tours (Dry Toren) situé près de Vilvorde, à deux lieues de Bruxelles. »

Au Musée de Bruxelles nous trouvons encore:

Bernard van Orley. *Les Épreuves de patience de Job*. Triptyque. Le revers de gauche a pour sujet: *Lazare à la porte d'Epulon, le mauvais riche*. Dans le compartiment supérieur on voit le mauvais riche, vêtu à l'orientale, avec une femme et un jeune homme, sous un dais dans une salle. Van Orley s'est représenté lui-même dans le convive du mauvais riche. (Voir le catalogue et la notice descriptive de Lavice.)

Frans Floris. *Le Jugement dernier*. Triptyque. Au sommet du panneau central, Jésus-Christ entouré d'anges ayant à ses côtés les Évangélistes et les Apôtres avec les docteurs de l'Église, décide du sort des hommes appelés à son tribunal. Les morts sortent de leurs tombes. Il est de tradition scholastique que l'artiste se serait représenté lui-même dans le personnage ressuscité dont le Temps soulève la pierre tombale. Le catalogue du Musée de Bruxelles prétend qu'il ne ressemble pas à Frans Floris. Lavice certifie que si... *Critici certant...*

Au Musée d'Anvers, Michel van Coxcie ou Coxeyen, sur le revers de l'un de ses deux tableaux représentant tous deux *le Martyre de saint Georges*, a donné ses traits à saint Georges tenant sa lance brisée, et sur le revers de l'autre tableau, différent comme composition du premier, il a donné à sainte Marguerite les traits de sa première femme, Ida van Hasselt.

Dans l'église de Louvain se voit un curieux tableau intitulé *La Cène*, attribué à Hans Memling ou à Steurbout (d'après l'ouvrage: *Louvain monumental*, publié en 1860 par Edouard van Avon). Les Apôtres sont assis. Judas s'est levé quand le Christ a dit: « L'un de vous me trahira. » Tous les Apôtres joignent les mains pour protester de leur fidélité. Pour toute réponse Judas regarde cyniquement son maître et serre frénetiquement la bourse aux trente deniers, prix de sa trahison. Au fond, à droite, un personnage debout en robe et culotte rouges. C'est l'auteur du tableau, dit-on; son long visage, imberbe, ressemblant très peu à la figure qu'on désigne à l'hôpital de Saint-Jean de Bruges comme le portrait de Memling, donne raison à ceux qui attribuent ce tableau à Steurbout. Placé plus haut que les autres, ce personnage regarde fort tranquillement le drame de la trahison. A côté du Christ, un jeune seigneur, vêtu de velours bleu: c'est le donateur.

### La Décoration de Camille Lemonnier.

Parlant des décorations à attribuer à nos écrivains, après la gerbe qui vient de tomber avec une grâce éclectique sur nos peintres, *le Soir* a tenu sur le compte de l'auteur du *Mâle* quelques propos où se dénonce son habituelle irrévérence.

Camille Lemonnier lui a campé un billet en trois lignes dont Madame Sans-gêne eût dit: Ça te la coupe, hein, mon bonhomme!

Il y dit: Qu'on me laisse tranquille avec cette faribole. Je n'en veux pas. Je n'en veux plus. Je n'en ai jamais voulu. J'ai mieux à

faire que de tendre le bec de ce côté. Finissez de me prêter ces attitudes caricaturales.

Bravo ! Voilà qui va à son large esprit et à son grand cœur. En ceci, comme en cent autres faits et gestes, l'homme est exemplaire et prompt en leçons de désintéressement, de modestie ou d'orgueil noble. Il s'ajoute aux rares qui dédaignent ces colifichets convoités par les médiocres comme moyen de relever leur insuffisance et d'éteindre les controverses sur leur douteux mérite. Il est bon de faire école en cette matière et de se dresser au-dessus et à l'écart du troupeau.

Il ne nous déplaisait pas pourtant de voir ce bel et vigoureux esprit obstruer la passe à l'entrée de laquelle est mouillée, serrée et impatiente, la flotille des critiques, des écrivicoles et des artistillons qu'on n'osait pas décorer tant que Lemonnier apparaissait en insurmontable obstacle. C'était un amusant spectacle dont nous voici sevrés.

Que va-t-il arriver ? Est-ce que la ruée se produira, ou bien y aura-t-il des imitateurs ? Les paris sont ouverts. Nous donnons à cent contre un que personne ne refusera, sauf un ou deux farouches, qu'on pourrait exposer au Musée Castan à côté du sauvage qui mange les serpents et se régale de verre cassé arrosé de pétrole 1865.

Ce serait très beau, nonobstant, que de voir cette grande leçon faire des conversions. On s'en est passé si longtemps de cette croix au pays littéraire. Absolument comme on s'y passe d'être académicien. Pourquoi changer ?

## QUELQUES LIVRES

**The Birth, Life and Acts of King Arthur, of his noble Knights of the round table, their marvellous enquests and adventures the achieving of the san Greal and in the end le morte Darthur with the dolorous death and departing out of this world of them all.** — The text as written by sir Thomas Malory and imprinted by William Caxton at Westminster, the year MCCCCLXXXV and now spelled in modern style. With an introduction by Professor Rhys and embellished with many original designs by Aubrey Beardsley. MDCCXCIII. — Vol. I. (Londres, Dent.) (1).

« Il est notoirement connu dans l'univers entier qu'il y a neuf héros, les meilleurs qui existèrent jamais, dit Caxton dans la préface de l'édition de 1485, à savoir trois payens, trois juifs et trois chrétiens. Pour ce qui regarde les payens, qui vivaient avant l'Incarnation du Christ, voici leurs noms : le premier fut Hector de Troie, dont l'histoire nous est parvenue à la fois en ballade et en prose ; le second fut Alexandre le Grand, et le troisième, Jules César, empereur de Rome, dont les histoires sont bien connues. Et en ce qui concerne les juifs, qui vivaient aussi avant l'Incarnation du Christ, le premier fut le duc Josué, qui mena les enfants d'Israël dans la Terre promise ; le second, David, roi de Jérusalem, et le troisième, Judas Macchabée ; de ceux-ci la Bible rapporte la noble histoire et les actes. Et depuis la dite Incarnation, il y a eu trois nobles chrétiens établis et admis par l'univers entier au nombre des neuf héros, dont le premier fut le noble Arthur... »

En voilà plus qu'il ne faut pour justifier Caxton. Et la postérité lui a donné raison. La *Morte d'Arthur* de Sir Malory est devenu un livre favori du public anglais, et après l'éclipse momentanée que lui a fait subir, comme à tous les romans de chevalerie, la

(1) Cet ouvrage est en vente chez MM. Dietrich et Cie, 52, Montagne de la Cour, à Bruxelles. Le premier volume seul a paru.

période classique, le voici redevenu un livre aimé du public européen. Le cycle d'Arthur nous est aujourd'hui familier, grâce aux artistes, tels R. Wagner, Tennyson, W. Morris, Burne-Jones et grâce aux savants, tels MM. Sommer, Rhys, Gaston Paris, etc.

Qu'elle soit donc bienvenue, cette superbe réédition due aux soins de MM. Dent et Cie et qu'ils soient bienvenus, ces admirables dessins dont M. Aubrey Beardsley l'a ornée. On peut voir des spécimens de ceux-ci reproduits ici-même. Mais ils ne donnent qu'une faible idée de la variété et de la souplesse prodigieuse qu'a déployées l'artiste ; ils ne peuvent rendre surtout l'impression d'inépuisable fécondité que fait naître son travail. Et certaines des grandes planches du livre (par exemple le frontispice, la *Dame du Lac*, le *Manteau magique*, la *Belle Isoud écrivain*, *Morgan et Tristram*), par l'originalité du dessin, l'heureux balancement des lignes, l'habile disposition des blancs et des noirs, le charme étrange et subtil des physionomies et des attitudes, comptent parmi les meilleures productions de M. Beardsley.

Nous ne voyons plus les légendes du même œil que les naïfs contemporains de Caxton. Pour eux, ces exploits et ces récits merveilleux étaient des faits presque réels, des événements perdus dans le lointain, mais presque aussi certains que des événements arrivés. Pour nous, ce sont des restes de mythes anciens, des épaves psychologiques d'une évolution primitive de l'esprit, communes à bien des races et à bien des peuples. Nous voyons, sous chacun des personnages, des symboles, des résumés. Nous apercevons les liens qui les rattachent à d'autres personnages : Germains, Scandinaves, Grecs ou même Persans et Hindous. Les dessins de M. Beardsley, par leur caractère composite, par leurs détails empruntés aux arts les plus divers, par leur allure synthétique, correspondent essentiellement à notre manière nouvelle de concevoir, et matérialisent les impressions obscures que nous ressentons. Et c'est ce qui fait leur charme, à la fois moderne et archaïque.

L. D. L.

**L'Arte dell' Estremo Oriente**, par VITTORIO PICA.

L. Roux, éditeur, Torino-Roma.

Un artiste petit livre dont le but est d'initier les Italiens aux curiosités et aux charmes de l'art japonais, l'art du « magico arcipelago dell' Estremo Oriente ». M. Pica est un initiateur subtil et délicat. Il détaille en dilettante raffiné l'œuvre des Toyokuni, des Utamaro, des Hiroshighé et des Hokusai. Cet art, si connu chez nous et si vulgarisé, n'était pas aussi populaire en Italie. Le livre de M. Pica servira à faire connaître autour des Apennins les rares estampes et les souples ivoires du Japon.

Puisque nous parlons de M. Vittorio Pica, le critique jeune de l'Italie, — le Francis Nautet de là-bas, — signalons qu'il traduit en italien la *Fin des Bourgeois* de Camille Lemonnier. On sait que M. Pica est un fervent admirateur et un enthousiaste défenseur de la jeune école belge.

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

*Le Bonheur irréal*, par FERNAND ROUSSEL ; édition du *Réveil*, à Gand. — *La Maison de la vieille*, roman contemporain, par CATULLE MENDÈS ; Paris, Charpentier et Fasquelle. — *Pour l'anarchiste Jules Moineau*, plaidoirie de M<sup>e</sup> EMILE ROYER ; Bruxelles, Edm. Deman. — *Au Pays du musée*, par LAURENT TAILHADE. Nouvelle édition revue et considérablement augmentée. Préface d'Armand Silvestre. Dessins d'Hermann Paul. Paris,

Bibliothèque artistique et littéraire de la *Plume*. — *Vers la Vie*, drames (La Forêt. La Mer. La Ville), par RICHARD LEDENT; Liège, Aug. Bénard. — *Romanesque*, par GUSTAVE VAN ZYPE; Bruxelles, P. Weissembruch (extrait de la *Revue de Belgique*). — *L'Idéoréalisme de quelques écrivains*, par HENRY MAUBEL. Conférence faite au Jeune Barreau d'Anvers et au Cercle artistique de Bruxelles. Edition de la *Société nouvelle*. Paris, librairie de l'Art indépendant. — *Contes et légendes*, par PAUL GERMAIN; Mons, imprimerie Princelle.

### BRUXELLES MODERNE

Excellent, le projet proposé au *Petit Bleu* par MM. Crespin et Hankar au sujet de l'Exposition de Bruxelles :

« Anvers, continuant Paris et Londres, a édifié tout un quartier idéal de ses vieux bâtiments. Les artistes qui ont réalisé ce travail ont droit à tous les éloges; le Vieil-Anvers est bien la grande attraction de l'Exposition de 1894. La preuve est faite qu'avec des matériaux à bon marché, on peut rapidement réaliser une conception architecturale. Notre idée part de là. On a déjà, pour Bruxelles, proposé l'édification de vieux monuments de toutes sortes. Nous ne pensons pas qu'après Anvers la chose offrirait un intérêt bien transcendant. Les ressemblances seront inévitables et on criera au plagiat. Soyons de notre époque : au lieu de regarder en arrière, voyons devant nous. Nous ne sommes plus outillés comme au moyen-âge ni comme au XVI<sup>e</sup> siècle. Tenons compte des progrès réalisés. Pensons qu'au XIX<sup>e</sup> siècle on a domestiqué la vapeur et l'électricité. Pensons aux nouveaux matériaux qui sont à nous. Faisons travailler l'imagination créatrice de nos artistes en dehors de toute copie, de toute imitation de nos ancêtres. Nous tiendrons toujours à eux par la tradition, qui est le fonds de l'art. Nous proposons donc la création dans l'enceinte de l'Exposition de Bruxelles de tout un quartier non pas du XVII<sup>e</sup>, mais de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Quelques architectes, quelques décorateurs, des fabricants de meubles, etc., à Bruxelles et en province, s'inspirant peut-être d'un mouvement d'art créé à l'étranger, ont pris à cœur de rejeter les anciennes formules. Ces artistes d'avant-garde sont à encourager. Ils se heurtent dans la vie courante à l'inévitable misonéisme des gens qui les emploient; ils peuvent difficilement mettre en œuvre leur génie créateur. Une exposition est une occasion, la meilleure qui soit, de prouver qu'on peut construire et orner en dehors de Vitruve ou de Palladio. Dans le quartier moderne dont nous parlons, on édifierait aussi une maison seabinale, un théâtre, des magasins, des échoppes, des cafés, des jeux; on y trouverait compris pour le plaisir des yeux ce qui constitue les nécessités de la vie moderne. Tout cela parlerait à l'imagination par la variété des motifs, répondant bien à leur destination. Le champ est vaste et fait pour séduire les hommes de progrès. On verrait là des maisons de verre, des façades décorées de faïences, de terres-cuites, des constructions de fer, conçues dans une note attrayante, en vue de l'Exposition, qui, somme toute, est une grande foire.

La liberté la plus grande serait laissée aux artistes apporteurs de neuf. Que ceux qui ont à cœur le mouvement pour l'art appliqué à l'industrie, dont on parle beaucoup actuellement, accueillent et favorisent l'idée!

AD. CRESPIN,  
Peintre.

PAUL HANKAR,  
Architecte.

Le projet de MM. Crespin et Hankar, ajoute le *Petit Bleu*, est certainement l'un des meilleurs, sinon le meilleur qui nous ait été soumis jusqu'à présent.

Voilà peut-être le clou ou l'un des clous de la prochaine Exposition trouvée. »

### CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

*Chant théâtral*. Hommes (professeur M. DEMEST). — Trois concurrents : 1<sup>er</sup> prix, M. Maas; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M. Dequesne.

Jeunes filles (professeurs M<sup>lle</sup> Warnots et M<sup>me</sup> Cornélis). — Dix-sept concurrentes : 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M<sup>lles</sup> Goulancourt et Callemien, élèves de M<sup>me</sup> Cornélis; 1<sup>er</sup> prix, M<sup>lles</sup> Bolle, élève de M<sup>lle</sup> Warnots, Delhayé, élève de M<sup>me</sup> Cornélis, Artot, élève de M<sup>lle</sup> Warnots; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M<sup>lles</sup> Merck, Delmée, élèves de M<sup>lle</sup> Warnots, Coomans, Dutilh, élèves de M<sup>me</sup> Cornélis, Duchâtelet, élève de M<sup>lle</sup> Warnots; rappel avec distinction du 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lles</sup> Staquet, élève de M<sup>lle</sup> Warnots, Cahide, élève de M<sup>me</sup> Cornélis; 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lles</sup> Friché, élève de M<sup>lle</sup> Warnots, Wilmet, élève de M<sup>me</sup> Cornélis, Vindevoghel, élève de M<sup>lle</sup> Warnots, Braive, élève de M<sup>me</sup> Cornélis.

*Prix de la Reine* (duos pour voix de femmes). — M<sup>lles</sup> Duchâtelet et Bolle, élèves de M<sup>lle</sup> Warnots.

*Mimique théâtrale*. (Professeur M. VERMANDELE) Concours à huis-clos. — Onze concurrents : 1<sup>re</sup> mention avec distinction, M. De Groef et M<sup>lle</sup> Barat; 1<sup>re</sup> mention, M<sup>lle</sup> Nachtsheim, MM. De Clynsen et Soyez; 2<sup>e</sup> mention avec distinction, M<sup>lles</sup> Segers, Trulemans, M. Van Wylick; 2<sup>e</sup> mention, M<sup>lle</sup> Raemaekers, MM. Versluys et Tilmont.

*Déclamation*. Concours à huis-clos. Jeunes gens (professeur M. CHOME). — Sept concurrents : 1<sup>re</sup> mention avec distinction, M. De Groef; 1<sup>re</sup> mention, MM. Artot, Maas, Sermon et Staquet; 2<sup>e</sup> mention, MM. De Clynsen et Versluys.

Jeunes filles (professeur M<sup>lle</sup> J. TORDEUS). — Quatre concurrentes : 1<sup>re</sup> mention, M<sup>lles</sup> Amiable, Polyte, Raemaekers et Seghers.

*Tragédie et Comédie* (professeur M<sup>lle</sup> TORDEUS). — Trois concurrents : 1<sup>er</sup> prix, M<sup>lle</sup> Loubriat; 2<sup>e</sup> prix, MM. Soyez et Tilmont.

*Harmonie théorique*. (Professeur M. G. HUBERTI.) — Quatorze concurrents : 1<sup>er</sup> prix avec distinction, MM. Chalk, Cluytens; 1<sup>er</sup> prix, MM. Hans, Bosquet, M<sup>lle</sup> Voué; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, MM. Moins, Baroen; 2<sup>e</sup> prix, M. De Bondt; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Dubois, Perkins; 2<sup>e</sup> accessit, M<sup>lle</sup> Delay.

*Harmonie pratique*. (Professeur M. ED. SAMUEL.) — 1<sup>er</sup> prix, M<sup>lles</sup> Galiot, Ité; 2<sup>e</sup> prix, MM. Moulart, Janssens, M<sup>lle</sup> Flamand, M. Chalk; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Dusoleil, Opsomer.

*Contrepoint et fugue*. (Professeur M. KUFFERATH) — Quatre concurrents : Division supérieure. 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M. Marchand; 2<sup>e</sup> prix, M. Miry. — Division inférieure. 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M. Kips; 1<sup>er</sup> accessit, M. Biarent.

### Memento des Expositions

LILLE. — *Union artistique du Nord*. 1<sup>er</sup> septembre. Délais d'envoi : notices, 1<sup>er</sup> août; œuvres, 15 août. Renseignements : Secrétaire de l'*Union artistique*, rue Négrier, 36<sup>ter</sup>, Lille.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 1<sup>er</sup> novembre-2 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Délai : 15 octo-

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

bre. Renseignements : *Président de la Société, salle Poiré, Nancy.*

REIMS. — *Société des Amis des Arts.* 29 septembre-5 novembre. Gratuité de transport pour les invités. Deux ouvrages par exposant. Délais d'envoi : notices, 20 août; œuvres, 3 septembre. Renseignements : *Secrétaire général de la Société.*

### PETITE CHRONIQUE

L'Exposition des Beaux-Arts d'Ostende s'est ouverte jeudi dernier.

Elle est installée avec beaucoup de goût et, pour un début, c'est vraiment remarquable. On sent l'influence de James Ensor dans le choix de certains peintres, de ceux qui assurent le succès artistique à ce nouveau salon. Si maint choix d'exposant est déplorable (chose inévitable en province!), en revanche la jeune école, sous l'égide de l'aquafortiste de *la Cathédrale* et du peintre des *Masques*, triomphe: Voici d'ailleurs des noms d'élite: Constantin Neunier, Eugène Smits, Alfred Verhaeren, Odilon Redon, William Degouve, Max Stremel, Victor Gilsoul, Baertsoen, Omer Coppens, Fabry, Jef Lambeaux, Ottevaere, Storm de 's Gravesande, Taelmans, Den Duyts, Oyens, Dardenne, Paul Baum, Chéret, Weber, Roll, Laermans, Melchers, Doudelet, Delaunois, Jelley, Danse, Gaspar, Braecke, Madoux, de Buriel, Wytzman, Meşdag, etc., etc. La société anonyme *L'Art* s'est réservé un salon où, à côté de tapis signés Wytzman et Lemmen de la *Royale*, elle étale des étains d'art de Charpentier et de M<sup>me</sup> Lutens, des grès flammés de Dela-herche et de Dalpayrat et Lesbros, des gravures de Lenain, etc.

Nous publierons dimanche le compte rendu de cette exposition.

Nous avons prématurément annoncé dans notre dernier numéro le concours que se propose d'ouvrir la Société anonyme *L'Art* pour un projet de mobilier de chambre à coucher.

La Société anonyme *L'Art* prépare divers concours importants mais elle attendra, pour les organiser définitivement, une époque plus favorable que la période de vacances et de dispersion générale dans laquelle nous entrons. Nous en ferons part aux intéressés.

C'est jeudi prochain que commenceront les représentations de Bayreuth. Rappelons les dates :

*Parsifal*, les 19, 23, 26 et 29 juillet, 2, 5, 9, 13 et 19 août.

*Lohengrin*, les 20 et 27 juillet, 3, 10 et 16 août.

*Tannhäuser*, les 22 et 30 juillet, 6, 13 et 18 août.

*L'Art moderne* aura à Bayreuth, pendant la série des représentations, un correspondant spécial.

Simultanément auront lieu à Munich des représentations cycliques de l'œuvre de Wagner et notamment de *L'Anneau du Nibelung*. Voici l'ordre dans lequel ces représentations auront lieu :

11 août : *Rheingold*.

12 » *la Walkyrie*.

14 » *Siegfried*.

16 » *le Crépuscule des dieux*.

18 » *Tristan*.

19 » *Meistersinger*.

22 » *Tristan*.

25, 26, 28 et 30 août : *Tétralogie du Nibelung*.

2 septembre : *Meistersinger*.

5 » *Tristan*.

8, 9, 11 et 13 septembre : *Tétralogie*.

16 septembre : *Meistersinger*.

19 » *Tristan*.

22, 23, 25 et 27 septembre : *Tétralogie*.

30 septembre : *Meistersinger*.

3 octobre : *Tristan*.

La Société nationale pour la protection des sites et monuments de Belgique (dont nous demandons des nouvelles dans notre dernier numéro) vient de faire publier, sous forme d'affiches, des conseils pratiques aux artisans employés à la restauration ou à la

réparation des monuments anciens : terrassiers, maçons, sculpteurs, plafonneurs, charpentiers, menuisiers, vitriers, peintres, forgerons, etc. L'idée est bonne et les conseils sont judicieux. On peut les consulter dans nos bureaux. Les communications relatives à la Société doivent être faites au secrétariat, rue de Rome, 31, à Bruxelles.

Nous extrayons les très justes observations suivantes du *Libre Journal*, revue artistique montoise, qui a changé son format en commençant sa seconde année et à qui nous avons, à son origine, cordialement souhaité la bienvenue :

LES AFFICHES. — Nous venons d'admirer, placardée sur les murs de certains de nos villages borains, une splendide affiche due au crayon de Duyek et Crespin glorifiant la si jolie plage de l'antique Nieuport qui sera cette année, nous assure-t-on, le lieu de villégiature de tous ceux qui ont l'heur de pouvoir s'offrir des vacances. Là, certes, n'est pas la question, mais nous songions aux immenses progrès accomplis en cet art des affiches si délicat et suggestif. Combien nous sommes loin des épinaleries ignobles qui déshonorent trop souvent encore les murs de nos cités. Avec Chéret et Toulouse-Lautrec l'affiche est devenue une œuvre d'art, et de plus en plus la rue tend à devenir la véritable murée populaire.

La ville de Paris a acquis aux Salons de Paris les objets d'art suivants. Au Champ-de-Mars : Chaplet, dix pièces de céramique, 600 francs; Dammouse, un plat (grès flammé), 200 francs; Dalpayrat et Lesbros, deux vases (grès flammé), 2,500 francs; Georges Jean, une coupe (*le Sycomore*), 800 francs; Gallé, quatre pièces en cristal ciselé, 3,100 francs.

Aux Champs-Élysées : Ledru, plat d'étain, 700 francs.

Les deux grands vases achetés aux céramistes Dalpayrat et Lesbros sont ceux qui figuraient à Bruxelles au Salon de la *Libre Esthétique*.

Indépendamment de ces objets d'art, la ville de Paris a fait choix d'un certain nombre de peintures et de sculptures. Ce sont :

Au Champ-de-Mars : Cazin, *Menilval*, 8,000 francs; Damoye, *Pâtis en Normandie*, 3,000 francs; Durst, *Verger normand*, 1,000 francs; M<sup>me</sup> Madeline Lemaire, *Derniers beaux jours*, 2,000 francs; Montenard, *Pêcheurs sur la grève*, 1,800 francs; Roll, *Exode*, 8,000 francs; Carrier-Belleuse, *Tendre aveu* (pastel), 3,000 francs; Iwill, *Baie de Morsalines* (id.), 400 francs.

Aux Champs-Élysées : Cagniart, *Place de la Concorde*, 2,000 francs; A. Flameng, *Marée basse*, 1,800 francs; Tanoux, *Trois épaves*, 4,000 francs; Tanzi, *Sainti-Cucufa*, 3,500 francs; Béguine, *Printemps* (bronze), 10,000 francs; Moncel, *le Lierre* (marbre) 9,000 francs; Pezieux, *l'Echo enchanteur* (marbre), 10,000 francs (déjà acheté par l'État qui céderait cette œuvre à la ville).

Dans notre étude sur le Salon du Champ de Mars, nous avons signalé le colossal ouvrage, mené à bonne fin par M. James Tissot : *La Vie du Christ* (1). La maison Mame, de Tours, vient d'acquérir la propriété de cette œuvre considérable et se propose de l'édition suivant les derniers perfectionnements, de façon à avoir des reproductions présentant un grand intérêt d'art.

La vente des vingt tableaux (dix-sept modernes et trois anciens) composant la collection Tavernier à Paris a produit 304,000 francs. Quelques prix :

Delacroix. *Mise au tombeau*, 88,000 francs. — Id. *Cavaliers arabes sortant de l'eau*, 21,600. — Daubigny. *Laveuses*, 68,000. — Troyon. *L'Abreuvoir*, 40,000. — J. Dupré. *Petit Pêcheur*, 10,700. — Isabey. *Retour de chasse*, 10,100. — Coypel. *Roxane et Atalide*, 3,500. — Greuze. *Tête de jeune fille*, 17,500. — Id. *Tête de jeune garçon*, 5,900 francs.

(1) V. *l'Art moderne* du 6 mai dernier.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.  
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES.

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

INAUGURATION DU MONUMENT DE COSTER. *Discours de Camille Lemonnier.* — LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS. — TROIS MÉDAILLES DE M<sup>me</sup> CARON. — LA QUESTION DES MUSÉES. — LE PAYSAGE URBAIN. — DE SENECTUTE. — DOCUMENTS A CONSERVER. *Nos arbres et le Budget de l'agriculture.* — PETITE CHRONIQUE.

### Inauguration du Monument De Coster.

#### DISCOURS DE CAMILLE LEMONNIER

Une destinée merveilleuse ici se propose, triste, et qui se délivre dans la mort. La vie étroitement l'enchaîne; elle s'ignore, elle est ignorée des autres. C'est la solitaire méditation d'un esprit, c'est le solitaire palais des rêves qu'un esprit édifie. Et il n'y a rien autour qu'un grand vide et un grand silence. Le seul presque, dans cette ombre, il est illuminé d'une clarté surnaturelle : il vit dans la douleur et la joie des âges; il porte en soi tout un peuple; il est l'ouvrier mystérieux qui ressuscite Hier et prépare Demain. Et les foules passent; il demeure obscur pour son temps; il est le Pauvre de la vie et le Pauvre de la Gloire. Il connaît toutes les pauvretés par lesquelles la gloire s'expie et il ne connaît pas la gloire qui les rachète; il ne connaît que l'humiliation de chercher son pain à tâtons dans

des labeurs ingrats et qui ne compteront pas pour sa vie future. Cette grande lumière qu'il porte entre les tempes, elle se résorbe dans son œuvre, elle n'éclaire pas les hommes autour de lui. La Tour de mémoire, le haut édifice des siècles dont patiemment, d'une ardeur sans bornes, il dresse les étages, c'est la maison morte où il se parle à lui-même, où il n'a pour compagnons que les chères images patriales, nées de son âme.

Quelques-uns, des artistes, des esprits subtils, voient bien s'éclairer ses verrières dans la nuit. Ils savent qu'une fête intellectuelle, un mystère d'orgueil et d'amour se consomme là. Mais peut-être ils en mesurèrent les proportions d'après une notion trop restreinte de la grandeur. J'écoute, je lis : ce ne sont qu'éloges discrets, atténués, ce n'est encore qu'une des formes du silence. Le cri n'éclate pas, ce n'est pas la passion enflammée devant un prodige d'art et de nature. On admire telles ciselures du porche, telles orfèvreries des colonnes; on ne subit pas le vertige des voûtes ni le saisissement des profondeurs. L'horizon ne s'est pas suffisamment abaissé; on n'a pas assez marché par les chemins qui vont vers l'avenir. L'énorme tour qui tout à l'heure surgira devant les races neuves n'apparaît encore que la tour d'ombre et de fumées. Qui peut dire que ce ne fut pas là une grande misère et que le noble artiste, sous le poids effrayant de son labeur, ne connut pas le doute?

Celui-là s'était levé avant le jour. Il fut le forgeron et l'architecte et le tailleur d'images d'une cité des âmes qui monta obscurément pendant un âge de léthargie. Et tout à coup ces âmes, comme des oiseaux de matin, comme des carillons de joie, furent déliées, vibrèrent d'un vol ivre. Le livre maintenant chantait son hymne d'héroïsme et de vie... Ce fut le jour; c'était déjà pour lui la nuit : le bâtisseur d'épopées s'en était allé chez les ancêtres. Quand finit la légende du fils de Claes, il est dit : « Ulenspiegel partit avec Nele en chantant sa sixième chanson et nul ne sait où il chanta la dernière. » Lui aussi, l'aède inspiré, il avait chanté les six chansons; il avait fait le livre de sa destinée; il avait écrit la Bible flamande. Et ensuite, comme Ulenspiegel, il partit avec celle qui fut sa Nele à lui, sa muse d'amour et d'orgueil. Nul ne sait quelles chansons s'en allèrent avec le Poète, là où finissent toutes les chansons, aussi bien celles d'amour que d'orgueil.

Chose touchante, Ulenspiegel ne meurt pas dans la Légende. « Est-ce qu'on enterre Ulenspiegel, l'esprit, Nele, le cœur de la mère Flandre? » C'est la chanson d'espoir éternisée, c'est l'âme vive d'un fils en qui éternellement renaît le miraculeux amour. On sent passer le grand frisson, on est touché aux entrailles. L'histoire des hommes n'a pas de cri plus sublime. Un peuple entier ainsi affirme sa volonté de ne pas mourir, de toujours ressusciter même aux limbes de la vie. Et pourtant, après cette page dernière et qui ne finit pas, l'esprit demeure oppressé comme par la mort même. Une parole resta dans la plume, resta aux lèvres. « Qu'Ulenspiegel, que la mère Flandre vivent éternels à travers les races! Et que meure seulement le fils qui leur voua son génie!... »

Le livre se ferme, une ombre passe, De Coster n'est plus. Il meurt méconnu : il n'a pas la douceur de voir à son chevet la gloire. Elle eût dû lui fermer les yeux, ce fut l'isolement qui les ferma. Admirons et pleurons pendant qu'il en est temps encore. Il s'en va comme les dieux, comme les prédestinés. Il est frappé dans sa force, dans son rêve. Un deuil d'amis, nul cortège national pour cet admirable esprit qu'on descendit à la fosse et en qui avaient tinté les joyeux carillons, sonné les glas, fleuri toute la terre des Flandres... Elle ne tressaillit pas à ces liens rompus, elle n'en fut pas remuée jusqu'en ses âges. Aucun, pourtant, parmi ses fils, n'avait été plus près de sa grande âme, plus près de la vie des ancêtres. Et quelqu'un parla, dit la lamentation, le même, étrange fortune, que celui qui parle aujourd'hui. Tout parut consommé, la vie et l'oubli. Comme pour égaler le poète à son héros, on ne sut plus même où reposait sa dépouille. Ulenspiegel meurt en terre inconnue; il sembla qu'il l'y eût suivi, jusqu'au jour où s'éveilla la piété publique, où une mémoration respectueuse enfin disputa ses restes aux totales dissolutions.

La Mort ne toucha qu'à son essence périssable. Quand se rouvrit le tertre, une âme en sortit, lumineuse, l'âme même d'Ulenspiegel, la chanson de l'alouette sous les cieus libres. Et ce fut le matin, ce fut le jour d'éternité après les ombres, après la longue nuit de la vie et de la mort. De Coster meurt, mais pour renaître aux siècles. Il est là, vivant, sous le granit et le métal. Le noble monument n'est que la forme matérielle de sa gloire, le symbole visible de la durée en laquelle il est entré. Que ses ossements se consomment ailleurs! C'est ici le tombeau mystique d'où il nous parle, d'où il ressuscite en son œuvre, granit aussi et métal. L'habile artiste le façonna avec force et délicatesse, l'orna de fleurons légers, comme le caprice et la grâce de son génie. Et cependant l'ensemble est de pierre indestructible comme le livre qu'il exalte. Il enfonce ses racines au sol comme Ulenspiegel a les siennes dans nos âmes. Et voyez : un ordre harmonieux semble combiner toutes choses autour des grandes mémoires. C'est ici même, en pays brabançon, que fut conçue la belle Légende; c'est ici que s'érige l'emblème qui lui est dédié et qui matériellement l'atteste. La terre ainsi se refait natale autour du livre et associe à un mystère spirituel les paysages amis où il prit naissance et s'acheva...

Mais peut-être une signification plus émouvante encore se révèle. Terre de Brabant, terre de Flandres, n'êtes-vous pas les parcelles jumelles d'une même patrie et d'une même race? L'alouette chanta sous vos cieus fraternels, l'âme libre d'Ulenspiegel. Là-bas, à Damme, aux pieds du Beffroi, elle naît, s'éveille. Mais c'est ici qu'elle s'éteint et renaît, immortelle, avec l'âme du Poète... Et je ne sais, je me figure qu'à présent la Légende est complète. Ulenspiegel chanta six fois, chansons d'espoir et d'héroïsme. Voici que s'élève la chanson dernière, chanson de résurrection et de gloire... Une destinée merveilleuse, certes, et qui triste, se délivre dans la mort. Ainsi se justifie la parole d'où découlerent toutes les autres. Il meurt à cinquante ans, le beau héros, le filial écrivain, et c'est déjà, en ce seul jour, comme un siècle de gloire.

Toutes larmes à présent sont bues : il n'est plus place, en cette heure piaculaire, que pour un culte paisible de mémoire. Un Frère spirituel nous est rendu magnifié. Notre église désormais a pour assises cette pierre, symbole d'une foi et d'une vaillance indéfectibles. Est-ce qu'on enterre Ulenspiegel, l'esprit, Nele, le cœur de la mère Flandre? Encore une fois j'entends la voix et un sens nouveau pour moi s'en éveille. Est-ce qu'on enterre la poésie, la parole écrite? Est-ce qu'on enterre la conscience des hommes? Elle aussi peut dormir, mourir non!... Voix d'au-delà, voix prophétique... Nos Lettres aussi dormaient et se sont réveillées. Comme les abeilles de Virgile, la mort d'abord les ondoya, les eaux

funèbres. Elles séjournèrent aux rives sombres avant de devenir abeilles d'or et de lumière.

Van Hasselt, Pirmez, De Coster, croix au bord de nos routes, morts qui sont nos morts, victimes longtemps humiliées et qu'Aujourd'hui transfigure aux assomptions! Qui peut douter que vous reviviez en elles, en leur vol lumineux et libre, esprits délivrés et qui leur donnâtes des ailes! Votre exaltation ne se sépare pas de cet éveil des âmes, de cette heure unique dans la vie d'un peuple. Vertige de renaître! Moment inoubliable où tous les esprits se sentirent jeunes, où la mort fut désirable, où la vie et la mort communiquèrent! Un souffle d'amour, de bataille monta, emporta tout à travers l'ivresse sacrée de créer la patrie nouvelle! L'autre vacilla, ne fut plus que la déroute de mornes idoles. Et cette aube des vivants devint le soleil des morts. On s'en alla fleurir les croix, on eut ses éponymes, ses mystères, ses martyrs. Avant qu'il se dressât sur cette place, le fier et touchant édifice était déjà dans les cœurs. Il n'est que le faste extérieur des piétés d'une jeunesse admirable, le marbre et le bronze enfin décernés à un culte jusqu'alors sans rites... Et elle ne se trompait pas, cette jeunesse: à travers la passion, la ferveur orageuse, elle allait droit au plus digne, à celui qui était l'art même et toute la souffrance pour l'art. Ce fut une légende aussi à travers l'autre: on l'entrevit dans une brume, un nuage d'or, présent, si lointain, comme un ancêtre de gloire, un Barberousse dormant aux ténèbres de la montagne. « Réveille-toi, maître! disaient les voix. Ecoute venir tes fils! Hier n'existe plus. Nous sommes la justice, la réparation. Nous t'apportons l'avenir... » Ce n'en était encore que l'espoir. Et voici qu'il se réveille, l'ancêtre, en ces images, en ce visage de grâce et de virilité, d'une jeunesse d'éternité.

... J'entre dans cette *Légende d'Ulenspiegel*, je crois entrer dans les siècles, la vie même des humanités qui préparèrent la nôtre. C'est tout un peuple, ce sont les miens qui peinent, luttent, chantent en ces pages frémissantes... Livre unique, légende dorée des confesseurs et des martyrs de la foi nouvelle, évangile des humbles et des opprimés, chef-d'œuvre des littératures! Le Verbe, à travers le sacrifice, la communion en un Dieu de paix et d'amour, s'y refait chair et sang. Un peuple y meurt et s'y délivre, d'une âme que harcellent en vain les bourreaux et qui, comme le feu, darde d'autant plus qu'elle est infiniment comprimée. Partout les bûchers, les roues, les claies, les grils. Et pourtant la bonne chanson, la chanson d'espoir et de vaillance ne finit pas. Elle éclate comme la vie, comme l'âme d'une race courageuse entre toutes. Du fond de la mort elle monte et défie la mort. Est-ce qu'on enterre Ulenspiegel, l'esprit, Nele, l'âme de la mère Flandre? C'est la grande leçon de ne désespérer jamais... Ainsi nous ne sommes plus

seulement dans ce sombre xvr<sup>e</sup> siècle, dans cet âge critique de l'histoire où, entre deux mondes, celui qui s'en va et celui qui va naître, l'âme humaine subit les affres et pantela; nous sommes dans l'humanité éternelle.

Tout est symbole dans ce grand livre des peuples, dans ce Livre du Peuple qu'il faudrait enseigner aux petits comme un crédo, comme l'essence de toute force et de toute grandeur morale. Qui oserait encore parler de roman là où la fiction n'est plus que la parabole merveilleuse de l'humanité entière? Ulenspiegel est Flamand des Flandres; il est surtout le peuple en marche dès le matin des temps, pauvre et nu sous les dominations, luttant de ses bras et de son rire dans ses sillons de misère, salant de gaieté son dur pain d'héroïsme... Je sens battre sur mon cœur les cendres de Claes, je sens battre aussi les cendres de tous ceux en qui, avant et après, fut l'âme de Claes... Même en dégageant cette part de vérité éternelle, il restera toujours assez de nous-mêmes en ce livre d'humanité générale pour en faire le livre patrial par excellence, celui où nous revivons le mieux notre âme et notre sang.

Par quel miracle, quelles secrètes et profondes allusions un homme ainsi s'égala à un large Escaut charriant toutes les parcelles de la race, mirant en ses eaux de songe et de vie les ciels et les cités, j'admire et reste confondu. Nul doute qu'un tel fleuve ne descende des âges mêmes; il est fait d'affluents sans nombre, de sources infinies, de la distillation de plusieurs siècles. Il est toute la patrie, toute la terre natale dans ses ondes vives, dans le flux jaillissant de ses renaissances, dans ses sèves de grâce et de force. C'est hier, c'est demain, toute notre histoire en lumières mobiles, en reflets de lents canaux, en écumes tourbillonnantes comme autour des estacades. Il vient des plaines, il vient des monts et la mer est au bout, la mer inconnue de nos destinées... Et les rives se peuplent de visions charmantes, les fables naissent, les paysages, les mythes. Nele, n'est-ce pas la musique d'un carillon des villes quand on l'entend de la campagne? « Claes est ton courage, noble peuple de Flandre, Soetkin est ta mère vaillante, Ulenspiegel est ton esprit... » Tout ainsi s'anime, vit à travers le symbole d'une vie prodigieuse en prismes mouvants, en reliefs intenses, car le poète est évocateur de formes non moins que d'âmes, car il est de la lignée des grands peintres qui peignirent le rire et les larmes. La douce malice, l'archaïsme savoureux d'un Breughel s'allie en lui au goût de la frairie, à la sage et riante philosophie d'un Jordaens, à l'âme forcenée d'un Rubens. Ailleurs, c'est Blès, le Blès des diableries lui-même qui revient en telles bamboches macabres, de rêve, d'hallucination: rappelez-vous Smetse-Smee. On vit là en des arches de bonnes âmes et d'animaux fidèles; les femmes ont de belles joues sonores; les hommes regardent droit l'horizon, la mer et Dieu. C'est la vie, c'est la joie d'un peu-

ple au sang riche et qui, même dans les tortures, n'abdique pas sa gaieté.

Le Rire, d'un bout à l'autre de la Légende, passe comme un vent, comme un tocsin, le rire si humain d'un Cats, le large rire satirique de Rabelais et de Marnix de Sainte-Aldegonde; Ulenspiegel embouche le rire comme un clairon quand ce n'est pas la flûte railleuse, les légers et folâtres pipeaux. Et à travers tout, le livre demeure épique dans la farce comme dans le drame. Il est l'Iliade et l'Odyssée d'une race; il est le reliquaire vivant des vertus, de la haute indépendance d'un grand peuple. Et ce n'est pas assez dire, il est ce peuple lui-même. Les kermesses s'y mêlent aux combats, le sang et la bière coulent à longs jets, et les âmes sont à la fois héros et enfants. Au bout de la vie n'y a-t-il pas d'ailleurs l'idylle gourmande, la joie de se délecter en paradis de fruits sucrés, de fines purées, aux côtés du Seigneur buvant du vin de la fontaine de Saphir? Et les beffrois bourdonnent, les glas coquent, le mélodieux sanglot des carillons expire et recommence, les grands ciels chargés de nuées roulent sur les plaines, la terre germe, l'humus des races fructifie... et toujours plane, s'entend très haut l'alouette, la chanson d'amour et d'espoir.

Quand Ulenspiegel naît, le soleil se lève sur le livre et dans la nature, les oiseaux chantent et c'est comme la fête d'un matin de délivrance autour de l'enfant prédestiné. Vienne la tempête! Il gardera le soleil au cœur; les oiseaux continueront à chanter par les chemins où il passe. Ainsi la poésie et la vie, le rêve et l'action, l'amour et l'héroïsme se marient partout et le Roman-cero des Flandres en est aussi le Cantique des Cantiques... Livre de dévotion filiale, livre de pur arôme flamand, où le vocable embaume l'odeur du pin et de la bruyère, où se hume le fleur amer du houblon, où il passe des vents de mer aux horizons, où les cœurs battent comme des tambours, — livre de tous les clochers de Flandres! « Quand le vent soufflait d'Angleterre, chassant vers l'orient les vapeurs de cette terre fleurie, chacun, levant le nez, disait : « Sentez-vous le bon vent qui vient des Flandres? » A chaque page c'est ce vent parfumé qui se lève des siècles et nous apporte l'odeur mystique, la bonne odeur d'âme des ancêtres. Restez donc à jamais magnifiées en l'œuvre du Poète, Flandres, qu'il aima d'un si incomparable amour!

Une pensée me vient, ne me quitte pas. Symbole, ai-je dit, Ulenspiegel et Nele et Claes et Soetkin et toutes les figures qui composent la famille spirituelle de la Légende. Symbole, la Légende elle-même? Symbole, cette destinée d'un livre émergeant seul des reculs du passé comme la tour de Damme, principe de toutes ces histoires, darde des plaines nivelées par de séculaires désastres. Ulenspiegel libérateur porte en soi la patrie. De Coster est à lui seul une littérature. Mais voici que

par une plus intime analogie, je vois dans ce livre le symbole du génie même qui l'engendra. Ne sont-elles pas, toutes les images, l'émanation de ses grâces et de ses énergies? Ne les délégua-t-il pas comme des parts vives de son être? Ne conféra-t-il pas à chacune le don mystérieux de vivre l'âme charmante et tumultueuse qui s'agitait en lui? Nele, c'est son grand amour ingénu et fort, c'est la terre des berceaux, c'est l'art, peut-être sa gloire. Et peut-être il est Ulenspiegel, le courage dans les épreuves, la foi incompressible, le héros qui vit tout haut son rêve et ne désespère pas... Ah! le doute ici m'étreint, j'ai besoin de dissiper une ombre, j'ai besoin de croire qu'il ne perdit pas la confiance en un juste avenir, qu'il ne mourut pas de la douleur de sentir son œuvre morte après lui. Ulenspiegel peut dormir, il ne peut mourir, et pas davantage l'esprit, le cœur d'où sortit cette conception d'éternité.

Mais, même pour un penser affectueux, c'est assez parler de la mort. Il s'est réveillé, celui qui n'était qu'endormi. Les voilà entrés tous deux dans la lumière, Ulenspiegel, l'âme, De Coster, le génie de notre race. J'entends frémir aux airs l'alouette, la chanson de délivrance. Je sens palpiter joyeusement les cendres sur ma poitrine... Cher et haut De Coster, accueille ma louange, reçois nos hommages. Une patrie t'est née, tardive, et qui te vaut ce simulacre, de granit et d'airain comme son culte. Ici battit ton grand cœur, ici il se survit et tressaille dans le frisson de la pierre. Car elle aussi s'anime et vibre en les figures de grâce et d'amour qu'y tailla le sculpteur. Reconnais-les, ces âmes fiancées et devenues jubilaires. La douleur, l'exil souvent les sépara; elles sont désormais réunies dans ce signe de ta propre durée; elles célèbrent tes noces spirituelles avec la gloire.

Ah! l'heure est solennelle et délicieuse! Elle nous est un réconfort à nous tous qui nous assumâmes le labeur ingrat d'honorer ce sol. A vous, enfants, elle révèle un grand homme, un Père de la patrie... Grâce en soient rendues à Ixelles, à ses sages et bienveillants édiles. Le souffle maternel, l'esprit des Flandres passa, vivifia leurs charités pour une mémoire différée. Ils écoutèrent le vœu national, ils réparèrent l'injure d'un trop long oubli.

Je les remercie au nom de la Belgique littéraire.

### LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS

suivi de **Lamentation de l'Épée**, par LÉON BLOY.  
Paris, Chamuel.

Il faut la gigantesque imagination de ce fils de Rabelais — puissant constructeur de symboles faits de chair et de sang — pour monter si haut dans l'exécration et le mépris, et pour rêver tout cet altier poème des lamentations de l'épée, à propos de deux journalistes qui profanent l'arme des preux en faisant une fausse

parade de courage physique pour masquer leur lâcheté morale.

Les lamentations de l'Épée !

Si l'idée d'un Dieu fou de colère, d'un Dieu jaloux et vengeur peut garder quelque prestige, devant cette humanité qui va se sensibilisant et qui lutte avec un espoir toujours plus confiant et plus orgueilleusement victorieux contre la souffrance, — si cette idée contient encore un souffle de grandeur, Léon Bloy s'est emparé de ce souffle. Il personnifie le tempérament moral à travers lequel l'homme a dû entrevoir jadis ce Dieu de la force. Il est peut-être le plus fier survivant de cette race de croyants qui n'a plus qu'une seule foi entêtée, plus qu'une seule vision terrestre : le fantôme du mal.

Le « mal » est vainqueur de leur rêve. « Il faut qu'il soit bien puissant pour prévaloir contre eux ; » ils se sentent le droit de cracher sur ces pauvres humains qui n'ont encore pour ce rêve qu'une aversion irraisonnée.

Lui, rare entre tous, devant ces inconscients de l'avenir qui n'ont pas le courage de leur optimisme et qui n'en ont pas encore suscité la gloire ni la vertu, — parce que nul ne l'a synthétisé encore pour en faire une unité saisissable, — il se tient debout, superbement insolent, conscient de la supériorité que lui donne sur eux l'unité géniale de sa conception factice de l'univers.

Quelques malheureux qu'aucune grande affirmation n'a jamais nourris de fierté, raccrochent leur dignité à un code d'honneur dont nos ancêtres sauvages ne nous ont laissé que les débris. Léon Bloy les pourchasse des plus véhémentes malédictions. Par eux, dit-il, est avili l'antique symbole de l'Épée, qui a flamboyé dans la main des anges, dans celle des héros, des lutteurs, — et qui tremble maintenant en des mains indignes.

Lamente-toi, Épée, non pas parce que la terre s'avilit ou se dégrade, mais parce qu'à cette heure, les vrais héros te méprisent toi-même ; parce que, si tu es devenue la dernière fierté de ceux qui n'en ont pas d'autre, c'est que l'orgueil des hommes a monté et t'a laissée en bas, brutal et aveugle symbole d'une Force enfantine et maladroite, ressource des âmes trop courtes, aux vues immédiates et sommaires ; tu as été trop longtemps l'autoritaire et étroite synthèse de ce qu'il y a de plus libre, — le divin, — et c'est aux « cochons » que tout le divin de l'avenir te repousse.

### Trois médailles de M<sup>me</sup> Caron.

#### I

Dans *la Juive*, où elle rend si bien le côté jeune fille du personnage, vous souvenez-vous du passage du second acte : « Bénissez leur union ». Elle y met une douceur tellement enfantelette qu'on croit voir un berceau.

Dans *Lohengrin*, au second acte, au moment d'entrer dans l'église, elle fait trois gestes qui sont inoubliables et que je ne peux comparer qu'à un orage qui survient, n'éclate pas et s'éloigne.

A la vue d'Ortrude et de Frédéric menaçants, ses yeux s'ouvrent comme devant une vision poursuivante, elle faiblit un peu, puis se redresse et retrouve la force de marcher. C'est tellement beau qu'on ne pleure pas.

Un peu avant, dans la scène nocturne avec Ortrude, elle fait entendre, au-dessus des murmures haineux de sa compagne, les mots « Pur bonheur » avec un calme, un contentement et une

sérénité d'autant plus extraordinaires qu'elle ne chante pas seule et que l'on comprend absolument tout, malgré le contraste du chant d'Ortrude qui est saccadé.

Dans *Jocelyn*, sa manière de refermer sa veste après avoir été surprise par Jocelyn dans son évanouissement, était un aspect admirable de pudeur, de trouble, de surprise et de désarroi. Il n'y a qu'elle pour exprimer en une ligne simple ces mélanges de sentiment.

Le réveil de la walkyrie dans *Sigurd*, bien d'autres scènes encore. Cette pensée des rôles est une des plus belles et des plus nobles choses qu'on puisse voir.

Prud'hon, avec ses sombres violents et ses clairs un peu blafards, aurait dû faire le portrait de cette cantatrice de génie.

La figure de M<sup>me</sup> Caron est à la fois la plus belle sculpture et la plus belle peinture qui se puisse imaginer.

#### II

##### *Salammbô.*

M<sup>me</sup> Caron apparaissant au premier acte au sommet de l'escalier descendant dans les jardins d'Hamilcar, est absolument la jeune fille de grande famille carthaginoise, la fille des Barca, au cachet de race.

Une manière comme si elle sortait réellement d'une vie aristocratique. A la fin de l'acte, elle s'éloigne sur un char, avec un geste admirable, rendant tout à fait l'esprit de l'antiquité, avec je ne sais quoi de familier. Puis sa manière de mourir, qui semble inspirée de la mort de certains guerriers de l'*Iliade*. Elle se frappe d'un coup de poignard, Mâtho la reçoit dans ses bras, mais épuisé lui-même, il ne peut la soutenir longtemps. Salammbô alors tombe sur un genou (voici l'*Iliade* et l'on voit ses forces descendre, la pâleur de la mort qui semble crouler sur elle. Cela est rendu à la perfection par la célèbre artiste, qui a l'art de produire plus qu'une impression, qui a une façon de tout sonder, de combler les interstices des gestes et des expressions, de sorte qu'on la voit réellement penser sa mort. Elle tombe enfin étendue, donnant jusqu'au bout la représentation absolument complète de la vie de quelqu'un. Jouer ainsi, c'est une traduction vécue de l'âme et de l'existence.

#### III

Réellement une barbare, une Gauloise, une druidesse, avec l'effarement dans les traits ; rien de méridional, de roman : c'est la noblesse antique de la Gaule.

Une figure faite à coups fuyants, mais calmement précis, et sur l'osseux, le dur, une large vague calme comme un reflet cornélien. Ce serait la figure du génie de Descartes.

Dans l'exécution, des profondeurs personnelles, des gestes caroniens, gestes allongés qui ne sont point ceux de Jean Goujon ou du Primatice, ni ceux de Burne-Jones ; ils sont à elle.

Plus elle joue un rôle, plus elle y ajoute de merveilleuses trouvailles, mais sa création la plus complète est Salammbô. Un air de reine, qui est l'air de la royauté de l'artiste, une façon d'animal royal, une sûreté d'elle-même inouïe, une pompe à elle, et tous les sentiments héroïques, ainsi que le familier tragique. Une marche de cothurne, une façon d'arriver et de sortir presque sans art, sans rien, mais comme une étoile qui se meut. Un sourire à elle, si singulier, et encore sans art ; parfois des grâces d'épaulé de jeune fille. En somme, son talent est comme sans art.

La voix est, dans le médium, une voix d'orgue, un bruissement

épais et velouté ; dans le haut, belle également, d'une suffisance un peu mince, mais ni métallique, ni dure, ni criarde, ni désagréable.

Elle meut avec le corps et avec le sentiment et cela, je crois, à l'insu de l'artiste, ce qui fait que cette voix n'a jamais deux minutes de suite la même intonation.

JACQUES ROMMELAERE

## LA QUESTION DES MUSÉES

*La Parabole des aveugles* de Breughel, venant de la vente Leys, est actuellement dans le salon carré du Louvre. Il était, il y a quelques semaines, exposé sur un chevalet d'étoffe rouge. Le tout Paris artiste a été admirer ce tableau et tout le monde là-bas le considère comme le chef-d'œuvre de Breughel. Il sera placé à la rampe du salon carré. Il est honteux pour la Belgique d'avoir laissé partir cette œuvre unique, de tout premier ordre, œuvre destinée à accroître la gloire de l'école flamande. Il est vrai, à ce qu'on assure, que certains fonctionnaires de la fameuse administration des Beaux-arts avaient déclaré ce tableau de qualité moyenne et d'authenticité douteuse. O la sempiternelle ganacherie de nos bureaux !

## LE PAYSAGE URBAIN

Ce n'est pas en Belgique seulement que le vandalisme exerce ses ravages contre les forêts, les arbres et les beaux sites.

En France, l'administration a les mêmes instincts sauvages. Et, comme nous le faisons ici, on proteste avec véhémence. Témoin cette correspondance adressée de Paris au *Bien public* :

« Le Conseil municipal est en train de mutiler le bois de Boulogne, après avoir consciencieusement travaillé à le rendre presque impraticable pour les promeneurs en le découpant en une multitude de carrés, grands ou petits, qui s'entourent de véritables fortifications.

Sous prétexte d'établir un vélodrome de 500 mètres sur la pelouse de Madrid, le Conseil municipal et son ingénieur en chef des promenades viennent de laisser abattre 82 arbres par la Ligue nationale de l'éducation physique, et celle-ci ne se fût point arrêtée en si beau chemin si des protestations énergiques n'avaient contraint son vandalisme à suspendre ses coups. L'an dernier, presque à pareille époque, on avait jeté bas toute une sapinière et d'autres arbres étaient déjà désignés aux bûcherons, lorsque l'indignation des Parisiens les sauva de la hache ; mais on ne put ressusciter les morts. Il s'agissait d'un défrichement pour l'installation des serres de la Ville ; on les installera dans une autre partie du bois de Boulogne, où l'on abattra d'autres arbres et d'où les promeneurs seront encore bannis.

Chaque jour, quelque nouveau restaurant ou quelque nouveau café envahit une pelouse ou supprime un fourré. Ici, ce sont des jeux de boules et des guinguettes ; là, le tir aux pigeons. Le jardin d'acclimatation accapare à lui seul un immense espace et sa basse-cour rend certains quartiers de Neuilly médiocrement salubres.

On y rencontre des champs de courses pour les chevaux et pour les hommes ; pas très loin, une piste immense, qu'une grille défend, offre un asile aux vélocipédistes, quand ils sont las d'écraser des piétons dans les allées.

Lorsque les chevaux franchissent les obstacles de l'hippodrome d'Auteuil, la circulation entre la porte Dauphine et la porte de Passy se trouve interrompue par des barrières volantes, qui se transforment, pendant au moins dix heures, en barrières extrêmement fixes.

Nous ne citons que pour mémoire les maisons des gardes, les hangars, les remises qui concourent à peupler ce bois de bâtisses très peu pittoresques et à obliger les promeneurs à de longs détours. L'hiver, on enlève les glaces des rivières et des lacs pour faciliter la diffusion des microbes, en même temps que les lourdes charrettes défoncent et arrosent les allées qu'elles transforment en marécages.

Encore un peu de temps, et cet admirable bois de Boulogne, où les Parisiens vont respirer un air plus pur, sera découpé en une multitude de petits squares disséminés entre des restaurants, des hippodromes, des jardins clos par des palissades, et que relieront entre eux d'étroits défilés où l'on se promènera entre deux grilles, en attendant les murs qui déjà commencent, ça e là, à sortir de terre. »

## DE SENECTUTE

Georges Brandès, le critique danois que nous eûmes naguère le plaisir de voir à Bruxelles, où il laissa le souvenir d'un esprit distingué et renseigné sur toutes choses concernant l'Art et les Lettres, conte, en réponse à un article de Marcel Prévost, la jolie anecdote que voici :

« Je me souviens d'avoir assisté très jeune à une soirée où l'on discutait la question : Quel est l'âge d'or, l'âge de floraison de l'homme ? Un jeune homme répondait : Vingt-quatre ans. — Mais non, disait un homme mûr : à quarante ans, l'homme a toutes ses forces. Alors un vieux chambellan, encore assez vert, s'écriait : « Les années de soixante jusqu'à soixante-dix sont vraiment l'âge où l'homme fleurit. Et tout le monde de rire. Moi seul restais sérieux. Je remarquais que chacun avait trouvé son âge le meilleur, et le chambellan ne me parut pas beaucoup plus ridicule que les autres. »

Et le critique en conclut :

« Je ne crois pas qu'il faille dire : Pas d'art sénile ! mais plutôt : Je ne veux pas vieillir. Un paysan commence à vieillir à vingt-huit ans. Un très grand talent peut vaincre l'âge, comme Verdi et Ibsen. »

Je ne veux pas vieillir ! Le conseil est excellent et il n'est assurément personne qui ne soit disposé à le suivre. Mais « vouloir » suffit-il ? Et n'avons-nous pas malheureusement sous les yeux trop d'exemples de l'irréversible déchéance qui atteint les artistes arrivés au déclin de la vie lorsqu'ils n'ont pas la sagesse de prendre, avant la décrépitude intellectuelle, une retraite discrète ?

Ce qui fait dire avec raison à Marcel Prévost :

« L'artiste aussi est un homme, et sa plus haute fonction individuelle et sociale est d'être un homme gardant jusqu'au bout le souci de son perfectionnement. Or, une vieillesse qui ne se recueille point, qui ne se prépare pas à la mort loin des agitations et des luttes me paraît aussi erronée qu'une enfance qui ne s'instruirait pas, qui ne se préparerait pas à la vie... »

« L'orgueil humain peut exalter l'opinion contradictoire : moi j'estime que la plus belle attitude du vieillard qui fut laborieux à son heure, c'est d'attendre la mort dans le silence et l'immobilité des soirs sereins. »

## DOCUMENTS A CONSERVER

## Nos Arbres et le Budget de l'agriculture (1).

Extrait du rapport de la section centrale sur le budget de l'agriculture. (Doc. parlem., Chambre, 1893-94, p. 168.)

« Art. 50 à 57. — Plusieurs membres voudraient savoir si le gouvernement a ordonné pour la plantation le long des routes, rivières ou canaux, de ne se servir que des essences les moins nuisibles; quelles sont ces essences et si l'abatage à maturité est généralement observé.

« Le gouvernement a répondu qu'il a proscrit la plantation des peupliers du Canada, les plus nuisibles à l'agriculture; les autres essences employées sont extrêmement variées. L'abatage à maturité est toujours observé. »

## PETITE CHRONIQUE

Une modification curieuse vient, dit la *Curiosité universelle*, d'être apportée à la mise en scène de *Lohengrin* au Théâtre de la Cour, à Munich. Jusqu'à ce jour, sur toutes les scènes de l'Allemagne et de l'étranger, l'œuvre wagnérienne était représentée dans les décors et avec des costumes dont le style rappelle celui du XIII<sup>e</sup> siècle. L'exactitude historique, dont on se montre à présent si friand, en souffrait un peu, puisque Wagner avait placé l'action sous le règne d'Henri l'Oiseleur (919-926). L'intendant général du Théâtre de Munich, M. Possart, aidé d'archéologues éclairés, s'est décidé à rompre avec les traditions scéniques acceptées partout en ce qui concerne *Lohengrin*; et depuis le 22 mai dernier, jour anniversaire de la naissance de Wagner, l'ouvrage est joué, deux fois par semaine, dans un cadre X<sup>e</sup> siècle authentique. Il est intéressant de constater que l'initiative de cette transformation est partie de Munich et non pas de Bayreuth.

La Société des Aquafortistes belges organise un nouveau concours d'en-têtes, lettrines et culs-de-lampe destinés à ses publications. Les œuvres destinées à ce concours devront être remises à la Société avant le 15 octobre prochain.

S'adresser, pour le programme, au secrétariat, 56, rue de la Loi, Bruxelles, ou aux bureaux de *l'Art moderne*.

Oh! l'ironie de cette phrase, extraite d'une correspondance hollandaise du *Guide musical*. Il s'agit d'un festival musical à Utrecht :

« Quant aux *Béatitudes*, je n'ai pas à vous esquisser cette partition, les ouvrages de César Franck étant suffisamment connus en Belgique. »

S. A. R. le prince-régent de Bavière a acheté, à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Munich, un tableau, intitulé *Chiens perdus*, de notre compatriote Edm. Van der Meulen.

M. Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, vient de confier à M. L.-O. Roty, membre de l'Institut, l'exécution de la médaille que le gouvernement a décidé de faire frapper en commémoration de la mort et des obsèques du président Carnot. Il a commandé à M. Boucher un buste de M. Casimir-Périer destiné à être reproduit par la manufacture de Sèvres pour être offert aux municipalités.

La toile de Turner, *Ancient Italy*, dont nous avons parlé le mois dernier, n'entrera pas au Louvre. Les amateurs qui avaient ouvert une souscription en vue de l'offrir au Musée n'ont pas pu, il s'en faut, recueillir les 200,000 francs nécessaires.

*Thélème* : Une revue nouvelle, mensuelle, publiée à Paris, rue des Coutures Saint-Gervais, 6, avec, comme directeur M. Jules

(1) Voir *l'Art Moderne* du 8 avril et les renvois.

Delpuech, comme rédacteur en chef M. Léon Lartigue, sous la devise : *Fais ce que voudras*.

On nous écrit de Londres :

On a vendu le 30 juin, aux enchères, la riche collection de tableaux de M. Adrian Hope. Les 75 tableaux dont se composait cette collection ont atteint la somme totale de 50,000 livres sterling, soit 1,250,000 francs.

Voici quelques prix obtenus :

*Le Grand canal à Venise*, par Canaletto, 23,362 francs; un paysage de Cuyp, 52,500 francs; *le Joueur de flûte*, de Gérard Dow, 91,875 francs (ce tableau avait été acheté en 1846 pour 7,500 francs); un panneau de Greuze représentant une jeune fille, 76,125 francs; un paysage d'Hobbema, 78,750 francs; *Intérieur de chambre*, de Peter de Hooch, 56,437 francs (vendu en 1861 pour 11,250 francs); *Une jeune femme à la pompe*, de Nicolas Maes, 75,000 francs; enfin, deux portraits par Rembrandt, l'un de *Petronella Buys*, a été adjugé à 34,125 francs, et l'autre, de *Nicolas Ruts*, à 128,375 francs. J. M.

Du *Guide musical* :

M. Vincent d'Indy vient de faire entendre à ses intimes, chez M. de la Sizeranne, le drame auquel il travaille depuis plusieurs années et dont il a composé le poème et la musique. Ce drame a pour titre *Fervaal* et l'action se passe dans les Cévennes en des temps reculés. On retrouve dans cette œuvre légendaire, très mouvementée, toutes les qualités et les audaces du musicien qui, enthousiasmé des compositions de Berlioz et de Richard Wagner, tend à suivre leurs traces. Nous espérons que M. Vincent d'Indy fera exécuter *Fervaal* en petit comité avec les interprètes des divers personnages du drame.

Le *Fremdenblatt* de Berlin nous apporte d'intéressants détails sur les dispositions du testament de Meyerbeer relatives à ses œuvres posthumes. Il y est formellement stipulé que *Vasco de Gama (l'Africaine)* sera la seule de ses pièces qui sera représentée après sa mort.

Toutes les autres compositions doivent être réunies en un volume qui restera ignoré de tous et qui sera remis à celui de ses petits-enfants qui, à l'âge de seize ans, fera preuve d'un réel talent musical.

Si cette condition ne se réalise pas, le volume sera livré aux flammes par les soins des exécuteurs testamentaires. « Jamais, ajoute Meyerbeer pour expliquer ses décisions, les œuvres posthumes d'un compositeur n'ont ajouté à sa gloire. »

En ce qui concerne tout au moins l'auteur des *Huguenots*, Meyerbeer a eu raison.

Une réflexion de Félicien Rops :

Les « Bourgeois » ont des mots honnêtes pour excuser leurs vices : Ils appellent leur platitude, habileté, leur rouerie, adresse et leur bêtise, gravité.

Un Anglais, excédé de la statuomanie courante, vient d'avoir une ingénieuse idée. Il propose qu'au lieu de glorifier les citoyens illustres en sculptant leur image dans le bronze et le marbre, on leur consacre des parcs ou des jardins. Il y aurait ainsi Gladstone-Park, Tennyson-Park, Tyndall-Park... Leur souvenir y serait assez honoré par la verdure des pelouses, le feuillage des grands arbres, la couleur et l'arôme des fleurs qui porteraient leur nom; sous aucun prétexte on ne permettrait d'y placer leur effigie en pied, en buste, en médaillon, en quelque forme que ce fût. Songer à eux, ce serait songer à de l'air pur, à de la lumière, à des parfums. Les générations futures les béniraient, et l'on ne verrait plus sur les places publiques des laideurs pareilles soit à l'étrange déshabillé du duc de Wellington, soit aux gilets ridicules et aux néfastes pantalons qui discréditeront nos grands aux yeux de la postérité. (La Paix.)

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**

de GABRIEL FABRE  
4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.  
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles

## SOMMAIRE

L'INAUGURATION DU MONUMENT DE COSTER. — DOCUMENTS A CONSERVER. — FRANCIS POICTEVIN. — ZOLA CANDIDAT A L'ACADÉMIE. — LÉCONTE DE LISLE. — PORTRAITS DU PROCHAIN SIÈCLE. *Ernest Hello*. — LES JUIFS A L'HÔTEL DROUOT. — PETITE CHRONIQUE.

### L'Inauguration du Monument De Coster.

Elle a été telle que les âmes la souhaitaient : très simple, très sereine, très noble. Presque rien et pourtant beaucoup. Les matérialités, peu de chose. Le côté intellectuel, infini et touchant. Pour illuminer la cérémonie, ces grandes clartés : le plein air et le soleil. Et une universelle émotion. Tant de souvenirs tristes, tant de résignation aux inévitables injustices, tant de soumission aux rigueurs de la tardive équité. Un sentiment chez tous que c'est ainsi que cela arrive toujours, qu'il faut l'admettre sans inutiles murmures, sans cris de révolte, avec le calme presque rieur de l'homme devant les fatalités. Et tant d'artistes, là présents, se disant : « Ceci est aussi notre cas, ceci sera notre histoire ; la mort seule peut pacifier les haines et les jalousies ; on ne nous aimera bien que lorsque nous serons hors de ce monde ; jusque-là, subissons, mais ne laissons jamais le découragement mordre sur nos œuvres ; jamais d'arrêt,

jamais de désir de vengeance, jamais de retraite, jamais d'accueil à ce funeste conseil de l'orgueil : Plantons-les là. »

Le discours de Camille Lemonnier a été incomparable. D'une majesté de symbole saisissante. La haute vue par-dessus les contingences et les faits divers. Le dédain suprême de l'anecdote biographique et des clichés nécrologiques. Une sorte de grand rêve devinatoire, les paroles, entrecoupées, d'un vaste esprit qui prête l'oreille aux voies secrètes du génie et répète, l'œil vague et la bouche frémissante, les révélations mystérieuses qu'elles font. Des aperçus d'une profondeur sublime, des rapprochements imprévus et bouleversants, une généralisation puissante des dominantes de l'écrivain, du poète, de l'historien, de l'homme qu'on célébrait. Jamais De Coster ne fut à ce point pénétré, compris, manifesté dans l'harmonie de son œuvre prodigieuse. Pas de controverse littéraire, pas d'allusion à des querelles d'écoles, rien de chicanier, rien de mesquin, rien de relatif : l'artiste posé debout en sa magnificence et son éblouissance. Et pourtant pas de grandiloquie, pas de phraséologie déclamatoire, pas de panaches, pas d'écharpes : une causerie entre des âmes aux Champs-Élysées, au milieu des paysages de pureté et de purification, dans le mysticisme des passions apaisées prenant leur vol vers la libre atmosphère.

Qu'eût pu ajouter à cela n'importe quelle profession

de foi d'une école venant puérilement revendiquer sa part vraie ou apparente dans l'apothéose du héros qu'on célébrait? Certes, cela eût produit l'effet d'un opéra de Bizet après une symphonie de Beethoven, et ce fut une heureuse inspiration que celle qui limita à ce discours unique la brassée des paroles enguirlandées dont il fallait joncher cette noble tombe. Assurément les talents pullulent dans nos groupes littéraires et on les admire; mais les prétentions aussi et la tendance à croire que chacun a tout fait seul et qu'il y a des indispensables : cela agace. Camille Lemonnier était seul d'âge et de taille à ne se souvenir que de la haute fraternité qui devait occuper toute la place et à chasser les mouches des petites compétitions, des vanités turbulentes et des querelles d'amour-propre dont vraiment tout le monde a assez.

Van Arenberg fut aussi traversé par ce grand courant psychique quand il formula les douze vers de son ode à De Coster. Oh! la belle allure sobre des sentiments héroïques et la netteté des inscriptions lapidaires! Ce fut une concentration de parfums puissants et indestructibles.

Il y eut enfin l'outrage, le dernier outrage obligé, où la stupidité et la rancune vomissent leur dernier caillot : sous le voile qui masquait le monument expiatoire, un lâche imbécile avait, durant la nuit, été cracher une saleté en plein visage de l'effigie du mort, dont le profil impassible semblait dire : Je t'attendais, merci!

De cette cérémonie, si mélancolique et si tristement heureuse, nous partîmes apaisés. C'est qu'en Belgique commence l'ère des réhabilitations littéraires : la foule elle-même maintenant y prend part et, quoique confusément encore, comprend. Ces centaines d'enfants, venant par escouades, déposer des fleurs au pied de ce tombeau, étaient l'emblème de cette justice naissante qui atteindra sa virilité si les luttes menées depuis vingt-cinq ans par les générations montantes ne s'arrêtent pas, si ne s'arrête pas leur vouloir vers le neuf et l'art incessamment mouvant. Car là est la condition essentielle. Gare au besoin de repos! Gare à cette pensée funeste que l'art s'immobilise en des règles. Gare à cette croyance de dupes que l'ennemi est dompté ou détruit. La bataille n'est pas finie, elle ne finira jamais, et le devoir est de toujours marcher, de toujours se redresser pour combattre et abattre. Aux adversaires vaincus se substituent d'autres adversaires, sortis parfois, hélas! des rangs mêmes où jadis étaient les frères d'armes.

\*\*\*

Voici la fort belle allocution de M. LEEMANS, bourgmestre d'Ixelles, dont le ton parfaitement sage et mesuré, les aperçus si justes sur le rôle de l'Art dans la vie d'un peuple, la préoccupation d'affirmer que l'apothéose de De Coster est une œuvre commune à tous, ont été fort remarquables. Le monde artiste lui doit une

grande reconnaissance pour la fermeté avec laquelle il a mené à son terme cette œuvre de réhabilitation et de glorification.

MESSIEURS,

L'honneur de recevoir ce monument, à l'une des plus pures de nos gloires nationales, ne me fait pas oublier que nous le devons à la sainte fraternité des travailleurs de l'art.

J'entends leur rendre justice, et constater tout d'abord que ce sont eux qui ont courageusement provoqué, énergiquement poursuivi et enfin heureusement réalisé, dans cette œuvre de pierre et d'airain, la réparation due à un génie méconnu.

Deux mots de leurs vaillants efforts.

En 1869, un groupe d'artistes et d'hommes de lettres s'associèrent pour mettre en relief *Thyl Ulenspiegel*, le livre admirable qui, à lui seul, suffit pour immortaliser Charles De Coster.

C'était un premier hommage rendu à l'écrivain, dont le génie original semblait s'ignorer lui-même.

C'était aussi un acte de bonne et saine solidarité, une poussée généreuse pour lancer dans la gloire ce pauvre grand penseur replié sur lui-même.

La tentative avorta, en ce sens qu'elle ne donna pas du coup ni la gloire ni la fortune. Mais elle eut cet heureux résultat d'initier le monde artistique aux conceptions géniales d'un Flamand de race; elle fut le point de départ d'une célébrité qui ira grandissant avec le temps.

En 1888, ce fut un artiste, M. Lynen, qui communiquait à son ami Samuel son enthousiasme pour l'œuvre grandiose de Charles De Coster; et c'est dans cette intimité que naquit le projet de symboliser, par un monument, l'épopée dont les héros se trouvent si harmonieusement groupés sur ces pierres et dans ce bronze.

La critique fit le reste : elle provoqua l'admiration du public, elle attira l'attention des autorités.

La Commission des Beaux-Arts, chargée d'apprécier les œuvres du Salon de 1890, signala le groupe Samuel comme d'une exécution définitive.

Le regretté Jean Rousseau nous suggéra l'idée de doter la commune d'Ixelles de ce monument, qui symbolise la création principale de De Coster.

Notre seul mérite que nous partageons avec l'honorable ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, est d'avoir compris la pensée patriotique et généreuse de ceux qui font aujourd'hui revivre la grande âme de notre concitoyen.

Aux frères d'armes de l'art et des lettres, à leur infaillible discernement des choses sublimes, à leur touchante solidarité est due la réalisation d'un de leurs vœux les plus chers.

La commune d'Ixelles n'en est pas moins fière de voir s'élever au milieu de ce site admirable ce groupe symbolique; elle reçoit l'œuvre de Samuel avec reconnaissance.

C'est que ses édiles ont compris, Messieurs, quelle place les manifestations de l'art tiennent dans la vie d'une population. Il ne suffit pas à leur ambition d'assurer aux masses le bien-être matériel, de travailler au développement et à la prospérité de la cité, d'améliorer tous les services publics : pour que leur mission soit remplie tout entière, il faut qu'ils n'aient rien négligé pour élever les esprits et les cœurs, qu'ils aient initié leurs administrés aux choses de l'art qui ennoblissent, qu'ils les aient élevés au-dessus des préoccupations du mercantilisme journalier, qu'ils aient, en un mot, fait naître en eux la passion du beau, du vrai, du grand.

Les mettre en contact avec des œuvres saines comme celle que nous inaugurons ici, contribue puissamment à ce résultat.

En accueillant ce monument, en lui donnant une place d'honneur, la commune d'Ixelles remplit un autre devoir : elle répare une injustice; elle paie une dette de gratitude; elle remet en mémoire et en digne place la sympathique figure de Charles De Coster, son enfant adoptif; elle accorde une réparation, trop tardive hélas ! au grand penseur et poète, qui vécut ignoré parmi nous et dont la grande âme hantera dorénavant ces lieux enchanteurs.

Je dirai plus, Messieurs; l'originalité de l'œuvre de Samuel la place au-dessus des productions ordinaires de l'art sculptural; la grande pensée poétique qui l'inspire, les événements mémorables et douloureux qu'elle évoque, les rêveries mélancoliques et les réflexions philosophiques qu'elle dégage dans son symbolisme touchant, en font plus qu'un ornement de nos places publiques : ils l'élèvent à la hauteur d'un instrument d'intuition des choses passées, ainsi que des vertus qui survivent parmi cette héroïque race flamande que De Coster a si bien dépeinte.

Ixelles se félicite de posséder une œuvre d'une si haute portée pour l'éducation des générations présentes et futures.

Je ne me permettrai pas, Messieurs, de faire l'éloge ou la critique du monument considéré au point de vue de l'art proprement dit : ce n'est pas une autorité administrative, fût-elle beaucoup plus compétente que celle dont je me fais l'organe, ce n'est pas une individualité ni même un groupe qui doit prononcer le verdict en cette matière : c'est le grand juge, « l'universalité du public », le seul qui ait qualité pour décerner les palmes de la renommée.

Il a prononcé d'ailleurs et sa sentence consacre définitivement la haute valeur artistique de Samuel.

Mon rôle est plus modeste : au nom de l'Administration communale et de la population d'Ixelles, je reçois l'œuvre de M. Samuel et de son collaborateur, M. Devestel, et je remercie bien sincèrement tous ceux qui ont apporté leur concours à son édification :

Les auteurs d'abord, dont les noms figurent désormais dans les annales de notre commune.

Le nombreux groupe d'artistes qui sont restés fidèles à la mémoire de Charles De Coster.

Le jury du concours de 1890 qui a mis l'œuvre de Samuel en lumière.

L'honorable ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, lequel a su faire abstraction des divergences politiques ou philosophiques qui le séparent de l'auteur d'*Ulenspiegel*, pour ne se souvenir que du grand écrivain national.

Enfin les hommes de cœur et de talent qui ont contribué à l'organisation de cette manifestation solennelle dans sa simplicité.

Hommage à tous.

Ixelles leur doit un des plus beaux fleurons de sa couronne artistique.

\*\*\*

A l'inauguration du monument De Coster, on a remarqué la présence de M. Xavier Neujean, fils, spécialement délégué par la Société artistique et littéraire *L'Émulation* de Liège. Ce fut une excellente et fraternelle idée. On y voyait encore M. De Mot, président du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. Mais y venait-il en cette qualité ou comme échevin de Bruxelles ou comme simple particulier? Il serait intéressant de savoir si la vieille

société boitante du Waux-Hall a pensé à se faire représenter. Ce serait d'un bon augure.

Le soir, au raout offert par la commune d'Ixelles, des dessins de CRAGO, illustrant la *Légende d'Ulenspiegel*, destinés à former un album dont EMILE VERHAEREN écrira la préface, ont été très admirés. Ils rendent, avec une expression nouvelle, intense, archaïque, poignante, les sentiments profonds de l'œuvre. Elle y redevient absolument populaire et émouvante, elle y est nettoyée de toute correction ou pusillanimité bourgeoises, elle prend une force simple et dure qui nous paraît beaucoup plus proche de la pensée de De Coster que les gravures originales, souvent fort belles, mais d'une trop élégante tenue.

LÉON DUBOIS, qui fit la musique de la pantomime *Le Mort*, a composé l'hymne à l'auteur d'*Ulenspiegel* sur les paroles de Van Arenberg, et organisé les chœurs charmants chantés par les enfants. Quel admirable et touchant concours de forces artistiques de tout genre pour rendre cette fête vraiment digne de celui qu'elle glorifiait.

## DOCUMENTS A CONSERVER

Appréciations sur *Ulenspiegel* au moment de son apparition :

*La Revue trimestrielle* : « M. De Coster n'a retenu du livre populaire qu'un fond d'anecdotes joyeuses qui est plutôt une gêne pour lui qu'une aide et un guide... Pouvons-nous nous intéresser au roman de De Coster? Aimer un homme aussi matériel qu'*Ulenspiegel* n'est pas possible. Il est par trop flamand. Il mange du matin au soir. Vraiment, n'était son patriotisme, il nous dégoûterait! »

*La Revue de Belgique* : « L'histoire est satisfaite; mais c'est l'intérêt dramatique qu'il fallait satisfaire. Le livre est obscène. L'ouvrage, attendu avec intérêt, a été accueilli en France avec éloge, en Belgique avec une certaine déception. »

Oh ! la perpétuelle leçon pour les critiques en titre que les formidables démentis dont les flagelle l'histoire ! Mais ils sont incurables. Aujourd'hui les voici qui se joignent aux louanges, non sans bouderie, du reste : voir les comptes rendus très parcimonieux de la plupart des journaux. C'est le public qui doit profiter de ces coups de férule donnés à ses guides habituels pour apprendre à ne leur accorder qu'une très mince autorité. *La Revue trimestrielle* est morte, mais *la Revue de Belgique* vitote toujours et fait actuellement pour d'autres artistes absolument le même métier ridicule auquel elle s'adonnait du temps de Charles De Coster.

## FRANCIS POICTEVIN

L'avant-dernière livraison parue des *Hommes d'Aujourd'hui* (Vanier, éditeur) est consacrée à Francis Poictevin. Dessin de Luque. Texte de Paul Verlaine, qui trace en ces quelques traits définitifs le portrait littéraire du subtil écrivain :

« Francis Poictevin, littérateur français, né à Paris le 27 juin 1854.

L'homme physique est des plus intéressants, agissant sous la pure impulsion de l'intellect, comme par une électricité supérieure; tout à l'Art, à la bonne foi dans l'Art, à la témérité, au tact, en un mot, et au bon goût précisément.

Il débuta par *la Robe du Moine* (1), un roman courageusement chrétien et résolument vertueux dans sa hardiesse même. Des pages magistrales éclatent dans l'ensemble calme, reposé et reposant de ce coup d'essai. C'est l'éternelle histoire, mais si nouvellement présentée, du combat entre la Chair et l'Esprit.

Suivit *Ludine*, simple histoire d'amour, d'amour ordinaire, — naïve et subtile et même compliquée comme l'Homme et peut-être comme la Femme. O les charmantes pages, et que nerveuses!

« Nerveuses », ce mot me rappelle à la première ligne de cette si sincèrement amicale étude. L'homme physique, donc, dans Poictevin, soumis à l'influence de l'esprit, est « agité » dans le sens admirable du mot. Cet homme, vêtu tout simplement, se démenant avec des mots très simples, très nets, très clairs, très haut prononcés dans la rue comme dans les salons, autre et pire rue, étonne, épouvante les imbéciles et nous réjouit, nous réchauffe, nous rend le courage à nous qui

Ne sommes pas des ignorants dont les Muses ont ri, comme a dit joliment Jean Moréas.

Mais revenons à l'homme de lettres.

*Songes* vint après *Ludine*, qui, dès lors et définitivement, marqua le pas dans la manière de l'excellent et tenace écrivain dont j'ai tant de plaisir à tracer ici la biographie. Rompant avec les systèmes de l'affabulation, de l'intrigue, qui sont les ficelles du pur ouvrage en librairie, il osa nous présenter à cru une partie de son âme et peut-être de son cœur. Le seul reproche que j'oserais faire à Poictevin serait de donner à se souvenir de MM. de Goncourt, mais si peu et si bien!

*Petitau*, *Seuls* (2), *Paysages et nouveaux songes*, *Derniers songes*, *Double* (3), *Presque*, *Heures*, *Tout bas*, attestent glorieu-

(1) Alphonse Daudet sans hésiter délivrait à l'auteur, à propos de son premier ouvrage, *La Robe du Moine*, ce certificat de bonne grâce : « Il me semble que Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve de *Volupté* et de *Port-Royal*, se serait délecté à vous lire. »

(2) ... Ecrivain? Non, mais peintre, musicien, voire architecte. L'auteur a eu le soin d'expliquer sa manière dans une note sur un de ses livres : *Seuls*.

« *Seuls*, disait-il, est un roman ou plutôt un poème en prose, où chaque chapitre, quoique architecturalement proportionné avec les autres dans un ensemble harmonique, est à lui seul un morceau musical et coloré en une façon hongroise ou de tzigane... Le but de l'œuvre étant surtout de réaliser ce conseil de Théophile Gautier : la vraie gloire, pour un homme de lettres, serait de donner des sensations inconnues, de rendre des sensations encore inconnues. »

(3) « Une vulgaire glace d'armoire, d'habitude clair mystère, Fidèle et prostituée, à chacun elle s'ouvre pour l'offrir, le rendre à lui-même et, de ce qui s'est vu en elle, elle ne garde pas trace ce semble. O pleine de possessions perdues! Un soir pourtant, il y a des années, dans elle s'embrumant sans plus de reflets, a glissé une forme drapée, revenante ombre d'invisible, d'un noir mortel. »

C'est le début de *Double*. Tant de choses dans une armoire à glace!...

Donc, pour juger M. Poictevin, nous ne devons le comparer à nul autre : c'est un artiste d'une espèce particulière qui emploie pour matière plastique l'écriture. Le dictionnaire, la syntaxe sont pour lui comme s'ils n'existaient pas. Son projet est d'agir sur nos sens par tous les moyens, même par des phrases incorrectes, barbares, intraduisibles, pourvu qu'elles nous conduisent à la sensation d'un son, d'une couleur, d'une odeur.

Il utilisera même des dispositions typographiques.

Ainsi, pour figurer un navire en détresse, il dispose sa phrase dans plusieurs lignes de dimensions différentes qui offrent une apparence de dislocation :

Dans les vases de la grève  
la carcasse d'un navire échoué se déchame de  
plus en plus,  
un cormoran vole un moment tout près,  
sa vie se défait de plus en plus,  
il ne sait quoi de triste, de cher repasse dans le  
présent noir.

Cet exemple est caractéristique. Il nous autorise amplement à le

sement, mais en toute délicatesse et en toute discrétion, la persévérance, l'obstination douce et d'autant plus forte de cet esprit bandé vers cette cible, la vérité.

La vérité pour Poictevin, comme pour ce pauvre moi que je suis, c'est Jésus et Marie, à travers des idées indoues qui furent miennes parfois et, pour parler bon français, un tantinet mais si amusamment topinamboues.

L'Evangile enfin retrouvé dans sa simplicité, sa grâce, aussi son terrible esprit... de suite.

Je ne puis d'ailleurs mieux m'exprimer, je pense, à propos de ce pur poète, bien qu'il prétende n'écrire qu'en prose jusqu'à présent, qu'en un sonnet fait *bien à loisir*, l'année dernière, et où Poictevin lui-même veut bien reconnaître de l'exactitude et de la perspicacité. Je le donne ici en forme de seule conclusion logique à ces quelques lignes indicatrices d'une œuvre plus justiciable vraiment d'une irrésistible et presque indéfinissable sympathie que d'une nécessairement lourde et bafouilleuse analyse qui s'y voudrait frotter.

A Francis Poictevin.

Toujours mécontent de son œuvre  
D'autant plus exquise de flou  
Et d'amour de l'art dûment fou  
Où la limace et la couleuvre  
Ne peuvent rien, qu'user leur dent  
Et leur bave, n'est-ce pas, presse  
Littéraire en général? — Qu'est-ce  
Que cet indicible imprudent  
Qui n'écrit pas pour la publique  
Moyenne et jamais ne réplique  
Aux haros que par le halo  
D'un esprit en bonne fortune,  
Mystérieux comme la Lune,  
Clair et sinueux comme l'Eau.

(Hôpital Broussais, juillet 1893.)

Puisse le bon écrivain, le meilleur artiste, peut-être, nous charmer souvent et longtemps, de son verbe et de son style. Il a toutes nos complicités et, j'en réponds, va mériter encore plus notre admiration. »

## Zola candidat à l'Académie.

L'Académie française a élu dernièrement Paul Bourget et Albert Sorel, laissant à sa porte, dans l'attitude piteuse du quémandeur, Emile Zola, le tragique écrivain de *Germinal*, le poète de *la Faute de l'abbé Mouret*. Voici que la mort de Leconte de Lisle ouvre une place nouvelle. Zola va-t-il se présenter encore?

Quelque temps avant cette élection un chroniqueur parisien avait affirmé que dans une conversation avec un candidat à cette *Immortalité*, un académicien ex-ministre avait dit : « Combien serait triste pour les étrangers, amis de la France, l'élection d'Emile Zola. »

Il n'en fallait pas davantage, en ce temps d'interviews à outrance, pour que M. Gaston Jollivet, rédacteur au journal *L'Eclair*, deman-

considérer comme un de ces virtuoses japonais, chercheurs de choses exquises et extra-humaines. *Double*, divisé en une centaine d'alinéas, ressemble à un vaste écran couvert de dessins capricieux. N'y cherchez pas l'ombre d'un sujet de roman, ni même un portrait. Deux personnages, simplement désignés par les prénoms *Lui* et *Elle*, analysent tour à tour, avec une subtilité infinie, les impressions de leur double nature, vie extérieure et vie intime. Il y a de-ci de-là des tableaux réussis comme cette marine où il nous fait voir et entendre des mouettes : « On aurait cru que grinçaient de tournantes poulies... les cris des mouettes aux vols en virants entrelacs... »

PAUL D'ARMON. (*Voltaire*, 24 novembre 1889.)

dât aux littérateurs étrangers leur opinion sur le candidat opiniâtre toujours évincé.

Des écrivains de tous pays ont été interviewés : les nôtres, Maeterlinck et Edmond Picard ; les Suédois et Norvégien Auguste Strindberg et Jonas Lie ; le critique danois Georges Brandès ; les Espagnols Valdès et M<sup>me</sup> Emilia Vardo-Bazan ; les Allemands Max Nordau et Carl Vogt ; le poète hongrois Jokai ; l'écrivain italien de Gubernatis.

Deux questions avaient été posées : « Que pensez-vous du talent d'Emile Zola ? — Votre pays le verrait-il avec tristesse entrer à l'Académie ? »

Il est intéressant de lire cette enquête des littérateurs étrangers affirmant l'incontestable talent de l'âpre romancier français et leur sentiment sur sa brigue opiniâtre de l'habit vert. La voici :

Vous me demandez l'opinion de mon pays sur M. Zola et sa candidature à l'Académie française. D'abord, il faut vous dire que mon pays ne soutient jamais et par principe la même opinion que moi, mais si vous désirez savoir ce que je pense sur M. Zola, en voici le résumé :

Emile Zola est le poète de l'époque et le maître. Vers l'an 1870, une nouvelle philosophie fait son entrée dans le monde occidental. Donc une nouvelle littérature doit s'ensuivre comme conséquence, et c'est à Zola de la créer le premier. Le premier, entendez-vous, avec le droit du premier venu et c'est là sa faute immortelle et impardonnable.

Qu'est-il donc ?

A la publication de *Germinal*, le *Figaro* a laissé tomber des mots comme « dantesques ».

Et vraiment il y a du Dante dans ce Méridional, le poète de la haine forte et saine. Et il y a aussi l'homme de revanche, le véritable qui a reconquis ce que ses prédécesseurs avaient perdu. Donc, honorez-le, patrie reconnaissante.

Et vous, symbolistes, honorez le maître du symbolisme, l'auteur de *la Faute de l'abbé Mouret*, et vous, synthétistes, honorez le plus grand des synthétistes, aussi supérieur dans l'analyse.

Il ne vaut pas la peine de le faire détrôner. Vous ne pourrez jamais le destituer d'avoir écrit *l'Assommoir* en 1876, vous ne pouvez révoquer la publication de *la Fortune des Rougon*, en 1871.

Pour cette question maudite de l'Académie : ma foi, je me suis dit : Il veut embêter les bourgeois ! Soit. Est-ce une honte de n'être point de l'Académie ? Je ne sais pas, mais ce qui décidément reste comme une honte atroce, c'est de lever l'arrière-ban de l'étranger contre un compatriote : c'est la haute trahison.

AUGUSTE STRINDBERG.

Impossible de dire tout court ce que je pense de Zola. Je crois être le premier hors de France qui a parlé de lui, c'est-à-dire de son livre *Mes haines*. Je l'estime comme homme, je l'admire comme écrivain, tout en gardant beaucoup d'objections à sa méthode trop lourde et à ses théories de naturalisme trop naïves. Il est un très grand romancier symboliste.

Dans ce siècle l'Académie n'a pas voulu de Balzac parce qu'il avait des dettes, ni de George Sand parce qu'elle était femme ; ni de Gautier parce qu'il était un peu bohème, ni de Michelet parce qu'il avait du génie... Zola est un très grand talent, et il n'est ni femme, ni bohème, ni endetté.

GEORGES BRANDÈS.

Ce n'est pas, il me semble, du génie français mais plutôt de l'italico-grec que celui qui avec Emile Zola a fait irruption dans notre littérature scandinave.

Dans *l'Assommoir* et ses autres chefs-d'œuvre, je m'incline devant son zèle moral ; j'adore en lui le réformateur et le pionnier d'un temps nouveau ; et je l'aime quand il se montre grand artiste.

Mais parfois il oublie son art. Alors il reste debout, grand et brutal, les manches retroussées et le balai à la main, enlevant les ordures, hurlant et décrivant le genre et la bassesse de toute la saleté. C'est vraiment grandiose, ça aussi. Mais tous ces dévoilements directs de la vie sexuelle sont le plus contraires à mon sentiment artistique. Je trouve que les effets puissants et sublimes qu'on éprouve dans ses œuvres monumentales sont bâtis sur une multitude de détails très longs et quelquefois très fatigants. C'est de l'architecture de cyclope. Il y a de la nouvelle matière — assez pour toute une armée d'écrivains ciselateurs. Et partout on se sent si divinement près du cœur primitif et humain. Voilà mon opinion sur la grandeur d'Emile Zola !

Vous me demandez, cher Monsieur, quel effet l'élection du grand maître à l'Académie française ferait sur l'opinion littéraire dans les pays scandinaves.

Hum !... On s'étonnerait probablement comme si, il y a cinquante ans, on aurait honoré Balzac d'une chaise à l'Institut, c'est-à-dire un arbre gigantesque de la forêt vierge de la démocratie placé entre les planches de fleurs civilisées et coupées au Jardin des Plantes !

JONAS LIE.

Ce que je pense de Zola ? Je l'ai exposé récemment dans un livre auquel on a reproché son étendue. Pourtant, puisque l'occasion s'en présente et qu'il paraît y avoir eu des malentendus, peut-être pas toujours volontaires, je répète ici que je considère Zola comme une des âmes les plus intéressantes et comme un des producteurs les plus prodigieusement puissants de ce temps.

MAX NORDAU.

Voici ce que je pense sur M. Zola et sa candidature à l'Académie française :

1<sup>o</sup> M. Emile Zola est un des plus grands artistes du XIX<sup>e</sup> siècle. Ses défauts, ses excès, sa manière ne sauraient empêcher qu'il le soit. Non seulement il doit être considéré artiste hors ligne, mais il compte parmi la douzaine d'artistes qui ont vraiment influé sur notre évolution littéraire (je parle de la littérature universelle) dans ce dernier quart de siècle. Chez nous il possède des admirateurs, des traducteurs, des éditeurs qui payent gros, des imitateurs, des commentateurs, des ennemis, des disciples. Tout ça, c'est la gloire, la renommée, l'influence. Il peut être discuté, il ne saurait être nié.

Le public impartial, la majorité dira qu'on refuse M. Zola et que ce n'est pas moins étonnant que M. Zola tienne si fort au fauteuil. Car, en somme, qu'il entre ou qu'il n'entre pas, il n'en sera ni plus ni moins pour sa célébrité. C'est évident que les écrivains, en grisonnant, rêvent d'Académie. Ici, c'est la même chose. Pour Zola, je ne vois pas trop ce qu'il gagnerait à être immortel. Les académies, peut-être, disparaîtront, emportées par l'évolution formidable du XX<sup>e</sup> siècle qui s'avance. L'utilité des académies semble fort discutable ; l'honneur d'y appartenir peut être brigué

sans honte, mais par des auteurs qui n'ont pas obtenu cette notoriété immense, privilège de M. Zola.

EMILIA PARDO-BAZAN.

Il me semble que l'immense publicité dont a été l'objet M. Zola, lui a été funeste. Il est impossible qu'un talent se développe naturellement et arrive à maturité au milieu de tant de bruit.

Au lieu de considérer l'art comme un refuge contre les inclémences de la vie, comme une retraite sacrée et mystérieuse, semblable à ce palais enchanté où les chevaliers de la Table ronde vivent heureux gardant le Saint-Graal, M. Zola l'a transformé en champ de discorde et, ce qui est encore pire, en marché. S'il avait détesté le bruit et s'il eut fui cette atmosphère de polémique toujours fatale pour tout esprit créateur, son œuvre aurait beaucoup gagné en perfection, en grandeur, et serait plus durable.

Personne ne doit mettre en doute que Zola est un talent de premier ordre; bien que contrairement à l'opinion généralement admise, je considère qu'il est meilleur comme poète que comme observateur. Certaines de ses nouvelles, comme *la Fortune des Rougon* et *la Faute de l'abbé Mouret*, sont de véritables bijoux littéraires, de très beaux poèmes dignes de figurer parmi ce que la muse du XIX<sup>e</sup> siècle a produit de plus exquis.

En outre, dans presque toutes ses œuvres se trouvent des pages délicieuses à côté d'autres indignes d'un talent qui se respecte. Tout ce qui, en M. Zola, vient directement de l'inspiration, de son tempérament poétique élevé, est beau. Tout ce qui procède de son intelligence faussée par d'abusives et fausses théories et par un mercantilisme blâmable doit être condamné à l'oubli.

Malgré tout, Emile Zola est un grand écrivain qui honore la France et j'estime qu'il doit entrer à l'Académie en laissant son Claude Bernard à la porte.

Pour ce qui concerne l'effet que produirait dans mon pays l'élection de M. Zola, je dois confesser avec honte qu'en Espagne très peu de personnes se préoccupent de pareilles questions.

PALACIO VALDÉS.

Monsieur Confrère, si j'étais l'Académie française, je me hâterais élire M. Emile Zola en membre de l'Académie; — et si j'étais Emile Zola, je ne me hâterais pas d'être élu en membre de l'Académie.

JOKAI.

J'ai la plus grande admiration pour le talent de M. Zola; je n'en ai aucune pour son goût; on nous a habitués à considérer l'Académie française comme un temple de bon goût, et nous pourrions être un peu étonnés de voir l'Académie rompre en face avec ses traditions; mais de l'étonnement à la tristesse il y a encore quelque chemin à faire. Mais si l'illustre académicien veut bien, pour faire dépit aux étrangers, voter pour M. Zola, nous pourrions sourire un peu de cet acte d'héroïsme et de civisme; mais quant à nous en attrister, je vous prie de croire que nous en sommes bien loin.

A. DE GUBERNATIS.

Si j'avais l'honneur d'appartenir à l'Académie française, je me serais démené comme un diable dans un bénitier pour l'élection de M. Zola, reconnaissant en lui un auteur d'une rare puissance, d'une observation pénétrante et d'un travail infatigable, lequel a marché et marche encore à la tête de la littérature française contemporaine et a rayonné, plus qu'aucun autre, hors France, sur tous les pays civilisés du monde entier.

Il y a ici un groupe de jeunes gens, qui luttent vaillamment pour se frayer un chemin et qui vénèrent Zola. Réussiront-ils? Personne ne peut le dire.

Abstraction faite de ce groupe, vous avez donc, en résumé, dans le pays, ou indifférence complète ou répulsion chrétienne.

CARL VOGT.

Voici enfin les lettres de MAURICE MAETERLINCK et d'EDMOND PICARD :

Quant à Zola, que voulez-vous qu'on dise? Je ne crois pas que le reste de l'Europe s'en inquiète autant qu'on se l'imagine à Paris. Tout au plus y peut-on parfois regretter qu'un homme de talent subisse depuis quelque temps je ne sais quelle déchéance cérébrale et se prépare une vieillesse un peu ridicule.

M. MAETERLINCK.

*Ce que je pense de l'auteur de l'Assommoir?* Comme écrivain, je l'ai toujours admiré, mais avec une intensité décroissante. Son abondance, son aisance à mettre en scène, sa divination merveilleuse de ce qu'il n'a pas vu ou peu vu, l'imprévu et le pittoresque de ses mots faisant image, l'ampleur, la profondeur ou le charme de ses sujets m'ont causé quelques-unes des grandes sensations artistiques de ma vie. Mais ses dernières œuvres m'ont semblé atteintes de monotonie et accuser quelque épuisement.

Elles s'étalent et ne s'agitent plus. Le procédé de ses lassantes répétitions se laisse voir. Elles donnent l'impression du déjà parcouru et du superfétatoire. On se dit, depuis plusieurs volumes des *Rougon-Macquart*, qu'en voilà assez.

Comme homme, je l'aimais pour ses grandes campagnes contre la bourgeoisie pourrissante au profit de la plèbe montante. A tort ou à raison, *Germinal* demeure, dans mes souvenirs, un magnifique poème du drame social ouvrier.

Mais depuis que son auteur, au lieu de se maintenir dans l'isolement fier et la belle dignité de son apostolat, s'est préoccupé de décorations, s'est avisé de loucher du côté de l'Académie et a marchandé sa sympathie à Grave, je ressens, à mon grand regret, le mépris relatif qui s'universalise et l'amointrit.

*Si l'élection de Zola à l'Académie attristerait les lettrés belges?* C'est la brigade de ce titre et non l'élection qui peut attrister notre monde littéraire. Faisant abstraction de la faiblesse de l'avoir désiré quand on occupait le poste de combat où se tenait Emile Zola, je crois pouvoir dire qu'en dehors des ganaches qui existent chez nous comme partout, l'Académie française nous apparaîtrait à tous fort honorée et invigorée si elle comptait parmi ses membres un tel tempérament littéraire, fort au-dessus, d'après notre vision, de la plupart de ceux qui y siègent. La puérile question de convenance qui a sa base dans des épisodes tels que ceux du Jésus-Christ de *la Terre* n'a, pour nous, aucune importance quand il s'agit d'art et nous sommes trop Flamands pour comprendre comment quelque trivialité suffirait pour refuser à Jean Steen ou à Jordaens ou à Zola l'entrée d'un cénacle quelconque.

L'académicien ex-ministre, s'il y a des Belges parmi les correspondants dont il montrait les lettres étalées sur son bureau, a dû avoir affaire à quelques-unes des ganaches auxquelles je fais allusion plus haut. Mais la partie jeune et vaillante de notre littérature, la seule qui compte ici, ne parle pas cette langue-là et je ne crois pas qu'elle entretienne avec l'académicien ex-ministre un commerce épistolaire.

EDMOND PICARD.

## LECONTE DE LISLE

Il est mort isolé. Son art admirablement plastique et froid datait déjà. Ceux de cette heure ne marchaient plus en son chemin. Et la tristesse ou peut-être la colère lui était venue. Ce sont des poètes d'il y a vingt ans, les Heredia et les Dierckx, qui lui ont rendu l'hommage funèbre auquel certes il avait droit. En dehors de l'enthousiasme et de la ferveur vivante et agissante, il s'aigrissait, ne tenant plus même à publier le livre qu'il laisse achevé et qui sera le quatrième tome de cette œuvre haute et large, dont les *Poèmes antiques*, les *Barbares* et les *Tragiques* forment l'assise et les premiers étages.

Il a ressuscité le monde théogonique universel. Les légendes, depuis les norces jusqu'aux persanes, il les fixait en des attitudes très soucieuses de beauté monotone. Son art est mégalthique. L'architecture des Luxor et des Karnak se dresse ainsi dans le désert. Blocs énormes, puissamment, d'après de textuelles formules, sculptés, empruntant aux aubes, aux midis et aux couchants la couleur horaire et la seule variété de leurs aspects. C'était un classique ayant en plus le souci — jugé vain depuis — de la couleur locale.

Les philosophies et les morales défilaient dans son œuvre, processionnellement. De temps en temps un grand cri, mais que de fois seulement le toujours même accompagnement des cantiques banals. On défilait à travers des portiques et des galeries, sans que le sanctuaire soudainement éclatât en or et en lumière, au bout du chemin. Il est des pièces entières dans les *Poèmes tragiques*, dont aucun vers ne révèle le grand poète qu'était Leconte de Lisle. Heureusement qu'on y rencontre *l'Incantation du Loup*.

Au théâtre, il donna les *Erinnyes*, drame grandiose, et qui restera avec *Kain* le plus haut sommet où son esprit flamboya.

## Portraits du prochain siècle.

Paris, Edmond Girard.

## ERNEST HELLO

Il n'y aura peut-être jamais une réalité plus troublante que la ressemblance physique d'Ernest Hello et d'Henry de Groux.

Il fut nécessaire à l'équilibre d'on ne sait quels globes rampant sur le sein des gouffres, que le Peintre des *Tourments* configurât extérieurement ce Provocateur de la Foudre.

Pour les très rares qui connurent Hello, c'est effrayant de le contempler ainsi, après sa mort, dans la plus brûlante cave de l'enfer. Car la peinture d'Henry de Groux paraît être ce lieu terrible.

Vu dans l'espace, Ernest Hello faisait penser au Paralytique de la piscine de Bethesda, guéri par une parole de Notre Sauveur, et il avait toujours l'air de porter son lit.

Ce grabat est devenu, par un miracle plus grand, l'héritage de son ménechme qui le démontra pour en faire un chevalet colossal.

Tel est le mystère que je ne me charge pas d'expliquer.

Tous les hommes sont des déterrés et la tombe d'Hello — sa vraie tombe — doit être VIDE...

LÉON BLOY

## Les Juifs à l'Hôtel Drouot.

Une scène scandaleuse, provoquée par des juifs, s'est produite dernièrement, à l'Hôtel des Ventes, rue Drouot.

Dans la salle n° 10, on procédait, sous la direction de M. Bailly, commissaire-priseur, à une vente de bijoux et diamants ayant appartenu à M<sup>me</sup> du Château.

Deux marchands juifs, les frères Jules et Joseph Lévy, placés à quelques mètres l'un de l'autre, lançaient tout haut, depuis une heure, des grossièretés à l'adresse d'une dame, leur voisine, le

tout, bien entendu, pour l'empêcher de rester et de suivre la vente.

Un monsieur qui accompagnait cette dame, son gendre, paraît-il, finit par s'impatienter et pria les deux juifs de cesser leurs inconvenances.

Son observation fut très mal accueillie et une dispute s'engagea.

Le commissaire-priseur, M. Bailly, dont l'attitude en cette occasion est digne de tout éloge, intervint alors et pria les frères Lévy de se tenir en repos ou de sortir de la salle. Devant leurs réponses insolentes, M. Bailly fit appeler les agents.

Mais, avant l'arrivée de ceux-ci, la dispute se changeait en pugilat, et le gendre de la dame, assailli de tous côtés par les frères Lévy et un autre juif nommé Rothenbourg, ne put se dégager que grâce à l'intervention des spectateurs indignés de semblables procédés.

Enfin, les agents arrivèrent et les auteurs du scandale furent conduits d'abord au poste de la rue Drouot, puis au commissariat de M. Mouquin.

M. Bailly, le commissaire-priseur dont l'attitude énergique a seule mis fin à ce scandale, nous a confirmé hier tous les détails que nous donnons plus haut.

— Mais ce qui est plus curieux, ajoutait M. Bailly, c'est que les frères Lévy, qui sont cependant coutumiers du fait, ne seront probablement pas poursuivis.

Je pourrais transmettre mon rapport au parquet, et c'était ma première idée, mais je crains de ne pas être suivi par la dame qui a été insultée.

Cette dame, en effet, est juive, M<sup>me</sup> Daniel, ainsi que son gendre, M. Blum, et, comme vous le savez, les loups ne se mangent pas entre eux. Déjà, samedi soir, au commissariat de M. Mouquin, tous paraissaient décidés à clore là l'incident.

Je risquerais donc de procurer aux frères Lévy un acquittement dont ils tireraient gloire.

J'ajouterai, nous dit M. Bailly, que des faits de cette nature se produisent malheureusement trop souvent à notre Hôtel Drouot.

Les marchands juifs, très nombreux à l'Hôtel des Ventes, comme vous savez, ne craignent pas de recourir à l'intimidation afin de dégouter l'acheteur; ils se massent dans toutes les vraies ventes intéressantes, interpellent, insultent, bousculent qui n'est pas des leurs.

Non seulement ils s'entendent entre eux pour l'achat, au meilleur compte, de tel ou tel objet et procèdent ensuite chez un marchand de vin à une *revision* qui est défendue, mais encore ils vont quelquefois, comme samedi, jusqu'aux coups, pour détourner la clientèle bourgeoise.

Déjà, les marchands juifs ont accaparé le Mont-de-Piété; si, à l'Hôtel Drouot, les commissaires-priseurs n'y mettaient bon ordre, ils arriveraient vite au même résultat, et nos salles seraient bientôt désertées par le vrai public, au grand détriment des vendeurs, qui sont souvent des mineurs dont nous devons protéger les intérêts.

(La Libre Parole.)

HERVÉ BRETON.

## PETITE CHRONIQUE

L'éditeur Lacomblez, de Bruxelles, qui consacre une grande partie de son activité à la publication des œuvres littéraires belges, fera paraître prochainement une nouvelle édition de ce livre admirable de Georges Eekhoud, les *Nouvelles Kermesses*. Il prépare également la publication d'une œuvre inédite de notre compatriote, *Les Subversions*, dont quelques fragments ont déjà paru soit dans la *Société nouvelle*, soit dans la *Jeune Belgique*.

D'un article du maître Francisque Sarcey :

« Le beurre est du beurre, la margarine est de la margarine; la margarine n'est pas du beurre, ni le beurre de la margarine; et si on le mélange ensemble, ce n'est ni du beurre pur, ni de la margarine pure : c'est un composé pour lequel il faudrait, si l'usage s'en généralisait, trouver un nouveau terme, comme qui dirait : du margarobeurre. »

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.  
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUF DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LE JOURNAL DES GONCOURT. — LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH. I. *Parsifal*. — FRAGMENTS DIVERS. — A BAYREUTH. — PORTRAITS DU PROCHAIN SIÈCLE. *Leon Bloy*. — UNE ÂME D'ARTISTE. — CONSERVATION DES TABLEAUX DANS LE VIDE. — PETITE CHRONIQUE.

### LE JOURNAL DES GONCOURT

(Tome septième, 1885-1888.)

C'est vraiment avec mélancolie qu'on ferme ce livre. Il laisse un sentiment de tristesse, de vague ennui, de gêne. On dit adieu à un grand talent qui disparaît aux portes chagrines de la vieillesse. On assiste aux méchantes humeurs d'un célibataire au déclin, fatigué de son esseulement, que lui rend plus pénible encore le souvenir de son frère.

Se rappelle-t-on la verve, le dandysme, la couleur des premiers volumes de ce journal, dans lesquels résonnait la voix d'or de Théophile Gautier? Tout y vibrait. C'était une fête des nerfs, dont chaque jour les écrivains faisaient le compte rendu. Maîtresses et actrices, quels délicieux portraits ils en écrivaient, tantôt dans le mode de leur XVIII<sup>e</sup> siècle, si chéri, en des tons Pompadour, tantôt par touches plus modernes et plus phosphoreuses.

Ils croquaient les passants en Gavarnis de la plume, aptes à saisir des attitudes fugitives d'un mot subtil et coloré, roués au métier du verbe pictural. Ils étaient passés maîtres en « instantanés » de haute valeur d'art. Que de peintres, d'écrivains, de sculpteurs dont l'effigie vivante reste en ce journal! Que de paysages à placer à côté d'esquisses de Monet, de Pissarro, tant ils sont lumineux et vibrants! Que d'échos de conversations, dans lesquels il semble qu'on entende encore le roulement des voix et qu'on perçoive les gestes qui soulignent les paroles! C'était le journal de deux êtres rares, de deux sensitifs ne vivant que pour l'art, ramenant tout à la littérature, examinant toute chose avec des yeux de lettrés, fût-ce leur propre cœur. C'était l'œuvre de dilettanti suprêmes qui passaient leur vie à collectionner des estampes du XVIII<sup>e</sup> siècle, des japonaiseries et des documents de l'âme humaine. Et ce journal donnait, du temps présent, une physionomie parfois superficielle et trop bornée à des apparences ou trop arrêtée à des détails, mais en tout cas originale et prime-sautière.

Mais les derniers volumes ne sont plus que les fantômes des premiers. La couleur s'atténue, pâlit, s'efface comme celle des tentures qui ont vu trop longtemps le soleil. Les nerfs sont fatigués; ils se détendent. Le tome septième accentue cette chute. C'est comme une bouteille jadis pleine de liqueur forte et corsée et dans

laquelle, pour la tenir pleine, on verserait de l'eau, au fur et à mesure des rasades.

Les principaux personnages qu'on rencontre en ce nouveau volume de mémoires sont Alphonse Daudet, — un Daudet fébrile, fatigué, rompu par un métier éreintant et dans lequel on sent l'effroi de la vieillesse qui s'annonce, — Emile Zola, qui ne boit pas en mangeant, pour se faire maigrir et réussit ainsi, sur le conseil de Raffaëlli, à faire fondre son abdomen, — Rosny, jeune, vivant, d'allure enthousiaste et solide, — Raffaëlli, — Drumont, — Porel, le directeur de théâtre grandiloquent, blagueur et roublard, — puis Céard, Geffroy, Ziem, le peintre, Robert Caze, dont la mort tragique est mélancoliquement narrée, Antoine, Descaves, Maupassant, Charpentier, l'éditeur, etc., etc.

Quant aux événements, tout tourne autour des représentations de HENRIETTE MARÉCHAL, de SŒUR PHILOMÈNE, de GERMINIE LACERTEUX et des pièces de Daudet : SAPHO et L'ARLÉSIENNE. Quelle fringale de gloire tient Goncourt ! Quelle avidité de renommée le harcèle ! Il en est malade. Il en est ridicule. Il calcule, pèse et soupèse les chances de succès d'une pièce, il s'intéresse aux recettes et s'inquiète de l'enrouement des actrices ; il lit avidement les comptes rendus de ses premières et ceux-ci, lorsqu'ils sont cruels, le navrent, lui font broyer un noir amer et rancuneux. Tout cela rapetisse un grand écrivain, amoindrit son caractère. Goncourt en arrive à écrire les prétentieux enfantillages suivants :

« L'idée, que la planète la Terre peut mourir, peut ne pas durer toujours, est une idée qui me met parfois du noir dans la cervelle. Je serais volé, moi qui n'ai fait de la littérature que dans l'espérance d'une gloire à perpétuité. Une gloire de dix mille, de vingt mille, de cent mille années seulement, ça vaut-il le mal que je me suis donné, les privations que je me suis imposées ? Dans ces conditions n'aurait-il pas mieux valu coucher avec toutes les femmes désirables que j'aurais rencontrées, boire toutes les bouteilles de vin que j'aurais pu boire, et paresser imbécilement et délicieusement, en fumant les plus capiteux cigares ? »

Une telle réflexion sent la fumisterie. Ce sont propos de farce, n'est-ce pas ? C'est un paradoxe, assez niais d'ailleurs. Un écrivain de race, un artiste de tempérament écrit pour écrire, pour le soulagement spirituel de son esprit, par besoin de procréer une œuvre, dût le monde périr bien avant les prévisions des astronomes.

Mais Edmond de Goncourt se préoccupe avec d'indignes petites gens du sort de ses livres et de ses pièces. Il est travaillé par le ver rongeur de la célébrité. Avant la représentation d'HENRIETTE MARÉCHAL, un article du *Gaulois* lui donne le trac (*sic*) et il dit : « Car si ce soir il y a quelques sifflets, avec tout ce qu'il y aura dans la salle de mauvaises dispositions latentes chez la plupart de mes confrères, c'est une partie com-

promise, un *four* quoi, encore. Le fait est que j'ai peur pour ce soir et que je me couche jusqu'au dîner. »

Ecoutez, d'autre part, cette plainte : « Avoir en portefeuille LA PATRIE EN DANGER, cette pièce, la première pièce vraiment documentée historiquement sur la Révolution, cette pièce dont le premier acte est une mise-en-scène si révélatrice du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette pièce dont le cinquième acte, par le tragique de la vie des prisons d'alors, est plus dramatique que les tableaux les plus dramatiques de Shakespeare, et l'avoir en portefeuille, cette pièce, au su de tous les directeurs en quête d'une pièce pour l'anniversaire de 1789, sans qu'aucun songe à vous la demander, c'est vraiment pas de chance ! »

Et cette autre plainte : « C'est extraordinaire, qu'en dépit de ma vie de renfermement, de ma renommée de piochage, enfin de la publication de quarante volumes, le *de* qui est en tête de mon nom, et peut-être une certaine distinction de mon être, continuent à me faire prendre par mes confrères, qui ne me connaissent pas et qui travaillent cent fois moins que moi, continuent à me faire prendre pour un amateur. »

Et cette troisième plainte : « Généralement en littérature, je fais des *jours*, mais même quand j'ai des succès, mes succès me nuisent. C'est ainsi qu'à propos de l'édition illustrée de LA FEMME AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE, qui a été épuisée en deux ou trois jours, avant le jour de l'an, Hébert, le principal commis de Didot, me dit : « Savez-vous que votre grand succès a nui à la vente de nos autres volumes d'étrennes ? » Et il ne fait pas l'illustration de LA MAISON D'UN ARTISTE, qui le tentait, et il ne retire pas même LA FEMME, dont les exemplaires lui sont demandés tous les jours. »

Bon Dieu ! Si Goncourt, ce glorieux, ce célèbre, avait été écrivain belge et avait dû revêtir la cuirasse d'indifférence et de mépris pour le public dont les teneurs de plumes d'ici protègent leur poitrine contre le découragement, que de lamentations et de jérémiades il eût pu intercaler encore dans les feuillets de son journal ! Vraiment il apparaît, vu de nos régions littéraires, comme une grande coquette qui se plaint de ce qu'on ne lui fait pas assez la cour et qui est avide de compliments. Qu'il est désolant de voir ce grand écrivain se préoccuper à tel point de ce qu'on dit de lui, de ce qu'on pense de lui !

Il serait piquant de lui appliquer ce qu'il dit de Bourget, à la page 105 de son journal : « Ce soir, l'espèce de fébrilité inquiète avec laquelle Bourget m'entretient de son roman, des chances de sa réussite, des probabilités de sa vente, me le fait prendre en pitié, et une pitié pas hostile. Ah ! le pauvre garçon n'a pas la haute indépendance d'un contempteur carré, d'un *je-m'en-foutiste*. »

## LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

## I. — Parsifal.

C'est, de nouveau, sur l'un des très rares sommets intellectuels, — la sainte colline de Bayreuth, — l'appel vers les joies pures et l'exaltation du Graal. Les thèmes de la Cène, du Sacré Calice, de la Foi, pour les fidèles accourus nombreux planent, et le religieux effroi qui est l'atmosphère ambiante des absolus chefs-d'œuvre s'empare de toutes les âmes.

Car même les auditeurs d'enthousiasme passager et snobiste un instant ont la perception de leur âme que la vie quotidienne avec « le souci des affaires », « la chasse vers l'or » et « les appétits grossiers » étouffe lamentablement. Les cœurs les plus durs sont émus; les mains les plus inexorablement fermées s'entr'ouvrent, compatissantes; les yeux les plus court-voyants ont des regards divinateurs. Telle est, de nouveau, la sublime influence de *Parsifal*.

Notre habituel pèlerinage, nous l'avons accompli : les fatigues de la route parmi les hostilités, les doutes perforateurs en nous-mêmes, tout fut oublié après la bénédiction reçue. Et c'est le cœur rafraîchi que nous sommes revenus, par la mélodieuse splendeur des matinales forêts, du bain réconfortant; peut-être viendra, sitôt rompues les ronces des Épreuves hérissées, le Pur simple qui touchera de la Lance notre blessure incessamment saignante? Que cet Espoir nous soit donné!

« Ceci est mon corps! Ceci est mon sang! » L'annonciation de l'alliance nouvelle s'est exaltée, toujours lumineusement évangélique, parmi l'angoissante obscurité du Théâtre des Fêtes. Cette phrase primordiale du *Parsifal*, d'abord vêtue d'or d'amour, puis de noir poignant, c'est toute l'espérance et toute l'inquiétude humaine vers le Miracle de la Rédemption.

Et, après ce merveilleux prélude, nous avons revu le bois sacré, le lac d'azur, toute la bonté de ce paysage graalique où se meuvent, en gestes harmonieux, les groupes des chevaliers qui servent le sanctuaire béni: nous avons vu la chute, parmi le feuillage auguste, du Cygne blessé à mort; nous avons assisté aux premières émotions dans le cœur du Pur simple que le vieux Gurnemanz gourmande avec des paroles protectrices et réveilleuses du remords; nous avons refait, hors de l'Espace et du Temps, le chemin spirituel vers les clartés du Temple et la solennité des cloches; le Calice, encore une fois, s'est illuminé de saignante splendeur... Spectacle inoubliable; adamantines émotions!

Une sonorité cuivrée rappelle les auditeurs pour l'acte second: c'est une nuit démoniaque, c'est une angoisse magique dans l'orchestre. Le rideau s'entr'ouvre et voici le ténébreux et louche appareil du nécromancien. Avec des cris de cauchemar, parmi les vapeurs bleuâtres et méchantes, sinistrement s'essore Kundry. La « Reine Thor » s'avance vers les jardins du Mal; il faut livrer le combat décisif: que la Volupté diabolique darde son attraction, que la Fleur ensorceleuse parfume l'Innocence de son enivrement! Et toutes les Floramyes, en gestes de perdition, avec des halestances souriantes et charnelles, précèdent leur Reine dans cette lutte perfide.

Le « Pur simple » résiste et comprend: le tiède parfum des baisers ne pénétrera point sa chair innocente; l'hypocrite pitié

n'amollira point son âme ingénue. Toute sa destinée apparaît à ses yeux divinateurs.

Celle qui rencontra le Rédempteur et criminellement rit doit appeler à son aide le subreptice possesseur de la Lance. Mais le feu sacré respecte le « Thor »; la main pure lui fait tracer le signe de la croix: et c'est le désert, la défloraison, la mort!

Un vrai miracle, le prélude du troisième acte! D'abord le motif du néant qui s'appesantit sur les espoirs écoulés; puis l'errance, parmi tant de vide; au loin, et bientôt — haut l'Espoir! — la lutte définitive où le Rire mauvais succombe devant la rayonnance du Graal. La Prédiction va s'accomplir; les épreuves ultimes seront terrassées; la Lance touchera la Blessure vénéusement saignante!

Kundry est touchée de la Grâce; sa révolte se courbe en gestes de servitude apaisée: « Dienen, dienen ». Le Chevalier noir peut la bénir maintenant, repentante et délivrée du démoniaque sommeil, les yeux ouverts à la vie d'amour et de compassion. Elle pleure, le pré sourit, — c'est l'Enchantement du Vendredi saint, — ce chef-d'œuvre dans un chef-d'œuvre! L'heure est venue, elle sonne en cloches lointaines vers celui qui doit délivrer!

Et de l'abîme mystique s'effare la symphonie qui étend sur l'âme comme un nuage de noire tristesse: la Mort de Titirel. Le Fils a tué le Père; qu'il se lève, donc, encore une fois, pour lui rendre hommage! Non! il ne veut pas, l'angoisse l'étreint, le rire mauvais, encore, jaillit; il n'a plus la force d'expier; il ne peut plus qu'aspirer au tombeau.

« Découvert le Graal, » s'écrient les chevaliers affamés et assoiffés de sainteté, « tu le dois! tu le dois! »

— « Non! vos armes; tirez vos glaives! tuez le pêcheur avec son supplice! »

— « Une arme, seule, est efficace!... »

Et soudain la Lance reconquise a touché le Poison de la Blessure. Le Pur simple a pénétré dans le temple; le Graal étincellera, tandis que la Colombe de l'Amour descendra du dôme, parmi les voix proclamatrices de la Rédemption!

Nous nous retrouvons en plein air, le cœur troublé, les yeux en pleurs, encore une fois depuis tant d'années, avec la même belle émotion, au-dessus de la vie, tout entiers dévoués à la sainteté compréhensive et compatissante!

Et l'on se refuse, presque, à communiquer son admirante émotion; et l'on oublie qu'il y a eu, dans ce merveilleux temple de fêtes, des acteurs, un orchestre, un dirigeant, même tout l'appareil du machiniste; on voudrait ne pas citer des noms humains... Mais il faut descendre vers la quotidienneté, quelque peu: soit.

Birrenkoven (de Hambourg) a reçu la mission difficile d'interpréter le rôle de Parsifal. La voix est belle, la déclamation rythmique; les gestes sont d'une noble simplicité. La tentatrice est M<sup>me</sup> Sucher, la superbe Isolde que tous les visiteurs de Bayreuth connaissent. Elle a des moments inoubliables comme mimique et comme chant; la scène de la séduction, au deuxième acte, — ce miracle de psychologie dramatique, — n'a jamais été, pensons-nous, jouée et déclamée comme par elle. Klingsor est représenté par Plank; interprétation parfaite. Grengg c'est le Gurnemanz immuable. Reichmann et Kaschmann se partagent avec succès le rôle d'Amfortas, le roi pêcheur.

Le chœur des filles-fleurs est exécuté de façon exquise; citons, parmi les principales, M<sup>mes</sup> de Ahna, Mulder, Kraus, Deppe, Zerny, Hölldobler, et n'oublions pas le dirigeant spécial pour ces « sol

renforcés » (comme disait R. Wagner), Heinrich Porges, de Munich.

MM. Burgstaller et Breuer, deux jeunes artistes faisant partie de l'école de musique réécemment fondée à Bayreuth, figurent sur la scène, l'un comme « erster Gralsritter », l'autre comme « vierter Knappe »; débuts intéressants. Titurel, c'est M. Fenten, appartenant à la même école; très bonne interprétation.

La direction générale des chœurs est confiée à J. Kniese, un directeur éminent. « Ah! ces chœurs de Bayreuth », telle est l'exclamation unanime.

Et puis, sur le même ton enthousiaste : « Ah! cet orchestre de Bayreuth! » Levi est installé au pupitre conductorial : n'est-ce pas tout dire.

Et enfin, avec une émotion de respect et de gratitude : « Quelle noble femme, celle qui maintient, si pure et si haute, l'étinge-lante bannière de l'Art sur le miraculeux sommet du Montsalvat, M<sup>me</sup> Cosima Wagner! »

### Fragments divers.

Il y a dans toutes choses, même dans les gaies, de la mélancolie. C'est un des éléments de l'univers, au même titre que l'eau, le feu, la terre. On la retrouve dans tout, dans la chair de la femme, dans les ors des couchants, dans ce qu'il peut y avoir de plus éclatant et de plus riche; ce n'est pas la tristesse, c'est la parure sérieuse de tout, c'est un des tissus de chaque chose, et rien n'est moins fréquent que la vraie mélancolie dans les œuvres d'art.

\*\*\*

Il y a des hommes célèbres qui n'ont que des supériorités et au fond sont bêtes. La plupart du temps ils font beaucoup de mal.

\*\*\*

Il n'y a qu'un système et qu'une école pour s'occuper utilement de quelque chose : l'enthousiasme.

\*\*\*

*Le Rhin*, de Pcter Benoit, est un Escaut, un fleuve plus septentrional que le Rhin, quelque chose de plus abrupt, comme le Flamand du nord des Flandres.

\*\*\*

Le Nocturne de Chopin (op. 27, n° 4), avec sa marche ascendante de sensations immenses, et vers la fin une sorte de cantilène amoureuse et quasi italienne toute chaude et caressante.

Les fins de Chopin! voilà les merveilles de son talent, voilà où il s'élève à la hauteur de Phidias, plus haut même, car il y atteint un degré de l'âme humaine que Phidias n'a point connu. Ces fins sont humides et belles comme l'écume de la mer.

Il a regardé sous la serre et en a rapporté des blanches extatiques, des rondes plus grandes que l'océan, des reflets lunaires ou semblables à une liste de douleurs. D'autres fins, en leur passion angoissée, ressemblent à de longs baisers. Il a des acuités qu'il est seul à posséder dans l'histoire de l'art tout entier. Mais ces acuités sont grandes et larges comme des montagnes et n'ont rien de mince ni de frêle.

Connaissez-vous le chant de mort de la Pologne? C'est la plainte aiguë du patriotisme martyrisé, c'est une fleur terriblement nue et désolée avec une façon de récitatif raconté comme par la voix morne d'un paysan, avec sa simplicité terrible, et de tels accents qu'ils dépassent le sublime et touchent la nudité de la terre. On

voudrait le voir chanter sur le champ de bataille, au milieu des morts et de la détresse, par un blessé tenant en main le drapeau déchiré de la Pologne. Il y a des choses plus hautes que tout. Le sublime peut être dépassé. C'est ce que j'aime : plus haut que le sublime! C'est alors qu'on touche les pollens.

\*\*\*

J'ai vu à Bonn la maison natale de Beethoven. C'est avec la plus grande émotion que j'ai contemplé cette humble chambrette où est né le colossal génie. On ne peut se défendre de pleurer. Son clavecin que l'on peut toucher! Son écriture cyclopéenne, comme une marche furieuse de nuages ou comme des entassements énormes de rochers; une quantité innombrable de portraits, dont l'un fait à trente-huit ans par Mahler; le maître est dans un paysage à la Delille, avec un petit temple circulaire, des peupliers et une chaîne de collines. Il est assis et tient d'une main une lyre. L'autre est levée comme dans un mouvement d'inspiration. Ses yeux éclatent et vous percent de loin. Quelle expression dans cette physionomie! Je ne puis exprimer ce que j'y vois, si ce n'est une espèce d'esprit de révolte contre tout ce qui est étroit, bas et mesquin.

Mais, comment dépeindre!

\*\*\*

Quoique un ignorant en matière d'arts plastiques, j'ai la tête hantée par l'ornementation, tant cette branche nouvelle semble, en ce moment, impérieusement exigée par le pauvre et par celui que le monde aux belles manières rejette loin de lui. Ceux-là ont droit aussi à la lumière et à la chaleur de l'art, « l'embaumeur de la vie morte », comme disent les de Goncourt.

La vie morte du pauvre demande, autant que l'existence gorgée du riche, cet embaumement des choses sans lequel elles périeraient ou seraient de malsaines et d'ennuyeuses charognes. Et l'ornementation est une pierre dont on peut faire jaillir des étincelles destinées à devenir de sublimes embrasements.

\*\*\*

Il faudrait faire une étude sur les grimaces de la joie.

\*\*\*

La musique est un souffle léger qui se pose sur tout avec un doux battement d'ailes, avec toujours un esprit de cadence, d'une cadence auguste, d'une espèce de rythme intérieur sacré.

\*\*\*

Des produits de la France, ce n'est pas l'art (musique, peinture, sculpture) qui est le plus popularisé, parce qu'il n'a pas l'apparence savante d'une chose de travail, comme l'art allemand ou anglais, quoiqu'il ait cependant ses qualités de profondeur. L'art français a une surface plaisante, la première impression est une impression de charme; on s'y arrête et on ne regarde pas de quoi il est composé. D'où cette accusation d'élégance, de légèreté agréable. On oublie que plaire artistiquement, c'est élever.

Ce n'est pas l'art qu'il faut aller chercher à Paris, c'est la convenance, l'appropriation, l'ajustement, qui sont aussi des qualités d'art.

\*\*\*

Le nu, chez les modernes, c'est quelqu'un qu'on a déshabillé. Quelque beau qu'il paraisse, ce nu a froid.

\*\*\*

Le mystère n'est pas une ignorance. Il peut être une chose très claire, avec un cachet d'infini.

\* \* \*

Le génie est une animation spéciale de la vie.

\* \* \*

L'art est ce burg élevé, le Montsalvat dont parle Lohengrin dans ses adieux.

\* \* \*

Sarah Bernhardt dans *Phédre*.

C'est une erreur magnifique, intéressante et horriblement désagréable pour l'oreille; c'est le gaspillage très talentueux de *Phédre*. On ne retrouve *Phédre* que lorsque les autres acteurs jouent.

Le jeu hystérique jure avec la langue du XVII<sup>e</sup> siècle.

Elle ne dit bien que le « sacré soleil » et la mort, qui est exquise. Elle meurt comme dans de l'éther.

JACQUES ROMMELAERE.

## A BAYREUTH

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le 18 juillet toute l'armée des « Kellner » et des « Kellnerinner » était rangée en bataille; les voitures avaient été contrôlées par la municipalité sur la « Kutscherplatz »; les façades étaient rafraîchies; les pelouses des parcs regazonnées; l'administration des chemins de fer avait fait provision de vapeur: les « Festpielgäste » pouvaient venir.

Et ils sont arrivés comme un torrent inondant les rues de la petite ville franconienne. Spectacle bizarre! Les sveltes Anglaises, toute la copieuse richesse américaine, l'expansion française, le bon sens belge un tant soit peu lourd et, plus nombreux cette fois, les feutres mous de la Germanie!

La place de la gare s'éjouit d'un tapage bariolé: toute la fatigue d'un voyage cahoté s'évapore parmi la fraîcheur des tilleuls et la sombre senteur des pins. Ah! ce Bayreuth! avec quelle intense émotion les novices l'attendaient au bout de l'horizon; avec quelle joie renouvelée et toujours pure les habitués pèlerins, encore une fois, la saluent!

Et qu'importent les lits étriqués, la cuisine hostile aux estomacs débiles, tout cet inconfort des villes naïves: il y a quelque chose dans l'air qui incite à l'indulgence et la bonhomie de l'habitant écarte définitivement toute grognonnante révolte.

Les plus respectueux s'en vont, dès l'arrivée, à la tombe du maître: au fond du jardin de la villa Wahnfried, il repose; une petite grille s'ouvre du côté de ce parc exquis et frais où tant de pensées reconnaissantes vers le génie disparu mais vivant flottent parmi le recueillement des arbres frissonnants. Avec quel gonflement au cœur nous l'avons revue cette dalle de marbre et les larmes nous revinrent aux yeux!

Dans les rues, c'est la flânerie vers les endroits classiques: le café Sammet, qu'une réclame d'une bizarrerie spéciale désigne à l'attention des étrangers; le volumineux patron de l'établissement a repris la succession d'Angermann dont la « Kneipe », célèbre parmi les wagnériens, a été remplacée par la poste centrale; les cafés Vogel et Kolb où se réunissent chaque soir des groupes nombreux de « Mitwirkenden » devant les chopes de « Münchener Bier » que l'on élève avec des « prosit » tonitruants; le jardin de l'hôtel Sonne (l'hôtel chic de Bayreuth), le jardin de l'Harmonie, cercle privé qui offre aux visiteurs passagers l'attrait de ses beaux ombrages et le

fracas de son jeu de quilles... Des restaurants nouveaux se sont installés: le café Lohengrin (hélas!) le café Luitpold (flatterie courtisanesque) et, pour le déperissement des bourses mais pour la joie des estomacs délicats, une succursale d'un établissement de Berlin, qui n'a pas craint d'encourir pour sa concurrence inattendue l'intermittente colère des hôteliers indigènes.

Toujours même affluence devant la librairie Giessel où s'exhibent les photographies des artistes collaborateurs aux « Festspiele » (à chaque instant passent les originaux) et toute l'énorme bibliographie déjà consacrée aux drames de R. Wagner. C'est partout, aussi, ce fétichisme puéril qui se dépense en bimbeloterie touchante dont s'encombrent les étagères: cette année, Lohengrin et son cygne figurent avec exagération sur la batiste des mouchoirs et la toile des rideaux; les pantoufles Parsifal ont disparu.

L'on va se coucher tôt: demain c'est le grand jour, il faut être, d'esprit et de corps, frais.

Et après une nuit mauvaise dans la plume étouffante, on se retrouve parmi la matinale clarté: des soldats se rendent au champ de manoeuvres — marche roide, rythmée sur l'ampleur des cuivres; « Programm für Heute », « Fremdenliste », hurlent des camelots; « Schöne Rosen », chuchotent quelques vieilles édentées et de petites Bayreuthoises au gauche sourire.

Pour ne point se fatiguer trop, l'on se contente d'une visite à l'« Opernhaus », minuscule théâtre en style rococo, éclatant de dorure charmante.

Prendre un diner léger — c'est la règle — et en route vers le « temple »!

Spectacle curieux que cette montée à l'édifice que la volonté du génie érigea sur la colline franconienne, spectacle tant de fois décrit d'ailleurs et dont nous ne renouvelerons point la description.

Bien des yeux sont mouillés de larmes, au retour; beaucoup de lèvres sont closes par le silence qui suit les grandes émotions; l'on a l'impression que tous les cœurs ont battu mollement — ne fût-ce qu'un instant — chez ceux-là qui redescendent sous la belle clarté des étoiles et parmi l'odorante fraîcheur des prés!

Les séries des représentations, parfois, sont coupées de repos nécessaires tant pour les exécutants que pour les auditeurs: et ces jours-là, c'est l'excursion consacrée soit vers les eaux de l'Ermitage ou les jardins de la Fantaisie; la petite ville de Berneck, dans les Fichtelgebirge, reçoit également des visiteurs nombreux. Bayreuth alors semble étreinte du même sommeil nonchalant dont elle dormait avant le clair réveil des « Festspiele ».

La demeure du maître s'ouvre souvent, précieusement hospitalière, à des amis et à des adorateurs: tous les samedis; des « gibus » et des plastrons éclatants s'aperçoivent dans le crépuscule des rues; les habitants, sur le pas des portes, écarquillent les yeux et profèrent des « mein Gott! » d'admiration. C'est particulièrement « l'opera hat » qui les enthousiasme et les surprend, ce genre de coiffure étant uniquement portée par les ramoneurs: Ah! ces ramoneurs! Et nos souvenirs nous reportent à ces boîtes de Nuremberg d'où nous tirions avec émotion tous les habitants d'une ville, figurés en étain peinturluré: le bourgeois pansu, la bourgeoise empanachée du dimanche, l'étudiant avec sa petite casquette miraculeusement posée sur un coin d'oreille et ses bottes teutoniques, le garçon boucher accompagné d'un chien dont la queue en trompette a des allures de « Wurst » frétille sur le gril, et puis le ramoneur, le doux ramoneur avec ses jambes grêles et son teint d'enfer bonhomme.

Depuis le début des « Festspleie » deux « soirées » ont eu lieu dans la villa Wahnfried et chaque fois ce fut pour les invités un régal d'accueil charmant, de conversation très haute et d'auditions intéressantes.

A la première soirée se fit entendre M<sup>me</sup> Sucher, qui chanta successivement les cinq poèmes de Wagner, accompagnée au piano par Mottl; interprétation émouvante; puis Kniese et Pohlig (un des « assistants » les plus artistes et les plus dévoués) exécutèrent une admirable fantaisie de Bach.

A la seconde soirée ce fut d'abord une scène de ce petit chef-d'œuvre : *Hänsel und Gretel*, dans laquelle se firent entendre M<sup>lles</sup> Deppe et Kraus, deux des plus charmantes « Blumenmädchen »; l'auteur, Humperdinck, était au piano; vint ensuite l'interprétation du poème symphonique de Liszt : *Die Ideale*, par Mottl et Pohlig. Tous deux eurent le haut bonheur de vivre dans l'intimité du maître et leur interprétation superbe se ressentait d'un enseignement et de souvenirs inoubliables; on entendit encore, ce soir-là, une sonate pour violon et piano de Beethoven (exécutée par le concertmeister Rosé et Pohlig) et des mélodies hongroises chantées par Takats, du théâtre de Prague.

Parmi les auditrices citons M<sup>mes</sup> Nordica, Brema, von Gross, Kniese, Van Dyck, Pohlig, de Ahna, etc.; parmi les auditeurs, MM. Van Dyck, Gerrhäuser, Döeme, Porges, Levi, Strauss, Houston St. Chamberlani, Georges Khnopff, Harris, etc., etc.

Le 31 juillet est toujours, à Bayreuth, un jour commémoratif : à cette date, en 1886, mourait ici celui qui, avec le roi Louis II de Bavière, fut le plus dévoué défenseur du maître vénéré. Cette année la cérémonie commémorative présentait cette touchante particularité qu'elle était présidée par le petit-fils du disparu : Siegfried Wagner, dans la jolie salle de l'« Opernhaus », dirigea les *Préludes* et le *Tasso* de son grand-père et, aussi, l'ouverture pour le *Fliegende Holländer* et le *Rienzi* de son père. Le jeune chef d'orchestre, de plus en plus en progrès, promet un « conductor » de premier ordre et l'on se réjouit de songer à tout ce qu'il pourra faire pour le développement et l'avenir des « représentations modèles ». On sait, à Bruxelles, avec quelle entente des rythmes et des sonorités il interprète le *Tasso* comme l'ouverture du *Fliegende Holländer*; l'orchestre de Bayreuth donne à ces œuvres plus d'accent encore. Les instruments de cuivre, certainement, sont supérieurs ici et les archets ont des « entrées » soudaines qui donnent le frisson. Les *Préludes*, tout particulièrement, ont produit un effet surprenant sur les nombreux auditeurs accourus par respect ou par curiosité; l'ouverture de *Rienzi*, ce souffredouleur des musiques militaires, a été une véritable révélation. Les stalles et les loges toutes frêles du petit théâtre rococo tremblaient au fracas des applaudissements et le jeune chef était rayonnant de joie naïve et sincère.

Les représentations se suivent avec des interprétations à peu près identiques dont vous parleront des articles spéciaux. Parmi les Bruxellois connus de vos lecteurs sont ou ont été présents ici le D<sup>r</sup> Héger, le sculpteur Charlier, Anna Boehl, le peintre Colin, l'architecte Acker. Nous citons les noms au hasard de la rencontre et du souvenir.

## Portraits du prochain siècle.

Paris, Edmond Girard.

### LÉON BLOY

Bloy a dit que je ressemblais à Hello.

Soit. Je vais donc essayer de dire ce qu'Ernest Hello aurait écrit sur son ami Léon Bloy.

Bloy n'a qu'une ligne et cette ligne est son contour. Cette ligne c'est l'ABSOLU.

L'Absolu dans la pensée, l'Absolu dans la parole, l'Absolu dans les actes.

Absolu tel que tout en lui est identique.

Lorsqu'il vomit sur un contemporain, c'est, infiniment et exactement, comme s'il chantait la Gloire de Dieu.

C'est pourquoi la gloire de ce monde lui est refusée.

Je consens à être grillé vivant si on me prouve qu'Hello aurait eu autre chose à dire.

HENRY DE GROUX

### Une âme d'artiste.

... Quelquefois, n'en pouvant plus, dévoré de passions sans bornes, plein de la lave ardente qui coulait de mon âme, aimant d'un amour furieux des choses sans nom, regrettant des rêves magnifiques, tenté par toutes les voluptés de la pensée, aspirant à moi toutes les poésies, toutes les harmonies, et écrasé sous le poids de mon cœur et de mon orgueil, je tombais, anéanti dans un abîme de douleurs. Le sang me fouettait la figure, mes artères m'étourdissaient, ma poitrine semblait se rompre. Je ne voyais plus rien, je ne sentais plus rien, j'étais ivre, j'étais fou. Je m'imaginai être grand; je m'imaginai contenir une incarnation suprême dont la révélation eût effrayé le monde, et, ces déchirements, c'était la vie même du dieu que je portais dans mes entrailles.

A ce dieu magnifique, j'ai immolé toutes les heures de ma jeunesse. J'avais fait de moi-même un temple pour renfermer quelque chose de divin. Le temple est resté vide; l'ortie a poussé entre les pierres, les piliers s'écroulent, voilà les hiboux qui y font leurs nids!

N'usant point de l'existence, l'existence m'usait. Mes rêves me fatiguaient plus que de grands travaux; une création entière, immobile, irrévélée à elle-même, vivait sourdement sous ma vie. J'étais un chaos dormant de mille principes féconds qui ne savaient comment se manifester, ni que faire d'eux-mêmes. Ils cherchaient leur forme et attendaient leur moule.

J'étais, dans la variété de mon être, comme une immense forêt de l'Inde où la vie palpète dans chaque atome et apparaît monstrueuse ou adorable sous chaque rayon de soleil. L'air est rempli de parfums et de poisons; les tigres bondissent, les éléphants marchent fièrement comme des pagodes vivantes, les serpents se tapissent sous les bambous, les dieux mystérieux et difformes sont cachés dans le creux des cavernes, parmi de grands monceaux d'or; et au milieu coule le large fleuve, avec ses crocodiles béants qui font claquer leurs écailles dans les lotus du rivage, et ses îles de fleurs que le courant entraîne avec des troncs et des cadavres verdissants par la peste.

J'aimais pourtant la vie, mais la vie expansive, radieuse, rayon-

nante; je l'aimais dans le galop furieux des coursiers, dans le scintillement des étoiles, dans le mouvement des vagues qui courent vers la plage; je l'aimais dans le battement des belles poitrines nues, dans le tremblement des regards amoureux, dans la vibration des cordes du violon, dans le frémissement des chênes, dans le soleil couchant qui dore les vitres et fait penser aux balcons de Babylone où les reines se tenaient accoudées et regardaient l'Asie...

(GUSTAVE FLAUBERT.)

## Conservation des Tableaux dans le vide.

On peint de plus en plus de tableaux à l'heure actuelle, on y tient de plus en plus, et ils se conservent de moins en moins, parce que les couleurs, les huiles et les vernis dont on recouvre les toiles sont de véritables et trop souvent fâcheux mystères dans le formulaire des marchands de couleurs.

Aussi s'est-il formé à Londres, tout récemment, une entreprise qui a pour but d'exploiter un procédé de conservation des tableaux dans le vide.

Le chef-d'œuvre est placé dans une mince boîte en cuivre que l'on ferme hermétiquement par une feuille de verre dès que la toile y a pris place au fond. On fait alors le vide dans la boîte en ne laissant qu'un petit trou, lequel est soigneusement bouché lorsque le vide est parfait. Et voilà la peinture à l'abri des injures du temps et de l'atmosphère; il n'y a plus qu'à l'encadrer sous cette forme, ce que l'on s'empresse de faire.

L'absence d'air entre le verre et la couleur a, paraît-il, l'avantage de laisser distinguer le coloris dans toute sa pureté.

Mais si l'air vient de rentrer sans prévenir, dira-t-on.

On a prévu le cas. Un petit mécanisme, très analogue à celui des baromètres anéroïdes que tout le monde connaît, commande une petite aiguille, laquelle reste invisible tant que le vide est parfait et qui apparaît dès que l'air a fait subrepticement sa rentrée.

Les inventeurs ne vont pas jusqu'à dire que les tableaux ainsi équipés peuvent servir de baromètre, ce qui joindrait l'utile à l'agréable; ils n'ont pensé qu'à l'art, assurent-ils.

Quel que soit l'avenir de cette mise sous verre pneumatique, l'idée est assurément originale et ne manque pas de logique.

(*Moniteur des Arts.*)

## PETITE CHRONIQUE

M. Amédée Bourson vient d'être nommé directeur de l'École de dessin de Saint-Josse-ten-Noode en remplacement du regretté M. Hendrickx, père.

*La Coopérative artistique* poursuit depuis quelque temps l'étude d'une vaste organisation qui comprendra tout le monde artiste.

Ce sera une fédération syndicale des arts et métiers : peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, hommes de lettres, musiciens, artistes dramatiques. Elle s'est assurée pour cette étude préliminaire le concours d'avocats, de financiers et d'artistes.

Le but sera la création d'un palais des artistes, pour salles de

fêtes, expositions, concerts, théâtres, etc., ainsi que la réalisation immédiate de tous les desiderata compris dans ses statuts, notamment la question importante des pensions, caisse des veuves et orphelins, secours mutuels, constructions d'habitations et ateliers pour les membres — institutions de crédit — prêts d'honneur, etc., etc.

Elle convoquera prochainement une assemblée des délégués de tous les cercles artistiques de Belgique. A cette assemblée elle présentera le projet provisoire de la constitution des différents syndicats et donnera connaissance de son plan financier.

Cependant, nous engageons toutes les associations artistiques, les journaux d'art, etc., à envoyer, dès à présent, les noms de leurs délégués au siège de la Société coopérative artistique, 19, rue de la Banque, à Bruxelles.

Le dernier numéro des *Hommes d'aujourd'hui* (Vanier, éditeur) est consacré à Grasset. Texte et dessins de Paul Berthon.

Aujourd'hui a lieu à Montauban l'inauguration du monument élevé par ses compatriotes à Léon Cladel, l'artiste écrivain d'*Ompdrailles, les Bouscassié*, etc.

Sous la présidence de M. Krol, membre du conseil communal de Harlem, et avec l'appui des sociétés *Arti et Amicitia* d'Amsterdam et *Pulchri Studio* de La Haye, il s'est formé une commission pour élever un monument à Frans Hals, à Harlem.

De Camille Mauclair, dans ses *Notules* sur les Salons de peinture :

« Il faut tout de même dire que Jean Béraud est un homme abominable. On est d'accord, en général, pour se taire sur les mauvais peintres; mais quand ils s'affichent ainsi, il faut leur crier à la pudeur. Voilà qu'une fois de plus ce couturier sans goût, ce bâcleur de chromos, ce figoleur de bottines vernies, ce photographe de boulevards, ce portraitiste de cravates, touche au Christ, et il ne comprend pas qu'il n'en a pas le droit. Une fois pour toutes, il n'en a pas le droit. Cet homme encadre le Christ entre le portrait d'Armand Silvestre flanqué de ses muses, et un tableau où des filles de brasserie, des blanchisseuses et des cocottes volent au-dessus d'un lac vers un gommeux extasié. Cela est hideux et répugnant : c'est offert à la sottise publique avec un cynisme de camelot. »

Et ceci :

« Que deviennent les toiles innombrables, les faits-divers de l'année, qu'on accroche par centaines à ces cimaises? On repeint dessus. Et les auteurs de ces empâtements se disent « artistes », et quand ils vont au Louvre, ils ne sentent rien qui leur barre la porte. Ceux-là sont vraiment plus inutiles et plus bas que le dernier mendiant : ils vivent comme une vermine sur cette grande notion de l'Art, à qui la foule, malgré toute sa stupidité et toute son ignorance, fait encore crédit d'un peu d'amour inconscient. *Ils volent de l'émotion* à ceux qui méritent de la concentrer sur leur œuvre : ils sont des dérobeurs intellectuels, ils poussent à la perversité. »

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.  
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.



« DRYAD », frise décorative. (Essex and Co's Westminster Wall papers.) Voir page 254.

### SOMMAIRE

LECONTE DE LISLE. *Le Vers prosodique et le Vers libre.* — JACQUES ROMMELAERE. — LES BALCONS FLEURIS ET AUTRES ORNEMENTATIONS DES VILLES. — CONGRÈS DE LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE A ANVERS. — ESSEX AND CO'S WESTMINSTER WALL PAPERS. — LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH. II. *Lohengrin.* — PETITE CHRONIQUE.

## LECONTE DE LISLE

*Le Vers prosodique et le Vers libre.*

« La France a perdu le dernier de ses grands poètes. Nul ne relèvera le sceptre qu'il avait reçu des mains défaillantes de Victor Hugo! Leconte de Lisle nous lègue, avec son œuvre si haute, le haut enseignement

de sa vie. Tout entière elle fut vouée à la poésie. En des vers d'une beauté sereine ou tragique, il a traduit le tumulte des passions, l'éternel désir, les révoltes de la raison ou de l'orgueil, l'angoisse du désespoir, ce que l'amour et la foi ont de plus féroce et de plus suave, toute l'âme antique, toute l'âme moderne, l'Humanité. Il a été pour nous le vrai maître, un maître amical et fraternel, et jamais homme n'a mieux mérité l'honneur suprême des larmes qui ennoblissent et embellissent encore les lauriers, les palmes et les roses dont est jonché le cercueil du poète. »

Ainsi parla José-Maria de Hérédia aux funérailles.

« Le dernier des grands poètes de la France! » Que signifie cette phrase? La France ne va-t-elle plus avoir de grands poètes? Quelle puérilité! Comme si la poésie, comme l'Art tout entier, fleuve immense, pouvait tarir.

Comme si aux eaux roulant leur courant ne succéderont pas inépuisablement d'autres eaux, avec l'abondance et la pérennité du Nil, du Danube, du Mississipi, des Amazones.

Le dernier des grands Parnassiens, oui. Le dernier des grands versificateurs suivant les canons de la prosodie classique et académique, oui. Si c'est là ce que José-Maria de Hérédia a voulu dire, son cri de lamentation est vrai. L'illustre mort qu'il pleurait résume et clôture une époque, une longue période de poésie réglementaire et cérémonieuse, à floraison superbe et triomphale, dont l'aboutissement fut Hugo pour la couleur, la chaleur et la vie, Leconte de Lisle pour la majesté froide et marmoréenne. C'est ainsi que s'achèvent et se scellent les évolutions : de hauts et rares esprits sont chargés par le Destin d'en donner l'expression définitive et de mettre la barrière au delà de laquelle plus rien de démesuré ne saurait passer.

Les portes du temple élevé en l'honneur du vers à rime et à mesure fixe sont fermées. Quelques adeptes de ce culte épuisé persistent avec la même ténacité de foi que les derniers représentants du paganisme, célébrant encore les rites de Jupiter, de Vénus et de Minerve, alors que déjà le christianisme submergeait les âmes. On le proclamait barbare, mais rien n'empêchait sa montée, sa poussée, sa diffusion fourmillante. Ainsi, de notre temps, le vers libre. Vainement les esprits sacerdotaux l'anathématisent, le proclamant sacrilège. Il gagne, il gagne, il va, il circule, il s'élève dans l'atmosphère littéraire pareil au chant de l'alouette. Il se sent plus adéquat à l'âme contemporaine, qui veut tant de souplesse, de nuances pour ses complications infinies, et a aussi besoin de tant de promptitude, de la promptitude d'improvisation des trouvères, pour exprimer ses agitations incessamment renouvelées et si étonnamment passagères.

Imprévue complicité, c'est dans la pauvreté sans cesse grandissante du vieux vers que le vers libre trouva la plus visible garantie de son prochain triomphe. L'impuissance presque générale de ceux qui le fréquentent encore, la stérilité de leurs efforts, la lassitude du lecteur fatigué des cadences usées conspirent à le discréditer. Il a tant dit, il a tout dit de ce qu'il pouvait dire. En quoi importe-t-il d'ajouter quelques colis à son immense bagage de richesses. Il en est arrivé au point où toute ajoutée de poids ou de son n'a plus d'influence sur la sensibilité de la main ou de l'oreille saturées de sensations identiques. On ne lit plus que distraitemment (quand on les lit) les productions prosodiques qui surgissent encore. Interrogez les libraires : ça ne se vend plus. On préfère retourner à l'acquis du passé, riche et suffisant trésor.

La plupart le sentent et se détournent des vieilles formules. Tout ce qui est jeune et passionné dans la littérature nouvelle s'adonne au vers libre. Certes,

celui-ci n'a pas encore atteint sa forme définitive : il est à peine né ! Mais déjà transparissent ses destinées, ses ressources, ses puissances. Jamais on n'a mieux compris que la poésie est moins affaire de mécanisme que d'inspiration ; qu'elle doit naître d'une émotion fortement ressentie, s'exprimant sur l'heure au moyen de la musicalité des phrases, obtenue non point par une métrique de grammairien, mais par la délicate entente des sons que rendent les mots, accentuée par la cadence, le rythme, les assonances sobrement comprises, les allitérations, le coloris et surtout l'image, la puissante, ingénieuse et séduisante image, évoquant autour de l'idée le charme spiritualiste du symbole, de l'allégorie, de la comparaison, du souvenir, de toutes les ressources spiritualistes et mystiques de notre âme si constamment flottante dans le vague et le mystère, si perpétuellement rêveuse de choses incertaines sur lesquelles le poète épand sa lumière devinatoire et oraculaire.

Telle fut la poésie à son origine, telle elle renaît dans la langue française à laquelle elle rendra vraisemblablement le rythme scandé en faisant renaître invinciblement les syllabes longues et brèves perdues au moment où le latin a subi les transformations du moyen-âge et où les poètes à demi sauvages ne trouvèrent d'autre correctif à cette disparition que la monotonie et le charme enfantin de la rime.

Le dernier des grands poètes prosodiques ! En effet, il n'en est plus en France, il n'en naît plus. Récemment Ajalbert demandait qui, dans la catégorie des sectateurs de la rime, allait ramasser le sceptre. Et il ne trouvait pas : il en arrivait à ne pouvoir citer que Mendès, Sylvestre, Sully-Prudhomme, Richepin, Coppée. Ah ! certes, c'est peu pour un tel empire, et peut-être que sans trop de prétention, nous pourrions proposer sans moins d'à-propos notre Albert Giraud qui, avec une dignité, nous semble-t-il, plus haute et plus farouche, maintient la gloire du beau vers prosodique fléchissant.

En Belgique, comme en France, le vers libre, en jeune dieu, monte à l'horizon. Des poètes nombreux l'ont adopté. Récemment Albert Mockel, dans *Propos de Littérature*, en faisait une étude approfondie, très remarquable quoique parfois empreinte de quelque obscurité didactique, à propos de Vielé-Griffin et de Henri de Régnier. Il exprimait ce sentiment d'une vision nouvelle des choses, ce besoin d'expansion en d'autres formes que celles usitées, qui tourmentait même Baudelaire, venu, il est vrai, trop tôt pour discerner la révolution qui allait se faire. Pour beaucoup la lecture de ce livre serait révélatrice.

Et d'un autre côté, dans une œuvre non pas didactique, mais d'art pur, un autre jeune, Olivier-Georges Destrée, rassemblait des *Poèmes sans rimes*, qui réalisent une des plus belles et des plus mélodieuses expressions contemporaines de la musicalité susceptible d'être

atteinte par la langue française quand c'est un esprit délicat et une oreille d'harmonie subtile qui conspirent pour la faire vibrer. Cette plaquette raffinée est la mise en pratique convaincante de quelques-uns des préceptes dégagés par Albert Mockel.

Ainsi, en deux œuvres qui se complètent et qui s'expliquent, deux de nos jeunes écrivains les mieux doués ont manifesté chez nous que si Leconte de Lisle finit une époque, une autre s'ouvre qui sera vraisemblablement aussi brillante et arrive avec le charme délicieux du rajeunissement. C'est de ce côté qu'actuellement l'aiguille marque le Nord.

## Jacques Rommelaere.

Nos lecteurs auront remarqué, nous n'en doutons pas, les deux publications que nous avons faites en nos derniers numéros, avec la signature dont les noms sont en tête du présent article, l'une donnant trois portraits de cette grande et inoubliable artiste Rose Caron, l'autre des pensées, réflexions et croquis.

JACQUES ROMMELAERE n'est pas de nos collaborateurs. Nous avons pris sur nous de cueillir ces extraits dans de petites plaquettes, distribuées hebdomadairement à de rares amis, sous le titre *Ma Semaine*. Nous avons cru que c'était un devoir de signaler au public artiste cette nouvelle personnalité qui surgit dans notre jardin littéraire, auréolée des plus belles espérances. Car certes on est frappé de l'originalité, de la profondeur, de l'ingéniosité, du style de ces morceaux, simples essais timides, discrètes expansions d'un cerveau qui pense, d'une âme qui s'émeut et trouve si aisément la belle image et la belle forme.

Nous voulons aussi que le jeune artiste sache qu'il y a des esprits dont il attire et arrête l'attention et qui, pour avoir plus d'une fois vu se réaliser les pronostics qu'ils ont formulés sur des talents naissants, sont autorisés à croire que leurs jugements ont quelque valeur.

Jacques Rommelaere est Bruxellois, âgé de vingt-cinq ans, musicien autant et plus peut-être que littérateur. Il peut prendre rang parmi la brillante phalange de nos artistes d'art neuf, et parmi les mieux doués de cette réserve de demain.

### Les Balcons fleuris et autres ornements des villes.

Le concours des balcons fleuris bat son plein. Il y a certes beaucoup à faire pour que l'idée se généralise : des centaines de balcons restent morosement vides, spécialement ceux du quartier des égoïstes, le quartier Léopold où pourtant la richesse devrait être inspiratrice. *L'Indépendance belge*, qui tape toujours dans le mille, excuse ces gens-là en disant que c'est « parce que les maisons possèdent toutes des jardins ! » Mais, grosse bête, les balcons fleuris sont pour les passants et non pour les habitants. Que dans « les rues aristocratiques », comme vous dites, on pense donc un peu aux autres et au charme d'avoir des rues charmantes, ce qui vaut mieux que des rues aristocratiques.

Comme l'affaire réussit, c'est à qui s'en proclamera l'inventeur. Nous est-il permis de rappeler timidement que c'est *l'Art moderne* qui en a eu l'initiative il y a longtemps : c'est le seul

qu'on ne cite plus alors que l'on fait des honneurs à divers grands esprits inconnus, tels que Pielsticker-van Mollekot et Pepernoot de Rottekop. *Sic vos non vobis!*

Au comité de Bruxelles-Attractions nous rappelons notre idée d'instituer un concours pour les harnais de camions, charrettes de brasseur, tombereaux et autres véhicules, voire les fiacres et les trams. Quiconque fut à Vienne sait la splendeur joyeuse que les beaux cuivres et les cuirs colorés y donnent aux attelages et la gaieté que cela épand dans les rues.

Plus tard nous parlerons de la peinture de façades, si souvent et si bourgeoisement uniformément blanches, alors qu'on peut tant les embellir par la variété des tons, spécialement pour tous les reliefs. Il y a si peu d'attention ou d'intelligence à cet égard que cette année encore la ville de Bruxelles (avis à M. Buls) a fait peindre en un ton unique les beaux piédestaux en pavillons qui sont aux entrées du Parc, alors que la variété des profils, encadrements et consoles appelait avec évidence une différenciation qui eût mis tout mieux en valeur.

Les architectes et décorateurs sont si peu dans la note à cet égard, que nous faisons remarquer il y a peu de temps que l'imbécile qui préside aux réparations et entretien des ministères, a fait peindre en blanc les pignons latéraux des beaux hôtels de Guimard, rue de la Loi, alors que les façades sont d'un gris monumental bien approprié, de telle sorte qu'elles n'apparaissent plus qu'en paravents sans solidité ni profondeur.

Enfin, disons encore que nous avons recommandé de garnir de plantes grimpanes les poteaux en potence du tram électrique; de varier la teinte des pavements entre les rails; de dallier en grandes mosaïques certaines places, par exemple celle devant le palais de Justice : en Italie il y a de très belles choses en ce genre.

Si la famille de M. Prud'homme s'empare de tout cela, l'an prochain, en criant : « C'est moi, c'est moi qui y ai pensé le premier », nous ne dirons rien, parce que nous nous f...ichons de la gloire!

### Congrès de la Propriété Artistique et Littéraire à Anvers.

18-25 août 1894

#### PROGRAMME GÉNÉRAL DES TRAVAUX

Du contrat d'édition en matières littéraires, artistiques et musicales. — Rapporteurs : MM. Pouillet et Ocampo.

De l'arbitrage en matière de contestation relative à la propriété intellectuelle. — Rapporteur : M. Maunery.

De la propriété littéraire en fait de noms individuels. — Rapporteur : M. Georges Maillard.

De la propriété littéraire en fait de titres. — Rapporteur : Dr Max Nordau.

De la collaboration. — Rapporteur : M. Harmand.

De la propriété artistique en matière de portrait. De la propriété des types (clichés) de reproduction. — Rapporteur : M. Davaune.

De la création d'un répertoire universel au bureau international de Berne. De l'obligation du dépôt. De l'enregistrement. — Rapporteur : M. Jules Lermina.

De la traduction. De la caution *Judicatum Solvi*. De la photographie. — Rapporteur : M. Eugène Pouillet.

Des droits des auteurs en matière de représentation gratuite. — Rapporteur : M. Wauwermans.

De la clause de la nation la plus favorisée. — Rapporteur : M. A. Darras.

#### ÉTAT DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.

États-Unis.	Rapporteur : M. Darras.
Angleterre.	» MM. Baume et Eisenmann.
Danemark, Norwège.	» M. Baetsmann.
Autriche.	» M. Georges Maillard.
Sud Amérique.	» M. Darras.
Russie.	» M. Halperine Kaminsky.



### Essex and Co's Westminster wall papers.

Essex and Co, le nom s'implantera sur le continent aussi sûrement que ceux de Liberty and Co, de Morris and Co, et nous avons lieu de nous en réjouir !

Notre patriotisme ne s'alarmera que de l'imbécile candeur avec laquelle nos manufacturiers se laissent damer le pion. Car elle est stupide à la fin, cette façon de se faire si continuellement battre quand on a tant d'atouts — la moins-value des salaires entre autres — en les mains.

Les choses en sont à ce point que ce qui était chez les esthètes un besoin — celui de se fournir près de ces manufacturiers dans ce pays qui leur offrait les produits qui satisfaisaient le mieux à leur frénésie de beauté — est devenu manie chez le public aisé. La fourniture anglaise est patronnée par le haut snobisme et personnellement je m'en réjouis, la mode qui nous a conduit aux pires appétences, cette fois, au moins, s'est inspirée bien !

En hâte — cette parenthèse — qu'il y a culpabilité et négligence de notre part ; la foule suit qui commande et nous avons eu des avis bien timides et des airs peu conquérants jusqu'ici !

A l'heure qu'il est les papiers peints partagent avec les meubles l'intérêt de ceux qui songent et qui travaillent à la renaissance des arts industriels et d'ornementation. Les autres branches, à peine ressuscitées, en sont encore, et pour quelque temps au moins, au piétinement sur place ; elles se ressoudent à la tradition qu'elles reprennent

là où la disparition des arts industriels l'avait arrêtée.

Les papiers peints et les meubles ont dépassé victorieusement cette phase et innoveront. L'impulsion que Crane donna aux papiers peints — après que Morris les eût réveillés — porte ses fruits inattendus et sains ! L'ardeur des artistes industriels anglais a été partagée par quelques manufacturiers et d'aucuns — voici Essex and Co — se sont imposés au respect et à l'admiration par une production continue de produits strictement d'art, dont la permanence affirme nettement le désir de ne pas abandonner la partie pour la plus facile et plus rémunératrice fabrication d'horreurs plates et courantes, ce qui suffit pour racheter l'ignominie avoisinante et matériellement indispensable.

Les deux récents volumineux carnets des « Westminster's wall papers » attestent le vouloir de magnifier la vie et le renouveau en un décor plus franc, plus joyeux, plus coloré. Les recherches et les soins se graduent et les car-

nets se referment sur une perfection de fabrication telle que c'est la main même de l'artiste, dirait-on, qui a promené le pinceau sur les rouleaux qui portent l'empreinte d'un faire personnel et se différenciant d'un motif à l'autre.

La main se révèle, celle de Voysey, la plus moderne, celle de Th.-R. Spence, celles de A. Baker, de Charles, qui se sont liés exclusivement à la manufacture Essex.

A voir et à méditer le *Bushey design*, le *Medley design*, l'exquis *Malva design*, en deux surtout de ses interprétations, le *Tulip design*, que des prix très abordables signalent irrésistiblement, le *Volmer design*, le *Vernal* et la *Dysart frieze*.

Certaines impressions, soient-elles faites à la main ou au moyen des rouleaux mécaniques, sont d'un moelleux déroutant ; la gravure des blocs est nerveuse, nette, préservée de l'aveulissement des calques successifs. Et l'entendement des colorations est rare et suprêmement raffiné.

Or, le mérite de ces produits revient autant au fabricant qu'à l'artiste, car il faut avoir travaillé avec les pâtes lourdes, les blocs



« SCROLL » frieze.



« DAHL » design.

motif se répétant de reprendre son action de beauté dans la pièce à côté; de là il se glissera par l'entrebâillement de la porte dans la demeure suivante et conquerra le sol au moyen des carreaux de dallage se juxtaposant, les planchers sous forme de tapis, de linoléums, et puis il recommencera l'assaut des murs; la machine de guerre amenée au pied fera monter le dessin victorieux toujours, de n'importe quelle nudité, de n'importe quelle laideur, jusqu'aux frises.

Elle est si irrésistible, la puissance du dessin à répétition qu'elle permet toutes les ambitions et les manufacturiers « Essex and Co » clament impétueusement *all the world over* (jusqu'aux confins de la terre)!

Et cet orgueil est justifié et beau et l'outrance

fatigués pour s'émerveiller autant qu'il le faut devant les fluidités de rêve, les subtilités tonales, le toucher vif et personnel de l'*Elaine design*, du *Dahl design*, de l'*Astolat design*, du *Faringford design*, du *Ightman design*, de la *Scroll frieze*.

Que si l'on veut s'arrêter un instant à la toute-puissance de ses rouleaux dont le motif initial, ingénieusement et volontairement se dispose en vue d'une infinie répétition, on mesurera et l'on ne se méprendra sur notre enthousiasme qui voit en eux une formidable machine de guerre qui peut venir à bout de la plus incommensurable, de la plus insolente laideur. L'action me paraît bien puérile de ces dessins et de ces peintures qui s'arrêtent brusquement aux limites d'un cadre ou d'un passe-partout et puisqu'il faut avoir raison de la gigantesque carcasse de l'Abominable et la dissimuler aussi longtemps — sera-ce toujours? — qu'il existera, parviendront-ils seulement à dérober les parties honteuses? Les tableaux et les dessins ne sont que les feuilles de vigne; les motifs à répétition sont les vêtements.

Leur action augmente à chaque battement du métier, à chaque pression sur les blocs à imprimer, à chaque coup de brosse sur les imprimures; les grêles mains des dentellières aussi l'étendent, c'est la mince toile d'araignée, mais sûre et vaste et illimitée.

Quoi peut donc l'arrêter? La cloison d'un appartement ou d'une chambre? Mais rien n'empêchera le



« ELAINE » design.



« BRISHEV » design.

de la devise est belle et l'allure agressive de la carène nous enthousiasme — nous, qui savons et l'avons prouvé par les reproductions qui ornent cette mise en lumière que les cales sont bondées de produits estimables et beaux. Notre espoir accompagne le navire qui porte le dragon menaçant à sa proue et nous avons confiance en la posture non équivoque des arbalétriers, car il est bien vrai que c'est par force que s'implantera la Beauté en notre monde.

HENRY V. D. VELDE

## LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH (1)

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

## II. — Lohengrin.

« Tu as été celui qui a éveillé les signes muets de cette partition à la vie rayonnante des sons; sans ta rare affection, mon œuvre dormirait encore sans voix — peut-être oubliée de moi-même — dans quelque caisse parmi mes meubles familiers: aucune oreille n'aurait perçu ce qui émut mon cœur et ravit mon imagination, lorsque, rêvant toujours d'une vivante exécution, je composai cette œuvre, il y aura bientôt cinq années. Puisse-t-elle maintenant résonner et rayonner au loin. Ce sera pour moi une consolation, pour moi qui, probablement, ne l'entendrai jamais. »

Telle est la mélancolique dédicace que R. Wagner inscrivit sur la première page de la partition du *Lohengrin*, dans les douleurs de l'exil. Pendant onze ans, le maître ne put voir son œuvre sur la scène, inquiet d'une exécution conforme à son vouloir de créateur et se désespérant d'apprendre que ce vouloir n'était point respecté. C'est en 1861, au théâtre de Vienne, qu'il put enfin réaliser son désir intense, non pas encore avec une satisfaction complète (elle ne lui fut accordée que l'année suivante par le ténor Schnorr von Carolsfeld, à Carlsruhe), mais le cœur déjà plus apaisé. En 1894, par la persévérance d'une âme noble, par le concours d'efforts dévoués, le *Lohengrin* est joué dans son intégrité matérielle et spirituelle: les « coupures » des directeurs des théâtres où le jeune chef-d'œuvre palpète comme un cygne mutilé, les déformations scéniques et rythmiques, toutes, où s'étendue la vague activité de chefs d'orchestre ignares et de régisseurs ankylosés, tout cela est réparé.

Car, lorsqu'après le final triomphant du premier acte, d'un enthousiasme ailé, ce vendredi 20 juillet, au théâtre de Bayreuth, les auditeurs s'exaltèrent en acclamations, c'était le sentiment d'une « réparation » offerte aux douleurs du Génie sacrifié que l'on avait en soi et l'espérance de voir appliquer une fois pour toutes la Loi qui défend de meurtrir l'Œuvre d'Art!

Et l'on se souvenait aussi — passé ridiculement grotesque — du temps où commencèrent, à l'occasion de ce *Lohengrin* maintenant rétabli dans sa pureté, les polémiques sur « la musique de l'avenir », le barbotage irrémédiablement baroque de la critique journalistique et toute la méprisable rancune des cabales qui se traîne toujours aux pieds des chefs-d'œuvre!

L'intervention animée du chœur, la mimique et la déclamation enfin compréhensives des acteurs-chanteurs, une « mise en scène » respectueuse d'une archéologie difficile à reconstituer, — tout cela fait du *Lohengrin* de Bayreuth non plus « l'opéra » populaire de R. Wagner, mais ce qu'il voulait — un drame poignant — et l'on a, certes, lorsque s'éloigne sur les flots de l'Escaut le chevalier conduit par la Colombe, la sensation complète de l'Idéal en allé.

Car telle est, nettement expliquée par le maître lui-même, la signification morale de l'œuvre :

« Lohengrin cherchait la femme qui crût en lui, qui ne lui demandât pas qui il était ni d'où il venait, qui l'aimât tel qu'il était et parce qu'il était tel qu'il lui paraissait. Il cherchait la femme près de laquelle il n'eût pas besoin de s'expliquer ni de se justifier, qui l'aimât sans condition. C'est pourquoi il devait

lui cacher sa nature supérieure; et la seule garantie qu'il eût à cet égard, c'était de ne pas lui révéler cette supériorité, c'était la certitude de ne pas être admiré et adoré à cause d'elle, lui qui ne demandait qu'une seule chose, la seule chose qui pût le délivrer de son isolement: aimer, être aimé, être compris selon l'amour. Quand au-dessous de lui, au milieu de l'humanité, il entend le cri de détresse de cette femme, il descend de sa solitude délicieuse mais inanimée. Malheureusement, la supériorité de son être l'a marqué d'un trait indélébile; il ne peut pas ne point paraître merveilleux. L'étonnement de la multitude, le venin de l'envie jettent leurs ombres jusque dans le cœur de la femme aimante; le doute et la jalousie lui prouvent qu'il ne peut pas être compris, mais seulement adoré; alors il avoue sa divinité et retourne, anéanti, dans sa solitude. »

D'autres extraits des écrits de Wagner compléteront cette explication :

« Celui qui ne voit dans Lohengrin que l'idée romantico-chrétienne n'en aperçoit qu'une particularité extérieure purement fortuite, il n'en comprend pas l'essence. Ce qui fait le côté tragique de la situation du héros, c'est ce qui fait le caractère tragique de la situation de l'artiste moderne dans la société actuelle. *Ce que l'artiste demande naturellement et nécessairement, c'est d'être absorbé et compris sans réserve par le sentiment; et l'impossibilité de rencontrer cette compréhension sincère et absolue — d'autre part la nécessité où il se trouve de s'adresser à l'intelligence plutôt qu'au cœur — c'est là ce qui fait sa situation tragique et ce que j'ai dû éprouver moi-même comme artiste...*

Je me souviens que ce fut par l'effort que je fis pour parvenir à la clarté, quand j'écrivais *Lohengrin*, que j'arrivai à saisir, avec une certitude de plus en plus grande, l'essence du cœur féminin que j'avais à représenter dans l'aimante Elsa. L'artiste, en effet, n'acquiert la puissance persuasive de l'expression que s'il a pénétré tout au fond de son objet en éprouvant lui-même toutes les sensations de l'être qu'il a à représenter. Dès le début, j'avais vu en Elsa l'antithèse de Lohengrin, — non pas, bien entendu, son antithèse absolue, totale, mais plutôt l'autre face de sa propre nature, — l'antithèse qu'il porte en lui-même et après laquelle son désir aspire comme après le complément nécessaire, indispensable de sa propre nature d'homme. Elsa est l'être *inconscient et spontané* en qui Lohengrin aspire à trouver sa délivrance. Or, cette opération est elle-même un acte spontané et irréfléchi en Lohengrin. Là est le trait d'union par lequel il se sent attiré à elle. C'est aussi par l'inconsciente conscience de cette attraction que j'arrivai à la compréhension de l'être féminin et que, m'identifiant complètement avec lui, je dus approuver toutes les manifestations qu'il produit dans la personne de mon aimante Elsa. Je ne pus donner tort à l'explosion de sa jalousie, parce que c'est justement ce sentiment qui me révéla l'essence humaine du véritable amour. Je souffris alors vraiment — souvent au point de fondre en larmes — en pensant à la nécessité tragique qui rendait inévitable la séparation, l'anéantissement des deux amants. Cette femme qui, pour obéir à la fatalité de l'amour, se précipite volontairement à sa perte et qui, au moment où elle est remplie tout entière de l'adoration ravie que lui inspire son amant, préfère mourir plutôt que de ne pas le posséder tout entier; cette femme qui, se rencontrant avec Lohengrin, devait succomber et le livrer, lui aussi, à l'anéantissement; cette femme qui, ne pouvant aimer qu'ainsi, est amenée par l'irruption en elle de la jalousie, à connaître enfin, au lieu de l'adoration ravie, l'amour dans toute sa vérité, et qui, par

(1) Voir notre dernier numéro.

son sacrifice même, en rend l'essence manifeste; cette admirable femme, à qui Lohengrin devait échapper parce qu'avec sa nature particulière il ne pouvait la comprendre, je l'avais découverte maintenant; et le trait lancé à l'aveugle vers un but pressenti mais encore inconnu à ce moment, ce fut précisément mon héros Lohengrin. C'est en me résignant à sa perte que je reconnus l'essence du véritable féminin d'où doit naître mon salut et celui du monde entier en anéantissant l'égoïsme masculin, même sous sa forme la plus noble. Elsa, la femme insoupçonnée jusqu'ici et maintenant clairement comprise par moi, — cette manifestation nécessaire du plus pur sentiment naturel dans toute sa spontanéité, — a fait de moi un complet révolutionnaire. Elle était l'esprit du peuple (la simplicité du cœur) après lequel, moi aussi, comme homme artiste, j'aspirais comme après l'élément libérateur. »

Telle est donc l'essence du drame qui se joue sur la scène de Bayreuth! Et joué de quelle façon admirable et complète!

Le Lohengrin est interprété par Van Dyck (à la première représentation il fut, étant indisposé, remplacé par Geirhäuser, de Carlsruhe, dont les remarquables qualités de mimique et de déclama-tion faisaient pardonner à la voix quelque peu insuffisante). Son interprétation nous paraît manquer d'idéalité, vraiment, et peut-être les habitudes contractées en d'autres théâtres en font, d'une manière exagérée, plutôt le ténor d'un opéra que le héros d'un drame; on est trop souvent dans l'attente d'un « grand air » qui emporte les applaudissements et, par malheur pour le chef-d'œuvre de Wagner, ce « grand air » c'est l'admirable scène des « Adieux ». Van Dyck est meilleur dans la scène d'amour du 3<sup>e</sup> acte et, en tous cas, pour l'apprécier en toute justice, il nous faut admirer son art de chanteur.

M<sup>me</sup> Nordica, c'est l'Elsa poétique et charmante plutôt que l'Elsa torturée par le doute : comme chez Van Dyck, avec, cependant, des qualités apprises à l'école de Bayreuth, l'art du chant est supérieur chez elle à la compréhension.

Celle-ci est plus complète chez les interprètes du groupe farouche qui enveloppe d'ombre la pureté de Lohengrin et d'Elsa. M<sup>me</sup> Marie Brema représente Ortrud; elle est vraiment superbe d'astuce et de perfidie : la voix a des sifflements de vipère et le geste des félinités cruelles qui donnent le frisson. (Disons en passant que cette débutante de premier ordre s'est révélée plus superbe encore dans le rôle de Kundry, que nous ne nous souvenons pas d'avoir vu interpréter avec une maîtrise telle.) M. Demeter Popovici, du Théâtre de Prague (également un débutant), figure le Telramund : voix farouche, geste vigoureux et agité; c'est bien l'être inquiet et faible dont la volonté s'éparpille en éclats de colère fugitive et indécise.

La basse de Grengg (le roi Henri l'Oiseleur) sonne puissamment dans la scène du Jugement de Dieu et Bachmann représente avec dignité le personnage verbeux du héraut.

Mais ce qui emporte l'unanime enthousiasme, ce sont les chœurs et l'orchestre : M<sup>me</sup> Cosima Wagner et M. Kniese, avec le concours « d'assistants » infatigables et dévoués, sont parvenus à faire des chœurs du Lohengrin une foule agissante et chantante parmi la merveilleuse reconstitution de la vie ancienne.

Mottl dirige l'orchestre. En parlant du sublime adagio de la Neuvième symphonie, R. Wagner disait : « Les dirigeants d'aujourd'hui ne sont plus capables de l'exécuter dans la plénitude de sa lenteur. »

Mottl y arriverait : nous n'en voulons pour preuve que son

exécution du prélude de Lohengrin. C'est d'une lenteur mystique et profonde qui s'exalte comme un vol d'anges, et lorsque se découvre en éclats de lumière sonore toute l'aveuglante splendeur du Graal, vraiment auprès de tout auditeur quelque chose de divin n'a-t-il point passé?

## PETITE CHRONIQUE

L'Union des Arts Décoratifs de Belgique vient de se réorganiser sur des bases nouvelles. Cette extension, en faisant une part plus large à l'industrie, aura entre autres effets de permettre l'organisation d'expositions plus importantes que précédemment, et surtout d'aider au développement du goût artistique dans l'industrie.

Pour avoir un lieu de réunion favorable sous tous les rapports et qui permette aux membres anciens et nouveaux de se rencontrer dans un milieu artistique, la Société a pris à bail un des locaux de l'Hôtel Ravenstein.

S'adresser, pour les demandes d'admission, au secrétaire, M. Louis Masson, rue Josaphat, 16.

Mariage d'artiste : M. Jenő Hubay, professeur à l'Académie royale et au Conservatoire national de Musique, et la comtesse Rose Cebrian ont l'honneur de vous faire part de leur mariage, célébré à Losonez (Hongrie) le 6 juillet 1894.

Les concerts au Casino de Blankenberghe sont des plus brillants : On y a entendu dimanche passé M. Bonnard, du Théâtre de la Monnaie; lundi, M. Martapoura, de l'Opéra, a donné son deuxième concert; mardi a eu lieu une matinée musicale consacrée à l'audition de la Mer et de Sinaï de Paul Gilson. M. Chomé, professeur au Conservatoire de Bruxelles, a dit le poème de la Mer, et M. De Backer, baryton du Théâtre des Arts de Rouen, a chanté Sinaï. Mercredi 8 et vendredi 10 ont eu lieu des concerts avec le concours de M<sup>lle</sup> Milcamps et de M. Casset, du Théâtre de la Monnaie.

Une des plus grandes attractions de la saison sera le concert avec le concours du violoniste Ysaye.

Nos félicitations sincères au directeur du Casino, M. Boulvin.

Comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, une commission vient de se former à Harlem pour élever un monument à Frans Hals. Se souvient-on, à ce propos, du superbe buste que fit de Frans Hals le sculpteur Jean Carriès, que la mort vient d'enlever? Ce buste fut exposé au Salon des XX en 1886.

Auguste Cain, le célèbre sculpteur, vient de mourir à Paris, âgé de 72 ans. Il avait été élève de Rude. Ses œuvres principales sont : le Rhinocéros attaqué par des tigres, les Lionnes couchées et le Tigre étouffant un crocodile, qui se trouvent au Jardin des Tuileries.

Parmi les dernières affiches parues, signalons aux collectionneurs deux compositions fort intéressantes : l'une, en bistre, de M. Goissaud, pour l'Exposition de la Société des Miniaturistes et Enlumineurs de France; l'autre, en couleurs, de M. Moreau-Nélaton, pour la plage bretonne de Saint-Jean-du-Doigt. L'unique dépositaire de ces deux œuvres nouvelles est M. Ed. Sagot, rue de Châteaudun, 39<sup>bis</sup>, à Paris, qui les vend au prix modique de fr. 1-50 et de 3 francs. On trouvera chez ce spécialiste quelques épreuves d'artiste à 5 francs de la seconde de ces affiches.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufre  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.  
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,

Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.

Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

UN MAÎTRE CARICATURISTE. *Gustave-Henri Jossot*. — EN DAUPHINÉ. — FÉLIX FÉNÉON ACQUITTÉ. — LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH. III. *Tannhäuser*. — L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A OSTENDE. — L'ÉGLISE DE MARIAKERKE. — NOS BOIS, NOS ARBRES. — LA LITTÉRATURE ET L'EMPEREUR GUILLAUME. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — EXTRAIT DE NAISSANCE. *Morgane*. — PETITE CHRONIQUE.

### UN MAÎTRE CARICATURISTE

GUSTAVE-HENRI JOSSOT

Un curieux petit album de caricatures, dont la fantaisie ornementale exaspérée contraste avec la simplicité du vêtement chromique, *Artistes et Bourgeois*, apparu aux vitrines ces jours derniers, nous remet en mémoire la promesse — oh! une simple affaire de conscience à régler avec nous-même! — d'appeler l'attention sur le jeune artiste qui débute par des œuvres graphiques d'une si outrancière originalité, en même temps que sur quelques autres manieurs de brosses et de crayons manifestement dégagés de toute attache avec les confréries officiellement reconnues et patronnées. C'est notre mission — combien joyeuse! — de provoquer un mouvement de sympathie et d'intérêt en faveur des nouveaux venus, des ignorés, d'initier à leurs recher-

ches ceux qui veulent bien nous suivre en nos études. De là ces notes brèves, en lesquelles défilent quelques noms inédits, des noms d'avant-garde qui fleurissent l'indiscipline.

Ce n'est, faut-il le dire, ni aux Champs-Élysées ni au Champ-de-Mars que s'épanouit la capricieuse imagination de M. Gustave-Henri Jossot, l'auteur du recueil qui motive cet article. En bon intransigeant, il expose aux *Indépendants*, avec Signac, Luce, Lautrec, Anquetin, Cross, Denis, Petitjean, Hermann Paul et quelques autres irréconciliables. On put voir de lui, le mois passé, en ce Palais des Arts libéraux qui abrite, depuis que le pavillon de la ville de Paris leur est fermé, la Société du Rouge et Bleu, des compositions aux arabesques sinueuses et précises, poursuivant l'intensité de l'impression par d'extraordinaires combinaisons de lignes tirebouchonnées, tandis que la couleur était traitée par larges tons plats, clairs et vifs, judicieusement choisis pour la joie des yeux. Un Suisse d'église, d'une majesté irrésistiblement comique, nous est demeuré rivé dans la mémoire, et aussi une danse bretonne, d'une fantaisie échevelée, et cette page titrée *Breton et cochon* dont la légende effroyable, si elle était insinuée dans les *Guides Joanne*, clouerait aux confins de la région les touristes les plus intrépides.

C'était, pensons-nous, la première fois qu'apparaissait en public cette signature au *j* minuscule, tracée

d'une grosse écriture candide et qui pourrait bien être rapidement haut cotée dans les revues satiriques.

Depuis le Salon des Indépendants, voici qu'est apparu cet amusant recueil : *Artistes et Bourgeois*, que Willy orne d'une préface où il présente de pied en cap son ami Jossot :

« Né à Dijon, en 1866 (la Bourgogne était heureuse !) de parents riches mais honnêtes, notre collégien fréquenta peu les auteurs latins, point les grecs ; et rarement les cuivres de la fanfare locale, sans lesquels il n'est pas de bonne distribution de prix, parent saluer de leurs *couac!* admiratifs le nom de Jossot. — Quand il fut bien avéré — de par ses déclarations répétées cent fois de par les marges de ses bouquins encombrées de subversives caricatures — que leur fils voulait être artiste, tout à fait artiste, rien qu'artiste, ses parents n'hésitèrent pas à l'improviser assureur ; mais au dict du bon roi Dagobert répétant à ses chiens qu'il faisait noyer : « Il n'est si bonne Compagnie qui ne se quitte », Jossot ajoutait : « Surtout quand elle est d'assurance. » Entré en fonctions le 15 février, il démissionna le 15 mars ; toutefois, s'il quitta la Compagnie, il ne perdit rien de son assurance et resta toute sa vie un gars d'attaque, carré par la base, qu'au Lycée de Dijon ses co-potaches surnommaient « Peu peureux ».

Willy arrête là ses renseignements biographiques, justifiant sa concision par le motif que les « Peu peureux » n'ont pas d'histoire. Les détails qu'il donne nous suffisent. Pour le reste, ouvrez au hasard le petit livre gris décoré d'une ahurissante composition en couleurs claires (jaune paille, violet aubergine, vert de prairie et rouge groseille) et vous découvrirez tout de suite, en même temps que l'étrange procédé instauré par le dessinateur, l'allure pince-sans-rire de ses légendes.

Quelques exemples. Côté des artistes : « J'ai un talent énorme, je n'en disconviens pas, mais je suis trop modeste pour devenir célèbre ! » Côté des hommes de lettres : « Et ton nouveau bouquin ? — Mon bon, il devient tout bêtement shakespearien ! » Côté des bourgeois : « Rosalie, quand vous desservirez, ramassez soigneusement les miettes de pain... nous ferons ce soir du macaroni au gratin. »

Jossot traite ses caricatures, nous l'avons dit, par des procédés d'ornementation. Les volutes qui s'échappent des pipes ont des formes décoratives ; les manches des robes de femmes, les collerettes, les plis des vêtements masculins, les chevelures, et jusqu'aux mains, et jusqu'aux meubles se contorsionnent, selon l'expression qu'ils ont à déterminer, virevoltent avec la plus crâne désinvolture, suivent des inflexions inattendues, s'incurvent, se déroulent en spirale. L'effet obtenu est vraiment comique, d'une drôlerie irrésistible qu'accentue la crudité téméraire des tons. Et pourtant la composition reste harmonique, d'un coloris séduisant malgré les

juxtapositions les plus audacieuses. C'est que, sous le caricaturiste, il y a un homme de goût et un artiste, habile à composer sa palette, à combiner ses polychromies en ordonnateur avisé, à n'allumer ses fusées qu'à bon escient, certain qu'elles ne lui partiront pas dans les jambes.

Jossot, faut-il le dire, serait un maître affichiste. Il trouverait dans l'art forcément tapageur d'attirer et de fixer les regards de la foule une occasion d'appliquer ses rares facultés de décorateur subtil et d'observateur ironique.

## EN DAUPHINÉ

Reyer, qui n'aime pas les pianos, déteste les tramways. La fumée, la poussière et les rauques appels qui, depuis un mois, remplissent la vallée du Sonnant le consternent et dans une lettre aux *Débats* il pleure la fin de la vieille diligence du père Basset qui, naguère, au petit trot de ses quatre haridelles, trimbalait de la gare de Gières aux bains d'Uriage les nombreux touristes qui choisissent la jolie station thermale comme centre d'excursion dans le Dauphiné.

Si le trajet a perdu quelque peu de son pittoresque, les promenades sont singulièrement facilitées par le nouveau railway, qui met Uriage aux portes de Grenoble et ouvre les voies vers les régions, peu accessibles jusqu'ici, de l'Oisans et du Briançonnais.

Aux artistes, aux amoureux de la nature fruste, à tous ceux qui comprennent le charme des altitudes, nous signalons ce coin de terre, montagneux et solitaire, rebelle jusqu'ici à la redoutable colonisation anglaise qui a fermé la Suisse aux esthètes. Ils gardent scrupuleusement le culte du Dauphiné, les artistes que chaque été réunit au Casino d'Uriage : Bonnat, Detaille, Béraud, Joncières, de Kervéguen, et l'on conçoit que Reyer, l'un des plus anciens et des plus fidèles habitués, pousse un cri d'alarme à la vue de la locomotive qui va amener, sous les ombrages du Parc, autour de l'orchestre de M. Mouline, des hordes de Philistins.

Mais si Uriage se transforme et se mondane, si le Casino, sous la direction active de M. Edouard Buisson, multiplie les fêtes, concerts, bals et spectacles, il reste aux amants de la solitude les merveilleuses ascensions de Champrousse, des trois pics de Belledonne, du Taillefer, l'excursion aux eaux glacées des Sept-Laux, les promenades à la Chartreuse de Prémol, à la maison forestière du Marais, au chalet des Seiglières, à la cascade de l'Oursière, aux lacs Robert, peuplés de salamandres. De quelque côté qu'on se dirige — à la condition de ne point redouter quelques heures de marche en montagne — c'est un éblouissement de glaciers, une fraîcheur de forêts et de pâturages, un murmure de sources bruisant sous les frondaisons des châtaigniers et des noyers. Dans la perspective des avenues et des sentiers, par les interstices des fourrés, l'horizon déploie avec une magnificence sans égale des silhouettes de montagnes teintées d'améthyste et de lapis-lazuli. Nature sauvage, dont les vallées fleuries atténuent l'austérité sans en altérer le caractère.

Dans les gorges encaissées par où les torrents issus des glaciers de la Meije et de Belledonne roulent leurs eaux plombées vers le Drac, la Romanche et l'Isère qui les porte au Rhône, les talus sont tapissés de menthe sauvage au parfum aigu. La flore exubérante des vallons alpestres, merveilleusement épanouie en cet été

déjà déclinant, est une joie continuelle. Tandis que digitales et campanules achèvent d'agiter, par milliers, leurs clochettes, que les clématites étoilent encore les buissons, le thym et la lavande embaument l'air de senteurs pénétrantes et c'est, tout au long des haies de prunelles et d'épine-vinette, sur les bords gazonnés des chemins, dans l'ombre des fourrés, un éblouissement d'or pâle, de mauve cendré, d'argent neuf, de corail et de turquoise. On rêve de voir, sous la caresse du soleil, toute cette féerie palpiter et vivre, tandis que s'avancerait, souriant, parmi les Floramyes, le Chevalier Vierge.

Plus haut sont les cultures et les vignes, les champs de seigle, d'orge et d'avoine qui déroulent sur le flanc des coteaux de larges rectangles d'or. Les sarments se nouent autour des échelas bronzés par la mousse. Un chaume fleuri de jubarbes dresse, çà et là, son pignon pointu sous une châtaigneraie aux dômes majestueux. Des vergers déploient, aux alentours des fermes éparpillées au gré des escarpements du sol, des magnificences de fruits vermeils, veloutés et savoureux. Des ruisseaux rapides font tourner la roue d'une scierie, actionnent un moulin qui tapage dans les saules, enveloppé du nasillement des canards et des pintades.

Puis tout bruit cesse. Les sentiers rocailleux mènent dans la forêt solennelle et muette. Et, durant des heures de montée en lacets, par des raidillons que seuls franchissent les piétons et les mulets, on marche sous des voûtes de verdure, dans des nefs aux perspectives infinies dont les sapins centenaires, au tronc rongé de lichens givrés, forment les colonnes.

Par-delà, c'est la solitude des pâturages, l'herbe drue et courte, revêche à la dent des moutons qu'y garde, dans sa houpelande de feutre, un berger aux gestes lents, amené, chaque été, des sommets de l'Estérelle ou des hauteurs de l'Italie.

L'air, déjà, se raréfie. Autour de soi surgissent, de toutes parts, les pics neigeux, les crêtes dentelées, les dents rocheuses dont les nuées suivent les formes capricieuses. Les vallées s'enfoncent, emplies de buée bleue, dans un prodigieux recul. Entre les pierres que le pied heurte et fait rouler à chaque pas, l'arnica apparaît en fleurs de soleil. La gentiane tache de bleu sombre l'émeraude claire des pentes gazonnées. Et la rose des Alpes s'épanouit en buissons touffus et rampants.

Mais bientôt la végétation s'arrête, et cette région d'herbages et de flore alpestre franchie, c'est l'escalade du roc nu et brûlé, lavé par la neige, calciné par la foudre, croulant sous l'effort des ascensionnistes, effrité et poudreux. C'est le chaos, troublant de grandeur et de solitude farouche. C'est l'entassement des pyramides, des blocs de rochers percés de cheminées dans lesquelles on se hisse avec peine en s'aidant des mains et que, dans les endroits périlleux, la sollicitude des clubs alpins garnit de câbles en fer, solidement rivés au roc.

On traverse des glaciers, dans lesquels le piolet taille, une à une, les marches nécessaires, tandis que s'allongent sur la surface étincelante de grandes ombres bleues. On longe des lacs aux rives couvertes de neige. On franchit des cascades écumantes. Et rien, non, vraiment rien n'égale la sensation enivrante de l'arrivée au sommet du pic, dans la rayonnante splendeur des panoramas alpestres.

Voilà, certes, des impressions raffinées, d'un rare attrait et d'une saveur telle que ceux qui y ont trempé les lèvres continuent à s'y griser. Témoin l'un des plus assidus coureurs des montagnes du Dauphiné, ce prince Alexandre Bibesco que chaque saison ramène à Uriage et qui ne se lasse pas, depuis trente ans, de

gravir des pics, de franchir des cols et de traverser des glaciers. Mais il faut pour cela du jarret, de l'énergie, du sang-froid, l'amour de l'indépendance et le dédain du confortable, toutes choses qui manquent, peut-être, à bon nombre d'élégants messieurs, qui, chaque soir, en smoking correct, s'assoient aux petites tables bien servies du restaurant Monnet et de l'hôtel du Cercle. Car s'il y a à Uriage des alpinistes et des artistes, les oisifs l'emportent en nombre, et la foule s'en accroît chaque année. Toute réflexion faite, peut-être Reyser n'avait-il pas tort lorsqu'il regrettait la diligence du père Basset et l'époque où le jeu de boules était l'unique distraction offerte aux baigneurs.

### Félix Fénéon acquitté.

Dans notre numéro du 29 avril dernier, nous protestions d'une plume indignée contre l'arrestation de ce penseur et de cet artiste dont plus d'une fois nos lecteurs ont pu apprécier les hautes et belles qualités.

Le jury de la Seine vient, en l'acquittant, de justifier nos prévisions et de donner une leçon éclatante aux ANARCHISTES D'EN HAUT, qui faisant sauter toutes les règles de la Justice et poignant le Droit, avaient combiné le complot abominable d'obtenir contre un innocent une condamnation cruelle, brisant sa vie intellectuelle et sa destinée artistique.

Ces anarchistes d'en haut ont été servis par une presse qui semble s'être donné pour mission de méconnaître tout ce qui fut une garantie contre la liberté sacrée de la pensée dont son institution est pourtant l'expression la plus saisissante. Ce sont surtout les journaux cosmopolites, financiers et sémitiques qui se sont signalés par leurs excitations avant le verdict, par leurs regrets après qu'il eut été rendu.

Avec un profond regret nous avons lu des lignes où un écrivain du plus alerte talent, MAURICE TALMEIR, traitait Félix Fénéon sans égards et sans justice. Quelle contagion ! Et comme partout l'anarchie se manifeste non pas en bas mais en haut, altérant profondément le sens moral de ces classes qui osent se proclamer les gardiennes et les défenseurs de l'ordre que leurs mœurs et leurs allures méconnaissent incessamment.

### LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH <sup>(1)</sup>

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

#### III. — Tannhäuser.

Comme pour le *Lohengrin*, R. Wagner trouva son interprète définitif en Schnorr von Karolsfeld. Celui-ci représenta en 1865, au Théâtre de Munich, le *Tannhäuser* selon les indications précises du maître et, ainsi que toujours il arrive, cette interprétation nouvelle — la vraie — dérouta le public qui préféra l'interprétation de 1845 — la fausse.

Écoutons, à ce sujet, l'auteur lui-même :

« L'intérêt grandissant du public pour mon œuvre (dit-il en parlant de la première interprétation, à Dresde) me paraissait être celui de personnes liées d'amitié avec un fou. Cet intérêt nous entraîne à accorder au malade ses idées erronées, à essayer de leur attacher une signification, à répondre à celle-ci, tant bien

(1) Voir nos deux derniers numéros.

que mal, pour lui rendre supportable son état digne de compassion. Des indifférents peuvent rechercher aussi pareille conversation; c'est un piquant plaisir d'entendre les élucubrations d'un fou et de se demander, après qu'il a dit, çà et là, une chose raisonnable, si c'est lui qui commence à errer ou si nous-mêmes nous n'avons pas la force de le suivre dans sa logique; — c'est ainsi que je devais comprendre dorénavant ma situation vis-à-vis du « gros public ». Le bon vouloir de la direction et, avant tout, le zèle et le talent des interprètes parvinrent à introduire l'œuvre peu à peu. Je demande à tout homme raisonnable de juger dans quel état d'esprit devait me jeter ce succès tout extérieur de mon *Tannhäuser*, et si vingt exécutions suivies du rappel de l'auteur pouvaient me consoler de devoir la plus grande partie de ce succès à un malentendu ou du moins au fait que mon œuvre n'avait pas été comprise telle que je l'avais créée. »

R. Wagner raconte en ces termes dans quelles circonstances il s'occupait de ce personnage légendaire :

« Déjà tout à la pensée de mon retour vers l'Allemagne, je vivais, depuis que le *Hollandais Volant* était écrit, dans le pays désiré de mes rêves, que bientôt j'allais de nouveau habiter. C'est alors que le hasard me mit entre les mains la légende de Tannhäuser. La merveilleuse forme de la poésie populaire m'impressionna puissamment; elle ne le pouvait aussi qu'à partir de cet instant où le « lied » de Tannhäuser m'apparaissait dans son originalité complète. Ce qui m'entraînait avec une puissance irrésistible vers ce sujet, c'est la parenté, très éloignée pourtant au premier abord, qu'il présente avec une autre légende, celle du « Tournoi des chanteurs à la Wartbourg ». Le hasard me mettait en face de cette dernière dans sa version la plus pure, celle qui devait m'émouvoir le plus par sa simplicité. J'étudiai aussi l'ancien poème allemand qui traite de ce tournoi; un de mes amis, philologue, avait pu heureusement me le prêter. Par là, je vis s'ouvrir devant moi un monde nouveau de richesses poétiques dont je n'avais auparavant pas la moindre idée... »

Mon retour direct vers Dresde (après trois années d'épreuves atroces dans Paris) me conduisait par la vallée de la Thuringe, d'où l'on aperçoit, au haut d'une montagne, le manoir de la Wartbourg.

Comme cette vue agit puissamment sur moi !

Chose singulière : je ne devais revoir ce château, où se jouait le drame que je portais en moi, que sept ans après, poursuivi et forcé de quitter ma patrie comme un fuyard. C'est du haut de ses tours que je jetai alors le dernier regard sur cette Allemagne que je saluais autrefois avec tant de joie. J'arrivai à Dresde pour y préparer l'exécution du *Rienzi*. Avant le commencement des répétitions, je fis une excursion dans les montagnes de la Bohême : c'est là que j'écrivis complètement le projet du drame appelé *Tannhäuser* ».

L'essence du drame de *Tannhäuser*, c'est la lutte vers la possibilité d'être soi-même.

L'auteur vécut ce drame :

« L'instinct qui pousse les hommes vers la plénitude de la vie, me lança, dit-il, dans une direction qui devait bientôt me déplaire. La sensualité et la jouissance se présentaient à moi sous la forme où elles existent dans notre société moderne. Me détournant d'elles avec une horreur qui m'était inspirée par ma nature d'artiste en plein développement, je devais nécessairement chercher dans des éléments plus élevés, plus nobles, la satisfaction que je n'avais point trouvée dans l'art et la vie modernes. Elle m'appa-

raissait personnifiée par quelque chose de pur, de vierge, d'éloigné, d'immaculé. Cette satisfaction n'était que l'aspiration vers un amour vrai, émanant du domaine de la parfaite sensualité, d'un amour qui ne pouvait justement pas se trouver là où se trouvait la sensualité moderne, si détestable. »

L'interprétation de ce drame est confiée à des artistes que les fidèles de Bayreuth, pour la plupart, connaissent.

Grüning est un Tannhäuser quelque peu guindé; on ne sent pas chez lui l'aspiration vers la souffrance et la rédemption. Pour ce qui concerne la voix, il est en énorme progrès.

Elisabeth est représentée par MM<sup>mes</sup> de Ahna et Wiborg, toutes deux intéressantes, avec des qualités différentes : nous préférons la première citée.

Le personnage du Landgraf, d'abord figuré par Döring, le fut ensuite par Fenten : début remarquable. Le jeune chanteur appartient, comme nous l'avons déjà dit, à l'école de musique créée depuis peu ici.

Le platonique Wolfram, c'est tour à tour Reichmann et Kaschmann : interprétations dont il n'est plus nécessaire de refaire l'éloge. MM. Takats et Cianda ont débuté avec succès dans le rôle de Biterolf.

M<sup>les</sup> Deppe et Mulder représentent, avec trop peu de simplicité, le jeune berger qui dans une naïve chanson, salue la venue du printemps.

Le chœurs sont superbes, cela va sans dire, à Bayreuth; l'orchestre également, sous la direction du jeune « hofcapelmeister » Richard Strauss, un dirigeant très sensitif et au plus haut point compréhensif.

\*\*\*

Terminons ces quelques notes sur les *Festspiele* de 1894, en disant que Van Dyck a chanté — une seule fois — le rôle de Parsifal : il y est très au-dessus de ce qu'il s'est montré dans *Lohengrin* et l'on acclama le beau chanteur. L'acteur, malheureusement, a perdu quelque peu des qualités qui sont l'essence de la mimique wagnérienne : la fermeté et la concentration du geste. Trop de préoccupation du public, deviné là-bas dans le noir de la salle, M. Van Dyck !

D'autre part Birrenkoven, une fois, a figuré comme Lohengrin; pas plus que son collègue il ne réalise le héros à la fois mystique et humain. Trop de lourdeur avec, cependant, beaucoup d'impersonnalité (qualité indispensable aux acteurs de Bayreuth).

M. Doeme (de Londres) n'a fait qu'une apparition comme Parsifal.

M<sup>me</sup> Malten n'a pas beaucoup réussi dans son interprétation de Kundry : manque de répétitions, défaut de mémoire, fatigue... ? Le souvenir de la précédente interprétation par M<sup>me</sup> Brema, vraiment, était trop suggestionnant !

M. Döring remplaça différentes fois, comme Gurnemanz, son camarade Grengg, appelé vers Munich : qualités moyennes.

Jouera-t-on l'année prochaine ? Telle est la question que posent tous les partants.

Nous croyons pouvoir y répondre : *Non*.

En 1896, ce sera, de nouveau, sur la scène du Théâtre des Fêtes, la gigantesque trilogie avec son merveilleux prologue : *Le Rheingold*. Les répétitions commenceront déjà l'an prochain.

Ce sera pour la mémoire du maître un solennel anniversaire !

### L'Exposition des Beaux-Arts à Ostende.

Exposition vraiment intéressante, variée, complète, artistement arrangée. La direction matérielle appartenait à l'architecte Dujardin, la direction artistique au peintre James Ensor. On sent la présence de celui-ci, et tout ce qu'il y a de jeune et de vivant à l'exposition d'Ostende y a été amené par lui. Il était à craindre qu'une ville de province ne s'adressât qu'aux inévitables Herbo ou Van Severdonck, ces peintres du sirop, du caramel et de la confiture, et ne délaissât tout ce que l'art a de vaillant et de robuste. Il n'en est rien. Nous voyons de beaux noms au catalogue : Meunier, Degouve de Nuncques, Redon, Chéret, Vogels, Claus et que d'autres ! James Ensor est le coq — un coq fanfarant de belle couleur et prestigieux de fantaisie — de la présente exhibition. Deux peintures de lui, anciennes, et superbes toujours : *Le Lampiste*, coloré comme un Manet, — un chef-d'œuvre d'impressionnisme franc, étonnant de vie picturale et qui s'impose à quelque musée, — puis *les Masques scandalisés*, une drôlerie mystérieuse et étrange baignée dans une lumière d'intérieur : toile maîtresse. Puis, d'Ensor toujours, des *Soudards entrant dans la ville de Bise*, abracadabrante fantaisie où l'imagination de l'artiste se débride en un grotesque trivial, mais puissant, et arrête par sa brutalité outrée, comme certaines caricatures d'Anglais du siècle passé et du commencement de celui-ci. Où Ensor se caractérise encore, c'est dans l'eau-forte, qu'il rend légère, aérienne, subtile, capricieuse. Sa *Cathédrale* est une pure merveille d'eau-forte. Elle est trop connue du monde des lettrés pour que nous en parlions encore ici.

Après James Ensor, il faut noter tout spécialement M. Degouve de Nuncques et ses trois petits paysages d'une extraordinaire pénétrance, d'une intimité souveraine et noble. La peinture en est fine, légère, d'une nerveuse distinction. Quelle âme délicate et rêveuse se révèle sous cette printanière et virginale *Allée des cerisiers*, à l'ombre de ce *Marronnier*, chéri et familier, dans les plans de ce ravissant *Jardin*, décor tout fait pour l'*Intérieur* de Maeterlinck ! Les toiles de M. Degouve sont de précieux coffrets fermés qui ne s'ouvrent qu'aux seuls poètes.

M. Emile Claus nous apporte du soleil, des rayons brisés et éparpillés dans sa *Drève ensoleillée*, tandis que M. Omer Coppens se plait, en son *Ostende*, dans une nuit lunaire où se dressent, comme en un rêve, les voiles des barques de pêche amarrées au clair de la lune. M. Baertsoen, lui, couvre ses *Chalands* de neige.

Voici une *Cour*, un tout petit tableau, d'un romantisme exquis et ténu, un *Leys* vaporeux. C'est signé Alfred Delaunoy. Voici de la peinture légère de M. Georges de Burlet, des eaux-fortes (un *Corbeau*, surtout) de M. Daniel de Haene, des œuvres de MM. Albert Ciamberlani, Emile Fabry, Den Duyts, Jelly, Alexandre Hannotiau, ce dernier très influencé, dans la *Reprise*, par De Braekeleer. M. Constantin Meunier expose une aquarelle : *La Causette*, de couleur corsée, M. Franz Melchers, de ropsiques *Londonniennes*. Que de noms, encore, parmi les Belges ! Taelmans, Uytterschaut, Verdyen, Baron, Vanaise, Vogels, — de clairs et gais paysages aux fines lumières de M. et M<sup>me</sup> Rodolphe Wytsman, — puis, encore, Eugène Smits, Stacquet, Cassiers, Bellis, Oyens, Meyers. La *Dernière récolte* de M. Laermans se trouvait à la *Libre Esthétique*. Quelle note tragique et de douleur profonde ce jeune peintre donne toujours dans les milieux picturaux où il exhibe ses œuvres ! C'est la cuisante tragédie des plèbes contée

frustement en acerbe et vibrante couleur. De M. Madoux, des esquisses algériennes. Des paysages de M. Marcette; deux toiles robustes de ce jeune maître de la pâte : Victor Gilsoul. De M. Auguste Danse, de magistrales eaux-fortes. Enfin, signalons encore, bouquet capiteux de printemps, les fraîches peintures, si douces et si charmantes, de M<sup>lle</sup> Anna Boch.

Ainsi nous avons épuisé la liste des invités belges de valeur. Nous ne parlerons pas des fades enluminures de M. Jan Verhas ni de la chocolaterie de M. Brunin.

Les sculpteurs ? M. Lambeaux est d'un académisme frigidité dans son *Chasseur d'aigles*. Je préfère à son art l'art plus ému, plus personnel, plus jeune et plus ardent d'un Jules Lagae ou d'un Gaspar. M. Lagae devient un sculpteur d'un talent distingué, affiné par certaines attaches florentines.

Parmi les étrangers invités à Ostende, citons M. Charles Storm van 's Gravesande, ce maître du paysage hollandais. M. Jules Chéret a envoyé trois ravissants pastels, pétillants d'une poésie lunaire chantée par pierrots et pierrettes, d'une couleur aussi joyeuse que la bosse de Pulcinella, et ravissants comme des billets d'amour envoyés à la légendaire Colombine. De M. Odilon Redon, deux pastels au mystère nébuleux, disant une *Floraison* de cauchemar et l'angoisse bizarre d'une *Salomé* étrange. De M. Roll une médiocre *Etude*.

Deux Allemands : M. Max Stremel, dont l'*Intérieur* a été admiré à la *Libre Esthétique*. M. Stremel s'avère ici aussi paysagiste. Il met à noter l'âme de l'été, éparsse parmi les meules que dressent de rougeaudes paysannes, le même souci d'art et le même délicat scrupule qu'il apportait à ses recherches de lumière dans les chambres hollandaises. Paysagiste fin et lumineux se montre aussi M. Paul Baum, qui expose pour la première fois en Belgique. C'est un artiste à la fois très robuste et très raffiné. Il recherche les argentines alliances des toitures rouges et des sables des dunes, faisant à ravir sonner les fleurs jaunes de celles-ci. Mais il aime surtout les plaines, dont il rend solidement la carcasse, sous le poudrolement du ciel. Nature de peintre d'élite.

Avant de quitter Ostende, il nous reste à signaler les peintres ostendais qui exposent : M. Emile Spilliaert, un mariniste et l'un des promoteurs de l'exposition, M. Buelens et M. Vlamincq, et leurs natures-mortes, M<sup>me</sup> Marie Lévy, une paysagiste, M. Permeke qui, à ce que dit le catalogue, a été médaillé à Londres en 1878.

M. James Ensor a eu l'idée d'inviter la Société anonyme *L'Art*, de Bruxelles, à installer à l'Exposition d'Ostende un salon de réception. Ce salon est réussi et de bon goût, joliment installé. On y remarque la vasque d'Alexandre Charpentier, vue à la *Libre Esthétique*, de très beaux grès flammés de Lesbros et Dalpayrat, des étains de M<sup>me</sup> Lutens, une broderie et des cuirs, remarquables, d'Omer Coppens, les belles gravures, d'après Rubens, de Lenain, enfin les tapis signés Lemmen et Rodolphe Wytsman, de la manufacture bruxelloise *La Royale*.

### L'Église de Mariakerke.

Il est question, dans le monde des bâtisseurs, de démolir l'église de Mariakerke et de la remplacer par une nouvelle église qui serait élevée à proximité des villas et des hôtels. Tous les artistes connaissent la délicieuse et poétique église de Mariakerke. C'est la vieille amie des dunes, au milieu desquelles elle élève si maternellement sa tour ; c'est bien le temple un peu fruste, à la

fois doux et sauvage, de la madone des gens de mer. Elle a sa couleur, délicate et fine, si bien en harmonie avec le ciel de là-bas. La démolir serait un sacrilège. Il importe d'arrêter la main des barbares spéculateurs qui vont la renverser.

Ne peut-on conserver ce souvenir de nos anciennes côtes, solitaires et vierges des bourgeois qui y pullulent aujourd'hui comme les lapins dans les dunes? Est-il donc permis, sous prétexte d'utilitarisme et d'exploitation, de chasser du monde tout ce qui reste de doux et de sacré? Nous protestons violemment contre la démolition projetée. Deux artistes peintres, MM. James Ensor, à Ostende, et Léon Dardenne, à Tervueren, s'occupent de recueillir les protestations. Voilà la nôtre! Que tous ceux dont la cloche de la vieille église aimée a bercé les rêveries au bord de la mer protestent comme nous!

## NOS BOIS, NOS ARBRES

La très artistique revue *La Libre Critique*, dans son numéro des 5-19 août dernier, publie un article de M. ERNEST CLOSSON, intitulé *Sous les Arbres*, dont nous extrayons ce qui suit :

« En d'autres pays, en France, en Allemagne, on écoute les doléances des artistes et du public intelligent, on prend bonne note de leurs observations. A quelques lieues de Berlin — un centre un peu plus considérable que Bruxelles — s'étendent des forêts immenses et touffues, où l'on se croirait à mille lieues de tout centre habité; on se garde bien d'installer là des scieries. Chez nous, au contraire, on semble s'être donné pour mission de créer autour de la ville une véritable Campine. Nous aurons beau crier, pleurer et gémir, — des navets!

« Que faire, alors? A qui adresser ses protestations? Au Roi? — Et pourquoi pas? Le Roi suit avec attention les tentatives de boisement de certaines dunes du littoral; ne pourrait-on l'intéresser à la conservation de nos arbres à nous?

« Ah! où sont-ils, les beaux étés d'autrefois, lorsque l'on pouvait, des heures durant, s'égarer sous bois, marcher entre ces beaux arbres, aux feuillages touffus et aux troncs énormes, si chers aux rêveurs, aux poètes, à tous ceux que révolte l'atmosphère empuantie de la ville et la monotonie stupide des promenades fashionables? Nous n'avons, nous autres, ni campagnes, ni pares, ni vastes jardins; c'était, la forêt de Soignes, tout cela, pour nous. »

La campagne que nous menons, depuis plusieurs années, pour faire respecter les arbres, prend petit à petit le caractère d'un cri public! Il est donc à espérer qu'elle réussira pleinement. Le ministre de l'agriculture, M. De Bruyn, s'en préoccupe. M. De Burlet devrait enjoindre aux instituteurs d'inculquer quelques idées à ce sujet à leurs élèves rustiques; il pourrait en même temps leur dire d'apprendre aux petits paysans comment, sans augmentation de dépenses, on orne et embellit une maisonnette par la variété des badigeonnages et les plantes grimpanes, à la hollandaise: cela serait plus expédient que de parler à ces malheureux de la gloire de Pepin le Bref ou de M. Charles Rogier.

A Bruxelles, M. Buls a réalisé admirablement ces idées: on lui en devra une grande reconnaissance; nos boulevards ne sont plus stupidement ébranchés par des bûcherons qui jadis traitaient leurs arbres en arbres de rapport, destinés à faire des planches et qu'il fallait faire pousser en hauteur. Nos affreuses places publiques vides sont maintenant partout embellies par la verdure.

Mais nos faubourgs! Est-ce que leurs bourgmestres ne vont pas faire de même? A Saint-Gilles, où on mutilait annuellement l'avenue Brugman, on nous assure que M. Van Meenen va mettre le holà et chercher, lui aussi, tous les coins où l'on peut planter et laisser pousser librement. Bravo! Quand on pense que toutes ces communes suburbaines, aux jolis noms rustiques, où jadis existaient de si charmantes retraites champêtres, sont devenues de lugubres et sales villes de province. O l'affreux Saint-Josse! Oh! le triste et vermineux Molenbeek!

M. Ernest Closson parle du Roi dans son article. Avec raison. Sans le Roi, Bruxelles serait actuellement hideux, au moins dans ses alentours. C'est lui (grâces lui en soient rendues) qui a sauvé quelques beaux points de vue et forcé des édilités idiotes à ne pas mutiler indignement leurs communes, pour en faire « des quartiers ouvriers »! ou pire que cela « des quartiers de petits rentiers »!

## La Littérature de l'Empereur Guillaume.

*La Revue de Paris* du 1<sup>er</sup> août publie un article sur l'empereur Guillaume II. L'auteur est M. Jules Simon, « ce qui n'est pas donné à tout le monde », ajoute cette excellente veuve Prud'homme: *L'Indépendance belge*.

Voici deux extraits de ce factum suggestif en sa niaiserie doctrinaire:

« Je voulais savoir son avis sur nos écrivains en vogue; il ne se fit pas prier; il avait pour le moment une admiration et une antipathie, l'une et l'autre également passionnées. L'admiration était pour M. Ohnet, dont il me fit l'éloge en quelques mots, avec le talent d'un critique de profession. L'antipathie était pour M. Zola; je dois dire qu'elle était violente. »

Oh! les pasteurs de peuple!

Plus loin cette exquise leçon de belles manières risquée par M. Simon:

« — Vous parlez, lui dis-je, comme un Parisien.

— Ce n'est pas étonnant, dit-il, j'ai un ami — il affectionne ce terme en parlant de ses serviteurs — qui a été mon professeur pendant dix ans et qui est resté ici avec moi; c'est un Parisien et un puriste; et m'avez-vous entendu me servir d'une expression peu orthodoxe? (*Je ne suis pas seulement académicien, je suis membre de la Commission du dictionnaire.*)

— Une seule fois, lui dis-je.

Je vis qu'il prenait l'alarme.

— Et quand cela? dit-il.

— Tout à l'heure, quand Votre Majesté a dit: « Nous nous réunissons ici pour godailler. »

— Godailler est français, il est dans le dictionnaire de l'Académie.

— Il est dans le dictionnaire, mais on ne le dit pas à l'Académie, ni dans les salons de l'Académie. »

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Perron républicain. *Ambroise-Joseph Janson*, par S.; extrait du « Bulletin de l'Institut archéologique liégeois », tome XXIV. Liège, imprimerie de « la Meuse ». — *L'Idéal et la Jeunesse*, par ELISÉE RECLUS; édition de la *Société nouvelle*. — *La Baraque Michel et le livre de fer*, par ALBERT BONJEAN; illustrations de Jules Büchel; Verviers, G. Nautet-Hans. — *Anvers et son Exposition*. Quarante pages de texte et dessins et cinq planches hors texte en couleur. Prix: 1 franc. Edition du *Diable au corps*, 12, rue aux Choux, Bruxelles.

## EXTRAIT DE NAISSANCE

## MORGANE

Voici qu'on réédite celles des œuvres de Villiers de l'Isle-Adam qui devenaient introuvables. De ce nombre étaient les *Premières poésies* dont on a fait, l'an passé, un second tirage, et *Morgane*, l'un des deux superbes drames que Villiers publia, dans sa jeunesse, à Saint-Brieuc. L'autre drame est *Ellen*.

Espérons que cette *Ellen* n'attendra pas longtemps les soins pieux et réparateurs grâce auxquels sa sœur *Morgane* peut, aujourd'hui, gagner à l'écrivain que nous pleurons de nouveaux admirateurs et lui attacher plus fortement ceux qu'il a déjà, non seulement en France et en Belgique, mais encore, paraît-il, en Angleterre. On voit bien que M. Stéphane Mallarmé a récemment passé par là.

*Morgane* et *Ellen* auront-elles jamais le sort réservé naguère à *Axël*, dans la louable intention de mieux servir une grande mémoire? Nous donnera-t-on, quelque jour, ces fières orphelines en spectacle? Je ne sais. J'avoue que je ne le souhaite pas. Cette opinion ne se fonde point sur des expériences trop sommaires pour être concluantes. Mon siège était fait avant qu'elles fussent tentées.

La somptuosité des châteaux que, sans relâche, bâtissait Villiers, prodigieux architecte de chimères, l'héroïsme insondable de ses personnages, le style flamboyant de leurs incantations, tout rejette la collaboration dégradante du décorateur, des machinistes et des acteurs habituels.

Tandis qu'une brochure de M. Sardou, par exemple, supporte difficilement, jusqu'au bout, la lecture, c'est, au contraire, le livre sous les yeux, chez soi, à la clarté impartiale de la lampe, que Villiers doit être dégusté, qu'il est possible de saisir sa pensée dans le magnifique déploiement des phrases.

Je me rappelle les rires que plusieurs d'entre celles-ci soulevèrent dans la presse, lorsqu'on joua le *Nouveau Monde*, moins compliqué cependant que *Morgane* ou *Ellen*.

Tenons-nous pour avertis et gardons-nous à l'avenir d'exposer les plantes de serre que sont ces incomparables drames, à la promiscuité des jardins, squares et autres lieux publics.

(*Le Journal*.)

*L'officier de l'état-civil* : L. D.

## PETITE CHRONIQUE

Une nouvelle intéressante pour les musiciens : Un procès qui vient d'être jugé aux Etats-Unis décide que le *Copyright Act* de 1891, qui établit que les auteurs dont les œuvres n'ont pas été imprimées aux Etats-Unis ne pourront en toucher les droits, n'est pas applicable à la musique.

Nouvelles du *Guide musical* :

La saison des concerts du Conservatoire promet d'être fort intéressante l'hiver prochain. M. Gevaert se propose, en effet, d'y faire entendre l'*Alceste* de Gluck, avec M<sup>me</sup> Caron dans le rôle de l'héroïne, et la musique tout entière du *Rheingold*, prologue de l'*Anneau du Niebelung* de Richard Wagner.

— M. Gevaert met, en ce moment, la dernière main à un nouvel et important ouvrage d'histoire musicale, qui sera, en quelque sorte, la continuation et la conclusion de son grand ouvrage sur la musique grecque. Ce travail est particulièrement consacré aux

origines du plain-chant et, en général, à la musique des premiers siècles de notre ère dans ses rapports avec les derniers vestiges de l'art musical des Grecs.

— Paul Gilson vient de terminer une cantate, *Francesca di Rimini*, pour soli, chœurs et orchestre, sur un poème de M. Guillaume, secrétaire du Conservatoire de Bruxelles. Il est probable que cette œuvre sera exécutée aux Concerts populaires, l'hiver prochain.

— M<sup>lle</sup> Simonet, de l'Opéra-Comique, la créatrice du rôle d'Angélique dans *le Rêve*, vient d'être engagée pour la saison prochaine par MM. Stoumon et Calabresi.

— Le *Wagnerverein* de Berlin annonce qu'il donnera, pendant la saison d'hiver, quatre grands concerts sous la direction de M. Charles Klindworth. Le concert du 11 février, date anniversaire de la mort du maître de Bayreuth, sera dirigé par M. Siegfried Wagner.

— L'empereur Guillaume est décidément jaloux des lauriers de Schubert. Il vient de composer un lied, que la maison Bote et Bock a été chargée de publier.

Ce lied est intitulé *Chant à Ægir*.

Le Musée du Luxembourg a reçu en dons une série d'œuvres fort considérables.

On sait que le peintre Caillebotte lui a laissé une collection de tableaux modernes de grande valeur. Les héritiers de cet artiste, qui ont déjà fait donation au Musée du tableau *Les Raboteurs de parquet*, très admiré récemment à l'exposition de l'œuvre de Caillebotte, dans la galerie Durand-Ruel, viennent d'ajouter à ce don un remarquable paysage parisien du même peintre, *Vue de toits, effet de neige*, qui a figuré à la même exposition.

Un don non moins généreux, de M. Hasard, comprend quatre toiles d'Adolphe-Alexis Cals, un peintre parisien longtemps méconnu, que Corot et Diaz tenaient cependant en grande estime, et dont les œuvres sont aujourd'hui très recherchées. Ces tableaux sont : un paysage, *Soleil couchant*; un intérieur, *Femmes filant de l'étope*, la *Femme au coffret*, et une nature morte.

Trois excellentes acquisitions ont été faites encore par le Musée; ce sont : une toile de M<sup>me</sup> Berthe Morizot, *Jeune femme au bal*, provenant de la vente Duret, un charmant dessin à la plume de M. de Bellet, et le fameux plat fondu et ciselé de Jean Garnier, représentant la Francesca du Dante entourée d'un cercle de damnés. C'est une œuvre qui date de 1853 et qui est célèbre dans tous les ateliers.

Tout cela, ainsi que les acquisitions du Salon, parmi lesquelles figure *le Chevalier aux fleurs*, de Rochegrosse, sera mis en place vers le mois de novembre, date ordinaire des remaniements du Musée.

Outre son acquisition de l'*Annonciation* de Fra Angelico, la National Gallery de Londres vient de s'enrichir de trois peintures aussi importantes : *L'Agonie dans le Jardin des Oliviers*, de Mantegna, *Méditation de saint Jérôme*, d'Antonelli de Messine, et la *Légende de saint Gilles et de la Biche*, œuvre d'un artiste inconnu.

On a cruellement détérioré deux tableaux du peintre Lembach qui se trouvent dans la galerie Städel, à Francfort.

Le portrait du maréchal de Moltke a été transpercé en plusieurs endroits, et les yeux du portrait de l'empereur Guillaume ont été outrageusement grattés.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.  
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

**LA REVUE BLANCHE** paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

UNE EXPOSITION ALLEMANDE. — CONFIDENCES D'ARTISTE. *Odilon Redon*. — PALESTRINA. — LA GRAND'PLACE DE BRUXELLES. *Rapport de M. le bourgmestre Buls*. — PETITE CHRONIQUE.

### UNE EXPOSITION ALLEMANDE

Les progrès réalisés depuis quelques années par les jeunes peintres allemands s'affirment à l'Exposition (Sécession) actuellement ouverte à Munich. L'influence des impressionnistes français y est constante et acceptée presque par tous et ce n'est plus que dans une salle que s'alignent les trainards, commandés, eux aussi, par des étrangers : Courtens, de Haas, Israëls. Egalement sollicitent les peintres de Glasgow, qui tous procèdent par taches et par facture violente : les Guthrie, les Lavery, les Morton, les Stephenson, les Paterson et les Hamilton. Comme les finales de leurs noms tous se ressemblent et souvent se répètent. Ils ont étudié les uns Monticelli, les autres Corot. Ce n'est que par un métier plus brutal et plus grossier qu'ils se différencient de leurs maîtres. Guthrie et Lavery ont spécialement subi Wisthler.

Un réel souci d'installation nette et propice distingue cette Exposition munichoise des bazars internationaux où l'on outrage les murs en les surchargeant de toiles

dégradées. Les envois n'y sont point entassés. Il n'y a pas simple et hâtif déballage, mais, certes, authentique exposition. Des salles tendues d'étoffes blanches sont réservées aux aquarelles et aux dessins. La sculpture, on ne l'a point exilée du côté des water-closets : elle est rangée, avec la peinture, au long des murs.

Meunier expose des œuvres connues. Sa maîtrise éclate indiscutable et, vraiment, dans le présent Salon, seules, ses œuvres comptent parmi les bronzes et les plâtres.

Raphaëlli et Sisley. Du premier une grisâtre banlieue et une plage versicolore et papillotante. Du second, un très robuste et lumineux morceau d'église de village : belle page de lumière et de couleur. Aussi les Blanche, les Dinet, les Binet, les Roll, les Janniot, les Lepère. Ce sont ces peintres à mi-côte, ces amalgameurs d'audaces et de timidités, qui accaparent le plus de place dans la section française. Voici dans leur voisinage Aman Jean et Ménard, tous les deux estimables, mais hantés encore par l'art de Puvis de Chavannes.

Les Belges? Claus, Frédéric, Leempoels, Baertsoen. Khnopff expose avec Hellen et Duez et Rivière dans les salles claires. De Rivière deux paysages marins superbes.

Parmi les Allemands, voici Julius Exter (*Création d'Ève, le Paradis*) que Besnard éblouit; voici Richard Berg, Valburg et Müller que Monet doit empêcher de

dormir; voici Winternitz dont l'art grisâtre et vague se tourne vers Puvis; voici Stremel dont l'*Intérieur* est original de couleur mais traité petitement; voici Kuel dont une vue panoramique de toits étranges prouve les attaches impressionnistes.

L'intérêt du Salon réside surtout dans les envois de Bœclin. Cet artiste, qui n'est point très peintre, réussit à éveiller des idées, admirablement. Il réalise des sites de solitude poignants, des évocations de paradis merveilleuses, des visions de falaises et d'îles coruscantes et légendaires. Il angoisse et attriste et ses rêves sont dominateurs. Ce qui le particularise c'est le réalisme profond qu'il mêle à ses imaginations. Il procède des vieux peintres d'Allemagne, dont l'art était, certes, à côté de la peinture proprement dite, mais dont le cerveau pensait et traduisait ses pensées en des plastiques hautement sentimentales. Sa *Crucifixion*, qui est une triste et pénétrante image, fait songer à ces écoles de Souabe et de Franconie dont tant d'œuvres anonymes survivent dans les musées et les églises. La scène biblique est entendue de manière neuve et comme renouvelée. Elle impressionne à cru. Seule l'allure de la Madeleine tourne un rien vers le mélodrame.

Ceux qui, incontestablement, procèdent de Bœclin, sont Stuck et Hengeler. L'un est déjà connu. Il étale une de ses œuvres à la Nouvelle Pinacothèque. L'an dernier, il envoyait à Berlin une série de panneautins étranges où il semblait se souvenir d'un très surprenant tableau de Boheim, que renferme la galerie Schaeck. Ce tableau représente des satyres armés d'une mâchoire et poursuivant un lièvre en pleine course.

L'autre se laisse séduire par la caricature. Il peint un animal fantastique, tout en tons crus et riches, dont l'allure rappelle celle des rongeurs et qui fume une pipe. Encore, quelque pâle poëtastre, qui, tout en noir, dans un site violemment vert, semble pleurer des stances et ne s'en point consoler. Sous l'influence de Bœclin, ces peintres et leurs amis, les uns allant vers l'allégorie, les autres vers le grotesque, instaurent une peinture noire et éclatante, ardente et nocturne, qui, certes, attire par l'inattendu des œuvres qu'elle suscite.

La « Sécession » en est, croyons-nous, à sa deuxième exposition. Elle indique un effort net vers les buts esthétiques modernes. Jusqu'aujourd'hui, en ce siècle, les écoles allemandes ont été à rebours de l'art; elles n'ont produit que des pédants et des peintres nuls qu'on couronnait à Berlin, à Düsseldorf et à Munich, mais dont on se gaussait ailleurs, partout. Ni Cornelius, ni Kaulbach, ni Steinle, ni Preller ne seront jamais des maîtres que dans les académies et de même qu'il y aura une école bolonaise noircie à jamais de bitume et de dédain, il y aura une école allemande chlorosée de laques pâles et de pitié.

## CONFIDENCES D'ARTISTE

ODILON REDON

Il y a quelques semaines, je fus prié par le HAAGSCHE KUNSTKRING (Cercle des Arts de La Haye) de donner une Conférence sur l'admirable et étonnant artiste dont le crayon a écrit le poème de l'invisible effrayant, de l'épouvante et de l'angoisse. Une exposition de son œuvre presque complète avait été organisée dans la capitale des Pays-Bas. M<sup>me</sup> SARAH DE SWARTE, toujours attentive à l'art neuf, en avait été l'une des principales initiatrices. Notre habituel correspondant M. ZILCKEN, M. LANGE, le peintre distingué dont la compagne, violoniste, brillante élève d'Ysaye, réalise un des types les plus remarquables de la femme-artiste contemporaine, M. A. BONGER, le président du Cercle, l'avaient admirablement secondée. L'exposition était digne de celui à qui on la consacrait, digne aussi de ceux qui se sont donné pour mission de faire triompher en Hollande le jeune et salutaire mouvement qui a eu pour expression, en Belgique, les VINGT et la LIBRE ESTHÉTIQUE.

La conférence fut donnée dans la salle même où les œuvres d'Odilon Redon s'étaient aux murailles, commentaire évocateur de tout ce que j'avais à dire, de tout ce qu'avait exposé JULES DESTREE dans la superbe étude publiée jadis par LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, où ce qu'a fait jusqu'ici l'incomparable maître français a subi une analyse définitive.

L'idée m'était venue de demander à Odilon Redon des notes sur son art, son point de départ, ses projets, ses procédés, ses espérances, son *système*, s'il est permis d'employer ce mot quand il s'agit d'un artiste qui s'abandonne aussi vaillamment aux suggestions de l'instinct et du destin. J'avais employé autrefois cette méthode, quand je fis, sous le titre : TROIS POÈTES D'EXCEPTION, une conférence où j'exaltai VERHAEREN, MAETERLINCK et VAN LERBERGHE, à une époque où ils étaient encore des inconnus ou des méconnus. *L'Art moderne* a publié leurs réponses révélatrices, véritables leçons d'art littéraire compris dans le sens le plus indépendant et le plus élevé.

Odilon Redon m'a fait un exposé qu'on va lire, noblement sincère, exemplaire, d'une simplicité grandiose, d'une naïveté de grand homme. Je le publie comme un document destiné non seulement à satisfaire une curiosité légitime, mais encore à élever l'âme de tous ceux qui se sont engagés dans les difficiles devoirs de l'artiste.

EDM. P.

POUR MON AMI EDMOND PICARD.

Je suis né à Bordeaux, le 20 avril 1840. Mon père était Français. Il voyagea beaucoup pendant vingt-cinq ou trente ans en Amérique, où il fit fortune et finalement se maria avec une Française pour revenir en France. Il se fixa dans le Bordelais, près du lieu où il était né, dans une fraction de terre assez sauvage, non loin d'un grand fleuve et de la mer, sur la lisière du Médoc. C'est là que j'ai eu mon berceau, ma nourrice. J'y ai passé mon enfance entière, fort libre, avec les petits paysans. Je n'ai guère de souvenirs que ceux de notre vieille maison, autrefois château couvert d'ardoises, vieux murs du xv<sup>e</sup> siècle.

La campagne était à cet endroit fort belle : des bois, de beaux arbres séculaires, des landes à perte de vue. Une population laide, triste, comprimée entre le fleuve et la mer, et qui ne se déplaçait

guère. J'y ai vu des regards en détresse, des souffrances réduites. J'ai entendu conter des légendes superstitieuses — il y a encore là des sorciers.

L'automne y est toujours superbe. La mer et des marais y font le ciel et des brouillards féeriques.

Très jeune j'entendis en cette solitude beaucoup de musique. Un frère aîné, né à la Nouvelle-Orléans et qui me précédait de cinq ans, était enfant musicalement prodige. Quand je suis né il jouait déjà ; au berceau j'entendis Beethoven et Bach. Je suis né sur une onde sonore. Pas un souvenir de la première enfance qui ne se mêle à un chant musical, à une musique de qualité.

Plus tard adolescent, j'entendis les œuvres alors peu connues de Berlioz, Schumann, Chopin. La maison de famille en était remplie. Elle imprima assurément à mon âme un pli.

Fort jeune j'ai dessiné ; à onze ans j'obtenais un prix de dessin, alors que je ne savais guère lire. Mon instruction fut irrégulièrement menée à cause d'une enfance très malade. Les médecins recommandaient de ne me point fatiguer à des études. J'ai dû à leurs prescriptions médicales ainsi données le bonheur de goûter beaucoup de loisirs, des saisons entières livrées à moi-même où je ne faisais rien, sinon me promener dans mes chers bois.

On respecta dans ma famille ces instincts de rêverie et de silence. J'ai connu à 10, 12, 15 ou 18 ans beaucoup de liberté et de liberté d'esprit, un champ libre à mes songes, respectés avec sollicitude. Cette façon d'être me semble la meilleure fortune que j'aie reçue.

Comme il fallait pourtant faire quelque chose de sociable, on inclina chez moi pour l'architecture ; mais ayant échoué, en 1861, à l'École des Beaux-Arts, on me laissa à mes goûts. A cette date, ou un peu plus tard, Bredin passa à Bordeaux, il me fit graver. J'ai calqué sur cuivre quelques-uns de ses dessins qu'il retoucha et signa.

Alors commença, entre vingt et un et trente ans, une vie qui alternait entre Paris, Bordeaux et beaucoup de campagne où était mon vieux père. J'ai fait de tout dans cette période de ma vie : peinture, aquarelle, gravure, musique, un peu de sculpture à la terre glaise, à copier l'antique. J'ai aussi beaucoup lu et pris des notes, même tenté d'écrire.

Mon originalité n'était pas encore venue. Elle parut plus tard, après trente ans, c'est-à-dire après la guerre de 1870.

La vie de soldat fut pour moi d'un grand repos ; elle a mis fin à une recherche inquiète. J'ai eu en ce moment conscience de mes dons naturels. Les moindres croquis ou griffonnements que j'avais laissés dans mes cartons prirent un sens à mes yeux.

Et c'est ma date véritable du vouloir.

Je n'étais venu jusque-là à Paris que pendant les hivers et printemps de chaque année ; je pris alors un petit atelier et mon éducation de peintre recommença, toujours seul, ou avec un ou deux amis, épris, comme je l'étais, de Léonard, de Rembrandt. J'ai fait comme les autres des copies au Louvre, des fonds de boîte en Bretagne ou à Barbizon. Aussi des études d'ostéologie, dans les galeries d'histoire naturelle. Un peu de comparaison, au Muséum, me donna l'idée de la contexture relative de tous les êtres. La pensée d'en créer à ma fantaisie vint bientôt. Il ne s'agissait plus que d'atrophier, de réduire ou développer des parts de l'être, à ma guise. Je ne voudrais pas prononcer le mot « monstres » mais ceux de fantaisie humaine sur le clavier de l'ostéologie, avec un sens quasi chrétien pour assise.

Aisément j'en fis alors beaucoup. Vers 1875 tout m'arriva sous

le crayon, sous le fusain, cette poudre volatile, impalpable, fugitive sous la main. Et c'est alors que ce moyen, parce qu'il m'exprimait mieux, me resta. Cette matière quelconque, qui n'a aucune beauté en soi, facilitait bien mes recherches de clair-obscur et de l'invisible. C'est une matière mal vue chez les artistes, et négligée. Que je le dise pourtant, le fusain ne permet pas d'être plaisant ; il est grave. On ne peut tirer bon parti de lui qu'avec le sentiment même. Tout ce qui ne suggère pas à l'esprit quelque chose ne vaut rien qui vaille avec le charbon. Il est sur la lisière de quelque chose de désagréable, de laid. Je vous le dis, c'est la matière qui supporte le moins la négligence du déshabillé, rien n'est à tirer d'elle seule. Il lui faut la tenue, elle a besoin plus que toutes les autres d'être élevée à la dignité d'expression. Elle exige de l'artiste qui l'emploie, à la minute heureuse où l'agent passionnel fournit, une égale dose de clairvoyance et de logique, un tact, un goût minutieux toujours en éveil et présent.

L'idée de la lithographie me fut donnée pour multiplier ces dessins, les répandre. Mais il n'était pas facile de produire cet art là, il y a quinze ans, il y a vingt ans. Tous les jurys le repoussaient ; aucune vitrine ne lui donnait asile. La lithographie m'aida beaucoup. L'album *Dans le Rêve* parut par souscription en 1879, et les intéressés étaient des musiciens, naturellement, des littérateurs, quelques amis surpris et confiants.

Depuis, cet ouvrage a fait son chemin, ainsi que les autres. Ils sont catalogués en partie avec beaucoup de soin par Jules Destrée. Mais je ne crois pas avoir la grande estime des lithographes de profession. Ils ont peut-être raison. Je n'ai jamais le souci de faire donner à la pierre ce qu'elle a en soi, mais de me transmettre moi-même. A part deux ou trois planches, notamment la *Fleur du marécage*, dans laquelle il y a un effort de lithographe et un résultat graphique assez bon, toutes mes planches ne sont guère qu'un dessin transposé et multiplié, avec la pierre pour humble agent de transmission. Et puis on n'est pas seul. Il y a l'imprimeur essayant. Il prépare, il triture la matière grasse, quelquefois il l'abîme, surtout quand il opère, contre ses habitudes, pour un artiste varié dans la recherche ou original.

Je crois donc pouvoir dire que le fusain, aidé du crayon noir, me traduit mieux, surtout dans le clair-obscur et partout où la présence de la nature extérieure m'a été nécessaire.

Remarquez que tous mes dessins-fusains ont été faits à la campagne, là où il n'y a pas d'imprimeries. Et pour tout vous confier, je ne me sens le besoin de produire avec sincérité qu'après ou pendant un séjour aux champs, en pleine nature, avec, pour régime, beaucoup de marches et de loisirs. J'aurais été plus abondant si les circonstances m'avaient aidé à vivre dans le recueillement d'une campagne solitaire, comme au début.

C'est que mes dessins sont vrais, quoi qu'on en dise. Ils ont le paysage humain. Et un élément particulier de ma nature que je vous confie, c'est que j'éprouve et j'ai toujours éprouvé la nécessité de copier la nature en des objets menus, particuliers, fortuits ou accidentels. C'est seulement après un effort de volonté pour représenter minutieusement un brin d'herbe, une pierre, une branche, le pan d'un vieux mur que je suis pris comme d'un tourment de créer de l'imaginaire. La nature extérieure, ainsi reçue et dosée, devient, par transformation, ma source, mon ferment. Je dois aux instants qui ont suivi de tels exercices, mes meilleurs ouvrages.

Notons aussi le régime physique et moral : une nourriture reconstituante et autant que possible — pour cet art suggestif qui est un rayonnement sensitif imprimé par l'esprit à des subs-

tances, et qui en participe, puisqu'il émane aussi des incitations de ces substances — un peu de vertu. Je veux dire une âme forte et pleine. Toute son ampleur vient de là, et sa vie, et sa qualité.

C'est que deux choses sont consubstantielles chez l'artiste : sa moralité et l'instinct; elles sont la source, hélas! énigmatique et douloureuse, de l'originalité, c'est-à-dire de la *vérité* personnelle.

Ah! dans l'équilibre de ces diverses forces, que d'heures douces de récompenses! Un chevalet près d'une fenêtre ouverte sur la campagne, un beau livre à côté, pour à certaines minutes n'être pas seul, c'est l'unique condition du bonheur que je désire! outre les joies du foyer.

Je me suis marié à quarante ans. Le calme et les liens positifs du conjugal ont aidé la publication de mes estampes, toute une vie d'affaires au dehors que j'ai commencée, avec plus d'assiduité et de confiance, à ce moment-là.

Ai-je été riche ou pauvre? Un mot de ceci : Dans mon enfance et ma jeunesse, mon père, quoique fortuné, et pour des raisons que je respecte beaucoup, exigeait de l'économie. Il ne comprenait pas ce que j'avais à faire loin de la solitude où il était. Le séjour à Paris et les dépenses qu'il nécessitait l'inquiétaient; mais il cédait douloureusement, et au retour, j'avais à sa table et dans sa maison, même à un âge avancé d'homme, la plus entière, la plus pure des hospitalités. Et pour mes travaux une liberté qui était, à ses yeux, comme sacrée.

Il me recommanda quand il mourut, en 1874, de revenir souvent sur cette terre même qu'il nous laissait. Oh! le vœu m'était doux à subir, car je l'ai toujours aimée cette terre, malgré les déboires, aimée jusqu'au rajeunissement : la vue du moindre buisson m'y refait une âme fraîche d'enfant. Mais le patrimoine fut laissé dans l'indivis. Or, vous le savez, vous avocat, l'indivis suppose l'entente. Elle ne fut pas longtemps. Tout tourna mal dans la communauté. Si tant que bientôt tout fut absorbé. J'ai donc connu à ce moment-là des affres horribles. Entre 1886 et 1889 ce fut fort triste, et d'autant plus que les amis les plus intimes n'y comprenaient rien : la terre étant apparemment toujours au soleil.

Mais une bonne étoile brillait, il m'arriva des choses bénies, la commande des illustrations pour *le Juré* et, depuis votre attention, beaucoup de collectionneurs ont adouci les amertumes.

J'écris donc tout ceci pour vous, avec un sentiment d'amitié double et particulière, mon cher Picard. Vous avez eu la main heureuse, le nombre des amateurs de mes « Noirs » grandit sans cesse. On en demande maintenant à Londres, où je serai bientôt appelé.

J'ai peu voyagé. Cependant, à l'âge de vingt ans j'ai vu les Pyrénées. J'ai traversé la frontière et vu le nord de l'Espagne. Il y a là des rocs brûlés par le soleil, des sables tristes, des solitudes désolées. L'impression a été durable et profonde. Aussi celle que me fit la Biscaye, peu connue et fort belle, où les femmes ont un grand éclat.

Plus tard j'y suis retourné bien des fois. J'ai aussi vu la douce et mélancolique Bretagne, que j'aime beaucoup. J'ai parcouru la Hollande, où je suis allé par vénération, comme en pèlerinage, aux lieux saints où vécut Rembrandt.

Mais je suis d'humeur casanière. Je sens venir cette heure où le temps double son prix, l'instant où l'artiste se connaît et ne s'égare plus. Maître de mes moyens, dans un petit domaine, je sens plus que jamais la joie que donne le travail. J'ai repris, avec le pastel, l'espoir de donner à mes songes plus d'extériorité,

si possible. Les tons ont une joie qui me repose; ils m'inclinent à autre chose et à du neuf, d'ailleurs. Mais je ne saurais vous dire mes projets; on ne sait pas l'art de demain. Je regarde avec une attention curieuse la production des jeunes gens qui viennent d'éclorre.

Depuis que des expositions constituées librement donnent asile à toutes les manifestations, il est visible qu'un art varié se dégage. Je vois, en cet instant, une préoccupation d'arabesques. La ligne reprend son rang, sa nécessité, sa portée. Et j'attends la venue d'un artiste riche d'une âme et d'émotions.

Maurice Denis doit à sa nature de Normand, quasi anglaise, le charme précoce qui le distingue. Gauguin, dans le méandre de ses bois et dans la céramique, est un maître. Et ce pauvre Van Gogh, quelle exaltation, quelle fièvre en ses soleils! Il a pu, grâce au sang hollandais de ses veines, mêler l'esprit du Nord à la lumière des zones méridionales, un peu comme le fit Delacroix, en ses paysages; il tient de lui.

Des publicistes qui les premiers signalèrent mon art, tout d'abord fut Emile Hennequin, lors de l'exposition du *Gaulois*, en 1882. Il le fit avec une merveilleuse clairvoyance, dans un article paru à la *Revue artistique et littéraire* (4 mars 1882). Beaucoup des écrivains qui le suivirent n'ont fait, à mon égard, que développer ce qu'il avait sommairement indiqué. Puis Huysmans qui fit un fort beau poème en prose à l'occasion de l'*Hommage à Goya*.

Puis encore, une nouvelle littérature naissant, lorsque parut *A rebours*, des jeunes écrivains vinrent à moi; Charles Morice, Gustave Geffroy, beaucoup d'autres. Dernièrement, à l'occasion de mon exposition chez Durand-Ruel, j'ai eu des articles divers, les uns teintés, à mon regret, de magie. Oh! sachez que je ne suis nullement spirite. D'autres écrits fort bien, notamment de Camille Mauclair dont aussi les ouvrages littéraires m'intéressent beaucoup. La presse fut à cette heure-là assez bonne. Mais chaque plume veut m'attirer à sa foi. On a tort de me supposer des visées. Je ne fais que de l'art. Il est tout d'expansion. Il est de mise ici de dénigrer la science en faveur d'un idéalisme pur, là de l'exalter. Que vient-elle faire à mon propos? Rien. Elle est à côté. Mais cependant la science fait penser; l'art n'a rien à perdre de ce service. Après tout, elle ira bien à la connaissance de l'homme. Est-il un but meilleur pour la conscience et le développement personnels.

L'artiste, quoi qu'il sache, sera toujours un agent spécial, isolé, seul, avec un sens inné pour organiser la matière.

Voici, mon cher ami, et avec grand plaisir, ce que j'avais à répondre aux questions que vous m'avez posées. Que ne puis-je vous entendre. Avec si peu d'événements là contés, il faudra toute votre éloquence si lucide, lumineuse, incisive, toute en jets répétés de clarté, comme des facettes de lumière, et votre cœur aussi, pour faire de ce récit, sans aventures, quelque chose.

Mille et mille cordialités.

ODILON REDON

15 juin 1894.

Cette admirable lettre a été traduite en hollandais et publiée par le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*.

## PALESTRINA

1524 — 1594

Au milieu de l'immense nef de Saint-Pierre de Rome, sous la gigantesque coupole, les deux bras de la croix que figure le transept apparaissent à droite et à gauche du visiteur et leurs perspectives allongées s'éteignent momentanément aux yeux éblouis.

Mais il n'y a pas de pénombre dans l'étincelante basilique.

Bramante et Michel-Ange ont conçu à nouveau une maison de Dieu où la lumière entre sans obstacles et sans arrêts, symbole de ce qu'était alors la lumière de leur Eglise.

Au bas du transept de gauche, sous un autel où rien n'attire les yeux, a été déposé le 10 février 1594 (1) la dépouille de celui qui fit pour la musique sacrée ce que Michel-Ange et Bramante firent pour l'architecture des temples chrétiens. Palestrina, en effet, lança lui aussi dans l'Eglise, des flots de lumière, en créant la véritable musique religieuse, qui, jusqu'à lui, n'avait été — en dépit des plus grands musiciens du moyen-âge — qu'une science aride et non un art vivant.

L'Italie contemporaine, bien qu'entraînée dans un courant matérialiste et opprimée sous des menaces qui, aujourd'hui, deviennent des réalités, formait il y a un an à peine, le juste projet de célébrer pompeusement le troisième anniversaire de la mort de Palestrina : A Rome, au Vatican, comme à la cathédrale de la vieille *Preneste* (2), où le plus grand des musiciens du passé est né obscurément, et pauvre, en l'année 1524.

Les troubles et les fautes, les vicissitudes et les ruines, empêchèrent l'exécution de ce plan et la célébration de ces fêtes. La politique et les finances ne peuvent se mêler aux choses de l'art et de la pensée, sans les souiller ou sans y mettre obstacle. Seulement, quelques exécutions partielles, sous la direction des fidèles et des initiés, remplacèrent les vastes projets et les imaginatifs desirs.

J' imagine pourtant, de quelle leçon bienfaisante et de quel exemple fortifiant, eussent été pour nos voisins et pour le monde, l'exaltation d'un homme de génie, dont l'évidente révolution musicale fut de mettre la musique sacrée à son rang d'art expressif, le premier entre tous, puisqu'il doit résumer et pour ainsi dire porter directement à la divinité, l'âme humaine et ses intimités profondes.

— Qu'était donc, avant Palestrina, l'état de la musique sacrée, et qu'en a-t-il fait ?

On ignore généralement, sauf en les studieuses retraites où des érudits passionnés vivent en tête-à-tête avec la muse historique, on ignore quelle part extraordinaire le moyen-âge tout entier donna à la musique d'église, et quel besoin de la rénover se faisait déjà sentir dans tous les centres religieux. Mais avant toute rénovation, il faut passer par la période de caducité et de décadence.

Ce n'est point ici le lieu ni le temps de faire un cours de l'histoire musicale, mais il faut généraliser et dire, que dès que les purs chants ambrosiens et grégoriens (IV<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles) commencèrent à dégénérer, c'en fut fait de la musique sacrée proprement dite.

Une énorme quantité de producteurs et de productions musi-

(1) La date reste incertaine chez les biographes de Palestrina.

(2) Palestrina.

cales s'entasse cependant, à partir du X<sup>e</sup> siècle, autant que de livres et de traités théoriques, et ce n'est peu dire.

De tous les monastères, de tous les évêchés, de toutes les universités, de toutes les maîtrises, sortent les systèmes différents et compliqués depuis le « Canon » et le simple « Faux-Bourdon », jusqu'aux casse-têtes des « Déchants » à plusieurs voix et des « Neumes », jusqu'aux jeux ardues du contrepoint fugué le plus algébrique. Les XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles sont des routes d'ascension pour la science : l'harmonie, la polyphonie, l'écriture musicale naissent et grandissent. Mais la dialectique et la scholastique, qui florissaient dans les écoles de philosophie, s'emparaient de l'art. Excepté deux ou trois hommes de génie venus des Flandres, dont Roland de Lassus et Josquin des Prés sont les immortels, la musique même étouffait sous ce fatras, comme un lys que courbe et dessèche la trombe d'une poussière inféconde.

La gloire musicale de l'Italie n'était donc pas née ? Là comme ailleurs, la renaissance de la peinture précédait celle de la musique.

Au moyen-âge la foi était la seule occupation et la seule préoccupation : la peinture religieuse, surtout au pays d'où la religion même rayonnait sur le monde, fut la manifestation première émanée du génie des artistes.

Léonard de Vinci, Bernardino Luini, Boticeili et Filippo Lippi, Bellini et Carpaccio, et tant d'autres, éclairèrent les dômes et les chapelles, les couvents et les oratoires de leurs madones nimbées et de leurs anges extasiés. Mais au lutrin les chantres, grands personnages pourtant, alignaient irrévérencieusement le contrepoint à la fugue, et mêlaient aux *kyries* les paroles profanes, voire même licencieuses des madrigaux et des jeux-parties. Le joli trouvère avait fait depuis longtemps son apparition.

L'on composait des messes sur des thèmes de chansons, et ces messes avaient pour titres : *Las ! mon bel ami !* ou la fameuse complainte de *l'Homme armé*.

Cependant, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, quelque chose tressaille au loin : un Français, un musicien sans génie personnel, mais d'admirable esprit assimilateur, un ami du protestant poète Clément Marot, dont il met en musique la traduction des psaumes, est compromis par sympathie pour les réformés ! Il fuit la Saint-Barthélemy, et arrive à Rome. Il s'appelle Goudimel ; il fonde une école de chant dans la ville où la musique sacrée est le plus en honneur, et où pourtant les bulles papales ne parviennent pas à la purifier, et il a pour élève dans le même temps, Giovanni Animuccia, le Florentin, Pierluigi da Palestrina (1), le Romain.

L'obscurité de tous les documents relatifs à la vie privée de Palestrina, permet à peine de supposer que ce fut vers 1540, à peu près, qu'il vint à Rome se perfectionner dans les études musicales qu'il avait commencées simplement comme enfant de chœur de sa cathédrale.

Il entra dans l'école de Goudimel, inconscient de son génie et de sa mission supérieure. N'ayant que sa place de maître des enfants de chœur de la chapelle Giulia (pontificat de Jules III), il ne songeait qu'à gagner sa vie et celle des siens, car il s'était marié jeune, avec « une donzella Lucrezia » aussi pauvre que lui, et qui lui donna quatre fils. Il commença alors d'écrire « à la seule louange du Seigneur », un recueil de messes à quatre et cinq voix, où, avec le style alambiqué en honneur, il apportait pourtant une rare habileté de facture. Elle fut remarquée du pape qui l'éleva au rang de chantre de la chapelle pontificale, bien que sa voix ne

(1) Palestrina est une petite ville de la campagne romaine.

fût point belle, comme si, une fois de plus, la nature ne voulait accorder au génie que son génie même.

Ce n'était pas d'une belle voix de plus dont l'art sacré avait besoin, mais d'une vie nouvelle, et Giovanni Pierluigi allait la lui donner. Après les morts de Jules III et de Marcel II, qui ne régna que cinq semaines, Paul IV rendit un inhumain décret qui frappait d'expulsion de la chapelle Sixtine les chantres mariés. Le pouvoir insensé lui donnait le droit d'écrire en ces termes humiliants : « La présence de trois chantres mariés dans le Collège est un grand sujet de blâme et de scandale ; ils ne sont point propres à chanter l'office à cause de la faiblesse de leurs voix ; nous les cassons, chassons et éliminons du nombre de nos chapelains-chantres. »

Et on leur jetait en adoucissement une pension de six écus par mois !

Pierluigi était pauvre, il avait quatre enfants. La surprise, la douleur et la misère le firent tomber malade, et sa résignation attira sur lui la sympathie de tous. On lui offrit, afin de le faire vivre, la place de maître de chapelle à Saint-Jean de Latran, puis celle de Sainte-Marie Majeure, les deux plus vieilles basiliques de Rome, et dans sa lutte pour l'existence, comme l'on dit aujourd'hui, son génie s'alluma. Il souffre, il grandit, et c'est à la source des larmes, que se vivifia la sublime inspiration des *Improperii*, qui furent chantées la semaine sainte à Rome, pendant presque trois siècles.

C'est alors que la cour de Rome se décida à réformer énergiquement les abus qui faisaient du chant à l'église une sorte de parodie perpétuelle. Palestrina était désigné. Le pauvre maître de chapelle ne s'effraya pas de la rude tâche. Deux protecteurs, les cardinaux Vitellozzi et Borromée (le saint), aimant la musique, convièrent Palestrina à composer trois messes où la majesté de l'office divin et les exigences de la technique musicale fussent également respectées.

Un saint enthousiasme et comme une révélation divine illuminèrent le musicien. Le 18 avril 1565, devant une assemblée du Pape, des cardinaux, des princes et des ambassadeurs, le cardinal Borromée officiant solennellement dans la chapelle papale, Palestrina, vêtu du surplis blanc et de la pèlerine violette, monta dans la tribune entourée de ses chantres, et fit exécuter les trois messes qu'il avait composées.

La surprise et l'admiration furent telles que le pape, après les avoir entendues, s'écria : « Il semble que ce soient les harmonies du cantique nouveau que l'apôtre Jean entendit chanter dans la Jérusalem céleste, dont un autre Jean nous donne un avant-goût dans la Jérusalem voyageuse. »

La plus belle de ces messes est la troisième, qui fut baptisée par l'auteur lui-même *Messe du Pape Marcel*, en souvenir du pontife qui le premier s'était montré paternel pour lui.

Palestrina, d'un seul coup, avait créé un chef-d'œuvre et un genre nouveau : Bien plutôt il avait créé la *Musique religieuse*.

(A finir.)

JACQUES HERMANN

## La Grand'Place de Bruxelles.

RAPPORT DE M. LE BOURGEMESTRE BULS

L'Administration communale poursuit depuis de longues années la restauration des maisons de corporations de la Grand'Place.

Il n'y a eu qu'une voix, tant parmi la population qui contribue de ses deniers à cette restauration que parmi les nombreux étrangers qui visitent notre ville, pour féliciter le Conseil communal d'avoir cherché à rendre à notre Grand'Place son éclat primitif.

Nous eussions voulu achever cette restauration en 1895, afin que le 200<sup>e</sup> anniversaire du bombardement du maréchal de Ville-roi vit son œuvre de destruction complètement réparée.

Malheureusement, malgré des démarches fréquemment répétées, il nous a été tout à fait impossible de vaincre les résistances irréductibles de certains propriétaires, car le Conseil sait que la Ville ne possède aucun droit sur les immeubles historiques de la Grand'Place.

Tous les traités passés jusqu'à présent avec un certain nombre des possesseurs des immeubles restaurés, en vue de leur conserver leur caractère décoratif, l'ont été à l'amiable.

Il importe cependant de ne pas suspendre le rétablissement complet de la décoration architecturale de la Grand'Place, qui forme un cadre unique à l'Hôtel de Ville et à la Maison du Roi, et de ne pas exposer certaines maisons, que nous n'avons encore pu grever d'une servitude de conservation, à être démolies ou modifiées. Une ville qui possède un joyau unique comme l'est la Grand'Place serait impardonnable si elle hésitait à faire un sacrifice pour le préserver de la destruction.

Nous sommes persuadés que pas un de nos administrés n'oserait élever la voix pour blâmer le Conseil d'avoir fait les dépenses nécessaires pour terminer la restauration des maisons de la Grand'Place ; bien au contraire, l'Administration communale se verrait adresser des reproches si elle n'employait pas tous les moyens qu'elle peut avoir à sa disposition pour assurer la restauration et la conservation des maisons de la Grand'Place.

Parmi celles-ci, l'une des plus importantes et qui a subi des détériorations regrettables est l'ancienne *Maison des Boulangers*, n<sup>os</sup> 1 et 2, formant l'angle de la Grand'Place et de la rue au Beurre.

Cette maison appartient à deux propriétaires, l'un d'eux est mineur et l'autre ne consent à la restauration que moyennant indemnité.

Dans ces conditions, il a été impossible au Collège d'aboutir à une entente.

La ville n'est pas parvenue davantage à s'entendre avec le propriétaire actuel de l'ancienne *Maison des Bateliers*, située Grand'Place, n<sup>o</sup> 6.

Il ne nous reste donc plus qu'à recourir à l'expropriation. C'est ce que le Collège propose au Conseil.

Il y a, en effet, une utilité publique incontestable, dans un pays fier de ses richesses artistiques, à assurer la conservation de notre inimitable Grand'Place.

Tout récemment encore le Gouvernement a agi de même pour les ruines de l'abbaye de Villers.

Nous vous proposons de demander en même temps un arrêté d'expropriation de la *Maison du Cygne*. Celle-ci réclame aussi d'importantes restaurations pour reprendre son aspect primitif, et

toutes nos démarches auprès du propriétaire sont restées sans suite.

De plus, il entre dans les vues de l'Administration de rétablir la *Maison de l'Etoile*, à l'angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville; la disparition de cette petite maison a, en effet, produit une brèche d'un effet déplorable dans la rangée de maisons qui s'étend entre la rue des Chapeliers et la rue de l'Hôtel-de-Ville.

Quand on observe l'admirable gradation que présentent les pignons de ces maisons, on constate que la *Maison du Cygne* réclame une voisine pour que la transition entre son toit élevé et la rue joignante ne soit pas trop brusque.

Pour ne pas nuire à la circulation de la rue de l'Hôtel-de-Ville notre intention est de faire de la partie inférieure de cette maison un passage couvrant le trottoir. Cette disposition nécessite l'annexion des étages de la *Maison de l'Etoile* à la *Maison du Cygne*.

Il nous est impossible d'exiger du propriétaire du *Cygne* d'acquiescer cette annexe et le seul moyen de réaliser cet embellissement est d'exproprier sa maison.

Quand ces trois maisons auront été restaurées, conformément aux dessins anciens, l'Administration communale pourra, suivant qu'elle le juge plus avantageux pour les intérêts de la Ville, soit conserver ces immeubles dans son domaine et les louer, soit les revendre, mais en les grevant cette fois d'une servitude qui les préserve d'une altération ultérieure ou d'une destruction totale.

Dans ces conditions, la dépense ne paraît pas devoir être fort élevée.

## PETITE CHRONIQUE

MONUMENT D'ÉMILE AUGIER. — Le monument d'Émile Augier que le sculpteur E. Barrias est chargé d'exécuter pour la place de l'Odéon, à Paris, se composera du buste de l'écrivain placé sur une stèle.

Le buste regardera la rue de l'Odéon. Sur les marches du monument, trois figures allégoriques : la première, une muse écrivant le nom du poète sur la stèle; la deuxième, dona Clorinde, l'héroïne de *l'Aventurière*, et la troisième, un enfant tenant des masques, représentant le génie de la comédie. Il est probable qu'un des masques rappellera les traits de Got dans *Giboyer*.

Toutes les figures seront en bronze et la stèle en marbre. Des trois personnages allégoriques, la muse seule sera debout et fera face à la rue de l'Odéon. Dona Clorinde, assise, fera face à la rue Racine, et le génie de la Comédie, assis également, à la rue de Condé.

Sait-on qu'outre la loge de Talma, conservée intacte à la Comédie-Française, il existe encore à Paris un très curieux souvenir de l'ami de Napoléon ?

C'est rue Thérèse, tout près de l'avenue de l'Opéra. Talma habitait là, dans un fort bel appartement, au troisième étage. Il avait fait établir dans son salon une sorte d'alcove encadrée, avec portes latérales, qui lui constituait une petite scène où il travaillait et même jouait devant ses amis et ses camarades. Cette scène n'a pas été touchée, de par la volonté du propriétaire de l'immeuble, et l'on montre dans la pièce la place où s'asseyait l'empereur pour écouter et voir son comédien favori.

*La sculpture d'ivoire au temps préhistorique.* — Dans la dernière

séance de l'Académie des sciences, M. Milne-Edwards a présenté à l'examen de l'Académie une série de figurines en ivoire sculpté, provenant de la « Grotte du Pape », station quaternaire de Brassempouy (Landes).

Ces objets, qui ont été découverts par MM. Ed. Piette et J. de Laporterie, gisaient, à côté de vestiges de foyers, au milieu d'ossements de rhinocéros, de mammouth, d'auroch, de cheval et d'hyène. Les uns et les autres sont merveilleusement conservés. L'un d'eux, ayant servi, à ne pas en douter, de manche de poignard, figure le tronc d'une femme « stéatopigique » sans bras, rappelant quelque peu la « Vénus hottentote ». Un autre représente une tête de femme au type mongolique et aux cheveux longs; ceux du haut de la tête sont ramenés sur le front, etc.

Une toile de Joshua Reynolds, représentant lady Betty Delme et ses enfants, a atteint à Londres 11,000 livres, soit plus de 273,000 francs.

Jusqu'ici, aucune peinture vendue aux enchères publiques, dans le Royaume-Uni, n'avait été payée aussi cher. Le prix le plus élevé, 10,600 guinées, avait été atteint, il y a dix ans, par *la Crucifixion*, de Raphaël. Le tableau de sir Joshua est parmi les cinq ou six plus beaux du maître anglais. A la même vente, un autre Reynolds, le *Portrait de miss Monckton*, était adjugé pour 7,500 guinées.

Un groupe d'artistes et d'écrivains vient de fonder en Allemagne une Société qui a quelque analogie avec la *Libre Esthétique*.

Cette Société a pris le nom de *Pan*. Elle organisera des expositions et des représentations théâtrales. Mais son but consiste surtout en la publication d'une grande revue mensuelle illustrée, qui prendra également le titre de *Pan*. La revue ne s'adressera qu'à un public restreint d'artistes et d'amateurs.

Le comité de la Société se compose de MM. R. Begas, F. Bode, directeur des musées de Berlin; A. Bœcklin, Richard Dehmel, Holger Drachmann, Arne Garborg, R. Gaul, conservateur de la Galerie nationale de Berlin; Max Halbe, O.-E. Hartleben, L. de Hofmann, comte de Kalkreuth, Albert Keller, Max Klinger, Gotthardt Kuehl, Max Liebermann, Detlev von Lilieneron, R. Maison, Gabriel Max, St. Przybyszewski, von Seidlitz, conseiller au ministère des cultes, F. Skarbina, Franz Stuck, F. von Uhde, W. Unger, W. Weigand, W. Woerman, directeur de la Galerie royale de Dresde.

MM. O.-J. Bierbaum et Meier-Graefe ont été nommés présidents de la Société et directeurs de la Revue.

*Les compositeurs les plus féconds.* — Nicolo Piccini, né à Bari (Naples) en 1728, écrivit 134 opéras et un grand nombre de messes, cantates et pièces détachées.

Alexandre Scarlatti, né à Trapani (Sicile) en 1659 et qui mourut à Rome le 24 octobre 1723, composa 117 opéras, plus de 200 messes et 3,000 cantates, en dehors d'une assez grande quantité de musique de chambre.

Fondateur de l'École nationale de musique, où furent instruits les plus grands musiciens du siècle dernier, Scarlatti a marqué son influence même sur nos compositeurs modernes.

Keyser, fondateur de l'École allemande de musique à Hambourg, écrivit plus de 100 opéras durant les quarante années de son existence.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique, . . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

J.-H. ROSNY. *L'Impérieuse bonté*. — MORT DE GUSTAVE FRÉDÉRIX. — ILSE, par Ossit. — PALESTRINA (suite et fin). — PETITE CHRONIQUE.

### J.-H. ROSNY

*L'Impérieuse Bonté*, roman contemporain.

Paris, Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>. In-8°, xi-371 pages.

Excusons-nous de parler tard de ce livre où les joyaux littéraires abondent, et qui pour nous, comme pour les amis à qui nous le passâmes, eut des charmes infinis. Cette circulation, avec le lent retour de l'œuvre en nos mains, fut cause de cette tardivité, le succès même nuisant ainsi au compte rendu.

J.-H. Rosny (c'est une firme comme celle des Goncourt, deux frères, sans qu'on sache au juste la part de chacun au commun labeur, si ce n'est par d'aventureuses suppositions) est un de nos auteurs de prédilection. Non pas que la trop grande visibilité de la thèse dans ses romans ne nuise parfois à leur beauté artistique et n'agace en passant le lecteur. Car nous distinguons entre l'œuvre qui a une portée sociale sans le dire et celle qui le dit, l'annonce et le rappelle incessamment en son discours. La première a la valeur

mystérieuse du symbole; la seconde c'est le symbole expliqué, et par conséquent fêlé ou évanoui. Mais où, parmi les écrivains contemporains, trouver d'une part une analyse plus subtile des multiples et nuancés facteurs des actions humaines, d'autre part une plus abondante richesse d'images imprévues et saisissantes?

Ces deux dominantes se sont manifestées avec opulence dans les œuvres antérieures de J.-H. Rosny, dont plusieurs furent ici jugées avec enthousiasme. Donnons-en l'énumération, elle est suggestive et constitue une sorte de signalement de ce talent viril, fort discuté à cette époque d'art élégant, flairant le dandysme, aimant le détachement spirituel des durs phénomènes qui nous enveloppent : NELL HORN, roman de mœurs anglaises, — LE BILATÉRAL, roman de mœurs anarchistes et collectivistes, — MARC FANE, roman social, — L'IMMOLATION, nouvelle, — LES XIPÉHUZ, merveilleux préhistorique, — LE TERMITE, roman de mœurs littéraires, — LES CORNELLES, roman contemporain, — DANIEL VALGRAIVE, roman contemporain, — VAMIREH, roman préhistorique (c'est lui qui débute par l'incomparable chassé, à poursuites successives, au temps de l'homme des cavernes), — L'INDOMPTÉE, roman contemporain. — Et cet inépuisable (est-ce une qualité, est-ce un défaut? ne vaudrait-il pas mieux se concentrer davantage et ne point fatiguer l'attention?) annonce, à paraître, LE RENOUVEAU, et fait paraître,

dans le *Gil Blas*, *L'AUTRE FEMME*, encore deux romans contemporains.

L'IMPÉRIEUSE BONTÉ! superbe et mystérieux titre! « Voici, dit la préface, un livre tout entier consacré à dire l'effort de l'homme pour aimer son semblable dans la grande souffrance et la grande misère. » Et tout de suite, en excuse préventive du reproche que nous esquissons plus haut : « Il n'y faut point chercher de thèse philosophique, mais le choix d'un *élément de beauté*. » Et tout de suite encore une oscillation du balancier intellectuel en retour vers le premier pôle au instant déserté : « Cependant le sujet n'est point de ceux qui laissent l'âme emprisonnée dans un rêve de beauté glaciale, dans l'étroite tour d'ivoire des rhétoriciens de l'Art pour l'Art. » Il en donne la raison vraie, celle qui tient toute plume quand on ne s'arrache pas à la réalité qui nous colle à la peau, pour s'isoler dans les paradis du rêve : « Il est pour cela trop trempé dans la pauvre humanité, trop palpitant du sanglot des êtres. »

Doutant alors de lui-même, ou plutôt comprenant combien toujours hélas! nos espoirs d'effort et d'influence sur nos semblables sont trahis par nos ressources, malgré tant de bonne volonté, malgré tant d'enthousiasme artistique, il ajoute : « Eclairé d'un rayon de génie, il aurait pu troubler profondément des milliers d'âmes, agiter une élite et collaborer à la formation d'un état moral. » Rassure-toi, cœur tremblant, ton livre ne sera pas un vain coup de glaive, si nous en jugeons par les quelques-uns qui le lurent à notre intervention, hommes et femmes, et en furent profondément ébranlés : il n'y a pas, en la vie du monde, d'actes inutiles et celui-ci peut compter parmi les plus vibrants.

Il revient encore à la grande et jamais finie controverse : « N'est-ce point d'ailleurs la forte aventure qui arriva dans tous les siècles à l'Art littéraire, d'agir puissamment et sûrement, plus proche la vie que des doctrines, sur la destinée humaine? *Si du milieu naît le livre, quelle puérité de nier que le livre, expression plus tangible des tendances, réagisse sur le milieu.* » Admirable formule, scientifique autant qu'artistique, résumant lapidièrement le problème et sa solution. Mais alors que tu dis vrai si bien, ô écrivain! cache, cache ton dessein, garde-lui la séduction du secret; ne proclame pas trop ouvertement ce que tu projettes, ce que tu veux; laisse l'œuvre faire son métier d'elle-même; vois la Nature, dont elle sort comme tu le rappelles : n'est-elle pas muette en la suggestion de ses beautés et de ses puissants conseils?

« L'IMPÉRIEUSE BONTÉ, écrit-il encore, n'est que le roman dédié à la *Bonne Humanité*. » Et, en effet, c'est une œuvre fraternelle et triste, décrivant la contemporaine injustice mais avec elle l'effort de secours et de charité qu'elle fait surgir en contrepoids. C'est une continuelle mélodie de douleur apitoyante qu'accom-

plissent les vibrants accords des fanfares sonnantes la vaillance et le dévouement.

Il y a vingt chapitres, en décousu, se reliant par intermittences, quelques-uns formant des entités complètes : le soir de l'incendie, qui ouvre le livre, cet incendie d'une fabrique, « un beau brasier de Sardanapale sur la misère de ces régions »; aussi l'amour humilié et mortel de M<sup>me</sup> Dargelle pour Jacques Fougeraye; (ne sentez-vous pas qu'il y a quelque amoindrissement à voir apparaître ces noms de banalité quand il s'agit de grandes choses douées d'universalité?). C'est à la lecture successive de ces chapitres qu'il vient à l'esprit de penser : Celui-ci est de l'ainé, celui-là est du cadet. Il y a, en effet, des dominantes de style qui semblent révéler la différence de main. Mais la prudence, en ces jugements, s'impose : nous sommes comme l'escrimeur aux yeux bandés qui cherche à connaître l'adversaire rien qu'à la touche du fer.

Venons plutôt aux charmes artistiques du style. Comment mieux l'exprimer que par une citation? Ecoutez cette analytique description du quotidien phénomène des cloches sonnantes aux clochers du voisinage dans un quartier de ville, cette chose si peu savourée dans la complexité des sensations qu'elle suscite pour l'âme d'un artiste, d'apparence insignifiante ou importune, passant sur nos esprits distraits et inécoutés comme mille autres sensations qui feraient le monde si beau, si spectaculaire, si nous savions les démêler :

« Dans la nuit des cloches sonnèrent l'heure, simultanées, avec des retards. Les onze heures lentes de l'église étaient entrecoupées d'arrêts de brises. Le vent irrégulier courait vers le clocher. Les arbres des jardins déferlaient, chantaient un chant océanique qui, selon le cas, affaiblissait la voix de la cloche ou la faisait suivre d'une plainte. L'heure était ainsi alternativement une languissante ou forte voix minérale, mystique, dominatrice du paysage. Elle semblait transformer la perspective apparue sur la vitre claire, transposer les fusains des arbres, la soie-cachemire des nuées, golfes, havres, détroits du ciel. Quand l'église se tut, vint la clochette cristalline d'un couvent, tout étouffée par à-coups, ou jolie comme une voix de jeune religieuse après le bourdon d'un cénobite solennel. Puis la vieille horloge de l'école congréganiste, puis plus rien que les ramures, les myriades de raquettes, de jeunes feuilles, qui s'émeuvent, qui se coalisent en soupirs. En haut, un très confus voyage de nues pâles sur le quartier de lune, une navigation dans le mystère, une pluie qui se condense lentement et nerveusement pour le lendemain. »

Saisissez-vous ce qu'il y a en ces lignes de fouille pénétrante des tissus frissonnants de notre âme? Avec quelle adresse prodigieuse, l'écrivain, qui n'a pour instrument qu'une langue actuellement si pauvre pour rendre les innombrables plis de la contemporaine humanité

pensante et frémissante, la langue dite « du grand siècle », bonne pour ce temps-là solennel et simple, emploie l'image pour suppléer aux mots appropriés qui lui manquent ! Comme cette aptitude à évoquer, par une comparaison, des fantômes d'idées renforce merveilleusement ce qu'il veut dire ! Comme tout se colore, se précise, s'illumine, part en gerbe et d'un événement quelconque, le carillonnage, fait un jaillissement de perles éblouissantes.

Nous parlions du don d'évoquer l'image imprévue et martelante. De page en page on en heurte qui vous arrêtent : « Il est des voix qui sonnent la profondeur ainsi que des antrès dans la montagne. » — « La précieuse vertu d'inertie qui sauve autant d'êtres sur la pente du crime qu'elle en perd sur le chemin du repentir. » — « Les milieux médiocres où les ostentations se délassent. » — « Jamais la vie ne sature le rêve. » — « La pêche amoureuse qui sort des eaux troubles de la querelle des amants. » — « La souffrance d'une âme luxée par la certitude d'avoir rompu des combinaisons harmonieuses. » — « L'adorable devoir accompli dans la prière. » — « La lâcheté et l'héroïsme aussi étroitement unis que la vie et la mort, la trouble tragédie que la matière en révolte impose à l'humanité. » — « L'indéfinissable canaillerie commune aux meilleurs comme aux plus vils. » — « L'inconnu rôdait en elles, plus intense, plus profond, plus terriblement souterrain, plus impératif et farouche que dans la taciturnité des temps, lorsque s'y agenouillent avant vêpres de rares femmes amoureuses de l'Homme-Dieu. » — « Un Messie militaire portant en lui tout le futur des accomplissements et des avortements. » — « Le sommeil, heureuse halte où les vivants sont frères des morts. »

Ce livre est tout en moelle. Il nourrit d'une nourriture qui agit en l'esprit comme un énergique remède. Il éveille des besoins de fraternité, il suscite la pitié criant vers la justice. Oui il mérite son titre d' « Impérieuse Bonté », car il violente l'âme et la bouscule vers les grands devoirs. Il vous fait traverser une forêt où tout parle de bienveillance et de charité, où les troncs, les feuilles, le bois vivant et le bois mort, les oiseaux, les fauves, les insectes, innombrablement réunis là par l'auteur-magicien, font une universelle harmonie qui prêche et convainc. Quand on en sort, des milliers de lueurs restent dans les yeux, des milliers de vibrations dans les oreilles, des milliers de traits piqués dans le cœur, sans qu'on en souffre, vous injectant ce poison divin : LA BONTÉ ! Et pourtant au point de vue artistique on voudrait mieux : il manque la grande harmonie, dominatrice et simple.

### Mort de Gustave Frédéric.

GUSTAVE FRÉDÉRIX, le critique littéraire et dramatique de *l'Indépendance belge*, est mort il y a huit jours. Nous en avons été informés trop tard (en cet éloignement de vacances) pour en parler dès notre précédent numéro, comme le méritait cette personnalité bruxelloise, devenue familière à tous par quarante ans de rôderies dans les salons et dans les théâtres. Son âge, brusquement révélé par son décès, montre qu'il disparaît prématurément : il avait soixante ans. Généralement, et sur les apparences, on le croyait plus avancé dans la vie.

L'homme était d'une amabilité mondaine invariable ; il professait qu'il est désagréable, quand on circule beaucoup, de rencontrer des gens avec qui on est en délicatesse et dont le coup de chapeau est problématique. En cela il avait raison : le sage ne se brouille avec personne, au moins dans le domaine des courantes apparences.

Il était très dévoué à sa cause et à ses prédilections. Sa cause était celle des lettrés mondains et de ceux que lui-même, un temps, qualifia par des expressions que l'ironie rendit célèbres : « les gens du bel air et les personnages en bonne posture ». Il les servit de sa plume avec une constance, une conscience et un talent approprié à sa clientèle (celle du journal qui lui resta invariablement fidèle) dont il y a peu d'exemples. L'adaptation et la symétrie entre les deux étaient remarquables.

Il a rendu compte avec scrupule de presque tout ce qui fut représenté à Bruxelles durant sa longue carrière et des livres dont les libraires lui faisaient le service. Son procédé était devenu quelque peu monotone par la nécessité de faire tant de fois la même chose, mais il tenait le lecteur bien au courant et intéressait par la multiplicité des anecdotes dont il adornait sa besogne fastidieuse.

Il était fort connu et fort couru : car son journal fut longtemps une autorité dont les louanges valaient pour poser un écrivain dans l'appréciation de la grosse bourgeoisie qui demande des distractions. Jugeant la situation qui lui fut ainsi acquise, on l'a nommé parfois le Sarcy belge. Ses amis l'appelaient : le petit Sainte-Beuve.

Il ne laisse pas d'œuvre spéciale, quoique sa main, tant il a écrit, eût été usée si elle avait été de bronze : son bagage de feuilletonniste est immense, mais très fongible.

On lui a reproché, avec l'âpreté qu'aiment les écoles naissantes, de n'avoir pas discerné, à l'aurore de notre jeune littérature, ce qu'elle contenait de promesses, d'énergie et de gloire prochaine. Il se corrigea sur le tard et lui fit en ces dernières années quelques concessions bienveillantes et avunculaires, trop tardives pour qu'on lui en fût reconnaissant.

L'ensemble de sa vie est d'un écrivain paisible dans sa quotidienne et mécanique activité, d'une grande probité dans le bourgeoisisme de ses erreurs, ayant une étonnante érudition des petites choses, tenant son bordereau de comptes rendus au courant comme un comptable ses écritures, aimant les diners et les soirées, friand de familiarité factice ou vraie avec les notabilités artistiques acceptées, dédaigneux des autres, s'imaginant, comme on le croyait vers 1865, que la seule littérature valant la peine d'attirer l'attention est celle de Paris, et dans Paris celle des boulevards.

Gustave Frédéric n'a pas su prêter l'oreille aux rumeurs de la

moderne vie littéraire belge surgissante : il est resté un moniteur de bonne tenue pour cerveaux frivoles ou rassis, trouvant les idées et les opinions rances suffisantes à satisfaire leur appétit de vieux et de gastritaires. Il n'a pas été dans les camps où se préparaient les luttes : il a préféré les salons.

Il eût pu, chez nous, remplir un rôle magnifique : présenter, appuyer, produire les jeunes écrivains qui désormais portent si haut et si loin la gloire des lettres nationales. Il n'a pas vu l'occasion. Et s'il l'eût vue, peut-être que son journal, financier, cosmopolite et doctrinaire, ne lui eût pas permis d'en profiter, car il eût pu être nuisible à l'abonnement de se montrer favorable à toute cette anarchie bousculant le bonzisme et le snobisme et dérangeant les habitudes et les certitudes de la hicheliferie.

Il fut cité dans l'*Anthologie des prosateurs belges*. Georges Rodenbach, essayant de résumer sa personnalité littéraire, écrivit alors : « Si l'on ne peut dire qu'il a une manière de style, on peut dire que son style a des manières. »

Tel est, en peu de mots, notre avis sur cette existence correcte et laborieuse de journaliste plutôt que d'artiste. On va sans doute nous crier en reproche : *De mortuis nul nisi benè!* Ce n'est pas notre avis. Les éloges funèbres invariables ont leur place le jour des funérailles. Après s'ouvre l'ère des jugements. La formule est alors : *De mortuis nil nisi veritas!*

L'*Indépendance belge* a profité de la mort de GUSTAVE FRÉDÉRIX pour fustiger les vivants avec son mort. Voici ce qu'on a pu lire, entre autres, dans son éloge funèbre, écrit au surplus sans conviction :

« Notre éminent collaborateur sera très regretté, et par ceux-là même qui lui ont prodigué les attaques les plus violentes et les plus injustes. Ils ne s'y fussent point évertués s'il avait eu moins de talent et d'autorité.

« Auteurs et acteurs, ceux qu'il a loués éprouveront peut-être quelque scrupule de modestie à lui rendre hommage, mais ceux qu'il a discutés n'hésiteront pas à ratifier nos éloges, car c'était un honneur d'être discuté par lui, et nous en connaissons plus d'un qui, d'abord irrités de certaines rigueurs de jugement, ne tardèrent pas à l'en remercier comme d'un service qui leur avait été profitable. Nous en connaissons aussi que la coïncidence d'un formidable éreintement décerné au critique, avec un abondant éloge de l'éreinteur par le feuilletoniste, pénétra d'une inapaisable rancune. Les plus sévères seront sans doute ceux dont il négligea de s'occuper, soit que l'avalanche livresque qui le débordait le laissât parfois en retard, découragé, excédé, incapable de se donner à tant de sollicités, soit que décidément il ne leur attribuât point l'importance qu'ils se reconnaissaient complaisamment à eux-mêmes, étant lui un sincère, s'imaginant qu'on attendait de lui son opinion telle quelle, et ayant peine à se faire aux mœurs du jour qui n'admettent plus que les outrances de la réclame ou de l'invective. »

Ailleurs, la même *Indépendance belge* apprécie en ces termes d'antrement égratignants, sapristi! le style de l'auteur avant ce qu'elle appelle la période d'élargissement et d'épuration :

« Si nous évoquons le souvenir de ses premiers feuilletons, nous nous rappelons, et pendant bien des années, un style fait de recherches toujours curieuses, souvent attrayantes, mais parfois d'un maniérisme un peu précieux qui multipliait les arabesques autour de l'idée sans réussir à la mettre en relief avec toute la force et la précision que lui fit acquérir sa critique de ses critiques. Chose assez piquante, ce lettré depuis réfractaire aux tentatives décadentes, semblait avoir deviné leurs tortillements de phrase, et, les ayant inventés avant le temps, ce fut peut-être un malheur pour lui de s'en guérir juste au moment où la maladie devenait à

la mode. Il avait alors des tics familiers que pastichaient aisément ses confrères les plus modestes. Et de l'un d'eux, il disait plaisamment, avec une pointe de coquetterie : « En voilà un qui abuse de ce que je ne peux pas lui rendre la pareille. » Le fait est qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des tics... remarqués. N'importe, le pastiche ne lui fut pas inutile. »

Enfin, l'*Indépendance belge* donne les aperçus suivants sur les *Propos de table* du défunt :

« Aussi était-il un convive recherché; sa causerie toujours alerte rehaussait les plus fins menus, et, si amusante qu'elle fût, plus amusante encore était sa malice à préparer ses effets, amenant de loin, à travers d'innocents propos, des vivacités faites pour inquiéter ses voisins de table — qui le plus souvent s'en régalaient. »

A la maison mortuaire le jeune Hymans (de la *Liberté* : au sens doctrinaire) loua de même, en termes badins, cette aptitude spéciale, très prisée des auditrices :

« Il excellait en l'art de sertir une épigramme, de trusser galamment quelque vive anecdote. La grâce agile de la phrase sauvait la hardiesse du propos... »

Qui va maintenant reprendre à l'*Indépendance* la tradition des comptes rendus pour dames du bel air?

## ILSE

Par OSSIT. Paris, A. Lemerre. Petit in-6, iv-184 pages. 1894.

Le sujet? rien : une petite adolescente, « aux petits pieds qui avaient l'air de deux oiseaux roses, une petite âme d'oiseau dans un corps de fleur ». A Bamberg, dans une petite maison qu'ornent des tournesols. « Elle avait une vie paisible et simple qui coulait uniformément et sans troubles probables, ainsi que la rivière devant sa maison ». Un étranger passe, qui voit la maison et entre les tournesols la jeune fille debout « avec ses cheveux de lumière, ses yeux tranquilles et sa peau surprenante; l'idée de charmer cette petite lui sembla tout à coup un passe-temps fort convenable pour embellir sa vie d'un instant de languide intérêt. » Il se fait aimer de la petite Ilse, puis il part. La petite Ilse meurt.

C'est écrit de manière ravissante, avec une naïveté élégante suprême, comme un conte de fées réel, adorablement doux et triste. Dès les premières pages de cette courte histoire, on se demande quel est le poète qui se cache sous le pseudonyme d'Ossit; car c'est dans une des rares lueurs de vraie poésie qu'est née la petite Ilse, « âgée de dix-sept ans, qui, à Bamberg, au bord du Main, fut aimée trois jours et mourut ».

Quelle que soit l'intellectualité dont dispose le poète, ce n'est pas avec elle qu'il a écrit *Ilse*, cette petite étincelle d'art vrai, faite du rebondissement de tant d'impressions profondes en une forme spontanée et belle.

Nous qui lisons, nous pouvons y chercher, y découvrir une signification, un rapport entre l'émotion de l'auteur et l'image qui a surgi devant lui, image qui a si bien incarné cette émotion. Mais nous nous rendons compte en même temps, et c'est le grand charme d'*Ilse*, que cette forme n'a rien de voulu et qu'elle garde même un peu du vague captivant de ces créations involontaires, qui sont pour les sensitifs comme des réalisations de leurs rêves inexplicables. Quand les poètes ont l'instinct assez noble, assez respectueux de leur nature intime, pour empêcher leur cerveau de triturer ces poèmes qui se chantent tout seuls en eux, nous le sentons. Nous reconnaissons à certains signes indéfinissables, que ce qu'ils ont mis là, c'était quelques gouttes d'une grande vague

qui nous baigne tous, c'était une chose qui a passé par eux et qui nous appartient aussi, mais dont ils ont entrevu à un moment donné comme un reflet condensé; ce reflet qui éclaire leur inconscience et la nôtre, quelque chose les oblige à le faire reluire, — et ils doivent sentir qu'ils nous soulagent en nous le montrant, — car, « nous avons soif de retrouver cette autre moitié de nous qui est l'expression de ce que nous sentons ».

Avec quoi fut fait ce ravissant poème, si simple, si moderne, cette dramatisation si vivante d'un état d'âme de l'auteur, symbole voilé de vie, de vie réelle, — vie des gens, vie des choses, plus mystérieuse encore ?

Symbole, cette petite âme de femme, éprise de tant de chimères, ouverte à tant de croyances, envahie par tant d'admiration, qu'elle en devient elle-même comme un miroir nacré de tout ce qui est beau; symbole de toutes les puretés enfantines, de toutes les fois naïves et entières, qu'une invraisemblable, une impossible muraille de cœurs aimants et de rayons de soleil pourrait seule protéger contre la réalité.

Symbole, image, le séducteur, cet esthétique désœuvré, doué d'une sensibilité trop exacerbée et trop consciente, — comme celle de toute la société dont il sort, — pour que cette sensibilité ait le pouvoir de le faire agir; — elle ne peut lui donner qu'une demi-virtu prudente, plus dangereuse, plus meurtrière que la haine ou le mal.

Image, cette fin de la petite abandonnée, qui meurt les yeux agrandis d'horreur, devant l'effondrement de tous ses rêves, — qui s'étaient condensés en un seul par ce besoin, tant féminin, de réaliser Dieu, de concentrer toutes les adorations en une vivante synthèse.

Et comme nous suivons bien, dans ces faits si naturellement contés, les fatalités qui attirent l'une vers l'autre, pour les faire souffrir, ces deux sensibilités si différentes, celle des aimants, des simples, et celle des intellectuels, des compliqués.

La tristesse de ce contact, fatalement et douloureusement stérile, étreint le poète quand il nous dit les remords humiliés et passifs du jeune prince don Juan Brian de Trévi :

« Pauvre Ilse enfantine ! c'était mieux, en effet, qu'elle dormit.

« Elle n'avait été qu'une petite fille, la vie avait été trop lourde pour elle.

« Elle avait connu, avant de mourir, tout le poids intolérable de la souffrance humaine.

« C'était très injuste.

« Le prince de Trévi sentit dans son cœur un étrange froid.

« Oh ! oui, il valait mieux qu'elle dormit, car il ne pouvait rien pour elle !

« Il songea tristement :

« Que peut-on pour personne ?

« Et sur sa joue, une larme descendait, une larme, inutile affreusement, comme tout est inutile. »

Féconde est pourtant en nous la notion appuyée de cette tristesse, qui nous force (car qui dit tristesse et fatalité dit aussi, tant qu'il y a vie d'âme, volonté de lutte) — qui nous force à croire en d'invisibles et lointaines réalisations, dont nous ne verrons peut-être même jamais l'aube, nous qui vivons aujourd'hui, mais que les poètes prophétisent malgré eux, aux heures noires comme aux heures où les vagues semblent renfermer le soleil couchant.

A lire ! à lire ! à lire ! Et à conserver parmi les meilleurs livres à relire quand on veut la caresse, la mélancolie et les plus délicats parfums de l'Art.

## PALESTRINA (1)

1524 — 1594

Entre le plain-chant liturgique, pris lui-même aux nobles mélodies antiques, et la diaphonie du moyen-âge devenue plaisante recherche de farces licencieuses mélangées au texte latin, où était la prière ? Que devenait l'expression ? En un mot, le sentiment si fort et si simple des chants ambrosiens et grégoriens avait depuis longtemps disparu.

Révéléateur des besoins d'âme de son époque, inconscient traducteur des nuances les plus variées et les plus subtiles des misères humaines suppliantes vers l'Invisible, il fit de la messe, ce qu'elle est réellement, un *drame*. Il n'emploie aucun *procédé*, il reste dans les règles les plus strictes de sa technique, et comment alors ses œuvres sont-elles si différentes de celles de ses plus hauts prédécesseurs ? C'est qu'il ne voit que le texte au-dessus duquel il doit écrire. Ces textes sont inspirés par une foi puissante, par une adoration naïve, par une humilité profonde. Et, mêlant sans cesse les voix — comme se mêlent dans une foule les mêmes impressions — il n'est, il ne veut être que l'interprète de tous. C'est dans un langage simple et infiniment souple qu'il exprime le meilleur de nos âmes : dans les *Improprii*, les *Lamentazioni di Geremia*, les suppliants motets, les glorieuses messes, les joyeux Magnificat.

Palestrina venait, en créant l'art religieux, de sauver aussi la musique de l'Eglise, car le Concile de Trente (1563) décidait de ramener toute la musique religieuse au simple faux-bourdon, si la réforme des offices chantés dans les temples n'eut pas été possible.

L'humble grand homme, à ce moment de sa carrière, dominait le monde musical — génie unique — comme le dôme de Saint-Pierre, où montaient ses chants, domine la ville, qui était elle-même le monde. Sa réputation, désormais incontestée, n'était cependant pas plus grande que ses malheurs et sa pauvreté. Il perdit trois de ses fils, il perdit ses deux femmes, — car il fut marié deux fois — et il resta toute sa vie si pauvre, que ce fut seulement le dernier pape sous lequel il vécut, Grégoire XIV, qui se préoccupa de cette longue détresse et augmenta un peu ses émoluments, qui ne dépassaient pas 9 écus (54 francs) par mois !

Belles et salutaires à lire sont les plaintes touchantes de Palestrina à ses Maîtres souverains.

Dans l'épître dédicatoire qu'il était de la coutume d'écrire alors, en publiant ses œuvres, le maître de chapelle, s'adressant au pape Sixte V, disait : « Très saint Père, l'étude et les soucis ne purent jamais s'accorder, surtout lorsque ceux-ci proviennent de la misère. Avec le nécessaire (demander davantage est manquer de modération et de tempérance) on peut facilement se délivrer des autres soins, et celui qui ne s'en contente pas, ne peut que s'accuser lui-même. Mais ceux qui l'ont éprouvé savent seuls combien il est pénible de travailler pour maintenir honorablement soi et les siens, et combien cette obligation éloigne l'esprit de l'étude des sciences et des arts libéraux. J'en ai toujours fait la triste expérience et maintenant plus que jamais. Toutefois, je rends grâce à la bonté divine qui a permis que malgré mes plus grands embarras je n'ai jamais interrompu l'étude de la musique

(1) Suite et fin Voir notre dernier numéro.

(où j'ai trouvé une utile diversion) dans la carrière que j'ai parcourue et dont le terme approche. »

La belle âme que celle de ce vieillard ! En lisant cette lettre d'humble contenance, il me semble entendre les accents de ses *Lamentations*, dans la pénombre de la chapelle vaticane, alors que les cierges disparaissent l'un après l'autre, devant la terrifiante fresque du jugement dernier.

C'est la même plainte résignée, c'est la même foi inébranlable, c'est la même certitude du devoir accompli, c'est le même recueillement qui console et fait les forces créatrices. Pas d'autres événements, dans cette vie de soixante-dix années, que le travail, la naissance des chefs-d'œuvre, les pertes des êtres chers, c'est-à-dire la prière en action.

« Mon fils, dit-il à Hegin, le seul survivant, je vous laisse le soin de faire imprimer le grand nombre de mes ouvrages encore inédits ; je vous recommande que cela se fasse au plus tôt pour la gloire du Tout-Puissant, et pour la célébration de son culte dans les temples. »

L'humble génie eut de belles funérailles. Dans la basilique du Vatican, sous la claire et colossale coupole, les voix de ses frères, seules, sans le secours d'un instrument, les voix dont il dirigeait si bien les inflexions humaines, dans l'allégresse comme dans la douleur, les voix accompagnèrent son âme dans cet au-delà qu'il avait découvert, et dont son prophétique génie avait le premier chanté la Paix.

Il fut, dans ces temps de guerres et de jouissances, de matière et de sensuelles cruautés, la voix de l'Esprit qui parle à l'esprit, et c'est pourquoi ces simples mots furent gravés sur son tombeau :

*Joannes Petrus Aloysius  
Prenestinus.  
Musicae Princeps.*

\*\*\*

La fécondité de Palestrina fut aussi extraordinaire que sa science. Ce n'est point ici une étude bibliographique, mais, par les récents catalogues publiés en Allemagne, il est facile de se rendre compte de la prodigieuse puissance du travail artistique de cette époque.

Je ne crois pas que l'admirateur et le biographe de Palestrina, Bainsi, dans son ouvrage en deux volumes, divise avec raison les œuvres du maître en six styles ; je trouverais bien plutôt, si l'on tient aux divisions, qu'elles n'offrent en réalité que deux manières. La première est toute d'habileté, de science, de sûreté impeccable. Elle va jusqu'au moment où Palestrina subit l'injustice et la persécution. Alors, un artiste se dégage dans le savant, un cœur parle au milieu des combinaisons polyphoniques et des usages respectés du contrepoint. Il écrit les *Lamentations*, les *Impropertii*, la *Messe du Pape Marcel*, l'*Adoramus* et tant d'autres chefs-d'œuvre. De sa fécondité et de son extraordinaire production, à peine les dernières années accusent-elles un peu de fatigue, un peu de répétitions, il fallait vivre.... Mais elles peuvent encore faire partie — comme style, sinon comme inspiration — de la belle période créatrice qui se prolongea plus de dix années.

L'édition nouvelle des œuvres de Palestrina, qui se publie actuellement en Allemagne et qui est arrivée à son trente-troisième volume, contient aussi ses madrigaux à quatre, six, huit voix, œuvre profane, à côté de l'œuvre sacrée. Son rôle, dans la vie musicale de Palestrina, est moins important, non parce qu'elle manque de mérite, mais parce qu'elle illustre seulement un genre

qui s'en allait mourir de sa belle mort, par l'éclosion de la monodie et du premier essai de musique dramatique à Florence (1600), tandis que l'œuvre sacrée donne la vie à un genre nouveau, la musique religieuse.

Pendant plus d'un siècle, elle grandit, cette œuvre, au souvenir de son créateur, avec les Allegri, les Anerio, les Animuccia, les Carissimi. Elle s'étendit avec les Lotti, les Gabrieli, les Scarlatti, les Durante. Elle baptisa les Hændel et les Bach ; puis fléchissante, amollie et violée par les Jomelli, les Guglielmi, les Mercadante, elle reçut un sang nouveau à l'étreinte de Cherubini et de Beethoven... Ce fut une dernière étincelle, et tout s'éteignit dans les temples...

Et voici qu'aujourd'hui, comme aux jours où le chanter Pier luigi apparut à la Sixtine, un besoin vague, un mouvement lent et sûr amène les foules aux parvis où l'on chante sans orchestre et sans orgue même, les vieilles fugues des maîtres du XVI<sup>e</sup> siècle.

De tous les côtés, les antiphonaires se rouvrent. C'est encore et toujours les bénédictins de France qui travaillent le plus vite et le mieux. L'abbé de Solesmes, dom Pothier, réforme le chant grégorien devenu grotesque dans l'Eglise, depuis presque un siècle ; et en Allemagne, la musique *a cappella* est depuis longtemps chantée dans les églises.

A Paris même, le curé intelligent d'une église de la vieille cité, offre sa maison aux maîtres du moyen-âge ; et un très jeune musicien audacieux y dresse une maîtrise de chant sacré que ne rebutent point les difficultés d'un contrepoint qu'aucun instrument ne soutient (1).

Et pourquoi les temps qui ont marqué le succès des œuvres de Palestrina ne reviendraient-ils point ? Ce n'est ni la foi solide, ni l'enthousiasme joyeux, qui nous les ramèneront, hélas ! Mais plutôt le chemin, sûr entre tous, de la souffrance et du doute.

Il est heureusement vrai que l'Art est un flambeau. Il guide aujourd'hui, vers un idéal nouveau, nos tristes enfants... Le succès du plus spiritualiste des musiciens contemporains (j'ai nommé Wagner) est un signe précurseur. Il surgira quelque part un réformateur nouveau de la musique religieuse, qui, en l'adaptant à nos ressources comme à nos aspirations actuelles, en fera l'expression des exigences et des besoins complexes et avides.

Quelque prière chantante doit nous relever, qui unisse la simplicité grave de saint Grégoire, à l'humble et confiante adoration de Palestrina.

JACQUES HERMANN

(1) Voici une note que nous recevons à ce sujet :

Une Société de musique religieuse, s'appuyant sur le récent décret de la Sacrée Congrégation des Rites, vient de se former à Paris, sous le titre de *Schola Cantorum*, dans le but de propager : 1<sup>o</sup> l'exécution du plain-chant selon la tradition grégorienne ; 2<sup>o</sup> la remise en honneur de la musique palestrinienne ; 3<sup>o</sup> la création d'une musique religieuse moderne ; 4<sup>o</sup> l'amélioration du répertoire des organistes.

Nous avons reçu du Comité d'organisation, composé de MM. ALEX. GUILMANT, BOURGAULT-DUCOUDRAY, prince DE POLIGNAC, VINCENT D'INDY, G. DE BOISJOSLIN et CHARLES BORDES, un numéro spécimen du bulletin périodique de la Société : *La Tribune de Saint-Gervais*. Il contient, avec ses Statuts, des explications détaillées sur les quatre principes fondamentaux mentionnés ci-dessus.

Toute personne qui en fera la demande à la **Maîtrise de Saint-Gervais**, 2, rue François-Miron, recevra *franco* un numéro spécimen de ce bulletin.

(N. D. L. R.)

## PETITE CHRONIQUE

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE. — La réouverture reste fixée à demain lundi; on jouera *Faust*, avec le ténor Cossira (*Faust*), M<sup>me</sup> Tanésy (*Marguerite*), M. Seguin (*Méphistophélès*) et M. Beyl (*Valentin*).

Mardi, *Werther*.

Mercredi on reprendra *Orphée* pour la rentrée de M<sup>me</sup> Armand.

Jedi, *Mireille* pour la première apparition de M<sup>lle</sup> Merey, chanteuse légère, et la rentrée de M. Sentein.

Prochainement, début de M<sup>me</sup> Cossira dans *Aïda*.

Voici, du reste, le tableau complet de la troupe :

CHEFS DE SERVICE. — MM. P. Flon, premier chef d'orchestre; L. Dubois, chef d'orchestre; Gravier, régisseur général; Léon Herbaut, régisseur; Laffont, maître de ballet; Desmet, régisseur du ballet; Louis Maes, P. Mailly, Nicolay, pianistes-accompagnateurs; Louis Barwolf, bibliothécaire; Achille Chainaye, secrétaire; Bullens, chef de la comptabilité; L. Brusselmans, machiniste en chef; Feignaert, costumier; Bardin, coiffeur; Colle, armurier; Jean Cloetens, préposé à la location, contrôleur en chef; Maillard, percepteur de l'abonnement; Lynen et Devis, peintres-décorateurs.

ARTISTES DU CHANT. — *Ténors* : MM. Cossira, Casset, Bonnard, Isouard, Depère, Guignot et Gillon.

*Barytons* : MM. Seguin, Beyl et Ghasne.

*Basses* : MM. Dinard, Sentein, Journet, Gilibert, Danlée et Maas.

*Chanteuses* : M<sup>mes</sup> Tanésy, Simonet, Armand, Cossira, Mérey, Lejeune, Belina, Girard, de Roskilde, Hendriks, Bolle et Legenisel.

*Coryphées* : M<sup>mes</sup> Estelle, Delignot, Lalicu et Derudder; MM. Deville, Van Brempt, Vanderlinden, Piens, Simonis, Krier, Roulet et Van Aker.

ARTISTES DE LA DANSE. — *Danseurs* : MM. Laffont, Artiglio Lorenzo, Desmet et Steenebruggen.

*Danseuses* : M<sup>mes</sup> Térésita Riccio, Adrienne Charensoney, Lallanne, Jeanne Dierickx et Zumpichell.

8 *coryphées*, 32 danseuses et 12 danseurs.

*Chœurs* : 86 voix.

*Orchestre* : 86 instrumentistes.

*Musique de scène* : 1 chef et 20 musiciens.

20 machinistes, 20 employés placeurs et ouvreuses, 30 habilleuses et habilleuses.

Le théâtre du Parc rouvrira le 15 courant par *l'Arlésienne* de Daudet.

La partition de Bizet sera exécutée par un orchestre complet dirigé par M. Vandam et des chœurs conduits par M. Goossens, directeur des *Artisans réunis*.

Les 26, 27, 28, 29 et 30 septembre, M. Antoine et sa troupe donneront cinq représentations.

L'exposition belge des produits exportables en Suisse vient de s'ouvrir à Genève. Elle comprend, nous l'avons dit, une importante section de peinture et de sculpture à laquelle ont collaboré bon nombre de nos artistes. Le montant des recettes provenant des entrées (les concerts exceptés) sera versé à l'Etat pour être réparti à des œuvres de bienfaisance genevoises.

Il y aura des concerts de 3 1/2 heures à 6 heures les dimanche, jeudi et vendredi de chaque semaine; le comité organisera en

outre de grands concerts avec le concours des principales sociétés genevoises et d'artistes belges en renom.

La grande salle du Bâtiment électoral sera réservée aux produits exportables; la salle de l'Institut et la galerie sont réservées aux Beaux-Arts. Le comité de patronage du Salon belge est présidé par M. Jules de Borchgrave, ancien membre de la Chambre des représentants; le secrétaire est M. E. Carmouche, et les membres, MM. le baron P. de Haulleville, Conservateur en chef des Musées royaux des arts décoratifs et industriels; Octave Maus, Directeur de la *Libre Esthétique*; van Overloop, ancien sénateur; Alexandre Braun, Bâtonnier de l'Ordre des avocats; E. Empain, banquier; le comte Charles van der Burch; Evenepoel; Ph. de Burlet; le délégué à Genève est M. Jean Goetinck, artiste peintre.

Un compositeur italien, M. Eugenio Pirani, qui rend compte dans un journal de Milan, la *Perseveranza*, des représentations de Bayreuth, termine ainsi l'une de ses correspondances : « Je finirai, dit-il, par une indiscretion qui intéresse spécialement les chefs d'orchestre. Quand il fait chaud — et durant les *Festspiele* de Bayreuth il fait toujours chaud — Mottl conduit en manches de chemise, et quelquefois même moins (!). Combien l'envieraient nos conducteurs qui, serrés entre le tyrannique faux-col et le frac de cérémonie, souffrent et suent, véritables victimes de l'art! »

Le Musée du Louvre est en pourparlers en ce moment pour l'achat d'une enseigne.

La chose pourrait paraître invraisemblable si nous ne nous empressions de dire que cette enseigne, qui représente un cheval attaché à une porte, et que tout le monde peut voir encore, à la forge du maréchal-ferrant de Gruchy, près Cherbourg, est l'œuvre de François Millet.

On sait, en effet, que le peintre de *l'Angelus* a débuté dans les arts en peignant des enseignes dans son village natal.

Le Musée du Louvre va s'enrichir de l'importante collection de céramiques de l'Extrême Orient que M. Grandidier a généreusement offerte à l'Etat.

Cette collection est considérée par les savants les plus compétents comme unique au monde, et le ministre des beaux-arts n'avait pas hésité à présenter aux Chambres — qui l'ont votée avant de se séparer — une demande de crédit de 45,000 francs destinée à couvrir, dans les conditions les plus strictement économiques, les frais d'installation et les frais d'acte de donation.

M. Grandidier, en échange de sa libéralité, demandait la faveur, qu'on s'est empressé de lui accorder, d'être nommé, sa vie durant et à titre purement gratuit, seul conservateur de cette collection, qui, formée depuis plus de vingt ans, se présente comme un tout complet, méthodiquement arrangé.

Au point de vue de l'enseignement, sa valeur est inappréciable. Elle offre des spécimens hors ligne de toutes les formes que les Orientaux ont su imposer à la porcelaine, depuis l'humble tasse à thé jusqu'à la coupe à sacrifice, depuis les figures des dieux jusqu'aux fantaisies les plus imprévues, et elle compte plus de trois mille pièces, dont la valeur est estimée à environ 1,600,000 fr.

Le Musée de Dresde et celui de South-Kensington renferment de fort belles collections de céramiques; aucune ne saurait être comparée à celle que M. Grandidier a offerte au Musée du Louvre.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufnage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
*du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

**LA REVUE BLANCHE** paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. VII. *Piero della Francesca* (premier article). — UNE LETTRE INÉDITE DE GEORGES SAND. — ALBERT MOCKEL. — NOTES DE VOYAGE. — UNE ENQUÊTE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Reproduction d'un article de revue.* — PETITE CHRONIQUE.

### Notes sur les Primitifs Italiens <sup>(1)</sup>

#### VII

#### PIERO DELLA FRANCESCA

(Premier article.)

Ses maîtres : Domenico Veneziano, Andrea Castagno, Paolo Ucello.

Je garde à Piero della Francesca une vénération toute particulière. Parmi tant de nobles peintres que produisit l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle, son originalité nette lui valut et lui conserve une situation prépondérante et spéciale. L'ensemble de ses précieuses qualités lui fut et lui est resté très personnel; bien qu'il reçût maintes leçons de maîtres divers, il ne rappelle personne; bien

(1) Voyez dans *l'Art moderne* de 1891, n° 47, GIOTTO; 49, MASOLINO DA PANICALE; 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO; de 1892, 31 et 32, PISANELLO; 38, ORIOLLO; 44, L'INCONNU DE FRANCFORT. — Prochainement : L'ANGELICO.

qu'il ait eu plusieurs élèves immédiats ou indirects, personne ne l'a rappelé.

Un demi-siècle après l'adorable Gentile, il naît dans les mêmes montagnes, en un village proche de Fabriano, à Borgo San Sepolchro, et tôt, vient à Florence apprendre la peinture. Il y rencontre Domenico Veneziano, Andrea del Castagno, Paolo Ucello, et à leur exemple, s'enflamme d'une belle ardeur pour les théories nouvelles.

Alors aussi, comme tout récemment, des novateurs demandaient à la Science des enseignements et des indications pour l'Art. C'étaient des recherches ardentes de mathématiques, de géométrie, de perspective. Les compositions simples, les attitudes calmes avaient suffi aux premiers Primitifs; mais à mesure que la civilisation devenait plus diverse et plus complexe, à mesure que les artistes vaillants cherchaient à faire autre et mieux que les précurseurs, ils se trouvaient en présence de difficultés imprévues et redoutables. A la solution de ces problèmes nouveaux, maints peintres se vouèrent avec un goût si vif que nous ne pouvons guère le comprendre aujourd'hui. Chez Ucello, notamment, l'étude de la perspective était une véritable passion dont on rapporte de piquantes anecdotes; son enthousiasme sans doute il le communiqua à Piero della Francesca que nous voyons jusqu'à la fin de sa vie préoccupé de ces questions arides.

Ces calculateurs étaient en même temps des réalistes. Par réaction contre les types mystiques et doux dont la beauté, aux mains des derniers giottesques, était devenue conventionnelle et banale, la vie ambiante leur apparut surtout dans ses expressions violentes, ses mouvements désordonnés, les attitudes caractéristiques jusqu'à la laideur.

On a souvent été injuste pour ce groupe intéressant. Ils ont largement ouvert les voies aux grands maîtres qui suivirent; mais ce n'est pas à ce seul point de vue (historique) que je les voudrais défendre. Je sens fort bien en effet combien toutes ces questions d'art neuf, de théories discutées, de méthodes nouvelles, si obsédantes quand on les vit dans l'existence contemporaine, sont, à distance, incroyablement futiles. Ce n'est qu'à un point de vue tout à fait relatif et contingent que l'on peut parler de réformes et de révolutions artistiques. Ce n'est qu'au très inférieur et accessoire point de vue des réalités immédiates et quotidiennes qu'on peut tant crier bataille et victoire et classer les artistes en avancés ou rétrogrades. Dès qu'on envisage cette idée d'un peu haut, cette évidence apparaît : le progrès, en art, est une niaiserie. Il y a çà et là des déchéances ou des améliorations locales, passagères, accidentelles; il n'y a pas de progrès. Il faut laisser aux pédants d'académie le ridicule d'enseigner que Raphaël est un progrès sur Giotto, Rubens un perfectionnement de Van Eyck. Depuis cinq cents ans, l'idéal des Primitifs Italiens n'a pas été dépassé. On a pu faire autre, on n'a pas fait mieux. A une certaine hauteur dans le génie, les places et les distributions de prix deviennent absurdes et excusables au plus comme aide-mémoire. Transformation? Soit. Mais Progrès? Il faut toute la suffisance des Tribulat Bonhomét modernes, toute l'ignorance des snobs contemporains pour oser y croire.

Je vais même plus loin. Je pense que l'apport d'une technique nouvelle, l'invention d'un procédé, la découverte de moyens plus expéditifs ou plus efficaces pour l'œuvre — tous ces motifs de tant de disputes, pour lesquels dans la vie courante nous livrons de si chaudes batailles de bon vouloir — sont, en définitive, puérils et négligeables. Souvent même, il suffit de quelques années pour en découvrir l'illusion. Je citerai Courbet dont notre génération a peine à comprendre en quoi sa peinture fut révolutionnaire. Il serait à souhaiter que les artistes ne se préoccupassent point outre mesure d'être ou non avec le progrès et laissassent ces propos stériles aux critiques et aux oisifs, à titre de sujets de conversation. Car, en outre, il faut être pittoresquement borné pour s'attribuer un mérite de ce genre. Quand, parfois, dans l'histoire de l'art, sur tel ou tel détail, une poussée en avant paraît se produire, l'amélioration n'est point le fait de tel ou tel individu, mais l'expression de besoins nouveaux, le résultat de la culture collective.

Si ce n'était celui-là, un autre exprimerait ce que plusieurs pressentent. Il est certain que ces méritoires et robustes travailleurs, Domenico Veneziano, Andrea del Castagno, Paolo Ucello ont largement facilité l'essor des grands artistes qui leur succédèrent; mais il n'est pas certain du tout que s'ils n'avaient pas existé, l'œuvre de Boticelli ou de Léonard eût subi un amoindrissement quelconque.

Je ne songe donc pas à leur faire un titre de gloire des progrès plus ou moins réels qu'ils firent faire à la peinture; s'ils sont par là sympathiques pour leur labeur et leur intelligence, ils ne sont pas dispensés d'avoir du talent. Et c'est précisément parce qu'ils en ont, et beaucoup, que j'aime à protester contre la sévérité qui généralement les accable. M. Müntz, dans son *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, dit des *Batailles* d'Ucello : « Qui ne s'est arrêté devant ses compositions bizarres, inextricables et incohérentes, avec leurs chevaux multicolores, presque fantastiques, à l'encolure puissante, aux mouvements exagérés, se ruant tout d'une pièce comme s'ils étaient de bois, sans souci aucun de la noblesse du rythme, ni même de la clarté. C'est le triomphe du réalisme dans ce qu'il a de plus odieux... » Voilà une condamnation bien expéditive et rigoureuse; sans doute les chevaux d'Ucello ne sont pas les fins et fiers destriers de Gentile et de Pisano : ce sont de gros chevaux de labour ou de guerre, muselés et trapus, faits, non pas pour les cavalcades élégantes, mais pour porter les lourdes armures des chevaliers. Que leurs mouvements soient désordonnés, que l'ensemble apparaisse tout d'abord confus, c'est assez naturel : Comment évoquer autrement la mêlée et le combat? Quant au reproche de mépriser la noblesse et le rythme, s'il peut se justifier peut-être pour la *Bataille* conservée au Louvre, il est intempestif pour celle de la National Gallery. Dans celle-ci, les groupes se distribuent heureusement autour de la figure centrale de Malatesta, énergique, dans une belle attitude de commandement. Et n'est-il pas vraiment d'une distinction exquise, le délicat profil blond de son neveu, le frère prince qui, fastueusement vêtu d'un manteau rouge grenat gaufré d'or, parade sur un cheval brun, tête découverte, sa toque en main comme pour saluer la bataille, intrépide, tandis qu'autour de lui les cavaliers aux visières baissées se portent des coups terribles!

Toute justice ne fut pas non plus rendue à Andrea del Castagno. Certains critiques l'ont appelé un énergumène du réalisme. Certes, il est aux antipodes de l'Angelico. Mais s'il a peint la laideur, s'il a dit des visions de misère et de souffrance, elles éveillent toujours dans l'âme des sentiments élevés. Ne conviendrait-il pas d'appeler plutôt, de cette appellation d'énergumènes du réalisme, les peintres de fleurs, de casseroles

ou autres natures-mortes que le « progrès incessant de la civilisation » nous a valu en notre « siècle de lumières ». Jamais Castagno n'est descendu aussi bas. Jamais aucun des artistes de ce xv<sup>e</sup> siècle, même les plus excentriques, même les réalistes les plus déterminés, n'a peint pour la seule sensualité de l'œil. Chez le plus insignifiant d'eux, chez le moins mystique, il reste une noblesse d'idéal qu'on n'a plus connue depuis.

Nul ne contestera d'ailleurs que les portraits d'Andrea del Castagno, notamment celui de Pippo Spano au Bargello, et celui, équestre, de Niccolo da Tolentino, au Dôme de Florence, n'aient un accent héroïque et grandiose. Ce qu'on a moins remarqué, c'est le mérite sculptural de ces œuvres. Ce n'est qu'en les voyant à ce point de vue qu'on se rend compte du souci esthétique et de la science profonde de ce groupe intéressant dont était Castagno. Jusque-là, la silhouette avait paru essentielle; eux apportèrent à la peinture la forme étudiée avec des yeux de statuaire. Même trait chez les Pollajuoli et chez Mantegna. Et l'on s'explique encore ainsi l'influence prépondérante et décisive que Castagno exerça sur l'un des artistes les plus distingués de la génération suivante : Verrochio.

Une autre fresque de Castagno (attribuée aussi à Domenico Veneziano, — les deux maîtres ont travaillé fréquemment ensemble) représente, dans l'église Santa-Croce, *Saint Jean-Baptiste et saint François*. Elle vaut, comme les portraits dont je viens de parler, par la recherche du caractère et l'intensité de l'expression. Saint Jean est vieux et décharné, vêtu de peaux de bêtes, la barbe et les cheveux incultes, les muscles apparents sur ses membres maigres. Saint François est ridé et soucieux, en robe de bure, mains jointes; tous deux sont des rêveurs faméliques et pitoyables d'une grande éloquence. La tonalité générale de la fresque accentue cette expression de misère et de plainte. Castagno paraît être le premier à comprendre la possibilité d'une orchestration de la couleur en concordance avec le sujet. Remarque faite encore, et surtout, à l'occasion d'une petite *Crucifixion* de la National Gallery : sous un ciel de soir, pommelé de petits nuages immobiles, se dressent les trois croix, avec, au pied, la Vierge et un saint; composition courante, mais dont la couleur est extraordinaire: triste, cruelle et splendide; les deux figures sont drapées en des manteaux d'un violet sombre, véritablement lugubre, et rouge grenat, un rouge vineux, féroce, saignant, d'affliction énorme, et douloureux comme le sang vermeil qui des plaies a coulé sur les croix...

JULES DESTREE

### UNE LETTRE INÉDITE DE GEORGES SAND

La fille d'un ancien ami de la solitaire de Nohant nous communique cette curieuse lettre, écrite en un temps où s'agitaient dans Georges Sand les troubles de l'écrivain passionné. Son désordre est singulier. Il n'y a pas de millésime; rien que cette date incomplète : 29 août; peut-être un érudit pourra-t-il approximativement la préciser par la mention de Lamennais dont, il semble, un livre venait de paraître.

Qu'est-ce que c'était que *Polyxène*? Parut-il une œuvre sous ce titre? Voilà du pain sur la planche pour les chercheurs.

« Que vous êtes bon de m'aimer, toute déchirée, écartelée que je suis, quand vous devriez avoir besoin d'un rayon de soleil, au contraire. Je voudrais bien me déplier, c'est si bon, mais, je ne peux pas me déplier en l'air, il faut que je me déplie *sur* quelque chose, sur vous. Je me réjouis de tenir dans mes griffes *Polyxène* et de savoir si je peux vous donner quelque chose de moi sur ce que vous aurez pensé. Mais il faut bien que vous me donniez un morceau de vous aussi, il n'y a que ce moyen-là de prendre, prendre tout ce que vous trouverez, ou plutôt de faire sortir de moi ces choses que vous croyez voir. Vous voudriez que j'aide les autres en tant que femme, que je me donne à tous ces esprits qui ont trop peu de féminin. Je l'ai voulu, déjà, par un besoin d'orgueil et d'amour de l'humanité mal conçus, vanité trop intellectuelle et trop vague. Maintenant je ne peux pas. Il n'y pas « d'humanité » pour moi, il y a les gens que j'aime, c'est eux qui sont mes « prochains ». Je n'ai rien reçu de fort que de ceux qui m'ont aimée, et je vois que je ne peux rien pour les autres. Ils verront les rayonnements extérieurs de tout ce qui s'est donné joyeusement, de tout ce qui est aimant, c'est assez pour eux. Qu'ils fassent de même. Si vous voulez que je sois bonne à quelque chose, c'est *pour vous* qu'il faut me prendre, car je ne sais rien faire d'autre, voyez-vous, qu'aimer. J'ai souri quand j'ai lu ce mot : « pas dans les comités de journaux », je crois bien ! Mais ce que j'écris ne vaut pas beaucoup mieux, tout cela ce ne sont que des jongleries de l'esprit. Il faut que je puisse m'élancer d'un bond, joyeusement, alors je suis forte. Mais avez-vous *besoin* de moi? C'est tant, et c'est si rare d'avoir besoin des gens. Je vois bien que nos esprits se répondraient souvent, mais ces maudites natures dont on ne sort pas, la structure de l'être qui est *une* pour le corps et pour l'âme, qu'est ce que vous savez de la mienne? Je vois quelques choses de la vôtre, et je n'ai pas peur. Mais vous, savez-vous que c'est très très lourd une Clorinde de mon espèce, si jamais elle se laisse tomber de tout son poids? Ça peut tuer un homme. Ça a d'énormes tristesses et de monstrueuses joies, d'encombrantes affections aussi, et ça ne vit pas du tout d'humanité, ni du beau, ni d'aucune religion; au fond ça vit d'amour, donner et recevoir, et je ne pourrais pas dire ce que j'aime le plus, de prendre dans un être des choses que je vois et qu'il ne fait pas sortir, ou de laisser prendre ce que je ne pourrais pas donner toute seule. — Quand j'étais petite je trouvais que les nourrices et les garde-couches avaient des yeux qui se ressemblaient, toujours ce regard mi-glorieux, mi-pitoyé, comme si elles étaient fières de faire de la vie au prix d'une constante manipulation douce et prudente de toutes les misères des corps. Je crois que je suis un peu comme ces femmes-là; j'admire les gens, mais je les aime en proportion de ce que je suis parvenue, à moi toute seule, à faire sortir. Qu'est-ce que c'est que cet égoïsme-là? Peut-être ce que je dis n'est pas tout à fait juste, je ne sais pas. Vous, je vois des

choses enterrées, et je voudrais sentir cette gloire animale, qu'on ne définit jamais bien, de les faire reluire. Peut-être reluisent-elles bien sans moi, et que c'est parce que je ne vous ai pas assez vu agir que je crois cela. Mais alors, cher ami si étrange, vous n'auriez pas du tout besoin de moi. Lequel est le plus fort de nous deux? Auriez-vous le pouvoir de me faire produire et moi pas? Quel singulier duel et pourquoi nous y acharnons-nous; comme mes mots sont durs, la musique qu'ils chantent en dedans est douce pourtant. Mais c'est une terrible façon d'aimer, c'est dans toute la force du terme un rude cramponnage, où à certains moments le « tien et le mien » restent confondus, si bien qu'on est effrayé de ne plus retrouver sa personnalité.

Je ne vous ai pas répondu plus tôt parce que j'étais dans une période de faiblesse et de folie dont il me reste quelque chose, comme vous voyez. J'étais absolument détraquée; vous écrire fait disparaître tout cela, et pourtant hier il n'y avait que les petits meubles de mon intellect qui pouvaient se remuer, l'âme était absente, j'étais un reste de mécanique. Si j'avais dû penser à n'importe quel livre, j'aurais pleuré de mal et de fatigue. Très, très souvent c'est ainsi. Ecrire pour vous ce que je pense d'un livre est tout ce qu'il y a de plus facile, ou l'écrire pour un esprit connu. L'écrire pour tout le monde, autrement dit pour moi, pour savoir ce que je pense, est pénible. Impossible d'être longtemps un animal abstrait. L'agencement artistique viendrait, croyez-vous, si je collectionnais ce que je pense... mais je n'ai pas envie de donner de forme à ce que je pense, de forme autre que moi. Pour écrire bien il faut que quelque chose ou plutôt quelqu'un m'impressionne très fort. Alors, tout ce que j'ai écrit ou pensé avant, se transforme et se fond dans une ou deux pensées, que rien de précédent ne pourrait, je crois, exprimer. Mais certaines petites choses font surgir des idées, que je ne marque pas toujours et qui seraient peut-être bonnes à garder. Et pourtant serait-ce utile, j'aimerais tant mieux les dire, et puis, que ça tombe, comme tombent sur moi tant de choses qui me cisèlent et auxquelles j'oublie d'être reconnaissante.

Je voudrais lire *Polyxène* à côté de vous, c'est alors que je divaguerais! Ah! les bonnes heures. Le Destin nous en forgera bien quelqu'une, un jour.

J'ai vu cette singulière question faite par un jeune. « Quel est ce rêve qui nous hante toujours de l'androgynie? » Avez-vous vécu cela, qu'il y a des moments où on possède tant un être différent qu'on se sent androgyné, on en est saturé. Et ça se voit, les autres le voient. Les femmes ne se mettent pas à aimer un homme qui est un moment androgyné, et les hommes non plus, vice versa. Mais c'est joliment rare cette saturation-là. Mais quelle force c'est. Ne sera-ce pas la force de l'avenir, l'autel, le culte sensible de la religion de l'humanité? On en meurt, en tout cas, de ne pas la connaître cette religion-là, on en meurt physiquement et moralement. Ce qu'on rencontre d'êtres qui ne sont que des fractions, qui portent cette tristesse dans les yeux, à leurs meilleurs moments de joie et d'abandon! Ils seraient si beaux, tout leur céderait si vite si on voyait cette force-là quand ils avancent.

Je viens de parcourir Lamennais, j'espère que les « petits » le lisent; si ça pouvait tuer encore un peu de ce criminel et débilitant amour d'un Dieu personnel! (Les bonnes âmes, les meilleures, lui envoient toute leur force qui retombe de là, bien refroidie, sur les humains.) Au lieu que l'infini, qui est tout autour de nous s'il est infini, ne peut être condensé en un point, où on nous l'a tou-

jours fourré, pour éviter les maladresses que nous commettons si souvent en le cherchant à travers les canaux humains. O prudence des gens qui ont peur du large.

Je me sens très fort sur l'océan en vous quittant, je presse votre tête contre moi, comme si j'arrivais là derrière la chaise où vous êtes, et je vous dis, sans parler, la joie que vous me donnez, malgré mes angoisses, malgré tout.

29 août

GEORGES SAND. »

## ALBERT MOCKEL

Nous avons cité le nouveau livre de M. Albert Mockel, dans notre étude du 12 août dernier sur *LECONTE DE LISLE*. Le jeune et brillant écrivain liégeois écrit à ce sujet à l'un de nous :

« Quant au livre dont vous vous occupez aujourd'hui, *Propos de littérature*, je m'aperçois qu'il est obscur en ses desseins. Plusieurs personnes — entre autres Lucien Descaves dans le *Journal* — y voient quasi exclusivement une étude de métrique; et d'autres, comme vous-même, peuvent supposer que je me suis proposé d'enseigner ou d'établir des règles et peut-être de peser sur les habitudes de travail de mes confrères. Telle ne fut pourtant pas mon intention; je voulais écrire un petit livre d'esthétique pure, se rattachant à la pratique de l'art par des *exemples* (et pour cela je choisis deux poètes foncièrement distincts) et, sans en avoir l'air, aboutissant à quelques points de vue sur la métaphysique; en somme, une promenade à travers une forêt dont on s'amuse à compter les arbres et qui, de lacet en lacet, de grimpe en grimpe, conduit à une clairière d'où l'on peut apercevoir un paysage plus vaste. Mais, cela me paraît aujourd'hui certain, j'ai si bien compté les arbres que, sans le vouloir, j'ai eu l'air de prétendre montrer comment on doit en faire l'addition. C'est là mon péché, que, sous une forme indirecte, *l'Art moderne* me signale assez clairement. »

\*\*\*

Nos lecteurs liront, nous n'en doutons pas, avec grand intérêt les lignes suivantes qui terminent les *PROPOS DE LITTÉRATURE* de M. Albert Mockel :

« Comme il est un William Shakespeare et un Jean Racine, il est deux sortes de styles. L'un demande à tous les éléments de plastique, de musique, de syntaxe, l'expression vive et nouvelle d'une idée; il se glorifie souvent par des luxuriances qu'on s'étonne de ne guère rencontrer dans *les Cygnes*. Enfanté par l'invention, c'est elle encore qui l'alimente sans cesse; il a moins d'eurythmie que de variété, plus de couleur que de plans, des gestes plutôt que des attitudes, le mouvement avant l'harmonie. Il séduit surtout par d'inédites saveurs, par des aspects inattendus, par d'inouïes légèretés qui se volatilisent ou par le choc d'une force tout à coup surgie. Il porte la marque durement sigillée de l'artiste qui se profère par ses mille voix et de l'un à l'autre change et se meut comme le moment dont il est le reflet. M. Joris-Karel Huysmans et M. de Goncourt l'ont efficacement célébré par leurs œuvres et M. Camille Lemonnier, qui le pratique avec maîtrise, en a rappelé par d'éloquents paroles la puissance trop souvent oubliée.

« Mais outre ce style entièrement subjectif il en existe un autre, celui que l'on désigne ordinairement par ce mot. La règle du premier paraît être : *rien de trop peu*; il prétend exprimer toute la pensée, toute l'image, avec toutes leurs nuances, avec toutes

leurs complémentaires musicales. Le second est proche de l'architecture; son précepte est bien connu et le *rien de trop* n'a pas été gravé récemment sur la pierre du temple. Je n'en dirai rien ici, pour ne point répéter ce que j'ai déjà écrit au sujet de l'Harmonie; comme elle il est stable et comme elle définitif. La logique est sa raison d'être, la proportion est sa méthode; son but est la pureté impeccable des formes, — leur objectivité, son aboutissement.

« Il est des artistes qui donnent à l'un de ces deux styles toute leur dévotion, et presque à l'exclusion de l'autre (1). Mais la suprême Beauté ne suppose point qu'on les sépare : De tout notre instinct et de toute notre énergie nous devons aimer et poursuivre le premier, — admirer le second par tout ce que notre esprit contient de jugement et de lumineuse raison, — mais infrangiblement les unir si nous voulons que notre œuvre soit vivante et sacrée, tressaillante et surnaturelle. M. Vielé-Griffin et M. de Régnier prouvent par leurs livres qu'ils pensent bien ainsi. L'un, écouteur plus direct de sa spontanéité, l'autre, plus fidèle prêtre de l'immuable norme, de loin ils se tendent les mains, car M. de Régnier sait aussi d'ingénues mélodies et M. Griffin a donné à beaucoup de ses strophes l'équilibre et la mesure. — S'il était en mon pouvoir, je me garderais de les pousser l'un vers l'autre; en se rapprochant, peut-être ne diraient-ils plus ce qu'ils doivent dire, car le talent et le génie se combattent implacablement : il faut une virile puissance pour accorder leurs voix en un seul hymne et souvent, à vouloir dominer l'un de ces deux ennemis qui lui échappait encore, le poète a perdu celui qu'il avait déjà maîtrisé. Pourtant, — MM. de Régnier et Griffin l'ont compris en tentant la poésie la plus noble, — il n'est pas de demi-Beauté; et qui d'entre nous, se disant artiste, aurait la lâcheté de ne pas dévouer tout son être au poème éternel? Qui de nous ne sent pas au plus vif de lui-même bondir encore l'espoir de la parfaite Musique? »

« Car il s'est trouvé des hommes pour fondre en un seul et indestructible métal les styles et le Style, le génie et le talent. Ceux-là se sont appelés Eschyle et Dante, Michel-Ange et Phidias, Christian von Gluck, Sébastien Bach, Léonard de Vinci, mais ils ont porté aussi d'autres noms qui sont plus près de nous. Ils ne sont pas ceux que l'on aime ou que l'on admire : ils suscitent à la fois l'élan vierge du cœur avec l'assentiment de la hautaine intelligence dont ils agenouillent le respect. — Or, nous tous, voyageurs qui gravissons l'âpre montagne, si quelque fierté d'âme convie notre faiblesse à ne point nous trahir, nous ne pourrions nous arrêter à l'aube par crainte des brûlants midis torrentiels. *Il n'est pas de demi-Beauté*; et nous ne serons pas assez vils pour rechercher d'autres buts que le seul, parce que nous n'avons pas oublié le passé et parce qu'aux lointains du songe, comme un énorme monolithe d'un bloc inébranlable, l'ŒUVRE FUTURE déjà nous apparaît, érigeant haut sa face immobile et polie où les mondes en tournant refléteront sans fin leurs ellipses. »

(1) Qu'on se rappelle les strophes sévèrement mesurées de M. Quillard et l'admirable élan désordonné de M. Verhaeren.

## NOTES DE VOYAGE

AU MUSÉE DE LA HAYE. — M. Bredius le dirige autoritairement peut-être, mais avec quelle activité et quelle ardeur ! Il vient d'acquérir un Rembrandt dernière manière : la large, et sûre, et triomphale. Le maître, revenu de la correction froide de la *Leçon d'anatomie*, même de la superbe coloration de la *Ronde de nuit*, sacrifie à une facture sommaire mais décisive et à une monochromie sévère. L'œuvre, *Homère aveugle dictant l'Iliade*(?), n'est pas entière. Le poète (figure attentivement réalisée d'après un antique) est habillé d'une sorte de simarre fauve. Un éclat de lumière d'or tombe sur les revers. La figure, éteinte des yeux, est largement modelée. Le pinceau écrit d'une grosse écriture les sourcils et la bouche et les yeux. Dans le coin de droite on aperçoit une main dont le bras est absent. Tout un personnage a dû être retranché.

Ce tableau vient d'Angleterre. Il fallait un fureteur et un devinateur pour découvrir, sous la crasse et les repeints qui outrageaient la toile, l'admirable merveille que M. Bredius soumet à l'admiration à La Haye. Et dire que M. Bredius n'a pas même les minimales ressources dont dispose notre commission du Musée de peinture ! Prix de l'œuvre ? 20,000 francs.

Une autre acquisition : Celle d'un portrait par Memling. Conservation parfaite, intacte; et authenticité éclatante.

AU MUSÉE DE COLOGNE. — Musée mal ordonné si l'on excepte la salle des gothiques rhénans. Tableaux accrochés jusqu'au plafond, pêle-mêle, en des cadres quelconques, matriculés d'énormes numéros horribles.

Le Musée de Berlin prête au Musée de Cologne un Verrochio, un Neri di Bici, un Ghirlandajo, un Cosimo Roselli. Ne pourraient-ils pas, les musées d'Anvers ou de Bruxelles, se prêter aussi quelques œuvres, ne fût-ce que pour établir certaines comparaisons entre les maîtres gothiques dont ils possèdent l'un ou l'autre des exemplaires quasi uniques ?

On rencontre à Cologne un admirable Rubens acquis récemment et un Fabritius hautain. Vous souvenez-vous de *l'Homme à la ganse jaune* du Musée de Marseille, auquel *l'Art moderne* consacra jadis un article; encore du portrait du *Jeune homme en noir*, du salon carré au Louvre ? Le Fabritius de Cologne persécute de son attitude et de son regard tout comme ces deux œuvres célestes. On lui rend visite comme à ces deux lointains, mais identiques compagnons de mélancolie et de rêve, et c'est assez de l'avoir vu pour qu'on vive avec lui pendant des heures, durant ces pèlerinages d'art que l'on fait de musée en musée, au cours des voyages annuels.

La salle des gothiques, nouvellement installée, renseigne sur toute l'école colonaise. Que de tableaux presque semblables à tels « inconnus » de notre Musée, qui sont ici attribués soit au maître du *Lyvensberg*, soit à celui de la *Vie* ou de la *Mort de la Vierge*, soit à celui de *l'Autel de Saint-Séverin*. Si quelqu'un de notre surannée Commission des Beaux-Arts se donnait la peine d'étudier les maîtres rhénans, il parviendrait à mettre un nom sur la plupart des gothiques simplement étiquetés « école allemande » à Bruxelles.

AU MUSÉE DE MAYENCE. — Un tableau de Callot, étrange et déroutant. On dirait un panneau venu d'Espagne. Coloration monochrome. Pourtant voici une robe dont Velasquez aimerait l'adorable teinte rose et violette. Et Goya envierait la silhouette des personnages passants.

Aussi un important Jordaens : *Jésus au milieu des docteurs*.

Les docteurs ont des cous de dindons, des joues rouges et creusées, des nez énormes à besicles et ils sont chauves comme du fer blanc. Oh les papoteurs nuls et vieillots et engraisés! Le Christ et la Vierge et saint Joseph sont vulgaires mais en pleine vie. La scène est disposée comme celle du *Possédé* du Musée de Bruxelles.

Quelques gothiques allemands des écoles d'Ulm et d'Augsbourg. Peut-être un Grunewald : *l'Adoration des mages* et non pas les *Béatitudes de la Vierge* comme le note Bædeker. Enfin un Cranach (le vieux) exquis : Une petite princesse en or avec un petit prince rouge, le groupe se détachant sur fond noir.

Le triptyque du Sodoma est flanqué d'une *Madone* attribuée à Raphaël del Garbo. Cette madone est évidemment de Sandro Boticelli et peut compter parmi ses chefs-d'œuvre.

AU MUSÉE DE FRANCFORT. — Un magnifique Art. van Gelder, presque aussi surprenant que celui de Prague. Ce peintre, élève de Rembrandt, est celui de tous les disciples qui se distingue le plus victorieusement du maître. A notre sens, il n'est pas assez hautement admiré. Son œuvre scintille d'un éclat de colorations rares et fines et riches, et dont Rembrandt ne donne que lointainement l'illusion. Aussi un Pieter de Hooghe, le plus complet et le plus caractéristique qui soit. Dites l'ombre de la chaise sur la blancheur du mur.

On connaît le Van der Meer. Et cette énigmatique jeune fille aux tresses menues et nombreuses que l'on attribue, avec raison nous semble-t-il, non pas à un maître italien (voir le catalogue) mais à un peintre allemand. En face, un Cesare da Sesto rarissime et puis toute une série de Flamands gothiques : Van Eyk, Bouts, Van der Goes, Christus et le merveilleux *Crucifiement* de Van der Weyden. En plus, un Baldung Grien extraordinaire et d'un stupre formidable, et un Clouet rose et clair présageant l'école française qui fêtera un jour Boucher, Prater et Watteau.

AU MUSÉE D'ASCHAFFENBOURG. — Le château qui abrite la galerie est d'authentique et pure renaissance allemande. On y vient pour étudier Grunewald, dont des œuvres nombreuses et fortes attirent. A l'évidence éclate sa parenté avec le vieux Cranach, bien que déjà, dans les *Deux messes d'un pape*, sa personnalité s'affirme. Dans l'église d'Aschaffenburg une *Pieta* prouve le Grunewald terrible et loqueteux et spongieux de pourriture du *Crucifiement* de Cassel.

AU MUSÉE DE NUREMBERG. — Un portrait du cardinal de Bourbon par Hugo Van der Goes, de très haute maîtrise. *L'Hercule et les Harpies* de Dürer, et tel Schaffner exquis. C'est ici que trône Burgmair, grâce à sa Vierge étrange et comme endormie dont les Vénitiens de l'époque médiévale semblent avoir prescrit la composition et un peu la coloration. Mais quel chef-d'œuvre! Encore le pénétrant Zeithlom et le toujours spécial et élégant Baldung Grien. Les maîtres de l'école de Cologne, les Wilhem, les Stephan et ceux des autels de la Vie et de la Mort de la Vierge.

AU MUSÉE DE DARMSTADT. — Un Grunewald profondément mélancolique et fruste. Un Jacobo da Valenzo grimaçant de douleur mais d'une violence attirante qui apparente ce peintre aux Libérale da Verone, à Crivelli et à certains Mantegna. Le *Seigneur cuirassé* de Paris Bordone reste inoubliablement fixé dans la mémoire avec son attitude résignée et ses yeux si infiniment lointains et songeurs. Un intérêt aigu s'attache à un polyptyque inconnu (blanc et or et légèrement rehaussé, ci et là, de couleurs) catalogué *Mittelrheinisch* 1400, dont la grâce et la clarté détonnent parmi les gothiques voisins. Ce polyptyque prouve une fois de plus la parenté de l'école colonaise avec les maîtres de Prague et ses origines.

(A suivre.)

## Une Enquête.

Le *Journal des Artistes* publie sous ce titre l'article que voici :

Tous les gens de goût déplorent la décadence de nos industries d'art. Nos meubles, nos étoffes, notre orfèvrerie sont généralement très laids, quoique très coûteux. La plupart des fabricants, nous l'avons déjà exposé ici même, au lieu de chercher des modèles originaux, trouvent plus commode et plus profitable d'imiter les objets conservés dans les musées archéologiques; ils le font sans discernement : leur fabrication de pacotille s'inspire indifféremment des beaux modèles et des médiocres, *pourvu que ce soit ancien*; sans respect de la matière employée : copiant en bois des motifs de pierre et *vice versa*, en galvano, du fer forgé, en zinc, les métaux précieux; sans souci des conditions actuelles de l'existence; ces meubles et ces ustensiles archaïques sont presque toujours inconfortables!

Ainsi les critiques futurs se demanderont quelle fut notre existence en ce siècle? Quelle fut cette époque qui aura laissé de sa vie matérielle point ou peu de traces caractéristiques et se sera contentée de répéter *en toc* les productions des siècles précédents?

\*\*\*

Cependant, depuis quatre ou cinq années, quelques industriels manifestent la volonté de réagir contre ces déplorables tendances. L'entreprise est périlleuse; ils ont à lutter contre l'habitude prise dans le public, et contre le mauvais vouloir des confrères qui cherchent à maintenir le public dans son erreur, pour continuer d'écouler leurs stocks *muséedéclunistes*. Ces courageux novateurs poursuivent néanmoins leurs recherches. En même temps, un certain nombre d'artistes, notamment aux *Salons du Champ-de-Mars* et de la *Libre Esthétique*, démontrent, par leur exemple, que malgré tout ce que les siècles passés nous ont légué d'œuvres intéressantes dans les diverses industries, quelque chose de nouveau et d'artistique est toujours possible.

\*\*\*

Les tentatives nouvelles ont des chances de succès, surtout si elles trouvent auprès des artistes (qui dirigent le goût s'ils le veulent bien), les encouragements qu'elles méritent. Il en est déjà plusieurs qui s'intéressent à ces questions à la fois artistiques et sociales; les autres y viendront. Le *Journal des Artistes* serait fier de servir d'intermédiaire et de provoquer à ce sujet une discussion la plus générale possible. Tout d'abord je pense qu'il sera bon de connaître l'avis de tous, favorable ou défavorable, sur l'état de nos arts mobiliers. Je recevrai avec reconnaissance les opinions qu'on voudra bien formuler et m'envoyer. Chacun pourra répondre à toutes les questions posées ci-après, ou à une seule, ou à toute autre question qu'il posera lui-même. L'enquête est ouverte sous ce titre renouvelé du remarquable travail de M. Jules Huret :

### *Enquête sur l'évolution des industries d'art.*

— Pensez-vous que la tendance constatée chez certains artistes, notamment au Salon du Champ-de-Mars, à appliquer leur talent de peintres et de sculpteurs à l'embellissement d'objets usuels, soit un symptôme d'une renaissance de nos industries d'art?

— Y a-t-il un style nouveau? (En France ou dans les autres pays.)

— Si le style nouveau existe, quels sont ses éléments caractéristiques?

— S'il n'existe pas, dans quelles conditions croyez-vous qu'il puisse se manifester?

— Y a-t-il lieu pour le producteur de chercher seulement à satisfaire le goût public, ou, au contraire, à l'influencer et le diriger?

Il est bien convenu que mes correspondants m'autorisent à publier leurs réponses. Je suis à la disposition également de ceux qui préféreront répondre de vive voix et pour cela voudraient bien prendre avec moi un rendez-vous dans un bref délai.

Ils pourront ainsi me montrer en même temps, artistes, leurs ateliers; fabricants, leurs magasins. A tous, industriels et artistes, j'adresse d'avance mes remerciements pour leur collaboration à notre enquête.

HENRY NOCQ

## CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

### Reproduction d'un article de revue.

M. Adrien Oudin ayant publié dans la *Revue britannique* un article intitulé « La Bretagne conteuse et légendaire », a fait citer devant le tribunal correctionnel de Quimper les directeurs du journal *L'Union agricole et maritime*, dans lequel avait été reproduit l'article en question, sans que nulle autorisation eût été sollicitée de l'auteur.

Le tribunal, estimant que la bonne foi des prévenus résultait de ce qu'ils avaient eu soin d'indiquer la source de leur emprunt et mentionné, avec des éloges, M. Oudin comme étant l'auteur de l'article, prononça un jugement d'acquiescement.

Mais la Cour d'appel de Rennes réforma cette décision. « L'auteur d'un écrit ayant seul le droit de vendre, faire vendre ou distribuer, dit l'arrêt, la reproduction de son œuvre, sans son assentiment, est une atteinte à l'exercice de son droit de propriété littéraire et constitue le délit de contrefaçon.

La bonne foi de celui qui a commis ce délit peut enlever au fait son caractère délictueux. Mais c'est au prévenu qu'il incombe de l'établir.

Or, aucune autorisation de reproduire n'a été donnée à *L'Union agricole* par Oudin. En admettant, comme le prétendent les prévenus, que les feuilles de la *Revue britannique* contenant l'écrit leur aient été remises détachées par un tiers, ils devaient savoir que ce tiers n'avait aucun mandat ou autorisation d'Oudin pour permettre la reproduction. Si, comme l'indiquait une vulgaire prudence, ils s'étaient fait représenter le numéro de la revue, ils auraient, sur la couverture, vu une mention expresse portant interdiction aux journaux français de reproduire les articles qu'elle contenait. Enfin, si les prévenus, comme ils l'allèguent, ont cru qu'Oudin faisait partie de la Société des gens de lettres, ils n'ont fait aucune démarche pour se procurer à ce sujet un apurement qu'il était aisé d'obtenir; ils paraissent s'être facilement laissé entraîner par l'avantage résultant pour leur journal, vendu à bon marché, de publier une étude intéressante, surtout pour des lecteurs bretons.

En conséquence, la Cour les condamne solidairement à 50 francs de dommages-intérêts et à une publication de l'arrêt, ce qui est modéré.

En Belgique, où ces questions délicates ont été résolues par la loi du 22 mars 1886 sur le droit d'auteur, la solution adoptée par la Cour de Rennes serait accueillie également par les tribunaux. Il est interdit de reproduire sans autorisation un article de revue, comme tout écrit. Il n'y a d'exception que pour les journaux et encore avec une réserve, ainsi que le prescrit l'art. 14 ainsi conçu :

ART. 14. — Tout journal peut reproduire un article publié dans un autre journal à la condition d'en indiquer la source, à moins que cet article ne porte la mention spéciale que la reproduction en est interdite. »

## PETITE CHRONIQUE

La gente Marguerite Van de Wiele, critique littéraire à la *Liberté* (agonisante), y va de son coup de plume en faveur de GUSTAVE FRÉDÉRIX qu'elle qualifie « un lettré de race » et plus loin « un lettré de carrière » (ceci n'est vraiment pas mal trouvé). Elle aussi se sert du mort de *L'Indépendance belge* pour épousseter notre jeune littérature : il paraît que c'est la consigne. Oyez :

« Ce n'est pas seulement un parfait ouvrier en lettres, c'est un écrivain de race que notre pays vient de perdre en lui : de la race de ceux qui, ayant le *don*, pensent, toutefois, que connaître son métier n'est pas de trop pour les professionnels de l'écriture et que l'on peut être un excellent prosateur même en respectant la syntaxe, même en connaissant les chefs-d'œuvre classiques du beau langage et en conservant de l'admiration pour ce que nos prédécesseurs avaient déjà et justement admiré. Bien avant le « mouvement » auquel notre littérature va devoir tant de pages laborieusement quintessenciées et témérairement subtiles, Gustave Frédrich, critique dramatique et littéraire de *L'Indépendance belge*, s'appliquait à rendre ses jugements en un style personnel, distingué et savant... Nous avons fait du chemin depuis et nous savons qu'après avoir été le premier à déplorer la mollesse des Belges dans l'art de bien écrire, il ne fut pas le dernier à signaler le danger de l'abus contraire, dont nous sommes actuellement menacés »

La jeune personne (tout est permis aux jolies femmes) donne alors ce coup d'éventail à nos Maeterlinck et à nos Giraud :

« Il y a quelque intérêt à rappeler ses avertissements à ceux d'entre nos jeunes poètes et romanciers que l'excès de la recherche devait faire tomber dans la préciosité et la manière. »

M<sup>lle</sup> Marguerite Van de Wiele croit nécessaire d'expliquer comment il a pu se faire que celui qu'elle croit, en sa bonté et sa naïveté féminines, avoir été un grand écrivain, n'a rien écrit que des feuilletons dont la désespérante monotonie mièvre faisait songer au montreur de lanterne magique glissant mécaniquement des verres colorés dans son appareil :

« Son insouciance devant l'œuvre jaillie de son cerveau, sortie de ses doigts, est presque sans exemple en ce siècle de personnalité excessive, où la folie de la publicité travaille également les meilleurs et les pires; où un plumitif, le plus obscur des plumitifs n'a pas encore produit cinq cents lignes à peu près cohérentes qu'il rêve pour elles la plaquette cousue, brochée, mise sous couverture. Lui, ce lettré de race et de carrière, dont les feuilletons rassemblés donneraient une vivante, une complète histoire de la littérature française durant la dernière période de trente années, ne compte pas un seul volume en librairie. Estimait-il, peut-être, que quand on donne les verges on ne doit pas s'exposer à les recevoir? — Non, bien certainement; mais le sens critique s'exerçait sur lui comme sur les autres, plus sévèrement encore, et il y avait un fonds de dignité très haute dans sa modestie : il eût voulu son talent impeccable, le jugeait imparfait et avait trop le respect de soi-même pour consentir à donner à son œuvre une importance qu'à ses yeux elle ne comportait pas. »

Ainsi l'absence de livre fut pure modestie : il se trouvait imparfait ! Tout s'explique alors : se trouvant lui-même peccable, comment eût-il pu admettre qu'il y avait une littérature en Belgique. Pas de livres ! Pas de livres ! puisque moi Frédrich je n'en fais pas et qu'il n'est permis d'en faire que si l'on est impeccable. Il ne fut pourtant pas si intransigeant, le lettré de carrière, quand ayant écrit cinq cents lignes sur Victor Hugo, il en fit « une plaquette cousue, brochée, mise sous couverture ». Savez-vous ça, charmante Marguerite ? Non ? Il y a des choses que les jeunes filles ne doivent pas lire.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.  
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE  
Conditions très avantageuses.  
Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER  
SEUL DÉPOT DES  
**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*  
ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS  
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE  
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.  
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique, . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

EN PASSANT PAR LA LORRAINE. — L'IMPRESSIONNISME. — EN DAUPHINÉ. — L'ORNEMENTATION DES VILLES. *Les poteaux enguirlandés.* — LA FONTAINE D'HENRY CROS. — PETITE CHRONIQUE.

### En passant par la Lorraine...

Certaines villes paraissent — comme tels terrains exceptionnellement favorables à la floraison des roses — posséder sur l'éclosion des artistes, sur cette flore spéciale et fragile, rebelle aux acclimatations, une influence particulière. Pourquoi est-ce à Gand, et non ailleurs (Bruges eût semblé bien mieux indiqué!) que surgit cette trinité de poètes dont l'art concentré et énigmatique, fait de terreurs, de frissons, de visions cruelles ou tendres, a troublé inopinément notre génération littéraire? Quel lien mystérieux rattache à la grande cité bourgeoise, hargneuse à tout idéal artistique, pourrie de doctrinarisme imbécile, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe et Grégoire Le Roy?

Il est, en Lorraine, une ville qui exerce, en un domaine différent, une influence décisive sur le mouvement d'art contemporain : c'est Nancy, berceau de ces artisans de génie : Emile Gallé, Camille Martin, Victor

Prouvé. C'est Nancy qui sonne les matines de la renaissance des arts décoratifs. Elle seule balance le prestige, un peu trop envahissant, de l'Angleterre dans l'application des formes esthétiques à l'industrie.

L'adorable ville! Et quelle joie de se retrouver, après trois semaines passées dans les eaux néerlandaises, en pays français, d'entendre la cadence musicale des phrases familières, de goûter aux mets connus, aux vins sincères, aux fruits délicats. Avec son architecture précieuse et contournée, ses jolies grilles dorées et ses fontaines de plomb, évocatrices d'un XVIII<sup>e</sup> siècle discret et sans mièvrerie, la place Stanislas est bien la plus jolie place qui existe. Et l'on voudrait la voir peuplée de seigneurs en culottes et bas de soie, de marquises poudrées, de carrosses de gala, et transformer en tenue coquette de cheveu-légers l'uniforme sobre des officiers de dragons et de chasseurs qui traversent la Pépinière pour se rendre au Cercle militaire.

L'art d'Emile Gallé n'a-t-il pas bouleversé dans la verrerie, la céramique et l'ébénisterie les plus invétérées routines?

Car Gallé est, tout à la fois, maître verrier, maître potier et maître ébéniste. Luxueusement installé en famille dans la propriété paternelle, entouré de jardins merveilleusement entretenus où, sans doute, il a puisé le goût de cette adorable décoration florale qui forme l'élément principal de ses conceptions, Emile Gallé a

réuni dans un salon empli de bibelots précieux quelques-unes de ses plus belles œuvres, celles dont un amour quasi paternel l'empêche de se dessaisir. C'est, en de vastes vitrines aux velours savamment choisis et harmonisés, un éblouissement de cristaux aux reflets nocturnes, enguirlandés de devises, parfumés de poésie, une joie claire de faïences luisantes, aux contours imprévus, au bariolage exquis. Quelques meubles, étranges fleurs compliquées, écloses en des serres de rêve, dressent, le long des lambris, leurs panneaux délicatement incrustés de bois rares, en lesquels se marie aux raffinements de la flore lorraine l'efflorescence subtile de la poésie contemporaine, épanouie en vers de Baudelaire, de Maeterlinck, de Montesquiou. Mais le tempérament d'Emile Gallé n'exclut pas la puissance : témoin cette table, son œuvre la plus récente, admirable travail de marqueterie, pour la composition duquel le maître ébéniste a choisi cette phrase de Tacite : *Le Rhin sépare toutes les Gaules de la Germanie*.

« Nous l'offrirons au Musée de Strasbourg quand la Lorraine nous sera rendue », nous dit mélancoliquement M. Gallé père en nous montrant, avec une légitime fierté, le dernier chef-d'œuvre de son fils.

Non loin de l'habitation, dans cette même avenue de la Garenne qui ressemble, avec ses murs blancs, ses jardins et le silence qui l'enveloppe, à un coin de banlieue parisienne, les ateliers dressent leurs toits rouges. C'est là l'usine : fours à céramique, verrerie, menuiserie, spacieusement installés, et montrant, à côté de la retraite où l'artiste médite et conçoit l'œuvre, le travail bruyant et animé de la réalisation industrielle. Machine aux rouages multiples, dont la direction exige une stupéfiante activité.

Ce qu'Emile Gallé a obtenu dans des domaines divers, Camille Martin et Victor Prouvé, natures fines, artistes de goût, artisans impeccables, cherchent à l'atteindre dans les arts du cuir, du bronze, de l'émail, spécialement dans leurs applications à la reliure. Ils ont secoué cet art immobile, ils l'ont rajeuni en y introduisant la fantaisie des mosaïques, des cartons imprévus, judicieusement composés d'après le volume à relier, des ornements choisis avec goût. Associés dans la conception et l'exécution de ces travaux passionnants, Camille Martin et Victor Prouvé ont exposé, entre autres, au dernier Champ-de-Mars, ce merveilleux *Coffret à bijoux*, dont l'exécution a entraîné nos deux artistes aux plus folles dépenses. Le coffret nous a été montré à Nancy, en ce petit atelier de Camille Martin encombré d'études peintes, de dessins, de projets, de maquettes, et qui s'orne de la plus jolie collection de bonnets alsaciens qu'un artiste ait jamais réunie. L'un des auteurs — l'autre, Victor Prouvé, habite Paris et ne se rend à Nancy que lorsque son travail de collaboration l'y appelle — a

extrait le précieux joyau de sa gangue de peluche et de cuir. « La figure seule, qui est de Prouvé, nous a coûté pour frais de modèle et de fonte... » Mais je n'ose citer de mémoire le chiffre. C'était, il m'en souvient, une somme inattendue, disproportionnée, en désaccord flagrant — Camille Martin le reconnaît lui-même, mais qu'y faire? — avec les idées actuelles sur la vulgarisation de l'art, spécialement dans ses applications au décor des objets usuels. Puis, sorties une à une de leur étui, comme des bijoux, des reliures aux tons éclatants, ou, comme pour *les Aveugles* de Maeterlinck, couleur de deuil et de douleur. Puis encore des buvards décorés d'un épanouissement de fleurs, de feuillage, de figures, avec de l'inattendu dans la mise en pages et un sens subtil de l'ornementation. Cette affiche, où dans l'agonie pourpre des vignes vierges luisent les ocellations d'un paon au plumage métallique, servit, le mois passé, à annoncer l'exposition lorraine des arts décoratifs. Ce paravent, illustré d'ornements exécutés en pyrogravure, témoigne de recherches abandonnées aujourd'hui. Dans le désordre de l'atelier, du mystère des portefeuilles gonflés jaillissent, complaisamment retirés par l'artiste, des projets, des esquisses, révélateurs d'une rare variété d'inspirations.

C'est au milieu des fleurs aussi que s'élève l'atelier de Camille Martin, mais ses fleurs ne sont pas, comme celles d'Emile Gallé, amoureusement caressées par de soigneux jardiniers en des parterres sarclés et émondés. Elles poussent à la diable, en touffes sauvages d'une belle indépendance, comme son art. Le père Martin, praticien habile auquel Rodin confie l'exécution de ses figures, a son petit réduit tout proche, parmi les chardons géants au port décoratif, aux reflets d'acier. Et le choc de sa jambe de bois scande les phrases de bienvenue cordiale qu'il adresse aux visiteurs de son fils.

Deux autres artistes lorrains, absorbés en des recherches analogues et pénétrés d'identiques vœux, MM. René Wiener et Daum, le premier relieur comme Camille Martin, le second verrier comme Emile Gallé, méritent de fixer l'attention. Ils sont, l'un et l'autre, de l'« Ecole de Nancy », s'il est permis d'appliquer à l'art cette appellation usitée exclusivement jusqu'ici en psychiatrie et en médecine, ou plutôt ils constituent un embryon d'école, un groupe dont les deux premiers artistes cités ont été les initiateurs.

M. René Wiener commande à des artistes qui lui paraissent désignés par des aptitudes spéciales — et dans son choix il fait preuve de tact et de pénétration — les cartons des couvertures qu'il se propose d'exécuter. Grasset, Lautrec, Lepère, Carlos Schwabe ont travaillé ou travaillent pour lui. Et, la composition livrée, M. Wiener la transpose avec la plus rare habileté ou la fait transposer, dans les ateliers de reliure et de papeterie qu'il dirige et dont il surveille même la vente au

détail, en mosaïques superbes, d'un travail prestigieux, qui imite à miracle l'original. Rien ne dépasse, comme exécution manuelle, parmi les nombreux exemplaires que voulut bien nous montrer, en son appartement privé tapissé de tableaux et d'aquarelles aux signatures indisciplinées, M. René Wiener, la reliure de l'*Art gothique* de M. Gonse pour laquelle Eugène Grasset composa un carton exquis et que l'artiste nancéen œuvra entièrement de ses mains.

C'est à la toute récente exposition lorraine que, pour la première fois, se révéla M. Daum. Placé, à côté de son frère, à la tête d'une importante verrerie, il eut l'idée fort heureuse de ne pas se cantonner dans la fabrication courante des flûtes à champagne, des carafes à eau et des verres à bière. Et, sous l'influence probable d'Emile Gallé, voici qu'une fleur d'art s'épanouit sur la verrerie de Nancy. Des formes nouvelles, d'une sveltesse élégante, sont créées; la pâte colorée s'irise de nuances chatoyantes; la gravure au touret illustre le champ de devises et d'ornements. Nous ne vîmes qu'un petit nombre de ces pièces artistiques, le plus grand nombre ayant été expédié à l'Exposition de Lyon. Mais ce qu'on nous montra suffit à nous rassurer sur les tendances de M. Daum, et à nous faire apprécier l'intérêt de ses efforts.

Telle est la cueillette des impressions d'art que nous fit éprouver un rapide voyage en Lorraine. Elles sont vives et fortes. N'est-ce pas toujours dans leur milieu, dans le décor de leur vie qu'il faudrait voir et juger les artistes?

Nous avons aussi visité Metz. Hélas! Nous n'y avons vu que des casernes.

## L'IMPRESSIONNISME

L'impressionnisme, dans les œuvres qui le représentent le mieux, c'est une peinture qui va vers le phénoménisme, vers l'apparition et la signification des choses dans l'espace.

Il me semble bien, il me semble juste, de ne pas en chercher et en donner une définition plus précise. Il s'agit d'une tendance, d'un élan de l'esprit, du vertige spirituel qui naît en nous de l'exaltation des sens. C'est précis comme la joie de respirer, de voir, d'entendre, de vivre. C'est précis comme l'amour et comme le désir. « Je peins comme l'oiseau chante », a dit un jour Claude Monet, et cela exprime bien toute la beauté d'instinct qui peut être incluse dans un art, la palpitation éperdue de l'être qui prend possession des choses. Renan aurait aimé cet aveu naïf et fort d'une heureuse fièvre, d'une pensée exaltée, lui, Renan, qui a si bien écrit dans l'une des scènes des *Drames philosophiques* : « Il ne faut regarder ni de si près ni de si loin. Vous faussez également la vision de votre œil, et si vous mettez l'objet sur vos yeux, et si vous le posez hors de votre portée. De ce qu'une chose est éphémère, ce n'est pas une raison pour qu'elle soit vanité. Tout est éphémère, mais l'éphémère est quelquefois divin. »

C'est cet éphémère et c'est cet éternel, fixés un instant par

l'homme, qui sont entr'aperçus et désignés par l'art. Toutes les œuvres d'art donneront cette songerie, mais jamais encore elle n'avait été évoquée avec ce frémissement apporté par l'impressionnisme.

J'essaie, comme je l'ai dit, de voir ici du nouveau historique, et ce n'est pas chose aisée avec si peu de recul. Mais que tous ceux-là qui ont la passion de la vie, le goût de la réflexion, et qui s'appliquent à chercher des résumés et des vérifications dans les œuvres d'art, veuillent bien aussi essayer de voir avec des yeux nets, en élaguant autant que possible tous partis pris de traditions, d'éducation, de conventions intellectuelles et sociales. Qu'ils n'aient pas la négation irraisonnée du temps présent, ce qui serait méconnaître l'aboutissement de la tradition invoquée. Qu'ils voient au contraire la tradition comme elle doit être vue, comme la continuité, l'ajouté perpétuel, une succession d'étapes, de départs, d'arrivées pour repartir, comme l'expression une de l'humanité, et qu'ils décident alors si ces peintres d'hier et d'aujourd'hui n'entrent pas déjà sensiblement dans l'histoire.

Si la beauté de leur œuvre n'est pas sentie, si l'entêtement répond non, ce dialogue n'a plus de suite ni de sens. Mais si l'impartialité répond oui, si une part quelconque de beauté est concédée à cette œuvre éclosée sous nos yeux, alors, en essayant de définir cette part, on arrive, ou on arrivera, à voir un agrandissement de l'espace, une preuve de vision plus lointainement projetée.

\*\*\*

Cet agrandissement, il n'est pas seulement dans le choix de points de vue, dans la volonté panoramique, dans les constructions de terrains, dans la courbe des mers, dans le dôme fluide des ciels enserrant la convexité du globe, mais il existe à chaque place intime choisie pour l'expérience, il réside dans ce fait que l'atmosphère, si restreint que soit le lieu d'observation, révèle la présence de l'universel, de la même force mouvante et lumineuse qui anime tout de ses propulsions et de ses ondes.

Ne croit-on pas voir que la pensée de l'homme accomplit le même cycle que la terre? La connaissance ne fournit-elle pas la même course que la planète?

Non seulement l'homme a cru longtemps qu'il habitait un monde spécial, unique, éclairé seul par une révélation d'en haut, attendant le mot de l'énigme d'une volonté supérieure à la sienne; mais il s'est même cru un être à part dans ce monde unique. Il ne soupçonnait pas l'univers, ne rattachait à rien la planète sur laquelle il était né et ne se rattachait pas non plus, lui, à ce milieu d'où il était sorti. C'a été longtemps la pensée embryonnaire de l'humanité tout entière, c'est encore la pensée d'un grand nombre d'hommes. Mais d'autres, dont le nombre aussi devient grand, s'accroît sans cesse, ont vu que leur vie se rattachait d'abord à la vie immédiatement environnante, puis que la vie de la terre faisait partie de la vie solaire, et, dès lors, ceux qui ont senti cela ont senti palpiter en eux une parcelle de la vie universelle, et dorénavant ils s'emploieront de toute leur ardeur à exprimer cette vie continue par laquelle ils se sentent soulevés, emportés à travers les âges sans fin.

La peinture, comme le reste de l'expression humaine, devait refléter la lente découverte des choses et de soi, qui est le fond de la destinée humaine.

L'impressionnisme, pour sa part, marque une réalisation plus vive et, par conséquent, une connaissance plus approchée de la poésie de la lumière.

L'espace s'éclaire, les distances sont parcourues par la pensée, le contact de la terre et du soleil apparaît mieux que jamais permanent et visible. L'homme se sent le produit du soleil. Comme tout le règne animal, comme le règne végétal, comme les pierres dont la fusion refroidit, comme les vapeurs incessamment formées, dissipées, reformées, aspirées, parties et revenues, comme la moisissure des infusoires, l'homme sent sa force cérébrale, sa matière pensante, en relation directe avec l'astre. La vie tout entière est issue du soleil, croît et décroît, existe sous sa dépendance, ou plutôt la vie est identique au soleil. C'est lui qui concentre la force de notre univers, qui nous donne le bienfait de sa chaleur, notre vie physique, productrice de notre vie mentale. Sa poésie nous est un asile, soit que sa nette clarté illumine ce qui nous entoure, nous montre tout près ce qui nous semblait si loin, découpe l'image de notre monde dans l'azur et dans l'or, soit que le mystère de sa brume enveloppe tout, à l'heure incendiée de midi, en été. Car, s'il a la sérénité, l'heureux calme des jours tranquilles, il a l'aspect du mystère, autant que la nuit, qu'il crée aussi par l'ombre de la Terre.

\*\*\*

C'est ce Soleil, c'est son émanation lumineuse et vivifiante, qui vient en lointaine caresse sur les œuvres des peintres depuis que la peinture existe. C'est cette poésie du soleil qui se réverbère, ce sont les vibrations universelles qui viennent expirer avec un afflux plus fort, sur l'espace restreint d'une toile, dans l'œuvre de ces peintres d'aujourd'hui que je tente de classer avec leur signification dans le temps où elles se sont produites.

Un tel départ nouveau pour la conquête de la lumière laisse loin derrière lui l'accusation de ne s'être préoccupé que de la sensation immédiate, de l'état atmosphérique passager, de l'incident de nature aussi vite évanoui qu'éclot. C'est précisément la beauté de la conception humaine d'avoir la sensation de la durée à travers le moment fugitif. Il n'y a que des moments fugitifs et force nous est bien d'apercevoir l'univers à travers la lueur d'une minute.

\*\*\*

Un autre jour, je particulariserai après avoir généralisé; je prendrai une seule période de cet ensemble, et chercherai de quelle façon immédiate l'Impressionnisme se relie à l'histoire de l'art et à l'histoire universelle de l'humanité.

(Le Journal.)

GUSTAVE GEFFROY

## EN DAUPHINÉ <sup>(1)</sup>

J'ai voulu revoir la Grande-Chartreuse, me retremper aux souvenirs du pèlerinage d'art accompli naguère avec Vincent d'Indy par les escarpements de l'Aup du Seuil et la profondeur tragique des bois. Que ceux qui veulent jouir avec sérénité du décor parisienné dans lequel tintent les heures calmes du monastère se hâtent vers le recueillement du territoire d'élection. *Die Zeit ist da!* Klingsor triomphe du Graal. La paix du Désert est troublée, de l'aube à la nuit, par le grelot des diligences, par le vacarme des cars alpins qui charroient des hordes de touristes. Des lampes électriques éclairent, dans les hameaux les plus reculés, la dextérité des ouvrières gantées, innombrables en ces régions. Et voici que le monstre redouté, le tramway à vapeur, parti de Voiron, allonge déjà vers Saint-Laurent-du-Pont ses rails de fer.

(1) Second article. Voir notre numéro du 19 août dernier.

L'autre route, celle du Sappey, demeure seule vierge encore. Elle s'élève lentement, comme à regrets, parmi les vignes et les cottages de la Tronche, s'infléchit vers le village de Corenc, franchit le col de Vence au pied du Saint-Eynard. Aussi loin que porte la vue, le regard embrasse un horizon de montagnes estompées par la brume, rayées d'argent neuf. Les hauteurs du Vercors, la masse sombre du Taillefer, les sommets glacés des Rousses, la chaîne de Belledonne et jusqu'à la coupole d'ivoire du mont Blanc se profilent sur l'azur soyeux et léger du ciel. Dans la plaine, où le soleil dore les champs de maïs et bronze le feuillage des mûriers, Grenoble éparpille dans la verdure ses toits roses dominés par les lignes géométriques de la citadelle. Deux filets de mercure, l'Isère et le Drac, griffent d'un trait étincelant la vallée poudreuse. Au loin des villages fleuris d'oléandres apparaissent, tapis à l'ombre des platanes et des peupliers d'Italie : Seyssinet, le Pont-de-Claix, Eybens, Tavernolles, Gières, Domène. On découvre même, sur le flanc des contreforts de Belledonne, la masse blanche du château de Tencin.

Mais bientôt le spectacle change, et dans l'étranglement du vallon de Saint-Hugues qui mène, par la fraîcheur des fourrés, à Saint-Pierre-de-Chartreuse, ce ne sont qu'éboulis de rochers entraînés par les eaux des hauteurs de Chamechaude et de la Dent de Crolles, pâturages alpestres, précipices où roulent à grand bruit des torrents. Les sapins, respectés des Chartreux qui enveloppent de mystère et de silence la paix de leur abbaye, atteignent une croissance prodigieuse. La majesté du paysage fait taire les conversations frivoles, et c'est avec une émotion indescriptible qu'on écoute, dans le recueillement religieux de la forêt sonore, la cloche qui annonce l'approche du couvent, évocative des sonneries solennelles qui marquent le terme du voyage au Graal.

Il faudrait avoir un cœur de porphyre pour ne pas s'exalter au jaillissement de ces impressions profondes. Je ne connais point de sensations artistiques qui vailent celles-là, et c'est pourquoi j'ai cru devoir, en ce journal destiné aux artistes, en signaler l'intense jouissance.

Ce pèlerinage à la Grande-Chartreuse, avec sa visite des cloîtres muets où glissent de blancs fantômes, du petit cimetière aux tombes anonymes, des cellules où vivent et meurent dans l'oubli, depuis mille ans, des hommes que la vie a blessés et déçus, de la chapelle modeste où, chaque nuit, la communauté puise le réconfort, de la bibliothèque superbe qui verse sur les religieux les trésors de l'activité intellectuelle, — l'existence matérielle étant réduite aux nécessités élémentaires, — est, de toutes les séductions du Dauphiné, la plus captivante.

Il est d'autres excursions qui requièrent. Je vanterai spécialement l'ascension de Champrousse (qu'on se hâte : M. Decauville sollicite l'autorisation d'y établir un tramway électrique!); la visite des gorges de la Bourne, par le Villard-de-Lans, les Grands-Goulets et Pont-en-Royans, patrie des tourneurs en bois; le pittoresque voyage à la Mure et aux lacs de Laffrey, rendus récemment accessibles par un audacieux railway qui, greffé sur la ligne de Gap, s'élève jusqu'à près de neuf cents mètres d'altitude dans des vallons sauvages emplis du fracas des cascades (le savoureux « gratin de queues d'écrevisses » qu'on déguste chez la veuve Pelloux vaut, à lui seul, le voyage!); la course des Sept-Laux, aux eaux glacées, aux berges ouatées de neige, aux pyramides de granit sur lesquels le soleil à son déclin allume des lueurs d'incendie.

Allevard est le point de départ de l'ascension des Sept-Laux.

Cette riante petite station thermale attend, hélas ! son tramway, et bientôt va se hausser aux prétentions d'une *watering-place* mondaine. On n'y organise pas encore, comme à Uriage, des courses de bicyclettes suivies par les coureurs réputés de Lyon et de Grenoble, et où triomphe le fils de l'excellent docteur Teulon. Nul prince Radziwill n'y fait tirer de feux d'artifice pour célébrer les anniversaires de ses proches. Mais on y joue l'opérette et la comédie et, ma foi, avec beaucoup d'entrain, dans un casino neuf joliment décoré. Et le vertige des inévitables petits chevaux remplit les entr'actes du spectacle. Nous voici loin de la descente « à la ramasse » sur les pentes de Brame-Farine, jadis l'unique distraction des baigneurs, et qui amusa tant Alphonse Daudet qu'il lui consacra une page de *Numa Roumestan*.

Le casino d'Allevard, détail curieux, est dirigé par un Bruxellois, M. Alphonse Scheler, frère de feu le bibliothécaire du roi, qui a abandonné l'église réformée dont il était le pasteur pour devenir impresario. Ce changement de scène lui a été, d'ailleurs, favorable. Et à n'en juger que par la découverte qu'il fit de M<sup>lle</sup> Lerou, l'admirable artiste qu'il présenta à Bruxelles dans le rôle d'Hamlet, — avec quel succès, on s'en souvient ! — cet ex-théologien paraît avoir, en matière théâtrale, une compétence qui lui assure le succès.

Le soir où je fus à Allevard, il faisait représenter par des artistes de mérite et avec une mise en scène soignée les *Vingt-huit jours de Clairette*. Mais le spectacle était surtout dans la salle. La représentation était donnée en l'honneur du 30<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins qui, après deux mois de manœuvres dans le Briançonnais et le Queyras, descendait vers Grenoble pour gagner le Vercors. Et c'était, pour les braves chasseurs dont les bérets bleus emplissaient le théâtre, une joie, des rires, un plaisir largement savouré, auxquels finit par se mêler le brillant corps d'officiers qui occupait les premiers rangs. Jamais les hussards de *Clairette* ne rencontrèrent public plus compréhensif ni accueil plus chaleureux.

Les beaux soldats que ces Alpins ! Avec leur uniforme sobre, leurs molletières de drap, leur canne à pointe de fer, et sur la peau le hâle des longues manœuvres et dans les yeux l'intrépidité des hommes dédaigneux du péril qu'ils bravent chaque jour, ils ont une allure martiale, une beauté esthétique particulières.

J'accompagnai le lendemain, en tête de la colonne, par le col de Bariot, le commandant du bataillon, colonel de Nadaillac, jusqu'à Tencin où les trente officiers reçurent du marquis de Monteynard une hospitalité fastueuse. Rien de plus pittoresque que la marche d'un groupe alpin gravissant sur deux files les escarpements des Alpes en un serpentant cortège d'hommes lestes et vifs, de chevaux, de mulets, de canons, d'affûts, de caissons. D'un coup de sifflet discret, à peine perceptible, le colonel met en mouvement toute cette masse. Vingt-quatre clairons font rouler d'échos en échos d'alertes fanfares, scandées par un joli mouvement qui lance à la fois tous les pavillons vers le ciel comme pour sonner au triomphe des astres. Et tout aussitôt, quelle que soit la déclivité du sentier, qu'il faille s'accrocher au roc effrité, côtoyer un abîme ou s'engager sur un sérac, un pas redoublé, énergiquement rythmé par tous les cuivres, tend les jarrets, raidit les muscles, pousse le bataillon en avant, irrésistiblement.

Ah ! cette *Sidi-Brahim*, le refrain, le *leitmotiv* du bataillon, sa *Marseillaise* spéciale, jaillie en fusées des bugles et des pistons dans le tonnerre des tubas, je l'entendrai toute ma vie. Jamais je ne compris mieux la puissance surprenante de la musique et l'excitation nerveuse que, dans certaines circonstances, elle

détermine. Un refrain d'Auber, d'ailleurs banal, (car la valeur de l'œuvre est sans relation directe avec ces effets), n'a-t-il pas déchaîné une révolution ?

Aussi la fanfare du 30<sup>e</sup> Alpins, dirigée avec une énergie et une autorité rares par M. Besançon, est-elle l'objet de la sollicitude particulière du colonel, qui sait mieux que personne l'influence de la musique sur le moral des hommes. Nous l'applaudîmes à Allevard, où elle rythma la marche d'une retraite aux flambeaux, A Tencin, sur la terrasse du château, d'où la vue embrasse le merveilleux panorama de la vallée du Graisivaudan depuis les montagnes de la Savoie jusqu'aux escarpements du Vercors, elle offrit aux châtelains un concert qui eut, dans ce décor de conte de fées, tout en verdure, en eaux vives, en orangers, en parcs de roses, une saveur exceptionnelle. Massée sous les marronniers, la population du village avait envahi les jardins, mêlée aux Alpins dont l'uniforme bleu s'harmonisait délicatement avec l'émeraude claire des pelouses. Et sous le rayonnement d'un soleil d'été, dans la joie d'un jour de fête, le spectacle était d'une vivacité de couleurs et d'une fraîcheur incomparables.

Le type du sergent-clairon me reste rivé dans la mémoire : un superbe garçon, bâti en athlète, portant crânement son béret sous lequel luit la flamme claire des yeux. Fièrement campé à la tête de son escouade de sonneurs, le clairon sur la cuisse, il compte les mesures du pied, d'un mouvement précis, saccadé, le corps frémissant, la main impatiente, tandis que gronde le tumulte de la fanfare. Le moment venu de déchirer de ses appels stridents les voiles d'harmonie tissés par les musiciens, il enlève d'un seul geste, impératif, bref, héroïque, ses vingt-quatre clairons. Un éclair jaillit des cuivres, et avec un ensemble prestigieux éclate, belliqueuse et superbe, la rouge chanson de bataille et de victoire, jetée à pleins poumons vers le ciel, en hosannah triomphal.

« Ce garçon-là a préféré le galon d'argent que j'ai fait coudre sur sa manche aux gros appointements qu'on lui offrait ailleurs, nous dit le colonel. C'est un véritable artiste, qui a la passion de son état. Depuis qu'il est entré au bataillon, mes clairons sont transformés. Il électrise tout son monde. »

Un petit compliment que nous lui adressâmes, après le concert, le fit rougir de plaisir. Et le lendemain matin, lorsque le bataillon s'ébranla, dans la nuit opaque, une forte poignée de mains reçut pendant le rassemblement des compagnies me fit reconnaître, malgré l'obscurité, mon virtuose de la veille. Je lui rendis de grand cœur son étreinte : il est peu de solistes qui m'aient causé un plus vif plaisir.

Les Alpins sont partis dans un nuage de poussière. Et septembre abat sur les sommets des capuchons de nuages qui les enveloppent comme les statues qu'on défend contre l'hiver. Des voitures chargées de malles partent d'Uriage et l'omnibus de l'Hôtel du Parc emmène à la gare de Goncelin les baigneurs d'Allevard. C'est l'automne proche, et la mélancolie des stations délaissées, et la nuit, déjà, descendue tôt, avant l'heure du diner, et le frisson des matins qui poudre d'or le feuillage des hêtres et argente les gazons ras. C'est l'automne, et c'est la fin des courses dans la montagne, et des haltes dans les chalets, autour du clair feu de sapins, et des escalades de rochers, et des traversées de cols abrupts. Bientôt le bruit des grelots cessera de retentir sur la route de la Grande-Chartreuse, et seule tintera, dans le prodigieux silence, au milieu des gorges farouches sur lesquelles la neige étendra son linceul, la cloche du couvent, la cloche évocative des sonneries solennelles qui marquent le terme du voyage au Graal.

## L'ORNEMENTATION DES VILLES

### Les Poteaux enguirlandés

Récemment, nous parlions de l'embellissement de nos rues et de nos places publiques et nous suggérions l'idée des plantes grimpantes voilant l'aspect cru et désagréable des poteaux et des becs de gaz, s'alignant le long des trottoirs. Cette innovation a été faite à Strasbourg. En descendant du train et au sortir de la gare, dont les belles lignes monumentales forment à elles seules un des côtés de la place, nous avons eu l'œil subitement charmé par un ensemble verdoyant de plantes folles enlaçant et recouvrant en leurs libres replis tous les becs de gaz, et formant autour des gazons et des parterres comme un rempart de feuillage.

Au centre de la place, le grand poteau d'où jaillit la lumière électrique est presque jusqu'à son extrême hauteur entouré de lianes hardies et touffues qui font de ce disgracieux morceau de bois un bel arbre dont la verdure sous la lumière électrique se vêt d'un extravagant et superbe éclat. L'aspect, au sortir du tohubohu des trains, de la poussière et de la chaleur du voyage, est délicieux de fraîcheur et de réconfort. L'œil qui est fatigué de la noirceur des wagons, des machines, des tunnels, des fumées, a tout à coup une sensation de repos et de plaisir qui produit un réel sentiment d'aise et dispose favorablement le voyageur à l'égard d'une ville qui a l'air d'avoir pensé à l'accueillir.

Nous en avons fait l'expérience et nous sommes de plus en plus convaincus de l'agrément que donnerait à nos villes cet embellissement naturel et peu coûteux que nous désirons pour Bruxelles et que la ville de Strasbourg, nous ne savons sous quelle inspiration, a accompli depuis déjà quelques années.

### La Fontaine d'Henry Cros.

Nous avons dit, dans nos comptes-rendus du Salon de Paris, la grâce exquise de la fontaine en pâte de verre composée par M. Henry Cros (1); on lira avec intérêt l'étude publiée par la *Curiosité universelle* sur cet objet d'art si neuf et si séduisant :

Un sculpteur de talent, attaché à la manufacture nationale de Sèvres, M. Henry Cros, déjà connu pour ses habiles restitutions de cires polychromes, à l'imitation des artistes de la Renaissance, et ses peintures au feu ou encaustiques, vient d'achever une fontaine murale en bas-relief, faite en pâtes de verre colorées, dans laquelle n'entrent absolument que des verres et des oxydes métalliques. Cette œuvre originale, qui acquerra une nouvelle et grande notoriété à son sympathique auteur, a été achetée par l'Etat, après avoir été soumise, sous forme de projet, à une commission présidée par M. Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts; elle est destinée à décorer, comme motif d'architecture, l'intérieur d'un édifice public.

M. Cros a choisi, pour sujet de sa fontaine, la simple mais suggestive *Histoire de l'eau*, dont le cadre poétique était bien fait pour inspirer l'imagination d'un artiste épris de la nature. A la partie supérieure du monument, nous voyons, tout d'abord, le soleil qui passe triomphalement sur un char trainé par des chevaux blancs, parmi la lueur pâle des dernières étoiles; il traverse les signes de l'Écrevisse, du Lion et de la Vierge, et, dans sa

course rapide, distribue à profusion la bienfaisante chaleur qui féconde la terre et fait fondre la neige. Suivons celle-ci dans sa chute.

La Neige est personnifiée par une jeune femme gracieusement appuyée sur la main droite, la tête inclinée du même côté; elle est en partie recouverte d'une blanche draperie qui la voilait avant l'apparition de l'astre radieux, et que, dans un geste charmant, elle soulève de la main gauche. A sa gauche est campé un vautour d'un or pâle, habitant des hautes cimes, tandis que, plus bas, s'allonge un ours des montagnes dont on aperçoit le fin museau et les pattes supérieures. Cependant la neige fond; elle est fondue. Le Torrent, représenté par un vigoureux adolescent, ayant recueilli l'eau qui s'écoule, renverse son urne de terre rouge dans la plaine ensoleillée; le Ruisseau, symbolisé par un jeune enfant non moins vigoureux, dont la main gauche repose sur une écrevisse, recueille à son tour, dans sa main droite, l'eau qui va fertiliser la prairie voisine, toute émaillée de fleurs et de fruits. Tout à l'heure, nous voyions un arbre déraciné par le Torrent furieux, roulant en désordre sur un lit de cailloux; ici le spectacle change: nous sommes maintenant en présence de la nature en travail, qui préside en paix à son œuvre merveilleuse.

Après avoir traversé la vaste prairie, qui fait office d'arrêt au cordon d'architecture commençant le soubassement, l'eau poursuit son cours vers le Fleuve, qui la déverse enfin dans la mer. Le Fleuve limoneux, avec sa face blême et ses longs cheveux grisonnants, sert de masque et de fontaine; il est entouré de poissons de toute espèce, se jouant parmi les joncs. Au-dessous de la vasque, sobrement décorée, grimpe un énorme crabe qui, en compagnie d'autres crustacés et de coquillages variés, semble guetter une proie désirée. Sur la vasque, où figurent des algues marines, l'artiste a dessiné une ébauche de l'Océan, où viennent se perdre les plus grands fleuves...

Telle est cette œuvre unique, conçue et modelée par le statuaire, ce poème de l'eau pure fécondant la terre et éteignant notre soif, et qui a tant de points de ressemblance avec la vie humaine. Ce monument, d'apparence à la fois robuste et délicate, dont la résistance est à toute épreuve, mesure exactement 2<sup>m</sup>,30 de hauteur sur 0<sup>m</sup>,62 de largeur (70 dans le cordon et la base). Il se compose de quatorze pièces distinctes, s'harmonisant, se fondant en un tout homogène d'une grande douceur et d'une extrême finesse; la coloration pénètre assez profondément dans la masse pour assurer la durée de l'œuvre. Sauf le mascarón, les figures sont plus petites que demi-nature.

Commencée en juillet 1891, la fontaine de M. Cros a été cuite dans les fours de la manufacture de Sèvres, mis par l'Etat à la disposition de l'auteur et aménagés par ce dernier, d'une façon spéciale. Chacune des quatorze pièces a nécessité une fournée d'une douzaine d'heures; il n'y a eu, en réalité, que huit fournées, quelques-unes de ces pièces ayant pu être cuites en même temps, à raison de deux par fournée.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans l'ensemble du monument, c'est que les différentes carnations y sont variées suivant le caractère et la nature des personnages ou des objets mis en scène; la gamme est, d'ailleurs, composée comme celle d'un tableau: aérienne dans la partie supérieure et humide dans le bas. Quand cette fontaine aura reçu une attribution définitive, elle sera montée sur une large pierre dure, qui en augmentera le volume, l'épaisseur, et, par conséquent, en fera davantage res-

(1) V. *l'Art moderne* du 13 mai dernier.

sortir les beautés, et reposera sur des marches, au milieu d'un bassin carré.

Le procédé employé par M. Cros existait de longue date : les anciens, dit Pline, modelaient la pâte de verre comme la glaise ; — mais le secret du travail du verre était perdu, et l'artiste n'avait aucune donnée précise qui lui permit de se guider sûrement ; il a, en somme, créé quelque chose qui ne ressemble en rien à ce qui s'est fait jusqu'à présent en céramique, encore que le résultat soit peut-être identique. Il ne s'est servi que des matériaux les plus simples, qu'on pouvait utiliser du temps d'Auguste ; seuls les moyens d'exécution ont dû varier depuis cette époque lointaine, c'est-à-dire qu'ils ont été perfectionnés. En un mot, l'artiste n'a eu recours à aucune machine moderne, et son œuvre extraordinaire ne porte pas trace de mécanique.

Ses premiers essais, dans ce genre, remontent à 1883. La vue des vases de Naples et de Portland, et de certaines pièces conservées au Louvre, le conduisit à entreprendre des recherches et à tenter des expériences relatives à la pâte de verre, qu'il compose avec les éléments contenus dans toutes les pâtes employées par les ouvriers ou artistes du verre. C'est donc une question de technique et de manipulation. Sa méthode, applicable à toutes les pâtes imaginables, consiste à prendre le verre en un certain état et à le façonner en mode sculptural, les colorations étant mises dans le corps même de la matière. Le modèle est d'abord fait en terre, puis reproduit en verre, et, enfin, confié au four, où l'artiste lui fait subir une cuisson d'autant plus rigoureusement calculée que, selon la plus ou moins grande intensité du feu, les couleurs sont plus ou moins vives ou atténuées. Ainsi traitée, la pâte de verre rend très exactement la sculpture, sans aucun retrait à la cuisson, contrairement à ce qui a lieu journellement pour les pièces de céramique.

Les vases de Naples et de Portland, dont il est fait mention plus haut, sont deux vases antiques, en pâte de verre de deux couleurs. Le fond est bleu, avec des figures blanches en relief. Le second fut découvert, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, dans un sarcophage qui doit être encore à Rome, et qu'on crut être celui de l'empereur Septime Sévère. Ce vase, longtemps conservé au palais Barberini, se trouve maintenant à Londres, au *British Museum*. Sur sa panse est représenté, en relief, le *Mariage de Thétis et de Pélée*. Les vitrines du Louvre renferment un petit portique de marbre, servant d'encadrement à divers objets de verre et de cristal taillé, qui fut acheté avec la collection Campana. On y voit, entre autres, deux médaillons en pâte de verre particulièrement intéressants.

Elève de Jules Valadon, d'Etex et de Jouffroy, M. Cros a signé diverses compositions qui sont visibles au Musée de Sèvres. Il a, en outre, donné au Musée du Luxembourg un masque allégorique, en pâte de verre, représentant la *Ruine de Corinthe*. M. Cros expose depuis 1864. On a remarqué, au précédent Salon des Champs-Élysées (1893), son bas-relief en pâte de verre intitulé : *La Prairie*.

Son œuvre capitale était, jusqu'alors, le *Prix du Tournoi*, bas-relief en cire, qui date de 1873.

La fontaine monumentale que l'on peut admirer dès maintenant à la manufacture de Sèvres, et qui figurera au prochain Salon des Champs-Élysées, marque un immense progrès sur les précédentes tentatives de même nature auxquelles l'artiste a attaché son nom.

VICTORIEN MAUBRY

## PETITE CHRONIQUE

Le compositeur Emmanuel Chabrier vient de mourir à Paris à l'âge de 53 ans, succombant à une paralysie générale dont il était atteint depuis longtemps déjà. Il est l'auteur d'une opérette, *L'Etoile*, un opéra comique, *Le Roi malgré lui*, et *Gwendoline*, représentée à la Monnaie en avril 1886.

Au retour d'un voyage en Espagne, il écrivit la célèbre valse *Espana*.

Chabrier laisse un drame lyrique en trois actes, non achevé, ayant pour titre : *Briséis ou la Fiancée de Corinthe*, d'après Goethe ; il avait en outre commencé plusieurs opéras et opéras comiques et une opérette en collaboration avec Paul Verlain.

M. Jules Lecocq a fait exécuter à Spa, au concert de mardi dernier, en première audition, le *Prélude de Sémélé*, d'après Schiller, par M. P. Litta. La nouvelle œuvre symphonique du jeune compositeur a été fort bien interprétée et très sympathiquement accueillie.

Les concerts dirigés par M. Lecocq présentent d'ailleurs toujours un réel intérêt artistique. Les auditions qu'il a données des œuvres de Wagner et de Brahms ont été, cette année, les événements de la saison. On sait que M. Lecocq dirige, durant l'hiver, l'opéra et les concerts populaires de Marseille où il s'est acquis une situation considérable.

Grâce à son influence, le goût de la bonne musique s'est singulièrement développé là-bas. C'est ainsi qu'il a dirigé, au cours de la dernière saison, les *neuf symphonies* de Beethoven.

LE THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. — Le 26 septembre, M. Lugné-Poe, accompagné de sa nouvelle troupe d'artistes novateurs, donnera, au théâtre de la rue de Jésus, à Anvers, une représentation de *L'Araignée de cristal*, de M<sup>me</sup> Rachilde, de *L'Intruse*, de Maurice Maeterlinck, et des *Créanciers*, d'Auguste Strindberg.

Cette représentation est organisée, comme celle de l'année dernière qui obtint un si grand succès, par le cercle « l'Association pour l'art » qui est, depuis quatre ans pour Anvers, ce que furent les *XX* durant dix années pour Bruxelles.

La réouverture des cours de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. G. Huberti, est fixée au lundi 1<sup>er</sup> octobre.

Le programme d'enseignement comprend le solfège, l'harmonie, le chant individuel et le chant d'ensemble. Tous les cours sont gratuits.

L'inscription des élèves aura lieu tous les jours, à partir du 26 courant :

Pour les jeunes filles, de 5 à 6 heures du soir, rue Royale-Sainte-Marie, 152, à Schaerbeek ;

Pour les jeunes garçons, de 6 1/2 à 7 1/2 heures du soir, rue Traversière, 15, à Saint-Josse-ten-Noode ;

Pour les adultes (hommes), de 8 1/2 à 9 1/2 heures du soir, rue Traversière, 15.

Un tableau de Murillo, *La Mort de sainte Claire*, vient d'être vendu au Musée de Dresde par lord Dudley pour la somme de 177,500 francs.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

## SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

POUR LA PANTOMIME. — EMMANUEL CHABRIER. — SÉMITES ET ARYENS, par Charles Picard. — L'EXPOSITION BELGE A GENÈVE. — HENRIK IBSEN. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — IMAGES A L'INSTAR D'EPINAL. *Les deux fées ou histoire d'Antoine le Têtu.* — PETITE CHRONIQUE.

### Pour la Pantomime.

Dans l'art théâtral, où agonisent les dernières bribes de l'opérette en une veulerie rebutante, où le vaudeville jadis désopilant se noie dans la banalité de continuelles redites, dans cet art qui a besoin, pour le délassement du public, d'une monnaie courante sans cesse renouvelée, un élément s'est introduit et a grandi; élément veuf de calembours et de roucouades, élément sans paroles mais prolifique en gestes: la pantomime. Il y a quelque temps on la voyait dans les foires. C'était la pantomime, qui descendait pourtant d'une fine et illustre lignée de Pierrots, abandonnée aux piteux tréteaux des saltimbanques. Elle était jouée par des Arlequins sans noblesse et des dindes de Colombines, aux sons de ces gros cuivres que des Allemands ambulants font résonner sous les toiles des baraques. Ou bien elle se célébrait dans les cirques, avec de retentissantes gifles à l'adresse des joues tannées des clowns, d'hilarantes culbutes, des déhanchements prestigieux, des cumulets

vertigineux et l'américanisme des gens de cirque qui y apportait ses triviales excentricités. D'autres fois, elle servait, dans l'arène, de prétexte à des exhibitions de dodus mollets emprisonnés en des maillots roses, à des cavalcades d'un douteux historique, brillant de toutes leurs lueurs factices sous les jets de foyers électriques. Et ce n'était plus que ça la pantomime: un jeu de forains ou de clowns, — un intermède de cirque, — de la grossière galanterie de kermesse ou des plaisanteries de valets d'écurie.

Pourtant la pantomime s'était illustrée, en ce siècle, de grands noms: Debureau et Legrand. Elle a même une origine antique. A Rome furent célèbres, au 1<sup>er</sup> siècle de l'ère, Pylade et Bathylle. Et l'on comprend, dans les Colysées, où la parole portait peu et où les acteurs s'affublaient de masques, l'importance du geste et partant de la pantomime.

Aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles français, elle ne fut qu'un ballet mythologique. C'est de nos temps seulement qu'elle s'accrut, devint la sœur du drame et de la comédie, exprimant des passions, disant à sa façon quelque coin d'âme humaine. Elle a son charme spécial, sa saveur théâtrale, sa singularité, son originalité pittoresques. Bien qu'elle soit muette, elle a son langage propre, et d'habiles acteurs pantomimiques « racontent » aussi bien que d'autres et détaillent aussi finement des nuances psychiques. N'est-ce pas un puissant

acteur que Paul Martinetti dans *Robert Macaire* et dans *le Mort*? Paul Martinetti, le Debureau d'aujourd'hui, relève la pantomime tombée aux mains des clowns. Quelle ironie il verse à son personnage de Bertrand! Quelle grandeur tragique il imprime au *Mort*! C'est de l'Art. Il fait frissonner, il fait rire, il jette la terreur à pleines mains. Sa plastique est parfois angoissée, sinistre, d'une noirceur horrible et profonde qui fait songer à tel personnage de la barque de *Don Juan* de Delacroix. D'autres fois, amèrement comique, avec des rictus sardoniquement révoltés, elle invoque impérieusement le grand Daumier. Jamais de petitesse. Le geste est superbement artiste et se soutient tel. Ah! non, ce n'est plus de la farce, c'est de l'Art!

Et il n'est pas le seul à relever la pantomime, Paul Martinetti. Elle se réinstalle un peu sur toutes les scènes, revient à fleur de mainte rampe. Il est à espérer que ses Pierrots, ses Robert Macaire, ses Colombines, ses Arlequins, remis sur pattes en des défroques modernes, pourront même — salutaire besogne! — balayer un peu la fange des cafés-concerts où l'on hurle de turpides et déprimants refrains et mettre sous les yeux du public un spectacle plus rehaussant.

Si, à l'ouverture de la saison théâtrale, nous parlons ainsi de la pantomime et signalons qu'elle aussi constitue un *art*, tout aussi bien que le drame, la comédie ou l'opéra comique, c'est que nous avons pour cela un motif spécial, une injustice à abolir, un compte à faire régler.

En effet, parmi les encouragements à l'art dramatique, il n'est rien pour la pantomime. Elle n'a pas d'existence officielle. Son genre n'est pas admis dans les sphères administratives, pas plus que celui du ballet, d'ailleurs. Pour avoir droit à la protection gouvernementale, il faut être opéra, comédie, drame ou vaudeville. Pourquoi? On considère sans doute encore aux Beaux-Arts la pantomime comme une farce de pitres. Mais, Messieurs, c'est de l'art dramatique, le ballet et la pantomime! Sur quoi fondez-vous donc l'ostracisme dont vous les frappez? M. Lucien Solvay disait très bien, dernièrement: « Si Léo Delibes avait eu la grâce inappréciable d'être Belge, le gouvernement, prodigue envers le plus infime petit lever de rideau, eût déclaré dignes de tout son dédain des chefs-d'œuvre comme *Coppélia* et *Sylvia*. C'est ainsi, également, que sera voué au mépris officiel *le Mort* de MM. Camille Lemonnier et Du Bois, — comme l'ont été *Smylis* et tous les ballets présents et passés, si remarquables qu'ils aient pu être, — et comme l'a été récemment encore une autre pantomime, applaudie et acclamée, de deux autres Belges, aux Galeries, *Pierrot trahi*, de MM. Levis et Agniez.

« Vingt fois la presse a protesté contre cette injustice d'un règlement suranné; le silence a toujours été le

seul accueil fait par les hautes sphères à ces protestations. Les auteurs de *Pierrot trahi* ont, de leur côté, directement écrit au ministère des Beaux-Arts pour lui soumettre, une fois de plus, l'étrangeté de la chose et lui demander justice... Ils n'ont pas même reçu de réponse!

« Le silence paraît être, d'ailleurs, trop souvent, le « dernier cri » de la politesse officielle. Et c'est le procédé ancien, le plus habituel, le plus facile, dirait-on, pour éloigner les quémandeurs qui n'ont pas pour eux de bons appuis électoraux, en des matières et en des sujets où la politique devrait pourtant rester étrangère.

« Il y a un budget, aux Beaux-Arts, comme ailleurs: c'est bien le moins, puisque l'intervention de l'Etat est jugée inévitable, nécessaire, que les méritants en profitent, à l'égard des favorisés. »

Nous espérons que cette fois la presse artistique sera écoutée et qu'il sera fait droit immédiat à une juste revendication. Il est vraiment désolant de voir l'administration des Beaux-Arts s'entêter ainsi dans des préjugés et s'en tenir toujours à des décisions prises on ne sait souvent pourquoi. Qu'elle suive donc de plus près la vie de l'art et se rende un meilleur compte de ses évolutions, de ses transformations. Ce n'est qu'ainsi qu'elle pourra lui venir utilement en aide. Ce n'est pas dans les paperasses qu'on voit l'art évoluer, c'est au grand air de la pensée, dans la poussée des talents, dans le ferment des idées. C'est là qu'une administration des Beaux-Arts vraiment intelligente doit s'inspirer.

## EMMANUEL CHABRIER

La mort d'Emmanuel Chabrier n'aura pas surpris ceux qui suivent, comme nous, avec angoisse, depuis deux ans, les progrès du mal terrible dont l'artiste était frappé. Nous vîmes Chabrier pour la dernière fois il y a quelques mois, en mai. C'était à l'Opéra, où l'on représentait, après lui avoir fait faire antichambre pendant quinze ans, cette œuvre pittoresque, à la fois tragique et tendre, qui avait déjà fait son petit tour d'Europe, *Gwendoline*. « Ah! c'est toi! Tu es gentil d'être venu. As-tu vu Carnot? Il est ici, avec sa femme. » Et il disait cela gravement, d'une voix sombrée, avec des gestes éteints. Nous avions espéré tous que cette première, en rendant au compositeur une justice tardive, serait pour lui un stimulant, un retour à la santé et à la vie. Mais il était trop tard. La maladie, cramponnée au musicien, ne voulut pas lâcher sa proie. Chabrier suivit d'un œil indifférent les jeux de scène de ses interprètes. Et le deuil pesa douloureusement sur cette soirée de fête, qui nous serra le cœur.

A la sortie, nous évoquâmes le Chabrier de naguère, le joyeux, verbeux et exubérant camarade, l'artiste plein de flamme, le musicien enthousiaste auquel ressemblait si peu le fantôme qui nous était apparu. Les souvenirs, les anecdotes défilèrent, et les mots de Chabrier, ses mots si imprévus, si irrésistiblement comiques. « Vous l'avez perdu bien jeune », dit-il, en parlant du Maître, à

M<sup>me</sup> Richard Wagner, dans le trouble de la présentation. Et la légende ajoute que ce même soir, à la Villa Wahnfried, présenté à la princesse de Mecklembourg, il s'écria, en manière de compliment : « Ah ! princesse, vous êtes du pays des beaux chevaux ! »

Ces rappels du passé nous attristaient davantage, car Chabrier était — le fait est assez rare pour être signalé — aimé de ses camarades autant qu'il en était admiré. Nature foncièrement loyale et sympathique, serviable à tous, exempte de jalousie, incapable d'une bassesse quelconque, qui n'en eût pas subi le charme attirant ? Ceux d'entre nous qui ont vécu dans l'intimité de Chabrier en 1886, lorsqu'il vint s'occuper à Bruxelles des représentations de *Gwendoline*, savent combien son cœur était bon et son âme simple.

Chabrier naquit tard à la composition. Des études de droit, puis des fonctions administratives l'enchaînèrent longtemps. Il débuta, à 35 ans, par *l'Etoile*, une opérette à laquelle la fortune ne sourit point, qui saura pourquoi ? La musique de *l'Etoile* est charmante de bonne humeur et de verve comique. Le directeur de théâtre qui aurait l'idée de la reprendre ferait sans doute une excellente affaire. Aujourd'hui le public comprendrait qu'on peut mettre du talent dans de la musique bouffe et faire rire avec esprit.

C'était, cela, le propre de Chabrier. Il était né pour la gaité, il incarnait la gaité elle-même. Parmi les compositeurs de la France nouvelle, il représentait cette chose essentiellement française : le rire. Et sa joie était franche, de bon aloi, sans réticence comme sans trivialité. Il trouvait, pour l'exprimer, des formes imprévues, des tournures originales qui lui assurent une place à part dans notre génération musicale. *Espana*, *Joyeuse marche*, telles pages de *l'Etoile* et du *Roi malgré lui*, et cette stupéfiante série de scènes rustiques : *Villanelle des Petits Canards*, *Pastorale des Gros Dindons*, etc., demeureront le phénomène d'une époque trop généralement inclinée aux mélancolies et aux préciosités.

Pourtant il avait, en même temps, le charme et la grâce. *La Sulamite*, scène lyrique de belle envolée, le chœur pour voix de femmes *A la musique*, bon nombre de ses pièces pour piano, entre autres ses *Valses romantiques*, décèlent une inspiration distinguée et pure. Avant tout : une personnalité sincère, une écriture vraiment artiste.

De ces œuvres, qui toutes témoignent d'une haute probité musicale, d'autant plus louable que l'extrême facilité de l'artiste eût pu l'entraîner aisément à de fâcheux compromis, *Gwendoline* demeure la plus complète. Elle suffirait à classer Chabrier parmi les grands musiciens de notre époque. Accueilli avec un vif succès à Bruxelles en 1886, ce drame violent et sentimental, merveilleusement construit en beaux vers sonores par Catulle Mendès, fut malheureusement, après quatre représentations, entraîné dans la débâcle de la direction Verdhurt. A Carlsruhe, à Munich, il assura à Chabrier une solide renommée dont bénéficia tout le groupe des Jeune-France auquel appartenait le compositeur. Voilà une reprise qui s'impose à Bruxelles et qui ne peut manquer d'être très favorablement accueillie.

Un sort fatal poursuivit le musicien. Après avoir eu le chagrin de voir sa *Gwendoline* sombrer dans la faillite du directeur de la Monnaie, il assista au désastre de sa nouvelle œuvre, *Le Roi malgré lui*, dont les représentations furent interrompues, trois jours après la première, par l'incendie de l'Opéra-Comique. Décors, costumes furent brûlés. A grand'peine on sauva la partition, dont il n'existait qu'un seul exemplaire. Ces événements firent perdre au musicien sa belle confiance des premiers jours.

Et peu à peu l'envahirent les idées sombres qui devaient transformer sa nature.

Voici tarie la source des chefs-d'œuvre attendus. La mort, doublement cruelle, a, du même coup, dénoué une collaboration qui donnait de brillants espoirs : car *Briséis*, le nouveau drame lyrique que Chabrier écrivait sur un poème de Catulle Mendès, reste inachevé, parmi d'autres partitions, esquisses et projets. Pleurons l'artiste terrassé avant d'avoir donné toute sa moisson, mais saluons le musicien intègre, fervent d'art, enthousiaste et fier, qui sut garder, quelque genre qu'il abordât, la dignité de sa plume et le respect de sa pensée. Le souvenir demeurera des œuvres qu'il créa et de l'exemple qu'il nous laisse.

## SÉMITES ET ARYENS

PAR CHARLES PICARD. Paris, 1893. Félix Alcan, éditeur.  
104 pages, petit in-12.

Il est des savants de plusieurs espèces ; partant du petit centre de mon expérience restreinte, j'en distingue deux que je place très haut, mais que j'aime inégalement. Il y a d'abord les gens qui, une catégorie de faits étant donnée, partent d'un pied tranquille à la conquête des choses qui suivent immédiatement celles qu'on a déjà découvertes, et qui avancent prudemment — sans s'inquiéter de la direction qu'ils suivent — de fait en fait sans jamais en sauter un. Ils amassent des matériaux solides pour ceux qui plus tard voudront construire une route ; et mon âme se sent petite devant le mystère de ces êtres qui rassemblent avec une patience, un abandon, une confiance passionnés des faits qui ont l'air de ne mener nulle part. Les choses nous appellent-elles comme si elles savaient qu'elles ont des révélations à nous faire ? ou ces savants jouissent-ils de leurs études en faisant abstraction d'eux-mêmes et de tout le monde humain, se plongeant dans les choses parce qu'ils les aiment sans savoir pourquoi, comme nous aimons tous les détails d'un paysage harmonieux devant lequel nous oublions notre personnalité et le reste de l'humanité, sentant tous nos intérêts se dissoudre et notre vie n'être plus qu'une partie heureuse et insensible du grand et perpétuel mélange.

Peut-être ceux-là sont-ils les plus grands qui peuvent étudier et s'oublier ainsi. Mais ils sont presque trop grands pour que nous les aimions. De tout temps ils ont appartenu à la race future des régénérés, ils n'ont pas besoin de nous ; et instinctivement nous allons à ceux qui cherchent à se frayer une route spéciale ; nous savons que le choix de cette route a été déterminé par une souffrance, et nous espérons sortir à leur suite des carrefours, dépourvus de poteaux indicateurs, de nos propres misères.

M. Charles Picard appartient à cette seconde espèce de savants. C'est bien L'HOMME qui l'attire d'abord ; et tous ceux qui ont souffert de cette misérable confusion élevée à la puissance d'une religion : l'arbitraire sacrifiant usurpant le respect dû au travail, tous ceux-là doivent tressaillir, fût-ce dans leur tombeau s'ils sont morts depuis des siècles, en voyant surgir des légions de vengeurs, se frayant à coups de suggestions un chemin à travers les stérilisantes terreurs que d'autres races ont incrustées dans la nôtre.

De tout le livre si intéressant et si bien fait de M. Charles Picard m'attire surtout cette étude sur la raison d'être du Moloch sémitique, de ce Moloch dont la féroce image nous poursuit à travers les générations, appelant à lui et glorifiant le sang et les larmes.

« Les Indo-Européens ou Aryens étaient à tous les points de

vue différents des Sémites. Par suite d'instincts et de sentiments opposés ces deux races furent, à leur origine, impressionnées d'une façon dissemblable par le spectacle de l'univers, d'où provinrent des croyances radicalement contraires; et c'est surtout dans les idées religieuses que cette divergence s'est le plus accusée.

« L'Aryen considérait les phénomènes comme les révélations temporaires d'une substance divine, dont les forces diverses constituaient à ses yeux une foule de personnalités qui tour à tour se confondaient et se séparaient. Il ne chercha pas à limiter cette conception, et la suivit dans l'infinie variété de la nature, où tout s'enchaîne, où tout est un et multiple à la fois; c'est le divin et non la divinité indépendante et son œuvre, qu'il comprit, et jamais il n'aurait imaginé que ce divin pût lui être hostile. Venant de lui, vivant et devant retourner en lui, il ne s'en crut qu'une forme éphémère, une émanation d'un jour. L'homme fut pour lui un anneau de la chaîne sans fin des apparences, né à son heure et devant se perdre dans l'abîme où les phénomènes s'évanouissent.

« Les premières pensées du Couschite furent différentes. Les forces supérieures à la sienne lui parurent hostiles. Ayant conscience d'être lui-même une force dirigée par une volonté propre, il se crut sous la domination de puissances volontaires et ennemies, leur prêta les sentiments capricieux de l'humanité et supplia les corps nuisibles de ne pas lui faire de mal. Son culte s'adressa particulièrement à ceux qui paraissaient avoir un grand pouvoir...

« La peur fut la base de cette religion et conduisit aux rites les plus sanguinaires. »

L'écrivain montre comment la religion positive de notre ère s'est imprégnée, malgré nous, de cet effroi.

Le Destin souligne de sa puissante ironie un des exemples que je prends parmi ceux qu'il cite en passant.

De l'emblème de la vie et de la fécondité, le lingam, réunion audacieusement symbolique du principe mâle et du principe femelle, représenté dans l'antiquité par la croix, les Sémites ont fait l'emblème du mal, du sacrifice, — cette croix qui a été si longtemps pour eux le symbole de la mort, du sacrifice.

La loi nouvelle a rendu à la croix son antique gloire et son prestige sacré. Mais la crainte des Couschites, cette crainte des puissances supérieures, y est restée attachée. La fécondité et la vie continuaient à être méprisées et c'est le sacrifice propitiatoire qui fut adoré, divinisé, exalté. Désormais dans les consciences les plus pures et les plus généreuses l'admiration du sacrifice détrôna le travail doux et facile. Ce n'est plus celui-ci qu'il faut désirer, qu'il faut essayer à tout prix de rendre pour tous plus doux et plus facile encore; ce qu'il faut désirer c'est l'acceptation de certaines règles auxquelles on se cramponne parce qu'on ne veut pas étudier de plus larges possibilités d'harmonie. Et cette acceptation étant un sacrifice, la souffrance, la mort deviennent ce qu'il y a de plus glorieux. Le Christ si doux, si pitoyable à la souffrance humaine, crut qu'elle venait du Ciel et qu'elle était inguérissable. Il crut comme les Hindous que le seul moyen d'apaiser à la fois et la douleur et celui qui l'envoyait était de l'accepter, de l'aimer, de la bénir. Il l'aima lui, il l'aima héroïquement jusqu'à la mort, et l'on peut dire qu'il la féconda, car nous sommes encore ses enfants, nous qui nous déchirons pour faire jaillir des parcelles de lumière. Seulement nous croyons, avec des penseurs comme M. Charles Picard, que de nous sortira, plus tard, une race qui

permettra à la vie de reprendre ses droits, et qui adorera comme nos pères, les Aryens primitifs, tout ce qui est bon, tout ce qui empêche de souffrir, tout ce qui adoucit les angles et les heurts de nos ignorances. Si l'ancienne religion bouddhique n'est plus d'accord avec nos perceptions de ce qui est, nous en retrouverons une qui la continuera, inspirée d'elle, prêchant la confiance dans la complexité des harmonies, dans leurs perpétuels renouvellements et dans les formes éternellement changeantes de la bonté et du bonheur.

## L'Exposition belge de Genève.

Juger l'art belge par les cent cinquante œuvres réunies un peu à la va-je-te-pousse dans une salle exigüe du Bâtiment fédéral de Genève, serait apprécier la force d'une armée au défilé d'un bataillon. Ce qui manque surtout, ce sont les chefs. Meunier, ni Mellery, ni Heymans ne sont représentés, et si le Salon s'honore des signatures d'Alfred Stevens, de Marie Collard, d'Alfred Verwée, on sent trop que ce sont leurs noms et non leurs meilleures toiles qu'avant tout on s'est efforcé d'obtenir.

Les jeunes se sont abstenus avec un bel ensemble. Tout ce qui est la vie et l'intérêt de notre génération artistique : Rops, Khnopff, Van Rysselberghe, Schlobach, Laermans, Gilsoul, Vogels, manque à l'appel. Pourquoi? A-t-on négligé de faire auprès d'eux les démarches nécessaires? Ont-ils jugé médiocrement attrayante cette tentative nouvelle? Il y aurait toutefois un intérêt moral à ne pas laisser croire, à l'étranger, que l'art se concentre tout entier, en Belgique, entre les pinceaux de M<sup>lles</sup> Henriette Calais, Hélène Gevers, Elvire Coisne et Marguerite Dielman, et que ce que nous avons de mieux à offrir aux amateurs de peinture qui nous font l'honneur de visiter notre Salon des Beaux-Arts sont des toiles de MM. Pierre Lupsin, Carolus Tremerie, Jules Guiette et A. de Lathouwer.

N'était le drapeau tricolore qui flotte à la porte de l'Exposition, nous eussions pris ces messieurs et ces dames pour des peintres suisses.

Il y a bien Frédéric, et Delville, et Motte, et Fabry. Il y a même une eau-forte d'Ensor. Mais tout cela est noyé dans d'innombrables Carabain, Carpentier, Herbo et autres. Au résumé, un ensemble disparate qui ne rime à rien, un sous-*Essor* matiné d'envahissants amateurs, une exposition-vente à laquelle manquent les « chiffres connus ». La robuste nature morte d'Alfred Verhaeren, des paysages de Baron, une jolie étude de jeune fille par M<sup>lle</sup> Marcotte, des dessins d'Amédée Lynen et les tableaux, tous vus à Bruxelles, des quelques artistes cités ci-dessus, confirment l'impression qu'il eût été aisé, en s'y prenant plus adroitement, de composer un ensemble intéressant et révélateur des tendances diverses de notre art.

La sculpture ne rachète point le bariolage hétérogène de la section des huiles. Si l'on revoit en bronze *la Folle chanson* de Lambaux et un fragment de son malencontreux groupe *L'Ivresse*, si deux figures de Charlier attirent l'attention, une série de petits sujets pour pendules en zinc bronzé doit faire croire aux bons Genevois qu'ils n'ont pas le monopole de la fabrication des coucou, des casse-noix et des étuis à aiguilles.

Tout ceci soit dit sans vouloir faire la moindre peine à l'excel-

lent M. Jean Goetneck, délégué à Genève, qui s'est dévoué à l'entreprise et qui emploie toute son activité à la faire réussir.

Au rez-de-chaussée, on aperçoit de nombreux spécimens de briques de savon, fioles de vernis, bicyclettes, fourneaux économiques, paquets de cigarettes, fers à friser, pâtes alimentaires, tapis d'escalier, ustensiles de cuisine, chapeaux de feutre et autres, tonnes de bière, sacs de charbon. Ce sont les « produits exportables » qui accompagnent le lot de peintures et de sculptures rangées à l'étage supérieur. *L'Art moderne* n'ayant point de compétence spéciale en ces matières, nous bornons à cette courte énumération notre compte rendu.

## HENRIK IBSEN

Très curieux et très vivant, ce portrait tracé d'après nature, par Hugues Le Roux :

Vous n'avez point besoin qu'on vous pousse le coude dans la rue pour vous avertir que ce monsieur qui passe est Henrik Ibsen. Il n'y a guère dans Christiania une vitrine de libraire où le portrait du grand homme ne trône entre les cascades et les glaciers norvégiens. Et il est merveilleusement pareil à ses photographies. Notez bien la nuance, je vous prie. Ce n'est point ces images qui sont formées à la ressemblance du philosophe, c'est lui qui semble s'être modelé sur elles. Il leur a emprunté leur expression immobile, leurs gestes figés. Il n'y a, dans cette face encadrée par la coupe de la barbe, que deux traits vraiment vivants : la bouche et les yeux.

D'ailleurs, pour juger ce visage, il faut dégager la tête de cette forêt de cheveux qui la coiffent comme une perruque à marteaux ; surtout, il faut émonder cette mousse des favoris blancs qui semblent quelque boa de ces plumes légères dont les femmes se sont fait, ces temps-ci, des collerettes d'hiver. Alors le masque s'affirme. La bouche mince apparaît sans lèvre supérieure ; si l'on aperçoit l'autre, c'est qu'une nuance de mépris la découvre. Les rides profondes qui, de chaque côté, descendent de l'aile du nez aux commissures, aggravent ce caractère de sécheresse aiguë. La tête tourne volontiers sur l'épaule, comme dans le portrait que le Danois O Erik a peint à Rome, en 1879.

Dans cette posture, les yeux abrités par les verres vous regardent de coin. Cela accentue l'expression de hautaine défiance qui est comme la résultante de cette physionomie. L'éclat des yeux est si vif, malgré l'âge et la fatigue générale du corps, qu'on a peine à noter leur nuance indécise. La lumière absorbe ici la couleur. La légère contraction des sourcils au-dessus des lunettes accroît encore l'expression de mécontentement. Elle finit de donner à toute l'âme du visage quelque chose d'hostile, d'intransigeant, d'irréductible, d'implacable. Au-dessus de cette froideur agressive, le front est beau ; il bombe comme celui d'Hugo et de Beethoven, dans la sérénité des pensées libres.

Debout, Ibsen est de petite taille, un peu au-dessous de la moyenne. Le volume considérable de sa tête, élargie par la broussaille des favoris et des cheveux, la longueur des redingotes descendues jusqu'aux genoux et toujours hermétiquement boutonnées, qu'il porte avec la cravate blanche par goût de la dignité doctorale, le rapetissent encore. Les pas d'enfant qu'il fait, sous ce long buste,

achèvent de donner à sa démarche une surprenante raideur ; cela va jusqu'à l'ankylose des marionnettes ; mais pour peu qu'on s'approche et qu'on regarde, toute pensée caricaturale s'évanouit. On sent que cet homme qui passe s'est redressé sous le destin : il ne pliera plus

Deux fois par jour, une au moins, régulièrement, il sort du magnifique pâté de maisons de Victoria Terrasse, d'où ses fenêtres découvrent le fiord, toute la rade. Une main dans le dos, l'autre appuyée à son parapluie, luisant d'un coup de brosse soigneux comme un astiquage militaire, la tête tantôt baissée, tantôt relevée très haut, en l'air, comme pour apercevoir les nuages sous les lunettes, Henrik Ibsen se dirige de sa maison au Grand-Hôtel, en ligne droite. On dirait une de ces figures, capucin ou chasseur, que l'artifice d'une corde barométrique fait sortir d'une tourelle pour annoncer le beau temps. Si des passants se trouvent sur le passage du Maître, ils s'écartent à la hâte et avec respect. Si c'est une voiture, un tramway qui barre la route, Ibsen n'esquisse pas un mouvement à droite ou à gauche pour éviter l'obstacle en déviant de son chemin. Il s'arrête et il attend. Il a de la boue (fréquente dans ce pays-là), une inquiétude tout à fait comique ; le souci de la tenue qui lui a fait arborer, dans le portrait d'O Erik, sa brochette de décorations, ne l'abandonne jamais dès qu'il se sent observé.

Toutes les fois que nous avons conversé, son premier soin, après quelques paroles courtoises, était pour l'ébouriffement de ses cheveux. D'un geste, toujours le même, il tirait de sa poche un peigne formidable, et pan, pan, pan, pan, en quatre coups, il remettait à leur place historique les pointes de ses favoris, les ailes de ses cheveux. Une fois, comme il parlait du déterminisme avec une singulière aigreur de pensée, je le vis s'arrêter soudain, et une terrible moue de mécontentement fit avancer sa lèvre inférieure : il venait de s'apercevoir qu'un des boutons de sa redingote flanchait au bout du fil. Si je note ces détails infiniment petits, c'est qu'ils font un contraste caractéristique avec l'habitude de nos écrivains. Leur fantaisie d'artiste les porte pour la plupart à un certain laisser-aller de tenue qui, à l'occasion, n'exclut pas la recherche. Surtout, ils évitent comme le déshonneur de ressembler à un notaire endimanché, à un chef de bureau, à un magistrat.

L'idéal correct du maître norvégien est celui de toute sa race : la bonne tenue bourgeoise, cossue dans l'épaisseur du drap, cérémonieuse dans la cravate de batiste. Ce n'est pas « cher Maître » qu'il veut qu'on l'appelle ; ce n'est même pas « cher grand Maître » ; c'est *Monsieur le Docteur*. Il a un titre, un diplôme, comme il a une cravate blanche, comme il a des décorations, et alors que son génie le met hors du rang, il se complait dans ces conventions de garde-robe, dans ces petites niaiseries de mandarinat. Singulier exemple, dira-t-on, des contradictions de l'homme ! Qui sait si ces contrastes n'ont point dans le caractère une utilité de contrepoids. « Comme un homme ne peut avoir qu'une hardiesse dans sa vie, disait Ernest Renan, j'ai été chaste. » De même, le destin a voulu qu'Ibsen, le révolutionnaire, épuisât dans l'estime du doctorat et des cravates de batiste sa courte provision de respect,

### Memento des Expositions

ANGERS. — *Société Les Amis des Arts*. — Par invitation. Ouverture : 11 novembre. Renseignements : *Secrétaire de la Société, palais de la place de Lorraine, Angers*.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 1<sup>er</sup> novembre-2 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Délai : 15 octobre. Renseignements : *Président de la Société, salle Poirel, Nancy*.

NANTES. — 1<sup>er</sup>-28 février 1895. Délai d'envoi : 3 au 10 janvier 1895, à M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Renseignements : *M. Descamps de Lalanne, secrétaire général, 10, rue Lekuin, Nantes*.

NICE. — *Société des Beaux-Arts*. — 15 janvier-15 mars 1895. Délai d'envoi : 3 décembre. Renseignements : *Secrétaire général de la Société, palais du Crédit lyonnais, Nice*.

REIMS. — *Société des Amis des Arts*. 29 septembre-5 novembre. Deux ouvrages par exposant. Délais d'envoi expirés. Renseignements : *Secrétaire général de la Société*.

VENISE. — Exposition internationale des Beaux-Arts, avril 1895.

### IMAGES A L'INSTAR D'ÉPINAL

#### LES DEUX FÉES

##### OU HISTOIRE D'ANTOINE LE TÊTU.

1. — Un soir qu'il venait de jouer une pièce de M. Pailleron dans une petite société d'amateurs,

2. — Antoine, modeste employé à la Compagnie du Gaz, fit la rencontre d'une bonne fée qui lui dit : « L'éclairage des maisons, à raison de trente centimes le mètre cube, ne te convient pas décidément. Éclaire les intelligences — gratuitement.

3. — Mais une fée concurrente qui les suivait, ricana : « Eh bien ! et le monopole ? Et les grandes usines ? Elles t'écraseront, jeune présomptueux. »

4. — Sourd à ces prédictions sinistres, Antoine s'établit, à l'étroit, au fond du passage de l'Élysée des Beaux-Arts — et travailla.

5. — Des personnes compétentes se dérangèrent pour voir ses essais en l'en félicitèrent.

6. — « Succès éphémère et local ! grinça la mauvaise fée. Tempête dans une absinthe ! Coterie ! Tétards ! Doigt dans l'œil ! Ça n'est pas transplantable ! »

7. — Antoine transféra alors le Théâtre-Libre à Montparnasse.

8. — « Bon ! dit la méchante fée, il est là plus près du cimetière. »

9. — Le Théâtre-Libre vécut et prospéra.

10. — « Il sera bientôt au bout de son rouleau, insinua la fée grincheuse. Il a réveillé, en deux ans, tout ce qui dormait d'intéressant dans les cartons. A qui s'adressera-t-il maintenant ? »

11. — Et Antoine, aux Menus-Plaisirs, mena cette belle campagne de cinq années, qui va de *la Mort du duc d'Enghien* aux *Fossiles*, de *la Dupe* aux *Tisserands*, du *Maître*, de Jean Julien, au *Canard sauvage*, et de *la Patrie en danger* aux *Revenants*.

12. — « Qu'est-ce que cela prouve ? dit la fée amère. Ce n'est pas devant le vrai public, le public payant, que vous donnez vos trois misérables représentations mensuelles. »

13. — Alors Antoine loua la salle de l'Eden, et la foule y vint applaudir l'admirable *Puissance des Ténèbres*, de Tolstoï — pour commencer.

14. — Mais comme, en même temps, triomphaient *M<sup>me</sup> Sans-Gêne* et *Mon Prince*, la fée à langue de vipère jeta à Antoine le joli mot de Louis Mullein : « Si vous jouiez à présent L'IMPUISANCE DES LUMIÈRES ! »

(Le Journal.)

L'IMAGIER : L. D.

### PETITE CHRONIQUE

Après l'*Arlésienne*, qui a servi de réouverture au théâtre du Parc, Antoine viendra avec sa troupe donner une série de représentations. Au programme : *Une faillite*, de Björnstjerne Björnson, les *Fossiles*, de François de Curel, l'*École des veufs*, d'Ancey et les *Tisserands*, de Gerhard Hauptmann.

La troupe du Théâtre Flamand qui débutera dimanche prochain sur la scène de la rue de Laeken, sous la direction de MM. Edm. Hendrikkx et Alb. Rans, est ainsi composée :

MM. Edm. Hendrikkx, grand premier rôle et père noble ; Albert Rans, grand premier rôle et rôles de caractère ; Arthur Hendrikkx, grand jeune premier rôle ; J. Wicheler, jeune premier ; J. Vanperlee, premier comique ; L. Verstraete, jeune premier rôle et rôles marqués ; Arthur Sprenger, Rodrigos, C. Devisschere, Festraets, Loobeek, Lambert, Willekens, Van Autrive, Vandevloed, Daenens, Dupont, Peroo, Demunter et Tacq.

M<sup>mes</sup> Julia Cuypers, jeune première ; Rans, premiers rôles et rôles de caractère ; Philippine Cuypers, M. Lefèvre, J. Pereira, E. Koekelberg, Antonia Budts, Dina Houben, Vanderauwera, Genard, De Boeck et Verschueren.

Secrétaire général, M. Arthur Hendrikkx.

L'ouverture se fera par *Wilde Lea*, drame en cinq actes de Nestor De Tière. Cette nouvelle œuvre surpasse, dit-on, tout ce qu'a écrit jusqu'ici le jeune dramaturge flamand.

Les répétitions, qui se poursuivent activement, font prévoir un grand succès.

Les compositeurs belges ne seront pas oubliés en Hollande pendant la saison prochaine. La direction du Théâtre royal français à La Haye donnera *Hulda*, l'opéra de César Franck, et le directeur de l'Opéra néerlandais annonce le *Meilief* de Peter Benoit et peut-être un ouvrage de Waelput.

Le Wagner-Verein d'Amsterdam, qui avait l'intention de monter *Lohengrin* cet hiver au nouveau Théâtre communal, est forcé d'y renoncer, les dames (amateurs) qui devaient chanter dans les chœurs n'étant pas disposées à prêter leur concours *en costume*. Au lieu de *Lohengrin*, on donnera *la Valkyrie*.

Après la représentation qu'il donnera le 26 à Anvers, le Théâtre de « l'OEuvre » partira pour la Scandinavie où il jouera à Copenhague, à Stockholm et à Christiania les drames d'Ibsen, de Maeterlinck et de Beaubourg. A Stockholm, il donnera même une première : *Dans le crime*, de M. de Guyerstam, traduction de M. le comte Prozor.

Cette tournée durera quinze jours. Elle n'entravera en rien les répétitions d'*Annabella*, la pièce de Ford adaptée par Maeterlinck qui est à l'étude à Paris et qui passera le 15 octobre.

Les autres ouvrages que montera cette année le Théâtre de « l'OEuvre » sont :

*Le Chariot de terre cuite*, drame indien, adaptation de Barrucand ; *le Roi Lear*, de Shakespeare ; *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset ; *la Vie muette*, de Maurice Beaubourg ; *Brand*, d'Ibsen ; *la Mort de Tintagiles*, de Maeterlinck ; *le Songe du roi Wiltland*, de Jean Lorrain ; *Phocas le jardinier*, de Vielé-Griffin ; *On ne joue pas avec le feu*, de Strindberg ; *Galeoto*, d'Etchegarray ; *Floriane et Persigant*, de A.-F. Hérold ; *les Morts aimés*, de M<sup>me</sup> Léopold Lacour ; *le Fumier*, de Saint-Pol-Roux.

Les causeries seront de MM. Marcel Schwob, Henri Becque, de Wyzewa, Laurent Tailhade, Georges Vanor, etc.

La plupart de ces ouvrages seront joués au Parc par la troupe de M. Lugné-Poe.

Pas très claire, n'est-ce pas, la phrase suivante de *l'Indépendance* extraite de son compte rendu de la reprise de *Lohengrin* :

« Le roi Louis II de Bavière, dans son château de Hohen-schwangau, s'était entouré de figures de cygnes de toutes couleurs et de toutes dimensions. C'est un leit-motiv obligé sur le casque qui couvre le crâne couvre donc le cerveau pensant qui peut se trouver sous le casque. M. Cossira manque ici du leit-motiv. »

La petite ville d'Ancenis a inauguré dernièrement la statue du poète Joachim du Bellay.

L'Académie française avait chargé de la représenter à ces fêtes MM. Brunetière et de Hérédia.

La statue, qui est due au ciseau de Leofanti, s'élève sur le port.

Le poète est debout, dans une attitude rêveuse. Il tient à la main son volume *Les Regrets*. Sur le piédestal, en granit blanc, une inscription est gravée : « La Bretagne angevine. » Au-dessous : « A Joachim du Bellay, 1524-1560. »

Le célèbre tableau de Géricault représentant *les Naufragés de la Méduse* fut vendu au Musée du Louvre pour 6,005 francs. Et encore le marché fut long à conclure.

Géricault composa en 1819 ce tableau qui n'obtint qu'un succès médiocre au Salon. L'artiste, n'en pouvant trouver le placement à Paris, le fit transporter à Londres, où il l'exhiba avec le concours d'un spéculateur.

Cette exhibition lui rapporta 20,000 francs. Pareil succès fit réfléchir la direction des musées nationaux qui voulut acheter *la Méduse* pour le Louvre, mais ne put obtenir du ministre de la maison du roi les 6,000 francs que demandait Géricault.

Peu après l'artiste mourut, le tableau fut mis en vente par ses héritiers et déjà quelques marchands, qui voyaient un obstacle dans la dimension de la toile, se préparaient à l'acheter pour la découper en morceaux, quand un ami du peintre défunt, M. Dreux-d'Orey, s'en rendit acquéreur en couvrant de 5 francs la mise à prix de 6,000.

Quelque temps après, M. Dreux-d'Orey céda *la Méduse* au musée du Louvre, qui avait fini par obtenir les crédits nécessaires.

Voici le répertoire des représentations de la troupe du Théâtre-Libre qui commenceront dans les premiers jours du mois prochain au Residenz-Theater, à Berlin :

*Blanchette*, comédie en 3 actes, Brieux ;

*Les Revenants*, drame en trois actes, Henrik Ibsen ;

*Une faillite*, pièce en 4 actes, Björnstjerne Björnson ;

*La Tante Léontine*, comédie en 3 actes, M. Boniface et E. Bodin ;

*L'École des veufs*, comédie en cinq actes, Georges Ancey ;

*La Dupe*, comédie en 5 actes, Georges Ancey ;

*La Nuit bergamasque*, 3 actes, Emile Bergerat ;

*La Pelote*, comédie en 3 actes, Lucien Descaves ;

*Boubouroche*, 2 actes, Georges Courteline ;

*Leurs filles*, 2 actes, Pierre Wolff ;

*Monsieur Lamblin*, 1 acte, Georges Ancey ;

*Les Fenêtres*, 3 scènes, Jules Perrin et Claude Couturier ;

*Le Baiser*, 1 acte, Théodore de Banville ;

*En famille*, 1 acte, Oscar Meténier ;

*Seul*, 2 actes, Albert Guinon ;

*Jacques Damour*, 1 acte, Emile Zola et Léon Hennique ;

*Mariage d'argent*, 1 acte, M. Bourgeois ;

*Les Deux Tourtereaux*, 1 acte, Paul Ginisty.

Un statisticien anglais s'est amusé à compter les concerts qui ont eu lieu dans son pays pendant l'année dernière. On se sent pris de vertige rien qu'en transcrivant ses chiffres. *Cent quarante-huit mille six cent quarante-cinq* concerts ont été annoncés dans les journaux anglais. Ces annonces ont couvert *neuf millions 513,280* lignes et il faudrait *quatre-vingt quinze mille cent trente-deux heures* ou *trois mille neuf cent soixante journées* de travail pour les écrire à la main. Où s'arrêtera la folie de la statistique ?

A Berlin, on vend de la musique au poids. A Londres, c'est au mètre qu'elle se débite. En effet, on lit dans le catalogue de la célèbre Société coopérative *Army and Navy* : « Musique pour « pianista », *quatre pence et demi* (45 c.) *le pied*. L'acheteur est informé qu'une valse mesure de trente à quarante pieds de longueur. » Nous serions curieux de savoir à combien reviendrait un opéra, le prix étant établi par kilomètre !

Le comte Tolstoï publie dans les journaux allemands la lettre suivante :

« La plupart de mes écrits ont été publiés, ces dernières années, non pas en Russie, mais à l'étranger et en traduction. Je laisse entièrement le droit de traduction à quiconque le désire. Mais, comme de mon côté je désire que mes idées se répandent parmi les hommes, il me plairait qu'elles leur fussent présentées exactement. Or, il arrive très souvent que mes traducteurs se servent, pour leur travail, ou d'un texte inexact, ou d'une traduction étrangère. Il arrive, en outre, que beaucoup de mes traducteurs non seulement ne savent pas le russe, mais ignorent presque autant la langue dans laquelle ils me traduisent. Et il arrive encore que MM. les éditeurs réunissent sous un même titre et dans un même volume des morceaux de mes écrits qui n'étaient nullement destinés à être réunis, sans parler des titres de fantaisie qu'ils donnent à mes ouvrages et des coupures qu'ils y font. Et comme de plus ils trouvent ingénieux, presque toujours, d'annoncer la traduction qu'ils publient comme la seule autorisée par moi, j'ai été amené à prendre désormais un parti auquel j'avais toujours refusé de me résigner. Je laisse naturellement à qui voudra le droit de me traduire. Mais je me réserve de désigner toujours expressément celle des traductions qui me paraîtra seule exacte, conforme au texte et à l'esprit de mes ouvrages. »

Une anecdote sur Paganini.

Dans un concert à Ferrare, il eut la singulière idée de se faire assister d'un danseur, qui exécutait des pas entre chaque morceau. Au milieu des applaudissements du public, un coup de sifflet partit de la galerie. Quand Paganini reparut, il annonça qu'il allait imiter le chant des différents oiseaux. Avant de terminer, il avança presque devant la rampe et tira de son violon quelques stridents *hi-han*. « Ça, c'est pour le siffleur », dit-il. Furieux, les spectateurs de la galerie se précipitèrent dans la salle et, escaladant l'orchestre, se mirent à la poursuite du virtuose, qui n'eut que le temps de fuir par la porte des artistes. Il quitta Ferrare sur le champ.

MESSEIERS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine. Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.  
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*  
ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS  
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE  
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.*  
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

**J. SCHAVYE, RELIEUR**

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

ANATOLE FRANCE. *Le Lys rouge*. — EN MÉMOIRE DE JEAN CARRIÈS.  
— AU PAYS DE NAMUR. — L'ART A BRUXELLES SUIVANT BÆDEKER.  
— LA BARAQUE MICHEL ET LE LIVRE DE FER, par Albert Bonjean.  
— LES CHRONIQUEURS DE SALONS. — PETITE CHRONIQUE.

## ANATOLE FRANCE

*Le Lys rouge*, Paris, Calmann-Lévy, 1894. Petit in-8°, titre-411 p.

ANATOLE FRANCE, que mit en relief surtout *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, apparaît actuellement, avec MAURICE BARRÈS, en coryphée de cette catégorie spéciale d'écrivains, éclose sur le terreau cosmopolite de Paris, qu'on désigne par l'étiquette : *Ecole du Dandysme*. Leurs œuvres, belles en général, se distinguent par une affectation pour le raffiné en toutes choses : style, images, tournures, personnages, mœurs, préjugés, esprit, sottise, situations, points de vue divers, et spécialement tout ce qui constitue un certain snobisme, celui du monde élégant et parasitaire, de la « hiche et biche lifferie » prompt à attacher une importance immense à ce qui, dans la vie, n'est que brindilles et pucerons. C'est fort agréable à lire ; comme saveur artistique c'est délicat ; on suce cela comme une pastille à la fois suave et pimentée. Mais les der-

nières particules dissoutes par la salive de l'esprit, il ne reste d'autre sensation que celle (non sans prix) de quelques heures charmeusement consommées.

Anatole France va son bon train vélocipédique d'écrivain parisien, obligé (au moins ils le croient) d'abattre son livre tous les ans. Il est pour le moment bien en forme et favori. Il a écrit quatre volumes sur *la Vie littéraire* : ceci c'est l'encollement d'articles de journaux, quelque chose comme la mise en magasin de ses vieux chapeaux. Il a écrit *Balthazar*. Il a écrit *l'Etui de nacre*. Il a écrit *Jocaste et le chat maigre*, — encore *le Livre de mon ami*, — encore *les Opinions de M. Jérôme Coignard*, — encore *Thaïs*. Là-dedans assurément plus d'un valable souvenir de lecture et un zigzagement agile de pensées tantôt curieuses, tantôt fortes, tantôt ingénieuses. L'auteur laisse l'impression sympathique d'un artiste alerte très fécond en imprévus d'idées et de mots, ce que nous aimons beaucoup en ces jours où le blasement constamment nous guette.

*Le Lys rouge*, ainsi nommé parce que beaucoup de cette histoire se passe à Florence dont le blason porte un lys rouge, est avant tout une histoire d'adultère. Car comment un roman français échapperait-il à l'obligatoire couchage ? Il est étonnant que tant d'écrivains de goût n'aient pas encore compris à quel point cette affabulation inévitable apparaît désormais à l'étranger fastidieuse et ridicule. L'érotomanie d'attacher tant

d'importance à « la petite chose » finit par devenir crispante au delà de toute scie d'atelier. On se demande avec étonnement comment cette nation littéraire en est venue à se confiner dans cette fastidieuse anecdote de la bête à deux dos et à croire qu'il n'y a vraiment que ça qui intéresse.

Bref, dans *le Lys rouge*, une élégante Parisienne, de la coterie politico-mondaine que nous connaissons aussi en Belgique, femme d'un député, baron du premier Empire qui va entrer dans un des mille et un cabinets en lesquels se gaspille la basse activité opportuniste, se trouve entre deux amants, le présent qui commence à l'ennuyer, et le futur par lequel elle espère faire renickeler ses sensations. Il s'agit donc du passage d'un adultère à l'autre, et c'est ce qu'Anatole France raconte en charmeur. L'amant usé est un clubman quelconque, réunissant tous les dons recherchés et grotesques de cette espèce d'animal : comme cols, cravates, gants, bottines, sticks, cheveux et barbe, il est irréprochable et strictement conforme aux dix mille autres imbéciles de la même variété qui moucheronnent dans les salons parisiens. Il a de plus le petit rez-de-chaussée, la garçonnière dans laquelle il tracasce, plusieurs fois par semaine, avec tous les raffinements de l'élégance, le joli corps de la baronne Martin-Bellème (je crois que c'est ainsi qu'on la nomme).

L'amant neuf est un artiste (peintre ou sculpteur... qu'importe) conforme, lui aussi, au type. Il dit d'une voix profonde des choses qui ne le sont pas. Il est fougueux, sentimental et sensuel. Il fait donc prévoir des parties de..... plaisir émotionnantes. Aussi la baronne va-t-elle à lui en jument qui a flairé l'étalon de choix. Mais, entendons-nous, tout cela est développé suivant les règles du dandysme, avec une hardiesse cavalière mais de goût irréprochable, sans que jamais les sous-entendus aigus qui se démentent dans l'œuvre nec rêvent la couverture satinée brodée d'arabesques délicieuses.

Le livre consiste donc dans la description de la course en montagne russe, ondulante et sursautant, par laquelle l'héroïne va de son point de départ : l'aventure de salon, à son point d'arrivée : l'aventure d'atelier. Puis le tout finit pour elle par une catastrophe : l'artiste se croit (très bêtement) trompé par le mondain, alors que le mondain se croit trompé par l'artiste, et la dame reste avec..... la tournure entre deux amants.

N'était la sauce littéraire qui est d'un cuisinier rare, ce ne serait, on le voit, que très maigre affaire et adultère fongible. Mais la sauce ! la sauce ! ah ! qu'elle est savoureuse !

Autour du groupe principal posent quelques personnages épisodiques. D'abord un juif. Il n'y a plus de livre sans juif. C'est un très infect académicien nommé Schmoll. Anatole France le dépeint et le fait mouvoir avec une verve aride digne de Drumont.

Ensuite il y a une poétesse anglaise, dont l'auteur nous révèle plusieurs vers médiocres, qui collectionne des campanes, et qui ne peut parler sans lâcher *darling, darling, darling*. La juste providence la punit en lui faisant épouser un prince italien.

Il y a enfin un admirable type : le poète français Choulette. Sous ce pseudonyme, Anatole France met en scène le bien-aimé Paul Verlaine, l'un des réformateurs de la versification prosodique qui, toutefois, ne sût pas aller jusqu'à la suppression des règlements sur la rime et la mesure, mais eut la gloire inoubliable de poser la musicalité en base essentielle du vers nouveau. En maint passage, l'illustre bohème apparaît, détaché en traits d'une finesse et d'une justesse exquis. Jamais portrait ne fut plus fidèle, plus spirituel et plus touchant. Il faut voir comme cet exceptionnel et divin esprit se meut libre, fort, naïf et sarcastique au milieu de ce tohu-tohu de mondains qu'il exterme, sans le vouloir, de sa simplicité, de son sardonisme impitoyable et de sa grandeur psychique. C'est un saint en haillons, apostolique et railleur, circulant dans les foules que son auréole illumine. Un saint très pauvre, mais très fraternel qui sert à Anatole France à parler de la question sociale (car de même qu'il n'y a plus de livre sans juif, il n'y a plus de livre sans la question sociale : le monde des idées tourne sur ces deux pôles).

Voici un de ces passages, adorablement étrange et doux :

« Ayant posé soigneusement sur la table du salon son bâton noueux, sa pipe et son antique sac de tapisserie, Choulette salua M<sup>me</sup> Martin qui lisait à la fenêtre. Il allait à Assise. Il s'était vêtu d'une casaque de peau de chèvre et il ressemblait aux vieux bergers des Nativités.

— Adieu, Madame. Je quitte Fiesole, vous, Dechartre, le trop beau prince Albertinelli et cette gentille ogresse de miss Bell. Je vais visiter la montagne d'Assise, qu'il faut, dit le poète, nommer, non plus Assise, mais Orient, parce que c'est de là que s'est levé le soleil de l'amour. Je vais m'agenouiller devant la crypte heureuse au fond de laquelle saint François repose nu, dans une auge de pierre, avec une pierre pour oreiller. Car il ne voulut pas emporter même un linceul de ce monde où il laissait la révélation de toute joie et de toute bonté.

— Adieu, Monsieur Choulette. Rapportez-moi une médaille de sainte Claire, j'aime beaucoup sainte Claire.

— Vous avez bien raison, Madame. C'était une dame remplie de force et de prudence. Quand saint François, malade et presque aveugle, vint passer quelques jours à Saint-Damien, auprès de son amie, elle lui bâtit de ses mains une cabane dans le jardin. Il se réjouit. Une langueur douloureuse et la brûlure de ses paupières lui ôtaient le sommeil. Une troupe de rats énormes venait

l'attaquer la nuit. Alors il composa un cantique plein d'allégresse pour bénir le splendide frère Soleil, et notre sœur l'Eau, chaste, utile et pure. Mes plus beaux vers, ceux même du *Jardin clos*, ont moins de charme inévitable et de splendeur naturelle. Et il est juste qu'il en soit ainsi, parce que l'âme de saint François était plus belle que n'est la mienne. Meilleur que tous ceux de mes contemporains qu'il m'a été donné de connaître, je ne vaudrais rien. Quand François eut trouvé sa chanson du Soleil, il fut très content. Il songea : Nous irons, mes frères et moi, dans les villes, nous nous tiendrons avec un luth sur la place publique, le jour du marché. Les bonnes gens s'approcheront de nous, et nous leur dirons : « Nous sommes les jongleurs du bon Dieu, et nous allons vous chanter un lai. Si vous en êtes contents, vous nous donnerez une récompense. » Ils s'y engageront. Et quand nous aurons chanté, nous leur rappellerons leur promesse. Nous leur dirons : « Vous nous devez une récompense. Et celle que nous vous demandons, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. » Sans doute que, pour tenir leur parole et ne pas faire de tort aux pauvres jongleurs de Dieu, ils éviteront de nuire à autrui.

M<sup>me</sup> Martin trouvait que saint François était le plus aimable des saints.

— Son œuvre, reprit Choulette, fut détruite alors qu'il vivait encore. Pourtant il mourut heureux, parce qu'en lui était la joie avec l'humilité. Il était en effet le doux chanteur de Dieu. Et il convient qu'un autre pauvre poète reprenne sa tâche et enseigne au monde la vraie religion et la vraie joie. Ce sera moi, Madame, si toutefois je puis dépouiller la raison avec l'orgueil. Car toute beauté morale est accomplie en ce monde par cette sagesse inconcevable qui vient de Dieu et ressemble à la folie. »

### En mémoire de Jean Carriès.

La chronique n'a pas été très abondante autour de la tombe de Jean Carriès, si brusquement terrassé par la mort. Quelques nécrologies, peu d'anecdotes, l'unique souvenir de ses débuts au Champ-de-Mars et de sa nomination *stante pede* au grade de chevalier de la Légion d'honneur : bref, une presse médiocre. Messieurs les journalistes étaient occupés d'autre chose. Et puis Carriès, il faut le reconnaître, était tout le contraire d'un « sympathique ». Il vivait dans une solitude farouche, confiné dans ses rêves, n'entrebâillant sa porte qu'à de très rares amis. Dédaigneux du succès, malgré son incroyable orgueil, méprisant et misanthrope, il ne recherchait ni la poignée de mains des distributeurs patentés de renommée, ni même celle des camarades d'atelier. Quant aux hommes de lettres, il les ignorait si complètement, fussent-ils des plus illustres, qu'il en résultait parfois des méprises assez comiques. Un soir que nous nous promenions ensemble au boulevard Saint-Michel (il ne quittait guère la rive gauche), nous rencontrâmes Edmond Haraucourt, dont le pardessus s'entr'ou-

vrait sur un plastron immaculé. Après quelques paroles courtoises, Haraucourt nous quitta : « Excusez-moi, je suis attendu chez Leconte de Lisle. » Carriès grommela aussitôt, en me poussant du coude : « Poseur, va ! Qu'est-ce que ça nous f... qu'il aille chez un comte ? »

Son ignorance de la littérature s'étendait d'ailleurs à la grammaire et à l'orthographe. Une photographie qu'il m'offrit porte cette dédicace aussi fantaisiste qu'affectueuse : « Souvenir à mon *vieille* ami... »

Sous le grand artiste, sous le sculpteur décoré et célèbre, le gâcheur de mortier de jadis transparaisait. Car Jean Carriès — ce n'est pas une légende — fut maçon. Apprenti ou maître, je ne sais. Mais il mania la truelle comme Munkacsy cloua des caisses à claires-voies, comme Sixte-Quint mena les pourceaux à la glandée. Et ce fut un brave homme de colonel qui découvrit sa vocation tandis qu'il faisait son service militaire. Grâce aux encouragements et aux subsides de ce Médicis en pantalon garance, Carriès lâcha la brique pour le marbre. L'amitié d'Armand Gouzien, de M<sup>me</sup> Ménard-Dorian et de Félicien Rops fit le reste. On lui procura des commandes, on organisa des expositions particulières de ses œuvres. Et rapidement le gamin au tablier taché se transforma en un merveilleux ouvrier d'art, qui unit à une dextérité prestigieuse un sentiment profond, intime, teinté de mysticisme, et la plus rare intensité d'expression.

C'est Rops qui me le fit connaître, en 1885. Déjà, l'automne précédent, Louise Breslau, rencontrée en Lorraine, m'en avait parlé avec enthousiasme, avec un peu de mystère aussi. « Carriès!... » A ce seul nom, une petite flamme s'allumait dans ses yeux vifs. « Mais qui est donc ce Carriès dont personne ne m'a jamais rien dit? D'où vient-il? Que fait-il? » Elle se bornait à répondre : « Allez le voir ! C'est un grand, grand artiste ! »

Le jour où je me décidai à frapper à la porte de cet être énigmatique, j'eus beaucoup de peine à me faire ouvrir. C'était rue Boissonnade d'Enfer, une petite allée en cul-de-sac s'ouvrant sur le boulevard Montparnasse, au bout de Paris, non loin des fortifications. Je dus cogner à trois ou quatre reprises. Rops m'avait prévenu. Finalement la porte s'ouvrit et je vis apparaître, méfiant et rébarbatif, ses yeux de nyctalope fixés avec une espèce de terreur sur le visiteur inconnu, Carriès, tel, à peu près, que je me l'étais figuré : petit de taille, nerveux, les cheveux longs, la barbe châtain clair, le visage fatigué, la bouche amère. « Félicien Rops m'a donné votre adresse. Il m'a assuré que vous voudriez bien me montrer votre atelier... — Rops ! Vous venez de la part de Rops ! Soyez le bienvenu, en ce cas. Entrez. Asseyez-vous. Je vais vous montrer tout ce que j'ai fait. »

L'inquiétude de Carriès avait fait place à un sourire un peu triste, à cette expression souffrante et rêveuse qui, — je le constatai dans la suite, — lui était habituelle. « Et comment va ce cher ami? Quand l'avez-vous vu? Quel superbe artiste, hein? Il m'a prévenu de votre visite... » Tout en parlant, il démaillottait des bustes, installait des bronzes sur des selles, poussait vers la baie vitrée, car le jour baissait déjà, d'étranges et admirables figures qui me comblèrent d'étonnement et de joie. C'était la floraison inattendue d'un art jailli, pour la forme extérieure, des ateliers du xvi<sup>e</sup> siècle, mais pénétré de la vie contemporaine dont il reflétait les sensations multiples, les angoisses, le côté grave et douloureux. Sur les lèvres de son *Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre*, de son *Chevalier casqué*, sur le merveilleux visage de sa mère morte, je vis errer le sourire dédaigneux qui plissait en un rictus

inoubliable la bouche de l'artiste... La joie épanouie d'un *Frans Hals*, d'une *Tête de femme hollandaise*, d'un *Homme au chapeau* contrastait avec ces expressions d'une douleur morale contractée et muette. Et, en des bas-reliefs, médaillons, rondes-bosses, des grâces d'enfants délicats, des fragilités exquises de petits membres amoureux modelés apportaient une note spéciale : la tendresse, troisième face de l'art de Carriès.

Comme métier, une précision rare, une exécution minutieuse poussée à ses dernières limites, si parfaite que l'artiste dut subir, comme Rodin d'ailleurs, l'accusation de « surmouler » ses modèles. Ce qui donnait à chacune de ses créations, — bronze, terre-cuite ou plâtre, — l'aspect d'un bibelot précieux, d'un objet unique de la plus haute valeur, c'est la patine dont le sculpteur la revêtait. « Je passe des journées, parfois des semaines ou des mois à chercher la patine qui convient le mieux à telle de mes œuvres. Voyez. Rien n'est laissé au hasard. Et toutes mes patines sont différentes. J'ai, pour les faire, des secrets que personne ne connaîtra jamais. »

Le jour était tombé tout à fait. Et les statues avaient, dans l'ombre grandissante, des silhouettes fantastiques. Carriès me dit brusquement : « Aimez-vous la musique? — Certainement, répondis-je. — Et Wagner? Quel génie!... » Il me montra, au fond de l'atelier, enfoui sous des monceaux de paperasses et des paquets de terre glaise, un vieux piano qui portait, ouvert sur le pupitre, une partition de *la Valkyrie*. « Pourriez-vous me jouer quelques pages de cela? Vous me feriez tant de plaisir! » Je jouai les « Adieux de Wotan », la « Chevauchée », le dialogue de Siegmund et de Brunnhilde. La musique exerçait sur Carriès une excitation extraordinaire. Il avait les larmes aux yeux. Ses nerfs « vibraient » littéralement, comme les cordes sur lesquelles on passe l'archet. Un moment, je l'entendis sangloter dans l'ombre. Quand j'eus fini : « Je vous en prie, accordez-moi une grâce. Ce soir nous reviendrons ici. Vous me jouerez encore du Wagner. Cela me fait tant de bien!... »

Nous allâmes dîner à deux pas de là, dans une pension bourgeoise où Carriès avait l'habitude de prendre ses repas. Modeste table d'hôte d'employés, de fonctionnaires retraités, de petits rentiers économes. Au moment d'entrer, Carriès me dit : « Nous ne parlerons pas d'art. On ne sait pas que je suis sculpteur. J'aime mieux être inconnu. Et puis ces bonnes gens ne comprendraient pas... »

Très à l'aise parmi ces âmes simples qu'une commune médiocrité de ressources avait réunies, Carriès me présenta aux notables, à ceux qui, depuis combien d'années? s'asseyaient tous les soirs au haut bout et que la bonne servait avec le plus de déférence. On causa politique, et, le café pris, nous regagnâmes l'atelier où, à la lueur des bougies, je jouai à Carriès extasié tout ce qui me revint en mémoire de *Tristan*, des *Maîtres* et de *Parsifal*. Il en voulait encore, et toujours, et je sentais, malgré l'imperfection de l'exécution, l'influence mystérieuse et forte de la musique sur la pensée ardente de l'artiste. Ah! l'inoubliable soirée! Je revis fréquemment Carriès depuis, et souvent nous évoquâmes avec attendrissement ce début de nos relations.

Quelques mois après, il vint à Bruxelles et fit avec quelques artistes belges un voyage en Hollande. C'était à l'époque d'une des premières expositions des *XX*, où l'on put voir, on s'en souvient, une série des plus belles créations du sculpteur.

Ce voyage en Hollande était la réalisation d'un rêve longtemps caressé. Mais pour Carriès, la Hollande se résumait en Frans Hals,

qu'il vénérât à l'égal de quelque divinité et dont il avait constamment le nom à la bouche. Il n'admettait pas qu'il y eût eu, à aucune époque, un plus grand peintre que lui. Son exclusivisme critique était d'ailleurs d'une rare intransigeance. Ainsi de tous les sculpteurs modernes, le seul auquel il accordât son admiration entière, absolue, sans restriction, c'était Rude. « Jamais, me disait-il en me montrant la statue du maréchal Ney, je ne passe par ici sans m'arrêter et sans saluer d'un coup de chapeau cet épatant bonhomme. »

Quand il retourna à Paris, sa misanthropie s'accrut et son caractère devint de plus en plus ombrageux. Il lui arriva de se brouiller, pour des riens, avec ses meilleurs amis. L'atelier de la rue Boissonade fut plus impénétrable que jamais, et ses intimes mêmes perdirent Carriès de vue. Pendant deux ans, il vécut à la campagne, loin de Paris, en proie à une fièvre de travail qui eut pour résultat la prestigieuse exposition du Champ-de-Mars en 1892. A côté du sculpteur s'était révélé un potier de génie, dont les grès flammés rehaussés d'or, aux formes imprévues, au coloris sobre et harmonieux, déconcertèrent tous les hommes du métier. Son « œuvre de maîtrise », cette porte monumentale que lui avait généreusement commandée la princesse de Polignac, demeure inachevée. Ce sont, on le sait, des fragments de cette porte qui fournirent la grosse part de son envoi au Champ-de-Mars. Et l'on jugera de l'importance de la commande par le prix fixé : Carriès devait recevoir pour ce travail soixante mille francs ; il en toucha d'avance quarante-six mille.

En quelques semaines, la mort a fait son œuvre. Du petit nombre de ceux qui ont connu l'artiste, j'ai cru devoir fixer ces quelques souvenirs, avant qu'ils ne soient effacés des tablettes de la mémoire fragile.

### Au Pays de Namur.

La joie d'une villégiature s'accrut quand, se laissant vivre au jour le jour, comme dégagé de sa personnalité presque toujours en révolte contre le milieu citadin qu'on subit mais qu'on ne choisit pas, le rêve que font silencieusement les villages, les prés, les bois, les montagnes de la douce contrée où les vacances vous attendent, vous enveloppe et peu à peu vous domine. On songe à l'attitude de ces pierres, à la physionomie séculaire de ces paysages, à leur vie immobile et puissante en accord avec les lois énormes de la terre. Lentement s'éveille le passé qui dort en eux et l'on recrée leur histoire et l'on revit leurs légendes et bientôt il semble qu'on les connaît depuis toujours et que jadis, en un temps vague, on faisait partie de leur éternité. Cette illusion se fortifie surtout quand le pays est immémorial comme cette merveilleuse vallée de la Meuse dont, jusqu'à ce jour, ni les millions de coups de marteaux des carriers, ni les incessantes détonations des mines n'ont pu casser le charme. Elle est si claire et si tranquille et si reposante, malgré qu'elle sente la poudre, qu'on la désirerait uniquement peuplée d'ermitages et de retraites, où des hommes calmes et savants, revenus des longs et nécessaires voyages autour du monde et de leur âme, utiliseraient leurs jours désormais à parler tranquillement et bellement de la mort. Car toute cette vallée n'est grande et solennelle et vivante que par l'immense souvenir mortuaire qu'elle suscite et par le formidable tombeau qu'elle est.

Autour d'elle d'autres vallées se creusent dans le roc et dans l'évocatrice mémoire : ici, Samson ; là-bas, Montaigle ; plus loin,

Furfooz. Mais c'est elle qui en absorbe l'antiquité comme elle en boit les eaux dévalantes.

Depuis que les fleuves baissants ont laissé au sommet des rochers les cavernes apparaitre, le pays de Namur s'est peuplé.

Le songe s'en va vers ces premiers humains comme alourdi par tant de siècles, mais assez net pourtant pour saisir leur vie et découvrir parmi eux le premier artiste. O celui-là, le si lointain et si doux inconnu, comme les quelques fragments d'art qu'il nous a laissés, nous émeuvent : un simple merrain de renne où quelques fleurs sont sculptées, et encore un dessin précis et miraculeux de poisson avec des écailles et des nageoires. Ces admirables attestations de l'éveil esthétique en un cerveau barbare furent recueillies à Goyet, tandis que là-bas, à Pont-à-Lesse, on trouvait des ébauches de figurines, peut-être quelque idole assise ou quelque amulette.

On sait les surprenantes entailles découvertes en France, à Eyzies et à la Madeleine. Vraisemblablement nos sculptures sont plus vieilles et rien au monde ne serait en art au-delà d'elles.

Plus tard, après des laps d'années innombrables, là-bas, à Sinsin, on fabriquera des bronzes de fine élégance et des bagues et des colliers, mais ces rares et délicats travaux ne seront pas d'une surprise aussi soudaine et aussi pénétrante que les bâtons de commandement de Goyet et les statuettes de Pont-à-Lesse. Dire que si l'on écrivait un jour une histoire complète de l'art en Belgique, il faudrait remonter aux temps qu'on ne sait compter!

Les Romains instruisirent les Belges méthodiquement. Ils les éblouirent au point qu'ils ne leur ont suggéré qu'une esthétique d'imitation. Cela est solide, net, parfait — mais sans inattendu.

Quant aux Francs de la conquête, si l'on étudie, non pas les Ripuaires, mais les Saliens, ils apparaissent avec un art sauvage peut-être, mais d'une violente originalité. Venus des Caucases, ayant passé par les Baltiques, ils ont drainé l'Orient et le Nord. Certes, eux seuls ont donné au style roman tout son caractère décoratif. Ce style, qui semble être le style byzantin assombri et adapté aux ciels fuligineux des septentrions, ne vit que par ses ornements fantastiques et fous. Dans un édifice roman les murailles sont mortes, mais les chapiteaux, les portails, les fonts baptismaux, les autels, les fenêtres où parfois, comme à Worms, sont couchés des bêtes ténébreuses, vivent de la vie des forêts et des plaines et de la mer; ils remuent de la vie panthéistique totale. Cette vie, c'est l'art franc qui l'a propagée à travers toute la première renaissance, que Charlemagne fit venir de Byzance en Gaule, presque sur commande.

C'est le Musée de Namur qui fournit presque toutes ces preuves d'art, car ce Musée unique est au bout de toutes les pensées que suggère la vallée de la Meuse. Le rêve qui fouille les roches et le fleuve, qui escalade l'antique citadelle, qui parcourt les plateaux où même encore il y a cinquante ans se dressaient des dolmens, qui trouve le sol où s'entassaient des sépultures belges, romaines et franques, revient avec reconnaissance à cette salle, là-bas, au premier étage d'un vieux bâtiment reflété dans la Sambre, pour s'approvisionner d'authenticité et d'indiscutabilité. Puis il repart et peuple les bois, les montagnes, les rivières et l'air et les élargit de toute l'immensité de l'histoire.

### L'art à Bruxelles suivant Bædeker.

Comme dernier aliment de ces vacances, finissantes, hélas ! et dernier document, un extrait du *Manuel du voyageur en Belgique et Hollande, y compris le Luxembourg*, par le syndicat d'anonymes sous la firme K. BÆDEKER. C'est la quinzième édition (1894), « revue, corrigée et augmentée ».

Voici comment un fallacieux et hilarant rédacteur s'explique sur l'art à Bruxelles, à la page 17, route 1. On se demande à quel crétin, ankylosé dans une de nos académies, la société s'est adressée pour avoir ce morceau. Et penser que c'est là-dessus que les voyageurs se forment une opinion de notre art !

« Dans les arts, Bruxelles est aujourd'hui en grande partie française et parisienne.... »

« Bruxelles a eu peu de part à la transformation qui s'est opérée en Belgique dans le goût et les arts depuis 1830; c'est Anvers qui a été à la tête du mouvement. Cependant l'importance politique de la ville, les richesses artistiques qu'elle possède, les débouchés qu'elle offre, y ont réuni la colonie la plus considérable d'artistes belges, entre lesquels il n'y a toutefois aucune relation d'école.

« Louis Gallait, de Tournai (1810-1887), et Edouard de Biefve, de Bruxelles (1809-1882), furent les peintres les plus en vue après 1840. Leurs œuvres, *L'Abdication de Charles-Quint* (p. 26) et *le Compromis des Nobles* (p. 27), ont été admirées dans l'Europe entière. Leur genre, surtout celui de Gallait, est un naturalisme soigneux, une grande application à rendre les détails, sans aspirer encore aux effets techniques des peintres de nos jours. Comme ils se sont attachés à rendre les idées nationales et en particulier à glorifier Egmont, cela n'a pas peu contribué à leur popularité. Gallait a dû aussi un grand attrait à une certaine sentimentalité, qui s'est habituellement maintenue dans de justes limites.

« Dans la nouvelle génération, on distingue surtout, comme peintres d'histoire et de genre, Slingeneyer, Markelbach, Madou (1796-1877), Stallaert et de Vriendt (né en 1843). Le plus célèbre des peintres nationaux est peut-être actuellement Emile Wauters, né à Bruxelles en 1849, tandis que les principaux représentants du genre français en Belgique sont Alfred Stevens et Willems : le premier est même plus de Paris que de Bruxelles. — G. Guffens et J. Swerts, qui ont fait beaucoup ensemble pour introduire la peinture à fresque en Belgique (Ypres, p. 188; Courtrai, p. 193, appartiennent, au contraire, à une école qui soigne surtout le dessin et qui rappelle le genre allemand. — E. Verboeckhoven (1798-1881) s'est fait une spécialité dans la peinture des animaux, de même que Robbe, Verwée et Tschaggeny. Pour le paysage, la Belgique a peu de noms qu'elle puisse mettre à côté de ceux de l'école hollandaise.

« Wiertz (1806-1865), dont les œuvres sont réunies dans un Musée spécial (p. 50), a occupé une place tout à fait à part. Il était réellement bien doué, et il a réussi jusqu'à un certain point à s'approprier le genre de Rubens; mais son humeur hypochondriaque et des querelles littéraires ont fini par l'égarer, et il a poussé quelquefois la bizarrerie jusqu'aux limites de la folie.

« Dans la sculpture, Bruxelles compte quelques noms marquants, comme ceux d'Eug. Simonis, Ch.-A. Fraikin (1817-1893), Jehotte, G. et J. Geefs, Lambeaux, Vinçotte, de Lalaing et de Vigne. Mais c'est surtout dans la sculpture religieuse et plus particulièrement dans la sculpture en bois que se distingue la Bel-

gique. C'est même une spécialité du pays depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Elle se cultive notamment à Bruxelles et à Louvain, et les maîtres dans ce genre sont Geerts et les frères Goyers. Les œuvres de de Pécote sont si nombreuses dans les églises qu'elles attirent déjà suffisamment l'attention. »

### LA BARAQUE MICHEL et LE LIVRE DE FER

par ALBERT BONJEAN, illustrations de JULES BRECHET. Verviers, G. Nautet-Hans, petit in-8°, 97 p. et tab.

Une de ces monographies, de plus en plus nombreuses, qui décrivent le si varié paysage de Belgique, consacrée aux Hautes-Fagnes qui dominent Spa, et à la curieuse construction isolée qui en occupe le point culminant, l'altitude suprême de l'Ardenne belge (700 mètres environ), la Baraque Michel, qui a son pendant, mais plus bas, dans la même Ardenne, entre Vieil-Salm et Laroche, à la Baraque de Fraiture.

Écrite d'un style où se sent l'enthousiasme un peu déclamatoire d'un départemental, fervent de ces sites sauvages, un des derniers déserts du sol natal. Pour trouver d'équivalentes solitudes, moins sévères il est vrai, plus divinement mélancoliques et harmonieuses et pacificatrices, il faut aller au centre du Limbourg retrouver la Bruyère du Coup de Tonnerre, la *Donderslagsche Heide*, formant avec ses tenants et aboutissants quatre vingt kilomètres carrés de vide. Mais, hélas ! tout cela diminue sous le rongement incessant de l'agriculture.

L'opuscule de M. Albert Bonjean abonde en curieux détails, de ces minuties qui rendent la promenade plus intéressante et d'une sensation plus vibrante. Il reproduit notamment des feuillettes du Livre, à reliure de fer, où les voyageurs qui s'égarèrent dans la Lande sournoise et qui se retrouvèrent à l'appel d'une cloche célèbre tintant dans une chapelle voisine de la Baraque, ont inscrit leurs impressions de crainte et de reconnaissance. Ce précieux registre a été détruit par un incendie. Une copie faite peu avant, comme par miracle, en a sauvé sinon la matière au moins l'intellectuel contenu.

Tout cela fait aimer le Pays, non pas avec l'étroit cri du patriotisme, mais avec la joie de l'artiste heureux de savoir si près de soi de belles choses et de pouvoir les savourer d'un cœur aimant et convaincu.

Verviers a beaucoup de substance littéraire. Il en sortira tôt ou tard de vrais écrivains. Quel ennui de voir dévier ces forces artistiques dans le puéril et monotone labeur du *Caveau* ! N'y aura-t-il pas un initiateur qui apprendra à ce group e intelligent et productif que la Littérature est désormais ailleurs que dans de telles niaiseries périodiques et que le devoir est d'aller à un champ nouveau ?

### Les Chroniqueurs de Salons.

*La Revue blanche*, de Paris, cette artistique publication dont nous fimes ici souvent l'éloge, publie une curieuse œuvre de GUSTAVE KAHN, sous le titre : *Le Roi fou*. Elle est quelque peu réminiscente, en sa manière, des *Moralités légendaires* de JULES LAFORGUE, un des plus séduisants livres de ce temps, plus âpre en son humour toutefois que celle de ce charmant poète et puissent réformatcur de versification prématurément résorbé par la mort.

Aux pages 242 et 243 de la livraison de septembre, *le Roi fou* marque ce subtil portrait du chroniqueur de salons dont en Belgique l'espèce n'est pas inconnue. Vraiment il vaut d'être extrait et épinglé. C'est de la photographie à l'acide sulfurique :

« On y apercevait souvent, outre de médisants commis de chancellerie, Gouttegrass, l'adipeux chroniqueur, l'homme-cantate du Hummertanz, qui, après des pivotages dans les salons bien pensants, où seul il avait le droit d'émettre des aphorismes, flatteurs sur Paul Bourget qui lui avait une fois écrit une lettre polie, ou méprisants, sur bien d'autres qui aimaient ignorer son existence, venait parfois échouer là quelques instants. C'était là le petit point de licence permis à la littérature ; Gouttegrass se revanchait par son loyalisme et son amour des vieux us ; de plus Gouttegrass, un peu méprisé pour son métier, bien qu'il le fit fort mal, et y gagna de l'argent, était bavard comme une portière, et colportait mielleusement toutes anecdotes qui tombaient en sa servile possession. Ces petites nocivités l'excusaient à ses propres yeux d'être l'un peu trop humble convive des grands palais ; de plus il en tirait un air babillard et un peu gamin, pensait-il, qui embellissait son âge très mûr... »

### PETITE CHRONIQUE

M<sup>me</sup> Fursch-Madier, qui obtint de si grands succès au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, où elle fut engagée plusieurs années à partir de 1876, vient de mourir à New-Jersey (Etats-Unis), où elle s'était retirée en ces derniers temps pour se consacrer au professorat.

Charles Rochussen, un des artistes les plus aimés et les plus populaires des Pays-Bas, vient de mourir à Rotterdam, sa ville natale. Il était né le 1<sup>er</sup> août 1814 et venait de célébrer son 80<sup>e</sup> anniversaire.

Aujourd'hui, dimanche, M. Antoine et sa troupe du Théâtre-Libre joueront en matinée, au Théâtre du Parc, à 1 heure 1/2, *les Tisserands*, pièce en 5 actes de Gerhart Hauptmann. Le soir, à 8 heures, *l'Ecole des Veufs*, comédie en 5 actes de Georges Ancy, et *la Nuit bergamasque*, tragi-comédie en 3 actes d'Emile Bergerat.

Demain soir, dernière représentation des *Tisserands*.

L'« Octuor vocal » vient de choisir comme directeur M. Soubre, le renommé compositeur et professeur au conservatoire. Prochainement il donnera à la Grande-Harmonie un concert qui promet d'être un vrai régal artistique. L'« Octuor » a, en outre, plusieurs engagements dans les salons bruxellois les plus en vue.

Différents artistes ont été remplacés. Telle qu'elle est actuellement, la jeune phalange ne peut manquer de voir grandir rapidement sa réputation.

Pour toutes les communications s'adresser à l'administrateur, M. J. Deneffe, rue Melsens, 14.

Il paraît que notre idée des « Balcons fleuris » fait son chemin. Il nous revient, dit *l'Indépendance*, qu'une application gigantesque de l'idée du concours des balcons fleuris formera un des clous de l'Exposition même. C'est-à-dire qu'en 1897 on s'efforcera de généraliser l'ornementation florale des façades, balcons et fenêtres de tout Bruxelles, de façon que l'ensemble de la ville donne l'illusion d'un immense jardin aux étrangers qui nous ren-

dront visiter cette année-là. Les concours seraient organisés de quartier en quartier, presque de rue en rue, pour que tout le monde, c'est-à-dire que tous les habitants qui en ont les moyens, y prennent part. Et quant à ceux qui sont trop pauvres pour fleurir leurs fenêtres, ils recevraient pour les garnir de plantes ou de fleurs, des subsides qui, naturellement, les excluraient du concours même, mais qui, d'autre part, assurerait à la ville une décoration intégrale et telle qu'on n'aurait jamais rien vu de semblable.

Une jolie idée dont la valeur, comme attraction, peut se mesurer à l'intérêt que le concours des balcons fleuris de 1894, même en ses proportions restreintes, a excitée dans les pays étrangers, où mainte ville a décidé de l'imiter.

Les journaux ont raconté l'extraordinaire histoire de la condamnation infligée à l'illustre violoniste Eugène Ysaye : vingt-quatre jours de prison et 500 francs d'amende, pour avoir négligé d'enfermer dans sa niche un saint-bernard trop entreprenant et d'humeur acariâtre.

Voici en quels termes humoristiques l'artiste raconte, dans une lettre à l'un de nous, sa mésaventure :

« Cette ridicule affaire m'a été révélée dans une circonstance assez drôle. Vers 10 heures du matin, la bonne vient m'annoncer qu'un journaliste de *l'Indépendance* demande à me voir. Je descends. Le monsieur sourit et dit : « Je viens vous interviewer... — Avec plaisir; que voulez-vous savoir? — Dame! ce que vous complex faire... »

« Moi, naïvement : « C'est bien simple. Je partirai le 3 novembre par Le Havre en destination de New-York. Je débiterai à la Philharmonie le 16 avec Bruch, Saint-Saëns et Bach, et je... — Mais non! ce n'est pas de cela qu'il s'agit. — Et de quoi donc? — Mais de votre condamnation. — De ma condamnation?... — Mais oui. Hier, pour votre chien. Vingt-quatre jours de prison et 500 francs d'amende!... »

« Tu vois ma tête. Je me rappelai alors qu'en effet j'avais reçu un jour une invitation à « comparer », et je l'avais oubliée. Le quiproquo avait été amusant. Tous deux nous restions stupéfiés.

« Je lui demandai des détails et il me montra un journal qui relatait la chose et en tirait une colonne de gorges chaudes. Je m'en fus chez toi : absent. Chez P..., parti. Chez B..., au vert. Chez D..., au bleu. Chez d'autres, à la mer!!! Heureusement qu'une étoile en *ré majeur* (dans le haut du clavier) me fit rencontrer N..., auquel je m'accrochai comme à un jambon de mât de cocagne et qui, aimable, me promit de faire les formalités d'opposition... »

Souhaitons que ce jugement soit bien vite réformé et que le grand artiste, qui vient de signer, à de très brillantes conditions, un engagement pour quarante concerts à donner en trois mois et demi, dans le nouveau monde, ne soit pas obligé de faire à Saint-Gilles sa première escale!

Voici la liste des œuvres vendues à l'Exposition des Beaux-Arts d'Ostende :

*Soir d'été*, de W. Mesdag; *Fleurs rouges*, de G. Vanaise; *la Lettre*, d'Eugène Smits; *Bretonne en prière*, de Jacquesson de la Chevreuse; *Dans les dunes*, de Arm. Heins; tête d'étude, de Léon Herbo; *Vieux canot*, de Hamman; *Contre vent et marée et Claire matinée en Hollande*, d'Auguste Musin; *Sérénade à la lune et Colombine*, de Jules Chéret; *Tête d'étude*, de Josse Impens; *Mon Jardin*, de De Gouve de Nuncques; *la Forge*, de Cériez; Nature

morte et eaux-fortes, de James Ensor; *Avant l'orage*, de Emile Spilliaert; *Vue sur l'Escaut et Tour de Broel*, de Henri Permeke; *Nature morte*, de F. Buelens; *Paysage*, de Marie Lévy; *Départ des hirondelles*, bronze, d'Alex. Charpentier; *Cendrillon*, terre cuite, de E. Lefèvre.

L'administration communale d'Anvers ouvre un concours pour l'érection d'un monument commémoratif du bourgmestre De Wael.

La plaine plantée d'arbres, quai Van Dyck, au côté droit du Steen, et qui déjà porte le nom de l'ancien magistrat, semble être la mieux appropriée pour servir d'emplacement; toutefois les concurrents auront la faculté de proposer au conseil communal tel autre emplacement qui leur paraîtrait plus favorable.

Le monument devra se présenter complètement isolé et visible de tous côtés. Il portera l'effigie de Léopold De Wael et devra être inspiré par les services que le défunt a rendus à la ville d'Anvers.

La forme du monument est laissée au choix des concurrents. Sont seuls exclus les projets de fontaines.

Tous les statuaires et architectes anversois pourront prendre part au concours. Le monument sera exécuté en pierre bleue d'Ecaussines ou de Soignies.

Les envois des concurrents comprendront : une maquette en plâtre au cinquième de la grandeur du projet et un devis détaillé des travaux; ces projets seront déposés avant le 1<sup>er</sup> janvier 1895 au local de l'Académie royale des Beaux-Arts.

Un prix de 23,000 francs sera alloué à l'auteur du projet primé; l'auteur de ce projet devra exécuter le monument à ses frais. 500 francs seront accordés au projet classé second; les projets primés resteront la propriété de la ville.

Enfin, pour l'éventualité d'un résultat insuffisant, le conseil communal se réserve la faculté de recourir subsidiairement à un concours restreint.

Le Quatuor Cricboom, Angenot, Miry, Gillet donnera fin octobre à la Salle Ravenstein deux séances de musique de chambre avec le concours de M<sup>lle</sup> Louise Merck, pianiste.

Au programme :

Les premier et treizième quatuors de Beethoven, le Quatuor (*la maj.*) de Schumann et le Quatuor de Grieg. Sonates de Beethoven, Bach, Saint-Saëns.

Il paraît que des comédiens chinois vont donner une série de représentations à Paris prochainement.

Le théâtre, composé d'une scène sur des tréteaux élevés de sept à huit pieds, et de bambous supportant la toiture de nattes, avec des toiles peintes comme cloisons et comme fond de scène, ressemble un peu à un théâtre de foire. Mais le répertoire et la troupe — trente-quatre sujets, dont cinq femmes, un tigre et quatre panthères — seront de la plus pure couleur locale.

Cependant, il y a dans la troupe cinq personnes que l'on ne rencontre point d'ordinaire dans les théâtres du Céleste-Empire. Ce ne sont pas le tigre et les panthères, mais les femmes. Un décret impérial a voulu empêcher qu'en Chine, comme sur certaines scènes européennes, les planches servent de refuge pour les dames de mœurs légères quand il fait trop froid sur les trottoirs — selon le mot de Djâzet — et les rôles de coquettes et d'amoureux sont tenus par de jeunes garçons.

Mais, comme nous n'en sommes pas encore là, en France, M. Tay-Chom-Beng, directeur de la tournée, a cru devoir, par exception, emmener des artistes femmes.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

## SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage coloré) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
*du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONTEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. VII. *Piero della Francesca* (second article). — LES TISSERANDS. — INSTANTANÉ. *Gerhart Hauptmann*. — LA ZÉLANDE. — A LA HAYE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les Paillasses*. — PETITE CHRONIQUE.

### Notes sur les Primitifs Italiens <sup>(1)</sup>

#### VII

#### PIERO DELLA FRANCESCA

(Second article.)

... De tels maîtres (Domenico Veneziano, Andrea Castagno, Paolo Ucello), Piero della Francesca reçut les premières leçons. Avec eux, il étudia toutes les nouveautés qui passionnaient ce groupe laborieux et vaillant : l'anatomie, la perspective, la peinture à l'huile. Avec eux, il revint à cette source éternellement féconde pour l'art : l'observation directe de la nature ; il nota, avec une patience et une précision de sculpteur, l'aspect des formes dans l'atmosphère, avec

(1) Voyez dans *L'Art moderne* de 1891, n° 47, GIOTTO ; 49, MASOLINO DA PANICALE ; 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO ; de 1892, 31 et 32, PISANELLO ; 38, ORIOLO ; 44, L'INCONNU DE FRANCFORT ; de 1894, 36, PIERO DELLA FRANCESCA (1<sup>er</sup> article). — Prochainement : L'ANGÉLICO.

une érudition de chirurgien, la décomposition des mouvements, avec une sûreté de mathématicien, les lois de perspective. Il venait d'avoir trente ans et entraînait dans l'épanouissement de son talent, lorsque, en quelques années, Pisanello, Angelico et Castagno qui tous les trois avaient porté si magnifiquement leur art dans des directions opposées, disparurent successivement. Aux environs de 1460, Piero della Francesca fut la personnalité la plus éminente de la peinture en Italie. (N'oublions pas toutefois Fra Filippo Lippi dont s'achevait la carrière glorieuse et Benozzo Gozzoli qui venait de s'affirmer à Montefalco.)

Il avait été appelé à Rome par le pape Nicolas V, vers 1455, en même temps que Bramante, pour travailler à la décoration du Vatican. Il y peignit à fresque deux des murailles où s'étaient aujourd'hui les compositions insipides de Raphaël. Car — déplorable événement — quelques lustres plus tard, un autre pape (Jules II) ordonnait la destruction des peintures de Piero della Francesca en l'honneur du jeune Sanzio, et celui-ci, avec une suffisance tranquille, anéantissait sous son œuvre les fresques du vieux maître. Il essaya seulement, rapporte Vasari, de sauver de ce massacre indigne quelques portraits de Bramante. Cette aventure m'a toujours paru fâcheuse pour la mémoire de l'auteur de la *Messe de Bolsève*.

Piero quitta Rome pour revenir pendant quelque

temps à Borgo-san-Lepolero, sa ville natale. Ce fut alors, croit-on, qu'il y peignit sa *Résurrection du Christ*. Il se rendit ensuite dans diverses villes d'Italie ; on assure qu'il séjourna à Bologne, à Ferrare, à Urbino, à Pérouse. La plupart des témoignages qu'il laissa de son passage en ces différentes villes ont disparu : mais son œuvre capitale survit à Arezzo : la série de fresques qu'il exécuta dans l'église Saint-François pour glorifier l'*Histoire de la vraie croix*.

L'École des Beaux-Arts de Paris en a fait faire une copie pour sa chapelle et M. Müntz en a donné une description détaillée dans le *Tour du monde* (année 1883, t. I, p. 280). Nulle œuvre peut-être n'est plus intéressante pour l'histoire comme pour l'enseignement de l'art. Elle résume toute la transformation qui se fit dans la peinture du xv<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion des Ucello, des Castagno, de tous ces maîtres laborieux et chercheurs dont Piero avait appris la science. Le souvenir des *Batailles* d'Ucello est évident dans la *Bataille de Constantin*. Le souci des perspectives bien calculées, des mouvements bien observés, les recherches de combinaisons nouvelles de la lumière et de la couleur sont manifestes. L'impulsion réaliste, elle aussi, est significativement marquée ; il y a un effort certain pour se dégager de toute convention, pour serrer le plus possible la vérité, voire même — ce qui est tout à fait nouveau dans l'art et ce qui ne sera plus tenté que par les modernes — la vérité historique. Cette tendance naturaliste est si nette que ce qui frappe peut-être le plus, de toute la belle ordonnance de ces fresques, ce sont les quelques groupes de femmes qui sont incontestablement des portraits de contemporaines de Piero. Elles ont les modes extravagantes des Florentines du temps, et certes Piero les peignit telles qu'il les voyait avec leurs coiffures étranges, leurs fronts bornés, leurs longs cous graciles. Et comme tous les grands peintres, il a su donner aux pires fantaisies du costume féminin ce style qui transforme en dignité le ridicule de certains accoutrements éphémères.

Après Arezzo, c'est à Londres qu'il faut aller admirer Piero della Francesca. Est-il nécessaire de dire que la National Gallery, pour ce maître comme pour tant d'autres, est sans égale ? Elle possède quatre œuvres de son pinceau, ces œuvres d'une si insigne rareté que pas un des grands musées du continent n'a pu en acquérir. Le Louvre n'en a aucune ; Berlin, Vienne, Saint-Petersbourg non plus ; à la Brera de Milan, on montre une grande *Sainte Conversation* longtemps attribuée à Fra Carnevale, un des élèves de Piero, mais que la critique récente tend à restituer au maître dont la gloire pourrait s'en passer, d'ailleurs.

Si l'on excepte les portraits de Piero, qui doivent être examinés à part, et qui sont au nombre de huit, au plus, ce qui nous est resté de son labeur se réduit aux

fresques d'Arezzo, à sa *Résurrection* de Borgo, à une *Flagellation du Christ* à Urbino, un panneau à quatre compartiments relatant des *Miracles d'un saint*, à Pérouse, et aux tableaux de Londres.

L'un est un *Baptême du Christ* qui rappelle, dans sa conception générale et dans quelques détails, celui de Masolino da Panicale. (J'ai déjà eu l'occasion de remarquer que les artistes du xv<sup>e</sup> siècle ne pensaient point du tout comme ceux du nôtre à propos de la propriété des sujets ; ils ne se faisaient aucun scrupule de s'emprunter les uns aux autres des épisodes ou même des compositions entières. Nous voyons les plus grands, les plus personnels, les plus féconds agir ainsi, soit que certaines ordonnances fussent considérées comme banales, soit que cette question de mise en scène leur ait paru d'importance accessoire.)

Dans un ruisseau, où coule entre des rochers une eau rare, le Christ est debout, nu, mains jointes, incliné sous l'onde que verse de la rive gauche, saint Jean. Derrière celui-ci, un homme déshabillé qui enlève sa chemise ; derrière encore un groupe de personnages juifs aux barbes frisées et aux hautes toques trapézi-formes. Sur la rive droite, un tronc d'arbre raide et gris, près duquel sont trois anges qu'assez malheureusement le peintre fit à peu près de la même taille que le Christ et saint Jean. Ils ont des figures rondes et molles, indifférentes. En vérité, nous n'avons ici qu'une version affaiblie de l'œuvre de Masolino, peut-être plus habile, mais où l'originalité de Piero ne s'affirme que par des qualités de coloriste clair et délicat, par exemple dans le paysage de prairies et de sables alternant par taches vert-brun et grisâtres, onduleusement, vers un horizon où il y a quelque profondeur.

Pourquoi M. Müntz, qui s'emballe sur cette œuvre secondaire, ne dit-il rien de l'autre tableau : *La Nativité du Christ*, qui est bien supérieur ? M. Lafenestre, en son excellent précis d'*Histoire de la peinture italienne*, ne le mentionne pas non plus. Il est pourtant à Londres depuis 1874 et le catalogue donne sur sa provenance de péremptoirs renseignements, qui semblent écarter toute discussion sur son authenticité. C'est, en tous cas, une œuvre de premier ordre, où les dons de Piero della Francesca se trouvent réunis avec éclat. Il y a prouvé comment il savait allier, avec un sentiment élevé et fervent, le souci de l'exactitude des formes et des attitudes étudiées dans la vie. Mais c'est surtout dans le coloris qu'il a donné une note exceptionnellement savoureuse, sans équivalent. Je ne saurais dire l'étonnement, l'impression enchanteresse que fait cette peinture au milieu des autres. Elle est à la fois moelleuse et fluide, transparente et claire. Elle donne une sensation de lumière et d'air que ne suggère aucune œuvre de ce temps-là et dont seuls certains paysagistes modernes se sont approchés.

C'est sur un tertre élevé — dans le lointain on aperçoit de chaque côté le vaste paysage aux détails minuscules, là-bas, là-bas, les toits d'une ville avec ses murs, ses clochers et ses tours, et puis encore la course d'une rivière entre des montagnes, dans un pays de sable et de petits arbres roux — une chaumière faite de trois murs gris ruinés, et des piquets en soutiennent le toit, le toit jaunâtre tacheté de mousses rousses, le toit sur le coin duquel une pie s'est perchée. Le sol? de sable blanc, avec aussi des mousses rousses, et des fleurettes brunes presque noires, et trois chardonnerets. C'est comme un coin de bruyère ou de dune, d'un velouté qui fait penser à ces beaux tapis d'Orient aux bigarrures brunâtres sur des fonds crème.

Au centre, l'Enfant Jésus, sur un pan du manteau de sa mère, et vers elle agitant ses petits bras. La Vierge est à genoux devant lui, très jeune et blonde, à la peau très blanche. Elle n'a rien d'idéal ou de mystique, c'est une créature humaine, vivante et saine. Mais elle est exquise et charmante de grâce et de candeur : quelque jeune princesse que Piero aura surprise en prière. La simplicité du vêtement n'exclut point la somptuosité discrète des tons : des manches cramoisies font valoir le gris mauve de la robe, aux plis sévères, qu'enveloppe un manteau d'un bleu profond. Sur sa poitrine, un collier de perles pures retient un bijou où un grenat allume sa lueur sombre et passionnée; et dans ses cheveux blonds, encore des grenats et des perles...

Derrière la Vierge, l'âne gris et le bœuf jaune aux yeux stupides. A gauche de ce groupe central, dans le soleil, un concert d'anges; de l'autre côté, dans l'ombre légère que fait le toit de chaume, deux bergers debout, et devant eux, au premier plan, assis sur la selle de l'âne, saint Joseph, les jambes croisées, dans une attitude de repos. (Toute cette partie du tableau n'est pas terminée, volontairement peut-être, les mouvements et les couleurs ne sont qu'indiqués, comme dans une esquisse.) Les costumes sont humbles et sombres, dans une harmonie tranquille : saint Joseph porte une veste et un bonnet de nuance brune et s'enveloppe dans un manteau d'un rouge passé; les deux bergers, en tons neutres, gris-jaune, gris-rose. Tous ont l'air grave et pensif, silencieux, songeur. Comme pour ordonner le recueillement et la prière, l'un des bergers montre le ciel de son bras levé.

Mais ce qui est merveilleux, c'est, dans le soleil, ce groupe d'anges musiciens. Ceux-là ne sont point de la terre terne et triste; ils viennent de la lumière et de la splendeur. Ils sont trois à jouer de la cithare, et deux autres derrière eux, dont on ne voit que les bustes, chantant à pleine voix. Tous très jeunes et pareils, vaguement dissemblables comme des frères ou des sœurs, car leurs figures rondes, souriantes, épanouies ainsi que des fleurs, ont le charme insexuel des visages

enfants. De légères robes, un peu bouffantes vers la ceinture, les habillent de joyeuses couleurs claires; la première est blanche comme un verger fleuri; la seconde, mauve; la troisième est d'un bleu pâle doux comme la turquoise. Les tons un peu plus accentués de celles des chanteurs : l'une d'azur foncé, l'autre de vermillon brodé de lacis de perles, achèvent de faire de ce bouquet d'adolescents un spectacle infiniment chatoyant et séducteur. Leurs fins pieds nus sont sur les fleurettes du sol, à peine appuyés, sans les fléchir; on les sent immatériels, prêts à s'évanouir au premier souffle de l'air, à remonter vers les sphères supérieures, dès que seront dits leurs cantiques et célébré le concert extatique du divin Bambino!

JULES DESTREE

## LES TISSERANDS

PAR HAUPTMANN

GERHART HAUPTMANN a expliqué aux indiscrets qui venaient lui demander quoi et qu'est-ce sur sa pièce, désormais célèbre : « qu'il avait simplement voulu mettre à la scène un épisode de l'introduction des machines perfectionnées, en Silésie, vers 1840 ». Et là-dessus il a fermé sa porte.

Hauptmann nous semble un pince-sans-rire très bien organisé. Il garde pour lui le secret de son œuvre, convaincu, ainsi que le doit être tout artiste, que le mieux est de laisser celle-ci sortir sur la foule ses effets de mystère, en contradiction souvent même avec tout ce qu'a pensé celui qui l'a faite.

En Silésie! Vers 1840! Allons donc! Nous comprenons irrésistiblement autrement, et nous traduisons : Au temps présent, partout où règne la misère, dans les affreux quartiers de Londres, de Berlin, de Paris, de Vienne, de Moscou. C'est l'universelle tranche de vie ouvrière, dans les groupes affreusement sacrifiés et délaissés. La Silésie! 1840! des tisserands! ce n'est qu'un grimage fardant le formidable symbolisme de la pièce.

Le sujet? l'éternelle et sombre histoire. Des êtres humains voués au travail manuel excessif dans sa durée, insuffisant dans sa rémunération. Comme conséquences courantes : la souffrance et la dénutrition. Comme effets faisant parfois explosion : l'émeute et les représailles terribles, s'attaquant aux choses de luxe et aux hommes de luxe qui incarnent l'inique distribution des biens.

Tout est pris dans sa réalité lugubre. Hauptmann ne nettoie pas ses personnages des tares inévitables qui les souillent. Ses travailleurs déprimés ont les vices de leur martyr permanent en même temps que les cris sublimes de détresse et les rages héroïques. Ses riches ont les vertus bourgeoises en même temps que les égoïsmes féroces et l'inconscience des iniquités abominables qu'ils concentrent. Il a plongé dans la cuve humaine la grande cuillère et en a extrait, sans épuration, une assiettée de l'horrible soupe sociale qui y chauffe croupissante. Il la présente telle quelle au spectateur, ou plutôt il la lui jette à la figure.

Et il respecte même le trait final par lequel le Destin souligne et clôture tant d'événements : le détail dérisoire. Un bon ouvrier pêcheur circule dans l'œuvre (admirablement interprété par Antoine) : il recommande la patience, il croit en la résignation, il

accepte puérilement l'injustice, il se conduit de manière à mériter tous les éloges de messieurs les actionnaires et des gens bien pensants. Or, dans la fusillade destinée à ramener au chenil toutes ces bêtes affamées, c'est lui qui est tué : une balle égarée casse la vitre de son taudis et l'abat à son métier même où il est en train de ratiociner sur la convenance de se tenir tranquille.

Il y a un grand art de mise en scène violente et la troupe d'Antoine l'a fait saillir avec un brio saisissant. C'est bien la ménagerie ouvrière hurlante et dévastatrice qui crie, gesticule, frappe, tue, boit, massacre les mobiliers et s'acharne sur la piste de ses victimes. L'action générale est sobre dans son coloris furieux et désordonné. C'est une esquisse brossée à grands coups dans les tons d'une nuit rougoyante. Tous les mots sont des heurts, les phrases des bousculades, les situations des crises, les décors des drames. Les personnages ont les difformités redoutables du cauchemar. La marche générale tourmente et fait blêmir et fait frissonner.

Mais l'impression dominante n'est pas une impression d'art : on se sent trop proche de la réalité et l'angoisse ressentie sans interruption n'a pas la paix foncière qui est au fond de toute œuvre vraiment artistique et qui constitue sa saveur précieuse. Ce qu'on éprouve, c'est l'effroi et le malaise des assistants à une exécution capitale, à une vivisection cruelle, au ramassement des blessés sur un champ de bataille, au pansement des victimes d'un incendie.

L'effet sur les spectateurs est énorme. Un effet social, certes. Qui, voyant ce déroulement de navrants épisodes, n'a pas, comme adversaire ou comme admirateur, senti remuer en soi le travail de la justice imposant aux uns la sympathie des charités désormais insurmontables, aux autres l'hostilité contre les transformateurs qu'on sent arriver d'un pas terrible dans les couloirs de l'avenir ? Le trouble est si intense qu'à chaque représentation il y a des exodes de la salle (spécialement, ah ! l'incompressible sottise bourgeoise !) quand un des émeutiers casse à coups de marteau le superbe service de vieux saxe qui faisait l'orgueil de la famille Dreissiger, une des maisons industrielles que l'on saccage.

*Les Tisserands* sont défendus à Paris, ce qui est absolument normal sous le gouvernement bénignement féroce de M. Casimir Périer. L'Empereur vient de les tolérer en Allemagne, mais le scandale a été énorme dans les sphères conservatrices qui considèrent les représentations comme une répétition pour les brûlements et les démolitions futures. En Belgique, on l'a jouée trois jours de suite, à la consternation de messieurs les membres du *Cercle artistique et littéraire*, fort dérangés dans leur quiète somnolence et leur digérante tranquillité. Il n'y a pas eu d'autre incident que des pluies de petits papiers rouges, fort sensés dans ce qui s'y trouvait imprimé, que de jeunes ouvriers (déjà convertis, hélas ! aux idées subversives ; pleurez, pleurez, ô muses doctrinaires) ont éparpillés par centaines sur les beaux messieurs et les belles madames des fauteuils d'orchestre.

## INSTANTANÉ

GERHART HAUPTMANN. — Petit-fils de tisserand, naquit en 1862, à Salzbrunn, en Silésie ; paraît plus jeune encore que son âge avec sa figure rase, pâle, son corps maigre et long, l'allure que l'on voit à nos jeunes sulpiciens en promenade. A continué de vivre au pays natal, avec ses deux frères ; les trois ont épousé trois

sœurs. Etudia l'agronomie, s'adonna plusieurs années à la sculpture, puis entreprit des romans historiques, un *Tibère*, à la suite de voyages en Italie ; enfin, débuta, en 1889, au théâtre et s'affirma vite comme le plus remarquable des jeunes dramaturges allemands. Triompha avec *les Tisserands*. Joué à présent sur le théâtre de l'empereur, à Berlin, et les théâtres officiels de Dresde, Munich et Vienne, avec *Hannele Mattern*, qui obtient un énorme succès en Allemagne. Signe particulier : L'horreur des villes. Ne vient à Berlin que le temps nécessaire à ses affaires ; n'a pu rester plus de vingt-quatre heures à Paris, où le Boulevard le rendait triste à pleurer.

(*Gil Blas*.)

## LA ZÉLANDE

Willem Delsaux, en un cahier de texte et de dessins annoncé pour le 15 octobre, réalisa la vision d'une Zélande émouvante, de cette Zélande qui lui fut une sensation d'art inoubliable et durable à travers son œuvre. C'est, en fusains, en crayons Conté, en fluides pointes-sèches, en morsures à l'eau-forte, restitués lithographiquement, tout le charme des étés du bord des fleuves, les grandes mares tristes aux silhouettes de cigognes et de hérons dans les soirs, les estuaires et les canaux, des évocations de bourgades et de villettes sur des fonds tourmentés de couchant, et les phares, et les moulins, et les pilotis d'estacades dans le soleil, la bourrasque, au clair de lune, et Viane et Zièrikzee, et toujours le cassement bourru, lourd, infatigable de la mer à toutes les pages, à toutes les plages. Tout cela en accents plutôt forts, gras, puissants, en touches et en pâtes d'esquisse simulées par l'écrasé du charbon, la flambée claire d'un blanc de papier réservé, les sabrures au canif, les libres manœuvres d'une main « peintre ». Et le texte est à l'avenant, imagé, tout en rehauts de couleur, en tons de soleil et de gloire, écriture de professionnel qui pense ce qu'il voit et pour qui le mirage ne s'arrête pas à la rétine, mais éveille de la sensation cérébrale, aide à nouer les rythmes et les pensées. On en pourra juger par ces quelques fragments :

« Du faite du *Lange Jan*, dans la couronne de plomb, une sensation d'infini vous étreint.

Cette longue et périlleuse ascension à l'extérieur de la tour, sur les échelles de fer, qui permettent de voir, sous soi, les carrioles filer sur la grand'place, creuse un abîme. Et cet horizon de mers, au sud, à l'ouest, au nord, et les plaines encore liquides, à l'est, vers le marquisat de Berg-op-Zoom, ensuite agrandissent la vision au delà des choses déjà vues.

O les polders immenses, bigarrés de moissons, de foin, de villages et de mares, et les dunes et les schorres, les moulins et les bateaux comme des jouets, tout cela sous l'immense Noordzee, où dansent les paillettes de vermeil et les laves de métaux en fusion.

Sur le gris des eaux, les villettes se silhouettent. Vlissingen, avec son port vide obscurci de la fumée des steamers trimant à l'entrée du Hont ; Arnemuiden, ensablé, aux toits rouges, aux mats grêles des pêcheurs de crevettes, Veere, évocation de rêve et de sommeil avec son hôtel de ville, une merveille.

Les fleuves semblent remonter leurs cours, portant les grands voiliers : l'Escaut occidental, pareil à un gigantesque serpent, court lumineux vers Bath, s'enfonce sous l'horizon brouillé, vers la Flandre, après avoir laissé une partie de ses eaux dans les *Gat* d'Axel et de Philippine.

A l'occident, au-dessus des dunes d'Oostkapel, le Rompot, l'Escaut oriental, qui prend dans le Keeten les eaux de la Meuse; les îles de Noord-Beveland, de Schouwen-Duiveland, et plus loin Tholen, Sint-Philipsland, formés des estuaires des trois fleuves, des bras de cet immense delta.

Sur tout cela, une lumière vibrante, qui mange les contours, qui illumine les eaux et fait briller, là-bas, au loin, les sillages des paquebots. Quelques tours, Zierikzee la gothique, Goes, Tholen et des clochers, des clochers....

Quelle joie et quel charme dans Middelbourg même, ces maisons qui semblent minuscules, les habitants pygmées, allant, venant dans les rues tournantes, autour de la place, les femmes coquettes, les hommes lourds et engoncés!

Dans les cours, des *meisjes*, en bras nus et rouges, le petit bonnet garni de plaques de métal en tête, passent actives; par échappées, dans les cours ombreuses ou éclairées, on devine la vie calme et méthodique des intérieurs, le long des vieux quais.

Au-dessous de nous, les places plantées d'arbres et les vieux murs de l'*Abdij* (abbaye) où règne le silence des hospices.

Sur la haute mer, le soleil, un instant caché, irradie derrière les grands vaisseaux et semble la puissante réalité de la devise : *Luctor et Emergo*.

\*\*\*

Sur la table, couverte de toile bleue carrelée, chante la bouilloire de cuivre, le morceau de tourbe brasille, rubescent.

Couvertes de devises en lettres d'or, encadrées de guirlandes fleuries, rouge-brique et vert-pomme, les tasses et les assiettes, chargées de sucreries, font pétiller leurs blancs vifs, sous la fenêtre aux carreaux menus, sous les paravues métalliques où sont peintes de mirifiques marines.

Le torse grand, les épaules larges, bouchant la porte surbaissée, *baas Andries* crie joyeusement aux filles toutes parées :

« Eh bien! avez-vous laissé des *babbelaers* (sucreries) pour moi? »

Et une bordée de rires frais secoue la maisonnée et trouve un écho près des gars, fumant la pipe, sur un banc, au soleil, près des grands tournesols.

C'est jour de joie, les grands carafons de *brandewijn* et de *citroenbitter* circulent, on fête la venue d'un fils et les matelots et les voisines sont invités par *baas Andries*.

Les têtes hâlées sont noires près des dentelles empesées, et s'élargissent d'un grand sourire, quand de l'alcôve aux rideaux violets, aux couvertures oranges, l'accouchée souhaite la bienvenue.

Et la fête continue dans la chambre peinte en vert, où les visages et les bonnets semblent des fleurs que piquent d'or les bijoux, et que dehors les banderoles flottent au mât du *Jonge Andries*, le bon bateau.

\*\*\*

Le soleil arde, intense, sur les chaumes et les emblavures; un grésillement de chaleur, une vibration de lumière inondent la cour de la vieille ferme de Clooten-Dyk et se glissent par les contrevents dans la grande salle fraîche, la chambre d'été, où le vieux fermier rêve en humant son bitter.

Au long du haut lambris de faïence courent des reflets d'or et des ombres bleues et mauves qu'encadre superbement l'orme sombre des boiseries. Les grandes alcôves, aux portes amples, moulurées profondément, sont fermées et, sur la table, la Bible close; dans la

douce atmosphère dansent quelques mouches, s'irisant parfois d'un rayon vermeil.

Le vieux Kees s'endort en supputant le rapport de ses foins, et la servante, glissant sans bruit sur les nattes de jonc, vient fermer la fenêtre et le volet.

Dans la salle fraîche, la chambre d'été, le fermier dort, tandis qu'au dehors les grands bœufs se baignent dans l'abreuvoir miroitant et que les pores se coulent sous les auges, cherchant l'ombre. Sur la ferme règne une chaleur bouillonnante qui appelle le repos.

\*\*\*

Lugubre, la mèche de la petite lampe grésille en un coin de la cabane, devant l'étroite ouverture de l'alcôve, où geint un homme.

Une vieille, la mère, va, vient, de la lumière, qu'elle mouche, au brasier qui s'éteint sous la rafale.

La mer hurle, là, derrière la digue et le vent emporte, fêtu par fêtu, la couverture de chaume pourri.

L'odeur atroce de la lampe flotte, mêlée aux relents de l'étroite bande de lard qui se racornit sur la poêle.

« Hé! han! » siffla le malade, dans une plainte; une toux horrible le secoue; la vieille, un moment interdite, s'arrête et hausse les épaules. Et la fièvre s'empare du malheureux qui raconte :

« L'eau! ah! l'eau profonde, où Jan est tombé et le vent, le sale « vent qui roule les vagues, hé! han! je l'attrape, je nage, je nage, ah! plus de forces.... ma tête sur les pierres de la digue. « Al wey! al wey, la dwingedonday! Ah! »

## A LA HAYE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le *Nederlandsche Etsclub* vient d'ouvrir sa septième exposition de Blanc et Noir à La Haye. Cette exposition est la plus complète, la plus homogène de toutes celles qui ont eu lieu. Rien de médiocre n'y détonne, et le placement ne laisse rien à désirer.

Au lieu d'inviter au hasard des artistes en Blanc et Noir, la direction a choisi cette fois ceux qui travaillent pour le Livre. D'Angleterre sont venus les maîtres du genre : Walter Crane, William Morris, Gaskin, Sturge Moore, Lucien Pissarro, Ch. Ricketts, Savage, Shannon.

Cet ensemble d'œuvres, d'une saveur rare, d'une distinction toute britannique, d'une science consommée et d'un goût impeccable, tient la place d'honneur.

Khnopff est le seul artiste belge qui ait répondu aux invitations : il y a de lui un cadre avec d'exquises pages.

Les Hollandais, membres de la société, ont exposé avec soin : E. Bosch, des dessins en un style adéquat au sujet : *Pelléas et Mélisande*, un *Autel*, des zincographies; Bauer, sa suite pour *Akélysséril* et de grandes planches d'Égypte : *la Mosquée Hassan*, *la Mosquée El Azhar*, d'une élégante écriture, facile et suggestive. Citons aussi des études de portraits, dessins, de Haverman, dont un portrait d'enfant d'un grand charme. Isaac Israëls débute comme membre à cette exposition avec une dizaine de dessins impressionnistes, vues d'Amsterdam pour la plupart, nerveux, donnant bien l'aspect des vieux quais de la capitale. De Karsen, une charmante petite eau-forte d'une rare pénétration. De van Looij et de van der Maarel de beaux fusains, paysages et figures. Thorn Prikker y expose ses dessins pour le *Moine épique*

et le *Moine sauvage* d'Emile Verhaeren, et un fragment de peinture murale : *Têtes d'apôtres*, où est exprimée toute sa délicatesse de lignes personnelles. De Van der Valk, des eaux-fortes légères, faciles, exécutées directement d'après nature. De Zilcken, le *Verlaine* d'après Toorop, et une suite de planches nouvelles, originales ou reproductions. Jan Veth s'y accentue portraitiste plein de caractère, aqua-fortiste d'une technique prodigieuse et lithographe hors ligne. Il a là un *Alberdingk Thym*, une *Jeune fille* et d'autres têtes encore des plus remarquables.

J'allais oublier, parmi les étrangers, des épreuves avant lettre de Steinlen, d'une aptitude superbe.

## CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

### Les Paillasses.

Les représentations des *Paillasses*, de M. Leoncavallo, annoncées au Théâtre de la Monnaie, rencontrent des objections de la part de M. Catulle Mendès, auteur de *la Femme de Tabarin*, le drame que jouèrent, il y a quelques années, à Bruxelles, Antoine et M<sup>me</sup> Defresnes, et qui vient d'être accueilli avec un très grand succès à la Comédie-Française. Voici la lettre que M. Catulle Mendès adresse, à ce propos, aux journaux :

MON CHER CONFRÈRE,

On a annoncé que je renonçais à toute réclamation contre *I Pagliaci* de M. Leoncavallo.

Il n'en est rien.

Tant que *I Pagliaci*, dont le sujet, en général, et la scène principale, en particulier, sont manifestement empruntés à ma petite parade *La Femme de Tabarin*, n'ont été représentés qu'en pays de langue étrangère, je me suis tenu coi, étant d'humeur endurante et peu processive. Mais *I Pagliaci* vont être joués à Bruxelles, puis à Paris, et la partition vient de paraître en France avec le texte français.

J'ai pensé qu'une plus longue tolérance serait pure niaiserie; et, le plus courtoisement qu'il m'a été possible, j'ai essayé d'entrer en accommodement avec M. Leoncavallo, auteur, et M. Sonzogno, éditeur; je désirais surtout que les couvertures des partitions et les affiches des théâtres portassent désormais cet avis : « D'après *la Femme de Tabarin* de M. Catulle Mendès. » Je n'ai pu obtenir satisfaction. M. Leoncavallo persiste à croire que ma pièce est de lui.

J'ai donc sollicité l'honneur d'être entendu par la Commission des auteurs dramatiques; elle a bien voulu prendre en considération la validité de mon grief; et cette petite affaire, dénuée d'ailleurs de toute importance, suivra son cours normal.

Bien cordialement à vous, cher confrère.

CATULLE MENDÈS

24 septembre 1894.

La Commission des auteurs dramatiques a offert son arbitrage à M. Leoncavallo et à M. Sonzogno, éditeur. Cette offre est faite à l'éditeur pour le cas où, par traité, il aurait acquis tous les droits et toutes les responsabilités de l'auteur. Si ces messieurs acceptent l'arbitrage proposé, — on sait que les sentences de la société sont sans appel, — l'affaire se terminera promptement et sans procès.

Ce n'est qu'en cas de refus d'arbitrage que l'affaire se dénouerait devant les tribunaux.

La Société des auteurs dramatiques, ne pouvant pas poursuivre en son nom, poursuivra au nom de M. Catulle Mendès; mais, considérant que l'affaire, outre un intérêt personnel à l'auteur français, offre un intérêt général, elle a fait savoir à M. Catulle Mendès qu'elle prendrait à sa charge tous les frais du procès.

Dans une lettre adressée à son éditeur, M. Leoncavallo affirme qu'il ne connaît ni la pièce de M. Mendès, ni un drame espagnol, sur le même sujet, de M. Estebanez, et qui date de 1830. Le compositeur ajoute, en outre, qu'on a joué à l'Opéra-Comique un ouvrage de M. Paul Ferrier, musique de M. Emile Pessard, intitulé *Tabarin*, et s'étonne que « M. Ferrier, parce qu'il est Français, ait eu le droit d'avoir la même idée que M. Mendès et que ce droit lui soit refusé, à lui, Italien. »

L'affaire viendra donc décidément devant les tribunaux.

## PETITE CHRONIQUE

A BON ENTENDEUR. — J'ai été privé, par les vacances, du plaisir de vous lire plus tôt. La situation est simple. Lorsqu'un critique ne se borne plus à l'œuvre, mais attaque la personne, l'attaqué, par une juste réciprocité, peut s'en prendre à la personne du critique : c'est du talion élémentaire. Et il a le choix des moyens de correction. Mais dans l'espèce, l'ancienne affaire impose le devoir (et la charité) de s'abstenir. Quand on a frotté le nez d'un plumitif dans son cas et qu'on lui a cassé sur les reins son propre stiek, sans compter quelques menues gifles, coups de poing mignons et coquets coups de pied à l'endroit réglementaire, le tout suivi d'une descente sur le pré pour liquider l'incident, si le critique est assez de son village pour ne pas contenir sa rancune et récidiver, le bon goût et une impossibilité matérielle empêchent de renouveler la petite opération : on ne châtré pas deux fois le même animal. — Edm. P.

M. Gevaert a inscrit au programme du premier concert du Conservatoire, fixé au 23 décembre, la *Neuvième symphonie* et le Concerto en *mi bémol* de Beethoven pour piano et orchestre (soliste : M. Gurieckx).

Le deuxième concert se composera du *Rheingold* de Wagner, exécuté intégralement.

Le troisième, d'*Alceste* de Gluck, avec M<sup>me</sup> Caron.

Aussitôt après la représentation des *Tisserands* au Théâtre du Parc, M. Schurmann, l'impresario du Théâtre-Libre, a fait transporter à la gare du Nord un chargement énorme de caisses, de malles et de paniers contenant les costumes et accessoires du théâtre. Dès le lendemain matin, à 5 heures, M. Antoine et ses camarades partaient pour une tournée qui doit durer huit mois. Cette tournée comprendra d'abord la Hollande : Amsterdam, La Haye, Rotterdam, Utrecht, Arnhem, Groningue, puis les principales villes d'Allemagne : Berlin, où le Théâtre-Libre fera au Residenz-Theater un assez long séjour, Hambourg, Leipzig, Dresde, Francfort, Breslau, Varsovie, Prague. Après une courte apparition à Paris, où M. Antoine donnera le 10 janvier son premier spectacle d'abonnement, nouveau départ pour Berlin et de là pour Saint-Petersbourg, Moscou, Odessa, Bucharest, Pesth, Vienne, d'où le Théâtre-Libre passera en Italie, puis en Algérie, en Tunisie, pour terminer par l'Égypte cette longue tournée qui fera sensation dans les annales du Chariot de Thespis.

Le spectacle du 10 janvier (qu'on répétera en chemin de fer et

dans les gares sans doute!) se composera d'une pièce en trois actes de M. Joseph Caraguel, intitulée : *Après la fumée, la flamme*.

Il est question aussi, pour l'une des prochaines soirées parisiennes (qui seront au nombre de trois cette année), de la *Jeunesse* de Max Halbe, qui vient d'obtenir à Berlin un succès que cent cinquante représentations n'ont pas épuisé. Mais la mise à l'étude de cette œuvre, que M. Antoine a fait traduire et adapter spécialement pour la scène française, n'est pas encore décidée.

Parmi les récentes nominations d'artistes étrangers dans l'ordre de Léopold, signalons celles de MM. Alexandre Charpentier, sculpteur, F. Thaulow et J.-F. Raffaëlli, peintres, dont le talent s'est affirmé à Bruxelles aux expositions des XX et de la *Libre Esthétique*.

M. Fantin-Latour est promu au grade d'officier.

Nous avons annoncé que *Hulda*, l'opéra posthume de César Franck, allait être représenté à La Haye. M. Campo-Casso, directeur du Grand Théâtre de Lyon, vient de l'inscrire au programme de la saison qui s'ouvre. Allons-nous être obligés de faire un voyage en Hollande ou en France pour entendre l'œuvre d'un de nos compatriotes?

La Société pour l'encouragement de l'art musical dans les Pays-Bas fera exécuter cet hiver les *Béatitudes* de César Franck dans trois grandes villes : à La Haye, sous la direction de M. Willem Kes; à Amsterdam, sous celle de M. Röntgen, et à Utrecht, par M. Richard Hol. Il est question aussi de faire représenter un des opéras de M. Gevaert, *Quentin Durward* ou *le Capitaine Henriot*, à Amsterdam, au Théâtre de l'Opéra néerlandais, dirigé par M. Van der Linden.

MAURICE MAETERLINCK A L'ÉTRANGER. — On lit dans *le Petit Bleu*, l'étonnant étalagiste des portraits défigurés d'un tas de notabilités infortunées transformées en caricatures, l'information suivante :

« Le théâtre de l'OEuvre vient de représenter, en la capitale danoise, devant une salle comble, *l'Araignée de cristal*, de M<sup>me</sup> Rachilde, et *Pelléas et Mélisande*, le drame du poète gantois Maurice Maeterlinck. *L'Intruse* de Maeterlinck avait déjà été représentée à Copenhague, avec un très grand succès. *Pelléas et Mélisande* a été mieux accueillie encore, bien que pour un public étranger ce dernier drame fût plus difficile à présenter. La représentation avait été précédée, il est vrai, d'une conférence explicative de M. Hermann Bang, qui a longuement exposé les subtilités de l'œuvre de Maeterlinck. Ce matin, notre principal critique dramatique, M. Pierre Nansen, s'exprime ainsi, dans le *Politiken*, sur le compte de l'auteur de *Pelléas et Mélisande* : « C'est un grand et très personnel poète qui a inscrit son nom pour toujours dans l'histoire de la littérature. » Le drame de Maeterlinck va maintenant être représenté à Christiania et à Stockholm. »

Et dire que *la Réforme*, journal progressiste (oh! combien!), a qualifié Maeterlinck *ce gaillard avide de réclame*. Les doux masuirs!

*Le Guide musical* a publié, au cours des vacances (numéros des 19-26 août et 2 septembre) une étude biographique très complète sur Vincent d'Indy, par Hugues Imbert, l'auteur des *Profils de musiciens* qui contiennent d'excellentes choses et de précieux renseignements sur les compositeurs contemporains.

Détachons de l'article ce portrait :

« Sous un aspect un peu sévère, Vincent d'Indy cache un sentiment intense, une profonde sensibilité. En public, une grande réserve; dans l'intimité, une grande affabilité. De haute stature, les cheveux longs et rejetés en arrière à la mode des artistes ou des philosophes à tempérament révolutionnaire, le front un peu étroit sur le devant mais s'épanouissant sur les tempes, les yeux très enfoncés sous l'arcade sourcilière, la figure allongée, les traits fins et arrêtés, la moustache et la mouche de petite dimension, tel est le détail d'un ensemble des plus caractéristiques. La tenue générale est d'une infinie correction : c'est une figure qui, une fois vue, ne s'oublie pas; elle reflète une grande puissance de volonté, une individualité bien marquée, des idées profondément enracinées.

Au fond, c'est un modeste qui paraît toujours avoir peur d'enluyer le public de sa personnalité. Mais cette personnalité, malgré toute sa réserve, a fini par se dégager hautement et passionner très vivement le monde musical. »

L'affluence des spectateurs à Bayreuth a été, cette année, exceptionnelle. Aux vingt représentations que comprenait la série complète ont assisté trente-cinq mille spectateurs, parmi lesquels huit mille Anglais et quatre mille Américains. Le nombre des spectateurs français et belges s'est élevé à un millier. A en juger par ces chiffres, les résultats financiers ont dû être brillants. Chaque représentation a réuni environ mille sept cent spectateurs, c'est-à-dire qu'il y a eu constamment salle comble. La place coûtant 25 francs, la recette totale a dû s'élever à environ 875,000 francs. De cette somme, il faut défalquer 350,000 francs qu'ont coûté les décors et les costumes de *Lohengrin* joué pour la première fois à Bayreuth, et les gages payés aux artistes du chant et de l'orchestre, qui s'élèvent à plus de 200,000 francs. Reste un boni d'environ 300,000 francs qui sera versé par la caisse du théâtre au « fonds de Bayreuth », pour assurer les représentations futures.

De *l'Avenir social*, ce cri d'alarme :

Est-il exact que les aquarelles du Musée vont être logées, ainsi que les gravures, dans deux des salles encore disponibles pour les expositions temporaires? C'est cela qui va faire la joie des organisateurs! Voyez-vous le Salon des Beaux-arts ou celui de *la Libre Esthétique* privés de ce qui fut le salon d'art appliqué et la salle Wauters? Où mettra-t-on les tableaux? De ce train-là, dans cinq ans, quand on voudra réunir six toiles et les soumettre au public, il faudra commencer par construire un baraquement! Il n'est toujours pas question d'un Palais des Beaux-arts. C'est honteux pour une capitale quelconque, doublement honteux pour Bruxelles, qui est presque le centre international de la vie artistique et qui vise à le devenir tout à fait.

Les dernières rimes de M. Théo Hannon :

Gentils soldats, gloire de notre armée,  
Carabiniers, toujours, partout vainqueurs;  
Votre présence en ces lieux acclamée  
Fait vibrer l'âme à l'unisson des cœurs.  
Combien Schaarbeek se trouve heureuse et fière,  
Beaux officiers, de saluer en vous  
Les nobles chefs de cette élite chère  
Dont maint pays pourrait être jaloux!

Au refrain :

Comme un clairon sonne,  
Que la voix résonne :  
Hurrah! hurrah! Vivent les carabiniers,  
Les brillants officiers!

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

## SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LA VOIX DES CLOCHES. — QUELQUES LIVRES. *Ériphyle*, par J. Moréas; *Chants de la pluie et du soleil*, par Hugues Rebell; *Pour l'anarchiste Moineau*. — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART. — TRISTAN ET ISEULT. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les Paillasses*. — PETITE CHRONIQUE.

### LA VOIX DES CLOCHES

La véritable musique de l'Église, c'est celle des cloches. J.-K. HUYSMANS.

Bientôt, dans un mois tout au plus, peut-être le jour même où l'Église célébrera solennellement la fête de ses saints ou celui où elle pleurera ses morts, le carillon qu'on installe dans la tour de la Maison du Roi s'égrènera en chapelet harmonique sur la ville, et son fluët cliquetis s'échappera comme un vol d'oiseaux par-dessus les toits. Un jeu de clochettes aux timbres argentins allumera dans les vieux quartiers des étincelles de joie. Autour des pignons à redans, le long des façades dorées et sculptées, dans l'enchevêtrement des ruelles tortueuses qui enlacent la Grand'Place, de frêles sonneries tombées du haut des airs en gouttes musicales rafraîchiront l'atmosphère, lourde des odeurs de la

cité. Elles évoqueront les heures de jadis, les heures très lointaines que dans les villes d'autrefois chantaient pieusement les clochers. Elles seront comme le battement de cœur de la capitale, la vie, la gaieté publiques exprimées en un harmonieux symbole.

C'est M. Causard, le maître fondeur renommé, que la ville de Bruxelles a chargé d'exécuter le carillon de la Maison du Roi. M. Causard appartient à une ancienne famille originaire des Vosges qui, de père en fils, exerce depuis deux siècles l'art de fondre les cloches. Son père est venu, en 1823, planter sa bigorne dans le petit village ardennais de Tellin, célèbre par sa rebouteuse, M<sup>me</sup> Piette, qui a, certes, depuis cinquante ans et plus qu'elle pratique le massage, redressé autant de jambes et de bras déformés par la fâcheuse entorse que M. Causard a fourni de sonneries aux paroisses. L'art de M<sup>me</sup> Piette est, d'ailleurs, héréditaire, tout comme celui de dessiner avec pureté le gabarit d'une campane : M<sup>me</sup> Piette ayant actuellement 85 ans, n'opère plus — tel le Chat botté retiré des affaires — que pour se distraire. Mais sa bru continue, par délégation spéciale, à assouplir de ses pouces robustes les muscles ankylosés, et cela pour le plus grand bien de l'humanité.

Il était impossible de parler de Tellin sans citer le nom de celle qui, par son habileté exceptionnelle et par son désintéressement, a transformé le village et y a

amené l'aisance. Ceci dit, retournons à la fonderie où, samedi passé, par une claire matinée, nous poussa la curiosité de nous initier aux mystères.

L'installation est simple. Sur l'aire battue, des moules en terre attendent le moment de la coulée. Quelques cloches, au métal gras, luisent dans l'ombre. En des rayons s'alignent, méthodiquement classés, les modèles des ornements qu'on applique sur les formes, moulés en cire imprégnée de poix et de colophane avant de recevoir la pérennité de l'étain et du cuivre. Dans un atelier proche, les accessoires en bois : claviers de carillons, charpentes de beffrois, sommiers, auvents, moutons qui, passés dans les anses, porteront les cloches. Ailleurs, les moules des couronnes, dans un petit bâtiment séparé. Un bureau pour les épures et la correspondance, et c'est tout. Une vingtaine d'ouvriers, tout au plus, suffit à la besogne. Et c'est de là, de ce coin perdu des Ardennes enfoui sous les genêts et les bruyères, que s'élancent les cloches à la voix grave qui vont sonner dans tout le pays, et même en Hollande, en Allemagne, en Espagne et dans les îles Baléares, dans l'île de Chypre et jusqu'en Amérique, en Cochinchine et sur les rives du lac Nianza, l'allégresse des baptêmes et la douleur des funérailles.

Tellin a déjà produit *onze cent quatre-vingt-sept* sonneries, la plupart composées de plusieurs cloches, parfois d'un carillon complet. Et l'art du fondeur, dans lequel excelle le Maître Wilhelm ardennais, consiste à donner aux cloches, sans les retoucher, non seulement leur intonation juste, mais aussi la pureté des harmoniques : la tierce, la quinte et l'octave supérieure. Il y a là un problème que seules l'expérience et des études approfondies peuvent résoudre et dans la réalisation duquel entrent, comme éléments, la courbe du gabarit, les proportions de la chambre et du cerveau, l'épaisseur des parois, la qualité du métal, etc. M. Causard est même arrivé, à force d'observations et en s'inspirant des cloches du XIII<sup>e</sup> siècle, — les plus belles qui existent, (est-il vrai, comme l'affirme J.-K. Huysmans, que, semblables aux vieux vins, les cloches s'affinent en vieillissant?) — à faire rendre le même son à des cloches de dimensions différentes : découverte d'autant plus intéressante que c'est le poids des cloches qui détermine leur prix. Celui-ci est, communément, de fr. 3.50 le kilogramme. Une cloche moyenne de 1,000 kilogrammes vaut donc 3,500 francs. Mais ce poids de 1,000 kilogrammes est, faut-il le dire, fréquemment dépassé. La plus grosse cloche fondue à Tellin est celle de l'église Saint-Denis, à Liège, qui pèse 6,000 kilogrammes et qui a coûté, par conséquent, 21,000 francs. Viennent ensuite : le bourdon de Luxembourg (5,000 kilogrammes) et une cloche de 4,500 kilogrammes fondue pour la cathédrale de Liège. Ces cloches, qui comptent parmi les plus grosses du pays, sont toutefois de propor-

tions modestes quand on les compare au bourdon de la cathédrale de Cologne, fondu avec l'airain des canons pris à Sedan et à Metz, et qui ne pèse pas moins de 27,000 kilogrammes (le battant seul en pèse 800!) ou à *la Savoyarde*, récemment fondue à Annecy-le-Vieux pour l'église du Sacré-Cœur à Montmartre. Cette cloche superbe, d'un diamètre de 3 mètres, atteint le poids respectable de 18,000 kilogrammes. Parmi les anciennes cloches, on cite, en première ligne, le bourdon de Notre-Dame de Paris (21,000 kil.), celui d'Erfurt (13,750 kil.), qui date du milieu du XV<sup>e</sup> siècle, celui de la cathédrale de Reims (12,500 kil.), du XIII<sup>e</sup> siècle, et la cloche de l'abbaye des Bénédictines de Seckau, en Styrie, du XIII<sup>e</sup> siècle également, qui pèse 6,000 kilogrammes et offre une résistance telle qu'elle a pu supporter, sans être fêlée, le poids de la tour qui s'est écroulée sur elle.

Le carillon que vient de fondre M. Causard pour la ville de Bruxelles se compose de quarante-neuf cloches et clochettes dont la plus grande pèse 600 kilogrammes et la plus petite un kilo seulement. Son étendue est de quatre octaves, partant du *la* entre les lignes en clef de *sol*. Le peu d'espace dont on dispose n'a pas permis de loger dans le beffroi des cloches aux vibrations plus graves. La sonorité sera donc cristalline, aérienne, — un frissonnement de timbres clairs et menus.

Ce carillon, dont le prix est de 14,000 francs, est à jeu intermittent, c'est-à-dire qu'il ne résonnera que lorsqu'un carillonneur en mettra le mécanisme en mouvement au moyen du clavier et des pédales. L'administration communale a-t-elle craint d'ennuyer les habitants en installant un carillon automatique qui, de quart d'heure en quart d'heure, martèle le rythme cadencé de son refrain? Il existe, dans les annales judiciaires, un procès fait aux cloches d'un couvent vouées à l'annonce des heures canoniales. Redoute-t-on des représailles contre les sonneries laïques... et non obligatoires de la ville? Existe-t-il quelque autre motif de condamnation? Nous ne savons. Mais les artistes regretteront, avec nous, que le carillon dû à l'heureuse initiative de la municipalité et en particulier du bourgmestre (ceci n'est pas une réclame électorale), ne remplisse pas régulièrement, comme dans les vieilles petites villes des Flandres et de la Hollande, son rôle d'avertisseur vigilant et de conseiller discret. Elle ne murmure que de bonnes paroles, cette chanson naïve qui rappelle la fuite des heures, excite au travail, et pénétrant dans la vie intime de tous, s'unit, comme le gazouillement d'un oiseau familier, aux détresses dont elle adoucit l'amertume, aux joies dont elle stimule l'expansion.

Si les cloches sont la musique de l'Eglise, la voix extérieure de ses liturgies, le carillon, c'est l'âme des villes. Ses monologues répercutent, en échos babillards, les conversations des carrefours, et il semble qu'on puisse démêler, au cassement des notes grêles ou graves, au

rythme plaintif ou guilleret des mélodies tintinnabulantes, la physionomie soucieuse ou réjouie, solennelle ou gamine, hospitalière ou revêche, des cités dont on franchit pour la première fois l'enceinte. C'est au haut des tours, par-dessus l'agitation factice des rues, que palpite leur vie secrète, qu'elles épandent un ruissellement de larmes aux sons mats, qu'elles dispersent dans les nuées les perles métalliques de frais éclats de rire. Invinciblement la pensée monte vers la chanson des carillons quand, le voyage achevé, on cherche, les yeux clos, à se remémorer l'aspect des villes parcourues. Le fin réseau de leurs scherzos précipités a retenu quelques-unes de nos sensations d'art. Et désormais l'accord est établi, de notre âme à la cité entrevue, par un lien mystérieux et doux.

## QUELQUES LIVRES

**Ériphyle**, par J. MORÉAS. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire.

M. Moréas rappelle les dieux qui étaient en exil, là-bas, loin de la poésie moderne française. Les romantiques les en avaient chassés jadis; Banville seul les avait honorés d'un culte net, depuis.

M. Moréas, qui est de Grèce, prétend remettre en honneur l'ancienne décoration mythologique, fleurs et pampres, que Ronsard et Du Bellay employaient exclusivement et dont ils suspendaient les guirlandes autour de leurs strophes et à travers leurs poèmes. Et les doux noms reviennent et les claires appellations et les syllabes lumineuses, et l'atmosphère joyeuse comme au temps du poète vendômois.

Que le talent de M. Moréas se serve exquisement de toutes ces délicieuses ressources, chacun l'affirmera, mais que ce retour systématique vers le passé soit opportun, personne, je crois, n'en sera convaincu. L'heure littéraire qui sonne, on l'entend devant soi, non derrière. Il faut laisser aux poètes de la Pléiade la grâce spéciale, la douceur et la beauté qu'ils ont mises en lumière et non point les leur dérober, avec adresse. L'habileté n'est qu'une qualité accessoire et la poésie est ailleurs que dans les livres.

M. Moréas et ses amis ont fondé en France l'école dite romane, dont la tendance est hostile à tout ce qui vient du Nord. Ils ont voulu renouer une chaîne qui depuis un siècle environ était brisée et revenir aux auteurs qu'on nomme classiques. Et pour eux classiques veut dire Latins, Grecs, Italiens et Français.

En admettant et même en approuvant leur vouloir, — plus il y a de tendances diverses, plus la poésie fleurit, — nous nous demandons s'il nécessitait une imitation aussi stricte des anciens. M. Moréas écrit dans la langue du XVI<sup>e</sup> siècle, se subordonne à la prosodie de ce temps, recherche les mêmes tournures et les mêmes accents lyriques. Son œuvre se présente comme une qui serait perdue et depuis quelques jours seulement retrouvée. S'il y avait moyen de la classer encore parmi celles de la première renaissance française, on le ferait volontiers. Mais l'admettre comme un témoignage d'art vivant et contemporain, comme une victoire sur demain, non.

Voici quelques lignes délicates et fraîches tirées d'*Ériphyle* :

### PROSERPINE CUEILLANT DES VIOLETTES

Dans ce riant vallon, cependant que tu cueilles  
La douce violette aux délicates feuilles,  
O fille de Cérès, hélas! tu ne sais pas  
Que le sombre Pluton poursuit partout tes pas.  
Il ne supporte plus d'être nommé stérile,  
Car Vénus l'a blessé soudain des mêmes traits  
Dont elle abuse, au fond des antiques forêts,  
La race des oiseaux et le beau cerf agile.  
Entends les cris du dieu! sous son bras redouté  
Se cabrent les chevaux qui craignent la clarté,  
Rompant sous leurs sabots le roseau qui s'incline  
Aux marais paresseux que nourrit Camarine.  
Dans ses grottes gémit Henna, mère des fleurs,  
Et Cyane ses eaux fait croître de ses pleurs  
Parmi les pâles morts bientôt tu seras reine,  
O fille de Cérès, et Junon souterraine.  
Ainsi, toujours la vie et ses tristes travaux  
Troubleront le Néant dans la paix des tombeaux,  
Et désormais en vain les Ombres malheureuses  
Puiseront du Léthé les ondes oubliées.

**Chants de la pluie et du soleil**, par HUGUES REBELL.  
Paris, Librairie Charles.

M. Hugues Rebell est quelqu'un de talent qui dédie ses œuvres à l'exaltation de la vie. Il demeure étranger à bien des préoccupations de cette heure, mais sa prière à la vie, ses cris et ses projections d'âme vers la vie sont néanmoins ardentes et fortes. La vie pour lui c'est le monde : « Je voudrais que France la douce et la laborieuse Angleterre et les magnifiques golfs de l'Italie, et l'Amérique et toute la terre fussent un corps de femme qu'on peut enlacer et serrer contre son corps. » Et encore : « On me croit plein de haine et je suis plein d'amour. Que chacun fasse luire sa lumière, je l'aime, mais je veux voir une lumière. Ma lumière, mon idée, voilà ma seule force. Et sa vie m'intéresse plus que la mienne. Que des êtres ne viennent donc point en travers de ma route; j'ai la force et l'audace de la mère qui porte son enfant dans ses bras à travers la bataille. » Cette ferveur, passant en traits d'art remarquables à travers le livre, l'anime superbement.

Nous nous abstenons de rompre ce faisceau d'idées combattives qui est présenté avec une sorte de furie conquérante. Nous ne nous attardons qu'aux soins littéraires que M. Hugues Rebell a dépensé dans la présentation de ses poèmes. Proses lyriques, proses rythmées et scandées, poèmes sans rimes sont de claire et vivante allure, tous. L'auteur ouvre à deux battants la porte à ses convictions et les fouette au dehors pour qu'elles s'en aillent à travers les mille convictions contraires, se battre et luire dans la lumière. Il est heureux d'être celui qui affirme, qui tranche, qui se risque : sa sincérité est vive et chaude. Il n'admet aucuns attermolements, aucunes feintes. Il veut que son livre soit celui de l'audace. Il est Latin profondément. Le pessimisme venu des nords, il ne semble pas même le comprendre. La réalité ne lui est point meurtrière au point de l'initier aux douceurs et aux charmes de la tristesse.

Voici ce qu'il écrit :

« Depuis cent ans que le monde cultive la tristesse comme son plus magnifique jardin, et qu'il se divertit à pleurer, dites-moi, n'est-il point quelque fatigue ?

On a élevé les hommes pour la mélancolie, et ils ont arboré le chagrin avec orgueil, et ils ont mis des violettes de douleur à leur boutonnière.

Ah! quand me délivrera-t-on de ces visages de petites filles

fouettées, de ces affreux pleurnicheurs qui se croient géniaux parce qu'ils sont experts dans l'art du désespoir? »

Et s'il lui arrive de souffrir, il ajoute :

« Je m'enorgueilliss de souffrir, je me réjouis de souffrir : ma souffrance est ma noblesse, mon orgueil, ma couronne de roi.

Toute vie est un désir ; tout désir est accompagné de souffrance. — Allons-nous avoir peur de la souffrance, puisque nous voulons vivre?

Je serai une pensée calme et sereine au milieu de la meute des désirs qui s'acharnent contre la vie ; je serai semblable au général qui domine le champ de bataille de son visage impassible et regarde avec des yeux secs la mêlée et le carnage.

Je serai une pensée résignée au-dessus des ambitions, des triomphes et des défaites, tandis que toutes les activités de mon être sangloteront, pousseront des gémissements et des clameurs de colère pour s'exprimer et s'agrandir. »

Ce qui domine dans *Chants de la pluie et du soleil*, ce sont donc les hymnes à la beauté et à la vie, en un mot au grand Pan.

A preuve :

« J'entends la grande voix de Nature.

C'est comme un flot qui arrive de loin et se brise et s'étale en frange d'écume sur l'immense rivage.

C'est le chant d'un orchestre voilé, par un soir de Mai étincelant d'étoiles.

C'est une lamentation de veuve monotone et douloureuse ainsi que les pluies.

Ce sont les rires d'un peuple d'enfants, c'est une forêt vivante d'oiseaux en gaité.

J'entends la grande voix de Nature.

Et je le dis : ceux-là se trompent qui voient en elle une petite soubrette au nez retroussé, ou une vieille dame à principes, ou telle courtisane s'offrant dans un retroussis impudique de jupes.

Elle est chaste, voluptueuse, cruelle, tragique, joyeuse, triste, infinie!

O Mère, Mère divine!

Créatrice infatigable des formes et des rythmes,

Je me ris d'un art qui va en des chemins étroits bordés de haies ou de murailles,

Et de ceux qui jouent sur des chalumeaux à trois notes leurs ritournelles.

J'entends la grande voix de Nature.

Et je vais avec ceux qui veulent voir le vaste monde et que tentent le bruit de la mer

Et les horizons qu'on découvre à l'aube du haut des monts.

O Mère, Mère divine!

Mère de beauté, mère de volupté douce et mélancolique,

Je te salue!

Car je sens la vie universelle,

La vie glorieuse des prairies sous le soleil,

La vie des forêts dont les cimes frémissent sous le vent,

Et celle des peuples qui s'agitent dans les cités ; —

La vie des choses et des âmes!

Activité, complexité miraculeuse du monde! »

#### Pour l'anarchiste Moineau.

Tel est le titre donné à l'impression du plaidoyer de M<sup>e</sup> Emile Royer, pour Moineau, en juillet 1892.

Plaquette de goût éditée par Edmond Deman et ornée d'une couverture par Théo Van Rysselberghe. Le plaidoyer est non pas

d'un avocat étroit et rusé qui escamote les torts de son client et présente devant le jury un accusé dont il a domestiqué et comme apprivoisé la nature abrupte et ardente. C'est un plaidoyer franc, sincère, fier et — comme toute œuvre qui se profère telle — haut.

Littérairement, la langue est claire et vivante et le morceau d'éloquence est bon. C'est à ce titre que nous le signalons dans *l'Art moderne*. M<sup>e</sup> Emile Royer est un jeune de belle audace qui met son âme dans ses actes et dans ses paroles. Il dit dans son discours : « Quelles que soient ses idées, quand au milieu de tant de palinodies et d'intrigues, nous rencontrons sur notre chemin un homme convaincu, nous ne pouvons nous empêcher d'ôter notre chapeau. » Et nous aussi nous saluons volontiers celui qui s'affirma devant les juges en défendant un client que la prudence bourgeoise appelle dangereux, et nous lui appliquons cette phrase dite par lui à la louange d'un autre.

### Enquête sur l'évolution des industries d'art.

Nous avons reçu la lettre suivante :

MESSIEURS,

Vous m'avez fait l'honneur de reproduire intégralement, dans votre numéro du 9 septembre dernier, l'article par lequel j'annonce mon *Enquête sur l'évolution des industries d'art*. Cette fraternelle hospitalité, dont je ne saurais assez vous remercier, m'engage à vous demander de me continuer votre bienveillance et, si vous le jugez bon, de collaborer avec moi à un travail que je crois d'intérêt général.

Mon enquête est le commencement d'études nombreuses sur les industries d'art; j'y donnerai tous mes soins et m'efforcerais de faire œuvre utile. De telles études pourront resserrer les liens de quelques sympathies, mais aussi exaspérer plusieurs adversaires qui se verront traiter avec la plus grande sévérité. Il m'est donc nécessaire, en commençant, de me savoir appuyé par des hommes de talent reconnu dont le nom fasse autorité.

Voilà pourquoi j'ai ouvert l'enquête. J'ai déjà reçu quelques réponses intéressantes des principaux artisans de Paris, de quelques critiques aussi, mais j'aimerais faire une large place dans « l'enquête » aux artistes belges. Donc je vous demande de vouloir bien insister auprès de vos amis et vos lecteurs, surtout les exposants d'objets d'art à la *Libre Esthétique* ou ailleurs, pour qu'ils m'envoient quelques lignes de réponse à mes questions; je serais heureux d'avoir aussi l'opinion de *l'Art moderne*.

Il serait bon que les Belges répondent à mon appel, ne fût-ce que pour prouver aux Français chauvins que les étrangers ne sont pas en retard sur nous, *bien au contraire*.

Et il est convenu, dès aujourd'hui, qu'en pareil cas, je me tiens entièrement à notre disposition, pour toute démarche auprès des artistes de Paris.

Veuillez agréer, Messieurs, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments cordialement dévoués.

HENRY NOCO,

Secrétaire de la rédaction du *Journal des artistes*,  
33, rue du Dragon.

Nous nous empressons de donner l'hospitalité à cette lettre dans l'espoir qu'elle engagera quelques-uns de nos artistes à envoyer à

M. Henry Noëq leur avis sur l'importante et très intéressante question qui leur est soumise.

Déjà bon nombre d'artistes et hommes de lettres français ont répondu. Citons, parmi ceux dont les communications (écrites et verbales) ont été publiées par le *Journal des Artistes*, MM. Arsène Alexandre, Roger Marx, Frantz Jourdain, Eugène Grasset, J.-F. Raffaëlli.

Pour M. Grasset, c'est l'imitation des styles d'autrefois qui a amené la décadence des industries d'art.

« Le mal, dit-il, c'est l'archéologie. On est trop savant, on a trop remué la cendre des siècles passés, trop étudié les musées. Les monceaux d'objets d'art, — des merveilles parfois, — entassés dans les collections, il est bon de les examiner au point de vue philosophique, mais c'est mauvais pour l'art. On est toujours trop disposé à imiter quelque chose qu'on a déjà vu : d'abord c'est si facile ! Cette recherche d'archaïsme ne date pas d'aujourd'hui, elle a commencé à la Renaissance. La Renaissance est une époque néfaste, et les premiers coupables (responsables du mal dont nous continuons à souffrir), sont les hommes qui ont favorisé son éclosion. Je pense quelquefois à nos admirables maîtres maçons qui, ayant couvert tout le territoire de prodigieux chefs-d'œuvre, durent tant souffrir quand les Italiens sont venus avec leurs plans, pour imposer une manière de construire et de décorer renouvelée des anciens. Nos artisans y mirent, cela se comprend, beaucoup de mauvais vouloir, firent semblant de ne pas comprendre, pour pouvoir appliquer encore, le plus longtemps possible, leur manière personnelle et traditionnelle. Enfin les Italiens triomphèrent hélas ! ils firent prévaloir leurs idées. Et depuis cette époque, nos édifices furent des superpositions d'ordres l'un sur l'autre, une embase, une colonne, un chapiteau, une frise, une base, une colonne, une autre frise, et toujours ainsi. Et c'est tout ce qu'on trouva pour remplacer le bâtiment gothique, qui poussa du sol, comme une plante, avec sa destination particulière, nettement écrite, logique de bas en haut. L'art gothique était beau, c'était un art. Les productions qui sont venues depuis sont des assemblages de clichés de l'antiquité ; cela ressemble à ce discours de l'avocat de Rabalais, uniquement composé de citations. Cela peut être habile, peut être tout ce qu'on voudra que ce soit, mais pas de l'art. La décadence de l'architecture a amené la décadence de tous les arts mobiliers.

Je crois qu'il faudrait renoncer à la science, qui n'a rien à voir dans la décoration, laisser retomber la poussière de bibliothèque et revenir au Moyen-Age, pas pour le copier, mais pour reprendre le mouvement là où la Renaissance l'a interrompu et continuer à relever dans l'art appliqué les joyaux des peintres préraphaélites. Étudier le Moyen-Age pour en tirer le bon sens qui est partout et se remettre à l'ouvrage avec le même bon sens et la même liberté. Mais encore une fois, copier et introduire l'art du Moyen-Age dans la vie moderne, c'est odieux. Comme les artisans des époques gothiques, on suivra servilement son imagination et non plus les livres d'archéologie.

On trouvera dans la nature tous les éléments de décoration qu'on pourra désirer. La nature, voilà le livre d'art ornemental qu'il faut consulter.

Si l'on a le respect de la matière employée, si l'on ne fait dire au fer que ce qu'il peut dire vraisemblablement ; si l'on emploie le bois comme il doit être employé ; si l'on tient compte du grain, du fil, de la couleur de chaque substance mise en œuvre, ce respect de la matière modifiera suffisamment les formes naturelles ;

cette modification logique, cette interprétation raisonnable est déjà du style.

Le producteur doit faire à sa tête. La fantaisie est limitée seulement par l'utilisation nécessaire de l'objet inventé. »

N'est-ce pas lumineusement pensé et lapidairement exprimé ?

Pour M. Raffaëlli, il fallut des empereurs, des papes, des rois et des noblesses pour créer un goût, un idéal, car un style c'est aussi l'idéal d'un temps ; idéal que devaient épouser et faire triompher par leur travail les milliers d'artisans qui s'employaient à donner corps à ces hautains désirs.

Les styles magnifiques qui se sont rapidement succédés en France pèseront longtemps encore sur l'art d'aujourd'hui et l'empêcheront de se développer dans un sens nouveau. « Toutes les fois que l'un de nous présentera, encore pendant longtemps, quelque beau meuble de salle à manger ou de chambre à coucher, on lui répondra avec de petits airs entendus : « Vous semblez oublier qu'il existe un style Louis XIII pour les salles à manger, et un style Louis XV pour les chambres à coucher. » Le premier soin, du reste, d'un parvenu qui se meuble, est de commander à son tapissier une reproduction exacte du lit de Marie-Antoinette ».

En passant, ce joli coup de patte à l'Angleterre sportive : « Il en est de même chez nos voisins les Anglais, pour d'autres raisons ; la direction donnée au goût par la famille royale me semble peu indiquée, quoique la personne du prince de Galles soit toujours représentée portant sur le dos le plus nouveau costume de chasse, sur la tête le dernier genre de la casquette de voyage et sur les épaules la dernière mode des bretelles. »

M. Raffaëlli pense que, seuls, les Américains pourront créer un style nouveau. « Je suis certain qu'il auront bientôt, là-bas, l'imagination d'un style dans lequel peut-être se fonderont les idées du beau de tous les arts du passé, dans cette idée qui présidera à la formation de ce style : la liberté dans la simplicité et l'ordre. »

Et voici, pour terminer ce premier lot de citations, la conclusion d'une lettre pleine d'aperçus judicieux, de M. Frantz Jourdain : « A mon sens, l'évolution des Industries d'Art reste à l'état embryonnaire, mais elle existe, grâce à Dieu, et le jour approche où, délivrés des horreurs qui encombrèrent nos magasins, nous renouons nos anciennes traditions d'ingéniosité, d'esprit, d'élégance, de clarté, de personnalité, de goût formant les qualités primordiales de la race française. Pour activer l'éclosion d'une transformation si ardemment désirée par tous les sincères amoureux d'art, il serait indispensable de chercher à grossir le nombre des amateurs en s'adressant non plus seulement aux raffinés, aux collectionneurs, aux dilettanti, mais aux ouvriers, aux naïfs, aux passants qui aimeront ce qu'il verront partout et souvent. La meilleure école est la rue : c'est dans la rue, aux vitrines des boutiques, les plus modestes comme les plus somptueuses, qu'il deviendrait nécessaire d'exposer de jolis objets usuels, des étoffes, des meubles, des bijoux, des bibelots. Les artistes du Décor ont jusqu'ici visé une clientèle riche et luxueuse, il est temps qu'ils regardent en bas, qu'ils descendent à la portée des petites bourses, qu'ils tendent la main aux humbles. La production est insuffisante ; elle se dissimule dans les collections privées, s'égare dans les Musées, tient une place insignifiante dans les expositions annuelles. Qu'elle se multiplie, au contraire, qu'elle s'exhibe maintenant au plein soleil, et elle s'infiltrera infailliblement dans toutes les couches sociales ; le terrain est préparé, il faut semer. »

## TRISTAN ET ISEULT

Les vacances terminées, Tristan a ramené sur son bon vaisseau la fière princesse d'Irlande. La traversée s'est accomplie sans incidents, malgré la tempête déchainée dans l'orchestre. Mais en débarquant, Iseult a eu la surprise de trouver, pour l'accueillir, un roi Marke nouveau, infiniment supérieur à celui qui régnait naguère en Cornouailles et qu'on a bien fait de détrôner.

Ce Marke II se présente sous les traits de M. Dinard, dont la belle voix, sonore et claire, l'articulation nette et le jeu sobre ont éclairé subitement d'une vive lumière le rôle difficile du monarque aux héroïques pardons.

En revanche, on s'accorde à déplorer qu'Iseult ait congédié sa suzette. La Brangaine dont elle se fait accompagner est loin de valoir celle qui la précéda dans les fonctions dont elle est investie. Elle n'a ni la voix ni l'autorité nécessaires, et malgré sa bonne volonté, le louable souci qui la porte à être toujours « en scène » et à dessiner des gestes pathétiques, M<sup>lle</sup> Hendrikk reste au-dessous du rôle. Son inexpérience du théâtre l'excuse, mais il y a, semble-t-il, de la part de la direction quelque témérité à confier à une jeune fille fraîchement échappée du Conservatoire une création de cette importance. En Allemagne, ce sont les premiers sujets qui remplissent le rôle. Et celui-ci offre assez de ressources pour que les plus célèbres cantatrices tiennent à honneur d'y figurer.

Les protagonistes principaux, M. Cossira (Tristan), M<sup>lle</sup> Tanésy (Iseult) et M. Seguin (Kourwenal) restent titulaires de leur emploi. Ils attendent et jouent, comme au début, avec une belle vaillance. Il y a même, de la part des deux premiers, des efforts sensibles pour s'élever au style du drame lyrique. Après un début un peu théâtral et emphatique, M. Cossira a trouvé, au deuxième acte et surtout au troisième, des accents d'une pénétrante émotion qui lui ont valu des rappels enthousiastes. De son côté, M<sup>lle</sup> Tanésy a creusé davantage son rôle, et ses intentions sont souvent récompensées. Quant à M. Seguin, il serait banal de répéter qu'il est, absolument, dans l'esprit des héros wagnériens. Il sent et comprend cet art superbe, dont il exprime, en chanteur de style et en acteur accompli, la passion, la vie et cette psychologie qui demeure lettre close pour les artistes faussés par les exigences du « répertoire ».

Telle quelle, avec ses imperfections, avec sa mise en scène départementale, mais aussi avec le vif désir de bien faire qui semble posséder les artistes, cette représentation de *Tristan et Iseult* demeure attachante, et l'œuvre est si belle et si pure que le charme s'opère, magiquement, à travers tout.

On en revient à ce que, dès la première soirée, nous avons dit : Mieux vaut un *Tristan et Iseult* imparfait que pas de *Tristan et Iseult* du tout. Ce n'est que peu à peu que l'éducation des artistes se fera, que l'impression vraie se dégagera des tâtonnements et des études.

Citons, à ce propos, l'appréciation de l'ami Intérim qui, dans la *Réforme*, corrobore notre avis :

« A croire certains dilettanti, il faudrait renoncer à donner les œuvres du maître plutôt que de les exécuter sans les splendeurs rêvées par celui-ci. C'est le vieux procès qui se plaide chaque année. Il y a chose jugée. Tout le monde n'a pas les moyens d'aller à Corinthe. Il n'est pas, d'ailleurs, de musicien qui, connaissant un peu les théâtres allemands, puisse sérieusement sou-

tenir que nos interprétations bruxelloises ne valent pas celles de la très grande moyenne des scènes germaniques. D'aucuns vous diront même qu'ils préfèrent les premières. Bayreuth est incomparable, soit, mais ce n'est pas un théâtre normal et, jusqu'aux vingt marks que la place s'y paie, il n'est rien qui n'y soit hors de mesure avec les conditions de vie de la Monnaie. Quant à ce que la France peut en fait de représentations wagnériennes, allez voir *la Walkyrie* à Paris, à l'Opéra. Non, mais allez-y voir « pour voir », question de déhors à part, s'entend. »

Ceci dit, souhaitons que l'orchestre se modère. Il a déployé, jeudi, une véhémence intempestive. Souhaitons aussi que M. Flon revoie avec soin la partition au point de vue des mouvements qu'il précipite ou ralentit souvent de façon exagérée. Signalons, notamment, le mouvement trop rapide qu'il donne au prélude du 2<sup>e</sup> acte et au final de la scène d'amour. Il dénature, de même; le *Liebestadt* dont certaines parties sont prises dans un mouvement de pas redoublé. En revanche, le solo de cor anglais annonçant l'arrivée du navire d'Iseult, au 3<sup>e</sup> acte, a été joué avec trop de lenteur.

## CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

### Les Paillasses (1).

Ce n'est pas M. Catulle Mendès seul qui revendique la paternité du sujet des *Paillasses* de M. Leoncavallo. Déjà, s'inspirant des célèbres *Farces* de Tabarin, M. Paul Ferrier écrivit le *Tabarin* en trois actes et en vers qu'il donna en 1874 à la Comédie-Française, avec Coquelin dans le rôle de Tabarin, d'où il tira plus tard le libretto de l'opéra comique mis en musique par M. Pessard. Il existe un troisième *Tabarin*, opéra comique en deux actes, paroles d'Alboise et André, musique de G. Bousquet, joué en 1852 au Théâtre-Lyrique.

Ajoutons qu'après la réclamation de MM. Paul Ferrier et Catulle Mendès, il vient d'en surgir une troisième, de M<sup>me</sup> Pauline Thys, qui a écrit le poème et la musique d'un opéra en trois actes, *Tabarin*, dont le sujet offre beaucoup d'analogie avec la pièce du jeune compositeur italien. Ce qui rendrait très sérieuse la réclamation de M<sup>me</sup> Pauline Thys, c'est que son ouvrage aurait été joué en Italie, sous le titre de *La Conspiration de Chevreuse*, bien avant qu'il ne fût question des *Paillasses* de M. Leoncavallo.

## PETITE CHRONIQUE

Le peintre Camille Pissarro a passé la semaine dernière à Bruxelles, revenant de Knocke, où il a séjourné pendant les mois d'été. Il rapporte du littoral une douzaine de toiles d'une merveilleuse sincérité d'impression. M. Pissarro, qui visitait pour la première fois la Belgique, a exprimé avec une fraîcheur toute juvénile l'intimité des villages aux toits rouges, tapis dans la verdure, l'éclat des midis aveuglants, la paix des soirs dans le silence des dunes. La maîtrise de l'exécution et le choix des sites donnent à cette belle série d'œuvres un puissant attrait.

MM. Georges et Félix Pissarro, fils de l'éminent artiste, s'établissent à Bruxelles, où ils ont loué un atelier. L'un de ces deux jeunes peintres, M. Georges Pissarro, s'est fait connaître au Salon de la *Libre Esthétique* par un choix d'aquarelles et d'eaux-fortes qui ont été très remarquées.

(1) Voir notre dernier numéro.

Les Concerts populaires, sous la direction de M. Joseph Dupont, ne tarderont pas à rouvrir leur saison. La première matinée aura lieu le 25 novembre; la deuxième, fixée au 9 décembre, sera donnée avec le concours de M. J. Philipp, l'excellent pianiste parisien déjà vivement applaudi il y a deux ans aux Concerts populaires. M. Philipp exécutera la Symphonie pour orchestre et piano de Vincent d'Indy sur un thème montagnard français et les *Variations symphoniques* de César Franck. La troisième aura lieu le 13 ou le 20 janvier et la quatrième le 17 février. Il y aura, en outre, un concert extraordinaire fixé au 17 mars.

*La Meuse* annonce, en ces termes, une nouvelle assez inattendue :

« D'après un bruit qui circule depuis quelques jours à Bruxelles dans le monde artistique — et nous le reproduisons sous toutes réserves — il serait sérieusement question de la nomination de l'illustre directeur du Conservatoire de la capitale, M. Gevaert, en qualité d'inspecteur général des conservatoires et des écoles de musique de l'État et de son remplacement aux fonctions actuelles par M. Th. Radoux, directeur du Conservatoire de Liège.

Cette combinaison aurait pour but de permettre à M. Gevaert de se consacrer entièrement à l'achèvement des grands travaux qu'il a entrepris sur l'histoire du plain-chant et des ouvrages scientifiques destinés à l'enseignement des hautes études musicales. »

A propos du Conservatoire, disons que la commission des beaux-arts s'est occupée récemment de la question de l'agrandissement des locaux, devenus insuffisants par suite de l'accroissement de la population scolaire.

La commission a chargé M. l'architecte Van Ysendyck de dessiner les plans d'un complément de bâtisse, et ceux-ci viennent d'être soumis au gouvernement. Le coût serait de 220,000 francs. On empièterait sur la cour fleurie fermée par la grille de la rue de la Régence et l'on relierait les deux ailes par un bâtiment à front de rue, mais plus élevé d'un étage que les deux ailes.

Un large fronton dominerait cette nouvelle construction centrale, où seraient installés de nouvelles classes et le Musée instrumental.

Par arrêté de M. le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, M. Alfred Wotquenne est nommé secrétaire adjoint au Conservatoire royal de Bruxelles, en remplacement du regretté Louis de Casembroot. M. Alfred Wotquenne est maître de chapelle à l'église Saint-Nicolas, élève de M. Alphonse Maily et de M. Gevaert.

M. Emile Sigogne, chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liège, reprendra à partir du 15 octobre ses cours de diction, de technique vocale et d'art oratoire, 98, rue Souveraine.

Le dimanche 25 novembre, l'illustre violoniste Joachim viendra se faire entendre à Bruxelles, à la Grande Harmonie, dans un concert organisé par la maison Breitkopf et Härtel. Dans le même concert se feront entendre aussi l'excellent pianiste Max Pauer, de Cologne, et M<sup>lle</sup> Julia Milcamps.

Un nouveau confrère : *L'Université Nouvelle*, sera l'organe de l'enseignement supérieur et de l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles.

*L'Université Nouvelle* annonce que la séance d'ouverture de celle-ci aura lieu le mardi 23 octobre.

A l'ordre du jour de cette séance, qui sera publique, un discours de M. Janson sur le but et les tendances de l'École nouvelle; le rapport du Secrétaire général M. Charles Dejongh sur l'organisation et sur les ressources matérielles du nouvel établissement; un discours du docteur Boulanger sur les nouveaux cours de science naturelle; enfin, un discours de M. Camille Lemonnier sur les cours relatifs à l'art.

Le 1<sup>er</sup> grand prix de Rome (sculpture) a été décerné à M. Victor de Haene, de Schaerbeek; le 2<sup>e</sup> a été partagé entre MM. Victor Rousseau, Feluy et Boucquet.

Tous quatre sont élèves de l'Académie de Bruxelles.

La Société de musique de Tournai donnera son premier concert d'hiver le 17 novembre: elle y interprétera les deux premiers actes des *Pêcheurs de perles* et deux fragments de *L'Arlésienne* de Bizet.

Son second concert est fixé au 22 décembre. Il sera consacré aux œuvres de M. E. Pessard, professeur au Conservatoire de Paris.

Le grand concert annuel se fera le 27 janvier. C'est Augusta Holmès qui en aura les honneurs. On exécutera d'elle *Irlande*, symphonie, *Au pays bleu*, suite symphonique pour orchestre et voix, diverses mélodies, et son *Ludus pro patria*, pour chœurs et orchestre, dont Mounet-Sully a accepté la partie récitante.

M. Charles Lefebvre, l'auteur de *Judith*, travaille à une œuvre spécialement destinée à la Société de musique et dont la première audition aura lieu le 16 mars; on entendra de lui aussi ce soir-là *Milka* et différentes de ses autres compositions.

La Société royale des Mélomanes de Gand organise pour l'hiver prochain un festival dramatique français.

Des primes importantes, dont une de 400 francs, seront tirées au sort entre les sociétés participantes.

Les cercles intéressés sont priés de s'adresser à M. De Keyser, secrétaire de la société organisatrice, place de la Calandre, à Gand.

M. Henri Van Cutsem, propriétaire à Bruxelles, a fait donation à l'État belge d'un capital nominal de 34,000 francs, consistant en trente-quatre titres de rente belge 3 p. c., à charge de fonder au Conservatoire royal de musique de Bruxelles un prix annuel de 1,000 francs sous le nom de « Prix Aline Van Cutsem », lequel sera attribué à une élève ou ancienne élève de la classe de piano pour jeunes filles qui, ayant obtenu le diplôme de capacité, satisfèra aux épreuves imposées aux élèves qui se présentent pour l'obtention du diplôme de virtuosité.

Un concours est ouvert entre les artistes hollandais et étrangers pour l'érection, à Zwolle, dans l'église de Saint-Michel, d'un monument en l'honneur du vénérable Thomas a Kempis, auteur de *L'Imitation de Jésus-Christ*. S'adresser, pour renseignements, à M. W.-B.-G. Molkenboer, directeur de l'École normale de dessin, secrétaire du jury, à Amsterdam.

Un exemplaire du programme est à la disposition des intéressés dans les bureaux de *L'Art moderne*.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

## SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUGLAIR. Couverture (gaufage colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 40 fr. — Union postale : 42 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LES INDUSTRIES D'ART. — LETTRES DE RICHARD WAGNER. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART (suite). — LA QUESTION DES MÉDAILLES. — ALEXANDRE CHARPENTIER. — L'HIVER MUSICAL. — INVENTAIRE. *Verdi*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

## LES INDUSTRIES D'ART

De toutes parts sonne le réveil des industries d'art. L'Angleterre, qui jadis passait pour la citadelle du mauvais goût, a révélé, en ces dernières années, d'étonnantes aptitudes à la décoration du *home*. Ses progrès vers d'harmonieuses ornements, vers une architecture et un ameublement rationnels ont été si rapides et si imprévus qu'ils ont déterminé un engouement, peut-être excessif, pour tout ce qui porte une marque britannique. L'impulsion a été donnée par des artistes de premier ordre, qui n'ont pas craint de déchoir en mettant au service des « arts mineurs », selon la jolie expression de William Morris, les facultés créatrices qu'ils avaient, jusqu'alors, exclusivement réservées à la composition des tableaux. Et l'on a pu voir, au catalogue des *Arts and Crafts*, les noms de Burne-Jones, de Sir Frederic Leighton et d'Alma Tadema illustrer des

objets d'usage quotidien, tandis que l'imagerie enfantine, les papiers de tenture, les verrières s'honoraient des signatures de Walter Crane, de Charles Ricketts, de Selwyn Image et de vingt autres.

En France, même enthousiasme. Il y a quelques années, le Salon du Champ-de-Mars ouvrait à deux battants la porte aux industries d'art, réalisant ainsi le vœu dont MM. Roger Marx, Arsène Alexandre et Gustave Geffroy s'étaient fait, dans la presse, les promoteurs convaincus et opiniâtres. On se souvient du retentissement qu'eut l'événement. Du coup s'écroulaient tous les préjugés qui avaient, durant une suite de générations, ravalé au rang des besognes secondaires l'art d'embellir la vie par l'harmonie des formes et des couleurs. Lorsqu'on vit des artistes comme Jules Desbois, Jean Baffier, Alexandre Charpentier, Jean Carriès façonner des pots d'étain et des vases d'argile, on comprit enfin que la « hiérarchie » des arts est une mauvaise plaisanterie dont les Académies ont trop longtemps leurré l'humanité. On savait déjà qu'il y a autant d'art à peindre une vague déferlant sur l'argent des plages qu'à élaborer une *Abdication de Charles-Quint* ou une *Mort de César*. On apprit que l'impression artistique peut jaillir d'un bougeoir en fer forgé et qu'un artisan qui cisele une entrée de serrure ou fabrique avec goût un coffre à bois a le droit de prendre sa place dans la famille des créateurs.

Et voici que le public s'intéresse tout à coup aux tentatives nouvelles. La constante répétition des meubles de style, imposés par l'incurable routine des tapisseries, l'excède et il va, d'instinct, vers ceux qui réalisent des formes neuves. Il apprécie la séduction des grès flammés de Chapelet, de Delaherche et de Dalpayrat. Les reliures de Camille Martin, de Victor Prouvé et de René Wiener l'émerveillent. Et si son jugement est parfois en défaut, s'il est tenté de confondre les artisans de haute valeur qui sont à la tête de ce superbe mouvement avec les habiles qui confisquent à leur profit les découvertes des premiers, il ne faut en accuser qu'une éducation hâtive, forcément imparfaite. Le goût s'épurera, établira des comparaisons, classera chacun à son rang. Déjà, à cet égard, combien de choses excellentes, d'aperçus ingénieux, d'observations intéressantes dans cette « Enquête » du *Journal des Artistes* dont nous publions ci-après un résumé (1).

L'Exposition de la *Libre Esthétique*, qui fait la part large aux industries d'art, a joué, dans cette renaissance, un rôle important. Elle a, réunissant avec éclectisme les objets d'art proprement dits et les applications de l'art à l'industrie, affirmé péremptoirement que ces dernières sont dignes, au même titre que les toiles et les marbres, de fixer l'attention et d'exciter l'intérêt.

Il appartenait à la Belgique, qui, dans tous les domaines, marche résolument, depuis quelques années, à la tête des nations (est-il trop orgueilleux de l'affirmer ?) de faire un pas de plus, de créer pour tous les artistes que passionne l'évolution à laquelle nous assistons, un foyer qui pourra, s'il est entretenu avec zèle, exercer une influence décisive sur le goût public.

Une société constituée il y a quelques mois à Bruxelles en vue de favoriser le développement des arts industriels et qui, sans bruit, sans publicité, attendant pour s'affirmer qu'elle ait acquis l'expérience et l'autorité requises, a déjà pris, dans les sympathies des artistes et des amateurs, une place prépondérante, la *Société anonyme l'Art*, va entreprendre de concentrer les efforts épars, de canaliser les initiatives individuelles, d'instituer une sorte de coopération de tous ceux qui tentent d'échapper aux routines.

Elle installe dans le vaste hôtel où elle transfère son siège social, avenue de la Toison d'Or, des galeries d'exposition et des magasins de vente. Avec le concours d'artistes et d'artisans voués aux idées nouvelles, elle organise, pour le mois prochain, une exposition qui sera le point de départ d'une propagande en faveur des manifestations nouvelles de l'art appliqué aux besoins journaliers. Les industries du papier, du bois, de la terre, des tissus, de l'ivoire, du métal y seront représentées par des spécimens de choix. L'ameublement,

(1) Voir aussi notre dernier numéro.

le papier peint, la céramique, la verrerie, le Livre, la reliure, la ferronnerie, y trouveront place, dans leurs expressions diverses, y seront montrés dans leur cadre et non plus dans le décor banal d'une salle d'exposition. Pour la première fois, on exhibera les objets d'art dans leur atmosphère, sous le jour pour lequel ils ont été créés, avec leur destination spéciale. Au lieu d'un débâlage de marchand ou d'une halle aux bibelots, une maison moderne, meublée, décorée et ornée comme il convient.

L'entreprise est hardie, mais elle est digne de notre époque audacieuse et de notre pays, jadis si décrié, aujourd'hui bien vivant et d'attaque. Et l'activité des artistes et l'empressement des esthètes sauront prouver, une fois de plus, que la Belgique n'est pas la terre de la contrefaçon.

### Lettres de Richard Wagner.

Il y a des choses splendides dans les lettres de Wagner que publie en ce moment le *Guide musical*. La forme est peut-être un peu confuse, on dirait que « le poids de la révélation donne à cet esprit une ivresse un peu trouble », car les mortels les plus grands, nous dit le poète, ceux qui sont le plus sensibles au grand courant de réalité profonde qui nous emporte, se sentent traversés par des vagues plus hautes qu'eux, aveuglantes ; ils peuvent crier, mais pendant longtemps ils ne peuvent rien articuler clairement.

De ce que Wagner pensait il y a quarante ans avec la divination puissante du génie, quelques hommes aujourd'hui sont devenus les prophètes. Beaucoup ont essayé de prouver que *l'égoïsme, l'individualisme était le seul noyau possible, le seul centre dont puisse efficacement rayonner l'altruisme*. Mais ils n'ont pas encore pu, mieux que Wagner, donner la formule de cette réalité. Ils attendent, craintifs et respectueux. Pendant ce temps la vague fait son œuvre, elle se répand dans des milliers d'âmes. Et ce bouillonnement de protestations imprécises, de colères proférant de pauvres petites accusations immédiates parce qu'elles sont impuissantes à exprimer l'immense poussée qui les agite, ce soulèvement formidable des esprits contre la pensée maîtresse de toute une époque, comparable seulement aux phénomènes qui ont séparé les périodes géologiques, tout ce mouvement va se condenser en quelques paroles, qui traverseront le monde comme un éclair. Une vérité surgira, déchirant la paupière de nos yeux d'aveugles, crevant la mince couche d'ignorance qui nous sépare encore d'elle, par l'accumulation répétée de sa propre évidence. Et le moindre cerveau d'enfant comprendra ce que disait confusément Wagner, quand il énonçait de façon si pénible et si compliquée des choses si gigantesquement simples. Et on rassemblera alors en une histoire unique tout ce qui depuis que l'homme pense et souffre, depuis qu'il y eut des animaux vivants, depuis qu'il y eut des forces se repoussant, s'attirant, se combinant par la seule autorité de leur poids, tout ce qui s'est remué sous l'impulsion d'une seule religion on le rassemblera, et cet unique passé de tout ce qui fut sera la lumière de tout ce qui peut encore « devenir ».

Nous qui avons encore les lèvres scellées, nous pouvons crier déjà à tous ceux que la crainte empêche de regarder le présent en face ; Hommes, réjouissez-vous de vivre ; femmes, soyez fières des enfants que vous avez donnés et de ceux qui naîtront d'eux, parce qu'ils verront une gerbe de lumière, faite des étincelles de beaucoup de chocs et de meurtrissures et qu'ils pourront croire à la possibilité du bonheur.

### ACCUSÉS DE RÉCEPTION

*L'Enfant*, pièce en trois actes, par GUSTAVE VAN ZYPE ; Bruxelles, A. Lefèvre. — *Sanctus Diabolus*, Märchen und Reime, von GEORG FUCHS ; München, P. Albert. — *Le Cœur et l'Esprit*, par GUSTAVE GEFFROY ; Paris, Charpentier et Fasquelle. — *Sonnettes d'Automne*, par CAMILLE MAUGLAIR ; Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>. — *Imogène*, par EDMOND PICARD ; tirage à petit nombre, Bruxelles, imprimerie M<sup>me</sup> Veuve Larcier. — *Παλατι*, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN ; édition du *Mercur de France*, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, 15, Paris. — *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, par MAURICE BARRÈS ; Paris, Charpentier et Fasquelle. — *Déblaiement d'Art*, par HENRY VAN DE VELDE, orné de lettrines et de culs-de-lampe dessinés et gravés par lui ; tiré à 150 exemplaires numérotés ; des presses de M<sup>me</sup> Veuve Monnom, à Bruxelles. — *Chronique Estudiantine*, première livraison d'un journal bi-mensuel publié par les étudiants de l'Université de Liège. Rédaction : rue Vinave-d'Ile, 46, Liège. Abonnement : fr. 3-50 par an (fr. 2-50 pour les étudiants liégeois). — *La Vaine Aventure*, par ALFRED MORTIER, avec une couverture en couleur par DE FEURE ; Paris, édition du *Mercur de France*.

#### Musique.

*Apparition*, par STÉPHANE MALLARMÉ ; adaptation musicale d'EDMOND BAILLY (couverture ornée d'une lithographie de PH.-CH. BLACHE) ; Paris, librairie de l'Art indépendant. — *L'Enfance de Roland* (Jung Roland), opéra en trois actes et six tableaux, paroles et musique d'EMILE MATHIEU (traduction allemande de Fr. Fremery). Partition pour piano et chant ; Bruxelles, Leipzig, Londres et New-York, Breitkopf et Härtel.

### Enquête sur l'évolution des industries d'art (1).

Poursuivant son intéressante enquête, M. Henry Noeç publie, dans le *Journal des artistes*, l'opinion de M. Bracquemond, l'illustre graveur, des sculpteurs Jean Baffier et Alexandre Charpentier, tous deux fort préoccupés d'art appliqué à l'industrie, de notre compatriote Gustave Serrurier, dont l'ensemble d'architecture, de mobilier et de décoration eut un si grand succès à la *Libre Esthétique* ; enfin, de M. Niederkorn, qui exposa, au même Salon, des meubles d'une fabrication toute nouvelle.

M. BRACQUEMOND se montre pessimiste. « Il n'y a pas de style, dit-il entre autres, puisqu'il n'y a pas de volonté générale, pas de doctrine unique. Il n'y a pas de doctrine, parce qu'il n'y a plus de critique d'art. Il y a une littérature d'art charmante : M. de Goncourt, M. Geffroy font merveille de descriptions d'œuvres d'art ; mais il n'y a plus de critique technique et plus d'enseignement.

L'enseignement, voilà la chose qu'il faudrait réformer de fond

(1) Voir notre dernier numéro.

en comble. Il y a des écoles d'Art décoratif. Le mot est déjà... bien bizarre : il est inventé par... un amateur plein d'illusions... Quoi ! Michel-Ange a peint la chapelle Sixtine. Il l'a décorée. Voilà donc de l'art décoratif. Va-t-on dans les écoles en question apprendre aux apprentis à devenir Michel-Ange ? Cela ne signifie rien.

L'art ornemental, voilà un terme meilleur. Mais l'art ornemental est mort, il n'y a plus d'ornement. Depuis la raison sociale Percier et Fontaine, il n'y en a plus. »

Pour M. JEAN BAFFIER l'art n'est qu'une résultante, une conséquence de l'état d'âme d'un peuple et naturellement il n'est pas possible de séparer l'art de l'ordre social dans lequel il se développe.

« Ne trouvez-vous pas, écrit-il dans une lettre pleine d'aperçus ingénieux mais peut-être trop absolus, que les statues et monuments modernes qu'on voit dans nos salons ou sur nos places publiques, malgré leurs grandes prétentions, ont un petit air bête : c'est la conséquence de l'état d'esprit de nos générations scientifico-politiques, car, à l'heure actuelle, il n'y a pas en France un maître d'école qui ne se croit supérieur au plus grand penseur des temps passés et le dernier gamin pourvu d'un certificat d'études primaires se croit au moins aussi fort que Napoléon. Le progrès, Monsieur ! »

L'interview de M. ALEXANDRE CHARPENTIER est tout entière à citer :

« Je ne crois pas qu'il y ait un style moderne, dit-il. Les objets d'art du Champ-de-Mars et de la *Libre Esthétique* sont très intéressants, mais ne constituent pas un style. En tous cas pas encore. Et puis, il y aurait un style que nous n'en saurions rien, nous-mêmes, mêlés au mouvement que nous voudrions juger et expliquer. On le saura plus tard, quelques années peuvent suffire pour s'en rendre compte. Ainsi quand on a construit l'Opéra, personne n'a compris la donnée. On a vu des redites d'une chose et d'une autre et maintenant nous comprenons que l'Opéra a son caractère particulier. L'architecte de la Madeleine a cru de bonne foi édifier un temple grec, et tous ses contemporains l'ont cru avec lui ; mais pas du tout : ce n'est pas grec, c'est empire ; et cela porte merveilleusement le cachet de son époque.

Pour que nous puissions constater l'existence d'un style, il faudrait juger sur un ensemble de production ; et il n'y a pas d'ensemble. Il y a des cas isolés. Les objets d'art exposés au Champ-de-Mars et à la *Libre Esthétique* apparaissent seulement comme des fantaisies d'artistes, mais non des objets mobiliers. Pour ne parler que de l'étain, il est bien évident que mes vases ne sont pas des ustensiles de ménage ; les personnes qui les achètent les placent sur des dressoirs ou sur des tables où ils reposent en paix. Au contraire, les objets anciens dont on analyse les éléments caractéristiques en vue de déterminer le style d'une époque d'art mobilier sont des objets qui ont servi.

Il faudrait donc que les pots et les plats d'étain, au lieu d'être conçus comme des morceaux de sculpture et exécutés dans les conditions statuaire, soient faits comme de l'étain, c'est-à-dire qu'une fois le moule en cuivre établi, on puisse en tirer un nombre infini d'exemplaires et les vendre très bon marché.

Il faudrait que nous soyons, comme autrefois, des artisans dans leur échoppe. A Bruxelles, la Société *L'Art* le réalise presque : elle a une boutique, une vraie boutique de marchand.

..... Oui, il faut absolument que l'objet d'art soit non plus un objet de vitrine, mais un ustensile courant répandu dans le com-

merce. Pour le bien indiquer au public, j'aurais voulu, et Carabin l'avait compris comme moi, qu'on puisse, à notre section au Champ-de-Mars, placer sur chaque objet une étiquette avec le prix. »

M. GUSTAVE SERRURIER prend la question de haut. Il ne suffit pas, d'après lui, que les meubles et les objets d'art qui nous entourent et au milieu desquels nous vivons, soient revêtus de formes inédites. Il faut que les architectes se décident enfin à nous construire des habitations qui ne soient plus des pastiches mesquins et prétentieux des architectures passées, des habitations d'où soit enfin bannie cette « insincérité » qui domine et caractérise l'art de notre époque.

C'est donc un mouvement général qui doit amener une rénovation artistique et aucune catégorie d'artistes ne peut ni ne doit s'en désintéresser.

« Le monde intellectuel et social dans lequel nous vivons est manifestement appelé à une transformation prochaine, écrit-il. Une évolution se prépare qui amènera vraisemblablement des modifications profondes à l'ordre de choses actuel et si les artistes commettaient la faute de mettre leur talent au service de la décadence du moment, ils verraient leurs œuvres fatalement condamnées à sombrer avec le régime qui finit. En un mot, ce n'est pas pour une société qui disparaît qu'il faut travailler et mettre en œuvre toutes nos facultés créatrices, mais plutôt pour un monde nouveau dont on peut prévoir l'avènement et à qui nous pourrions laisser les prémices d'un art vraiment jeune et fort.

Que sera ce style neuf? Voilà certes la chose dont, pour ma part, je me préoccuperai le moins. On ne peut penser à improviser ni à échafauder tout d'une pièce un style nouveau. Il faut avant toute chose que l'artiste, s'élevant au-dessus du chaos artistique où nous sommes, se forme quelque chose comme un *Credo* d'art; qu'il se débarrasse ensuite du bagage de choses surannées, que nous trainons après nous et que, dans la pauvreté de notre imagination, nous exploitons impudemment depuis un siècle. Il ne me paraît pas douteux que, partant de convictions raisonnables, l'artiste n'arrive à la Forme nouvelle, Forme qui sera d'autant plus belle et plus pure qu'elle exprimera mieux les principes d'art vrai qui lui auront donné naissance. De l'ensemble des œuvres que l'art ainsi compris aura enfantées se dégagera alors ce style tant désiré, car le style est le caractère propre à une époque d'art. »

Enfin, à la question « Y a-t-il symptôme d'une renaissance des arts mobiliers en France », M. NIEDERKORN répond « Oui », sans hésiter. D'après lui, le meuble nouveau sera le triomphe de la grande ligne et de la proportion.

### La Question des médailles.

Toute notre approbation aux lettres très fières que MM. J. de la Hoese et Omer Dierickx viennent d'adresser à M. von Stieler, président de la Société des Beaux-Arts de Munich. Elles ont été publiées dans LA LIGUE ARTISTIQUE du 15 octobre.

Bruxelles, le 1<sup>er</sup> octobre 1894.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Il est de mon devoir, en ma qualité de président de la Ligue des Artistes belges, de décliner l'honneur que vous avez bien voulu me faire en m'octroyant une médaille de 2<sup>e</sup> classe.

Vous comprendrez cette attitude quand vous saurez, Monsieur

le Président, que la suppression des médailles est un des principes fondamentaux de la Ligue.

Agrérez toutefois, Monsieur le Président, avec toute ma reconnaissance, l'assurance de ma plus haute considération.

OMER DIERICKX.

Bruxelles, le 5 octobre 1894.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Rentré de voyage, j'apprends, par votre très honorée lettre du 30 août dernier, que le jury de l'exposition des Beaux-Arts de Munich a bien voulu me décerner une médaille d'or de 2<sup>e</sup> classe pour mon portrait de M<sup>me</sup> A. D.

Comme membre du comité de la Ligue des Artistes belges, je ne puis accepter cette distinction. En effet, nous avons institué cette ligue dans le but de réorganiser les expositions en Belgique. Et nous avons inscrit en tête de son programme la « suppression des médailles », mesure qui, je n'en doute pas, a l'avenir pour elle.

Agrérez, Monsieur le Président, l'assurance de ma parfaite considération.

J. DE LA HOESE.

Excellent exemple à imiter. Quand serons-nous débarrassés des puériles chinoïseries des distinctions distribuées au hasard de la bêtise et de la vanité?

### ALEXANDRE CHARPENTIER

M. Frantz Jourdain poursuit, dans divers journaux parisiens, sa curieuse série des *Décorés* et de *Ceux qui ne le sont pas*.

Parmi ces derniers, il consacre à M. Alexandre Charpentier, le statuaire que les expositions des *XX* et de la *Libre Esthétique* ont révélé en Belgique, un article vivant et spirituel.

M. Jourdain pourrait, s'il écrivait en Belgique, son pays d'origine, classer Charpentier parmi « ceux qui le sont » puisqu'il vient de recevoir la croix de l'ordre de Léopold. Mais c'est en France que l'excellent sculpteur « ne l'est pas ». Cette fois, notre gouvernement, en prenant les devants, a fait preuve d'une initiative louable et d'un flair particulier. Quoi qu'il en soit, voici l'article :

« Une figure des jours de barricade, — comme l'a finement silhouetté Ajalbert. Un gaillard maigre, musclé, lesté, solide, un gars d'attaque capable de se faire casser la g... tête pour ses convictions, et aussi de détériorer celle des autres quand on l'embête. Par exemple, après la bataille, ramassera les blessés auxquels il distribuera le fond de sa gourde. La rondeur d'un ouvrier, la peau tannée d'un loup-de-mer, un parler brusque où la pensée a l'air de chasser les mots à coup de pied, le clignement d'œil narquois d'un gavroche, un sourire en tire-bouchon et un amusant foncement de tête en avant lorsqu'il exécute, d'un mot, un spécia liste quelconque en idéal.

Extérieur négligé : feutre caboché, pantalon de haute fantaisie, maillot de laine, veston sans mode, le tout ne sortant pas de chez les fournisseurs attirés de M. le prince de Sagan.

Charpentier ne pouvant arriver à solder son terme, s'était résigné, il y a quelques années, à s'enrôler dans les proprios. Sur un vieux bachot, — payé dans les prix doux, — il avait installé sa femme, ses enfants et son ménage, et, suivant les caprices de sa fantaisie, il visitait Mantes, jetait l'ancre à Vernon, villégiaturait

à Corbeil, ou hivernait au Pont-Royal. Une voie d'eau mit fin à cette existence imprévue et fastueuse de gentilhomme.

Descendant direct d'une des plus vieilles branches du prolétariat français, petit-fils et fils d'artisans, l'auteur de *Gommorhe* est venu au monde en plein faubourg Saint-Marceau. Décidé à ne pas rester à la charge de parents fort pauvres, il quitte, à quinze ans, la maison paternelle, et, sans un sou, sans un appui, sans un ami, sans un métier, se jette en pleine bataille de la vie.

— Ceux qui ont connu les couchers problématiques, les repas de hasard, les nuits hétéroclites, les hivers en espadrilles, les étés en pardessus ouâtés, la fascination des flots d'encre de la Seine pendant les nuits neigeuses, ceux-là traduiront, *aperto libro*, le sens exact de ces mots, encore parés d'un vieux panache romantique : « La bataille de la vie. » — Passons.

Entrainé d'instinct vers l'Art, le gamin fréquente le Louvre, les bibliothèques, les cours. Il voit, s'émeut, s'interroge, s'oriente et entre à l'Ecole des Beaux-Arts, dans un atelier de graveur en médailles, atelier choisi parce qu'on y est exempt du paiement de la masse et de la bienvenue. Les âneries pédantes débitées dans le lazaret de la rue Bonaparte s'émeussent sur cet exceptionnel tempérament. De ce fumier académique où croupissent toutes les formules en putréfaction et d'où s'exhalent les pestilences qui empoisonnent tant de jeunes gens, la personnalité de Charpentier se dégage. Rapidement, en Parisien débrouillard, il comprend que l'automatique imitation des Grecs et des Romains, le sempiternel remâchonnement du passé, le fanatisme sectaire pour des religions mortes amènent fatalement à l'impuissance et au gâtisme. Poussé à la révolte par la saine logique de sa race, il se passionne pour les manifestations artistiques de notre terroir, préfère la cathédrale de Chartres au Temple de Jupiter Stator, reste sourd aux aguicheries de la Renaissance italienne et livre toutes ses tendresses au Gothique et au Louis XV, les plus belles, les plus nobles filles de l'Art français.

Quand la borne est franchie, il n'est pas de limite,

a dit Scribe. Charpentier prouve, d'une irréfutable façon, de quelle vérité brille l'aphorisme du subtil poète cher à M. Sarcéy : bientôt il aggrave son cas en trouvant, au nom de l'unité de l'Art, qu'un émail de Pierre Rémond, une buire de Benvenuto, une torche de Gouthière valent toutes les figures sculptées du monde, que le premier des Arts est celui qui s'applique rationnellement à la vie et qu'il semble puéril de modeler une statue ne coopérant pas à un ensemble décoratif, uniquement dans le but de reproduire une Vénus ou un Apollon.

L'artiste affirme victorieusement ses théories par une suite d'œuvres admirables qui mettent leur auteur hors pair. Qui ne se rappelle l'extraordinaire bas-relief des *Boulangers*? — un mur sculpté, comme l'a appelé Rodin. — Et la *Mère allaitant son enfant*? Et *Gommorhe*? Et la *Femme à la baignoire*? Et les cinq cents médaillons? Et les superbes étains, si caressants, si souples, si larges, si adorables? Et les brocs, les serrures, les brosses, les corbeilles à pain, les bougeoirs, les programmes gaufrés du Théâtre Libre, les mille objets d'intimité magnifiés par le talent de cet exquis touche-à-tout, les merveilles de goût, de style, de délicatesse, d'ingéniosité, créées par ce maître original et puissant?

Et dire que si Charpentier avait suivi les conseils de M. Paul Dubois, l'illustre directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, peut-être,

aujourd'hui, aiderait-il les maçons ou vendrait-il des billets à la porte des théâtres!

« Quand on est aussi pauvre et aussi mal mis que vous — lui jeta un beau matin à la figure le célèbre académicien — on reste à sa place, on ne cherche pas à devenir artiste. »

Mais voilà, malgré ces délicates et paternelles remontrances, il s'est *ostiné*, l'entêté, il n'est pas « resté à sa place », et il se permet maintenant d'être une des gloires de la statuaire contemporaine. Du reste, s'il avait lâché l'ébauchoir, Charpentier, qui est excellent musicien, serait peut-être actuellement un compositeur de premier ordre, et c'est M. Ambroise Thomas qui, à son tour, n'aurait pas été ravi de compter un homme aussi « mal mis » parmi ses confrères.

Charpentier, mon ami, pondez force navets, si vous le voulez, mais, en grâce, prenez un tailleur *chic*; l'Institut a l'œil sur vous. »

## L'HIVER MUSICAL

Une société vient de se constituer, sous le nom de *Société des Nouveaux Concerts*, pour l'organisation d'une série d'auditions symphoniques et vocales. Les concerts auront lieu à l'Alhambra sous la direction de chefs d'orchestre belges et étrangers : MM. Richard Strauss de Munich, Kes d'Amsterdam, Joseph Dupont et Franz Servais de Bruxelles, Hans Richter de Vienne et Félix Mottl de Carlsruhe. Ils sont fixés aux 16 décembre, 27 janvier, 24 février, 31 mars, 21 avril et 5 mai. La deuxième audition sera consacrée à la chapelle vocale de Saint-Gervais, sous la direction de M. Charles Bordes, qui fera entendre des œuvres des grands maîtres italiens, français, flamands, espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle.

Nous publierons prochainement les programmes de cette nouvelle et très intéressante entreprise artistique, due à l'initiative de M. Georges Khnopff, et qui complétera utilement l'excellente institution des Concerts populaires.

Avec les quatre séances annoncées par M. Joseph Dupont, les quatre matinées du Conservatoire, nous aurons enfin un ensemble d'auditions symphoniques digne de la capitale et de la renommée dont jouit Bruxelles au point de vue musical.

\*\*\*

Les deux séances de musique de chambre que donnera, avec le concours de M<sup>lle</sup> Louisa Merck, le quatuor Crickboom, Angenot, P. Miry, Gillet avant son départ pour Paris où l'appelle un engagement aux Concerts d'Harcourt et de la Société Nationale, auront lieu à la Salle Ravenstein les mardi 23 et vendredi 26 octobre, à 8 1/2 heures.

La première séance sera consacrée à la musique moderne : Quatuor (1<sup>re</sup> audition) de G. Lekeu; Sonate pour piano et violoncelle (1<sup>re</sup> audition) de Saint-Saëns; Quatuor à cordes (1<sup>re</sup> audition) de Grieg.

(Le quatuor inachevé de G. Lekeu est la dernière œuvre du jeune et regretté compositeur belge.)

La deuxième à la musique classique : 13<sup>e</sup> Quatuor (*si b*) de Beethoven; Sonate (*mi b*) pour piano et violon de Beethoven; Quatuor à cordes de Schumann.

\*\*\*

MM. Alfred Marehot, Ten Have, Van Hout et Joseph Jacob donneront, avec le concours de M. Théophile Ysaye, en décembre,

janvier et février, quatre séances de musique de chambre. Aux programmes : Beethoven, César Franck, G. Fauré, Debussy, Grieg, Sinding, etc.

\*\*\*

La maison Schott frères organise, de son côté, trois séances de musique de chambre qui auront lieu à la Grande Harmonie les jeudi 8 novembre, samedi 24 novembre et samedi 15 décembre, à 8 heures du soir.

Le *Quatuor de Francfort* (MM. H. Heerman, F. Bassermann, N. Koning et H. Becker) feront les frais de la première séance.

La seconde soirée sera consacrée à l'audition du *Trio vocal des Dames hollandaises* (M<sup>mes</sup> Annette de Jong, Anna Corver et Marie Snyders) M<sup>lle</sup> Clotilde Kleeberg, pianiste, se fera entendre à cette séance.

Le troisième concert sera donné avec le concours de MM. Eugène d'Albert, pianiste, et Edouard Jacobs, violoncelliste.

\*\*\*

Un concert par invitation sera donné le dimanche 4 novembre, à 8 heures du soir, chez M. Riesenburger, avec le concours de M<sup>me</sup> Théroine-Mège, pianiste, de M<sup>lle</sup> Edith Smith, violoniste, et de M. Louis Maes, organiste.

Le même soir sera proclamée la décision du jury, composé de MM. C. Gurickx, G. Kefer, M. Lazare, L. Soubre et Péjé Storck, pour le concours musical organisé par M. Riesenburger ; les morceaux primés seront exécutés par leurs auteurs.

\*\*\*

Un cercle choral de dames vient de se fonder à Bruxelles, sous le titre *Pro Arte*. Les répétitions auront lieu tous les jeudis à la Salle Erard, 4, rue Latérale.

Pour tous renseignements s'adresser soit aux directeurs, MM. Ch. Léonard, 48, rue des Drapiers, et E. Closson, 82, rue de la Croix, soit par écrit au local de la société.

## INVENTAIRE

### VERDI

1. Une vue de l'auberge de village dans laquelle est né l'illustre compositeur, le 12 octobre 1813.

2. Son pendant. Vue de Sant'Agata, la résidence du Maître depuis plus de quarante ans.

3. Un superbe portrait d'Ambroise Thomas, gravé à l'eau-forte et orné de cette dédicace : « Au vieux tronc, sa vieille branche. A. T. »

4. Un médaillier composé des pièces italiennes frappées à l'effigie du maître et qui n'ont plus cours en France : *Jérusalem, il Corsaro, Nabucco, la Battaglia di Legnano, Don Carlos, Violetta, Macbeth*, etc.

5. Autre médaillier renfermant les pièces qui restent dans la circulation : *Il Trovatore, Rigoletto, la Traviata, Aida, Otello*.

6. Une messe pour musiques militaires.

7. Les œuvres complètes de M. Boito.

8. Un beau terre-neuve répondant au nom de *Falstaff*, le même qui a sauvé M. Carvalho en 1893.

9. « La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf... » Bronze artistique. Charmante allégorie représentant, dans le même rôle, MM. Fugère et Maurel.

10. Grand choix de couronnes, de tous les formats et de toutes les époques.

11. Sac de voyage complet contenant, entre autres objets d'un grand usage, l'article de Milan dit *ricordi*, sans lequel le maître ne se déplace jamais.

12. Le fauteuil, la table et la lampe, mis à la disposition de Verdi pour les répétitions d'*Otello*, prisés ensemble vingt-cinq louis par MM. Bertrand et Gailhard.

13. Lit de repos offert au Maître par les artistes et le personnel de l'Opéra.

14. « Verdi en France. » Collection d'articles de journaux ayant servi pour *Falstaff*, resservi pour *Otello* et pouvant encore servir, le cas échéant.

Dont acte, passé en l'étude de M<sup>e</sup> L. D.

## Memento des Expositions

ANGERS. — *Société des Amis des Arts*. 10 novembre-commencement de janvier. Beaux-Arts et Arts industriels. Gratuité de transport (petite vitesse) aux invités. Délais d'envoi : 20-25 octobre. Renseignements : *Président de la Société, place de Lorraine, Angers*.

BRUGES. — XVII<sup>e</sup> exposition du *Cercle artistique*. 2 décembre-fin janvier. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup>-20 novembre. Renseignements : *M. Ch. De Schryver, avocat*.

CONSTANTINE. — Exposition de la Société *Les Amis des Arts*. Avril 1895. Se faire inscrire avant le 1<sup>er</sup> février chez M. Potier, emballeur, rue Gaillon, 14, Paris, ou au siège de la Société, à Constantine, 4, rue de la Tour.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 1<sup>er</sup> novembre-2 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Renseignements : *Président de la Société, salle Poirel, Nancy*.

NANTES. — 1<sup>er</sup>-28 février 1895. Délai d'envoi : 3-10 janvier 1895, à M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Renseignements : *M. Descamps de Lalanne, secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes*.

NICE. — *Société des Beaux-Arts*. — 15 janvier-15 mars 1895. Délai d'envoi : 3 décembre. Renseignements : *Secrétaire général de la Société, palais du Crédit lyonnais, Nice*.

NICE. — Société des Beaux-Arts. 5 janvier 1895. Envois jusqu'au 25 novembre à MM. Denis et Robinot, passage des Deux-Nêthes, 16, Paris, et jusqu'au 3 décembre au siège de la Société, à Nice. Renseignements : *M. S. Olivetti, 53, boulevard Beauséjour, Paris*.

VENISE. — Exposition internationale des Beaux-Arts, avril 1895.

## PETITE CHRONIQUE

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — ÉCOLE LIBRE D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DE BRUXELLES. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 13, rue des Minimes. La séance d'ouverture aura lieu *jeudi prochain 25 octobre, à 8 1/2 heures du soir, à l'Hôtel Continental* (entrée par le boulevard de la Senne). Les discours seront prononcés par MM. Paul Janson, Boulengier et Camille Lemonnier. Cette séance est publique.

Il n'est pas exact que M. Gevaert songe à quitter la direction du Conservatoire de Bruxelles. Le renseignement donné par *la Meuse* ne repose sur rien.

Nous apprenons à regret la mort du peintre Norbert Gœneutte qui a succombé aux suites d'une congestion pulmonaire.

Gœneutte, après un court passage à l'École des beaux-arts où

L'enseignement officiel ne convenait pas le moins du monde à son tempérament prime-sautier, se fit rapidement remarquer des curieux d'art par ses envois au Salon des Champs-Élysées et, plus tard, au Champ de Mars et aux expositions de gravures. Essentiellement « naturaliste », toujours, au fond, un peu faubourien, un peu gamin de Montmartre, Gœneutte conçut cependant des pages d'une profonde émotion, telles la *Soupe à la porte du restaurant Brébant*, l'*Appel des balayeurs*, la *Descente des ouvriers*, etc. ; tout dernièrement, *Au jardin* (une jeune femme caressant un chien dans le jardinet de quelque villa suburbaine) et toute une suite d'eaux-fortes d'une originalité et d'un charme indiscutables. Gœneutte meurt à quarante ans, en pleine maturité de talent.

En attendant la réouverture prochaine des Chambres françaises, la Commission du budget a repris la semaine passée ses séances.

Dans une de ses prochaines séances, cette Commission examinera la proposition de loi tendant à la création de la Caisse des musées, dont nous avons parlé (1). Cette proposition, qui a été déposée par M. Joseph Reinach, porte les signatures de MM. Georges Berger, Aynard, le prince d'Arenberg, Trélat, Francis Char- mes, Lebaudy, etc. Le gouvernement y est favorable.

On a inauguré le 7 octobre à l'Isle-Adam le monument que les amis et admirateurs de l'illustre paysagiste Jules Dupré lui ont élevé dans le jardin même de la maison qu'il habita un demi-siècle et où il s'est éteint en 1889.

Le monument se compose d'un élégant hémicycle au milieu duquel se dresse un édifice en forme de petit temple. Sous un fronton triangulaire, soutenu par deux colonnettes doriques, une stèle porte le buste de l'artiste, œuvre du statuaire Marqueste. A l'intérieur du fronton, entre deux palmes, les armes de la ville. Sur la frise, le nom du maître, *Jules Dupré*. Au-dessous, à droite et à gauche du buste, les dates de la naissance et de la mort, 1812-1889. Dans le soubassement carré qui porte l'édicule, une gueule de lion d'où s'échappe une eau de source qui remplit, à l'avant du monument, un bassin protégé par une grille légère. L'ensemble, dans sa simplicité, à cause de sa simplicité même, est de l'effet le plus heureux et vaut les félicitations les plus chaudes à l'auteur, M. Scellier de Gisors, architecte des palais nationaux, gendre de Jules Dupré.

On prépare une soirée de gala, à l'Opéra, pour honorer la mémoire de Gounod à l'occasion de la millième de *Faust*. Au chœur final « Christ est ressuscité » s'enchaînera l'apothéose du maître par l'apparition de son buste, entouré des principaux personnages de ses opéras : *Roméo et Juliette*, *Philon et Baucis*, *Mircille*. M. Ambroise Thomas vient d'écrire la musique d'un chœur dont les vers sont de M. Jules Barbier, seul auteur survivant de la pièce. Ce chœur sera chanté par tous les artistes de l'Académie nationale de musique.

Sapristi ! ça n'est pas brillant comme invention, cette apothéose.

Les amateurs d'affiches sont en ce moment servis à souhait à l'Exposition du Livre, à Paris. Indépendamment de l'exposition spéciale de ces produits d'un art de plus en plus en faveur qui occupe la galerie du premier étage et où triomphent les Charles Terreau, les Bataille, dans l'industrie française, les Weiner, dans l'industrie anglaise, la Russie vient d'apporter un élément plein d'intérêt avec la collection des images populaires éditées par

(1) V. *L'Art moderne* du 8 juillet dernier.

Morosoff, de Moscou. Il est surtout curieux de constater les différences considérables qui distinguent l'imagerie russe des grossières impressions fabriquées en Allemagne qui, pour beaucoup, passaient pour des produits de l'industrie russe.

M. Guy Ropartz vient d'être nommé directeur du Conservatoire de musique de Nancy.

Elève de César Franck, il appartient avec MM. Albéric Magnard, Dukas, Bonheur, Savard, etc., à la plus jeune génération de l'Ecole française. A peine âgé de trente ans, il a déjà à son actif une partition sur *Pêcheur d'Islande* de Loti, représentée l'an passé ; un opéra comique, *Le Diable couturier*, joué au Théâtre d'application ; un *Quatuor* pour instruments à cordes et une *Suite brève* pour orchestre joués à la *Société nationale de musique*, plusieurs poèmes symphoniques, etc.

Le *Guide musical* publie le récit d'une conversation qu'a eu récemment, à Londres, un de ses rédacteurs avec Hans Richter. Le célèbre *capellmeister* rappelle, entre autres, ce fait qui nous frappa en 1876, aux répétitions de *L'Anneau du Nibelung* à Bayreuth, et que nous eûmes plus d'une fois l'occasion de signaler : « Wagner ne s'occupait jamais des répétitions d'orchestre ; il ne s'intéressait qu'à la mise en scène et à la régie. Pour la musique, il s'en était remis complètement à moi. Lorsqu'il s'agissait d'exécuter des œuvres d'autres maîtres, il était extraordinairement rigoureux, n'épargnant aucune peine, allant quelquefois jusqu'à la minutie la plus pénible pour obtenir une exécution parfaite, tandis que pour ses propres œuvres il se disait satisfait dès que la chose marchait à peu près. Il ne faisait que de courtes observations et rarement demandait une seconde exécution. »

Richter en donne cette explication : « J'ai toujours eu l'impression qu'en ce qui concernait ses œuvres, la sonorité, la réalisation en soi lui suffisait ; il était indifférent pour lui-même à la façon dont l'orchestre interprétait ses compositions. »

Extrait des lettres de Richard Wagner à son ami Auguste Rœckel au sujet des représentations du *L'Anneau du Nibelung* :

« Je crois avec quelque certitude que toute la partie purement matérielle de l'entreprise est réalisable : mais — les interprètes ! Quand j'y pense, je soupire profondément. Naturellement, je devrai m'adresser à de jeunes artistes, qui n'auront pas encore été « ruinés » complètement par nos scènes d'opéra : je ne songe pas un instant à m'adresser à des « célébrités ». Il faudra voir naturellement comment il sera possible de faire l'éducation de mon jeune monde ; ce que je préférerais, ce serait d'avoir ma troupe sous la main pendant une année, sans qu'elle paraisse en public ; je devrais être quotidiennement en communication avec mes artistes, les mettre à l'épreuve comme hommes et artistes, et les laisser ainsi mûrir peu à peu pour la tâche à accomplir. »

Le théâtre qui est actuellement en cours de construction à Buenos-Ayres sera sans contredit le plus grand du monde. Cinq mille personnes pourront s'y tenir commodément. Une rampe extérieure permettra aux voitures de monter jusqu'au couloir des loges, et des ascenseurs seront mis à la disposition des spectateurs des galeries.

Une autre curieuse innovation consistera dans la possibilité de transformer la salle en un cirque, en moins de trois heures de temps. La piste pourra à son tour être convertie en piscine. Les dimensions de la scène permettront un déploiement scénique de huit cents personnes.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine. Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du JOURNAL.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles  
**SONATINES SENTIMENTALES**  
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.  
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

**BREITKOPF & HÄRTEL**

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

**Harmoniums ESTEY**

**LE GRESHAM**

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

**ENCADREMENTS D'ART**

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

**PIANOS**

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

**LA SOCIÉTÉ NOUVELLE**

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

**J. SCHAVYE, RELIEUR**

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

**LA REVUE BLANCHE**

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

**LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>**

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

**BLANC ET AMEUBLEMENT**

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

**RIDEAUX ET STORES**

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

**AMEUBLEMENTS D'ART**

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

LES LUNDIS D'UN CHERCHEUR, par le vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul. — SAMSON ET DALILA. — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART (suite). — BATAILLE DE DAMES AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — LA MAISON DES BATELIERS. — LE QUATUOR CRICKBOOM. — BRUXELLES SANS-GÈNE — NÉCROLOGIE. *La mère d'Octave Pirmex.* — PETITE CHRONIQUE.

## LES LUNDIS D'UN CHERCHEUR

par le vicomte DE SPOELBERGH DE LOVENJOUL. Paris, Calmann-Lévy.

Quel que soit le livre que M. de Spoelbergh publie, on est assuré d'avance que la curiosité littéraire sera tenue en éveil au cours des pages et satisfaite au bout. N'a-t-il pas des clefs introuvables, des lettres uniques, des inédits insoupçonnés, qui ouvrent les mille tiroirs de la vie des artistes les plus hauts de ce siècle, nous révèlent leurs pensées de derrière la tête, nous les montrent tels qu'ils furent, non pas extraordinaires toujours, mais quotidiens souvent, nous les dressent enfin dans l'attitude non pas d'une statue sur une place publique où il ne manque qu'une auréole, mais avec des allures simples, vivantes, humaines. Et c'est tant mieux : la pose n'étant plus admissible depuis que les romantiques s'en sont allés et que le marmoréen Leconte

de Lisle, qui l'incarnait encore, a disparu. Des mœurs plus simples vont régner dans le monde artiste qui se renouvelle et se recrée à cette heure; on ne se croira plus dès son vivant sur un hypothétique piédestal; on n'aura plus cure d'être un acteur, ni un prêtre, ni un pontife. Être homme comme les autres suffira. Les chefs-d'œuvre n'en écloront pas moins.

Chez les plus grands, ce côté humain et faible que leurs panégyristes et leurs biographies anciens cachaient, commence à apparaître aujourd'hui. Certes est-on en train de bousculer les dieux, mais — la question de sincérité et de vérité mise à part — compteront-ils moins de fervents? Aimerons-nous moins Balzac, Hugo, Baudelaire en les sachant hommes plutôt que dieux? Les célébrerons-nous moins pour les avoir dégagés d'un Olympe fabuleux ou d'une tour d'ivoire, minaret ou pagode, en toc ou en staff qui fait songer de plus en plus, grâce aux derniers parnassiens, à des quartiers du Caire littéraires.

A cette heure, l'humanité s'entraîne à s'aimer elle-même dans ses détresses et ses misères et ses luttes et son travail vers le mieux; l'immense amour désintéressé et universel descend des hauteurs pour se répandre vers les horizons de la terre; on sent que la vie telle qu'elle est passionne tous ceux qui la croient modifiable et perfectible.

Quoi d'étonnant alors que pour leur donner place

dans ce monde nouveau, on y instaure ceux dont l'existence fut la plus lumineuse et la plus belle d'après l'esprit? Ils restent les premiers des hommes, mais ils restent parmi nous et ce ne sont ni leurs travers, ni leurs défauts, ni même leurs vices par lesquels ils sont de notre chair et de notre sang qui nous les feront moins admirer ni moins glorifier.

M. de Spoelbergh, en des livres merveilleusement documentés sur Balzac, Gautier, Musset, travaille à cette rentrée des dieux dans notre humanité et son œuvre qui apparaît, à prime vue, simplement anecdotique, acquiert au contraire une sérieuse importance dès que l'on tient compte des grands déplacements d'idéal dont nous sommes, à cette heure, les témoins.

Son présent livre, *Les Lundis d'un chercheur*, est avant tout un recueil de notes littéraires. Il n'a point la décisive importance de ses précédents travaux. « Ces pages sont en quelque sorte des entr'actes », dit-il lui-même dans sa préface.

Ce qu'il y a de remarquable en ce récent écrit, c'est la manière dont l'authenticité des documents est affirmée. Elle va, oserais-je dire, au delà de la véracité normale. Voici comment. L'auteur ne se contente point de renseigner, il publie le renseignement tel qu'il l'a trouvé lui-même pendant ses recherches. La trouvaille est clichée, enserrée dans le livre telle qu'elle apparut sur la page originale. C'est la photographie de la découverte.

Ainsi, pour prouver qu'une telle œuvre restée inédite fut néanmoins annoncée et promise et que si jamais elle ne fut écrite, son titre néanmoins prit vie et lumière dans les préoccupations et les projets d'un écrivain, M. de Spoelbergh donne la reproduction en fac-similé d'une annonce de librairie, d'un bulletin de souscription, d'un avers ou d'un revers de couverture de livre.

C'est l'information et le renseignement poussés aussi loin que possible et lorsque l'on songe en combien d'erreurs on verse en bibliophilie, même après avoir consulté des séries de catalogues, on admettra qu'une telle minutie est excellente et peut-être nécessaire. En tout cas elle est originale.

*Les Lundis d'un chercheur* sont du reste abondants en surprises. Ainsi, peut-on croire que les livres annoncés de Théophile Gautier sont presque aussi nombreux que ses livres parus. Sait-on qu'il fut hanté par des contes ayant pour titre : *Le Rapin*, *Mademoiselle Zinzoline*, *la Famille du modèle*, *les Cachots du pont d'Austerlitz*, qu'il se déclara « l'auteur d'un traité : *De arte natandi* qu'il aurait composé au collège », qu'il rêva, avant Villiers, deux volumes sur *le Vieux de la montagne*, qu'il ébaucha des *Scènes d'Afrique*, et qu'il promit la *Plastique de la civilisation*, destinée au peuple.

Connait-on la vraie genèse de *Salammbô*?

« Consulté par Flaubert, Gautier lui conseilla *Salammbô*, et s'il faut en croire les *Confessions* d'Arsène Houssaye, lui traça même à grandes lignes le plan de l'œuvre. Et quand *Salammbô* eut paru, Flaubert désira vivement en voir tirer par le poète un poème d'opéra pour leur ami commun M. Ernest Reyer. » Quel dommage que ce projet ne fût mené à fin et qu'il n'en restât que l'embryon que M. de Spoelbergh publie.

Après Gautier, Vigny. Les poésies de ce pur poète furent sans cesse remaniées par lui. Son premier livre parut en 1822 et contenait un poème en trois chants, intitulé *Helena*, qu'il a biffé de toutes les éditions subséquentes de ses œuvres. Même sort fut réservé à trois pièces : *Suzanne au bain*, *Sur la mort de Byron*, *Fatuité*, qui jamais ne parurent en ses œuvres complètes. Enfin, voici toute une série d'inédits, signés Alfred de Vigny et recueillis à travers les journaux, les revues et les livres émaillés de manuscrits.

Après de Vigny, Georges Sand. Un paquet de confidences et de lettres datées de 1847. Après Georges Sand, Musset. Suite de renseignements sur les œuvres complètes du poète. Et la légende des prétendues attaques de Musset contre Hugo, en 1831, mise à néant, preuves à l'appui. Enfin, après Musset, Baudelaire. Étude bibliographique sur ses œuvres et indications sur l'apparition de chacun de ses poèmes des *Fleurs du mal* dans les gazettes ou recueils périodiques du temps.

Voilà la moelle du livre.

Il témoigne d'une érudition très entendue. Ceux qui s'occupent de la période que M. de Spoelbergh a fait sienne, tant il l'a fouillée et inventoriée, ne pourront trouver ailleurs une documentation plus abondante ni plus sûre. De tous les chercheurs littéraires français modernes, il est le plus expert et le plus personnel. Mil huit cent trente est son domaine, sa mine et aussi sa ruche. Méthodiquement il recueille tout ce qui pourra aider et guider celui qui un jour fera l'histoire universelle du romantisme, non plus à la manière des vieux professeurs de lycée mis à la retraite, mais consciencieusement et scientifiquement. M. de Spoelbergh travaille à l'écart, loin de tout tapage de presse, dans l'indifférence de tous, ici, à Bruxelles, presque seul parmi les gens de son monde à n'être point un homme de courses ou d'écurie et à mettre ailleurs que sur la tête d'une bête que cravache un jockey affolé, la fortune que le sort lui départit.

## SAMSON ET DALILA

Pour la seconde fois, le public vient de cingler d'importance l'incurie des directeurs de théâtre qui, sous prétexte qu'une œuvre « ne fera pas recette », la laissent, durant vingt ans, moisir dans les cartons. On connaît la rengaine. Quand, à cor et à cris, nous réclamions *Orphée*, on nous répondait : « *Orphée* ! Mais vous n'y

pensez pas ! C'est bon pour le Conservatoire, pour un public d'esthètes. Au théâtre, cela n'aurait pas trois représentations. » *Orphée* a fini par être joué à la Monnaie, et du coup ce drame radieux est entré au répertoire. Il a fallu continuer les représentations dès le début de l'année suivante, et voici qu'on ouvre la saison par une reprise du même ouvrage.

L'aventure d'*Orphée* a son pendant dans celle de *Samson et Dalila*. Il y a belle lurette que nous insistons pour qu'on nous fasse connaître cette œuvre superbe, acclamée à Weimar dès 1877. A Weimar ! Et il s'agit d'un compositeur français, d'un des plus illustres musiciens de notre époque ! « Ce n'est pas scénique, nous disait-on. Oratorio, opéra biblique, bon pour le concert, impossible à la scène. » Et voici que *Samson*, après avoir joué les chevaliers errants en province et à l'étranger, a trouvé un asile à l'Opéra, ce qui a déterminé nos impresarii bruxellois à lui faire accueil. L'oratorio, l'opéra biblique, la partition bonne pour les concerts, mauvaise pour la scène, a électrisé la foule. Dans sa forme sévère, avec sa grande allure de drame lyrique, en dépit des niaiseries d'un livret confectionné sur les patrons scribiens et d'une mise en scène départementale, elle a fait passer dans l'auditoire le frisson des émotions artistiques puissantes.

Quel triomphe, quelles acclamations pour le compositeur, qui n'a pas pu, malgré son horreur de la publicité, se dérober à l'ovation ! C'était beau et réconfortant. Et tous ceux qui aiment la musique pour les hautes satisfactions qu'elle fait éprouver se sont réjouis. Une œuvre d'art sincère finit toujours par avoir raison des résistances. Mais ce qui surprend, c'est qu'il faille renouveler l'expérience pour faire comprendre aux directeurs de spectacles quel est — non seulement leur devoir — mais leur intérêt. Ils sont sans excuse lorsqu'ils allèguent, pour écouler leurs rossignols, que le public est rebelle aux tentatives artistiques. Le seul moyen d'attirer et de retenir la foule est, au contraire — la représentation d'avant-hier l'a péremptoirement démontré — de s'engager sans hésiter dans les voies nouvelles et d'abandonner un répertoire suranné qui écoëure jusqu'au vomissement les auditeurs les moins aptes à saisir les beautés de l'art lyrique.

Nous n'avons pas à initier les lecteurs de *l'Art moderne* aux détails d'une partition qu'il serait injurieux de leur supposer étrangère. Bornons-nous à constater l'impression profonde causée par les chœurs, les développements symphoniques et les larges récits du premier acte, par les scènes tragiques et voluptueuses qui font du deuxième la partie la plus émouvante de l'œuvre ; enfin par le douloureux récit de Samson et par le caractère des danses sacrées du troisième acte.

« Ce qui me charme, en ma qualité de musicien, nous disait un artiste de haute valeur, c'est d'écouter de la musique si bien écrite. » D'un bout à l'autre, *Samson et Dalila* décèle la probité du compositeur soucieux de faire œuvre d'art et non de chercher le succès par des effets faciles. Si l'on constate, çà et là, l'influence de telle œuvre en vogue à l'époque où fut écrite la partition de M. Saint-Saëns, celle-ci n'en a pas moins, dans son ensemble, une remarquable unité de style et une noblesse qui la classent parmi les plus belles que nous ait données l'école française. Elle prend rang parmi les œuvres classiques, à côté de celles qui résistent aux engouements et aux écoles. Si son purgatoire a été long, son admission parmi les élus a été solennelle et retentissante.

Ajoutons que les interprètes ont largement contribué à ce triomphant succès. Bien qu'on remarquât dans la voix de M<sup>lle</sup> Armand des traces de la maladie qui l'a, pendant quelque temps, éloignée

du théâtre, l'artiste a fait de Dalila une création remarquable. Elle a surtout chanté et mimé avec une grande séduction les passages de tendresse. Les parties du rôle qui exigent de la vigueur, un développement de sonorité ont été plus faibles, et cela se conçoit. M. Cossira, dans le rôle de Samson, a fait valoir le timbre charmant de sa voix, servi par une diction irréprochable. Orchestre et chœurs ont eu, sous la direction de M. Flon, une précision et une homogénéité qu'on souhaiterait constater plus souvent. Si la direction voulait consentir à rompre avec les traditions d'une mise en scène inadmissible de nos jours, l'impression artistique serait complète.

### Enquête sur l'évolution des industries d'art (1).

Le *Journal des artistes* publie, en son dernier numéro, les interviews de MM. Edmond de Goncourt, Henry Havard, comte R. de Montesquiou-Fezensac, Jean Damp, Henry Cros et H. de Toulouse-Lautrec.

Toutes sont curieuses et contiennent des idées à retenir. Si elles ne répondent pas directement aux questions posées, du moins donnent-elles nettement l'impression, dans leur ensemble, de l'intérêt primordial qui s'attache en ce moment aux industries d'art.

Résumons-en quelques-unes. D'après M. EDMOND DE GONCOURT, l'influence du Japon sur le mouvement d'art contemporain n'a pas été ce qu'il en attendait. Au lieu de s'en inspirer, d'en rechercher l'esprit, on a le tort de le copier servilement. Quant au retour d'un grand nombre d'artistes vers l'art mobilier, M. de Goncourt estime qu'une somme considérable d'efforts, d'hommes de talent ainsi groupés, ne peut pas rester stérile. Comme toutes choses, l'art est soumis à des lois de marche en avant : marche plus ou moins accentuée à certains moments, mais qui ne saurait s'arrêter, car l'immobilité n'existe pas. Quelque chose va surgir du mouvement actuel, mais quoi ?

La décadence des industries artistiques résulte, d'après M. HENRY HAVARD, de l'ignorance du *métier*. Ceux qui se destinent aux professions artistiques n'y sont pas préparés par leur éducation première. L'art décoratif nécessite, chez l'artiste, des connaissances techniques, une pratique professionnelle qui manquent souvent aux inventeurs de formes et de décorations nouvelles. De plus, il y a un certain nombre de règles qu'il est impossible d'éviter sans tomber dans de grossières erreurs et qui peuvent se résumer dans cette formule : *Le raisonnement doit primer le tempérament*. L'auteur de *l'Art dans la maison* développe en ces termes sa théorie :

« Nous subissons une sorte d'atavisme quand nous voulons composer un meuble, un vase ou un ustensile quelconque, et nous sommes obligés de nous plier si nous voulons faire un objet usuel en même temps qu'un objet d'art, à un certain nombre de conditions absolues. Les formes ne sont pas, ne peuvent pas être le produit d'une ingéniosité féconde, simplement guidée par des règles générales ou des calculs heureux, secondés par une aimable fantaisie. L'adoption de chacune d'elles est, le plus souvent, la résultante d'une longue suite d'expériences réalisées par un certain nombre de générations successives, et l'on pourrait citer tel galbe qui n'a été adopté d'une façon définitive qu'après un demi-siècle d'essais et de tâtonnements.

Pour ne citer que quelques exemples, constatons que l'usage

(1) Voir nos deux derniers numéros.

est généralement adopté de prendre le café, le thé, le chocolat, dans des tasses différentes.

Il a fallu près de cinquante ans pour qu'on se convainquit que le café, demandant à être pris brûlant, devait être servi dans une tasse haute et relativement étroite et pour reconnaître que le thé développe davantage son arôme dans une tasse évasée. Si, de la tasse à café et de la tasse à thé, nous passons à la cafetière et à la théière, nous trouverons des différences identiques. La première reçoit la boisson toute infusée, prête à être servie; la seconde, au contraire, la laisse infuser.

Par conséquent, ces deux récipients doivent forcément revêtir une forme différente, et cette forme est déterminée par le genre d'utilité propre à chacun d'eux. Et vous voyez combien il est difficile de modifier, même pour l'améliorer, la forme d'un de ces vases d'usage journalier, et comment nombre de tentatives, excessivement ingénieuses, ont avorté. Ainsi voilà, à la maison Cristofle, M. Bouilhet imaginant une nouvelle cafetière. Il a pu remarquer, en passant dans son jardin, la beauté de formes de l'artichaut, et il a essayé d'en faire une cafetière. Mais à cette forme d'artichaut il a dû ajouter un col, un couvercle, un bec et une anse. L'obligation d'ajouter toutes ces parties montre bien qu'il était illogique de transformer une cafetière en artichaut, et, d'une façon générale, qu'il est difficile de vouloir adopter, pour nos ustensiles, des formes naturelles, la nature n'ayant pas pris soin de nous donner tout faits des soupières, des sucriers, des flambeaux, etc. »

Même observation pour ce qui concerne le mobilier :

« La transformation d'un objet mobilier ne dépend pas de l'imagination du créateur de cet objet, mais elle répond aux transformations qui se produisent dans nos besoins. La forme et les dimensions des ustensiles de toilette ont suivi le progrès des habitudes de propreté : tant que les appartements ont été mal clos et mal chauffés, on a été obligé de servir la soupe dans des écuelles profondes et couvertes. Dès que l'on a pu prendre les repas dans des pièces garanties du froid, on a remplacé l'écuelle par l'assiette creuse.

Jusqu'au règne de Louis XIV, les sièges à haut dossier, dont la hauteur variait suivant le rang des personnages, se sont conservés, mais à cette époque ils sont remplacés par des fauteuils à dossier bas.

Ce changement vient de la mode des grandes perruques que les dossiers élevés dérangaient et décoiffaient.

En un mot, toutes les modifications apportées dans les meubles et les ustensiles doivent être commandées par des besoins.

*Tout objet d'art mobilier doit être conçu d'abord en vue de son usage particulier, la forme pour l'usage et la décoration pour la forme.*

Pour finir, cette remarque plaisante :

« La mode de la bicyclette, si elle continue à se propager, comme elle a fait en quelques années, pourrait bien modifier la forme de nos sièges. Il est clair qu'une génération de bicyclistes ne verra plus la nécessité des sièges confortables et doux qui nous sont indispensables, à nous, habitués à circuler en voitures bien capitonnées. »

La forme, M. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC la croit épuisée :

« Ce n'est sans doute pas par la forme, — variée jusqu'à l'épuisement, — écrit-il, que brilleront les meubles d'un nouveau style; la forme, qui pour citer ses dernières incarnations, dirons-nous, amplement pompeuse sous Louis XIV, capricante jusqu'à la convulsion dans le rocaille, maigrement distinguée sous Louis XVI, a

fini rigidement frigide sous l'Empire, avec le retour d'Égypte, ou mythologiquement maniérée avec les oiseaux des dormeuses de Pauline Borghèse. Les éléments d'innovation dans le meuble seraient la couleur, doucement dosée, — et surtout quelque chose de symbolique et de pensif, de par le décor variant et commentant un texte, une idée.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que le *quære mulierem*, l'éternel féminin sera la loi du nouveau style, comme il le fut des précédents, et que la Femme moderne, qui a su se créer des ajustements nouveaux, devra, dans l'avenir, être évoquée par l'aspect des meubles nouveaux que d'ingénieux artistes lui auront appropriés; tout comme l'image d'une Médicis ressort encore pour nous de son miroir gemmé, la fringance d'une Pompadour de sa chaise longue rococo, et le gracieux allongement d'une Récamier de sa méridienne à cols de cygnes. »

L'illustre artiste DAMPT, qui exposa au dernier Salon du Champ-de-Mars cette merveille de goût et d'exécution : *Raymondin et Mélusine*, se montre particulièrement pessimiste :

« Nous sommes, dit-il, sans passé, puisque nous nions le passé gothique; sans idéal, puisque nous n'aimons rien, sinon les plus stupides satisfactions sensuelles. Notre siècle est le triomphe de l'ingénieur : cours avec tes machines à vapeur, parle avec tes téléphones, parcours la terre comme un éclair, mais dans le ciel tu ne feras pas un pas; tu en oublieras jusqu'au désir : toi qui n'a pas même une espérance, tu veux un art!

Nous en sommes réduits à copier et recopier sans fin le passé, bien qu'il soit si peu en harmonie avec nos idées et notre façon de vivre. N'est-il pas plaisant de voir parfois une canne Louis XV à pomme finement ciselée entre les gros doigts velus d'un bourgeois ventru, habillé par la Belle Jardinière ou Old England. D'ailleurs, quelle décoration pourrait-on trouver s'harmonisant avec le costume moderne? Nous vivons vraiment à l'époque du tuyau : tuyau sur nos têtes, tuyau autour de nos bras, tuyau autour de nos jambes, tuyau blanc en forme de manchettes et toujours tuyaux les paysages de notre Paris.

Le style nouveau n'existe donc pas; pour le créer, il faudrait que les fils de bourgeois qui conquièrent hier la puissance devinssent des hommes de goût, de grands seigneurs capables de comprendre un art fait pour eux; ils verraient qu'on peut mieux appliquer les découvertes de notre époque. Sur ce fumier moderne peut-être poussera-t-il une génération meilleure; alors les machines serviront à soulager la misère; le télégraphe transmettra plus vite les plaintes de ceux qui souffrent, les chemins de fer renverseront les frontières où guette la force armée. La coupe de pitié répandue sur cette terre par le Crucifié n'est pas encore épuisée et ceux qui, comme lui, auront mis tout leur cœur dans une œuvre, alors seront compris et aimés. »

Terminons par l'appréciation — heureusement moins découverte — du verrier HENRY CROS, l'auteur de cette exquise fontaine qui éclaira d'un rayon d'art imprévu le morose Salon des Champs-Élysées :

« Oui, je pense qu'un heureux mouvement reporta la direction de nos industries d'art vers les vrais artistes, qui jamais n'auraient dû s'en désintéresser. En art, en effet, me semble-t-il, l'unité s'impose; il y a, veux-je dire, des œuvres qui, se manifestant sous une forme ou sous une autre, sont et demeurent des œuvres d'art. Toute délimitation entre elles ne peut se légitimer que par la différence du talent ou du génie des artistes qui les ont conçues.

Néanmoins, chaque outil, chaque matière employés offrant des ressources, imposent aussi des limites. Un poète écrit au haut de la page où il veut rythmer la pensée du moment : Rondeau, sonnet ou chanson ; ces formes différentes lui offriront des ressources particulières, mais le maintiendront dans des règles spéciales ; ainsi de l'artiste qui choisira la couleur, le marbre, le métal ou toute autre matière adéquate à la vision qu'il veut évoquer..... »

\*\*\*

M. Félix de Breux a, dans le *Journal de Bruxelles*, signalé le grand intérêt que présente l'enquête poursuivie par M. Henri Nocq et a reproduit une grande partie des appréciations que nous avons publiées. Il y ajoute quelques considérations personnelles fort justes. Entre autres celle-ci :

« Ce qui est abominable, presque criminel, c'est de vendre aux ouvriers des choses industrielles sans goût, sans couleur, sans art.

Je citerai, par exemple, chez nous et en France, l'imagerie religieuse : n'est-ce pas une honte pour notre génération que le trafic scandaleux de certaines images destinées à entretenir dans l'âme des simples et des petits la flamme du vrai, du bien et du beau ? Débitées à vil prix, ces images devraient servir de moyen pour l'éducation esthétique des classes populaires, et elles corrompent le goût et ridiculisent parfois leurs croyances.

Des réflexions du même genre pourraient être adressées à la plupart des fournisseurs de la classe ouvrière pour l'habillement, le mobilier, les ustensiles de ménage, etc. »

### Bataille de Dames au Théâtre de la Monnaie.

On lit dans la *Chronique* (d'autres journaux ont raconté et apprécié l'incident de façon analogue) :

« Dimanche, alors que la rue était calme, que les vainqueurs fêtaient leur triomphe électoral en silence et que les vaincus s'en retournaient chez eux, tristement, la représentation d'*Aïda*, à la Monnaie, était troublée par une manifestation aussi injuste qu'intempestive.

« Elle était dans l'air depuis le commencement de la saison. Voici à quel propos :

« Dans le but d'assurer la marche régulière du répertoire, la direction a engagé cet hiver M<sup>me</sup> Cossira, qui a chanté jusqu'à présent, avec succès, le rôle d'Ortrude dans *Lohengrin*, et le rôle d'Amnérís dans *Aïda*. Il faut croire que ceux qui ont rendu hommage à la belle voix de cette artiste, à son sentiment personnel et à sa majestueuse prestance étaient dans le vrai, puisque la direction vient de lui confier une création importante dans *l'Enfance de Roland*, de Mathieu, et que M. Gevaert, qui ne s'intéresse pas à tout le monde, lui fait travailler, personnellement, le rôle de Dalila, de l'opéra de Saint-Saëns.

« Il paraît néanmoins que la présence de M<sup>me</sup> Cossira à la Monnaie déplaît à trois ou quatre habitués des fauteuils, qui ne peuvent souffrir qu'on l'applaudisse. Dimanche, Amnérís, qui était particulièrement bien en voix, fut chaleureusement rappelée après le quatrième acte ; aussitôt, des « ehut » violents s'élevèrent du petit groupe en question et, naturellement, les protestations du public eurent vite fait de venger l'artiste de cette cabale.

« Celle-ci sera-t-elle calmée ? Il faut l'espérer, dans l'intérêt surtout de l'artiste qu'elle prétend servir, et qui est accusée, à tort sans doute, d'en être l'instigatrice. Pour notre part, nous avons peine à croire qu'une femme de talent, qui a goûté jadis les ivresses du triomphe, puisse jalouser les succès d'une autre.

« C'est égal, qui eût cru, dimanche, que l'émeute s'était réfugiée à la Monnaie ? »

La « femme de talent » à qui on prête cette campagne digne du théâtre de Carpentras serait M<sup>me</sup> Armand à qui sa voix faiblissante ferait craindre un remplacement. Voilà les bruits de couloir.

Il est bon que le public, assez ahuri de ces sottises, connaisse le dessous des cartes et fasse lui-même la police pour empêcher ces manifestations saugrenues. Si M<sup>me</sup> Armand est vraiment coupable de ces intrigues, ce dont nous doutons, nous qui fûmes de ses admirateurs enthousiastes lors de la création d'*Orphée* et qui l'avons applaudie, pour son intelligence scénique et son jeu expressif, dans *Samson et Dalila*, elle ferait mieux d'employer ses loisirs à éviter qu'on ne remette les représentations affichées où elle a un rôle, ce qui est arrivé un peu souvent en ces derniers temps, et à méditer l'apologue de la paille et de la poutre.

### LA MAISON DES BATELIERS

M. Buls qui a tant contribué à la merveilleuse restauration de notre Grand'Place, n'avait-il aucun moyen d'empêcher l'affreux peinturlurage uniforme en blanc crème de la maison des Bateliers qui vient d'être stupidement effectué par un masuir à trente-six quartiers de masuirage sans mésalliance. Cela fait une tache abominable dans le merveilleux bouquet des maisons ouest de ce quadrilatère étonnant. Il eût fallu varier les tons, faire aussi saillir les détails et les reliefs, harmoniser avec les constructions contiguës, peindre comme le sont nos curieux bateaux d'intérieur ou comme l'étaient les galiotes du XVII<sup>e</sup> siècle, sans toutefois tomber dans la crudité.

A Bruxelles on n'a guère le sentiment de cette nécessité de varier les tons suivant les détails de l'architecture. Le masuir chef qui préside à l'entretien des bâtiments civils, vient de commettre un nouvel acte de vandalisme analogue en faisant répandre un seul blanc ridicule sur toute la façade du ministère de la Justice, rue Ducale. De même la Ville, nous l'avons déjà fait remarquer, a peinturé en un seul ton les piédestaux des groupes du Parc.

Les particuliers suivent naturellement ces beaux exemples administratifs : ils commissionnent des entrepreneurs pour rafraîchir leur façades et ceux-ci, après avoir trituré un seul baquet, badigeonnent du haut en bas avec la tranquillité et la conscience de l'imbécillité. Voir entre autres la maison Vanden Corput, avenue de la Toison d'or, et la maison du docteur Crocq, rue Royale, transformées en vomitifs.

M. Buls ne pourrait-il trouver dans Bruxelles quelques propriétaires qui consentiraient à se laisser diriger, et à qui on donnerait des croquis de nos façades où les encadrements des portes et des fenêtres, les pleintes, les consoles, les corniches seraient marqués de tons divers s'harmonisant. A Amsterdam notamment, et presque partout en Hollande, l'usage de cette variété est charmante pour l'œil du promeneur. C'est une façon spéciale de fleurir les maisons, toute l'année. L'art dans la rue ! l'art dans la rue ! l'art dans la rue, s'il vous plaît.

### Le Quatuor Crickboom

Le Quatuor Crickboom, Angenot, Miry, Gillet a donné, dans la jolie salle de l'hôtel Ravenstein, deux séances de musique de chambre dont nous avons publié les très attrayants programmes. Trois œuvres exécutées en première audition le premier soir, trois œuvres classiques le second, et parmi ces trois dernières, le

prodigieux XIII<sup>e</sup> quatuor de Beethoven, l'un des plus difficiles et des plus troublants. Exécution excellente, finement nuancée, soignée « dans les coins » par des artistes pleins de jeunesse, d'enthousiasme et d'ardeur. Compréhension juste, ensemble remarquable. Un quatuor d'artistes qui fera parler de lui à Paris, où il s'en va tenter la fortune, qui déjà lui sourit en leur ouvrant à deux battants les portes des Concerts d'Harcourt et de la Société Nationale de musique. *Farewell and go ahead!*

M<sup>lle</sup> Louisa Merck a apporté à la première audition l'appoint de son talent sobre et mesuré. Bonne musicienne, interprète consciencieuse, elle joue du piano avec beaucoup de charme, ce qui n'est pas commun. Les sonorités un peu bruyantes de son Erard se sont adoucies dans l'exécution de la Sonate pour piano et violoncelle de Saint-Saëns, dont elle a donné une interprétation mouvementée et captivante. Son partenaire, M. Henri Gillet, a joué en véritable artiste cette œuvre raffinée, qui exige de solides qualités de virtuose et de musicien.

Mais le grand intérêt de ces deux concerts résidait surtout dans l'audition du Quatuor inachevé de Guillaume Lekeu. La mort a littéralement arraché la plume des mains au jeune compositeur qui donnait de si hautes espérances. De ce quatuor, sa dernière œuvre, il n'existe que deux parties : un mouvement *très animé*, d'une exubérance, d'un entrain, d'une vie surprenants, et un *lento* d'une inspiration élevée et d'un sentiment étrangement passionné. C'est dans la composition de ce *lento* que la mort l'a surpris, et pieusement Vincent d'Indy, qui avait pour le jeune musicien une estime particulière, a terminé ce morceau. L'exécution de ces fragments, dans lesquels se révèle nettement la personnalité de Guillaume Lekeu, avec ses mélodies d'un dessin spécial et ses harmonies imprévues et neuves, a augmenté les regrets qu'a fait naître la mort prématurée du compositeur, l'une des plus attachantes figures de la nouvelle école musicale.

## BRUXELLES SANS-GÈNE

Devant le public bon enfant de l'Alcazar s'est déroulée, mardi dernier, l'année bruxelloise rimée, chansonnée et épicée par M. Théodore Hannon, vêtue et même dévêtue par les costumiers habituels du théâtre, MM. Duyck et Crespin, et mise en scène avec faste par M. Malpertuis qui a, exceptionnellement, passé la plume à un complice en dialogues au gingembre et en couplets au kurry.

Constater que la Revue a été accueillie avec transport et que l'auteur a été « entraîné sur la scène » serait superflu. C'est de tradition. Toutes les Revues, même celles de la Basoche, réussissent à Bruxelles. Serait-ce un « genre éminemment bruxellois » ?

Il suffit de mettre en scène quelques personnalités connues : M. Buls, le marchand de journaux prohibés et le confrère Van Diest, de faire apparaître quelques demoiselles court vêtues qui confient au public qu'elles représentent le gaz, le téléphone ou la poste aux lettres et de saupoudrer le tout de très pur marollien pour être assuré de cent, de deux cents, de trois cents représentations consécutives. L'année théâtrale avait fini par être trop courte pour « écouler » la revue. C'est ce qui a obligé la direction de l'Alcazar à commencer dès le mois d'octobre son défilé d'actualités, quitte à le compléter à mesure que le dernier trimestre nous apportera ses ridicules, ses tristesses ou ses joies.

C'est aux revues surtout que s'applique le mot de La Bruyère :

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri. *Bruxelles Sans-Gêne* rit de tout, avec malice mais sans grande méchanceté. Si le comique de M. Hannon est un peu lourd et si ses plaisanteries paraissent avoir déjà servi, du moins n'y a-t-il guère d'allusions blessantes en ces deux actes de couleur pittoresque. Les personnages visés seront les premiers à rire, comme a ri le public de la première, qui n'aime pas à être dérangé dans ses habitudes et s'amuse toujours, depuis dix ans et plus, des mêmes facéties. La mise en scène sauve tout, d'ailleurs, et au moment où l'action languit, un ballet joliment déshabillé rallie à temps les lorgnettes buissonnières.

La toile tombe sur l'obligé défilé des carabiniers, dans le tumulte des clairons, sous le jour ruisselant des lampes électriques.

## NÉCROLOGIE

### La mère d'Octave Pirmez

Les funérailles de M<sup>me</sup> la douairière Benjamin Pirmez ont eu lieu, lundi, au milieu d'une grande affluence de monde.

C'est par une matinée ensoleillée de printemps qu'on emporta Octave Pirmez à sa dernière demeure. C'est par une sombre journée d'automne que sa mère tant aimée va le rejoindre en ce lieu de repos. Le vieux manoir hospitalier semblait plus mélancolique encore dans son parc solitaire.

A l'entrée de la chapelle du château, sous le péristyle, deux discours sont prononcés.

Le baron José de Coppin — l'ami d'Octave Pirmez — adresse un adieu suprême à sa mère. Le sort de cette femme d'élite, dit-il, fut tour à tour digne d'envie et de compassion, car elle eut la gloire de donner le jour à un génial écrivain et la douleur cruelle de lui survivre.

M. Ferdinand Loise, membre de l'Académie, prend à son tour la parole pour rendre hommage à la femme supérieure dont il s'honore d'avoir été l'un des meilleurs amis. Il restera le fervent de sa mémoire. Il retrace, à grands traits, sa vie si noblement remplie et met habilement en relief les mérites de ses principaux ouvrages. Il cite des extraits, de son livre le moins connu, mais non le moins remarquable, une sorte de missel, intitulé *Aspirations*, dans lequel l'auteur semble avoir exprimé ses plus intimes sentiments et ses plus chrétiennes espérances.

L'inhumation a eu lieu dans le caveau sous le chœur de l'ancienne église de Villers-Potterie, transformée en chapelle sépulcrale. C'est là que repose également l'illustre auteur des *Jours de solitude*.

## PETITE CHRONIQUE

La *Société anonyme L'Art*, fondée à Bruxelles pour favoriser le développement des industries d'art et qui compte parmi ses membres MM. Buls, Empain, Evrard, Xavier Mellery, Edouard Otlet, comte A. d'Oultremont, Ch. Van der Stappen, M. Van Mons, etc., organise dans l'hôtel où elle vient de transférer son siège social, avenue de la Toison d'or, 56, une Exposition d'art ornemental et industriel qui s'ouvrira dans le courant de novembre. Au lieu d'offrir aux objets qui lui seront confiés le cadre banal d'une salle dont les dimensions et l'ornementation sont généralement en désaccord avec les œuvres qu'on y expose, la *Société anonyme L'Art* les répartira dans les salons et galeries dont elle

dispose, en s'efforçant de donner à chaque objet l'emplacement auquel il est destiné. Le plan est neuf et vraiment intéressant. A l'époque où l'attention publique est si vivement fixée sur l'évolution des industries d'art, une exposition ainsi comprise ne peut manquer de réussir et d'avoir sur le goût public une heureuse influence.

La campagne que nous avons menée contre les acquisitions irréflechies de tableaux par la Commission des Beaux-Arts, faudra-t-il la diriger contre les acquisitions faites par le cabinet des Estampes?

Voici un fait qu'on nous certifie rigoureux et exact. A une vente publique, le 15 juin dernier, le gouvernement a acquis un lot de gravures anglaises en couleur, à raison d'environ 40 francs la pièce.

Or, ces gravures, qui étaient d'incontestables réimpressions modernes, valaient 30 à 40 sous. L'achat a été fait au milieu des rires du public et des marchands clignant de l'œil.

Dernièrement on mit en vente à Bruxelles la *Caricature* de Robida. Le gouvernement l'acheta à 140 francs, c'est-à-dire presque au double de la valeur. L'achat parut d'autant plus malheureux que la série des publications était pleine d'hiatus et très largement incomplète.

Plusieurs personnes nous demandent où elles peuvent souscrire aux Nouveaux Concerts symphoniques, dont nous avons annoncé la création. Des circulaires précisant les dates et les programmes seront envoyées prochainement. D'ici là, on est prié de s'adresser, pour tous renseignements, à M. Georges Khnopff, rue Saint-Bernard, 1, à Saint-Gilles.

La classe des beaux-arts de l'Académie royale a accordé le prix de 1,000 francs pour le quatuor d'instruments à archets à M. Jongen, répétiteur au Conservatoire royal de Liège.

Le prix de 1,000 francs pour le plan d'un musée destiné aux œuvres de sculpture a été attribué à M. J. De Vroey, architecte à Anvers.

Les concerts du Conservatoire de Liège auront lieu les 17 novembre, 2 février et 30 mars.

Pour la première de ces séances, M. Th. Radoux s'est assuré le concours de M<sup>lle</sup> Clotilde Kleeberg, pianiste; pour la seconde, celui du célèbre violoniste Pablo de Sarasate, et, enfin, au concert du mois de mars, figurera au programme la *Damnation de Faust*.

Le quatuor fondé à Liège par M. Geminich, entièrement renouvelé, reprendra ses instructives et intéressantes séances au cours de l'hiver. Geminich a choisi comme partenaires MM. Robert, deuxième violon, Gillard, violoncelliste, Englebert, altiste. S'adjoindront à ceux-ci : le ténor Demest, le baryton Henrotte et le professeur Hasencier, virtuose clarinettiste. M. César Thomson a promis sa participation à la dernière séance. Seront exécutées les œuvres suivantes : XV<sup>e</sup> quatuor de Beethoven, quatuor de Stanford, quatuor de Tschairowsky, quintette avec clarinette de Brahms, quintette avec deux altos de Brahms, trio divertimento pour cordes, de Mozart.

Signalons aussi la fondation d'un second quatuor, composé également de lauréats du Conservatoire : MM. L. Charlier, violoniste; J. Harzé, violoniste; Falla, violoncelliste; Léop. Herremans, altiste, qui donneront quatre soirées consacrées aux classiques propre-

ment dits et aux principaux auteurs contemporains allemands, français et russes.

Le journal officiel de l'empire allemand, *Reichsanzeiger*, publie un rapport sur les fouilles qui se pratiquent depuis le commencement de l'année 1894 à Hissarlirk, la colline où le docteur Schlie-mann a fait ses remarquables découvertes sur l'ancienne Troie. L'empereur Guillaume a accordé une subvention de 30,000 marks aux archéologues qui ont entrepris le travail des fouilles. Dans le courant de l'année ils ont, dans la sixième couche des ruines, mis à découvert toute l'enceinte fortifiée de la ville; ils ont ensuite enlevé les débris qui se trouvaient dans les constructions comprises dans les parties est et ouest de la forteresse. Dans les portions mises à nu, les murs sont dans un remarquable état de conservation. De plus, ils ont excavé, dans la citadelle intérieure, un grand nombre de portes, de tours et d'édifices, ainsi qu'un grand nombre de magasins, d'innombrables articles de poterie, entre autres une fontaine. De nombreux tombeaux grecs, appartenant à la période de l'ancienne Grèce, ont également été retrouvés. Le rapport termine en disant que, dans la majeure partie des cas, les constructions trouvées présentent un caractère de conservation tel que d'ores et déjà l'on peut classer les ruines de l'ancienne Troie parmi les antiquités architecturales les plus remarquables du monde.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, il est tout à fait décidé que la Tétralogie complète sera représentée au cours de la saison de 1896 sur la scène du théâtre de Bayreuth. Le *Journal des Débats* annonce, à ce propos, que M<sup>me</sup> Cosima Wagner a, dès à présent, engagé MM. Jean et Edouard de Reszké pour ces représentations. Malgré les plaintes qui s'étaient élevées au sujet d'engagements d'artistes habitués au répertoire français, la veuve du maître a été obligée de prendre cette détermination en présence de la pénurie absolue de chanteurs allemands.

Les frères de Reszké se perfectionnent en ce moment dans la langue allemande, qu'ils ne parlaient jusqu'à présent qu'avec difficulté.

Ajoutons que Brunnhilde, ce sera plus que probablement M<sup>me</sup> Sucher. Le chef d'orchestre n'est pas encore désigné. Mais ce sera très vraisemblablement Hans Richter, qui fut le collaborateur artistique de Wagner en 1876.

La troisième saison des concerts éclectiques populaires s'ouvrira à Paris le 11 novembre, salle d'Harcourt.

Un seul grand concert aura lieu chaque semaine : le dimanche après-midi, à 2 1/2 heures.

La répétition générale du samedi soir (9 heures) est maintenue, mais elle ne comportera pas d'abonnement.

L'orchestre et les chœurs ont été considérablement renforcés et, parmi les colistes habituels, nous pouvons dès à présent citer MM. Vergnet et Auguez, M<sup>lle</sup> Eléonore Blanc.

La première audition sera consacrée à *Tannhäuser*; puis viendront *Genoveva* (opéra de Schumann, qui n'a jamais été donné en France et qui n'est même pas encore traduit en français), *Alceste* (Gluck), le *Déluge* (Saint-Saëns).

On reprendra *Fidelio*, *Faust* (Schumann), et les *Maîtres Chanteurs*.

Enfin, quatre concerts de la saison seront spécialement réservés à la jeune école française (Société nationale de musique).

EN VENTE  
chez M. E. DEMAN, libraire-éditeur  
rue d'Arenberg, 14-16, Bruxelles.

Catalogue descriptif et analytique

DE L'ŒUVRE GRAVÉ DE

## FÉLICIEN ROPS

précédé d'une notice biographique et critique, par ERASTÈNE RAMIRO.

Deuxième édition, augmentée de diverses tables, d'un *errata*, de la liste numérotée des œuvres décrites, et illustrée d'eaux-fortes et de photogravures. Tirage à 200 exemplaires numérotés à 200, 120 et 50 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ÉSTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART  
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

## SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufre  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire, France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. VII. *Piero della Francesca* (troisième et dernier article). — PREMIER NOVEMBRE. — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART (suite). — LE CATALOGUE ROYS. — LA MAISON DES BATELIERS. — LA SOCIÉTÉ PAN. — INSTANTANÉ. *Ossit.* — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

### Notes sur les Primitifs Italiens <sup>(1)</sup>

#### VII

#### PIERO DELLA FRANCESCA

(Troisième et dernier article.)

Piero della Francesca a laissé, en outre, de superbes portraits. Nous en connaissons six ou sept : à Rimini, celui du duc Sigismond Malatesta représenté, selon son formel désir, avec ses chiens, en prière devant son patron ; aux Uffizi, ceux du duc et de la duchesse d'Urbini ; à la National Gallery, ceux d'Isotta de Rimini et de la comtesse Palma ; enfin, au Palais Pitti, celui d'une dame supposée Béatrice d'Aragon, et dans la collection Poldi Pezzoli (Milan) celui d'une jeune fille. Je sais que l'attri-

(1) Voyez dans *l'Art moderne* de 1894, n° 47, GIOTTO ; 49, MASOLINO DA PANICALE ; 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO ; de 1892, 31 et 32, PISANELLO ; 38, ORIOLLO ; 44, L'INCONNU DE FRANCFORT ; de 1894, 36 et 40, PIERO DELLA FRANCESCA. — Prochainement : L'ANGELICO.

bution de ces derniers est contestée, mais la critique, spécialement la critique allemande, a de si biscornues fantaisies. D'ailleurs, pour ces vieux maîtres dont les œuvres authentiques sont si rares, le terrain de la discussion paraît si ondoyant, les arguments cherchés si loin semblent si spécieux et futiles que je préfère, jusqu'à démonstration péremptoire, faire honneur de ces deux portraits — qui sont vraiment très beaux — à Piero della Francesca.

Ils ont, au surplus, de bien frappantes similitudes avec ceux de Londres et je sais peu de peintres qui aient traité le portrait d'une manière plus caractéristique et plus uniforme. Dans tous les six, la pose est identique : le buste, coupé un peu au-dessous de l'épaule, rigoureusement de profil, se détache sur un fond uni sombre, sorte d'émail bleu ou vert. Pour ceux des seigneurs d'Urbini, Piero a remplacé ce fond par un plein air, avec, au loin, un paysage, et il a triomphé en étonnant virtuose de la difficulté extrême qu'il y avait à détacher ainsi sans sécheresse, sur un horizon clair, les profils pâles du duc et la duchesse. Pour tous les six, l'attitude est identique : d'attention, de calme, et il n'est pas possible de ne pas y voir la volonté de l'artiste, et sa pensée, sans doute que des lèvres closes, des traits immobiles, il saurait mieux faire sortir le caractère individuel du modèle. La toilette encore est la même dans les cinq portraits de femme, et doit se supposer voulue ainsi par

l'artiste : dans tous, le cou est découvert; dans tous, cette habileté d'accentuer la perfection de ces carnations délicates et transparentes, par l'opposition, sur l'épaule, de la somptuosité d'un vêtement de couleur intense, fastueuse et sonore. Dans tous enfin, des bijoux semblables, composés de la blancheur nacrée des perles et du sang noir des grenats dont Piero affectionnait la réunion symbolique.

Tous ces portraits sont peints avec une fermeté qui ne tombe jamais dans la raideur, une précision qui ne va point jusqu'à la méticulosité, un souci de la perfection et du détail qui n'exclut point la grandeur. Ils sont dans la tradition magnifique des médailles de Pisanello; mais, conséquence naturelle de l'évolution esthétique accomplie, Piero della Francesca se montre plus préoccupé de faire intense qu'héroïque. La couleur est opulente et vigoureuse. Elle a un éclat et une souplesse aussi, incroyable en ces temps de peinture à fresque. Par là, les portraits de Piero rappellent un peu ceux de nos probes et consciencieux gothiques flamands et ne sont pas non plus sans analogie avec ceux qu'exécuta, plus d'un siècle plus tard, J. Holbein. Ils disent la sincérité de l'artiste, son émotion vraie et son effort volontaire, son opiniâtreté à dégager de l'éphémère la silhouette définitive, à exprimer l'essence de l'apparence extérieure jusqu'à faire sentir le dedans même, la nature mentale, l'obstination sublime à créer à nouveau, et pour des siècles, de la vie. Pour me servir d'une locution populaire, il ne leur manque que la parole. A les contempler, on dirait assurément que la jeune fille du palais Poldi Pizzoli va éclater d'un rire mutin et frais; qu'Isotta, la pauvre oie effarée, va nous conter l'effroi qui sous son front en œuf, l'affole quand approche son mari, le terrible Malatesta; que la blême duchesse d'Urbin, au type de bourgeoise hollandaise, va nous parler de soins vulgaires et de détails domestiques; tandis que son mari, au nez busqué, aux traits énergiques et sévères, nous entretiendra des affaires de l'État et de vastes projets. La supposée Béatrice d'Aragon, aux joues larges, attifée avec une si riche élégance, avec la feronnière retenue sur ses cheveux épais, et son collier de perles fines et ses pesants bijoux de grenats et de perles, apparaîtrait obstinée, suffisante, coquette, que sais-je encore : Oh ! la curieuse petite âme de ces temps si curieux ! et la comtesse Palma sur la manche de laquelle s'étalent en éventail si superbement, brodés sur l'étoffe de gaze jaune à pois d'or, trois sombres feuilles de chardon héraldique, mentirait, — c'est certain, tant elle paraît compliquée, fine, astucieuse, intrigante et perverse.

Mes préférences ? Je ne sais trop. Cette ambitieuse aux lèvres minces est bien inquiétante. L'insouciance et la candeur de la jeune fille de Milan sont adorables. Les joues lourdes de Béatrice permettent de conjecturer

d'étranges dessous de sensualité. Mais la laideur de la duchesse d'Urbin ? C'est peut-être celui-là qui est le plus extraordinaire. J'aime mieux ne point choisir; j'aime mieux songer à toutes les cinq à la fois, à les rapprocher dans mon rêve, si diverses et toutes requérant ma sympathie, au point que moi-même je m'étonne de voir mon âme s'épanouir avec tant de complaisance en ce monde imaginé, de la voir plus impressionnée et plus frissonnante parmi ces dames du xv<sup>e</sup> siècle qu'en aucun cercle de réelles et tangibles contemporaines...

Longtemps avant sa mort, Piero della Francesca renonça à peindre, soit qu'il fut devenu aveugle, ainsi que le rapporte Vasari, soit que devant l'efflorescence déconcertante de la génération qui le suivit, il dédaigna de lutter, satisfait de l'heure de gloire qu'il avait connue, confiant dans les témoignages qu'il laissait de lui à l'avenir, et préférant ne plus s'occuper que de la rédaction de ses ouvrages de mathématiques et de perspective qu'il ne délaissa jamais.

Il n'eut pas d'imitateurs. La peinture en ce temps précipitait ses transformations. Mais son influence fut considérable. On cite parmi ses élèves : Pietro Perugino, Luca Signorelli, Melozzo da Forli, qui tous les trois développèrent à leur tour bellement leur originalité et terminèrent en sens divers ce cycle naturaliste ouvert par Castagno.

JULES DESTREE

## PREMIER NOVEMBRE

Au rond-point du cimetière, la statue d'un bourgeois en bronze domine du haut de son granit un cercle de caveaux massifs, du même style que les coffres-forts. L'homme se croit debout dans une assemblée d'actionnaires — redingote boutonnée, menton rasé de frais, bottes irréprochables — et garde jusque dans la mort l'impeccable tenue et la bienséance de la cravate blanche. Au bord des six allées qui aboutissent à sa pourriture, des tombes cossues s'alignent, avec la même surcharge de marbres et de pierres que les maisons qu'il construisit jadis en telles rues implacablement droites. On a, pour les bâtir, exproprié de vieilles demeures tombales, de vieilles impasses où des croix tremblaient au vent, où des grilles rouillées grinçaient.

Maintenant tout est en ordre : un symétrique quartier neuf s'élève sur l'emplacement des anciennes bicoques pour cercueils. Et la statue est satisfaite : elle a donné son nom au quartier mortuaire.

\*\*\*

Ailleurs, voici le géométrique quadrilatère réservé aux humbles : sa misère même est prétentieuse. Grilles tordant du mauvais goût en fer, couronnes en zinc peinturluré, perles soufflées, céramiques de bazar et les mornes photographies jaunies, imbibées de pluie, déchirées de vent, si tristes, qu'après la mort elles semblent perpétuer un reste de vengeance exercé par la vie. Les pauvres gens ! Combien ces mille industries mornes, auxquelles ils travaillaient jadis quand l'habileté de leurs doigts, la force de leurs bras, la patience de leur vue étaient utilisées dans

les fabriques et les ateliers, les ridiculisent à cette heure. Toute la friperie du minuscule commerce installe son bric-à-brac sur leur cendre et là encore tient boutique avec parfois une réclame collée aux pieds d'une croix. Jusqu'aux inscriptions des tendresses et des adieux posthumes font sourire ceux qui passent, si bien que ce que ces défunts laissent de naïveté et de bonté après eux, git là, faux ou maladroit, à côté des fleurs et des couronnes bleues et roses qui se décollent ou se déplument. Et le vent souffle par à travers ces ironies.

\*\*\*

Et l'on songe à ces hameaux de Bretagne où sous leurs plaques de granit, en des cimetières abolis, dorment, depuis quels temps, les corps de très vieux morts.

Certes, dans quelques coins déserts de nos nécropoles, quelques surannées monuments persistent aussi. La délabre les a rongés avec ses dents identiques, les lézardes soudaines ont crevé les torches et les colonnes de marbre, les métaux se sont effrités en rouille rouge qui à son tour a perforé les dalles. Quelques saules pleurent, quelques ifs se lèvent, taillés en urnes ou en fuseaux. Le sol s'est fendu avant le jour des jugements et les os et les vers apparaissent. La mort règne dans sa vieillesse et sa pourriture saintes, telle que l'Eglise la chante et la célèbre.

Mais de strictes mesures sont prises. On escompte déjà la prochaine épidémie pour déblayer ces fatras funèbres. Allons, place aux jeunes. Les crânes séculaires seront expédiés au musée et alignés en des armoires, proprement. Les emblèmes et les sculptures, on les brocantera chez l'antiquaire ou dans les ventes publiques. Et le sort des sépulcres et des cadavres sera réglé à l'amiable.

\*\*\*

Heureusement que la simple terre recouverte d'herbes tranquilles ou la flamme vivante des bûchers purificateurs restent toujours doux et hospitaliers aux morts, malgré l'entassement architectural de blocs et de rocs d'horreur et la fanfrelucherie pieuse et grotesque des cimetières modernes.

### Enquête sur l'Évolution des Industries d'Art <sup>(1)</sup>

Le dernier numéro du *Journal des Artistes* publie, sur la question des industries d'art, les avis de MM. Buls, bourgmestre de Bruxelles, F.-R. Carabin, le maître huchier qui exposa à la *Libre Esthétique*, Régamey, Ph. Zilcken et Clément Massier, le céramiste du golfe Juan.

M. BULS se montre franchement moderniste. « Ceux qui établissent des comparaisons désavantageuses pour notre époque avec les époques précédentes, dit-il, le font par une erreur d'optique. Ils regardent en arrière et leur coup d'œil savant embrasse tout ce que l'art a produit de chefs-d'œuvre depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, puis ils déplorent la pauvreté de notre XIX<sup>e</sup> siècle.

Ils ne tiennent pas compte de la sélection qui s'est faite pendant des siècles parmi les objets accumulés dans nos musées, alors que nous avons constamment sous les yeux tout ce qu'une production hâtive entasse de bon et de mauvais autour de nous. Qu'on visite un musée d'art ancien, en s'efforçant de n'être pas uniquement un *laudator temporis acti*, on devra bien reconnaître que parmi

(1) Voir nos trois derniers numéros.

les prétendus chefs-d'œuvre de l'art gothique et de la Renaissance, il en est de fort critiquables au point de vue de l'exécution, du goût, de l'emploi de la matière et de la destination.

Les meubles gothiques ne devaient pas tous être d'un usage fort commode et telle orfèvrerie de la Renaissance ne révèle pas toujours un ciseleur bien habile.

J'ai vu dans vos expositions universelles des bijoux, des émaux, des meubles qui dénotaient un goût parfait et une habileté manuelle qui aurait été prise par les meilleurs artistes de Florence ou de Nuremberg.

Il faut savoir accepter son époque telle qu'elle est, et chercher à en tirer le meilleur parti possible pour donner à l'homme les sensations exquises que les créations de l'art peuvent lui procurer.

Il ne sert de rien de déplorer la Renaissance qu'on accuse d'avoir arrêté l'essor de l'art gothique. Les organisateurs de nos écoles de Saint-Luc ne soutiennent-ils pas qu'au XV<sup>e</sup> siècle l'art gothique avait accompli son évolution, qu'il était en pleine décadence, que ses belles lignes verticales s'étaient tordues et qu'elles étouffaient sous une flore ornementale exubérante?

Pouvait-on éviter l'art de la Renaissance et faut-il accuser les seuls Italiens de son introduction en France? Ce retour aux styles antiques ne correspondait-il pas exactement à toute une évolution de l'esprit humain?

Les premiers architectes français qui s'inspirèrent du style italien ne se bornèrent pas à imiter les formes de l'architecture antique, comme on le fit au XVII<sup>e</sup> et à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais eurent assez de puissance pour imprimer à ces éléments étrangers un caractère bien français et bien original. Comparez les châteaux de Blois, de Gaillon, de Madrid et de Chambord au Panthéon et à la Madeleine, et cela vous sera révélé sur l'heure.

S'imaginer que l'on peut rayer toute une période du développement artistique de l'Europe, déclarer non avenus les XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et reprendre la tradition au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, me paraît une utopie.

J'admire les préraphaélites Fra Angelico, Masaccio, Benozzo Gozzoli, notre doux Memling et nos mystiques Van Eyck; mais pouvons-nous demander aux artistes du XIX<sup>e</sup> siècle de penser et de croire comme ces artistes naïfs et de s'isoler à ce point de leur milieu qu'ils paraîtraient des ressuscités ou des étrangers? Autant leur demander de s'habiller à la mode du XIII<sup>e</sup> siècle.

Nos artistes doivent être de leur époque, avoir les aspirations de leur siècle, marcher avec lui vers le même idéal de science et de démocratie. La nature doit être leur inspiratrice première, c'est sa faune et sa flore qui leur fourniront toujours les premiers éléments décoratifs; mais c'est sur leur *stylisation*, leur interprétation et leur emploi décoratif que doit s'exercer l'imagination et s'appliquer l'invention de nos artistes industriels.

Loin de nuire à l'esprit inventif, l'étude bien comprise de tous les styles anciens, les recherches des lois esthétiques auxquelles ils ont inconsciemment obéi doit l'exciter et lui ouvrir des perspectives nouvelles. Et quand je dis les styles anciens, je les comprends tous et non pas seulement ceux de l'antiquité grecque et romaine, dans la copie desquels les Académies s'étaient trop exclusivement confinées. »

M. Henry Nocq épingle la lettre de M. Buls de cette très piquante observation: « J'ai demandé à quelques camarades belges s'il était jamais arrivé que M. Poubelle (préfet de la Seine) se fût jamais inquiété d'une discussion artistique dans une revue de Belgique. J'attends une réponse... Notre préfet, chacun sait cela, occupe ses

loisirs à faire monter des plantes grimpantes sur les toiles de M. Puvion de Chavannes. »

L'une des réponses les plus amusantes et les plus justes est celle de M. CARABIN :

« Autrefois les artisans étaient des artistes complets ; les artistes d'aujourd'hui ne sont plus des artisans. Quand Holbein peignait un tableau, il avait préparé lui-même son fond, il avait sans doute raboté la planche et broyé les couleurs ; allez donc demander à M. Béraud de peindre un panneau de voiture, mais Watteau en faisait ! Les artistes aujourd'hui sont de méchants artisans en tableaux inutiles et en sculptures sans but. Ils ont négligé la matière, et ils croiraient déroger s'ils s'en occupaient. Et cette classification monstrueuse s'est établie entre les différents ouvriers d'art, ceux de l'art pur (!) et ceux de l'art décoratif (!). Classification adoptée encore dans le public, qui place — pourquoi ? je vous le demande ? — ceux qui travaillent sur du bois ou de la pierre au-dessous de ceux qui travaillent sur de la toile apprêtée. Cette infériorité a fait délaisser le meuble, le vase, etc., par un grand nombre de gens bien doués, et maintenant, dans l'impossibilité de trouver des modèles intéressants et nouveaux, on se contente de recopier les anciens, ou bien, si quelque artisan trouve quelque chose, les marchands écartent de parti pris ce quelque chose du marché, de peur que cet objet nouveau ne fasse prime et ne les oblige ou à changer leur manière ou à s'adresser toujours au même producteur.

Les commerçants du faubourg, quand ils parlent de mes meubles, disent : « Pourquoi M. Carabin ne met-il pas des moulures ? » Et ils n'en veulent pas.

Il faut donc que les artistes aient le courage de continuer tout seuls, devant l'ignorance et la mauvaise volonté générales.

Je dois dire que les architectes sont de grands coupables. Ils n'ont pas d'initiative en art ; ils ne comprennent même pas le leur. Cependant ils dirigent le goût public. Les personnes riches n'achètent pas un buffet sans consulter leur architecte. L'architecte incapable de rien inventer, a construit une maison bizarre où une pièce Louis XV succède à une pièce moyen-âge ; il ne voit la possibilité dans de tels appartements que des meubles Louis XV ou moyen-âge ; et l'erreur archéologique s'éternise. On n'est plus chez soi, on est dans un musée, ou plutôt dans un magasin de bric-à-brac.

L'enseignement est mauvais, si mauvais, qu'en le reformant de fond en comble, il faudrait encore trente ans au moins, pour modifier le mauvais pli pris. Il faudrait qu'il soit professionnel, j'entends qu'il faudrait apprendre aux ouvriers des meubles le dessin et le modelage, spécialement en vue du meuble, sans détourner leur attention au profit de connaissances dont ils n'ont que faire. »

A la question : L'époque actuelle est-elle favorable à l'éclosion d'un style, le peintre RÉGAMÉY répond :

« Non, si l'on considère le peu de connaissance de ceux que l'argent a rendu maîtres de la production et leurs préoccupations uniquement mercantiles. Oui, si l'on tient compte de la possibilité qu'auraient les gens d'esprit large et de haute compétence d'associer leurs efforts.

Ils n'auraient qu'à vouloir... Sous ce rapport, l'exemple nous est fourni par l'Angleterre qui, grâce à l'effort passionné et soutenu d'un groupe d'hommes éminents dans tous les branches de l'art, marche aujourd'hui à la tête du mouvement. »

D'après M. PHILIPPE ZILCKEN, le peintre et aquafortiste de La

Haye, l'art est trop intimement lié à une époque et à une race pour qu'un vrai style nouveau puisse naître de si tôt.

« Les communications faciles, la rapidité des échanges amèneront à la longue une fusion de styles, et lorsque les peuples, inévitablement, se seront intimement fusionnés, un style nouveau pourra naître, mais alors seulement. Et ce style-là, je le crois destiné à être très simple, très pratique, et d'une grande distinction par sa simplicité même.

Aujourd'hui, le contraire arrive : chaque pays emprunte des objets ou des formes à ses ancêtres ou à ses voisins, et cela produit ce que les Goncourt ont si bien nommé « une julienne ».

De vrai style nouveau, je n'en vois poindre nulle part. Je ne vois que des inspirations précises ou vagues de peuples étrangers ou d'époques disparues, mais du vraiment *nouveau*..., je ne vois cela que dans les machines. De la part d'un artiste, cela peut sembler étrange, mais, pour moi, dans les machines, les vaisseaux modernes, perfectionnés au possible, je vois une concentration de forces amenées par une simplicité suprême de détails, et cette concentration même produit des lignes réduites, synthétiques, qui donnent des formes nouvelles, non sans style, et parfois très pures.

En général donc, il n'existe pas de style nouveau, et une des conditions pour qu'il puisse se manifester est d'abord de restreindre ou de beaucoup perfectionner l'enseignement artistique. Je crois que l'enseignement trop répandu superficiellement empêche toute éclosion personnelle. Jamais on n'a tant appris — jamais on n'a moins créé, plus pastiché !

Ensuite, il faudrait chez les consommateurs la notion du beau et du laid. Et cela est inné et rare. Évidemment que le producteur pourrait et devrait influencer le goût public, mais c'est ce qui n'arrive jamais ou presque jamais. Sans conteste, cela serait un grand moyen de développer le goût. Et joints à un effort de ce genre, des cours explicatifs, bien compris, donnés par des gens artistes, en même temps qu'érudits, contribueraient grandement à élever l'étiage du goût public.

En montrant et expliquant le beau et le laid, en faisant comprendre le pourquoi des choses, en stigmatisant les hideux produits modernes, à la longue cela devait amener des résultats. « Avec le temps et la patience la feuille de mûrier devient satin. »

Il n'y a que les vrais artistes qui peuvent donner le ton et guider tout cela, et le plus souvent c'est le contraire qui arrive. »

Terminons par l'observation de M. CLÉMENT MASSIER :

« Je ne sais pas s'il y a un style nouveau, c'est aux écrivains d'art de l'avenir à en décider. Mais il est intéressant de voir que nous sommes plusieurs qui cherchons, qui cherchons toujours quelque chose de nouveau. Il y a tant à faire. Croyez-vous que ces affreux piliers qui sont là, devant mon magasin, ne seraient pas plus agréables à voir, si on les revêtait de belles céramiques. Il est vrai qu'il vaudrait encore mieux que ces piliers affreux n'existent pas du tout, qu'il n'y ait pas ces rues droites à perte de vue, qu'il n'y ait pas sur des cheminées identiques, les mêmes paires de flambeaux à droite et à gauche des pendules ; qu'il n'y ait pas ces files de soldats alignés, tous uniformés. Si cela continue, vraiment nous faisons le possible pour mourir d'ennui chez nous ou dans la rue. En travaillant beaucoup tous, on pourrait peut-être réagir. Mais tout est à faire.... Pour le mobilier moderne, il faudrait aussi, n'est-ce pas, une maison moderne.... »

## Le Catalogue Rops.

Le *Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre gravé de Félicien Rops* (2<sup>e</sup> édition) vient de paraître à Bruxelles, chez Edmond Deman. Bien que tous les artistes s'intéressent à cet œuvre si divers et, quand on le suit étape par étape, si nombreux, ce présent volume s'adresse surtout aux passionnés et aux collectionneurs d'estampes. Mais qui n'y trouverait joie intellectuelle, ne fût-ce que par l'examen des dessins et aquarelles reproduits : *Tante Johanna*, *Pornocrates*, *La Tentation de Saint-Antoine*, *L'Attrapade*, *Le Médecin des fièvres en Dalécarlie*, et les culs-de-lampe, frontispices, en-têtes y ajoutés par quelques amis du maître, éminemment par Louis Legrand, son élève. L'auteur du présent livre, Érastène Ramiro (pseudonyme d'un avocat parisien), a scrupuleusement et méticuleusement décrit l'immense série de planches en leur principaux états, indiquant presque trait par trait et variante après variante toute la progression de chaque travail, si bien que pour tel numéro — *La Maya*, par exemple — on assiste comme à une découverte lente ou mieux à une toilette de plus en plus ornée parfois, de plus en plus simplifiée souvent. On tâte pour ainsi dire le pouls qui bat sa fièvre, quand le maître parfait chaque œuvre, corrigeant par-ci, biffant par-là, anxieux de cette toujours fuyante perfection qu'on n'atteint jamais. La perfection est un absolu et comme tous les absolus elle est située au delà de l'homme.

Dans la première édition du présent livre, la liste numérotée des œuvres décrites au catalogue manquait. C'était un lent et compliqué travail que les premiers éditeurs avaient omis. Néanmoins, pour les iconophiles rien n'était plus précieux que de voir leurs recherches facilitées par une notation abondante et précise. De plus, dans les catalogues généraux qui font l'histoire des œuvres des maîtres dont l'iconographie est établie — telles les iconographies de Raffet par Giacomelli, de Daumier par Champfleury — on se contente d'indiquer par la première lettre le nom de l'auteur et par son simple numéro celui que la planche porte dans chaque catalogue spécial, supprimant ainsi sa description et son analyse au catalogue général. Il y a donc là une simplification importante réalisée et précieuse pour tous les critiques et bibliographes.

Dans la première édition quelques erreurs s'étaient glissées. La seconde les relève et les corrige.

Le livre est divisé comme suit : Une étude sur Rops et son œuvre ; un chapitre consacré aux croquis, études et compositions diverses, comprenant cent cinquante pages ; un autre aux planches d'étude, soit quatorze pages ; un autre aux pièces diverses attribuées au maître, soit quarante-trois pages ; un autre aux dessins pour menus, soit vingt pages ; un autre aux lettrines et adresses, soit seize pages ; un autre aux marques et adresses, soit douze pages ; un autre aux frontispices et illustrations diverses, soit cent onze pages, enfin, pour clore, un chapitre de quatre-vingts pages destiné à renseigner sur les œuvres dont la seule attribution est affirmée. Suivent les nombreuses tables : table des ouvrages, table des auteurs, table des illustrations, table alphabétique. Puis la liste numérotée que nous avons décrite et enfin les errata.

Tel le livre dans son ensemble, utile et complet pour tous renseignements jusqu'en 1886.

## LA MAISON DES BATELIERS<sup>(1)</sup>

M. le bourgmestre Buls a bien voulu nous adresser, au sujet de notre article sur la « Maison des Bateliers », l'intéressante communication que voici :

*L'Art moderne* demande si je n'avais à ma disposition aucun moyen d'empêcher l'affreux peinturlurage uniforme en blanc crème de la « Maison des Bateliers ».

Hélas non, mon cher M. M..., je ne possède aucun moyen légal de m'opposer à cet acte de vandalisme, en ce moment. Mais je serai bientôt armé. Décidé à mettre la Grand'Place à l'abri de toute dégradation ultérieure, je me suis fait attribuer par le Conseil le droit d'expropriation contre les propriétaires récalcitrants, j'ai pris l'affaire en main sérieusement et l'année ne se passera pas sans que nous soyons maîtres de la Grand'Place.

Alors, la conservation de ce joyau architectural unique sera définitivement assurée.

Je ne suis pas d'avis que l'autorité communale doive intervenir pour régler la peinture des maisons privées. Je suis libéral en art comme en politique, et je défendrai toujours la liberté dans les deux domaines. Mais de même qu'il y a des associations politiques pour poursuivre des réformes sociales, de même il peut y avoir des associations artistiques pour réaliser des progrès esthétiques. C'est au Comité des arts de la rue à faire cette propagande. Mais je suis d'accord avec vous que pour les bâtiments publics les autorités devraient veiller. C'est bien ce que je compte faire.

Agréez, mon cher M. M..., l'assurance de mes meilleurs sentiments.

BULS.

Ajoutons à cette intéressante communication les renseignements suivants :

Les restaurations les plus importantes qui restent à effectuer sont celles de la « Maison des Boulangers », située à l'angle de la rue au Beurre et divisée actuellement en deux installations, un estaminet et un magasin de quincaillerie, et de l'estaminet « Au Cygne » contre lequel on doit reconstruire la « Maison de l'Etoile », démolie jadis dans un mouvement d'aberration pour élargir la rue de l'Hôtel-de-Ville.

La « Maison des Boulangers » doit être surmontée d'un dôme rappelant un peu comme profil celui de l'église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg. La balustrade élevée sur la corniche sera ornée de statues. La « Maison de l'Etoile » n'aura pas de rez-de-chaussée ; elle reposera sur une arcature qui permettra de ne pas obstruer la rue ; les piétons seuls passeront sous cette maison.

Enfin, l'architecte de la ville s'occupe de la réfection de la maison si pittoresque du « Cheval marin », cette curieuse bâtisse du XVII<sup>e</sup> siècle, située près des bassins. Les plans de ce travail sont achevés et on pourra se mettre à l'œuvre au printemps prochain. On sait que le « Cheval marin », devenu propriété de la ville, est destiné à loger l'officier du port et à abriter probablement un poste de police et de pompiers.

## LA SOCIÉTÉ PAN

La Société *Pan* dont nous avons annoncé la constitution, — quelque peu analogue à celle de la *Libre Esthétique*, — vient de publier, sous la forme d'un élégant fascicule grand in-8<sup>o</sup> de huit pages, tiré sur Hollande et sur Japon en nombre limité, l'exposé complet de ses projets artistiques. Orné d'une couverture de Franz Stuck, le prospectus est illustré par Hans Thomas et Joseph Satt-

(1) Voir notre dernier numéro.

ler. Dans la liste des membres fondateurs de la nouvelle association figure l'élite des artistes et des hommes de lettres de l'Allemagne : Arnold Böcklin, Reinhold Begas, Franz Skarbina, Fritz von Uhde, Max Liebermann, Max Klinger, Gotthardt Kuehl, Max Halbe, Otto Bierbaum, Meier-Graefe, Wilhelm Weigand, Richard Dehmel, Otto Hartleben, Martin Hildebrandt, etc., etc. Pour le moment, la société compte débiter, dès avril prochain, par la publication d'une revue illustrée, revue essentiellement artistique rédigée en dehors de toute préoccupation politique ou nationale. Le capital actuellement souscrit — 50,000 marks — lui permettra de faire face aux dépenses nécessitées par cette publication et de rester indépendante de tout souci mercantile. La revue paraîtra en livraisons mensuelles de vingt-quatre pages du format du prospectus, dont la moitié sera affectée à la reproduction d'œuvres d'art anciennes et modernes. Le texte se composera d'œuvres inédites, prose et vers, avec interprétations graphiques, estampes originales ou eaux-fortes. On aura soin de donner à chaque livraison une certaine unité, tant artistique que littéraire, en publiant chaque fois des œuvres similaires, appartenant aux mêmes courants d'art. Les préraphaélites anglais côtoieront les Primitifs italiens. Tour à tour seront mis en valeur les paysagistes norvégiens ou écossais, les impressionnistes ou les artistes du rêve, les Japonais ou les symbolistes français. Ainsi sera réalisée la publication d'art au sens le plus élevé du mot.

*Pan* organisera en outre des expositions de tableaux et d'œuvres d'art, des conférences et des représentations dramatiques. De toutes parts, d'Allemagne comme de France, d'Angleterre et de Belgique, la sympathie pour l'œuvre nouvelle s'est affirmée, ce qui permet d'espérer un groupement universel de forces artistiques et intellectuelles.

La cotisation de chacun des membres qui tiennent à honneur de participer à cette entreprise de propagande artistique est de cent marks (125 fr.). Les souscriptions de mille marks (1,250 fr.) donnent droit à l'envoi gratuit de la revue, dont l'abonnement annuel est, pour le public, de 75 francs, et pour les membres associés de 54 francs.

La Société a des sièges permanents à Paris, à Bruxelles, à Londres et à Munich. C'est, à Bruxelles, la Société anonyme *L'Art*, avenue de la Toison d'Or, 56, qui représente officiellement l'association et qui se charge des souscriptions, abonnements à la revue, etc. On est prié, pour tous renseignements, de s'y adresser par écrit.

## INSTANTANÉ

Ossit.

Une des personnalités mondaines les plus en vue en ce moment. Baronne Madeleine Deslandes, hier encore comtesse Fleury. A signé Ossit un premier livre : *A quoi bon ?* puis tel article sur le peintre Burne-Jones, très remarqué dans ce journal même, puis enfin et surtout ce petit chef-d'œuvre, charmant et touchant comme un conte d'Andersen poussé en beauté : *Ilse*, ou l'histoire d'une petite fille allemande, qui a étonné et conquis les critiques les plus défiants.

Non contente de ses brillants succès littéraires, Ossit se plaît à composer des toilettes, des chefs-d'œuvre qui font l'admiration de Burne-Jones et de La Gandara, ces raffinés entre tous. Enveloppée dans de longs fourreaux de soie tissée pour elle par Morris de

Londres, Ossit évoque le souvenir des séduisantes et pâles figures de Botticelli.

Son élégance fait loi, et depuis ses pieds, les plus petits de Paris, jusqu'à ses yeux mystérieux et tristes, tout en elle est exquis dans sa rare perfection.

Quoiqu'il n'y ait pas à Paris de femme connaissant aussi à fond la philosophie de Schopenhauer et de Nietzsche qu'elle a étudiée en allemand, Ossit ne dédaigne pas les plaisirs mondains : danseuse incomparable, elle est une des rares bicyclistes exquises à regarder.

Signe distinctif : est aussi bonne et charitable que brillante et jolie. Pour les humbles et les simples, est la plus gentille des providences.

(Figaro.)

## Memento des Expositions

ANGERS. — *Société des Amis des Arts*. 10 novembre-commencement de janvier. Beaux-Arts et Arts industriels. Gratuité de transport (petite vitesse) aux invités. Renseignements : *Président de la Société, place de Lorraine, Angers*.

BRUGES. — XVII<sup>e</sup> exposition du *Cercle artistique*. 2 décembre-fin janvier. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup>-20 novembre. Renseignements : *M. Ch. De Schryver, avocat*.

BRUXELLES. — Exposition d'art ornemental et industriel organisée par la *Société anonyme l'Art* pour inaugurer son nouvel hôtel. Ouverture fin novembre. Délai d'envoi : 15 novembre. Renseignements : au siège de la Société, avenue de la Toison d'Or, 56, Bruxelles.

CONSTANTINE. — Exposition de la Société *Les Amis des Arts*. Avril 1895. Se faire inscrire avant le 1<sup>er</sup> février chez M. Potier, emballeur, rue Gaillon, 14, Paris, ou au siège de la Société, à Constantine, 1, rue de la Tour.

LE CAIRE (Égypte). Concours international ouvert par le Gouvernement égyptien pour l'érection d'un Musée des Antiquités égyptiennes au Caire. Délai : 1<sup>er</sup> mars 1895. Prix accordé à l'auteur du projet classé premier : 600 livres égyptiennes (environ 10,000 francs). Quatre cents livres seront répartis entre les auteurs des quatre projets suivants. Renseignements : *M. H. Fakhry, ministre des Travaux publics, au Caire*. Un exemplaire du règlement est à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

ID. — Exposition internationale industrielle et artistique sous le patronage de la *Société scientifique européenne*. Décembre-mars. Renseignements : *Directeur de l'Exposition, Sharia Kamel, 3, au Caire* (Égypte).

NANTES. — 1<sup>er</sup>-28 février 1895. Délai d'envoi : 3-10 janvier 1895, à M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Renseignements : *M. Descamps de Lalanne, secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes*.

NICE. — *Société des Beaux-Arts*. — 15 janvier-15 mars 1895. Délai d'envoi : 3 décembre. Renseignements : *Secrétaire général de la Société, palais du Crédit lyonnais, Nice*. Correspondant à Paris : *M. S. Olivetti, 53, boulevard Beauséjour*.

VENISE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 22 avril-22 octobre 1895. Délais d'envoi : Notices, 1<sup>er</sup> février ; œuvres, 1-15 mars. Renseignements : *M. A. Fradeletto, secrétaire de l'Exposition, Municipio di Venezia, Italie*.

## PETITE CHRONIQUE

Nous remettons à huitaine, faute d'espace, le compte-rendu des deux pièces nouvelles de la semaine :

*Famille*, au Parc, et *Miss Dollar*, aux Galeries, qui ont, l'une et l'autre, été fort bien accueillies.

Le Cercle *La Chrysalide* vient d'ouvrir une Exposition intime

au local de la *Ville de Turin*, place de la Reine, 33, à Schaerbeek. Ce salonnet restera ouvert jusqu'à la fin du mois.

M. Eugène Ysaye s'est embarqué hier au Havre pour New-York. où il débutera à la Philharmonie le 16 courant. Il est engagé, ainsi que nous l'avons annoncé, pour quarante concerts à donner dans le Nouveau Monde. Son absence sera d'environ quatre mois.

M. Georges Knopff a adressé à la *Gazette* la lettre suivante :

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous remercie pour l'aimable article que vous consacrez à la Société des Nouveaux Concerts.

Permettez-moi de le rectifier quelque peu.

Vous me citez comme unique organisateur, tandis qu'il faudrait citer à côté de moi M. H. Taubert, associé de la maison Breitkopf et Härtel, et M. Motte, président de la Société Coopérative artistique.

Les dates et les engagements que vous mentionnez sont encore provisoires : nous voudrions, en effet, pouvoir engager parmi les nationaux, outre M. Franz Servais, M. Joseph Dupont, non seulement pour reconnaître sa haute capacité comme dirigeant, mais aussi pour montrer que la Société des Nouveaux Concerts n'est pas une « concurrence » au Concerts populaires, vis-à-vis desquels nous serons toujours la courtoisie même.

Des pourparlers sont engagés à cet effet avec l'espoir qu'ils aboutiront ; toutes les dispositions sont également prises pour que les séances des deux sociétés ne soient pas fixées aux mêmes dates.

Le but de chacune d'elles doit être celui-ci : organiser de beaux concerts.

Nous y travaillerons de notre mieux ; nul doute que les Concerts populaires n'aient la même préoccupation.

En vous remerciant pour l'insertion de ces quelques lignes qui peuvent intéresser le public musical de Bruxelles, je vous présente, Monsieur, mes salutations distinguées.

GEORGES KNOPFF »

Nous apprenons que les pourparlers engagés avec M. Joseph Dupont n'ont malheureusement pas abouti.

Une exposition d'œuvres de MM. Fernand Dubois, George Hobé et George Moïer s'ouvrira à Anvers, salle Verlat, du 8 au 18 décembre. Pour la première fois sera réunie à Anvers une sélection d'objets d'art appliqué : ébénisterie, étains, projets de décoration, etc.

Une œuvre nouvelle de Peter Benoit :

Le grand compositeur anversois met, dit *l'Indépendance*, la dernière main à un nouveau drame lyrique en trois actes : *Les Derniers Jours de Pompéi*, dont le livret est tiré du célèbre roman anglais de sir Ed. Bulwer-Lytton : *The Last Days of Pompéi*.

Cet opéra, dont la traduction française sera donnée, paraît-il, à la Monnaie, demandera une mise en scène luxueuse et une nombreuse figuration. Les costumes et les décors seront exécutés d'après des dessins de M. D'Hondt, bibliothécaire-adjoint à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, qui s'est inspiré dans ce travail des documents les plus authentiques.

La ville d'Anvers compte, à l'occasion des fêtes de l'affranchissement de l'Escaut, donner des représentations populaires de cette œuvre nouvelle de Peter Benoit.

Rappelons à ce propos que le même sujet a inspiré, il y a vingt-

cinq ans, MM. Vintler et Beaumont, qui ont écrit un opéra en quatre actes et cinq tableaux : *Le Dernier Jour de Pompéi*, musique de M. Victorin Joncières, qui fut représenté sans grand succès, le 21 septembre 1869, au Théâtre lyrique de Paris.

Dans sa dernière livraison, la *Revue encyclopédique* publie, sous la signature de M. Roger Marx, inspecteur des Beaux-Arts, une étude développée sur le Salon de la *Libre Esthétique* dont l'auteur loue grandement les tendances, l'esprit et l'organisation. « Pour le mode d'exposition, dit entre autres M. Marx, nul ne s'était encore révélé comme pareillement apte à démontrer l'unité de l'art : tableaux, statues, estampes, travaux des décorateurs s'alliaient intimement, et de certaines salles on eût dit un appartement ordonné par un esthète à la culture affinée. Dès le seuil l'agrément du dispositif saisissait, et chacun achevait d'être conquis par le souci d'art, en chaque accessoire affirmé, par les cartels gauffrés, désignateurs des noms, par le catalogue joliment imprimé en ocre et en bistre... »

D'excellentes reproductions des œuvres de G. Lemmen, T. Van Rysselberghe, P. Du Bois, J. Toorop, F. Dubois, G. Serrurier et H. Sunner accompagnent le texte.

Nous avons oublié de signaler, dans notre article de dimanche dernier sur *les Lundis d'un chercheur*, par M. de Spoelbergh de Lovenjoul, que seuls les exemplaires sur Hollande, dont M. Edmond Deman est l'éditeur, renferment les fac-similés des annonces et des prospectus des œuvres de Théophile Gautier.

*Van Nu en Straks*, la plus artistique des revues publiées en Belgique, donne, dans la livraison double qu'elle vient de mettre en vente, des articles, prose et vers, de MM. Gustave Vermeylen, Edmond Van Offel, Alfred Hegenscheidt, Emm. de Bom, Pr. Van Langendonck, etc., avec illustrations de MM. Lucien Pissarro, Georges Lemmen, Henry Van de Velde, Victor Hageman, Richard Baseleer et Georges Morren.

Les tableaux nouvellement acquis par le Gouvernement pour les collections de l'État sont exposés à partir du 1<sup>er</sup> novembre, et pour une durée de quinze jours, dans une des salles du Musée ancien (Palais des Beaux-Arts).

Ces tableaux sont : fragment du plafond de la chapelle de Whitehall, par P.-P. Rubens et *Route du cap Martin à Menton*, par M. Alfred Stevens.

M. Jules Lecocq, l'excellent chef d'orchestre des Concerts de l'Association artistique de Marseille et du Casino de Spa, va faire exécuter prochainement, pour la première fois, à Marseille, *la Mer de Paul Gilson*, et les *Scènes rustiques* (suite d'orchestre) de Louis Van Dam.

Dès à présent, le Théâtre Royal de Munich annonce qu'il donnera, aux mois d'août et septembre de l'année prochaine, tous les opéras de Wagner dans leur ordre chronologique, excepté *Parsifal*, réservé par M<sup>me</sup> Cosima Wagner au seul Théâtre de Bayreuth.

Il y aura deux séries de douze représentations chacune. Voici l'ordre des spectacles : *Les Fées*, *la Novice de Palerme*, *Rienzi*, *le Vaisseau-Fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *l'Or du Rhin*, *la Walkyrie*, *Siegfried*, *le Crépuscule des Dieux*, *Tristan et Iseult* et *les Maîtres-Chanteurs*.

L'intérêt principal de cette série, c'est la représentation de *la Novice de Palerme* qui, depuis l'unique représentation qui eut lieu naguère à Magdebourg, sous la direction de Wagner même, n'a plus été représentée.

*La Novice de Palerme* est antérieure, on le sait, aux *Fées*. On se rappelle que Wagner a lui-même raconté très plaisamment l'unique représentation de cette œuvre de jeunesse.

EN VENTE  
chez M. E. DEMAN, libraire-éditeur  
rue d'Arenberg, 14-16, Bruxelles.

Catalogue descriptif et analytique

DE L'ŒUVRE GRAVÉ DE

## FÉLICIEN ROPS

précédé d'une notice biographique et critique, par ERASTÈNE RAMIRO.

Deuxième édition, augmentée de diverses tables, d'un *errata*, de la liste numérotée des œuvres décrites, et illustrée d'eaux-fortes et de photogravures. Tirage à 200 exemplaires numérotés à 200, 120 et 50 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

## SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK  
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage  
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LE THÉÂTRE CLASSIQUE. — L'ANDROGYNE. *Un bas-relief de M. Auguste Leveau.* — LE PAYSAGE URBAIN. — FAMILLE, par Auguste Germain. — A L'ACADÉMIE DE BELGIQUE. *Le concours triennal d'architecture.* — LE QUATUOR DE FRANCFORT. — UN BALLET AÉRIEN. — MEMENTO MUSICAL. — PETITE CHRONIQUE

### LE THÉÂTRE CLASSIQUE

M<sup>lle</sup> Dudlay est venue au Théâtre du Parc jouer le *Cid*. Elle l'a joué seule ou à peu près; car vraiment, comment se représenter les héros castillans sous les funambulesques apparences qui, l'autre soir, s'agitaient convulsivement sur la scène; le comte de Gormaz,

Grenade et l'Aragon tremblent quand son fer brille,

oh! le piteux et essoufflé lansquenet! Et ce déplorable don Diègue, et don Sanche, gentillet damoiseau, et les costumes! Oh! nous comprenons que la tragédie ainsi représentée soit ennuyeuse. Elle est plutôt réjouissante et c'est pire. De tels actes perpétrés en public devraient attirer quelque réprobation. Mais non, ils s'accomplissent et se voient dans une sorte de sérénité indifférente, qui prouve d'abord que les acteurs, osant figurer ces personnages, créés du souffle tragique, ne

savent guère ce qu'a pensé et voulu réaliser Corneille, et que les mœurs du public sont trop éloignées de celles où se meuvent les âmes des héros pour qu'il y ait véritable communion entre les spectateurs et le poète.

Il faut se figurer l'impression que produisait sur les hommes du temps une tragédie comme celle du *Cid*. Les âmes étaient plus rudes et plus hautes. A peine sortis des guerres de religion, c'est-à-dire du péril constant et des plus sanglantes péripéties, ces hommes avaient bronzé leurs cœurs au choc des luttes civiles. Quand ils n'avaient pas été acteurs eux-mêmes en ces réalités tragiques, ils en avaient écouté les récits; les souvenirs en étaient sans cesse présents et formaient l'atmosphère en laquelle baignaient les esprits. C'était le temps des Montluc et des d'Aubigné, ou du moins ce temps n'était pas loin; c'était aussi le temps où la littérature espagnole était à la mode. Tout était à l'espagnol, comme plus tard à l'italienne, comme maintenant à l'anglaise. Aussi cette boursoufflure des caractères ne choquait pas et l'emphase semblait naturelle, l'hyperbole étant l'image préférée de la poésie espagnole.

On était donc aveugle aux défauts et l'âme s'ouvrait au souffle héroïque qui dresse d'une allure superbe, en passant à travers les œuvres du grand Corneille, les guerriers qui se plaisent autant à discourir qu'à combattre. Les gens qui assistaient à ces représentations

avaient aussi *passé des jours entiers et des nuits à cheval* ; plusieurs savaient *ordonner des armées et sur de grands exploits bâtir leur renommée*. Les beaux coups d'épée étaient leur joie. Ils étaient romantiques avec sincérité, non pas comme on le fut en 1830. Le jeune Rodrigue, victorieux dans un premier duel, les enthousiasmait. Pensez que le duel était de chaque jour, que ces gentilshommes avaient des tempéraments d'hommes du peuple, prompts à l'attaque et à la riposte, que le mépris de la mort était si grand que pour les empêcher de s'entre-tuer pour de futiles motifs, Richelieu avait été obligé de les atteindre dans ce qu'ils avaient de plus fort, leur orgueil. Pensez aussi que l'honneur de la maison était si haut, que tout intérêt individuel disparaissait. C'étaient ces jeunes cavaliers qui applaudissaient les tirades du *Cid* et des *Horaces*.

Ils ne se haussaient pas toujours jusqu'à l'héroïsme absolu des personnages cornéliens, (ils n'ont pas compris *Polyeucte*), mais ils sympathisaient étroitement avec leur tempérament. Les mœurs de ce théâtre trouvaient un écho dans les cœurs, dans les souvenirs, ou dans les aspirations des spectateurs ; mais, quel écho voulez-vous qu'elles trouvent parmi nos classes bourgeoises dont les aspirations ne s'élèvent guère plus haut que le confort quotidien de la vie ? Que voulez-vous que dise le vieil Horace et son « Qu'il mourût », et Polyeucte assoiffé de martyre à des gens qui, fatigués d'une journée de labeur bureaucratique, viennent chercher au théâtre une distraction légère et un plaisir mesquin qui n'aille pas jusqu'à la jouissance. Il y a, il est vrai, les *lettrés* qui, sur les bancs du collège, ont appris par cœur et à coups de pensums les alexandrins et à qui la représentation d'une tragédie apporte de juvéniles réminiscences naissant dans leurs esprits à mesure que se déroulent les vers autrefois récités. Mentalement ils suivent l'acteur et mentalement le corrigent, quand il se trompe ou écorche un vers, ce qui fréquemment arrive. C'est là le plus vif de leur plaisir. Les autres avalent tout, quelquefois avec respect, souvent avec indifférence ou même avec ennui, à moins qu'ils ne s'intéressent au jeu d'un tragédien ou d'une tragédienne en renom.

Il n'y a guère que deux sortes de publics sur lesquels une tragédie puisse encore porter, le public absolument populaire, peu sensible à l'art de l'acteur, mais à cause d'un état d'âme relativement simple, plus près de l'âme des héros et capable d'enthousiasme pour les beaux élans, et le public des jeunes gens, qui par instinct sympathisent avec cette ardeur de passion et cette exubérance de vie dont-ils sentent en eux la source inépuisée et qu'ils aiment à voir dans des fictions qui réveillent en leurs cœurs d'obscur sentiments à demi éteints.

Le théâtre classique devrait rester classique, c'est-

à-dire, servir à l'éducation et n'en point sortir. Il exprime avec une admirable puissance les sentiments généraux de l'humanité et les présente dans une sorte de grossissement qui les rend palpables à des observateurs inexpérimentés. Loin de nous déjà, mais vivant encore d'une belle vie, il n'est ni à imiter, ni même à admirer sans restriction. Pour qu'il puisse accomplir son éducative fonction, il faudrait le représenter accompagné de causeries explicatives. Il faudrait le respecter, et pour cela le maintenir dans sa pose héroïque et non pas essayer de le moderniser en faisant de Phèdre une Parisienne comme M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt et de Rodrigue un simple personnage d'Emile Augier.

Il deviendrait une forte et noble école où la grandeur du passé revivrait. Il accomplirait la belle et utile tâche de faire vibrer aux fortes émotions de jeunes esprits, qui plus tard, à leur entrée dans la vie contemporaine, seraient d'autant plus aptes à goûter les vraies jouissances du grand art dramatique et à s'éloigner de la platitude ambiante.

Et nos scènes resteraient libres pour des pièces où paraîtrait l'âme moderne non pas rapetissée, mise au niveau de la plus basse moyenne du public, mais grandie au contraire, fouillée dans la complexité si attrayante de ses multiples sentiments, revêtue de la splendeur du maintien poétique, entrant en communion avec les sous-jacentes aspirations de cette société qui chaque jour se dégagent plus évidentes vers un idéal de charité et de justice.

En nous s'éveillaient ces pensées pendant que Chimène, en de très nobles attitudes, élevait ses beaux bras suppliants, car si ce rôle tout d'expansion ne convient guère au tempérament de l'actrice, elle rachète par la perfection du geste et la fierté simple du port ce qui manque à sa voix de tragique ampleur. Mais elle n'est pas plus Chimène que nous ne sommes d'anciens ligueurs. Et quelle rage avons-nous de ne voir que le passé ? Cette soif de vengeance, belle parce qu'elle mène au mépris de la mort, ce préjugé de l'honneur chevaleresque, grand par les viriles actions qu'il engendre, ne sont pourtant pas entièrement admirables. Ne pourrions-nous, de la vie qui nous est faite, tirer, en lui fouillant profondément les entrailles, quelque héroïsme, et si le présent est à ce point vide que toute mâle passion y meure, serait-ce donc œuvre impossible que de projeter devant nos yeux l'image de l'homme futur, formé de nos rêves ?

EMILE SIGOGNE

## L'ANDROGYNE

UN BAS-RELIEF DE M. AUGUSTE LEVÊQUE

Certes, la combinaison des sexes fit rêver beaucoup d'artistes, mais combien tentèrent de réaliser, en art ou en littérature, les images vaguement aperçues en leur esprit tourmenté? Si ardu paraît le problème, si délicat et si profond à la fois semble le sujet à créer, que tous — ou presque tous — reculèrent devant les tentatives.

L'antiquité nous donna les Hermès aphrodites, produits de l'union d'Hermès et Aphrodite, mythes dont la signification est restée obscure pour nous.

Mais quelle banalité dans ces créations barbares et primitives où les sexes, brutalement, étaient mélangés et où le rêve n'avait aucune part! Ces puissants de l'art, issus en cette contrée heureuse, paisible et forte qu'était alors la Grèce, ne pouvaient voir ce rêve idéal et troublant, destiné à hanter les esprits seulement à notre époque : époque malade et de corruption folle où l'art doit s'alimenter, pour être neuf, de symboles, de chimères et de vols insensés vers le décevant et grandiose Inconnu!

D'après quelques-uns, l'antiquité aurait eu cependant un artiste hanté par l'idée de l'androgynie : Praxitèle l'aurait réalisée ou aurait tenté de la réaliser dans son *Apollon Saurochtone*. Le vouloir d'étayer un système et celui de faire respecter des chimères en les disant filles de pères sacrés et vénérés, se devinent trop dans cette appréciation que l'examen condamne. L'*Apollon Saurochtone* n'est qu'un bel éphèbe de treize à quatorze ans où le sexe féminin, nullement, ne se révèle.

Quoiqu'infiniment inférieure à celle de Phidias, nous pensons que l'époque de Praxitèle se serait refusée à la procréation de ces monstres charmeurs. Ces puristes, fils de la simplicité et de l'ordre, ces sages, dédaigneux, auraient chassé ces visions et les auraient renvoyées au temps d'Ovide.

C'est, en effet, à l'époque des *Métamorphoses* qu'ont dû être créées les peintures représentant Hermaphrodite, qui ont été retrouvées dans les ruines de Pompéi : il n'en existe point d'antérieures, si on exclut les symboles tout primitifs des peuples anciens, voulant signifier l'éternelle fécondité du monde, par la représentation des sexes humains adjoints ou réunis. De là aux Hermaphrodites Grecs ou Pompéiens, il y aurait un abîme trop difficile à combler. Nous ne pouvons fournir la preuve de cette théorie : ce n'est qu'une impression ressentie au contact du génie particulier à chaque époque.

Les temps subséquents ne produisent aucune tentative. L'on a voulu voir dans l'œuvre de Léonard de Vinci des types à la fois éphèbes et vierges et l'on a prétendu que le maître avait, comme Praxitèle, été poursuivi par l'idée de la combinaison des sexes. Erreur encore, qu'explique la prédisposition qu'avaient ceux qui l'ont commise, à voir chez l'artiste la réalisation de l'idée dont eux-mêmes étaient tourmentés. Il y a bien chez Léonard de Vinci des types d'archanges ou de vierges habillées qui ont parfois la coiffure peu féminine, mais ce n'est là qu'une manière que l'on retrouve chez d'autres artistes de la Renaissance. Le *Bacchus* du Louvre, que l'on cite comme exemple, n'est qu'un gamin chevelu, divinement beau, tel qu'il s'en trouve dans le pays radieux où naquit son créateur.

\*\*\*

Il a fallu l'époque moderne pour que — en littérature du moins — le rêve prit corps et se réalisât.

De l'examen de l'œuvre de Peladan nous est résulté cette pensée que, pour symboliser le génie, l'amour, les grands états d'âme il fallait l'androgynie. Et, en effet, qui dira de quel sexe est l'Amour? Est-il plus chez l'homme que chez la femme? Est-ce la puissance à la fois dominatrice et productrice de jouissances du premier ou la folle et parfois hystérique passion de la seconde?

Le génie humain est-il plus rayonnant et plus solide chez l'homme... ne puise-t-il pas, chez la femme, plus d'intensité et d'acuité? De là, la nécessité de combiner les sexes pour tout ce qui est surhumain.

Peladan n'est pas le premier qui, à notre époque, ait eu cette pensée. Dans Balzac se trouvent, au cours de l'œuvre, des tableaux témoignant que le maître fut obsédé d'images chimériques où les sexes, mêlés, fluctuaient.

Était-ce la peinture de ce qu'il voyait, était-ce une préoccupation raisonnée de l'idée, était-ce l'intuition du rêve profond qui y reposait et de l'alimentation que, fatalement, il devait fournir aux cerveaux à venir? Qui résoudra ce problème? Mais le fait, en tous cas, est évident pour ceux qui, attentifs, lurent la *Comédie humaine*. Rappelez-vous Séraphita, Lucien de Rubempré et Camille Maupin : Balzac fait de la première le type de l'innocence, il donne au second les hanches d'une femme et à la troisième une ombre de moustache et d'herculéennes épaules. Chaque fois qu'il doit faire le portrait d'un type merveilleux, il sait mêler, de façon presque inaperçue, les caractéristiques des deux sexes et de ces portraits, superbement tracés, sort une image, toujours nouvelle et toujours surhumaine.

Cette préoccupation de l'illustre auteur fut si vive que, de son vivant, elle irradiait jusque dans d'autres cerveaux : Sand et Gautier, par exemple.

\*\*\*

Voilà pour la littérature. Hélas! l'art, jusqu'ici, n'a pas suivi! Peintres et sculpteurs reculèrent.

Et l'on conçoit, en effet, que ce soient les littérateurs qui, les premiers, osèrent s'aventurer sur ce terrain déroutant.

Les mots savent quelque peu, nonobstant leur faiblesse, peindre l'idée : mais rendre cette idée visible et tangible, la réaliser sur la toile ou par le ciseau, la montrer vivante et palpitante, telle que la conçut le cerveau artiste, quelle œuvre difficile et de nature à faire sombrer les courages les plus vaillants!

Il s'agit ici de résumer le rêve, d'en prendre la quintessence et la synthèse et de lui donner forme : ne va-t-il pas s'édulcorer et se meurtrir dans la réalisation matérielle? La couleur et le marbre — ces choses — ne vont-ils point violer l'idée et la main de l'artiste sera-t-elle digne de son cerveau?

\*\*\*

Malgré ces obstacles, l'un de nos jeunes ardents — Auguste Levêque — vient de tenter de combler la lacune existante. Il conçut un débris de marbre antique — comme si l'antiquité eut réalisé l'œuvre — trouvé au cours de quelque fouille et représentant l'androgynie, taillée dans du paros.

L'éclosion de l'œuvre — nous y assistâmes — fut lente et pénible. Caressant son rêve qui, dans la pensée et le cœur, avait pris de sublimes allures, l'artiste médita longtemps et, au cours du travail, eut à vaincre bien des découragements et à renouveler bien des essais.

Enfin, l'œuvre se termina, obtenue, après de longues semaines

de travail, dans le petit atelier où s'était enfermée, avec lui-même, la pensée de l'artiste et elle sera montrée, sous peu, aux critiques d'art, aux penseurs et aux chercheurs de rêve.

L'être, mi-homme, mi-femme, symbolisant le beau et le grand, est sorti, idéalisé, des mains de l'artiste. Ce n'est point la conjonction, brutale et insignifiante, des sexes, — manière à laquelle se tint l'antiquité, — c'est la grâce féminine alliée à la force du mâle, c'est la fragilité alliée à la puissance, c'est, en tous les endroits du corps, la combinaison, la fusion plutôt, du mâle et de la femelle.

La tête rayonne, éclairée d'un sourire attirant et dominateur, entourée d'une chevelure courte mais faite de boucles fines ; le cou est gracieux, mais on sent, sous la peau, le muscle puissant ; le buste, où pointent deux seins à peine naissants de vierge, à la robustesse du torse de l'homme et, en-dessous, se révèlent, idéalement ténus, les plis voluptueux d'un doux ventre de femme et se devine la rose sexuelle, enfouie sous la chaire molle, mais, à côté, les hanches ont la vigueur des hanches du mâle.

Les jambes ont aussi cette vigueur et, avec elle, les gracieux contours et le velouté de chairs douces et la main — il n'en est qu'une qui soit visible — joint la forme longue et frêle des doigts féminins à la force des nerfs qui s'y montrent à fleur de peau.

Le tout est enveloppé d'un voile que l'androgynie, d'un geste caché, semble relever languissamment et qui fait une auréole à ce corps d'une éclatante blancheur, que des reflets d'un rose tendre semblent animer parfois, et, à côté, le plâtre est effrité, brisé, morcelé presque et représente, à s'y méprendre, le marbre antique d'où l'artiste aurait fait, autrefois, surgir cette œuvre ébauchée ou détruite par les temps écoulés.

\*\*\*

Levêque a-t-il été à hauteur du rêve poursuivi ? Recueillera-t-il les approbations des critiques ? Nous ne savons. Mais ce qui est certain, c'est que son œuvre — originale et neuve — requerra l'attention.

Celui qui sort des sentiers battus et qui, se renfermant en lui-même, s'efforce de donner une forme à ses rêves d'artiste a droit, d'avance, au respect et à l'approbation.

La critique peut s'emparer de l'œuvre et la blâmer en certains points, elle ne peut lui enlever le mérite de l'originalité et du caractère artistique qui est son origine et son essence.

CHARLES GHEUDE

## LE PAYSAGE URBAIN

L'honorable bourgmestre de Bruxelles nous fait l'honneur de nous adresser d'intéressantes observations sur l'un de nos articles :

Bruxelles, 3 novembre 1894.

CHEZ MONSIEUR,

Je me suis planté devant les aubettes du Parc et me suis demandé si nos peintres avaient vraiment mérité les railleries de *l'Art moderne*. J'ai constaté que ces aubettes sont peintes en trois tons : la base en brun de grès, l'édicule en ton gris jaunâtre, le groupe qui le couronne a conservé sa couleur naturelle de pierre blanche.

Cette gradation est rationnelle, c'est celle conseillée par tous les décorateurs : les tons doivent aller en s'éclaircissant de la base au sommet.

Pourrait-on pousser plus loin la polychromie de cette aubette ? J'en doute. Ces édifices sont en style Louis XVI. Or, ce style ne comporte pas un grand emploi de couleurs. Tous les salons de cette époque ne sont-ils pas en blanc et or et les palais en marbre ou en pierre blanche ?

Je crois que nous ferions une faute de goût si nous ne respections pas dans l'encadrement du Parc le sentiment qui a présidé à la décoration architecturale de ce quartier.

Quant à moi, je serais fort embarrassé d'indiquer une polychromie appropriée aux aubettes du Parc. Comment la distribueriez-vous ? Donneriez-vous une couleur spéciale aux guirlandes de fleurs ? Laquelle ?

Elles sont supposées taillées dans la même pierre que le petit édifice. Les dorer ? Mais ce serait donner à cet élément tout à fait secondaire une importance exagérée et vous seriez entraîné à dorer tout ou partie de la grille du Parc.

Teinteriez-vous les modillons qui soutiennent la corniche ? Mais ce serait trop les détacher du corps central.

Ne médions pas de l'habitude qu'ont nos compatriotes de peindre leur maison. L'excellent et regretté Beyaert disait que dans notre climat humide on ne pouvait se passer de la couleur.

N'est-ce pas elle qui donne à notre cher Bruxelles cet aspect gai, propre, coquet que tous les étrangers se plaisent à lui reconnaître ?

Je suis d'accord avec vous pour demander qu'on la varie. Mais remettons-nous-en pour cela au goût de chaque propriétaire. Il se chargera bien de faire en sorte qu'un blanc uniforme ne se répande pas sur toutes nos façades.

Gardons-nous d'aller chercher des exemples à Amsterdam ou ailleurs. Ce qui convient à la Hollande, ce qui s'harmonise avec ses maisons de briques, ne saurait être importé chez nous sans changer le caractère de notre ville et c'est là ce que nous devons préserver avant tout.

Je vous remercie néanmoins, cher Monsieur, d'avoir attiré mon attention sur ce point, car rien de ce qui peut contribuer à rendre notre ville digne d'être habitée par des gens de goût ne doit être négligé.

Bien à vous,  
BULS.

Nous ne sommes pas loin de nous entendre avec l'excellent esthète qui préside aux destinées communales. Assurément, il faut conserver à Bruxelles son caractère propre, son originalité charmante. Il ne faut pas copier littéralement Amsterdam. Nous n'y avons jamais pensé. Mais la question de la mise en couleur des façades et nos constructions comporte à mi-chemin des modifications que nous croyons heureuses. C'est la plate uniformité bête contre laquelle nous nous gendarmons. Allez voir ce qu'on vient de faire encore à l'hôtel Finet, coin de l'avenue des Arts et de la rue Belliard : c'est odieux ; pas un relief accusé, pas un détail, pas un encadrement relevés ; tout du même ton stupide.

Notre idée trouve des modèles constants dans les bâtiments où les matériaux sont laissés à nu, brique rose, granit, pierre blanche ou jaune. Cela n'a pas la crudité des tons hollandais, mais réjouit la vue. C'est cela sur quoi il faudrait se guider pour les couleurs, puisque notre climat intempérieux ne permet pas, sous peine de trop de saleté et de tristesse, de maintenir les façades à nu. Ton sur ton devrait être la règle, chaque nuance relevée par des nuances plus foncées. C'est aussi ce que comporterait le peinturage des édifices du parc, sur lesquels déjà les oppositions de lumière

et d'ombre, les jours clairs, montrent où il faudrait forcer pour obtenir un relief plus énergique : consoles, cannelures, denticules, corniches, etc. ; c'est une question d'à-propos et de goût.

Une ville propre c'est fort joli ; mais une ville bête par l'abus du blanc c'est fort laid.

## FAMILLE

Comédie en trois actes par M. AUGUSTE GERMAIN

Elle est un peu « Théâtre-Libre », la famille que nous présente, en une comédie de mœurs épinglée de traits satiriques et de mots amusants, M. Auguste Germain. D'un Théâtre-Libre qui aurait bifurqué par la *Vie parisienne* avant d'arriver jusqu'à nous. De l'un, l'ironie amère, parfois outrée, la mise à nu de l'égoïsme jouisseur et féroce ; de l'autre, la mousse pétillante, la verve, l'esprit, l'actualité, et plus que l'actualité, les travers de demain : du surextrait de parisine. De cette mixture, amoureuxment triturée par un écrivain dont les débuts comme critique d'art ont été très appréciés, est née une pièce jeune et pittoresque, d'un mouvement rapide, pleine de détails attachants, et qui serait tout à fait bien si l'auteur la débarrassait de quelques épisodes superflus, de certaines répétitions inutiles. L'inexpérience de l'auteur se traduit par une insistance parfois trop accentuée, par un abus de la pédale. La sourdine a un charme discret qui exerce son prestige sur l'auditeur, heureux de pouvoir suppléer mentalement à ce qu'on lui dit et reconnaissant de l'initiative qu'on lui abandonne.

Le chef de la famille mise en scène par M. Germain, homme d'affaires égoïste, endetté, qui couche avec l'artiste de la Grande Comédie chargée de donner des leçons de diction à sa fille, cherche pour son aîné un mariage riche qui lui permettra de sortir d'embarras. Ce fils aîné, destiné par son père à devenir son associé, — quand il aura trouvé l'héritière espérée. — est un ambitieux au cœur sec qui se déçoit toutes les nuits au tripot et se sert de ses relations avec la femme d'un grand industriel pour boucher les trous que la dame de pique fait à sa caisse. Le cadet passe pour un débauché parce qu'il vit avec indépendance, se fiche des préjugés et des devoirs mondains, traverse la vie en sceptique bon enfant et joyeux, partage son existence entre un travail rémunérateur et des plaisirs franchement avoués.

C'est, on le devine, le contraste de ces caractères, nettement tranchés, qui forme le ressort dramatique de *Famille*. On morigène Lucien, qui se rebiffe. Poussé à bout par son frère, il finit par gifler celui-ci en présence de l'héritière qu'il convoite. Et cette petite personne avisée, futée et fine, a bien vite démêlé ce que les vivacités, l'apparente insouciance et l'aimable scepticisme du cadet cachent de bon et de loyal. Elle repousse Maurice et attire gentiment à elle Lucien, au grand étonnement du père, qui, en homme pratique, et après s'être assuré qu'il trouvera chez son cadet l'assistance pécuniaire qu'il attendait de l'aîné, se réconcilie avec Lucien et oblige Maurice, — le giflé — à tendre la main à son frère.

Tout cela est vif, d'une canaillerie trop apparente et exagérée, mais développé avec tant d'adresse et de légèreté d'écriture que cette donnée un peu outrancière ne paraît pas invraisemblable.

Autour de ces trois figures de premier plan évoluent des personnages épisodiques qui animent l'action, lui donnent la couleur pittoresque dont nous parlions au début et servent de prétexte à

de spirituelles railleries sur les manies et les engouements du jour : un troisième fils, potache, qui fait faire ses versions anglaises par le valet de chambre et conquiert à la boxe, au rowing, à la bicyclette, une réputation qui lui vaut, dans la maison, le surnom de *l'Hercule* ; un ténor rastaquouère dont les roucoulements font pâmer toutes les femmes et qui fait chanter les jeunes filles.... au moyen des lettres qu'imprudemment elles lui adressent ; une mondaine « dans le train » qui querelle son amant parce qu'il ne fait pas venir ses cravates de Londres, etc. A travers tout, comme la navette qui se glisse parmi les fils du métier à tisser, l'actrice fêtée et reçue, organisatrice des comédies de salon, diseuse de monologues, éducatrice de jeunes filles, entretenue par le duc, appréciée du prince, et la maîtresse, au rabais, du père de famille.

Tout cela, c'est l'élément *Vie Parisienne*, le côté Gyp ou Maurice Donnay, qui empapillote l'ironie cinglante de l'œuvre. Celle-ci domine ces enjolivements superficiels et fait présager en M. Auguste Germain un écrivain de théâtre dans le sens le plus élevé du terme. Avec moins de complications, avec plus de concentration dans la psychologie de ses personnages, l'auteur de *Famille* réalisera une œuvre d'une portée générale et profonde. C'est un début sur lequel il importe d'attirer l'attention.

Ajoutons que la pièce est jouée avec soin, avec conviction et avec talent par la troupe du Parc, au premier rang de laquelle se détachent M<sup>mes</sup> Parys et Revill, MM. L. Delorme, Félix Riche, Lecoq et Coquet.

## A L'ACADÉMIE DE BELGIQUE

### Le concours triennal d'architecture.

Dix concurrents s'essayant sur un programme de musée de sculpture, dans la note de la Glyptothèque de Munich, voilà ce qu'en de nombreux chassés, lavés et enlevés avec maestria, ont pu passer en revue de rares visiteurs, presque tous techniciens en l'art de bâtir.

Deux parts à faire dans ces compositions non sans mérite : du côté poncif, ceux qui visent à décrocher la timbale de 4,000 francs en ne heurtant pas de front les traditions traditionnellement assomantes des quatre colonnes et de l'inévitable fronton ; de l'autre, ceux qui, sans souci des récompenses, se lancent généreusement dans la bagarre, et, apporteurs d'art neuf, forcent les portes de la vétuste Académie en y faisant pénétrer, comme dans la demeure d'Hunding de la *Walkyrie*, l'air vivifiant de la jeunesse et du printemps.

Que dire du *primus* et de son confrère mentionné honorablement : rien, dans les façades, qui ne sorte du banal et du convenu que l'on enseigne et que, malheur ! on retrouve dans les concours annuels des académies et des écoles de dessin : du médiocre sous-romain. Dans les plans, des naïvetés, trucs et ficelles habituels, notamment, pour le premier lauréat, l'adjonction de deux salles non demandées, et d'un immense hall à galeries, au centre, lourd et disgracieux.

Combien nous préférons à ceux-ci et à d'autres les projets *Minerve* et *Croissant* : là, au moins, nous trouvons, en plan, des dispositions neuves ; que les salles se présentent en ordre successif, comme dans le projet *Minerve*, ou rangées comme d'immenses boxes donnant sur une longue galerie, nous y voyons le besoin de l'antisymétrie et le souci de répondre au programme en faisant parcourir logiquement aux visiteurs les salles qui lui

doivent montrer les chefs-d'œuvre des grandes phases de l'histoire de l'art. Les façades sont l'expression adéquate du problème posé : impossible, surtout pour le projet *Minerve* (ne serait-il pas du godecharlien Lambot?), de se tromper sur la destination de l'édifice : dans cette nue muraille, à la simple silhouette, aux fermes lignes, rien qui vienne distraire l'œil hormis l'entrée et le long bas-relief de la crête : c'est simple et très artiste, et cela sans une colonne, sans un fronton. Les façades du projet *Croissant*, plus arrangées, se font pardonner leur complication par les réminiscences grecques, le sentiment élégant et le goût que l'auteur y a déployés : à noter surtout le couronnement des pavillons et les balustrades à gradins des rampes, heureuse trouvaille. Bien qu'un peu papillotantes, façades et coupes sont présentées en d'harmonieuses colorations.

Après cela que dire de certains autres projets banaux au delà de la permission : tel avec huit douzaines de colonnes rien qu'en son atrium, tel autre avec une énorme coupole (on n'en veut plus décidément), écrasant, inutile, comme en certains palais de l'Exposition de Chicago. Puis le déchet obligatoire de tout concours.

Donc : deux remarquables projets, non primés, *naturellement*. Dans trois ans, ils seront dix, à en juger par la belle poussée en avant et l'exemple qu'en de récentes habitations leur montrent les jeunes maîtres de l'architecture moderne.

### LE QUATUOR DE FRANCFORT

Le Quatuor de Francfort a été applaudi avec enthousiasme, jeudi soir, par les fervents de la musique de chambre, conviés par la maison Schott à cette ouverture solennelle de la saison musicale.

Ce qui caractérise l'excellente association fondée par M. Hugo Heermann, c'est l'homogénéité d'interprétation et de sonorité, la perfection des détails, le souci d'une exécution respectueuse et correcte. Le Quatuor Heermann semble avoir pris pour modèle et pour inspirateur le Quatuor Joachim. S'il est permis de souhaiter plus d'abandon et de chaleur, du moins faut-il admirer les exceptionnelles qualités de cette phalange d'élite, qui a pris rang parmi les interprètes célèbres des œuvres classiques. L'exécution du Quatuor en *mi bémol* de Beethoven et du Quatuor en *la mineur* de Brahms a été presque religieuse. On n'imagine pas, vraiment, plus de conviction, de ferveur artistique.

M. Heermann, un violoniste issu du Conservatoire de Bruxelles, et distingué, à ses débuts, par Vieuxtemps, qui le produisit aux Concerts populaires, s'est fait entendre comme soliste. Il a charmé l'auditoire par la pureté de son jeu dans l'exécution d'un *Adagio* de Mozart et de deux danses hongroises de Brahms, transcrites par Joachim. Vif succès aussi pour M. Hugo Becker, la basse du Quatuor, qui s'est révélé artiste de sentiment profond et de mécanisme exercé dans l'interprétation d'une sonate de Locatelli.

### UN BALLET AÉRIEN

Les Grigolatis? Un envollement de ballerines ailées, pailletées, souples et jolies, parmi des déploiements de gaze, sous la clarté lunaire des lampes électriques. Elles bondissent, s'élèvent vers les frises comme les « anges purs, anges radieux! » de Gounod, se cambrent, souriantes, s'assemblent, se dispersent, planent, virent, frôlent d'un pied léger des corbeilles de fleurs, se mêlent aux

battements d'ailes des colombes et disparaissent mystérieusement.

Le spectacle est si attachant et si neuf qu'on refoule au fond de soi-même l'hypothèse d'un fil de fer et d'un crochet enlevant les danseuses par la ceinture. Non ! Il n'y a pas de tringle, ni de poulie grinçante, ni de machiniste en veston de travail suant sur un cabestan. Elles sont filles de l'air, les Grigolatis, et sœurs des oiseaux. Après les Floramyès, les danseuses ailées, en attendant que les serpentines, à leur tour, quittent la terre et s'élèvent vers le cintre dans des tourbillons versicolores.

### MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui, à 2 heures, distribution des prix aux lauréats du Conservatoire de Bruxelles.

\*\*\*

M. Litta donnera les jeudis 29 novembre, 13 décembre et 10 janvier trois séances de musique de chambre. Les programmes, des plus intéressants, sont consacrés le premier à Schumann, le deuxième à Beethoven, le troisième aux œuvres modernes et romantiques (Chopin, Liszt, Brahms et Vincent d'Indy).

Ces trois concerts de haute attraction auront lieu à la salle Ravenstein, à 8 1/4 heures du soir.

\*\*\*

Le Quatuor Crickboom, Angenot, Miry, Gillet, dont nous avons annoncé le départ pour Paris, débutera le 22 novembre aux Concerts d'Harcourt. Puisse sainte Cécile, dont on célèbre la fête ce jour-là, être propice à nos jeunes artistes ! Au programme : le XIII<sup>e</sup> quatuor de Beethoven et le III<sup>e</sup> de Schumann.

Le Quatuor Crickboom interprétera à la Société Nationale, le 23 décembre, le quatuor de César Franck. Il est, en outre, engagé pour une série d'auditions chez la princesse de Polignac, qui se propose de faire spécialement entendre à un auditoire intime les derniers quatuors de Beethoven.

\*\*\*

Les séances du *Quatuor liégeois*, que nous avons annoncées, commenceront le vendredi 23 courant au foyer du Conservatoire de Liège. Les quartettistes — MM. Géminick, Robert, Englebert et Gillard — se sont adjoint, pour cette première séance, le pianiste Van Tyn. Au programme : le quatuor en *mi bémol majeur* (op. 74) de Beethoven, le quintette de César Franck, les Etudes symphoniques de Schumann et un menuet du siècle dernier.

La 2<sup>e</sup> séance aura lieu avec le concours de M. Eug. Henrotte, professeur de chant, et comprendra le quatuor en *ré majeur* de Tchaïkowsky, le trio divertimento à cordes de Mozart et le Quintette à cordes de Brahms.

La 3<sup>e</sup> séance avec le concours de M. D. Demest, professeur de chant au Conservatoire de Bruxelles, et de M. G. Haseneier, clarinetiste, professeur au Conservatoire de Liège. Y seront exécutés : quatuor (op. 34) de Villiers Stanford, quintette avec clarinette de Brahms.

La 4<sup>e</sup> séance sera réservée au quinzième quatuor de Beethoven et au quatuor du C<sup>o</sup> de Stainlein-Saalenstein, avec le concours de César Thomson ; celui-ci se fera également entendre dans la *Folia* de Corelli et le *Moto perpetuo* de Raff, exécuté en octaves

\*\*\*

Trois séances de musique de chambre seront données à Tournai, le quatrième dimanche de novembre, décembre et jan-

vier, à midi précis, dans la salle des concerts, par M<sup>me</sup> Félix Pardon, MM. Félix Pardon, Leenders et Paternoster. Les programmes embrasseront un choix d'œuvres françaises, allemandes et belges, et seront composés de façon à donner un aperçu de la littérature musicale classique et moderne. C'est là une initiative excellente qui décèle le goût et l'esprit de propagande artistique qui anime le directeur de l'Académie de musique, M. Maurice Leenders.

\*\*\*

M. Demest, l'excellent professeur de chant au Conservatoire, vient d'être nommé, en la même qualité, à l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

C'est une acquisition précieuse, qui contribuera certainement à conserver à l'École de musique de Saint-Josse le prestige que feu Warnots avait su lui donner.

\*\*\*

M<sup>me</sup> Clara Janiszewska, une jeune artiste qui a fait au Conservatoire de Liège ses études élémentaires avant de se perfectionner à Paris avec Delaborde et à Vienne avec Leschetitzky, vient d'être nommée professeur de la classe supérieure de piano au Conservatoire de Genève.

### PETITE CHRONIQUE

Le projet d'exposition de la *Société anonyme L'Art*, dont nous avons parlé, a été accueilli, dans le monde des artistes, par d'universelles sympathies. L'idée de pouvoir exposer, non dans une salle banale, mais dans un hôtel meublé et décoré avec goût, a séduit tout le monde. Le groupe des architectes choisis comme collaborateurs par la Société s'est réuni jeudi dernier. Il a été décidé qu'il disposerait d'un local spécial dans lequel seront réunis les dessins, photographies, plans, projets divers et devis, afin de créer un bureau permanent de renseignements et d'études. Toute personne pourra s'y adresser.

Dans la salle de lecture seront mis à la disposition du public les publications d'art, les revues nouvelles, les livres rares, sans oublier les estampes et les affiches. Une autre salle sera réservée aux auditions musicales intimes, aux lectures et aux conférences.

Nous ferons connaître prochainement la date d'ouverture, qui n'a pas encore pu être définitivement arrêtée, le projet de la *Société anonyme L'Art* présentant, par sa complexité et sa nouveauté, d'assez grandes difficultés de réalisation.

Le 1<sup>er</sup> décembre paraîtra chez l'éditeur Dietrich, à Bruxelles, un calendrier dû à la collaboration du peintre Théo Van Rysselberghe et du poète Emile Verhaeren.

Ce calendrier, imprimé sur papier Ingres (ex. ord.), sur papier du Japon (ex. de luxe), contiendra douze pièces de vers, quatre estampes (les quatre saisons) et une vingtaine de culs-de-lampe et d'en-têtes.

C'est demain lundi que commence, rue de Sèze, galerie Georges Petit, la vente de l'atelier de Charles Jacque; ce sera la grande attraction de la semaine.

Ce qui donne à la vente un attrait particulier, c'est le grand nombre d'épreuves d'état ou de remarque, choisies par l'artiste et réservées par lui, qui seront disputées par les acheteurs.

C'est, aussi, la série de meubles d'art composés, dessinés et exécutés tant par Charles Jacque que sous sa direction. Le peintre, on

le voit, n'avait pas cru diminuer son prestige en faisant œuvre d'artisan.

C'est M. Georges Morren (une coquille typographique a travesti son nom dans notre dernier numéro) qui exposera à Anvers, du 8 au 18 décembre, avec MM. Fernand Dubois et Georges Hobé.

Le Théâtre de la Monnaie annonce pour demain soir une représentation de *Tristan et Iseult*. Prochainement, la *Navarraise* (début de M<sup>me</sup> Georgette Leblanc) et le *Portrait de Manon*. A l'étude, la reprise de *Carmen*. On répète aussi *l'Enfance de Roland*, avec M<sup>mes</sup> Bellina et Cossira dans les rôles principaux.

Le Théâtre du Parc annonce pour jeudi la première de *Cabotins*.

Demain, lundi, une seule représentation de M. Lugné-Poe et de la troupe de l'Œuvre : *Annabella*, de Ford, traduction de Maurice Maeterlinck.

Le deuxième spectacle de l'Œuvre aura lieu vers le 20 courant avec *la Vie muette* de Maurice Beaubourg. Conférence de M. Léopold Lacour.

Le troisième spectacle sera consacré au *Chariot de terre cuite*, pièce sanscrite adaptée par M. Victor Barrucand. Causerie de M. T. de Wyzewa.

*Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset, est à l'étude pour la quatrième soirée.

Le grand bas-relief de M. Jef Lambeaux, *Les Passions humaines*, dont le « carton » a été exposé il y a quelques années au Salon de Gand, est enfin terminé en plâtre.

Avant d'être exécuté en marbre, il sera exposé, d'ici à quelques jours, dans le joli temple grec construit expressément pour lui par M. Horta, au parc du Cinquantenaire.

L'exécution en marbre commencera immédiatement. On compte qu'elle pourra être achevée dans trois ou quatre ans.

La Coopérative artistique, organise une grande tombola d'œuvres-d'art au profit de la Caisse des artistes et de celle de leurs veuves et orphelins.

Cette tombola est composée exclusivement d'œuvres-*re-p* qui sont exposées, au local de la *Coopérative artistique*, 19, rue de la Banque, à Bruxelles, au nombre desquelles se trouvent des peintures de Léon Frédéric, Jean Delville, Jules du Jardin, Camille et Lucien Wolles, Broerman, Léon Herbo, André Hennebicq, M<sup>me</sup> H. Calais, Fl. Crabeels, Franz Hens, Evariste Carpentier, etc.; et des sculptures de Julien Dillens, Samuel, M<sup>me</sup> Berthe Van Tilt, Isidore De Rudder, etc., etc., et nombre d'autres dont la nomenclature serait trop longue et dont le catalogue paraîtra sous peu.

Prix du billet : 50 centimes, au siège de la Société, rue de la Banque, 19, et dans les principaux établissements.

La Société Nationale des Beaux-Arts vient de décider qu'elle fera frapper une médaille de chacun de ses présidents. Elle a confié au sculpteur Alexandre Charpentier l'exécution des deux premières, celles de Meissonier et de Puvis de Chavannes.

Le comité Baudelaire, qui était présidé par Leconte de Lisle, va être appelé à nommer un nouveau président.

Le comité reprendra aussitôt après ses travaux. Il espère, si la souscription se couvre rapidement, ériger le buste du poète vers février ou mars. Ce buste sera l'œuvre du sculpteur Rodin.

Le comité Murger, qui est présidé par M. Arsène Houssaye, va aussi être convoqué.

La souscription ouverte par ce comité n'a pas atteint un chiffre très élevé, mais grâce au désintéressement artistique du sculpteur Henri Bouillon, le buste de Henri Murger sera inauguré très prochainement

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

56, avenue de la Toison d'or

## SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUGLAIR. Couverture (gaufnage colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 4, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layette, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

## SOMMAIRE

ANNABELLA. *Représentation du Théâtre de l'Œuvre au Théâtre du Parc.* — LA RESTAURATION DES MONUMENTS. — INSTANTANÉ. *Georgette Leblanc.* — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART (suite). — CABOTINS! — LA SOCIÉTÉ DES NOUVEAUX CONCERTS. — EXPOSITION D'IVOIRES. — LES ABUS A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE. — PETITE CHRONIQUE.

## ANNABELLA

**Représentation du Théâtre de l'Œuvre au Théâtre du Parc.**

Je me garde d'analyser et de discuter la question de savoir si l'on peut mettre au théâtre l'Inceste! Je ne veux pas me donner la satisfaction facile de discourir à ce sujet suffisamment pour me procurer la copie d'un article. Au reste, plusieurs critiques de carrière ont dit, ces jours derniers, là-dessus, toutes les subtilités, toutes les banalités, et, surabondamment, toutes les vérités.

On a rappelé que Richard Wagner ne s'était pas gêné pour faire évoluer en pleine scène la sororale et voluptueuse affection de Sieglinde et de Siegmund, se réalisant parfaitement dans la procréation et la mise au monde de l'enfant Siegfried. Ceux à qui était objecté cet argument solide, ont répondu, comme il fallait s'y

attendre, que l'inceste en musique n'est pas la même chose que l'inceste sans musique, et qu'en toutes choses, tout est permis quand on sauve les apparences et que les aventures risquées sont mises en loge grillée, le grillage ne fût-il que les lignes des portées sur lesquelles sont accrochées les dièzes, les hémols et les notes en général. Il en est d'autres qui ont remémoré que dès les temps qui suivirent l'expulsion administrative d'Adam et d'Ève du paradis terrestre, il a bien fallu, pour que le monde ne périt pas, que les enfants de ce couple célèbre forniquassent entre eux très cyniquement; qu'ainsi l'accouplement fraternel semble d'institution divine et ne dépare nullement l'Ancien Testament, livre très sacré dans lequel, au surplus, abondent les anecdotes croustillantes. Des érudits ont ajouté qu'en divers pays asiatiques et aussi dans l'antique Égypte, le mariage entre individus sortis du même ventre était licite et même obligatoire pour les familles de sang royal, et que les jeunes princesses l'acceptaient non seulement comme un devoir, mais même avec plaisir. Alors aussi est apparu, dans la controverse, l'inévitable histoire de Cléopâtre, épouse de son frère mignon, qui, sans doute, lui parut fort insuffisant puisqu'elle n'hésita pas à se galvauder avec Pompée, César et Antoine; d'où ce mot d'un philosophe résigné de l'époque: Cette femme est comme une arche triomphale, tous les grands hommes de ce temps y passent.

C'est fort intéressant cette hottée de bavardages, mais l'intérêt ne semble pas là. L'Inceste étant tenu pour bon ou mauvais, propre ou malpropre, monstrueux ou normal, conforme aux convenances du beau monde ou non conforme, selon les temps, les lieux, les occasions et surtout la beauté des sœurs convoitées, il n'y a aucune espèce d'inconvénient ni scandale sérieux à en faire fruit dans le libre domaine de l'art et de la littérature. Et si un grand artiste, séduit par la beauté redoutable du phénomène, par le tragique des conflits que les mœurs et les conventions sociales y attachent, s'avise d'en faire la substance d'un drame, toute la question est de savoir s'il a réussi, et les esthètes y iront, et les esthètes applaudiront, et les esthètes ne se gêneront pas pour dire que c'est beau, et les esthètes hausseront les épaules quand les journalistes procréés par M. et M<sup>me</sup> Joseph Prudhomme (en voilà un inceste abominable!) proclameront en des articles virulents et graves que c'est une indignité et que pas une FÂME HÔNÊTE ne peut, sans se perdre de réputation, aller écouter de pareilles horreurs!

ANNABELLA n'est certes pas un spectacle pour jeunes filles, étant admis, par une très singulière hypocrisie, que les jeunes filles, même celles sorties de pension et qui n'ignorent plus rien, sont censées ignorer tout. Pourtant, par ces jours de flirtage américain, jeu bizarre et, paraît-il, fort attrayant, roulette où la bille peut entrer dans tous les numéros sauf un seul réservé pour la grande partie du mariage, on ne sait vraiment pas pourquoi on persiste à se montrer si pudibond quand il s'agit des demi-vierges. La tragique et infortunée Annabella qui pressent qu'aller à son frère c'est aller à la mort prochaine et terrible, est autrement moralisatrice, par les terreurs qu'elle suscite et les grandes émotions artistiques qu'elle éveille, que les fleurettes infinies et les attouchements pervers accomplis dans les petits coins. Je ne puis admettre qu'une belle œuvre d'art soit jamais corruptrice; ou tout au moins, puisqu'il y a des sacrilèges que même le beau incite à la saleté, corruptrice sur ces gaillards-là au même degré que dix mille choses qui se voient et se font librement, par exemple, les décolletages hardis, ou même la promenade balançante et cadencée des jolies femmes à corsages suggestifs et à hanches éloquents. Pourquoi donc, dès qu'il s'agit d'art, les imbéciles deviennent-ils si brusquement sévères et leur monte-t-il des bouffées de pudibonderie à l'épigastre? L'art est un vêtement qui couvre châtement toutes les nudités. Ces malpropres lui relèvent les jupes. Il faudrait les poursuivre pour attentat à la pudeur.

ANNABELLA! oh! la belle vieille pièce anglaise de Ford, dramaturge abondant, contemporain de Shakespeare et sujet d'Élisabeth, la reine vierge qui eut six-vingts amants et néanmoins marcha insolemment toute

sa vie la gorge nue, arborant la double beauté de son sein royal et opulent en signe de chasteté! Annabella! Maurice Maeterlinck nous disait, la nuit de la représentation, en une de ces causeries charmantes où, en faisant collation, on discourt sur l'événement artistique qui vient de s'accomplir, chacun dégrafant ses émotions et disant les rumeurs de son cerveau, que l'histoire d'Annabella, dans l'œuvre de Ford, se déroulait en trois drames touffus et enchevêtrés par des incidents scéniques interminables. Et lui le mystique Flamand, au visage arrondi et artistiquement rusé sous sa placidité, a taillé, coupé, cueilli là-dedans de quoi faire l'œuvre serrée que Lugné-Poe a jouée avec une témérité et une bravoure folles, car' ce qu'il y éclate de mots d'une brutalité suprême mais héroïquement sonnants en leur cynisme, est inimaginable. Pourtant je dois dire, au comique honneur des Bruxelloises, qu'elles n'ont pas déserté les banquettes comme aux *Tisserands*, quand les émeutiers cassaient « le beau service en porcelaine de Saxe », ce qui vraiment était intolérable et exigeait, de la part des dames du bel air, la manifestation d'une retraite bruyante en plein acte.

ANNABELLA a des scènes sublimes que l'âme si profondément pointue et scalpélisante de l'auteur de *Pelléas* a dégagées et montées en bijoux avec une maîtrise déconcertante. L'aveu du frère à la sœur et le contre-aveu de celle-ci glissant au crime sollicité avec des paroles qui semblent une jonchée de roses et de mandragores. La nuit de noces, quand le mari la découvre déflorée, l'arrache de la couche nuptiale et la traîne par les cheveux comme un haillon, la secouant et la remuant dans les immondices de ses injures, et qu'elle répond en affirmant glorieusement sa faute, en s'en faisant une auréole, en chantant, sous les coups et le déversement des mots infâmes, une chanson d'amour plus arrogante en sa sarcastique douceur que des outrages au fer rouge. La dernière entrevue entre les amants, l'échange mystique des derniers douloureux adieux qui semblent avoir eu une répercussion dans le sonnet à jamais célèbre et pathétique et déchirant et enchanteur de Baudelaire :

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,  
Des divans profonds comme des tombeaux  
Et d'étranges fleurs sur des étagères,  
écloses pour nous sous des cieux plus beaux!

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,  
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux  
Qui réfléchiront leur double lumière  
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir plein de rose et de bleu mystique,  
Nous échangerons un éclair unique,  
Comme un long sanglot tout chargé d'adieux.

Et bientôt un ange entr'ouvrant les portes,  
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,  
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

Oh! la force et la beauté et la bonté de l'art sanctificateur qui transforme même la boue en or pur, en pierreries, en boissons enivrantes, en philtres, en sorti-

lèges! Et dire qu'il y a des malheureux et des malheureuses qui, assistant à ces divines cérémonies, sont assez abandonnés des divinités pour rire. Car il y a eu là quelques animaux qui ont ri.

Quant au jeu, M<sup>lle</sup> BADA a été saisissante : en Italienne parmesane du xv<sup>e</sup> siècle, robe de velours incarnadin passé, à taille large, à plis amples, les cheveux en bandeaux ondulants retenus par l'étrange constellation d'une ferrenière à éclats verts la marquant comme une génisse destinée au sacrificeur. Une puissance de fatalité exprimée incomparable, sans bruit, sans cris, sans gestes, sans désordonnement. Étonnamment sainte en sa destinée dévergondée et cruelle. Héroïne vouée aux bouleversements d'un malheur inégalé. LUGNÉ-POE, concevant le rôle de Giovanni, le frère fatal et halluciné, non point comme un rôle de force, d'aventure, de brutalité, d'emportement par l'ouragan passionné (ce qui semble être la vraie norme de cet étalon furieux, indomptable, cavalant sa sœur avec des hennissements et les naseaux fumants), mais comme un rôle de rêve, allant aux inéluctables catastrophes avec le regard fixe et épouvanté du somnambule, fendant au dénouement la poitrine d'Annabella et lui arrachant le cœur pour le planter et le brandir au bout de son poignard, avec des clameurs sourdes de mélodie et non avec les hurlements désespérés perçant l'horizon, d'un amant forcené.

Ces pièces inattendues que le Théâtre de l'Œuvre renouvelle infatigablement, font la trouée pour un théâtre contemporain nouveau et rajeuni. En accoutumant aux hardiesses elles rendent la liberté aux écrivains que trop de règles, de préjugés, de conventions emprisonnent encore. Elles leur apprennent à RISQUER. Quand ils se sentiront, enfin, débarrassés des vieilles servitudes, nous verrons, n'en doutez pas, sortir d'eux ce qu'il nous faut. Mais que l'attente aura été longue et dure!

### La Restauration des monuments.

Une remarque que j'ai faite depuis longtemps, c'est que, artistes, nous nous partageons, en matière de restauration de monuments, en deux clans bien tranchés. Nous partons de principes absolument opposés, d'où les protestations s'élevant à chaque travail de reconstitution ou de restauration entrepris.

L'architecte élevé dans des idées d'école ne voit que l'architecture, les principes, l'exactitude du style telle qu'on la lui enseigne à une époque où tous les styles sont morts, ou telle que la lui indique son idéal artistique, s'il a suivi en ses études ses aspirations personnelles. Il sera un savant peut-être; mais n'est-ce pas Victor Hugo qui disait que le monument a deux destructeurs : le temps et les hommes, et que parmi ceux-ci les savants sont ses pires ennemis. L'observation du poète reste vraie aujourd'hui. Nous n'avons pas fait le moindre progrès quant au respect dû au monument.

L'architecte demeure insensible, comme toujours, à la poésie que les siècles seuls donnent à l'édifice ancien, à l'intérêt que peuvent offrir à l'historien les mutilations imprimées par le temps et les événements, cicatrices glorieuses ou tristes, mais qui marquent la vie d'un peuple gravée sur ces murs, témoins éloquentes de ses luttes; tout cela, il l'ignore ou le veut ignorer. Et c'est cela même qui fait le charme du monument aux yeux du peintre, du penseur, de l'historien, comme aussi son intérêt pour l'archéologue.

L'un ne voit qu'un décor d'une conventionnelle perfection, auquel l'autre reste insensible; et vraiment que peut nous faire à nous cette mise à l'équerre et au compas qui donne invariablement à l'édifice un aspect faux, impersonnel? La vie disparaît, et trop souvent ce n'est plus que le produit plus ou moins réussi de l'imagination de l'architecte de notre siècle, avide de laisser sa griffe sur ces murs dénués dès lors d'intérêt : un décor, soit, un document, jamais plus!

De là la querelle renaissante aujourd'hui au sujet du château des Comtes, à Gand.

La Commission des monuments, où les architectes sont en majorité probablement, décide de toute restauration, et c'est surtout, reconnaissons-le, « lorsque le bâtiment ne va plus » que s'imposent les restaurateurs. Bientôt tous nos édifices y auront passé.

N'est-ce pas chose regrettable de voir ainsi l'historien et l'archéologue de l'avenir, à une époque où se récriera probablement l'histoire, privés de tout document vierge de retouches. Que seraient donc nos musées si les tableaux des maîtres d'autrefois étaient livrés avec aussi peu de circonspection aux pinceaux des retoucheurs, et nos antiquités, objets de panoplies, de fouille, meubles, etc., à un accommodage féroce? Pourquoi ne pas mettre autant de prudence dans la restauration d'un monument que dans la retouche d'un tableau? Et pourquoi ne pas examiner tout d'abord en quoi réside l'intérêt de l'édifice : si c'est dans les détails de son architecture, dans le caractère de leur modelé délicat, qui pourrait se perdre par l'usure, j'admets la restauration, mais la restauration absolument et religieusement respectueuse de l'œuvre de l'artiste disparu, et non la réédification banalement faite, avec trop souvent des modifications malheureuses inventées par un architecte peu scrupuleux en son art : telles les restaurations de tant d'édifices gothiques qu'il ne serait pas difficile de citer.

Si cet intérêt du monument réside au contraire dans son ensemble imposant, dans sa structure spéciale, dans l'aspect primitif et curieux de l'appareil, dans la poésie rare de sa vétusté, ou dans le *document*, comme je disais plus haut, alors ne restaurez pas : consolidez d'une manière peu apparente.

Ce sont là des principes qui toujours devraient être suivis, et qui, hélas! ne le sont jamais.

Et alors l'architecte moderne pourrait se consacrer davantage à l'édification d'œuvres personnelles : son esprit, son génie pourraient mieux donner naissance à ces chefs-d'œuvre que le siècle expirant attend encore.

L. ABRV

Ajoutons à ce cri d'alarme l'information suivante :

L'antique ville des Baux, qui est une merveille d'architecture, est démolie pierre à pierre par des industriels qui ne voient dans des fragments de colonnades et dans des pierres écussonnées que des matériaux de construction.

Le château des Baux lui-même, dont les ruines merveilleuses

font l'étonnement de tous les voyageurs, le château des Baux'au pas trouvé grâce devant ces vandales.

Frédéric Mistral a protesté tout haut dans son journal *L'Aioli*; l'*Eclair*, de Montpellier; la *Cornemuse*, de Marseille; la *Dépêche*, de Toulouse, ont soutenu la protestation de l'auteur de *Mireille*. Le félibrige de Paris a joint ses doléances à celles du grand poète du félibrige méridional.

Une pétition va être envoyée aux Chambres, qui se couvre actuellement de milliers de signatures. Il s'agit de protéger la ville et le château des Baux qui, si l'on n'y met ordre, seraient démolis entièrement d'ici quelques mois.

On se souvient que le sâr Péladan avait rêvé d'acheter le château et de le reconstruire. Ses ressources ne lui permirent pas de réaliser ce rêve.

## INSTANTANÉ

Georgette Leblanc.

Charles Cros l'a pressentie dans ces vers que Gabriel Fabre vient de mettre en musique pour elle :

Elle avait de beaux cheveux, blonds  
Comme une moisson d'août, si longs  
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Elle avait une voix étrange,  
Musical, de fée ou d'ange,  
Des yeux verts sous leur noire frange...

Son physique de très pur Botticelli est en harmonie avec son âme éprise de la beauté sereine des Primitifs. Converse, dans les jardins mystiques de sa pensée toujours inquiète, avec Emerson, Barrès, Maeterlinck, Maclair, dont la sensibilité aigüe avive la ferveur de sa foi d'artiste. Rattachée par de lointaines racines ataviques aux maîtres florentins, sa jeunesse s'amuse à troubler le décorum des cérémonies officielles par le préraphaélisme déconcertant de ses toilettes. Cantatrice, peintre, sculpteur, éclore à vingt ans à la vie après les révoltes nécessaires, se fourvoya durant quelques mois à l'Opéra-Comique où quarante représentations de *l'Attaque du Moulin* ne ridèrent même pas la surface du lac qui reflète les cimes altières de ses aspirations. Trouvera dans la détresse d'Iscult, dans l'orgueil de Brunnhilde l'expansion de sa nature véhémement et passionnée. Signe particulier : Ne se sépare jamais de la feronnière qui rive au milieu de son front, comme le cadenas mystérieux de ses rêves, un brillant qui luit symboliquement parmi les ondes indociles de sa chevelure d'or vierge.

## Enquête sur l'évolution des industries d'art (1).

Répondant à la lettre adressée par M. le bourgmestre Buls au *Journal des artistes* et dont nous avons cité les passages essentiels, M. EUGÈNE GRASSET se défend vivement d'être un fanatique du moyen-âge et de rêver la reconstitution de cette époque reculée. « Il faut, dit-il en substance, reprendre la tradition d'art délaissée au xv<sup>e</sup> siècle, s'inspirer des principes d'alors, mais nullement copier ce qu'on faisait à cette époque, pas plus qu'à aucune autre. » Et pour bien accentuer son opinion, qu'il croit avoir été mal comprise, M. Grasset ajoute : « Il faut abandonner le bric-à-brac archéologique inauguré depuis le xv<sup>e</sup> siècle et se replacer en

(1) Voir nos 41, 42, 43 et 44 de *l'Art moderne*.

plein bon sens comme au xv<sup>e</sup>. C'est à l'indépendance, à l'absence d'inspiration archéologique que je veux que l'on revienne, ainsi que cela existait au xv<sup>e</sup> siècle. Il ne faut reprendre aucune formule et c'est pour cela qu'il ne faut absolument rien enseigner en fait de styles anciens. Les musées d'art décoratif ne seront que boutiques inutiles en dehors du but scientifique. »

A noter aussi cette boutade sur l'art de la Renaissance : « On pouvait facilement éviter la Renaissance qui est venue d'une mode imposée par des rois. L'armée française rapporta d'Italie des maladies et des architectes, ces derniers nantis d'un certain nombre de ponceis déjà usés dans leur pays... »

M. OCTAVE UZANNE précise quelques points importants :

« La peinture qui sévit inutile, comme la statuaire vaine de nos Salons encombrés, dit-il, est un des symptômes de notre décadence. Tout ce travail de peintres et de sculpteurs devrait être canalisé dans l'industrie décorative. Que ne décore-t-on nos portes, nos serrures, nos plafonds, nos papiers peints, nos lits, nos pianos, tous nos objets mobiliers? N'est-ce pas sottise d'accrocher sans suite sur nos murs des tableaux de toute origine, dimension et variété, en de grossiers cadres dorés? Pourquoi plus de trumeaux, de meubles peints, de frises et de fresques dans nos demeures? Pourquoi la statuaire ne se répand-elle pas sur des boutons de porte, des gondés, des bras de siège, des trépieds? Faudra-t-il écrire plus tard que les Japonais ont été les seuls artistes pratiques du xix<sup>e</sup> siècle? »

Je crois que l'origine de la crise actuelle remonte à notre Révolution qui, en chambardant les vieilles corporations, en passant la charrue sur le terrain fertile des traditions, où germaient, poussaient et se succédaient les floraisons de style et les ramifications de l'art ornemental, a porté à notre industrie décorative un coup dont elle ne s'est point relevée.

Le fameux goût français, qui n'existe plus guère que dans l'entente et l'appât des costumes féminins, est — il est nécessaire de le constater — déplorablement nul et absent aujourd'hui en matière d'architecture et de mobilier.

Le mauvais goût est la marque distinctive de notre bourgeoisie, lentement domestiquée dans la servitude de ce qui se fait, incapable d'avoir une idée décorative, apeurée de toute originalité, béatement heureuse dans le néant de son confortable, incurieuse d'art étranger et vaniteusement convaincue que rien n'existe en dehors des mœurs et des manières de Paris.

De plus, nos institutions actuelles repoussent toute innovation dépassant la moyenne intellectuelle; elles favorisent les médiocres, les insinuants, les pasticheurs, et sont hostiles à tout ce qui relève de l'initiative des personnalités indépendantes, ou du témoignage des talents insoumis aux coteries; en un mot, elles s'opposent à tout ce qui porte la marque aristocratique d'un génie créateur et volontaire prêt à s'imposer par sa propre puissance et qui ne peut être jugé par des comités, des commissions et des réunions d'inspecteurs officiels d'esprit impotent et de caractère abruti par les plus basses besognes. »

Et voici sa conclusion :

« Je ne crois donc au relèvement de l'art ornemental et mobilier, que s'il se trouvait créé de toutes pièces par des hommes de caractère inattaquable, incurieux de l'opinion d'autrui et des suffrages, faisant résolument une œuvre d'ensemble, chacun apportant sa personnalité et sa note spéciale, mais sans souci des encouragements des administrations. — Agir seul, sans appui, ni espoir d'appui de ce qu'on nomme les pouvoirs — créer des livres

nourris de démonstrations graphiques, fabriquer des meubles, des édifices particuliers, etc., voilà ce qu'il faudrait; le beau finit toujours par s'imposer; il porte en soi son triomphe tôt ou tard assuré. »

M. L.-O. ROTY, l'éminent médailleur, voit un danger très grand dans les *spécialités* qui divisent aujourd'hui les artistes. Il voudrait voir ceux-ci, comme aux bonnes époques, appliquer leur talent à toutes choses. Et c'est, selon lui, l'éducation des artistes et des artisans qu'il faut, avant tout, réformer.

« Si j'avais eu un élève, dit-il, j'aurais, sans le fatiguer, varié son travail. Tout en le faisant dessiner, modeler, graver, je l'aurais obligé, pour se reposer, à travailler comme ouvrier dans toutes les professions voisines de son art. Je l'aurais embauché successivement comme ciseleur, comme forgeron, comme fondeur. Ces expériences manuelles auraient été d'un bien grand profit, et je suis convaincu qu'en quelques années, un jeune homme ainsi mené aurait été plus fort que nous. Parce que l'éducation ainsi comprise aurait évité que mon élève soit étroitement enfermé dans une spécialité, et aussi pour développer son bon sens, car le développement du bon sens, c'est l'essentiel. »

M. HENRY RIVIÈRE :

« Le Salon du Champ-de-Mars et celui de la *Libre Esthétique* ont rendu un grand service en permettant de se montrer à des hommes jusque-là tenus à l'écart contre toute justice et contre tout bon sens.

Une belle table est tout aussi intéressante qu'une statue ou un tableau, et j'entends une table toute nue, mais heureuse de proportions, tirant sa qualité non d'une ornementation ajoutée, mais de son exécution simple et soignée... Un très bon menuisier est un artiste, c'est évident! »

Au cours de son interview, M. Rivière exprime cette idée, qui a donné naissance, en Angleterre, à la *Fitzroy school picture society* dont quelques beaux spécimens furent exposés au Salon de la *Libre Esthétique* (1) : « Ne serait-il pas intéressant, puisque tout le monde ne peut pas tendre son logement d'étoffes agréables ou l'orner de peintures, de remplacer les infâmes papiers peints actuels par de grandes lithographies sobrement et intelligemment teintées? N'y aurait-il pas là un moyen, non seulement d'égayer la vue dans les intérieurs, mais encore d'éduquer l'œil des enfants en introduisant ces grandes affiches murales dans les écoles, au lieu des misérables tableaux qu'on y voit aujourd'hui? D'une façon générale, il est bien clair que l'exécution, dans les mêmes conditions industrielles, coûte le même prix pour un modèle laid et pour un modèle meilleur. Et ce qui est vrai pour l'impression et le décor du papier est également vrai dans toutes les industries. »

Telles sont les observations les plus intéressantes que publie le *Journal des artistes*. M. Nocq cite encore les avis de MM. MAUFRÉ, DUHEM, BOURGEOIS DE TAVERA, LIBRON et un fragment de l'article de notre compatriote FÉLIX DE BREUX dans le *Journal de Bruxelles*, article dont nous avons donné le résumé dans notre avant-dernier numéro.

(1) V. *L'Art moderne* du 11 mars 1894.

## CABOTINS!

Comédie en 4 actes par M. PAILLERON.

Oh! la « croix de ma mère », et l'orpheline persécutée, et la voix du sang, et toute la friperie des vestiaires scéniques de 1829! M. Pailleron est allé, avec une naïveté sereine, se fournir pour sa pièce nouvelle au décrochez-moi-ça abandonné par les pires écrivains aux entreprises commerciales des mélodramaturges. A la plus usée des intrigues, il a cousu quelques facéties sur les rapins, sur les politiciens, sur les gens de théâtre et les mondains, destinées à former l'élément comique de cette comédie hybride, mélange de gros frissons, de larmes, de plaisanteries et d'épigrammes, tissu de faits-divers et de nouvelles à la main, anthologie de tirades pour concours du Conservatoire, ressucée du *Monde où l'on s'ennuie*, dont le triomphant auteur ne s'est même pas donné la peine de démarquer les personnages.

Il est stupéfiant, vraiment, de voir un homme de talent et d'esprit s'attarder à pareilles sornettes. Et l'on ne peut se défendre de consulter avec inquiétude le programme, de s'assurer que cette niaise affabulation est bien de M. Pailleron, et non de M. Georges Ohnet. Il est plus extraordinaire encore de constater que le public s'intéresse aux péripéties du conte puéril qu'on lui sert et dont les invraisemblances, les énormités, le défaut d'observation et de logique éclateraient aux yeux d'un institut d'aveugles. Car la pièce a eu du succès à Paris; elle en a eu, paraît-il, à Bruxelles, le soir de la première, et certes, à en juger par les applaudissements qui accueillirent la chute du rideau hier, à la représentation à laquelle nous assistâmes et qui fut donnée « au profit du monument à ériger sur une place publique de Tournai, en mémoire des soldats français morts devant Anvers en 1832 (!) » notre public docile est loin de partager notre appréciation sur la valeur de cette œuvre aux intentions satiriques, sentimentales et passionnelles.

Il y a, il doit y avoir une « clef » dans *Cabotins*. On reconnaît aisément dans tels fantoches qui apparaissent, débitent leur morceau et s'éloignent, les travers de certaines figures contemporaines. Ceci pourrait justifier la curiosité de la badauderie parisienne. A Bruxelles, sur ce théâtre encore frémissant des épisodes tragiques qu'y déchaina en tempête la troupe de l'Oeuvre, c'est moins explicable. Quelle étape à accomplir avant de voir enfin déracinés les préjugés dans lesquels s'égare notre génération, pervertie par la plus détestable littérature éclosée au théâtre. Et quelle illusion de croire que les efforts tentés, en ces dernières années, pour corriger son éducation aient abouti au résultat espéré. Si une élite intellectuelle se passionne pour le Théâtre de la Vie ou pour le Théâtre du Rêve, la foule demeure enlisée dans les conventions, se délecte aux expressions factices, aux plaisanteries de commis-voyageur, aux banalités cent fois ressassées, aux plus vulgaires effets de scène.

M. Pailleron connaît cette disposition du public et n'a aucunement cherché à se mettre en révolte contre elle. Il a fort adroitement exploité toutes les recettes en usage pour amuser, émouvoir et séduire. Telles scènes — celle par exemple où M. de Laversée, le futur académicien qui s'est laissé entraîner dans la politique en vue du fauteuil convoité, se désiste de sa candidature à la députation en faveur du Tartarin tumultueux qui a monté toute l'intrigue électorale à son profit personnel — sont écrites d'une plume légère et mordante. Les mots d'auteur, les saillies s'échap-

pent en nuées d'oiseaux jacasseurs. Telles silhouettes sont dessinées d'un trait fin et passent en caricatures amusantes dans la lanterne magique aux vingt-huit personnages de *Cabotins*. Le Cerele méridional et auto-admiratif de *la Tomate* est d'invention assez plaisante. Mais ce sont là assaisonnements et condiments qui ne peuvent suppléer à l'indigence du repas.

L'interprétation, très soignée, une mise en scène pittoresque, des toilettes élégantes ont contribué à la réussite de cette comédie, destinée à tenir longtemps l'affiche du Théâtre du Parc. Citons, parmi les protagonistes principaux, M<sup>mes</sup> Parys, Révill et Wilhem, MM. Bréant, dont l'aisance et la sobriété ont été fort appréciées, Coquei, Bras, Loberty et Delorme.

### La Société des Nouveaux Concerts.

La Société des Nouveaux Concerts met en distribution sa circulaire indiquant les conditions de l'abonnement et les dates de ses séances pour la saison 1894-1895. Il y aura cinq concerts d'abonnement et deux concerts extraordinaires pour lesquels les abonnés jouiront de certains avantages.

Le premier concert aura lieu le dimanche 30 décembre, à 2 heures (répétition générale, le samedi 29 décembre, à 2 heures), sous la direction de M. FRANZ SERVAIS, avec le concours de MARIE BREMA, du théâtre de Bayreuth. C'est elle qui si merveilleusement interpréta la Kundry aux *Festspiele* de l'été dernier et fit d'Ortrude une vraie révélation. M<sup>lle</sup> BREMA paraîtra comme Brünhilde dans le final de la *Götterdämmerung*.

Le deuxième concert aura lieu le dimanche 27 janvier, à 2 heures (pas de répétition générale), sous la direction de M. CHARLES BORDES (avec les chanteurs de Saint-Gervais). M<sup>lle</sup> BLANC, des Concerts de la Société Nationale et des Concerts d'Harcourt, à Paris, et M. L. DIÉMER, claveciniste, de Paris, prêteront leur concours à cette séance. Au programme sont inscrites toutes œuvres anciennes : Palestrina, Vittoria, Josquin De Près, Heirwich, Schütz, etc., etc.

Le troisième concert aura lieu le dimanche 31 mars, à 2 heures, sous la direction de M. WILLEM KES, avec le célèbre orchestre du *Concertgebouw* d'Amsterdam (pas de répétition générale). Au programme figureront la *Symphonie en ré* (n° 2), de Glazounow, ou la *Symphonie en ré* de Christian Sinding; *Sigurd's Slembe* de Svendsen, *Viviane* de E. Chausson, etc., etc.

Le quatrième concert aura lieu le dimanche 21 avril, à 2 heures (répétition générale, samedi 20 avril, à 2 heures), sous la direction de M. RICHARD STRAUSS, « hofcapellmeister » à Munich et chef d'orchestre au théâtre de Bayreuth. Le programme comprend la *Symphonie héroïque* de Beethoven; *Macbeth*, poème symphonique (R. Strauss); deux préludes de *Guntram* (R. Strauss); *Tod und Verklärung*, poème symphonique (R. Strauss).

Le cinquième concert aura lieu le dimanche 5 mai, à 2 heures, (répétition générale samedi 4, à 2 heures), sous la direction de M. FÉLIX MOTTL, « generalmusikdirector » à Carlsruhe et chef d'orchestre au théâtre de Bayreuth.

Au programme : *Symphonie en ut mineur*, Beethoven; prélude de *Lohengrin*, deux fragments de *Roméo et Juliette* de Berlioz; *Faust ouverture* de Wagner et *Mazeppa* de Liszt.

Les deux concerts en dehors de l'abonnement seront conduits par SIEGFRIED WAGNER de Bayreuth et HANS RICHTER, chef d'orchestre au théâtre impérial et royal de Vienne; les dates

fixées provisoirement sont le dimanche 10 février, à 2 heures, (répétition générale la veille, à 2 heures) et le dimanche 12 mai, (répétition générale la veille, à 2 heures). Aux programmes figureront : *Orphée et Méphisto Walzer* de Liszt, un *Poème symphonique* de Smetana; l'ouverture des *Meistersinger* et la *Symphonie pastorale* de Beethoven.

Bureau de location : Maison BREITKOPF ET HÆRTEL, 45, Montagné de la Cour.

Pour tous renseignements, s'adresser chez Breitkopf, chez M. Georgès Khnopff, 1, rue Saint-Bernard (chaussée de Charleroi), et chez M. Motte, président de la *Coopérative artistique*, 17, rue de la Commune.

Les concerts se donneront dans la salle de l'Alhambra, boulevard de la Senne.

### EXPOSITION D'IVOIRES

Au Cerele artistique, la première exposition qui s'ouvre est bien ordonnée et l'aspect de la salle d'exposition charme. Au mur, de grandes tapisseries, couleur fanée : des sujets de bataille, des lignes fougueuses. Les ivoires paraissent très calmes en ce milieu d'épiques combats.

La plupart, malgré leur mérite d'exécution, n'ont que la banalité pour eux. Même la *Psyché* de M. De Vigne semble la porter sur ses ailes frêles.

Quelques ivoiristes anversoises travaillent, dirait-on, pour les boutiques italiennes auxquelles les expositions universelles font un inévitable succès découpé en petits papiers et s'attachant aux statuettes comme une queue de cerf volant.

Pour remporter du Cercle une impression d'art, il faut s'arrêter devant la *Vision* de M. Craco. Seule devant elle on se sent en présence d'une authentique œuvre esthétique, simple et pure et avec au moins la préoccupation de ne point refaire indéfiniment ce que d'autres ont mieux fait, jadis.

### LES ABUS A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Que de fois nous avons signalé les abus contre lesquels le *National* fait à son tour campagne par les très justes observations suivantes :

« *Indéracinable abus.* — Le mois de novembre est revenu : les plaintes des habitués de la Bibliothèque royale retentissent de nouveau. Pendant cinq mois, la dite Bibliothèque sera fermée à trois heures de l'après-midi. Il est vraiment incompréhensible qu'un établissement du gouvernement traite avec autant de désinvolture les contribuables qui le soutiennent.

« Combien d'étudiants, de savants, d'employés, ne peuvent consacrer à l'étude, à la lecture qu'une heure ou deux par jour, de trois à cinq... Ce sont ces heures-là qu'on leur prend, sans raison sérieuse. Ah! oui, il y a le prétexte : l'obscurité... Bel argument! D'abord, ce n'est que pendant le mois de décembre qu'il fait noir à quatre heures! et si l'on craint les dangers du gaz à la Bibliothèque, il y a du moins la salle des Périodiques, qui comporte toutes les installations éclairantes désirables.

Et puis, que fait-on de la lumière électrique? On l'établit au Palais de justice : la Bibliothèque mérite-t-elle moins de considération?

Allons, Messieurs du ministère, un bon mouvement, de promptes mesures de réforme qui viennent secouer un peu l'apathie de vos bibliothécaires employés et donner une juste satisfaction aux réclamations si légitimes du public. »

## PETITE CHRONIQUE

Puisque Bruxelles, cet hiver, offrira généreusement au public épris d'art plusieurs séries de séances musicales hautement attractives, nous recommandons aux organisateurs de prendre exemple sur Londres où se donnent, en ce moment, une suite de « Wagner concerts » dans un cadre superbe, avec un orchestre de premier ordre et devant des auditeurs admirativement silencieux.

Les premiers de ces concerts ont été dirigés par H. Richter; à la fin du mois viendra F. Mottl. Nous avons eu l'occasion d'assister au concert dirigé par Siegfried Wagner. L'accueil a été triomphal et la séance tout à fait remarquable: le jeune « conductor » s'est particulièrement distingué dans le finale de la *Götterdämmerung*, où Marie Brema représentait Brünnhilde. Nous avons revu avec plaisir au concert l'admirable interprète de Kundry et d'Ortrude à Bayreuth; le public belge aura l'occasion de l'apprécier bientôt ici-même.

Le programme comprenait les *Préludes* et la *Méphisto Walzer*; la *Siegfried Idyll*, le prélude de *Tristan et Isolde*; l'ouverture du *Hollandais volant* et la scène de rédemption qui termine la merveilleuse Tétralogie attendue, en 1896, par tous les adorateurs du maître.

Siegfried Wagner, de plus en plus en progrès, a donné de la *Méphisto Walzer* une interprétation originalement colorée; la *Siegfried Idyll*, le prélude de *Tristan* et l'ouverture du *Hollandais volant* ont témoigné hautement de sa science directrice. L'on se réjouit de voir marcher à pas de géants vers la maîtrise le jeune artiste qui met tout son bonheur à se donner corps et âme, naïvement et superbement.

Un bijou de typographie, le programme sorti de la fameuse Chiswick press: texte d'Ashton Ellis, le critique wagnérien anglais; dessin exquis de Henry Holiday. Citons comme organisateur parfait M. Schulz Curtius qui a reçu le correspondant de *l'Art moderne* avec une attentive courtoisie. Parmi les auditeurs nous avons aperçu Wilhelmy avec sa tête beethovenienne.

L'inauguration des nouvelles orgues de l'église de Notre-Dame au Sablon aura lieu demain lundi, à 3 1/2 heures, par MM. Danneels, professeur au Conservatoire de Liège, et De Decker, organiste titulaire de l'église.

Voici la distribution exacte de *l'Enfance de Roland*, l'opéra de M. Emile Mathieu, en répétition au Théâtre de la Monnaie: Le Roi Karl, Seguin; Dame Berte, M<sup>me</sup> Cossira; Imma, M<sup>lle</sup> Lejeune; Roland, M<sup>me</sup> Bylina; Sigmar, M. Casset.

*Le Portrait de Manon* passera mercredi prochain. *La Navarraise*, pour les débuts de M<sup>me</sup> Georgette Leblanc, probablement samedi.

Les quatre séances de musique de chambre données par MM. Marchot, Ten Have, Van Hout, Jacob et Th. Ysaye sont fixées aux jeudis 20 décembre, 12 janvier, 3 et 23 février. Elles auront lieu à la Bourse, dans la salle dite des Ingénieurs. En voici les très intéressants programmes:

I. — *Quatuor à cordes n° 2*, Beethoven. *Prélude, Choral et Fugue*, C. Franck. *Quintette pour piano et cordes*, C. Franck.

II. — *Quatuor à cordes* (op. 45), E. Lalo. *Sonate pour alto*, Tartini-Gevaert. *Quintette pour piano et cordes*, A. de Castillon.

III. — *Quatuor à cordes*, C.-A. Debussy. *Sonate pour piano et violon*, G. Fauré. *Quatuor n° 2 pour piano et cordes*, G. Fauré.

IV. — *Quatuor en sol mineur, pour piano et cordes*, J. Brahms. *Sonate pour piano et violoncelle*, Saint-Saëns. *Septuor pour trompette, piano et cordes*, Saint-Saëns.

MM. Albert Baertsoen, Jean Delvin, Alex. Marcette, Gustave Vanaise et M<sup>me</sup> C. Voortman ouvert aujourd'hui une exposition de leurs œuvres, au Cercle Artistique de Gand. Cette exposition durera huit jours.

La Ville d'Anvers a fait l'acquisition des superbes fresques de Leys qui ornaient la maison habitée par l'artiste et dont, à plusieurs reprises, nous avons signalé le haut intérêt.

Ces fresques comprennent six compositions représentant les sujets suivants: 1° *Les invités allant à la fête de Noël*; 2° *L'entrée dans la ville*; 3° *Devant la porte de l'amphitryon*; 4° *La réception (Leys et sa famille)*; 5° *Le banquet*; 6° *Saint Luc*.

Elles ont été acquises pour un prix global de 36,000 francs qui comprend le transport des peintures sur toiles et leurs placement à l'Hôtel de ville endéans les six mois.

Il se fait, par un heureux hasard, que la salle située entre la salle des Mariages et la salle Leys, et qui peut être considérée comme formant l'antichambre de cette dernière, a très approximativement les mêmes dimensions que la salle de l'hôtel Leys où se trouvent les fresques en question. De sorte que les murs de cette salle offrent un espace libre suffisant pour recevoir intégralement l'œuvre du grand maître anversois.

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments en Belgique adresse à ses membres la circulaire suivante:

Comme suite à nos communications antérieures, nous avons l'honneur de vous remettre inclus deux bulletins d'adhésion à notre Société, en vous priant de faire ce qu'il vous sera possible pour recruter de nouveaux sociétaires.

Ainsi que vous l'avez pu voir, l'action de notre cercle a déjà trouvé à s'exercer utilement. Elle serait bien plus efficace encore si notre effectif et nos ressources pouvaient s'accroître.

Nous vous rappelons aussi que nous recevrons avec reconnaissance toutes les indications et renseignements que vous serez en mesure de nous adresser touchant des atteintes, soit à la beauté de nos sites, soit au caractère de nos monuments.

Dans quelques jours la poste vous présentera quittance pour votre cotisation de 1894.

Agréés, etc.

Les signataires de cette circulaire, que nous recommandons vivement à l'attention de nos lecteurs, sont M. Jules Carlier, M<sup>me</sup> Euphrosine Beernaert, MM. Emile Janlet, Fernand Delgouffre, Paul Saintenoy, G. Coosemans, A. Danse, Armand Heins et God. Vanden Kerchove.

Adresser les communications au secrétariat: 31, rue de Rome, Bruxelles.

SOUSCRIPTION POUR UNE TOMBE A LOUIS ARTAN. — La tombe du mariniste Artan se trouve dans le cimetière de La Panne, sans une pierre, sans une inscription qui puissent rappeler au passant que là se trouve inhumé le délicat et fin poète de la mer.

Nous savons que ce charmeur a laissé beaucoup d'amis parmi les artistes et parmi ses admirateurs. Nous mettons à la disposition du comité *les colonnes de la Ligue artistique* pour une souscription qui permettra de faire une sépulture digne de ce bel artiste que fut Louis Artan.

Nous soumettons l'idée à ses anciens amis de *l'Art libre*: Verwée, Van der Stappen, Meunier, etc.

Il est à espérer que notre appel sera entendu et que nous aurons l'occasion de constater cette fois que tout sentiment de solidarité et d'admiration n'est pas éteint parmi nous. W. D.

(*La Libre Critique.*)

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

56, avenue de la Toison d'or

## SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUGLAIR. Couverture (gaufage coloré) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Etranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LE BAS-RELIEF DE JEF LAMBEAUX. — UN BEAU POÈME, Πλάσι, par Vielé-Griffin. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — LA RESTAURATION DES MONUMENTS. — EXPOSITION VICTOR GILSOUL. — LE PORTRAIT DE MANON. — IMAGES A L'INSTAR D'ÉPINAL. M. Jules Massenet. — CONCERT DU CONSERVATOIRE DE LIÈGE. — MORT D'ANTOINE RUBINSTEIN. — QUINZE LETTRES DE WAGNER. — NOS ARTISTES A L'ÉTRANGER. — PETITE CHRONIQUE.

### Le Bas-relief de Jef Lambeaux.

L'époque actuelle marquera pour la Belgique! Quel que soit le domaine (industriel, scientifique, social, artistique), où n'y constate-t-on pas un étonnant effort d'âme? Chez nous moins qu'ailleurs, comme toujours, cette opiniâtreté et cette vaillance frappent les esprits. Beaucoup nous croient encore tout au plus « d'une bonne moyenne », alors que nous gagnons la tête de la colonne. La bonne volonté est immense, la foi merveilleuse, les espérances sans bornes. Placés, comme souvent nous l'écrivîmes, au carrefour des nations de race européenne, il semble que les rayons et les courants qui viennent de partout, s'y concentrent pour former un foyer de lumière plus éclatant, un nœud plus profond d'eaux salutaires. Chaque année apporte sa poussée nouvelle, son alluvion faisant monter le niveau, exaltant

les robustes, convertissant les incrédules, brisant les hésitations des timorés et des indécis. Ah! l'allégresse permanente et invigorante, que répand cette vue dans les cœurs enthousiastes! Et combien, spécialement les hommes aujourd'hui mûrs, qui vécurent les temps moroses et découragés où les champs étaient encore sans moisson, ont de motifs de se réjouir à l'épanouissement de tant de talents, de tant d'aptitudes, eux qui purent craindre que jamais nous ne sortirions de la médiocrité bourgeoise et de la pourriture doctrinaire.

Parmi les élans artistiques qui nous glorifient, la Sculpture, certes, est un des plus brillants et des plus énergiques. Nous nous souvenons des jours où elle crouissait dans les marais des conceptions académiques, essayant misérablement de renouveler l'antique, et tuant toute originalité. Une heureuse fortune a défriché ces misères. Les entraves ont été rompues par des artistes d'une fière indépendance. Chacun sent désormais les impulsions fécondes de son instinct. L'étroit exclusivisme des écoles a été conspué et assailli: voici qu'il gît abattu sur le sol, remplacé par la liberté saine des tendances individuelles. L'esprit de conformité, détestable, est à jamais détruit. Chacun s'affirme en ses qualités et ses défauts, satisfait dès qu'il s'est donné tel qu'il est, et comprenant que seule cette belle sincérité résignée et loyale a de la saveur. Ainsi s'est formé un groupe admirable de « modeleurs de glaise », de

« tailleurs de marbre », une équipe brutale de « fondeurs en bronze », honneur de notre pays, laissant loin derrière eux, humiliée et découragée, la patrouille des malheureux qui croient encore que pour l'artiste réussir auprès des bourgeois superficiels, des coquettes élégantes et des professoraux infirmes, par les relations et pour l'argent, est le but de la vie.

JEF LAMBEAUX est un de ces beaux sauvages qui se risquent aux témérités avec une bravoure de corsaire et des cris de joie, et qui semble goûter un spécial bonheur à bousculer et à violer, dans son art, les traditions saintes. Nul autant que lui n'a réussi en sculpture l'agitation et les violences du mouvement. Il ne conçoit la forme que dans la vie bruyante et remuante. Ce petit homme maigriot, à la parole timide et supplicatrice, à l'apparence décevante en sa réserve, enferme une âme d'Ajax ou de Diomède. Il suscite l'image d'un dompteur frêle, à gestes courts, à sifflements légers, excitant, presque sans bouger, les bonds et les rugissements des lions et des tigres. La dominante de son art singulier c'est LA MOUVANCE. Il en est épris, il en est possédé. Elle le mène plus qu'il ne la mène. Parfois, comme il nous arriva de l'écrire avec cette ingénuité de critique qu'on taxa, à plus d'une reprise, de cruauté ou d'injustice, cette ardeur indomptable vers le remuement des êtres et des choses, l'entraîna (mais qu'importe!) à d'excessives outrances où l'art nous apparut compromis, le bel art qui veut l'harmonie et l'eurythmie, qui a horreur de l'approximatif et de la vulgarité, fût-ce dans le tapage et les hurlements.

Ces idées, ces souvenirs, ces élancements nous travaillaient le cerveau quand, il y a quelques jours, dans le hangar fruste de la Hollestraat, à Saint-Gilles, nous étions plantés devant la réalisation en plâtre du bas-relief gigantesque, depuis plusieurs ans en exécution, qui fut intitulé d'abord LES PASSIONS HUMAINES et qui portera, en sa conception dernière, cette dénomination symbolique : LE CALVAIRE DE L'HUMANITÉ. Son puissant désordre, la confusion turbulente des figures, les rappels étranges de notions antipodiques unies dans un ensemble très esthétique, philosophique et barbare, la vie tumultueuse et multitudinaire des figures, faisant penser aux grands nuages circulant par les jours de tempête et déroulant au ciel le drame des météores, nous réitéraient l'artiste tel que nous l'avons incessamment compris : Un producteur d'impétuosité. Et cette fois, l'impression s'intensifie par une force nouvelle résultant des extraordinaires reliefs de cette œuvre colossale qui, par le jeu des bosses et des creux exagérés jusqu'à la suprême audace, par le combat des lumières et des ombres qui en résulte, fait résonner dans l'âme une muette et formidable clameur, en accord avec la rumeur de bataille de la composition.

Assurément, à l'analyse, à côté de morceaux superbes

(tels les membres repleyés, dans la moitié à droite de ce singulier diptyque, moitié réservée aux souffrances, aux passions farouches, ou douloureuses, ou cruelles) il reste un regret que la pénétration psychique des visages et des corps ne s'allie pas chez ce vivant pétrisseur à la magie de l'action, giroyante, allant et revenant, gesticulant, avec des extensions et des rétablissements de muscles et des craquements de tendons d'athlètes et de gladiateurs déployant la splendeur des attitudes réglées par la force et par l'agilité. Mais où vit-on jamais, en un seul artiste, tous les dons noués en un seul faisceau? Jef Lambeaux a ses faiblesses; parlons-en moins que de ses inégalées vigueurs. Qu'il aille en l'unité très grande de ses hauts et de ses bas. Comme son œuvre, sa personnalité a ses reliefs et ses creux, ses sombreurs et ses clartés. Comme pour son œuvre, c'est le secret du coloris de son rare et glorieux talent.

Jadis, à Gand, nous vîmes *le Calvaire de l'Humanité* sous la forme rudimentaire d'un carton. L'œuvre nous parut alors embrouillée et poncive. Nous craignîmes la disproportion entre le rêve et l'exécution. Telle qu'elle se révèle actuellement en sa forme réalisée, elle dissipe nos craintes. L'artiste a réussi, pendant le modelage, à éclaircir le sujet, à mieux dégager les groupes, à créer une plus solide ordonnance des figures, à faire saillir de subtiles beautés dans le détail. L'effort est magistral et dénonce une volonté tenace vers le but entrevu. Bientôt va commencer la traduction en marbre. Le champ s'ouvre à des améliorations nouvelles, à des tentatives pour serrer de plus près encore les lignes fuyantes, les plis heureux, les proportions calculées, les nuances sans nombre qui sont si peu et qui sont tout. Jef Lambeaux lutte avec un inconnu en un duel qui, apparemment, sera l'acte capital de sa vie. Il va concentrer toutes ses énergies, tous ses espoirs, tous ses orgueils, toutes ses colères d'artiste s'acharnant à la poursuite du beau, ce dieu goguenard qui se plaît aux ruses, aux embuscades et aux surprises, mais qui se laisse enchaîner par les forts. Armé, comme il l'est, l'auteur du *Baiser* saura deviner et dompter le sphinx. L'Argonaute vaillant et aventureux reviendra maître de la toison d'or.

## UN BEAU POÈME

Πλάσι, par F. VIELÉ-GRIFFIN. Édition du « Mercure de France ».

Et ceci vient bien de Grèce, de la Grèce telle que nous la voyons sans jamais y avoir été, d'une Grèce de notre heure, qui n'est celle ni de Ronsard, ni de Racine, ni de Chénier, ni de Banville, d'une Grèce blanche et violette, claire et triste. M. Viélé-Griffin écrit : « La Muse choisit en pleurant qui doit l'étreindre. » Nos poètes, même en célébrant les pays de la lucidité joyeuse, ne peuvent se dispenser de songer à ces pleurs. Et jamais un vrai Grec d'autrefois n'eût proféré : « Sois gai, car la vengeance est de paraître heureux. »

La Grèce décrite dans *πλάται* est donc un exquis décor qui per met à des poètes très modernes de se raconter au pays des ancêtres où les échos tremblent toujours de sonances divines, où les fleuves et les montagnes et les villes et les hommes portent les noms les plus harmonieux. La belle lumière et l'ombre bleue baignent les choses qui s'y meuvent légèrement et les phrases se revêtent de cette lumière tissée d'or et de cette ombre frêle et se cadencent comme des danses aisées et gracieuses.

Je ne sache personne qui ait comme M. Vielé-Griffin le don du rythme. Sa poésie est au-delà de toute versification apprise et de toute prosodie démodée. Grâce à ses vers si clairs et si chantants, on peut rêver de liberté enfin conquise, malgré toutes les agitations des impuissants ou des taris. Lui du moins s'écoute soi-même et pense et écrit avec la seule angoisse de se traduire et de ne traduire que soi. Quand d'un côté on songe à la spontanéité, à la vivacité, à la personnalité qui seules constituent la vraie poésie et que l'on récapitule, d'un autre côté, toutes les théories fausses et tyranniques et passagères dont, depuis qu'il y a des « législateurs du Parnasse », on entrave la poussée simple et ardente des pensées esthétiques, on ne peut s'étonner que d'une chose, c'est qu'il y ait encore des poètes comme M. Vielé-Griffin. Il semblerait que la ligue de tous les nuls et de tous les incompréhensifs, qui raisonnent sur tout parce qu'ils ne sentent rien, aurait dû depuis longtemps avoir raison de toutes ces âmes profondes et instinctives, qui depuis des siècles font évoluer l'art d'après elles-mêmes. Heureusement que le contraire a lieu et que de toute compression aveugle sort une révolution ardente. Car les poètes nouveaux, qui sont peut-être en désaccord avec de pauvres petites théories consignées et refroidies en des opuscules, sont d'accord avec la nature et avec le mystère qui parlent en eux. Et c'est là leur force imployable, malgré tous les derrières des vieux et jeunes pions qui s'assoient dessus.

Le premier dialogue, *Corine de Tanagra*, pourrait se nouer de nos jours chez nous. Mais transporté au loin, il acquiert je ne sais quelle vérité plus grande et quelle douceur plus mélancolique. Tout le développement en est facile et clair; l'idée en est sinon neuve, au moins présentée avec des variantes heureuses.

Encore est-il délicieux le deuxième dialogue : *Myrtis d'Anthédon*. Un amour las qui se dénoue, avec de beaux bras de femme, du cou d'un poète. Myrtis est la grâce qui se charge d'années et qui pèse. Pindare est toute la joie nouvelle et jeune et d'avenir. Et Myrtis s'en va, docile à la fatalité, souriante, avec des larmes derrière son sourire, simplement. On ne meurt guère plus doucement et plus clairement. C'était une femme « éprise de la joie de féconder une âme » et « d'être l'amant de la Muse vierge » de Pindare et qui s'efface quand l'automne « à pas lents, sûrs et sourds, » vient « sur elle » comme une nuit.

Enfin le troisième se titre : *Lassos d'Hermione*. Il est plus grave. Pindare et son maître Lassos se retrouvent un soir, celui-ci aveugle, celui-là jeune encore. Tous les deux se racontent leur vie :

LASSOS.

... J'ai vécu lentement ma vieille vie  
Assise entre mes années endormies  
Qui rêvent dans l'ombre claire ..  
Vois : les fugaces formes :  
Bercées à quelque chant  
Des feuilles ou de la mer  
Elles dorment ;

.....

PINDARE.

J'ai traversé des foules murmurantes  
A pas lents, seul, comme un nom qui passe,  
Avec un peu d'étonnement, en ombre, derrière moi ;  
Et devant moi, ainsi qu'une épouvante,  
La gloire faisait signe qu'on fit place...

« Avec un peu d'étonnement », non pas *en lumière*, « mais *en ombre* »... N'est-ce pas que c'est un Français de notre temps et non pas un poète grec qui se raconte.

La fin du poème est admirable. Écoutez les dernières paroles du maître à son disciple :

LASSOS.

Et levant tes yeux vers le soleil ébloui  
Aveugle-toi — et tu verras la Vie! (Un silence.)  
Maintenant, Poète,  
Que vois-tu?

PINDARE.

Seléné s'en est allée,  
Derrière le Taygète;  
Je vois Aphrodité voilée  
De son bleu voile  
Qu'elle agite, voluptueuse...  
La belle étoile  
Et le clair mythe!...  
Autour de nous tout dort,  
La mer est paresseuse,  
La brise est des Cyclades...

LASSOS.

L'esprit déchoit ;  
Tu vois la chair ;  
C'est peu, regarde encore.

PINDARE, *perplexe*.

Je vois...  
Je vois par au-dessus des terres et de la mer  
Les astres de la nuit, par myriades!

LASSOS.

Et maintenant, c'est trop de choses  
Et tu n'y vois plus clair ;  
Ferme les yeux, si tu l'oses ;  
Que vois-tu?

PINDARE, *souriant*.

Je vois ce tu vois, sans doute, maître?

LASSOS, *très grave*.

Non pas encore, enfant, peut-être :  
Car moi,  
Moi qui par maints chemins me suis rendu  
Vers cette heure-ci, dont le pied pose  
Plus sourdement, comme celle qui guette,  
Moi qui suis près du seuil par où l'on sort  
Févreux ou calme, selon l'âge, vers la mort ;  
Je vois, ô mon enfant, ô mon poète,  
La route où tout retourne vers l'identité,  
L'amour, l'espoir, la gloire, la beauté ;  
Enfant, je vois la Nuit d'Éternité...

La vision des choses que profère M. Vielé-Griffin a je ne sais quelle transparence, quelle beauté lucide et quelle frêle tristesse qui isolent le poète dans une personnalité très nette. Pour en goûter le charme prolongé, il faut lire et relire ces courts dialogues qui font songer à de légères et belles fêtes assombries.

### ACCUSÉS DE RÉCEPTION

*Les Madeleines*, par PIERRE SALES, in-8° de 361 pages et un avant-propos. Paris, Ernest Flammarion, éditeur. — *Ames modernes* (Henrik Ibsen, Pierre Loti, José-Maria de Hérédia, Jules Lemaitre, Edouard Rod, Villiers de l'Isle-Adam), par HENRI BORDEAUX; Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>. — *Scherzo*, par ERNESTINE-ANDRÉ VAN HASSELT; Bruxelles, Vander Ghinste et C<sup>ie</sup>. — *Charles-Louis Hanssens. Sa vie et ses œuvres*, par LOUIS BARWOLF; Bruxelles, V<sup>o</sup> F. Larcier. — *L'Ironique Amour*, par CAMILLE LEMONNIER; Paris, E. Dentu.

## LA RESTAURATION DES MONUMENTS

Voici qu'en cette même ville de Gand, où se perpète cette reconstruction du « Château des comtes » signalée par nous la semaine dernière, va se commettre un crime nouveau. C'est un système. Les siècles, lentement, ont revêtu d'une poésie rare l'œuvre belle de l'artiste d'autrefois. Une patine précieuse s'est longuement incrustée en ces pierres dont les arêtes trop vives se sont émoussées. L'œuvre en paraît plus belle, plus grande. Elle se recule en un lointain de gloire, au-dessus des mesquineries qui sont notre vie à nous. C'est un témoin des luttes du passé, muet, et cependant éloquent pour ceux qui pensent. C'est la gloire de la cité ; sa noblesse. Ces monuments-là sont ses « parchemins ».

Mais les barbares veillent : pour eux cela est laid parce que ce n'est pas banal comme tout ce que comprend et aime leur esprit. Autrefois ils faisaient badigeonner l'édifice. Maintenant ils le grattent, le restaurent, le reconstruisent. C'est pis. Je ne sais rien de déplaisant, de faux et d'absurde comme un édifice moyen-âge tout neuf, au milieu de nos rues modernes.

Un monument restait en la cité flamande, sans que la main brutale du maçon de notre siècle l'ait agrippé : Saint-Nicolas ! L'étrange et belle église ! Elle est condamnée : un arrêté royal a paru, me dit-on. Il la leur fallait aussi, la moyen-âgeuse église ! Il ne leur suffisait pas d'avoir tant démoli autrefois, et tant « restauré » aujourd'hui ! Il leur faut encore gratter ces vieilles murailles, les remettre à neuf, leur donner ce bel aspect de cartonnage cher à leur bourgeois esprit de propreté. Et l'on trouve pour cette « belle ouvrage » des architectes qui se disent artistes et qui ne soupçonnent pas même l'âme du monument. Ils ne voient qu'un plan d'architecture aux lignes sèches, arrêtées, idéal de leur cerveau étroit de bon élève d'académie, et ils s'enorgueillissent, ô les maçons ! de la destruction de toute cette poésie accumulée !

Que peu suggestives sont nos églises modernes et combien mauvais chrétiens nous serions si nous n'avions les vénérables basiliques toutes imprégnées de l'encens et de la prière des générations lentement disparues, qui en ont usé les pierres en leurs agenouillements. Mais nos prêtres ne comprennent rien à cela : il leur faut des églises peinturlurées, aux briques roses alternant comme en des pâtisseries avec les tons blancs de la pierre : vanille et framboise.

Alexandre Delcommune, parlant de l'Amérique, disait : « Dans ce grand pays, aux villes peuplées de millions d'habitants, nous avons presque toujours ressenti comme une impression de vide. Le désert où nous voyions toute cette fourmillante animation ! C'est qu'il n'y a pas du tout là-bas de tradition. On dirait que tous ces énormes monuments ont été construits en une nuit. Cela n'a pas d'âge ni d'architecture ! Cela ne parle pas du passé. Tout cela est laid, vaste, écrasant, monotone, muet. Oh ! non, ce n'est pas pour moi la terre promise. » Est-ce là ce que l'on veut faire de nos villes ? Bel idéal, vraiment !

Je parlais la semaine dernière de deux catégories de monuments : ceux dont les détails ornementaux exigent un entretien sous peine d'être perdus, et ceux dont « l'intérêt réside au contraire dans leur ensemble imposant, dans la structure spéciale, dans l'aspect primitif et curieux de l'appareil, dans la poésie rare de leur vétusté, ou qui offrent un intérêt documentaire, et qui, eux, doivent uniquement être consolidés, s'ils menacent ruine. »

Saint-Nicolas, incontestablement, appartient à cette catégorie. Si l'on ne veut en détruire tout l'intérêt en en modifiant maladroitement l'aspect, que l'on revienne sur la décision prise : on regrettera comme toujours — trop tard — le travail effectué.

La commission des monuments, si empressée à toujours satisfaire les architectes, avides de restaurations, nous doit bien à nous, historiens, archéologues, ou artistes et amis des monuments, cette unique satisfaction sollicitée : qu'on nous laisse intacte notre vieille église !

L. A.

## Exposition Victor Gilsoul

AU CERCLE ARTISTIQUE

Manifestation nouvelle du talent de M. Victor Gilsoul, cette exposition ne dénote de tendance nouvelle dans le faire de l'artiste qu'en la *Buée du soir*, œuvre où le vigoureux manieur de pâte qu'est M. Gilsoul s'affine en un poète cherchant la douceur des vesprées, quand le brouillard monte des étangs, sous les grands arbres, et que les maisonnettes s'endorment dans les bois. C'est dans cette toile qu'il y a le plus d'âme. Les autres ? De belles fanfares de couleur, dorées et bronzées, hautes en ton, avec des orgueils de brosse généreuse : ainsi la fougueuse *Harmonie automnale* et les *Incendies*, celles-ci rappelant des tonalités de vieux Hollandais, Pieter Molyn ou Van der Neer. M. Gilsoul — on le savait déjà — adore les nuits et les lueurs des lumières, les effets de lune au-dessus d'un canal, les ruelles aux fenêtres illuminées. C'est là qu'on trouve ses sujets préférés. Voyez *l'Express*, exécuté en trop grande dimension, mais où frissonne la navrance d'un crépuscule de banlieue, piqué des feux d'un train s'engouffrant sous un pont, le *Ciel lunaire*, large et vibrant décor de canal reflétant un ciel tourmenté à travers lequel s'affolent les nuées, et surtout *la Ruelle*. Celle-ci, une symphonie de lumières caressant les murs d'une ruelle brabançonne, pittoresque coin de boutiques basses et de bastringues où erre un peu de peuple aux éclats des réverbères et des vitrines. C'est d'un beau peintre ; la pâte est savoureuse, agile, transparente et le tableau flamboie comme un drapeau fortement coloré et transpercé de lumières.

M. Gilsoul, qui aime tant les ciels lunaires, les vesprées, où il étale dans l'ombre menaçante les colliers des lumières qui s'allument, sait pourtant aussi donner à ses toiles des tons éclatants de grand jour. A ce point de vue, le *Canal brabançon* a de la force dans ses gammes pléthoriques de rouges et de verts, et *la Gare* se voile d'une fine et aérienne lumière, tout en restant un morceau de faire solide et robuste. Le *Souvenir de Hollande* a des tons argentins et corsés qui séduisent, comme certains Maris. Nous ne pouvons citer tous les tableaux de l'exposition, mais nous finirons par ce conseil : Que M. Gilsoul, beau peintre réaliste, teinte ses toiles d'un peu plus de rêverie, comme il l'a fait dans sa *Buée du soir* et aussi dans son *Brouillard*, œuvre vaporeuse et douce. Qu'il pénètre mieux encore l'enveloppance des choses, la vie des maisons (comme dans *les Jardins* !), qu'il fouille davantage encore l'âme du paysage. Celle-ci a encore de subtils secrets à lui livrer et le beau coloriste, le solide brossier qu'il est, plus éveillé aux charmes poétiques de la nature, deviendra un très beau peintre.

## LE PORTRAIT DE MANON

Les ménagères économes versent de l'eau bouillante sur le thé quand la théière est vide. Elles obtiennent ainsi un breuvage buvable.

M. Massenet a versé de l'eau sur *Manon*. La ressucée, le second brassin, la rincette, c'est le *Portrait de Manon*. Le procédé est ingénieux et nous permet d'espérer, dans un avenir prochain, la *Torche de Thaïs*, le *Coffre du Cid*, le *Plat d'or d'Hérodiade*, en attendant le *Figuier d'Ève*, la *Chevelure des Erynnies* et le *Fil de la Vierge*.

On a, d'ailleurs, assisté avec plaisir au défilé des motifs principaux de *Manon*, qui demeure l'œuvre la plus aimable et la plus personnelle du maître. Ingénieusement enchaînés, ces motifs servent de trame aux broderies légères que l'inspiration facile du compositeur a improvisées sur la bluette que lui a fournie M. Georges Boyer et dont voici en deux mots l'argument : Des Grioux, sa carrière amoureuse close, contrecarre les amours du jeune comte de Mortcerf, son élève, et de la gentille Aurore. Sur les conseils d'un poète bizarre nommé Tiberge, celle-ci revêt le bonnet et la mante gorge de pigeon que portait jadis la douce Manon, apparaît auréolée de lune aux yeux éblouis du chevalier et, grâce à cet artifice, conquiert son consentement. La ruse est d'autant plus facile qu'étant fille du sergent Lescout, Aurore ressemble trait pour trait à sa jolie tante. Un portrait que pieusement Des Grioux garde en souvenir de son amie a inspiré à Tiberge le stratagème et à M. Massenet le petit acte que nous a servi avant-hier le Théâtre de la Monnaie.

Aux motifs favoris de *Manon*, le compositeur a ajouté un chœur dans la coulisse, une chanson et un petit duo qui fera la joie des distributions de prix dans les pensionnats de jeunes filles. Est-ce l'insignifiance de la musique, est-ce la médiocrité de l'interprétation qui ont déterminé les *chuts* par lesquels s'est terminée cette pâle représentation ? M. Gilibert, seul, a retiré son épingle du jeu en chantant de façon expressive et artiste le rôle du chevalier.

## IMAGES A L'INSTAR D'ÉPINAL

M. JULES MASSENET

Ou : *Plumes et confetti*.

1. — Lorsqu'il était suspendu au sein de sa mère — il ne fallait faire à cet enfant — nulle peine, même légère... sinon, précoce, il la mettait immédiatement en musique.

2. — Frappés des étonnantes dispositions que montrait le petit Jules, ses parents le laissent entrer au Conservatoire.

3. — Il y est couronné en 1839 par son maître Ambroise Thomas, déjà octogénaire.

4. — La sérénade du *Passant* est sur tous les pianos, preuve que,

5. — devant le propagateur des plumes de paon, Jules, un des premiers, chatouilla l'oreille des auditeurs avec des plumes de tourterelles.

6. — Il vend aussi, sous les noms de *partitions* ou de *mélodies*, des paquets plus ou moins volumineux de confetti noirs et blancs, qu'on se jette avec animation dans les théâtres et les soirées.

7. — Il voyage beaucoup pour la maison Heugel.

8. — Lorsqu'il est à Paris, son bureau de représentant de commerce est fort fréquenté (l'après-midi, de 3 à 5).

9. — Sa nature aimable et flexible lui permet de passer avec aisance du religieux au profane, de la Vierge à Manon Lescaut.

10. — Il a un grand frère dans la gendarmerie.

11. — Jules exige de ses interprètes qu'ils l'appellent : Maître, cher Maître ou divin Maître.

12. — Il ne fait d'exception qu'en faveur de M<sup>lle</sup> Sybil Sanderson.

13. — Lui et quelques compositeurs s'arrachent les cheveux devant les magasins de décors en flammes. « Sauvez les miens ! » crie Jules.

14. — Les décors de *Thaïs* ayant peu souffert, Jules, débordant de reconnaissance, envoie dix francs aux pompiers blessés.

15. — La première de *Thaïs* est donnée un vendredi, — pendant le Carême. Spectacle maigre.

16. — Après la représentation, Jules repart en voyage avec un nouveau carnet d'échantillons.

(Le Journal.)

L'IMAGIER : L. D.

## CONCERT DU CONSERVATOIRE DE LIÈGE

C'est chaque année un joie nouvelle, après la privation de sérieuses auditions musicales durant les mois d'été, de reprendre au premier concert du Conservatoire, sa place accoutumée. Et cette fois, c'était vraiment aux plus grands maîtres qu'était consacré le premier concert. Beethoven, avec la *Symphonie héroïque* et le *Concerto en mi bémol*, Wagner, avec le prélude du troisième acte de *Tristan et Iseult* et la *Kaiser-Marsch*.

L'orchestre nous a donné de satisfaisantes exécutions, bien qu'un peu ternes, de la *Symphonie héroïque*, belle immuablement dans sa conception hautaine, et de la *Kaiser-Marsch*, éclatante de triomphale polyphonie. On lui souhaiterait plus d'ensemble et de docilité à l'action de son chef. L'interprétation du prélude du troisième acte de *Tristan et Iseult* nous a paru moins heureuse que celle que le même orchestre, sous la même direction, nous avait donnée précédemment.

M<sup>lle</sup> Clotilde Kleeberg, de Paris, d'une belle correction, d'une technique parfaite, est une pianiste élégante, de beaucoup de charme et de grâce, mais sans ampleur ni puissance. Ce sont ces dernières qualités que réclame surtout le *Concerto en mi bémol* de Beethoven; la distinction, l'observation délicate des nuances ne les peuvent suppléer. Son interprétation est d'un ensemble harmonieux, mais diminue l'œuvre.

M<sup>lle</sup> Kleeberg a fait valoir par une exquise délicatesse le *Rêve angélique* de Rubinstein, un *Minuetto* de Raff, et *Myrtilles*, pièce détachée des *Poèmes sylvestres* de Th. Dubois. Je ne goûte point son interprétation un peu fantaisiste de la grande valse en *la bémol* de Chopin. Ajoutons qu'elle a été chaudement acclamée : beaucoup, sans doute, n'approuveraient pas mes réserves.

Des élèves de la classe de chant, sous la direction de M. Radoux, ont chanté deux chœurs *a capella* de Vittoria et de Roland de Lattre, et l'on a pu constater par leur exécution soignée les incontestables progrès réalisés.

### Mort d'Antoine Rubinstein.

La mort d'Antoine Rubinstein a douloureusement ému le monde musical. Bien que depuis plusieurs années sa santé fût chancelante, nul ne s'attendait à cette fin rapide, abattant prématurément le maître dont on était en droit d'espérer encore de belles œuvres.

Bruxelles a souvent applaudi le virtuose et le compositeur. Nous nous sommes fait ici l'écho de l'admiration profonde qu'il inspirait à tous les fervents de la musique. Il serait donc superflu de rappeler que Rubinstein fut le plus grand pianiste de notre époque, l'interprète le plus admirable de la littérature musicale classique comme des plus fougueuses compositions romantiques et modernes. Il occupait, dans le culte des musiciens, un rang un peu au-dessus de l'humanité, quelque chose comme une demi-déité. Au-dessous de lui s'agitaient les préséances et les hiérarchies que se disputent les pianistes. Compositeur, Rubinstein laisse un œuvre énorme, fruit d'un labeur incessant et qui eût gagné, peut-être, à être condensé. Une facilité d'inspiration et d'assimilation parfois excessives l'ont amené à publier des œuvres qu'un travail sévère de correction et de retouches eût rendu plus parfaites. *Néron*, la symphonie *L'Océan*, les ballets de *Féramors* et du *Démon*, sa musique de chambre et de piano, bon nombre de ses mélodies, notamment ses *Mélodies persanes*, comptent parmi les compositions les meilleures qui soient sorties de sa plume. Et l'influence qu'eut le maître sur le mouvement musical contemporain par sa propagande incessante en faveur des chefs-d'œuvre égale, si elle ne la dépasse pas, celle de Liszt. Avec lui disparaît la plus grande figure musicale contemporaine.

### Quinze Lettres de Wagner.

M<sup>lle</sup> Augusta Staps fera paraître dans le courant de décembre la traduction française de *Quinze lettres de Wagner*. Ces lettres ont été écrites de 1864 à 1870; elles datent donc de la période qui, au point de vue des événements extérieurs, fut la plus décisive de la vie de Wagner. Elles sont adressées à M<sup>me</sup> Eliza Wille, femme de l'un des promoteurs de la Révolution de 1848, que la chute du libéralisme avait chassé comme Wagner sur la terre hospitalière de la Suisse. M<sup>lle</sup> Wilde ne s'est pas contentée de rendre au monde de l'art les lettres de Wagner qui se rapportent à quelque fait caractéristique de sa vie, elle les a replacées dans leur cadre naturel : avec un soin pieux et une discrétion exquise, elle a recueilli tous ses souvenirs de 1852 à 1870, elle nous a montré l'hôte auguste et l'ami vénéré dans l'intimité de la vie de famille comme dans la crise douloureuse provoquée par l'anéantissement de toutes ses espérances; elle a reconstitué le cercle dans lequel il a vécu à Zurich de 1852 à 1858 et a jeté une fugitive et discrète lumière sur l'incident peu connu qui a contribué à interrompre la création des *Nibelungen* et a abouti à cette explosion de passion tragique, à cette « détresse d'amour » qui est le drame de *Tristan et Isolde*.

L'ouvrage formera un volume in-8° sur papier de Hollande. Prix : 3 francs.

S'adresser, pour les souscriptions, à M<sup>lle</sup> Augusta Staps, 43, rue Saint-Bernard, à Bruxelles.

### NOS ARTISTES A L'ÉTRANGER

Voici, extrait du *Dresdner Anzeiger*, l'un des principaux journaux allemands, un article qui concerne plusieurs artistes bien connus à Bruxelles. Il s'agit d'œuvres nouvellement acquises au Musée de Dresde.

« Dans la salle des nouvelles acquisitions sont exposées depuis quelques jours un certain nombre d'eaux-fortes d'artistes modernes hollandais et belges. Le plus connu d'entre eux est Storm van 's Gravesande, qui a fait don à la collection d'une trentaine d'épreuves de choix de ses spirituelles marines, dont les motifs sont pris sur les côtes hollandaises, à Flessingue, Dordrecht, etc. Ph. Zilcken nous montre une magnifique tête d'étude de vieux pêcheur. W. Finch a deux petites eaux-fortes. On ne connaissait pas jusqu'à présent en Allemagne les eaux-fortes et les pointes sèches d'un remarquable artiste qui habite Ostende; James Ensor. Parmi les seize estampes de lui ici exposées, on remarque surtout la *Cathédrale*. Pour édifier cette construction fantastique, rappelant fortement l'église Sainte-Gudule de Bruxelles, l'artiste a pris les éléments de son œuvre dans un grand nombre d'églises belges. Devant l'imposante masse de pierres grises se meut une foule à mille têtes : militaires en rangs serrés, bannières de processions, figures carnavalesques, toute une masse innombrable qui s'agit. Un effet analogue est produit par le *Cortège triomphal romain* et par *l'Assaut donné à une ville extraordinaire*, ainsi que par la *Lutte des démons*, qui rappelle Jérôme Bosch. D'autres estampes encore, la *Rue à Bruxelles*, la gracieuse *Vue des dunes à Mariakerke*, pleine d'air et de lumière, les *Musiciens dans une rue d'Ostende*, plus quelques portraits prouvent que l'artiste sait voir aussi les manifestations de la réalité. Sa plus belle estampe est incontestablement le *Christ sur les flots*, un travail à la pointe sèche où la claire transparence des flots et de l'air marin éclairé principalement par l'aurole entourant la tête du Sauveur sont rendus avec une vérité étonnante et par les moyens les plus simples. Dans la bibliothèque du cabinet d'estampes, on peut consulter une biographie de cet original artiste par Eugène Demolder. »

### PETITE CHRONIQUE

L'exposition annuelle de la *Société des Aquarellistes* s'est ouverte hier avec le cérémonial accoutumé, et en présence d'une affluence d'invités telle qu'il a été impossible d'apercevoir la moindre surface de whatman coloré. A huitaine le compte rendu.

Nous remettons également à dimanche prochain, faute d'espace, la suite de notre analyse de l'*Enquête sur l'évolution des industries d'art*.

C'est demain soir, lundi, que la Monnaie donnera pour la première fois la *Navarraise*, dont la répétition générale a valu hier à M<sup>me</sup> Leblanc un véritable triomphe. On sait que le nouvel ouvrage de MM. Massenet et Henri Cain n'a été représenté jusqu'ici qu'à Londres. La direction du théâtre a particulièrement soigné les études et la mise en scène de ce drame violent qui semble appelé à alterner, dans les préférences du public, avec la toujours applaudie *Cavalleria*.

Un très joli décor pyrénéen sert de cadre à la *Navarraise rusticana* de M. Massenet et contribuera, avec le pittoresque des

costumes, à un succès que l'art étrangement passionné de la protagoniste paraît devoir conquérir de haute lutte.

Le Musée ancien vient d'acquiescer un projet de plafond par Rubens, dont la qualité d'art nous séduit. On y reconnaît l'art puissant, quoique gros et toujours théâtral du maître, mieux que dans telle toile déclarée illustre. L'acquisition est donc heureuse.

Nous avons à maintes reprises attaqué assez violemment les choix de la commission pour ne pas les louer avec impartialité et même avec joie, dès qu'il y a lieu.

Les ouvrages présentés en 1894 au grand concours de sculpture pour le prix de Rome sont exposés dans l'une des salles du Musée moderne de peinture, au palais de l'ancienne cour.

Le public est admis à visiter cette exposition, à partir du 26 novembre prochain et jusqu'au 3 décembre suivant, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures de relevée.

SOCIÉTÉ DES NOUVEAUX CONCERTS. — Les dates que nous avons indiquées sont maintenues, à l'exception de celle du concert donné sous la direction de M. KES, qui aura lieu le 10 mars au lieu du 31 mars. Les demandes d'abonnement peuvent être adressées à MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour.

Les séances de musique classique pour instruments à vent et piano vont faire leur réapparition au Conservatoire. La première de ces séances, données annuellement par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumanns et De Greef, aura lieu cette année le dimanche 2 décembre, à 2 heures précises, dans la grande salle du Conservatoire, avec le concours de M<sup>me</sup> Lagneau-Nachtsheim, cantatrice.

Vincent d'Indy arrivera à Bruxelles au commencement de décembre pour assister, à la demande de M. Joseph Dupont, aux dernières répétitions de sa *Symphonie sur un thème montagnard français* qui sera jouée aux Concerts populaires.

LE MONUMENT ARTAN (1). — La *Ligue artistique* publie la lettre suivante :

Je crois qu'il vous sera agréable de posséder quelques renseignements sur le monument Artan.

L'architecte, M. Horta, s'occupe activement de pousser les travaux; la taille des pierres est terminée, dans quelques jours on va commencer, à Oostduinkerke, les fondations.

Le sculpteur Van der Stappen a terminé le médaillon du maître regretté.

Le Comité a été arrêté pendant longtemps par le manque de fonds. Grâce à un subsidé accordé par M. le ministre de Burlet, s'ajoutant à une encaisse provenant de souscriptions, d'un bénéfice de l'exposition Dubois, Artan, Boulenger, plus les intérêts composés, nous avons une somme qui sera, je pense, suffisante.

Veillez agréer mes salutations cordiales.

Le trésorier du monument Artan,  
L. VALKENAERE.

A PARIS. — Dimanche dernier, 18 novembre, s'est passé — sans bruit et comme chose toute naturelle — le petit incident suivant : un Français a chanté *en allemand* devant un public parisien qui n'a nullement songé à le lapider, qui l'a au contraire acclamé ! Combien loin déjà nous voilà de cette tumultueuse et historique répétition générale, sans lendemain, de *Lohengrin*.

Inutile de dire que seul, ici, l'admirablement audacieux chef Lamoureux pouvait prendre la responsabilité d'une aussi grave

(1) Voir notre dernier numéro.

audition !... C'est M. Gibert, l'artiste très remarquable, interprète habituel des œuvres exécutées chez Lamoureux (il y créa entre autres le Wilhem du *Chant de la cloche* de d'Indy), qui sortit ainsi de la banalité des chanteurs ; il s'agissait d'ailleurs de donner la réplique dans la *Götterdämmerung* à la vaillante Materna. Celle-ci, toujours exubérante, débordante d'émotion, et semblant garder en elle — pieusement — la trace ineffaçable des conseils du Maître.

Puisque nous parlons des concerts du célèbre propagateur en France des œuvres wagnériennes (et qui projette, paraît-il, de plus vastes projets encore que de monter une œuvre à ses seuls frais comme il avait fait à l'Eden !), puisque nous parlons donc de ces concerts, signalons les œuvres nouvelles d'un jeune musicien, M. Chevillard, le gendre de M. Lamoureux : une orchestration en pleine et vive coloration, une richesse de thèmes d'un caractère nettement personnel, une habileté très grande dans leur déploiement ; ce sont là les qualités prédominantes qui nous font reconnaître et saluer en M. Chevillard un maître symphoniste.

E. S.

Mardi 27, à 8 1/2 heures, au Nouveau Théâtre, 15, rue Blanche, à Paris, second spectacle de la saison du Théâtre de « l'Œuvre », avec la *Vie muette* de Maurice Beaubourg (décor du premier acte de M. Léon de la Quintinie). On commencera par une conférence de M. Léopold Lacour.

Distribution : M<sup>me</sup> de Meyrueis, M<sup>me</sup> B. Bady ; Line, M<sup>lle</sup> Elyam ; M. de Meyrueis, M. A. Ligné-Poe ; Tuinguy, M. Jablin ; le petit Louis, M<sup>lle</sup> Georgette Loyer ; le petit Denis, le petit Paul Niverd.

On nous annonce de Paris la création d'une revue nouvelle, spéciale aux industries d'art, fondée par M. Henry Nocq, dont l'intéressante *Enquête* a eu un si grand retentissement.

A des intervalles le plus rapprochés possible, le *Mobilier nouveau* ira informer les amateurs de toutes les innovations de l'art ornemental. Il se tiendra au courant de ce qui se fait dans les ateliers des principaux artisans, notera les esquisses qui attendent la commande, les œuvres faites qui attendent l'acquéreur. A tout amateur désireux de posséder des objets d'art mobilier moderne, il indiquera les artistes ou les ouvriers capables de le satisfaire ; il sera ainsi le bureau de renseignements d'art.

S'adresser, pour toutes les communications concernant le *Mobilier moderne*, à M. Henry Nocq, 233, Faubourg Saint-Honoré, à Paris.

On répète à l'Opéra Comique un petit acte de M. Armand Silvestre, dont Lalo avait commencé la partition et qui a été achevé par l'infatigable Massenet.

Répétition également au même théâtre de *Pris au piège*, ouvrage de M. Gedalge.



THE  
FINE ART  
& GENERAL  
INSURANCE  
COMPANY, L<sup>d</sup>

#### ASSURANCES

de tableaux, gravures, livres, bijoux, sculptures, instruments de musique et de toutes œuvres d'art contre les risques d'incendie, de vol, de détériorations, et contre tous risques par polices *incontestables*.

DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE :  
Bruxelles, 50, rue de Namur. (Téléphone 1421.)

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

56, avenue de la Toison d'or

## SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.  
Prix : 10 francs.

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

**J. SCHAVYE, RELIEUR**

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

**LA REVUE BLANCHE** paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

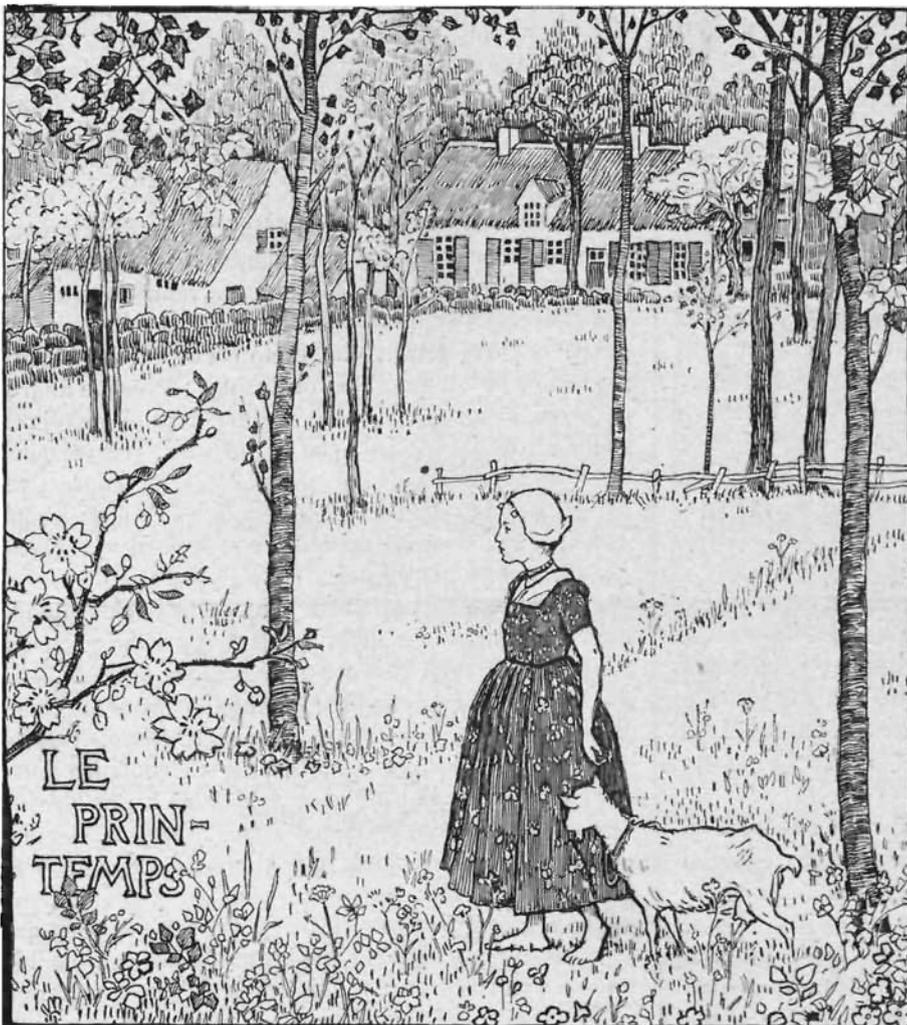
# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.



D'après un dessin de M. Théo Van Rysselberghe (v. p. 385).

## SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER. *L'Ironique amour.*  
— LA NAVARRAISE. — LE PRIX DE  
ROME. — MUSIQUE ANCIENNE. — EN-  
QUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES  
D'ART. — NOTES DE MUSIQUE. — PETITE  
CHRONIQUE.

## CAMILLE LEMONNIER

*L'Ironique Amour*, E. Dentu, Paris.

Quelle est la fonction haute de cet art qu'on sent être rempli d'une moelle forte? Il n'est pas seulement l'art merveilleusement modulé et souple des mots, des attitudes, l'art du poète versant de la beauté sur des choses tristes, sur de caricaturales difformités vers lesquelles il force notre pitié ou notre rire à descendre. C'est un creusement continu — allant toujours plus avant, — des sensations les plus aigües, les plus inouïes, les plus rares, à la recherche desquelles s'acharne une race. C'est l'expression de toute

une époque « qui se veut réaliser en beauté intensément sensationnelle ». Camille Lemonnier est un des uniques manipulateurs d'impressions qui assouvissent ce désir caractéristique de notre temps.

Ce que j'aime le plus en ce dernier livre, recueil d'inspirations diverses reliées par une impression fondamentale, ce n'est ni l'ironie, fine et énorme, enserrant d'un cinglant coup de fouet, en de brèves anecdotes, la honteuse pauvreté d'âme de quelques contemporains, ni cet apitoiement de rabelaisienne et vaste bonté caressant les simplicités primitives, les rendant si joyeusement vivantes qu'on ne les oublie plus et que leur puissante image se superpose à une multitude de petits faits de la vie, humiliés de n'être plus que des répétitions amoindries de ces typiques jubilations. En lisant *la Petite Hyacinthe toute nue*, ou *le Symbole*, cette bienfaisante poésie de la nature vue à travers l'éclatante verrière d'un tempérament si surprenamment heureux m'envoie d'authentiques coups de soleil et me secoue d'un rire que je voudrais communiquer à tous les mortels qui sentent peser sur eux quelque noirceur de tristesse. Ce rire est bon, sacré; il éclaire au fond de moi de lourds problèmes que je croyais métaphysiques, et me rend la sérénité lucide et sournoisement profonde de la géniale enfance.

Mais ce que j'aime surtout en ce sensitif artiste, condensant prophétiquement en lui l'avenir de nos gloires encore éparpillées, ce sont ces notes effroyables qui sertissent de beauté quelques-unes de nos plus mystérieuses terreurs, comme en l'histoire de *la Belle Myosotis*, s'aimant elle-même et mourant de cette démence.

Elle emporte avec elle un de nos secrets, cette belle amoureuse de l'impossible, cherchant, comme tant d'actuels ou d'antiques assoiffés d'absolu, à « s'exprimer en sa totalité », impuissante à jouir de l'amour complet parce qu'elle n'avait pas d'âme sexuellement personnelle qui lui en révélât les éternellement variables réciprociétés, spirales sans fin que les siècles vont toujours élargissant.

La sensation de l'aigu était pour elle la seule façon de connaître, de subir dans son entièreté, la *Force Fidèle* à sa mission de créature tâtonnante, restée à mi-côte des réalisations de la volonté, elle s'obstinait à faire remonter l'eau à sa source, parce qu'elle n'eût pu l'aider à se frayer un chemin qui menât jusqu'aux océans.

Il surgit des profondeurs de nos êtres, de ces profondeurs où nous ne sommes plus nous, et où règne en souverain un souffle que nous sentons contemporain de la création du monde, une si dominante soif de Force, quesanssavoir où nous allons, nous nous jetons sur tout ce qui en a le goût, fût-il pâle et effacé. Pendant toute une longue étape de l'histoire, peut-être déjà même avant l'histoire, une folie de souffrance s'est abattue sur l'ani-

mal humain. La souffrance éclairait l'infini de son désir, et il bénissait la souffrance qui lui donnait l'orgueil de ses profondeurs.

Pour des dieux, pour des patries, pour des mots à peine auréolés de cette bienheureuse lueur d'élasticité dérisoirement mystique qui donne un démenti aux formes concrètes, des héros, des saints, des femmes, des simples — orgueilleux tous, ivres de cette force qu'ils voulaient sentir et concentrer en eux — ont voulu la souffrance; la souffrance, seule chose aigüe qu'ils pussent rêver.

Il semble même, à bien considérer les forts à tous les âges, que la Joie fut une chose à laquelle ils se résignaient, souriants, comme à un repos, et, si haute qu'elle fût, une interruption, une détente de leur fièvre activité.

Et voici que, se redressant après des milliers d'années, la Joie, dans notre pauvre petit siècle étonné d'être choisi pour cette révolution gigantesque, la joie peu à peu s'est insinuée, et sa voix d'or a éclaté en un alléluia d'abord murmuré, puis répété à pleine voix par des millions de vivants.

C'est dans la joie maintenant que les plus orgueilleux essaient de boire en un coup la plus haute, la plus totale révélation de la Force qui les pousse, et que nous appelons enfin par son vrai nom.

C'est dans la joie que Myosotis l'avait cherchée cette Force, mais la joie de l'avenir était restée fermée pour elle comme pour nous, et sa volonté, aveugle comme la nôtre, demandait avec rage aux souvenirs obscurs de nos troubles origines le mystère dont elle n'avait pu ouvrir la porte devant elle, cette porte qui lui barrait le passage des incessantes évolutions : Presque androgyne elle-même, par une de ces dures réalités de régression dont la nature parsème ses œuvres, comme pour que nous n'oublions jamais salente marche progressive, Myosotis, en sa monstruosité, souligne et dénonce un côté de l'âme de notre époque, et c'est pour cela qu'elle nous frappe et nous émeut.

Sa folie touche à la nôtre, nous qui voudrions que la Joie ait un aiguillon aussi perçant que celui qu'eurent les pires douleurs, et qui ne savons pas devenir l'être double, l'être compliqué, rythmique, harmonisé, vers lequel nous pousse notre apparent destin. Comme Myosotis il nous faut « apprendre » à conduire notre propre bonheur de son centre immuable à une circonférence qui soit un perpétuel agrandissement. Comme elle nous sommes impuissants à nous deviner dans le présent, à voir les forces qui nous sculptent et nous appellent; et il faut que l'instinct des rares poètes qui sont parmi nous revête d'une beauté fatale et attendrie un des symboles de nos misères pour que nous nous réveillions et que nous comprenions dans un rayonnement d'art, cet art plus haut *de sortir de nous-mêmes*,

que la douleur ne nous a jamais suffisamment appris.

Une joie incomplète, une joie tragique, glorieusement enveloppée de la tunique si largement miséricordieuse et pitoyable de la Forme radieuse, nous révèle plus profondément notre voie, notre destinée et toutes nos possibilités que ne purent jamais le faire les pires affres des tortures; le nocturne et sourd écrasement de la souffrance ne détermine pas en nous de réaction aussi lucidement définie que ne peut le faire actuellement l'éblouissante aurore d'une joie, d'une beauté sur laquelle transparissent nettement les contours des moindres obstacles, des moindres oppositions, des moindres tares.

Que nous soyons ou non les enfants du Beau, c'est lui qui nous parle le plus éloquemment, c'est lui qui nous tient et nous retient.

Que longtemps encore sur notre petit coin de terre qui fit jadis rayonner si loin sa lumineuse sérénité, éveilleuse de tant d'échos sonores, fleurissent ces rares affirmateurs de joie, miroirs nés des grandeurs que nous rêvons sans le savoir.

## LA NAVARRAISE

M<sup>me</sup> Georgette Leblanc.

Le sac à malices de M. Massenet est sans fond. Après en avoir tiré, jadis, des articles de piété joliment colorés et finement dorés, puis de clinquantes garnitures de cheminée en simili-bronze, puis encore une collection de petits Saxe d'une mièvrerie exquise, voici que sa main de prestidigitateur déconcertant amène à la lumière, au lieu du lapin attendu, tout un régiment de soldats qui font un tapage d'enfer, emplissent la scène de fanfares et de fumée, jouent du tambour et se massacrent à coups de fusil. Belzébuth en personne jaillissant, les yeux sanglants et la chevelure hérissée, d'une boîte de dragées de baptême, causerait une surprise moindre.

— Ah! vous m'avez reproché l'orgeat de mes mélodies, le sucre et le miel qui formaient la base de mes préparations! Je vais vous servir des « cosaques » (1) sans pralines : vous n'y trouverez que le pétard. Et je triplerai la dose de poudre!

Dès le début de *la Navarraise*, le pétard éclate. Pif! Pan! Rata-plan! Taratata! L'odeur de la poudre prend les chanteurs à la gorge, et pour les dispenser de chanter, les tambours grondent, les trompettes sonnent, l'orchestre mugit. Haletant, le public apprend, tant bien que mal, dans les courtes éclaircies de la tempête, que les carlistes ont battu les troupes espagnoles, qu'Anita la Navarraise aime le sergent Araquil, qu'un père avare et inflexible exige de la pauvre fille une dot considérable, que pour conquérir celle-ci Anita n'hésite pas à aller assassiner le chef carliste, que le sergent, à la vue de la bourse gonflée de douros, soupçonne sa bien-aimée d'une trahison infâme. Et avant de s'être ressaisi, il assiste à la mort du sergent et à la folie de la Navarraise. Rideau.

Ce drame-express, le plus vertigineux de tous ceux que la scène

(1) *Crackers* en Angleterre, où la partition de M. Massenet a vu le jour.

lyrique ait vus éclore, se double d'un élément panoramique alléchant : défilé de troupes, combats, scènes de campement, extinction des feux, lever du jour sur les cimes neigeuses des Pyrénées. Le pittoresque du décor et la rapidité de l'action ne laissent vraiment pas à l'esprit le temps de réfléchir aux invraisemblances du livret, aux vides et au défaut d'unité de la partition, sorte de marquerie impersonnelle composée de pièces quelconques, reliées à la diable et où les réminiscences sont manifestes.

Et malgré tout, oui, malgré tout! malgré son américanisme et ses ficelles, l'œuvre a produit une forte impression d'angoisse et de tristesse. Par le prestige d'une artiste compréhensive, douée d'exceptionnelles qualités dramatiques et vocales, elle s'est subitement élevée au-dessus de la banalité anecdotique au point de donner l'illusion d'une conception de large envergure, émouvante et profonde. Avec une conscience et une pénétration rares, M<sup>me</sup> Georgette Leblanc a reconstitué de toutes pièces la psychologie du personnage qui lui est dévolu dans le fait-divers raconté par MM. Claretie et Henri Cain. Elle lui a donné une âme, une âme véhémente, poussée au paroxysme de la sensualité mystique. Dès le début, elle fait pressentir la folie hystérique qui la ronge et dans laquelle sa pauvre raison chancelante va sombrer. Par des oppositions violentes dans lesquelles se dépense avec prodigalité sa nature impétueuse, par des contrastes de suprême exaltation et d'affaissement subit, par des heurts de luxure, de piété, de tendresse, elle amène avec une puissance tragique extraordinaire la scène finale, qui fait passer dans la salle le frisson des grandes émotions artistiques. Ainsi incarnée, dans sa guenille noire collée au corps, avec la flamme sombre de son regard, avec le timbre de sa voix mordante et souple qui se prête aux inflexions caressantes comme aux cris des passions exacerbées, Anita la Navarraise est apparue auréolée d'art et de mystère, grandie à une figure de légende, au symbole de la folie et de la mort.

N'eût-elle eu pour effet que de mettre en vive lumière les dons de M<sup>me</sup> Leblanc, la représentation de *la Navarraise*, terminée par un triple rappel, doit être inscrite parmi celles dont la direction du Théâtre de la Monnaie a le droit de s'enorgueillir. Une artiste de cette valeur nous donne le droit d'espérer encore, dans notre horizon lyrique assombri, de radieuses apparitions. Iseult et Brünnhilde trouveraient dans la créatrice de la Navarraise une interprète à leur hauteur. Et *la Vestale*, le chef-d'œuvre qui affola Berlioz, nous paraît mériter, mieux que la reprise projetée de *Carmen*, la sérieuse attention de la direction. M<sup>me</sup> Leblanc aurait, dans ce rôle de concentration, une occasion de se produire sous un aspect tout différent de celui qu'elle a revêtu pour ses débuts à Bruxelles. Et nul doute qu'avec sa beauté étrange, le charme de sa voix, la liberté de sa mimique, qui n'emprunte rien aux conventions, elle donne à l'héroïne de Spontini un relief saisissant. Peut-être cette création serait-elle, bien mieux que la lascive espagnole de M. Massenet, en harmonie avec l'intellectualité de sa nature.

Une excellente interprétation d'ensemble a complété le triomphe de la soirée. Félicitons spécialement MM. Seguin, Bonnard et Gilibert qui se sont montrés chanteurs consommés et comédiens de sérieuse valeur. Félicitons aussi les directeurs du théâtre qui ont donné à l'œuvre un cadre d'un réalisme saisissant et d'un goût parfait. Décor, costumes, jeux de scène, effets de lumière, tout est de nature à satisfaire les plus impitoyables exigences. L'orchestre, malgré sa tendance à exagérer les sonorités, a droit aux éloges. Avec ces éléments, *la Navarraise* constitue le spectacle le plus attrayant qui ait été vu à Bruxelles.



D'après un dessin de M. Théo Van Rysselberghe (v. p. 385).

## LE PRIX DE ROME

L'antique concours subsiste toujours. Il est vrai que la plupart des lauréats se contentent de prolonger le moins possible leur séjour à Rome. Le temps de faire apostiller leurs papiers par les consuls, et ils s'en vont vaguer par les villes tant italiennes que françaises pour aboutir à l'inévitable Paris. Là ils s'arrêtent ; quelques-uns y font la noce.

Prix de Rome, concours de Rome : vieilles choses ! Toutes les merveilles de la ville des papes, les loges, la chapelle Sixtine, les chambres du Vatican, imposées à l'admiration comme au collège on impose les classiques. Que vous ayez n'importe quelle nature, qu'elle soit orientée vers les arts intimes du Nord ou vers les arts gracieux et clairs du Midi, on se sert de Michel-Ange et de Raphaël comme de deux grands pavés pour l'écraser. Ces deux noms suprêmes et justement glorieux deviennent des sortes de professeurs de l'académie, en recul au fond des siècles, qui sont sensés confirmer point par point ce que dans les classes on apprend. Et encore que de braves pions se défient de Michel-Ange et lui préfèrent les Bolonais. Le Guide et le Dominiquin, voilà leurs hommes et ils envoient les élèves se noyer en des bitumes.

Qu'il y ait des professeurs que ce vétuste concours de Rome ennuie et qui n'y voient qu'un moyen d'ouvrir l'espace au rêve de leurs disciples, nous ne le nions guère. Mais il en est d'autres, les encrassés et les moisés, les perclus d'idée et d'âme, qui trouvent que le concours n'est pas encore assez de Rome et voudraient que l'on enchaînat les jeunes au socle de l'Apollon du Belvédère et devant les Sybilles de la Pace. Ceux-là, ils fleurissent en province et nous en avons connu à Gand et à Anvers qui se tuméfiaient de colère violette, parlât-on, ne fût-ce que timidement, d'un autre séjour — Florence par exemple — pour y développer une nature d'artiste.

Le sujet du concours fut cette année : « Énée s'enfuit de Troie en flammes, portant son père Anchise. » Ceux que le jury prima ont compris le sujet savamment. Casques, glaives, vêtements, tout paraît de l'époque, tel qu'on la décrit à l'académie. Schliemann eût protesté sans doute, mais M. Stallaert lui eût ri au nez. Les groupes sont suffisamment pathétiques, les yeux grandis à la mesure exacte d'une terreur feinte, les bras levés comme il sied à des moments d'affre imaginaire. Torses, jambes, cous, attaches sont sculptés d'après de bons patrons. Cela apparaît suffisamment correct et froid et les prix ont été décernés en conséquence. Rien à dire.

Pourtant, parmi ces blancs et crus rectangles de plâtre dont les signataires s'affirment bons élèves, un bloc légèrement teinté a

pris place, un bloc témoignant d'une folie soudaine. Comment est-il possible qu'il ait survécu, je ne dirai pas à l'examen, mais à la rage de certains pédagogues ? A quelle tolérance salvatrice doit-il l'honneur de figurer là, intact et vivant ?

Figurez-vous que dans ce sujet tout est absurde au point de vue du royal bon sens. Énée ne court pas, il est ployé contre le sol ; Anchise est écrasé sur le dos de son fils, comme un crapaud dans la fente d'une muraille et l'on devine à peine et son corps et sa tête. Un enfant les suit dans leur course volante et ses pieds ne touchent pas la terre. D'autres personnages sont passants comme un écoulement, comme des fragments de débâcle charriés dans une avalanche. Et par-dessus se gonflent et roulent des nuages énormes et bourrés d'ouragan, des nuages chargés de poix, des nuages qui semblent lourds d'un incendie d'empire.

Troie — on le sait aujourd'hui — était, somme toute, une ville petite, une sorte de bourgade fortifiée. Et sa guerre fut un simple combat entre pirates.

L'épopée en fit une lutte colossale, une lutte d'un monde contre un autre et de l'Europe contre l'Asie.

En examinant les six différents bas-reliefs exposés à notre Musée, on se dit que les cinq premiers relatent la guerre faite à la bourgade et que le sixième seul traduit un épisode de l'immense et affolé poème. L'œuvre du concurrent dédaigné au profit des cinq autres est donc la seule qui ait rendu tout le rêve que les siècles littéraires ont fait tourbillonner autour de Troie. Lui seul est resté au niveau du sujet, les autres sont descendus en ses sous-sols pour en exhumer des défroques et des poneifs. Nous admettons toutes les critiques qu'on peut lui adresser, nous déclarons l'œuvre incorrecte et, si l'on y tient, absurde, mais nous y découvrons une nature, une force artiste profonde, une imagination émue et violente qu'on a eu tort de doucher en n'accordant que la sixième place à celui qui les préféreraient.

L'auteur de ce très étonnant bas-relief est M. Joseph Kemmerich.

## MUSIQUE ANCIENNE

L'*Octuor vocal* a été particulièrement heureux cette année — qui est la troisième de son existence — par le choix des morceaux de musique ancienne qu'il a fait exécuter mardi, dans la salle de la Grande Harmonie. Ces chœurs et madrigaux, chansons et ballades — tous de l'époque du *xvi<sup>e</sup>* au *xviii<sup>e</sup>* siècle — étaient coupés, dans le programme, par des pièces pour clavecin de la même période, dont l'interprète brillant était M. Gustave Kefer. Il a retrouvé sur le clavecin d'Erard à double clavier, aux harmonies bizarres tenant à la fois de l'orgue et de l'épinette, le

succès qui l'accueille lorsqu'il tourmente un clavier moderne. L'intérêt de l'auditoire pouvait être plus excité encore par l'exécution de morceaux sur la viole d'amour, que M. Emile Agniez a touchée impeccablement et avec un parfait sentiment de la musique qu'il interprétait. Son *Adagio* du grand Corelli, et le *Menuet* du gracieux Boccherini, que le clavecin accompagnait, ont été détaillés et compris par l'exécutant en artiste qui sait.

La partie vocale était de beaucoup la plus importante de la soirée: l'*Octuor* n'a pas chanté moins de onze morceaux; quelques-uns d'entre eux sont harmonisés par des musiciens contemporains, mais dont la science technique est sans défaut, MM. Alexandre Béon et Léon Soubre, le directeur même de l'*Octuor*.

Les chansons flamandes, italiennes, françaises, ont été délicatement comprises par les chœurs, et parmi celles-là, il m'a semblé que la naïve tendresse de la *Chanson de mai* de Van Duyse, la *Chanson florentine*, si élégante, comme il convenait alors à la ville des Médicis, le *Noël* français du XVI<sup>e</sup> siècle, et la *Chanson comique* française de la même époque: *Quand le gril chante*, ont obtenu à peu près le succès que leur valeur et leur exécution méritaient. Je dis à peu près, ayant trouvé le public généralement froid. Je sais bien que c'est une triste habitude de la convention sociale qui empiète beaucoup trop sur les manifestations artistiques de ce qu'on est convenu d'appeler le monde. Mais à propos d'une audition de *musique ancienne*, je me suis demandé s'il n'y avait pas à cette froideur une autre raison, réelle celle-là, et non de convention et de formule. Et je crois l'avoir trouvée, en constatant qu'aujourd'hui l'éducation musicale du public — si progressante cependant — n'est pas arrivée encore au point voulu pour qu'il puisse goûter à loisir les charmes de ce langage archaïque, si pénétrant cependant, si rafraîchissant! Pourquoi il ne le goûte pas pleinement? Parce qu'il est ignorant de ce qu'il dit, ce langage.

Il est ignorant, en effet, de tout ce qui a entouré, inspiré, créé cette musique. Et cette musique-là, la nôtre en est pourtant faite, comme un chaînon est fait du chaînon qui le précède.

L'idée artistique, philosophique et humanitaire, qui guide aujourd'hui, dans un travail universel, les esthètes, les savants et les artistes de l'Europe entière, est particulièrement agissante et productive dans ce « demi-Nord » qui s'appelle la Belgique. En musique, Bruxelles a été jusqu'ici un carrefour bien éclairé, bien animé, bien alimenté. Le Belge a, comme l'Allemand, la naturelle aptitude musicale. Et en toutes choses artistiques, le renouveau qui épanouit le monde intellectuel, inquiet et hardi, trouve actuellement à Bruxelles terrains et semeurs. Pour la sculpture, la peinture, la gravure et les branches innombrables d'industrie reliées à l'art par mille liens, les plus rebelles et les plus indifférents doivent constater le travail et reconnaître les premiers résultats. Mais il ne faudrait pas que la divine harmonie ne prit pas sa place — celle qui convient au véritable langage universel — dans ce cortège de l'idéal. Il semble cependant qu'on piétinerait sur place, dans cette ville hospitalière à l'art, si le public — que des expositions merveilleuses instruisent et pacifient, que des représentations internationales et d'un intérêt passionnant attirent et retiennent — restait, en musique, par trop routinier et toujours ignorant.

L'idée qui a guidé M. Léon Soubre dans la composition de ses programmes de musique ancienne est excellente et significative; mais pour que les chefs-d'œuvre de tous les temps (car il y en a de tous les temps) soient compris et connus, il faudrait d'abord

que l'esprit de l'auditeur pût se les assimiler par la connaissance de l'histoire musicale et des époques où ces chefs-d'œuvre ont surgi. Le voyageur qui traverse les Alpes ne comprendra rien à l'effervescence artistique qui pendant quatre siècles couvrit de chefs-d'œuvre les terres grecques et latines, s'il n'a pas auparavant pénétré l'atmosphère ambiante où vécurent les créateurs, plus encore s'il ne sait rien des âmes de ces créateurs. Ainsi en est-il pour l'histoire de la musique et des musiciens. Ignorée au-delà de tout, même parmi les exécutants et les artistes les plus célèbres, elle est pourtant une partie de l'histoire générale de l'humanité; et quelle partie! Celle de l'art qui, au-dessus de tous, émane directement de l'âme, qui sonde les cœurs, qui dès les premiers âges du monde, à l'heure où chantaient les pierres des Pyramides, exprime la souffrance et la joie, la guerre et la paix, la colère et le pardon, l'espérance et le doute, la haine et l'amour!

### Enquête sur l'Évolution des Industries d'Art <sup>(1)</sup>.

Les Grands Magasins du Louvre ont pris une initiative intéressante en instituant des concours pour la composition de certains objets: l'an passé un prix de mille francs fut accordé à l'auteur du meilleur projet de lampe; cette année un lit, une armoire à glace et un voile de piano sont proposés au génie inventif des artistes <sup>(2)</sup>.

C'est ce qui a décidé M. Henry Nocq, l'auteur de *l'Enquête sur l'évolution des industries d'art*, à aller consulter M. HONORÉ, directeur des *Grands Magasins*. Et celui-ci lui a répondu par ces très justes observations:

« L'extrême division du travail nous a joué un mauvais tour; et c'est encore une des conséquences de la fabrication mécanique qui a séparé l'artiste de l'ouvrier. L'artiste, dans son cabinet, compose des formes en oubliant, trop souvent, les conditions indispensables de l'exécution. La réforme nécessaire, c'est d'amalgamer le plus possible des hommes qui doivent être de la même espèce et qui sont actuellement monstrueusement divisés, et c'est là le but de mes concours où j'appelle tout le monde ensemble, pêle-mêle, car je suis ici pour des réalisations pratiques: je demande de l'art aux ouvriers et de la technique aux artistes; il faut que le mariage se fasse entre l'artiste et l'industrie mécanique... »

Après avoir constaté que les acheteurs s'attardent aux meubles de style, M. Honoré ajoute: « J'ai des moments de colère en pensant aux difficultés qu'il faut surmonter pour faire accepter du nouveau. La copie du passé est une passion malheureuse; tous les ans on refond les mêmes bronzes sur des modèles de plus en plus fatigués; assez de margotages. L'honneur de l'art français est en jeu, et aussi le souci de prouver notre bon sens... Les lampes électriques doivent renoncer à prendre la forme des quinquets, à se dresser sur des rocailles Louis XV... Louis XV n'en avait pas, des lampes électriques! On peut trouver des formes nouvelles; les artistes ont assez d'imagination, bien sûr! *Cherchons donc à canaliser les efforts des artistes et à les amener à l'industrie.* »

M. FALIZE pense que le défaut de direction rend impossible, à notre époque, l'unité du style. Il caractérise son avis par cette

(1) Suite. Voir nos nos 41, 42, 43, 44 et 46.

(2) Voir plus loin notre *Petite Chronique*.

comparaison pittoresque : « Il faut, pour une production d'œuvres bien d'accord entre elles, un chef d'orchestre qui donne le ton et batte la mesure. Mais actuellement, tous les exécutants se révoltent contre l'autorité des chefs d'orchestre quels qu'ils soient. »

Il déplore aussi, avec les artistes, l'absence de connaissances techniques et trouve que *ceux-ci devraient s'assurer la collaboration d'ouvriers*, de simples ouvriers sans prétentions mais rompus aux exigences particulières de chaque métier. On éviterait ainsi la composition d'objets plus originaux que pratiques à laquelle se livrent, en général, les artistes qui s'appliquent aux industries d'art.

Mêmes observations, sous une forme tout à fait amusante, émises par M. GEORGES AURIOL :

« On a beaucoup répété, ces temps-ci, qu'il était aussi honorable pour un artiste de faire un meuble, de modeler un vase ou d'établir un modèle de tapisserie que de perpétrer un tableau.

Là-dessus, bon nombre de peintres et sculpteurs se sont mis à l'œuvre et des douzaines de pichets ont soudainement été escaladés par des femmes aux croupes rebondies. Le même sort a été subi par une quantité d'amphores et autres récipients.

Précédemment, certains peintres s'étaient subitement voués au mysticisme, pensant qu'il y avait peut-être quelque chose à faire de ce côté-là.

Ces messieurs oubliaient que, s'il n'est pas nécessaire d'être dans une disposition d'esprit spéciale pour peindre une dame qui ôte son loup ou reboutonne ses bottines, — il faut pour faire un tableau religieux être un croyant.

Il faut être aussi un croyant, pour faire œuvre de décorateur. Il faut admirer la nature de toutes ses forces, l'étudier sans cesse, recueillir un à un, comme des trésors, les admirables conseils dont elle est si prodigue.

Il faut aussi aimer son métier passionnément. Il faut aimer les matières et les connaître à fond, savoir pourquoi elles sont belles et ne pas s'attarder à les vouloir modifier.

C'est un tort de s'imaginer qu'on peut créer une forme de vase ou concevoir un arrangement de meuble tous les matins en prenant son chocolat. Depuis six mille ans, on a trouvé une dizaine de jolies formes. Lorsqu'on les altère, en les encomrant de figures saillantes, on ne fait pas œuvre d'artiste. Et de plus, on rend un mauvais service à ses contemporains, en confectionnant ornés d'anses insaisissables des pots qui ne versent pas.

Les artisans d'autrefois aimaient leur métier, comme les gens d'aujourd'hui aiment la bicyclette. — Voilà pourquoi c'étaient des artistes.

Il y a en France un tout petit groupe d'artistes comprenant *l'art des objets*. Mais il est probable qu'il ne triomphera pas du mauvais goût national, — et j'ai bien peur qu'on ne refasse jamais de fer forgé ni de tapisserie dans le pays qui a vu naître le Bazar de l'Hôtel-de-Ville.

Ici on n'aime que la camelote. Personne n'a l'amour des choses robustes, simples et bien équilibrées. Les choses laides ne gênent personne. Jetez un objet laid parmi mille objets de goût, on le dénichera immédiatement. On vous rira au nez si vous prétendez qu'il n'en coûte pas plus de faire les choses proprement. — Pourquoi? vous dira-t-on, c'est assez bon comme cela.

... Si je fais un vase et que je le donne à mon ami, mon ami le mettra sur son étagère. Mais je le lui donne pour qu'il s'en serve et pour qu'il le casse au besoin...

On ne fera jamais entendre au peuple le plus spirituel de la terre que le moindre ustensile de cuisine doit être, autant que possible, élégant.

Les rentiers taillent leurs arbres en pains de sucre; si leurs géraniums s'écartent du droit chemin, ils sont rappelés à l'ordre par le buis, ce sergent de ville des jardins — et jamais ils n'admettront qu'un chardon soit plus beau qu'un fuchsia. En un mot, ils ne veulent rien savoir, et pour les modifier, il ne faut compter que sur un miracle.

Mais, dira-t-on, les peuples voisins sont donc bien artistes? Les Anglais ont beaucoup plus de goût que nous. Nous possédons beaucoup plus de grands sculpteurs et de grands peintres que nos voisins. Mais si un mouvement devait se produire, il se produirait beaucoup plus facilement en Belgique, en Hollande, en Allemagne qu'en France; car dans ces pays-là, on respecte encore certaines traditions d'art.

De même qu'on commande aux fidèles d'ôter leur chapeau en entrant à l'église, — sans leur donner aucune explication, il faut dire aux masses : Ceci est beau, respectez-le. A force de respecter le Beau, on arrivera à le comprendre et à l'aimer. »

Enfin, le *Journal des Artistes* publie le texte du projet présenté par MM. Hankar et Crespin au sujet de la construction, à l'une des prochaines Expositions universelles, d'un quartier de ville exclusivement moderne où tout chercheur de neuf aurait la liberté de réaliser son rêve. Nous avons, on s'en souvient, parlé déjà de cette artistique et féconde idée (1), et nous souhaitons vivement qu'elle soit mise à exécution.

## NOTES DE MUSIQUE

Le « trio vocal des dames hollandaises » s'étant, au dernier moment, dérobé, l'administration des Concerts Schott a fait appel au jeune talent de M. Jean ten Have, le plus récent « grand succès » du Conservatoire de Bruxelles, le brillant élève d'Ysaye qui a, dans le célèbre quatuor du maître, remplacé M. Crickboom, enlevé à notre horizon musical par les fascinations de la Grande Ville.

M. ten Have a joué au pied levé — à main levée serait mieux en situation — le *Concerto* de Saint-Saëns, la *Fantaisie sur des thèmes populaires écossais* de Bruch et, avec M<sup>lle</sup> Clotilde Kleeborg, la *Sonate en ut mineur* de Grieg. Il a mis dans l'interprétation de ces œuvres de styles divers tant de sûreté, de sentiment, de justesse d'expression et de charme, que le public lui a décerné une ovation spontanée et unanime. C'est un début qui promet et qui place d'emblée M. ten Have en belle posture parmi les virtuoses compréhensifs.

L'habileté technique, le mécanisme approfondi de M<sup>lle</sup> Kleeborg ont été, ici même, appréciés la semaine dernière, et nous n'avons pas à y revenir. On souhaiterait à la jeune pianiste plus de chaleur et d'âme; on souhaiterait aussi qu'elle s'appliquât à nous faire entendre d'autre musique que ces *Poèmes sylvestres* de M. Théodore Dubois, pastichés de Schumann et sans nulle valeur artistique. M. Dubois est de l'Institut, et il en abuse. Il y a mieux à faire pour un artiste que de colporter ces articles-Paris, ces « nouveautés » douteuses et anonymes dont rien ne justifie la mise au jour.

\* \* \*

M. P. Litta a donné vendredi, à la salle Ravenstein, son premier *recital*, consacré aux œuvres de Schumann. Le jeune pianiste a fait de grands progrès, principalement au point de vue de la compréhension des œuvres. Il s'est assagi, a perfectionné son mécanisme et prend rang, décidément, parmi les virtuoses de valeur. Son interprétation romantique des compositions de Schumann, notamment de la *Fantaisie* et du *Carnaval de Vienne*, est

(1) Voir *L'Art moderne* du 15 juillet dernier.

bien celle qui convient aux inspirations rêveuses, entrecoupées d'éclats et de sanglots, du maître de Bonn. Servi par un excellent Steinway, aux sonorités moelleuses et puissantes, ce brillant début fait bien augurer des deux autres soirées annoncées par M. Litta, l'une réservée à Beethoven, la dernière aux œuvres modernes.

\*\*\*

Pour rappel, la première séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano aura lieu au Conservatoire, aujourd'hui, à 2 heures. On y entendra des mélodies de Brahms, Grieg, Lotti, C. Franck, chantées par M<sup>me</sup> Lagneau-Nachtsheim, le quintette de Herzogenberg, le trio en *mi bémol* pour piano, violon et cor de Brahms, et l'excellent pianiste Arthur De Greef jouera les Études symphoniques en forme des variations de R. Schumann.

\*\*\*

Le premier Concert populaire, sous la direction de M. Joseph Dupont, est fixé à dimanche prochain. Le programme est ainsi arrêté : Overture du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn ; Symphonie sur un air montagnard français (piano et orchestre) de Vincent d'Indy, joué par M. I. Philipp ; *Conte féerique* de Rimsky-Korsakoff (première exécution à Bruxelles) ; Fantaisie pour piano et orchestre de Charles Bernard (exécutant, M. Philipp) ; Introduction du deuxième acte de *Gwendoline* d'E. Chabier ; enfin l'ouverture de *Tannhäuser*.

\*\*\*

Comme nous l'avons annoncé, c'est le dimanche 30 décembre, à 2 heures précises, dans la salle de l'Alhambra, qu'aura lieu la première des cinq auditions organisées par la Société des Nouveaux Concerts. Le samedi 29 décembre, dans la même salle et à la même heure, répétition générale.

Cette première séance a lieu avec le concours de M<sup>lle</sup> MARIE BREMA, dont les débuts ont fait sensation à Bayreuth, cet été. M. Franz Servais conduira, cette fois, l'orchestre ; il fera entendre deux importants fragments de son *Apollonide*.

Voici la composition intégrale du programme :

1<sup>o</sup> Overture du *Barbier de Bagdad*, P. Cornelius. — 2<sup>o</sup> *Die Ideale*, d'après Schiller, Liszt. — 3<sup>o</sup> Deux poèmes : a) *Träume*, b) *Schmerzen*, chantés par M<sup>lle</sup> Brema, (instrumentés par F. Mottl), R. Wagner. — 4<sup>o</sup> Overture de *Léonore* (n<sup>o</sup> 3), v. Beethoven. — 5<sup>o</sup> Deux fragments de l'*Apollonide* : a) *Élégie*, b) *Scène sous la tente du festin*, hymne, danse sacrée, F. Servais. — 6<sup>o</sup> *Scène finale de la Götterdämmerung*, Brünnhilde : M<sup>lle</sup> Marie Brema, R. Wagner.

Pour le service des places et pour toute demande relative à l'abonnement s'adresser chez Breitkopf et Härtel, 43, Montagne de la Cour, où se trouve déposé le plan de la salle.

## PETITE CHRONIQUE

Paraîtra mercredi prochain chez Dietrich et C<sup>ie</sup> un ALMANACH, cahier de vers par Émile Verhaeren, orné par Théo Van Rysselberghe. Les deux dessins que nous reproduisons ci-dessus sont extraits de cet ouvrage.

La séance annuelle de la Section d'art aura lieu mardi 4 décembre, à 8 1/2 heures du soir, à la *Maison du Peuple*.

L'ordre du jour est ainsi composé : 1<sup>o</sup> Rapport du secrétaire sur la marche des travaux ; 2<sup>o</sup> rapport du trésorier ; 3<sup>o</sup> organisation des séances pendant l'hiver 1894-95.

A l'issue de cette séance, M. Henry Van de Velde, professeur aux Hautes Études, fera une conférence sur le *relèvement de l'art par l'activité, par l'industrie et par le peuple*.

M. Dalpayrat et M<sup>me</sup> Lesbros viennent d'ouvrir à la Galerie Georges Petit, à Paris, l'exposition annuelle de leurs magnifiques grès flammés. Cette exposition sera close le 31 décembre.

Les Grands Magasins du Louvre mettent au concours, entre arti-

sans et artistes français, la composition d'un voile de piano, d'une armoire à glace et d'un lit. Des prix de 1,500, 1,000 et 500 francs sont offerts aux lauréats, auxquels il est expressément recommandé de *faire du neuf, de se dégager de toute imitation des styles convenus*. Voilà qui est bien et d'un exemple salubre.

La livraison de novembre du *Magazine of art*, la première du xvii<sup>e</sup> volume de cette publication de luxe, contient une étude de M. H. Sherard sur la *Vie du Christ* de James Tissot, qui fut le grand succès du dernier Salon du Champ-de-Mars. L'article est illustré de sept reproductions de tableaux et dessins de M. Tissot. On sait que l'œuvre énorme du peintre français, dont nous avons donné la description (1), a été acquise par la maison Mame, de Tours, au prix de un million cinq cent mille francs. Signalons aussi, dans la même livraison, une intéressante étude de M. C. Wilhelm sur l'*Art au théâtre*, illustrée par l'auteur, un article sur les *Femmes peintres* par Hélène-L. Postlethwaite, avec de nombreux portraits, une étude de Victor Champiez sur les industries d'art anglaises, une superbe composition de Charles Ricketts, deux photogravures d'après Francis Walker et C. Wünnenberg, etc.

Les œuvres de Charles Jacques, vendues chez M. Georges Petit, à Paris, les 12, 13, 14 et 15 novembre, ont atteint des enchères élevées. Le grand *Troupeau* a été adjugé 30,000 francs ; le *Tertre*, 15,000 ; la *Sortie du village*, 13,950 ; la *Rentrée du troupeau*, 13,000 ; les *Chevaux à l'abreuvoir*, 12,800 ; les *Vaches à l'abreuvoir*, 12,000 ; la *Bergerie*, 12,000 ; l'*Intérieur de bergerie*, 12,000 ; l'*Abreuvoir aux moutons*, 10,000 ; la *Pastorale*, 10,000 ; le *Troupeau de moutons près d'une mare*, 9,500 ; les *Moutons sur les coteaux d'Annet*, 9,000 ; la *Plaine de Barbizon*, 8,050 ; la *Rentrée à la ferme*, 8,000 ; l'*Abreuvoir (clair de lune)*, 7,500 ; la *Sieste*, 7,500 ; le *Troupeau fuyant devant l'orage*, 6,750 ; la *Bergerie*, 6,600 ; la *Provende*, 6,200 ; les *Chevaux de halage*, 6,000 ; la *Bergère*, 6,000, etc.

Les eaux-fortes et pointes-sèches ont été disputées à des prix variant de 40 à 960 francs. Les trois épreuves du *Pâturage* ont été vendues 900, 920 et 960 francs.

Dessins : *Raffourage*, 3,550 ; *Moutons à l'abreuvoir*, 2,350 ; *Sortie du troupeau*, 2,320 ; *Bergère faisant boire ses moutons*, 1,950 ; *Raffourage*, 2,900 ; *Abreuvoir au mouton*, 1,500 ; *Idem*, 1,200 ; etc.

*La Revue des Arts du Métal*, dirigée par M. Arthur Maillet, élargit son cadre en changeant de titre.

Elle s'appelle maintenant *L'Art décoratif moderne, Revue des Arts appliqués à l'Industrie* ; ses bureaux demeurent 51, rue Vivienne, et le prix du numéro reste fixé à 1 franc.

Il sera désormais traité, toujours avec de jolies illustrations, des bronzes, de l'orfèvrerie, bijouterie, joaillerie, serrurerie, reliure, émaux, verrerie, ébénisterie, tapisserie, céramique, ciselure.

(1) Voir l'*Art moderne* du 6 mai dernier.



THE  
FINE ART  
& GENERAL  
INSURANCE  
COMPANY, L<sup>d</sup>

### ASSURANCES

de tableaux, gravures, livres, bijoux, sculptures, instruments de musique et de toutes œuvres d'art contre les risques d'incendie, de vol, de détériorations, et contre tous risques par polices *incontestables*.

DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE :

Bruxelles, 50, rue de Namur. (Téléphone 1421.)

## SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

INCESSAMMENT

OUVERTURE DES GALERIES D'EXPOSITION

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

Collection de feu M. Jean VANDER DONCKT

## OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON

FAIENCES DE DELFT ET AUTRES

BRONZES ET CUIVRES

ARGENTERIES, MONTRES

Tapisseries d'Audenaerde, Meubles, etc.

Vente à Bruxelles, Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances,

DU 4 AU 7 DÉCEMBRE 1894

Exposition particulière, le 1<sup>er</sup> décembre.

Id. publique, le 2 décembre.

Notaire :

M<sup>e</sup> ELOY

10, rue de la Chancellerie, 10.

Experts :

MM. J. & A. LEROY, FRÈRES

12, place du Musée, 12.

Chez lesquels se distribue le catalogue.

## J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

LOUIS DELATRE *Les Miroirs de jeunesse*. — LETTRES DE RICHARD WAGNER. — EXPOSITION DES AQUARELLISTES. — QUELQUES LIVRES. *Sonatine d'automne*, par Camille Mauclair; *Sur les Golfes*; *Vers la Vie*, par Richard Ledent. — « LE VAISSEAU-FANTÔME » AU THÉÂTRE LYRIQUE NÉERLANDAIS. — « LA FILLE DE MADAME ANGOT » — NOTES DE MUSIQUE. — PETITE CHRONIQUE.

## LOUIS DELATRE

*Les Miroirs de jeunesse*. Bruxelles, Lacomblez.

Sonnez! Sonnez! les cloches des villages de Meuse! Sonnez par-dessus les toits d'ardoises de vos pays! Sonnez par-dessus vos vergers, vos coteaux, vos collines! Et vous, chantez, les sources de ces régions gaies, et les fontaines jolies! Brillez, les fleurs, et souriez, là-bas, les belles galantes de quinze ans! Un poète, né parmi vous, a recueilli vos sons, vos parfums, vos éclats, vos amours et en a fait une corbeille de contes.

Faire de la critique, ce beau livre fermé, Dieu m'en garde! Il m'a trop fleuri l'âme. Et j'entends encore bruire des sources, rire des fillettes, pépier des moineaux; j'entends les cris des grives dans les bosquets de Leernes et le vent qui passe dans les jardins de

l'Entre-Sambre-et-Meuse. Voilà les arondes qui gazouillent! Et voilà des filles blondes et roses et des fleurs de bruyères! J'entends encore le bruit des petites villes, le bruit des vallées, le bruit des ruelles et je vois des métairies blanchir derrière des prés tout fraîchement fauchés. Je vois des coudes de rivières dans des paysages clairs et tout cela murmure délicieusement en moi. Car lorsque Louis Delattre écrit, on dirait qu'il peint un pommier où il y aurait à la fois des fleurs et des reinettes croquantes, et il semble mêler, dans la vie âpre et caressante de sa littérature, l'été au printemps.

Ce jeune panthéiste, ce fringant poète de joie, qui aime tout ce qui vit, comme la douce Frémée de ses contes, écoute si bien respirer les choses et s'émeut de toutes les palpitations, qu'elles soient d'une poitrine humaine ou qu'elles soient du ciel ou de la feuillée! A travers ses contes, il laisse courir son cœur, un jeune cœur sentimental, étourdi et aimant. Il fait des déclarations d'amour aux fontaines de son village, aux eaux naïves, chantantes ou mélancoliques. Et il en adresse d'autres à sa payse à la robe gris de perle : « J'ai pour toi un joli village tout entier, de pignons blancs, de poules picorant sous les haies et de treilles au soleil. » Les étoiles, ces blondes abeilles des nuits d'été, l'attendrissent, le voluptueux, et il s'attendrit plus encore pour les bons aoûtérons, qui fauchent, loin de la Campine, les blés d'or de la Wallonie. Comme il aime!

comme il aime! comme il aime! Il est pris de vertes fringales pour les frisquettes vachères, agiles comme des orvets, et qui sentent l'herbe et les bêtes. Il aime les sentiers, il aime les enfants et l'éclat des prairies mouillées. Que c'est bon, dans ces temps de littérature guindée et de poésie hermétique, de trouver un tel écrivain qui ouvre son cœur aussi franchement vers la joie! C'est la joie pure, la joie sereine, la joie du soleil, celle de vivre et d'aimer, de courir dans la lumière et d'écouter chanter son âme! C'est la joie blanche de la jeunesse! Il faut que tout se réjouisse avec la jeunesse, les clairières et les clochers, les ruisseaux sous les saules et les alouettes dans l'azur! Même pendant les ondées, le ciel sourit derrière les larmes d'avril. Même devant les hivers tristes, la neige est nuptiale et blanche, parle du bonheur. Et voilà ce que contient ce livre et voilà tout ce qu'il nous dit, consolant et amical, et venant, « mouchon » sans façon, chanter dans notre bibliothèque des refrains d'une rusticité attendrie et y apporter la bonne odeur des rives de la Sambre et la gaieté fière de certains ciels du Hainaut.

Ah! Mais on rencontre du scepticisme dans ces contes pimpants! La bouche qui souriait va donc un peu s'amertumer? Oh non! c'est un masque, n'est-ce pas? et ce petit carnaval ne dure guère plus de trois pages. Le masque est rejeté. Le sourire de bonté le transperçait d'ailleurs de ses rayons. Le livre est trop jeune pour prendre de ces airs-là et la tendresse revient bien vite à flot.

Et de la mélancolie? Oh oui! Tout n'est pas rose. Mais tant est grande l'ingénuité de l'auteur, et si débordant son cœur, qu'il se croit souvent bien gai quand il est triste. D'autres fois, en revanche, c'est d'une voix flûtée qui veut être mélancolique qu'il nous parle, comme Frémée quand elle chante :

J'ai bien nourri, sept ans, un joli geai  
En ma gayole,  
Et quand ce vint au premier jour de mai,  
Mon joli geai s'envole!

Et puis, d'ailleurs, cette mélancolie est si bonne et si naïve, — tenez, comme cette prière d'enfant : « Ah! bon patron qui fis ressusciter les enfants tués et mis au sel par le méchant boucher, saint Nicolas, fais que Mélie regagne des places assez pour que sa tante Marie-Flipotte lui donne le chapeau à plumes frisées! »

Ce n'est pas là le premier livre de Louis Delattre. Avaient paru déjà les *Contes de mon village*. Ceux-ci annonçaient les *Miroirs de jeunesse*, mais ils étaient plus jeunes encore. L'oiseau sortait du nid. Il s'arrêtait à la première gouttière, au premier mur garni de clématites. Maintenant ses plumes sont bien garnies, il a de l'envergure; il affronte de plus grands ciels et plane bien plus haut dessus ces paysages wallons, dont il chante l'âme comme on ne l'a pas encore chantée, dans le prime-saut de ses refrains et à plein cœur.

Ces *Miroirs* sont-ils les adieux de l'écrivain à sa jeunesse si éveillée? Il paraît le dire, dans son alerte dédicace à Georges Eekhoud : « Il me semble que je tends, à mon bon maître, les lambeaux blancs et rouges de ma dernière robe prétexte. » Mais nenni! Pour qu'un pareil ruisseau, si frais près de sa source, si bellement babillard, si pur et si heureux, perde sa jeunesse luronne et tendre, il faut des cataclysmes qui ne peuvent arriver. Louis Delattre restera le conteur de la joie et, quoi qu'il fasse, sa philosophie s'amusera toujours des pigeons qui passent dans l'azur et des belles filles aux yeux d'aube. Il restera le psychologue étourdi et aimant qu'il est et il deviendra — on peut facilement le lire dans la main qui a écrit ces livres — un de nos grands conteurs.

### Lettres de Richard Wagner.

On lira avec intérêt ces extraits, encore inédits, de l'ouvrage que prépare M<sup>lle</sup> Augusta Staps et que nous avons annoncé dernièrement (1).

Je le vois encore assis sur le siège qui se trouve, aujourd'hui comme alors, dans l'embrasure de ma fenêtre, écoutant impatiemment ce que je lui disais de la splendeur de l'avenir qui l'attendait.

Le soleil venait de se coucher dans toute sa beauté : le ciel et la terre n'étaient que lumière et que flamme.

Wagner me dit : « Que me parlez-vous d'avenir quand mes manuscrits sont encore au fond d'une armoire? Qui fera représenter l'œuvre d'art que je ne puis laisser venir au jour qu'avec la collaboration de démons propices, afin que le monde entier sache que c'est ainsi que le Maître a vu et voulu son œuvre? »

Dans sa surexcitation il allait et venait par la chambre. Tout à coup il s'arrêta devant moi et s'écria : « Je suis autrement organisé, j'ai des nerfs plus sensibles, il me faut la beauté, l'éclat et la lumière. Le monde me doit ce dont j'ai besoin. Je ne puis pas vivre d'une misérable place d'organiste comme votre Maître Sébastien Bach! Est-ce donc une exigence inouïe que de demander que le peu de luxe dont j'ai envie vienne à moi? Moi, qui prépare de la jouissance à des milliers et des milliers d'êtres! »

En parlant ainsi il relevait la tête comme s'il lançait un défi. Puis il retomba sur le siège dans l'embrasure de la fenêtre et regarda devant lui. Que lui faisaient la splendeur du paysage et la sérénité de la nature?

Non, ce n'était pas tout joie quand Wagner était à Mariafeld.

Munich, 4 mai 64

TRÈS CHÈRE AMIE,

Je serais le plus ingrat des hommes si je ne vous faisais part sur le champ de mon immense bonheur!

Vous savez que le jeune roi de Bavière m'a fait chercher, je lui ai été présenté aujourd'hui. Il est malheureusement si beau, si intelligent, si ardent et si grand que je crains que sa vie s'évanouisse dans ce monde vulgaire comme un rêve fugitif et divin. Il m'aime avec l'ardeur et la ferveur du premier amour, il sait et connaît tout ce qui me concerne. Il veut que je reste à jamais

(1) *Quinze lettres de Wagner, accompagnées de souvenirs et d'éclaircissements*, par ELISA WILLE, traduites et publiées par M<sup>lle</sup> AUGUSTA STAPS. Voir *l'Art moderne* du 25 novembre dernier.

près de lui, que je travaille, que je me repose et que je fasse exécuter mes œuvres ; il veut me donner tout ce dont j'ai besoin ; il veut que je termine *les Nibelungen* et il les fera exécuter comme je le désire. Et tout cela il l'entend sérieusement et littéralement, comme vous et moi, quand nous parlions ensemble. Tout souci pécuniaire doit m'être enlevé ; j'aurai ce dont j'ai besoin, à la seule condition que je reste auprès de lui.

Que dites-vous de cela ? Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas inouï ? Est-ce que cela peut être autre chose qu'un rêve ?

Pensez comme je suis ému !

Mille amitiés sincères ! Mon bonheur est si grand que j'en suis tout écrasé. Quant au charme de son œil, vous ne pouvez vous en faire une idée : pourvu qu'il vive ! C'est un miracle par trop inouï !

Amitiés sincères à Wille et aux adolescents !

A jamais,

Votre reconnaissant  
RICHARD WAGNER

Ne rien ébruiter ! Rien dans les journaux ! Tout est entre nous et doit y rester !

Starnberg en Bavière, 26 mai 1864.

CHÈRE, PRÉCIEUSE ET VÉNÉRÉE AMIE !

Je doute que cette lettre vous parvienne encore à Mariafeld, mais je suppose qu'on la fera suivre. A vrai dire je ne vous écris que pour ne pas laisser germer en vous l'idée que je pourrais être ingrat envers vous. Les horribles douleurs de l'enfantement de mon bonheur, c'est chez vous que je les ai ressenties et c'est vous qui m'avez aidé à l'enfanter ; nous ne voyions et ne sentions que les maux et les angoisses de cet enfantement ; peut-être est-ce chez les mères un cas mortel pendant lequel la pensée de ce qui doit être enfanté disparaît pour un temps, laissant les douleurs pour unique réalité. Mais je comprends à peine comment j'aurais surmonté tout cela et comment, finalement, j'aurais été en état de prendre congé de vous dans une disposition d'esprit qui, en somme, était calme et tolérable, si, au plus profond de mon être, je n'avais eu vaguement conscience que mes souffrances inouïes m'avaient acquis un droit de haute portée, un droit qui, quand bien même il n'aurait pu exercer son action sur le monde, m'aurait élevé d'autant plus au-dessus du monde et aurait fait de moi, dans mon for intérieur et même dans la plus profonde des misères, un homme consacré et sanctifié.

Que j'ai le droit de coter si haut mes souffrances, vous le savez, amie, vous pouvez en porter témoignage. Pensez jusqu'à quel point j'étais humilié. Je n'aurais pu l'être davantage, n'est-ce pas ? Oui, j'en étais arrivé là ! Voyez-vous, chère, précieuse amie, l'extrême humiliation a fini par m'élever, je sentais que, puisque cela était possible, puisque je pouvais supporter cela et pourtant rester doux et bon, c'est que cela devait avoir pour moi une signification plus haute. J'eus la perception rapide comme l'éclair que le rideau allait se lever soudain, et qu'un bonheur merveilleux devait m'apparaître. Et vous l'aviez aussi — vous me l'avez dit clairement. — Avouez-le : tous deux nous étions comme inspirés. Amie, voici ce que je veux dire : que le rideau se levât déjà pendant la vie ou seulement après la mort, en vérité, cela m'était égal, mais je savais qu'il se lèverait. — C'est pour cela que je ne m'effrayai point lorsque mon merveilleux bonheur m'apparut — j'en avais été sûr ; seulement, ce qui m'étonna, c'est

qu'il vint avec une telle rapidité, justement alors, ce jour même, à cette heure !

Ne doutez point de cela, amie. C'est ce bonheur-là qui seul répond pleinement et entièrement aux souffrances que j'ai dû subir jusqu'à la plus profonde des misères. Je sens que même, s'il n'était jamais arrivé, j'en aurais été digne et cela me donne la certitude de sa durée. Mais si vous voulez avoir en outre la preuve de l'origine divine de ce bonheur, écoutez-moi...

L'année de la première exécution de mon *Tannhäuser* (de l'œuvre avec laquelle j'inaugurai ma voie nouvelle et pleine d'épines, au mois (août) où je me sentis une force créatrice si prodigieuse que je conçus en même temps le plan de *Lohengrin* et celui des *Maîtres Chanteurs*), une mère enfanta mon ange gardien.

Au temps où je terminais à Lucerne mon *Tristan* et où je me donnais une peine atroce pour qu'il me fût rendu possible de me fixer sur le sol allemand et où, désespéré, je finis par me tourner vers Paris, — alors l'adolescent de quinze ans assista pour la première fois à la représentation de mon *Lohengrin* et en fut si profondément ému que depuis lors c'est par l'étude de mes œuvres et de mes écrits qu'il a fait lui-même son éducation au point qu'il a avoué franchement à son entourage, comme il me l'avoue maintenant à moi, que j'ai été son unique éducateur et son unique professeur . . . . .

RICHARD WAGNER

## EXPOSITION DES AQUARELLISTES

Jamais cette exposition n'a été aussi insignifiante, comme ensemble. Voilà une Société qui a rudement besoin de se renouveler, de faire peau neuve. Les croûtes à l'eau qui sont exposées là forment certes, veuves de sel, de poivre et de piment, un des plus fades bouillons qu'on ait servis au public. Pouah ! les Dell'Acqua, les De Vriendt et autres Van Severdonek ! Et que d'autres « quelconqueries » encore ! C'est de l'art de pensionnat ! C'est de la relature d'académie ! Certains coins ont l'air de l'arrière-boutique d'un débitant de chromos. Un peu d'aérage, n'est-ce pas, pour l'an prochain ? Un peu de neuf ? Et surtout, un bon et solide nettoyage !

Les spécialistes de l'aquarelle restent les mêmes : MM. Uytterschaut, Staquet, Cassiers, Binjé, tous gais comme des Portugais, amusants, du brio et de la roublardise au pinceau, mais peu variés. Quelques Italiens sont toujours les confitureux lécheurs qu'on sait. Quelques Hollandais fabriquent des têtes de Frisonnes pareilles à des figures de poupées en bois.

Voilà l'ensemble ! Ça et là, quelques artistes. M. Constantin Meunier avec des têtes de mineurs et de hiercheuses, aquarelles énergiques. M. Eugène Smits et ses aristocratiques couleurs. M. Alexandre Marcette, un luministe « turnérien », dont les trois œuvres cherchent des effets de canal et de fleuve intéressants. M. Fernand Khnopff, dont l'art hermétique et savant arrête toujours, et qui dresse, en un de ses cadres, une figure blanchement étrange et d'allure magique et royale, noblement dessinée. M. Den Duyts, toujours mélancoliquement poétique. M. Emile Claus, avec deux pochades. M. Oyens, M. de Burlet, M. Hagemans et d'autres...

Parmi les étrangers, deux attirent et forment le véritable intérêt de l'exposition : MM. Carlos Schwabe et Jakob Smits.

M. Carlos Schwabe est un symbolique. Il s'apparente un peu à la race des Jan Toorop, des Thorn Prikker, des Doudelet. C'est de la peinture littéraire. Cet art n'a pas l'élégance ni le mystère fier de celui de M. Khnopff, mais il retient par son étrangeté doucement triste, par sa mélancolie un peu malade et ses couleurs déteintes.

Tout autre l'art de M. Jakob Smits. Vigueur, santé, plénitude de vie! voilà ce qu'il clame. C'est un robuste, ce peintre hollandais. C'est bon de voir, de temps en temps, de ses œuvres à quelque cimaise d'exposition, car il n'est guère prodigue de montre. Sa *Mater dolorosa* et sa *Mater amabilis* sont des œuvres belle-ment traitées, largement, avec une émotion poignante que l'artiste a su communiquer à son pinceau même et qui chante dans la couleur. *L'Été* se recommande par les mêmes qualités de couleur forte et de sentiment sain et vrai.

A l'an prochain, vous autres de l'aquarelle, une exposition plus solide, n'est-ce pas?

## QUELQUES LIVRES

**Sonatines d'automne**, par CAMILLE MAUCLAIR. Librairie académique, Perrin, Paris.

M. Mauclair écrit au seuil de son livre :

« On trouvera dans ce recueil des notations sentimentales, des lieds, des historiettes violentes et étranges, et parfois, presque tout simplement, des sanglots : de petits poèmes n'ayant guère plus de raison d'être qu'un frisson ou qu'un sourire et s'en contentant pour exister. »

Puis il ajoute :

« Et je m'inquiéterais de voir chercher à tout ceci plus de cohésion qu'aux jeux mêmes et aux balbutiements du sentiment : car « de la littérature » ce sera dans d'autres livres... »

Il ne faut donc point faire un grief à M. Mauclair du décousu de son livre. Il a bien fait ce qu'il a voulu faire.

Ses vers, certes, ne sont pas intacts d'influences, mais que de surprises pourtant et que de vraie et intime poésie parfois. Voici :

Dans notre maison nous restons assis  
Moi comme un pèlerin, toi comme une étrangère,  
Vraiment, ma douce, comme si  
Nous étions intrus sous ce toit solitaire.

Et c'est tellement, cependant,  
La maison de la tristesse ici  
Que nous sommes sûrement  
Chez nous, ma chère voyageuse.

Nous restons tous les deux tremblants  
Au fond de l'ombre douceuse,  
Et vaguement tes voiles blancs  
Indistinctement  
Te font immatérielle et visible...

Allons! notre lampe! il n'est pas possible  
Que nous ne soyons pas chez nous ici :  
Mais, — as-tu peur de la lumière aussi...?  
Je devine que tu deviens pâle...

Alors, si nous avons peur de tout,  
Nous ne serons jamais chez nous!

Voici encore de la passion ardente et soudaine :

Tu as tant regardé les étoiles  
Qu'ils en sont pleins, tes yeux :  
C'est des sables, c'est des feux,  
C'est de l'eau glacée et pâle  
Avec des bijoux bleus.

C'est des paysages étranges,  
Des voies lactées, des colliers, des symboles :  
Et puis cela change,  
Et puis c'est des pierreries folles.

Tu es bien heureuse  
De prendre avec tes cils les étoiles du matin :  
Tu en as plein tes prunelles,  
Belles comme les prunelles des catins.

Donne-moi tes yeux sous mes lèvres,  
Pour boire cette eau bonne pour ma fièvre,  
Avec les reflets d'étoiles dedans :

Ah! puis, tiens, donne aussi tes lèvres  
Et tes dents froides dedans.

Le peu de musique à la Schumann que M. Mauclair nous annonce est donc variée et vivante. Elle va de la douceur et de la tristesse de l'amour vers sa violence.

Suivent quelques petits poèmes que j'appellerais volontiers numériques parce que le nombre trois y joue un grand rôle et dans leur voisinage se sertit cette admirable piécette : *Minute*. Tout cela emprunte des airs de ballades et de refrains sur lesquels dansent comme follets nos mille soucis et nos mille regrets et nos mille pensées de tendresse ou de douleur de jeunes poètes modernes, qui veulent vivre.

Les *Sonatines d'automne* sont à relire.

**Sur les Golfes** (*Naples et Salerne*). Journal d'une Ignorante. — Bruxelles, Lacomblez, sans millésime. Petit in-8°, 30 p. et table.

Cette suggestive et douce chose est la continuation d'un *Voyage en Italie* (par une Ignorante), qui fut couronné par l'Académie française.

Un accent plus poétique et plus ému encore peut-être, lui donne un charme d'art féminin fait de grâce naturelle, de légèreté de touche, d'émotion vraie qui laisse cette rafraichissante sensation des jolies œuvres d'art sincères, discrètes et finement colorées.

« L'Ignorante » est artiste au point de laisser transformer son style par le pays qu'elle voit; aussi ces courtes pages sont-elles une vraie bouffée d'air d'Italie. Cela vous fait remonter à l'âme tout le charme si endormeur et si vivant de ce pays « où on croit se ressouvenir de ce qu'on a été dans les siècles passés, avant d'avoir été repoussé dans les contrées froides où on s'est fait une âme plus intérieure, plus frileusement repliée sur elle-même ».

J'ai eu la joie de voir exprimer une impression éprouvée là-bas très vivement; c'est à propos de la musique italienne, qui y résonne tout autrement qu'elle ne le fait ici. Est-ce le tempérament des exécutants, la pureté de l'air? Il m'a semblé que cette musique ne devrait s'entendre que là. Mais cette intuitive et raffinée « Ignorante » le dit mieux :

« Je songe au grand Verdi. J'entends une de ses plus sublimes inspirations et je me pénètre, avec le gratteur de mandoline pour tout exécutant, d'une impression autrement suggestive et complète de ce chef-d'œuvre qu'alors que je l'entends dans nos théâtres.

« Je ne sentis jamais mieux qu'à cette heure que rien ne vaut, dans l'art, l'harmonie ambiante particulière à chaque œuvre. J'ai compris tout à fait, en Italie, le vrai sens de cette musique, et l'enthousiasme que suscite en toute la nation, le maître, qui est l'expression même du génie de la race. »

Ces impressions de voyage paraissent courtes, chose rare dans ces récits, où la personne de l'auteur encombre souvent la scène sans donner pour cela la jouissance d'une personnalité.

Ici, au contraire, cette jouissance est complète et charmante.

**Vers la vie**, par RICHARD LEDENT. — Besnard, à Liège.

Œuvre de début, ce livre mérite une attentive lecture.

L'auteur est de ces jeunes, compagnons de Gérardy et de Rasenfosse, qui se groupèrent autour de *Floréal*; de cette pléiade d'âmes wallonnes, avec au fond l'étrange mélancolie du Nord. Car c'est encore elle, cette mystérieuse mélodie, que nous retrouvons ici et M. Richard Ledent a su la conduire par les trois courts drames de son livre.

*La Forêt, la Mer, la Ville!* Évocation superbe d'âmes géantes, alliage altier de grandeur, d'inconnu et de menace!

Propos un peu confus, assez vagues parfois, mais parfois profonds.

Le premier des trois actes du drame est spécialement d'une conception sauvage et folle, bellement transposée sur le papier.

L'enfant malade, sentant la mort emplir son petit cœur d'agonie et de plainte, dit :

Quand je ferme les yeux je vois encore très bien  
et la nuit dure-t-elle encore après minuit?  
Mère, fera-t-il jour demain?

Et la mère répond :

Ferme tes yeux...  
Le jour vient ou la nuit, l'heure passe, qu'importe.  
La mère veille,  
Sais-tu que mon amour est grand comme un soleil!

C'est le cri de vie et d'amour devant la mort qui passe, dévastatrice du bien et du mal, tueuse d'enfants blonds et de rêves.

Les deux autres drames de M. Ledent n'ont point la même allure farouche, échevelée dans la nuit.

Signalons de la *Mer*, ces paroles d'un chant de matelots :

Dès le soir lumineux, nous carguerons les voiles  
pour saisir dans leurs plis les plus belles étoiles,  
et quand les lendemains brilleront sur les eaux,  
nous irons, conquérants des grands soleils nouveaux!

Ça et là, à certains carrefours du drame, nous trouvons quelque situation qui semble du Maeterlinck. Ceci n'est pas un reproche, c'est une très simple impression personnelle que nous notons, car les qualités propres de M. Ledent sont évidentes.

Elles marqueront mieux avec la force graduante du poète.

Quant à la forme, condition négligeable, du reste, ce sont des vers à volonté et des douze pieds avec rime libre.

P. S<sup>te</sup>.B.

## LE VAISSEAU-FANTOME

au Théâtre Lyrique Néerlandais.

Ce qui caractérise les braves gens qui sont venus d'Anvers, hier, faire manœuvrer sur la petite scène du Théâtre Communal la nef aux « mâts noirs et voiles rouges », — et ce qui rend acceptable leur interprétation approximative de la tragique légende de Wagner, — c'est la conviction qui les anime, leur sincérité d'expression, leur ferveur artistique. La mise en scène est barbare, d'une indigence préshakespearienne; qu'importe! L'orchestre est réduit à ses éléments rudimentaires; les musiciens n'en ont que plus d'ardeur! Les chœurs chantent au-dessous du ton, parfois au-dessus, et toujours hors de la mesure; ils sont d'autant plus « nature ». On dirait d'une suite d'imageries populaires, aux naïfs dessins taillés à coups de canif dans le bois et violemment enluminés. Et le public s'échauffe aux déclamations

du Hollandais, sympathise avec la bonhomie du patron Daland, s'apitoye sur l'infortune de la gentille Senta. Bon enfant et docile, accoutumé à la rhétorique emphatique de la scène flamande, il se soucie peu des invraisemblances du décor, des bafouillements de l'orchestre, du désarroi des chœurs, de l'émission gutturale des chanteurs. Le drame seul le passionne. Et il applaudit, il applaudit! ainsi que dans la cave de Toone la marmaille manifeste avec turbulence sa joie au récit des aventures merveilleuses de Liederk et de Geneviève de Brabant.

M. Henri Fontaine, le baryton anversoise bien connu, et une chanteuse de talent, M<sup>lle</sup> Levering, réalisent, en cette transposition vraiment digne d'intérêt, les personnages de Daland et de Senta. Ils y mettent toute leur ardeur, et il semble, à les voir si pénétrés, qu'ils accomplissent une mission vulgarisatrice et généreuse, la propagande de l'art dans les petites classes, l'appel des impressions de la foule vers les beautés sereines des chefs-d'œuvre.

## La Fille de Madame Angot.

Les joyeux refrains qui prirent leur vol à l'Alcazar vers 1872 (hélas! nous fûmes de la première, et de la centième!) réveillent, depuis quelques jours, les échos des Galeries, et leur popularité soudain ressuscitée fait une concurrence redoutable à la gloire de *Daisy*, de *The Man who broke the Bank at Monte-Carlo* et du leit-motiv des sœurs Barrison : « Voulez-vous, Mesdames, un lapin, — pin, — pin? »

Infailiblement se mesure le succès des opérettes aux sifflements des mitrons, des écoliers, des porteurs de journaux et des télégraphistes. Si, depuis huit jours, vous entendez dans les rues les motifs « favoris » de la célèbre partition de Charles Lecocq, soyez sûr que *la Fille de Madame Angot* a fait sur la scène de M. Mauté une rentrée triomphale.

Depuis la reprise que donna de cet ouvrage, en juillet 1888, le Théâtre de la Bourse, on n'entendit plus parler à Bruxelles de M<sup>lle</sup> Lange, ni du suave Larivaudière, non plus que des amours de Pomponnet et des succès galants d'Ange Pitou. L'idée de faire revivre, dans un cadre élégant et neuf, les plaisants épisodes qu'imagina la fantaisie de MM. Clairville, Siraudin et Koning, ne pouvait manquer de plaire au public. Une bonne interprétation d'ensemble, une mise en scène réglée avec soin (la charge des hussards, au premier acte, est d'une réalité saisissante), un ballet coquet et pimpant dans lequel est introduit un divertissement comique qui a valu à M<sup>lles</sup> Linda Pastore et Aranka les honneurs du *bis*, ont achevé de conquérir les spectateurs.

Et le bruit des acclamations et des applaudissements a salué le retour, dans leur bonne ville de Bruxelles, du sémillant cortège qui, depuis plus de vingt ans, a promené à travers les deux mondes la célébrité du maestrino Lecocq.

## NOTES DE MUSIQUE

Pour rappel, la première matinée des Concerts populaires aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 1 heure 1/2, au Théâtre de la Monnaie, avec le concours de M. Philipp. On y entendra notamment la *Symphonie pour orchestre et piano sur un thème montagnard français* de Vincent d'Indy et le *Conte féerique* de Rimsky-Korsakoff, exécutés tous deux en première audition. M. Vincent d'Indy, arrivé à Bruxelles pour les dernières répétitions, assistera

au concert. La répétition générale a eu hier un très grand succès et fait présager une exécution remarquable des œuvres qui composent le programme.

\*\*\*

Dimanche prochain, à 2 heures, deuxième concert de l'Association des professeurs d'instruments à vent au Conservatoire, avec le concours de M<sup>lle</sup> Sidner. Au troisième, on entendra une cantatrice de Bordeaux, M<sup>me</sup> Dierickx-Lammens, et au dernier M. Martapoura, notre compatriote, ex-baryton de l'Opéra.

\*\*\*

La troisième séance musicale organisée par la Maison Schott sera donnée samedi prochain, à 8 heures du soir, dans la salle de la Grande Harmonie, avec le concours de MM. Eug. d'Albert, pianiste, et Ed. Jacobs, violoncelliste.

\*\*\*

C'est le jeudi 20 décembre, à 8 1/2 heures, qu'aura lieu, au Palais de la Bourse (Salle des ingénieurs), la première des intéressantes séances de musique de chambre données par MM. Alfred Marchot, J. Ten Have, L. Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye. Le programme se compose du Quatuor n° 2 de Beethoven, du *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck, et du Quintette pour piano et cordes du même compositeur.

Le prix d'abonnement est de 12 francs pour les quatre séances. L'entrée pour chacune d'elles est de 5 francs. S'adresser pour les billets et abonnements à M. Alfred Marchot, 61, rue du Nord, et chez les éditeurs de musique.

\*\*\*

L'administration des « Nouveaux Concerts liégeois », qui inaugureront aujourd'hui leur septième année d'existence, vient de faire connaître le nom des artistes appelés à se produire à chacune des quatre séances de la présente saison : M. Ferruccio Busoni, pianiste-compositeur, dont l'apparition récente à Berlin fit sensation, — M. Franz Ondricek, le célèbre violoniste hongrois, émule de Sarasate, — M<sup>me</sup> Fannie Bloomfield Zeisler, la pianiste américaine, que l'on compare à Sophie Menter, enfin M. Orelino, un baryton hollandais que Bayreuth, Berlin, Munich et Dresde disputent à Amsterdam.

Parmi les œuvres orchestrales que M. Dupuis compte faire entendre à ses abonnés, citons déjà celles de Arensky, *Un Rêve sur le Volga*; Brahms, une symphonie et une ouverture; Bruckner, seconde symphonie; D'Albert, ouverture de l'opéra *Le Rubis*; V. d'Indy, *la Forêt enchantée*; Dvorak, ouverture *Dans la nature*; C. Franck, ballets d'*Hulda*; Glazounow, ouverture sur des thèmes grecs; Goldmark, ouverture de *Sapho*; Götz, symphonie; Holmès, *Irlande*; Humperdinck, prélude et fragments de *Hänsel et Gretel*; Raff, *Léonore*, symphonie n° IV; Ritter, *Oloafs Hochzeitsreigen*, *Valse symphonique*; Guy Ropartz, *les Landes*; Saint-Saëns, *Suite algérienne*; Max Schillings, prélude de l'opéra *Ingwelde*; Schubert, *Fantaisie* orchestrée par Mottl; Schumann, symphonie n° I; Smetana, *Ma Vlast*, poèmes symphoniques, fragments de la *Fiancée vendue*; Joh. Strauss, *Perpetuum mobile* (variations pour orchestre); Rich. Strauss, prélude de l'opéra *Guntram*; Swendsen, *Sigurd Slemba Zorahayda*.

\*\*\*

L'audition de dimanche dernier, au Conservatoire de Liège, sous l'énergique direction de M. Jules Debeffe, et consacrée exclusivement à Beethoven, nous a permis d'apprécier, dans des œuvres difficiles, l'artistique exécution des élèves du Conservatoire.

La classe d'orchestre fondée en 1872 par M. J.-Th. Radoux, l'érudit directeur, a fait d'année en année de surprenants progrès. Il faut ajouter aussi que M. Radoux, pendant le travail préparatoire des répétitions, initie les jeunes gens, en une causerie très attachante et très claire, à la compréhension des œuvres qui figurent au programme.

*Egmont*, musique composée pour la tragédie de Goethe, et la *Victoire de Wellington à la bataille de Vittoria* ont reçu une interprétation pleine de fougue et de grandeur.

Le public compact qui assistait à cette séance a frénétiquement applaudi les brillants lauréats de l'établissement, M. Max Maasz et M<sup>me</sup> Marthe Lignière. M. Maasz, a exécuté avec une grande sûreté d'archet la première partie du très difficile concerto pour violon. M<sup>me</sup> Lignière a su dire avec une émotion profonde et communicative les chansons de Claire (*Egmont*) et la célèbre élégie *Adélaïde*.

Les parties récitées d'*Egmont* étaient dévolues à M. Emile Sigogne, chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liège. M. Sigogne, dont la diction est impeccable, a déclamé le poème, tout vibrant de liberté, avec le lyrisme qui déborde, selon — toujours — l'expression juste.

Et pour notre plaisir d'art, que M. Sigogne revienne souvent parmi nous. La Société littéraire *L'Emulation* ne pourrait-elle organiser encore une séance de lecture au cours de laquelle M. Sigogne dirait des vers berceurs de Viclé-Griffin ou de Henry de Régnier? Une semblable soirée aurait, nous en sommes certains, un vif succès auprès du public lettré. R. L.

\*\*\*

Le début de M. Eugène Ysaye aux États-Unis a été triomphal. Rappelé huit fois après l'exécution de la *Fantaisie écossaise* de Bruch, il a ajouté à son programme la sonate en ré mineur pour violon seul de J.-S. Bach qu'il a interprétée magistralement. Les journaux vantent à l'envi l'interprétation chaude et nuancée du grand violoniste, sa puissance et sa délicatesse. « Son violon parle, dit le *New-York Herald*. Ce n'est plus un instrument, c'est un être. » Et le *New-York World* ajoute : « Dès que M. Ysaye s'est mis à jouer, on a senti cette personnalité virile, cet admirable tempérament d'artiste qui sait s'imposer aux auditeurs et les emporte sur les ailes de sa divine interprétation dans le royaume de l'art infini. »

## PETITE CHRONIQUE

M. Vincent d'Indy vient de diriger à Genève, aux Concerts d'abonnement, une exécution de deux de ses œuvres symphoniques : *Wallenstein* et *la Forêt enchantée*, qui ont remporté un très grand succès. Des séances de musique de chambre à Genève et à Zurich ont achevé de consacrer en Suisse la renommée du compositeur.

M. d'Indy est invité à se rendre à Copenhague pour y diriger un concert symphonique exclusivement réservé aux œuvres des membres de la Société nationale de musique. Il compte se rendre à cette invitation au mois de mars prochain, époque à laquelle il aura entièrement terminé et livré à l'éditeur Durand l'orchestration de son drame lyrique *Fervaal*.

Diverses propositions ont déjà été faites au compositeur pour la représentation de cette œuvre importante. Souhaitons que Bruxelles en ait la primeur. Le Théâtre de la Monnaie possédant actuellement en la personne de M<sup>me</sup> Georgette Leblanc une tragédienne lyrique dans le sens absolu du terme, il est à espérer que M. d'Indy songera à présenter sa partition à la direction.

Le gouvernement vient d'acquérir le tableau de M. Paul Kùhstohs, intitulé : *Marée d'Equinoxe*.

Cette œuvre a figuré au Salon organisé l'an dernier au Cercle artistique par cet artiste.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *École libre d'enseignement supérieur de Bruxelles. — Institut des Hautes Études.* — 13, rue des Minimes.

I. — *École libre d'enseignement supérieur.* — M. Parmentier donnera sa 8<sup>e</sup> leçon de comptabilité, cours annexé à la Candidature en droit, le vendredi, 14 décembre, à 9 heures du soir.

II. — *Institut des hautes études.* — Lundi, 10 décembre, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 7<sup>e</sup> leçon.

Le même soir, à 9 heures, M. de Brouckère : La philosophie des sciences, 5<sup>e</sup> leçon.

Mercredi, 12 décembre, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 6<sup>e</sup> leçon.

Vendredi, 14 décembre, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 8<sup>e</sup> leçon.

Samedi, 15 décembre, à 8 heures du soir, M. Élisée Reclus : Géographie, 8<sup>e</sup> leçon.

N. B. — 1. — Un bulletin analogue à celui-ci paraît tous les samedis soirs. Il est reproduit par *l'Art moderne, le Journal des Tribunaux, la Réforme, la Chronique, le Peuple, la Justice et l'Université Nouvelle.*

2. — Les personnes qui désirent prendre des inscriptions définitives voudront bien s'adresser à M. J. Octors, comptable, 13, rue des Minimes, l'après-midi, de 2 1/2 heures à 4 heures. Des conditions spéciales seront faites aux Étudiants inscrits à une Université quelconque, aux personnes appartenant à l'enseignement et à celles qui ne seraient pas en mesure de payer la totalité du minerval.

3. — On s'abonne au journal *L'Université Nouvelle* chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> F. Larcier, 22, rue des Minimes. Le prix de l'abonnement est de 10 francs.

Récemment a été posée une plaque commémorative sur la maison où naquit P. Cornelius, le compositeur du *Barbier de Bagdad*, dont les *Nouveaux Concerts* ont inscrit l'ouverture au programme de leur séance du 30 décembre.

P. Cornelius est né au n<sup>o</sup> 38 « Mittlere Bleiche », à Mayence, le 24 décembre 1824; il est mort le 26 octobre 1874. Il était musicien et poète.

M. Gabriel Fauré a reçu à Londres, où il vient de passer quelques jours, le plus sympathique accueil. Son *Quatuor en ut*, joué à l'un des *Popular Concerts* de Saint-James's Hall par MM. J. Wolff, Van Waefelghem, Stern et l'auteur, sa *Sonate pour piano et violon* (M. J. Wolff et l'auteur) et diverses compositions pour piano interprétées par M<sup>me</sup> J. Remacle ont été échaufé reusement applaudies. Dans une réunion dans l'atelier du peintre Sargent, M. Fauré a été fêté par toute la haute société de Londres.

Le monument des Bourgeois de Calais, dû au ciseau de Rodin, sera érigé à Calais, sur la place des Postes, vers la fin de juin prochain.

M<sup>lle</sup> Marie Brema vient de remporter aux concerts wagnériens, dirigés par Félix Mottl dans la Salle de Queen's hall, à Londres, un véritable triomphe. La scène finale de la *Götterdämmerung*, interprétée par elle est, au dire des critiques sérieux, une révélation.

Dans l'ouvrage qu'il vient de publier, *Le Congo et la Belgique*, le lieutenant Ch. Lemaire donne ce renseignement, qui intéressera les sculpteurs :

« Nous avons à signaler l'arrangement conclu par l'État indépendant du Congo avec la société anonyme *L'Art*, qui vient de se fonder à Bruxelles; son but : « l'application des arts à l'industrie en général et leur appropriation aux usages de la vie ».

L'État du Congo fournira l'ivoire à la société *L'Art*, qui aura la charge d'en tirer parti artistique. Grâce à cette combinaison, nous avons le droit d'espérer qu'avant peu sera assurée la réalisation de l'idée suggérée par l'Exposition d'Anvers : la rénovation en Belgique de la sculpture éburrine. »

Signalons aux curieux d'art l'*Allgemeine Kunst-Chronik*, revue illustrée publiée à Munich par P. Albert, sous la direction de Georges Fuchs. La dernière livraison est ornée d'une foule d'illustrations, lettrines, culs-de-lampe de notre compatriote Auguste Donnay, auquel M. Paul Gérardy consacre, ainsi qu'à un autre artiste liégeois, le sculpteur Joseph Rulot, une étude très documentée. Des vers de Stefan George, l'un des poètes les mieux doués de la jeune Allemagne, une mélodie de K. Hallwachs, des traductions de D.-G. Rossetti, Swinburne, Baudelaire, Verlaine, G. d'Annunzio, Jens-P. Jacobsen, etc., complètent ce curieux numéro, destiné en grande partie à faire apprécier en Germanie le mérite de nos artistes wallons.

On annonce une publication de grand luxe : *L'Épreuve*, journal-album d'art mensuel. Chaque fascicule, tiré sur grand papier, comprendra dix planches originales (lithos, eaux-fortes, pointes-sèches, bois, gypsographie, gravures estampées, procédés nouveaux, poèmes inédits illustrés) des maîtres novateurs. Le tirage est limité à 205 exemplaires. Abonnements : 100 et 250 francs; le numéro, 10 francs.

S'adresser à M. Maurice Dumont, 3bis, rue des Beaux-Arts, à Paris.

On célébrera l'année prochaine en Espagne le troisième centenaire de la naissance du peintre sévillan don Diego de Valasquez. L'Académie des Beaux-Arts de Séville a déjà arrêté le programme des fêtes qui auront lieu à cette occasion dans la cité andalouse. Un concours sera ouvert afin de récompenser la meilleure monographie sur le grand peintre, sa vie et ses œuvres. On frappera une médaille commémorative à l'effigie de Valasquez et portant la date du centenaire; il sera organisé un cortège auquel prendront part les corporations officielles et les sociétés littéraires et artistiques; et une plaque commémorative sera placée sur la façade de la maison du grand artiste.

Curieux exemple d'annonce de feuilleton dans un journal progressiste de Bruxelles. Quelle belle façon de former l'esprit littéraire!

« Nous commencerons demain la publication de notre feuilleton nouveau

LE SECRET DU SQUELETTE émuant roman de GEORGES PRADEL, l'un de nos auteurs modernes les mieux réputés

LE SECRET DU SQUELETTE dévoile les mystères de l'espionnage international, auquel les récents événements parisiens donnent une si triste actualité.

LE SECRET DU SQUELETTE à côté de situations palpitantes, faisant vibrer les passions humaines, contient des scènes d'une charmante gaieté tour à tour sentimentales ou comiques.

LE SECRET DU SQUELETTE est un drame puissant exposé avec tout le brio et le talent que nos lecteurs connaissent à GEORGES PRADEL, l'auteur apprécié des *BAISERS DU MONSTRE.* »



THE FINE ART & GENERAL INSURANCE COMPANY, L<sup>d</sup>

#### ASSURANCES

de tableaux, gravures, livres, bijoux, sculptures, instruments de musique et de toutes œuvres d'art contre les risques d'incendie, de vol, de détériorations, et contre tous risques par polices *incontestables*.

DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : Bruxelles, 50, rue de Namur. (Téléphone 1421.)

## SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

**INCESSAMMENT**  
**OUVERTURE DES GALERIES D'EXPOSITION**

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE  
Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

**Harmoniums ESTEY**

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

**ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS**  
**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES**  
**ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
*du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

**DIPLOME D'HONNEUR**

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

**INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON**

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

Collection de feu M. Jean VANDER DONCKT

## OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON  
FAIENCES DE DELFT ET AUTRES

BRONZES ET CUIVRES

ARGENTERIES, MONTRES

Tapisseries d'Audenaerde, Meubles, etc.

Vente à Bruxelles, Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances,

DU 4 AU 7 DÉCEMBRE 1894

Exposition particulière, le 1<sup>er</sup> décembre.

Id. publique, le 2 décembre.

Notaire :

M<sup>e</sup> ELOY  
10, rue de la Chancellerie, 10.

Experts :

MM. J. & A. LEROY, FRÈRES  
12, place du Musée, 12.

Chez lesquels se distribue le catalogue.

## J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

« A LA TOISON D'OR ». *Une Maison d'art à Bruxelles.* — EXPOSITION DE WALTER CRANE AU CERCLE ARTISTIQUE. — LE PAYSAGE URBAIN. — GEORGE MORREN. — PREMIER CONCERT POPULAIRE. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — NOTES DE MUSIQUE. — LE « PALAIS-NOËL ». — PETITE CHRONIQUE.

### « A LA TOISON D'OR »

**Une maison d'Art à Bruxelles.**

IN 'T GULDEN VLIË! A LA TOISON D'OR! Tel est le nom, tel est le cri, telle est l'enseigne (pourquoi pas l'enseigne?) de ce foyer de choses rares et d'idées neuves, enchevêtrant le réel et le psychique, que la jeune société L'ART prépare actuellement en cet hôtel harmonieux dont un esthète avait rêvé de faire son définitif asile de travail et de méditation. *Ongesien kan geschien!* proclame doucement en ses arabesques une des devises de Kats que Charvet, l'admirable décorateur, écrivit de sa souple écriture dessinée sur les parois de la cage d'escalier, peinte par lui avec la lenteur et les revenez-y de l'amour de la base au faite. La vie intime de l'esprit, plus féconde en aventures et revirements que l'extérieure existence, a bouleversé

cet individuel projet, et voici que l'ingénieuse et maternelle destinée, combinant un plus parfait accord, l'élargit aux proportions plus humaines d'une œuvre publique. Où l'homme seul eût vécu et joui, voici que la foule pourra jouir et vivre.

La conception, en son organisme et ses moyens, reste la même. De belles réalités accumulées dans une belle demeure, non pas monument, mais habitation au sens privé et familial. Un ensemble réunissant le bagage compliqué de meubles et d'objets d'art qui sont comme le prolongement où les âmes délicates et tourmentées d'harmonie s'extériorisent, les âmes en lesquelles s'agit surtout la cérébralité. Chaque chose à sa place, affichant sa destination usuelle, posée dans le jour inévitablement assourdi des appartements, à l'endroit familial, libérée de l'entassement misérable et des voisinages désastreux qui la déshonorent dans les magasins. Et pourtant tout s'offrant à l'acheteur, suscitant les envies esthétiques, remuant en chacun le désir de reproduire ces arrangements éveilleurs de sensations gracieuses, d'émotions aussi variées que les hasards de l'activité sociale, à la fois reposantes et excitantes comme la fumée des cigarettes ou les nimbées physionomies féminines. Un musée où tout peut être acquis par l'amateur au cours de longues flâneries par les salons, les chambres, les galeries, les recoins, sans tumulte et sans cohue, en s'abandonnant à la prise de possession

lente et infiniment voluptueuse dont nous enveloppe le Beau épars sur les inévitables et charmants compagnons matériels peuplant notre ambiance. Un musée, oui, mais qui est en même temps et surtout une maison, ce nécessaire refuge où il fait si bon être seul, où il fait si bon être plusieurs, tels qu'en une nef voguant sur une mer irisée et chantante. Et ce musée, et cette maison garnis de choses modernes, intimes et proches comme tout ce qui éclôt sous nos yeux avec des murmures et des bruissements qui tintent à nos oreilles. Les livres, les tableaux, les sculptures, les bibelots, les estampes, les étoffes, les ustensiles ici appendus aux murs, là sur des chevalets, des étagères, des tables, des buffets, des crédences, à portée de la main, à portée du regard, se livrant au toucher, maniés et admirés en une caresse aussi libre que celle du propriétaire, anticipant sur l'achat par l'essai et chassant à l'avance toute déception par l'objet vu et savouré sous la lumière où il baignera dans notre propre intérieur. Un *home* vaste et confortable, jalousement abrité contre la vulgarité et le mauvais goût, laissant pénétrer le neuf et l'original savoureux, concentrant, par un choix sévère, l'éparpillement des mille utilités, des mille futilités qui font la joie, la séduction et l'eurythmie de notre terrestre exil, si difficiles à découvrir, si aimées quand on les tient, si salutaires pour la paix et la bienveillance des âmes. Une accumulation, en leur ordre naturel et humain, en leur forme la plus pratique et la plus mélodieuse, des riens en nombre infini qui parent nos morosités, duvet multicolore sur la sèche membrane de l'aile des papillons.

Et d'autre part, au plein de ce décor familial et coloré, vouloir l'homme en sa familiarité et sa vie. Ne pas ouvrir la porte au flot de la curiosité banale, mais l'entr'ouvrir à la curiosité saine, sympathique et intelligente. Ne pas tenir boutique, mais tenir salon. Appeler et laisser circuler en invités les visiteurs comme si on leur faisait les honneurs de sa propre maison, leur signaler les raretés et les élégances, déplier pour eux le secret des choses visibles qu'on ne voit pas, leur faire entendre les harmonies intérieures, blotties sous la réalité mystérieuse, si délicates que d'ordinaire on passe tout près sans les entendre. Pratiquer une éducation du goût permanente et discrète, ayant les allures d'une réception entre gens du monde, guidée par un amateur heureux de montrer et d'expliquer ses trésors. Faire pénétrer peu à peu l'envie très noble de créer pour soi la même harmonie dans la quotidienneté courante; non pas la passion du collectionneur, âpre et étroite, mais le besoin de répandre autour de soi, chacun en son modeste domaine, cette patine de beauté qui peut revêtir de sa grâce la vie même la plus simple. Faire circuler dans une atmosphère artistique entretenue là à l'état de pureté parfaite et incessamment renouvelée; donner à quiconque entrera la certitude de pouvoir la

respirer durant les heures qu'il y passera à vaguer, à lire, à rêver, à causer, à muser, à regarder, à entendre.

Car ce sera un lieu de réunion d'élite, kiosque d'ivoire où l'on pourra se réunir, une demeure amie et bien ordonnée accueillant ses hôtes en souriant et leur offrant d'esthétiques distractions. On y sera chez soi, en une maison d'art qui serait, pour chacun, une maison de campagne, une retraite toujours abordable complétant le foyer domestique, un de ces asiles sur lesquels les Hollandais inscrivent ces devises ingénues : *Wel te vrede, — Buiten zorg, — Rust en lust*. Là quiconque voudra faire entendre à des amis de la musique, des lectures, du chant, des conférences, trouvera une installation toute prête, non pas dans la banalité et l'ennui d'une salle vulgivaque, mais dans l'intimité confortable et sûre de salons abondants en curiosités de tous genres. Ce sera un centre où les nouveautés littéraires et dramatiques pourront se produire devant un cénacle de lettrés choisis, sans avoir à supporter l'indifférence, la malveillance ou l'ignorance d'un public de hasard aux pieds lourds d'éléphants écrasant les paons et les fleurs. Quel charme de se trouver ainsi réunis dans la solitude d'un refuge tranquille, heureux de se sentir solitaires et solidaires par la volonté impartiale de juger gravement l'effort nouveau d'un artiste!

Et ce sera un renouvellement ininterrompu. Aux œuvres exposées, lues, jouées, chantées, succéderont la représentation, la lecture, l'exposition d'autres œuvres exprimant, chacune avec sa particulière clameur, cette effervescence étonnante de la patrie belge, bondissante à l'exemple des collines de l'Évangile qui sautaient comme des chevreux; pointant à l'aventure avec un si superbe élan vers tous les inconnus de l'art; prise, enfin, de la fièvre qui la réveille en sursaut et la secoue après tant d'années de comateux sommeil. Il faut que tout artiste sache que là il trouvera une hospitalière hôtellerie ouverte à toute heure pour les tentatives hardies, fière de les montrer, résolue à les aider, s'offrant, sans rien exiger en échange, à quiconque sera digne d'être accueilli et défendu. Ils pourront, ceux qu'on conteste et ceux qu'on marchande, choisir leur place, manifester leurs travaux, leurs témérités, leurs espérances. Le public s'accoutumera à les respecter en voyant en quel honneur on les tient et de quels égards on les entoure, en voyant surtout combien ces novateurs sont en accord avec leur temps quand loin de la nudité monotone, cruelle et froide des murs d'exposition, loin de la cohue hostile des salles de conférence et de cercle, leurs œuvres surgiront au milieu de l'appareil de tous les jours, faisant sonner leur note claire et forte dans le concert des visions coutumières.

Bruxelles aura ainsi un établissement en accord avec les nécessités artistiques modernes. « A LA TOISON D'OR » sera une maison où l'art s'épanouira non pas en une vie

factice et composée, par cela même déplaisante et fausse, mais telle que nous nous mouvons dans les journalières habitudes. Il ne s'agira plus de se dire : Allons voir de l'Art, allons faire de l'Art, — et de sortir à cet effet de son existence ordinaire, tel qu'un nageur qui se déshabille pour se mettre à l'eau. Dans les appartements successifs de ce club unique en son genre, à ses divers étages, au long de sa galerie, sur les planches de son théâtre, parmi les arbustes de son jardin, ce sera cette existence qu'on retrouvera en ses formes préférées, en mélange intense et continu avec l'Art ramené à cette dignité d'être partout présent et de ne plus apparaître en rareté détachée, reléguée à part ainsi qu'un butin, ainsi que des dépouilles arrachées aux lieux qu'elles ornaient, aux lieux avec lesquels elles faisaient corps. Cette idée saugrenue de l'objet d'art invariablement isolé du milieu qu'il est destiné à embellir, entassé avec d'autres objets d'art en ces magasins nommés musées publics qui semblent des marchés étalant leurs marchandises, s'effacera peu à peu de nos mœurs, et nous reviendrons à la belle et saine conception des siècles antérieurs où tout, dans les travaux des artistes, était ornement, et devait servir à la décoration des lieux fréquentés par les hommes.

Qu'on songe au changement des routinières habitudes, lorsqu'on pourra inviter ses amis préférés, non plus chez soi, mais dans un pareil milieu ! Leur dire : « Venez jouir non pas seulement de ma compagnie mais de belles choses en tous les genres, réunies en si grand nombre et si précieuses que l'opulence seule pourrait les rêver avec un tel éclat et une telle abondance. Je vous reçois chez moi sans être chez moi. Ce sera la même intimité, le même cercle choisi, les mêmes causeries, la même musique. Mais dans le plus séducteur des décors. Il existe à « LA TOISON D'OR » des salons dont je puis me servir, plus magnifiquement ornés que tous ceux que je pourrais composer moi-même, variant sans cesse et corrigeant ainsi la maussade uniformité des intérieurs les plus riches où, durant des années, des objets toujours les mêmes apparaissent aux mêmes places, blasant les regards et les cerveaux. Venez non pas vous asseoir disciplinairement sur des rangées de chaises pour entendre en son ordre invariable un concert où les plaisirs de l'estrade sont fâcheusement compensés par les ennuis des voisinages de la salle. Ce n'est pas en un lieu public que je vous reçois, c'est en une maison particulière que prête à ma fantaisie et à ma cordialité le groupe d'hommes de goût qui l'ont organisée. »

Ah ! certes, il y aura là des fêtes charmantes ! Quelle personnalité de marque passant par notre capitale ne voudra y être reçue parmi l'assemblée de tout ce qui compte chez nous par le pinceau, la plume, le ciseau, l'instrument, la voix, la parole ! La maison IN 'T GULDEN VLIES deviendra apparemment la maison célèbre affir-

mant à l'étranger et chez nous, sous une forme imprévue, et notre ferveur artistique intarissable et notre hospitalité séculaire.

### Exposition de Walter Crane au Cercle artistique.

Décidément, voici Walter Crane en pleine vogue. Il détermine cette sorte de mode esthétique qu'il est de bon ton d'adopter comme un vêtement d'idées. Son nom roule dans les conversations salonniers en même temps que celui de la tailleuse ou de la modiste en renom et l'on met belle ardeur à le prononcer à l'anglaise comme un nom de jockey. Tout cela est lugubre et fatal. Les grands maîtres seuls y échappent. Certes parle-t-on de leurs œuvres, mais ce n'est point d'abondance comme en cette occurrence-ci. Celles de Walter Crane sont accessibles à chacun et à chacune et les termes pour analyser ces imageries se trouvent aisément. Il n'est pas une dame qui ne croie les comprendre jusqu'à fond. Cette même dame vous parlera de Wagner ou Ibsen ou de Hugo avec une sorte de crainte : ceux-ci lui font peur. Qu'il s'agisse de Crane ou de Burne-Jones, elle ne tarira pas et par cela même, sans le vouloir, prouvera combien ces artistes sont, après tout, secondaires. Leur art d'assimilation et de goût, leur art pris au passé, leur art archéologique n'est qu'une variété de celui qu'elle a entendu louer à l'école et pour lequel les expressions toutes faites abondent. Ce sont des arts cadues, avec, comme elle, des maquillages de jeunesse sur la joue.

L'exposition actuellement ouverte au Cercle a grand succès parmi le public. Elle désillusionne la plupart des artistes. L'admiration vouée par ceux-ci au bel illustrateur baisse. La bonne et fière liqueur tarit dans le grand verre que certains veulent même renverser. Ce serait injuste.

Ceux qui aiment le décorateur anglais ne peuvent oublier, nous semble-t-il, la part qu'il prit à la renaissance d'art de son pays. Il fut et est resté un propagandiste vaillant et probe, dont l'ardeur se dirigea vers ce but : créer un art populaire et d'avenir. On connaît ses tendances démocratiques, son admiration pour les convulsions de Paris qu'il affirma dans une estampe et la planche célèbre où il exalta le 1<sup>er</sup> mai, la fête du travail. Ses écrits ont défini combien il désire rapprocher les arts du peuple et lui donner la belle et éclatante couleur, les belles et gracieuses lignes pour réjouir ses yeux. Walter Crane est un rêveur dont l'âme vit dans le futur et s'envole vers des jours nettoyés des tristesses et des veuleries de notre heure. Il s'affirme éducateur ; il hèle de l'autre rive, où déjà il se trouve, les artistes banals et fourvoyés qu'il aperçoit encore sur la berge d'en face. Et certes composa-t-il le bouquin à estampes, le bouquin à bon marché pour susciter en des milieux modestes la bonne tendresse et la curiosité autour d'un art qu'il voudrait nouveau. Ses intentions sont donc propres et ses théories sympathiques. Néanmoins, quand il s'agit de juger un artiste, il ne faut guère tenir compte uniquement de ses bons vouloirs ni même de sa belle vie. Surtout si l'on appelle par une exposition quasi complète de son œuvre imprimée l'attention publique autour de lui.

Nous négligeons les tableaux. Comme peintre, Walter Crane est tout à fait incomplet. Le sens de la couleur lui manque autant qu'à Burne-Jones. Ses tons sont secs, maigres, sans charme. La composition de son sujet ne témoigne d'aucune trouvaille, d'aucune pensée ardente et neuve, d'aucun caractère spécial. Elle est froide et quelconque.

Il se trouve avant tout un décorateur, ou si l'on veut, un ouvrier artiste. Chose curieuse ! ses estampes valent mieux que ses dessins. Les teintes en sont plus heureuses et plus agréables ; les lignes mêmes parfois plus nettes et de plus définitive allure. Ceux qui ne connaissaient *Barbe-Bleue*, *le Chat botté*, *les Trois Ours* que par l'impression n'ont pu retenir leur surprise devant les originaux. Jusques au ton de l'encre déplaît. Ce qui charme dans le livre : la mise en pages curieuse, le groupement quelquefois touffu des personnages, l'étagement des plans, la manière nette et audacieuse de disposer en un petit espace un sujet encombré, la joyeuse fantaisie dans le détail, semble s'évanouir ou tout au moins nettement s'atténuer.

Une seule œuvre s'affirme remarquable, c'est *les Trois Sirènes*. L'artiste y a merveilleusement entremêlé son texte et ses dessins. Une audace de rinceaux et d'arabesques entoure les strophes, se continue du haut en bas des pages et fleurit en motifs imprévus et quelquefois inédits. Ici rien d'hésitant, ni de petit, ni d'étriqué. On sent l'abondance d'imagination, la trouvaille au bout du crayon, le laisser-aller propice et heureux à travers tout le travail. La *Reine-Été* ainsi que la *Fête des Fleurs* charment encore grâce à leurs tons clairs et à leur profusion décorative, non exempte toutefois de poncifs.

Mais ailleurs que de niaiseries, que d'essais tristes, que de babioles d'art. On rencontre des culs-de-lampe et des en-têtes puérils avec gravité, gauches avec entêtement et labeur, mesquins et pauvres avec fatigue. Dès que Walter Crane oublie ses Italiens ou ses Grecs pour aborder des sujets modernes où il n'a point la ressource de draper de longs corps en des plis de robe chipés à des statues, il aboutit à des images que le premier venu réussirait mieux que lui. Son invention n'a plus rien d'artiste ; on la dirait d'un patient bureaucrate. Cela sent le devoir fait proprement, la page remplie avec peine et le sujet imposé. Cela est banal et glacial.

Quelques spécimens de papiers peints — surtout celui des paons — arrêtent. Quant aux gaufrures, elles sont lourdes et quelconques et les frises exposées au fronton des portes feraient reculer le goût allemand lui-même dans sa plus profonde caverne.

Décidément, en ce temps de snobisme habillé à l'anglaise, il vaut mieux laisser les dieux chez eux, là-bas dans l'île ; sinon il deviendra impossible de jurer encore par eux.

Le peintre Fernand Khnopff a fait au Cercle artistique une conférence très applaudie sur Walter Crane. Nous en publierons la semaine prochaine un fragment caractéristique que le défaut d'espace nous oblige à ajourner.

## LE PAYSAGE URBAIN

Nous constatons avec infiniment de plaisir que les idées que nous avons émises dès l'origine de *l'Art moderne*, au sujet du Paysage urbain, sont enfin accueillies (cela n'a pas été sans insistance !) et qu'elles rallient définitivement les bonnes volontés. On comprend la nécessité de décorer et d'ornez les sites que, tous les jours, nous avons sous les yeux et qui ont une si grande influence sur nos pensées, sur notre caractère, sur notre âme. L'art appliqué à la rue ! L'embellissement des places, des carrefours, des avenues, des boulevards. Les enseignes, les réverbères, les abreuvoirs, les bornes-poste revêtant un caractère artistique. Les

façades peintes en couleurs vives et contribuant, avec la joie des balcons fleuris, à égayer les regards, à faire de notre capitale une ville riante, claire, pimpante, originale, unique en Europe. Tous ces projets, que depuis tantôt quatorze ans nous soumettons avec persistance à l'imagination créatrice des artistes, recevraient enfin une solution ! On peut se laisser aller à l'espérance quand on voit l'entrain avec lequel, de toutes parts, on acclame les propositions et, ce qui est moins banal, surtout en Belgique, l'empressement avec lequel on vote les crédits sollicités.

« Le Brabant, lisons-nous dans les quotidiens, a voté 5,000 francs ; Bruxelles 30,000 francs pour le concours spécial des façades, et 3,000 francs pour l'ensemble ; Saint Gilles 3,000 francs ; Molenbeek 3,000 francs. Ce qui, avec les 5,500 francs précédemment acquis à l'œuvre, porte son avoir actuel à 46,500 francs. Sont assurées, entre autres, les interventions d'Anderlecht, Ixelles, Saint-Josse-ten-Noode, Etterbeek, Gand, Liège, Anvers, Bruges, Louvain. »

Cela nous rappelle l'histoire du voyageur qui mange des cerises et en jette les noyaux dans un champ. Quand il repasse par là, il trouve une forêt de cerisiers. Rien n'est perdu, et la campagne obstinée de *l'Art moderne* a produit des résultats qui dépassent aujourd'hui ses plus hautes ambitions.

Toutefois est-ce avec quelque inquiétude que nous voyons la façon un peu trop « nationale » dont s'embranchent sur l'activité artistique de notre pays cette œuvre de renaissance si louable. Sera-t-il donc toujours vrai qu'en Belgique, suivant le mot de Baudelaire, on ne puisse « penser qu'en bande ? » Il y a, semble-t-il, recrudescence dans le prurit de comités, de sociétés, de ligues, d'associations qui nous rongent. L'œuvre de *l'Art appliqué à la rue* en est un nouvel exemple.

A les voir s'agiter, faire la navette entre le ministère, l'hôtel de ville et les bureaux de rédaction, on ne peut s'empêcher de craindre que les artistes qui ont embouché la trompette de l'art populaire n'aient vraiment plus de temps à consacrer à leur atelier. Ils se dépensent en réunions, dont les journaux racontent les incidents, ils fondent des commissions et des sous-commissions, ils rédigent des circulaires, leur nom paraît tous les jours, non pas sur une œuvre nouvelle, mais dans les entrefilets des quotidiens. De grâce, Messieurs ! modérez-vous. Gardez-vous pour les travaux que nous attendons de votre imagination et de vos études. Il y a tant à faire pour mener à bien le projet que vous poursuivez ! Mais le temps est venu, peut-être, d'agir autrement qu'en groupes. Autrefois on ne songeait pas à former une société pour illustrer d'une ferronnerie d'art les balcons d'un hôtel, pour composer à l'usage des marchands des enseignes amusantes et jolies. Tâchons de ne pas ressembler plus longtemps aux choristes d'opéra qui chantent : « Marchons ! Courons ! Volons ! » en agitant les bras, sans bouger de place. L'œuvre de l'art appliqué à la rue est si belle et si utile que nous la voudrions voir entrer immédiatement dans la période de réalisation pratique, sans la voir livrée d'avantage aux parades et aux boniments.

## GEORGE MORREN

Du 8 au 18 de ce mois, à la Salle Verlat, rue des Douze-Mois, à Anvers, une exposition d'œuvres de FERNAND DUBOIS (le modelleur-graveur), de GEORGES HOBÉ (le mobiliériste-décorateur) et du jusqu'ici moins connu GEORGE MORREN, réunissant en lui, suivant le goût moderne sorti des incompressibles impulsions

artistiques travaillant les cervelles humaines, la peinture, la sculpture, la décoration, en un de ces types d'éclectique laborieux qui trouvent que ce n'est pas assez d'un art (ni même de tous, hélas !) pour verser en des yeux ou décanter en des oreilles tout ce que l'âme enferme et produit de sensations aux infinies nuances.

De Dubois (l'an dernier à la *Libre Esthétique*), de Hobé (le même an à la Nouvelle Société des Beaux-Arts) nous avons dit l'essentiel. Que ces deux ingénieux et vaillants permettent que ce soit le tour de leur jeune collaborateur, détaché quelques instants du charmant et suggestif ensemble que leur trio a organisé, curieux, léger, abondant, imprévu, harmonieux, en cette Salle Verlat jadis chargée de tant de très lourdes et très vieilles choses.

GEORGES MORREN se révèle de prime-saut nature artistique de race, venant on ne sait d'où à travers les mystérieux filtrages des hérédités. Il perflue l'art en cent choses dont aucune n'a la tare odieuse de la vulgarité. Partout un effort, partout une résonnance, une notation d'esprit délicat, de main adroite s'égarant en dehors des formules vers les jardins de goût et de rêve, en une douceur tranquille d'âme qui ne marchande pas avec les savoureuses surprises de ce que le bourgeois classé et bêtement correct qualifie sévèrement excentricités. Il flirte avec tous les genres et avec toutes les écoles, s'essayant, plein d'aisance, aux tentatives les plus diverses, y ajoutant le piment de sa cérébralité personnelle, avec la grâce, un peu molle, de celui qui cherche et ne sent pas encore en lui le tenaillage d'une volonté désormais arrêtée sur une voie impérieuse. Il peint comme un chanteur fredonne en attendant la maîtrise, pour lui-même, croirait-on, pour la joie de sa conscience, pour s'épancher selon l'occasion et le désir, sans préoccupation des autres, se laissant voir et écouter, par les voisins aux fenêtres du voisinage, pendant que lui, indifférent et heureux, se promène dans son jardin et lance des notes dans la douce atmosphère.

Il y a là, sorti de sa main, soixante-treize numéros, Art appliqué, Sculpture, Peinture, Dessins, Pastels, formant un étrange et séduisant musée qu'on croirait œuvre de dix artistes : il a, lui, réuni en faisceau, dans le giron de sa personnalité unique, ces modalités multiples, en une série douce et grave, sans tapage, sans éclat, mais très séductrice et d'une variété délicieuse. Jeune tout cela, oui ; approximatif encore ; mais combien gonflé de promesses et illuminé d'espérances.

Un projet de salle de bains, à réaliser en grandes plaques de fayence aux tons pâles, nous a surtout requis comme une des plus délicates réalisations décoratives de ces jours où la question du décor dans la vie courante escalade les préoccupations de tout le monde.

C'est d'un charme exquis, d'une invention pénétrante, ce mélange de jeunes figures féminines, à nudité grasse et élégante, et de nénuphars aux pétales blancs charnus autour desquels s'enroulent les pédoncules serpentins. N'y a-t-il donc pas dans ce riche Anvers, cité d'opulence et de prétentions à l'art, quelque raffiné qui s'écriera : « Ah ! je la veux moi, cette salle de bain ! or ça, qu'on se mette à m'en cuire les panneaux au four d'un Palissy moderne ! Je veux que ma dame y passe des heures au milieu de ces paysages aquatiques, pareille à une nymphe des eaux, dans la joie des tons déteints et des perspectives de féerie. »

Hélas ! les perspectives et les joies de l'Anversois et de « sa dame » sont plutôt dans les cabarets du hicheliffe et, en fait de baignades, il aime mieux celles qu'on se coule à l'intérieur en

champagnisant. Et les Hespérides qui, au-dessus, regardent, (en des panneaux fort beaux), moitié branches, moitié fleurs, moitié fruits, attendront longtemps ce téméraire libérateur.

### Premier Concert populaire.

La Symphonie de Vincent d'Indy pour orchestre et piano — l'œuvre capitale du programme éclectique composé par Joseph Dupont pour l'ouverture de sa campagne — a déjà fait son tour de Belgique avant d'apparaître, radieuse de poésie agreste, parfumée des senteurs grisantes de la montagne, dans le cadre des Concerts populaires. Présentée aux Concerts des XX (soliste M<sup>me</sup> Moriamé-Lefebvre) et aux fêtes du Jeune-Barreau (soliste M. Tonnelier) sous la forme d'une réduction pour deux pianos admirablement écrite par l'auteur, elle fut jouée à Liège en 1890 sous la direction de M. Dupuis (soliste M<sup>me</sup> Bordes-Pène), à Gand en 1892 sous la direction de M. Samuel (soliste M. P. Litta). Mais il appartenait à l'orchestre de Joseph Dupont d'en fixer l'impression définitive. L'interprétation vivante, passionnée, haute en couleurs, tour à tour tendre et fougueuse qu'il lui a donnée en a mis en relief le charme rustique et la saveur aiguë. Il n'existe pas, pensons-nous, dans la musique moderne, d'œuvre analogue à cette composition. Bâtie très classiquement sur un thème unique et développée polyphoniquement avec une étonnante sûreté d'écriture, elle passe par trois aspects qui en transforment le caractère et qui ont, chacun, leur tissu harmonique spécial. C'est à la fois intense et profond, classique dans la structure, débordant de modernisme, d'originalité, de nouveauté dans l'ornementation. Le piano, traité comme un instrument d'orchestre, se borne à jouer son rôle dans le grand ensemble concertant.

Son intervention, quoique modeste, n'en est pas moins épineuse, et peut-être eût-on pu souhaiter un pianiste plus sûr de lui-même que M. Philipp, qui paraît peu familiarisé avec les rythmes variables et les modulations imprévues de la musique de Vincent d'Indy. Nous l'entendîmes jouer naguère une Fantaisie de Widor. Cette fois, c'est la Fantaisie d'Émile Bernard qu'il choisit, en vertu de la liberté laissée généreusement (trop généreusement) aux virtuoses engagés par la direction des Concerts populaires. En cette composition correctement écrite, mais de médiocre intérêt, M. Philipp affirma un mécanisme et une délicatesse de toucher que son interprétation de la symphonie n'avait fait entrevoir qu'imparfaitement.

Avec la symphonie de d'Indy, qui valut à son auteur une ovation unanime, une œuvre de Rimsky-Korsakoff sollicitait les musiciens. Il s'agissait de la première audition du *Conte féérique*, un poème symphonique écrit sur un étrange petit poème de Pouschkine qui montre, comme en une lanterne magique, des princesses et des princes, des animaux et des choses bizarres, telles qu'une auberge sur des pattes de poule, — le tout raconté par un gros chat dont le *leit-motiv* cauteleux, sournois et rampant relie tous les épisodes du morceau. La lucidité de l'instrumentation, le charme exotique des motifs, dont quelques-uns évidemment empruntés à l'âme populaire de la Petite-Russie, la diversité des rythmes et la saveur des harmonies font de cette composition une page musicale d'un attrait rare, d'un raffinement subtil qui a été très goûtée des artistes. La flûte de M. Anthoni, le violon de M. Marchot ont délicieusement rendu deux épisodes de l'œuvre, d'ailleurs magistralement exécutée par tout l'orchestre.

Citons, encore, parmi les compositions les plus applaudies, le prélude du 2<sup>e</sup> acte de *Gwendoline*, qui a inspiré à tout le monde le désir de voir reprendre au théâtre le drame si intense et si élevé de Chabrier, et enfin l'ouverture de *Tannhäuser*, qui a donné à Joseph Dupont l'occasion de faire admirer la sonorité moelleuse et puissante de ses nouveaux trombones, — une combinaison des plus ingénieuses des instruments à coulisses et à pistons.

## NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Une heureuse inspiration a déterminé M. Sylvain Dupuis à ouvrir la série annuelle des *Nouveaux Concerts* par une seconde exécution de la Symphonie de Brahms. S'il nous était permis de ne considérer que notre désir, nous en souhaiterions une troisième audition à brève échéance. C'est une œuvre qui grandit à mesure qu'on la pénètre davantage. Elle a quelque chose de tragique et d'un peu solennel dans son hautaine austérité, sur laquelle se détachent quelques pâles sourires doucement mélancoliques, tel l'*andante*.

M. Dupuis nous en a donné une remarquable interprétation ; peut-être souhaiterait-on un peu plus de légèreté dans le trait et, d'une façon générale, plus de souplesse.

Nous pouvons demander beaucoup, car nous possédons aux *Nouveaux Concerts* un véritable orchestre. Il forme aujourd'hui un bel ensemble où se fondent en un tout homogène les divers instruments disciplinés, animés par une même impulsion et d'un égal désir de bien faire.

Avec cette excellente cohésion, l'orchestre a exécuté le prélude de *Haensel et Gretel* de Humperdinck et *Moldau*, poème symphonique de Smetana, encore inconnus à Liège.

Le prélude de *Haensel et Gretel* nous arrivait précédé de la considérable réputation que l'œuvre a acquise en Allemagne ; est-ce à cette circonstance ou est-ce au dangereux voisinage de la maîtresse Symphonie de Brahms qu'il faut attribuer la légère désillusion qu'il nous a laissée ? La couleur d'une orchestration solide et touffue ne nous a pas fait oublier la pauvreté de la trame mélodique. *Moldau* est également bien orchestré et d'un frais coloris ; mais pourquoi la mélodie a-t-elle paru entachée de vulgarité ?

M. Ferruccio Busoni est un pianiste d'une prodigieuse virtuosité ; nul autre, croyons-nous, parmi ceux que nous avons entendus et malgré le nombre qu'il en est aujourd'hui, ne le dépasse à cet égard. Toutes difficultés s'évanouissent pour lui, tant elles sont vaincues avec aisance, avec négligence presque. Et pas une incorrection. On reste émerveillé d'une facilité à ce point prestigieuse. De plus, quelle variété, quel coloris ! Des sons de la plus moelleuse douceur, d'autres retentissants, éclatant en vibrations métalliques, une infinité de nuances des plus délicates ; il semble que M. Busoni se complaise dans une minutieuse étude des résonnances les plus diverses, les plus fines et les plus puissantes. Invinciblement on est séduit, et on s'emporte en applaudissements, alors même que l'on regrette de n'avoir pu apprécier l'artiste-interprète dans une œuvre qui ne soit pas toute de virtuosité. Ainsi exécutés, la *Rapsodie espagnole* de Liszt, la *Campanella* de Paganini arrangée par Liszt, et même le *Concerto*, assez médiocre, de M. Busoni, sont impressionnants.

## NOTES DE MUSIQUE

Aujourd'hui dimanche, à 4 1/2 heure, deuxième séance de musique de chambre au Conservatoire, donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, avec le concours de M<sup>lle</sup> E. Sidner, cantatrice, de MM. Lapon, Godenne, Danneels et Sisseneier.

\*\*\*

M<sup>me</sup> Marguerite Lallemand, pianiste, donnera mardi prochain, à 8 heures très précises, dans la salle de la Grande-Harmonie, un concert par invitations avec le concours de M<sup>me</sup> Deneève-Van Daele, cantatrice, et de M. ten Have, violoniste.

\*\*\*

Pour rappel, jeudi prochain, à 8 1/2 heures, au Palais de la Bourse (salle des Ingénieurs), première séance de musique de chambre donnée par MM. A. Marchot, J. ten Have, L. Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye. Au programme : BEETHOVEN et CÉSAR FRANCK. Entrée : 5 francs. Abonnement aux quatre séances : 12 francs.

\*\*\*

MM. Sevenants, pianiste, Deru, violoniste, et Bouserez, violoncelliste, donneront deux séances de musique de chambre dont la première aura lieu le vendredi 28 décembre, à 8 1/4 heures. Comme œuvres modernes, on entendra le 2<sup>e</sup> trio d'Alexis de Castillon et la sonate pour piano et violon d'Emil Sjögren.

\*\*\*

Pour rappel aussi, la première matinée de la *Société des Nouveaux Concerts* aura lieu, sous la direction de M. Franz Servais, dans la salle de l'Alhambra, le dimanche 30 décembre, à 2 heures. Répétition générale la veille, à la même heure. S'adresser pour les billets à MM. Breïtkopf et Härtel, éditeurs

## LE PALAIS-NOËL

La Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles fera paraître samedi prochain son *Palais-Noël* annuel, élégant volume in-4<sup>o</sup> grand médian d'environ 140 pages, illustré de nombreuses gravures et vignettes et de cinq compositions hors texte. Le texte, les dessins, les caricatures, les photographies, la musique, tous absolument inédits, sont dus à la collaboration d'avocats et d'artistes, parmi lesquels, pour le texte, MM<sup>es</sup> Emile De Mot, Edmond Picard, Jules Le Jeune, H. Brunard, O. Van Goidtsenoven, Eugène Robert, A. Simon, Octave Maus, L. André, M. Bauwens, U. Aelbrecht, F. Ninauve, P. Salkin, A. Marchant, H. Gedeelst, L. De Lantsheere, Albert Mélot, L. Courouble, H. Frick, Th. Hegener, D. Elias, Rahlenbeck, Georges De Ro, H. Carton de Wiart, Georges Garnir, Campion, H. Creten, G. Dubois, Vinck, Robyns de Schneidauer, G. Delacroix, G. de Leval, P. Duvivier, Charles Gheude, Léon Hennebicq, L. du Bus, H. Dumont, F. Kerrels, Alex. Bidart, G. Culus, Aug. Dupont, Charles Dumercy, M. Dullaert, Eugène Standaert, de Grodt, P. Gerard, François André, Frères, Léon Losseau, Albert Allard, Julio Le Jeune, lieutenant Ch. Lemaire ; et, pour les illustrations et la musique, de MM<sup>es</sup> Gisbert Combaz, Albert Delstanche, Marius Renard, Léon Hennebicq, Schwartz, René Vauthier et MM. Laermans, Ed. Duyck, Levêque, lieutenant Masui.

Le tirage est limité à 300 exemplaires sur papier vélin de qualité supérieure, à fr. 3-50 ; 50 exemplaires de luxe numérotés à

la presse, avec double état des planches hors texte sur papier du Japon, à 6 francs, et 8 exemplaires de grand luxe numérotés à la presse, sur papier du Japon, à 15 francs.

Ceux de ces numéros qui seront souscrits avant le 19 décembre seront, en outre, imprimés au nom du souscripteur.

Les souscriptions doivent être adressées à M. Émile Bruylant, éditeur, rue de la Régence, 67, ou à M. Alex. Bidart, délégué au Palais, rue de Suisse, 14, à Bruxelles.

### PETITE CHRONIQUE

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *École libre d'enseignement supérieur de Bruxelles.* — *Institut des Hautes Études.* — 13, rue des Minimes.

I. — *École libre d'enseignement supérieur.* — M. Parmentier donnera sa 9<sup>e</sup> leçon de comptabilité, cours annexé à la Candidature en droit, le vendredi, 21 décembre, à 9 heures du soir.

II. — *Institut des Hautes Études.* — Lundi, 17 décembre, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 8<sup>e</sup> leçon.

Le même soir, à 9 heures, M. de Brouckere : La philosophie des sciences, 6<sup>e</sup> leçon.

Mercredi, 19 décembre, à 8 heures du soir, M. Van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 7<sup>e</sup> leçon.

Vendredi, 21 décembre, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 9<sup>e</sup> leçon.

Samedi, 22 décembre, à 8 heures du soir, M. Élisée Reclus : Géographie, 9<sup>e</sup> leçon.

Le ministre des Beaux-Arts de France avant appris qu'à la vente Garnier on avait adjugé la *Rentrée du bal*, cette « femme en jaune » d'Alfred Stevens, si admirée à l'exposition du Champ de Mars, s'est rendu chez les acquéreurs, MM. Boussod et Valadon.

Bien qu'on eût déjà offert un prix très avantageux de cette œuvre et qu'ils l'eussent refusé comme insuffisant, MM. Boussod et Valadon, sur la demande de M. G. Leygues et de M. H. Roujon, ont consenti à rétrocéder la *Rentrée du bal* pour le prix exact d'acquisition, soit 5,355 francs.

Cette œuvre va être placée au musée du Luxembourg.

Le cercle *Le Progrès* organise, au bénéfice de ses œuvres, pour le samedi 29 courant, une représentation de la *Navarraise*.

*La Tombola de la Société coopérative artistique.*

Les billets de cette tombola, exclusivement composée d'œuvres d'art, sont mis en vente, au local de la Société, 19, rue de la Banque, chez M. Danloy, horloger, rue de la Bourse, et chez M. Monero, marchand de cigares, boulevard Anspach.

De plus, des carnets de billets d'une valeur de cinq francs seront remis à domicile, à Bruxelles et dans les faubourgs.

Nous engageons vivement les personnes qui en recevront d'y faire bon accueil et de participer de la sorte à une œuvre essentiellement humanitaire, car, comme on le sait, le produit de la vente des billets est destiné à la caisse des artistes et à celle de leurs veuves et orphelins.

S. M. le Roi a déjà fait prendre deux cents billets.

L'Opéra de Paris donnera, l'année prochaine, au commencement de l'hiver, l'ouvrage en quatre actes d'Ernest Guiraud que M. Camille Saint-Saëns termine en ce moment et qui a pour titre *Brunnhilde*. La chose est absolument décidée. Les deux premiers actes étaient presque complètement achevés par Guiraud, et le travail d'orchestration en était très avancé.

A Dresde et à Munich, la surintendance royale des théâtres avait interdit aux artistes de répondre à toutes marques d'approbation, de saluer le public, de chanter ou de réciter en bis. Cette mesure, dont le but louable devait tendre à la suppression de ces interruptions qui nuisent tant à la compréhension des œuvres,

vient d'être rapportée à Dresde, pour n'avoir eu « d'autre résultat que de refroidir le zèle des artistes ».

Par contre, à l'avenir, les portes ne pourront plus être ouvertes pendant toute la durée du dernier acte; le public devra donc l'entendre en entier ou partir avant qu'il ne commence.

De la sorte, les sorties bruyantes et intempestives seront donc supprimées.

Goya, le grand peintre et aquafortiste espagnol, si célèbre de son temps par son habileté de bretteur, fut forcé, à la suite d'une algarade singulière, dans laquelle il avait failli tuer le duc de Wellington, de s'exiler à Bordeaux, où il mourut et fut enterré.

C'est là que reposaient ses restes, dans le cimetière de la Chartreuse, sans que jamais ses compatriotes eussent tenté de les ramener sur la terre espagnole. Mais, depuis trois quarts de siècle, la ville de Bordeaux s'est considérablement agrandie, et l'ancien cimetière des Chartreux, fermé depuis longtemps, est menacé d'être envahi bientôt par les constructions.

Saisissant cette occasion, M. Sagasta vient de demander au gouvernement français, par l'intermédiaire du consul espagnol à Bordeaux, la permission d'exhumer les restes de Goya et de les transporter à Madrid, où ils seront ensevelis de nouveau dans le Panthéon du cimetière de San-Isidoro.

Le héros des *Maîtres-Chanteurs* de Richard Wagner, le poète-cordonnier Hans Sachs, qui eut une si grande part dans l'œuvre de la Réforme, a été solennellement fêté à Nuremberg, à l'occasion du quatrième centenaire de sa naissance.

Le 3 novembre, on a représenté une comédie inédite en trois actes, de M. R. Genée, traitant de différents épisodes de la vie de l'ouvrier-écrivain.

Le lendemain, après une cérémonie à l'hôtel de ville, un cortège a rappelé les principaux faits historiques auxquels fut mêlé Hans Sachs; puis, devant sa statue, qui se dresse sur une des places publiques de la vieille cité, on a joué deux farces de carnaval de sa composition.

Le tout s'est terminé, comme de juste, par une représentation des *Maîtres Chanteurs*.

Nuremberg ne sera pas la seule ville d'Allemagne à célébrer la mémoire de Sachs. A Berlin, à Munich on a organisé également des fêtes.

Hans Sachs est une des figures les plus populaires de la vieille Allemagne. Durant ces dernières années, on a publié sur lui d'innombrables études, et il est le héros d'un grand nombre de pièces de théâtre.

De SAINT-POL-ROUX (dit le Magnifique) une ingénieuse imagination sur l'eau : « Touché-je de l'onde, je crois palper de l'air épais. Une profonde masse d'eau me semble un abîme moléculé d'une infinité d'échelons diaphanes, une manière de précipice où celui qui y tombe se sent immédiatement aux épaules des ailes. Le nageur n'est autre qu'un être ailé dans un espace plus solide que l'éther et moins dense que la glace. »



THE  
FINE ART  
& GENERAL  
INSURANCE  
COMPANY, L<sup>d</sup>

#### ASSURANCES

de tableaux, gravures, livres, bijoux, sculptures, instruments de musique et de toutes œuvres d'art contre les risques d'incendie, de vol, de détériorations, et contre tous risques par polices *incontestables*.

DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE :  
Bruxelles, 50, rue de Namur. (Téléphone 1421.)

## SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

INCESSAMMENT

OUVERTURE DES GALERIES D'EXPOSITION

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

Collection de feu M. Jean VANDER DONCKT

## OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON

FAIENCES DE DELFT ET AUTRES

BRONZES ET CUIVRES

ARGENTERIES, MONTRES

Tapisseries d'Audenaerde, Meubles, etc.

Vente à Bruxelles, Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances,

DU 4 AU 7 DÉCEMBRE 1894

Exposition particulière, le 1<sup>er</sup> décembre.

Id. publique, le 2 décembre.

Notaire :

M<sup>e</sup> ELOY

10, rue de la Chancellerie, 10.

Experts :

MM. J. & A. LEROY, FRÈRES

12, place du Musée, 12.

Chez lesquels se distribue le catalogue.

## J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.



Composition de M. EUGÈNE LAERMANS pour le *Palais-Noël*, d'après un conte de M. OCTAVE MAUS (voir p. 406).

## SOMMAIRE

MAURICE BARRÈS. *Du Sang, de la Volupté et de la Mort.* — JAMES ENSOR. *Exposition de ses œuvres.* — LE « PALAIS-NOËL ». — L'ART AU PALAIS. — LA FEMME DE TABARIN. — YVETTE GUILBERT. — PHYSIOLOGIE DES DÉCORATIONS. — NOTES DE MUSIQUE. — PETITE CHRONIQUE.

## MAURICE BARRÈS

*Du Sang, de la Volupté et de la Mort.* Charpentier, éd. Paris.

« Allons à Wahnfried, sur la tombe de Wagner, honorer les pressentiments d'une éthique nouvelle. »

C'est bien une éthique nouvelle que pressent aussi Maurice Barrès, une éthique dont il a par moments l'état d'âme. Mais la vieille éthique l'enserme encore (elle nous enserre tous bien davantage), elle l'attire; sa sensibilité dessine la loi nouvelle en des formes tentantes, mais on dirait que la force lui manque pour la vouloir orgueilleusement, et la réaliser entièrement.

Est-ce de l'impuissance, ce sentiment qui déconcerte pendant qu'on le lit? et — je me le demande bien naïvement, sans pouvoir répondre — de quel côté est cette impuissance, auteur ou lecteur?

Oh! se sentir transporté comme Moïse devant des possibilités chananéennes et ne pouvoir y entrer de plein pied et sans baisser la tête!

En jouissant de Barrès, j'ai toujours senti que, s'il me faisait passer par un tunnel assez bas, — par ce moi si voluptueusement égoïste, — c'est parce qu'il avait la conviction que ce tunnel conduisait à une clairière où l'air était plus pur que celui de notre atmosphère actuelle. Le commencement de son dernier livre me donne une sensation d'étouffement dans le tunnel même. Il m'emprisonne dans des sensations neuves dont je ne veux pas avoir peur, parce qu'elles m'impressionnent trop pour que je ne sois pas tenté par la réaction qu'elles pourront susciter en moi. Mais il faut que j'en sorte vite, pour prendre l'air du large dans les champs de ma vieille pensée qui m'apparaît plus belle tout à coup. Si je me laissais endormir par son charme, je sais que j'en arriverais à le détester.

Il a le génie féminin, cet homme, il se laisse faire. Peu d'êtres ont l'âme aussi profondément sensible, peu d'âmes sont artistes à ce point que les choses extérieures et toute la beauté répandue pénètrent aussi avant en elles et leur fasse produire une aussi souveraine philosophie. Mais cette philosophie, je voudrais sentir davantage qu'il la *veut*. Il est beau d'avoir l'âme ouverte. Mais n'est-ce pas une générosité plus grande encore d'y vouloir fortement faire entrer l'infini entrevu?

Ah! misère des désirs qui voudraient compléter les êtres et qui n'en feraient peut-être que des monstres!

Il doit me suffire qu'à travers ce « moi », seul centre connaissable d'où puisse partir notre tournoyante activité, Barrès nous conduise vers des choses très grandes.

Mais (à part cette profonde affirmation des « Deux femmes du bourgeois de Bruges ») de tout ce dernier livre, où règne surtout le désir d'obéir aux impulsions fortes, avec, comme apparente devise, ce mot d'Emerson : « Tout ce qui est profond est sacré », de tout ce livre, la fin seule est pour moi une marche haute ajoutée à celles qu'il m'a fait gravir autrefois; et je voudrais ne pas parler de toutes ces impressions d'Espagne, dont il ne tire qu'un parfum trop enivrant pour rester fortement sain; là, tous les germes de dégénérescence que nous portons en nous s'épanouissent; on y lit la condamnation d'une race; là résonne le chant des fatalités proches — la volupté et la mort — regardées en face tous les jours comme des fins dernières, sans qu'au milieu de leurs courtes réalités on entende d'autres appels que des cris d'effroi lancés vers un Dieu lointain.

C'était bien en ce pays que devait surgir, pour un esprit un peu septentrional, cette violente image de l'inceste, se dressant là comme un symbole avidement pressenti, de l'impossibilité d'aimer — de l'impossibilité des lentes fusions et des longues harmonies entre des êtres qui ont trop peu de sèves différentes à se communiquer. — En Espagne il semble que la passion étroitement resserrée en la chair par l'ardeur des tempéraments ne puisse avoir d'autre issue grande que la mort. C'est dans ce cadre qu'il fallait la montrer, dépouillée d'une sensibilité morale qui lui eût donné l'élasticité de l'infini, et qui ne considère la volupté et la mort que comme d'humbles degrés du temple nouveau.

Mais que je vais relire souvent ces pages où il étudie l'évolution humaine à travers les musées de Toscane et où il nous fait presque toucher l'héroïsme de Michel-Ange « qui jette dans l'existence des êtres plus vainqueurs encore » que ceux du Vinci; ceux-ci symbolisent la compréhension, l'acceptation de ce qui est. Mais ceux de Michel-Ange, s'ils nous parurent tout d'abord méditer, s'ils sont, en effet, repliés sur eux-mêmes, c'est pour distinguer en leur conscience les êtres qui s'y sont obscurément formés et pour se réaliser dessus. (Se réaliser dessus, je trouve ce mot d'une fierté héroïque.) Ils veulent DEVENIR. Le devoir qu'ils se sont imposé, c'est de se conformer malgré tout à leur destinée. « Que chacun sculpte sa propre statue. »

De Michel-Ange qui avait *voulu* se réaliser lui-même, Barrès nous mène à Wagner et à Parsifal, ce simple, en qui la Vie était assez forte pour « l'emporter vers sa propre perfection ».

« Le philosophe de Bayreuth glorifie l'impulsion naturelle, la force qui nous fait agir avant même que nous l'ayons critiquée. Il exalte la fière créature, supé-

rieure à toutes les formules, ne se pliant sur aucune, mais prenant sa loi en soi-même ».

Barrès est probablement un des rares voyants qui ouvriront les chemins de l'avenir à ceux qui portent en eux des volontés, des héroïsmes et des convictions profondes. Ces convictions qui nous sautent au cœur quand on l'étudie, on est désespéré de ne les pas voir éclater en des mots qui les enveloppent du carillon des cloches et du claquement des drapeaux, des mots qui réveilleraient tant de forces endormies, n'attendant qu'un signe extérieur de beauté fière, pour agir.

Il faudra que sa pensée traverse encore une évolution en lui, ou en ceux qu'elle remplira, pour devenir la force dont nous avons besoin.

Rêve effrontément impatient de l'être humain, qui ne peut rien voir de grand sans désirer le faire sien, le faire passer par le prisme complet de ses sensations et par les sensations — répercutant la sienne — de toute sa race, — et qui en oublie d'être reconnaissant à celui qui lui annonce une leur nouvelle.

## JAMES ENSOR

Exposition de ses œuvres, Montagne aux Herbes Potagères, 6.

James Ensor est arrivé à un stade artiste où il peut dédaigner l'éreintement aussi bien que l'emballlement. Il est assez personnel et assez fort pour ne s'inquiéter que de son art seul et des transformations qu'il lui fait ou lui fera subir. Rares sont-ils ceux qui ont à son âge trouvé en eux-mêmes de telles ressources de changement, soit dans l'étude du réel (natures-mortes et intérieurs), soit dans l'imaginaire (caricatures, masques et diableries). Son milieu flamand lui conseilla la peinture objective, claire, colorée, savoureuse; sa nature anglo-saxonne le poussa vers un art subjectif — apparitions, fantaisies, grotesques, railleries, visions folles et chimériques. — Son œuvre entière tient à ces deux causes d'être intéressé et ému. Elles l'expliquent depuis son premier jusqu'à son dernier tableau.

On l'a nommé tour à tour le peintre des natures-mortes, des masques et des diableries. Mais ce ne sont là qu'appellations quelconques : si tels différents sujets ont été choisis par lui, c'est qu'ils servent tout simplement d'expression à ces façons de penser et de voir temporaires. Ils ne le caractérisent pas : d'autres scènes auraient pu être élues et traitées par lui avec autant de vie et de force.

Quand James Ensor regarde au dehors il voit des harmonies rares, délicates et sonores colorer les choses; quand il se regarde, quand il imagine il se surprend concevoir en ironiste. La vie est à ses yeux une constante et invariable satire, marquant les hommes de ses coups de fouet. De là à choisir le masque comme la vraie et authentique figure humaine, il n'y a pas loin. Son ironie dégénère même en farce et en farce grossière. Et l'on songe alors aux Grillay et aux Cruishank, les caricaturistes féroces de l'Angleterre, et aussi à ce formidable Swift qui parvient à traduire son énorme bon sens et son désir de justice à l'aide de monstruosité et de folies.

Toutes ces idées assaillent quiconque visite la présente exposition. Pour réjouir leurs yeux ils rencontrent des étalages merveilleux de fruits sur des nappes blanches, des dessertes de tons et de nuances fines et argentées, des assiettées de couleurs éclatantes et fraîches. Encore trouvent-ils en des tableaux représentant des « intérieurs » une notation d'atmosphère subtile; une atmosphère de chambre close, où la lumière tombe à travers les stores baissés (*Jeune fille en détresse*), ou bien une symphonie de noirs superbes d'où se détache comme un cri une note de cuivre (*le Lampiste*).

Des dessins rehaussés de rouge ou de bleu, des eaux-fortes enluminées, aux titres étranges autant que leurs sujets, font défiler des cavalcades cuirassées, casquées, banderolées, en des villes imaginaires. Architectures fantasques, nuages décoratifs, fumées volutantes, tout indique le pays de l'absurde. Et des personnages grotesques représentant l'héroïsme et le courage, des cavaliers aux trognes réjouissantes et des varlets, les uns minces comme des harengs, les autres joufflus comme des vessies, transforment en parades grotesques ce que l'on appelle les manifestations civiques en l'honneur des patries. Suivent des diableries parfois un peu compactes de sens, mais pimentées toujours de curieuse hardiesse. L'une pivote autour d'un Christ en croix, livrant ainsi à Dieu lui-même l'assaut que subissait seul, au temps des peintres médiévaux, le placide et naïf saint Antoine. L'autre s'étale en une église dans un décor à la Rembrandt, haut et vague et comme ouvert sur le ciel. Le dessin en est spécial, je dirais volontiers matelassé : il semble que les reliefs soient obtenus au moyen de plis et de courbes ondulantes et insistantes. Les lignes droites sont quasi absentes. Tout se bombe, se complique et quelquefois se boursoufle comme si le dessin lui-même prétendait se contourner et s'arrondir autant que le ventre de l'évêque officiant et l'allure matronesque de la Vierge. Seul le Christ jaillit sauvage et fou sur sa croix, au long d'une colonne dressant l'épouvante par au delà de ses monstruosité sacerdotales. Cette page est vraiment superbe.

Au reste, le trait et la facture de James Ensor ont constamment évolué. En ses premières toiles il peint au couteau; il beurre pour ainsi dire ses couleurs sur le fond. A cette première manière, une autre se substitue, plus précise, plus serrée, plus méticuleuse. Quelques petites natures-mortes en témoignent. En ses travaux au crayon et au fusain les mêmes changements s'opèrent. Telles planches profèrent un dessin de sculpteur ou plutôt d'orfèvre, tellement les contours en sont fouillés et nets.

A voir ainsi réunie une large partie de l'œuvre d'un jeune, à la voir si variée et si touffue et si remarquable, on s'étonne de l'obstiné dédain dont on l'entoure. Depuis longtemps quelque tableau d'un tel artiste devrait figurer au Musée, ne fût-ce que pour prouver qu'il ne faut avoir peur chez nous ni d'être personnel ni d'être hardi. Jusqu'à ce jour aucun peintre vingtième n'a obtenu je ne dirai pas cet honneur, mais cette justice. Les commissions s'y opposent. Cela va-t-il durer jusqu'à ce que la mort ait étouffé dans les cercueils sourds le glapisement du dernier des mille-huit-cent-trenteux?



Croquis de M. JULES LE JEUNE.

### LE PALAIS-NOËL

Sous une couverture joliment illustrée par Gisbert Combaz, le *Palais-Noël*, dont la Conférence du Jeune Barreau perpétue avec raison la tradition, se présente cette année sous les espèces, non d'un simple album de Christmas, mais d'un véritable volume de 132 pages in-4°, de texte serré et semé d'illustrations, de croquis, de vignettes, de letrines, de culs-de-lampe, qui en font une publication originale, amusante, d'une extrême variété. Il révèle des avocats-poètes, des avocats-prosateurs, des avocats-dessinateurs, des avocats-caricaturistes, des avocats-musiciens, confraternellement réunis, — les jeunes, les vieux, les maîtres de la parole comme les stagiaires, — sur l'intelligente initiative du délégué spécial, M<sup>e</sup> Alexandre Bidart, qui est parvenu à constituer un groupement d'une importance inusitée.

On en jugera par cette rapide énumération. Côté des poètes : MM<sup>es</sup> Ad. Frères, P. Gérard, P. Duvivier, G. de Leval, G. Delacroix, M. Dullaert, Ch. Gheude, D. Elias, etc. Côté des prosateurs : MM<sup>es</sup> H. Frick, G. Rahlenbeck, P. Germain, Aug. Dupont, Hegener, Du Bus, Edmond Picard, Hubert Brunard, M. Bauwens, Léon Hennebieq, Octave Maus, H. Carton de Wiart, Charles Dumercy, P. Salkin, H. Gedoelst, G. Dubois, E. Vinck, G. Culus, L. Losseau, L. Courouble, D. Champion, H. Creten, Oscar Van Goitsnoven, Eugène De Groot, L. André, G. De Ro, etc., etc. Côté des illustrateurs : M<sup>e</sup> Jules Le Jeune, ancien ministre de la justice (c'est de lui le spirituel croquis qui encadre le présent article), MM<sup>es</sup> Emile De Mot, D. De Haene, Marius Renard (tout à fait charmants, ses dessins), Léon Hennebieq, déjà nommé, Albert Delstanche, Julio Le Jeune, J. Schwartz, etc., etc., auxquels il faut ajouter quelques artistes professionnels : Eugène Laermans, dont nous publions en tête de notre numéro de ce jour la composition pleine de caractère et de mouvement, Aug. Levêque, Edouard Duyck. Une mélodie

de M. René Vauthier complète cet artistique ensemble, qui prouve une fois de plus qu'on peut *oser* au Barreau de Bruxelles et que toutes les initiatives résolument prises par le groupe jeune, batailleur et d'attaque qui compose la Conférence du Jeune Barreau sont appelées à réussir brillamment.

Certes n'est-il guère de pays où l'esprit d'indépendance soit assez vif, où la confraternité soit assez sincère pour réaliser ces mani-

festations pittoresques et réconfortantes d'une activité toujours en éveil : la fête commémorative de la Conférence, terminée par cette joyeuse revue dont nous fredonnons encore les refrains railleurs, l'imposante solennité qui réunira aujourd'hui au Palais de Justice une assemblée innombrable et la publication périodique de ces *Palais-Noël*, salut confraternel adressé, en manière de souhaits de bon an, par ceux d'entre nous qui manient, en même temps que la parole, la plume, le crayon ou le burin, à tous ceux que groupe la confraternité de la robe et le souci de servir le Droit.

## L'ART AU PALAIS

Les journaux sont pleins de la description des préparatifs de la grande fête qu'offriront aujourd'hui à leurs confrères de province et de l'étranger les membres bruxellois de la Fédération des Avocats belges. On nous permettra, en raison de la part directe qu'ont prise à l'organisation de cette fête plusieurs de nos collaborateurs, d'être sobres de détails. Mais nous ne pouvons passer sous silence le dévouement, l'esprit d'initiative et le talent de premier ordre qu'ont déployés, en cette circonstance où les proportions gigantesques de l'entreprise multipliaient les difficultés, les artistes qui ont bien voulu s'adjoindre à la commission organisatrice : M. l'architecte Engels, le peintre Mellery, les sculpteurs Van der Stappen, Julien Dillens, Paul Du Bois et Alexandre Charpentier. Ce dernier a orné le menu d'un bas-relief exquis, symbolisant la confraternité du Barreau. Arrivé hier de Paris, il prendra place, ainsi que les autres artistes cités ci-dessus, au banquet de 400 couverts qui sera servi dans la salle des Pas-perdus éclairée entièrement, et pour la première fois, à l'électricité.

L'estampe murale de Mellery, placardée à Bruxelles et dans tous les sièges judiciaires du pays, résume, par une composition symbolique d'un caractère superbe, ces trois belles devises : *La Justice sans la Bonté forfait à sa mission.* — *La vraie base du Droit est la Fraternité.* — *La plus noble des forces sociales, c'est le Droit.* Reproduite en phototypie par M. Malvaux d'après une grisaille à l'huile de grandeur naturelle, elle a été imprimée par M. Goossens. Et le travail n'était, certes, pas aisé ! On s'en rendra compte quand on saura que l'affiche se compose de neuf clichés juxtaposés et mesure 1<sup>m</sup>,50 de hauteur (1).

MM. Van der Stappen, Dillens et Paul Du Bois ont établi, en quelques jours, les projets de lampadaires qui ont été modelés, sous la direction de M. Van der Stappen, par ses élèves MM. Sprimont et Marin. Les proportions et le dessin en sont si harmonieux, l'effet décoratif obtenu par le mélange des foyers lumineux à arc et des lampes à incandescence est si heureux qu'on a peine à se figurer qu'il s'agisse d'un essai, d'une ornementation provisoire : on souhaite ces douze torchères définitives. Ici encore les difficultés de réalisation ont été grandes, chacun des lampadaires se composant de trente-cinq pièces moulées séparément et mesurant environ 4 mètres et demi de hauteur.

Les mêmes artistes ont, en outre, peuplé de sculptures la salle des Pas-perdus et les galeries supérieures. La figure de *la Justice* de Van der Stappen, de grandeur colossale, domine toute la salle

(1) On nous saura gré de donner aux collectionneurs ce renseignement : l'estampe murale de Xavier Mellery est en vente, au prix de 5 francs, à la Société anonyme L'Art, avenue de la Toison d'or, 56, chez M. De Cock, gardien du vestiaire des avocats, chez MM. Dietrich et C<sup>ie</sup>, Montagne de la Cour, 52, etc.

avec une souveraine majesté. Une tête de *Minerve*, en bronze, de Paul Du Bois, le groupe de *la Justice* de Dillens, des bustes de juristes, des moulages de statues antiques prêtés par le Musée du cinquantenaire et par l'Académie, complètent, dans un ensemble touffu de plantes ornementales, la très artistique décoration du Palais. Tous ceux qui ont pu voir les préparatifs de cette fête sans précédent ont reconnu unanimement combien cette décoration anime et complète l'architecture grandiose du Palais.

Pour la partie musicale, un orchestre de symphonie dirigé par M. Sennewald et les excellents chœurs des *Artisans réunis* se feront entendre alternativement pendant toute la fête du soir.

## LA FEMME DE TABARIN

*La Femme de Tabarin*, tragi-parade de Catulle Mendès, fut jouée à Paris en novembre 1887 par la troupe du Théâtre-Libre, qui venait de quitter la butte Montmartre pour prendre position sur la butte Montparnasse.

Dès le commencement de janvier 1888, encadrée par le *Baiser* de Banville et *Jacques Damour* d'Hennique, le scénario burlesque et tragique du poète, animé par le jeu enflammé d'Antoine et de M<sup>me</sup> Marie Defresnes, faisait passer parmi les spectateurs du Théâtre du Parc, peu accoutumés aux témérités de langage et de situation dont se compose l'œuvre, le frisson des grandes émotions artistiques. Qui ne se souvient de cette « première » du Théâtre-Libre à Bruxelles, de l'effarouchement des belles madames aux apostrophes foudroyantes de Francisquine, à l'horreur du sang inondant son corsage, tatouant sa peau, éclaboussant les tréteaux. On s'est habitué, depuis lors, aux audaces d'un théâtre affranchi, et les résistances ont cédé au point que le Théâtre Molière lui-même, l'asile des pièces pour familles, la citadelle du répertoire inoffensif, n'a pas reculé devant cette cranerie : jouer bravement, sans excuses préliminaires, sans varier la couleur des affiches, le terrible drame qui violentait si brutalement les pudeurs d'il y a six ans.

Il est vrai que le Théâtre Molière a marché depuis cette époque lointaine ! Récemment on y représentait, avec un personnel de choix et une mise en scène artistique, *l'Arlésienne*, puis *Odette*. Et ce n'est plus la chaussée d'Ixelles seule qui fournit, comme naguère, le contingent bénévole des spectateurs. Vainement y chercherait-on le monsieur qui cause, dans les entr'actes, avec les musiciens de l'orchestre, et l'ouvreuse qui s'installe dans une baignoire avec les habitués de la maison. A voir la salle élégante, animée, peuplée d'artistes et d'hommes de lettres qui accueillit, samedi dernier, par de bruyantes acclamations l'œuvre intense de Catulle Mendès, on se serait cru, ma foi, en quelque théâtre important, et l'interprétation très satisfaisante de M. Montlouis et de M<sup>me</sup> Munié-Bourgeois, les protagonistes de l'œuvre, complétaient l'illusion, malgré l'exiguïté de la scène. M<sup>me</sup> Munié surtout incarne avec un réalisme de bon aloi, en comédienne convaincue et artiste, le personnage de Francisquine. Elle aime goulument son mousquetaire, comme il convient, et elle meurt effroyablement après avoir lancé d'une voix rauque, à demi étouffée par l'agonie, l'épithète méprisante dans laquelle elle crache son mépris sur l'homme qui l'a tuée.

Toute la pièce, on le sait, tient en cet épisode rapide et véhément : la jalousie soudainement éveillée du bateleur qui achève dans le meurtre, aux yeux des spectateurs ébahis, la parade commencée.

Des polémiques de presse, des incidents divers, un procès même, actuellement en instance, ont surgi à propos de *la Femme de Tabarin*. Et sans doute l'apparition sur diverses scènes italiennes et allemandes des *Paillasses* de M. Leoncavallo, dont le sujet présente, paraît-il, des analogies frappantes avec celui de *la Femme de Tabarin* nous a-t-elle valu l'intéressante représentation à laquelle nous conviait, la semaine passée, M. Catulle Mendès. A Paris, c'est à la Comédie française qu'on peut aller se rendre compte de la ressemblance des deux pièces. A Bruxelles, faute de Théâtre français, la petite scène de M. Munié sert de champ d'expérience, et celle-ci est concluante, au dire de ceux qui ont vu la pièce italienne. (On sait que les pièces italiennes n'ont plus cours légal en Belgique!)

L'auteur des *Paillasses* objecte, on le sait, que M. Catulle Mendès s'est lui-même inspiré, pour la composition de son œuvre, d'une anecdote concernant [le célèbre Questionneur de la place Dauphine. Peut-être n'est-il pas sans intérêt de rappeler ici le renseignement que nous avons publié à ce sujet en 1888 (numéro du 1<sup>er</sup> janvier) et que nous reproduisons textuellement :

« M. Catulle Mendès, que nous avons interrogé sur ce point, pense que c'est là une erreur complète. Il n'a rencontré et ne croit pas qu'il existe, dans aucune tradition ni dans aucun des livres tabariniques, aucune historiette ayant quelque rapport avec l'aventure qu'il a mise au théâtre. Il est bien évident qu'il n'a pas inventé Tabarin ni Francisquine, — laquelle, du reste, s'appelait Jeanne Bérut, et n'était la femme de Tabarin que dans les parades, — mais l'affabulation de son petit drame est totalement imaginaire, n'est tirée ni d'un fait réel ni d'une tradition fautive ou vraie. L'auteur ajoute : « Invention bien chétive et bien médiocre, d'ailleurs ! Mon tout petit drame, qui dure dix minutes, n'a ému le public que grâce à la belle verve sincère de M. Antoine, et à l'admirable talent de Marie Defresnes. »

D'autres critiques ont fait remarquer qu'il y avait une ressemblance frappante entre la donnée de *la Femme de Tabarin* et celle d'un autre *Tabarin*, joué à la Comédie française et plus tard transformé en opéra.

Ces critiques-là ont eu raison. Même ils auraient pu aller jusqu'à dire que cette ressemblance, en plus d'une scène, et surtout en ce qui concerne la disposition du décor, atteignait la similitude parfaite.

Mais ce n'est pas la faute de M. Catulle Mendès.

Car la pièce qui ressemble à la sienne n'avait pas encore été représentée quand M. Catulle Mendès a publié dans une revue le scénario complet de sa parade, avec les moindres détails de l'action, avec toutes les indications de mise en scène et de décor. »

## YVETTE GUILBERT

« Avant de savoir ce qu'elle chante, on entend qu'elle chante bien et qu'elle dit bien. Son premier secret est là : elle prononce, elle articule, elle expédie les mots dans toute la salle, ou à travers le jardin des Champs-Élysées, elle perce le brouillard de fumée de tabac, la vapeur d'alcool, la buée des halcines. Chaque syllabe arrive en flèche, décochée par le gosier, par les dents, par la langue, portée sur la claire onde sonore, transparente, à la fois ferme et frêle comme un cristal vibrant. Son second secret, c'est son flair de chanteuse, son sûr odorat qui a subodoré l'arôme de la pourriture dite fin-de-siècle, l'odieux mot sans

signification et qui en acquiert une, et qu'il faut bien se résigner à écrire. Elle s'est trouvée là tout exprès pour dresser une statue gaie et macabre, en chair, en robe claire et en gants noirs, pour faire entendre une voix ennuyée et mordante qui chante la noce sur des airs d'enterrement. La bouche est ironique, le nez a le comique français, à l'évent, et la face blanche apparaît tout à coup funèbre, les paupières mortes. D'autres secrets, elle en a sans doute, mais qui sont les siens, des secrets d'instinct et de volonté. Et puis, elle a sa personne, qu'elle plie à toutes les gymnastiques, à toutes les contorsions, mais qui n'en reste pas moins une personne ondulante et gracieuse, d'une apparition inattendue lorsqu'elle jaillit des coulisses d'un pas délibéré, et qui se brise et s'évapore en lignes fuyantes lorsqu'elle disparaît dans un salut. »

Ainsi s'exprime, dans le très beau volume qu'il consacre à la divette et que si merveilleusement Toulouse-Lautrec illustra de lithographies tirées en vert, sa couleur favorite, M. Gustave Geffroy, le très avisé critique et subtil écrivain (1).

Et telle elle nous apparut sur la scène de l'Alcazar, devant la toile de fond quelconque qui sert à la revue du jour. Avec un art tragique intense, vraiment empoignant et superbe, elle détaille ces deux choses terribles : *la Soularde* et *Morphinée*, deux fleurs vénéneuses écloses en la plus récente serre chaude chansonnière. Et *le Protecteur* ! Plus terrible encore en son cynisme. Le bruit court qu'elle est l'auteur de cette macabre fantaisie, toute d'impudeur et de vice. Elle la dit, comme ses autres morceaux, comme *la Nourrice sèche*, comme *les Six potaches* de Xanrof, comme *la Chanson de grand'mère* de Béranger, avec une variété d'intonation, une souplesse de nuances, un mécanisme labial surprenants. Mais il y a plus en elle que cette virtuosité acquise : il y a le sens esthétique d'une artiste passionnée pour son art, qui étudie, se perfectionne, creuse sans cesse ses rôles, en tire des effets inattendus, et traverse, pure de cabotinage, emballée, souriante, le milieu périlleux du café-concert.

Et la note gaie d'un souvenir de chanson anglaise, étudiée sur place et singée avec malice, termine par un peu d'ironie cette succession rapide et serrée de sensations d'art.

## Physiologie des décorations.

On a dit que les décorations sont le tatouage des gens civilisés. Cette définition est inexacte : pour le tatouage, il faut un épiderme qui soit sensible ; pour les décorations, il en faut un qui ne le soit pas.

Une décoration est un hochet attaché par une faveur.

Il y a des décorations qui s'achètent et des décorations qui ne s'achètent pas ; mais toutes se paient.

Il y a des décorations de toutes les couleurs. Comme pour les billes de billard, ce sont les rouges qui servent de points de mire.

Généralement, deux boutonnières ne peuvent se regarder sans rougir.

La première décoration a été une feuille de vigne. Aujourd'hui, elle serait trop verte.

(1) *Yvette Guilbert*, un volume de 22 pages in-folio, tiré à 100 exemplaires, texte par GUSTAVE GEFFROY, orné par H. DE TOULOUSE-LAUTREC, avec signature autographe d'Yvette Guilbert. Édité par *l'Estampe originale*. En vente à la Société anonyme L'Art, à Bruxelles. Prix : 50 francs.

Si quelqu'un a mérité d'être décoré, c'est bien l'inventeur des décorations.

Il y a deux sortes de gens qui attachent de l'importance aux décorations : ceux qui les demandent et ceux qui les refusent.

Pour être décoré, il faut un titre. Un titre nobiliaire suffit quelquefois.

Pour la décoration, deux titres, comme deux négations, se détruisent.

Le meilleur moyen d'obtenir une décoration, c'est de la demander. Le meilleur moyen de la demander, c'est de recourir à une personne interposée. La meilleure personne interposée, c'est un adversaire politique.

Il est plus facile de faire décorer un autre que de se faire décorer soi-même.

On est quelquefois décoré pour les services que l'on a rendus ; on l'est toujours pour ceux que l'on rendra.

Les décorations sont comme les carabiniers : elles arrivent toujours trop tard.

Il n'y a que la première décoration qui coûte.

Comme pour les furoncles, une décoration est souvent suivie de plusieurs autres.

Ne demandez jamais à quelqu'un pourquoi il est décoré ; faites en sorte que l'on vous demande pourquoi vous ne l'êtes pas.

Le meilleur moyen de montrer que l'on mérite sa décoration, c'est de ne pas la porter.

L'amour des décorations, comme celui des timbres-poste, ne s'avoue jamais.

Il en est des décorations comme des femmes : ceux qui en disent du mal sont ceux qui les aiment.

Pour conduire les hommes, il faut les petites ficelles et les grands cordons.

CHARLES DUMERCY

## NOTES DE MUSIQUE

Le premier concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui dimanche, à une heure et demie, et non à deux heures, comme les trois derniers concerts.

On y exécutera, de Beethoven : l'Ouverture, op. 113, le Concerto en mi bémol pour piano et orchestre (soliste : M. Gurickx), et la 9<sup>e</sup> Symphonie.

\*\*\*

M. Adolphe Samuel fera exécuter au Conservatoire de Gand, aujourd'hui dimanche, à 11 heures, en comité intime, une œuvre nouvelle de sa composition : *Christus*, symphonie mystique pour orchestre, chœurs et orgue. Voici les subdivisions de cette importante partition : I. Nazareth ; Bethléem. — II. Au désert de Juda. — III. Scènes de l'apostolat (*Au lac de Tibériade ; Luites contre les Pharisiens ; Entrée triomphale à Jérusalem*). — IV. La Passion (*Au Jardin de Gethsémani ; Devant Ponce-Pilate ; Montée au Calvaire ; Crucifèment*). — V. Advenit regnum tuum.

\*\*\*

C'est dimanche prochain, à 2 heures précises, qu'aura lieu, au Théâtre de l'Alhambra, la première matinée de la *Société des Nouveaux Concerts* sous la direction de M. Franz Servais, avec le concours de M<sup>lle</sup> Marie Brema, du Théâtre de Bayreuth.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à dimanche prochain le compte rendu des concerts de la semaine, l'extrait annoncé de la Conférence de M. Fernand Khnopff sur Walter Crane, une étude sur les livres à images que la Noël et le Nouvel-An font fleurir aux vitrines, etc., etc.

## PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain, 29 courant, à 2 heures, qu'aura lieu, par invitations spéciales, l'ouverture des galeries d'exposition et de vente de la *Société anonyme L'Art*, avenue de la Toison-d'Or, 56. A partir du lendemain, l'entrée sera libre.

Une exposition des œuvres de M. Farasyn est ouverte à la Galerie du Congrès, rue du Congrès, 5, du 22 au 31 décembre inclus, de 10 à 4 heures.

MM. Paul Verdussen et Fernand Toussaint exposeront quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique, du 26 décembre au 5 janvier.

On nous écrit de Gand :

Une intéressante petite exposition de peinture vient d'être clôturée. Trois dames soumettaient leurs œuvres au public. Une d'elles surtout a su l'intéresser : M<sup>lle</sup> Marie-Anne Thibaut, qui a abordé franchement la peinture sur porcelaine, sur carrelages, y obtenant des effets ravissants. En conformité avec les idées de *L'Art moderne*, elle a donné à son talent et à ses œuvres un caractère d'art industriel. Elle a eu des trouvailles charmantes. A citer entre autres : une collection de douze petites assiettes dont les sujets, finement exécutés, sont inspirés d'un vieux poème d'amour flamand « De Avondklok », dont ils représentent les principaux épisodes.

Nous souhaitons à la jeune artiste plein succès dans la voie où elle est entrée.

A. v. S.

Pour paraître en juillet prochain : *Croquis zélandais*, texte et dessins de Willem Delsaux, avec carte et itinéraires ; un album de 40 pages, avec 40 planches sur papier teinté. Prix : 20 francs. Édition d'amateurs, avec forte couverture, sur papier de luxe : 40 francs. Tirage : 250 exemplaires numérotés. Adresser les souscriptions à M. Willem Delsaux, 202, rue des Coteaux, à Bruxelles.

Une bien jolie phrase éclore dans un de nos quotidiens :

« Il a plu à M. Crispi de trancher le *nœud gordien* d'inextricables difficultés de toute nature qui entravent ses mouvements par une opération césarienne, en suspendant, à peine ouverte, la session législative. »

M. Ernest Reyer, qui est un disciple passionné de Berlioz, annonce dans son feuilleton du *Journal des Débats* que l'Opéra va monter *la Prise de Troie* de Berlioz. Cette partition est, on le sait, la première partie des *Troyens* qui comprennent deux partitions distinctes et qui devaient se jouer en deux soirées successives. *La Prise de Troie* n'a jamais été jouée intégralement en France. Lors de la première des *Troyens* au Théâtre-Lyrique de Paris en 1861, sous la direction de Carvalho, Berlioz avait réduit *la Prise de Troie* en un simple prologue. La partition originale telle qu'elle fut écrite par le maître n'a été exécutée pour la première fois qu'en décembre 1890 au théâtre grand-ducal de Carlsruhe, sous la direction de M. Félix Mottl.

Dans une des dernières séances du conseil des ministres à l'Élysée, le ministre des Beaux-Arts a entretenu le conseil d'un projet de loi qu'il élabore de concert avec son collègue des finances et qui a pour objet d'accorder la personnalité civile aux musées nationaux dans des conditions analogues à celles des corps de Facultés. De la sorte, les musées pourraient recevoir des dons et legs et s'assurer une dotation permettant en tout temps de faire les acquisitions susceptibles d'enrichir les collections nationales.

Il est question de l'érection, à Weimar, d'une statue à la mémoire de Franz Liszt. Un comité vient de se former à cet effet, à la tête duquel se trouvent M. Édouard Lassen, maître de chapelle du grand-duc de Saxe-Weimar, et le baron de Brassart, intendant du théâtre grand-ducal.

Les admirateurs du maître sont invités à lui envoyer leurs souscriptions, s'ils désirent participer à un témoignage d'admiration qu'on voudrait rendre, à Weimar, international.

## SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Samedi prochain, 29 décembre

OUVERTURE DES GALERIES D'EXPOSITION

## BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

## LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS  
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

## ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

## LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

## LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

# L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

## REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

**ABONNEMENTS** : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

### SOMMAIRE

IL N'Y A PAS DE THÉÂTRE EN BELGIQUE. — WALTER CRANE. *Conférence de M. Fernand Khnopff.* — LIVRES A IMAGES. *Publications Hetzel et Hachette.* — PETITE CHRONIQUE.

#### Il n'y a pas de théâtre en Belgique.

Les jurys littéraires s'étaient un peu réhabilités avec le dernier Prix quinquennal d'Eekhoud. Mais les voilà, à l'occasion du Prix triennal de littérature dramatique, retombés au marais. Maeterlinck présentait, ou ne présentait pas son théâtre : le jury a décidé de ne pas lui accorder le prix. On croit rêver : Maeterlinck, célèbre, élu à l'étranger, Maeterlinck, un des Esprits de ce temps, l'auteur de *la Princesse Maleine*, de *Pelléas et Mélisande*, de *l'Intruse*, des *Aveugles*, — tous ces titres comme les vagues, choc sur choc, d'un large fleuve, les remous des sensations les plus neuves et les plus profondes ! — Maeterlinck échouant devant un petit jury provincial composé d'un quarteron de professeurs âgés et d'un homme de lettres marron.

Ces gérontes, d'une température d'esprit au-dessous de zéro, ces ours blancs contemporains des polaires déserts de notre ancienne littérature, n'ont pas été dégelés par les larmes de Maleine, le charme délicieux de ce beau conte des Sept Princesses.

Au fond, faut-il s'en étonner ? N'est-ce pas toujours le même jury qui revient comme un conclave de grotesques petites marionnettes, comme Beckmesser et son ridicule cortège ? Quelquefois, rarement, les noms changent, mais on reconnaît les mêmes petits airs de têtes séniles, le même esprit fossile et exhumé. D'anciennes pauvres âmes ennuyées de ronds-de-cuir toutes moisies et éteintes, des demi-siècles de vieux cacatois éplumés, toussotant et crachotant aux crottes de leur perchoir, semblent ressusciter des ombres pour la circonstance et intégrer les conciliabules où se juge notre littérature. Sans doute on les garda au fond de petits cercueils, dans des boîtes entourées de lustrine noire, derrière un pupitre de troisième commis. Comme un apanage, comme un symbole, pieusement elles sont ensuite transmises aux jurés nouveaux, et l'endosmose s'accomplit, le vieux petit rouage rouillé se met à fonctionner comme il fonctionnait il y a trente ans. Rien ne semble être advenu, le souffle d'un monde nouveau, l'efflorescence d'un merveilleux jardin des âmes et des intelligences. Et sans doute les mêmes paroles mornes sont dites, les mêmes gestes résignés et morts battent l'air, d'un battement las de pendule automatiquement fauchant les heures ; toujours recommencer la même besogne mécanique ! toujours jeter des boules blanches ou noires ! toujours faire des cocottes en papier pour tuer le temps ! Puis les petites marionnettes défilent,

après trois petits tours s'en vont, si vieilles, si mortes ; et les pauvres anciennes âmes sont remisées en leurs boîtes, ensevelies de lustrine jusqu'à l'occasion prochaine.

Maeterlinck donc demeure non avenu pour ses juges de 1894, pour les juges qui assumèrent la tâche de se prononcer sur l'état actuel du théâtre en Belgique. Il ne lui a pas suffi de publier et de faire jouer le théâtre le plus passionnant et le plus personnel. C'est en vain qu'il créa les étranges et adorables et terrifiantes figures qui partout troublèrent les esprits. Maeterlinck discuté, proclamé, devenu l'un des noms autour desquels se fait le grand combat de l'art et de la pensée, ne leur représente qu'un douteux et négligeable auteur qu'on biffe d'un trait de plume. Son théâtre n'existe pas, les signes irrécusables qui le rattachent aux créateurs d'humanité, le mouvement admirable de sa douleur et de sa passion, ce sens inouï du mystère et de l'au-delà de la vie tangible qui tout à coup révéla le prédestiné d'un théâtre encore inconnu !

Au moins on s'imaginerait que, fermé aux redoutables lumières de cet art des âmes, les pauvres cornées malades auraient pu s'ouvrir pour des évidences plus tranquilles. On ne nie plus aujourd'hui ce délicat et raffiné manieur de légers esprits, ce souriant et doucement attristé regardeur de petites consciences mièvres, Henry Maubel. Et personne ne méconnaît plus non plus le sérieux et vigoureux effort de Van Zype. Mais Maubel et Van Zype, c'est encore trop pour ces prunelles de nyctalopes, pour ces rétines de chouettes qu'effare même le crépuscule, pour ces yeux scellés de taies qui sont les yeux de tous les jurys. Maubel et Van Zype et tant d'autres, néant ! Il n'y a pas de théâtre ! Il n'y a plus d'auteurs en Belgique ! Ainsi l'ont décidé MM. Fétis, Descamps, Discailles, Kurth et Doutrepont !

Pesez ces noms, retournez-les : la plupart sont vieux rouliers de jurys, jurés inamovibles, en garde contre toute surprise, paléontologues vénérables des modes prescrits de sentir et de penser, débris eux-mêmes d'un autre âge. Mais lequel fit œuvre littéraire au sens actuel du mot ? Lequel, dans ses rêves les plus vertigineux, espéra jamais réaliser l'apparence même lointaine d'un idéal dramatique ? (A moins que l'auteur d'*Africa*... ?) Lequel a une signification même approximative, même obscure dans le grand mouvement des esprits qui, chez nous, correspondit avec l'apparition d'une jeune et vivace littérature et transforma la condition intellectuelle du pays ? Ombres ! Petites marionnettes attardées quand le jour est là, crevant les yeux !

Nous avons dit à diverses reprises notre confiance dans le Ministre des beaux-arts. Ce n'est pas cette sottise nouvelle des jurys qui l'amointrira. Mais toutes les écuries d'Augias ne peuvent pas être déblayées en un coup ! Il est même bon, il est utile que cette fois encore le fonctionnement des jurys ait abouti au résultat

grotesque qui nous vaudra la risée de l'étranger. Il est profitable que cette démodée institution des CONCOURS — qui nous reporte à notre âge d'enfance et nous remet à l'école — ait été vue, une fois de plus, en son irréparable caducité. Fini le prestige des académies « sous le patronage » de qui elle opéra jusqu'à ce jour ! Qui des nôtres en est, de cette Académie des Sciences et des Lettres où jamais la littérature ne pénétra que par la petite porte ? Qui voudrait en être ? Vieux règnes ! Vieilles choses en poussière ! Une autre humanité est née, d'autres esprits, d'autres consciences. En attendant les réformes nécessaires, en attendant qu'une meilleure consécration publique concilie le talent et la dignité de l'écrivain, que du moins les jurys encombrés d'antiques déchets, expression peut-être historique d'un temps sans rapport avec le nôtre, soient ouverts aux hommes qui avec le plus d'autorité notifèrent l'avènement de la pensée nouvelle. N'hésitez pas, Monsieur le Ministre. Taillez en plein dans toute cette chair morte. Déblayez les champignonnements. La poussée est là générale, formidable, et devant qui il faudra bien que cèdent les résistances les plus rebelles.

## WALTER CRANE

Conférence de M. Fernand Khnopff.

M. Fernand Khnopff a fait dernièrement au Cercle artistique une conférence très applaudie sur Walter Crane. En voici la conclusion :

.... Cette fête de Flore, ce cortège de fleurs du printemps à l'hiver, c'est le joyau le plus rare de ce trésor d'imaginaires ; c'est de toutes ses œuvres, en un mot, celle où Walter Crane apparaît le plus subtil et comme poète et comme peintre.

Et c'est ainsi que procède cette marche des fleurs :

Jouant de la double flûte et s'inclinant en une gaie révérence, un jeune homme, parmi le vol des hirondelles et des pétales éparés, précède la reine Flore.

La Reine s'avance ; toute gracieuse, vêtue d'amples et transparentes draperies qui sont comme des ailes aux bras et des flots à ses pieds. D'un long sceptre vert, elle dirige le chœur.

Et des enfants la suivent, à peine éveillés encore, mais s'animant bien vite aux fanfares aiguës des Jonquilles casquées de cuivre.

Ensuite, dans un groupe plus paisible et d'allure un peu campagnarde, la Primevère et la Violette, aimables de grâce provinciale.

Puis, l'Aubépine ; un héraut d'armes, tout éperonné d'acier noir et empanaché de blanc. Il marche devant la Couronne impériale que portent des pages, sous les flamboyantes oriflammes des Tulipes, pendant que sonnent les cloches bleues des Jacinthes. A leurs côtés les Iris héraldiques ; des pennons altièrément tenus droits par de fiers cavaliers coiffés à la florentine. Et dans les chanfreins et les selles, il y a des aspects de la fleur-sceptre, de pourpre violette ou jaune d'or.

Après la douce Marguerite, les Mugnets ; des jeunes filles pâles et délicates qui se drapent frileusement dans leur souple manteau vert, et d'un geste d'enfant courbent leur carillon minuscule.

D'autres passent encore. La Pivoine pompeuse, très Louis XIV<sup>e</sup>, et l'Ancolie, chère à Pisanello. La Rose, reine d'amour, aux gestes descendants de femme trop grande, d'une lourde volupté. Le

Myosotis, frêle, et le Lis blanc, pur. Le gracile enlacement du Liseron et la massive opulence du Tournesol.

Puis, paraissent des dames somptueusement vêtues de brocarts orangés que décorent les Chrysanthèmes de leurs cassures allongées de paraphe.

Et, à la fin du cortège, vient une dernière fleur, la Rose de Noël, la plus exquise de toutes. Alanguie; longue et souple; la tête, aux traits affinis et aux grands yeux rêveurs, la tête penchée sous la coiffe ouverte de pétales nacrés; les bras languissamment étendus, gantés jusqu'au coude; le corps s'abandonnant, dans sa cambrure indifférente, sous le contact de la soyeuse robe verte. Un vert de plante d'eau, glauque, avec des bords brunis par la dissolution aqueuse.

Cette Rose de Noël est une des plus adorables créations de Walter Crane, ou plus exactement, c'est un des types le mieux exprimés de l'Anglaise esthétique, de l'Anglaise de la période du Paon, comme on dit à Kensington.

Walter Crane n'a que rarement tenté de représenter l'Anglaise actuelle; plus attentive à Chicago qu'à Florence; absolue impératrice de la Mode; impérieuse et exclusive dans son goût qu'elle n'inquiète pas d'érudition. Mais il a composé, d'autre part, quelques figures qui représentent parfaitement l'apparence et la psychologie de cette Anglaise esthétique.

Les Esthétiques avaient été la suite des Préraphaélites. Ceux-ci, réunis en un groupe exclusif, avaient vécu dans une atmosphère artistique presque artificielle, et c'est ce goût de l'artificiel qu'après eux avaient cultivé les esthétiques; mettant tout leur effort à « composer la vie d'impression d'art et de cela seulement ».

La mode s'en mêla. Il y eut des imitations obtuses et des affectations ridicules; c'est vrai. Mais qu'importe cela, si l'on a vécu, ne fût-ce qu'un instant, l'espoir et la vision d'un charme prolongé et d'une grâce infinie.

« Les songes sont des mensonges, dit un vieux proverbe; mais « lorsque la dernière heure arrive et qu'il reste seulement pour « de trop rares minutes de ce qui fut nous, d'obscur clartés « devant les yeux que l'ombre gagne, qui dira le signe qui vous « distingue, ô souvenirs de la vie vécue, ô mirages de la vie « rêvée. »

Cette phrase de P. Bourget pourrait être l'épigraphe de cette œuvre si belle, anglaise aussi, *The Golden Stairs*, (l'Escalier d'or), de sir Edward Burne-Jones.

Comme nos souvenirs, fragiles et précieux, au cours de l'existence, ces idéales créatures de jeunesse et de beauté descendent, toutes, les marches inévitables.

Au début, insouciantes et rieuses; puis, l'une d'elles, inquiète déjà, contient du doigt les sonorités possibles de la longue et fine trompette d'argent. Et les têtes s'inclinent ou se redressent, et les mouvements doux multiplient, encore, les plis des crêpes frissonnants.

Elles descendent; et, au tournant des marches, au milieu, la passion contenue qu'exprime un chant de violon.

Ensuite, un glissement métallique de fines cymbales de cuivre évoque les teintes d'or triste et de pourpre fanée des couchers du soleil en automne.

Elles se détournent déjà et s'éloignent peu à peu. Mais, avant de pénétrer dans la salle imposante où se prolonge une colonnade sombre et massive, la dernière jeune fille s'arrête; elle retourne la tête pour la dernière fois et donne un sourire d'adieu.

Les songes sont des mensonges, dit-on; mais lorsque passe l'heure dernière et qu'il ne reste, devant les yeux que l'ombre lentement dévore, que de vagues lueurs de ce qui fut notre existence; pourquoi vous séparer encore, ô souvenirs vécus, ô mirages rêvés?

## LIVRES A IMAGES

Publications Hetzel et Hachette.

Derrière des stores en bambous légers, ventilés d'un air d'été, près de la mer, dans une île toujours bleue, des artistes doux, laborieux, traçant sur des papiers de riz des calligraphies ou d'un pinceau trempé aux godets des plus chatoyantes couleurs

suscitent de délicates images. C'est un peu le Japon, c'est un peu la Chine des jours d'étreintes; il pleut sur les mains aux ongles pâles, sur les belles mains diligentes qui écrivent ou qui aquarellent, de la fleur de pêcher, des clartés d'illusion. Je me figure ainsi les aimables conteurs, les fins imagiers en ce Pays des jolis mensonges d'où nous viennent les livres à couvertures roses et bleues, ces bonbons glacés de la littérature qu'on mange avec les yeux. Est-ce que le Japon, lui aussi, ne fut pas le pays-joujou pour nos âmes de vieux enfants amusables?

On a ri de Zola disant que son œuvre pour les grands achevée, il écrirait des contes pour les petits! Il disait ce jour-là le grand désir, la soif qui est en nous de renaître par le songe une humanité moins triste que l'autre. Le meilleur de nous dans nos livres, c'est encore par quoi nous n'avons pas vieilli et revenons aux sensations jeunes, à l'art de l'illusion... Je pense avec mélancolie qu'il ne se trouve pas chez nous un Hetzel. Quels contes exquis il eût fait avec Verhaeren, Demolder, Maeterlinck, Van Lerberghe, Delattre, Garnir et d'autres!

Admirons toutefois la constance des jeunes publics pour les vieux amuseurs d'enfance. Quand l'écrivain ailleurs sitôt se démode, il semble qu'il ait le don d'une jeunesse toujours renouvelée au pays des Contes bleus. C'est peut-être qu'en touchant à la seule chose qui n'ait pas vieilli, il se rajeunit lui-même. Voici revenir Verne avec *Maitre Antifer* et Mayne-Reyd avec les *Aventures de chasses et de voyages*. Ah! ces Chasseurs de chevelures, ces Robinsons, ces Terre de feu. Un charme les prédestina à ne point céder aux mémoires. C'est la Légende, le retour aux Ages héroïques: l'âme obscure des peuples enfants s'y lève comme d'un lointain fabuleux. Un héros peut-être naquit de ces lectures, qui partit visiter l'inconnu du monde et toucher la chair sauvage avec des mains fraternelles. Ne méprisons pas les livres d'où se dégagent ces mystérieuses attirances et tout n'est pas que littérature.

L'aventure! N'est-ce pas toujours la clef d'or qui ouvre toujours la sensation rare et ingénue? Même le Conte de Fées, au temps où il partait encore de petites âmes voyageuses pour les ciels de la chimère et les palais des esprits, fut-il autre chose que la divine aventure par excellence, le vertigineux en-aller vers les songes et les frissons? On n'avait point trop d'esprit alors, on ne raisonnait pas le délice de s'élever un peu surnaturel. Et les bons auteurs eux-mêmes peut-être croyaient à toutes les belles fables qu'ils contaient. Depuis, l'ingéniosité est venue, qui tempéra d'un peu de science sournoise l'enfantillage charmant des imaginations. Il y a une singulière malice dans cet autre genre d'aventure qu'est le *Jasmin Robba* de M. de Noussane. Un souci d'histoire s'y mêle à l'amusement de la fiction pour cette vie de château au moyen-âge qui devient en plein XIX<sup>e</sup> siècle la vie même d'un aventurier du caprice, artisan d'une destinée merveilleuse. Quand c'est devenu la mode de pèleriner avec tant de sous-Verne aux hypothèses du globe, l'essai est imprévu de nous faire accomplir le tour des idées et des sensations d'un homme qui se paya l'étonnante fortune de voyager en lui-même.

Toutefois, le goût est si bien pris de la chose héroïque, que même la grave librairie Hachette y sacrifie à son tour. *Mabel*, la vaillante Américaine de M. Stany, qui s'en va délivrer son père aux glaciers du pôle, connaît des épreuves non moins périlleuses que les trois explorateurs qui, dans *la Terre de fauves* de M. Maël, ont résolu de gravir la plus haute cime de l'Himalaya. Il semble que ce soient là des paralipomènes romanesques à *la Nouvelle-Zemble* de M. Nossiloff, aux *Trois semaines chez les Indiens Caypas* de M. Basurco, au *Voyage aux îles Seichelles* de M. Alliaud, à tant d'autres véridiques et captivantes relations qui font du *Tour du monde* un toujours nouveau périple pour les sédentaires intellectuels à qui la fortune n'attribua que les voyages en esprit. Mais toute l'aventure peut-être n'est pas d'aller chercher si loin l'homme inconnu et fraternel. M. G. Toudouze a pu faire dans *Enfant perdu*, qui pourrait tout aussi bien s'intituler *Un Episode de l'invasion de 1814*, un aventureux et dramatique récit, et qui avec vigueur ressuscite une des formes de l'héroïsme historique.

Ce sont là, avec le *Journal de la jeunesse*, des œuvres recommandables et d'heureuses lectures. La librairie Hachette cependant

eût manqué à sa glorieuse tradition si cette année comme les autres elle ne nous avait donné quelques volumes de choix. Il faudrait louer plus longuement qu'il n'est permis ici cette iconographie napoléonienne que M. Armand Dayot intitula *Napoléon raconté par l'image*. Toute la prodigieuse épopée s'y déroule en vol d'aigles et en claquements de drapeaux autour de la petite capote grise : Fastes et apothéoses qui de page en page renaissent avec Gros, Houdon, Isabey, Charlet, Raffet, David, Ingres, Meissonier, tous les peintres et les sculpteurs et les imagiers de la grande légende...

Ce sont encore les *Chroniques de Froissart*, avec texte rapproché du français moderne par M<sup>me</sup> de Witt-Guizot, et le troisième volume de *L'Histoire de l'Art pendant la Renaissance* par M. Eugène Muntz. Tous deux, comme le *Napoléon* de M. Dayot, portent la marque des belles éditions de la maison. Les *Chroniques de Froissart*, avec leurs enluminures, ont l'air d'un psautier fleuri par un miniaturiste. *L'Histoire de l'Art* ressemble à un musée des plus nobles images. M. Muntz y aborde la fin de la Renaissance, toute la période brillante qui va de la mort de Léon X à celle de Sixte-Quint et qui s'illustra des grandes créations de Michel-Ange, de Benvenuto Cellini, de Jean de Bologne, de Titien, de Tintoret, de Véronèse, du Sodoma, pour ne citer que les maîtres les plus célèbres.

Se conformant à la théorie de Taine, l'historien ne sépare pas les grands artistes des milieux qui les virent naître. Il nous montre un merveilleux siècle de grâce impétueuse et tendre, d'héroïsme et de volupté, aboutissant à ce prodige d'innombrables écoles d'art magnifiant un idéal de beauté sensuelle et morale. Toute l'évolution politique et religieuse, le personnalisme à outrance des caractères, le culte des hautes jouissances intellectuelles, l'orgueil et le faste des grands pontificats, l'extraordinaire fermentation des mœurs, tant de grandeur et de frivolité, une austérité farouche alliée au goût de la plus raffinée galanterie, un état d'esprit si particulier que le crime semble un exutoire pour le trop-plein des énergies, sont là rendus parlant et synthétisés dans les marbres, les fresques et les toiles où aussi apparut le mieux cette âme vertigineuse de la Renaissance.

On connaît, au surplus, la probité d'historien et de critique de M. Muntz. Il écrit quelque part ce mot dont on reste ému : « J'éprouve des remords en pensant à tant de peintres de talent que j'ai dû négliger. » Et il regrette de s'être montré trop sévère pour d'autres. Dans son zèle un peu exclusif pour les rythmes classiques, peut-être, en effet, néglige-t-il trop l'étrange charme morbide de certains maîtres dits de la décadence. Le livre, dans son ensemble, n'en demeure pas moins un admirable décor d'art et l'un des plus beaux monuments élevés à la gloire des cinquiécénistes.

### PETITE CHRONIQUE

La Maison d'Art de la Toison d'or, ouverte hier par la *Société anonyme L'Art*, a été visitée, d'une à six heures, par la foule nombreuse et élégante des invités qui n'ont pas ménagé leurs éloges et leurs félicitations aux organisateurs, et spécialement au directeur, M. William Picard, qui a déployé dans cette entreprise difficile et complexe une activité incessante et un goût sûr. Des objets d'art de toute espèce : tableaux, sculptures, céramique, étains, ferronnerie, verrerie, ameublements d'art, affiches, estampes, livres, cuirs gaufrés, illustrations, papiers peints, tapis, etc., etc., remplissent le rez-de-chaussée, la galerie vitrée et les trois étages du vaste et luxueux hôtel de la Société, construit et décoré d'après les plans de M. l'architecte Van Humbecck.

L'architecture, — chose nouvelle dans les salons d'art, — loin d'être reléguée dans les salles les plus sacrifiées, occupe, d'ailleurs, à la Maison d'Art, des locaux bien éclairés et artistement aménagés, dans lesquels le groupe d'architectes collaborateurs de la Société a réuni une collection très séduisante de croquis, de photographies, de maquettes et de projets.

Les visiteurs ont particulièrement admiré les produits céramiques de la manufacture de Virginal, dont les riches émaux,

la vérité de décors et la forme artistique ont remporté auprès des amateurs un succès décisif. C'est, peut-on dire, le « clou » de cette curieuse et superbe exposition, la plus complète, la plus originale et la plus artistique de toutes celles qui, dans les arts industriels et d'ornementation, aient été tentées jusqu'ici.

Nous aurons l'occasion d'y revenir avec plus de détails et de citer les envois les plus importants. Bornons-nous, cette fois, à ce court bulletin de victoire.

A partir d'aujourd'hui, la Maison d'Art est ouverte librement au public, de dix à six heures.

La place nous fait défaut pour donner un compte rendu des dernières représentations les plus intéressantes de la Monnaie : *Lohengrin*, où se sont particulièrement distingués M. et M<sup>me</sup> Corsira et M<sup>lle</sup> Tanésy, la reprise du *Rêve* et de *L'Attaque du moulin* qui ont valu à M<sup>lle</sup> Simonnet, à MM. Seguin, Bonnard et Isouard un vif succès.

Aujourd'hui à 2 heures, dans la salle de l'Alhambra (Empire-Palace), boulevard de la Seine, première des cinq séances organisées par la *Société des Nouveaux Concerts*, avec le concours de M<sup>lle</sup> Marie Brema.

L'orchestre, dont les solistes appartiennent au corps professoral du Conservatoire, sera conduit par Franz Servais.

Billets au bureau de location de l'Alhambra.

Le peintre Théo Van Rysselberghe fera du 7 janvier à la fin du mois, à la Galerie Laffitte, 20, rue Laffitte, à Paris, une exposition de ses œuvres (peintures, eaux-fortes, lithographies, etc.).

A Mons, à l'hôtel de ville, intéressante exposition de tableaux et d'aquarelles de MM. Kühstohs et George de Burlet. M. Kühstohs y montre de belles toiles d'allure profonde et vive. Quant à M. George de Burlet, ses aquarelles, au nombre de vingt-cinq, forment un ensemble attachant dont l'impression très sentie s'ajoute à un coloris brillant et à une exécution forte et fine à la fois. Les deux jeunes artistes ont eu le succès et le résultat dû à leurs travaux.

La distribution des prix aux élèves de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le samedi 12 janvier prochain, à 7 1/2 heures du soir, dans la salle de l'ancien Théâtre lyrique, place du Marché, à Schaerbeek.

Cette cérémonie sera suivie d'un grand concert exécuté par 200 élèves du cours de chant d'ensemble, sous la direction de M. Huberti, directeur de l'École.

Le programme comprendra des airs et des duos interprétés par les principaux lauréats des derniers concours, les nouveaux *Poèmes d'amour* de Brahms, *Boerenkermislied* de Huberti et Hiel, la scène des Fileuses, ballade et chœur du *Vaisseau-fantôme*, et la marche du *Tannhäuser* de Wagner.

M. Paderewski travaille à un opéra en 4 actes dont le livret, en langue polonaise, lui a été fourni par un jeune auteur dramatique bien connu dans son pays. Le sujet est moderne et l'action se déroule dans les Carpathes, à la frontière, entre la Galicie et la Hongrie, en ce pays de Zakopane sans doute dont le compositeur a recueilli et si joliment harmonisé les chants populaires. Sir Augustus Harris s'est assuré, par traité, le droit de jouer cet opéra au théâtre de Covent-Garden, en langue française. Une traduction en allemand est également préparée pour l'Opéra royal de Dresde et l'Opéra royal de Pesth va jouer cette œuvre en langue hongroise. MM. Grau et Abbey ont le droit exclusif de la jouer en Amérique.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA QUATORZIÈME ANNÉE (1894) DE *L'ART MODERNE*

## ÉTUDES ET PORTRAITS

L'Art en 1893 . . . . .	2
Polémique sémitico-biblique . . . . .	41, 50, 59
« A la Toison d'or ». Une maison d'art à Bruxelles . . . . .	395
Etude d'art décoratif (G. COMBAZ) . . . . .	9
Première prédication d'art (H. VAN DE VELDE). . . . .	20, 27
La Voix des cloches . . . . .	323
Camelote et Antiquailles . . . . .	203
Pour les oreilles . . . . .	215
En passant par la Lorraine . . . . .	291
En Dauphiné . . . . .	260, 295
La Zélande . . . . .	318
Notes sur les Primitifs italiens. — VII. Piero della Francesca (JULES DESTREE) . . . . .	283, 315, 347
La Libre Esthétique . . . . .	57, 65, 73, 84, 99
Un Guet-apens . . . . .	164
<i>Akédysseuil</i> (PH. ZILCKEN) . . . . .	214
La Sculpture d'ivoire (EUGÈNE DEMOLDER) . . . . .	173, 198
Le Bas-relief de Jef Lambeaux . . . . .	371
<i>L'Androgyne</i> d'Aug. Levêque (CHARLES GHEUDE) . . . . .	357
Inauguration du monument De Coster . . . . .	220, 227, 235
<i>L'Arche</i> . . . . .	107
<i>Eleusis</i> (MAURICE MAETERLINCK). . . . .	77
<i>Le Voyage d'Urien</i> (H. MAUBEL) . . . . .	115
Le Théâtre classique (E. SIGOGNE) . . . . .	355
Le Théâtre de l'Œuvre . . . . .	195
Il n'y a pas de théâtre en Belgique . . . . .	411
A propos d' <i>Ames solitaires</i> . . . . .	11
A propos de <i>Solness le constructeur</i> . . . . .	135
<i>Annabella</i> . . . . .	363
<i>Babylone</i> . . . . .	171
<i>Alladine et Palomides</i> . . . . .	179
<i>Tristan et Iseult</i> . . . . .	91
<i>L'Attaque du moulin</i> . . . . .	33
<i>Madame Sans-Gêne</i> . . . . .	187
Trois médailles de M <sup>me</sup> Caron (J. ROMMELAERE) . . . . .	231
Pour la pantomime . . . . .	299
<i>Le Mort</i> . . . . .	123
Palestrina (J. HERMANN) . . . . .	271, 279
VICTOR ARNOULD . . . . .	17
JEAN CARRIÈS . . . . .	213, 309
EMMANUEL CHABRIER . . . . .	300
ALEXANDRE CHARPENTIER (F. JOURDAIN) . . . . .	334
EUGÈNE GRASSET (G. COMBAZ) . . . . .	49
HENRIK IBSEN (HUGUES LE ROUX) . . . . .	303
GUSTAVE-HENRI JOSSOT . . . . .	259
LECONTE DE LISLE . . . . .	251
ALBERT MOCKEL . . . . .	286
FRANCIS POICTEVIN (PAUL VERLAINE) . . . . .	237
ODILON REDON . . . . .	268

## PEINTURE

La Question des musées . . . . .	232
Le prochain Budget des Beaux-Arts. . . . .	36
Commissions et Conservateurs . . . . .	142
Le Cabinet des estampes . . . . .	345
La Caisse des musées . . . . .	213, 337, 409
Notes de voyage (musées étrangers). . . . .	287
Une Coopérative artistique . . . . .	61, 81, 193, 249, 361, 401
Les Coopératives artistiques à l'étranger . . . . .	67
La Ligue artistique. . . . .	36, 153
Les Beaux-Arts à la Chambre. . . . .	133, 196
La Question des médailles. . . . .	334
L'Art à Bruxelles suivant Bædeker . . . . .	311
Notes sur les Primitifs italiens. VII. Piero della Francesca (JULES DESTREE). . . . .	283, 315, 347
L'Impressionnisme. (G. GEFFROY) . . . . .	293
Notules (CAMILLE MAUCLAIR) . . . . .	249
Les Lithographies en couleur de la <i>Fitzroy picture Society</i> . . . . .	121
Peints par eux-mêmes. . . . .	222
AUBREY BEARDSLEY. . . . .	101
WALTER CRANE (FERNAND KHNOFF). . . . .	
HENRY DE GROUX (LÉON BLOY) . . . . .	248
ERNEST HELLO (LÉON BLOY) . . . . .	
G.-H. JOSSOT. . . . .	295
ÉDOUARD MANET (CAMILLE MAUCLAIR) . . . . .	200
<i>Confidences d'artistes</i> (ODILON REDON) . . . . .	268
HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC (CHARLES SAUNIER) . . . . .	157
Les Chroniqueurs de Salons (GUSTAVE KAHN). . . . .	312
LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE 57, 65, 73, 84, 94, 99, 108, 164	
Acquisitions . . . . .	63, 70, 81, 99, 97, 105, 113
Renseignements divers . . . . .	7, 14, 23, 30, 39, 46, 63, 70, 81, 89, 97, 105, 113, 121, 153, 161, 273, 353
Bordereau de clichés à l'usage de MM. les journalistes . . . . .	52
LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS. . . . .	153, 155, 160, 177
EXPOSITIONS DU CERCLE ARTISTIQUE. M. Franz Courtens. . . . .	111
Walter Crane. . . . .	397
MM. Franck et Impens. . . . .	71
M. Victor Gilsoul . . . . .	374
M <sup>lle</sup> Héger. MM. Bellis, Philippet et Van der Meulen. . . . .	88
EXPOSITION DES AQUARELLISTES . . . . .	389
Exposition du <i>Cercle artistique de Schaerbeek</i> . . . . .	129
« POUR L'ART » . . . . .	19, 25
LE SILLON . . . . .	125
Exposition de M. James Ensor . . . . .	405
Id. des Beaux-Arts de Louvain. . . . .	23, 47
Id. des Beaux-Arts d'Ostende . . . . .	225, 263, 313
Id. de M. George Norren à Anvers. . . . .	398
Id. de M. Hippolyte Le Roy à Liège . . . . .	80
Id. de M <sup>lle</sup> Thibaut à Gand . . . . .	409
LE SALON D'ANVERS . . . . .	143
Le Cyclorama d'Anvers . . . . .	208

PARIS. LE SALON DU CHAMP-DE-MARS . . . . .	134, 139, 161, 225
ID. LE SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES . . . . .	147, 225
Exposition des Néo-Impressionnistes . . . . .	97
Id. Edouard Manet . . . . .	137, 200
Id. Eugène Grasset (CHARLES SAUNIER) . . . . .	128
Id. J.-F. Raffaëlli . . . . .	201
LONDRES. Exposition des <i>Jolies femmes</i> . . . . .	185
MUNICH. Les Expositions (PAUL GÉRARDY) . . . . .	191
Une Exposition allemande (La Sécession) . . . . .	267
GENÈVE. Exposition belge . . . . .	281, 302
Exposition de dessins à La Haye . . . . .	319
Les Peintures de l'escalier de l'hôtel de ville de Bruxelles . . . . .	51
Décoration du Tribunal de commerce par X. Mellery . . . . .	121
L'Art au Palais (Fête de la Fédération des Avocats) . . . . .	407
Acquisition des fresques de Leys . . . . .	369
Gravures de Le Nain d'après Rubens . . . . .	192
Déplacements d'artistes . . . . .	209, 217
Camille Pissarro à Bruxelles . . . . .	328
Nos artistes à l'étranger . . . . .	376
Turner au Louvre . . . . .	193, 207, 233
La collection Grandidier au Louvre . . . . .	281
Legs Caillebotte . . . . .	105, 158
Une Enseigne de Millet . . . . .	281
La Société Pan . . . . .	273, 351
<i>Villes mortes. Bruges</i> , par A. HANNOTIAU et EMILE VERHAEREN . . . . .	181
<i>Peintres hollandais modernes</i> , par PHILIPPE ZILCKEN . . . . .	166
<i>La Vie de Monsieur Quelconque</i> , par HERMANN PAUL . . . . .	87
Catalogue des œuvres de Rops, par E. RAMIRO . . . . .	351
Revue nouvelle : <i>L'Escarmouche</i> . . . . .	31
<i>L'Épreuve</i> . . . . .	393
<i>Allgemeine Kunst-Chronik</i> . . . . .	393
Conservation des tableaux dans le vide . . . . .	249
La Tombe de Louis Artan . . . . .	369, 377
Monument H. De Braekeleer . . . . .	185, 193
Monument Jules Dupré . . . . .	337
Vente Théodore Duret (Paris) . . . . .	113
Id. Adrian Hope (Londres) . . . . .	233
Id. de tableaux d'Ingres, etc. . . . .	161
Id. Charles Jacque (Paris) . . . . .	385
Id. d'eau-fortes et de tableaux de Millet . . . . .	169, 185
Id. d'un tableau de Murillo (Londres) . . . . .	297
Id. A. Nunès (Paris) . . . . .	153
Id. Raffaëlli (Paris) . . . . .	216
Id. d'une toile de J. Reynolds (Londres) . . . . .	273
Id. de tableaux de Rousseau, Daubigny, Fromentin, etc. (Paris) . . . . .	185
Id. de la collection Tavernier (Paris) . . . . .	225
<i>Nécrologie</i> : GUSTAVE CAILLEBOTTE . . . . .	89
NORBERT GOENEUTTE . . . . .	337
CHARLES JACQUE . . . . .	143
KARL MEUNIER . . . . .	97
PIERRE OYENS . . . . .	55
EMILE RENOUF . . . . .	153
CHARLES ROCHUSSEN . . . . .	312
ERNEST SLINGENEYER . . . . .	149
CHARLES TSCHAGGENY . . . . .	193
Memento des Expositions . . . . .	6, 70, 96, 120, 161, 224, 304, 336, 352

## SCULPTURE

JEAN CARRIÈS . . . . .	212, 309
ALEXANDRE CHARPENTIER (F. JOURDAIN) . . . . .	334
JEF LAMBEAUX. <i>Les Passions humaines</i> . . . . .	371
AUGUSTE LEVÊQUE. <i>L'Androgyne</i> (CHARLES GHEUDE) . . . . .	357
CHARLES SAMUEL. Le Monument De Coster . . . . .	169, 184, 227, 235
CH. VAN DER STAPPEN. <i>Les Lutteurs</i> . . . . .	129
La Sculpture au Salon de la <i>Libre Esthétique</i> . . . . .	99
La Sculpture d'ivoire (EUGÈNE DEMOLDER) . . . . .	173, 199

Exposition d'ivoires à Anvers . . . . .	192
Id. au <i>Cercle artistique</i> . . . . .	368
La Sculpture d'ivoire au temps préhistorique . . . . .	273
Exposition Th. Vinçotte . . . . .	81
Le Prix de Rome . . . . .	382
Décoration sculpturale du Jardin botanique . . . . .	217
Le Monument Anspach . . . . .	200
Id. Barye . . . . .	209
Id. De Wael à Anvers . . . . .	313
Vente des œuvres de J. Carriès . . . . .	153
<i>Nécrologie</i> : AUGUSTE CAIN . . . . .	257
JEAN CARRIÈS . . . . .	212, 309
JOSEPH CHÉRET . . . . .	200

## ART APPLIQUÉ

Étude d'art décoratif (G. COMBAZ) . . . . .	9
Première prédication d'art (H. VAN DE VELDE) . . . . .	20, 27
La Société anonyme L'Art . . . . .	78
« A la Toison d'or ». Une Maison d'art à Bruxelles . . . . .	395, 414
Renseignements divers . . . . .	192, 217, 225, 344, 361, 409
Les Arts appliqués au Salon de la <i>Libre Esthétique</i> . . . . .	84
Les Arts appliqués au Salon du Champ-de-Mars . . . . .	161
LE PAYSAGE URBAIN. Ornementation des villes . . . . .	12, 183, 232, 358
Les Balcons fleuris . . . . .	127, 253, 312
Les Poteaux enguirlandés . . . . .	296
L'Électricité au Parc . . . . .	152
Bruxelles moderne . . . . .	224
La Transformation de la Montagne de la Cour . . . . .	144
La Rue Joseph Stevens . . . . .	207
L'Art appliqué à la rue . . . . .	398
<i>L'Esthétique des villes</i> , par CHARLES BULS . . . . .	28, 37, 54
Le Congrès des arts décoratifs . . . . .	136, 184
Les Industries d'art . . . . .	331
Enquête sur l'évolution des Industries d'art (HENRI NOCQ) . . . . .	288, 326, 333, 341, 349, 366, 383
Les Grès flammés . . . . .	150
Exposition de grès flammés . . . . .	167
Id. d'affiches . . . . .	44
Affiches artistiques . . . . .	200, 225, 257, 337, 369
La <i>Fitzroy School Picture Society</i> . . . . .	75
Essex and Co. Westminster Wallpapers (H. VAN DE VELDE) . . . . .	254
La Fontaine d'Henri Cros (VICTORIEN MAUBRY) . . . . .	296
P.-V. GLLAND . . . . .	111
EUGÈNE GRASSET (G. COMBAZ) . . . . .	49
REVUES NOUVELLES : <i>The Studio</i> . . . . .	156
<i>Le Mobilier nouveau</i> . . . . .	377
<i>L'Art décoratif moderne</i> . . . . .	385

## ARCHITECTURE ET ARCHÉOLOGIE

La Restauration des monuments (LÉON ABRV) . . . . .	365, 374
L'Hôtel de Ravenstein . . . . .	22
La Grand'Place de Bruxelles . . . . .	272
La Maison des Bateliers . . . . .	343, 351
L'Eglise de Mariakerke . . . . .	263
Le Concours triennal d'architecture . . . . .	359
Le Musée archéologique de Namur (P. H.) . . . . .	109
Au Pays de Namur . . . . .	310
Le futur Palais des Beaux-Arts . . . . .	61
L'ancienne Troie . . . . .	345
<i>Nécrologie</i> : M. l'architecte BEYAERT . . . . .	30

## LITTÉRATURE

L'Inauguration du monument De Coster . . . . .	169, 184, 227, 235
L'Enseignement de la littérature à l'Université libre . . . . .	126
L'Enseignement de l'art à la Nouvelle Université . . . . .	125
Une faculté de philosophie, lettres et art . . . . .	150
La Nouvelle Université et l'Institut des Hautes-Études . . . . .	121, 329, 336, 393, 401

Polémique sémitico-biblique . . . . .	41, 50, 59	<i>Le Diable au corps</i> . . . . .	29
Le Père Delattre, de la Compagnie de Jésus . . . . .	50, 51, 59, 79	<i>Stella</i> . . . . .	209
Bibliothèque royale. Vices d'organisation . . . . .	23, 30, 35, 103, 368	<i>Thélème</i> . . . . .	233
Congrès de la propriété artistique et littéraire . . . . .	253	<i>Le Magazine of Art</i> . . . . .	385
MAURICE BARRÈS. <i>Du sang, de la volupté et de la mort</i> . . . . .	404	Conférences de la <i>Libre Esthétique</i> : Henri de Régnier . . . . .	58
JULES BOIS. <i>La Porte héroïque du ciel</i> . . . . .	206	H. Carton Wiart . . . . .	66
LÉON BLOY. <i>Léon Bloy devant les cochons</i> . . . . .	230	H. Van de Velde . . . . .	76
ALBERT BONJEAN. <i>La Baraque Michel et le livre de fer</i> . . . . .	342	Papus . . . . .	95
CHARLES BULS. <i>Esthétique des villes</i> . . . . .	28, 37, 54	Edmond Picard . . . . .	105
ARTHUR DAXHELET. <i>Nouvelles de Wallonie</i> . . . . .	142	Conférences du <i>Cercle artistique</i> : Georges Rodenbach . . . . .	14
JULES DECLIVE. <i>Roland de Lassus, sa vie et ses œuvres</i> . . . . .	22	Henry Maubel . . . . .	94
ROGER DE GOELJ. <i>Un Père de l'église</i> . . . . .	119	Fernand Khnopff . . . . .	412
LOUIS DELATTRE. <i>Les Miroirs de jeunesse</i> . . . . .	387	Conférence de M. Sigogne au Jeune Barreau . . . . .	129
HENRI DE RÉGNIER. <i>Contes à soi-même</i> . . . . .	3	Id. du comte R. de Montesquiou-Fzensac sur M <sup>me</sup> Desbordes-Valmore (A. SEGARD) . . . . .	29
JOSEPH DESGENÈTS. <i>Par les Routes</i> . . . . .	119	Un référendum sur Emile Zola . . . . .	152
ANATOLE FRANCE. <i>Le Lys rouge</i> . . . . .	307	Zola ex didat à l'Académie . . . . .	238
L. FRANCK. <i>Le grand catéchisme de la femme</i> . . . . .	221	Une lettre de Léon Bloy . . . . .	53
GUSTAVE GEFFROY. <i>La Vie artistique</i> . . . . .	243	Lettre de M. Henry de Blassant à Camille Lemonnier . . . . .	100
PAUL GERMAIN. <i>La Nonne</i> . . . . .	213	Une lettre inédite de George Sand . . . . .	285
ANDRÉ GIDE. <i>Le Voyage d'Orien</i> (HENRY MAUBEL) . . . . .	145	Une lettre du comte Tolstoï . . . . .	305
EDMOND et JULES DE GONGOURT. <i>Journal</i> (tome VII) . . . . .	243	A la Maison du Peuple . . . . .	136
EMILE GREYSON. <i>Juffer Daadje et Juffer Doortje</i> . . . . .	189	Maurice Maeterlinck à Pétranger . . . . .	321
JOSÉ HENNEBICQ. <i>Le Verbe auroral</i> . . . . .	213	Les Rancunes de M. Frédéricx . . . . .	13
J.-M. DE HÉRÉDIA. <i>La Nonne Alférez</i> . . . . .	125	Une âme d'artiste (GUSTAVE FLAUBERT) . . . . .	248
FERDINAND HÉROLD. <i>La Légende de Sainte Liberata</i> . . . . .	142	La Littérature et l'empereur Guillaume . . . . .	264
Id. <i>Floriane et Persigant</i> . . . . .	198	Dernières rimes de W. Théodore Hannon . . . . .	321
MAURICE KUFFERATH. <i>Tristan et Iseult</i> . . . . .	86	Monument Baudelaire . . . . .	361
PAUL LECLERQ. <i>Ibis</i> . . . . .	197	Id. Mürger . . . . .	361
RICHARD LEDENT. <i>Vers la vie</i> . . . . .	391	Id. Thomas a Kempis . . . . .	329
CAMILLE LEMONNIER. <i>L'Arche, journal d'une maman</i> . . . . .	107	DOCUMENTS A CONSERVER : Un poète belge jugé par un Allemand . . . . .	176
Id. <i>L'Ironique Amour</i> . . . . .	379	Id. Appréciations sur <i>Ulenpiegel</i> . . . . .	237
PIERRE LOUYS. <i>Scènes de la vie des courtisanes</i> . . . . .	198	<i>Instantané</i> : OSSIT (baronne Deslandes) . . . . .	352
MAURICE MAETERLINCK. <i>Alladine et Palomides</i> . . . . .	179	<i>Petit billet du matin</i> : A MAURICE BEAUBOURG . . . . .	88
THOMAS MALORY. <i>The Birth, Life and Acts of king Arthur, etc.</i> . . . . .	223	<i>Faire part</i> : CATULLE MENDÈS. <i>La Maison de la vieille</i> . . . . .	206
CAMILLE MAUCLAIR. <i>Eleusis</i> (M. MAETERLINCK) . . . . .	77	MAURICE MAETERLINCK. <i>Le Théâtre des Marionnettes</i> . . . . .	470
Id. <i>Sonnettes d'automne</i> . . . . .	390	<i>Extrait de naissance</i> : VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. <i>Morgane</i> . . . . .	265
CATULLE MENDÈS. <i>La Maison de la vieille</i> . . . . .	206	Vente de la bibliothèque d'Octave Uzanne . . . . .	129
ALBERT MOCKEL. <i>Propos de littérature</i> . . . . .	286	Vente de la bibliothèque de Napoléon I <sup>er</sup> . . . . .	129
JEAN MORÉAS. <i>Eriphyle</i> . . . . .	325	<i>Nécrologie</i> : VICTOR ARNOULD . . . . .	17
ALBERT NYSSENS. <i>Eudore Pirmez</i> . . . . .	22	JEAN-LOUIS CARDON . . . . .	97
OSSIT. <i>Ise</i> . . . . .	278	GUSTAVE FRÉDÉRIX . . . . .	277, 289
VITTORIO PICA. <i>L'Arte dell' Estremo Oriente</i> . . . . .	223	LECONTE DE LISLE . . . . .	241
CHARLES PICARD. <i>Sémites et Aryens</i> . . . . .	301	M <sup>me</sup> PIRMEZ . . . . .	344
SANDER PIERRON. <i>Pages de Charité</i> . . . . .	167	Accusés de réception. 4, 13, 68, 157, 176, 223, 264, 333, 373	
CHARLES POTVIN. <i>Ch. De Coster. Lettres à Elisa</i> . . . . .	197		
HUGUES REBELL. <i>Chants de la pluie et du soleil</i> . . . . .	325		
MARY RENARD. <i>Gucule Rouge</i> . . . . .	142		
JACQUES ROMMELAERE. <i>Ma semaine</i> . . . . .	246, 253		
Id. <i>Etudes japonaises</i> . . . . .	44		
J.-H. ROSNY. <i>L'Impérieuse Bonté</i> . . . . .	275		
EMILE ROYER. <i>Pour l'anarchiste Moineau</i> . . . . .	326		
A. SEGARD. <i>Georges Rodenbach</i> . . . . .	137		
DE SOUZA. <i>Fumerolles</i> . . . . .	142		
V <sup>te</sup> DE SPOELBERGH DE LOVENJOU. <i>Les Lundis d'un cher- cheur</i> . . . . .	339		
J. DE TALLENAY. <i>L'Intermède lyrique de Heine</i> . . . . .	175		
JEAN DE TINAN. <i>Documents sur l'impuissance d'aimer</i> . . . . .	198		
HECTOR VAN DOORSLAER. <i>Sur l'Escout</i> . . . . .	213		
F. VIÉLÉ-GRIFFIN. <i>Пэзэ</i> . . . . .	372		
ALPHONSE WAUTERS. <i>Bernard Van Orley</i> . . . . .	68		
WILLY. <i>Soirées perdues</i> . . . . .	119		
Id. <i>Rythmes et Rives</i> . . . . .	119		
Id. <i>La Mouche des croches</i> . . . . .	206		
YEBEL. <i>Les Préludes tristes</i> . . . . .	198		
PH. ZILCKEN. <i>Peintres hollandais modernes</i> . . . . .	166		
[Anonyme.] <i>Journal d'une ignorante</i> . . . . .	177		
Id. <i>Sur les Golfes</i> . . . . .	390		
<i>Le Palais-Noël</i> . . . . .	400, 406		
Livres à images (publications Hetzel et Hachette) . . . . .	413		
REVUES NOUVELLES : <i>Revue-journal</i> . . . . .	7		
<i>La Nouvelle Revue internationale</i> . . . . .	13		

## MUSIQUE

PALESTRINA (J. HERRMANN) . . . . .	271, 279
EMMANUEL CHABRIER . . . . .	300
SIEGFRIED WAGNER . . . . .	28
<i>Lettres de Richard Wagner</i> . . . . .	332, 376, 388
L'Œuvre de César Franck . . . . .	118
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. Concert Beethoven . . . . .	45
Concert Gounod . . . . .	69
Association des professeurs d'instruments à vent . . . . .	63, 136
Concours . . . . .	192, 199, 208, 216, 224
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1893-94. — Premier concert (Hermann Lévi) . . . . .	12
Deuxième concert (César Thomson) . . . . .	63
Troisième concert ( <i>Rédemption</i> , de César Franck) . . . . .	117
Quatrième concert ( <i>la Damnation de Faust</i> , d'H. Berlioz) . . . . .	152
Saison 1894-95. — Premier concert (V. d'Indy, N. Rims- ky-Korsakow) . . . . .	399
CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Premier concert (Beethoven, d'Indy, Schubert) . . . . .	58
Deuxième concert (Claude-A. Debussy) . . . . .	66
Troisième concert (C. Franck, Bach, Beethoven) . . . . .	87
Quatrième concert (Beethoven, Pierre de Bréville, Ernest Chausson) . . . . .	101
Concert Siegfried Wagner . . . . .	88

La Société des Nouveaux-Concerts	335, 353, 368, 377, 385, 393
	400, 409
Concert de musique ancienne	382
Concert de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode	15
Le Quatuor Crickboom	55, 63, 105, 343
Le Quatuor Heermann	360
Concerts du Waux-Hall	185, 247
Concerts Schott frères (Sarasate. — Ten Have, M <sup>me</sup> Kleeberg)	38, 384
Concours de composition musicale Schott frères	70, 121, 137
Concert de M <sup>me</sup> Louise Derscheid	63
Id. de M <sup>me</sup> Marie Jaëll	127
Id. Jokisch	55
Id. Litta	129, 297, 385
Id. M <sup>me</sup> Maria Michaux	38
Id. de M <sup>me</sup> Poirson	177
Id. de M <sup>me</sup> Théroïne-Mège	153
Id. Louis Van Dam	63
LIÈGE. Concerts du Conservatoire	80, 113, 375
Nouveaux Concerts liégeois	62, 192, 400
Le Chant de la Cloche, de V. d'Indy	45
A La Légia	54
MONS. Le troisième centenaire de Roland de Lassus	176, 205
SPA. Concerts symphoniques	297
VERVIERS. Concert de l'École de musique	136
Concerts du Casino de Blankenberghe	237
AIX-LA-CHAPELLE. 71 <sup>e</sup> Festival rhénan	159
Concerts Lamoureux	377
Le Quatuor Ysaye à Paris	5
Concert Guillaume Lekeu à Paris	144
Concerts Wagner à Londres	369
300 <sup>e</sup> Anniversaire de Roland de Lassus à Munich	209
Quatrième centenaire de Hans Sachs	401
Pro Memoriam de J. Vandermeulen	169
Sonates sentimentales de Gabriel Fabre	200
Vincent d'Indy, par Hugues Imbert	321
Fervaal, par Vincent d'Indy	233
Vincent d'Indy à Genève	392
Eugène Ysaye en Ecosse	39
Théophile Ysaye à Lausanne	39
Gabriel Fauré à Londres	393
Edward Grieg chez Raffäelli	137
Exposition des souvenirs de Liszt	201
Monument F. Liszt à Weimar	409
Le Testament de Meyerbeer	233
Les compositeurs les plus féconds	273
Une anecdote sur Paganini	305
Le Tombeau de César Franck	39, 71
Le Monument de César Franck	129
Nécrologie : XAVIER CARLIER	39
EMMANUEL CHABRIER	297, 300
GUILLAUME LEKEU	30
ANTOINE RUBINSTEIN	376

## THÉÂTRE

THÉÂTRE LE BAYREUTH. Parsifal	245
Lohengrin	256
Tannhäuser	261
A Bayreuth	247
Renseignements divers	225, 321
THÉÂTRE LIBRE (Paris). L'Assomption d'Hannele Matern, de G. Hauptmann	45
Le Théâtre-Libre musical	153
THÉÂTRE DE L'ŒUVRE (Paris). L'Araignée de Cristal, de M <sup>me</sup> Rachilde (CAMILLE MAUCLAIR)	33
Au-dessus des Forces humaines, de Björnsterne Björnson ( id. )	53
Nuit d'avril à Céos, de M. E. Trarieux ( id. )	69
L'Image, de M. Beaubourg ( id. )	69
Solness le constructeur, d'Ibsen. (MAURICE BEAUBOURG)	140

Résumé de la Campagne	208
L'ŒUVRE à Liège. (Rosmersholm. Pelléas et Mélisande)	5
THÉÂTRE DE LA MONNAIE. La campagne théâtrale	169
Tableau de la troupe	281
L'Attaque du moulin (A. Bruneau)	33
Tristan et Iseult (R. Wagner)	91, 328
Samson et Dalila (C. Saint-Saëns)	340
Le Portrait de Manon (J. Massenet)	375
La Navarraise (J. Massenet)	376, 381
M. Ernest Van Dyck	151
« L'Escrime à travers les âges »	168
A l'Orchestre	126
Bataille de dames	343
THÉÂTRE DU PARC. Leurs Gigolettes	20
Cabotins! (Ed. Pailleron)	367
Babylone (J. Péladan)	171
Représentation du THÉÂTRE LIBRE : Les Tisserands, de G. Hauptmann	317
Représentations du Théâtre de l'ŒUVRE : Ames solitaires, de G. Hauptmann	41
L'Araignée de cristal, de M <sup>me</sup> Rachilde	88
L'Image, de Maurice Beaubourg	88
Solness le Constructeur, d'Ibsen	134
Annabella, de Ford	363
Représentations de M <sup>me</sup> Dudley	355
THÉÂTRE DES GALERIES : Madame Sans-Gêne (V. Sardou)	187
Sainte Freya (E. Audran)	62
Madame Boniface	120
Le Petit Duc (Ch. Lecocq)	128
Cousin-Cousine (Serpette)	153
Gigolette (P. Decourcelles)	207
Un ballet aérien	360
THÉÂTRE MOLIERE : La Femme de Tabarin (Catulle Mendès)	407
THÉÂTRE DE L'ALCAZAR : Le Mort (Camille Lemonnier)	119, 123
La Gêne (G. Van Zype)	88
Impure (Fritz Lutens)	88
Bruxelles Sans-Gêne (Th. Hannon)	344
Le « Chat Noir »	177
Yvette Guilbert	408
THÉÂTRE FLAMAND. Tableau de la troupe	304
Le Vaisseau-fantôme (R. Wagner)	391
OPÉRA LYRIQUE NÉERLANDAIS (Anvers). Le Vaisseau-fantôme	62
OPÉRA DE PARIS. Gwendoline (E. Chabrier)	4
Les Derniers jours de Pompéi, par Peter Benoit	353
Hulda (César Franck) à Monte-Carlo	79
Lohengrin à Munich	233
Les Aveugles de Maeterlinck en Amérique	38
L'Appartement de Talma	273
Monument Emile Augier	273
MAURICE KUFFERATH Tristan et Iseult	86
HENRIK IBSEN (HUGUES LE ROUX)	303
Instantanés : GERHART HAUPTMANN	318
GEORGETTE LEBLANC	366
Inventaire : VERDI	336
Images à l'instar d'Epinal : LES DEUX FÉES OU ANTOINE LE TETU	304
M. JULES MASSENET	375
Nécrologie : M <sup>me</sup> MARIETTA ALBONY	209
M <sup>me</sup> FURSCH-MADIER	312

## DIVERS

Le Cercle artistique et littéraire	141
Aimons les Belges	76, 95
Lettre d'un étranger	182
Nos bois; nos arbres	264
Respect aux arbres	112
Nos arbres et le budget de l'agriculture	232

Société nationale pour la protection des sites et monuments . . . . .	28, 47, 225, 369	Composition pour <i>The Studio</i> , par C.-F.-A. VOYSEY . . . . .	155
1 <sup>er</sup> Novembre . . . . .	348	Dessin au fusain de JACOB MARIS . . . . .	163
De Senectute . . . . .	232	Deux croquis de JOSEF ISRAËLS . . . . .	166
Revendications féministes . . . . .	221	Dessin de WILLEM MARIS . . . . .	167
Les Décorés d'avant-hier . . . . .	211	Cul-de-lampe pour l'album de Bruges, par A. HANNOTIAU . . . . .	181
La Décoration de Camille Lemonnier . . . . .	222	Compositions d'AUBREY BEARDSLEY pour <i>le Morte D'Arthur</i> . . . . .	219
Physiologie des décorations . . . . .	408	<i>Dryad</i> , frise décorative (Westminster Wall papers) . . . . .	251
Manifestation en l'honneur de Guillaume De Greef . . . . .	190	<i>All the world over; Scroll frieze</i> (id.) . . . . .	254
Noces d'or . . . . .	183	<i>Dahl; Bushy design; Elaine</i> (id.) . . . . .	255
Les Juifs à l'hôtel Drouot . . . . .	241	<i>Le Printemps</i> , par THÉO VAN RYSELBERGHE . . . . .	379
Société du « Bois blanc » de l'abbé Le Rebours . . . . .	137	<i>Mars</i> , IDEM . . . . .	382
Energie de la Vision mentale, par Charles Henry . . . . .	185	<i>L'Auberge de Peyrabeille</i> , par EUGÈNE LAERMANS . . . . .	406
A bon entendeur (Edm.-P.) . . . . .	320	Croquis de M. JULES LE JEUNE . . . . .	403
		Dessin attribué à SANDRO BOTTICELLI . . . . .	201
		<i>Catharina Tesiraxio</i> (Ferrare, 1497) . . . . .	201

## ILLUSTRATIONS

Frontispice, par GEORGES LEMMEN . . . . .	1
SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE : <i>Saint Georges et le dragon</i> , par HEYWOOD SUMNER . . . . .	3
<i>L'Hiver</i> , IDEM . . . . .	76
<i>L'Annonciation</i> , par SELWYN IMAGE . . . . .	75
<i>La Nativité</i> , par CHRISTOPHER WHALL . . . . .	76
<i>La Vision</i> , par GEORGES FRAMPTON . . . . .	83
Couverture du catalogue, par THÉO VAN RYSELBERGHE . . . . .	94
<i>Siegfried</i> , par AUBREY BEARDSLEY . . . . .	102

## CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

<i>Les Paillasses</i> (Catulle Mendès c. Léoncavallo) . . . . .	320, 328
Caricatures (Doës c. Mare) . . . . .	128
Reproduction d'un article de revue (Oudin c. l'Union agricole) . . . . .	289
Le privilège de <i>Parsifal</i> . . . . .	201
Inapplicabilité de <i>Copyright art</i> à la musique . . . . .	265
Le chien d'Eugène Ysaye . . . . .	313
L'Arrestation de Félix Fénéon . . . . .	134, 261



**SOCIÉTÉ ANONYME L'ART**  
Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

OUVERTE TOUS LES JOURS  
de 10 à 6 heures.

**BREITKOPF & HÄRTEL**

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE  
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE  
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

**Harmoniums ESTEY**

**LE GRESHAM**

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE  
*sous le contrôle du Gouvernement*

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES  
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.  
*Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 276 millions.

**RENTES VIAGÈRES** aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,  
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute  
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*  
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

**ENCADREMENTS D'ART**

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

**PIANOS**

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

**BAIN ROYAL** 10, RUE DU MONITEUR  
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

**LA SOCIÉTÉ NOUVELLE**

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

**LA REVUE BLANCHE**

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un  
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :  
12 fr.

**LA REVUE BLANCHE** paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, en  
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle  
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et  
artistique.

**J. SCHAVYE, RELIEUR**

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

**LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>**

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

**BLANC ET AMEUBLEMENT**

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

**RIDEAUX ET STORES**

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

**AMEUBLEMENTS D'ART**

# **Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

## ***Protection***

### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire. Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.

Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

### **3. Localisation**

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <[http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\\_du\\_fichier.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf)> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

## ***Utilisation***

### **4. Gratuité**

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

## 5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

## 6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

## 7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

## 8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

## ***Reproduction***

### 9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

### 10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

### 11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.